



PURCHASED BY THE
MARY STUART BOOK FUND
ESTABLISHED 1893
THE COOPER UNION LIBRARY

49, RUE DE RICHELIEU

L. CURMER.

LES

BEAUX-ARTS

ET

L'INDUSTRIE

PARIS

1844

BEAUFORTS

LES
BEAUX-ARTS

ILLUSTRATION

DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE.

TROISIÈME VOLUME.



PARIS,

L. CURMER,

LIBRAIRE DE S. M. LA REINE ET DE S. A. R. M^{RE} LA DUCHESSE D'ORLÉANS,

49, RUE DE RICHELIEU.

—
M DCCC XLIV.

M
606 -
P2321
1844

December 1960

327042

N
0450
C97
1843
V.3
CHMEXRF

ARMAND LELEUX



ARMAND LELEUX FOT.

EMILE MARTEAU SCULP.

LAVEUSES A LA FONTAINE.

(Montagnardes de la Forêt-Noire)

LES BEAUX ARTS.



J. G. Middleton, pinx.

J. Bouchon, sculp.



SALON DE 1844.



ANS les compositions historiques, l'exactitude est une indispensable condition. On n'accorde plus aux artistes le droit de donner aux pèlerins d'Emmaüs un maître d'hôtel italien, et de mettre une arquebuse entre les mains d'Abraham. On ne demande plus aux peintres de savoir seulement ce qui constitue le métier; on veut qu'ils aient étudié l'époque dont ils empruntent une période, qu'ils en connaissent les usages, le caractère, les costumes, l'architecture, les ameublements, la mise en scène, sans toutefois

sacrifier l'art à la recherche archéologique.

Le baptême de Clovis est le point de départ des annales de France. Le christianisme allait succomber sous les assauts réitérés de ses adversaires; l'empereur Anastase proscrivait les catholiques; l'arianisme régnait en Orient, en Espagne, en Italie, en Afrique, dans une partie des Gaules, quand la conversion de Clovis assura à l'Eglise d'intrépides défenseurs. Aussi les cérémonies du sacre et du baptême furent-elles célébrées avec une pompe jusqu'alors inconnue dans nos contrées. Le roi, la reine Clotilde, les chefs francs, précédés de clercs qui portaient des croix et les saints Evangiles, marchèrent à l'autel en longue procession, au milieu d'un innombrable concours. Les abords et l'intérieur de l'église Saint-Martin de Reims étaient tapissés de voiles peints et de

pimpante, joyeuse, endimanchée, qui s'épanouit au soleil, qui s'attable sous les tonnelles, dont l'allégresse éclate et déborde.... Où êtes-vous, Adrien Van Ostade, peintre des divertissements champêtres, Raphaël des villages et des cabarets ? Hélas ! vous n'avez point laissé d'héritiers directs, mais du moins quelques parcelles de votre riche succession ont été recueillies par des imitateurs collatéraux, au nombre desquels M. Willems occupe un rang honorable.

Les compatriotes de Ruysdael, de Berghem, de Wynants, d'Hobbema, de Karel Dujardin, nous ont abandonné aujourd'hui la souveraineté du paysage. Aucun peuple ne dispute la suprématie à nos paysagistes, et quoique plusieurs d'entre eux aient fait défaut, le salon est riche en propriétés rurales. En première ligne viennent les forêts de M. Troyon. Les grands arbres, les eaux assombries par un dais de verdure, la lumière blutée par les feuilles, les magnificences bocagères, resplendissent sous les pinceaux de M. Troyon. Moins ambitieux, M. Flers peint la chaumière au toit moussu, l'étang hérissé de joncs, les peupliers élancés, le champ sillonné par la charrue ; il les revêt d'une teinte peut-être trop uniforme, mais par cela même harmonieuse.

MM. Bidault et Watelet représentent à l'exposition l'ancienne école paysagiste. Le premier, sous l'empire, le second, sous la restauration, ont joui d'une réputation maintenant éclipsée. Membre de l'Institut et du jury d'examen, M. Bidault a été, l'année dernière, en butte aux sarcasmes des feuilletonnistes ; il a sans doute profité des conseils et des critiques, car sa *Vue du couvent de Grotta Ferrata* est préférable à ce qu'il a produit précédemment. M. Bidault est en progrès ; il donne de réelles espérances ; qu'il persévère, et ceux même qui l'ont accablé finiront par croire qu'il mérite son titre d'académicien.

Quant à M. Watelet, il reste voué au culte du vert-pomme et des bonshommes naïfs ; on lui prêcherait en vain la haine des tons crus et des contours secs. Sa *Vue d'un canal près Bruges*, sa *Vue prise à Alvarè* (Isère), comprennent les mêmes éléments, ou plutôt il semble exposer toujours le même tableau, comme M. Dubufe expose toujours le même portrait.

Constatons néanmoins les progrès de M. Dubufe. Son portrait d'une jeune femme en robe blanche et ceinte d'une écharpe bleue a plus de solidité que ses œuvres passées ; le sang circule sous la peau ; le corps palpite sous le satin. Curtius ne peut plus revendiquer cette figure comme sortie de son cabinet céroplastique.

Dans la *Vierge et l'enfant Jésus*, M. Dubufe s'est posé un problème insoluble : « A l'aspect de la croix, la mère verse une larme, la Vierge se résigne. » Comment traduire ce programme ? La dou-

leur maternelle se manifeste extérieurement par une sécrétion des glandes lacrymales ; mais la résignation, vertu interne qui s'exerce sans mettre les muscles en jeu, par quel procédé l'exprimerez-vous ? La peinture peut indiquer la pensée, quand celle-ci apporte des modifications dans les formes visibles, mais le for intérieur échappe au pinceau. Il serait de l'intérêt de M. Dubufe de rester dans sa spécialité de portraitiste et de laisser les *saintetés* à son fils, qui semble, en les choisissant, céder à l'entraînement d'une conviction sincère. On a remarqué, aux expositions antérieures, le *Miracle des roses*, la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*, de M. Edouard Dubufe. Il a empreint d'un caractère religieux sa *Prière du matin* (scène de famille au quinzième siècle). Ce tableau n'offre ni beautés, ni imperfections saillantes ; mais il éclate sans pompe, comme une élégante idylle ; dicté par un sentiment vrai, exécuté sobrement, il l'emporte sur bien des toiles qui tiennent plus de place et font plus de bruit.

Le *Saint Bernard*, de M. Lécureux, est également dans de saines données. Nommé abbé de Clairveaux, le saint, la croix à la main, sort de Clairveaux, escorté de ses deux frères et de douze bénédictins. Avant de partir, il explique à ses frères le plan de la nouvelle église qu'on va construire au milieu des solitudes du val d'Absinthe. Une simplicité appropriée règne dans cette pieuse composition. Voici de belles têtes de moines, des draperies sévères, un dessin dans lequel se fait sentir l'influence ennoblissante de Lesueur.

M. Muller, dans l'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem*, semble s'être proposé pour modèle un peintre moins orthodoxe, Charles Coypel, grand consommateur d'Orientaux de contrebande et de palmiers apocryphes. L'*Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem* est totalement dépourvue d'unité et de perspective. Sur le premier plan, une femme gigantesque tourne le dos au cortège ; auprès d'elle une tête d'homme sort de terre pour regarder le public ; à droite, des manœuvres, par une singulière innovation, travaillent à détacher les portes de leurs gonds pour s'éviter la peine de les ouvrir. Nous savons, grâce aux savantes recherches du père Berruyer et de l'abbé Glaire, que les portes des villes hébraïques tournaient sur pivot et n'avaient ni gonds ni charnières. Les portes qu'a représentées M. Muller ne sont donc pas exactes, et nous doutons que la manière dont on les ouvre mérite un brevet. Le fond du tableau est occupé par des groupes multipliés qui n'ont point de rapport les uns avec les autres ; c'est une mer vivante dont les flots se confondent, un océan tumultueux de corps humains. Nous nous hâtons d'ajouter, comme correctif à nos critiques, que le coloris se distingue par le bon goût et l'harmonie.



When Arthur first in court began,
And was approved King,
By force of armes great victorys won,
And conquest home did bring.

Then into Britain straight hee came,
Where fifty good and able
Knights, then repaired unto him,
Which were of the Round Table



Beaucoup de joutes et de tournois
Eurent lieu en sa présence,
Ces chevaliers y firent merveille
Et vainquirent tous leurs rivaux.

L'un d'eux sir Lancelot du Lac,
Obtint tous les suffrages ;
Car dans les luites et les passes d'armes
Il surpassa tous les autres.

Lorsqu'il se fut divertí quelque temps
Au jeu et à la chasse,
Il pensa qu'il ferait bien
De courir les aventures.

Il pénétra tout armé dans une forêt profonde,
Et y rencontra une belle damoiselle,
Qui lui fit d'intéressants récits
Auxquels il prêta une oreille attentive.

— C'est pour trouver de semblables aventures, dit Lancelot,
Que je suis venu ici, [dit]
— Vous paraissez être, ajouta-t-elle, un brave chevalier,
Et je vous conduirai

Au lieu qu'habite un puissant chevalier
Maintenant de grande renommée.
Dites-moi donc qui vous êtes
Et quel est votre nom ?

And many jousts and tournaments,
Before him there were prest
Wherein these knights did then excell
And far surmount the rest :

But one sir Lancelot du Lake,
Who was approved well,
Hee, in his fights and deeds of armes,
All others did excell.

When hee had rested him a while,
To play, and game, and sport ;
Hee thought hee wold approve himselfe
In some adventurous sort.

Hee armed rode in forest wide,
And met a damsell faire,
Who told him of adventures great,
Wherto hee gave good eare.

'Such wold I find,' quoth Lancelot,
'For that cause came I hither.
'Thou seemst,' quoth shee, 'a knight full good,
And I will bring thee thither.'

Whereas a mighty knight doth dwell,
That now is of great fame ;
Therefore tell me what knight thou art,
And what may bee thy name ?

— Mon nom est Lancelot du Lac.
Ce nom me plaît, dit-elle ; sachez donc
Qu'ici demeure un chevalier qui ne fut
Vaincu par personne.

Qui retient en prison soixante-quatre chevaliers
Qu'il a pris et enchainés ;
Ce sont des chevaliers de la cour du roi
Et de la Table Ronde. »

Elle l'amena sur le bord d'une rivière.
Au pied d'un arbre,
Où était attaché un blason de cuivre. —ignons
Et il put y voir suspendus les boucliers de ses compa-

Il frappa si fort sur le blason, qu'il en fut brisé
Lorsque Tarquin entendit ce bruit,
Il poussa rapidement devant lui un coursier
Sur lequel un chevalier était lié.

« Chevalier, dit alors Lancelot,
Conduis ici le coursier qui porte ce fardeau.
Dépose ce chevalier à terre et laisse-le en repos ;
Nous allons mesurer nos forces.

Car, si je ne me trompe, tu as
Autant que tu l'as pu,
Humilié profondément
Les chevaliers de la Table Ronde.

La fin à la prochaine livraison



'My name is Lancelot du Lake.'
Quoth shee, 'it likes me, then ;
Here dwelles a knight who newer was
O'er-matcht of any man :

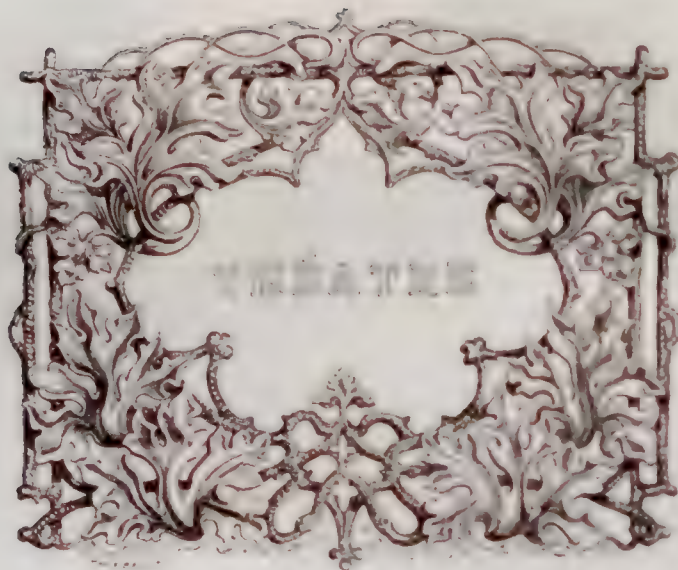
Who hath in prison threescore knights
And four, that hee hath bound ;
Knights of King Arthurs court they bee,
And of the Table Round '

Shee brought him to a river then,
And also to a tree
Whereon a copper bason hung,
His fellows shields to see.

Hee struck soe hard, the bason broke : —
When Tarquine heard the sound,
Hee drove a horse before him straight,
Whereon a knight was bound,

'Sir knight,' then sayd sir Lancelot,
'Bring me that horse-load hither,
And lay him downe and let him rest ;
We'll try our force together ;

For, as I understand, thou hast,
As far as thou-art able,
Done great despite and shame unto
The knights of the Round Table.'



L'INSTITUT a eu cette semaine les honneurs de la scène. Quatre de ses membres, MM. Soumet, Scribe, Auber et Halévy, se sont partagé les lauriers dramatiques. Le fauteuil académique, aux temps où nous sommes, n'est plus un lit de repos. Plus on a donné des preuves de son activité et de son intelligence, plus on en donne encore ; on n'a marché longtemps dans la carrière que pour y marcher toujours. Il n'y a, entre tous les hommes qui produisent, que Rossini qui se soit à lui-même octroyé le droit du repos. C'est la fatuité du génie.

On sait la longue et persévérante association de MM. Scribe et Auber ; si M. Scribe est parfois infidèle à M. Auber, M. Auber n'est jamais infidèle à M. Scribe. Si la constance disparaissait du reste de la terre, est-ce à dire qu'on la retrouverait dans l'âme d'un compositeur ? De cette intime et féconde collaboration il est résulté cette fois un charmant opéra, chose rare par la musique et les poèmes qui courent. Le *Domino noir* a trouvé un frère et *l'Ambassadrice* une sœur.

Ce n'est pas que M. Scribe ait rien imaginé de bien original, quelque chose d'étrange et de hardi. En homme d'esprit, il s'est bien gardé de prendre tant de peine. Quand une plume s'est fatiguée à produire cent vaudevilles, on fait de l'originalité le cas que les diplomates font de la franchise. On la traite en aventurière qu'il faut laisser aux maladroits ; l'imagination est une mauvaise conseillère qui vous mène on ne sait pas où, peut-être au sommet de la montagne, mais peut-être

aussi tout au fond du précipice. Or M. Scribe, cet homme avisé, aime mieux ne pas grimper si haut afin de ne pas courir le risque de tomber si bas. Il y a un certain milieu que la foule préfère à tout ; quand on fait briller à ses yeux l'inconnu, elle est fort empêchée d'y rien comprendre, mais sitôt qu'on lui montre le connu, au moins sait-elle ce qu'on veut lui dire. Le public est comme les enfants, il aime les vieux contes ; et M. Scribe le sait trop bien.

On a beaucoup abusé des brigands, des bandits, des voleurs et des bohémiens qui font des grandes routes leur domicile ordinaire. En conséquence M. Scribe en a usé derechef ; Fra Diavolo s'appelle aujourd'hui Marco Tempesta ; le coquin s'est amendé ; il est passé contrebandier. On peut voler le gouvernement et rester un parfait honnête homme ; vingt opéras-comiques l'ont bien prouvé.

Marco Tempesta ne manque pas à cette moralité ; le drôle a gagné dans le commerce cinq cent mille piastres, ni plus ni moins, et il se serait déjà retiré des affaires pour vivre de ses rentes en bourgeois napolitain, si le capitaine Scipion n'avait eu l'impertinence de lui ravir tout ce capital, fruit de ses économies.

Voilà donc Marco Tempesta fort occupé de rattraper ses piastres. Mais ce n'est pas la seule affaire qu'il ait sur les bras. En contrebandier catholique, il pardonne les offenses et ne songe qu'à marier le capitaine Scipion à Zerlina, sa propre sœur, qui, après être sortie du couvent, remplit dans les montagnes le rôle de sirène. Cette sirène sera duchesse, grâce à de certains papiers qui prouvent que Scipion est l'héritier légitime de la fortune et des titres de la maison de Popoli. Quant aux cinq cent mille piastres, Marco Tempesta n'a garde de les oublier. Son zèle

évangélique ne va pas jusqu'au mépris des richesses.

Aussitôt que la plume de M. Scribe est sur la piste d'un contrebandier, et qu'en son chemin elle heurte un impresario, un premier ministre, un capitaine, une amoureuse, il ne lui faut plus de grands efforts pour embrouiller les fils d'une intrigue. Son esprit, amoureux des difficultés, joue avec les surprises et fait de l'action un labyrinthe dont lui seul connaît les contours.

La muse de M. Scribe est une curieuse qui touche à tout, à la politique pour lui donner un coup de patte, à la galanterie pour lui glisser un madrigal, à la science pour l'égratigner d'une épigramme, à la religion pour la saluer d'un couplet rose et mignard; elle effleure le sentiment, badine avec la passion, joue avec le paradoxe, et dans son éclectisme philosophique, ne dédaigne pas d'avoir commerce même avec l'esprit, ce paria de la littérature.

De cette macédoine toute parfumée d'eau de Portugal, toute étincelante de paillettes et saupoudrée de mots charmants, M. Scribe tire des poèmes un jour, des vaudevilles le lendemain, des nouvelles, s'il en faut. Au besoin même il en tire des comédies.

Pour cette fois il en a tiré un libretto, et sur ce libretto, cousin germain de plusieurs autres, M. Auber a écrit la musique la plus spirituelle qui se puisse entendre. Il y a même dans cette partition tant de grâce et de fraîcheur, qu'on oublie presque qu'il y a beaucoup de science.

L'ouverture vive et brillante s'anime d'un mouvement de valse d'un style original. Elle commence bien cette œuvre nouvelle, une des meilleures que M. Auber ait composées.

Les vocalises de la sirène chantées derrière la coulisse sont d'un goût exquis et d'une facture charmante; on se suspend aux lèvres de la chanteuse invisible qui jette dans l'espace ces gerbes éblouissantes de sons, et l'on se demande si M. Auber n'a pas ravi cette mélodie aux fées qui soupirent la nuit.

Le quatuor qui soutient les roulades lointaines de la sirène produit un effet magique. Ce morceau, d'un rythme riche et puissant, est peut-être l'un des plus remarquables échappés à l'inspiration du maître à qui l'école française est redevable de tant de populaires chefs-d'œuvre. Le motif, déjà indiqué dans l'introduction, revient avec une grâce infinie, éclate dans un andante savamment conduit, et se fond doucement au milieu des ondes harmonieuses que l'orchestre épanche sur la foule attentive et muette.

L'air de Roger : *Dieu des flibustiers*; deux duos pour ténor et soprano, le finale tout entier du second acte, le chœur des buveurs, l'air de Zerlina, et le finale du troisième acte où renaît

encore le motif de l'introduction, ont été couverts d'applaudissements. Les artistes, électrisés par ce triomphe, ont déployé toutes leurs ressources; Roger, cet excellent ténor qui fait des progrès nouveaux à chaque pièce nouvelle; Mlle Lavoie, une élève hier, une artiste aujourd'hui; Riquier, cet acteur original; Henri, Audran ont tous bien mérité des auteurs et du public.

Les plus jolies mains ont battu au nom de M. Auber, heureux compositeur dont l'inspiration, toujours éclatante et fraîche, est comme un jour d'été qui n'aurait pas de crépuscule. Quelles douces émotions n'ont pas agité son cœur lorsqu'à minuit, l'orchestre, guidé par son chef intelligent, M. Girard, est venu le saluer sous ses fenêtres avec cette ouverture si magnifiquement accueillie peu d'heures avant! Touchant hommage que le silence des nuits entourait d'un mystère poétique, et qui semblait dire dans un langage inspiré que sur notre terre de France l'amour de l'art ne périt pas!

De *la Sirène* au *Lazzarone* il n'y a que le boulevard à traverser; de M. Auber à M. Halévy il n'y a qu'un fauteuil. Mais, hélas! entre l'Opéra-Comique et l'Académie royale de musique il y avait M. de Saint-Georges cette fois.

Oh! le malheureux poète et la triste comédie! Nous sommes à Naples; le golfe de Parthénopé étend ses ondes bleues jusqu'à l'horizon flamboyant; le panache gris du Vésuve ondule au vent comme l'aigrette d'un Titan colossal; on entend au loin le chant des matelots; Naples est à nos pieds toute baignée de vapeurs roses, Naples, la ville la plus joyeuse qui soit au monde, et voilà que vous rimez une maussade poésie, et que, pour nous égayer, vous mettez ensemble un charlatan renouvelé de Fontanarose, un tuteur imité de Bartholo! La belle affaire, et qu'il faut de génie pour trouver de ces inventions-là! Et encore, si Fontanarose avait un peu conservé de sa verve, si Bartholo était amoureux; mais point, Fontanarose est un pauvre diable besoigneux, un malheureux improvisateur qui ne sait à quelles rimes se vouer: Bartholo est avare, voilà tout; avare, rien qu'avare, toujours avare. Quand il était jeune il était voleur.

A ces deux personnages joignez une fleuriste et un lazzarone, et vous aurez le personnel complet du poème de M. de Saint-Georges. Maintenant laissez-les faire. Mirobolante découvrira bien vite que Baptista est la nièce spoliée de Josué; Beppo s'arrangera de manière à faire jeter au feu les papiers qui constatent la légitimité de son amoureuse, craignant d'être oublié aussitôt qu'elle sera riche; puis, saisi d'un beau remords, il se fera dragon. Un lazzarone dragon, bon Dieu! Josué, dupé par Mirobolante, voudra pour lui de la main de sa pupille, et la pupille, fort peu soucieuse de

se marier à un improvisateur ou à un usurier, épousera le dragon.

Quand on a mis en vers toutes ces merveilleuses aventures, le tour est fait, et ce tour s'appelle un libretto. Pour en rimer autant, il ne s'agit que de divorcer avec l'originalité.

C'était bien la peine d'emprunter à la Fontaine l'idée charmante d'une de ses fables qui résument la sagesse et l'esprit.

M. Halévy, un homme qui a signé la *Juive* et l'*Eclair*, deux des plus belles compositions de ce temps-ci, avait beaucoup à faire pour donner un peu de vie à cet ouvrage. Il s'en est acquitté en musicien savant et habile; on doit moins le chicaner sur les parties qu'il a laissées dans l'ombre que le louer sur les côtés qu'il a mis en lumière.

L'andante de l'introduction a été vivement applaudi. C'est un morceau d'un style nerveux, où la mélodie se colore de tout l'éclat d'une riche instrumentation. Les couplets de Beppo, alors que les pèlerins le réveillent, ont de la grâce et de la fraîcheur; mais le morceau capital de l'opéra est le trio du premier acte pour basse, baryton et contralto; la reprise surtout : *Je ris de sa rage* a un entrain, un mordant, une vivacité qui conviennent à la musique bouffe. Tout ce trio a été accueilli par les marques les plus bruyantes de sympathie; on venait d'y reconnaître la facture large et vigoureuse du maître. Le duo : *Poursuivant partout la fortune*, qui le précède, ne manque pas non plus de caractère. Le second acte, moins riche que le premier, présente cependant un trio d'un mouvement vif : *Vieillard hypocrite*, auquel nous devons de justes éloges. Mais la partie la plus saillante de cette nouvelle partition est la partie instrumentale, que M. Halévy a traitée avec cette science dont si souvent il a donné des preuves et qui le rend l'égal de M. Meyerbeer lui-même. L'introduction est d'un dessin correct et ferme, la phrase musicale a de l'abondance et de la plénitude, et tous les accompagnements se distinguent par une facture nette et brillante qui soutient bien le chant.

Mme Stoltz remplissait le rôle de Beppo. On sait quelle prédilection cette artiste a vouée à l'habit masculin, auquel elle doit son succès le plus franc, celui du page Isolier dans le *Comte Ory*. Il nous semble que Mme Stoltz n'a pas été aussi heureuse sous le bonnet rouge du *Lazzarone* que sous la veste bleue de la *Xacarilla*. Nous ne dirons rien de son jeu un peu hardi et brusque, bien, qu'à notre sens, il y ait une vérité dramatique bien plus haute que la vérité réelle, et qu'il ne faille pas, sous prétexte de couleur locale, transporter la place publique et ses habitudes sur notre premier théâtre lyrique; mais ce que nous ne laisserons pas passer sans protester de toute notre force, c'est l'étrangeté de la danse que

Mme Stoltz a improvisée. Nous ne savons trop quel nom porte cette tarentelle au pays napolitain, mais nous savons parfaitement comment elle s'appelle à Paris. Que Mme Stoltz danse tant qu'elle voudra, mais qu'elle n'oublie jamais cependant que le théâtre où elle chante est l'Académie royale de musique.

Qui ne connaît la touchante histoire de Jane Grey! qui n'a lu avec des pleurs dans les yeux cette funèbre élogie qui commence sous les ombrages de Sion-House et se termine dans la tour de Londres; qui ne se sent le cœur ému au récit de cette vie toute pleine de fortes études et de cette mort chrétienne entourée de tant de résignation! Ne dirait-on pas la chaste existence d'une sainte d'abord épurée par de pieuses lectures, puis couronnée par le martyre, toujours simple, forte, calme et chaste? Pauvre reine à qui l'amour et le dévouement conseillèrent de prendre la couronne, et qui mourut à dix-sept ans, tuée par la hache du bourreau. Si sa fin fut aussi tragique que devant l'être plus tard celle de Marie Stuart, elle avait eu de plus que la reine d'Ecosse une vie honnête et pudique. Le trône fut son épreuve. Comme les premiers chrétiens passaient dans les arènes, Jane Grey passa sur le trône pour y mourir.

Déjà La Calprenède, Young, Mme la baronne de Staël et, plus récemment, M. Briffaut, de l'Académie française, ont traité le poétique sujet de la mort de Jane Grey. Young en a fait un poème et Mme de Staël une tragédie! Quoi! dira-t-on, le chantre de l'Italie, la femme éloquente qui a parlé de l'Allemagne comme si elle se fût appelée Herder ou Lessing, le grand écrivain qui a porté sur la révolution française un coup d'œil si profond, Corinne, enfin, a écrit une tragédie! Quoi! elle a rime de grands vers alexandrins, et son mâle génie, sa romanesque imagination se sont pliés aux lois de la césure! Eh, mon Dieu, oui! Mme la baronne de Staël était trop femme pour n'avoir pas quelque peccadille sur sa conscience littéraire; quelle renommée n'a pas, à son aurore, commis de ces péchés poétiques? Au temps où elle vivait, la tragédie était la première illusion du génie. Sa *Jane Grey* vécut ce que vivent les tragédies de pensionnat, et ses œuvres complètes en gardent seuls le souvenir. Mme de Staël prit soin elle-même de la faire oublier. Le génie a aussi sa coquetterie. Quant à la *Jane* de M. Briffaut, elle n'a jamais affronté le grand jour de la rampe; bien plus même, nous croyons qu'elle n'a pas été imprimée.

Plus heureuse, la *Jane Grey* de M. Soumet et de Mme d'Alteinhem, sa fille, a été bruyamment applaudie. Cette nouvelle tragédie appartient à l'école dont Casimir Delavigne a été le plus illustre représentant. Ce n'est déjà plus la forme de Racine et ce n'est pas encore la forme de M. Victor Hugo. C'est un genre mixte qui relève de la muse

antique et du drame moderne, et qui, sans conserver la chaste et fière sévérité de l'une, n'atteint pas encore le mouvement et la passion de l'autre.

Cependant, l'œuvre de M. Soumet et de Mme d'Alteinhem se recommande par de superbes scènes et surtout une grande richesse poétique. L'action tire un grand éclat de la pompe du vers, où abondent les images ; on a eu souvent à saluer de vigoureuses pensées exprimées en un langage souple, coloré, puissant. L'inspiration brille en vingt endroits et soulève les plus sympathiques applaudissements par l'ampleur magnifique de la forme éclatante et drapée autour de l'idée comme un voile de pourpre.

Les deux auteurs, le père et la fille, se sont par quelques points écartés de l'exactitude historique ; mais, à côté de cette licence bien peu condamnable, se fait remarquer un sentiment sérieux de la vérité morale, mérite assez rare dont nous ne saurions trop féliciter M. Soumet et Mme d'Alteinhem. Au-dessus des faits, lettre morte souvent que la philosophie interprète à son gré, ils ont placé l'étude des caractères, et c'est dans cette étude plus difficile que se révèle l'art profond des deux poètes. Marie Tudor, le duc de Northumberland, Jane Grey surtout, sont appréciés avec une puissance pleine de vérité. A chacun de ces personnages ils ont conservé sa couleur et sa moralité ; au politique, son astuce et son ambition ; à la reine, son implacable orgueil, son cœur farouche où s'agitent mille instincts sanguinaires, sa violence et son brutal emportement ; à la victime, son courage, son dévouement, sa résignation. C'est par de tels exemples que les poètes témoignent aujourd'hui de leur respect pour les traditions historiques auxquelles le théâtre demande

bien plus des enseignements que des actions, une pensée morale qu'un fait.

A cette œuvre, qui pèche parfois par l'excès des développements, nous adresserons un reproche sérieux. Pourquoi la dernière scène laisse-t-elle entrevoir, par l'échancrure d'un rideau, le sanglant billot où Jane pose sa tête et l'homme rouge qui tient la hache ? Certes la toile, un instant ouverte, se ferme bientôt, et la funèbre apparition s'évanouit avant que l'œil en ait saisi tous les contours ; mais, ne durât-elle qu'une seconde, c'est déjà trop. Matérialiser l'œuvre fameuse de M. Paul Delaroche, mettre en action sur un théâtre ce tragique épisode que le pinceau a immortalisé, est, à notre sens, une tentative coupable, un imprudent essai. Il ne convient pas d'habituer la foule à ces sanglants spectacles pleins d'épouvante et qui font passer le frisson dans les veines, et ce n'est jamais surtout à la muse chaste et sévère de la tragédie de prêter l'appui de sa forme divine à ces funèbres tableaux.

Marie Tudor et Jane Grey avaient pour interprètes Mlle Georges et Mlle Naptal. La jeune actrice a été applaudie à côté de la reine habituée aux grands rôles de Racine et de Corneille. Si Mlle Naptal appelle le travail et l'étude à son aide, elle a droit de compter sur l'avenir.

Avant *Jane Grey*, l'Odéon avait donné la *Comtesse d'Altemberg*, de MM. Gustave Vaez et Alph. Royer, et le drame, comme la tragédie, a eu ses applaudissements. C'est par de tels efforts que le second Théâtre-Français marquera sa place en littérature, et qu'il ouvrira, entouré de l'estime et des sympathies de tous, une carrière aux jeunes écrivains jaloux de marcher sur les pas glorieux de nos fiers génies dramatiques.

A. A.



LES BEAUX-ARTS

EN ALLEMAGNE.

BERLIN : DIRECTION IMPRIMÉE AU THÉÂTRE PAR LE ROI DE PRUSSE. CONCERTS, RECONSTRUCTIONS DE L'OPÉRA, GROUPE DE LA FAÇADE. — VIENNE : POMPEO MARCHESI ET SES OUVRAGES, MONUMENT DE L'EMPEREUR FRANÇOIS, TOMBEAU DU DUC EMMANUEL-PHILIBERT DE SAVOIE, LA BUONA MADRE DEL VENERDI SANTO. — MAYENCE : ANCIEN CHATEAU ÉLECTORAL, COLLECTIONS PUBLIQUES ET PARTICULIÈRES. — DRESDEN : — MUNICH : BIOGRAPHIE DU PEINTRE MONTEN.

BERLIN. — Vous savez que le roi de Prusse a fait représenter à Berlin l'*Antigone* de Sophocle et le *Songe d'une nuit d'été* de Shakspeare. On doit jouer encore, dans la salle de la Société grecque des membres de l'Académie de chant, les *Grenouilles* d'Aristophane, traduites par Ludwig Tieck et mises en musique par F. Commer. Enthousiaste des vieux modèles de l'art dramatique, le roi voudrait réveiller dans le public le goût des grandes et belles choses, et exercer en même temps l'émulation des jeunes poètes. Jamais tentative ne fut plus malheureusement conçue. La protection exclusive qu'on accorde aux anciennes pièces ferme l'accès de la scène aux talents contemporains. Quant au public, il demeure froid et indifférent, en voyant représenter des drames qui n'ont d'intérêt que pour une faible minorité. Les savants seuls se complaisent à ces résurrections, dont le plus utile effet est de démontrer d'une manière incontestable que, de-

puis les Grecs, depuis Shakspeare même, nous avons fait d'immenses progrès dans l'art de la texture dramatique. Au lieu d'évoquer les morts célèbres, on gagnerait davantage à soutenir le théâtre national, dégénéré graduellement depuis que nous avons perdu le poète Leidelmana. Pendant que des écrivains gagnés prodiguent des louanges de commande aux projets rétrospectifs du souverain, nous manquons à la fois d'auteurs et d'acteurs, et les hommes de goût sont obligés de chercher un refuge dans la petite salle du Théâtre-Français de Berlin.

En attendant l'inauguration du nouvel Opéra, les *dilettanti* prussiens courent les concerts, surtout ceux que dirige Mendelsohn Bartholdy et ceux de l'Académie de chant. Aux soirées du comte de Westmoreland, ambassadeur d'Angleterre, on exécute des morceaux de premier ordre et des compositions de l'ambassadeur lui-même. On a beaucoup admiré un *Magnificat*, qu'il a composé

à Florence il y a déjà quelques années. Les travaux de reconstruction de l'Opéra se continuent jour et nuit. On fait à l'intérieur des changements considérables et dont la nécessité avait été dès longtemps reconnue. Le roi, qui tient aux souvenirs historiques, a ordonné de conserver les murs extérieurs tels qu'ils sont restés après l'incendie. Il a commandé pour la façade un groupe au sculpteur Rietschel. Celui-ci, dans le dessin qu'il a soumis à Frédéric-Guillaume, a représenté la Musique assise sur un cygne, tenant une lyre, ayant à ses pieds un lion enchaîné; autour d'elle sont disposées la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, la Tragédie, la Comédie, la Danse et les trois Grâces. Le roi a décidé que la principale figure serait debout. Ce groupe colossal, fondu en zinc, serait revêtu d'une couleur de pierre.

Vienne. — Le sculpteur italien Pompeo Marchesi dirige les travaux du monument qu'on élève à Vienne, dans la cour intérieure du palais, à la mémoire de l'empereur François. La première pierre a été posée le 19 octobre 1845. Le monument aura cinquante pieds de haut; la statue colossale de l'empereur le représente dans sa double qualité de père du peuple et de dernier empereur romain. Vêtu à l'antique, il étend les bras comme pour bénir. Aux angles du piédestal, sont la Justice, la Force, la Religion et la Paix.

Pompeo Marchesi s'était déjà fait connaître par le tombeau du duc Emmanuel-Philibert de Savoie. Ce monument a été élevé, l'année dernière, dans la cathédrale de Turin. Sur un piédestal qui surmonte le catafalque, est debout, armé de pied en cap, le vainqueur de Saint-Quentin. Il vient de remporter la victoire; de la main droite il tient son épée, la pointe en bas; ses yeux sont encore animés d'une ardeur belliqueuse, mais on voit à son attitude, à l'expression de sa physionomie, qu'il médite la paix et le repos. On lit sur le catafalque : CINERIBUS EMMANUELIS PHILBERTI RESTITUTORIS IMPERII IN TEMPLO QUOD IPSE CONSTRUI ET IN QUO CORPUS SUUM INFERRI JUSSIT, REX CAROLUS ALBERTUS. Au pied du monument sont deux figures allégoriques : l'une, la Munificence princière, est symbolisée par un lion, un hibou et une corne d'abondance; l'autre, la Gloire, assise et ailée, burine les exploits du héros. L'ordonnance simple et majestueuse de ce monument, la perfection des détails, en font une des œuvres capitales de la sculpture contemporaine.

Malgré de nombreuses commandes, Pompeo Marchesi poursuit l'exécution de son projet favori, le groupe de la *Bonne mère du vendredi saint* (la *Buona madre del venerdì santo*), destiné à

l'église Saint-Charles, qu'on va construire à Milan. La croix s'élève au sommet d'un rocher élevé, sur lequel sont ouvertes les tables de Moïse. La Religion, le front ceint d'une auréole, la tête couverte d'un long voile, le corps enveloppé d'un manteau, est assise aux pieds de la croix. Sur ses genoux repose la tête du Rédempteur, qu'elle désigne d'une main, tandis que, de l'autre, elle lui soulève le bras. A sa gauche est agenouillée une mère accompagnée de ses trois enfants auxquels elle montre le ciel. Une fille, encore entre les bras maternels, semble regarder avec une muette stupeur la scène mystérieuse qui s'accomplit devant elle; le fils cadet tient sa jeune sœur embrassée, comme pour lui communiquer la piété dont il est rempli, et porte son autre main à son cœur. Le fils aîné se dresse sur ses pieds pour parvenir à baiser les pieds du Sauveur, et dépose sur le Calvaire une couronne de fleurs.

A la droite du groupe principal, deux sœurs conduisent leur frère aveugle; l'une le soutient dans sa marche, l'autre s'incline et lève les yeux vers la croix. Le sculpteur a voulu personnifier dans ce groupe l'homme marchant au hasard à travers les ténèbres de la vie humaine, et cherchant la véritable lumière. L'autre groupe caractérise l'amour pur, la foi simple et naïve. Cette œuvre, grandiose par la pensée et l'exécution, efface toutes les productions antérieures de Pompeo Marchesi et le place, pour la sculpture monumentale, à côté de l'Allemand Rauch et du Danois Thorwaldsen. A la vérité, cet artiste n'est pas aussi avantageusement apprécié de ses compatriotes que des Allemands, et les dimensions colossales des travaux qu'il aborde de préférence lui ont fait donner par les Milanais le surnom d'*entrepreneur de montagnes*.

Mayence. — L'ancienne résidence du prince électeur, le vieux château de Mayence, va être restauré et recevra les collections scientifiques et artistiques du pays. Déjà, en 1845, le conseil municipal avait voté une somme de 55,000 florins pour les réparations de cet édifice, où avait pu siéger la Société des Naturalistes allemands. Toutefois, les constructions nouvelles avaient été faites avec tant de précipitation, qu'on est obligé d'en démolir une partie. La grande salle est une des plus belles qu'on puisse voir dans l'Allemagne méridionale. Elle occupe deux étages en hauteur, et des colonnes de stuc, d'un vert pâle, supportent une élégante galerie qui règne dans la partie supérieure. Les fresques allégoriques du plafond sont de Ziek, élève de Mengs. A cette salle aboutissent plusieurs pièces où seront réunies la collection de la ville et celle que lui a léguée M. Metzler. Elles comprennent un nombre

total de cent cinquante tableaux. On distingue, dans la première, l'*Adoration de la Vierge*, par Jordaens, présent de Napoléon aux Mayençais; *Adam et Ève*, par Albert Durer, répétition du tableau que ce peintre exécuta pour Nuremberg; un grand *Paysage*, par Philippe de Champaigne, avec des figures de le Sueur; une *Adoration de Jésus-Christ*, par Otto Venius, maître de Rubens; l'*Enfant Jésus sur un trône*, attribué à Annibal Carrache; deux *Madones*, par da Credi; une *Vierge*, par Fiesole; une copie des *Quatre parties du jour*, par Ranucci, tableau dont l'original est à Saint-Petersbourg.

Dans la collection Metzler, nous signalerons trois peintures gothiques: la *Vierge et l'enfant Jésus*, par Schorell, qui a représenté l'enfant avec des ailes; un portrait du même maître, avec ses armoiries et le millésime 1482; un tableau au millésime de 1545, par le margrave Albrecht de Brandebourg, administrateur de Halberstadt, élève de Lucas Cranach. Le musée Metzler est confié aux soins du savant professeur N. Muller. Le rez-de-chaussée du château contient les autels, monuments, bornes milliaires et autres fragments d'antiquités romaines qu'on a trouvés aux environs de la ville.

Les frères Osterwald, de Mayence, possèdent une collection de tableaux qu'ils enrichissent chaque jour. Ils viennent de rapporter de Belgique des *Brebis et des Agneaux*, d'Eugène Verboeckhoven, une *Vue de Constantinople*, un tableau de genre de Hutin, le meilleur élève de Keyser, et divers ouvrages de Brakelaer, Chmitt et Poelemburg. Le deux plus remarquables tableaux de cette collection sont un *Calvaire*, qui ornait autrefois l'église de Saint-Martin de Cologne, et *Judith tenant la tête d'Holopherne*, peinture sur bois de Lucas Cranach. A droite et à gauche de l'héroïne, l'artiste a représenté sa femme et sa fille sous les traits de jeunes filles juives.

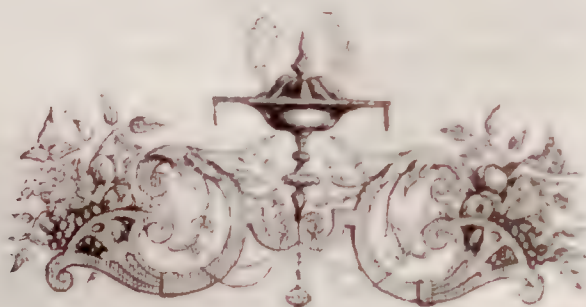
DRESDE. — Cette ville a perdu depuis quelque temps beaucoup de notabilités littéraires. La

mort a enlevé le poète Charles Forster et Frédéric Kind, l'auteur du *libretto* de *Freyschütz*, qui a popularisé la musique de Weber. Ludwig Tieck a été appelé à Berlin, et le poète dramatique Jules Mosen à Oldenbourg.

En revanche, l'Académie de peinture reçoit sans cesse de nouveaux renforts. Bendemann, Ehrard, Hubner, Nerenz, ont transporté à Dresde une colonie de l'école de Dusseldorf. Le cercle de l'Union des arts encourage les jeunes talents et fait de nombreuses acquisitions. Il vient d'acheter une *Tête d'enfant*, étude du fils de Charles-Marie Weber, élève d'Ehrard; un *Groupe de baigneuses*, par Gonne, et plusieurs toiles de Rustig et du baron d'Oër.

MUNICH. — L'Allemagne regrette un peintre distingué. Monten, de Dusseldorf, mort récemment à Munich. Il était né en 1799; les opérations militaires dont sa ville natale fut le théâtre donnèrent à son jeune talent une direction déterminée, que fortifia la lecture de l'*Iliade*. A l'âge de dix-sept ans, conformément aux vœux de son père, il entra à l'université de Bonn, pour y étudier la jurisprudence. Après un court séjour en cette ville, il la quitta pour se rendre à Francfort, où il décida son père à le laisser suivre une irrésistible vocation. Il entreprit un voyage dans les pittoresques contrées de la Bavière méridionale, et ce fut là que, sans autre guide que son génie, il sut arriver à la connaissance de l'art en étudiant la nature. Il se fixa à Munich, en 1825, et, dans les douze dernières années de sa carrière, il n'a pas produit moins de cent douze tableaux de dimensions plus ou moins considérables. Les plus estimés sont ceux qui se trouvent dans la salle des Batailles du nouveau Palais-Royal, les fresques de la galerie du Bazar, deux sujets tirés de l'histoire de Gustave-Adolphe et quatre grandes toiles représentant des traits de la vie du duc Charles de Brunswick.

FREDERIC GUTHRIE.



EXPOSITION

DE LA

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS.

CHACQUE année, depuis 1817, quelques semaines avant la grande exposition du Louvre, une exposition en miniature s'ouvre dans le même palais. C'est celle de la Société des Amis des Arts, société dont l'origine est antérieure à 1789, et qui, rétablie au commencement de la restauration, compte dans son sein des personnes recommandables par leur rang ou par leurs lumières (1). Cette association, constituée dans le louable but d'encourager les jeunes artistes, consacre ses fonds à acheter annuellement un certain nombre de tableaux, dessins, gravures et sculptures, qui sont ensuite répartis par la voie du sort entre les actionnaires.

Les ressources de la Société des Amis des Arts, la destination des œuvres qu'elle acquiert, l'obligent à se contenter de tableaux d'un genre secondaire et d'une valeur médiocre, propres à l'ornement des salons. Elle affectionne le paysage et favorise de tout son pouvoir la peinture de chevalier. Son exposition de cette année comprend six paysages, neuf marines, six tableaux de genre, deux intérieurs, trois tableaux d'animaux et de fruits, une aquarelle, deux paysages à la mine de plomb et une statuette en bronze. Nous avons remarqué, parmi les paysages, les *SOUVENIRS DE NORMANDIE*, par M. Joseph-Edouard de

Gernon. Les souvenirs que cet artiste a rapportés de la poétique et pittoresque Neustrie consistent en un âne, deux enfants, un vieux saule et quelques haies; mais le tout est d'une touche légère et d'un ton vrai. Nous aimons moins les vues alpestres de M. Hugard, imitateur malheureux des peintres genevois. Un *TRAÎNEAU*, de M. Pierre Wickenberg, reproduit avec une rare perfection l'aspect de la nature en hiver.

La *PROMENADE*, marine de M. Auguste Delacroix, est une excellente acquisition, et nous félicitons d'avance l'actionnaire qui l'obtiendra. Cette promenade a lieu vers le milieu d'un jour d'été, au bord de la mer, près des fortifications d'un port. Ça et là louvoient des navires aux blanches voiles; un vaisseau de haut bord est à l'ancre dans la rade; une brume lumineuse étend sur les vagues et sur l'horizon un voile de chaudes vapeurs. Ce joli tableau, exposé en 1845, avait déjà fixé l'attention des artistes. Quant à M. Edouard Hildebrand, dont la Société des Amis des Arts a acheté deux marines, il semble avoir pris Isabey pour modèle, et, sous prétexte d'être coloriste, on dirait qu'il jette pêle-mêle sur la toile toutes les couleurs de sa palette.

Sous les titres de l'*AMOUR MATERNEL*, le *PASSAGE DU RUISSEAU*, l'*ENFANT ET LES CANARDS*, feu M. Gué a représenté des paysannes des environs de Paris, avec leurs enfants roses et potelés et les volatiles de leurs basses-cours. Nous nous abstenons d'en dire notre avis, et nous suivrons le conseil que donne Lénore à Wilhelm :

Hurra! les morts vont vite! en as-tu peur, ma mie?

— Non... laisse en paix les morts!

La Société a acheté le *RENARD TENANT SA PROIE*, que M. Kiorboë avait exposé au salon dernier. M. Kiorboë conserve aux animaux leurs attitudes naturelles et dessine avec pureté, mais son coloris manque de vigueur.

La Société des Amis des Arts fait exécuter des gravures que l'on distribue à tous les actionnaires non favorisés par le sort, et dont on brise les planches après le tirage pour augmenter la valeur des épreuves. Elle a commandé, entre autres reproductions importantes, celles du *ZÉPHIRE* et de la *FAMILLE INDIGENTE*, par Prudhon; de la *MARÉE D'ÉQUINOXE*, par Roqueplan, du *SIXTE-QUINT*, par Schnetz, de la *FAMILLE AFFLIGÉE*, par Léopold Robert. Aujourd'hui, elle offre à ses membres le *MARTYRE DE SAINTE CÉCILE*, gravé par M. François Dien, ex-pensionnaire de Rome, d'après le tableau de Jules Romain. Le travail de M. Dien nous a paru trop uniforme: les tailles sont presque les mêmes pour les chairs que pour les draperies, et il en résulte un ensemble presque monotone.

L. G.

(1) Le roi, la reine, la princesse Adélaïde, le comte de Paris, le duc de Nemours, le prince de Joinville, les ducs d'Aumale et de Montpensier, le baron Rothschild, MM. Pankoucke, le chevalier Guérin, Dumont, Leon Brocard, Coupery, le duc et le comte de Feltre, le comte de Portalis, Gorgier, Agasse, le comte de Noé, de Cambacérès, Vinchon, Maratte, de Rey, le comte Chabrol de Chaméane, Dubois, Huvé, Labouchère, le comte de Cypierre, du Tillet, le duc de Montmorency, Gatteaux, Auguste Portalis, le marquis de Maisse, Duchesne aîné, Marcilly, le baron de Jassaud, le duc de Fezensac, le comte Chabrol de Tournouëlle, Vitet, le vicomte Henri de Montesquiou, le comte Alfred de Montesquiou, le vicomte de Noé, le comte Irène de Luppé, Edouard de Valpinçon, le marquis de Jaulay, Bordier du Biguon, le baron Armand Segnier, le baron de Busche, Erhard, Odiat, Rossigneux, F. Cottreau, Tavernier, le baron Delessert, Alary, Hottinguer, Dermat, Bouchon, Chaulaire, Fauche Jules Paris, Ballouhey, baron Mallet, Chasles, le comte du Taillis, le comte Montholon, de Lépine, Gauché, Meuron, de Jonquoy, le duc de Périgord, le baron de Varange, Léon Todros, Emmanuel Todros, Auguste Lippmann, le baron du Soudat, Becquet, le duc Auguste de Saxe-Cobourg-Gotha, de Mernn, Thibault, d'Aubenas, la reine de Portugal, la comtesse de Saulty, Mme Charlier.

A. M. MAINDRON.

SUR SA STATUE DE VELLEDA (1).

Vous avez deviné la prêtresse et la femme ;
 Vous avez compris l'art en maître, en novateur.
 Dans ce marbre vivant, où se révèle une âme,
 Le génie a versé son souffle créateur.

La beauté de la forme ici rend la pensée.
 Comme Dieu met au corps une âme en le créant
 Vous n'avez pas suivi cette foule insensée
 Qui reproduit dans l'art la beauté du néant.

Cette beauté d'un jour, cette beauté charnelle
 Qui fait la courtisane et n'émeut que les sens :
 Vous avez su donner une empreinte éternelle
 A l'argile pétrie entre vos doigts puissants.

De l'art matériel dédaignant les symboles,
 Laissant au monde antique et Vénus et Leda,
 Vous nous avez rendu la prêtresse des Gaules,
 Emblème de génie et d'amour, Velleda !

Velleda ! druidesse, et vierge pure encore,
 Que l'amour a frappée et qui cède à l'amour.
 Qui rêve, en contemplant la demeure d'Endore,
 Dans la forêt sacrée où va mourir le jour

La voilà, l'œil ardent, sombre, creusant l'abîme
 Où son cœur est tombé ; ce cœur si grand, si fier,
 Alors qu'elle invoquait la liberté sublime
 Pour tout un peuple armé qu'elle guidait hier

Mais l'amour l'a vaincue, et de la noble fille
 La voix a désappris les hymnes des combats.
 Le gui n'est plus tranché par l'or de sa faucille.
 Inactive, elle pleure et répète tout bas :

« Être jeune, être belle, et n'être pas aimé » !
 « Sentir lutter en soi le génie et l'amour !
 « Vouloir sacrifier puissance et renommée
 « Au bonheur d'un seul jour !

(1) Cette statue en marbre blanc, qui sera placée au jardin du Luxembourg, est une des plus remarquables du salon de cette année.

« Pour une heure d'amour, pour un moment d'ivresse
 « Où se résumerait le passé, l'avenir,
 « Oh ! j'aurais tout donné, beauté, gloire, jeunesse
 « Je n'ai pu l'obtenir !... »

Elle dit, et le choc de sa sombre pensée
 Vient troubler son œil calme où rayonnait l'orgueil
 Fait frissonner son sein, tient sa tête affaissée,
 Et répand alentour comme un voile de deuil.

Oh ! de Chateaubriand la parole est féconde !
 L'artiste à son foyer vient toujours s'embraser
 Cet homme est presque un dieu, son génie est un monde,
 Une source du ciel qu'on ne peut épuiser.

Il créa Velleda ; vous l'avez transformée
 L'idéal a reçu de vous le souffle humain
 Et quand il reverra sa fille bien-aimée
 Souriant à votre œuvre, il vous tendra la main.

LOUISE COIFFÉ

PEINTRES ANCIENS.



RAPHAËL.

L'Espresso

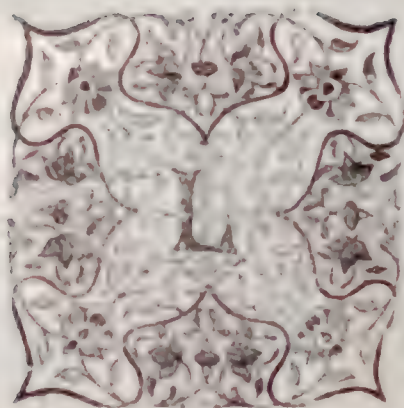


ANG. FIDELI.

Madre-Dama, della Misericordia



SALON DE 1844.



L'AMOUR de l'or, quelle passion à person-
nifier ! Résumer, sur
une toile d'un mètre
carré, le caractère et
les symptômes de l'a-
varice, la montrer ré-
sistant à toutes les sé-
ductions, à toutes les

prières, à tous les sentiments; dire avec le pinceau ce qu'elle a de puissance dans sa faiblesse, de grandeur dans son ignominie; symboliser la richesse avide, méprisée et souveraine, objet de secrètes malédictions, mais ostensiblement encensée parce qu'elle a les mains pleines ! la tâche était rude; un jeune homme seul pouvait l'entreprendre, un jeune homme ardent, plein de sève et cherchant les voies non frayées. M. Couture a représenté un vieillard sec, anguleux, d'une décrépitude robuste, assis devant une table couverte de pièces de monnaie. « Secourez ma misère, lui dit une jeune fille. — Achetez ma beauté, lui dit une autre. » L'artiste et le poète viennent aussi demander une aumône en échange de leurs trésors intellectuels; mais le vieillard, les mains crispées sur un monceau d'or, accueille les solliciteurs avec le regard d'une bête fauve à laquelle on dispute sa proie. Qui lui donne l'odieux courage d'être sourd à l'appel de la jeunesse et du génie ? c'est l'esprit du mal, caché derrière lui

pour lui souffler à l'oreille de mauvais conseils, pour l'endurcir dans l'égoïsme. Voilà une allégorie bien comprise, énergiquement rendue. Les figures parlent, les chairs palpitent, les étoffes sont flexibles, l'air et la lumière jouent librement autour des personnages. La peinture de M. Couture est vigoureuse; *sa brosse chante*, pour nous servir d'une expression qu'employait le baron Gros, et il possède à un degré remarquable la force de vivification.

Joconde, de M. Couture, est à l'*Amour de l'or* ce qu'est le conte au poème sérieux. Dans cette petite toile, commandée par un amateur des arts, le peintre avait à rendre le dénouement des aventures de Joconde et d'Astolphe. C'était certes un sujet scabreux, car la poésie prend des libertés interdites à la peinture; M. Couture a évité l'écueil.

Ce sont bien là les deux héros libertins de l'Arioste et de la Fontaine, le valet grec, la jeune fille candidement rusée; mais la partie scandaleuse du vieux fabliau est délicatement dissimulée. Ce que les poètes ont crûment développé, l'artiste l'indique avec mesure et discrétion. C'est une ingénieuse idée que celle d'avoir placé aux pieds de la jeune fille une chatte, symbole immémorial de duplicité. Il y a dans le *Joconde* beaucoup plus d'ampleur et de fermeté qu'on n'en trouve ordinairement dans les tableaux de genre. Le dessin est large, le modelé sévère, et nous si-

saints, 52; scènes religieuses, 52; vierges, saintes familles, emblèmes relatifs à la mission de Jésus-Christ, 50; têtes de Christ, de saints, d'anges, de moines, 25. Nous avons établi déjà que cette surabondance de peintures d'église n'impliquait aucunement la ferveur des artistes.

La mythologie et l'allégorie ne sont représentées que par 20 tableaux.

Les toiles historiques sont au nombre de 88 : Histoire grecque, 1; histoire romaine, 2; temps mérovingiens, 2; croisades, 7; règnes de Louis IX, Jean I, Charles V, Charles VII, Louis XI, Charles VIII, 11; seizième siècle, 11; Louis XIII, 2; Louis XIV, 7; Louis XV, 1; révolution, 7; empire, 11; époque actuelle, 20; histoire d'Amérique, 5; histoire de l'inquisition, 1; histoire des républiques italiennes, 1.

Sur 20 sujets historiques contemporains, 15 appartiennent à l'histoire de la famille régnante : *Louis-Philippe au Carrousel* (5 juin 1832); *le duc d'Orléans posant la première pierre du pont-canal d'Agen*; *le prince de Joinville à Péra pendant l'incendie du 9 août 1859*; *Inauguration de la chapelle Saint-Louis, construite à Tunis par les ordres de Louis-Philippe I^{er}*; *le duc de Montpensier présidant l'inauguration de la statue de Henri IV à Pau*; *le prince de Joinville à Brest*; *le duc et la duchesse de Nemours en rade de Brest*; *la duchesse de Nemours visitant le Suffren*; *les princes assistant aux régates du Havre*. Les épisodes du voyage de la reine Victoria ont exercé les pinceaux de 4 artistes, qui ont exposé : *Louis-Philippe devant le Tréport*; *Chute des chevaux de la voiture du roi dans l'écluse du canal d'Eu*; *le Roi se rendant à bord du yacht de la reine Victoria*; *la reine Victoria recevant le roi Louis-Philippe à bord de son yacht*.

6 tableaux rappellent des scènes de la guerre d'Algérie : *la Soumission du kalifa el Mokrany*; *Marche sur Médeah*; *Prise de la Smala d'Abd-el-Kader*; *Combat de l'Oued-Jer*; *Echange de prisonniers entre l'évêque d'Alger et le kalifa Sidi Embarach*; *Retour du duc d'Aumale dans la plaine de la Mitidja, après la prise de la Smala*.

Un sujet contemporain est emprunté à l'histoire de Sardaigne.

On compte, entre les toiles historiques, 20 scènes guerrières et 8 batailles navales.

Presque tous les sujets que l'on peut classer dans le genre biographique sont puisés dans la vie des artistes et des littérateurs : 2 dans la vie du Giotto, 2 dans l'enfance de Callot; 16 dans les biographies d'Homère, Jacques Amyot, maître Adam,

Molière, Malfilâtre, Chatterton, Silvio Pellico, Jameray Duval, Giorgione, le Corrège, Brauwer, Salvator Rosa, Rubens, Claude le Lorrain, Canova, Palestrina.

Les scènes de mœurs françaises forment, au nombre de 155, la majorité des tableaux de genre.

24 sujets sont empruntés aux romanciers français : 6 à Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriant, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Clémence Robert, Michel Masson; 2 à Fenelon, 2 à Lesage, 2 à George Sand, 4 à l'auteur de *Manon Lescaut*. Le roman en vogue, les *Mystères de Paris*, a fourni seul 8 sujets : *Rigolette et Fleur-de-Marie*, par Mlle Marie Jobert; *Fleur-de-Marie au tapis-franc*, par M. Berti; la *Ferme de Bouqueral*, par M. Cotellet; *Fleur-de-Marie*, par Charles Vallet; *Fleur-de-Marie et Rodolphe*, *Fleur-de-Marie et le curé*, par M. Schopin; *Rigolette cherchant à se distraire de l'absence de Germain*, par M. Court.

6 sujets sont puisés dans les œuvres des romanciers étrangers : 2 dans le vieux Longus, 2 dans Walter Scott, 2 dans Boccace et Cervantes. 24 sont pris aux poètes français et étrangers : 5 à Lamartine, 12 à Parny, Boileau, la Fontaine, Gresset, Chénier, Millevoie, G. Delavigne, V. Hugo, Béranger, Wilhelm Ténint, Bathilde Bouniol et un anonyme; 1 à Milton, 5 à lord Byron, 2 à Goethe, 5 à des ballades allemandes.

L'extension de notre marine a provoqué l'accroissement du chiffre des *Marines*, *Vues maritimes*, *Naufrages* et *Batailles navales*; il est aujourd'hui de 67.

Les commandes du gouvernement, à cause de leur dimension, sont plus considérables en apparence qu'en réalité; elles se réduisent à 41, ainsi subdivisées :

MAISON DU ROI. — Saintetés, 2; *Histoire des croisades*, 5 tableaux, dont 4 de batailles; *Histoire de Louis XIV*, 2; la *Fédération du 14 juillet 1790*; *Histoire contemporaine*, 6, dont un relatif à la guerre d'Afrique; un portrait et une *Vue de Neuilly*; total, 18.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. — Saintetés, 10; le *Baptême de Clovis*, par M. Gigoux; la *Pose de la première pierre du pont d'Agen*, par M. Court; un *Paysage historique*, par M. Benouville; un *Ravin dans la campagne de Rome*, par M. Gonzalvo Carelli; total, 20.

PRÉFECTURE DE LA SEINE. — Deux tableaux d'église.

MINISTÈRE DE LA MARINE. — Le portrait de l'amiral Duperré.

LE LANCELOT DE LA C.

II.



— Si tu es de la Table Ronde,
Répondit sur-le-champ Tarquin.
Toi et tes compagnons,
Je vous défie tous.

— C'en est trop ! s'écria Lancelot,
Défends-toi à l'instant. »
En mettant leurs éperons dans les flancs de leur coursie
Ils coururent l'un sur l'autre.

Leurs chevaux se heurtent flanc contre flanc
Avec un bruit de tonnerre,
Et les lances, frappant sur les boucliers,
Volent en éclats.

Les chevaux s'abattent sous leur cavalier ;
Les deux champions, un instant ébranlés,
Se dégagent rapidement,
Et mettent pied à terre pour continuer.

S'armant de leurs boucliers,
Et tirant l'épée du fourreau,
Ils se précipitent l'un sur l'autre,
Et se portent des coups terribles

Blessés tous les deux, et couverts de sang,
Ils s'arrêtent pour prendre haleine.
Ils étaient appuyés sur leurs épées,
Lorsque Tarquin dit : « Réponds

« A ce que je te demanderai.

— Parle, répond Lancelot.

— Tu es, continue Tarquin, le meilleur chevalier
Que j'aie jamais connu.

If thou art of the Table Round,
Quoth Tarquine speedilye,
'Both thee and all thy fellowship
I utterly defye.'

'That's over much,' quoth Lancelot tho,
'Defend thee by and by !'
They sett their spurs unto their steeds,
And each at other flie.

They coucht their speares, (their horses ran,
As though there had been thunder)
And each struck then upon their shields,
Where with they brake asunder.

Their horses backes brake under them ;
The knights the where astound :

To avoyd their horses they made haste
To fight upon the ground.

They tooke them to their shields full fast,
Their swords they drew out then ;
Wyth mighty strokes most eagerlye
One at the other ran,

They wounded were, and bled full sore,
For breath they both did stand ;
And leaning on their swords awhile,
Quoth Tarquine, 'Hold thy hand,

And tell to me what I shall aske.' —

'Say on,' Quoth Lancelot tho : —

'Thou art,' quoth Tarquine, 'the best knight
That ever I did know ;



« Il y a un chevalier que je hais.
Pour toi, et non pour lui.
Je délivrerai tes compagnons.
Et même je fraterniserai avec toi.

— Cela est bien dit, répond Lancelot.
Mais quoi qu'il puisse arriver,
Dis-moi quel est le chevalier que tu hais !
Dis-le moi, je t'en prie.

— Son nom est sir Lancelot du Lac.
Il a tué mon frère bien-aimé ;
Je le hais plus que tout le reste
Et je voudrais qu'il fût ici.

— Ton souhait est accompli.
Tu vois devant toi Lancelot du Lac
Compagnon de la Table Ronde du roi Arthur,
Et fils de Hands, roi de Benwake.

« Et je te défie ; fais de ton mieux.
— Ah ! ah ! répond Tarquin,
Il faut que l'un de nous
Laisse ici sa vie.

— Si tu es Lancelot du Lac,
Sois le bien-venu
Et songe à te défendre,
Car je te défie. »

Et ils s'attaquèrent de nouveau,
Furieux comme des sangliers sauvages.
Et coururent l'un sur l'autre
Avec l'épée et le bouclier.

Le sol était trempé de sang
Tarquin commença à faiblir.
Il porta moins haut son bouclier,
Et se prit à se repentir.

And like a knight that I did hate :
Soe that thou bee not hee,
I will deliver all the rest,
And eke accord wyth thee.'

'That is well said,' quoth Lancelot ;
'But sith it soe must bee,
What knight is that thou hatest soe ?
I pray thee show to me.'

'His name's Sir Lancelot du Lake,
Hee slew my brother deere ;
Him I suspect of all the rest :
I wold I had him here.'

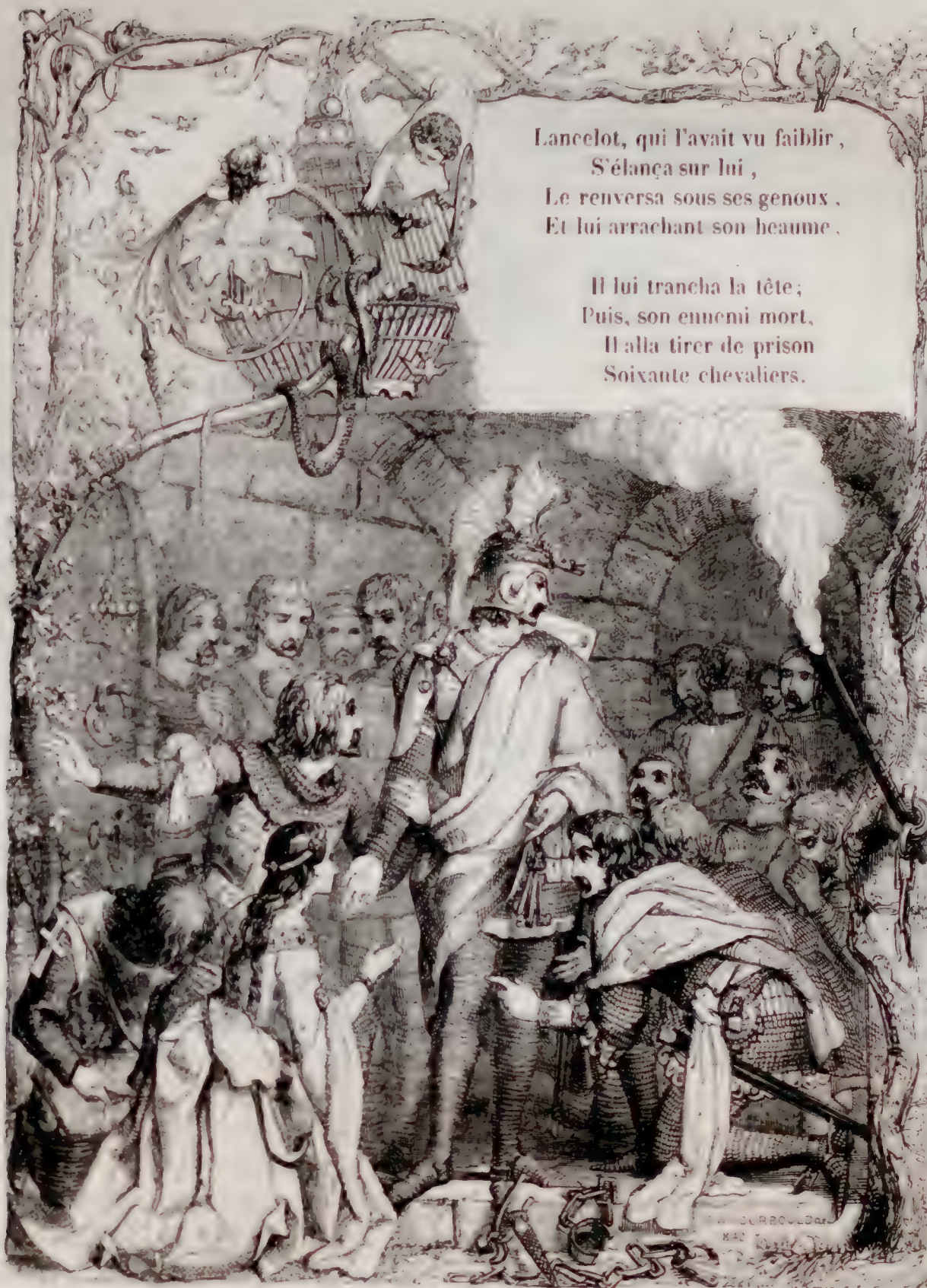
'Thy wish thou hast, but now unknowne ;
I am Lancelot du Lake,
Now of King Arthurs Table Round ;
King Hands son of Benwake ;

And I delve thee, do thy worst.
'Ha, ha !' quoth Tarquine then,
'One of us two shall end our lives
Before that we do go.

If thou bee Lancelot du Lake,
Then welcome shalt thou bee
Wherefore see thou thyself defend
For now delve I thee.'

They buckled then together so,
Lake unto wild boares rushing,
And wyth theree swords and shields they ran
At one another slashing :

The ground besprinkled was wyth blood,
Tarquine began to faint ;
For hee had backt and bore his shield
So low, hee did repent.



This soon espyde Sir Lancelot.
Hee leapt upon him then,
Hee pulld him downe upon his knee.
And, rushing off his helm,

Forthwith hee strucke his necke in two ;
And, when hee had soe done,
From prison threescore knights and four
Delivered everye one.



Si l'année classique commence le 1^{er} janvier, l'année dramatique commence à Pâques. La semaine sainte clôt pour vingt-quatre heures les représentations, et c'est le moment solennel où peuvent mieux s'apprécier les efforts qui ont été tentés, les ressources qui ont été mises en œuvre et les résultats obtenus. Après Pâques s'ouvre l'été, la saison des expériences, des tâtonnements, des sacrifices. On peut prévoir lesquelles d'entre toutes les entreprises théâtrales souffriront des tièdes soirées qu'échauffe déjà le printemps, et celles qui sauront braver toutes les ardeurs de la canicule. L'hiver s'enfuit, l'été approche ; tout meurt à Pâques pour renaître bientôt. Qu'on nous permette de jeter un coup d'œil sur les dernières productions de l'année dramatique et en même temps sur la position que les théâtres ont prise. Si nous avons à blâmer quelquefois, nous aurons à louer aussi, heureuse compensation qui n'est point commune autant qu'on le voudrait.

Quatre vaudevilles se sont produits cette semaine : au Vaudeville, *la Polka en province* ; aux Variétés, une *Séparation* ; au Palais-Royal, *la Peau du Lion* ; au Gymnase, *Alberta Ire*.

Aux Français, *le Misanthrope* a été repris.

Depuis qu'un monument de marbre et de bronze a été consacré à la mémoire de l'illustre comédien, le Théâtre-Français a puisé avec ardeur dans le répertoire de Molière, et presque coup sur coup il a remis à la scène son chef-d'œuvre, et son œuvre d'essai, *le Misanthrope* et *l'Etourdi*. Les plus belles recettes sont sorties de ces vieux ouvrages, que n'a pas fatigués un

siècle de triomphes, et lorsqu'on se lasse de voir les acteurs les plus en renom, les drames les plus frénétiques, on ne se lasse pas d'entendre les enseignements de ce génie qui a mis l'histoire du cœur humain en comédies.

Mais, nous devons bien le dire, l'art de la comédie s'en va. Déjà les traditions se perdent, et bientôt le temps viendra où les œuvres capitales de Molière ne pourront plus être jouées. Les acteurs manqueront aux rôles.

La verve et l'entrain ont manqué à *l'Etourdi*, comme l'ampleur a fait défaut au *Misanthrope*.

A une époque où l'on se préoccupe le plus vivement des intérêts positifs, où la société s'efface, où la conversation se meurt, les artistes ne savent plus où étudier ces types du bon goût, de l'élégance, de la politesse, de la dignité que les vieux comédiens avaient à toute heure sous leurs yeux. Baron et Molé copiaient peut-être bien plus encore qu'ils n'inventaient : vingt gentilshommes des premières maisons de France leur donnaient l'exemple de ce grand air de cour, de ces belles manières qui rendirent Versailles le lieu du monde le plus célèbre pour la délicatesse et l'urbanité. Ceux qui vinrent après eurent la tradition, cet enseignement oral que se transmettent les générations d'artistes : Fleury, Damas, Lafond brillèrent encore dans l'emploi, mais le grand éclat qu'avait jeté l'art de la comédie allait s'éteignant à mesure que le théâtre s'éloignait davantage de l'époque féconde où tant de renommées illustrèrent la scène. Firmin seul en a, de nos jours, gardé le souvenir, et personne après lui ne sera de force à recueillir le dangereux héritage dont il a déjà quelque peine à soutenir le poids.

Après la retraite de Mlle Mars, Mlle Plessy dut aborder les rôles de grande coquette où l'inimitable comédienne avait déployé un si rare talent.

Nous avons déjà vu Mlle Plessy dans *Elmire de Tartufe*, dans *Sylvia des Jeux de l'amour et du hasard*, dans la comtesse du *Legs*, et dans quelques autres pièces encore ; nous venons de la revoir dans *Célimène du Misanthrope*, que déjà elle avait abordé une fois, il y a deux ans. Certes Mlle Plessy a montré dans mainte circonstance ce qu'on pouvait attendre de son talent souple, gracieux, spirituel ; elle a consciencieusement étudié, elle a des ressources naturelles et des ressources acquises, de la mobilité dans la physionomie, de l'expression dans le geste, de l'aisance dans la taille ; elle a de l'intelligence et de la beauté, et cependant elle n'a pas complètement réussi dans ce rôle capital de *Célimène*, moins encore qu'elle n'avait réussi dans *Elmire du Tartufe*, moins surtout que dans la *Sylvia* de Marivaux.

Si Mlle Plessy n'a pas rendu l'une des plus belles, la plus belle des créations de Molière, à notre sens, avec l'art profond et charmant que savait y mettre Mlle Mars, nous ne voyons après elle personne qui puisse même affronter une des scènes de ce glorieux répertoire. Est-ce à dire que le temps de la haute comédie est passé, et que nous ne devons plus voir et plus entendre de ces artistes éminents qui portèrent si haut la réputation du Théâtre-Français ? Nous le craignons, mais ce que nous pensons tout bas nous n'osons guère l'avouer tout haut.

Des bruits fâcheux ont circulé ces jours-ci sur la santé de Mlle Rachel ; on a dit que les médecins lui avaient conseillé le repos le plus absolu, si elle voulait rendre à son corps fatigué la force nécessaire à l'exercice de son art. On a été même jusqu'à parler d'une retraite définitive. Espérons que ces bruits sont exagérés ; Mlle Rachel a joué cette semaine encore *Marie Stuart* et *Polyeucte*, et bien que sa voix nous ait paru altérée, nous croyons qu'un repos momentané suffira pour lui permettre de continuer le cours de ses représentations. On sait que Mlle Rachel s'est chargée du rôle de l'héroïne dans la *Virginie* de M. Latour de Saint-Ibar. La grande tragédienne n'est point encore au crépuscule de sa carrière.

Les répétitions de *Catherine II* de M. Romand sont menées rapidement ; nous ne tarderons pas sans doute à voir ce drame sur lequel le Théâtre-Français fonde, dit-on, de grandes espérances.

Les Bâtons flottants, qui ont fait tant de bruit, et dont l'auteur anonyme garde bien secrètement un nom que tout le monde murmure tout bas, seront mis prochainement à l'étude.

Une *Conspiration sous le régent*, de M. Alexandre Dumas, est, dit-on, définitivement retenue par la censure. La présence du fameux duc d'Orléans à qui un rôle important est échu dans ce drame, tiré du *Chevalier d'Harmental*, a éveillé les ombrageuses susceptibilités des censeurs, et cependant le régent y joue un rôle plein de grandeur et de dignité.

Si M. Alexandre Dumas manque à MM. les sociétaires du Théâtre-Français, Molière au moins ne leur manque pas.

Le prochain retour de Duprez va rendre au grand répertoire de l'Académie royale de musique l'activité et le mouvement que son absence lui enlève presque complètement. On sait l'immense succès que notre premier ténor a obtenu à Londres, où il a chanté *la Favorite* et *Guillaume Tell* en anglais ; sa présence à Paris permettra de remettre à la scène les opéras qui seuls ont encore la puissance d'attirer la foule. Bientôt l'administration aura à s'occuper du nouveau poème dont M. Donizetti a promis d'écrire la musique. L'illustre maestro sera toujours prêt, quoi qu'il arrive : il compose les cavatines au galop de sa chaise de poste, ébauche un trio tout en relayant, orchestre son ouverture en cinq minutes et termine un finale ventre à terre. Sa *Jeanne la Folle* ne doit passer qu'après *le Prophète* de Meyerbeer ; mais on sait que *le Prophète* reste toujours cadennassé dans le coffre mystérieux dont le compositeur allemand seul a la clef ; *l'Africaine* non plus ne veut pas sortir des ténèbres où elle a été congue, si bien que l'Opéra, obéissant à la parabole évangélique, fera passer le premier celui qui devait être le dernier.

L'Opéra-Comique voit se renouveler à ses portes le miracle de la mythologie. *La Sirène* chante et Paris se suspend aux lèvres de la magicienne. Mais d'autres études se préparent à l'ombre des coulisses ; on parle d'un opéra de M. Clapisson en un acte, d'un autre de M. Vogel, aussi en un acte, et d'un autre encore de M. Boisselot, en trois actes. Mais s'ils attendent pour paraître que *la Sirène* ait fini ses enchantements, ils verront mourir les fleurs du printemps et se flétrir les feuilles de l'été.

La *Comtesse d'Altemberg*, et *Jane Grey* alternent à l'Odéon, qui a donné dimanche dernier *l'Athalie* de Racine avec les chœurs. C'est par ces hommages rendus à la muse du grand siècle et par ces appels aux intelligences modernes que le second Théâtre-Français groupera autour de lui le plus de sympathies. Comme le Janus antique,

ce théâtre, qui est à la fois une école et une arène, doit avoir une face tournée vers l'avenir et l'autre vers le passé.

Nous avons dit que quatre vaudevilles nouveaux avaient été joués aux théâtres secondaires; en tout cinq actes. Qu'est-ce, en vérité, pour une semaine?

Avec *Une Séparation*, les Variétés nous font assister aux discussions intestines d'un ménage livré à toutes les horreurs de la guerre la plus civile, la guerre conjugale! Les invectives ne sont rien; on en vient aux voies de fait contre la personne d'un chat et d'un merle, innocentes victimes des fureurs haineuses des deux ennemis intimes. Au milieu du déluge de phrases émailées d'épithètes qui constituent le dialogue, il y a çà et là de l'esprit, et, chose étrange, du bon sens. MM. Carmouche et de Courcy ont résolu, dans un dernier couplet, la plus difficile des questions sociales que le code de l'avenir sera peut-être appelé à reviser. Quand on s'est aimé, on s'aime encore, et ceux qui se séparent le plus volontiers, une heure après brûlent de se réunir.

Le théâtre du Vaudeville, lui aussi, a eu sa polka, la *Polka en province*. Encore une polka, lorsque déjà nous en avons trop. Hélas! c'est maintenant plus qu'une giboulée, plus qu'une pluie, plus qu'une avalanche; c'est un déluge. Les danseurs jaillissent de toutes les coulisses; quelle amoureuse de vaudeville n'a pas sa polka au bout des jambes? La polka était de tous les salons, de tous les peuples, de tous les feuilletons; elle est maintenant de tous les théâtres! La polka comique au Palais-Royal, la polka polonaise aux Variétés, la polka académique à l'Opéra, la polka sentimentale à la Gaîté, la polka fantastique à la Porte-Saint-Martin. Un jour nos petits neveux diront: « Nos pères eurent une passion au dix-neuvième siècle, et cette passion fut la polka. » O honte!

M. Charles de Bernard écrit une charmante nouvelle qu'il a nommée: *la Peau du lion*. M. Laya a pris le titre et a fait un vaudeville; mais à la nouvelle il n'a rien emprunté de plus, ni son esprit, ni sa gaîté, ni son intrigue, ni son intérêt, rien. Le lion de M. Laya est un lion qui n'a jamais égratigné personne, et tout ce qui se passe à portée de ses griffes est innocent comme un conte de feu Berquin. La morale de la pièce est qu'il ne faut pas être trop savant pour être heureux en ménage.

A ce titre-là, Paris doit être tout plein de ménages habités par le bonheur.

Le Gymnase vient de jouer une petite comédie en deux actes de M. N. Fournier, *Alberta I^{re}*. S'il n'y a pas une bien grande vivacité dans l'action, au moins y a-t-il de l'esprit dans le dialogue, de la finesse, de l'observation dans les détails, et des personnages pleins d'une charmante originalité, que Klein et Numa rendent avec bonheur. Mlle Rose Chéri a déployé toute la grâce ingénue, la naïveté décente, le naturel et la douce sensibilité, qui lui ont valu déjà tant d'applaudissements dans le rôle d'Alberta I^{re}, grande-duchesse de seize ans fort embarrassée d'un trône où des intrigues de cour l'ont portée.

On écrirait tout un volume avec l'histoire des révolutions intimes et secrètes du Gymnase. Chaque matin voit éclore sa combinaison, et chaque soir mourir sa réforme. C'est à ne plus savoir qui règne et qui gouverne. Ce n'est plus M. Poirson et ce n'est pas encore M. Lubize. Auquel des compétiteurs échoira le sceptre de la direction à M. Monval ou à M. Lockroy? En attendant, l'inter-règne se prolonge et tous les intérêts souffrent; ceux du théâtre, qui manque d'éléments nouveaux; ceux des auteurs dramatiques, privés d'une scène importante; ceux du public, qui s'éloigne lentement d'une arène où jadis tant de plaisirs honnêtes lui furent prodigués; ceux des actionnaires, qui s'épuisent à lutter contre vingt causes de ruine, contre la plus formidable de toutes: le provisoire.

Les meilleurs sujets quittent le Gymnase: Ferville est au Vaudeville, Bouffé est allé porter la fortune de son répertoire et de son nom aux Variétés, Mme Volnys passe aux Français, Mlle Nathalie est engagée au Palais-Royal; il est en guerre continuelle avec la commission des auteurs; si sa troupe s'éparpille, que va-t-il lui rester? Un homme seul, eût-il tout l'art de M. Fournier, ne peut pas sauver un théâtre de la décadence.

Le drame de M. Frédéric Soulié, *les Amants de Murcie*, continue d'attirer la foule à l'Ambigu, où le talent nerveux de Mme Guyon est chaque jour mieux apprécié. Mlle Sauvage et la *Bohémienne de Paris* poursuivent le cours de leurs succès à la Gaîté. *Les Mystères de Paris*, avec Frédéric Lemaître, ont reçu la visite des douze arrondissements sur la foi du livre. La cavalerie de *Murat* a exécuté ses dernières charges au Cirque-Olympique, et déjà la troupe équestre a inauguré l'hippodrome des Champs-Élysées. Avec les premières fleurs viendront les nouvelles pièces.



SOCIÉTÉ DES CONCERTS DE MUSIQUE VOCALE.
RELIGIEUSE ET CLASSIQUE.



La Société des Concerts de musique vocale, religieuse et classique, fondée l'année dernière sous la direction de M. le prince de la Moskowa, et sous le patronage des *dilettanti* les plus distingués de la capitale, a poursuivi cet hiver le cours de ses succès. Etablie sur de plus larges bases, l'institution a vu se joindre à elle la plupart des notabilités dont les grands salons s'enorgueillissent à juste titre. Les chœurs, déjà si remarquables, se sont augmentés

d'une foule de voix fraîches et suaves, et l'on compte parmi les solo plusieurs nouveaux talents de premier ordre dont le renom n'avait pas encore franchi les échos privilégiés des maisons les plus élégantes de Paris.

Trois concerts ont eu lieu cette année. Le choix des morceaux qui les composaient témoigne assez que nulle profanation, nul mélange moderne ne vient atténuer l'intérêt que méritent les chefs-d'œuvre anciens.

Le troisième concert, qui a eu lieu le lundi de Pâques, a été le plus brillant. On s'aperçoit à chaque solennité de progrès réels, de plus d'habitude acquise dans cette réunion éminente de talents qui ne dédaignent pas, au milieu des plai-

sirs du monde et du tourbillon de la vie parisienne, d'apporter à leurs études et à leurs travaux cette application zélée, cet intérêt soigneux auxquels on est redevable de la perfection d'exécution, de l'ensemble des masses dans les mouvements et dans les nuances.

La séance a commencé par le *Miserere d'Allegri*. On sait que ce morceau, qui date du milieu du seizième siècle, n'était exécuté que dans la chapelle Sixtine, à Rome, le vendredi saint. Les ordres les plus sévères interdisaient d'en laisser prendre copie. Il resta donc le monopole de la maîtrise pontificale jusque vers la fin du siècle dernier, où Mozart, après l'avoir entendu, le recueillit et le transcrivit de souvenir. Quoique prodigieux, cet effort de mémoire du grand maître s'explique assez.

Le motet commence par un chœur à cinq voix où les *soprani* sont divisés; puis, après un verset psalmodié majestueusement par les basses, le chœur reprend à quatre parties; l'effet de ce morceau est toujours immense. L'harmonie à la fois simple et riche qui le caractérise, le rythme lent et lugubre si bien adapté aux paroles, le grand intervalle embrassé par les voix depuis la basse jusqu'au premier dessus dans des accords importants, produisent une sensation profonde. On se figurerait difficilement la puissance de cette grande musique accompagnée de cette sorte de mise en scène (qu'on me passe le mot) dont elle est environnée dans les cérémonies religieuses du vendredi saint, à Rome. Le *Miserere* se chante sur le déclin du jour: la chapelle est tendue de noir, et à chaque demi-mesure on éteint un cierge jusqu'au dernier verset, où tout est plongé dans une obscurité profonde. Cet office est un des plus beaux de la semaine sainte, et l'on conçoit assez l'égoïsme artistique des souverains pontifes si habilement déjoué par Mozart.

Qui presso al mio Gesù, chanté après le *Miserere* par M. Salvi, des Italiens, est un air de l'oratorio *la Passion*, de Bach, de la plus grande beauté. Original, expressif et grandiose à la fois, il est accompagné de chœurs admirables que la situation a hautement inspirés. Tandis que Jésus est au jardin des Oliviers, l'apôtre saint Pierre se propose pour veiller. Les autres apôtres (qui forment le chœur) veulent l'imiter. « Quand le maître, disent-ils, est au milieu de si grandes angoisses, pourrions-nous laisser le sommeil remplacer les larmes dans nos yeux? » Cette sombre poésie a été merveilleusement rendue par le maître allemand, auquel, malgré son

génie, on reproche quelquefois une rude âpreté. M. Salvi a interprété en grand artiste ce morceau classique: il a, ainsi que les chœurs, une bonne part à réclamer dans le succès de cet air, qui a été compris et applaudi avec enthousiasme.

On a exécuté ensuite un *Sanctus* de Palestrina, maître et chanteur de la chapelle Sixtine au seizième siècle. Ce *Sanctus* est extrait de la messe dite du pape Marcel. Ce pontife prenant, ainsi que le sacré collège, en aversion la musique d'église telle que la mode la rendait alors, voulut la proscrire. D'une part, l'extrême aridité scientifique des compositions religieuses de cette époque; de l'autre, l'inconvenance de certains airs populaires qui, à la faveur d'un contre-point savant, avaient passé de la rue aux orgues des églises, en dépit de paroles mondaines, souvent même obscènes, provoquèrent du saint-siège la défense d'introduire de la musique dans les cérémonies du culte. C'en était fait de l'art, si Giovanni-Pier-Luigi da Palestrina, grâce à l'intervention du cardinal Bentivoglio, son protecteur, n'avait obtenu la faveur de faire encore une tentative. Il composa à cet effet une messe qu'il fit exécuter devant le saint-père, tous les cardinaux et les grands dignitaires. L'illustre auditoire fut tellement enthousiasmé, que le pape leva immédiatement l'interdit lancé contre un art qui pouvait donner lieu à de si grands chefs-d'œuvre.

C'est de cette messe qu'était extrait aussi l'*Agnus Dei* à six voix qui suivit le *Sanctus*. Ce morceau a été dit avec beaucoup d'ensemble.

A côté de Mme la comtesse Murat, qui a chanté avec un goût parfait et en excellente musicienne, on a beaucoup applaudi Mme Galoz, dont la belle voix de contralto se distinguait élégante et pure au milieu du groupe d'harmonie.

Le quatuor tiré du *Stabat* d'Haydn n'a produit que peu d'effet.

Les *Lamentations de Jérémie*, par Allegri, sont un chef-d'œuvre d'un genre à part. La sévérité du style aurait pu en rendre l'exécution moins appréciable, si ce n'eût été devant un public d'élite. Pour comprendre comme pour interpréter ces ouvrages empreints d'une couleur profonde, il faut, de la part de l'auditeur, une sorte d'application bienveillante. M. le prince de la Moskowa a eu raison d'enrichir le programme de cette troisième *Lamentation* que les connaisseurs ont hautement appréciée. — La *Bataille de Mari-gnan*, qui a terminé la première partie, est un chœur magnifique composé à l'occasion de la victoire de François I^{er}, par Clément Jannequin.

maître de chapelle du plus grand mérite, qu'on nommait souvent plaisamment *Clemens* (*non Papa*). Ce morceau, plein de verve et d'inspiration, est admirablement écrit à quatre parties. L'exécution en a été merveilleuse; il a transporté l'auditoire.

La seconde partie a commencé par un répons à quatre voix, *O vos omnes*, de Vittoria, né à Séville au milieu du seizième siècle. On est surpris, en écoutant cette musique, de voir à quel point le maître espagnol en était déjà. Tout ce qui est sorti de sa plume est marqué au coin du génie, et dans ce morceau principalement on se prend quelquefois à croire entendre du Mozart. L'école espagnole, peu nombreuse, compte là un des plus grands compositeurs classiques.

M. Géraudy a déployé tout le talent qu'on lui connaît dans l'air du *FESTIN D'ALEXANDRE*, de Haendel. Cette composition est un des chefs-d'œuvre du maître que l'Angleterre dispute à la Saxe. La situation dans laquelle elle est encadrée est à la fois très-poétique et très-dramatique. Alexandre le Grand s'oublie au sein des voluptés, lorsque le poète Timothée vient lui reprocher le sang des Grecs qu'il a fait couler. Le poète a alors une vision où se dressent les spectres des héros macédoniens qui viennent assaillir le vainqueur au milieu de ses délices. L'histoire, il est vrai, nous apprend que Timothée, le célèbre poète et musicien, qui naquit à Milet dans la quatre-vingt-troisième olympiade avant Jésus-Christ, ayant quitté Sparte chassé par les Lacédémoniens qui désapprouvaient son addition de quatre cordes à la lyre, vint à la cour d'Archélaüs, roi de Macédoine, et mourut dans ce pays deux ans avant la naissance d'Alexandre le Grand. Mais les licences poétiques dont ne se faisaient pas faute, à ce qu'il paraît, les librettistes du temps de Haendel, peuvent s'excuser en faveur du chef-d'œuvre qu'elles ont inspiré.

Le *Salve regina* de Pergolèse a été l'occasion d'un véritable triomphe pour Mlle Alice Thorn. Il est impossible de chanter avec plus de goût et de charme. Sa voix flexible et d'une sonorité sympathique s'élève avec une facilité extrême aux notes les plus aiguës, sans rien perdre de sa suavité. Les applaudissements les plus enthousiastes lui ont prouvé le plaisir qu'on trouve à l'entendre. On a répété ensuite un psaume de Roland de Lassus, *Quia cinerem tanquam panem manducabam*, qui avait déjà été exécuté. Ce maître flamand, que l'on connaissait fort peu avant les concerts dirigés par M. le prince de la Moskowa, a

sa place assignée au premier rang. Ce chœur à cinq voix est une des plus belles productions de l'art. Roland de Lassus, dit Orlando di Lasso, était maître de chapelle de Charles IX.

Dans un *Glee* anglais à cinq voix, chanté à ravir, le talent de Mme la comtesse Murat et la voix de Mme Galoz ont été fort appréciés. On a remarqué, non sans regret, que cette dame se borne trop modestement à des morceaux d'ensemble. Avec de si beaux moyens et un goût si sûr, elle produirait le plus grand effet dans des solo importants. Ce *Glee*, traduit en français sous le titre de *Rose des cieux*, par M. Emile Deschamps, est une prière charmante dont on ignore l'auteur. La poésie fait honneur au traducteur, dont la grâce et l'élégance lyrique s'y retrouvent tout entières.

Après un trio de la Création d'Haydn, qui, quoique le morceau le plus moderne du concert, n'était pas le moins remarquable par ses formes anciennes, on a terminé par un madrigal de Lotti, maître vénitien, *Spirto di Dio*.

Cet hymne, à la fois religieux et guerrier, avec accompagnement de trompettes et de timbales était exécuté sur le *Bucentaure* pour la cérémonie du mariage des doges avec l'Adriatique. Il se trouve au milieu du morceau une fugue habilement traitée. L'accompagnement de cuivre est surtout bien entendu et ne sent nullement son vieux temps: il ajoute beaucoup à l'effet. La solennité ne pouvait mieux être couronnée.

L'exécution générale du concert a été digne de sa composition.

On ne saurait trop rendre hommage au zèle qui parvient à obtenir de semblables résultats: la persévérance de M. le prince de la Moskowa, son habile direction, en sont la principale cause. On doit aussi de grands éloges au concours éclairé de M. Niedermeyer, artiste consommé qui joint toute la science du maître de chapelle au talent de compositeur dramatique du premier ordre.

Du reste, le succès le plus réel a accueilli cette entreprise. Les listes se grossissent chaque jour de notabilités de tous genres.

On remarquait au dernier concert des orateurs distingués des deux chambres, parmi lesquels M. Thiers n'était pas le moins enthousiaste; d'un autre côté, les membres du clergé de Paris, qui assistent souvent à ces réunions, semblent indiquer le but sérieux que peut avoir pour nos maîtrises cette louable et belle institution.

ALBERT THORWALDSEN.



ù trouver un plus heureux terme à une plus brillante existence ? Thorwaldsen, le sculpteur, l'admiration du Nord, l'idole du Danemark, est mort subitement, sans souffrances, au milieu de ses compatriotes. Il était, le 24 mars, au théâtre royal de Copenhague ; on jouait pour la première fois *Griseldis* ; l'assemblée était nombreuse, et les regards se fixaient avec intérêt sur le vieil artiste ; tout à coup on le vit se renverser dans sa stalle ; sa figure se colora ; il étendit les bras et les laissa presque aussitôt retomber ; il venait d'être frappé d'apoplexie foudroyante. Les circonstances de sa mort en eurent instantanément propagé la nouvelle ; l'accident qui l'enlevait au Danemark a eu tous les caractères d'une grande et subite catastrophe, et le deuil a été universel. On a rendu au sculpteur défunt les honneurs ordinairement réservés aux souverains. Son corps, embaumé par les médecins du roi, a été exposé pendant trois jours sur un lit de parade ; son cercueil a succédé, dans le corbillard royal, à celui de Frédéric VI. La famille royale, les chefs du clergé, de l'armée, des administrations publiques, les corporations d'ouvriers et de marchands, les marins de l'Etat et du commerce, les professeurs, les académiciens, les étudiants, ont suivi le char funèbre du palais de Charlottembourg à la cathédrale, par une route sablée, jonchée de fleurs et de feuillages. La foule le regardait passer avec recueillement ; le silence n'était interrompu que par le bruit de l'artillerie, et les vagues harmonies qui descendaient du haut des tours, où les *stads musici* exécutaient des marches funèbres,

suivant la coutume observée aux funérailles des rois. Copenhague tout entière portait le deuil : les magasins étaient fermés, les affaires suspendues, les maisons voilées de noires tentures, et Chrétien VIII en personne se tenait sur le seuil de la cathédrale, pour recevoir les dépouilles mortelles du grand artiste.

Cet homme, qui est mort l'égal des rois, était né dans une obscure condition. Son père était un Islandais, pauvre sculpteur en bois et en pierre, gagnant sa vie à exécuter des ornements pour les vaisseaux. Sa mère était fille d'un prêtre de la confession d'Augsbourg. Thorwaldsen naquit en mer, le 19 novembre 1770 (1), dans la traversée de Reikiavik à Copenhague. Dès ses plus jeunes années, il était le collaborateur de son père et s'exerçait à tenir le ciseau. Admis à onze ans à l'école gratuite des Beaux-Arts de Copenhague, il obtint une médaille d'or en 1787. Ce fut une grande joie pour sa famille et pour lui, non qu'il rêvât dès lors un brillant avenir, mais parce qu'il concevait l'espérance d'améliorer celui de son père. Il se sentait capable de l'aider fructueusement. Tous deux, au lieu de s'en tenir à de vulgaires ornements, pouvaient, en unissant leurs forces, enrichir les proues des navires de Néréides et de Tritons. Animé par ces louables intentions, l'enfant redoubla de zèle et mérita, en 1789, un second prix et une médaille d'or pour un bas-relief représentant *Héliodore chassé du temple*. Un *Saint Pierre guérissant un boiteux à l'entrée du temple* lui valut le grand prix, en 1793. Sa qualité de lauréat lui imposait l'obligation de passer trois ans à Rome et lui assurait, pendant ce temps d'études, une pension annuelle

(1) Et non en 1769, comme l'avance une biographie publiée dans le *Journal des Débats* du 10 avril. Thorwaldsen avait 73 ans 4 mois et 3 jours

de 500 *species-thalers* (2,400 fr.). Avant son départ, Thorwaldsen exécuta deux bas-reliefs, *Numa et Egérie*, *Hercule et Omphale*, que l'Académie des Beaux-Arts de Copenhague jugea dignes d'orner le palais du prince royal du Danemark.

Dépourvu de ressources pécuniaires, Thorwaldsen sollicita un passage gratuit sur une frégate danoise, et s'embarqua, le 20 mai 1796. Le vaisseau relâcha successivement à Gibraltar, à Alger, à Malte, à Naples, où le jeune statuaire, las d'errer de port en port, monta à bord d'une chaloupe qui partait pour Rome. Il y arriva le 8 mars 1797.

Il trouva d'abord peu d'encouragements ; la guerre et la politique ne laissaient aux arts qu'une place secondaire. Dans ses rudes et laborieux commencements, Thorwaldsen eut le bonheur d'être soutenu par les conseils et l'amitié d'un homme honorable, Charles Zoëga, antiquaire danois, auteur de la *Topographie de Rome* et du *Catalogue raisonné des médailles impériales d'Alexandrie*. Cependant les trois années s'écoulèrent sans qu'il entrevit les moyens de se soutenir à Rome, où il désirait se fixer. En 1803, il allait retourner en Danemark ; il avait déjà pris son passe-port, quand un banquier anglais, M. Thomas Hope (1), lui commanda le marbre d'une statue de *Jason*. La même année, le duc de Bedford lui acheta un bas-relief : *Patrocle, par l'ordre d'Achille, remettant Briséis aux envoyés d'Agamemnon*. En 1806, Thorwaldsen exécuta, pour le Danois Jean Knudtson, le bas-relief d'*Hector adressant des reproches à Paris*, et, pour la comtesse Vorontzoff, le groupe de *l'Amour et Psyché buvant ensemble dans la coupe du bonheur*.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, Thorwaldsen marcha en triomphateur dans cette carrière des arts, si pénible souvent pour les plus grands génies. Le gouvernement danois lui donna des palais et des églises à décorer. De 1808 datent le fronton et les bas-reliefs du palais royal de Copenhague : *Jupiter assis entre Minerve et la Fortune* ; *Hébé versant à Hercule le breuvage d'immortalité* ; *la Santé donnant à boire au serpent d'Esculape* ; *Minerve posant un papillon, emblème de l'âme, sur l'œuvre de Prométhée* ; *Némésis, ou la Fortune déroulant à Jupiter le livre des destins*.

(1) Il était Hollandais, suivant l'article déjà cité. Nous nous en rapportons au témoignage de l'*Art-Union*, journal publié à Londres (mois de février 1844), et de l'abbé Misserini, dans les notes qui accompagnent l'*Intera collezione di tutte le opere inventate et scerlpite dal cav. Alboto Thorwaldsen* (Rome, 1852, in-folio).

En même temps qu'il garnissait Christiannensborg de vieilles allégories païennes, l'artiste commençait la décoration encore inachevée de la cathédrale de Copenhague. La *Prédication de saint Jean* est sculptée sur le fronton, que surmonte le *Christ portant sa croix*. Sous le vestibule sont les quatre grands prophètes ; autour de l'autel sont rangés les apôtres Pierre, Paul, Jean, Matthieu, Jacques le Majeur, Jacques le Mineur, Thomas, Barthélemy, Simon, André, Philippe et Thaddée ; sur l'autel même s'élève la statue colossale du Rédempteur.

Quatre bas-reliefs triangulaires décorent le baptistère : le *Baptême de Jésus-Christ* ; la *Vierge, l'enfant Jésus et saint Jean* ; la *Bénédiction des enfants* ; un groupe de *Trois enfants* qui se tiennent enlacés. La même église renferme un autre bas-relief de Thorwaldsen, l'*Institution de l'Eucharistie*.

Thorwaldsen, qui faisait de la sculpture religieuse pour un monarque protestant, traitait des sujets grecs pour le chef de l'Église catholique, et, en 1814, l'on plaçait au palais Quirinal, sur le Monte-Cavallo, l'*Entrée d'Alexandre à Babylone*. Cette frise, qui a cent quatre-vingts palmes romaines de longueur, est une longue procession de personnages et d'animaux, cavalerie, infanterie, mages, devins, bêtes féroces menées en laisse, moutons, chameaux, etc. Elle a été reproduite pour le palais de Christiannensborg et pour l'habitation du marquis de Sommariva, à Naples. Elle est gravée au trait, en vingt-deux planches, par le professeur Amster, et il n'est guère d'ateliers de sculpture qui n'en possèdent une réduction en plâtre.

Les particuliers entraient en concurrence avec les princes pour acquérir des œuvres du célèbre sculpteur. Il tenait fabrique de dieux mythologiques pour l'aristocratie de tous les pays. Le prince héréditaire de Bavière lui achetait une statue d'*Adonis au repos*, et un bas-relief représentant l'*Annonciation* ; le roi de Bavière, après lui avoir commandé le bas-relief des *Trois Maries au tombeau de Notre-Seigneur*, le chargeait de restaurer des marbres antiques trouvés à Egine. Le prince Butbua voulait avoir de lui quatre bas-reliefs, l'*Amour piqué par une abeille*, l'*Amour domptant le lion*, la *Naissance de Vénus*, *Mercury portant Bacchus à Eubée*. De riches Anglais, lord Gower, M. Hope, lord Lucan, Alexandre Baring, Al. Baillie, emportaient dans leur froide patrie le groupe de *Ganimède donnant à boire à l'aigle de Jupiter*, la statue de *Psyché*, la statue de *Vé-*

nus après le jugement de Paris, une *le Jour et la Nuit*, bas-reliefs, *Mercure se préparant à tuer Argus*, *Hébé présentant l'ambrosie* et *Bacchus donnant à boire à l'Amour*. Que de statues, que de bas-reliefs sortirent, de 1809 à 1819, de l'atelier de Thorwaldsen, l'infatigable manufacturier ! *Mars pesant les flèches de l'Amour* ; deux *Cariatides*, pour le roi de Danemark ; l'*Espérance*, pour la baronne Humboldt ; une *Danseuse*, pour le prince Estherazy ; la statue de Mme de Hostelmann ; la *Charité*, pour le marquis de Landsdowne ; l'*Amour soutenant Psyché évanouie*, pour M. Dalmar ; *Bacchus et l'Amour foulant le raisin*, la *Récolte des pommes*, pour le comte Schoenborn ; les *Flèches d'Amour*, pour M. Beli ; *Priam aux pieds d'Achille*, pour le duc de Bedford, et la statue de sa fille ; *Nessus et Déjanire*, pour le comte Marulli, de Naples ; les *Pèlerins d'Emmaüs* et la *Remise des clefs*, pour Florence (1), etc., etc. La statue du *Berger*, exécutée en 1817, a été cinq fois répétée en marbre, pour MM. Krause, le comte Schoenborn, le chevalier Donner, le chevalier Altmann et lord Cronley.

Accablé de travaux, Thorwaldsen n'avait pu revoir sa patrie ; il y retourna en 1820 et visita Copenhague, Dresde, Varsovie et Vienne. Frédéric VI, Alexandre, l'empereur d'Autriche, l'accueillirent avec déférence ; les artistes du Nord le reçurent comme leur maître. Il rapporta de ce voyage la commande d'une statue de la princesse de Danemark, d'un monument à la mémoire de Poniatowski, pour la grande place de Varsovie, et du *Lion suisse* qui, d'après ses dessins, fut taillé dans le roc, aux environs de Lucerne.

Dans la dernière période de sa vie, Thorwaldsen exécuta la statue de *Copernic*, pour Varsovie ; celle de *Gutenberg*, pour Mayence ; la *Ligne de la vie humaine* et un *Ange tenant un bénitier*, bas-reliefs, pour lord Lucan ; l'*Amour vainqueur*, statue, pour le prince Estherazy ; *Anacréon et l'Amour*, pour le comte de Schoenborn ; une statue de *Vulcain*, les *Fêtes de Noël au ciel* (2), *Hercule*, *Esculape examinant des plantes*, pour le palais de Christiannenberg, et un grand nombre de bas-reliefs de moindre importance. Il travaillait encore la veille de sa mort, à un buste de Luther.

Thorwaldsen avait été ennobli par Frédéric VI.

et nommé conseiller d'Etat ; Murat l'avait décoré de l'ordre des Deux-Siciles, et Louis-Philippe l'avait nommé, en 1831, officier de la Légion d'honneur. Il était membre des ordres de Danbrog, de la couronne de Fer, de Saint-Wladimir, professeur aux académies des Beaux-Arts de Florence et de Copenhague, associé étranger de l'Institut, dont il aimait à porter le costume officiel, président de l'Académie de Saint-Luc, à Rome, membre des académies de Bologne, Berlin, Milan, Vienne, Munich et Philadelphie.

Tant d'honneurs ont été justifiés sans doute par un mérite éminent ; néanmoins nous osons affirmer que celui de Thorwaldsen n'était pas en proportion de sa renommée. Il n'avait pas de rival dans sa patrie ; l'Allemagne même ne lui opposait personne, et sa gloire grandit sans contestation. L'Europe septentrionale l'adopta ; les commandes lui arrivèrent en foule ; leur multiplicité et leur importance le revêtirent d'un caractère de grandeur ; mais nous croyons que, favorisés par les mêmes circonstances, plusieurs de nos artistes auraient pu mériter le rang qu'il a occupé. Nous le démontrerons péremptoirement par l'examen de ses ouvrages, auquel nous nous proposons de consacrer un article spécial ; il est bon d'apprécier avec quelques développements un artiste dont la réputation a rempli l'Europe, et qu'une majorité formidable considère comme le premier des sculpteurs modernes.



(1) La *Charité* et les œuvres suivantes sont des bas-reliefs, sauf la statue de l'enfant du duc de Bedford.

(2) Voir les *Beaux-Arts*, t. I.



SALON DE 1844.

BUSTES ET MÉDAILLONS.



C'ÉTAIT naguère encore une rare exception qu'un portrait en marbre, et peu de particuliers osaient prétendre à un genre d'*illustration* qui leur semblait l'apanage exclusif des célébrités nationales et populaires. Mais les applications récentes de l'art plastique aux futilités les plus triviales, son emploi journalier dans la décoration des cafés, des magasins, ont peu à peu familiarisé les bourgeois les plus modestes avec l'ambition de se survivre dans le marbre ou dans l'airain, et depuis que la statuette en plâtre est devenue un lieu commun, un vulgaire pendant du portrait lithographié à deux franes l'exemplaire (ressemblance garantie), il est d'assez bon ton de confier au ciseau de nos jeunes Phidias la reproduction de son effigie plus ou moins phrénologique. Car les systèmes de Gall et de Spurzheim et tous les systèmes d'idéologie en général jouent aujourd'hui un grand rôle dans la sculpture, et c'est pour elle un

grand dommage assurément. Rendre l'art dépendant de la science, c'est commettre un contre-sens radical, stérile, extravagant. La science ne repose que sur des éléments positifs, elle n'admet que des déductions rigoureuses et mathématiques. L'art ne vit que d'imagination et de convention. Jamais il ne pourra s'assouplir ou plutôt se dénaturer assez pour qu'elle reconnaisse en lui un interprète sincère et fidèle, tandis que chaque pas qu'il fera dans la voie de l'abstraction et du pédantisme lui ravira une de ses qualités propres, une des séductions attachées à son allure libre et pittoresque ; et l'œuvre du ciseau, plus que toutes les autres, a besoin d'être conçue en raison de ces principes. Aussi le genre du portrait proprement dit sera-t-il toujours un champ ingrat pour la sculpture, à qui il faut avant tout des types choisis, des lignes pures et des formes caractéristiques. A défaut de ces qualités dans un modèle disgracié, le peintre a pour faire valoir son travail la magie du coloris, et la vérité de l'expression que le sculpteur ne saurait atteindre sans accentuer son galbe et son modelé, c'est-à-dire sans rendre d'autant plus saillantes

mille imperfections naturelles dont l'empreinte constitue essentiellement la ressemblance d'un portrait. Qu'il cherche à atténuer au contraire ces incorrections idiosyncrasiques, il retombe aussitôt dans l'indécision et la froideur, il n'échappe à la trivialité que pour se condamner à l'insignifiance. C'est entre ces deux catégories que se partage, en effet, la majorité des bustes envoyés chaque année au Louvre ; et je ne sais si la progression du nombre des gens si inconsidérément jaloux de se faire relever en bosse est un avantage réel pour les artistes, dont la main doit se gâter à coup sûr dans l'exercice continu d'un pareil métier.

Voyez M. Maggesi, de Bordeaux. Faut-il le blâmer, faut-il le plaindre ? Quoi de plus antipathique à la sévérité de la sculpture que les têtes grimacières et gasconnes dont il s'est complu évidemment à accuser, à ciseler minutieusement les bosses, les rides et les anfractuosités déplaisantes ? Est-ce par goût, est-ce par nécessité qu'il a cru devoir exposer, comme échantillon de son savoir-faire incontestable, une double épreuve du masque populaire de Polichinelle ? L'intérêt privé peut imposer tous les jours d'aussi tristes corvées à un artiste ; mais le respect de l'art devrait lui interdire d'en faire parade. M. Maggesi nous trouvera sévère sans doute, et d'autant plus peut-être qu'il nous verra passer sous silence bien d'autres caricatures plus bouffonnes et plus répréhensibles. C'est que la plus rigoureuse des critiques est le dédain du silence, et que nous jugeons M. Maggesi, d'après le travail consciencieux de son ciseau, d'après l'animation et la vie dont après tout ses bustes sont doués, capable d'obtenir, s'il le voulait, des succès de meilleur aloi, et contre lesquels n'auront à protester ni le goût ni la dignité de l'art.

Nous n'avons, sous ce rapport, que des éloges à adresser à M. Etex pour son buste de M. Sapey. Il est difficile de mieux rendre la froideur imposante, la triste sérénité imprimée aux traits d'un vieillard, d'un philosophe austère et probe par l'habitude des méditations profondes et des calculs politiques. Ces paupières détendues, ces lèvres serrées, jusqu'au ton mat et cendré de ce marbre métallique, tout concourt à un effet puissant obtenu sans recherche et sans affectation. M. Etex a exposé en outre un joli buste de femme, et le portrait en marbre de M. Odilon-Barrot, daté de 1859. Mais il aurait mieux fait de se contenter de l'exhibition de ses derniers ouvrages ; car cet aîné est bien loin de posséder les mêmes qua-

lités qui distinguent le buste de M. Sapey. Quoique les proportions de la figure soient exagérées, le dessin des traits est incertain et maigre. L'auteur a surtout cherché à faire ressortir la prééminence du front qui distingue effectivement le modèle vivant ; mais, entraîné trop loin dans cette voie, il a rencontré l'écueil de la bouffissure, et cela donne à la physionomie de l'honorable député un aspect morbide des plus désagréables.

C'est une tâche difficile et complexe que celle de peindre ou de modeler les traits des hommes fameux par leurs talents ou leurs actions d'éclat. C'est un labeur à part dans les résultats duquel la ressemblance physique n'est plus que d'une importance secondaire auprès de la ressemblance morale, de cette expression spéciale où le public cherchera toujours une certaine révélation du génie et du caractère du modèle, et s'il ne l'y trouve pas, n'attendez de son dépit ni indulgence ni justice. Car combien d'hommes célèbres dont le visage ingrat et menteur ne saurait offrir à l'artiste la place de ce rayon lumineux, signalement convenu de la gloire et de la renommée. Toutefois cette excuse serait insuffisante pour absoudre M. Huguenin de l'air piteux et mesquin qu'il a prêté à la physionomie de Georges Cuvier. Sans approuver tout à fait la transformation ultra-poétique dont un sculpteur en renom a gratifié sur le bronze l'illustre naturaliste, nous ne pouvons nous empêcher de reprocher à M. Huguenin l'abus du système contraire. L'expression de son buste est malencontreuse de tout point. Sans appuyer sur la mauvaise exécution des draperies, des cheveux, jamais ce regard sournois, cette moue dédaigneuse, ce crâne comprimé ne rappelleront Cuvier à ceux qui l'ont connu, et ne s'allieront à l'idée de son intelligence si profonde, si nette et si élevée.

Le Lamartine de M. Brian n'est pas mieux réussi, et M. Gatteaux a échoué aussi dans son buste colossal en bronze de Michel-Ange. Son portrait de Sedaine est plus satisfaisant ; mais ce qu'il a exposé de mieux, c'est la figurine en bronze du chevalier d'Assas traitée avec esprit et finesse, sauf un manteau pesant et inutile. L'auteur seulement a eu le tort de vouloir donner un pendant à sa statuette, ou de céder en cela aux exigences du bronzier patenté.

M. Dantan jeune a également le malheur d'avoir travaillé sur commande, et il n'a pas le droit de chanter cette année, comme le héros des *Voitures versées* :

Apoïlon toujours préside
 Au choix de nos voyageurs.
 Jamais les jardins d'Armide
 N'ont vu de tels enchanteurs.

Le portrait du pianiste Thalberg, et celui en pied de la cantatrice Adélaïde Kemble justifient assez l'à-propos de notre allusion ironique. Pour ne parler que du plus important de ces ouvrages, de la statue de miss Kemble personnifiée dans le rôle de Norma, je ne conçois pas vraiment que l'aveuglement d'une admiration passionnée ose traduire ainsi au tribunal de la critique l'objet d'illusions personnelles aussi peu justifiées. Miss Kemble peut être douée d'un immense talent de musicienne, mais enfin l'effigie de la diva n'a pas le privilège de la statue de Memnon, elle ne chante pas.

Plusieurs jolis bustes de femme plaident heureusement au salon en faveur de la grâce et de la jeunesse. A côté de celui de la comtesse de C^{***}, de M. Bonassieux, plein de vie et de charme, on distingue un autre portrait aristocratique de M. Bartolini de Florence, remarquable par la netteté et la finesse du modelé. Il y a bien dans la bouche une certaine irrégularité dont l'œil se demande la raison; mais comment décider, en l'absence du modèle, si cette légère incorrection n'est pas un trait de ressemblance? La même observation doit s'appliquer au buste de la comtesse de Charlemont, dame d'honneur de la reine d'Angleterre, à qui le costume antique de nymphe sous lequel elle est représentée sied à ravir, quoique la maigreur des joues contraste avec la vivacité des yeux, et le grand développement du front avec la naïveté enfantine de la bouche, caprices de physionomie dont la nature est, du reste, assez prodigue. Cet ouvrage très-gracieux est d'un Anglais, M. Moore.

La Belgique a fourni aussi son contingent à l'exposition de sculpture, et M. Geefs a envoyé, outre un groupe capital dont nous aurons à parler, les bustes du roi et de la reine des Belges. Ce dernier mérite de grands éloges pour la pureté du galbe et le moelleux du travail. La physionomie respire la noblesse et la grâce; les cheveux en tire-bouchons, si difficiles à bien rendre pour le ciseau, sont traités avec une rare habileté: enfin la poitrine et les épaules sont d'une beauté parfaite.

MM. Camagni, Daniel et Guillot méritent encore une mention favorable. M. Debay a exposé un buste de Mustapha Ben-Ismael en costume de Bédouin, tâche hardie et difficile dont il s'est acquitté avec bonheur. L'expression originale

et fière du modèle est parfaitement rendue.

Quant à M. Clésinger, qui a fait preuve d'un talent incontestable dans le buste de M. Scribe, nous le plaignons sincèrement de ce que l'illustre dramaturge ait attendu si longtemps pour se faire modeler en marbre. C'est un grand malheur de ne pouvoir augurer assez positivement de sa renommée future pour léguer d'avance à la postérité une image de soi où le travail et l'âge n'aient pas encore imprimé leurs terribles stigmates.

M. Paul Delaroche n'aura pas à subir la même déception. Un éminent artiste, plein de jeunesse, de passion, un ami, une femme, Mme Édouard Dubufe, a voulu mettre l'œuvre de son ciseau sous le patronage de la réputation du peintre, et elle a noblement triomphé des difficultés de la lutte. Son buste, en marbre, est plein de distinction et de caractère. Le feu de la pensée l'illumine. C'est une magnifique étude. Il faut examiner aussi, dans l'embrasure de la croisée en face, un cadre de petits médaillons du même auteur. Ce sont des têtes d'enfants ravissantes où le sentiment de l'expression n'est pas moins admirable que le fini précieux de l'exécution. Mme Ed. Dubufe a un bel avenir devant elle.

En fait d'autres petits ouvrages, nous citerons des bas-reliefs microscopiques de M. Klagmann, ornement d'un ouvrage d'orfèvrerie, exécutés, malgré leur délicatesse, avec beaucoup de verve:

Un groupe en plâtre de M. Cumberworth, *Paul et Virginie*, composition gracieuse et d'une simplicité bien entendue. Nous recommandons à l'auteur l'étude du modelé, c'est la partie faible de son œuvre:

Un autre groupe de M. Ragoneau, dont les figures n'ont pas deux pouces de hauteur, et improprement appelé bas-relief sur le livret. C'est un vrai bijou.... de plâtre, mais qui mériterait d'être fondu en argent:

Et enfin un bénitier, également en plâtre, dont l'auteur, trop modeste, a voulu garder l'anonyme. Ce sont deux anges qui soutiennent une coquille. Tous deux ont l'air calme et pur qui convient à leur caractère. Mais il y a peut-être un peu trop de symétrie dans leur geste; la masse de cheveux rejetée sur l'épaule droite de l'ange de droite ne produit pas un bon effet. Je crois qu'il vaudrait mieux les ramener en avant. Il y a aussi de la lourdeur dans l'extrémité inférieure des draperies, mais l'élégance de l'ensemble rachète ces imperfections, et c'est un début qui promet.

Nous consacrerons un autre article à l'examen des statues et des groupes de grande dimension.

LE PROMÉTÉE

DE SALVATOR ROSA.



VOIQUE la part du malheur ait été considérable dans la vie de Salvator Rosa, je regarde cet artiste comme un de ces hommes privilégiés dont l'existence est si romanesque et si remplie, qu'on leur envierait volontiers jusqu'à leurs souffrances. Salvator a parcouru l'Italie, chassé de ville en ville par ses imprudences ou son dépit. En le suivant de Naples jusqu'à Florence, on pourrait lire son histoire écrite par lui-même; car avec son caractère ardent et sensible, il transporte dans chacun de ses ouvrages sa passion du moment, et si on connaissait exactement l'ordre chronologique de ses tableaux, on en pourrait faire une galerie qui représenterait tous les mouvements de son âme.

Les débuts de Salvator sont malheureux; ses premières productions n'ont d'abord aucun succès, malgré les encouragements que lui donne le peintre Lanfranc. Elles sont si méprisées, qu'il se voit obligé, pour subsister, de les vendre à bas prix sur la voie publique. La révolution de Masaniello vient à éclater, et il y prend une part active. Il commande une troupe d'insurgés qui se retire dans les Abruzzes et ne met bas les armes que longtemps après la rentrée de don Juan d'Autriche à Naples. C'est probablement à cette époque de sa vie que se rattache son tableau de la conjuration de Catilina, où il figure en personne, entouré de lazzaroni armés de poignards rouillés et d'épées à coquilles, conspirant dans un

cabaret de Naples contre la domination espagnole, et non pas contre le consulat de Cicéron.

Obligé de renoncer au séjour de Naples, Salvator arrive à Rome, où il peint des batailles, des épisodes de l'insurrection, des haltes de bandits, des paysages sombres dans lesquels on reconnaît le travail du brigand tenant le pinceau d'une main encore émue par le maniement de l'épée. Chose incroyable, ces ouvrages ne sont remarqués que pour être persiflés ou blâmés sévèrement. Les préjugés scolastiques s'élèvent contre ce novateur qui blesse les règles et se moque des routines. Cependant comme le public achète quelques-uns de ces tableaux, l'indignation des académiciens de San-Luca se tourne contre l'auteur. L'anathème classique s'étend jusqu'aux élèves qui oseraient prendre des leçons de ce maître pervers et dangereux. Salvator voit son atelier désert; on le fuit lui-même comme un excommunié; les Purgons de la peinture lui prédisent toutes sortes de maux, et, en effet, il tombe malade de chagrin et de désespoir.

Il y avait alors, à la porte del Popolo, un petit théâtre où les Pantalons, les Paschini et autres personnages à caractère, représentaient des farces de circonstance, la plupart improvisées. Le peuple courait en foule à ce spectacle et riait aux dépens de certaines gens ridicules de la ville dont les acteurs faisaient la caricature. Un soir paraît sur le théâtre un personnage nouveau, le visage caché par un masque, et désigné sous le nom de signor Formica. Cet acteur, plus comique et plus gai que les autres, devient le favori du public. Ses railleries tombent de préférence sur l'académie de San-Luca, dont il imite les membres les plus connus dans leurs gestes et leur langage, en faisant ressortir, par l'exagération la plus grotesque, les préjugés de leurs écoles et l'absurdité de leurs arrêts. Une exposition de peinture ayant eu lieu, on y remarque un petit tableau du comédien Formica glissé modestement parmi les autres.

— Quoi! s'écria le public, le signor Formica n'est pas seulement un acteur charmant. Il se mêle de peindre! Examinons un peu son tableau.

On ne manque pas de trouver cette toile plus belle que les autres, parce qu'elle est du spirituel comédien. On ne parle plus que de ce double et incontestable talent, et quand le succès du peintre est bien établi, Salvator descend de son tréteau et quitte le nom de Formica pour redevenir un artiste applaudi de tout le monde. On recherche ses premiers ouvrages dont personne ne vou-

lait; leur prix est centuplé en quelques jours. Les commandes arrivent de tous côtés, et la rue où demeure le célèbre Napolitain est encombrée de litières et de chevaux. Mais l'orgueil blessé de Salvator rend au public l'injuste dédain qu'on lui a fait souffrir.

— Il est trop tard, répond-il; vous m'avez forcé à briser mes pinceaux. Formica n'est pas un peintre et n'accepte point de commandes.

Salvator se venge par une nouvelle transformation. Il s'enferme et écrit plusieurs satires où la sottise humaine est raillée avec une ironie pleine de force et d'amertume. Les Romains, éblouis par ce génie Protée qui passe à volonté des arts à la poésie, n'attendent qu'une occasion de réparer leurs fautes par un triomphe complet; mais le Napolitain ne pardonne pas ainsi. Salvator part brusquement et s'en va chercher à Florence des amis nouveaux dont il n'ait jamais eu à se plaindre.

L'année dernière, pendant mon séjour à Rome, je pensais souvent à Salvator Rosa dont on voit une foule d'ouvrages dans les palais. Le prestige romanesque de ses aventures et le caractère passionné de ses tableaux, où son âme semble déteindre, augmentent l'intérêt de ces compositions bizarres en y ajoutant quelque chose de personnel. Je cherchais avec soin parmi tant de sujets variés un morceau qui se rattachât au triste épisode des souffrances de l'artiste méprisé. Je ne trouvais rien. Après avoir été heureux et aimé à Florence, Salvator avait sans doute fini par oublier ses rancunes. Il était venu mourir à Rome, et dans ses dernières années, son talent, n'étant plus gêné par le malheur, s'était livré davantage à la fantaisie. Cette troisième époque avait enfanté une multitude de choses que j'admirais, mais qui ne satisfaisaient pas ma sympathie pour l'auteur.

— Sans doute, pensais-je, Salvator, absorbé par son métier de comédien, n'aura pas trouvé le loisir de peindre. La poésie satirique lui aura suffi pour se venger des sots et des méchants. Cependant comment croire qu'il n'ait pas au moins une fois étalé aussi sa bile sur une bonne grosse toile? Comment aurait-il pu laisser au clou son arme la plus terrible, ce pinceau si impétueux et si redoutable? Ne fût-ce que pour lui-même, pendant une nuit d'insomnie, il a dû soulager son cœur malade par quelque trait violent contre les persécutions et la rage de ses ennemis. Si ce tableau existe, c'est à Rome, et il faut que je le découvre.

Le hasard pouvait me servir fort mal, car dans

la multitude des galeries particulières, je devais nécessairement me résigner à en oublier plusieurs. Cette idée m'était sortie de la tête, lorsqu'un jour, en visitant le palais Corsini, dans le quartier Transteverin, j'aperçois une figure effroyable de Prométhée par Savaltor Rosa. Le Prométhée, couché sur le dos, se présente en raccourci, les bras attachés au rocher par des anneaux de fer. Le flanc ouvert laisse voir les entrailles, et deux ruisseaux de sang coulent sur la pierre. Les griffes du vautour écartent les lambeaux de chair palpitante, et son bec terrible cherche l'endroit le plus sensible et le plus profond pour s'y enfoncer. Le visage bouleversé du Prométhée est pourtant facile à reconnaître. Ce sont les traits de Salvator Rosa. C'est bien sa barbe noire, son nez d'aigle, son front accidenté, sa chevelure épaisse, son œil de feu, toute sa constitution vigoureuse et napolitaine. Ses nombreux portraits faits par lui-même ne laissent pas de doute. C'est bien lui qu'il a représenté déchiré par le vautour de l'envie et de l'ingratitude. J'espérais trouver dans le Prométhée quelque signe de résistance. Je me figurais que l'âme énergique de Salvator devait s'irriter, se roidir contre la douleur; j'aurais voulu un grincement de dents, l'expression de la fureur et du blasphème, le regard d'Ajax foudroyé qui menace encore en mourant. Mais il paraît que Salvator a plus souffert que je ne l'imaginais, et qu'il est allé jusqu'à la plainte et aux larmes. Le Prométhée est vaincu par le mal. On voit que sa bouche ouverte pousse un cri d'angoisse et demande grâce. Songez à ce que la sensibilité poétique de l'artiste qui ouvre son cœur ajoute encore à celle de l'homme malheureux, et vous aurez une idée de l'état moral du peintre tandis qu'il travaillait à ce tableau. Seigneurs académiciens de San-Luca, sages arbitres du goût, puissants distributeurs de l'éloge et du blâme, ce Prométhée était votre ouvrage; vous avez fait là d'excellente besogne. Il faut vous en remercier.

En sortant du palais Corsini, j'entrai à l'église Sainte-Marie des Anges, où est le tombeau de Salvator, dont l'inscription dit que sous ce marbre repose l'un des meilleurs poètes et le premier peintre de son temps. Il repose en effet, et il en a besoin, car bien rarement les bras de la mort se sont ouverts pour endormir un cœur plus fatigué et plus battu par l'orage.



DE L'APPLICATION DU STYLE GREC AUX ÉGLISES

ET

DE L'ÉGLISE DE LA VILLETTE.



Le poète qui a dit : *Rien n'est beau que le vrai*, a formulé, dans ce seul hémistiche, la condition essentielle de la beauté dans les arts, dans l'architecture surtout. Toute création monumentale doit manifester nettement la pensée qui l'a dictée et répondre aux besoins qu'elle est appelée à satisfaire. Il faut que la disposition des

masses et des détails soit la conséquence plus ou moins immédiate de la construction, c'est-à-dire de la nature des matériaux et de leur mode d'emploi. Il faut aussi que l'agréable se déduise toujours de l'utile, et que chaque mode de construction détermine le caractère de l'édifice.

C'est en observant scrupuleusement ces lois que les architectes anciens sont restés fidèles à la vérité dans les arts. Leurs œuvres remplissaient complètement le but qu'ils s'étaient proposé ; leur style variait suivant les matériaux qu'ils employaient ; ils savaient assigner une place distincte

au marbre, à la pierre et au bois ; ils ne connaissent point le *carton-pierre*, le *grès-bronze*, le *cuir-bois*, le *papier-marbre*. Cette alliance de deux mots, dont le premier est une réalité et le second un mensonge, indique sans doute un progrès industriel, mais il signale en même temps, d'une manière non moins décisive, la décadence artistique. La manie de donner à une matière l'aspect d'une autre matière est aujourd'hui poussée à l'excès, sous le prétexte que *cela fait bien* ; mais l'excuse *cela fait bien* a couvert de son voile les défauts et le dévergondage du dix-huitième siècle. Sans remonter jusqu'aux architectes grecs, les maîtres de la renaissance, Bramante, Baccio-Pintelli, Battista Alberti, Brunellesco, chez les Italiens ; Jean Eullant, Philibert Delorme, Pierre Lescot, chez les Français, ont atteint la perfection en cherchant la vérité, en appliquant rigoureusement les principes sévères de l'art, et quoique s'inspirant de l'antique, ils sont parvenus à l'originalité.

L'imitation servile a deux inconvénients majeurs ; elle est sans valeur propre et discrédite les grands travaux dont elle est le reflet. Un auditeur, fatigué du latin culinaire d'un professeur de rhétorique, aurait-il raison de traiter de barbare la langue de Virgile et de Cicéron ? De même, en voyant un monument moderne copié sur le Panthéon ou sur le temple de Pestum, est-on en droit de déclarer que l'architecture grecque n'est en harmonie ni avec nos mœurs, ni avec notre climat ? Ce serait une fausse conséquence ; car si l'on étudie cette architecture dans les originaux et non dans les copies, on y rencontre au plus haut degré cette loi fondamentale, ce guide certain de la science et du génie. Que le temple antique ne puisse être transformé en église, c'est un fait incontestable. Le temple antique est l'application des principes généraux de l'art à des nécessités déterminées qui n'existent plus dans notre civilisation ; mais le système architectural des anciens n'est pas tout entier circonscrit dans le temple.

Le style grec, habilement modifié, convient même à nos églises, et nous en trouvons la preuve dans les magnifiques basiliques qui nous restent des premiers siècles de l'ère chrétienne. Les temples grecs ne pouvaient servir au culte catholique ; disposés pour recevoir un petit nombre d'initiés, ils étaient pour la plupart de médiocre étendue, et c'était à l'extérieur que le peuple se groupait autour des autels. Quand les anciens ont dû réunir la multitude dans des bâtiments

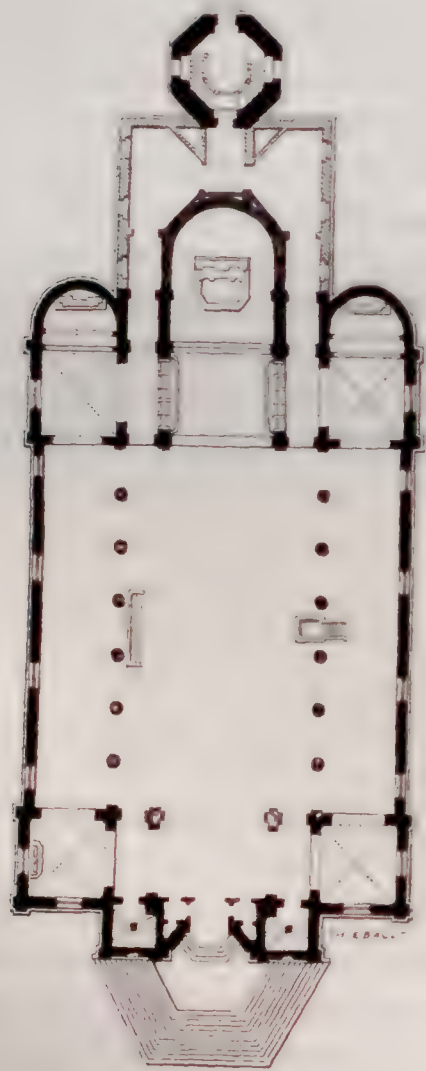
couverts, ils ont élevé leurs vastes basiliques, auxquelles sont empruntés le style et le nom même des premières églises. Pour soutenir que l'architecture antique ne se plie pas à l'exercice du culte chrétien, il faut n'avoir jamais contemplé l'immense et imposante basilique de Saint-Paul hors les murs. Est-il une église, gothique ou autre, qui soit plus chrétienne que Saint-Clément, Sainte-Agnès, San-Miniato ? Quel calme ! quel sentiment religieux ! L'homme, dans l'intérieur de ces saints édifices, n'est pas étonné, amoindri, comme sous les imposantes voûtes des cathédrales, mais il est pénétré de la sainteté du lieu, il croit entendre ces apôtres si grands dans leur simplicité, si sublimes dans leur abaissement volontaire.

Ces édifices sont cependant des inspirations de l'art antique ; ils sont bâtis, comme ceux des Romains, suivant les dispositions générales les plus simples et conformément à la loi de vérité. Aucune décoration n'y a été placée sans être la conséquence de leur construction ; la forme extérieure explique à la première vue la disposition intérieure ; rien n'est caché, dissimulé ; on n'a mis en œuvre aucun de ces petits moyens prétendus ingénieux qu'on emploie si souvent de nos jours et qui dénotent uniquement l'impuissance. Nous reconnaissons que ces basiliques n'ont pas les proportions gigantesques de certaines cathédrales, et qu'il a fallu, pour les construire, moins de combinaisons scientifiques ; mais combien de fois l'immensité de l'œuvre, la difficulté de l'exécution, l'énormité de la dépense, ont abusé des admirateurs séduits sur la valeur d'une conception architecturale ! Que de colosses sont petits comparativement à la *Diane* de Gabie ! que de palais somptueux sont éclipsés par les modestes palais *Giraud* ou *Sachetti* de Rome, par les châteaux d'Écouen ou de Fontainebleau ! que d'églises immenses, resplendissantes et dorées, sont inférieures aux nefs de l'*Ara-Cæli* ou de *Sainte-Marie* du peuple !

Ces considérations générales nous sont suggérées par une excursion que nous venons de faire dans la banlieue de Paris. A la Villette, au bord du canal de l'Oureq, on termine en ce moment une église, dont l'architecte, M. Lequeux, nous a paru profondément pénétré des principes ci-dessus exposés. Son monument n'est ni grec, ni romain ; il n'appartient complètement ni au moyen âge, ni à la renaissance. L'auteur, étranger à toute préoccupation d'école, a voulu faire avant tout de l'architecture logique et rationnelle ; il s'est in-

spiré des meilleurs modèles, sans toutefois s'attacher à les reproduire servilement; il a respecté cette règle axiomatique : que tout ce qui concourait à la décoration devait être la conséquence de la construction.

Disposée avec la simplicité et l'élégance des basiliques, la nouvelle église se compose d'une nef et de ses collatéraux. Un perron très-élevé au-dessus du niveau du parvis mène à une porte circulaire et évasée. A l'entrée, à droite, est la chapelle des *fonts baptismaux*, ornée déjà de sa cuve en marbre blanc sculpté; à gauche, se trouve la chapelle des *âmes du purgatoire*. Aux deux côtés du chœur, à l'extrémité des collatéraux, sont deux chapelles, l'une consacrée à la Vierge, l'autre aux patrons saint Jacques et saint Christophe. La sacristie, placée derrière le chœur, sert de base au clocher, qui est détaché du reste de l'église, et dont la campanille octogone donne à la face postérieure un caractère original.



Le sanctuaire présente une rangée d'arcades posées sur un soubassement que décorent des stucs coloriés, et fermées par des vitraux peints, de sorte que l'autel se détache en vigueur sur un fond lumineux.

A l'instar des basiliques, l'église de la Villette est à plafond; il n'y a que les chapelles et le

sanctuaire qui soient voûtés. La voûte désigne ici le baldaquin qui distingue le lieu du sacrifice de celui où se rassemblent les fidèles. La décoration du plafond, toute en bois, résulte de la construction; on comprend aisément comment chacune de ses parties est soutenue, ce qui ôte au plafond l'aspect écrasant qui défigure tant de vaisseaux modernes. La peinture concourt aussi à la décoration intérieure; mais, employée avec réserve, elle ajoute à l'effet des lignes, en les accentuant davantage, sans être jamais en contradiction avec elle-même.

M. Jean Brémont est l'auteur des peintures à fresque sur fond d'or de la voûte principale. Cet artiste, dont les compositions tenaient le milieu entre l'histoire et le genre, semble, depuis 1856, s'être consacré à la peinture religieuse, témoin le *Christ descendu de la croix*, la *Mort de la Vierge*, la *Charité*, *Sainte Catherine d'Alexandrie*, tableaux exposés de 1856 à 1862. On a vu de lui, à l'avant-dernier salon, une fresque, *L'Architecture, la Peinture et la Sculpture*, heureux essai par lequel il préludait à l'œuvre que nous signalons aujourd'hui. M. Brémont n'a plus dans ses fresques les tons crus et la roideur qu'on reprochait à ses peintures à l'huile; et les figures dont il a enrichi l'église de la Villette ont un style sévère, une grandeur toute byzantine et des lignes monumentales.

Les cartons des vitraux ont été exécutés par M. Gsell.

On ne tardera pas à inaugurer l'église de la Villette; déjà la chaire en marbre est posée, et nous la verrons bientôt complétée par un bas-relief en marbre qu'exécute M. Dantan aîné; le maître autel est en place, et l'on peut dès à présent juger du bon goût, de la convenance et du caractère religieux de l'ensemble.

Nous félicitons l'architecte, M. Lequeux, d'avoir si fructueusement étudié l'architecture chrétienne primordiale, si peu connue et si injustement dédaignée. Certes, parmi les églises récemment édifiées, il n'en est pas une seule qui égale la sienne, soit par le sentiment, soit par l'exécution. Il est heureux pour les arts que M. Sommier, maire de la commune de la Villette, ait compris l'importance du travail de M. Lequeux, et que celui-ci n'ait pas rencontré sur son chemin les obstacles et les tracasseries que d'ignorants administrateurs opposent trop souvent aux artistes consciencieux.



Les auteurs dramatiques se sont reposés durant cette semaine : en pareille matière le repos est une terrible chose, car il menace l'avenir. On sait ce qu'on voit, on ne sait pas ce qu'on attend ; cent vaudevilles bourgeonnent, vingt drames fleurissent, dix opéras germent peut-être, et quand s'ouvriront les premiers lilas, alors sonnera l'heure de l'avalanche. Que la critique veille.

Une représentation extraordinaire avait été annoncée aux Français. Elle devait avoir lieu samedi dernier ; puis, ce jour-là, au lieu de *Phèdre* et du *Dépit amoureux*, on a donné *Cinna*. Cette représentation, qui déjà faisait retentir les mille voix de la réclame, et qui devait montrer Mlle Rachel sous le tablier de suivante, après l'avoir montrée sous la tunique de reine, s'est tout à coup évanouie sans qu'il en soit rien resté, pas même une affiche.

Si Mlle Rachel consentait à se coiffer de la cornette de Marinette après s'être si noblement couronnée du bandeau de *Phèdre*, c'est que la représentation devait être donnée au bénéfice de Mlle Rebecca, sa sœur, et de M. Raphaël Félix, son frère. La chose était ainsi arrangée et semblait n'avoir plus rien à redouter ; la

presse, gardienne vigilante des intérêts dramatiques, s'est émue à la pensée d'une représentation accordée à des jeunes gens auxquels la Comédie-Française ne doit rien, lorsque souvent les artistes qui se sont usés à son service, ou de nobles infortunes consacrées par l'âge et le travail, n'obtiennent pas cette juste rémunération d'une vie passée dans les combats de la scène.

A quel titre Mlle Rebecca et M. Raphaël viennent-ils demander un bénéfice qui se doit réserver aux labeurs des vieux comédiens ? Serait-ce parce qu'une pensée maladroite les a follement poussés devant la rampe de l'Odéon, parce qu'un désir trop âpre de lucre a compromis ce qu'ils pouvaient avoir d'avenir en les jetant trop jeunes, presque enfants, dans la grande tragédie de Corneille ? S'ils ont échoué sur un autre théâtre, n'est-ce pas la faute des mauvais conseillers auxquels leur inexpérience est confiée, et faut-il qu'un autre théâtre paye les imprudences et les tentatives avortées de ces artistes incompris après avoir été exploités ? Non ! la scène du Théâtre-Français, de notre premier théâtre littéraire, doit être réservée à de meilleurs droits, à de plus justes prétentions. La récompense d'une représentation à bénéfice ne doit tomber que dans des mains éprouvées ; c'est la prime accordée à de grands talents ou à de longs services. Cette prime ne saurait être jetée au vent de l'impuissance et de l'incurie.

Si encore Mlle Rebecca et M. Raphaël appar-

tenaient à une famille d'artistes malheureux, nous comprendrions jusqu'à un certain point cette sollicitude du Théâtre-Français. Mais certes ils ont près d'eux une sœur illustre, une actrice renommée qui touche à la caisse de l'administration plus qu'un ministre ne touche au budget. Certes sa liste civile est assez large pour qu'elle en puisse détacher une parcelle et la répandre sur une sœur, sur un frère.

Afficher la détresse des siens lorsque chaque année on gagne à Paris, à Londres, à Bruxelles 100,000 francs, c'est bénévolement s'exposer à un reproche plus amer que celui d'une folle prodigalité, c'est encourir le plus amer de tous.

La société des comédiens ordinaires du roi, avertie par les observations de la presse, a retiré le consentement qu'elle avait accordé un peu légèrement. Mlle Rachel s'en est plainte à M. Buloz; M. Buloz n'a pas cru devoir ou pouvoir intervenir dans une affaire de famille, et Mlle Rachel, irritée, a, dit-on, porté ses doléances jusqu'au tribunal suprême de M. Duchâtel. M. Cavé lui-même a été circonvenu; Mme Duchâtel n'a pas été non plus à l'abri des prières et des plaintes fougueuses d'Hermione. Mais le ministre, pas plus que le commissaire du roi, n'est curieux d'interposer son autorité, et M. Duchâtel, pas plus que M. le directeur de Beaux-Arts, ne sait quel conseil donner.

En attendant, la représentation est suspendue, et chaque jour elle devient moins probable. Mais le répertoire a souffert de cette guerre civile. Une indisposition de Mlle Rachel a fait remettre la première représentation de *Catherine II*, de M. Romand, la première pièce où, depuis *Judith*, notre grande tragédienne ait accepté un rôle.

Espérons que son indisposition ne durera pas plus que le dépit.

Mlle Plessy continue à jouer *le Misanthrope* avec une persévérance et un dévouement qui seuls mériteraient tous nos encouragements. Elle y apporte chaque jour plus de soins, plus d'intentions, plus de travail, et déjà nous pouvons signaler un progrès nouveau. C'est par cette ténacité que les artistes arrivent à conquérir une réputation, et la presse se doit à elle-même de soutenir ceux qui, prenant leur art au sérieux, marchent d'un pas ferme dans la carrière de l'étude.

Nous n'avons rien eu que deux vaudevilles, deux pauvres vaudevilles seulement pendant huit jours; qu'avaient-ils donc fait de leur plume, messieurs les auteurs dramatiques, eux pour qui l'été n'a point de feu et l'hiver point de glace?

Aux Variétés nous avons vu *Fleur de genêt*, une pièce en deux actes qui se passe dans le Morbihan, au cœur des campagnes bretonnes, vers les derniers jours de l'insurrection vendéenne.

Nous ne sommes guère partisan de ces vaudevilles qui rappellent les plus tristes souvenirs de nos annales contemporaines; si l'on est curieux de fouiller dans les mines fécondes de l'histoire, il nous semble que l'on pourrait du moins chercher ailleurs que dans notre temps et notre pays.

Fleur de genêt est le nom symbolique d'un chef de bande qui combattit contre les bleus au milieu des landes de la Bretagne. A vrai dire, il ne s'était signalé que dans la retraite, manœuvre militaire où son habileté acquérait des proportions gigantesques. Quand la partie fut perdue, le marquis de Lisieux aurait été fort en peine, si une jeune héritière ne l'avait pris sous sa protection. Sur ces entrefaites, un romancier, voyageant pour les besoins du feuilleton, passe en Bretagne et rencontre le marquis, son camarade de collège.

Si le marquis est amoureux de l'héritière qu'il n'a jamais vue, le romancier est fort épris d'une jeune personne dont il ne sait pas le nom.

La fée protectrice de l'un, c'est Mlle Clochegourde; Mlle Clochegourde est encore l'inconnue de l'autre, si bien que les deux amis deviennent rivaux. Vingt-cinq mille livres de rentes valent bien la peine d'être adorées. Le romancier et le marquis ne sont pas gens à reculer; celui-ci passe pour un héros, mais celui-là passe pour un homme d'esprit. En affaire de galanterie, l'esprit vaut bien le courage.

Tous les incidents du vaudeville ressortent de cette rivalité; il ne nous semble pas que M. Davesne en ait tiré un heureux parti; un peu d'originalité brille seulement dans une scène au second acte, alors que le romancier, sous le nom du marquis, s'obstine à nier son identité, et que le marquis, sous le nom du romancier, s'acharne à la soutenir.

Il y a dans *Fleur de genêt* une création qui contribue à jeter sur tout le vaudeville une couleur de mauvais goût dont aucun effort ne peut plus le sauver; la senora Gonzalès, danseuse de Madrid, qui se fait passer pour une grande d'Espagne, ajoute encore à la monotonie de son rôle par l'horrible baragouin exotique dont elle se sert à toute outrance deux heures durant.

Prononcer du mauvais français avec l'accent britannique, sous prétexte de parler du patois

espagnol, c'est en vérité abuser de l'indifférence du public en matière de langue.

Dans ce duel de la littérature contre la Vendée, de la plume contre l'épée, la plume l'emporte. Le romancier épouse l'héritière à la barbe du marquis.

Le Palais-Royal a décidément un goût très-vif pour les vaudevilles où ses acteurs sont eux-mêmes mis en scène ; déjà nous avons eu *Mlle Déjazet au sérail* et *Un raout chez M. Alcide Tousez*. Voici maintenant qu'il nous donne *M. Ravel en voyage*. Nous ne tarderons pas à voir *M. Sainville à la campagne*, ou le *Déjeuner de M. Grassot*.

Le vaudeville de MM. Dupeuty et Varin est de ceux qui ne se racontent pas ; il est tout entier dans les mots, dans les couplets, dans les calembours, dans ce style tout particulier hérissé de coq-à-l'âne, d'étrangetés grammaticales, de fauleuses locutions qui sont si bêtes, qu'il est impossible de ne pas les trouver infiniment spirituelles. Il est surtout dans le jeu des acteurs.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que M. Ravel, allant à Narbonne jouer à une représentation à bénéfice, a rencontré dans la diligence un M. Ravinel qui lui ressemble comme on ne s'était plus ressemblé depuis les Menechmes. De là mille folies, mille quiproquos, mille surprises qui font passer tour à tour le comédien pour le provincial et le provincial pour le comédien. En pareille affaire, il ne s'agit pas de comprendre, il s'agit de rire, et c'est une occupation dont chacun s'acquitte à merveille.

Le Cirque-Olympique a déménagé. Plus de drame, plus de vaudeville, plus de coups de canon, de batailles, de sièges, de fantasmagories, de naufrages, plus rien que des chevaux, toujours des chevaux, des chevaux encore et quelquefois des singes. Pour tout dialogue, on entend les mo-

nosyllabes d'Auriol ou de Léclair, cris d'oiseaux qui font croire au miracle de la métempsychose. Mais dans cette fraîche arène des Champs-Élysées, les Parisiens ne se lassent pas de voir le même spectacle équestre, et ce qu'ils ont déjà vu cent fois, ils retournent le voir avec le même plaisir. Etrange effet de la mode et qui prouve combien il faut peu de chose pour captiver la faveur d'une ville intelligente : quelques clowns et quelques chevaux.

Cependant on sait combien aussi la mode est changeante ; si la foule attirée aujourd'hui s'écarte demain de sa route, elle ne la reprendra plus ; les plus agiles écuyers, les quadrilles les plus fougueux, la laisseront indifférente ; que M. Dejean y prenne garde et songe à doter son répertoire de voltiges d'un élément nouveau.

Chose étrange, inouïe, miraculeuse, chose vraie et cependant invraisemblable, chose que personne n'aurait imaginée, tant l'esprit a horreur de l'impossible, l'Odéon, depuis quinze jours, n'a rien donné qu'une comédie, et une toute petite comédie encore : *Trois femmes*, de M. Saint-Aguet.

Dans ce gouffre toujours béant, où drames et tragédies s'engloutissent, une pauvre comédie en un acte tient bien peu de place ; cependant *Trois femmes* ont de l'esprit, de la gaieté. Les situations comiques habilement ménagées par l'auteur ont obtenu de nombreux applaudissements.

Mlle Georges, dont le traité expire à la fin du mois, n'a plus que quelques représentations à donner. On se hâte donc d'aller entendre *Jane Grey*. Dans un temps où l'on fait trop de vers, c'est une bonne fortune d'en rencontrer de beaux.

A. A.





SOCIÉTÉ DES CONCERTS DE MUSIQUE VOCALE.
RELIGIEUSE ET CLASSIQUE.

LA phalange élégante qui compose la société de musique vocale, religieuse et classique est infatigable. A peine avons-nous rendu compte d'une brillante réunion qu'une nouvelle solennité vient encore appeler l'élite du public parisien.

Ce sont toujours les maîtres anciens qui font

les frais de ces séances, et les chefs-d'œuvre des seizième et dix-septième siècles apportent leurs tributs aux *dilettanti* du dix-neuvième. Le cachet de l'art à cette époque reculée est tellement pur et exempt de faux éclat, de charlatanisme, de trivialité, qu'en écoutant ces grandes compositions,

on se prend à se demander où est le progrès et en quoi il consiste. Et qu'on ne prétende pas que la raison de musique religieuse, son importance, son emploi exclusif motivaient la sévérité de l'art, la pureté des formes, la franchise des idées. Sans doute cette influence a dû agir sur le système général de composition, mais qu'on remarque bien qu'à côté de la musique d'église les maîtres cultivaient une branche agréable de l'art qu'on appelait la musique de chambre, et que les oratorios se rapprochaient souvent beaucoup de ce qui s'est appelé depuis un opéra. Dans toutes ces compositions on suit avec intérêt le travail à la fois inspiré et ingénieux de l'auteur. Tantôt c'est une mélodie élégamment développée comme dans les madrigaux de Palestrina, où l'on retrouve toujours le dessin du chant primitif brodé, orné, fugué, transporté de la basse au premier dessus, et vice versa, tantôt, comme dans les psaumes d'Orlando di Lasso, c'est une suite d'accords majestueux, une marche d'harmonie dont la simplicité égale le grandiose.

Les effets ne sont puisés que dans les combinaisons de l'art lui-même, indépendamment de toute atteinte d'un goût inférieur. Le quatrième concert, qui a eu lieu jeudi dernier, a offert un spécimen curieux de tous ces genres de compositions.

Il a commencé par un *Gloria patri* de Palestrina chanté en chœur à quatre parties avec un ensemble remarquable. F. Arcadelt, maître de chapelle du cardinal de Lorraine, en 1540, suivait sur le programme le chanteur de la chapelle Sixtine. Un madrigal à quatre voix, du maître français, a fourni l'occasion de se faire entendre à des membres de la société qui chantaient, il nous semble, pour la première fois. Mme la comtesse Potocka a une belle voix de mezzo soprano. On a regretté qu'une timidité trop modeste ait un peu nui à l'éclat de son talent.

Audivi vocem de cælo est un chœur à six parties d'un maître peu connu du commencement du dix-septième siècle, Lupus. Ce morceau respire une sérénité et une pureté vraiment angélique. On croit que son auteur est ce théologien canoniste dont l'ordre des ermites de saint Augustin s'enorgueillit, et qu'il le composa lorsque, accusé de jansénisme, il vint se justifier à Rome devant le pape Alexandre VII. Au reste les historiens ne sont pas d'accord sur l'identité du musicien et du moine Lupus, qu'on désigne aussi sous le nom allemand de Wolff.

Les exécutants se sont distingués dans le *O fili*

et *filiæ* suivant, double chœur de Wolkmar Leissring, maître allemand du seizième siècle. Les masses, divisées en deux parts, dont l'une était placée dans une salle voisine, se concertaient avec un ensemble merveilleux, se répondant l'une à l'autre, se confondant, se séparant tour à tour. La note finale de l'une devenait l'intonation de l'autre qui attaquait en même temps que la première finissait la phrase dont la répétition fuguée produisait dans le lointain un effet admirable. Ce morceau, savamment combiné et d'une exécution dont la difficulté rehaussait le mérite, a été redemandé et applaudi avec enthousiasme.

Des contrastes bien entendus avaient présidé à la composition du programme. Après ce chœur religieux, Mlle Alice Thorn est venue chanter, accompagnée de quatre amateurs, un *ballet* à cinq voix dont elle faisait la principale partie, les autres ne formant qu'une sorte d'harmonie complémentaire au milieu de laquelle on distinguait la belle voix de ténor de M. de Dufort. Mlle Thorn est habituée au succès : sa voix timbrée et suave à la fois, sa méthode simple et élégante lui ont valu aussi les suffrages unanimes dans un air tiré de l'oratorio, la *Mort de Jésus*, par Graun. S'il était permis de regretter quelque chose en entendant une si jolie voix chanter si bien de si jolis airs, nous songerions aux paroles qu'il a été difficile de saisir ; et c'était bien une perte ; on les attribue à M. Émile Deschamps. Les voix aiguës, il est vrai, ont une grande difficulté à accentuer, mais un sentiment expressif en musique, aidé d'un sens clairement énoncé, produit un effet beaucoup plus vrai, beaucoup plus puissant.

Nous n'avons pas parlé d'un fragment *Alla Trinità, laudi spirituali* du quinzième siècle, que l'on a déjà applaudi plusieurs fois. On n'entend jamais ce morceau sans remarquer sous cette mélodie suave et charmante cette belle et grande harmonie qui procède toute par accords parfaits.

La première partie a été terminée par un *Alleluia* extrait du *Messie* de Haendel. Le caractère pour ainsi dire triomphal de ce chœur est magnifique ; il a été exécuté avec verve et ensemble. Le mouvement n'était pas tout à fait assez vite. Peut-être était-ce dans le but d'atténuer un peu cette sorte de brusquerie qu'on a toujours remarquée dans l'*Alleluia* isolé et énergique qu'entonnent plusieurs fois les masses au milieu du morceau. Haendel en est seul responsable.

Dans la seconde partie, qui commença par un

Glee anglais déjà exécuté au concert précédent, on a beaucoup admiré un *Miserere* d'Orlando di Lasso, le maître de chapelle de Charles IX; même après celui d'Allegri, ce psaume paraît sublime. La couleur sévère, l'expression triste, en a été fort bien rendue par les chœurs à *mezza-voce*. En général, il est fort rare d'obtenir ces effets des masses. M. le prince de la Moskowa y a réussi; non-seulement l'ensemble des mouvements, mais l'ensemble dans la variété des nuances constitue un des mérites précieux de ses chœurs.

Mme la marquise de Gabriac a chanté ensuite un air de la *Rotelinda* de Haendel. Sa méthode, sa belle voix, son talent de musicienne, ont brillé dans ce morceau, où se trouvent réunis des couleurs et des caractères divers. Le trio de l'abbé Clari, *Addio campagne amene*, fort bien dit par Mme Juva et la comtesse Murat, et le duo de Marcello, *Qual anelante cervo*, chanté par la comtesse Potocka et la marquise de Gabriac, ont été entremêlés d'un motet de Palestrina à six voix, *Canite tuba*, d'un grand effet. Les chœurs, il faut le dire, ne laissent jamais rien à désirer.

Le morceau qui a obtenu les honneurs de la séance est l'air de la *Création* de Haydn, chanté par Mme Juva avec un vrai talent et une voix magnifique. Au milieu des chœurs qui l'accompagnaient, on distinguait cette voix éclatante montant avec une facilité prodigieuse. Dans la phrase finale de l'air, Mme Juva tenait, dominant sur les masses à pleine voix, un *ut* aigu qui vibrerait comme une cloche d'argent. On a demandé *bis* à grand renfort de bravos. La voix de Mme Juva est sympathique et puissante et trahit son ciel natal, aussi bien que ces lignes pures de la beauté ausonienne, comme dit lord Byron, qui sied au talent de la virtuose et de la muse.

Le finale de l'oratorio de Haydn a terminé brillamment ce concert, où se pressait une foule de notabilités artistiques, parlementaires, diplomatiques et autres.

Le succès établi de la Société des Concerts de musique vocale, religieuse et classique est, pour son habile directeur, une récompense légitime et assurée.

Un artiste, bien connu par des œuvres d'ornementation qui enrichissent tant de publications illustrées, M. Adrien Féart, a été heureusement inspiré par ces solennités musicales. Sa juste admiration pour cette belle institution a voulu en consacrer le souvenir par un monument durable, et cette bonne pensée a ouvert en quel-

que sorte une voie nouvelle à son rare et modeste talent. Nous avons vu une médaille qu'il achève en ce moment et qu'il a composée dans le style des grands maîtres en gravure du seizième siècle; c'est, selon nous, un digne hommage rendu aux grands maîtres en musique de la même époque.

D'un côté, la médaille de M. Adrien Féart représente le buste de Palestrina, avec cette inscription : *Giovanni Pier-Lungi da Palestrina, principe della musica*. La légende circulaire de la médaille porte : *Société des Concerts de musique vocale, religieuse et classique*. Entre cette légende et le buste sont placés circulairement aussi quatre écussons; le premier, en haut, aux armes pontificales; le deuxième, à droite, aux armes de la maison d'Autriche; le troisième, en bas, aux armes de France; le quatrième, à gauche, aux armes d'Espagne. Au-dessous des écussons, destinés à représenter les cinq grandes écoles de musique, italienne, allemande, française, espagnole et flamande, sont gravés les noms de *Pie IV*, *Maximilien II*, *Charles IX*, *Philippe II*, qui en furent les protecteurs, et sous le règne desquels elles fleurirent. Entre les écussons, on lit, au milieu d'ornements disposés avec le goût que M. Adrien Féart sait mettre dans ses ouvrages : *Aux compositeurs du seizième siècle; aux patronesses; aux choristes; au prince de la Moskowa*.

Au revers de la médaille, règnent tout autour les quatorze écussons des treize dames patronesses et du prince de la Moskowa, avec cette légende extérieure : *Fondée à Paris en l'année MDCCCXLIII, sous la direction du prince de la Moskowa*. Dans le champ, au milieu d'une couronne de lauriers et de fleurs, on lit l'inscription suivante : *Il semble que ce soient les harmonies du cantique nouveau que l'apôtre Jean entendit chanter dans la Jérusalem céleste*. A l'exergue, le vers latin suivant exprime les sentiments qui ont inspiré à l'auteur son œuvre remarquable :

Audivit, stupuit, sculpsit plus atque dicavit

ADRIANUS FEART, MDCCCLIV.

Cette belle production d'un art qui n'est malheureusement pas assez populaire aujourd'hui, ne peut manquer de partager le succès de l'institution musicale qu'elle est destinée à consacrer.

ÉMILIE N. PACINI.

ÉPI TRE

A MONSIEUR GUSTAVE S**.

Ami, votre paresse est donc incorrigible ?
 Je l'avoue à présent, c'est un vice terrible :
 Alors que, grâce à lui, du matin jusqu'au soir,
 En vous cherchant chez vous, j'étais sûr de vous voir,
 Je ne m'en plaignais pas. On est bien égoïste.
 Mais sans raison peut-être ici je vous attriste ;
 Peut-être, en ce moment, courbé sur un procès,
 Du barreau mieux connu vous poursuivez l'accès :
 Ou bien, cultivateur encore un peu novice,
 Vous cherchez quel engrais, quel fécond artifice
 Pourrait changer vos champs en une mine d'or :
 C'est bien ; mais vous allez exagérer encor.
Ne quid nimis, mon cher : c'est un précepte sage.
 Même envers le travail il faut en faire usage.
 Quel que soit le devoir où l'on est arrêté,
 C'est montrer trop d'attache et de rigidité
 Que de ne pas oser prendre sur la journée
 Quelques minutes au moins au souvenir donnée,
 Pour dire à ses amis, si l'on meurt si l'on vit...
 Mais moi qui parle, moi, qu'ici-bas n'asservit
 Nul devoir régulier, et qui, seul responsable,
 Me trouve si souvent les coudes sur ma table,
 Contemplant le loisir que la muse m'a fait,
 Je ne suis pas en règle avec vous, en effet ;
 Car d'ailleurs, plus âgé, je vous devais l'exemple.
 Je ne m'armerai pas d'une excuse plus ample :
 Vous êtes généreux, et, j'en crois un passé,
 Qu'avec charme souvent mon cœur s'est retracé,
 Vous ferez à ma lettre, encor qu'un peu tardive,
 Un aussi bon accueil, une fête aussi vive
 Que si depuis huit jours, et non depuis trois mois,
 Votre oreille eût cessé d'entendre notre voix.

N'est-ce pas un malheur bien affreux, que la vie
 Soit si peu sociable, et sitôt nous envie
 Toutes ces amitiés que l'âge aux jours riants,
 La jeunesse, prodigue à nos cœurs confiants ?
 A peine a-t-on passé sa vingt-cinquième année
 Qu'il faut presque toujours que l'âme abandonnée
 Se condamne au silence. Adieu ces entretiens
 Où l'on pensait tout haut ; adieu ces doux liens
 Que l'on s'était choisis, et qui jamais ne pèsent !
 Les rires ingénus et les loisirs se taisent ;
 On redescend au rang des lugubres mortels.
 Voici que les soucis et les chagrins réels,
 Les vœux de la famille et l'avenir malade
 Viennent à tous les vents disperser la pléiade.
 L'un retourne à Lyon, l'autre vogue à Java,

Un autre vers Alger par Pontivy s'en va.
 Ceux qui restent encor, séparés par ces vides,
 Sont à se rechercher devenus plus timides :
 Les soins divers, autant que les climats lointains,
 Sur nos amis bientôt nous rendent incertains.
 Aussi l'on ne se voit et l'on ne s'écrit guère :
 On craint de rabaisser à des rapports vulgaires
 Ce cordial échange et cette intimité.
 On préfère l'oubli ; c'est fort bien inventé.
 Ah ! qu'on est paresseux, qu'on a peu de courage,
 Et comme on laisse au sort prendre son avantage !
 Il semble qu'on ne puisse à ce triste vainqueur
 Inféoder ses bras, sans lui livrer son cœur.
 Quand on songe pourtant que ce bien qu'on délaisse
 Et qu'on regrettera, ce n'est pas, ô faiblesse,
 Un, deux ou trois amis, hélas ! c'est l'amitié.
 L'hiver, l'hiver approche et sera sans pitié :
 Car, passé le printemps, l'âme aussi se referme ;
 La sève n'y peut plus nourrir de nouveau germe,
 A moins qu'un rameau vif qu'avril a soulevé
 Le prenne en son écorce, et du hâle sauvé.
 L'apporte dans les airs et soudain le mûrisse.
 Pour moi je ne veux pas que mon jardin périsse,
 Et, dût-il m'en coûter, je le cultiverai.
 Vous savez, mon ami, qu'il faut, bon gré, mal gré,
 Sur tout ce que je fais, que ma tête domine,
 Et que, plus je résiste, et plus elle s'obstine.
 La prose m'ennuyait ; elle a voulu des vers.
 C'est à vous de juger si ce fut un travers.

Que j'aurais mieux aimé, plutôt que vous écrire,
 Pouvoir partir moi-même et vers vous me conduire !
 J'eusse attendu moins tard : par un beau jour d'été
 J'arrive. J'ai voulu de l'hospitalité
 Vous laisser la surprise ; ainsi sans qu'on m'attende,
 On vous cherche, on vous dit qu'un monsieur vous demande
 Que c'est un étranger, qu'il est même poudreux,
 Barbu, d'âge moyen, enfin un homme affreux.
 Vous me reconnaissez et votre joie éclate.
 Je vous entends bientôt venir en toute hâte,
 Et nous nous embrassons. Peut-être en ce moment,
 Triste et vous inventant quelque pressentiment
 Bien sombre, vous pensiez que cette solitude,
 S'il faut toujours souffrir, est aussi par trop rude.
 Eh bien, enfant, le ciel vous envoie un appui :
 Nous verrons votre mal, et, de peur que l'ennui
 Dans tout ce désespoir ne soit pour quelque chose,
 Je ne vous lirai pas trop de vers ni de prose.
 Aussi bien nous avons tant de soins plus pressants :
 Vos domaines qu'il faut visiter en tout sens,
 Et la vigne, et les champs où les épis frémissent,
 Mais surtout le jardin dont les fleurs s'embellissent,
 Lorsque l'ami du maître est un ami des fleurs ;
 Puis les fruits qui déjà décèlent leurs couleurs :
 Tout enfin, et, j'espère, à la vieille coutume,
 Sans qu'il me soit fait tort du plus simple légume
 Vous me contez aussi vos projets, vos essais,
 Et discutez à fond les chances de succès,
 Et tout ce qu'à vous-même, ainsi qu'à la patrie,
 Promet de merveilleux l'essor de l'industrie.
 Pour moi, discrètement, j'écoute et je prends part ;
 Ne pouvant conseiller, j'approuve à tout hasard.

Soyez prudent, pourtant : ce n'est pas la routine,
 Mais l'innovation par où l'on se ruine.
 Le soir, après dîner, en fumant ; car, hélas !
 J'ai repris ce défaut qu'on ne maîtrise pas,
 Le soir, à la fraîcheur, l'entretien se prolonge,
 Se recourbe, se brise, ou vers Paris replonge.
 Et jusqu'à mon chevet ne me fait pas défaut.
 bercé par vos accents, je m'endors, et bientôt
 Je rêve que j'anime une charrue immense,
 Traînée à la vapeur, qui laboure, ensemence
 Dix arpents par minute. A ce puissant travail
 Dont malheureusement m'échappe le détail,
 Je puis en peu de temps aplanir la contrée ;
 Je ne vois que sillons et terre labourée,
 De sorte que, moi-même, afin de reposer,
 En un arbre il me faut me métamorphoser.
 Je m'étends à mes pieds ; puis un nouveau partage
 Me fait voler, oiseau, dans mon propre feuillage.
 L'aube me débarrasse, et le jeune soleil,
 Brillant sur la verdure et sur le cœur, vermeil,
 Nous appelle tous deux par la plaine irisée
 Où le vent matinal égrène la rosée.
 Vous allez me montrer quelque site chéri :
 Chemin faisant, la mare et le ruisseau fleuri,
 L'oiseau qu'on fait partir, la corolle qui s'ouvre,
 La plante familière et celle qu'on découvre,
 Quelque beau papillon posé sur le chemin,
 Qui palpite au soleil, et, presque sous la main,
 S'envole mollement ; tous ces trésors humides,
 Qu'éclaire le matin de ses regards limpides,
 Forment aux promeneurs une fête sans fin
 Dont chaque pas nuance et change le dessin

Ou bien, lorsque midi, l'heure splendide et chaude,
 Fait luire chaque feuille ainsi qu'une émeraude,
 Quand la plaine déborde, et que, de tous endroits,
 Monte une brume ardente, alors, au coin d'un bois,
 Sur l'herbe fine, à l'ombre, il est doux de s'étendre.
 C'est un lieu fait exprès pour voir et pour entendre
 Le spectacle des fleurs et le chant des oiseaux :
 Peuplés de nids féconds, les chênes, les roseaux,
 Le troëne en buissons, les saules, les bruyères.
 Tout palpite et s'égaye en notes familières.
 Puis les prés aux regards étalent leur beauté :
 La luzerne ruisselle, et le trèfle argenté
 Se soulève, enrichi de ses houppes pourprées,
 Et, sous le vent léger, les herbes diaprées
 S'effrangent en courbant leurs folâtres épis :
 Les thyrses des sainfoins, sur le mouvant tapis,
 Jettent leur incarnat ; l'aquilée en corymbe,
 Les chrysanthèmes blancs dont s'élargit le nimbe,
 Les étincelles d'or, les flammes des pavots,
 Les bluets rayonnants, tous ces éclats rivaux
 S'entre-croisent, portés sur l'active verdure ;
 La scabieuse rose, où le bourdon murmure,
 Laisse au bord des fossés errer ses fleurs de miel.
 Et, de leur pâle azur imitant notre ciel,
 On voit plus haut encor les fines campanules
 S'offrant comme une mire aux jeux des libellules.
 Car les bois sont voisins, et c'est de leurs abris
 Que jaillissent au jour les insectes épris

Dont l'essaim radieux, qu'une haleine éparpille,
 Comme un écerin vivant sur la plaine petille.

Nous avons admiré leurs folâtres éclairs,
 Suivi les mouches d'or, les papillons divers,
 Et cueilli la cétoine, au sein d'une églantine :
 Alors, vous qui savez où mon esprit chemine
 En vous tournant vers moi, vous me dites : « Voyons,
 Récitez-moi des vers avant que nous partions. »
 J'écoute, et je vous dis ce sonnet que peut-être
 Quelque discours de vous naguère aura fait naître

Il est vrai, j'ai toujours invoqué le soleil,
 Autant que je l'ai pu, j'ai doré de sa flamme
 Le vêtement mobile où se produit mon âme.
 J'ai chanté bien des fois le midi sans pareil,
 Et les feux du couchant, et le matin vermeil :
 Aux plus charmantes nuits où le jardin se pâme
 J'ai préféré l'orage et la foudre qui brame,
 Et l'extase pénible aux douceurs du sommeil
 La muse d'elle-même ainsi vient nous instruire
 La nuit, m'a-t-elle dit, ne sait rien que séduire,
 C'est l'erreur, le mensonge, et l'oubli du devoir ;
 Mais le jour est divin, afin qu'il te pénètre,
 Ouvre-toi tout entier, et qu'on ne puisse voir
 Rien de trouble en ton sein qui craigne l'œil du maître

Là-dessus nous causons. Les poètes aiment
 Nous ouvrent à l'envi des sentiers embaumés
 J'interroge à mon tour, et de nouveau je gronde
 De ce que vous laissez, dans une nuit profonde,
 Soit apathie, ou bien scrupules mal conçus,
 Languir les dons charmants que vous avez reçus.
 Dans tous les champs de l'art nous errons sans entraves,
 Nous élevant parfois à des pensers plus graves.
 Ami, la poésie est tout un monde à part :
 On n'en fait point le tour, et la courbe de l'art
 Ne rentre point sur soi ; c'est une parabole
 Dont la foi nous révèle et la ligne et le pôle

Mais il faut m'arracher à des songes si doux.
 Que vais-je imaginer ? Je suis bien loin de vous,
 Et voici que la pluie et les frimas d'automne
 Ont des arbres éteints dispersé la couronne.
 La feuille à chaque instant vient battre à mes carreaux
 Et le vent fait tomber jusqu'aux grains des sureaux,
 Jusqu'à ces fruits légers ou de corail ou d'ambre
 Dont, à défaut de fleurs, s'illumine septembre.
 Hélas ! six mois entiers jusqu'aux soleils de mai !
 De l'hiver toutefois que je serais charmé,
 Que j'aimerais ce temps de froidure et de brume,
 Si rien que d'un billet que l'amitié parfume,
 Vous m'annonciez ici votre prochain retour,
 Et qu'il s'agit surtout de quelque long séjour
 Vous étiez au départ moins ami du silence,
 Et vous m'aviez flatté d'une double espérance ;
 Mais vous ne venez pas, et vous écrivez peu.
 J'espère encor pourtant en vous disant adieu.



MOILLERON DEL

IMP. DEPIAUX

Saint-Bernard allant fonder l'abbaye de Clairveaux



habitudes, dans son idiosyncrasie. Le modèle a bâillé devant le peintre pendant un certain nombre d'heures, après avoir préalablement endossé le frac noir ou la robe de bal. Son attitude est guindée, empruntée, prétentieuse, et la satisfaction avec laquelle il regarde les spectateurs n'a rien de communicatif.

Le portrait auquel la voix publique a décerné le prix, celui de Mlle M. C., par M. Alexis Pérignon, se recommande par la simplicité, la franchise, le naturel. Cette brune jeune fille, vêtue d'une simple robe de soie, debout, les mains entrelacées, dans une pose sans apprêt et sans recherche, l'emporte sur toutes les beautés décolletées, surchargées de guipures, environnées d'éclatants accessoires. Les tons vrais et solides, l'ombre et la lumière moelleusement fondues, les rayons lumineux sont habilement répartis sur les carnations et sur l'étoffe. M. Alexis Pérignon avait précédemment exposé des compositions importantes, la *Femme adultère*, le *Christ portant sa croix*, l'*Ensevelissement du Christ*; le public avait contemplé avec indifférence ces productions d'un talent sage, mais dénué d'originalité. Qu'a-t-il fallu à M. Pérignon pour conquérir un grand succès? Choisir un gracieux modèle et obtenir une place favorable dans le Salon Carré.

Dans le portrait de Mme de Vesne, le modèle est moins puissant; les étoffes, le satin, l'hermine, sont bien rendus, mais il nous paraît impossible qu'il n'y ait pas exagération dans la mignardise juvénile des formes. Une femme adulte, même en la supposant frêle et délicate, ne saurait avoir l'apparence fluette d'une enfant de douze ans. La figure, nonchalamment étendue sur un fauteuil, présente un raccourci qui en diminue encore les proportions. M. Pérignon aurait pu se rappeler le conseil d'un grand maître: « Lorsqu'un peintre, dit Léonard de Vinci (1), n'a qu'une seule figure à faire, il doit éviter tous les raccourcis, tant des membres particuliers que de tout le corps, parce qu'il serait obligé de répondre à chaque instant aux objections de ceux qui n'ont pas l'intelligence de son art. »

Le portrait de Mlle de B. est très-inférieur aux deux autres toiles de M. Pérignon. La pose est roide et disgracieuse; l'écharpe outremer, jetée sur le bras gauche, contraste peu harmonieusement avec la blancheur de la robe et les tons verdâtres du fond.

(1) Opinione di Lionardo da Vinci, circa il modo di pingere, cap. xciii.

Les tristes portraits que ceux de M. Boulanger! Quel coloris de convention! combien nous plaignons Mme B. et Mlle C. G. d'être exposées à l'intempérie de ce ciel gris de fer, ombragées par ces pampres chocolat. On conçoit que, dans un milieu si délétère, ces malheureuses dames se soient étiolées et que leur teint soit devenu d'un jaune bilieux, que rehaussent des ombres bitumineuses.

Le portrait de Mlle ***, par M. Hesse, en pleine lumière et sur un fond clair, éblouit les yeux par un assemblage de couleurs voyantes, mais ne rappelle aucunement les qualités qu'on avait reconnues, en 1855 et 1856, dans les *Funérailles du Titien* et *Léonard de Vinci délivrant des oiseaux*. Les costumes de fantaisie bariolés comme une mosaïque ne conviennent point aux portraits, où les parties nues et principalement la tête doivent toujours prédominer. M. Alexandre Hesse ne s'est point pénétré de cette vérité axiomatique. Faute de l'avoir comprise, M. Leindecker, en voulant retracer les traits de Mlle Brohan, sociétaire du Théâtre-Français, a fait le portrait d'un déguisement de soubrette, plein de charmes pour ceux qui affectionnent le rouge-cerise et le ponceau.

M. Louis Bauderon, auteur d'une *Annonciation* commandée par le ministère de l'intérieur, a entrepris un portrait de M. Levassor, le jovial chanteur de chansonnettes, le protégé comique qui se métamorphose chaque soir: tour à tour invalide ou conscrit, père noble ou jeune premier, grotesque anglaise ou étudiant de dixième année. Nous connaissons assez M. Levassor pour affirmer qu'il a les traits plus accentués, la physionomie plus caractéristique. Dans la peinture de M. Bauderon, le front, les orbites des yeux, le nez, l'arcade zygomatique, la bouche, les os maxillaires, le menton et sa symphyse, semblent placés sur un plan identique, les méplats de la face ne sont que superficiellement indiqués, et l'ensemble manque de relief.

Les portraits de M. Phelippes, le musicien Panseron, M. D. L., un enfant, sont d'un style sévère et d'une bonne facture. Nous avons remarqué aux expositions antérieures, entre autres œuvres de ce consciencieux artiste, les portraits du docteur Halma-Grand, du statuaire Pradier, du général d'artillerie Tugnot de Lanoye; M. Phelippes s'applique de jour en jour à perfectionner sa manière, et se place au rang de nos meilleurs portraitistes.

M. Jean-Baptiste Guignet nous paraît au con-

traire dégénérer. Il s'adonne au *vanlootage*, il prodigue les draperies et les torsades, il fait balancer les robes et grimacer les visages. Ses portraits de la princesse Lætitia Bonaparte, de Mme L., de Mme la comtesse de P. et de sa fille, sont des chefs-d'œuvre d'afféterie. L'époque de Louis XV elle-même ne nous fournit pas un exemple de poses plus maniérées, de vêtements plus soufflés, d'accessoires plus contournés. Pour aimer le faire prétentieux de M. J.-B. Guignet, il faudrait se complaire aux *Deux sœurs* et au *Domino* de M. Court.

Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Mævi.

Depuis la *Mort de Césur*, M. Court est tombé de chute en chute, et il est arrivé à la *Pose de la première pierre du pont-canal d'Agen*, en passant par la *Pensée triste*, le *Mariage du roi des Belges*, la *Marchande de roses* et le portrait de Christian VIII. Toutefois, parmi les onze toiles qu'il a exposées cette année, — fâcheuse fécondité ! — nous avons distingué le portrait en pied d'un Polonais en costume national. La pose un peu théâtrale de cette figure correspond à l'étrangeté du vêtement ; l'une s'explique par l'autre ; l'artiste a eu le bon esprit de tempérer par une distribution judicieuse de la lumière l'éclat des étoffes, dont il aurait pu tirer parti pour fasciner les yeux.

Trois portraits et deux tableaux de genre sont le début d'un lithographe, M. Alexandre-Marie Alophe, vulgairement connu sous les noms de Menut-Alophe ou d'Alophe-Menut. Sa grande toile, *Bienfaisance, vertu du riche, et Résignation, vertu du pauvre*, aurait pu également s'intituler l'*Aumône*, car elle représente une jeune fille qui, sous le vestibule d'une église, distribue de l'argent à des mendiants. Les figures sont assez correctement dessinées, sauf celle de la jeune fille, dont la tête s'emmanche mal sur l'atlas ; mais le coloris a les défauts qu'on a reprochés parfois à celui de M. Henri Scheffer, la froideur et la monochromie. L'église qui occupe le fond, vue de biais, doit être, si l'on en juge par ses proportions, très-éloignée des premiers plans. Comment l'architecture de ceux-ci se rallie-t-elle au reste de l'édifice ?

Le *Dernier regret*, petit tableau de genre, rentre davantage dans la gamme habituelle du lithographe. Un jeune peintre va mourir ; la phthisie le consume ; il grelotte sur un misérable lit de sangle, dans une chambre mansardée, n'ayant que son chien pour garde-malade et pour

consolateur. Au pied du grabat est la toile qu'il achevait au moment où la maladie l'a surpris. Cette dernière œuvre, la première peut-être, base fragile de ses rêves et de ses espérances, il la contemple d'un œil morne. Que la mort patiente quelques jours seulement, que le délai fatal soit prorogé, et le moribond reprendra ses pinceaux ; il transmettra à ses créations tout ce qui lui reste d'énergie et de vitalité, puis il se résignera, soutenu aux heures de l'agonie par la pensée de ne point mourir tout entier. Triste drame *in extremis* ! drame de misère et d'avenir détruit, dont M. Alophe a parfaitement développé toutes les circonstances pathétiques.

Quelle que soit l'exécution, on peut compter sur un succès populaire quand on choisit des sujets d'un intérêt dramatique. La *Prise de voile*, par Mlle Henriette Cousin, réunit un attroupe-ment assez considérable pour obstruer la circulation. Ce tableau est tout un roman ; en en suivant les indications, on composerait, pour le *Siècle* ou pour le *Constitutionnel* régénéré, une longue série d'attrayants feuilletons. La néophyte, que des religieuses découronnent de son ondoyante chevelure, allait contracter une union selon ses vœux ; mais une autre, une amie d'enfance, aimait son fiancé, et la jeune fille s'est volontairement immolée. Elle entre dans un cloître, la voici au milieu de ses austères compagnes ; sa mère s'agenouille, affaissée par la douleur ; sa sœur pleure dans les bras d'une vénérable religieuse ; des combats intérieurs bouleversent l'heureuse épouse qui profite du sacrifice ; la victime seule est calme, résignée, forte et résolue. Mlle Cousin a groupé heureusement les personnages de cette scène attendrissante. Les têtes sont expressives, le velours, le satin, la bure, sont rendus avec vérité ; mais nous trouvons sa composition trop compliquée. On aurait pu sans inconvénients supprimer l'*épouse heureuse*, qui d'ailleurs, en assistant à la prise de voile, ne fait pas preuve de générosité. Ce tableau a d'assez notables qualités pour trouver place dans la collection d'un amateur ou même dans un musée départemental. Que de tortures préparées à ceux qui l'auront sous les yeux ! Avant d'être impressionnés par la peinture même, il leur faudra lire le commentaire écrit, méditer une page entière du livret. L'art doit, nous le pensons, procéder avec plus de simplicité. Il frappe l'intelligence par l'intermédiaire de la vue, et les faits que ce sens ne peut immédiatement percevoir appartiennent exclusivement au domaine de la littérature.

CONCERT DE LISTZ.

PARMI les gloires qui trônent royalement dans l'empire des arts, le nom de Listz est peut-être aujourd'hui celui auquel il faut le plus reconnaître le puissant privilège de rayonner à chacune de ses apparitions comme un astre toujours nouveau, toujours jeune, toujours fascinateur, et autour duquel se groupent tous les prestiges d'un succès populaire dans le monde entier. Ce jeune homme, dont les premiers pas dans la carrière étaient des marches triomphales par l'Europe, à l'âge où un enfant monte à peine sur les bancs du collège, est du petit nombre de ceux qui, comme Mozart, ont justifié par une progression ascensionnelle les espérances de leurs débuts, et dont le talent, en se développant avec les années, atteint l'apogée de l'art.

On peut dire que c'est à Paris que Listz a commencé sa réputation : après avoir étudié les principes de la musique avec son père, il voulut entrer au Conservatoire, mais le *règlement* s'opposait à l'introduction d'un étranger dans l'établissement national. On a dit que Listz était élève de Czerny. Il est vrai que ce célèbre pianiste lui a donné des conseils ; mais qui peut se dire le maître de celui qui sait et fait ce que nul ne lui a pu apprendre ? C'est à Paris aussi que Listz, tout enfant, a donné son premier essai de composition musicale dans l'opéra de *Don Sanche*, qui fut représenté en 1825 ; Adolphe Nourrit, alors au milieu de l'éclat de son succès, apporta dans ses bras le jeune auteur qui fut accueilli par des bravos frénétiques.

Paris, qui est sa seconde patrie, se plaît à tenir note de ses succès. Aussi, après ses nombreuses excursions, revient-il presque toujours se retenir au foyer de cette civilisation où les palmes germent si belles et si dorées, où se portent les défis entre les grands dans le champ clos des arts dont le jugement dicte les arrêts de l'Europe.

Listz, en arrivant cette année, se trouvait dans une fièvre d'inspiration ; il avait besoin de faire au public ses confidences d'artiste, de convier à lui l'élite du monde pour lui jeter ses jeunes

enchantelements. Il a donc donné concert. Mais lorsqu'il *donne concert*, Listz ne réunit pas deux ou trois sommités musicales à la mode dans les salons pour entremêler de romances ou duetti rebattus les morceaux qu'il jouera en présence d'une centaine d'individus rassemblés dans ce qu'on appelle une salle de concert. Non ! Listz prend un théâtre, le plus grand est le meilleur : il met son nom seul sur l'affiche, annonce sept ou huit morceaux, et réunit tout ce qu'il y a d'éminent dans les arts, dans les lettres, dans les sciences, dans la diplomatie, dans le monde élégant pour se faire un triomphe digne de lui.

Ainsi que le premier, son second concert a rempli la salle des Italiens. En commençant par le chef-d'œuvre des ouvertures de Rossini, Listz a semblé vouloir rendre hommage au grand maître italien avec lequel il peut s'honorer d'une admiration réciproque. Le piano a fait oublier l'orchestre de l'Opéra. Il semblait que le clavier prenait successivement l'inflexion des divers instruments, dont toutes les rentrées, les traits saillants, les chants distincts, étaient rendus avec une netteté inouïe. Quelques artistes de l'Opéra ont trouvé que Listz jouait cette ouverture un peu vite... Je le crois bien !... Mais au milieu de cette rapidité, de cette fougue énergique et juvénile, il n'est pas une nuance délicate, pas une finesse qu'il manque. Il sait

Passer du grave au doux...

Pouvait-il le mieux prouver que dans cette délicieuse *Tarentelle* de Rossini ? Sous les doigts de Listz c'est tout un tableau joyeux, toute la fête di *Piedigrotta* en mouvement.

On ne saurait trop admirer avec quelle intelligence exquise l'artiste interprète la pensée poétique. Dans l'ouverture de *Guillaume Tell*, on sentait la mâle énergie du montagnard guerrier ; dans la *Tarentelle*, la vivace et festoyante insouciance du lazzarone danseur. Dans la *Sérénade* de Schubert, c'était bien l'amant rêveur qui espère et qui prie. Le grand morceau sur *Robert le Diable* est une œuvre capitale empreinte d'un génie à part. D'abord la science musicale qui le distingue est immense. Après avoir pris successivement plusieurs thèmes, les avoir brodés, ornés, fugués, modulés, retournés de toutes les plus belles façons du monde, l'artiste les groupe ensemble, et fait entendre à la fois deux thèmes qui se dialoguent et se confondent contre-pointés l'un sur l'autre avec un art merveilleux. Puis à chaque instant revient imperceptible ou accentué le

thème de la fameuse *Valse infernale* qui se mêle toujours à l'autre motif, comme la pensée dominante de l'œuvre qui est bien infernale en effet. Ce morceau est un chef-d'œuvre de composition. Science, originalité, charme, puissance, esprit, tout y est extraordinaire. Quant à l'exécution, on ne peut pas dire qu'elle en soit difficile : elle est impossible ; l'auteur est à coup sûr l'unique exception à la règle. Au milieu du tourbillon de difficultés prodigieuses et charmantes, incompréhensibles et saisissantes de ce magnifique morceau, on a remarqué certaines gammes chromatiques *en sixtes* qui ont enlevé l'auditoire. Pour se reposer de ses grandes pages, Listz a joué des fragments de son album du *Voyageur*. Ces fantaisies, placées là comme ferait un vase précieusement ciselé de Benvenuto dans un entre-colonnement gigantesque, variaient délicieusement le programme. On retrouve dans ces poétiques esquisses cette rêverie du voyageur qui cherche à retracer dans les inspirations de son art les souvenirs, les impressions de son individualité, au milieu des scènes diverses et des aspects différents de la nature. Rien n'est plus agréable que ces caprices lyriques indépendants de toute forme arrêtée qui expriment les sentiments intimes de l'artiste et sont pour ainsi dire un reflet lumineux de sa pensée. L'élégance extrême, la légèreté scintillante de ce toucher ailé éblouissent complètement l'auditoire qui ne peut que crier bravo à vingt reprises.

Dans le choix que Listz fait pour sa musique, il n'y a pas de parti pris : tantôt c'est le roi des maîtres modernes qu'il traduit et exploite, tantôt ce sont les anciens dont il s'inspire. Ses compatriotes (les Allemands) lui offrent leurs thèmes tour à tour avec les nouveaux venus Italiens. Après Rossini, Meyerbeer et Schubert, c'est Pacini, à qui il a emprunté son délicieux air de la *Niobé* pour en faire une fantaisie charmante. Cet air, que Rubini chantait si divinement dans la *Straniera*, est un des plus beaux morceaux de la jeune école italienne. La mélodie élégante, bien coupée et expressive, se prête à merveille aux développements des variations. Listz en a profité. On n'écrit rien de plus éclatant ; à côté des difficultés les plus hardies se trouve ramené habilement un chant suave et mélancolique. On peut dire qu'on entend les paroles vibrer sous les doigts du pianiste.

Là devait se terminer le concert ; mais l'enthousiasme du public n'était pas rassasié de huit morceaux de piano ; on criait *bis* de toutes parts.

Listz, qui ne sait point se faire prier par le public, se mit à jouer sa grande fantaisie sur *Don Juan*. On n'aurait pas cru, à l'entendre si énergique, si expressif, si mâle, si spirituel, si léger, qu'il venait pendant une heure et demie d'arracher pour ainsi dire des entrailles de son piano une foule d'inspirations et d'effets plus grands, plus majestueux, plus étonnants les uns que les autres... C'est là le propre de l'artiste véritablement grand.

Et si, en effet, on dit avec raison que parmi les premiers maîtres Listz est un grand artiste, ce n'est pas seulement parce que l'instrument qu'il a choisi a multiplié ses ressources sous ses mains savantes, parce que le piano a créé des secrets d'exécution pour les lui confier à lui seul, parce qu'enfin il est un virtuose incomparable, mais c'est bien aussi parce que cet art d'exécution merveilleux n'est pour lui qu'un moyen d'interprétation artistique d'un idéal sublime dont la source est en lui. Poésie, peinture, musique, rêverie, pitié, tous les sentiments, tous les arts semblent se résumer dans sa musique. Il y a tel morceau dont le grandiose semble un géant taillé en marbre. Tantôt c'est un paysage rêveur avec un vaste horizon, tantôt un portrait élégant, tantôt une poésie coquette, ou un souvenir triste d'une pensée tendre, ou l'écho joyeux d'une fête pompeuse ; toutes les ressources de son art, il les centuple, il en multiplie innombrablement les combinaisons, accumulant à plaisir les difficultés pour en triompher cavalièrement, afin d'arriver à l'expression d'une pensée toujours saisissable. Toutes les nuances, tous les genres lui sont familiers. La grâce, l'énergie, la mollesse tendre, une âpreté quelquefois indomptable se succèdent sous ses doigts comme dans sa pensée avec une souplesse, une variété, une élégance incroyables. On ne saurait comparer son génie qu'à un prisme mobile qui réfléchirait à chaque instant, et avec un prestige nouveau, une combinaison merveilleuse de couleurs et de formes poétiques dont l'attrait serait irrésistible et enchanteur.

L'élite du monde parisien et une foule de notabilités se pressaient à cette dernière solennité. A divers intervalles le héros de la fête venait causer avec la princesse de L., la comtesse de S., le comte d'Ap. ; c'était le prince des artistes au milieu de ses amis.

A la fin de la soirée, les plus nobles mains l'ont couvert de fleurs. Rien n'a manqué à son triomphe.

EMILIEN PACINI.



DEPUIS le jour où nous avons écrit notre dernière revue dramatique, l'indisposition de Mlle Rachel a pris un caractère plus grave : il ne faudra plus de longtemps penser à la *Catherine II* de M. Romand. Durant toute une semaine les bruits les plus alarmants ont circulé sur l'état de santé de la jeune tragédienne : les pessimistes assuraient que, malgré sa bonne volonté, il ne lui serait plus possible de reparaitre sur cette scène où si longtemps elle a triomphé ; sa constitution délicate, usée avant l'âge, lui commandait le repos le plus absolu. Ainsi auraient disparu Hermione, Roxane, Camille, Monime, Bérénice, Phèdre, Emilie, Pauline, toutes ces grandes héroïnes à qui elle avait rendu la vie glorieuse du théâtre ! Mais ces prévisions étaient exagérées. Si Mlle Rachel est fatiguée, elle n'est cependant point encore assez malade pour devoir renoncer à son art. Elle-même a sollicité un congé de trois mois. Ce congé, déjà trop long pour les amis de son talent et de notre premier théâtre littéraire, lui permettra de rendre à sa santé la force nécessaire à l'exercice d'une profession qui demande des combats toujours nouveaux. Peut-être même pourra-t-elle utiliser cette retraite momentanée par des études et des excursions intelligentes dans ce domaine de la tragédie où les actrices qui l'ont précédée ont laissé tant de souvenirs. Peut-être aussi y puisera-t-elle le courage d'aborder enfin le drame, la plus sincère manifestation du génie moderne, et cherchera-t-elle dans les œuvres du présent les succès qu'elle n'a voulu devoir qu'au passé. C'est ainsi que souvent un artiste puise dans un repos, d'abord regrettable, l'inspiration qui réchauffe et l'audace qui soutient, et retrempé par le silence et la méditation, sort-il de sa retraite plus vigoureux et plus complet.

Mais si Mlle Rachel, après cette absence de trois mois, était incapable de remonter sur la

scène, nous n'hésitons pas à le dire, elle laisserait vide une place que nulle encore ne pourrait remplir. Encore une fois se fermerait le sanctuaire de l'antique tragédie, encore une fois les œuvres éloquentes de Racine et de Corneille n'auraient plus d'interprète. Ce serait une perte bien fâcheuse et que chaque jour nous ferait sentir plus cruellement. Mais rien encore ne le présage, et nous devons en éloigner la pensée ainsi qu'un mauvais rêve.

M. Romand trouvera dans cette retraite le temps de revoir son œuvre à laquelle, dit-on, il veut supprimer un acte et faire subir quelques modifications.

On assure que l'engagement de Mlle Doze est signé de nouveau. La blonde ingénue rentre au bercail après s'être un temps égarée en Italie. Entre elle et le comité il y a eu un long échange de lettres ; après la correspondance se sont ouvertes les conférences, et l'on s'est entendu après les négociations, chose qui n'a pas laissé de nous surprendre. Mlle Doze, partie comédienne, revient poète. On ne sait si nous devons cette transformation au ciel de l'Italie, ou si l'habitude de murmurer les grands vers de nos auteurs classiques a lentement assoupli son esprit aux formes de la poésie. Un jour elle s'est surprise rimant, et le sonnet tombait de ses lèvres comme au temps où Pétrarque immortalisait Laure. C'est maintenant Laure qui est poète. Si la Comédie-Française avait décliné les propositions qui lui ont été faites de la part de Mlle Doze, nous compterions certainement un bas-bleu de plus. Peut-être devrions-nous des remerciements à la Comédie-Française.

L'Odéon, après que Mlle Georges se sera retirée, donnera la première représentation de l'*Antigone* de Sophocle, traduite littéralement. Cette fameuse tragédie sera jouée ainsi qu'on la voyait au théâtre d'Athènes : costumes et décors

seront fidèlement reproduits ; il est même question de faire chanter les chœurs selon la mode antique. Une telle représentation ne saurait manquer de piquer vivement la curiosité. C'est la première fois, nous croyons, qu'un spectacle aussi singulier aura été offert aux Parisiens. Déjà, au théâtre Royal de Berlin, le roi Frédéric-Guillaume a donné à sa cour le spectacle d'une tragédie grecque dont la musique chorale avait été écrite par l'illustre Mundeeshon-Bartholdi ; l'effet, dit-on, en a été immense. Nous ne savons si, à Paris, ville où les choses les plus futiles sont traitées parfois très-sérieusement à la condition de traiter souvent avec une grande légèreté les événements les plus sérieux, nous ne savons, disons-nous, si le résultat répondra à l'attente de la direction ; mais quel qu'il soit, c'est à la presse de soutenir et d'encourager des tentatives qui témoignent d'un amour sincère de l'art et tendent à populariser en France les chefs-d'œuvre de l'antiquité.

Si Mlle Georges quitte le second Théâtre-Français, Bocage vient d'y être engagé. Nous croyons que le théâtre et l'artiste gagneront tous deux à cette association. M. Bocage fera probablement sa rentrée après les vacances par le *Diogène* de M. Félix Pyat, qui lui en a confié le rôle principal.

Duprez a fait sa rentrée à l'Académie royale de musique dans *Dom Sébastien de Portugal*. Les plus sympathiques applaudissements ont accueilli notre premier ténor qui nous est revenu tel qu'il était parti ; les brouillards de l'Angleterre, qui lui ont ménagé tant de couronnes, n'ont point altéré cette voix expressive qu'anime une si parfaite méthode. Notre premier ténor a une longue carrière à parcourir encore, et l'art et le public ne peuvent qu'y gagner.

M. Mengis, qui avait déjà paru dans *Charles VI*, a fait son second début dimanche dernier dans *les Huguenots*. Nous croyons cette tentative prématurée, et il ne nous semble pas que le jeune débutant se soit tiré plus à son avantage du rôle de Raoul que de celui du dauphin. Pour aborder ce rôle formidable, un des plus difficiles qui soient à la scène, et qui demande autant de puissance que de savoir, il faut plus d'études musicales que M. Mengis ne paraît en posséder. Ce n'est pas après quinze ou dix-huit mois tout au plus que l'on peut lutter avec ces rôles qui veulent à la fois l'intelligence et la vigueur. A notre sens, le ténor que la Suisse nous a envoyé a montré trop d'audace. Ce n'est pas la voix qui

manque, bien que cette voix, toute semée de sons de gorge désagréables, n'ait pas un volume bien considérable, c'est surtout la science et l'habileté qui lui font défaut. On comprend vite que l'artiste n'est pas maître de son art, qu'il hésite, tâtonne et chante un peu au hasard.

En faisant la part du trouble où jette toujours une première audition, il nous reste encore la conviction que M. Mengis a débuté trop tôt. L'impatience perd aujourd'hui beaucoup d'artistes. M. Mengis a des qualités ; si sa voix est faible et sans portée dans le médium, ses notes de tête ont à la fois de la douceur et de l'éclat ; le travail doit atténuer ses défauts et améliorer ses qualités ; qu'il y songe, à ce prix seulement il pourra se maintenir dans la carrière à laquelle il s'est voué.

Ce même jour, M. Serda, que nous avons déjà vu à l'Opéra, rentrait par le rôle de Marcel. On connaît la voix puissante de ce chanteur ; l'étude et l'exercice ont assoupli sa rudesse, et dans plusieurs parties de son rôle il a recueilli des applaudissements mérités, notamment dans l'air de la bénédiction, au cinquième acte. Nous croyons que M. Serda pourra rendre des services utiles à l'Académie royale de musique ; son engagement prouve de la part de l'administration le désir sincère de renforcer son personnel.

Les dernières nouvelles de Berlin laissent présumer que M. Meyerbeer est à jamais perdu pour la France. Le roi lui ayant offert l'intendance générale des théâtres royaux à condition qu'il renoncerait à travailler pour le grand Opéra de Paris, l'illustre compositeur, après quelque hésitation, a, dit-on, accédé à la demande de son souverain. Ainsi disparaissent les espérances fondées sur le *Prophète* et l'*Africaine*, espérances si souvent déçues déjà.

Nous n'acceptons pas ce bruit comme le dernier mot de M. Meyerbeer ; bien des fois, déjà, il nous est venu d'outre-Rhin de ces bruits sinistres de retraite et de renonciation ; puis, quand l'automne rougissait les pampres au flanc des coteaux, le maestro rendait encore visite à ce Paris qui lui a tressé ses plus éclatantes couronnes. Il nous paraît impossible que M. Meyerbeer repousse toute pensée de donner la vie aux partitions mystérieuses qu'il a mises sous le boisseau ; il se doit à lui-même, il doit au soin de sa gloire engagée, à Paris où tant de triomphes ont immortalisé son nom, de dégager son œuvre du silence et de l'obscurité. Si Rossini ne cherche plus les gloires du théâtre, c'est que Rossini ne produit plus : s'il

écrivait encore, demain les théâtres s'empliraient à l'appel de son nom. Dans l'incertitude où il est de l'avenir, l'Opéra va s'occuper activement de *Richard en Palestine*, de M. A. Adam, qui passerait avant *Jeanne la Folle*, de M. Donizetti.

Après une courte indisposition de Mlle Lavoye, l'Opéra-Comique a repris le cours des représentations de *la Sirène*. Chaque soirée fait mieux goûter les excellentes qualités de ce charmant ouvrage, un des meilleurs qui soient tombés de la plume de M. Auber. Mme Anna Thillon va prochainement partir pour Londres, sa ville natale, où sans doute les Anglais lui préparent les plus flatteuses ovations.

Bouffé vient de reprendre, aux Variétés, l'une des pièces de son ancien répertoire, *le Père Tur lututu*. Ce n'est certes pas un vaudeville d'un bien grand mérite, mais l'acteur y met un art si charmant, tant de bonhomie et de finesse, qu'on ne se lasse pas de l'applaudir. Bouffé compte encore bien d'autres rôles dans son répertoire, deux entres autres où il obtint au théâtre du boulevard Bonne-Nouvelle un succès éclatant : *les Enfants de troupe* et *l'Abbé galant* ; il les reprendra sans doute tour à tour, et ce seront tour à tour des plaisirs nouveaux.

On a donné au Vaudeville une petite pièce en un acte, *la Gazette des Tribunaux*, où Bardou se montre excellent comédien. Un bon propriétaire, jadis paisible en son foyer, s'est abonné à la terrible gazette, il s'est accoutumé à la lire chaque matin, et, depuis lors, l'inquiétude et la peur se sont assises à son chevet. M. Moulinot tremble sans cesse, tremble toujours. Ce ne sont partout que voleurs, assassins, bandits ; il frémit quand une porte s'ouvre, il frémit encore lorsqu'un inconnu l'aborde, il s'épouvante s'il aperçoit un petit paquet de poudre blanche. MM. Marc Michel et Laurencin ont eu une heureuse idée en mettant à la scène un des types les plus vrais et les plus curieux de notre époque. Le retentissement peut-être fâcheux qu'ont eu certains crimes fameux, la publicité dramatique qu'on s'est plu à donner aux choses judiciaires, ont eu pour résultat d'effrayer les imaginations faibles, de semer la terreur dans les esprits craintifs. Beaucoup de gens ont tiré de ces récits la conclusion que notre société est en proie aux associations les plus infernales, et que mille dangers menacent la vie et la fortune des citoyens ; il est bon de leur faire voir le côté ridicule de cette terreur et de flageller cette épouvante avec le fouet de l'épigramme. Les deux auteurs ont rempli cette tâche

avec esprit, et Bardou, dans le rôle de M. Moulinot, les a secondés merveilleusement.

Le bruit a couru quelque temps que Mlle Déjazet allait quitter le théâtre du Palais-Royal. On disait que le traité, expirant à la fin du mois, ne serait pas renouvelé. Ainsi devait s'envoler de son nid l'hirondelle, après tant de jours heureux. Le divorce de l'actrice et du théâtre était un malheur pour tous ceux qui aiment la verve, la gaieté, l'esprit. Une lettre écrite aux journaux par Mlle Déjazet nous a rassuré. Frétillon ne quitte pas le Palais-Royal.

On dit, chose incroyable, que les affaires du Gymnase sont à la veille d'un arrangement. Après mille pourparlers inutiles, après les offres de M. Lockroy, qui avait avec lui les actionnaires, mais qui n'avait pas M. Poirson ; après les tentatives de M. Lubize, qui avait pour lui M. Poirson, mais qui n'avait pas les actionnaires ; après mille combinaisons aussitôt mortes que nées, voilà que M. Montigny se présente. M. Montigny a pour lui les actionnaires et M. Poirson. A cet arrangement il ne manque plus que la sanction ministérielle. Puisse une combinaison, qui donne satisfaction à tous les intérêts et mette un terme au provisoire, arriver enfin à sa conclusion ! L'avenir d'un théâtre y est engagé, et un théâtre, on le sait, donne du pain à plus de cent familles !

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin veut, dit-on, donner plus de développement à la partie chorégraphique. Un de ses directeurs est parti pour Londres, à l'effet de s'entendre avec M. Perrot, auquel l'exécution du plan nouvellement conçu serait confiée. Rien encore n'a été décidé à ce sujet.

M. Dupeuty a donné, au théâtre de la Gaîté, un drame-vaudeville en cinq actes, *Louise et Louison*, qui n'a pas continué le succès de *la Bohémienne de Paris* et de *Stella* surtout. Il s'agit cette fois encore d'une jeune fille séduite, que la honte et le désespoir conduisent au suicide. Sauvée au moment où elle allait perdre la vie, elle reconquiert à la fois et la tendresse de son père et le cœur de son amant, le pardon et l'espérance. Toute cette histoire, délayée en cinq actes, a médiocrement attendri le public. Les éléments en sont usés ; les moyens dramatiques manquent d'imprévu et d'originalité ; les détails sont communs, et les caractères, d'une couleur uniforme, n'ont pas plus de fermeté que l'action. Les directeurs du théâtre de la Gaîté sont trop habiles pour ne pas se hâter de préparer un autre ouvrage, et le succès, qui leur a été infidèle une fois, leur reviendra bientôt. A. A.

HISTOIRE

DES

PROCÉDÉS DE LA PEINTURE A FRESQUE.

3^e article.

DE LA PEINTURE ET DES RETOUCHES.



l'ÉTUDE des procédés des Allemands pour la partie purement mécanique de l'art de peindre à fresque ne peut être que très-profitable, et l'on peut apprendre d'eux, sans visiter l'Italie, tous les détails de l'exécution matérielle. Mais pour ce qui regarde le maniement gracieux de la brosse et l'effet pittoresque de la peinture, la connaissance des ouvrages des grands maîtres est indispensable. Je ne parle pas des travaux des artistes modernes dont le faire est lourd et maniéré au dernier point. Les seuls modèles à suivre sont les fresques italiennes anciennes dont l'examen attentif révèle autant de dissemblances et de manières spéciales qu'on en remarque dans les tableaux à l'huile des mêmes artistes. La même indépendance d'esprit les inspirait dans un art comme dans l'autre, et une diversité infinie dans les résultats

témoigne partout de la puissance de leur génie.

Toutes les qualités d'exécution qui ont un nom dans la peinture à l'huile se retrouvent dans les fresques des vieux maîtres. Nous y trouvons la transparence, l'opacité, la richesse du coloris, la peinture empâtée et même massive à un degré que ne sauraient offrir les tableaux à l'huile; ici c'est la netteté limpide, calme et élégante des peintres romains et florentins; là c'est la splendide variété de tons des Vénitiens. Il y a telle fresque ancienne comparable pour la chaleur du coloris et la hardiesse de la touche aux toiles les plus pittoresques de Rembrandt.

Nous avons déjà signalé les ouvrages en détrempe des anciens maîtres. On y voit qu'en préparant à fresque ces peintures mixtes, ils employaient d'habitude certaines couleurs totalement différentes de la teinte en détrempe qui devait être appliqué par-dessus. Ainsi, pour obtenir une teinte bleue, c'était un rouge foncé qui se posait presque invariablement comme

dessous, et cet usage fut généralement suivi jusqu'à Raphaël (1). Dans les peintures de Giotto au Campo-Santo de Pise, il semble au premier aspect que le plâtre a d'abord été coloré en noir. Je n'ai pas eu le temps d'apprécier ces ouvrages assez complètement pour trancher la question ; mais il y a, au palais Farnèse, un plafond de Daniel de Volterre, où il a recouvert de couleur bleue en détrempe une couche de noir appliquée à fresque.

Dans une fresque d'André Mantegna de l'église de Padoue, les *Eremitani*, le bleu de ciel est en partie altéré et même complètement décoloré, tandis que le bleu des draperies s'est comparativement très-bien maintenu. Cela prouve que le peintre avait employé, par économie, différentes qualités de bleu, et l'on rencontre en Italie beaucoup d'autres exemples du même fait. Le procédé indirect dont nous venons de parler ne fut pas mis en usage pour le bleu seulement, dans la fresque de Raphaël, la *Dispute du saint sacrement*, le cardinal Bonaventure est vêtu d'une robe pourpre foncée peinte sur une couche de rouge pur. Il est bon de remarquer que ce prélat appartenait à l'ordre des Franciscains, dont le brun est la couleur distinctive, et peut-être que cette robe, originairement brune, ne doit sa nuance indécise actuelle qu'à l'altération causée par le temps. Il est probable pourtant que cette pratique avait pour but d'obvier à un inconvénient pareil, ou bien c'était pour obtenir des tons plus harmonieux. Raphaël, dans ce même tableau, a dû se conformer à cette méthode de peindre les bleus en détrempe sur des fonds rouges appliqués à fresque, et ces bleus se sont parfaitement conservés. Dans l'*Ecole d'Athènes*, les bleus sont peints entièrement à fresque, et ils sont tous passés ou peu s'en faut. Il en est de même dans toutes les fresques italiennes anciennes ou modernes dont les auteurs ont suivi cet exemple. Mais dans les grands ouvrages dont il orna plus tard les chambres du Vatican, Raphaël, sans doute mécontent de la crudité de ton de ces bleus appliqués sur le plâtre humide, revint à l'emploi des deux couleurs rouge et bleue.

Il paraît qu'on se servait alors le plus souvent d'un bleu végétal, car dans un grand nombre de

peintures il a dégénéré en un vert brillant. Il est certain que le cobalt et l'outremer n'exigeraient pas une semblable préparation et seraient à l'abri de ces changements funestes. Mais on sait que l'outremer est d'un emploi beaucoup trop dispendieux, et le cobalt employé à fresque est d'un ton dur et cru. Guido Reni et les Carrache paraissent s'être servi de préférence de cette dernière couleur qui produit dans beaucoup de leurs ouvrages des disparates choquantes, soit par la raison que nous venons d'énoncer, soit parce que les autres couleurs ont subi l'effet du temps, tandis que le cobalt y a résisté, ou même a augmenté d'intensité.

Le Dominicain a fait dans ses fresques un fréquent usage de la détrempe. Le Guerchin, au contraire, s'en est presque partout abstenu, et ses bleus pourtant, exécutés à fresque, sont parfaitement réussis, d'une nuance chaude et pourprée, et toujours en concordance de ton avec les autres couleurs. Il se servait probablement de smalt ou bien de cobalt mélangé de rouge, tel que du colcotar (1). On en voit un exemple frappant à Bologne, au palais Zampieri, où l'harmonie parfaite d'une fresque de cet artiste, associée aux ouvrages de ses maîtres qui décorent les autres salles, repose et charme l'œil fatigué, blessé par l'effet dur et criard des peintures voisines. Le même contraste ressort de la comparaison de l'*Aurore* du Guide, au palais Rospigliosi, où les bleus sont immédiatement appliqués sur le plâtre, avec celle de Guerchin, qui a pratiqué l'emploi des dessous à la villa Ludovisi.

Nous avons déjà parlé de l'usage où l'on était de faire des retouches aux peintures à fresque, surtout dans les parties ombrées, lorsqu'elles étaient sèches, et ces retouches sont faciles à reconnaître dans plusieurs tableaux. En général elles sont un peu plus sombres que les parties environnantes, et tandis que la plupart des fresques offrent à l'œil un certain poli, un certain luisant indépendant de toute cause de frottement, les endroits retouchés sont invariablement mats. Je citerai pour exemple les évangélistes du Dominicain dans l'église de Saint-André della Valle, à Rome, qu'on sait positivement avoir été retouchés à sec. En les examinant sous différents angles de vision, la surface peinte présente à l'œil le reflet d'un brillant vernis, à l'exception de quelques places mates et ternes qui signalent évidemment

(1) Plusieurs artistes italiens pensent qu'on préparait quelquefois les teintes bleues à l'aide d'une couche de terre verte, et les exemples fréquents de cette nuance verdâtre m'avaient fait adopter d'abord leur opinion ; mais un plus mûr examen m'a convaincu que c'était partout le résultat de l'altération de bleus mal fabriqués.

(1) Tritoxyde rouge de fer résultant de la distillation du sulfate de fer.

les retouches effectuées, surtout dans les ombres des aisselles et dans les plis les plus creux des draperies.

Il paraît, du reste, au moins d'après l'exemple que je vais citer, que ces retouches à la détrempe résistent mieux que la fresque pure à l'action de l'humidité. Les peintures modernes exécutées à la villa Massimi, à Rome, par le professeur Schnorr, ont beaucoup souffert des émanations humides du sol, au point de ne plus présenter que des contours nuageux et un aspect diaphane, tandis que toutes les retouches auxquelles l'inexpérience de l'auteur l'avait entraîné sont encore visibles et font l'effet d'autant de taches noires. M. Schnorr m'a dit s'être servi pour l'application de sa couleur de jaune d'œuf délayé dans du vinaigre.

Certaines parties des ouvrages de Raphaël portent aussi l'empreinte de retouches à la détrempe, évidemment de sa main, et dont la teinte s'est assombrie. Ainsi dans l'*Ecole d'Athènes* c'est par ce procédé qu'il a peint des touffes de cheveux débordant l'ovale d'une tête. L'exécution de semblables détails semble en effet, au premier abord, offrir aux peintres de fresque une excessive difficulté. Il y a aussi à Milan, dans un tableau de Gaudenzio Ferrari, une femme avec de longs cheveux épars, et le raccord du plâtre opéré le long de ces tresses est d'un effet déplorable. Cependant les artistes allemands enseignent l'art d'éviter ce défaut sans recourir à l'emploi de la détrempe, en peignant les tresses déroulées en même temps que le fond et la tête le lendemain, et en ménageant le raccord dans la masse des cheveux. La pratique est la même pour l'extrémité du feuillage des arbres.

Pour revenir à Raphaël, ses tableaux d'*Héliodore*, d'*Attila*, du *Miracle de Bolsène* et de la *Délivrance de saint Pierre*, semblent avoir été peints exclusivement à fresque, sauf quelques légers détails dont nous avons déjà fait mention. Il y a dans la première de ces compositions une partie qui tranche désagréablement sur tout le reste. Ce sont les figures qui portent le fauteuil du pape et qu'on sait être des portraits de plusieurs amis de Raphaël. Ces figures portent moins le cachet de sa manière que de celle de Pordenone. L'ostentation de laisser-aller et de fougue de pinceau qui s'y remarque contraste de la manière la plus frappante avec la manière calme et noble de Raphaël. Les lumières sont beaucoup plus empâtées et semblent avoir reçu un glacis, tandis que les nombreuses retouches en détrempe, évidemment

superposées aux teintes primitives, sont très-obscurcies. Cette aggravation de ton est du reste la seule différence qui distingue cette partie du tableau relativement à la conservation de la couleur.

M. Orsel, qui a examiné avec le plus grand soin la fresque du *Jugement dernier* de Michel-Ange, s'est assuré qu'elle a dû être retouchée en maint endroit à la détrempe, et il n'hésite pas à attribuer ces retouches à l'auteur lui-même. La détrempe ayant considérablement noirci, a modifié tout à fait le ton général du tableau. Toutefois il se pourrait que la fumée des cierges y ait aussi beaucoup contribué. M. Orsel ajoute que les retouches de ce grand ouvrage sont toutes exécutées en hachures, et il faut conclure de ce fait joint à tout ce qui précède, que l'usage des retouches dans les fresques anciennes était d'une application aussi fréquente que perfectionnée. Mais comme le travail des hachures est très-souvent aussi employé dans la peinture à fresque, il sera toujours assez difficile d'y préciser l'existence ou l'absence des retouches à la détrempe. Les hachures, comme indices de retouches, se retrouvent dans un grand nombre d'ouvrages importants, par exemple dans la madone *del Sacco*, d'André del Sarte, à Florence. Quant à la fresque de Michel-Ange, il n'est pas probable que Daniel de Volterre, qui fut chargé d'y ajouter certaines draperies, se soit permis de retoucher les figures.

Pour éclairer la discussion sur le système communément suivi par les anciens peintres, je dois citer encore l'emportement auquel se livra le Florentin Franciabigio au sujet d'une de ses fresques du vestibule de l'église de l'Annonciade découverte prématurément à l'occasion d'une fête religieuse. L'artiste prétendait que son tableau n'était pas terminé. Cependant il l'était, à ne considérer que le travail de la fresque, puisque tout l'enduit était recouvert et peint, et l'on ne saurait attribuer le mécontentement du peintre qu'à son intention préméditée de le retoucher à la détrempe.

De tous ces exemples et de beaucoup d'autres il résulte évidemment que l'usage de la détrempe, bien qu'il soit tombé en désuétude à mesure que l'art de la fresque faisait plus de progrès, n'a pourtant jamais été complètement abandonné, et l'on peut raisonnablement douter que, jusqu'à l'époque des Carrache, il y eut une seule peinture murale exclusivement exécutée à fresque. Il est vrai que par la suite des artistes plus modernes ont été conduits par sympathie pour leurs modè-

les à revenir aux anciens procédés. Ainsi Pintur-
rechio a certainement exécuté en détrempe une
grande partie de ses fresques de Sienné. Toute-
fois l'opinion de M. Orsel est que ces peintures
ont été retouchées à l'encaustique, et certaines
inductions sont favorables à cet avis. Ainsi, dans
une chapelle du palais vieux, il y a d'autres fres-
ques de Ridolfo Ghirlandajo que M. Marini a été
récemment chargé de nettoyer, et ces fresques,
m'a-t-il dit, avaient été glacées, selon sa propre
expression, avec quelque chose d'onctueux,

Spello s'est également servi de la détrempe en
mainte occasion. Ainsi le pavé de ses intérieurs
est peint à fresque, en blanc en teinte plate, et
c'est évidemment quand cette teinte a été sèche
que l'artiste a tracé par-dessus, à la détrempe, les
divisions des pierres et appliqué les couleurs qui
varient le dallage. Le même peintre, dans des
ouvrages de l'église d'*Araceli*, à Rome, a mis en
pratique le vieil usage de préparer à fresque et
de colorer ensuite le tout à la détrempe. Enfin
dans tous ses ouvrages sur plâtre, les premiers
plans, les végétaux, les fonds et probablement
aussi les ciels sont complètement peints à la dé-
trempe.

Dans l'église de Saint-Onuphre, à Rome, il y
a des fragments de Balthazar Peruzzi peints d'a-
près l'ancienne méthode; et le bel ouvrage de Me-
lazzo de Forli, actuellement transporté sur toile
et placé au Vatican, témoigne encore du grand
usage de la peinture en détrempe. Ce dernier
tableau est dans un excellent état de conserva-

tion. Les Gênois finirent par abandonner complè-
tement la fresque pour lui substituer la dé-
trempe, et sous ce rapport leurs peintures mu-
rales forment une classe pour ainsi dire spé-
ciale. Du reste il est impossible de révoquer en
doute la solidité et la durée de cette sorte de pein-
ture, abstraction faite des autres objections sou-
levées contre elle. Il est vrai que partout où le
jaune d'œuf y est employé, la couleur s'épaissit
et a une tendance à s'écailler, outre qu'il en re-
sulte des tons sourds et noirâtres.

Il est donc positif que les grands maîtres
admettaient la faculté de compléter leurs fresques
par un certain nombre de retouches, et l'examen
de leurs ouvrages démontre assez qu'un tel usage,
restreint dans des limites raisonnables, n'avait
aucun mauvais effet. Les Allemands cependant
soutiennent l'opinion contraire et prétendent que
l'emploi accessoire de la détrempe n'est nulle-
ment indispensable, et qu'on doit toujours s'en
abstenir. Pour ceux qui ne partagent pas cette
théorie, je pense que Raphaël, dans ses derniers
ouvrages, a déterminé mieux que personne les
restrictions à observer dans l'application de l'an-
cien procédé. Mais il est certain qu'une trop grande
tolérance à cet égard pourrait entraîner à des
habitudes de négligence, et, sous ce point de vue,
les sévères injonctions de l'école allemande ont
une valeur réelle

H. L.



LA

BIBLIOTHÈQUE DE CHARLES NODIER⁽¹⁾.

« a dit : « Le style c'est l'homme. » Ne pourrait-on pas introduire une variante dans cet axiome célèbre, et le formuler ainsi : « La bibliothèque, c'est l'homme. » En effet, les rayons d'une bibliothèque sont, à le bien prendre, l'asile discret où chacun, en rentrant chez soi, vient déposer le volume nouvellement acquis, comme un ami verse une confidence dans le sein de l'ami. La réunion de ces volumes choisis à dessein, triés un à un, doit, si je ne m'abuse, montrer sûrement les préférences, les joies secrètes, les caprices intimes du propriétaire. Aussi, lorsqu'un écrivain, placé au premier rang parmi les plus charmants et les plus renommés, vient à mourir, le public, avide de tout savoir, se demande aussitôt quels livres aimait celui que nous pleurons.

Charles Nodier, disons-le tout de suite, aimait démesurément les livres ; il les aimait pour leur rareté, pour leur élégante reliure, pour leurs marges vierges du ciseau du relieur, pour leur perfection typographique, pour mille beautés enfin inconnues du vulgaire. Désespérant de l'avenir, regrettant les anciens jours, Nodier se complaisait à retourner en arrière, et le bouquin sorti à grand'peine de l'échoppe du libraire en plein vent était la clef qui lui ouvrait ce passé

qu'il chérissait. A force d'esprit, et qui en eut plus que lui ? à force d'originalité et de sentiment, il avait fait de ce goût, accru par les années, une passion véritable, pleine d'orages, d'angoisses et de désirs étranges, mais où dominaient toujours l'esprit, l'originalité et le sentiment. Sa bibliothèque, on peut l'affirmer sans craindre d'être taxé d'exagération, est à faire envie au plus exigeant et au mieux pourvu des bibliomanes : les maroquins de Pasdeloup, de Thouvenin et de Beauzonnet, les exemplaires somptueux des de Thou, des Longepierre, des Gaignat, des Girardot de Préfond, des d'Hoyrn, les volumes imprimés sur vélin ou sur papier de couleur, les manuscrits chefs-d'œuvre de calligraphie, les pamphlets rarissimes, les facéties introuvables, tout est là, hélas ! moins l'homme qui animait ces trésors de la vieillesse de son fin sourire et de sa bienveillante parole. Parmi les éditions *princeps*, nous avons remarqué, sous le numéro 1252, l'*Hypnerotomachia* du Poliphile ; ce numéro 1252 mérite d'être particulièrement noté ; c'est, en vérité, mieux qu'une édition *princeps*, c'est un touchant et dernier souvenir. Expliquons-nous : quelques semaines avant sa mort, Nodier écrivit une nouvelle qui a pour titre : *Franciscus Columna*. Or, ce Franciscus Columna n'est autre que l'auteur de l'*Hypnerotomachia*, et l'exemplaire de l'*Hypnerotomachia*, inscrit au catalogue de vente, fut le prix de la nouvelle. Ou je me trompe fort, ou le numéro 1252, à mon avis la perle de la collection, ne sera pas peu disputé au jour de l'enchère.

Nous voudrions parler de chacun des volumes

(1) *Catalogue de la bibliothèque de feu M. Charles Nodier, de l'Académie française*. Paris, Techener, 1844, in-8°.

colligés avec tant d'amour par Charles Nodier ; mais Nodier nous a devancé (1) ; et qui oserait après lui parler de ses volumes ? Personne, et c'est là un côté de son talent omis jusqu'à un certain point par la critique, personne, dis-je, n'a su comme lui appeler une sympathie sur le vieux livre oublié, raconter son histoire et mettre en relief ces beautés *bibliomaniques* que les amateurs recherchent si ardemment. Tout ce que le caprice a de plus imprévu, le paradoxe de plus séduisant, le langage de plus incisif et de mieux senti, il le jetait, ainsi qu'un cadre, autour du livre de son choix ; le livre, c'était le prétexte ; le cadre, c'était l'écrivain que vous connaissez, avec sa bonhomie un peu moqueuse, son imagination toujours jeune, sa finesse, sa diction pure et artistement châtiée. *Thérèse Aubert*, le *Peintre de Salzbourg*, *Trilby*, les *Souvenirs de jeunesse*, resteront tant qu'il y aura en France des lecteurs pour apprécier un romancier qui ne fut pas, à proprement parler, un chef d'école, mais qui exerça une influence considérable sur les écoles les plus enne-

mies, un conteur dont les récits, empreints d'une profonde sensibilité, sont construits avec cette habileté tout à la fois naïve et savante qui ne semble convenir qu'aux époques d'une littérature mûrie ou à quelques rares intelligences résument en elles les ressources les plus cachées, les sons les plus harmonieux d'une langue. L'auteur de *Jean Sbogar* appartient, par la plupart de ses compositions, à cette famille de poètes aujourd'hui très-nombreuse, née avec Byron, et qu'on nomme les désabusés. Mais après l'homme public, il y a l'homme privé ; chez Charles Nodier, l'homme privé, c'est le bibliophile fureteur et infatigable. Réfugié derrière les tablettes de sa chère bibliothèque, il assistait de là au mouvement de son siècle ; il y prenait peu de part ; seulement s'il entrevoyait, au travers des vitraux de Crozet ou de Techner, quelque Elzevier non rogné, quelque mince plaquette d'une rareté bien authentique, aussitôt le calme du philosophe faisait place à l'irrésistible entraînement du collecteur. Ce fut là sa suprême fantaisie à lui, dont la vie entière fut une admirable fantaisie.

(1) *Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, par M. Charles Nodier, précédée de notices par MM. Duplessis et Francis Wey. Paris, 1844. in-8°.

J. MARIE GUICHARD.





LE CANT DE LA DAMEOTSELEE.

BALLADE.

Le roi François premier est assis sur son trône.
 Devant le cirque, où vont, l'un par l'autre broyés,
 Lutter les animaux de Maroc envoyés ;
 Des grands de son royaume un cercle l'environne.
 Et, sur les hauts balcons qui règnent à l'entour,
 Brillent, comme des fleurs, les dames de sa cour.

De sa main le roi fait un signe. A l'instant même,
 S'ouvre une large porte ; un lion lentement
 S'avance avec un long et muet bâillement ;

Il regarde partout d'un air calme et suprême.
 Ilérise sa crinière, et roidissant soudain
 Ses membres, il se couche à terre avec dédain.

Mais le roi fait un signe encor. — D'une autre porte
 S'élance un tigre, aux bonds insensés de fureur ;
 A peine s'il a vu le lion, que d'horreur
 Il rugit ; il bat l'air de sa queue ample et forte.
 Renifle ; puis la langue et le museau pendant,
 Rôde autour du lion et s'étale en grondant.

Alors le roi se lève et fait un dernier signe.
Deux portes ont d'un coup vomis deux léopards,
Qui sautant sur le tigre en font déjà deux parts :
Mais le lion se dresse... et les trois ennemis
Vont se coucher en rond, consternés et soumis.

Voilà que du balcon la belle Cunégonde,
Damoiselle aux doux yeux, mais au cœur inhumain,
Laisse échapper un gant de sa gentille main ;
Et, par un jeu du sort, que peut-être seconde
Sa malice, le gant s'en va précisément
Tomber entre le tigre et le lion fumant.

Aussitôt, s'adressant au chevalier Delorge :
« Beau sire, lui dit-elle avec un ton moqueur.
S'il est vrai que pour moi vous ayez dans le cœur
Un amour plus brûlant que le fer dans la forge

(Comme vous le jurez en un style élégant...
Eh bien, beau sire, allez, et ramassez mon gant »

Le chevalier d'un saut rapide est dans l'arène
Il marche d'un pied ferme, et sa main, sans trembler
A ramassé le gant... On n'osait pas souffler
Et tous les assistants, le roi même et la reine
L'admiraient, haletants d'espérance et d'effroi
Il rapporte le gant !... *Vivat !* a dit le roi

Vivat ! reprend la cour. — La belle, radoucie
L'accueille d'un regard qui lui promet son prix
Mais le bon chevalier lui jette avec mépris
Le gant qu'elle attendait : « Tenez, je me soucie
De vos remerciements comme de vos amours »
Il dit, et sur-le-champ la quitta pour toujours

ÉMILE DESCHAMPS

SONNET.

Il est des moments de mélancolie
Où le cœur se lasse, où coulent les pleurs,
Où le noble espoir s'appelle folie,
Où l'homme à plaisir cherche des douleurs

Il est des moments où brille la joie.
Alors à nos yeux le ciel est d'azur ;
Comme un beau tapis le sol se déploie ;
La fleur est suave et l'air est plus pur.

Mais si le sourire est doux, que de charmes
Vous avez parfois, poétiques larmes !
Et quand trop d'éclat fatigue l'esprit,

Que ne donnerait l'heureux de la terre
A qui le destin constamment sourit,
Pour sentir des pleurs mouiller sa paupière !

ALFRED DES ESSARTS.

PEINTRES CONTEMPORAINS



M. LE BARON GROS.



SALON DE 1844.



Il y a cent quarante-cinq ans que l'exposition est installée dans le Louvre. Mansard, surintendant et ordonnateur général des bâtiments du roi, protecteur de l'Académie, représenta à Louis XIV, en 1699, « que les peintres et sculpteurs de Son Altesse souhaitent renouveler l'ancienne coutume d'exposer leurs ouvrages en public. » Le roi s'empressa de leur concéder la grande galerie du Louvre, « et voulut qu'on leur fournit, du garde-meuble de la Couronne, toutes les tapisseries dont ils auraient besoin (1). » Depuis cette époque, les vieux tableaux ont été périodiquement troublés dans la possession du musée et les artistes ont périodiquement protesté contre le choix du local. Le marquis de Villette,

dans une pièce de vers qu'inséra le *Courrier de l'Europe*, écrivait, dès 1785 :

Il est au Louvre un galetas.
Où dans un calme solitaire,
Les chauves-souris et les rats
Viennent tenir leur cour plénière.
C'est là qu'Apollon sur leurs pas,
Des beaux-arts ouvrant la bannière,
Tous les deux ans tient ses états.
Et vient placer son sanctuaire.

On entrait alors au salon, suivant l'*Espion anglais* (1), par une sorte de trappe d'un escalier. Des travaux postérieurs ont amélioré le musée, mais ne l'ont pas rendu habitable à des tableaux. La grande galerie n'a été ni construite, ni percée pour sa destination actuelle. Quand on a bâti un échaffaudage devant la collection des vieux maîtres, et posé par-dessus les œuvres contemporaines, l'espace se trouve rétréci, le reculement n'est plus possible, et les *grandes pages* ne peu-

(1) Preamble du livret de 1699.

(1) 1785, t. VII, p. 16.

lement; mais pour conserver à ces sites leur noblesse, pour interpréter cette nature puissante, il faut une intelligence supérieure de l'art. Les variations atmosphériques de nos climats, les nuages qui voilent notre soleil permettent d'employer avec succès le clair-obscur. Les hautes montagnes qui coupent notre sol, les vallées profondes qu'elles encadrent, nos églises dentelées, nos chaumières moussues, nos terrains éclairés par une lumière mobile, fournissent abondamment des effets d'une facile reproduction. Les saisons, plus tranchées sous le climat de Paris que dans l'Italie méridionale, communiquent aux feuillages des teintes multicolores qui manquent à la verdure italienne. Certaines parties de la France sont pittoresques indépendamment de toutes combinaisons pictoriales, tandis que les éléments épars dans les paysages italiens ont besoin d'être groupés, arrangés, disposés par les mains les plus habiles. Aussi nous comptons au salon bon nombre de vues de France traitées avec talent, et peu de notables paysages italiens. M. Achard, qui emprunte ses motifs aux vallons de l'Isère; M. Hostein, peintre des rives de la Saône et de l'Albarine; M. Victor de Grailly, qui borne ses excursions à la forêt de Fontainebleau; M. Louis Leroy, auteur de l'*Étang des lavandières à l'entrée de la forêt d'Othe*; M. Charles Leroux, auquel nous devons un *Effet du soir* et un *Site du haut Poitou*, ont tous su tirer un parti avantageux des beautés propres à notre territoire. Au contraire, parmi ceux qui ont abordé le paysage italien, MM. Thuillier et Aligny ont seuls approximativement réussi. Encore préférons-nous le *Bon samaritain*, paysage composé de M. Aligny, à sa *Vue des carrières de la Cervara* (campagne de Rome), et le *Puy en Velay*, de M. Thuillier, à ses *Restes de l'ancien théâtre de Taormine* (Sicile).

M. Édouard Odier choisit, en Italie, les mêmes types que M. Schnetz : les pâtres des bords du Tibre, les robustes beautés romaines, les paysans des États pontificaux, population croyante, soumise aux volontés célestes, agenouillée devant les madones. C'est elle qui se groupe dans les trois tableaux qu'a exposés M. Odier, *Saint François d'Assise prêchant et distribuant des aumônes*, l'*Épizootie*, une *Messe pendant la moisson* (campagne de Rome). M. Odier manifeste l'intention louable de saisir les signes extérieurs de la piété, de la componction, de la souffrance morale, de la résignation. Il aurait pu y réussir sans donner aux physionomies une commune expression d'a-

battement. Sa peinture nous a paru *larée*, peu lumineuse et sans solidité.

L'Orient détrône l'Italie. Sur les traces de MM. Decamp, Marilhat et Horace Vernet, des caravanes de peintres se jettent à travers le désert, voyagent sur des chameaux, s'affublent de burnous, s'asseyent à l'ombre des palmiers. Le plus heureux investigateur des contrées mahométanes est sans contredit M. Henri de Chacaton, dont la *Rue Hourbaryck* et la *Fontaine arabe* ont été l'objet d'une admiration unanime. Ces tableaux ne sont toutefois que d'éclatantes promesses. M. de Chacaton sait fixer la lumière sur ses toiles, mais il ne possède pas encore complètement l'entente de la perspective, l'art d'établir des valeurs, et ses compositions confuses auraient besoin d'être émondées avec discernement.

Le *Désert de Suez*, tel que l'a représenté M. Labouère, est une incommensurable plaine de sable jaune, clair-semée de carcasses de chameaux, qu'ont disséqué les vautours. Le *Désert* de M. Horace Vernet a moins d'âpreté; la peau de ses chameaux est lisse et comme rasée; ses terrains sont hérissés çà et là de végétations poussives que broutent, en passant, les palefrois arabes. Cette toile n'est pas assez chauffée; on y voit l'Orient dans les détails plutôt que dans l'ensemble; mais si l'effet général est terne, que d'habileté dans les accessoires! Harmaïs, bagages, pistolets, fontes, sacoches, sont exécutés avec une rare perfection.

Plusieurs artistes, joignant à une prédilection pour l'Orient un sentiment national, ou simplement l'espoir d'écouler leurs productions à Versailles, rangent en ligne saphis et zoaves, et remportent des victoires complètes sur les réguliers d'Adb-el-Kader. Parmi eux, M. Benjamin Roubaud combat au premier rang. M. Roubaud est allé en Algérie; il a participé à la prise de la Smalah; il a vu le détachement commandé par le duc d'Aumale chasser devant lui, dans la plaine de la Mitidja, les prisonniers arabes avec leurs enfants et leurs bestiaux. Pendant l'expédition, il faisait héroïquement des études d'après nature, et au retour, il achevait le tableau que nous avons sous les yeux, les *Troupes françaises dans la plaine de la Mitidja, après la prise de la Smalah d'Abd-el-Kader*. Nous ne sommes pas à même d'apprécier l'exactitude de ce tableau, mais nous en pouvons juger le caractère. Nous n'avons vu nulle part des Arabes plus Arabes, un ciel plus africain, des figures, des animaux, des terrains plus conformes aux idées que nous nous formons de l'Algé-

rie. Dans le dessinateur qui, sous son prénom de Benjamin, enrichit le *Charivari* des charges de nos célébrités, nous étions loin de pressentir un artiste d'un talent aussi sérieux.

Nous doutons que M. Adolphe Beaucé ait fait, comme M. Roubaud, le voyage d'Ouessek-en-Rekaï. N'ayant pu assister au combat du 16 mai 1845, il a pris soin de noyer ses fonds dans un vapoureux mélange de poussière et de fumée, à travers lequel on aperçoit les deux troupes aux prises, autour des douars de la Smalah. Ces fonds sont la meilleure partie du tableau. Il serait à souhaiter que les premiers plans fussent aussi indécis, et qu'un nuage complaisant voilât la dureté des contours et la négligence du dessin. Une femme et un enfant accroupis sous une tente, et dont un officier français apaise les alarmes, forment surtout un groupe d'une flagrante incorrection.

M. Dauzats a peint le lieutenant général Galbois, commandant de la province de Constantine, recevant la soumission d'El-Mokrany, kalifa de la Medjanah. La scène se passe dans le camp français, sur l'emplacement des ruines romaines de Sétif, au pied du mont volcanique de Sidi-Brao.

Le général, à l'entrée de sa tente, au milieu d'un groupe d'officiers, accueille les chefs, kalifas, caïds et cheïks des tribus arabes. En voyant cette multitude de personnages roides et pour ainsi dire ligneux, nous avons regretté que M. Dauzats employât au genre semi-historique un talent qui excelle dans la reproduction des vieux monuments, des arcs de triomphe antiques, et surtout des intérieurs d'église.

Le *Combat de l'Oued-Yer*, de M. Philippoteaux, a de la fougue et du mouvement; c'est bien là le désordre d'une armée en déroute et contrariée dans sa fuite par les anfractuosités du terrain. M. Massé a trouvé en Algérie des inspirations plus pacifiques. Dans son grand tableau, *l'Évêque d'Alger échangeant des prisonniers avec le kalifa Sidi-Embarrack*, l'attitude du prélat est trop guindée, trop théâtrale; mais certaines figures secondaires sont scrupuleusement étudiées. Les *Lutteurs arabes devant un chef de tribu* se luttent avec nonchalance, aussi excitent-ils médiocrement l'attention des assistants, dont les têtes, d'un ton uniformément brun, sans méplats, sans reflets, semblent la répétition d'un seul et même portrait.

M. Eugène Ginain, dans sa *Marche sur Medeah*, a donné au duc d'Orléans une teinte rougeâtre qui diminue la ressemblance; nous lui reproche-

rons aussi l'attitude vulgaire du colonel Lamoricière, vu de dos, ferme sur la croupe d'un cheval qui se cabre, et se penchant vers le duc dont il reçoit les ordres. Ce motif, inventé par Van der Meulen, a été maintes fois renouvelé par les peintres de batailles, et il serait opportun de s'en abstenir aujourd'hui.

Une *Femme des environs de Mascara*, par M. Louis Bachelier, un *Palefrenier arabe*, par M. Francis Bernard, sont des études sans conséquence dont nous parlons uniquement pour inviter ces artistes à nous donner de plus complets échantillons de leur talent. La *Vue de la place Berjebah, près de la Casebah, à Alger*, petit tableau de M. Ernest Vaucherot, mériterait de grands éloges, si le rendu des personnages répondait à celui des murailles et des terrains.

La Bretagne n'est pas moins à la mode que l'Orient. Poètes et prosateurs, peintres et dessinateurs, s'évertuent à ressusciter la vieille Armorique. M. Brizeux la chante; Mlle Loïsa Puget la met en musique; MM. A. Guilbert, J. Janin, Pitre-Chevalier, la décrivent. Avant eux, M. Souvestre avait écrit *les Derniers Bretons*, et M. de Courey l'élégante et fidèle monographie du Breton. Nous avons, à l'exposition, des intérieurs bretons de MM. C. Fortin, Guillemin, Charles Richart; des paysans et paysannes de Bretagne, par MM. Bilfeldt, Couveley, Chandelier; des vues bretonnes, de MM. Boyer, Francesco, Francia, Merme, Gernon et Gowland.

Aimez-vous la Bretagne? on en a mis partout.

C'est M. Charles Fortin, auteur de *Douleur!* et de la *Proposition*, qui est à la tête de cette légion de peintres occidentaux. Il égale M. Alexandre Guillemin par le sentiment, il le surpasse par l'harmonie des tons. *Douleur* est une scène naïve et touchante: une chambre rustique; au fond, un grand lit surmonté d'un baldaquin de serge verte, un drap blanc jeté sur un cadavre; à gauche, l'eau bénite et le cierge allumé; sur le devant, un homme assis qui pleure en silence. Cette poésie simple, vraie, puissante sans efforts, provoque d'honnêtes et douces émotions.



LES

VISIONS DE QUEVEDO.

CHOSE QUELCONQUE SERVANT DE PRÉFACE.

OÙ JUAN PAZ, NATIF DE VALENCE, NATURALISÉ FRANÇAIS, ET ABBÉ RÉPÉTITIONNEL DE QUEVEDO, DONNE SUR SON ARRIÈRE-GRAND-ONCLE QUELQUES DÉTAILS BIOGRAPHIQUES INDISPENSABLES, SUIVIS D'UNE NON MOINS INDISPENSABLE RÉCLAME PAR UN CRITIQUE ANONYME, MAIS BIEN CONNU.



MARDON, messieurs, si je vous ariète sur le seuil de l'œuvre de mon arrière-grand-oncle. Mais je sais que dans ce temps de rapide et féconde production, vous ne lisez avec indulgence que les livres signés par des hommes ou des femmes dont la patrie, la famille, la vie, la position sociale et les opinions politiques vous sont connus, et dont le talent vous est spécialement recommandé par une chaude réclame.

Permettez-moi donc, messieurs, de vous communiquer sur mon cher et bien-aimé arrière-grand-oncle les renseignements que mon frère cadet, don Telesforo Paz, a extraits, sur ma de-

mande, tout exprès pour vous, des archives de la famille. — Quant à la réclame que je vais aussi vous fournir, les liens de parenté qui m'attachent à l'auteur auraient, je vous l'avoue, jete ma pudeur dans un tel embarras, que peut-être me serais-je hasardé à vous en sevrer, si, par bonheur, je ne l'eusse trouvée toute faite dans une revue qui, je l'espère, prenant ma position en considération, daignera ne pas me traduire pour ce plagiat devant le tribunal de la société des gens de lettres.

Maintenant, messieurs, voici les renseignements que mon frère cadet, don Telesforo Paz, m'a expédiés par le dernier courrier. Je transcris littéralement.

« Notre honoré et honorable arrière-grand-oncle, don Francisco de Quevedo Villegas, na-

« quit en 1570, à Villanueva-del-Infantado, dans
« la province de la Manche, pays mal cultivé,
« mais très-fertile en oranges, citrons, olives et
« grands hommes.

« Don Francisco appartenait à une famille de
« la plus fine noblesse, cela va sans dire, puis-
« quelle était espagnole.

« Sa vie, pure et sans tache, fut tout entière
« consacrée au travail. Les vingt-huit volumes
« grand in-4° (contenant la matière de trois cent
« soixante-cinq volumes ordinaires) qu'il a publiés
« l'attestent suffisamment.

« Si, en sa qualité d'homme de lettres, il
« n'était pas riche, du moins il ne vécut jamais
« misérablement, car il n'écrivit de feuilletons
« ni pour les revues ni pour les journaux de son
« temps.

« Sa position sociale était des plus honorables,
« si l'on en juge par la croix de l'ordre de San-
« tiago qui brillait sur sa poitrine à une époque
« où les décorations ne couraient pas les rues.

« Peu d'années avant sa mort, qui arriva en
« 1647, ses opinions politiques l'ayant fait jeter
« en prison par le comte-duc d'Olivarès, on doit
« conjecturer que, malgré ses soixante-dix ans
« sonnés, il comptait parmi les membres les plus
« avancés de la jeune opposition du dix-septième
« siècle. »

A présent, messieurs, que mon frère cadet,
don Telesforo Paz, vous a dit, avec cette con-
sciencieuse exactitude et cette noble simplicité
qui le caractérisent, quelles avaient été la patrie,
la famille, la vie, la position sociale et les opi-
nions politiques de don Francisco de Quevedo
Villegas, il me reste à vous expliquer pourquoi,
parmi les vingt-huit volumes in-4° dont se com-
posent les œuvres de mon arrière-grand-oncle,
j'ai choisi, pour vous faire connaître ce grand
homme trop peu connu, le mince opuscule des
Visions.

Je l'ai choisi, messieurs, parce que cet ou-
vrage....

— Excusez-moi si je m'arrête. Ici mes scrupules d'arrière-petit-neveu exigent que je cède la place à la réclame. — Allons, en avant la réclame. Ne faites pas attendre ces messieurs. — C'est bien, voilà qu'elle parle :

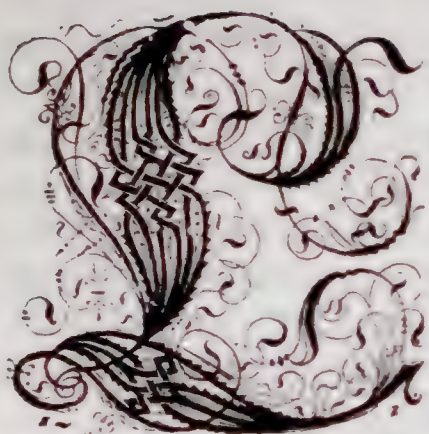
« Si nous avons choisi les Visions, messieurs,
« c'est que dans cet ouvrage, plus que dans tout
« autre, le génie de l'auteur éclate librement et
« d'une façon fulgurante : là, pas d'événements,
« pas de fable, pas de personnage principal ; le
« titre dit ce qu'est le livre : Visions ! c'est-à-

« dire un pêle-mêle d'imaginations folles, mais
« pleines de verve et d'entrain ; des sarcasmes,
« des lazzi, des injures, des plaisanteries descen-
« dant jusqu'à la trivialité, ou s'élevant au ton
« de l'indignation la plus véhémement ; des por-
« traits grotesques, des caricatures, des charges
« d'atelier ; puis, de l'observation, de la finesse,
« de l'esprit à pleines mains, de la colère, de
« l'amertume, que sais-je ? Figurez-vous un
« livre écrit tout d'un trait, pendant une chaude
« nuit, sans plan arrêté, sans ordre, au hasard ;
« un homme qui jette sur le papier tous les tré-
« sors d'un esprit caustique, d'une imagination
« brûlante et burlesque, bravant les convenances,
« attaquant les préjugés, frappant à droite et à
« gauche, d'estoc et de taille, aboyant, déchirant,
« mordant tout ce qui se rencontre, avocats,
« banquiers, procureurs, médecins, juges, alqua-
« zils, grands et petits, jeunes et vieux, ne res-
« pectant pas même les femmes (Quevedo ! un Ca-
« stillan !), et les accommodant de toutes pièces.
« sans trêve ni merci ; prenez un crible, jetez-y
« tous les bons mots, les quolibets, les exagéra-
« tions, les ridicules que vous trouverez, si vous
« avez autant d'esprit que Sterne, autant de mé-
« chanceté que le docteur Swift, autant d'amer-
« tume parfois que Juvénal, et remuez le tout
« pendant une heure, voilà l'ouvrage de Que-
« vedo : Visions !... pêle-mêle, cohue, chaos, gâ-
« chis même, si vous voulez ; mais à coup sûr.
« le plus réjouissant, le plus original, le plus
« grotesque, le plus railleur, le plus spirituel de
« tous les gâchis littéraires, le livre enfin le plus
« digne d'être le compatriote et le contemporain
« du don Quichotte, et qui place son auteur sinon
« à côté, du moins après Cervantes, dans le
« grand siècle de la littérature espagnole.... »

Vous vous récriez, messieurs. Je le conçois, et
vous en remerciez. Si vous eussiez permis à cette
maudite réclame de continuer, au lieu de lettres
de naturalisation, elle allait donner un billet
d'inhumation à ce pauvre don Francisco. Je l'ar-
rête donc court, d'autant plus que je me souviens
d'avoir lu en tête d'un des vingt-huit volumes
in-4° de mon digne arrière-grand-oncle qu'en
fait de préfaces, les plus courtes sont les meil-
leures.

Sur ce, messieurs, je vous salue, en priant
Dieu qu'à l'avenir il vous garde de tout prologue
aussi long que celui-ci.

VISITE AU MUSÉE DU LUXEMBOURG



Le musée du Luxembourg, après une longue clôture, vient d'être rendu aux études, et déjà un grand nombre d'artistes y ont installé leurs chevalets. Nous sommes allé y retrouver les maîtres dont l'absence se fait regretter au salon, et dont les œuvres, livrées pour ainsi dire à elles-mêmes, affranchies là des panégyristes enthousiastes et des détracteurs passionnés, dépouillées du prestige de la nouveauté, n'ont plus, pour offusquer ou captiver les regards, que leurs défauts inhérents ou leurs qualités essentielles. D'ailleurs, l'aspect d'une toile mûrie par le temps inspire aussi des réflexions plus justes, et cette sorte d'examens rétrospectifs n'est pas inutile à la critique pour lui apprendre à se défier d'elle-même et des influences étrangères qui la circonviennent presque toujours à l'occasion d'une exhibition nouvelle. Il n'est que le temps pour assigner à chacun sa juste place, et ne l'accusons pas de marcher à pas trop lents et de se laisser devancer par la pétulance et les cris de l'opinion publique; comment oser blâmer ses scrupules en nombrant sur les murailles mêmes de cette galerie d'élite tous les mécomptes qu'il a subis pour s'être trop hâté d'enregistrer les arrêts d'une faveur inconsidérée?

Hélas! oui, tandis qu'Eugène Delacroix se voyait consigné aux portes du Louvre, comme un novateur extravagant et dangereux, tandis que M. Ingres s'isolait entre les deux camps, celui de l'Académie et celui de la réaction, en donnant

aux principes de la première une interprétation trop élevée pour qu'elle pût y adhérer sans s'avouer indigne, et en niant les qualités réelles dont se prévalait la seconde, par la conscience qu'il avait de ne jamais les acquérir; tandis qu'une jeunesse directement intéressée à la réforme s'emportait, dans son ardeur de protestations, jusqu'à déprécier les talents les moins contestables dont l'école française avait le droit de s'honorer encore, tels que Vernet, Granet, Delaroche et quelques autres, c'était aux opiniâtres fauteurs du système de David, aux sectateurs endurecis de la mythologie païenne qu'étaient exclusivement dévolus l'attention de la foule, les égards de la critique, les faveurs et les récompenses officielles, honneurs et vogue dont les parois de la galerie du Luxembourg sont chargées de nous révéler aujourd'hui l'équité et la valeur.

Loin de nous la pensée d'arguer de ces méprises de l'opinion publique pour blâmer la concession trop facile des encouragements octroyés aux artistes contemporains. Il vaudra mieux toujours les prodiguer que de laisser à l'écart un seul germe précieux qui n'aurait pas fleuri faute d'un peu de soleil et d'or. Seulement nous souhaitons qu'une appréciation plus sévère préside à la révision de ces toiles ultra-classiques, quand, à la mort de leurs auteurs, il s'agira de casser ou de confirmer, en les introduisant au Louvre, l'arrêt porté de leur vivant. Jusque-là, leur exhibition au Luxembourg ne peut offrir qu'un exemple instructif et un utile point de comparaison pour juger du vrai mérite des productions de notre époque. Car les proscrits, les réprouvés d'il y a dix ans, sont maintenant à leur tour en possession des places d'honneur, et l'acquisition de la *Noce juive*

de Delacroix porte le nombre de ses ouvrages exposés au Luxembourg à quatre, c'est-à-dire au maximum réalisé seulement par MM. Schnetz et Vernet.

M. Schnetz, l'homme de la transition, l'apôtre de la tolérance et de l'éclectisme, à qui ses facultés propres et ses instincts de coloriste disaient de marcher en avant dans une voie à peine frayée, quand il exposait son *Enfance de Sixte V* et une *Scène d'inondation* dans la campagne de Rome, mais dont les préjugés d'école et des flatteries habilement ménagées ont toujours réprimé l'élan et gêné l'indépendance. Que n'augura-t-on pas, en 1824, des tableaux que je viens de citer? Voici à côté d'eux ceux qui figurèrent au salon suivant, en 1827 : les *Adieux du consul Boetius à sa famille*, et *Colbert présenté à Louis XIV par Mazarin au lit de mort*. S'il y avait de la bizarrerie dans le choix du premier sujet, le second, en revanche, réunit toutes les conditions favorables au succès d'un tableau d'histoire : Notoriété des personnages, intérêt d'action, splendeur de décor, variété et richesse de costumes, tout devait prêter à l'artiste le moyen de séduire l'œil en impressionnant l'esprit, et de justifier cette maxime, que le talent de portraitiste est inhérent et relatif à la science de la composition historique.

Colbert, Mazarin, Louis XIV ! Un roi jeune et beau, déjà fier de ses premiers succès et plus fier encore de l'avenir dont la large perspective s'ouvre devant lui ; un vieux ministre, qui a été roi aussi, et qui sans doute aurait moins de regret à quitter la vie, s'il était certain de léguer à son successeur toute son ambition et toute sa puissance ; un homme, enfin, dont l'étoile se lève et qui se sent digne de sa mission, un homme qui n'est rien encore, mais dont un mot va faire le dispensateur des trésors de l'État, le guide des forces intellectuelles de la France, le Mécène et l'arbitre de tous les génies du dix-septième siècle.

« Sire ! dit le moribond, je dois tout à votre Majesté, mais je crois m'acquitter envers elle en lui donnant M. Colbert. » Comment se fait-il que M. Schnetz, en se faisant volontairement l'interprète de ces paroles empreintes de tant de majesté et de noblesse, soit resté si loin du chef-d'œuvre qu'un tel programme pouvait inspirer ? Pourquoi son ordonnance accuse-t-elle aussi séchement la sécheresse symétrique d'une scène préparée sur une estrade d'atelier ? Son Louis XIV est d'une vulgarité d'expression, d'une nullité impardonnable, et l'humble expéditionnaire gau-

che et empêché qui tient la place de Colbert dément de la tête aux pieds le mémorable horoscope du cardinal, qui justifie seul du talent du peintre, par le vif et beau sentiment de sa physionomie et de sa contenance.

C'est devant des tableaux de ce genre que l'on sent l'extrême valeur que les peintres devraient attacher à la conception de leurs sujets, avant de s'emparer du pinceau pour fixer sur la toile des idées plus ou moins concordantes, plus ou moins liées au but qu'ils se proposent. C'est cette netteté de vue primordiale, cette prudence de circonspection réfléchie, qui distinguent éminemment et sans exception tous les ouvrages de M. Ingres. On sent devant chacun d'eux que, lorsqu'il s'est mis à l'œuvre, il imaginait quelque chose de grand et de poétique. Il ne livre rien au hasard, à la fantaisie ; tout est prévu, calculé d'avance, et les plus minimes détails doivent concourir à l'effet général en vue duquel il a médité et combiné son plan. Ce n'est jamais le travail et la recherche de la pensée qui lui fait défaut, c'est la puissance de l'exécution, c'est l'effort même qu'il s'impose pour rendre avec plus d'énergie et de clarté ses intentions. La vérité et la profondeur de l'expression sont pour lui la beauté suprême de l'art, et, presque toujours mécontent d'un travail qui ne répond pas assez complètement à l'idéal de sa pensée, il lui arrive trop souvent, aveuglé par l'ardeur de la lutte, d'exagérer la précision de son dessin, de roidir ses contours, de forcer ses attitudes ; et il sacrifie ainsi les résultats précieux qu'il avait obtenus d'abord à la poursuite illusoire d'une perfection dont il discerne mal les degrés relatifs à force de s'en préoccuper. Voilà pourquoi les productions les plus irréprochables, les plus séduisantes de M. Ingres sont justement celles auxquelles il a dû attacher le moins d'importance, telles que ses tableaux de petite dimension et la plupart de ses dessins au crayon.

Quant au *Saint Pierre recevant de Jésus-Christ les clefs du Paradis*, peint à Rome, il y a plus de vingt ans, pour l'église de la Trinité du Mont, nous ne concevons pas que M. Ingres, qui s'est ému des commentaires de la critique au point de ne pas vouloir affronter le grand jour du salon, prétention plus vaniteuse que justifiable, ne se soit pas opposé de tout son pouvoir à la translation au musée du Luxembourg de cet ouvrage, plus susceptible que tous les autres de provoquer contre son auteur de vives et justes incriminations. Nulle part ne se manifestent davantage ces tâton-

nements d'un travail pénible et ces défauts aggravés par la persistance d'une main obstinée à vaincre la rébellion du pinceau. Chaque tête, chaque muscle, porte l'empreinte du labeur infini vainement employé à leur communiquer un langage, une expression caractéristique, et dont le seul résultat a été de rendre les saints apôtres fort laids, mais d'une laideur impardonnable, celle qui consiste précisément dans l'air du visage, l'*aura* des Latins, plutôt que dans les irrégularités des traits. En outre, le même défaut qui nous a tant choqué dans le *Saint Sébastien* apparaît ici sans aucune circonstance atténuante : car le tableau est à moitié vide, et rien n'empêchait M. Ingres de distribuer plus équitablement l'espace et le terrain à ses personnages. Je vois un groupe de têtes contiguës l'une à l'autre, superposées, adhérentes pour ainsi dire, et c'est en vain que je cherche la place des corps de toutes ces figures. M. Ingres manque essentiellement de l'art de creuser la toile, d'y faire circuler l'air et d'indiquer, par l'emploi du clair-obscur, la gradation naturelle des plans.

Heureusement que la figure du Christ a pour elle un certain éclat de coloris et de fraîcheur dont il faut tenir compte à M. Ingres, car c'est un mérite qu'il a trop l'habitude de dédaigner. Mais s'il a réussi cette fois à vivifier le type qu'il se proposait pour modèle, nous sommes forcés d'ajouter, en applaudissant à la franchise de l'exécution, qu'il s'est trompé sur le sentiment imprimé à la physionomie. Ce Christ, dont l'extase illumine le regard dirigé vers le ciel, représente un inspiré, un enthousiaste, un martyr si l'on veut, mais il n'a nullement le caractère majestueux et dominateur, ni l'air de conviction qui devraient s'associer aux paroles sacramentelles qu'il prononce : « Ce que vous lierez et délierez sur la terre sera lié et délié dans le ciel. » La tunique et le pallium dont il est vêtu suscitent une observation analogue. Les moindres plis en sont minutieusement étudiés et d'un effet assez pittoresque, mais l'ampleur et la grâce un peu affectée de cette draperie sont-elles bien conformes à la tradition et en harmonie avec la sévérité de la scène ? pas plus qu'avec les tendances puritaines de M. Ingres. Mais qui n'a pas eu ses péchés de jeunesse ?

Abstraction faite de la monotonie de sa touche, M. Ingres possède, au reste, une qualité précieuse, c'est d'aborder chacun des sujets qu'il traite avec la même prédilection, la même conscience, la même application ; à en saisir l'esprit,

à en faire ressortir le caractère spécial et la signification propre. Il sait se faire tour à tour patien et catholique, philosophe ou épicurien, élégiaque, héroïque, suivant la tâche qu'il a à remplir, et c'est assurément le fait d'une intelligence hardie et profonde que d'avoir aussi noblement tiré parti des sujets infiniment variés qu'il a traités jusqu'à ce jour. Le beau portrait de Cherubini, dont le gouvernement a fait l'acquisition, fournit une nouvelle preuve de cette flexibilité d'imagination, de cette aptitude à mettre en relief le côté poétique de toute chose, en le combinant adroitement avec les éléments de la réalité. Il faut une résolution d'esprit peu commune pour affronter les écueils qu'offre l'accomplissement d'une semblable théorie. Aussi nous préférons louer sans réserve M. Ingres de l'application qu'il en a faite au portrait de Cherubini, devenu par là un tableau très-original, dans la meilleure acception du mot, que de relever les imperfections de détail qui affaiblissent l'effet du fantôme de la muse. Quant au portrait en lui-même, irréprochable sous le rapport de la ressemblance et du sentiment, c'est en outre, sans contredit, une des meilleures peintures de l'auteur.

A propos du parfait rapport entre l'inspiration de la pensée et les qualités de l'exécution, nous ne pouvons passer sous silence le tableau de M. Gleyre, qui n'a cependant pas besoin de l'addition d'une légende allégorique pour charmer l'œil et captiver l'esprit. L'auteur s'est contenté d'un mot pour caractériser son œuvre, *le Soir* et cela semble indiquer qu'il décline la responsabilité de toutes les intentions dont la critique s'est évertuée à nous donner l'énumération. Pour moi, je retrancherais volontiers du tableau la clef de tous ces symboles, c'est-à-dire l'homme assis sur le rivage, et dont le spectateur jouerait tout aussi bien le rôle ; et, soit que la barque mystérieuse s'éloigne avec les illusions personnifiées de l'adolescence et du matin de la vie, ou qu'elle ne soit qu'un gracieux emblème des images vaporeuses, des apparitions séduisantes que suscite, à l'heure du crépuscule, le calme aspect de la nature, il n'en restera pas moins une composition pleine de poésie et d'élégance, où la pureté du dessin s'allie à une grande finesse de touche et de coloris.

H. EGMONT.

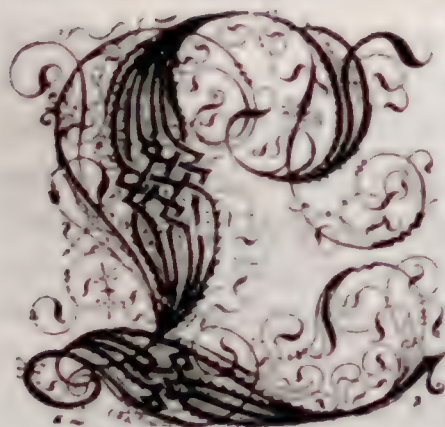
(La fin à la prochaine livraison.)



DÉVASTATION

DES

MONUMENTS DE L'ANCIENNE FRANCE.



L'ARCHÉOLOGIE est cultivée aujourd'hui en France avec la même ardeur que s'il s'agissait d'une science nouvelle ; il est vrai que c'est une nouveauté pour bien des gens, pour un public qui, jusqu'à ces dernières années, ne se doutait pas même qu'elle existât. Les *vieilles*, les *antiquailles*, les *choses gothiques* étaient dévouées ou au moins abandonnées à la destruction avec un orgueilleux dédain. Quelques amateurs, ainsi que le gouvernement, recueillaient, il est vrai, avec un certain soin, les statues antiques, les médailles antiques, les inscriptions antiques qui venaient à être découvertes ; mais les monuments du moyen âge pouvaient être impunément renversés, brisés, anéantis ; nul ne dai-

gnait les honorer d'un regard de pitié, d'une expression protectrice, d'un mot de regret. Lorsqu'une voix sauvage vint proposer à la tribune de la convention soi-disant nationale de vendre les matériaux de Notre-Dame de Paris à charge de démolition, si un sentiment s'émut, ce ne fut certainement pas celui de l'orgueil français, révolté de voir périr un des plus beaux monuments enfantés par le génie national ; et si ce motif put être allégué pour sauver l'église, le vandalisme qui renversa tant d'autres édifices du même âge, avant, pendant et après le règne de la terreur, sans réclamations, sans protestations aucunes, prouve le cas qu'on faisait au fond de l'œuvre d'art.

On avait, il est vrai, perdu depuis longtemps le goût et l'intelligence de l'art moyen âge. On avait oublié que cet art, considéré sous sa plus belle expression, celle que lui donna le douzième siècle, est le fils légitime du génie national, car

c'est bien la France de Philippe-Auguste et de saint Louis, il n'y a plus de contestation possible sur ce point, qui inventa et porta de suite à sa perfection, ainsi que nous le ferons voir à nos lecteurs, cette admirable architecture gothique que les autres nations de l'Occident chrétien n'ont fait qu'imiter, et qui poussa des germes jusque dans l'Orient, à l'encontre des idées vulgaires qui le lui assignent pour berceau. Au lieu de nous enorgueillir de notre titre de créateurs d'un art si sublime qu'il a su atteindre tout ce qu'il y a de plus sublime dans la poésie des livres saints, nous avons eu depuis le seizième siècle l'inconcevable faiblesse d'en rougir comme d'une mauvaise action. Le génie chrétien baissait un front humilié devant le génie païen, quelque peu étonné d'être redevenu triomphant, et qui ne sut plus produire que ces œuvres bâtardes que nous connaissons. Le génie indigène demanda pardon au génie exotique d'avoir osé être *lui*, et d'avoir couvert, pendant quelques siècles, le sol national de chefs-d'œuvre qui ne devaient rien à l'antiquité. La *muse de l'histoire*, pour parler ce langage recrépi, non moins honteuse de ne pouvoir entièrement dissimuler des faits accomplis à la lumière du soleil, habilla du moins à l'antique, autant que faire se put, nos vieilles chroniques, chaussa ridiculement le brodequin dramatique des anciens par-dessus la poulaine du moyen âge, cacha sous une espèce de toge mal taillée la cotte hardie ou le surcot. Au lieu de chercher à constater par l'étude des variations de l'art, depuis le troisième siècle jusqu'au douzième, les efforts faits par les races gauloise et franke, pour secouer le joug humiliant et dur de l'oppression romaine, pour créer une nationalité nouvelle, constatée par d'autres mœurs, par d'autres arts, par un autre langage, à montrer dans ceux du treizième siècle cette grande et glorieuse révolution accomplie, elle ferma les yeux et les oreilles, et crut devoir enjoliver quelque peu, par pitié, le portrait de ces *siècles barbares* en le barbouillant de couleurs empruntées à la palette de la muse antique.

Ce n'étaient donc pas seulement les artistes, c'étaient les historiens qui étaient ligüés contre notre histoire et ses témoins; les antiquaires eux-mêmes n'attachaient nul intérêt à la conservation des monuments de ces époques dédaignées. Le moindre caillou arraché à une voie romaine avait mille fois plus de prix à leurs yeux que tous les vitraux de la Sainte-Chapelle, que la cathédrale de Chartres tout entière.

Au reste, ce qui pourrait aujourd'hui sembler

incroyable, ils n'avaient pas moins d'indifférence pour la conservation des monuments érigés par l'antiquité elle-même. Les amphithéâtres romains étaient devenus des espèces de carrières publiques, d'où chacun allait arracher des pierres pour construire ou réparer sa maison ou le mur de son jardin, de même que les Turcs, les Arabes ou les Egyptiens, que nous qualifions d'ignorants, et de barbares, scient les colonnes des temples antiques pour faire des meules à leurs moulins. L'arc triomphal d'Orange, la Maison Carrée de Nîmes, le temple de Vienne tombaient en ruines; une multitude d'autres édifices n'offrent plus que des débris; d'autres ont été vendus à des particuliers qui les ont détruits ou dénaturés. On sait ce qu'étaient devenus à Paris même, c'est-à-dire au centre des connaissances et des arts, sous les yeux des savants et des académiciens, les restes de l'ancien palais des Césars que nos rois de la première et de la seconde race habitèrent aussi. Ni l'intérêt artistique, ni l'intérêt archéologique, ni l'intérêt historique, ni l'intérêt local n'élevèrent la voix en faveur du plus antique monument de la capitale, de l'un des plus anciens monuments de la France. Entièrement oublié, il ne dut son salut qu'à l'extrême solidité de sa construction et à la convenance de ses dispositions pour l'usage auquel le propriétaire l'avait destiné. Si la manie des spéculations en bâtisse eût existé alors comme aujourd'hui, le propriétaire eût jeté bas les Thermes de Julien comme une vile mesure sans que personne s'en préoccupât le moins du monde, ainsi qu'il est arrivé dans mille autres circonstances non moins regrettables.

On est assez disposé à croire depuis qu'il existe des sociétés archéologiques, des bulletins et des journaux archéologiques, depuis que les fabricants de bronze font des pendules, et les ébénistes des fauteuils gothiques, que nos vieux monuments, quels qu'ils soient, n'ont plus rien à craindre de l'ignorance ou de l'avidité. Hélas! il n'y a point d'erreur plus patente. Chaque mois, chaque semaine apporte la nouvelle de la chute d'un de ces monuments, de la mutilation de quelque autre (ce qui ne vaut pas mieux) sur quelque point de la France, sans excepter la capitale. Combien y a-t-il de temps que nous avons vu l'église de Saint-Gôme, l'église du collège de Cluny et celle de Saint-Pierre-aux-Bœufs tomber sous le marteau officiel de l'administration des ponts et chaussées? L'hôtel de la Trémouille et une partie de l'hôtel de Sens

démolis par la spéculation privée, et l'église de Saint-Benoît tellement mutilée, qu'elle ne conserve pas de trace de son ancienne architecture ! Quels dangers n'ont pas courus tout récemment l'hôtel de Cluny, dont tout le devant allait être retranché par un alignement doublement stupide et dûment approuvé, l'église de Saint-Julien le Pauvre, à qui l'administration voulait faire faire un demi-quart de conversion uniquement pour reprendre la parallèle avec un autre bâtiment, dans une cour où personne ne met les pieds !

Sans doute, le particulier propriétaire d'un monument a pleinement le droit matériel et brutal d'en disposer à sa fantaisie. Le tort principal est à ceux qui ont mis ce monument *dans le commerce*, idée, par exemple, dont nous pouvons nous enorgueillir à notre aise, qui nous appartient bien et ne fût jamais venue ni aux Grecs ni aux Romains. Heureusement elle n'a guère dépassé une époque où tout respect était perdu pour bien d'autres choses encore que ces monuments.

On voudrait que dans de semblables cas l'autorité administrative pût exercer au moins moralement quelque action pour prévenir des pertes souvent bien regrettables et à jamais irréparables. Mais à quel titre interviendrait-elle comme protectrice des monuments ? A combien les alignements d'une ville, d'un chemin, d'une route, provoqués, proposés par elle, n'ont-ils pas été fatals ? L'alignement est comme le torrent de lave qui se précipite du cratère d'un volcan, renversant, dévorant tout ce qui se trouve sur son passage. A voir l'intelligence brutale avec laquelle il procède, ne connaissant d'autre règle que la ligne directe, ne consultant d'autre considération que celle de la rapidité du trajet, on se demande pourquoi, quand il est question de tracer un alignement, on a recours à l'office si dispendieux des architectes et des ingénieurs, lorsqu'une batterie d'artillerie ferait l'affaire en bien moins de temps, à bien moins de frais et tout aussi bien.

On conçoit que le génie de l'homme mette à honneur de braver les obstacles que lui opposent des rochers, une vallée, une rivière ; c'est le triomphe de la nature intelligente sur la nature brute, et il est beau de voir une route se continuer dans les airs par un pont monumental comme celui du Gard, par une ligne audacieuse comme celui de Cubzac, ou s'enfoncer hardiment dans le flanc d'une montagne comme la route du Simplon. Mais il en devrait être autrement quand

une voie nouvelle s'en vient heurter un monument ; d'abord parce que nous devons quelque respect au génie de nos pères, parce qu'il n'est pas un monument ancien qui ne soit plein d'enseignements et de traditions qui s'échappent à tous les vents, dès que nous ouvrons les flancs de l'arche où ils étaient comme renfermés ; ensuite parce qu'il n'y a aucune comparaison entre l'inconvénient de tourner un monument et celui de faire le circuit d'une montagne ; enfin parce que l'autorité, quand elle donne l'exemple de sacrifier un monument, c'est-à-dire un souvenir pieux ou historique, qu'elle devrait s'efforcer de rendre vénérable, à un mince intérêt, tel que celui d'accourcir de quelques mètres une route d'une cinquantaine ou d'une centaine de lieues, ou celui d'éviter de faire dévier quelque peu la direction d'une rue, elle encourage l'esprit de destruction qui n'inspire que trop souvent les particuliers.

Certainement c'est un grand avantage pour une ville que d'être traversée par une route ou percée de belles rues. La première peut être une source de prospérité ; les autres sont un grand moyen d'embellissement. Mais les monuments ne concourent pas moins à sa décoration et à sa prospérité. Ils enrichissent les points de vue, ils appellent les étrangers, si toutefois la ville sait les entretenir et en faire en quelque sorte les honneurs.

Un aubergiste, dans un pauvre village de la Charente-Inférieure, possédait, il y a quelques années, dans sa cour, un trésor. C'était un menhir colossal, de la taille à peu près de l'obélisque de Louqsor. Bon nombre de curieux étaient attirés par cette rareté, mais aucun ne sortait de l'auberge sans se plaindre du mauvais état de la maison, fort mal tenue malgré son achalandage.

Stimulé enfin par ces plaintes, encouragé par l'affluence des voyageurs, l'aubergiste se décide un beau jour à reconstruire sa maison et à lui donner un aspect et une distribution plus confortables. Le difficile était de faire la dépense, assez considérable d'après les plans de l'architecte ou du maître maçon, lorsque l'idée vint à l'un des trois, probablement au maître de la maison, qu'il avait sous la main les moyens de la réduire de tout le prix des matériaux. Il ne s'agissait que d'employer à la construire cette grande vilaine pierre qui embarrassait sa cour et empêchait de développer la façade du bâtiment. Le menhir fut donc jeté par terre, scié en morceaux et transformé en murailles. Mais quand la maison fut bâtie, elle demeura déserte, parce que rien

n'invitait plus les voyageurs à s'arrêter dans un méchant village qui n'avait pour toute recommandation qu'une auberge ambitieuse, et dont le maître avait conservé l'habitude de les rançonner passablement.

Cette anecdote, qui rappelle assez bien la fable de la *Poule aux œufs d'or*, est l'histoire de toutes les localités qui détruisent leurs monuments, et un avis à celles qui en possèdent, du parti qu'elles en peuvent tirer.

Ce qui devrait exciter sur ce point notre susceptibilité nationale ordinairement si chatouilleuse, c'est de voir que depuis longtemps les pays qui nous environnent, et principalement la Belgique et l'Angleterre, ont pour leurs monuments un respect qui les jette quelquefois dans un défaut contraire au nôtre. Au lieu de ces édifices que nous voyons de toutes parts tombant en ruines, pleins de toiles d'araignées ou couverts d'inscriptions ou de rébus obscènes par les polissons, car la police prend peu de souci de les faire respecter, même quand il s'agit des lieux saints, là on voit des églises et des monuments toujours

en toilette, pourrait-on dire, bien brossés, bien lavés, bien époussetés et continuellement reblanchis, ceci n'est pas le mieux : là, le griffonnage insolite du gamin est à peu près inconnu. Les ruines mêmes ne sont pas privées de ces attentions, et l'amateur peut s'en approcher, et l'artiste ou le savant y prendre sans répugnance, l'un ses croquis, l'autre ses notes.

On s'est demandé bien des fois à quoi servent les académies, qui, depuis leur fondation, laissent commettre tant d'énormités sans marquer la moindre émotion. Dans un prochain article, nous examinerons quelle eût dû être et quelle a été leur action sur la conservation de nos monuments, quelle influence peuvent exercer les sociétés archéologiques qui se multiplient, et quels ont été ou pourront être les résultats de la création d'un conseil des bâtiments civils, d'un ministère chargé des travaux publics, et d'un comité historique des arts et des monuments près le ministère de l'instruction publique.

J.-P. SCHMIT.



JEAN-GEORGES VAN VLIET.



DESCAMPS, malheureusement l'unique biographe des peintres flamands, cite deux artistes du nom de Van Vliet, Guillaume et Henri, l'oncle et le neveu, tous deux nés à Delft, en Hollande, tous deux de l'antique et noble famille Van der Voort. Ce furent deux peintres d'histoire et de portraits, assez estimés dans leur temps, et très-oubliés dans le nôtre. Périès, après avoir copié leurs biographies dans Descamps, ajoute à la fin de son article (1) : « Jean-Georges Van Vliet, graveur hollandais, a laissé de très-bonnes estampes, entre autres *Saint Jérôme dans une caverne*, *Loth et ses filles*, d'après Rembrandt. »

Cet artiste, si légèrement traité par les compilateurs, est cependant le seul qui ait illustré réellement le nom de Van Vliet. Nous ne le jugeons point comme peintre. Nous n'avons vu de lui qu'un *Portrait en buste d'un officier* (2), trop peu important pour servir de base à une appréciation solide; mais, comme graveur, il a parfois égalé Rembrandt, son maître, en esprit et en originalité. Sa pointe est légère, facile, brillante; ses compositions sont ingénieuses; il aborde avec autant de hardiesse que de succès toutes les difficultés du clair-obscur.

Sa *Suite de gueux*, en dix pièces, est d'une touche fine et d'un naturel admirable. Elle s'ouvre par un frontispice représentant deux estropiés, assis au bas d'une toile sur laquelle on lit : « *Byt geeve bestaet ons leeve. J.-G. Van Vliet, f. 1651.* » Puis défile une bizarre kyrielle de mendiants des deux sexes, dans des attitudes vraies et spirituellement rendues (3). Van Vliet

a gravé plusieurs autres *Suites*; la *Cène*, *Jésus-Christ au jardin des Olives*, le *Crucifiement*, le *Christ porté au tombeau*, la *Résurrection*, *Jésus-Christ et la Samaritaine*; les *Cinq sens*, et dix-huit planches d'*Arts et de Métiers* (4). Comme la plupart des Flamands, Van Vliet avait de la prédilection pour les types vulgaires; ses compositions religieuses s'en ressentent, mais elles sont remarquables sous le rapport de l'effet.

Nous connaissons encore de Van Vliet un *Chanteur et sa femme*, deux *Officiers et deux femmes*, une *Réjouissance de village*, un *Buste d'Officier*, un *Chirurgien dentiste*, des *Joueurs de trictrac*, *Saint Jérôme assis près d'un tronc d'arbre et lisant*. Il y a gravé, d'après Rembrandt, sept portraits, *Loth et ses filles*, *Saint Jérôme à genoux dans sa grotte*, le *Baptême de l'Eunuque*, la *Résurrection de Lazare*. Parmi les portraits, on recherche comme une œuvre achevée une *Vieille femme assise*, vue de trois quarts, tenant un livre de la main gauche, et posant le pied droit sur une chaufferette. La gravure de *Loth et ses filles*, est signée, dans la marge inférieure, *Rt. Van Ryn, inventor, 1651. Van Vliet fecit*. Le *Saint Jérôme* est également signé, au-dessus de la patte droite du lion : *Rt. V. Ryn, in Van Vliet fecit, 1671*. Cette gravure, de treize pouces trois lignes sur dix pouces six lignes, est la plus estimée de l'auteur. Des épreuves ont été vendues, à la vente Logette, 75 fr.; aux ventes Valois et Basan, 90 fr.; chez M. Sylvestre, 100 fr.; chez M. Mariette, 244 fr.

sur une butte, ayant près de lui une épée, une giberne et une calebasse; mendiant au pied d'un arbre, peignant un enfant; porte-balle assis au pied d'un arbre; vendeur de mort aux rats; soldat portant un bouclier sous le bras droit; femme qui joue du violon en dansant.

La planche qui accompagne cet article est le fac-simile exact du *Vendeur de mort aux rats*.

(1) Sculpteur, forgeron, serrurier, maçon, charpentier, vannier, fabricant de balais, ferblantier, tailleur, cordonnier, voilier, vitrier, chapelier, tondeur, tourneur, boulanger, tonnelier, tisserand.

(1) *Biographie universelle*, t. 9.

(2) Collection Standish; hauteur, 14 centimètres; longueur, 12 centimètres.

(3) Un gueux avec une jambe de bois; un autre portant une femme malade; autre gueux vu de dos; autre accroupi

LA JEUNE MALADE.

Lorsque j'étais petite fille
On m'aimait tant !
Chacun disait : Qu'elle est gentille
La chère enfant !
J'avais tête blonde et bouclée,
De bien doux yeux :
Bouche rose, main potelée,
Et l'air joyeux.
Ma mère en sa vive tendresse,
Du fond du cœur,
Basait l'espoir de sa vieillesse
Sur mon bonheur !

Les jours si gais de mon enfance
Durèrent peu.
L'avenir, de notre espérance,
Se fit un jeu.
Sur moi vers l'âge d'être belle,
Près des quinze ans,
Le temps élança de son aile
Maux affligeants :
La pitié remplaça l'envie
Que j'inspirais :
Plus de bonheur en cette vie
Tant je souffrais !...

Ma poitrine, hélas ! se déchire
Depuis ce temps.
Et l'air si pur que je respire
Même au printemps !...
Sur le vert rosier que j'arrose
On admirait
Une fraîche et naissante rose
Qui s'entr'ouvrait :
De ses fleurs trop tôt détachée
Un froid matin
Elle tomba décolorée....
C'est mon destin !

A. LEGROUX.

LA TARENTELE.

O ma mère ! sur la plage
La jeunesse du village
Chante et danse, n'est-ce pas ?
Oui, j'entends leurs chansonnettes
Et le bruit des castagnettes
Qui se mêle au bruit des pas.

Mère ! vois ! la lune blonde
Jette sur l'azur de l'onde
Son écharpe de vermeil. .
Laisse-moi fuir en cadence !
Car c'est l'heure de la danse
Et non celle du sommeil.

De jasmuns et de jonquilles
Jeunes gens et jeunes filles
Couronnez votre beau front
Sous le dôme des charmilles
Jeunes gens et jeunes filles
Venez tous danser en rond

Notre robe de dentelle
A ton souffle, ô tarentelle !
Vole sur nos blancs genoux
Les esprits, troupe immortelle
A ton souffle, ô tarentelle !
Tourbillonnement avec nous

Nos cheveux où tu te joues
Se déroulent sur nos joues
Et voltigent sur nos yeux
A ta voix sans paix, ni trêve
Les flots dansent sur la grève
Et les astres dans les cieux

Mais déjà mainte danseuse
Fatiguée et paresseuse
Cherche et goûte ta douceur
O repos ! Déjà plus d'une
S'est assise sur la dune
Dans les bras de son danseur

LOUIS DELATRE

PEINTRES CONTEMPORAINS



M. PAUL DELAROCHE.

E. DELACROIX



Mort de Marianne de Lige
1830

A. LEFÈVRE





SALON DE 1844.



Sur les trente statues ou groupes en bronze, en marbre et en pierre qui figurent à l'exposition, il y en a plus de la moitié commandés à leurs auteurs, la plupart par le ministère de l'intérieur ;

et quand nous les aurons passés en revue, nous aurons accompli notre tâche aux trois quarts, très-peu d'ouvrages en dehors de cette catégorie méritant une sérieuse analyse, quoiqu'il semble que l'inspiration spontanée devrait donner naissance à des productions plus originales que celles exécutées en conformité d'un programme officiel. Je ne veux pourtant pas donner à entendre que le patronage de la liste civile et de la direction des beaux-arts ait été cette année, plus que les années précédentes, pour nos artistes sculpteurs, une source vive d'idées grandioses et fécondes. Il s'en faut de beaucoup, et même, après un scru-

puleux triage, la part de la médiocrité reste encore au moins égale à celle du vrai talent. Presque partout l'habileté d'exécution, la perfection du métier font ressortir l'absence du génie créateur et du sentiment intime de l'art. C'est surtout sur la sculpture que les théories puritaines de l'école de David ont exercé une influence pernicieuse, en ce que l'étude exclusive des œuvres de l'antiquité n'avait, pour ainsi dire, aucune application dans la pratique moderne, appelée à s'exercer sur des modèles essentiellement disparates dont rien n'avait pu faire pressentir l'idée aux artistes des siècles passés. Le but principal était alors la perfection des formes corporelles ; c'est dans la pose et le mouvement que réside tout le pittoresque de la statuaire antique, et il est bien peu de ces admirables vestiges de l'art grec et romain qui perdraient quelque chose à la suppression des têtes, dont l'expression est le plus souvent inférieure de beaucoup au mérite plastique des autres parties de la composition, et quelquefois tout à fait insignifiante. Tandis qu'aujourd'hui c'est là que

doit surtout se manifester la science du ciseau, tant parce que c'est l'unique champ que lui laissent nos costumes si rebelles à l'élégance des draperies, qu'à cause de la prédominance attribuée par la philosophie moderne à l'esprit sur la matière, à la pensée sur la beauté.

Une autre conséquence déplorable de l'enseignement académique, c'est que, lorsque la réaction s'est déclarée, les esprits les mieux pénétrés de la nécessité de se frayer une voie nouvelle qui s'éloignât moins de nos mœurs, de nos goûts et de nos conventions, avaient été tellement prévenus à l'avance contre la prétendue hérésie en fait d'art de leurs prédécesseurs du dernier siècle, que le dédain et l'aversion de leurs doctrines survécurent à l'influence de ceux qui les avaient engendrés. Et maintenant encore, il n'y a peut-être pas trois sculpteurs en France qui tomberaient d'accord sur la valeur et le mérite des œuvres de Coysevox, de Bouchardon et des Coustou, école pleine de verve et d'imagination pourtant, école essentiellement française, qui poussa, il est vrai, la fantaisie jusqu'à la bizarrerie, la grâce jusqu'à la fadeur, et la fougue jusqu'à l'incorrection; mais l'abus de ces qualités-là vaut bien la sécheresse, la froideur et le prosaïsme de nos sculptures actuelles. Ce n'est pas que les praticiens d'aujourd'hui en sachent plus que leurs devanciers, au contraire. Le pédantisme seul a fait des progrès, une sorte de fièvre métaphysique s'est emparée des arts comme de la littérature, et le dernier qu'on put croire susceptible d'une telle contagion n'a pas eu pourtant le noble courage de rester fidèle à son origine en défendant à lui seul contre les rigides sectateurs des abstractions de l'idéalisme la cause de la beauté dans la forme, et de l'émotion dont elle est la source dans le domaine des sens. Aussi les sculpteurs du jour possèdent, j'en conviendrai volontiers, mille qualités dont pourraient être fiers de se prévaloir des mathématiciens, des littérateurs, et même des philosophes; mais à tous, ou peu s'en faut, il en manque une, sans laquelle leur art n'a plus ni charme, ni grandeur, ni caractère déterminé, c'est le pittoresque, c'est une manière de voir plus sensualiste, plus païenne, si je puis m'exprimer ainsi, car plus la matière est inerte et froide, plus il faut de passion pour lui communiquer le mouvement et la vie. L'histoire de Pygmalion n'est pas un vain apologue, c'est le dramatique emblème d'une vérité démontrée par cent chefs-d'œuvre, c'est la révélation du secret de la perfection dans l'art plastique.

Qui pourrait en douter en s'arrêtant devant le plus important ouvrage de sculpture du salon de cette année, le groupe de M. Bosio, destiné à orner le péristyle du grand escalier des galeries de Versailles, l'*Histoire et les Arts consacrant les Gloires de la France*. Soit que M. Bosio ait perdu la dernière étincelle de cette énergie, de cette ardeur juvénile dont il fut, en des temps plus heureux, imprimer le cachet à des œuvres consciencieuses, soit que, trop confiant dans le prestige de sa signature, il n'ait pas craint d'abandonner à des mains incapables et mercenaires un travail qui n'éveillait point sa sympathie, on n'en est pas moins douloureusement surpris de ce déplorable témoignage de décadence ou de présomption; car il nous en coûte trop d'attribuer directement à la responsabilité d'un artiste éminent l'incorrection du dessin, l'absence complète d'idées, la roideur et la maladresse d'exécution qui nous choquent dans tous les détails de cette composition avortée.

Quatre statues d'Étienne Pasquier, Colbert, le comte Portalis et le duc d'Orléans, sont destinées à la chambre des pairs. La première, de M. Foyatier, n'est pas dépourvue de mérite, principalement sous le rapport de l'étude des draperies; mais l'expression de la tête est d'une vulgarité impardonnable. En outre, c'est calomnier le marbre que d'en donner le nom à la substance terreuse et livide dont le sculpteur a consenti à faire usage.

Le Colbert de M. Debay père est dépourvu de toute originalité et coiffé de la perruque la plus pitoyable. Ce n'est pourtant pas un accessoire dont il soit difficile de se procurer des modèles.

M. Ramus a exposé deux statues estimables et bien adaptées à la décoration architecturale, quoique le livret ne s'explique pas sur leur destination, *la Bienfaisance et les Arts*. Toutefois, il y a bien plus de distinction dans son portrait en pied du comte Portalis, dont la pose a de la dignité et la tête un grand caractère.

La statue du duc d'Orléans, de M. Jaley, est sans contredit le meilleur portrait qu'on ait fait de ce prince. On y retrouve toute la distinction de son port et de son allure, et il y aura toujours un grand mérite à triompher aussi bien des difficultés extrêmes du costume moderne.

On ne saurait adresser le même éloge à M. Molchneth pour sa statue du général Bessières. Il serait difficile de décider si les broderies de ce pantalon de hussard ne sont pas tatouées sur la peau plutôt qu'appliquées en relief sur une

étouffe problématique. Pour peu que la ville de Cahors ait quelques scrupules de goût et de décence, c'est une œuvre à recommencer.

On jugera beaucoup mieux le Mathieu Molé de M. Droz quand il sera placé dans la niche qu'il doit occuper à l'hôtel de ville.

Nous attendrons aussi l'achèvement de la fontaine de la place Saint-Sulpice pour apprécier le Bossuet de M. Feuchère, qui n'est encore qu'à l'état d'ébauche en plâtre. Mais cet artiste doit se méfier de sa propension à tourmenter ses draperies. Nous l'engageons aussi à modifier le mouvement disgracieux de la main droite.

Quant à M. Garraud, chargé de la statue de Laplace pour l'Observatoire, on dirait qu'il n'a cherché qu'à abrégé sa tâche en enveloppant l'illustre astronome, assis sur une chaise curule, dans un manteau ou plutôt un suaire aussi triste d'effet que lourd d'exécution.

M. Rochet a un bien autre sentiment du style sculptural. Sa statue de saint Caprais, martyr, en est un excellent modèle, et il est fâcheux que l'extrême porosité de la pierre dont il s'est servi fasse craindre qu'elle ne s'égrène promptement. Il y a aussi beaucoup d'onction et une heureuse simplicité de travail dans sa figure en plâtre de saint François d'Assise.

Une autre statue en plâtre de M. Dantan l'ainé, le dauphin, fils de Louis XV, est une étude fort remarquable du costume si recherché du siècle dernier. Il est difficile d'appliquer la science de l'ajustement et des détails d'une façon plus gracieuse et plus pittoresque. Cet ouvrage semble d'une date contemporaine au personnage dont il reproduit les traits, avec un degré de goût plus pur que celui de cette époque. Seulement la figure nous a paru trop vieille. Nous croyons cette statue destinée au musée de Versailles.

C'est au jardin du Luxembourg, qui a si grand besoin de voir un peu rajeunir sa piteuse collection de marbres caduques et dégradés, qu'a été promise la *Velléda* de M. Maindron. Grâce à cette exhibition permanente, la masse du public sera donc à même de porter un arrêt définitif sur cet ouvrage singulier, et de réformer, si bon lui semble, les censures de la critique *ex professo* ou le verdict trop indulgent d'une complaisante admiration. Cette considération nous met plus à notre aise pour formuler notre avis sans ménagement ; car nous voudrions d'autant plus mettre M. Maindron en garde contre des flatteries abusives, que nous applaudissons plus volontiers aux encouragements officiels dont il est l'objet. Mais nous

nous affligeons de voir un talent sérieux, à son début dans la carrière, se mettre au service du goût mesquin et dépravé qui a fait éclore depuis peu toute cette sculpture d'antichambre, cette bimbeloterie de statuette inqualifiables sous plus d'un rapport. Nous voilà bien loin, assurément, de la *Velléda* des *Martyrs*. Et comment M. Maindron a-t-il persisté, devant le résultat auquel avaient abouti ses malheureux efforts, à vouloir se donner Chateaubriand pour complice en insérant au livret une citation dont chaque ligne vient mettre en suspicion l'intelligence de son traducteur. Nous avons tâché pourtant de nous soustraire à l'influence de cette comparaison écrasante, nous y sommes revenu à trois fois, et nous n'avons rien vu, hélas ! qu'une Mignon de bas étage enroulée, en dépit d'elle, dans une troupe de saltimbanques, et rongéant son frein sous les oripeaux de carrefour dont on l'a affublée. Maintenant, Césarine ou *Velléda*, si l'œuvre du ciseau rachetait du moins le vice de la conception ! Mais que dire de cet assemblage hétéroclite de formes grêles et massives, de l'union d'une expression extatique à cette posture malséante, de ces cheveux qui tapissent, à l'instar d'un lichen humide, le creux du chêne, de cette gorge bifurquée, de ces cuisses et de ces pieds type de la rusticité la plus épaisse. Bref, M. Maindron s'est lourdement trompé, mais encore faut-il beaucoup de talent pour se tromper de la sorte, et d'après l'exagération même de ses fautes, d'après certains détails d'exécution qui révèlent une main souple et hardie, nous le tenons pour très-capable de prendre une éclatante revanche, et nous souhaitons que sa *Velléda* résiste avec stoïcisme aux épigrammes et aux provocations des étudiants du quartier latin, qui la sommeront plus d'une fois de descendre de son piédestal pour les suivre en voisin au bal de la Grande-Chaumière.

Revenons à des idées plus sérieuses et à un art plus sain. Nous avons déjà décerné la palme du portrait en marbre à une femme artiste. Mme Édouard Dubufe. Voici une remarquable composition, les *Fonts baptismaux*, dont une femme aussi, Mme de Lamartine, réclame sa part de collaboration. L'idée de ce joli groupe est en effet pleine de grâce, et l'exécution laisse peu de chose à désirer. Tout ce que fait, au reste, M. Jouffroy a un cachet d'élégance et une tournure magistrale qui nous font concevoir pour son avenir de plus grandes espérances que celles qu'il a déjà réalisées. Nous lui ferons observer toutefois que le dessin gothique et trop maigre de son piédes-

tal ne s'adapte pas bien au caractère général du groupe, et l'on pourrait sans beaucoup de peine ni de dépense remédier à cet inconvénient.

En fait de sujets religieux, nous citerons encore le Christ en prière au jardin des Oliviers, de M. Dieudonné, dont la tête est belle et le mouvement d'affaissement naturel, mais c'est là tout; une esquisse au trait, et qui ne satisfait à aucune des conditions essentielles de la statuaire.

Deux *Ecce homo* figurent à l'exposition l'un en regard de l'autre. Celui de M. Husson est une simple étude en plâtre, mais certainement préférable au marbre de M. Ottin, qui s'est borné évidemment à copier avec toute l'exactitude possible un modèle très-mal choisi, dont le type carré et trapu conviendrait mieux à un athlète qu'au Dieu fait homme venu sur terre pour y donner l'exemple de la douceur et de la résignation. La brièveté du cou est surtout choquante. M. Ottin a la science du métier; il a besoin qu'un peu de poésie lui vienne en aide.

Un excellent travail dans le style tumulaire, c'est la statue couchée de l'évêque d'Hermopolis, par M. Gayrard. Tous les détails en sont conçus avec goût et traités avec une adresse infinie, jusqu'au lévrier couché sous les pieds du prélat. Mais nous craignons que la place occupée par l'animal emblématique n'ait un peu rétréci l'espace réservé au développement du corps, qui ne nous paraît pas proportionné à la dimension de la tête. Comment un artiste aussi habile que M. Gayrard, et qui paraît maîtriser aussi facilement sa matière, n'a-t-il pas compris qu'il aurait tout à gagner à ne pas livrer à la censure publique son bas-relief de Henri IV à Arques. Espérons que cette plaisanterie colossale ne sera pas définitivement inaugurée, sans avoir été radicalement amendée.

La jeune femme au miroir de M. Dumont n'exprime rien que la froideur et la stérilité du ponsif académique. A côté d'elle, une étude de femme nue, par M. Gatteaux, se distingue au moins par un sentiment de réalité et de vie dans la chair qui aurait toute notre approbation, si l'auteur n'avait pas eu la prétention de diviniser, sous le nom de *Pomone*, un type essentiellement bourgeois et même vulgaire.

Le groupe en marbre très-joliment agencé de M. Geefs, représentant l'abandon de *Geneviève de Brabant*, est malheureusement dépourvu de style et d'élévation. Sans tomber précisément dans le maniéré, cet artiste vise trop à la coquetterie, à la mignardise; il séduit l'œil et ne dit rien à l'esprit.

Ce reproche ne saurait atteindre le David de M. Bonnassieux, dont nous avons déjà vanté le charmant buste en marbre de la comtesse d'A... Sous le double rapport de la pureté du dessin et de l'idéal de l'expression, la statue de David apprêtant sa fronde est le meilleur morceau de l'exposition de 1844. Elle dénote une indépendance de manière, une audace et une sûreté de main qui rendront désormais le public exigeant à l'égard de l'auteur. Espérons qu'il maintiendra ses efforts au niveau de son succès.

Deux statues de moindre dimension méritent encore de nous une mention particulière. La première est une *Madeleine au désert*, de M. Gechter. La tête est ce qu'il y a de mieux réussi. Elle respire la vie et le sentiment qui doit animer la pécheresse repentante. Mais le choix recherché de la pose exigeait une perfection de modèle dont on regrette l'absence. La surélévation de l'épaule gauche produit un effet d'autant plus désagréable, que l'auteur a masqué par la chevelure les muscles d'attache, ce qui pourrait passer pour une intention d'éluder la difficulté qu'il s'était créée. Le relief et la saillie de la nervure des jambes contredisent l'idée de grâce et de délicatesse qui s'allie au souvenir de la Madeleine, tandis que le torse ne fait ressortir aucune des beautés spéciales de la femme. Il est évident pourtant que plus on donnerait de séduction et de beauté à la courtisane convertie, plus on rendrait exemplaire le contraste de sa dure pénitence. Encore un déplorable exemple de la servile imitation du modèle d'atelier.

Quant à la *Paysanne bretonne* de M. Grass, à qui n'ont pas été épargnés non plus les éloges de la camaraderie, nous l'engagerons à travailler désormais sur des programmes moins compliqués et moins prétentieux, ou du moins à se conformer plus exactement à ceux qu'il s'impose. « Elle nous regardait, dit M. Souvestre, tandis que son pied jouait nonchalamment avec des débris humains. » La statue de M. Grass regarde fixement à ses pieds et semble absorbée dans des réflexions philosophiques très-incompatibles avec l'insouciance d'une enfant de dix ans, dont il s'agissait précisément d'exprimer la candide ignorance et la naïveté tant soit peu malicieuse. Quelle idée bizarre aussi, messieurs les artistes, que de vouloir ciseler dans le marbre et la pierre les feuillets du jour. Est-ce donc pour vous venger des nôtres? Oh! dans ce cas nous serons bientôt quittes.



LE PLONGEUR.

I.

« Qui de vous plongera dans l'abîme qui gronde ?
Pages et chevaliers, l'oserez-vous tenter ?
Voyez ! la coupe d'or que je viens d'y jeter.
A déjà disparu sous la vague profonde.
Qui me rapportera le vase précieux,
Offert en récompense au plus audacieux ? »

II.

Entouré de sa cour, ainsi le roi s'exprime :
Et du bord escarpé dont les rochers ardens
Se dressent fièrement sur l'Océan pendus,
Il a jeté la coupe au milieu de l'abîme.
« Qui de vous osera, je le demande encor,
En plongeant dans les flots, gagner la coupe d'or ? »

III.

Pages et chevaliers, tous gardent le silence.

Même les plus hardis frissonnent de terreur.
Et leurs yeux sont penchés vers la mer en fureur,
Qui, contre les récifs, avec fracas s'élance.
Une troisième fois le roi répète encor :
« Qui de vous osera gagner la coupe d'or ? »

IV.

Il dit ; mais à répondre aucun ne s'aventure,
Aucun ne veut du gouffre affronter le courroux.
Seul, un page s'avance, au maintien fier et doux :
Vite il a dénoué sa cape et sa ceinture,
Et la foule, tremblante, avec étonnement
Contemple le jeune homme intrépide et charmant.

V.

Pendant qu'il est debout sur la roche isolée,

Que sur le tourbillon ses regards sont errants.
Le Charybde vomit l'onde que, par torrents,
Dans sa gueule béante il avait avalée.
Et qui, poussant en l'air un long mugissement,
Des sombres profondeurs s'échappe en écumant.

VI.

Elle hurle, bondit, siffle, frémit, bouillonne.
Comme si dans son sein des feux étaient mêlés.
Les flots serrent les flots, sans fin accumulés ;
La vapeur monte au ciel en fumeuse colonne,
Et l'on dirait, à voir l'effort du gouffre amer,
Que la mer veut produire une seconde mer.

VII.

Mais des vagues pourtant se calme la démence :
Et noire, caverneuse, impénétrable au jour,
Et comme le portail de l'infernal séjour,
Se montre à découvert une crevasse immense ;
Et de nouveau les flots qu'elle avait rejetés,
Dans l'ancre, en aboyant, se sont précipités.

VIII.

Vite ! avant le reflux, le jeune homme intrépide
Recommande son âme au maître tout-puissant.
Puis... la foule aux échos envoie un cri perçant...
Déjà du tourbillon la spirale rapide
Enlace le plongeur de plis mystérieux.
Et comme en un linceul le cache à tous les yeux.

IX.

La houle à la surface est tranquille et muette :
Mais un bruit sourd du gouffre emplit les cavités.
D'angoisse et de frayeur les cœurs sont agités.
Et l'on entend ces mots que la foule répète :
« O jeune homme hardi, que Dieu garde tes jours ! »
Le hurlement des flots descend, descend toujours.

X.

« Roi, jette dans les eaux ta couronne elle-même :
À qui la reprendra permets de la porter.
Un prix si glorieux ne saurait me tenter :
Pour de pareils dangers c'est peu d'un diadème :
Car aucun être humain n'est jamais revenu
Dévoiler les secrets de l'abîme inconnu. »

XI.

Bien des vaisseaux, jouets des vagues courroucées,
Sont déjà descendus au fond de cet écueil.
Et l'on n'a vu sortir du liquide cercueil
Que des mâts en débris, des vergues fracassées. »

Parcille à la tempête en son rugissement,
La clameur de l'abîme approche incessamment.

XII.

Soudain l'onde bondit, siffle, frémit, bouillonne.
Comme si dans son sein des feux étaient mêlés.
Les flots serrent les flots, sans fin accumulés.
La vapeur monte au ciel en fumeuse colonne,
Et l'on dirait, à voir l'effort du gouffre amer,
Que la mer veut produire une seconde mer.

XIII.

Regardez ! tout à coup, blanc sur la sombre lame
Apparaît comme un cygne au plumage argenté.
On voit un cou nerveux par les eaux ballotté.
Un bras nage, flexible et fort comme une rame.
C'est le page ! épuisé, mais d'orgueil radieux
Il élève la coupe avec des cris joyeux.

XIV.

Il réchauffe au soleil ses membres qui frémissent.
Il enfle d'un air frais ses poumons dilates.
Salue avec transport les célestes clartés
Et d'acclamations les rochers retentissent.
« Il est sauvé le page aussi vaillant que beau
Il vit ! il a vaincu le gouffre et le tombeau ! »

XV.

Il tombe aux pieds du roi. Le roi maude sa fille.
Elle vient, le regard modestement baissé.
La bouche souriante, et, par ses mains verse
Un vin délicieux dans la coupe petite.
La foule curieuse autour d'eux s'épaissit.
Et le page en ces mots commence son récit.

XVI.

« Vive le roi longtemps encore
Heureux qui respire, et peut voir
La lueur pâle de l'aurore,
L'or du jour, la pourpre du soir
Le sein des eaux et de la terre
Cache plus d'un affreux mystère.
N'essayons pas d'y pénétrer
Pour saisir, en ces lieux funèbres
Ce que d'horreur et de ténèbres
Le Créateur veut entourer.

XVII.

« Je tombai, prompt comme la flèche
Que décoche un habile archer.
Une source rapide et fraîche

Jaillissait du creux d'un rocher.
Les deux courants m'environnèrent ;
Leurs flots réunis m'entraînèrent
Vers le fond du gouffre grondant.
Maîtrisé par leur violence,
Comme un sabot que le fouet lance.
Je tournoyais en descendant.

XVIII.

« De ma plainte désespérée
Dieu, qui sans doute fut touché,
Me fit voir la pointe acérée
D'une roche où je m'accrochai.
La coupe, par vos mains jetée,
Étincelait à ma portée :
Dans le ténébreux soupirail
Elle n'était point descendue :
Mais je la trouvai suspendue
A quelques branches de corail.

XIX.

Sous mes pieds, des cavernes sombres,
Où plongeaient mes yeux égarés,
S'allongeaient sans fin, et leurs ombres
Avaient des reflets empourprés.
Mes oreilles, inanimées,
A tous les bruits étaient fermées ;
Mais, ô terreur ! je croyais voir
Maint dragon, mainte salamandre,
Remuer, se tordre et s'étendre
Au bas de l'horrible entonnoir.

XX.

« Là, des reptiles sur la fange
Creusaient des chemins sinueux.
Là, grouillait un confus mélange
Des poissons les plus monstrueux :
Le phoque, la raie épineuse,
Le squalo à la forme hideuse,
L'espadon, craint des matelots ;
Et je voyais avec menaces
Grincer les mâchoires voraces
Du requin, hyène des flots.

XXI.

« J'étais penché sur le cratère,
Étreignant le roc à deux mains,
Près des entrailles de la terre,
Loin de tous les secours humains.
Je sentis faillir ma constance,
En sondant la faible distance
Qui me séparait du néant.
Mon cœur tressaillait d'épouvante,
D'être là, seule âme vivante,
Chez les monstres de l'Océan.

XXII.

Ils rampaient dans la nuit obscure,
Et l'illusion de l'effroi
Me montrait leur armée impure
Prête à se ruer jusqu'à moi.
Éperdu, je lâchai ma branche,
Et sentis, comme une avalanche,
Le tourbillon me soulever.
Mais de ses retraites profondes
L'abîme vomissait les ondes ;
Il m'entraîna pour me sauver. »

XXIII.

De l'étrange récit le monarque s'étonne.
« La coupe t'appartient, dit-il, et je te donne
Cette bague dont l'or enchâsse un diamant,
Si d'un nouveau voyage affrontant les vertiges,
Tu me redis encor ce qu'on voit de prodiges
Au fond du liquide élément.

XXIV.

Mais la fille du roi l'entend avec tristesse ;
Et d'une douce voix qui flatte et qui caresse :
« Mon père, suspendez ces barbares plaisirs !
Si ce n'est pas assez d'efforts et de courage,
Qu'un de vos chevaliers, digne émule du page,
Se sacrifie à vos désirs. »

XXV.

Le roi saisit la coupe ; elle vole, tournoie,
Tombe, et le tourbillon l'étreint comme une proie.
« Si tu vas la chercher, tu seras chevalier.
Et pourras embrasser comme ta fiancée
Celle qu'à ton destin je vois intéressée,
Et qui vient de me supplier. »

XXVI.

Ces mots ont sur le page une vertu divine,
Et de hardis éclairs son regard s'illumine.
La pudique beauté, que dévorent ses yeux,
Rougit, puis devient pâle, et tombe en défaillance.
C'en est fait ! de la vie à la mort il s'élance,
Pour gagner ce prix glorieux !

XXVII.

Et les brisants, de loin signalant leur venue,
Tonnent, comme la foudre en déchirant la nue ;
Avec anxiété chacun regarde en bas.
Les vagues, que l'abîme enserrait sous ses voûtes,
Montent l'une après l'autre... elles reviennent toutes...
Mais le plongeur ne revint pas !

Traduit de l'allemand de SCHILLER,
par E. DE LA BÉDOLLIÈRE.



VISITE AU MUSÉE DU LUXEMBOURG.

II.



M côté du *Soir* de M. Gleyre est l'*Homère* de M. Leloir, exposé au salon il y a trois ans, et qu'on revoit avec plaisir, mais en désirant que l'auteur ait réalisé depuis les progrès dont cette toile le fait juger capable.

Nous avons retrouvé aussi avec satisfaction l'étude sévère et vigoureuse du *Job*, de Gallait, la

Place Saint-Marc, de Joyant, la pittoresque *Procession de la Gargouille*, de Clément Boulanger, une charmante marine de Roqueplan, une autre de Tanneur, qui gagnerait, il me semble, à ce que la toile fût raccourcie par le haut, et dont un vernis mal appliqué gâte aux trois quarts l'effet; enfin un paysage d'André Giroux, plein d'air et de fraîcheur, et parmi les acquisitions récentes, l'*Hiver* de Wickemberg.

Nous avons regretté la disparition de la *Psyché* de M. Picot, dont on a conservé un tableau d'un mérite bien inférieur, et l'absence des œuvres

d'élite de plusieurs artistes estimés à si juste titre, tels que la *Francesca aux enfers*, d'Ary Scheffer. Son *Larmoyeur* n'est visible que sur le livret. La *Charlotte Corday* de son frère a gardé sa place.

Mais combien d'autres usurpées par des ouvrages sans caractère et sans portée, notamment les paysages composés de M. Watelet, une caricature insipide de M. Biard, à qui il était pourtant bien facile de fournir un échantillon plus convenable du genre où il excelle; une *Sapho* inqualifiable de M. Delorme, un transparent de M. Fragonard, etc., etc. Et tandis que toutes ces pauvretés occupent les places d'honneur de la grande galerie, on a suspendu à deux toises d'élévation, au-dessus d'une porte, en guise de trumeau, le bijou de la *Noce juive* de Delacroix. *Invidum pecus!* Sans doute ils se sont dit qu'on n'irait pas la copier là.

Dans le petit salon qui domine le grand escalier de la chambre des pairs, le tableau de *Virgile et Dante* fait pendant à celui des *Femmes d'Alger*. Il y a douze ans d'intervalle entre ces deux ouvrages. Mais aussi quel éclatant progrès, quels témoignages éloquentes d'un labeur persévérant et d'une volonté immuable! Sans doute le peintre ne s'est pas complètement affranchi des imperfections de sa première manière, ni de l'habitude de certains lazzi d'artiste, pour ainsi dire, qui font partie intégrante de son originalité: mais toutes les qualités dont il brille à cette heure n'étaient-elles pas aussi en germe dans ses premiers essais? Ne considérons pour un moment que ce tableau de *Dante et Virgile*. N'est-il pas vrai qu'au premier abord il vous saisit, il vous étonne. Il est vrai qu'un examen plus attentif atténue bientôt cette première impression, et les fautes de détail vous inspirent presque du dépit de vous être laissé si facilement émouvoir à l'aspect de l'ensemble. Mais regardez encore, cherchez la vraie raison de ces dissonances qui vous choquent dans la couleur, dans le dessin, et vous allez absoudre l'auteur du piège où vous êtes tombé, vous allez vous ranger de son côté contre ses critiques trop négligents ou trop prévenus.

C'est qu'en effet, à quelques égards, Eugène Delacroix semble affecté d'une impuissance organique, privé de je ne sais quel engin du métier que ne supplée jamais parfaitement l'effort du travail. Il y a du vrai en cela. Il est certain que l'auteur des dessins d'*Hamlet* et du *Massacre de Scio* se distingue entre tous ses confrères par

une inhabileté singulière, une répugnance instinctive à l'emploi des procédés ordinaires de son art. Mais le but, il l'a toujours présent à l'esprit, et les moyens d'y arriver, il les crée, il les invente; et par une pratique à lui qui ne procède que de l'inspiration, d'une certaine divination, il parvient le plus souvent à rendre avec vigueur, avec un vrai prestige, ce que tant d'autres n'accomplissent, par l'application raisonnée des préceptes et des méthodes, que d'une manière insignifiante et pitoyable. Eh, mon Dieu, oui! le dernier élève de Gudin, en face du tableau que nous analysons, a le droit de sourire de ces coups de brosse indécis et tâtonnés, à l'aide desquels les flots sont figurés. Ce n'est pas ordinairement ainsi que se traite l'écume des vagues, et le procédé serait plutôt applicable à du feuillage qu'à de l'eau.

Et pourtant c'est bien de l'eau, une eau amère et glacée qui suffoque ces malheureux suspendus aux bords de la barque; car vous avez froid pour eux, et vous sentez que si le point d'appui leur manque ils vont retomber de tout leur poids au fond du gouffre liquide et bourbeux.

C'est là, du reste, la partie saillante de cette composition. Les têtes des deux poètes sont sans proportion avec celles des martyrs qui sont pourtant sur le même plan, et cela leur donne un air de mesquinerie que fait ressortir dans la figure du Dante la trivialité de sa pose. En revanche, la physionomie du Virgile est pleine d'une compassion très-noble; mais son manteau, mal drapé, sans nulle souplesse, est d'une couleur pauvre et du plus triste effet, et il occupe par malheur le point central du tableau.

Parlez-moi des *Femmes d'Alger*. Quel éblouissant contraste, quelle suavité de lumière, quels magnifiques effets de clair-obscur, quelle vigueur de coloris et quelle hardiesse de touche! Ce même peintre, dont le pinceau semble embarrassé quelquefois pour rendre le détail le plus simple, le voilà qui se joue des difficultés et des minuties, qui sème, qui prodigue sur la toile les perles, les pierreries, les broderies d'or et de soie, que sais-je encore! Et comment m'abstenir de redites épuisées à propos du sentiment, de la verve, de la vie imprimés à la figure de femme couchée à gauche, et qui, à elle seule, est un chef-d'œuvre.

Après tout, M. Delacroix est-il donc le seul maître qui n'aurait pas le droit de faillir, et les plus heureux de ses confrères ont-ils toujours justifié le préjugé de l'opinion publique, si com-

plaisante et si facile pour ses favoris? Quand Horace Vernet exposa, en 1819, ce mélodrame pitoyable du *Massacre des Mamelucks*, je ne me souviens pas que la critique ait crié haro, ni qu'on se soit scandalisé de cette burlesque mise en scène, dont un régisseur du Cirque-Olympique vous ferait toucher au doigt le ridicule et l'in-vraisemblance. Ajoutez que cela est peint avec lourdeur, d'un ton blafard, que le sujet est escamoté, et que parmi les acteurs de l'épisode trivial qui en tient la place, pas un n'attire l'attention par une pose, un mouvement pittoresque, un bout de draperie, un accessoire, un détail quelconque savamment traité. Faut-il pour cela frapper M. Vernet d'ostracisme? Le gouvernement a eu le tort d'acheter un tableau manqué, voilà tout. Heureusement que le musée du Luxembourg possède deux autres toiles du même auteur où il a pris noblement sa revanche. La *Judith* d'abord, la meilleure tête d'expression qu'il ait produite. On pourrait détacher et isoler cette tête du tableau, et elle suffirait pour le restituer tout entier, tant elle reflète avec énergie et vérité l'héroïsme, la passion du sacrifice et la lutte des sentiments intimes qui durent inspirer, exalter, agiter l'âme de la veuve de Béthulie. Là aussi l'œil est frappé par la richesse du coloris et le luxe de la palette du peintre, et cependant quelle différence entre l'effet qui en résulte et cette magie de ton et de lumière que nous signalions tout à l'heure dans les *Femmes d'Alger*. Le procédé d'Horace Vernet offre bien plus de rapports avec celui de Paul Delaroche, qui l'a poussé jusqu'à l'excès, jusqu'au fracas, dans sa *Mort d'Élisabeth*, bien que le sujet réclamât plutôt l'emploi des demi-teintes et d'une gamme de tons plus sobres, comme il a su en faire usage dans son remarquable tableau des *Enfants d'Édouard*.

Horace Vernet est un artiste tout d'une pièce. Il échoue complètement ou il réussit à ravir, témoin sa brillante composition de *Raphaël au Vatican*. Nous conviendrons sans peine de quelques négligences de perspective, et d'une ou deux chevilles de remplissage; mais qu'on nous cite une ordonnance plus hardie et plus pittoresque, une couleur plus attrayante et plus franche, plus de naturel dans les poses et de grâce dans les détails. N'est-ce pas un groupe délicieux que celui de la mère et de l'enfant endormi sur ses genoux?

C'était vers un but analogue que l'on pouvait espérer que se dirigerait le talent de M. Court, lorsqu'il nous envoya de Rome, il y a dix-sept

ans, son tableau de la *Mort de César*. Grandeur du sujet, majestueuse entente de composition, intelligence de la couleur locale, belle harmonie de tons, soin consciencieux des détails, tout s'y trouvait réuni pour présager une carrière d'artiste dévouée aux plus pures, aux plus nobles inspirations de l'art. Hélas! on sait par quelle série de succès pernicieux et de transactions dépravées M. Court a démenti l'horoscope de cette destinée glorieuse, et il n'est pas le seul à qui les murs du Luxembourg ne reprochent pas plus sévèrement que toutes les abjurgations de la critique sa décadence et l'ingrat oubli des promesses d'un début trop heureux. Je me contenterai de citer le *Giotto* et le *Saint Luc* de M. Ziegler, et la *Naissance de Henri IV* d'Eugène Deveria.

Le musée du Luxembourg renferme aujourd'hui 180 ouvrages d'artistes vivants (1), dont 150 tableaux et 50 statues.

C'est le produit du travail de 120 artistes, 99 peintres et 21 sculpteurs, dont 52 seulement comptent pour plus d'un ouvrage. Il y a 5 tableaux de femmes.

28 des exposants ont été lauréats de l'école des Beaux-Arts et pensionnaires de l'État, à Rome. 17 sont membres de l'Institut, et 67, ou plus de la moitié du nombre total, membres de la Légion d'honneur. Enfin, 8 y ont le grade d'officier. Ce sont :

MM. Granet,	MM. Delaroche,
Isabey père,	Scheffer aîné,
Ingres,	Basto,
Vernet,	Pradier.

Quant à la date de ces productions, voici comment elles sont réparties entre les expositions faites au Louvre depuis 1810, sauf un tableau provenant de l'année 1800 et un de l'année 1801.

11 ont été achetés sans avoir été envoyés au salon, et 2 ou 3 sont la propriété particulière de la chambre des pairs.

Salon de 1810,	1	Et depuis les exposi-	
— 1812,	4	tions annuelles :	
— 1814,	4	Salon de 1854,	8
— 1817,	9	— 1855,	6
— 1819,	12	— 1856,	5
— 1822,	15	— 1857,	5
45		24	

(1) Ces nombres sont le relevé du livret. Mais celui-ci désigne plusieurs tableaux qu'on ne trouve point dans les gale-

		Report : 24	
Salon de 1824, 21	Salon de 1838, 2		
— 1827, 19 (1)	— 1839, 4		
— 1831, 14	— 1840, 7		
— 1835, 16	— 1841, 5		
	— 1842, 5		
	— 1845, 5		
		48	

On voit, d'après ce relevé, que les expositions annuelles sont loin d'avoir profité à l'art sous le rapport des achats de tableaux faits par le gouvernement. Il est vrai que les commandes spéciales pour le musée de Versailles, les églises, etc., ont augmenté dans une notable proportion. Mais des travaux de cette nature nous semblent tout à fait indépendants des œuvres qui ne procèdent que de la libre inspiration de l'artiste, et qui seront toujours celles où s'imprimera le mieux le cachet de son talent. Il faut remarquer en outre que les 48 tableaux ou statues achetés dans les dix dernières années ont été choisis sur un nombre total au moins triple de celui qui, dans les

ries. On y voit figurer le feu comte de Forbin ; bref, au prix excessif où il se débite relativement à sa valeur réelle, il devrait offrir des renseignements plus exacts et plus précis.

(1) Dont 7 ouvrages de sculpture.

dix années précédentes, en avait fourni 70 ; et nous devons ajouter que c'est à cette période de 1824 à 1850 qu'appartiennent les toiles les plus remarquables qui figurent au Luxembourg.

Celles provenant du salon de 1824 se ressentent encore des habitudes de l'école impériale, et presque tous les sujets sont empruntés à l'histoire grecque et à la mythologie. Trois tableaux seulement font exception, et le *Massacre de Scio* est du nombre.

D'autres tendances se révèlent en 1827. L'histoire moderne prend la place de l'épopée antique, et les chroniques du moyen âge se substituent dans les ateliers au dictionnaire de Chompré. C'est à cette exposition remarquable qu'appartiennent la *Mort de César*, celle d'*Élisabeth d'Angleterre*, et la *Naissance de Henri IV*.

Enfin, le salon de 1831 revendique les *Enfants d'Édouard*, *Judith*, *Charlotte Corday*.

J'ajouterai, pour compléter ce compte rendu, que le musée du Luxembourg a enrichi sa précieuse collection de marbres où se distinguent toujours le *Danseur* de M. Duret, le *Chasseur* de M. Dantan l'aîné, le *Pêcheur à la tortue* de M. Rude, et la *Pudeur* de M. Jaley, de la statue de M. Jouffroy, une *Jeune fille confiant son premier secret à Vénus*, acquisition dont on ne peut que le féliciter.

H. EGMENT.





SOCIÉTÉ DES CONCERTS DE MUSIQUE VOCALE.
RELIGIEUSE ET CLASSIQUE.

APRÈS une brillante série de matinées remarquables, la Société des Concerts de musique vocale, religieuse et classique a terminé sa seconde *saison* par une solennité vraiment splendide.

Le programme était composé de l'élite de ce panthéon musical où M. le prince de la Moskowa

a réuni les principaux chefs-d'œuvre des maîtres anciens. Les talents les plus renommés, les voix les plus célèbres de l'élégante académie s'y devaient produire dans tout leur éclat. Rien ne manquait à la magnificence de la fête. Ainsi que les vaillants chevaliers passaient jadis dans le

recueillement, la méditation et aussi dans l'exercice des armes et des carrousels les jours qui précédaient le tournoi, on voyait que l'aristocratique phalange avait voulu se préparer par de soigneuses répétitions, par un zèle empressé et une louable émulation, à cette grande passe d'armes artistique, la dernière de l'année. La plupart des morceaux et des exécutants avaient déjà été applaudis dans les concerts précédents; mais le genre sérieux des compositions anciennes, et, d'autre part, les perfectionnements ingénieux et sensibles de l'exécution donnent à chaque nouvelle audition une grande valeur et un charme de plus, en faisant découvrir dans tous ces trésors des richesses et des perles passées d'abord inaperçues au milieu des laborieuses et savantes combinaisons qui forment la contexture musicale telle que la concevaient les grands maîtres d'autrefois. Ainsi, le *Gloria patri* et l'*Adoremus* de Palestrina, aussi bien que le *Credo* de la messe dite du pape Marcel, grâce à laquelle ce maître sauva de l'anathème du saint-siège l'art qui sans lui eût été proscrit de l'Église à sa naissance, le *Regina cœli* de Orlande de Lassus, maître de chapelle de Charles IX, l'*Ave Maria* d'Arcadelt, maître de chapelle du cardinal de Lorraine, le psaume 52 de Marcello, la *Bataille de Marignan*, ce magnifique morceau de Clément Jannequin, ont été mieux compris, mieux goûtés et, s'il se peut, mieux exécutés que jamais. Ce dernier morceau est empreint d'une couleur à la fois héroïque et ancienne des plus curieuses. Ces gothiques paroles : *Sonnez clairons, tapez tambours*, résonnent pittoresquement sous cette mélodie chevaleresque et rythmée, où l'on sent l'inspiration de l'artiste animé du noble désir de chanter dignement un royal maître tel que François I^{er}, le lendemain d'une victoire, et où perce ce sentiment guerrier et justement orgueilleux du caractère français, enthousiaste dans ses beaux jours de la gloire des armes et de l'amour de la patrie. Absolument parlant, ce chœur est un chef-d'œuvre. A une époque où l'art était loin d'avoir ses conditions définies, ses bornes posées, sa technique établie, il est merveilleux que les artistes aient pu arriver à produire des monuments qui sont restés et resteront des modèles. Palestrina, il est vrai, le prince de l'école du seizième siècle, n'a pas été à l'abri du reproche de quelque monotonie, d'une similitude de couleur trop uniforme pour les compositions sérieuses destinées aux églises, comme pour les madrigaux, qui étaient alors la musique de chambre presque exclusivement en usage. Mais si l'on

réfléchit que ce maître créait à la fois son art et son œuvre; que l'harmonie et la tonalité à la recherche desquelles il allait à tâtons, comme à la découverte d'un nouveau monde; que la forme, les lois du rythme, de la mélodie même n'existaient pour ainsi dire nulle part, il faudra reconnaître une importance réelle non-seulement de curiosité, mais encore d'enseignement scolastique et de modèles, à ces premiers ouvrages des génies primitifs dont les siècles suivants et toutes les écoles ont suivi la trace, en développant leurs idées et profitant de leur science et de leurs découvertes. Le *Miserere* d'Allegri, qui est de la même époque, sans une grande science, est une des plus belles compositions connues. Cette majestueuse simplicité d'accords embrassant un grand intervalle, interrompus par une psalmodie de basse-taille, est d'un effet immense. L'exécution en a été merveilleuse. A Rome, au milieu de l'imposant appareil de la chapelle Sixtine, aux heures d'agonie, le vendredi saint, ce cantique, entonné plus lentement encore, est d'un étrange effet. Sous les voûtes, qui semblent se les renvoyer successivement, les accords produisent une sorte de mystérieuse ondulation qui se perd comme dans le lointain; ce mouvement très-ralenti explique comment Mozart a pu recueillir à l'audition quelques basses chiffées, que sa mémoire aura complétées ensuite pour livrer au monde le chef-d'œuvre dont la chapelle des successeurs de saint Pierre prétendait garder le monopole. Marcello, qui vint un siècle et demi plus tard, a cependant beaucoup du même caractère. Cette parité de formes mélodiques est non moins remarquable chez le maître vénitien. Les psaumes occupent nonobstant une place importante dans les monuments de la musique. Ils sont généralement fort propices aux voix pour lesquelles ils sont écrits.

Le 52^e, *I cieli immensi narrano*, a été, au dernier concert, l'occasion heureuse d'une révélation pour une artiste presque enfant, dont le nom, ignoré hier, deviendra bientôt populaire. Mlle Delphine Beaucé, qui abordait timidement, l'autre soir, l'élégant salon d'une comtesse dilettante fort connue, est, à quatorze ans, une artiste éminente. Douée d'une magnifique voix de contralto d'un timbre métallique, pénétrant, qui n'est pas sans analogie avec la voix des enfants de chœur, et surtout des chanteurs autrefois en honneur au Vatican, elle possède aussi une expression puissante, un sentiment juste, profond, et une intelligence fine de l'art du chant; son accentuation est ferme, incisive, sûre. Elle a fait merveille dans le frag-

ment de Marcello. Le trouble presque enfantin de son beau regard ajoutait encore à la puissance de son jeune talent qui, habilement conseillé et sagement dirigé dans ses études, a d'avance sa place marquée au premier rang. Les applaudissements les plus enthousiastes l'ont accueillie à plusieurs reprises; elle a eu les honneurs de la journée. Mme Juva-Branca, qui semble avoir pour la CRÉATION d'Haydn une prédilection qui s'explique fort bien, a dit de nouveau le grand air avec chœurs. Sa belle voix de soprano vibrante, limpide, élevée, son *ut* aigu planant sur les masses, tout cela a produit beaucoup d'effet. Quelques juges sévères parlaient tout bas de méthode à perfectionner, de style à embellir; l'art peut-il donc n'être pas entièrement satisfait quand les yeux et l'ouïe sont fascinés par tous les prestiges de la voix aux sons d'argent, de la beauté aux lignes de marbre, que la méridionale Italie nous montre parfois comme un type.

Après Mlle Beaucé et Mme Juva, Mlle Alice Thorn a obtenu un grand succès dans l'air de l'oratorio de Graün, *la Mort de Jésus*. Quoique cette élégante cantatrice se fasse remarquer par la pureté et la flexibilité de sa voix, qui ne perd rien de son charme en s'élevant aux notes les plus aiguës, il ne serait pas étonnant de penser que le travail et la persévérance ont au moins autant de part que les dons naturels dans un talent où la méthode, la sûreté d'intonation et la pose de la voix ne laissent rien à désirer. Ah! si les jolis vers de M. Emile Deschamps (j'en parle par induction) avaient ajouté leur charme aux mérites de la chanteuse!... Mais l'acuité de la voix de soprano rend l'articulation des syllabes plus difficile, et, en fait de prononciation, il faut excuser les voix hautes de ne pas satisfaire la curiosité des gens qui aiment trop à entendre ce qu'on dit.

Parmi les morceaux d'ensemble remarquables de cette séance, il faut citer encore un charmant duo de Carissimi. Mme la comtesse Murat l'a dit en excellente musicienne avec Mme Iwens d'Henin, qui est, je crois, la dernière élève que Martin ait formée. Sa méthode, la puissance de sa voix, ont fait le plus grand plaisir.

Des chansons du seizième siècle ont donné lieu à la plupart des nobles virtuoses de la Société des Concerts de se produire. C'est surtout dans ces morceaux légers, aux paroles gaies et vivaces, que l'on remarque le peu d'analogie de couleur entre la poésie et la musique. *Viver lieto voglio*, cette phrase de joyeux sans-souci, qui écarte la tristesse et appelle le plaisir, est adap-

tée à une mélodie lente où le mode mineur domine. L'*Innamorato*, plus tendre et langoureux, convient mieux à ce genre de musique. La chanson d'Orlande de Lassus, *Fuyons tous d'amour le jeu*, est une blquette à quatre voix remplie de goût.

Parmi les morceaux à la mode autrefois pour la musique de chambre, la *Parane* était fort en faveur; c'était, comme son nom l'indique, une sorte de danse grave et sérieuse, où les figurants marchaient et se saluaient majestueusement à la manière du menuet. La mode fit ensuite de la musique des pavaues des airs à chanter. *Belle qui tiens ma vie* est un morceau de ce genre tiré de l'Orchésographie de Thoinot-Arbot. Mme la comtesse Murat et Mme Galoz y ont brillé, fort bien secondées par M. le comte de la Ferronnays et M. Robert. L'antienne *O fili et filie*, de Volckmar Leissring, musicien allemand du seizième siècle, a été exécutée de nouveau avec une grande perfection; ce double chœur, qui se répond d'une salle à l'autre, est admirablement composé; on a demandé *bis* avec enthousiasme. Un duo de la *Création*, chanté par Mme Juva et le vicomte Ogier, et un chœur à cinq voix de Colonna, maître de la fin du dix-septième siècle, ont terminé ce beau concert, le plus brillant de l'année.

L'été et ses plaisirs vont disperser dans leurs vieux châteaux, aux fashionables eaux d'Allemagne ou de France, au bord de la mer, dans de modestes petites villes ou au milieu des sauvages montagnes, la foule élégante qui s'exile de Paris. Que les succès de cette année soient un gage des succès de l'hiver prochain. L'habile direction de M. le prince de la Moskowa, si bien secondé par M. Niedermeyer, assure à la Société des Concerts de musique vocale, classique et religieuse une prospérité croissante et durable. Le plaisir des vrais amateurs de l'art, un but plus élevé peut-être, y sont intéressés.

On doit aussi une large part de félicitations aux virtuoses dilettanti qui, au sein des oisives douceurs d'une vie dorée, au milieu du tourbillon des plaisirs parisiens, ont voulu s'appliquer souvent avec abnégation, toujours avec zèle, à interpréter les œuvres difficiles des maîtres qui ne pouvaient avoir de valeur que par cette perfection d'exécution, cet ensemble de nuances et d'intention, ce faisceau de belles voix que M. le prince de la Moskowa a su réunir et diriger. Shakspeare lançait l'anathème contre ceux qui sont insensibles aux charmes des accords mélodieux :

« Ceux-là, dit-il, sont incapables d'une bonne « pensée ; méfiez-vous d'eux, ils ont l'âme noire « comme le fond du Ténare. » Quelle haute opinion aurait le grand poète de notre civilisation moderne, à voir l'empressement avec lequel tout ce public d'élite accourt aux grandes solennités musicales !

La salle de Henri Herz semble le temple privilégié d'une Euterpe aristocratique. C'était encore là, l'autre soir, le rendez-vous de la fleur des dilettanti et des salons, sous le patronage de Mmes la marquise de Bedmar, la princesse Belgiojoso, la princesse Czartoriska, la comtesse Obrescöff, la comtesse des Roys, la marquise de Tracy et Récamier. Il s'agissait d'une bonne œuvre, et Liszt était à la tête ; il ne manque jamais ces sortes d'occasions, et son talent, élevé au plus haut point où l'artiste puisse prétendre, a laissé aussi dans toutes les villes de l'Europe des souvenirs que l'infortune bénit pieusement. C'était au profit de l'œuvre des orphelines recueillies par les sœurs de Saint Vincent de Paul, au Gros-Caillou, que Liszt avait organisé, avec un dévouement complet, cette solennité dont il était le principal attrait.

Il a joué cinq ou six fois seul. Les *bis*, les morceaux demandés ont mis à l'épreuve son empressement et son inépuisable inspiration. On eût dit que cette inspiration grandissait à la pen-

sée d'une action charitable. Il s'est surpassé lui-même. Il était l'âme de cette fête ; il présidait à tout ; et tandis qu'une célèbre dilettante, Mme la princesse Belgiojoso, accompagnait à Mme Juva, la belle romance, *Il m'aimait tant*, composée par Liszt sur la poésie de Mme Em. de Girardin, il tournait galamment la page aux élégantes virtuoses, qu'il semblait encourager en face de ce brillant public.

Les chanteurs allemands dirigés par M. Sterne ont exécuté admirablement des chœurs de Liszt d'un grand effet. Celui des *Étudiants de Faust* est d'une originalité charmante.

Mme Juva et Mlle Branca se sont partagé la palme du chant : le talent est de famille chez ces belles étrangères, dont la troisième sœur, s'est fait applaudir, à côté de Liszt, dans un morceau à deux pianos.

Les instruments de M. Henri Herz semblaient avoir, ce jour-là, une sonorité magique. Toutes les nuances, depuis le *pianissimo* le plus imperceptible jusqu'au *forte* le plus éclatant, exprimaient fidèlement toutes les intentions de l'artiste. Il faut dire aussi que les échos de cette salle tiennent à se montrer dignes des grandes voix qui les animent si souvent... leur puissance ne fait jamais défaut.

ÉMILIE PACINI.



LES ÉTOILES ÉTRANGÈRES.

I.

— D'où viens-tu, jeune fille,
Apparue à nos yeux
Comme un astre qui brille
Hors du cercle des cieux ?
— Je cherche une patrie
Où mon âme meurtrie
Ait un pieux séjour ;
Je cherche par le monde.
Malgré moi vagabonde.
Le véritable amour.

II.

— D'où venez-vous, poète
O sublime martyr,
Vous sur qui la tempête
Aime à s'appesantir ?
— Je marche, hélas ! et traîne
Mes pensers, lourde chaîne.
Mon espoir impuissant :
Et quand le sort m'opprime
Peu m'importe où je laisse
La trace de mon sang.

III.

— D'où viens-tu, pauvre artiste
Au cœur désabusé ?
Devant toi, pâle et triste,
Est un pinceau brisé...
— Aux puissants de la terre
Je livre en tributaire
L'art, cet enfant du ciel :
Il est à l'agonie,
Car le feu du génie
Dort avec Raphaël.

IV.

— D'où viens-tu, blond jeune homme
Blond jeune homme aux yeux bleus ?
— D'un pays qu'on renomme ;
J'y laissai mes aïeux.
Pour moi plus d'héritage
L'exil est mon partage.
Je tourne mon regard
Vers la lointaine rive
Qui se débat captive
Dans les serres du czar.

V.

Ainsi partout des larmes
Partout des exiles.
Des jours privés de charmes
Des horizons voiles
Le sort disjoint les âmes
Et ces divines flammes
Perdent toute chaleur
Et toujours recommencent
Comme un concert interrompu
Notre hymne de malheur !

ALFRED DES ESSARTS

PEINTRES CONTEMPORAINS



DAVID.

PAPETY

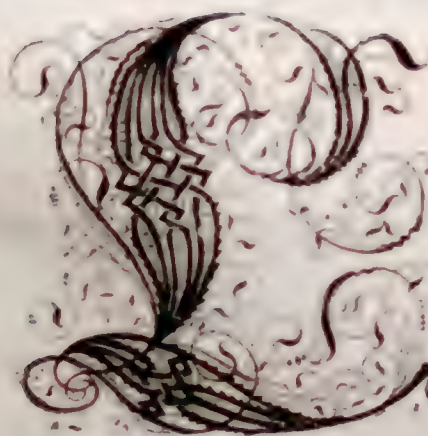


Texas & S. Harris





SALON DE 1844.



L'EXPOSITION a cessé : le salon est redevenu le musée royal. Les tableaux sont réintégrés, les uns chez leurs acquéreurs, les autres, en plus grand nombre, hélas ! dans l'atelier de leurs auteurs respectifs, où ils vont passer à l'état de chefs-d'œuvre méconnus. Pourquoi s'entretenir encore d'une collection dispersée ? L'art n'est-il pas déserté pour l'industrie ? La foule, qui naguère s'amoncelait dans le Louvre, n'a-t-elle pas pris le chemin des Champs-Élysées, pour aller admirer, non plus des toiles et des marbres, animés par les Pygmalions du temps, mais des métaux, des bois, des étoffes, pliés, façonnés, transformés à l'usage de l'homme par la puissance industrielle ? Puisque l'exposition n'existe plus, puisqu'elle doit attendre une année entière avant de renaître de ses cendres, il sem-

blerait inutile de lui consacrer un supplément d'examen posthume ; mais nous avons des omissions à réparer, des comptes à régler, des causes à juger, malgré la clôture des assises ; après quoi nous déposerons de grand cœur cette balance incertaine dans laquelle nous avons pesé d'une main timide les œuvres d'art de nos contemporains.

Parmi les tableaux d'église, nous avons remarqué avec de profonds regrets la *Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par M. Eugène Déveria, et le même sujet traité par M. Lépaulle : tristes témoignages d'une inexplicable décadence ! M. Achille Déveria n'a pas été plus heureux que son frère, dans l'*Archange saint Michel ramenant à Dieu deux âmes que Satan entraînait dans l'abîme*. C'est une grande vignette, encadrée d'une mosaïque d'ornements byzantins, qui a la bizarrerie du style primitif sans en posséder les qualités.

M. Pasqualini nous paraît avoir compris la Vierge et l'enfant Jésus d'une façon assez ori-

ginale. La Vierge soutient l'enfant avec respect ; son amour maternel fait place à des sentiments d'un ordre plus élevé ; l'enfant, grave, recueilli, dans une attitude solennelle, donne la bénédiction à l'univers. Le fond est un soleil éclipsé, un disque doré sans rayonnement, derrière lequel apparaissent, dans un lointain bleuâtre, des anges en adoration. Malheureusement une pareille conception était presque inexécutable ; l'artiste, italien comme son nom l'indique, cherche la noblesse des formes, la pureté des contours ; mais il n'est pas encore initié aux mystères de la couleur.

Sainte Élisabeth de Hongrie, par M. Auguste Glaize, rappelle certaines compositions de Jordaeus. Les figures accessoires y occupent trop de place ; une servante, vue de dos, portant un panier, semble être l'héroïne du tableau. M. Waschmuth a mieux entendu l'agencement des personnages de sa *Prédication de saint François-Xavier*. Entouré d'Indiens aux costumes pittoresques, le saint missionnaire se détache sur un ciel ardent ; son enthousiasme, l'attention, la curiosité, le recueillement de ses auditeurs sont rendus avec une puissance d'expression réelle, et la vérité de la couleur locale annonce de sérieuses recherches ethnographiques.

Nous n'avons point distingué d'autres œuvres dans la multitude des peintures religieuses. Peut-être doit-on une mention honorable aux *Pèlerins d'Emmaüs*, paysage historique de M. Alphonse Teistaud ; à la *Charité de sainte Élisabeth*, par M. Charles de Piépape ; à *Saint Brice, évêque donnant sa bénédiction dans l'église de Saint-Martin de Tours*, tableau commandé à M. Laynaud par le ministère de l'intérieur.

Un jeune peintre du plus bel avenir a débuté cette année au salon par un tableau rempli de qualités solides et annonçant des études fortes et consciencieuses. *L'Exorcisme*, de M. Anatole de Beaulieu, est d'un coloris solide, quoique un peu noirâtre ; les raccourcis sont hardis et bien étudiés ; la main gauche, que le moine exorcisant appuie sur sa poitrine, suffirait pour démontrer que l'artiste entend largement le modelé. Les muscles sont traités avec trop de science peut-être, car c'est à peine s'ils ont autant de saillie dans l'écorché. Les défauts mêmes de M. Anatole de Beaulieu, indiquent un talent plein de vigueur.

M. Philippoteaux ne se borne pas à la reproduction des scènes algériennes. Il a puisé dans l'histoire de Sedan le sujet d'une riche composi-

tion. Les bourgeois de la ville, sous la conduite du sire de Nueil, ont fait une sortie, et attaqué, à Douzy, les troupes que le duc de Guise avait rassemblées. Ils reviennent vainqueurs, ramenant les drapeaux et les prisonniers enlevés à l'ennemi.

Et pour les accueillir et leur donner la main
Jeunes gens et vieillards sont là sur le chemin

Les femmes, les enfants se précipitent sur le pont, entre les pieds des chevaux, pour chercher leurs époux et leurs pères. La jeune princesse de Sedan, Charlotte de la Marek, s'avance au-devant de ses fidèles défenseurs, suivie des magistrats et du clergé. Le mouvement de la marche triomphale, les émotions des familles, la joie de la victoire, les alarmes des uns, les transports des autres, éclatent dans cette peinture avec une saisissante vivacité.

Nous allons oublier — quelle inadvertance ! — deux charmantes toiles de M. Eugène Lepoittevin, la *Poste aux choux* et le *Renseigneurment*. Dans la première, une embarcation, chargée de légumes, vient approvisionner un poste de flibustiers sur la côte de Hollande ; dans la seconde, un rentre à cheval demande à des paysans flamands le chemin de la ville voisine. M. Lepoittevin connaît à merveille la nature hollandaise et les peintres hollandais. Il aime les sites paisibles de la Flandre, les vertes prairies, les eaux coulant à pleins bords, les canaux et les moulins à vent, éléments constitutifs des régions si justement désignées sous le nom de Pays-Bas. Pour les rendre, M. Lepoittevin emprunte quelques touches à Wouwermans, à Van Ostade, à Brauwer, à Paul Potter, à Van de Velde, et profitant en électrique de leurs manières comparées, il parvient à se créer une manière originale.

Trois artistes, MM. Alphonse Hennot, Auguste de Pinelli, J. Forey, ont représenté, concurremment le *Giotto dessinant ses chèvres*. M. Forey l'emporte sur ses rivaux. Ses têtes sont expressives, ses figures drapées avec goût, et, pour imprimer le caractère convenable à son tableau, M. Forey s'est judicieusement inspiré du style des maîtres du seizième siècle.

Nous persistons à blâmer le thème adopté par M. Gabriel Scheffer, une *Conjugaison*, en dix tableaux : *J'aime, tu aimes, elle aime, elles aiment, elle aimait, j'ai aimé, tu aimeras, elle aimera, amante, aimer*. M. Gabriel Scheffer aurait pu nous montrer divers genres d'amours, diverses phases de passions, sans emprunter un titre à la grammaire. Néanmoins le succès a justifié sa tentative ;

attirée tant par le choix des sujets que par la grâce d'une exécution facile, la foule n'a cessé de stationner devant l'œuvre complexe de M. Gabriel Scheffer et de conjuguer le verbe avec lui. Il serait fâcheux que l'approbation du public détournât d'une voie plus sérieuse cet artiste recommandable.

Nous avons sans doute négligé bien des portraits; mais comment séparer le bon grain de l'ivraie dans une aussi vaste moisson? Nos souvenirs se confondent au milieu de cette myriade de têtes et d'initiales. Au premier rang des bonnes œuvres, qu'il serait injuste de passer sous silence, il faut placer un *Portrait d'homme*, par M. Gérard Seguin. La tête est en pleine lumière, et le reste du personnage dans l'ombre; c'est un homme d'un âge mûr, corpulent, rubicond, rendu avec une remarquable vérité de couleur et de dessin.

Mlle Élixa Blondel avait exposé cinq portraits de petite dimension, dans la manière fine et parfois un peu dure de William Miéris. Une autre dame artiste, Mlle Armide Lepeut, voulant obtenir un double succès, a eu l'ingénieuse idée de nous soumettre son propre portrait.

Dans un cadre de forme ovale, sous le numéro 427, était le portrait de Mme C. Vêtue d'une robe de satin blanc, assise sur une causeuse en soie rayée, que recouvre en partie un manteau de velours grenat bordé de fourrure, elle appuie la tête sur la main gauche. De l'autre, elle soulève un châle rouge broché de soie dorée; des roses, posées de côté sur ses tempes, retiennent un voile blanc, dont les plis extrêmes caressent l'épaule gauche. Tant d'ajustements accumulés nous ont paru nuire à l'effet de la tête et des *nuds*; nous aurions désiré que les étoffes fussent sacrifiées et laissées dans une demi-teinte; cependant la perfection avec laquelle elles étaient traitées palliait les inconvénients d'une répartition trop égale de la lumière.

M. Marcel Verdier, dans son portrait de Mme et Mlle L. Gozlan, n'a point sacrifié au désir d'enlever un succès par la prétention de la pose et le brillant des étoffes; aussi son tableau a-t-il mérité les unanimes suffrages des artistes. La mère est assise, les mains croisées, la physionomie pensive. Derrière elle est sa fille, debout, habillée d'une robe blanche qu'assombrissent des ombres portées. C'est une composition étudiée comme celle d'une peinture d'histoire, d'un dessin pur et d'un coloris ferme sans empâtements. Le même artiste, dans ses *Deux jeunes Savoyardes*, a su allier des tons chauds et vigoureux à une rigoureuse exactitude de formes.

Citons encore le portrait de Mme D., de Genève, par M. Favas; celui de Mlle C. T., par Mme Céleste Pensotti; celui de M. Mala, par Jeanron, dont la femme, Mme Désirée-Angéline, née Sirey, expose, pour son début, une *Sainte Catherine d'Alexandrie*, excellente tête d'étude qui présage, nous l'espérons, des œuvres plus importantes.

Nous signalerons, entre les paysages, la *Vue des gorges d'Apremont* et celle de la *Butte Saint-Louis*, prises toutes deux dans la pittoresque forêt de Fontainebleau, par Mme A. Langrand, née Michel, la première sans contredit de nos dames paysagistes. De microscopiques dimensions nous avaient dérobé la *Vue prise sur les bords de l'Oise* et la *Vue prise à Noisy*, par M. Théophile Blanchard, délicieux paysages qui réunissent à la solidité de l'huile la délicatesse de la miniature. Le Suédois Wickemberg, le peintre des frimas, a renoncé à sa spécialité: ses *Enfants* et ses *Chiens* s'ébattent au milieu d'une campagne qui a la prétention d'être verdoyante; mais les chairs rougeaudes, les terrains gris, la végétation terne, portent les stigmates d'un froid de plusieurs degrés centigrades. Nous regrettons les glaces et les neiges dont le Luxembourg possède un si charmant échantillon. Trois Hollandais, M. Schelfhout, de la Haye, MM. Molyn et Spohler, d'Amsterdam, ont essayé de remplacer M. Wickemberg; mais leurs *Vues de la Hollande en hiver*, peintures *caséuses* et sans transparence, ne nous indemnisent point de l'absence du chef de l'école hibernale.

Le directeur de l'Académie de Liège, M. Vieillevoxe, nous avait envoyé trois tableaux. Une *Famille juive pleurant sur les ruines de Jérusalem* avait le défaut de rappeler l'école impériale par la roideur des attitudes et l'agencement conventionnel des lignes. Il y avait de la gaieté flamande dans les *Deux boteresses aux prises avec un vieux braconnier*. Le troisième tableau de M. Vieillevoxe représentait une *Scène de carnage à Liège, en 1468*. Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, vient de s'emparer de la ville; ses soldats se précipitent dans les rues, irrités d'une longue résistance, avides de meurtre et de pillage; les combattants ne sont pas les seules victimes de leur Irénésie; des femmes, des enfants gisent à terre, expirants et mutilés. En retraçant ce sanglant épisode des fastes liégeois, le directeur de l'Académie a montré une précision anatomique, une harmonie de couleur, une entente des groupes et des effets, qui justifient la haute position qu'il occupe parmi ses concitoyens.

Nous nous sommes abstenu le plus possible de parler des *Études d'animaux*. Il faut être éleveur pour juger les moutons de M. Charles Humbert, et *sportsman* ou *jockey-chubiste*, pour apprécier *Physician*, *Émelina*, *Ibrahim*, de M. Louis Amiel. Les *Chasses* de M. Godefroy Jadin sont d'un coloris agréable et vigoureusement brossées ; destinées à servir de panneaux, elles remplaceront avec avantage le papier peint dans une salle de château ; mais on aurait pu les mettre immédiatement en place, sans faire passer par le musée ces ébauches légères et superficielles. L'*Halali au cerf*, de M. Kiorboë, prouve que cet artiste prussien, coloriste blafard, a étudié minutieusement l'anatomie extérieure et les mouvements musculaires des animaux.

Les aquarelles, les lavis, les pastels, les miniatures offraient cette année peu d'œuvres saillantes. Un Anglais, M. James-Francis d'Egville, de Londres, exposait une *Vue de la villa Arconati sur le lac Majeur*. On y sent un peu trop le lâcher de l'école britannique ; c'est toutefois l'œuvre d'un talent vrai, assez fort pour s'affranchir de la funeste influence de ses compatriotes. Pour peu qu'il étudie les maîtres du paysage, M. James d'Egville parviendra à se dénationaliser, et répondra aux espérances que fait concevoir son heureux début.

M. Vidal est le roi du pastel, le seul même qui ait compris les véritables conditions de ce genre. Le pastel n'est qu'un mode particulier de dessin, une combinaison du crayon noir, de la mine de plomb et des crayons de couleur. Au lieu de s'égarer, en s'efforçant d'imiter l'huile, M. Vidal tire parti des ressources du pastel. Ses figures se distinguent par une grande pureté de contours et par un habile emploi des différentes espèces de crayons. Qui n'a admiré sa *Frasquita*, beauté espagnole, lasse de la danse, les vêtements en désordre, tombant accroupie sur le sol, au bruit mourant de ses castagnettes qu'elle agit d'une main défaillante ? Needjmé l'Orientale, reposant sur un divan ; la Juive Noémi, sévèrement drapée, assise sur les degrés d'un parvis ; le petit Tony debout sur un fauteuil ; le portrait de M. Mélesville, sont autant d'ouvrages de premier ordre dans la spécialité du pastel.

Mme de Mirbel continue à se montrer au-dessous de sa brillante réputation. Ses portraits de Mme Guizot, de Mme Martin du Nord, de M. le Normand, de Mme la baronne Nataniel de Rothschild, manquent de relief, de vigueur, et ne s'accordent point avec les savantes théories esthéti-

ques émises par l'auteur dans la *Revue de Paris*. Une élève de Mme de Mirbel, Mme Jules Herbelin, est appelée à la dépasser. Ses miniatures ont un éclat, une solidité qui contrastent avec le faire mollassé et mignard de son institutrice.

M. Passot, après avoir conquis de longue date une légitime renommée, s'attache à la consolider chaque année par de nouveaux efforts. Peu de portraits sont plus gracieux que ceux de Mme Charles Ramelet, de lady Sydney, des enfants Onésippe et Olympe de las Marismas. Les portraits de M. Henri Étienne, député de la Meuse, et de Mme L. Étienne, ne méritent pas moins l'attention des connaisseurs, par la vérité des tons, l'ampleur et la finesse de la touche.

Mme Rase, née Alexandrine Leroy, a reproduit avec succès sur porcelaine l'*Ange et l'Enfant*, composition de M. Bézard. Nous savons également gré à MM. Brochart et Nouguez, à Mlle Oberlin, d'avoir surmonté les difficultés de la peinture sur porcelaine, dans laquelle l'artiste, en combinant ses tons, est obligé de prévoir les modifications essentielles que produit la cuisson du kaolin.

En résumé, si l'exposition de 1844 n'agrandit pas le domaine de l'art sérieux, elle offre des toiles de chevalet d'un mérite éminent. Les paysagistes surtout persévèrent dans leur marche progressive. Les génies supérieurs sont rares, comme ils l'ont été dans tous les siècles ; mais nous en possédons pour ainsi dire la monnaie. Les procédés de la peinture sont généralement mieux compris et mieux appliqués que dans les époques antérieures. Que les artistes, au lieu de se borner à l'apprentissage technique, agrandissent la sphère de leurs connaissances générales, qu'une direction conforme au but des arts leur soit imprimée, que le goût et le sentiment des arts se développe au sein des classes aristocratiques, que le gouvernement distribue les commandes avec équité, et l'école actuelle de peinture, déjà supérieure à celle de l'empire et de la restauration, creusera son sillon pour la postérité.



LES VISIONS DE QUEVEDO.

PREMIÈRE VISION.

LES PETITES-MAISONS DES FOUS AMOUREUX



PAR une de ces matinées de janvier, la paresse, le froid, le ciel pluvieux et les sourds grondements d'un vent d'ouest qui faisait gémir mes vitres, me retinrent au lit plus tard que de coutume. Comme j'étais seul entre mes draps de fine toile de Hollande, je me mis à consulter mon oreiller, ce complaisant et infatigable bavard, sur une petite amourette qui me trottait en tête depuis quelques jours.

Notre causerie, d'abord calme et réservée, s'élança bientôt lestement, vive, rieuse, papillonnante; puis, profitant de ce que nous lui lâchions les rênes, elle prit le mors aux dents et se rua d'un élan terrible dans un tourbillon vertigineux. — Hors d'haleine, brisé de fatigue, en proie à une souffrance atroce, je m'épuisais en efforts désespérés pour refréner cette allure infernale. — Mes fibres, mes muscles étaient tendus à rompre; mes artères sifflaient dans mes tempes comme

des tuyaux d'orgue; mon cerveau, agité de mouvements spasmodiques, était près d'éclater.... Tout à coup, je ne sais comment, je me trouvai transporté dans une prairie mille fois plus riante et plus diamantée que celles dont nous entretenons ordinairement ces poètes novices, qui, faute de pouvoir s'enrichir eux-mêmes, cueillent toutes les fleurs des jardins de l'Espagne, et ramassent tous les trésors des Indes pour en surcharger leurs pauvres livres, qui n'en deviennent ni plus riches ni plus fleuris.

Deux petits ruisseaux zébraient de bandes argentées le fond vert du paysage. Leurs eaux, moitié douces, moitié amères, se rejoignaient en gazouillant de voluptueuses symphonies, et servaient à tremper les flèches de l'amour, comme je le compris en voyant les ouvriers qui bordaient les rives. Cela me fit penser que j'étais dans les fameux jardins de Chypre. Déjà je me disposais à chercher la mémorable ruche d'où sortit l'abeille qui osa piquer le seigneur Cupidon, et donna lieu au tendre Anacréon de composer la suave complainte que vous savez. Mais au moment où j'allais mettre ce projet à exécution,

j'aperçus, au milieu de la prairie, un magnifique palais précédé d'un immense portique d'ordre corinthien. Les piédestaux, les bases, les colonnes, les corniches, les chapiteaux, les architraves, les frises étaient d'un travail miraculeux. D'admirables bas-reliefs, entremêlés de ravissantes grotesques, représentaient une multitude de galantes et mystérieuses aventures. Un cartouche festonné de capricieux enroulements renfermait les vers suivants, gravés en lettres d'or :

Dans ce séjour heureux,
Les fous amoureux résident,
Et les plus amoureux,
Sur tous les autres président

Les marbres de couleur, polis comme des miroirs, qui étincelaient sur la façade de ce palais géant, attiraient infailliblement les regards. Les portes, en bois de cèdre ciselé, étaient toujours ouvertes aux innombrables visiteurs qui arrivaient de tous côtés.

Une femme incomparablement belle remplissait l'office de portière. Son visage, illuminé d'une perfection céleste, produisait un effet inexprimable. De splendides étoffes constellées de bijoux dessinaient avec élégance sa taille souple et onctueuse, et donnaient à ses charmes cette invincible puissance qu'on n'obtient jamais avec un chétif costume; car une femme mal accoutrée est comme une pièce de monnaie rognée qui n'a cours que la nuit.

Le nom de cette divine créature était BEAUTÉ. Elle ne refusait l'entrée à personne, et pour tout péage demandait qu'on la regardât. Moi qui n'étais point aveugle, je me complus fort à lui payer le tribut qu'elle réclamait.

Aussitôt cette agréable formalité accomplie, je pénétrai dans la première cour de ce palais que j'étais si curieux d'examiner.

J'y trouvai des gens de toute espèce dont les traits étaient si effroyablement bouleversés, que le père aurait à peine reconnu son fils. Leurs vêtements même n'avaient rien conservé de leur première forme. Leurs visages, mornes, souffreteux, rêveurs, étaient couverts d'une lugubre teinte jaune, livrée dont Amour habille ses serviteurs, comme l'attestent Ovide dans son *Art d'aimer*, Horace dans ses *Odes*, et Camoens dans ses *Lusiades*.

Là on ne gardait ni fidélité à ses amis, ni loyauté à ses maîtres, ni respect à ses parents. Tous les rôles étaient intervertis. Les servantes prenaient la place des maîtresses, et les maîtresses celle des servantes. Là je vis des femmes

amies de l'intime amie de leurs maris, et des maris grands amis de l'intime ami de leurs femmes.

J'étais plongé dans la contemplation de ce spectacle, quand un personnage étrange, à mine déliante et astucieuse, tout couvert d'yeux et d'oreilles, fendit la foule en se dirigeant vers moi.

De peur qu'il ne me prévint, je me hâtai de lui demander qui il était et ce qu'il faisait là.

— « Je m'appelle JALOUSIE, me dit-il, et tu me connais parfaitement, sinon tu ne serais pas ici. Bien que personne plus que moi ne contribue à accroître le nombre des fous et des furieux que voilà, j'ai été constitué leur gardien, non pour les soigner à la vérité, mais pour les châtier; car d'ordinaire je ne m'applique guère qu'à empirer leur mal. Maintenant, si tu veux en savoir davantage sur ce qui se passe dans cette maison, ne m'interroge plus. C'est miracle quand je dis la vérité, et pour la dire il faut que je cesse d'être moi. Je suis grand habbleur de ma nature, et j'aurais, vois-tu, mille mensonges à te conter. Adresse-toi à ce vénérable vieillard qui se promène à grands pas. C'est l'administrateur de cette maison; il donnera ample satisfaction à ta curiosité. »

Là-dessus il me quitta, et j'abondai sans plus tarder le vieillard qu'il m'avait indiqué. A sa barbe, assez longue pour lui servir de vêtement, et à sa tête pelée qui brandillait sur ses épaules comme une sonnette dans la main d'un enfant de chœur, je reconnus que j'avais affaire au Temps. Je le saluai avec une politesse extrême, le seul instrument au monde à l'aide duquel on puisse remporter des victoires en prenant l'air d'un vaincu. Je le priai ensuite fort civilement de vouloir bien me montrer les différentes salles de ce palais, attendu que j'étais étranger et que je désirais voir plusieurs fous de mes amis que je savais y être.

— « Je ne puis vous accompagner, me répondit le Temps. Médecin universel, je me dois à mes malades. » Puis il me donna permission de me promener partout, et me laissa aller après m'avoir montré le chemin.

Au sortir de la première cour, où les fous erraient pêle-mêle sans qu'il fût possible de distinguer à quelle classe chacun d'eux appartenait, je rencontrai le quartier des Vierges.

— « Comment, il y a des vierges ici ! » m'écriai-je en m'apitoyant sur leur sort, et non sans raison; car, de même que pour les folles furieu-

ses, on avait choisi pour elles les verrous les plus solides et les grilles les plus épaisses. Cependant elles obéissaient docilement aux ordres du maître du palais, sans songer que des souffrances mêmes qu'il leur causait devait résulter leur guérison. Du reste, elles n'étaient pas celles qui commettaient le moins d'extravagances, et bien que leur retour à la raison ne présentât point d'énormes difficultés, il ne laissait pas de s'en trouver parmi elles plusieurs d'un caractère fort dangereux.

L'une se désolait de rester fille.

Une autre pleurait de jalousie.

Une autre brûlait en secret pour un cavalier, sans oser se l'avouer à elle-même.

Une autre griffonnait sur une rame de papier des milliers de phrases hiéroglyphiques, surchargées de ratures et tracées en caractères qu'elle avait soin de rendre presque indéchiffrables, afin d'avoir occasion de les lire et de les méditer plus longtemps.

Une autre demandait une sérénade à son amant. Ne valait-il pas autant l'obliger à instruire tous les voisins de son amour, et à sonner les cloches pour les convier à son triomphe ?

Une autre protestait à son galant qu'elle était sienne, et lui enjoignait de ne réclamer et de n'espérer rien de plus. — Le galant répondait qu'il lui obéirait, et elle le croyait.

D'autres voulaient faire un mariage d'amour.

D'autres voulaient épouser des hommes déjà mariés. — Quant à celles-ci, on les avait reléguées avec les incurables.

D'autres, qui étaient femmes de lettres, ne s'occupaient que de douceurs et de chatteries. Elles passaient leur temps à écrire des billets doux qu'elles assaisonnaient de *Dieu vous tiennne en joie ! Dieu vous garde en bonne santé ! Dieu sauve votre chère âme !* Pieuses formules qu'elles semaient principalement dans ces missives scélérates qui demandent le cœur et la bourse, et exigent en réponse de beaux écus sonnans. A ce prix seul sont les bonnes grâces de ces fines mouches, véritables grâces de jubilé que l'on n'obtient qu'après payement au sacristain.

Presque toutes les folles de ce quartier caquetaient et le jour et la nuit sans désemparer, ce qui ne les empêchait pas de se croire la discrétion en personne.

Il y en avait qui s'étaient prises de sérieuse passion pour leurs compagnes. Elles les entraînaient dans de sentimentales promenades, les accablaient de petits cadeaux et les tourmentaient de leurs exigences jalouses. On laissait plus de

liberté à ces pauvres niaises, dont la folie semblait sans gravité.

Le mal de toutes ces infortunées venait de l'oisiveté et de ce qu'elles avaient joué de la langue plus que de l'aiguille. — Pétrarque l'a dit dans son *Triomphe de l'Amour* :

Ei nacque di ozio e di lascivia umana.

J'en remarquai cependant quelques-unes qui, à l'endroit de leurs intérêts, n'étaient pas aussi folles qu'on l'aurait de prime-saut imaginé. Celles-là, sur le seul crédit de leurs doux propos, recevaient plus de lettres de change qu'un banquier génois ou allemand. D'autres, au contraire, se mettaient en dépense et dressaient des tables pour leurs galants. Repaître un pauvre diable d'amant, mourant de faim, est œuvre louable. Je l'avoue ; mais les collations de ce genre sont plus amères à payer que douces à manger.

Les moins folles s'amourachaient du médecin de la maison, et inventaient des recettes et des remèdes pour faire dégorger son escarcelle. Elles s'attaquaient même au chirurgien, et ne le lâchaient qu'après avoir pratiqué d'abondantes saignées à son coffre-fort.

Cette galère était présidée par de vieilles folles assises sur des divans, à côté de petits chiens aux poils lisses comme un paquet de chardons, au museau gracieux comme celui d'un alguazil. Elles prodiguaient toutes sortes de caresses à ces affreux roquets, et les ornaient de colliers, de grelots et de rubans plus éclatants que ceux d'une mariée de village.

— « Plaise à Dieu, m'écriai-je aussitôt, que le diable vienne nous délivrer de ces maudits animaux et de leurs maitresses ! »

La vue des innombrables malades dont ce quartier était rempli finit par me toucher de compassion, d'autant plus que l'infirmier désespérait de leur guérison. En effet, toutes ces pauvres filles avaient la fièvre du mariage. Or le sacrement n'arrivait jamais, de sorte que leur mal était aussi incurable que douloureux.

Je n'osai pas m'arrêter plus longtemps dans cet endroit. En ma qualité d'homme, j'y avais trop de risques à courir. Ordinairement le plus fin n'en sort que condamné au mariage, et par conséquent à des repentirs et à un esclavage dont la mort seule peut délivrer. Je ne m'aventurai pas même à adresser la parole à aucune de ces folles, de peur qu'elle ne s'imaginât sur-le-champ que j'étais devenu amoureux d'elle.

Je me hâtai donc de passer dans le second

quartier, qui était celui des femmes mariées.

Plusieurs d'entre elles étaient tenues étroitement enchaînées par leurs maris, ce qui les empêchait d'exécuter toutes leurs folies. Mais il y en avait qui brisaient leurs liens, et alors elles se montraient beaucoup plus furieuses que celles à qui l'on avait toujours laissé la liberté.

D'autres étaient libres, d'actions surtout.

D'autres volaient leurs maris pour nourrir des galants, qui, à leur tour, nourrissaient quelque drôlesse avec les écus qu'ils arrachaient à la sottise de leurs dupes. Celles-ci n'avaient conscience de leur folie que quand l'escarcelle était vide.

D'autres encore volaient leurs maris au profit de leurs amants : mais elles avaient soin de se faire rembourser tout de suite.

D'autres faisaient de très-dévots pèlerinages, mais non à la Vierge immaculée.

D'autres allaient au bain et en revenaient moins blanches.

D'autres allaient au confessionnal, et en revenaient avec un gros péché de plus sur la conscience.

D'autres se vengeaient de la jalousie de leurs maris en la justifiant par leurs œuvres. — « Personne ne trouve plus de plaisir à se venger d'un ennemi qu'une femme à se venger de son mari, » a dit Juvénal, ce maître expert en la matière, qui cependant ne se doutait pas que la femme double encore le plaisir de la vengeance en la prenant par avance. — C'est ce que pratiquaient nos matrones aliénées.

Parmi les femmes de ce quartier, on ne voyait point celles dont les maris, appelés sur mer ou en pays étranger par leurs affaires ou les devoirs de leurs places, s'éloignent avec la rapidité du cerf et reviennent avec la lenteur du bœuf. La liberté dont elles jouissaient empêchait qu'on pût les mettre au nombre des membres de cette république.

Dans le troisième quartier logeaient les révérendes veuves, folles pleines de science et d'expérience.

Elles étaient en grande toilette de deuil toutes-fois arrangée de façon que leur poitrine se montrât blanche comme la neige ou le duvet du cygne.

Elles essayaient de prendre un air excessivement grave et composé ; mais elles ne savaient pas si bien dissimuler que l'on ne découvrit un petit bout de leur folie.

En effet, j'en vis une qui de l'œil droit pleu-

rait son mari, et de l'œil gauche souriait à son amant.

D'autres semblaient charmées de l'élégance de leurs ajustements noirs, et s'occupaient plus de plaire aux vivants que de déplorer les morts.

Plusieurs avaient jeté de côté leurs bonnets de veuve, et s'étaient coiffées en cheveux pour avoir les oreilles plus libres et mieux disposées à entendre les propositions qu'on pouvait leur faire. Elles s'étaient néanmoins fabriqué une mine si modeste, qu'elles auraient facilement caché leur folie à quiconque ne les eût pas connues ; mais trop de gens savaient que, véritables apostates, elles n'aspiraient qu'au moment où il leur serait permis d'abjurer le veuvage.

D'autres, au contraire, paraissaient avoir gage entre elles à qui aurait la coiffe la plus grande. Quelques-unes avaient la tête chargée de tant d'aunes de crêpe, qu'elles auraient pu s'en faire une robe à queue. Plus encapuchonnées que la béguine la plus embéguinée, elles étaient à l'extérieur plus tristes, plus sombres et plus lugubres que le carême ; mais au dedans elles étaient plus gaies que Pâques fleuries.

Je remarquai que les veuves que l'âge commençait à dessécher étaient les plus promptes à s'enflammer. Quant aux plus jeunes, elles mettaient le temps à profit, pour ne pas regretter plus tard de l'avoir perdu.

Il y avait aussi des dévotes dévotionnaires à plusieurs, qui témoignaient beaucoup de piété, surtout à leurs cousins au sixième degré.

D'autres égrenaient le rosaire, non pour compter des *Pater* et des *Ave*, et les indulgences du ciel, mais pour calculer les biens du voisin et ce qu'elles pourraient en tirer. — Celles-là étaient hérétiques en fait d'amour, et la plupart, pour pénitence, étaient privées à perpétuité de la chair qu'elles aimaient le mieux, car Amour, lui aussi, a ses jours de jeûne et son carême.

D'autres avaient choisi pour leurs coiffes un crêpe si transparent, qu'on apercevait aisément au travers les aigrettes et les pompons.

D'autres se couvraient le visage de vermillon, comme si elles eussent compris qu'elles devaient rougir de leur ridicule envie de se marier mille fois.

Généralement ces folles en étaient pour leurs frais.

De toutes celles que renfermait la maison, elles étaient les plus insupportables ; car, sans compter que parmi elles il s'en trouvait peu de jeunes, elles avaient tellement pris, du vivant de

leurs maris, l'habitude d'être maîtresses chez elles, que chacune voulait commander aux autres. Aussi donnaient-elles à l'infirmier bien du fil à retordre.

Assourdi par les clameurs de ces incorrigibles maniaques, je poussai en avant et entrai dans le quartier des folles célibataires.

Celles-ci étaient tenues moins étroitement que les autres; mais il me sembla que la liberté qu'on leur donnait contribuait à prolonger leur maladie.

Du reste, peu d'entre elles étaient furieuses, et encore ces dernières étaient-elles faciles à guérir.

On me dit que chaque jour les visages se renouvelaient dans le quartier, et que la convalescence s'y faisait peu attendre.

On m'assura aussi que la plupart des pensionnaires qui s'y trouvaient auraient été, à meilleur droit, placées dans les cabanons des folles par cupidité que dans les petites maisons de l'Amour. En effet, presque toutes songeaient à vendre leurs faveurs plutôt qu'à les donner. Rien au monde n'avait à leurs yeux plus de charmes qu'un sac d'écus, se présentât-il sous la figure d'un de ces gros et stupides trafiquants, dont le seul et incomparable mérite est de savoir auner leurs étoffes sans fatigue et sans ennui, pendant toute leur vie. Elles auraient voulu que leurs soupirants n'eussent que des armoiries sur champ d'or, et qu'ils vinssent du pays des hidalgos, où chaque homme met un *don* devant son nom.

J'en vis d'autres, semblables à des détraousseuses de grand chemin, dépouiller un galant homme pour revêtir un fiellé coquin, qui, à force de coquinerie, ne savait plus faire respecter que son épée. Qu'elles fissent œuvre de miséricorde en revêtant les nus, je le veux bien; mais aussi ne faisaient-elles pas œuvre d'iniquité et de cruauté en dépouillant ceux qui étaient vêtus?

Certaines folles, de l'humeur la plus étrange, étaient éperdument éprises d'un misérable poète crotté, qui soupirait après un écu avec plus d'impaticence qu'une femme enceinte après sa délivrance. Folles à trente-six carats, elles étaient ravies au septième ciel, parce que, chaque matin, leur poëteureau les mettait sur un piédestal comme une statue précieuse, et leur faisait des cheveux d'or, des dents de perles, des yeux d'émail, un nez d'ivoire, des lèvres de corail, un cou d'albâtre, des épaules de neige, des doigts de roses, un corps de satin. Elles se pâmaient de joie à songer qu'elles étaient ainsi exposées aux étalages des

quais et chez les bouquinistes des carrefours.

Ce spectacle ne laissa pas de me causer un profond dégoût. Mais je fus encore bien plus révolté à la vue de quelques créatures qui, victimes d'une incompréhensible vanité, étaient devenues folles d'un de ces vieux singes pelés et catarrheux que le monde décore du nom de grands personnages. Leur mal résistait à tous les moyens curatifs; loin de s'arrêter, chaque jour il se développait et faisait de rapides et funestes progrès. Ces malheureuses chantaient à tue-tête les éloges de leur hideux magot, et ne s'apercevaient pas que cette manœuvre, loin de leur valoir le crédit et la considération qu'elles en espéraient, les couvrait de honte, même aux yeux des autres femmes. Aussi finissaient-elles souvent par passer du maître à l'intendant, de l'intendant au valet de chambre, et du valet de chambre au cocher ou à quelque chose de pis, qu'elles quittaient enfin pour aller cacher leur dégradation et leur misère dans un obscur couvent, où, converties sans conversion, elles étaient forcées de pratiquer la chasteté entre quatre murailles, et l'humilité sous un tablier de cuisine.

Que dire aussi de ces vieilles folles qui, chaque matin, se volaient des années pour se rendre plus jeunes, et se parjuraient pour ne pas les reprendre! A la vérité, si elles se prenaient des années, elles n'épargnaient rien pour se donner du bon temps, surtout la nuit. Plus ces vieilles rajeunies s'ajustaient, se coiffaient d'une manière coquette, ciraient leurs lèvres, meublaient leur bouche, recrépissaient leur visage et en comblaient les sillons, plus on était tenté de les prendre pour des chouettes funèbres, pour des ébauches de plâtre, pour des cadavres embaumés: hideuses et grotesques copies des grâces de la jeunesse, ridicules et impuissantes guenons!

J'en vis quelques-unes, vrais masques à aventures, qui demandaient leur horoscope à un astrologue; et le docteur en lunatisme lisant dans leurs yeux plus qu'en dans les astres, leur en disait souvent plus qu'elles n'en voulaient savoir. Une, entre autres, l'ayant prié de lui faire retrouver certain joyau précieux qu'elle avait perdu à la fleur de son âge, il lui répondit en jargon astrologique qu'il y avait trois choses, la santé, la richesse, l'honneur, qui, une fois perdues, se recouvraient, la première, difficilement; la seconde, imparfaitement; la troisième, jamais.

Plus loin, je rencontrai encore de pauvres insensées qui travaillaient à se composer de nouveaux visages avec des couleurs d'emprunt: no-

table folie, puisqu'elles aboutissaient à détromper les gens par les choses mêmes à l'aide desquelles elles comptaient arriver à les tromper. Leur bouche, leurs sourcils, leurs joues, toutes les parties de leur visage, en un mot, trahissaient leur imposture. — Inutile d'ailleurs de nous occuper d'elles plus longtemps; elles se peignent elles-mêmes avec de si vives couleurs, que tout le monde connaît leur portrait.

Mais, à mon grand étonnement, j'en découvris une qui, ennemie de sa propre beauté, se poudrait ou plutôt se plâtrait la tête pour cacher sa chevelure d'or. Aussi pouvait-on à bon droit lui appliquer cette épigramme de notre Baltasar Alcazar :

Vous insultez, Inès, à la nature,
En plâtrant l'or de votre chevelure :
Le plâtre, je l'avoue, est quelquefois dore ;
Mais sans vous jamais l'or n'aurait été plâtre.

Il y en avait qui, pour déguiser leurs cheveux blancs ou leur tête chauve, s'encapuchonnaient de papillotes et de chignons achetés chez le coiffeur, de sorte que souvent un visage français ou espagnol se trouvait encadré dans une chevelure anglaise ou allemande.

Combien encore se mettaient de fausses dents, des sourcils neufs, des hanches et des chutes de reins de hasard ! Si l'on eût dépouillé ces laides corneilles de leurs plumes d'emprunt, quelle ressemblance n'auraient-elles pas eue avec le geai de la fable !

D'autres se faisaient accompagner d'une vieille mère postiche, espèce de tortue en cornette qui servait de chaperon à leur pudeur, et dont elles

suivaient religieusement les conseils bien plus qu'elles n'obéissaient aux lois de l'amour. Aussi les autres folles les tenaient-elles pour hérétiques et prétendaient-elles qu'elles contrefaisaient la folie pour se faire renvoyer absoutes. Ces filles, si soumises à une mère qui n'avait jamais eu d'enfants, exprimaient leur amour à la mode des chats : car, dès qu'elles apercevaient un écu, elles se mettaient à miauler sur tous les tons : mien, mien, mien.

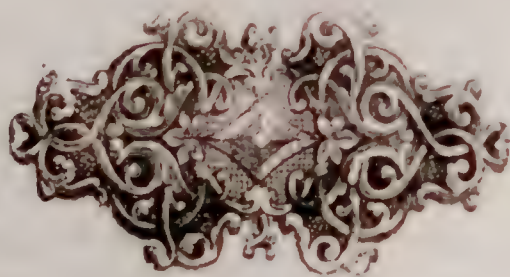
Dans le même quartier, près de la porte, se tenaient les naïades de cuisine, les crins en désordre sous un bonnet jadis blanc, les mains ennemies de la propreté depuis le jour de leur naissance, la taille serrée dans des torchons à marbrures énigmatiques, emblèmes fidèles de leurs espérances avortées.

À côté, les nymphes d'antichambre trotillaient à pas menus, le pied serré, le dos cambré, le nez au vent, la poitrine à l'air, l'œil demi-clos, l'oreille ouverte, la bouche agaçante, la hanche encore plus provocante.

Ces créatures étaient de la plus belle humeur, riant à son de trompe, bondissant sans cause, et roucoulant avec toute la mélodie d'une roue mal huilée qui jure sous l'essieu d'une charrette.

Je m'amusais à contempler ce spectacle, lorsque tout à coup, craignant qu'il ne m'arrivât ce qui a lieu au jeu d'échecs où souvent les fous prennent les cavaliers, je sortis à la hâte et presque en courant.

La suite à la prochaine livraison.



ÉTAT

DES

TRAVAUX D'ART EN FRANCE,

EN 1844.

4^e article.

MONUMENTS PUBLICS.



Les monuments historiques relèvent du ministère de l'intérieur et les édifices diocésains du ministère de la justice et des cultes, la direction des monuments publics appartient au ministère des travaux publics. On reconnaît bientôt que ce service n'est pas un des moins importants que comprend l'administration du pays.

Le 20 décembre 1841, M. Teste prit, sur la proposition de M. Vatout, conseiller d'État, directeur des monuments publics, un arrêté qui détermine la nature des fonctions du conseil des bâtiments civils, lequel dépendait précédemment du ministère de l'intérieur.

Cet arrêté établit en substance que le service des travaux des bâtiments civils et monuments

publics comprend la construction, la réparation, l'entretien et la conservation des monuments et des édifices consacrés à des services d'intérêt général.

Ce service s'étendrait aussi à la construction, à la reconstruction ou l'agrandissement des bâtiments qui dépendent des autres ministères que celui des travaux publics, lorsque les crédits alloués pour en acquitter les dépenses seraient ouverts au budget de ce département.

Les travaux et les diverses opérations qui s'y rattachent sont placés sous la surveillance supérieure du conseil général des bâtiments civils et des inspecteurs généraux, membres de ce conseil.

Leur exécution demeure confiée à des architectes sous les ordres desquels sont employés des vérificateurs, des inspecteurs, des sous-inspecteurs et des conducteurs, selon que l'exigent les besoins du service.

M. Vatout, qui, par ordonnance du 20 mai 1857, avait été appelé à la présidence du conseil des bâtiments civils, fut nommé, le 50 décembre 1841, sur la proposition de M. Teste, conservateur général des monuments publics.

L'arrêté du 20 décembre 1841, qui fixe la nature des fonctions du conseil des bâtiments civils, détermine également la composition de ce conseil ainsi qu'il suit :

MM. Vatout, président; Rohault de Fleury, vice-président, inspecteur général; Caristie, Achille Leclerc, Biet, Grillon, inspecteurs généraux; Blouet, inspecteur général des travaux des maisons pénitentiaires; Mérimée, inspecteur général des monuments historiques; Gourlier, inspecteur général, secrétaire du conseil.

Membres honoraires : MM. Gaucher, Vaudoyer, Provost, Vitet, Peyre, baron Taylor, Huvé, Pellechet.

Huit auditeurs, dont la désignation est faite chaque année sur la présentation du Président du conseil, sont attachés au conseil général des bâtiments civils.

Le 15 avril 1842, M. Teste adressa aux préfets une circulaire qui rappelait les dispositions qui avaient déjà fait l'objet de plusieurs instructions émanées du ministère de l'intérieur, notamment celles du 22 octobre 1812 et 28 juin 1815, relatives à l'instruction des affaires qui doivent être soumises à l'examen du conseil.

L'arrêté du 20 décembre 1841 concernant dans ses quatre titres : 1^o Le conseil général des bâtiments civils, les inspecteurs généraux, les architectes, les inspecteurs, les sous-inspecteurs, les conducteurs ; 2^o la rédaction des projets et devis ; 3^o l'exécution des travaux ; 4^o la rédaction des mémoires ;

L'arrêté du 50 décembre de la même année qui porte la nomination du président du conseil des bâtiments civils, et détermine les fonctions de ce président et la composition du conseil ;

L'instruction du 15 avril 1842 concernant la rédaction des projets, devis, cahier des charges, attachements, décomptes et autres pièces qui doivent être soumises à l'examen du conseil, et la circulaire qui prescrit aux préfets la stricte observation de cette instruction, fixent en quelque sorte la législation administrative sous laquelle agit le conseil des bâtiments civils.

Le budget de la dernière année a réduit au chiffre de 15,000 fr. l'allocation accordée aux frais d'inspections générales, portés précédemment à 25,000 fr.

On s'est souvent élevé contre les tendances du pouvoir administratif qui s'efforce de centraliser, à Paris, toutes les parties des différents services publics : on a dit que ces tendances enlevaient aux provinces leur spontanéité, arrêtaient la marche des affaires, compromettaient le bien du pays en comprimant l'essor des localités, et rendaient la France tout entière esclave d'une bureaucratie de plus en plus envahissante. Sans examiner ce qu'il peut y avoir de vrai dans ces plaintes, de juste et de fondé dans ces réclamations en ce qui touche la partie en quelque sorte matérielle du service, l'emploi et le maniement des fonds communaux, la nomination du personnel, des agents administratifs, les règlements de police locale, nous croyons que le côté artistique n'a qu'à gagner à l'ordre de choses actuel. On ne peut dissimuler que la masse des départements est tout à fait dépourvue d'hommes intelligents dans leur spécialité, et que souvent les plus déplorable résultats se manifesteraient si les autorités locales étaient livrées à leurs seules ressources, à leurs seules inspirations dans le service des travaux publics en matière de monuments. Toutes les lumières se concentrent encore à Paris où les études sont facilitées, où l'émulation entretient une heureuse activité dans les esprits, où les petites influences ne peuvent pas se faire sentir. Sous ce point de vue, l'organisation du conseil supérieur des bâtiments civils est une louable institution qui a déjà rendu d'utiles services au pays. Si même nous avons quelques regrets à exprimer, nous les trouverions dans les empêchements de toute nature qui s'opposent à la libre et constante action de son autorité, dans les impossibilités matérielles qui ne lui permettent pas d'exercer une surveillance active et continue sur les travaux en cours d'exécution. Ce n'est pas avec une somme annuelle de 15,000 fr. que ce conseil peut entretenir une inspection sérieuse et salutaire; et quelle garantie a-t-il que les édifices dont il a approuvé les plans sont élevés suivant ses indications et convenablement bâtis? N'est-il pas à craindre, au contraire, que, dans une foule de cas, les architectes ne tiennent aucun compte de sa révision et ne passent outre; ne doit-on pas supposer que souvent, au milieu de petites localités, les influences de clocher ont apporté de notables changements dans l'appropriation des édifices d'utilité publique; et ne sait-on pas que, bien des fois, grâce à une incurie coupable, les travaux les plus considérables et les plus dispendieux ont été perdus par la mau-

vaie qualité des matériaux ou l'inintelligence des entrepreneurs ?

Une surveillance continue, active, sérieuse, réelle, peut seule remédier à ce vice de notre organisation ; elle seule peut délivrer le pays du spectacle déplorable de tant de jeunes ruines incessamment édifiées, et nous ne pensons pas qu'une somme annuelle de 25,000 fr. soit même suffisante pour obtenir un résultat que réclament tous les amis de l'art architectural.

A ce point de vue, nous regrettons sincèrement que le budget de 1844 ait limité à 15,000 fr. le chiffre de l'allocation accordée au conseil supérieur des bâtiments civils pour frais de tournées et d'inspections.

Maintenant que nous avons jeté un coup d'œil sur l'organisation du service des bâtiments civils, qu'on nous permette de porter en arrière un regard rapide sur l'état des monuments d'utilité publique en France après la révolution de 89.

Lorsque la main d'un homme de génie eut comprimé la tempête soulevée sur le pays tout entier, l'ordre de choses était totalement bouleversé. Au milieu des conflagrations terribles qui faisaient de nos frontières, sur le Rhin, les Alpes, les Pyrénées, un vaste champ de bataille, il avait été bien difficile, pour ne pas dire impossible, aux administrations publiques de s'occuper des travaux entrepris alors qu'éclatèrent les événements de 89. D'un bout de la France à l'autre, rien de ce qui avait été ne subsistait plus. Les services publics s'étaient emparés à la hâte des bâtiments abandonnés ; les monastères se transformèrent en casernes, les palais épiscopaux en hôtels de préfecture, les couvents en mairies. En prenant en main l'autorité absolue, l'empereur comprit la nécessité d'organiser tous les services, et ses regards ne tardèrent pas à se porter sur l'administration des travaux publics dont il appréciait toute l'importance. Son influence déterminait l'élan des autorités locales, et de toutes parts on songea à réédifier ce qui avait été abattu, à utiliser ce qui était debout. Mais de nouveaux services nécessitaient de nouvelles créations ; mille besoins se faisaient vivement sentir, et leur multiplicité même, unie à la disproportion des ressources disponibles, fit souvent ajourner les entreprises les plus utiles.

C'est notamment au gouvernement impérial que nous devons l'impulsion donnée pour la création des halles, marchés, abattoirs et autres édifices de ce genre, d'un si haut intérêt pour l'utilité publique.

En même temps que le génie à qui la France avait confié ses destinées dirigeait le pays dans cette voie d'améliorations monumentales, il dictait à M. de Montalivet un vaste ensemble d'édifices pour l'embellissement particulier de Paris, et, vers 1810, une administration spéciale fut créée sous le nom de *Direction des travaux publics de Paris*, pour assurer la prompte et bonne exécution de ces projets.

Jusqu'en 1820, M. le chevalier Bruyère resta à la tête de cette importante administration ; plus tard MM. le baron Hély d'Oissel et le vicomte Héricart de Thury y signalèrent leurs talents administratifs.

Pendant dix-sept ans que M. le comte de Chabrol a occupé la préfecture de la Seine, il s'est acquis des titres à la reconnaissance de Paris par le zèle et l'activité qu'il a déployés dans sa coopération aux travaux d'utilité publique. De nos jours M. le comte de Rambuteau marche dignement sur les traces de ces hommes éclairés.

C'est à l'impulsion si heureusement imprimée à cette partie du service que plusieurs départements doivent les établissements qu'ils ont élevés à l'imitation des halles, marchés et abattoirs dont la ville de Paris était dotée. Nous citerons entre autres les départements de Seine-et-Oise, Seine-et-Marne, Vosges, Nord, Pas-de-Calais, Somme, Seine-Inférieure, Calvados, Finistère, Morbihan, Ille-et-Vilaine, Loire-Inférieure, Maine-et-Loire, Charente-Inférieure, Haute-Garonne, Dordogne, Bouches-du-Rhône, Puy-de-Dôme, Loire, Rhône, Doubs, Nièvre, Loiret, etc., etc.

Les prisons attirèrent à un haut degré la sollicitude de l'administration dès les premiers temps de la révolution. Déjà l'assemblée constituante avait précisé les distinctions qui devaient être observées entre les diverses classes de détenus ou prévenus, ou accusés, ou condamnés, soit correctionnels, soit criminels, et les divisions que ces distinctions rendaient indispensables dans les bâtiments des prisons. Sous les gouvernements consulaire et impérial, ces dispositions salutaires ont été remises en vigueur, et c'est principalement de l'empire que datent la plupart des maisons centrales de détention, telles que celles de Melun, Clairvaux, Loos, Beaulieu, Fontevault, Riom, Embrun, Ensisheim, etc.

C'est aussi pendant la durée du gouvernement impérial qu'a été conçue l'idée de vastes et nombreux dépôts de mendicité, dont un assez grand même furent exécutés ; presque tous ont été plus tard abandonnés ou transformés en maisons de

détention ou de correction, telles, par exemple, que la maison de Poissy.

L'époque impériale a moins laissé d'édifices religieux.

Lorsqu'on jette les yeux sur un tableau des monuments publics, une classification naturelle se présente tout d'abord à l'esprit. Il est facile de partager les édifices consacrés à des services d'utilité générale en dix sections. Tel est, du moins, le classement logique qui a été observé dans le grand ouvrage entrepris sous la surveillance immédiate du conseil des bâtiments civils, et destiné à donner aux artistes, aux architectes surtout, une idée exacte des richesses monumentales du pays.

Nous croyons utile d'indiquer ici l'ordre dans lequel ces deux sections ont été classées.

1^o Édifices religieux : tels que cathédrales, églises, temples, synagogues, presbytères, séminaires, etc. ;

2^o Édifices administratifs : hôtels de ministères, hôtels de préfectures, hôtels de ville, etc. ;

3^o Édifices judiciaires : palais de justice, tribunaux civils, cours d'assises, justices de paix, etc. ;

4^o Édifices d'instruction publique : collèges, écoles primaires ou communales, bibliothèques, écoles normales ;

5^o Édifices sanitaires : lazarets, hospices, hôpitaux, etc. ;

6^o Édifices d'utilité publique : bourses, tribunaux de commerce, entrepôts, halles, marchés, abattoirs, etc. ;

7^o Édifices de sûreté publique : casernes, prisons, maisons d'arrêt, de correction, de détention, etc. ;

8^o Monuments publics : colonnes commémoratives, statues, arcs de triomphe, fontaines, théâtres, musées, etc. ;

9^o Édifices funéraires : chapelles expiatoires, tombeaux, mausolées ;

10^o Édifices mixtes : bâtiments où se trouvent disposés des locaux destinés à diverses administrations.

Parmi les édifices que l'empire vit s'élever sur toute l'étendue de la France, on nous permettra d'en citer quelques-uns pour donner à nos lecteurs une idée approximative des travaux qui s'exécutèrent durant une époque où tous les services publics s'organisèrent, où se développa le germe des plus utiles améliorations.

Ainsi nous rappellerons :

L'église paroissiale de Saint-Vincent, à Mâcon

(Saône-et-Loire), construite en 1810 sur les plans de feu M. Guy de Gisors ;

Le jardin botanique de Marseille, élevé par feu M. Peuchaud, de 1805 à 1810, et dont les dépenses se montèrent à 500,000 fr., y compris les plantations ;

La promenade et la fontaine Monthuon, à Marseille, dues au même architecte, en 1808 ; dépenses, 40,000 fr. ;

La bourse et le tribunal de commerce de Nantes (Loire-Inférieure) commencés en 1791, ces deux édifices ne furent terminés qu'en 1812, sur les dessins de feu M. Cruey ; dépenses, 405,000 fr. ;

La salle de spectacle de Nantes, élevée de 1808 à 1812, sous la direction du même architecte ; dépenses, 500,000 fr. ;

La salle des séances publiques de l'Institut, exécutée sur les plans de M. Vandoyer, en 1806 ;

Les palais de justice de Pont-l'Évêque, de Clermont-Ferrand et Bourbon-Vendôme ;

Les hôtels de préfecture de Caen et de Bourbon-Vendôme ;

Plusieurs maisons centrales, un grand nombre d'abattoirs, de marchés, de halles, d'entrepôts ; des hôtels de ville, des tribunaux civils, des cours d'assises.

La restauration trouva surtout beaucoup de projets élaborés dans les cartons des ministères, et une foule de travaux commencés sur le sol de la France. Le temps avait manqué à l'empire pour achever son œuvre, mais l'on peut dire hardiment que les meilleures idées avaient été ébauchées, que l'impulsion était donnée, et qu'il ne s'agissait plus que de maintenir le pays dans la voie où le génie de Napoléon l'avait conduit.

Parmi les monuments qui n'étaient point encore terminés, nous devons mentionner l'arc de triomphe de l'Étoile, la Madeleine, le ministère de finances, la bourse de Paris, sur lesquels nous aurons à revenir.

Parmi ceux qui devaient perpétuer le souvenir de notre gloire militaire, nous rappellerons la colonne de la grande armée, à Boulogne, et la colonne de la place Vendôme, à Paris. Nous aurons occasion d'en faire l'historique dans le chapitre des beaux-arts.

Quand vint la restauration, elle trouva un grand nombre de travaux ébauchés, d'autres à l'état d'études, d'autres encore seulement projetés. Le nouveau gouvernement n'eut en quelque sorte qu'à suivre les indications de l'administration impériale pour obtenir d'heureux résultats. Mais avec les Bourbons de nouvelles idées pénétrèrent

dans le pays. Le clergé réclama divers édifices qui avaient été affectés à des services civils; les évêques obtinrent, dans plusieurs départements, la restitution de leurs anciens palais, tous d'ailleurs situés auprès des cathédrales, ce qui déterminait la construction à neuf de plusieurs hôtels de préfecture, tels, par exemple, que ceux d'Épinal, du Puy, d'Angoulême, etc.

On doit également à cette époque, mais pour d'autres causes, la construction de divers hôtels de ville, tels que ceux de Sedan, Quimper, Saint-Étienne, Moulins, etc.

L'influence religieuse qui se faisait vivement sentir sous le gouvernement de Louis XVIII et de Charles X explique le grand nombre de presbytères dont la restauration dota le pays. Il serait difficile d'apprécier même le nombre de ceux qui furent construits de 1815 à 1850.

C'est encore sous la restauration que furent entreprises la plupart des églises livrées au culte en remplacement d'édifices détruits ou aliénés, ainsi que divers évêchés ou séminaires dont nous aurons à parler.

L'attention du gouvernement nouveau se porta d'une manière particulière sur le régime des prisons qui avait déjà attiré la sollicitude des

précédents administrateurs. M. le duc Decazes seconda les efforts de la *Société royale pour l'amélioration des prisons*; et les résultats les plus satisfaisants furent obtenus. Son rapport au roi du mois de mai 1819 fut à lui seul un service notable rendu à l'humanité et à tous ceux qui ont à s'occuper de ce genre d'établissements, soit comme administrateurs, soit comme constructeurs.

C'est au même ministre que sont dues les heureuses modifications qu'a reçues le mode d'habitation des aliénés.

A la restauration appartiennent donc encore la construction, la reconstruction, la restauration de plusieurs prisons de différentes classes et de diverses maisons de fous, toutes entreprises en vue d'améliorations utiles.

A ces édifices il faut ajouter plusieurs palais de justice et tribunaux de divers degrés construits à Lille, Saint-Lô, Valognes, Niort, Lesparre, Angoulême, Périgueux, Privas, Aix, Orléans, etc.

A. ACHARD.

(La suite à une prochaine livraison.)



LE CHANT NUPTIAL.

Chantons et célébrons le comte qui jadis
Habita ce château, cette illustre demeure
Où vous fêtez tous à cette heure
Les noces de son petit-fils.
Marié d'aujourd'hui. — Donc le vieux camarade
S'était par maints exploits dans la guerre illustré,
Lorsqu'un jour revenant de la sainte croisade
Il trouva son château croulant et délabré.

Te voilà, bon vieux comte, en ta châtellenie,
Le logis n'est pas des meilleurs,
Les vents par la croisée entrent avec la pluie :
A cette heure comment chercher un gîte ailleurs ?
« Bon, il m'est arrivé souvent de trouver pire,
« Et l'amour cependant venait tout réparer.
« Alerté donc, mon vieux, vois la lune au ciel luire.
« Vite en ton lit de paille ! et dors sans murmurer. »

Et lorsqu'il cède enfin au sommeil qui l'accable,
Les rats sur le parquet commencent à trotter,
Cherchant d'ici de là sous l'armoire et la table
S'ils ne trouveront rien à pouvoir grignoter.
Et soudain, voyez donc, dans sa robe de moire,
Le gentil petit nain avec sa lampe d'or,
Ses gestes, son œil vif, sa parole oratoire,
Dansant au pied du lit où le vieux comte dort.

« Nous nous sommes, là-haut, permis joyeuse fête
« Depuis que ce castel fut par toi déserté,
« Et te croyant bien loin au pays du prophète.
« On s'en donnait céans en toute liberté.
« Et si rien en cela, monseigneur, ne t'offense,
« Nous allons tous ici, jusqu'au matin venu,
« Gnômes et petits nains, faire gaîment bombance,
« Sauter, rire, chanter en l'honneur de ta bru. »
Et le comte, en l'extase où le sommeil le jette :
« De cet appartement disposez pour la fête. »

Alors trois cavaliers de la ruelle sortis,
S'avancent galamment au trot de leurs montures.
Tout un peuple mignon de joyeuses figures
Les suit, s'évertuant à pousser de grands cris.
Puis arrive à la file un long train de carrosses,
Un cortège éclatant de seigneurs, de marquis,
Comme les empereurs les ont seuls pour leurs noces,
Et sur un char doré que traînent six coursiers,
La fiancée enfin et tous les conviés.

En un galop rapide on se croise à la ronde,
Chacun cherche sa place, et pour valser gaîment,
Choisit une compagne aussitôt, brune ou blonde,
Et le branle joyeux commence au même instant.

Quelle confusion ! quel bruit ! quel mouvement !
Tel siffle, tournoie et vibre et tourbillonne
Étincelle, chuchote et petille et violonne
Le comte ouvre les yeux et se croit fou vraiment !

Sur les sièges, les bancs, les tables, les murailles
On trépigne, on tapote, on court d'ici de là.
Chacun, près de sa belle, au splendide gala
Vient s'asseoir ; voyez-les s'arrachant les volailles
Les jambons, les pâtés, les turbots, tout cela
En miniature au moins, partout le vin circule.
On cause, on boit, on rit, on chante, on gesticule
Puis soudain tout s'efface au milieu d'un hurra !

Si vous voulez savoir la fin de l'aventure,
Faites trêve au vacarme ! — Or, ce qu'en abrégé,
Le vieux comte avait vu, dans son rêve plonge
S'accomplit, mais en grand et plus en miniature
Lorsque de son sommeil à l'aube il s'éveilla.
Comtes, dues et barons et pages étaient là ;
Faufares en dehors, carrosse sur carrosse,
Partout dans le château gens de fête et de noces
Qui viennent gravement s'incliner devant lui.
Ainsi ce fut jadis, ainsi c'est aujourd'hui.

Traduit de GÖTTKE

PEINTRES CONTEMPORAINS



PIERRE GUÉRIN.

COUTURE



Wm. 4-15

DEAMPO



DISCOURS

DE FUSELI

SUR LA PEINTURE.

TROISIÈME DISCOURS. — DE L'INVENTION.

... Τί τ' ἄρ' αὖ φρονέεις, ἐρίηριν ἀνδρῶν
τέρπειν, ὅππῃ εἰ νόος ὀρνύται; οὐ γὰρ τ' αἰεδαί
αἴτιον, ἀλλ' αὖ πῶς Ζεὺς αἴτιος, ὥστε δίδωσιν
ἀνδράσιν ἀλφειστῆσιν, ὅπως ἐθέλῃσιν ἐκαστῷ.

HOMÈRE, *Odyssée*, A, 546 et suivants.

« ... Pourquoi reprocher à ce chanteur divin de s'abandonner aux élans de son génie ? Ce ne sont pas les poètes qui choisissent leurs sujets, c'est Jupiter qui les leur inspire et qui échauffe et transporte les esprits sublimes selon sa volonté. »

INTRODUCTION. — DIFFÉRENCE DE LA POÉSIE ET DE LA PEINTURE. — IDÉE GÉNÉRALE SUR L'INVENTION. — SON DROIT DE CHOISIR LES SUJETS DANS LA NATURE MÊME. — IMAGINATION. — THÉON. — AGASIAS. — CARTON DE PISE. — INCENDIE DEL BORGO. — IDÉE REPRÉSENTATIVE DE L'INVENTION. — SUJETS ÉPIQUES. — MICHEL-ANGE. — SUJETS DRAMATIQUES. — RAPHAËL. — SUJETS HISTORIQUES. — POUSSIN. — ETC., ETC. — L'INVENTION A LE DROIT DE S'APPROPRIER DES IDÉES. — EXEMPLES. — ON N'ADMET POINT UN SUJET ET UNE ACTION DOUBLES. — TRANSEIGURATION DE RAPHAËL.



Une brillante antithèse attribuée à Simonide, que la peinture est une poésie muette, et la poésie une peinture parlante, ne me paraît pas fondée sur le système technique des anciens : nous en pouvons juger par la pratique générale de leurs artistes, et plus sûrement encore par la distinction philoso-

phique de *Plutarque*, qui nous dit que si la poésie et la peinture se ressemblent, en ce qu'elles frappent également nos sens pour agir par eux sur notre imagination, et par celle-ci sur notre âme, d'un autre côté, *elles diffèrent essentiellement dans leurs matériaux et dans le mode de leur application* (1),

(1) ὅτι καὶ τροποῖς μυθικῶς διαφέρει.

PLUT., de *Gloria Atheniensium*.

Voir *Lessing du Laocoon*. Berlin, 1766, in-8°. Paris, 1802.

en raison de la différence des organes qu'elles affectent, l'oreille et l'œil. Employer des sons et du temps pour faire connaître une action et ses suites, voilà les moyens de la poésie. Ceux de la peinture sont le développement de la *forme* dans l'*espace*, la représentation de l'énergie qu'elle peut offrir *dans un moment*.

Si ces prémisses sont vraies, puisqu'un art qui ne peut, même dans la supposition d'un effet mental de la part du spectateur, exprimer, par une suite de sujets, la succession régulière des instants de leur durée, peut encore moins prétendre à représenter distinctement une continuité d'action, il est évident qu'au lieu d'essayer de nous frapper par des moyens hors de sa portée qu'il s'approprierait sans réflexion, il doit se borner à employer les deux grands moyens qui le caractérisent, l'*espace* et la *forme*. C'est la forme seule qui peut fixer l'idée de l'existence.

Les sons meurent, les mots vieillissent ou deviennent obscurs ou sont rejetés ; les couleurs même s'éteignent ; la forme seule ne peut être détruite ni mal interprétée, et la seule comparaison avec son modèle la fait reconnaître et classer. L'idée positive de la beauté des corps ne peut exister que dans les arts plastiques ; car, puisque la notion de la beauté n'est que le résultat du plaisir que nous cause le concours harmonieux des différentes parties d'un objet agréable tendant toutes vers un même but, il faut bien supposer leur coexistence immédiate dans le tout qu'elles composent. Ainsi, l'œil suffit pour recevoir cette sensation et en porter la perception à l'âme. D'où l'on peut conclure que la représentation de la forme appliquée à une figure est l'élément *physique* de l'art.

Mais comme les corps existent dans le temps aussi bien que dans l'espace ; comme le plaisir qui naît de la seule symétrie d'un objet est aussi fugitif qu'il est immédiat ; comme l'harmonie des parties (si le corps est l'agent d'une puissance intérieure) n'existe que par leur jeu, il suit que la représentation exclusive d'une forme inerte et inactive serait une grande erreur dans les moyens pour la fin, et qu'il faut un caractère ou une action pour rendre un objet d'imitation intéressant. C'est ce qui constitue l'élément *moral* de l'art.

Ces moments importants, qui présentent à la fois le développement réuni de la forme et du caractère dans un seul objet ou dans plusieurs combinés ensemble, et qui, avec autant de promptitude que de fécondité, nous donnent une idée

sommaire du passé, en dirigeant nos regards sur ce qui va suivre, fournissent donc les vrais matériaux de ces puissances de l'art, qui choisissent, disposent et fixent les objets d'imitation dans leur centre.

La plus éminente de toutes ces puissances, suivant l'aveu explicite de tous les âges et le témoignage silencieux de tout ce qui respire, c'est l'*invention*. Celui dont l'œil, pénétrant au travers de l'enveloppe extérieure d'une montagne jusque dans son sein, y découvre une mine d'or, est certainement supérieur à celui qui emploie ensuite ce métal à nos usages. Lorsque *Colomb*, par une suite d'inductions physiques et astronomiques, conclut qu'il devait exister un continent dans l'hémisphère opposé au nôtre, il était bien supérieur, sans doute, à *Americ Vespuce*, qui prit possession de ce continent ; et lorsque *Newton*, méditant sur un accident, découvrit et établit les lois de l'attraction, les forces projectives et centrifuges du système de l'univers, il créa le fil secourable à l'aide duquel ses successeurs purent parcourir les différentes routes de la physique, et il est, en effet, l'auteur de tous les avantages qu'elle a procurés à la société. *Homère*, essayant de donner le trait caractéristique de l'homme l'appelle *inventeur* (ἐκχρηστής).

Il résulte clairement de tout ce que je viens de dire, que le terme *invention* ne peut jamais être assez mal interprété pour qu'on le confonde avec celui de *création*, incompatible avec les notions d'un être borné, idée de pure admiration, qui ne s'unit jamais qu'à celle de la toute-puissance. *Inventer*, c'est trouver, et trouver une chose, c'est supposer qu'elle existait quelque part, explicitement ou implicitement, éparse ou en masse. Je n'aurais jamais pensé à discourir si longuement sur un mot dont l'intelligence est si simple, s'il n'avait pas été et s'il n'était pas journellement confondu par des autorités en vogue avec le terme de création.

La forme, dans son acception la plus étendue, l'univers visible qui enveloppe nos sens, cette autre partie invisible qui agite notre esprit par des visions que l'imagination enfante à l'aide de nos sens, voilà les éléments et le domaine de l'*invention*. Elle découvre, choisit et combine le *possible*, le *probable* et le *connu*, de manière à frapper en même temps par un air de vérité et de nouveauté. Le *possible* signifie strictement un effet dérivé d'une cause, un corps composé, un concours de formes dont l'union harmonique ou l'action simultanée ne présentent ni absurdité, ni contra-

diction. Appliqué à notre art, il occupe une plus grande latitude. Il veut dire la représentation d'effets dérivés de causes ou de formes composées de matériaux hétérogènes et incompatibles entre eux, mais réunis d'une manière si naturelle pour nos sens, que la transition d'une partie à l'autre semble autorisée par une parité apparente d'organisation, et que l'œil glisse de l'une à l'autre et sur l'ensemble sans aucun effort, et même avec plaisir. Que sous ces conditions et avec ces limites, les anciens aient permis à l'invention de représenter ce qui, rigoureusement parlant, était impossible, c'est ce que nous pouvons conjecturer avec quelque raison d'après le tableau de *Zeuxis*, dont *Lucien* donne la description dans l'ouvrage qui porte le nom de ce peintre, lequel est probablement un des premiers qui aient hasardé ce genre de peinture. *Zeuxis* avait peint une famille de centaures. La mère était une belle femme jusqu'à la moitié du corps, dont la partie inférieure prenait graduellement les formes les plus agréables d'une jument thessalienne. Elle était à demi couchée dans un repos folâtre, pressant légèrement la verdure veloutée. Elle offrait à un petit centaure son sein de femme, tandis qu'un autre petit centaure, sous elle, suçait avidement sa mamelle de cavale ; mais les deux petits avaient les yeux tournés vers un lionceau que leur apportait le centaure mâle, leur père, qui paraissait au sommet de la colline au bas de laquelle la mère se reposait : sa physionomie sauvage était adoucie par un léger sourire. Le lieu de la scène, le coloris, le clair-obscur, le fini de l'exécution, étaient sans doute d'accord avec le style et la conception. L'artiste avait exposé son tableau avec l'espoir que la pénétration du public rendrait au génie la justice qui lui était due, pour avoir appris à réunir, avec une apparence de vérité, des formes hétérogènes, animées comme il leur convenait et paraissant suivre les lois d'une existence naturelle ; il fut trompé dans son attente. La nouveauté de la conception éclipsa l'art avec lequel elle était produite, l'artiste fut effacé par son sujet, et les louanges immodérées qu'on lui prodigua ne furent que l'expression du contentement d'une curiosité oisive et inquiète. Rassasiés de dieux, de déesses, de demi-dieux et de simples combinaisons humaines, il fallait du nouveau pour émouvoir les Athéniens. L'artiste, aussi fier qu'irascible, fit retirer son tableau : « Couvre-le, *Micchio*, dit-il à son esclave ; couvre-le, et porte-le chez moi, car cette populace n'est frappée que du matériel de notre art. » Les anciens avaient donc renfermé

l'invention dans ces limites, du milieu desquelles elle bravait en sûreté le ridicule jeté sur ces assemblages grotesques dont parle *Horace* (a) ; garantie par ces mêmes limites, leur mythologie répandit ses métamorphoses, chaque élément devint son tributaire, et elle nous a transmis ses privilèges aux mêmes conditions. Leur *Scylla* et notre portière de l'enfer, leurs démons et nos spectres, l'ombre de *Patrocle* et le fantôme d'*Hamlet*, leurs naïades, leurs nymphes, leurs oréades, et nos sylphes, nos gnomes et nos fées, leurs furies et nos sorcières, diffèrent moins en essence qu'en modifications locales, temporaires ou sociales. Leur origine commune est l'imagination, travaillant sur des matériaux de la nature, à l'aide de traditions fabuleuses et de cette curiosité qui est née avec nous et nous porte à pénétrer les choses invisibles (1). Nous souffrons, nous permettons même qu'on les emploie comme personnages secondaires ou principaux, en proportion de l'analogie que nous découvrons entre eux et nous-mêmes. *Pindare* loue *Homère*, moins pour ce talent supérieur avec lequel il accumule incident sur incident, et avec une telle rapidité, qu'entraînés par la masse, nous passons sur l'impossibilité des parties et nous acceptons des contes trop grossiers pour être crus, même dans un rêve, mais pour ce génie surnaturel qui lui inspire les moyens de rapprocher ses créations imaginaires des réalités de la nature et des passions humaines (2). Sans ce génie, la fiction du poète et celle du peintre nous étonneront plutôt par leur audace qu'elles ne nous toucheront par leur puissance ; elles ne devront être considérées que comme un genre extraordinaire d'adresse ou un effort d'esprit sans aucun but apparent.

(a) Voir le commencement de l'Art poétique, *Humano capiti*, etc.

(1) Tous les petits détails tendent à détruire la terreur, comme la grandeur disparaît sous les petits ornements. Le détail des ingrédients qu'emploient les sorcières de *Macbeth* détruit la terreur qu'inspirent les ténèbres mystérieuses d'une opération surnaturelle, de même que les ornements de cour dont *Rubens* surcharge ses personnages les rapetissent.

(2) Πίνδαρος Νεμέα Ζ.

Ce passage est commenté dans le texte.

Traduit de l'anglais par L. MÉRIMÉE.

(La suite à une prochaine livraison.)

LES

VISIONS DE QUEVEDO.

PREMIÈRE VISION.

LES PETITES-MAISONS DES FOUS AMOUREUX.

II.



Se tombai dans le quartier des hommes. Une épaisse muraille le séparait du quartier des femmes. Les fous se plaignaient à grands cris de cette séparation, bien que l'administrateur de la maison eût jugé que c'était le premier remède dont il fallait se servir pour combattre leur mal. Mais ils maudissaient le médecin et la médecine, et à la guérison préféraient la maladie, ce qui me rappela ce vers de Propérce :

Solus Amor morbi non amat artificem.

Obstinés dans leur erreur, ils la poussaient à

son dernier terme en croyant sagement faire. Bien pis, quelques-uns avaient conscience de leur folie, et, loin de chercher à s'en guérir, se complaisaient à l'accroître et à la prolonger.

On avait jugé inutile de distribuer les fous en différents quartiers, comme on l'avait pratiqué pour les folles. En effet, il suffisait d'un peu d'attention pour se rendre parfaitement compte du faible et de la manie dominante de chacun d'eux.

Combien de ces galants, sous des habits charmants de broderies, se trouvaient sans chemise!

Combien faisaient résonner les éperons de leurs bottes, sans avoir pour dîner un écu sonnant dans leur poche!

Combien, sans avoir un morceau de pain, ne songeaient qu'à la chair !

Combien se faisaient dicter leurs billets doux, et écrivaient, sans s'en douter, qu'ils n'étaient que des sots !

D'autres, fiers de leurs cheveux bouclés, non par la nature, mais par un fer chaud, de leurs mains blanches à force de cosmétiques, de leur taille fine par la toute-puissance du corset, de leurs pieds microscopiques par la grâce de l'étroite chaussure où leurs orteils légumineux souffraient le martyre, voulaient que toutes les femmes tombassent amoureuses de leur face satanique. Telle était leur sottise, qu'ils ne comprenaient pas que tout homme perd son temps près des femmes, quand il veut leur disputer la palme de la beauté.

D'autres tenaient toute la nuit leurs moustaches en papillotes, plus gênés dans leurs lits que le mulet à l'écurie. Et pourquoi se muselaient-ils ainsi comme un roquet hargneux ? Pour se procurer la spirituelle jouissance de promener le lendemain au soleil ces fulgurantes moustaches.

Presque tous avaient les joues encaissées dans un col empesé qui les faisait étrangement ressembler à ces petits anges bouffis que l'on peint dans les églises avec des ailes sous le menton.

Un de ces fous me divertit beaucoup ; il se trouvait si beau, qu'après s'être regardé dans son miroir, il se jetait sur son ombre et l'embrassait avec passion. Il croyait que les oiseaux s'arrêtaient dans leur vol tout exprès pour avoir le plaisir de le contempler. — Une mule mâchant son frein, écumant, se cabrant, hennissant, remuant les oreilles, ayant passé la tête tournée vers lui, il dit aussitôt à son valet : — Remarque comme toutes les créatures, sans même en excepter les mules, me font les yeux doux.

Il y en avait d'autres, grands amis de la pipe et de la roquille, qui prétendaient emporter le cœur de leur maîtresse à la pointe de l'épée, en prenant un air casseur et en ne parlant, comme un tambour de régiment, que d'hommes tués, de bras luxés, de reins brisés. Étrange erreur ! Les femmes, craintives de leur nature, n'aiment, chez les gens de guerre, ni la poudre ni la ferraille, mais seulement les riches couleurs de l'uniforme, les aiguillettes étincelantes d'or et les panaches flottant au vent. — Du reste, ces pourfendeurs de montagnes n'avaient de terrible que leur grand chapeau sur l'oreille. — J'en entendis un, que l'on voulait forcer à mettre l'épée à la

main, répondre : — J'ai juré de ne me battre que trois jours par semaine. C'est une indignité d'essayer de me faire manquer à mon serment ! Mais, cordieu ! je ne l'enfreindrai point, qu'on en soit sûr, et, pour le prouver, je m'éloigne de ce pas.

Plus loin, des amoureux semblables à des chauves-souris, ou plutôt à des chats de gouttières, ne sortaient que la nuit pour conter à la lune leurs lunatiques amours.

À côté, les amoureux en expectative s'amourachaient uniquement parce qu'ils voyaient les autres amourachés. Ils allaient dans tous les bals, dans toutes les réunions, cherchant un objet à leurs soupirs prédestinés, de sorte que chaque jour de fête se transformait pour eux en jour de travail. Ils couraient de maison en maison, comme un pion au jeu d'échecs se promène de case en case sans jamais attraper la dame. Quelques-uns parlaient bien haut d'un amour qui, en réalité, n'existait pas, tandis que d'autres n'osaient souffler mot d'une passion qui leur dévorait le cœur. J'éprouvai une vive compassion pour ces pauvres muets, et je leur aurais volontiers conseillé de s'amouracher aussi bien de quelque magot de porcelaine ; mais comme les fous généralement font la sourde oreille, surtout aux conseils, je jugeai à propos de me taire.

Les présomptueux, croyant que l'amour est comme le tonnerre qui frappe les lieux les plus élevés, visaient toujours des dames de si haute volée, que jamais ils ne parvenaient à les atteindre.

Les timides s'adressaient à des femmes de petite étoffe qui ne leur duraient guère.

Les prodigues semaient sans rien récolter, et les avares espéraient récolter sans rien semer.

Parmi les fous mariés, bon nombre avaient leurs femmes avec eux. Quelques-uns, pour se faire aimer, se donnaient une tournure formidable, mais bientôt leur peau de lion tombait et laissait voir une douce toison d'agneau. Leurs farouches hurlements se changeaient en plaintifs bêlements. Ils se consolaient en disant qu'il vaut mieux inspirer l'amour que la terreur.

Beaucoup de maris obéissaient à toutes les volontés de leurs femmes, ce dont celles-ci profitaient pour ne rien faire de ce que désiraient leurs maris. Ces pauvres patients disaient, pour excuser leur faiblesse : — La femme est comme la paille, qui, laissée en plein air et sur racines, se conserve en bon état, et qui, froissée et resserrée dans une fosse, se gâte et se corrompt. — Ils la com-

paraient aussi à une orange qui ne donne qu'un suc plein d'amertume si on la presse dans son écorce.

Quelques maris d'un autre ordre prenaient pour amies les amies de leurs femmes; mais, en revanche, les femmes prenaient pour amis les amis de leurs maris.

Un fou, qui probablement était mal marié, prétendait qu'il ne connaissait pas de supplice égal à celui d'avoir une femme auprès de soi à toute heure, à toute minute.

— La peste, ajoutait-il, est moins redoutable ; la médecine nous en délivre parfois ; mais la mort seule peut nous délivrer de la femme.

Ah ! continuait-il, je suis bien du nombre de ceux qui pensent que mari est trois fois synonyme de marri. Il y a en Castille un endroit qui se nomme Mont-Mariage ; je n'ai jamais voulu passer par là, tant ce nom seul réveille en moi de douloureux souvenirs.

Les paroles de ce fou ne laissèrent pas de me divertir ; cependant je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Dieu, en imposant à l'homme le fardeau du mariage, n'a-t-il pas aussi ordonné à la femme de l'aider à en supporter le poids ? La charge est donc égale pour tous deux. — Et puis, n'est-il pas plus raisonnable de s'attacher à son propre bien qu'à celui d'autrui ? Ne serait-ce pas une grande folie que de négliger son propre champ pour cultiver celui du voisin ? — L'amour, entre époux, comme le roi de la fable, a pouvoir de changer tout en or. — Comment, vous fermez les yeux sur les sottises de vos amis, vous endurez la douleur et les maladies, et vous ne sauriez souffrir la femme qui vous vient de la main de Dieu ! Vous prétendez qu'elle est mauvaise, mais en la prenant n'avez-vous pas écouté la voix de la chair ou de l'intérêt plus que celle de la raison ? Et d'ailleurs, si aujourd'hui tant de femmes sont mauvaises, n'est-ce pas souvent par la faute de leurs maris qui les laissent manquer de tout ? Suivant le proverbe, une ville sans munitions est à demi conquise ; on doit en dire autant de la femme qui est dans le besoin. Mari qui néglige sa femme néglige son honneur ; mari qui va butiner au dehors invite le larron à venir piller sa maison. — Vous à qui je parle, ne seriez-vous pas du nombre de ces gens qui du mariage acceptent les plaisirs et répudient les charges, et qui, prenant le cheval, abandonnent le bagage sur le grand chemin ? — J'ai rencontré bien peu d'époux qui n'aient été qu'un cœur, comme ils n'étaient

qu'une chair, aussi indulgents l'un pour l'autre dans le malheur que dans le bonheur ; — d'où je conclus que les mariages d'aujourd'hui sont de véritables contrats d'adjudication, où mari et femme se vendent ou s'achètent pour ouvrir boutique. Puis, au moment de l'inventaire, forcés de se montrer l'un à l'autre comme une muraille sans tenture, avec tous leurs défauts, toutes leurs gerçures, toutes leurs crevasses, souvent ils voient qu'ils se sont trompés réciproquement. — Le soir de leurs noces, deux époux, tête à tête dans la chambre nuptiale, se regardaient avec un égal embarras. Enfin, le mari poussant un gros soupir, se décida à rompre le silence :

— Ame de ma vie, s'écria-t-il, maintenant que nous ne faisons qu'un, je ne dois plus avoir de secret pour vous. — Et démontant sa mâchoire, il posa sur la cheminée un râtelier complet.

— Doux ami, sa hâte de répondre la femme, pour un œil qui me manque, vous ne m'aimerez pas moins. — Et en même temps elle déboita un magnifique œil d'émail. N'est-ce pas là l'histoire de bien des mariages ?

A ces mots, le fou que je sermonnais me quitta brusquement en éclatant de rire. Honteux et confus, je m'aperçus trop tard que la conclusion de mon discours était l'antipode de mon exorde. Toutefois je ne tardai pas à me consoler en pensant que débiter par le mensonge et finir par la vérité vaut mieux que débiter par la vérité et finir par le mensonge.

— Le fou a raison ! m'écriai-je. Bien sot est qui se marie ! je m'en souviendrai. Je suis jeune, je suis libre, ne puis-je goûter les plaisirs de l'amour sans me mettre le joug sur les épaules ? Qu'y risquerai-je ? Mon âme tout au plus ; et encore la confession est là pour la guérir. Oui, je crains la femme plus que le diable. La plus simple d'entre elles duperait en se jouant le plus fin diplomate.

Par quel bout les prendre ?

Elles vous font passer pour un sot, si vous ne les aimez pas ;

Pour un butor, si vous les aimez ;

Pour un lâche, si vous les abandonnez ;

Pour un débauché, si vous les assiégez.

Si vous les estimez, elles vous méprisent ;

Si vous les méprisez, elles vous abhorrent ;

Si vous les recherchez, elles vous fuient et vous diffament ;

Si vous les évitez, elles vous persécutent et vous tiennent pour moins qu'un homme.

Enfin, à en juger par ce qui se passe chaque

jour sous mes yeux, la condition d'esclave est cent fois préférable à celle de mari.

Si vous ne me croyez pas sur parole, écoutez ce que répondit un sage de l'antiquité à un de ses amis qui lui demandait à quel âge l'homme doit se marier. — Quand on est jeune, il est trop tôt, lui dit-il, et quand on est vieux, il est trop tard.

Un autre philosophe disait encore mieux, qu'une femme lui avait semblé bonne le jour qu'il la vit pendue aux branches d'un pommier; qu'en cet état il la tenait pour un excellent fruit, et qu'il lui savait gré de s'être rendu elle-même justice.

Le même philosophe critiquait avec amertume, et non sans raison, la protection que le monde accorde aux femmes.

— N'est-il pas odieux, en effet, que je sois obligé d'aimer une femme, quoique laide; d'essayer ses hauteurs, si elle est riche; de me priver pour elle, si elle est pauvre; de la suivre partout, si elle est belle.

Qui n'applaudira ces deux philosophes, dont l'un disait: — Je ne veux me marier que quand je connaîtrai la femme à fond. Et l'autre: — Si tu arrives à la connaître, tu ne te marieras jamais.

Platon comparait la femme au lierre qui procure verdure et fraîcheur à l'arbre qu'il entoure de ses tiges. Quant à moi, je prétends qu'elle est plutôt comme le lierre qui dégrade et ruine les murs auxquels il s'attache.

Que la république féminine ne s'offense pas de ma brutale franchise. Pour sauver ma vie, je suis prêt à reconnaître qu'il n'y a pas de règle sans exception, et que tous les cent ans on verra naître une femme qui, comme l'épouse de Marc-Aurèle, pourra dire: — « La femme de bonne vie n'a rien à craindre de l'homme de mauvaise langue. » — Maintenant, si l'amende honorable que je viens de faire ne suffit pas pour apaiser le ressentiment de mes belles ennemies, je ne puis, en pénitence de mon crime, que leur offrir d'abandonner ma langue à la morsure de leurs dents.

Mais revenons à nos fous.

Les veufs attirèrent mon attention.

Quelques-uns, mettant à profit l'expérience qu'ils avaient acquise au milieu des tempêtes conjugales, cherchaient dans des unions passagères un port assuré contre les vents du mariage.

D'autres, sous leurs lugubres habits de deuil, cachaient une âme joyeuse comme la première rose du printemps. Leur femme n'était pas encore en terre, que déjà ils songeaient à introduire une

remplaçante dans son lit à peine refroidi. Et comme regret de femme morte ne va pas plus loin que la porte, souvent, sans sortir de la maison, ils se liaient d'un lien indissoluble à quelque madrée chambrière que jusqu'alors ils avaient fêtée de nuit plus que de jour. Je dirais volontiers de ceux-là qu'ils étaient fous à lier, car après avoir échappé une fois à la mort ou au mariage, ce qui est absolument la même chose, ils se jetaient de nouveau entre ses bras. A ces fous incorrigibles ne serait-il pas bon de faire subir le même traitement qu'à ces voleurs à qui l'on coupait les oreilles la première fois qu'ils étaient arrêtés, afin de les pendre sans autre information lorsqu'on les reprenait à voler.

Je voulais me livrer à un examen plus approfondi des diverses catégories que renferme l'intéressante classe des veufs, mais j'en fus empêché par une troupe innombrable de célibataires qui me bouscula rudement. Ils couraient de tous côtés, cherchant fortune partout et s'attachant à toutes les femmes, comme ce fameux Galaor qui ne pouvait en voir une sans en tomber épris.

Dans ce tohu-bohu, je vis mille gueux fort bien partagés, et quantité de misérables en bonne fortune.

Presque tous, jeunes et vieux, papillonnaient, voltigeaient, tournoyaient de plaisir en plaisir, de volupté en volupté, jusqu'à ce qu'enfin, se heurtant contre les monstrueuses inventions de la lubricité, ils tombassent épuisés de corps et d'esprit. Alors, ressemblant moins à l'homme qu'à la brute, ils rampaient sur le sol, blêmes, flétris, décharnés à force d'avoir été charnels, languissants, demi-morts, gangrenés, en un mot, puants et verdâtres comme Lazare au tombeau, de façon que l'on pouvait demander aux Marthes et aux Magdeleines: — Que leur avez-vous donc fait pour les défigurer ainsi? Véritables pestes, ils n'étaient plus bons qu'à jeter à la mer pour empoisonner les requins. — Ce qui m'étonna le plus, c'est qu'aucun de ces fous, tout en reconnaissant sa folie, ne voulait y renoncer.

Je fus distrait de cet odieux spectacle par d'autres fous qui raclaient des romances en l'honneur de leurs belles. Par malheur, c'étaient de ces chanteurs de salon dont les beuglements langoureux mettraient en déroute jusqu'aux chats des gouttières. Aussi, dès leurs premières notes prises, je la fuite à toutes jambes; car, plutôt que de subir pendant un quart d'heure l'infamie musicale de ces bourreaux, je préférerais recevoir dix

remèdes liquides de suite, et sans en avoir besoin.

Dans ma course, je fus arrêté par les poètes amoureux, fous à double titre, qui, pour la plupart, mouraient de faim et se rongeaient les ongles. De temps en temps ils invoquaient les Muses, mais les doctes pucelles étaient trop fières pour répondre à des drôles de cette espèce.

En les quittant, je tombai au milieu des amoureux transis qui passaient le jour à rôder dans les rues et la nuit à contempler les fenêtres de leurs belles. Les uns cajolaient les servantes pour se faire recevoir serviteurs; d'autres courtoisaient les gouvernantes pour arriver à les gouverner. Tous avaient les poches pleines de billets doux et avaient provision de plus de bagues, de colliers et de rubans qu'un colporteur n'en a dans sa balle.—Un de ces fous n'avait jamais adressé la parole à sa maîtresse. Il ne pouvait l'entrevoir qu'à l'église et à certaines fêtes de l'année, telles que le jeudi-saint, Pâques et Noël. Tout ce qu'il obtenait alors était de lui parler par signes, comme un muet. Réduit à ruminer une sèche espérance, il était semblable à un poulain muselé devant une botte de foin.

Les fous qui étaient amoureux de petites pensionnaires approchaient fort de l'imbécillité. Les autres fous les appelaient bourdons de l'amour, parce qu'ils voltigent autour des ruches sans jamais y entrer.

Les amoureux des femmes mariées affectaient un grand air de réserve, mais pour cela ils n'étaient pas moins fous. La plupart étaient amis intimes des maris; les autres évitaient soigneusement leur présence. Toutefois le jeu de ces derniers n'était caché qu'à ceux qui ne voulaient pas le voir. Leur maladie avait bien rarement des suites mortelles. Quand ils voulaient conduire leur belle à la campagne ou au spectacle, ils ne manquaient jamais d'une amie complaisante pour emmener d'un autre côté le seigneur époux, honnête homme d'ailleurs et bon croyant.

Parmi les amoureux des veuves, il y avait deux espèces de fous : ceux qui étaient aimés, et ceux qui ne l'étaient pas. Les premiers avaient à souffrir toutes les douleurs et toutes les humiliations du plus rude esclavage. Les autres, au contraire, jouissaient de leur conquête en pleine liberté. Les jeunes jouvenceaux qui se présen-

taient avec leur passion et leurs désirs pour toute armure n'étaient pas ceux qui réussissaient le plus facilement auprès des veuves. Les hommes d'un âge discret manquaient rarement de remporter la victoire, parce qu'ils combattaient avec des armes doubles, l'amour et l'argent tout ensemble. Au besoin même la dernière arme était suffisante. En effet, les armes qui brillent au revers d'un triomphant écu d'or ne sont-elles pas toutes-puissantes? Les étrangers qui visitaient le pays étaient si convaincus de cette vérité, qu'avant d'entrer en campagne, ils métamorphosaient en écus leurs forêts et leurs châteaux. A la vérité, les fous du pays se moquaient d'eux. Quant aux belles, elles se moquaient des uns et des autres.

Tout en examinant les curieuses allures de ces fous, j'étais arrivé près de la porte de la salle où ils étaient rassemblés. Je la franchis dans l'espoir de trouver ailleurs matière à de nouvelles observations. Mais le chemin que je pris me ramena, sans que je m'en doutasse, dans la cour du palais que j'avais déjà traversée. Toutefois ce que j'y retrouvai n'était pas sans intérêt. Le nombre des fous augmentait à chaque instant d'une manière prodigieuse. La Mémoire ravivait les plaies des malades qui étaient presque guéris, et la Jalousie torturait cruellement ceux qui se croyaient le plus à l'abri de ses atteintes, pendant que le Temps en mettait quelques-uns en voie de guérison. D'un autre côté, le Bon Sens gisait enchaîné dans un cachot obscur près de la Raison, qui râlait, les yeux crevés.

La variété de ce spectacle commençait à me fatiguer étrangement, lorsqu'en me retournant j'aperçus une petite porte par laquelle l'Ingratitude et l'Inconstance faisaient évader quelques amoureux. Voulant profiter de l'occasion et sortir un des premiers, je hâtai le pas... A ce moment j'entendis mon valet de chambre qui ouvrait mes rideaux et m'avertissait que depuis longtemps déjà il était grand jour.

Aussitôt je sautai à bas de mon lit, le corps un peu brisé, mais l'esprit à jamais guéri de toute idée d'amourette, car mon rêve m'avait surabondamment prouvé qu'amour n'est que folie.

(La suite à la prochaine livraison.)

SUR LE

GROUPE D'ANDROMÈDE

DE PUGET.



On trouve le passage suivant dans un article sur le Puget, publié en 1851 par un des plus habiles critiques de ce temps⁽¹⁾ : « Deux ans plus tard c'est-à-dire en 1685, le groupe d'*Andromède* fut placé dans le parc de Versailles, à la place qu'il occupe encore aujourd'hui ; et, à ce propos, nous saisissons l'occasion de demander pourquoi l'on expose à la pluie l'œuvre d'un maître : pourquoi, malgré les dégâts nombreux qu'elle a déjà subis, on continue de la laisser se détruire de jour en jour, tandis qu'on réserve pour les galeries les statues et les groupes des artistes vivants. Encore si on savait choisir une place convenable ! Mais on ne veut pas comprendre que telle chose, bonne en Grèce ou en Italie, sous un soleil éclatant et chaud, est absurde dans un climat pluvieux et humide comme le nôtre. Et, pour que rien ne manque à l'ineptie d'une pareille conduite, on a mis l'*Andromède* à l'ombre sous un taillis épais, impénétrable, qui recueille et thésaurise la pluie comme un réservoir, et qui la distille goutte à goutte sur les épaules et le

sein d'*Andromède*, sans permettre au soleil de la sécher. De cette façon, comme l'Académie des sciences le constaterait au besoin dans un rapport au ministre, si l'on voulait consulter une commission *ad hoc*, le marbre se décompose de jour en jour par l'action combinée de l'air et de l'eau ; il se nuance et se colore, il s'use et se ronge. Qu'on y prenne garde, la gorge et les cheveux de l'*Andromède* y passeront, tandis que... »

Suivent quelques comparaisons peu flatteuses pour les sculpteurs vivants ; le critique, passant en revue quelques ouvrages modernes, les oppose à l'ouvrage du Puget et réclame au moins pour ce dernier ce qu'on accorde libéralement aux autres, un abri contre l'humidité, une galerie, un vestibule, où il soit permis de l'admirer sans éprouver en même temps un sentiment de pitié et de tristesse pour un abandon si barbare.

Il y a treize ans déjà que cette voix s'est élevée en faveur du célèbre groupe, et il faut considérer que ces treize ans s'ajoutent aux cent cinquante qui se sont écoulés depuis que l'*Andromède* se trouve ainsi, si l'on peut dire, exposée une seconde fois à la fureur des éléments. Cependant, rien n'a changé pour elle, si ce n'est que les taches noires ou verdâtres produites par l'humidité du lieu se sont étendues et la dégradent de plus en plus. Il est impossible, à une certaine distance,

(1) M. Gustave Planche.

de distinguer les traits du visage de la femme, et les parties les plus apparentes de son corps sont également endommagées. On peut en dire autant de la figure du guerrier. Le défaut le plus saillant de ce groupe étant le manque d'unité et de simplicité dans ses lignes principales, ces lignes sont encore faussées pour l'œil par l'odieux de ces plaques noires qui le salissent et le déshonorent.

L'admirable *Milon* a longtemps partagé le sort de l'*Andromède*, à laquelle il servait de pendant à l'entrée de la grande allée du parc de Versailles, et l'on n'apprendra peut-être pas sans surprise que cette place devenue si meurtrière avait dû être considérée par le Puget comme l'effet d'une faveur signalée. Lorsqu'on eut apporté et déballé le *Milon*, en présence de toute la cour, la reine s'était écriée : « Ah ! le pauvre homme ! » Ce mot avait fait la fortune de la statue, et les courtisans aussi bien que les artistes rivaux se seraient donné de garde de lui refuser leur approbation, surtout après les éloges que le roi en avait faits hautement. Cependant, on l'avait reléguée dans le coin le plus obscur du petit parc, pour que son succès fût en quelque sorte enterré avec elle. Il fallut que le roi interposât son autorité pour faire révoquer cette espèce d'exil, et le *Milon* fut enfin placé dans l'endroit où il a longtemps attiré les regards. Le sort de l'*Andromède* avait été à peu près semblable : on l'avait cachée plus loin encore, et ce fut la même intervention puissante qui la fit exposer au grand jour.

L'école de Lebrun était alors toute florissante. Son influence ne s'étendait pas seulement sur les peintres ; tous les sculpteurs employés aux embellissements de Versailles, les Girardon, les Coysevox, les Coustou, etc., ne marchaient qu'à sa suite et sous sa direction. Non-seulement ils soumettaient à Lebrun tous leurs projets, mais ceux qu'ils avaient à exécuter étaient souvent ceux de Lebrun lui-même et ses propres dessins. L'espèce d'uniformité qui en résulte est loin de nuire à l'impression générale des ornements de Versailles ; mais, au milieu de cette monotonie de style qui a sa grandeur sans doute, Puget apportait une nouvelle physionomie. Ses ouvrages tranchèrent brusquement, et il ne fallait pas se flatter qu'un homme de son caractère pût se montrer docile aux avis ou se plier à une direction quelconque. Telle fut sans doute la cause de l'espèce d'abandon dans lequel il fut laissé. Colbert s'était aussi souvenu avec ressentiment du peu d'accueil que Puget avait fait aux offres qu'il avait été

lui porter de la part du cardinal Mazarin, alors qu'il n'était encore que simple secrétaire de ce ministre. Celui-ci ayant entendu parler du Puget, qui se trouvait alors chargé par Fouquet de la direction des fameux embellissements de Vaux, avait eu le caprice de l'enlever au surintendant et lui fit faire des offres brillantes en conséquence. Puget les accueillit comme il le devait, c'est-à-dire qu'il resta lié à Fouquet, qui avait reçu sa parole et le premier apprécié son talent. Dans ce moment, il partait pour Gènes, où il allait recueillir les marbres nécessaires à l'accomplissement de ces plans magnifiques qui furent malheureusement sans effet, à cause de la disgrâce du surintendant. Lorsque, depuis, le nom du Puget remplit l'Italie, Colbert songea à le rappeler. On sait que Bernin, à son arrivée en France, ayant vu les belles cariatides de Toulon, ou connaissant peut-être déjà quelques-uns des ouvrages de Gènes, dit au ministre : « Je suis surpris que le roi, ayant un sujet si habile, ait songé à m'appeler près de sa personne. » Cette explosion de sincérité, si peu en harmonie avec l'excessive vanité de l'artiste, avait sans doute ouvert les yeux au premier ministre. Il eut quelque honte de laisser dans l'abandon un homme que les étrangers nous enviaient et qui relevait chez eux le nom français. Il le rappela donc au nom du roi. Mais il est à propos de se faire une idée de l'espèce d'encouragement que cet homme, oublié dans sa patrie, avait trouvé chez des Italiens, lesquels ont de tout temps professé le plus grand dédain, en fait d'art et d'artistes, pour tout ce qui vient d'au delà des monts. Il serait même difficile d'entrer dans le détail des nombreux ouvrages dont il s'était vu chargé, très-peu de temps après son arrivée à Gènes, par les plus éminents personnages de cette république. Il faut citer en première ligne son *Saint Sébastien*, placé dans le dôme de Saint-Pierre de Carignan et l'un des morceaux les plus complets que la sculpture ait produits depuis les anciens. Son *Saint Ambroise* qui est placé comme pendant, est une figure drapée d'un caractère différent et d'une très-belle exécution ; mais la prodigieuse énergie des nus dans lesquels Puget excellait, et qui est un des grands mérites du *Saint Sébastien*, fait que ce dernier l'emporte nécessairement. Quant aux autres statues dues aux artistes italiens les plus éminents de ce temps-là, et qui décorent le dôme et les chapelles environnantes, elles sont écrasées par ce voisinage et complètement effacées. On peut n'en pas excepter un bas-relief de Michel-Ange qu'on voit non loin de là et qui représente le *Christ*

au tombeau avec la Vierge, etc. Bien que le style du grand maître s'y retrouve en entier, il semble qu'on soit plus tenté de reprocher à ce style une sorte de parti pris qui fait involontairement songer aux efforts de l'artiste pour produire une grande impression, tandis que le Puget, tout entier à l'expression profonde du sujet, éloigne l'idée de l'art et de la manière. Les autres niches du dôme de Saint-Pierre de Carignan devaient être ornées de la main du Puget ; son retour en France interrompit ces projets. Il fit pour diverses églises plusieurs statues de la Vierge. On admire particulièrement celle qui a été placée au maître-autel, dans l'hôpital général, et qui est entourée de figures d'anges. Cet hôpital avait été construit sur ses dessins et entièrement dirigé par lui, ainsi que la chapelle de Saint-Louis dans l'église de l'Annonciade. Au moment où il se voyait rappelé en France, les familles de Sauli et de Lomellini lui faisaient chacune une pension annuelle de trois mille six cents livres et lui payaient en sus ses ouvrages. Les Doria l'avaient chargé de la construction d'une vaste église paroissiale. Les plans en étaient faits et approuvés, et déjà plus de trente maisons avaient été achetées à cet effet et abattues. Son talent de peintre avait aussi trouvé de nombreuses occasions de s'exercer, et le sénat venait de décider qu'il serait prié instamment de peindre la grande salle du conseil.

Au premier signe de Colbert, Puget abandonna tant de travaux commencés et la perspective du sort le plus brillant que puisse ambitionner un artiste, c'est-à-dire l'emploi de toutes ses facultés et une liberté complète dans l'exécution de ses conceptions. Ni les instances de toute la noblesse de Gènes, dont plusieurs membres s'honoraient d'être de ses amis, ni celles du duc de Mantoue, qui lui faisait en même temps des offres brillantes pour l'attirer à lui, ne le font fléchir dans la résolution de retourner dans sa patrie. Et cependant quel était le dédommagement qu'on allait offrir à cet esprit fécond ? quelles entreprises à cet Hercule qui soutenait sans peine et embrassait en se jouant les travaux les plus divers ?... On le nomme directeur de la décoration des vaisseaux à Toulon, avec les appointements d'un commis !

Le *Milon* est le fruit des loisirs que lui laissait cette place ingrate. Cette statue, qu'il avait commencée pour lui, eut le succès que nous avons vu tout à l'heure, et il lui sembla, pendant quelque temps, qu'il allait enfin trouver un aliment à sa passion pour la gloire et à l'amour du beau qui

l'agitait sans cesse. Les promesses du roi et des ministres furent magnifiques : on sait à quoi elles se réduisirent. Nous allons citer en entier la lettre dans laquelle, l'esprit tout échauffé de l'avenir qu'on offrait à son talent, il détaille les gigantesques projets que formait déjà son imagination pour l'embellissement de Versailles. Nous donnerons ensuite la lettre où, après vingt-trois ans écoulés en attentes stériles, il montre à quoi se sont bornés ces encouragements offerts avec tant d'ostentation. On y verra que le roi, qui avait voulu que le ciseau du Puget ne s'exerçât que pour lui seul, ne sut, pendant cette période si longue de la vie de l'artiste, lui demander que trois ouvrages ; encore le *Milon* datait-il du temps où il n'avait contracté aucun engagement. Voici d'abord la lettre où il donne un libre cours à ses inventions pour la gloire du grand roi. Une phrase de cette lettre est célèbre et a été souvent citée : elle peint Puget tout entier. Dans cette lettre curieuse et dans plusieurs autres que l'histoire a conservées, on retrouve une allure et une vigueur qui sont à la hauteur des mâles sentiments que ce grand homme savait imprimer sur le marbre.

Il parle en quelques lignes de l'*Andromède* et du *Diogène*, et dit en continuant :

« Je n'ai pas d'autres ouvrages en main, parce qu'après avoir achevé ceux que j'ai entrepris, je faisais dessein de me retirer à Gènes, où j'étais demandé pour conduire quelques fabriques ; mais si mes ouvrages sont agréables au roi, comme Sa Majesté en a donné quelques témoignages avantageux, je serai ravi de m'exercer pour sa gloire le reste de mes jours. »

— « Quant aux autres ouvrages que je pouvais entreprendre pour contribuer à l'ornement de Versailles, le premier serait le roi à cheval sur trois pieds, et pour soutenir le fardeau, je pratiquerais quelques broussailles de lauriers mêlées avec quelques épées, armures des ennemis, même quelques soldats renversés au pied de la statue du roi, qui serait grand à peu près comme la statue du *Milon*. »

« L'autre ouvrage de grande considération dont je me ferais fort de sortir avec honneur, ce serait un colosse au milieu du canal de Versailles d'environ 58 pieds de hauteur, composé de six pièces. Ce serait un Apollon ayant les jambes ouvertes, soutenues par deux rochers ; le colosse serait élevé et les jambes élargies, en sorte que le *diac* et le *heu* y pussent passer dessous. On ferait au bas du rocher quelques tritons, sirènes ou coquillages : ce sont des dessins dignes de la

grandeur du roi, tels que vous les proposeriez vous-même, monseigneur, qui ne visez qu'à sa gloire et à attirer l'admiration des étrangers par des ouvrages non communs. Je vous supplie de ne pas douter de l'exécution et de la perfection de celui-ci ; je vous en répondrais au péril de ma vie, si j'avais l'honneur de l'entreprendre... Que s'il se faut réduire à quelques ouvrages de moindre dépense, je fis à Gênes le modèle du *Ravissement d'Hélène*, qui, étant exécuté en marbre, serait quelque chose d'extraordinaire. J'en enverrai le dessin.

« J'avais quelque résolution maintenant de faire un *Apollon poursuivant Daphné*, métamorphosée en laurier, un peu plus grand que nature, approchant de celui du cavalier Bernin. Je méditais encore un groupe d'*Apollon écorchant Marsyas*, pour représenter une espèce d'anatomie : ce qui est fort recommandable parmi les sculpteurs et les peintres. Je représenterais Apollon comme s'il parlait en se raillant et en mettant son couteau dans la gaine.

« Je me suis nourri aux grands ouvrages, je nage quand j'y travaille, et le marbre tremble devant moi pour grosse que soit la pièce. Le *Saint Sébastien* que j'ai fait à Gênes dans l'église de Carignan est une figure colossale. Le bienheureux Ambroise Sauli qui l'accompagne est de même grandeur ; ces deux-là, le *Milon* et l'*Andromède*, sont quatre morceaux de très-grande considération, sans compter le bas-relief d'*Alexandre visitant Diogène*, et beaucoup d'autres ouvrages que j'ai faits depuis environ vingt ans que j'ai quitté le pinceau, dont la plupart ont été vus de M. Lenôtre, et ont été à la satisfaction de tout le monde, ce qui est fort rare au regard de beaucoup d'ouvrages où la plupart de nos grands hommes ont fait des fautes.

« Toutefois, monseigneur, avant de penser à aucun autre ouvrage, je crois, pour votre bon plaisir, qu'il faudra attendre que mon *Andromède* soit posée à sa place, et j'espère, monseigneur, qu'alors vous serez plus persuadé de ma suffisance. Je ferai en ce temps-là un voyage à Paris, ainsi que vous souhaitez ; je vous entretiendrai plus pertinemment et plus solidement de toutes choses en recevant vos ordres et tâchant de vous satisfaire le mieux que je pourrai ; en même temps je vous dirai le prix le plus juste auquel pourront revenir les pièces que j'ai déjà faites et celles que je me propose de faire.

« Vous voulez savoir mon âge, monseigneur ; je suis dans ma soixantième année, mais j'ai des

forces et de la vigueur. Dieu merci, pour servir encore longtemps, et les bontés que vous aurez pour moi, avec l'honneur que vous me faites, me feront rajeunir. »

Voici maintenant l'autre lettre du Puget dans laquelle on verra ce que devinrent ses vastes projets. Nous l'extrayons également de l'histoire de sa vie par le père Bougerel de l'Oratoire, qui la fait précéder de la note suivante, où l'on trouve comme un dernier trait de son ingrate fortune :

« Il mit enfin la dernière main à son bas-relief d'*Alexandre* et l'envoya à Paris ; mais ses ennemis eurent tant de crédit, qu'ils empêchèrent qu'il ne fût mis en place. *Il est enfermé encore aujourd'hui* (dit toujours l'histoire à une cinquantaine d'années de là) *dans les magasins du Louvre*, où les curieux et connaisseurs qui vont le voir sont aussi charmés de la beauté de ce bas-relief qu'indignés du peu de cas qu'on a semble en faire (1). »

« SIRE,

« L'honneur que Votre Majesté me fait d'approuver mes ouvrages me fait espérer qu'elle jettera les yeux sur le présent mémoire que mon fils aura l'honneur de lui présenter ; ce ne sera que pour lui représenter très-humblement que l'*Andromède*, le *Milon* et le bas-relief d'*Alexandre* sont les seuls ouvrages que j'aie faits depuis que Votre Majesté me fit l'honneur de me retirer de Gênes, l'année 1669. Voilà, Sire, vingt-trois ans qui se sont écoulés à ces trois ouvrages, desquels le suppliant n'a reçu que vingt et une mille livres : six mille pour le bas-relief, quinze mille pour l'*Andromède*. Votre Majesté est très-humblement suppliée de considérer que le marbre a coûté à Carrare six mille livres d'achat, sans compter le port de Carrare à Gênes, de Gênes à Marseille et de Marseille à Paris, qui va à plus de deux mille cinq cents livres ; et les assurances que je fis de l'*Andromède* lorsque je l'envoyai à Votre Majesté, qui montent à plus de huit cents livres. Voilà, Sire, près de dix mille livres que cet ouvrage me coûte, sans compter le louage de

(1) Ce bas-relief d'*Alexandre* et *Diogène* fut enfin, après de longues années, et grâce à la clameur de quelques gens de goût, placé sous le vestibule qui sert de passage entre la cour et les jardins à Versailles. Il est aujourd'hui au Louvre, dans la partie destinée aux sculptures qui datent de la renaissance. Mais il semble qu'un sort malin l'y poursuive encore : il est mis littéralement à la porte ou plutôt derrière la porte, où l'obscurité empêche de le voir et d'où le vent qui s'engouffre et vient de la cour chasse l'admirateur le plus intrépide.

l'atelier, et quatre cents livres pour la caisse.

« Pour le *Milon* et le bas-relief d'*Alexandre*, Votre Majesté en a fourni le marbre et les frais jusqu'à Paris. Je n'ai fait que les frais de l'assurance du danger et les frais du louage de l'atelier. Il me reste encore, Sire, pour mes peines, pour le paiement des ouvriers, dix mille livres, sans compter mille petits frais que je ne mets pas en ligne de compte.

« Je me flatte, Sire, que Votre Majesté aura quelque bonté pour moi et pour ma famille, puisque j'ai quitté de grands avantages à Gènes pour me rendre aux ordres de Votre Majesté. Lorsque j'eus l'honneur de lui faire présenter l'*Andromède*, feu M. de Louvois m'ordonna d'accompagner par un autre groupe celui d'*Andromède*. Il m'ordonna de faire venir un bloc de marbre, et lorsque le marbre serait arrivé à Marseille il m'accorderait deux mille livres toutes les années jusqu'à sa perfection. Je n'avais demandé cette somme que pour pouvoir payer les ouvriers qui travaillaient à cet ouvrage. Le seul bloc pèse huit cents pesant; il n'en est jamais sorti un plus beau et plus gros de Carrare; il me revient à huit mille livres, et le port de Carrare à Marseille mille cinq cents livres, étant le seul chargement d'une grosse barque. Lorsque Votre Majesté considérera les avances que j'ai faites pour ce bloc de marbre, et les intérêts que je fais de cette somme, elle n'aura pas de peine à connaître l'état où je puis être par le peu de profit que j'ai fait depuis tant d'années, ayant eu fort peu d'aide pour tous ces ouvrages. L'on ne dira pas que j'en ai fait d'autres pour des particuliers: j'ose assurer Votre Majesté qu'excepté une petite Vierge de quatre pieds et demi pour un seigneur de Gènes qui l'a mise à sa chapelle domestique, je n'ai rien fait de particulier. »

Nous reviendrons à l'objet principal de cette note, à l'*Andromède* qui subit un martyre dont souffrent tous les amis des arts, puisqu'elle doit périr et disparaître finalement. Qu'attend-on pour l'enlever de cette place cruelle et la soustraire à ce combat si tristement inégal qu'elle soutient depuis plus d'un siècle et demi contre la pluie et le soleil, l'aride sécheresse et les mille inconvénients de l'air et du temps? On ne distingue déjà plus sur sa base le nom de son auteur. Ce nom a disparu avec un éclat de marbre enlevé par un accident et maladroitement replâtré. Le grand artiste, harcelé de son vivant par les envieuses passions des artistes, ses rivaux, méconnu et dé-

laissé par les grands et les ministres, sera-t-il encore longtemps poursuivi dans ses ouvrages dont le nombre est si borné à Paris?

On trouve le passage suivant dans l'auteur peu connu de la *Description de la ville de Paris et de ses environs* (1), Piganiol de la Force : *Ces deux statues de Versailles du Milon et de l'Andromède méritent un bâtiment pour leur conservation, ou d'être placées dans le château à l'abri des injures du temps; mais elles sont négligées au point d'être écurées avec du gros sable qui a emporté toute la finesse du ciseau.*

Voilà des plaintes qui nous en apprennent plus encore que celles de M. Planche sur le travail de destruction que l'*Andromède* et le *Milon* ont eu à subir, et ce travail n'a pas été seulement celui du temps et des saisons; on voit que les hommes s'y sont appliqués avec ce zèle destructeur et barbare, qui, sous prétexte de restauration, fait encore tous les jours plus de ravages que les siècles accumulés.

P. S. A Monsieur le directeur des beaux-arts.

Je profiterai de votre complaisance à accueillir ces réclamations au sujet de l'*Andromède*, pour vous prier de donner place à celle que je prends la liberté de vous adresser ici pour un fait qui me concerne. Je trouve dans un des articles sur le salon, que vous avez dernièrement publiés, mon opinion citée à propos des expositions annuelles, et cette opinion est extraite de *la Liberté, journal des arts*, qui date de 1850 ou 1852.

Un homonyme y publia quelques articles dont un seul vint à ma connaissance assez à temps pour que je pusse faire insérer dans le plus de journaux qu'il me fût possible que je n'étais pas l'auteur de ces articles et que je n'avais jamais écrit une ligne dans ce journal. Quelle que soit mon opinion sur la question, et j'avoue que je suis pour les expositions annuelles que je trouve bonnes et même nécessaires, j'ignore par quelles bonnes raisons et de quel style l'homonyme les avait défendues. Vous trouverez convenable; j'espère, que chacun réponde de ses bonnes intentions et aussi de ses fautes de français. Je vous serai fort reconnaissant, monsieur, de cette petite rectification.

EUGÈNE DELACROIX.

(1) Tome ix, page 529. Paris, 1755.

OBSERVATIONS

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

FRA GIOVANNI DA FIESOLE.



La collection des dessins, au musée royal du Louvre, possède, entre autres chefs-d'œuvre, une composition bien digne de l'admiration des artistes et de cette partie peu nombreuse du public qui, prisant moins dans les ouvrages d'art le prestige de l'effet, le pittoresque des lignes et l'éclat de la couleur, que le sentiment exquis, la grâce contenue et la pureté d'un style calme, cherche le vrai et fuit le réel, et sait aimer le beau plus que la beauté. — Je veux parler du couronnement de la Vierge, peint par Jean de Fiesole.

Certes, un pareil tableau suffit pour rendre vénérable le nom de celui qui en fut l'auteur ; mais quand on songe que J. de Fiesole a produit plusieurs centaines d'ouvrages dont les moindres ne sont guère inférieurs à celui-là, quand on songe surtout que le saint artiste apportait à toutes les pratiques de sa vie de religieux la candeur pieuse dont le parfum s'exhale de toutes ses créations de peintre, l'admiration s'accroît du sentiment de surprise que fait naître une si rare fécondité et de tout le respect qu'inspire la sincérité d'un tel génie.

Quoi de plus naturel cependant ? quoi de plus logique que cette union intime de la charité dans les œuvres du chrétien, et du spiritualisme dans les œuvres de l'artiste ? Comment les habitudes d'une vie sceptique ou déréglée peuvent-elles

s'allier à la contemplation passionnée, à la reproduction incessante des créations de Dieu ? Comment une intelligence d'élite, peu soucieuse des travaux de la vie positive, le poursuivant, dans le secret de ses efforts, le beau et l'idéal intuits, dont l'excès de la civilisation ternit l'éclat et restreint l'immensité, ne s'élance-t-elle pas dans le sein de la religion pour y chercher la lumière, y puiser le courage et y alimenter son amour et sa foi ? — Pour nous, nous croyons fermement que ce serait bien mal comprendre l'art et la religion que de les isoler l'un de l'autre, en attribuant à l'un, pour fins suprêmes, la délectation superficielle de l'esprit et la glorification de la matière ; à l'autre je ne sais quelle influence sinistre qui exclurait tout élan de l'intelligence, tout effort vers le beau, toute aspiration poétique. — Tourner ses regards vers le beau, c'est les tourner vers Dieu ; et comme nous ne comprenons pas que l'idée de l'un puisse, nous le répétons, être séparée du sentiment de l'autre, à nos yeux le principe de l'art est le même que celui de la religion chrétienne : l'amour, — et l'amour d'une abstraction.

Si Dieu n'est sensible à nous que par ses œuvres, si son essence même, son infini, sont insaisissables, n'en est-il pas de même du beau dans les arts, de cette merveilleuse influence qui agit si puissamment sur nous, sans que le raisonnement nous en donne, de nécessité, la mesure ? — Mystère aussi incompréhensible, aussi vrai cependant que les mystères du christianisme : instinct divin qui nous passionne et nous transporte hors de notre milieu et de nous-mêmes

comme le sentiment qui nous élève à Dieu.

La religion et l'art nous mènent au même but : le pressentiment et la perception de l'infini, par des moyens identiques, l'amour et le besoin du beau, car c'est tout un. — La piété et le beau sont deux rayons de la splendeur divine qui glissent jusqu'à notre cœur, l'éclairent, l'échauffent et lui révèlent le foyer de lumière. — Ainsi plus un artiste aimera l'art et le beau, plus il aimera Dieu, à qui, même après avoir déposé le ciseau ou la palette, il s'efforcera de plaire par ses vertus, comme il l'aura honoré par ses talents.

On objectera peut-être que quelques grands artistes, pieux seulement à leurs heures, à celles du travail et de l'inspiration, démentaient par leurs habitudes dissolues ou leur conduite dissipée les nobles sentiments sous l'empire desquels ils produisaient ; et que, si un tel contraste ne suffit pas pour affaiblir le sens religieux et l'autorité de leurs ouvrages, il s'ensuit de là qu'il n'est pas indispensable d'avoir allié au génie une vie pieuse et grave pour laisser après soi d'éternels modèles de style élevé et de sentiment religieux.

Nous ne croyons guère, quant à nous, à la réalité de disparates semblables entre le caractère et les œuvres de l'homme, si ces œuvres portent en effet l'empreinte d'une foi véritable, au lieu de n'en offrir que les semblants. — Boccace, il est vrai, nous apprend que Giotto était d'humeur plaisante ; et les biographes de Raphaël racontent que ce grand artiste a souvent donné à la chaste mère du Sauveur les traits de la Fornarina, maîtresse gagée et épouse adultère. — Or, cette gaieté de Giotto était-elle, comme on le prétend, habituelle ? Et, à supposer même qu'elle le fût, ne serait-il pas juste d'en trouver la source dans la paix que donnent la conviction et le calme d'une conscience pure, plutôt que de la chercher dans la légèreté d'un esprit ironique, ou tout au moins superficiel ? — Et pour ce qui est de Raphaël, il ne faut pas oublier que de sa liaison avec la Fornarina date le matérialisme dans le style et la forme que respirent ses tableaux, tout admirables qu'ils sont. On conçoit aisément qu'il ait pu s'inspirer de la beauté de sa maîtresse pour peindre la *Vierge païenne* de François I^{er} ; mais la *Vierge du sommeil de Jesus*, celle dite du Grand-Duc, la *Belle jardinière*, si pures, si chrétiennement chastes, les aurait-il rêvées en présence d'un pareil modèle ? Disciple de Fra Bartolomeo, et vivant pieusement avec lui à l'ombre salutaire d'un cloître, il produisait ses plus religieux chefs-d'œuvre ; courtisan voluptueux de Léon X, il

n'était plus que le peintre des Loges et de la Farnésine.

Nous ne pensons donc pas qu'on puisse, quoi qu'on en ait dit souvent, scinder l'homme de ses ouvrages, et qu'en comparant au sens apparent des tableaux la vie et le caractère de leurs auteurs, on réussisse à trouver quelque contraste sérieux. Michel-Ange, André Orgagna, Poussin (pour ne citer que ceux-là parmi les plus éminents apôtres de l'art élevé), ont été des hommes tels qu'on se les figure en contemplant leurs nobles ouvrages, et ce n'est pas en pénétrant dans les détails de leurs respectables vies qu'on a à craindre de pénibles désenchantements. Mais, chez aucun artiste peut-être, cet accord, nécessaire selon nous, des habitudes de l'homme et du caractère de son génie, ne se rencontra plus entier que chez Jean de Fiesole. Jamais l'union des talents et des vertus ne fut plus intime ; jamais peintre ne fut plus continuellement l'homme de sa peinture, pour ainsi parler. Les lignes suivantes en fourniront une preuve.

Giovanni Guido, ou Santi Tosini, selon quelques écrivains, naquit en 1587, à Viechio, petit village situé à peu de distance de Florence, dans la province de Mugello. Son père (désigné seulement sous le nom de Pierre dans la chronique inédite du couvent de Saint-Dominique de Fiesole) était cultivateur, et il avait déjà, à l'époque où naquit Giovanni, un fils dont nous aurons occasion de parler tout à l'heure.

L'enfance et la première jeunesse de Giovanni se passèrent sous le toit paternel ; et il est permis de supposer que ce fut en grande partie à la bienfaisante influence d'une vie commencée à la campagne, où la familiarité continuelle avec les choses de la nature révèle Dieu et le beau, qu'il dut le développement précoce de ses pieux instincts de chrétien et d'artiste. Tout d'ailleurs concourait, autour de lui, à rendre plus profondes, dans le sens de cette double vocation, les impressions de son cœur et les amours de son jeune génie ; l'existence patriarcale de sa famille et des villageois qui l'entouraient, l'aspect imposant des montagnes qui l'avaient vu naître, la calme beauté de ces vallées, l'ombre de ces forêts, enfin l'ensemble délicieux qu'offre cette partie de la Toscane où tout est grâce et souriante mélancolie, devait pénétrer de tendresse l'âme angélique de Giovanni et l'inonder de poésie et de foi. Il est donc presumable que ce fut grâce à de pareils exemples, à de si profitables spectacles, qu'il se créa en lui-même ces tré-

sors de sentiment exquis auxquels il devait, toute sa vie, puiser le talent et la sainte ferveur ; et comme Giotto , auquel cent onze ans auparavant ce même pays avait donné le jour, il devina l'art en écoutant son cœur et la nature.

Au bout de quelques années d'étude solitaire, durant lesquelles il amassa, dans le secret de son âme , tant d'ineffables souvenirs , Giovanni fut placé par son père chez Gherardo della Starina, peintre qui jouissait alors à Florence de quelque réputation. Nous ne savons si l'élève dut beaucoup aux leçons d'un maître dont nous ne connaissons aucun ouvrage , mais , en tout cas, Giovanni fut bientôt capable de s'essayer dans des compositions tirées de son propre fond, et ce fut en ornant de miniatures des livres sacrés destinés à un grand nombre d'églises et de couvents qu'il commença à révéler à l'Italie la sainte suavité de son imagination. Des travaux de ce genre, en permettant à Giovanni de reproduire et de consacrer par la peinture les objets de ses premiers regards et de ses candides amours, convenaient particulièrement à ce tendre génie, éclos, comme nous l'avons dit, dans une tranquille vallée des Apennins. Aussi, dans ces miniatures, les souvenirs naïfs de l'enfant de Vicchio se marient-ils , avec un charme indicible , aux inspirations déjà sublimes de l'adolescent de Florence. Autour de graves figures de saints, de sujets tirés de l'histoire de la passion, et dont la composition annonce l'essor du génie et l'ardeur d'une foi puissante, serpentent de souples abrisseaux, des plantes de toute espèce, au port gracieux, aux contours délicats ; çà et là des insectes voltigent, et , semblables à des fleurs ailées , mêlent leur parure diaprée au vif éclat des crocus, des anémones, aux couleurs plus tempérées des iris, des cyclamènes, de toutes ces fleurs charmantes que le printemps fait naître dans les montagnes de la Toscane. Des oiseaux , des écureuils , des lézards, des minéraux, des fruits, toutes les riantes richesses de la nature dont l'âme du jeune artiste gardait la mémoire et l'amour, trouvent leur place dans ce pieux hommage au Dieu qui nous les donne, dans cette peinture complète des bontés , des souffrances et de la miséricorde divines. Beaucoup d'églises et de bibliothèques de l'Italie conservent précieusement ces prémices d'un si noble génie dont la maturité devait bientôt se signaler par des travaux plus importants.

Giovanni, en effet, semblait, à vingt ans, avoir achevé sa réputation de peintre , et déjà sa réputation de miniaturiste commençait à s'étendre,

lorsqu'il résolut de renoncer à la vie séculière pour s'enfermer dans un cloître où il pût, sans distractions , se vouer au culte de la religion et de l'art , loin d'un monde qui n'avait plus rien à lui enseigner. Dès son arrivée à Florence , ses habitudes de dévotion exemplaire et ses rares talents l'avaient mis en rapport d'amitié avec quelques dominicains du couvent de Santa Maria Novella. A l'exemple de saint Antonin, qui devint plus tard son ami , il s'affectionna donc de bonne heure à cet ordre illustre des Frères prêcheurs, qui ne comptait presque dans ses rangs que des hommes éminents par leurs talents et leurs vertus ; il obtint de son père la permission d'y entrer, et en 1407, il en reçut l'habit au couvent de Saint-Dominique , situé au pied de la montagne de Fiesole.

A partir de cette époque, Giovanni Guido devint Fra Giovanni da Fiesole, et c'est accompagné de ces deux mots que son nom est demeuré célèbre.

VICOMTE D'ALLEM.

La fin à la prochaine livraison.

PEINTRES ANGLAIS CONTEMPORAINS



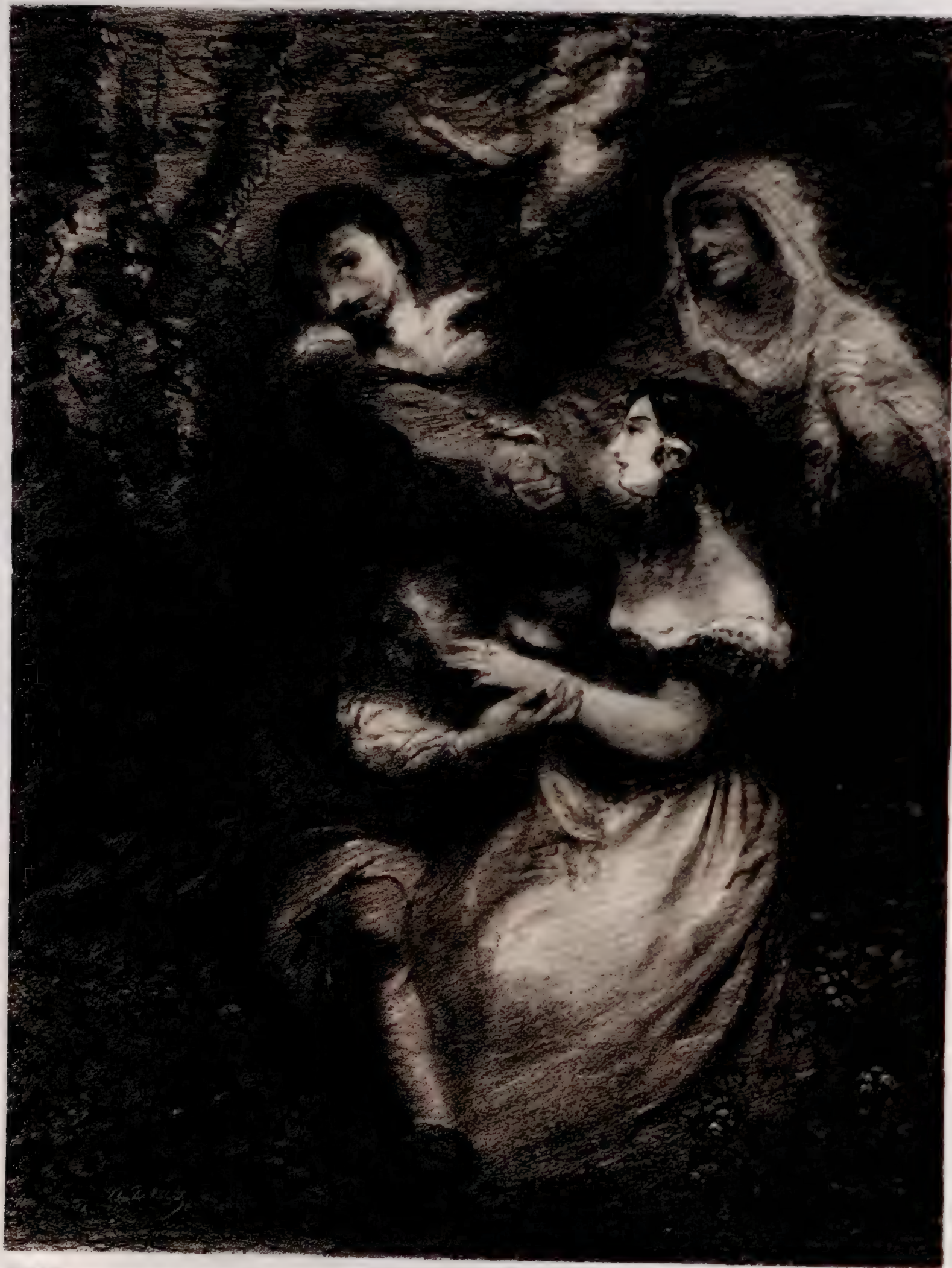
G. CRUIKSHANK.



imp Bertauts

Les folles amoureuses

DIAZ



Les fous amoureux.

DISCOURS

DE FUSELI

SUR LA PEINTURE.

TROISIÈME DISCOURS. — DE L'INVENTION.



MAIS, avant de nous occuper de la marche et des méthodes de l'invention, il n'est pas hors de propos d'examiner une question souvent répétée, et à laquelle quelques personnes ont répondu négativement, savoir : *Si les artistes ont le pouvoir de créer un sujet d'imagination, sans égard à la tradition ni aux sources historiques et poétiques ?* — Pourquoi non, si le sujet ayant échappé aux observations antérieures est renfermé dans les limites de l'art et dans des combinaisons naturelles ? Les avenues immédiates de l'âme, ouvertes à tous ses observateurs, depuis le poète jusqu'au nouvelliste, sont-elles fermées seulement à l'artiste ? Sera-t-il réduit à recevoir comme acte de bienveillance ce qu'il a le droit de prendre comme part d'une propriété commune ? L'affirmative sur ces deux questions signifierait, en d'autres ter-

mes, que le Laocoon ne doit l'impression qu'il nous fait qu'à son nom seul ; que si *Plin*e ne l'avait pas attaché à cette œuvre, et que si la tradition n'avait pas donné à ce sujet un caractère historique, la conception de l'artiste, d'un père et de ses enfants surpris et enlacés par deux serpents, dans la profondeur d'une caverne ou dans une fosse isolée, ne pourrait être admise, parce qu'elle passe les bornes de l'invention. Je suis bien trompé si, loin de perdre de son pouvoir sur nous en perdant la sanction de la tradition, il n'exciterait pas plus fortement notre sensibilité et ne remuerait pas notre cœur plus profondément en représentant un accident commun à l'humanité. Les anciens étaient si convaincus de leur droit à ce privilège qu'on voudrait leur disputer, qu'ils l'ont placé dans une classe particulière ; et *Quintilien*, que personne n'accusera ou ne soupçonnera de confondre les limites des arts, cite *Théon* de Samos au nombre des premiers peintres qui ont dû leur célébrité à l'exercice de cette faculté de saisir intérieurement les mouvements soudains

Je veux parler de cet étonnant dessin appelé vulgairement le *Carton de Pise*, ouvrage commencé par *Michel-Ange Buonarroti*, en concurrence avec Léonard de Vinci, et fini ensuite à Florence; cet ouvrage, dont la célébrité expose tous ceux qui ne l'ont pas vu au mépris de ceux qui en ont eu le spectacle; cet ouvrage, qui était le centre commun d'attraction de tous les élèves de Toscane et de la Romagne, depuis *Raphaël Sanzio* jusqu'à *Bastien de San Gallo*, nommé *Aristotile*, à cause de ses verbeux commentaires sur toutes ses beautés.

Cette inestimable composition est perdue, et l'on attribue sa perte, avec quelque apparence de vérité, à la basse scélératesse de *Baccio Bandinelli*, qui, possesseur de la clef de l'appartement dans lequel ce chef-d'œuvre était renfermé pendant les troubles révolutionnaires de la république de Florence, est accusé de l'avoir mis en pièces après en avoir soustrait tout ce qu'il avait jugé pouvoir lui être utile. Nous pouvons cependant nous former une idée de ses principaux groupes d'après quelques anciens dessins ou estampes, et une petite copie, qui est maintenant à Holkam, et dont le trait a été gravé dernièrement à l'eau-forte. Ces échantillons, dénaturés, privés d'harmonie et de vigueur, sont encore de meilleurs guides que les compilations indigestes de *Vasari*, et la maigre notice d'*Ascanio Condivi*, laquelle vaut mieux, toutefois, que le jugement purement anatomique de *Benvenuto Cellini*, qui affirme que le talent qui s'est développé postérieurement dans la chapelle Sixtine n'a jamais

figure et des formes que *Poussin* ne l'a fait. Ce serait un Ulysse admirable que celui qui monterait sur le tillac de son vaisseau pour défendre ses compagnons plongés dans le gouffre de Scylla, ou plutôt exprimant l'indignation et la douleur de les voir déjà saisis par les griffes de ce monstre mystérieux.

Αὐτὰρ ἐγὼ καταδύς κλυτὰ τεύχεα καὶ δύο δούρε
Μάχρ' ἐν χέρσιν ἐλὼν, εἰς ἱερὰ νηὶς ἔβαινον
Πρώτης — ἔκαμον δέ μοι ὅσσέ
Πάντη παπταίνοντι πρὸς ἡεροειδέα πέτρην
Σχεψάμενος δὲ —
Ἦδη τῶν ἐνόησα πόδας καὶ χεῖρας ὑπερθεῖν.
Ὑψὸς ἀειρομένων.

Odyssée, M. 228 et suivants.

« Mais, couvert de mes armes brillantes et brandissant dans
« mes mains deux longues javelines, je courais sur le tillac,
« de la proue à la poupe du vaisseau, mes yeux se fatiguaient,
« fixés sur toutes les parties de ce gouffre obscur; mais, à
« force d'épier, je parvins à découvrir les pieds et les mains
« de ceux qui tombaient dans la profonde mer. »

atteint à la moitié de la supériorité de mérite du *Carton de Pise* (1).

Il représente une circonstance supposée de la guerre des Florentins contre les Pisans, l'instant où, au son de la trompette, un groupe nombreux de guerriers, qui se baignaient dans l'Arno, en sortent en tumulte et courent aux armes. On peut avancer, sans exagération, que cette composition personnifie avec une variété sans exemple, ce mouvement dont *Agasias* et *Théon* ont animé des figures particulières. Il semble qu'en concevant cet instant fugitif du passage de l'état de repos à l'état d'activité, les idées du mouvement, pour employer une figure hardie de *Dante*, se soient élancées à flots de l'imagination de l'artiste. Suivi du trompette, qui sonne avec force de son instrument, le capitaine, un peu en avant du centre, paraît commander et exciter autour de lui, par ses accents belliqueux, l'expression de l'alarme.

(1) « Quoique le divin *Michel-Ange* ait fait la grande chapelle du pape *Jules II*, il n'a fait depuis aucun ouvrage de la moitié de cette force, et son talent développé n'a point atteint ses premiers ouvrages. » — « Sebbene il divino *Michel-Agnolo* fece la gran capella di papa *Julio*, dappoi non arrivò a questo segno mai alla metà, la sua virtù non aggiunse mai alla forza di quei primi studi. » (Vie de *Benvenuto Cellini*, page 15.) *Vasari*, comme il paraît par sa notice même, n'a jamais vu le carton : il parle d'une infinité de combattants à cheval, dont il n'est resté et n'a jamais pu rester de traces, si le tableau qui est à Holkam est l'ouvrage de *Bastien de San Gallo*. Celui-ci l'avait vu; car il fut peint pour lui, par le maître, sur l'é cuisse, en 1542, et envoyé par monsignor *Jorio* à *François I^{er}*, qui en faisant beaucoup de cas. Il avait cependant disparu de sa collection, et aucun écrivain français n'en a parlé pendant près de deux siècles. Il a probablement été découvert à Paris, acheté et envoyé en Angleterre par le dernier comte de *Leicester*. Quoique *Vasari*, en voyant cette copie, n'ait pas corrigé le détail qu'il a donné du carton sur des oui-dire, cela ne peut étonner que ceux qui n'auront aucune idée du caractère de cet écrivain. Il dit qu'il a copié lui-même chaque figure dans les loges de *Raphaël*; mais sa mémoire est si fautive et sa promptitude à écrire si indiscrete, que sa notice ne présente qu'une collection confuse d'erreurs impardonnables, et l'on pourrait presque douter qu'il soit jamais entré au Vatican. *Rottari* même, l'éditeur le plus instruit de ses ouvrages, son compatriote et son défenseur contre les plaintes d'*Augustin Carrache* et de *Frédéric Zuccherò*, quoique toujours prêt à se battre pour lui, ne l'est pas moins à relever ses erreurs. L'histoire de l'art moderne doit beaucoup sans doute à *Vasari*; il nous le fait voir depuis son berceau jusqu'à sa virilité avec une exactitude pénible; mais, plus verbeux que nourri et moins discuteur qu'ardent à décrire, il s'épuise, dans les premières époques, en prodigalités superlatives pour des prétentions inférieures, et, au milieu de ses froides rapsodies et de toutes ses sottises astrologiques, il est forcé de rendre justice aux grands talents. On l'a nommé l'*Hérodote* de l'art; mais si la grande simplicité de sa narration et le désir d'accumuler des anecdotes lui donnent quelque droit à cette dénomination, il faut bien remarquer que chaque jour ajoute à la réputation de l'historien grec, tandis que chaque jour fournit un motif pour diminuer la croyance qu'on avait accordée à l'historien toscan.

l'agilité, l'empressement, la précipitation, l'ardeur, l'essor, propres à chaque âge de la vie, comme le marteau fait jaillir les étincelles d'une barre de fer rouge. Quelques soldats sont réunis, d'autres marchent déjà fièrement, d'autres s'élancent encore sur les roches qui bordent le fleuve. Ici, deux bras sortant de l'eau s'attachent à un roc; là, deux mains semblent demander du secours, et quelques camarades, couchés à plat ventre, tentent de les saisir. On a souvent essayé d'imiter, mais il est inimitable, le dessin plein de chaleur de cet effrayant vétéran, dont chaque muscle travaille pour faire entrer ses membres mouillés dans son vêtement, et qui, en grinçant les dents, exprime ses efforts pour passer ses pieds dans sa chaussure usée. Il a pour contraste la frivole élégance d'un jeune militaire, à demi tourné, qui, lentement empressé, attache ses cuissards et se hâte avec méthode. Un autre passe sa cotte de mailles sur ses épaules, tandis qu'un personnage qui paraît commander, négligé dans son habillement, prêt au combat et brandissant une lance, en renverse un troisième qui cherche, en se traînant, à saisir une arme. Un soldat nu attache la cuirasse de son camarade qui, tourné vers l'ennemi, frappe du pied avec impatience. Enfin, l'expérience, la colère, la vigueur sur le déclin, l'emportement de la jeunesse, manifestés ou comprimés, y luttent d'énergie. Cependant un seul motif anime cette scène tumultueuse : c'est l'empressement des subordonnés d'obéir à l'ordre de leur supérieur. Il conserve la dignité d'action et transforme une populace en désordre en hommes dont la querelle légitime nous intéresse.

Raphaël Sanzio posséda au plus haut degré cette faculté intérieure de saisir les pures émanations de la nature, depuis le plus violent conflit des passions jusqu'aux plus douces émotions et même jusqu'aux traits les plus secrets de l'esprit et du caractère. C'est à leur expression qu'il consacra cette scène effrayante de la fresque magnifique que vous connaissez tous sous le nom de *l'Incendio del Borgo*, dans laquelle il a sacrifié la partie historique et mystique de son sujet à l'effusion des passions différentes qu'excitent les terreurs soudaines qui accompagnent un incendie nocturne. Ce n'est pas avec la faible apparence du miracle, qu'indiquent le pontife et son cortège placés au fond du tableau, que *Raphaël* parle à nos yeux : le trouble, la nécessité, l'espérance, la crainte, le danger, les angoisses, les combats des affections aux prises avec les éléments déchaînés du vent et du feu, développés sur le pre-

mier plan, voilà les motifs pathétiques avec lesquels il nous déchire le cœur. Cette mère qui, encore à moitié endormie ou plutôt dans l'effroi du réveil, chasse, par instinct, ses enfants devant elle; cette femme à genoux, à moitié couverte de ses cheveux épars, élevant les bras vers le ciel qu'elle implore; cette autre qui, de la fenêtre de son logement tout en flammes, oubliant son propre danger, livrée aux déchirements de la tendresse maternelle, cherche avec précaution à laisser tomber son fils dans les bras ouverts de son père; ce simple enfant de la nature qui, sans s'occuper des douleurs d'autrui, se balance pour se précipiter du haut d'une muraille en feu; ce vigoureux jeune homme, suivi de sa mère déjà chargée d'années, et qui porte sur ses épaules son père paralytique, au milieu des décombres qui tombent de tous côtés; ces belles et naïves jeunes filles, sans protecteurs, qui demandent vainement qu'on les secoure; voilà les objets réels que le peintre a eus en vue, tandis qu'il laisse le pontife, le miracle, les torches, les cloches et le clergé presque inaperçus dans l'éloignement.

Je ne m'étendrai pas à présent sur le détail des nouvelles combinaisons d'affection que *Raphaël* a puisées dans cette source, et avec lesquelles il a imaginé de nous intéresser dans chacune de ses nombreuses répétitions de madones et de saintes familles, qui offrent un choix des plus tendres expressions d'attachement domestique, ou, dans les termes de *Milton*, « de toutes les tendresses de père, de fils et de mère. » Je le suivrai encore moins dans les représentations auxquelles il s'est abaissé des mœurs locales ou des modifications nationales de la société, dont nous admirons la différence caractéristique et la piquante abondance dans *Hogarth*, par exemple, mais qui, semblables aux modes inconstantes du jour détruites par le jour suivant, deviennent bientôt inintelligibles pour les âges postérieurs, ou dégénèrent en caricatures, en chroniques scandaleuses ou en contes historiques pour le peuple.

Traduit de l'anglais par L. MÉRIMÉE.

(La suite à une prochaine livraison.)

LES

VISIONS DE QUEVEDO.

III.

DEUXIÈME VISION.

LE MONDE.



ÉTRODORE de Chio et beaucoup d'autres philosophes affirment que l'on ne sait rien. Mais si l'on savait de science certaine que l'on ne sait rien, on saurait évidemment déjà quelque chose.

Le docte médecin Francisco Sanchez s'exprime avec bien plus de justesse, lorsque, dans son fameux livre intitulé *Nihil scitur*, il dit : « Je soupçonne que l'on ne sait rien. »

Avec Sanchez je dirai donc, en sous-entendant autant de fois que de besoin son *je soupçonne* :

— Il y a des gens (et je suis de ceux-là) qui ne savent rien et ne cherchent à rien savoir, parce qu'ils pensent que l'on n'a su, ne sait et ne saura jamais rien.

Ainsi, ami lecteur, ne t'étonne pas si je ne sais et ne cherche point à savoir comment m'est venu le nouveau songe que je vais te conter.

S'il t'amuse, tu en remercieras ton ignorance, qui aura permis à une si piètre chose de te plaire.

— S'il t'ennuie, tu t'en prendras encore à ton ignorance, sans laquelle tu n'aurais pas espéré qu'il te divertirait.

Maintenant, suis-moi, si bon te semble, dans la grande ville du monde, où, l'une de ces nuits, je m'égarai pendant mon sommeil.

Les objets qui s'y offrirent en foule à mes yeux excitèrent ma curiosité au point que, loin de désirer sortir de ce labyrinthe, je m'efforçai de m'y engager de plus en plus.

De la rue du Désœuvrement, où des milliers de gens se donnaient un mal infini pour ne rien faire, je tombai dans la rue des Mauvais-Conseils, où s'entre-croisaient une foule de niais, de fripons et de bandits. Cette troupe m'entraîna dans le carrefour des Passions, sur lequel débouchaient d'innombrables rues d'où partaient des cris de joie et de douleur, des chants, des blasphèmes, des rires, des hurlements de tout genre.

Je fus d'abord tenté de commencer par visiter la rue des Brindes ; mais les bouteilles, les verres et la vaisselle que de jeunes étourneaux à face

empourprée lançaient par les fenêtres, m'en ôtèrent l'envie.

Après un moment d'hésitation, j'allais entrer dans la rue des Madeleines-Pécheresses pour examiner de près les singuliers négoce qui s'y opéraient, lorsqu'une main vigoureuse me tira fortement par mon manteau.

Je me retournai et me trouvai en face d'un vieillard à cheveux blancs, couvert de vêtements en lambeaux. Malgré ses haillons, il avait un aspect si grave et si sévère, qu'on ne pouvait se défendre d'un sentiment de respect en le regardant. Néanmoins, comme j'étais irrité de la brusquerie avec laquelle il m'avait arrêté, je lui dis d'un ton rude :

— Qui es-tu, toi qui prétends t'opposer à mes plaisirs? — Vous autres vieillards, vous voulez toujours empêcher les jeunes gens de se livrer à des amusements auxquels vous renoncez, non de bonne volonté, mais parce que vous y êtes forcés par la toute-puissance du temps. — Te voilà sur le point de prendre congé de la grande ville du monde, mais moi je ne fais que d'y arriver : laisse-moi donc, je te prie, m'y divertir comme je l'entends, sans me troubler par tes remontrances envieuses.

Le vieillard dissimula le chagrin que lui causaient ces paroles, et me répondit en souriant :

— Enfant, je suis loin d'envier et de vouloir troubler tes plaisirs. Ce n'est que par compassion que je t'arrête. — Sais-tu ce que vaut une heure dans la vie? Comprends-tu de quel prix est un jour? As-tu jamais songé à la valeur du temps? Non, à coup sûr, puisque, dans ton insouciance, tu permets à chaque minute de te voler une partie de ce précieux trésor. — Que t'a dit le Temps que tu as laissé partir? T'a-t-il promis d'accourir à ton appel quand tu aurais besoin de lui? — As-tu jamais vu revenir sur leurs pas les jours qui se sont enfuis? et n'as-tu pas remarqué qu'en s'enfuyant ils retournaient la tête pour se moquer de toi? — Les jours, mon enfant, sont les anneaux d'une chaîne au bout de laquelle la mort est attachée. A mesure que ces anneaux courent devant tes yeux, la mort approche de toi, et peut-être te broiera-t-elle avant que tu l'aies aperçue, avant même que tu aies songé à elle. — Si je tiens pour stupide l'homme qui, toute sa vie, meurt de la peur de mourir, je tiens aussi pour méchant celui qui vit sans redouter la mort jusqu'au moment où elle vient le frapper. Celui-là seul est sage et bon qui vit chaque jour comme si la mort devait arriver le lendemain.

— Merci, bon vieillard, balbutiai-je alors; tes paroles n'auront pas été inutiles pour moi. Elles ont brisé les liens des frivoles et vains désirs qui étreignaient mon âme. — Mais qui es-tu? d'où viens-tu? que fais-tu ici?

— Mes habits déchirés et mon visage meurtri, me répondit-il, t'annoncent assez clairement que je suis homme de bien et ami de la vérité. Je me nomme le Détrompeur universel. — Ces déchirures et ces meurtrissures sont l'ouvrage des gens qui, après m'avoir appelé, m'ont chassé en m'accablant de gourmades et de malédictions. En effet, dans le monde, tous tant que vous êtes, vous prétendez que vous m'aimez, et dès que je me présente chez vous, les uns s'en désespèrent, les autres me maltraitent, les plus courtois me disent que je suis un menteur. — O mon fils, si tu veux voir le monde, viens avec moi; je te conduirai dans la grande rue où se rassemblent tous les habitants. Là, sans te fatiguer, tu verras réunis tous les gens que plus tard tu rencontreras disséminés à droite et gauche. Là, enfin, je te montrerai le monde comme il est, et quelle différence il y a entre la réalité et l'apparence.

— Et comment appelle-t-on cette rue où vous voulez me mener? lui demandai-je.

— C'est la rue de l'Imposture, me répliqua-t-il. Cette rue, où le monde commence et aboutit tout à la fois, est immense, car il n'y a personne qui n'y possède, sinon une maison, du moins un appartement, une chambre ou une mansarde. Les uns y demeurent à poste fixe, les autres n'y font que passer; mais tous, tant qu'ils sont, méritent bien, quoiqu'à différents degrés, leur nom d'imposteurs. — Ainsi, cet élégant chamarré de broderies que tu aperçois là-bas est un imposteur. Pauvre courtaud de boutique, plus mal logé dans son grenier qu'un chien de basse-cour sous une gouttière, plus mal nourri qu'un valet d'écurie; il veut contrefaire le gentilhomme. Le dimanche, grâce au velours, à la soie, au drap et à la chaîne de cuivre doré qu'un revendeur lui a cédés à bas prix, il se défigure tellement, que ses ciseaux, son aune et son comptoir auraient grand'peine à le reconnaître. — Vois plus loin ce jeune homme suivi d'un domestique galonné sur toutes les coutures, c'est encore un imposteur. Pour paraître ce qu'il n'est pas, il singe les gens de haute volée. Afin de soutenir l'honneur qu'il met à avoir un domestique, il se soumet, sans sourciller, à la honte d'escroquer ses créanciers. — Le masque patibulaire qui vient à notre rencontre est encore un imposteur. Il fronce le sourcil, gesticule

et ne souffle mot. C'est un sot qui, de sa vie, n'a en une idée, et qui veut qu'on le prenne pour un profond penseur. — Et ces vieux barbons qui, pour paraître jeunes, se noircissent le poil, chantonnent des refrains, fouettent l'air avec une badine et sautillent sur la pointe de leurs chaussures; et ces adolescents qui, pour paraître hommes, s'enfoncent le chapeau sur les yeux, plissent le front, marchent à pas comptés, une main dans la poitrine, l'autre derrière le dos, imposteurs! imposteurs! — L'imposture se glisse partout, envahit tout. Enfin, tout, jusqu'aux mots, est imposture.

Le bourreau s'appelle officier de justice :

L'usurier, banquier :

Le boutiquier, négociant :

Le gargotier, restaurateur :

Le palefrenier, écuyer :

Le savetier, cordonnier :

La ravaudeuse, couturière :

Le crocheteur, commissionnaire :

L'intrigant, habile homme :

Le filou, homme adroit :

Le banqueroutier, commerçant malheureux :

Le voleur, industriel :

La prostituée, femme galante; et sa caverne, maison de commerce;

L'entremetteuse, dame de confiance :

Le cornard, homme commode :

Le paillard, homme galant :

L'avare, homme économe :

Le lâche, homme prudent :

Le bavard, homme éloquent.

J'en passe et des meilleurs, qui, comme ceux-là, imposteurs de fait et de nom, ne sont ni ce qu'ils se disent ni ce qu'ils paraissent.

Où l'imposture n'est-elle pas ?

Tout manant, pour peu qu'il soit vêtu, se fait appeler monsieur :

Toute drôlesse, madame :

Tout traîneur de sabre, défenseur de la patrie :

Tout avocat, défenseur de la veuve et de l'orphelin ;

Tout frocard, défenseur de la religion ;

Et tout âne bête, monsieur le docteur.

De sorte que l'homme, de quelque côté que tu l'envisages, est imposture.

Pas un vice qui ne soit enfant de l'imposture : la colère, l'orgueil, l'avarice, la luxure, la paresse et mille autres ne sont-ils pas produits et alimentés par elle ? Ils sortent tous de cette source et y retournent de même.

— Comment justifier ce paradoxe ? interrompis-

je. N'est-il pas constant que les vices, si distincts entre eux, procèdent d'une multitude de causes différentes ?

— Trop de gens partagent ton ignorance pour qu'elle ait lieu de m'étonner, me répondit le vieillard. Mais écoute, et tu reconnaitras facilement que ce qui te semble si étrange est la vérité. Tout vice est un mal : tu en conviens avec moi, n'est-ce pas ? Tu conviendras aussi avec les philosophes que la volonté n'accueille le mal que s'il présente quelque apparence d'avantage ou de bien. Or, si le mal ou le vice n'existe, ne se produit qu'à condition de revêtir préalablement les dehors du bien, ne seras-tu pas forcé d'avouer qu'il est le fruit de la plus manifeste imposture ?

Tout en discourant ainsi, nous entrâmes dans la grande rue dont le vieillard m'avait parlé. Elle était pleine d'une foule innombrable, ainsi qu'il me l'avait annoncé. — Nous nous arrêtâmes à un endroit d'où rien ne pouvait échapper à notre examen.

Le premier spectacle qui s'offrit à nos yeux fut le convoi d'une femme que son mari conduisait à sa dernière demeure.

Une douzaine de grands escogriffes, bedeaux, chantres et sacristains, engainés dans de longues houpelandes noires, ouvraient la marche. Venaient ensuite les enfants de chœur qui agitaient leurs sonnettes et braillaient des litanies de manière à assourdir tous les passants. — Derrière eux, une longue file de prêtres marmottaient des prières au galop. — Douze gueux, vrais escrocs d'aumônes, tenant chacun une torche à la main, entouraient le corps de la défunte, qui avait dû être une femme de poids, car les porteurs pliaient sous la charge. — Enfin le cortège était fermé par une longue procession d'amis qui partageaient la douleur du mari. Celui-ci, la tête enfouie dans un vaste chapeau emmaillotté de crêpe, le visage caché dans un mouchoir qui lui laissait à peine paraître les yeux, se trainait languissamment, le corps courbé sous le faix d'un immense manteau noir où étaient entrées plus de quinze aunes de drap.

A cette vue, je me sentis ému jusqu'aux larmes, et je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Oh ! que voilà une heureuse femme ! l'amour et la fidélité de son mari l'accompagnent jusqu'au tombeau. Heureux aussi ce mari dont les amis prennent une telle part à son malheur, qu'ils semblent plus accablés que lui ! — Ne vois-tu pas, vieillard, combien profonde est leur tristesse ?

A ces mots, mon compagnon hocha la tête et sourit malignement.

— Pauvre innocent ! me dit-il. Cette tristesse n'est que feinte et faux-semblant. Tout à l'heure tu sauras à quoi t'en tenir là-dessus ; tu sauras combien la réalité dément les apparences. — Que signifient ces torches, ces flambeaux, ces cloches, ces sonnettes, ces habits lugubres, cette pompe, cet attirail, ces superbes inscriptions gravées sur un cercueil qui ne renferme que poussière et pourriture ? Cela signifie que les morts ont leur vanité, et que les vivants exercent leur orgueil même à propos des morts. — Et tous ces pieux estaffiers qui précèdent et entourent la bière, crois-tu qu'ils soient là pour rendre hommage à la défunte ? — Corbeaux voraces et affamés, ils ne se sont abattus autour de ce cadavre que pour le travailler de l'ongle et du bec et en arracher quelques lambeaux. — Quant aux amis du mari, s'ils sont tristes, c'est d'avoir été conviés à cet enterrement. Ils donneraient volontiers au diable le corps et l'âme de la défunte pour pouvoir courir tout de suite à leurs plaisirs ou à leurs affaires. — Écoute ce qu'ils se disent : « Un beau régal, ma foi, qu'un enterrement, pour y inviter des amis. On aurait bien pu ne pas nous déranger pour une corvée où les prêtres, les sonneurs et les vers de terre seuls trouveront leur compte. » — Enfin, si le veuf lui-même est si affligé, c'est uniquement de la dépense que lui occasionne cet enterrement. Il ne pleure que les écus que lui coûteront les cierges, les torches, la sonnerie, les tentures, la grand'messe et la prêtraille. Il marmotte entre ses dents qu'après tout il n'a pas tant d'obligation à sa femme qu'il l'avait cru d'abord ; que, puisqu'elle devait cesser de vivre, elle aurait bien pu mourir subitement, sans remplir sa maison de potions et de sirops, et sans le ruiner en frais d'apothicaire et de médecin. — Voilà la troisième femme que cet homme enterre, et il a tant de plaisir à devenir veuf, que déjà il trace le plan d'un nouveau mariage avec une autre malheureuse sur la mauvaise santé de laquelle il compte pour ne pas attendre longtemps un quatrième deuil.

— Que les choses de ce monde, m'écriai-je alors, sont différentes de ce qu'elles paraissent ! Désormais je n'aurai aucune confiance en mes yeux, et ce que je croirai le moins sera ce que je verrai.

Le convoi allait disparaître, lorsque nous entendîmes un grand bruit partir d'une maison voisine. La curiosité nous poussa à y entrer. Nous

y trouvâmes six femmes assises autour d'une jeune veuve.

Dès qu'elles s'aperçurent de notre approche, elles se mirent à entonner une complainte à sept voix entremêlée de soupirs, de gémissements et de sanglots. — Ce concert était en vérité fort bien exécuté, mais de peu de profit, je crois, pour l'âme du mari défunt.

Les murs de la maison avaient été dépouillés de leurs tapisseries et de leurs tableaux, et la pauvre affligée se tenait dans une chambre tendue de noir où le jour pénétrait à peine, de sorte qu'elle pleurait à tâtons.

Une de ses bonnes amies profita de l'intervalle qui sépara un sanglot d'un soupir pour lui dire :

— Chère, ne te désespère donc pas ainsi, les larmes ne conduisent à rien.

Et une autre ajouta : — Console-toi, ton pauvre ami est sûrement dans le ciel avec les anges.

Une troisième l'exhorta à prendre courage et à se conformer à la volonté du Seigneur.

Alors la triste veuve, tout en pleurant à seaux, lâcha la bride à sa langue :

— Jésus, mon Dieu ! s'écria-t-elle, que vais-je devenir sans lui ? — Que je suis née malheureuse ! — Sur qui m'appuyer maintenant dans ce monde ? — Qui m'aimera ? qui me protégera ? — Qui voudra s'occuper d'une pauvre femme abandonnée ?

Là-dessus nos sept femmes de recommencer à sangloter et de se moucher avec un bruit capable d'ébranler la maison.

Mon compagnon eut beau me répéter que les femmes se purgent de la malignité de leurs humeurs par les narines et par les yeux, je ne pus m'empêcher de m'attendrir et de m'écrier :

— Qui, plus qu'une veuve, mérite notre compassion ? — Si toute femme est faible, quelle ne doit pas être la faiblesse de la veuve lorsqu'elle se trouve soudainement privée de l'appui qu'elle était accoutumée à rencontrer près d'elle ? — Son nom seul, qui, en hébreu, signifie muette, exprime clairement la misère de sa condition. Personne ne parle pour elle, et si elle se hasarde à parler, comme on la voit seule et sans protecteur, on ne l'écoute pas ; de sorte que c'est encore pis que si elle ne pouvait articuler un mot.

— Complète erreur, me dit le vieillard, si ces gaillardes-là se taisent le premier jour de leur veuvage, ce qui est rare, c'est pour faire provision de paroles, et ensuite elles en dépensent plus que n'en épargnent tous les bègues et les muets de l'univers. — Elles aiment leur mari

mort, j'en conviens ; mais il n'en serait pas de même s'il revenait à la vie.

— Avouez cependant, répliquai-je, que si cela est vrai pour quelques-unes, il y a beaucoup de ces pauvres délaissées vraiment dignes de pitié. Jugez-en par cette malheureuse femme qui se lamente devant nous. Ah ! laissez-moi la plaindre et mêler mes larmes aux siennes.

— Bravo ! répartit le vieillard, tu pleures après t'être donné le plaisir d'étaler ta science, quand tu aurais dû te contenter de montrer de la patience. — Pourquoi n'avoir pas attendu que je soulevasse le voile qui couvre ce mystère que tu n'as pas su pénétrer ? — Mais comment arrêter les paroles sur les lèvres d'un homme qui veut paraître savant ? — En vérité, je suis tenté de croire que si l'occasion de placer ton étymologie hébraïque ne s'était pas présentée, ta science t'aurait étouffé. — Le sage n'est pas celui qui, possédant un trésor, le gaspille, mais celui qui sait en faire un bon usage. — Qu'importe que tu aies la mémoire meublée de belles maximes, si tu n'as pas assez de bon sens pour les produire à propos. — Tu plains cette veuve de toute ton âme, n'est-ce pas ? — Eh bien, sache que si sa bouche chante un *Requiem* ou un *De profundis*, son cœur entonne un triomphant *Alleluia*. — Sache que si sa robe est noire comme une nuit d'hiver, ses pensées sont vertes comme les premières feuilles du printemps. — Si elle s'est enfermée dans une chambre obscure, si elle cache son visage sous un voile épais, c'est afin que, n'étant pas vue, elle en soit quitte pour parler un peu du nez et pousser quelques soupirs et quelques sanglots de contrebande qui lui laissent les yeux secs comme de l'amadou. — Veux-tu que toutes ces femmes inconsolables se consolent ? Tu n'as qu'à te retirer.

Une fois que notre présence ne les gênera plus, les amies de la veuve feront leur office.

— Chère bonne, lui dira l'une, ces larmes vont rougir tes yeux. — La beauté est un don de Dieu ; par pitié, il faut donc en prendre soin.

— Je suis sûre, répondra une autre, que le petit vicomte sera de cet avis.

— As-tu remarqué, ajoutera une troisième, quel zèle, quel dévouement il t'a témoignés dans cette malheureuse circonstance ? Que ne donnerait-il pour que tu lui permisses un jour de sécher tes larmes ! Jeune comme tu es, il te faudra absolument un appui, et le petit vicomte s'estimerait heureux si....

Alors la veuve, les yeux en coulisse et la bouche en cœur, répondra :

— Hélas ! il n'est pas temps de penser à cela. Il adviendra ce qu'il plaira à Dieu ; je me soumettrai à sa volonté.

— Remarque encore, continua mon compagnon, que le jour de l'enterrement du mari est celui où la veuve mange le plus. Il n'y a pas une de ses amies qui, sous prétexte de lui donner des forces, ne la contraigne à prendre un bouillon, un blanc de poulet, une aile de perdreau, un biscuit, du vin sucré. Et la pauvre affligée, tout en machant et en avalant un friand morceau, de s'écrier :

— Mon Dieu ! faites que ce perdreau se convertisse pour moi en poison, puisque je ne puis le partager avec mon meilleur ami.

Maintenant, ô mon fils, dis-moi si tu te sens disposé à continuer de mêler tes larmes à celles de cette veuve inconsolable, que je soupçonne fort d'être déjà toute consolée.

(La suite à la prochaine livraison.)



OBSERVATIONS

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE

FRA GIOVANNI DA FIESOLE.

II.



FRA GIOVANNI apporta à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs un zèle si fervent, une égalité de caractère si soutenue, que les dominicains, pénétrés d'admiration pour tant de douceur et de piété, n'appelaient le jeune religieux que le *frère Angélique*, et il n'avait pas encore achevé les cinq années de son noviciat, qu'il était déjà un des hommes les plus respectés du couvent.

Mais ce n'était pas seulement par la pratique et l'exemple des plus difficiles vertus qu'il acquérait des droits à la vénération de ses frères; les beaux ouvrages qui sortaient de sa cellule pour orner l'église et les salles de Saint-Dominique de Fiesole contribuaient puissamment à augmenter encore le tribut d'estime et d'affection que chacun se plaisait à lui payer. Déjà le succès d'un tableau représentant la Vierge assise et entourée de saints dominicains (tableau que l'on voit encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Dominique de Fiesole) avait promis à Fra Giovanni une célébrité qu'il voulait fuir, mais qui ne pouvait manquer de s'attacher à son nom. Des dessus d'autels, des diptyques, des peintures destinées à recouvrir les reliquaires de la sacristie, étaient autant de chefs-d'œuvre dont chacun, hormis leur auteur, appréciait l'art exquis, la grâce et la pureté sans égales. Pour lui, travaillant sans relâche dans les heures que lui laissaient libres les intervalles entre les offices, il ne se proposait d'autre but que d'évangéliser par la peinture, puisque tel était l'instru-

ment dont Dieu avait jugé bon qu'il se servît pour sa gloire, et, peu désireux de réputation personnelle, il ne voulait qu'aider, par le concours de ses talents, au développement des sentiments religieux, à la perception du beau et du vrai. Jamais le saint artiste ne commençait à peindre sans avoir adressé à Dieu une prière pour en obtenir l'inspiration; jamais il ne retouchait, de peur de la profaner, l'œuvre de son pinceau qu'avait guidé une volonté céleste, et ce n'était qu'*agenouillé* qu'il osait entreprendre de reproduire les figures du Sauveur et de la Vierge, dont son cœur lui révélait les types divins, en faisant monter à ses yeux des larmes de ferveur et d'amour.

Fra Giovanni passa dans le couvent de Saint-Dominique de Fiesole vingt-deux années, durant lesquelles il produisit des ouvrages trop nombreux pour que l'étendue de cette notice nous en permette la simple nomenclature. Nous nous bornerons à indiquer, comme datant d'une époque antérieure à celle de l'existence de Fra Giovanni à Saint-Marc, la plupart des tableaux de ce maître, que possèdent les galeries de Florence, et le *Couronnement de la Vierge*, qui orne aujourd'hui le musée royal de Paris. Ce fut aussi pendant son long séjour à Saint-Dominique de Fiesole que Fra Giovanni se lia d'une étroite et durable amitié avec saint Antonin, élevé à la dignité de prieur peu d'années avant le départ pour Florence des religieux de Fiesole et de leur installation au couvent de Saint-Marc, dont il est temps de parler.

En 1456, Côme de Médicis obtint du pape Eugène IV l'autorisation de déposséder de l'église et du monastère de Saint-Marc les religieux silvestrins qui y étaient depuis longtemps établis.

pour donner l'un et l'autre aux dominicains de Fiesole. Côme voulut en outre que des embellissements et des agrandissements considérables fussent exécutés dans cette retraite qui devint, dit Vasari dans sa *Vie de l'architecte Michelozzo-Michelozzi*, un des plus beaux couvents de l'Italie ; et l'on n'épargna rien pour hâter l'achèvement des travaux, qui cependant ne durèrent pas moins de quatorze années. Les religieux de Saint-Dominique de Fiesole avaient, dès le commencement de 1457, abandonné leur couvent, et, conduits par leur prieur saint Antonin, ils étaient venus prendre possession de celui que leur préparait la munificence du Père de la patrie ; ce dut donc être vers 1458 que Fra Giovanni, jaloux d'embellir la nouvelle demeure de ses frères, commença à exécuter les nouvelles peintures à fresque qui décorent les cellules, les cloîtres et la grande salle du chapitre.

Nous n'essayerons pas de décrire ces admirables ouvrages, dans lesquels les qualités accoutumées du génie de Fra Giovanni, l'onction du style, la pureté du plus beau sentiment, s'unissent à une habileté d'exécution dont il n'avait pas jusqu'alors donné des preuves si éclatantes ; il faut étudier ces compositions une à une pour pénétrer les pieux secrets d'une si noble pensée et comprendre l'expression de tant de foi, d'amour et de chasteté d'âme.

Un jeune peintre français, dont les tableaux ont prouvé qu'il était capable de sentir les œuvres de Fra Giovanni, M. Henri Delaborde, a entrepris de dessiner les fresques du couvent de Saint-Marc ; nous souhaitons que cette traduction, qui doit être incessamment publiée et dont nous pouvons garantir la religieuse fidélité, obtienne, auprès des intelligences amies de l'art et du sentiment exquis, le succès que méritent les créations sublimes de Fra Giovanni et les patients efforts de celui qui les a reproduites.

Les travaux auxquels se livra Fra Giovanni, de 1458 à 1447, ne se bornèrent pas toutefois à l'exécution des fresques du couvent de Saint-Marc, malgré leur nombre et l'importance de la plupart d'entre elles. Il peignit beaucoup d'autres tableaux admirables, parmi lesquels nous citerons, en première ligne, cette composition si pathétique et si religieuse de la *Descente de croix*, que possède aujourd'hui l'Académie des beaux-arts de Florence ; cette suite de sujets, tirés de la vie et de la passion de N.-S. et destinés à orner un reliquaire de Santa-Maria-Novella, le beau diptyque qui se trouve dans la sacristie de cette même église, et

enfin ce magnifique *Jugement dernier*, que l'on peut ranger parmi ses chefs-d'œuvre les plus parfaits.

Les rares talents et la fécondité merveilleuse de Fra Giovanni avaient, depuis longtemps déjà, rendu célèbre le nom du religieux de Fiesole ; mais les fresques de Saint-Marc mirent le sceau à sa réputation, et chacun voulut avoir quelque œuvre de ce pieux pinceau. Cependant, ni l'empressement de la foule, ni l'admiration des peintres de toute l'Italie, ni l'amitié flatteuse de Côme et des grands, ne purent rien altérer de la candeur et de l'ineffable modestie du saint artiste. Malgré tant de gloire et de renom, il demeurait le plus humble et le plus soumis des religieux de son couvent ; son respect pour le prieur était tel, qu'il lui renvoyait les demandes qu'on lui adressait à lui-même pour obtenir un ouvrage de sa main, et que, sans la permission de ce supérieur, il n'aurait pas entrepris l'exécution des travaux de peinture qui lui étaient confiés. Aussi, tous les écrivains contemporains de Fra Giovanni s'accordent-ils à dire qu'on ne pouvait mieux que lui justifier le surnom de *frère Angelique*, sous lequel on avait coutume de le désigner et que lui conserva l'Église, lorsqu'elle mit au nombre des béats de son ordre l'artiste dominicain.

Fra Giovanni vivait donc, admiré et respecté de tous, dans cette retraite que le souvenir de ses talents et de ses vertus devait illustrer à jamais, lorsqu'il reçut du pape Nicolas V l'ordre d'en sortir, pour venir à Rome exécuter des travaux importants. Il obéit ; et, laissant à Saint-Marc son frère Benedetto, miniaturiste distingué et habile surtout à écrire des livres de chœur, notés pour le chant, il dit à son couvent, à saint Antonin, à ses amis, un adieu qui devait être éternel. Fra Giovanni avait alors à peu près soixante ans.

En se rendant à Rome, Fra Giovanni s'arrêta à Orvieto pour décorer la voûte de la chapelle de la Vierge, dans la cathédrale. Il y peignit, aidé de Benozzo Gozzoli, quatre grandes figures de prophètes, et il commençait à orner l'église de quelques autres compositions, lorsque de nouveaux ordres du souverain pontife l'appelèrent à Rome, où il arriva vers 1449.

Nicolas V accueillit avec une extrême bienveillance le pieux artiste, et le chargea de décorer de fresques sa chapelle particulière. Fra Giovanni, à qui les immenses travaux de Saint-Marc avaient rendu familière la pratique de ce genre de peinture, s'acquitta si rapidement et avec tant de succès de la tâche qui lui était imposée, que le pape,

charmé, voulut qu'il peignît une seconde chapelle au Vatican. Cette chapelle, qui n'existe malheureusement plus aujourd'hui, devait être, si l'on en juge par l'éloge qu'en fait Vasari, non moins belle que la première.

Aimé de Nicolas V, qui, dit-on, l'admettait souvent dans son intimité, Fra Giovanni, selon sa coutume, ne songea pas à profiter des faveurs qui lui étaient offertes. On raconte qu'il refusa la haute dignité d'archevêque de Florence, dont le pape voulait le revêtir, mais que, grâce à ses respectueuses instances, saint Antonin fut appelé à ce siège, que Fra Giovanni ne se croyait pas digne d'occuper.

La décoration des deux chapelles du Vatican, quelques tableaux qu'il fit pour des églises et des couvents de Rome furent les seuls travaux auxquels Fra Giovanni eut le temps de se livrer dans cette ville : Dieu le rappela à lui, le 18 février 1455.

Les dominicains du couvent de Santa-Maria della Minerva, au milieu desquels Fra Giovanni avait vécu pendant les six années de son séjour à Rome, et qui avaient pu apprécier les angéliques vertus du religieux et le génie de l'artiste, donnèrent, dans leur église, une sépulture honorable à celui qui avait doublement contribué à augmenter la gloire de leur ordre, et gravèrent sur la

pierre tumulaire les deux distiques suivants :

Non mihi sit laudī quòd eram velut alter Apelles,
Sed quòd lucra tuis omnia, Christe, dabam.
Altera nam terris opera extant, altera cœlo.
Urbs me Joannem flos tulit Etruriæ.

En traçant cette esquisse de la vie et des ouvrages de Fra Giovanni, nous n'avons fait qu'ébaucher quelques-uns des traits qui caractérisent la sainte individualité de ce grand artiste; mais nous n'avons pas prétendu dessiner un portrait. Nous n'aurions pas osé entreprendre un pareil travail (d'ailleurs beaucoup trop au-dessus de nos forces), quand nous savons que l'auteur de la belle étude sur Charles Lesueur, publiée il y a quelques années, se propose de peindre Jean de Fiesole. Ce que nous voulions seulement, c'était essayer de démontrer, par un illustre exemple, l'admirable influence qu'exerce la piété sur le génie et l'union nécessaire de l'amour de Dieu au sentiment de l'art ; car, dans notre conviction, les grands artistes ont été, sont et seront toujours profondément religieux. Les artistes médiocres, vivant dans une sphère plus éloignée du ciel, peuvent abaisser leurs regards trop faibles pour tant d'espace; mais le génie fixe incessamment les siens sur l'éternelle clarté qu'il reflète.

VICOMTE D'ALHEM.

LE PALAIS DE JUSTICE ET LA SAINTE-CHAPELLE.

ON s'est fréquemment entretenu, dans ces derniers temps, et la presse a eu elle-même à s'occuper du conflit survenu entre le comité des monuments historiques, représenté par M. le ministre de l'intérieur, et la ville de Paris, représentée par M. le préfet de la Seine, au sujet de l'agrandissement et de l'isolement du palais de justice. Ce conflit vient de toucher à son terme, et si nul incident ne détruit le résultat de vingt conférences et d'une longue correspondance, les travaux peuvent être commencés. Espérons que dès lors ils seront poussés avec une activité qui fera regagner une partie du temps si malheureusement perdu par ces débats administratifs.

L'origine de ce conflit, maintenant aplani

par une récente délibération des architectes chargés de rédiger un projet que l'approbation du ministre de l'intérieur a rendu définitif, remonte à plus de dix-huit mois, vers le milieu de 1842; à partir de ce moment, tout a été suspendu, et les plans dressés par M. Huyot, et approuvés, peut-être un peu rapidement par le conseil supérieur des bâtiments civils, ont été ajournés. Il s'agissait, on le sait, de donner au palais de justice un développement que réclamaient et le nombre toujours croissant des affaires, et le resserrement des locaux mal appropriés aux besoins du service. L'État, la ville de Paris et le département de la Seine contribuaient, chacun pour des sommes considérables,

aux dépenses que devaient entraîner des travaux dont chaque jour faisait connaître davantage l'urgence et la nécessité. Chacun des trois pouvoirs était également intéressé à revêtir le monument consacré à l'exercice de la justice d'un caractère imposant, à le dégager des misérables maisons qui faisaient face à la cour de la Sainte-Chapelle, et à lui donner l'espace et la commodité indispensables au bien du service.

Après que les fonds mis à la charge du gouvernement eurent été votés par les chambres sur la proposition de M. le ministre des travaux publics, et lorsque le conseil des bâtiments civils eut donné son avis, les plans de M. Huyot reçurent un commencement d'exécution ; une rue nouvelle, projetée entre la rue de la Barillerie et l'arcade de la rue Jérusalem, fut ouverte sur l'emplacement des vieilles maisons qui bordaient au midi la cour de la Sainte-Chapelle. Sur l'un des côtés de cette rue, parallèle au quai des Orfèvres, devait et doit encore s'élever l'aile destinée aux tribunaux de police correctionnelle.

Cependant une commission composée de magistrats désignés par M. le garde des sceaux fut appelée à donner son avis sur la convenance du plan primitif de M. Huyot. Il parut à cette commission que M. Huyot, tout en ayant entouré les bâtiments nouveaux d'un caractère monumental qu'on ne saurait blâmer dans un édifice où la majesté de la justice doit éclater, n'avait point disposé les locaux intérieurs en raison des nécessités du service. La commodité avait été sacrifiée à l'élégance, et cette conviction détermina la commission instituée à cet effet à demander de nouvelles études et de nouveaux plans.

C'était un premier retard, présage de bien d'autres, et qu'avaient déjà précédé les lenteurs ordinaires de tout travail administratif ; lenteurs d'autant plus grandes cette fois qu'il avait fallu mettre d'accord et faire marcher ensemble trois pouvoirs distincts.

Sur ces entrefaites, M. Huyot mourut, et MM. Duc et Dommey furent appelés à lui succéder. Ces deux architectes se livrèrent à de nouvelles études, et, tout en adoptant dans son ensemble le projet de M. Huyot, ils le modifièrent dans quelques-unes de ses parties.

Le ministère de la justice était déjà intervenu au nom des intérêts de la magistrature ; le ministère de l'intérieur ne devait pas tarder à intervenir au nom des intérêts de l'art.

M. Duban, architecte chargé des travaux de restauration entrepris à la Sainte-Chapelle, et mem-

bre du comité des monuments historiques, signala à ce comité les constructions projetées pour l'agrandissement du palais de justice, en l'engageant à faire ses réserves contre l'exécution d'un plan qui menaçait de circonscrire la Sainte-Chapelle dans un encadrement de hautes murailles où elle se serait trouvée en quelque sorte comme dans un tombeau.

Le comité s'émut : ses membres se transportèrent sur les lieux, et bientôt il réclama énergiquement auprès de M. le comte Duchâtel. La Sainte-Chapelle était un joyau inestimable légué à Paris par l'art gothique ; elle tenait parmi les édifices religieux dus au moyen âge le rang de la Maison-Carrée de Nîmes parmi les édifices dus à la domination romaine ; devait-on la laisser disparaître entre les quatre faces resserrées des nouveaux bâtiments du palais de justice.

M. le ministre de l'intérieur en écrivit au ministre des travaux publics, et l'ordre fut donné de maintenir les choses dans le *statu quo* jusqu'au moment où tous les intérêts auraient obtenu satisfaction.

La question ainsi posée permettait au provisoire de se prolonger indéfiniment. Avec les formes de notre administration, il était impossible de prévoir l'époque où le ministère de l'intérieur, la ville de Paris, le département de la Seine et le ministère de la justice tomberaient enfin d'accord ; les intérêts de l'art, les intérêts de la magistrature, les intérêts des contribuables se mêlaient, et tandis que les conférences se multipliaient, les travaux n'avançaient pas. Il est clair que lorsque tout le temps est pris par la correspondance et les commissions, il n'en reste plus pour l'action. On discute, mais on ne fait rien. Il peut arriver même, et cela s'est vu, qu'on ne s'entende plus du tout pour avoir trop discuté.

Cependant cette fois, après dix-huit mois employés à écrire des rapports et à se réunir en commissions, le conflit cessa. Vingt projets ont tour à tour été présentés et rejetés ; ceux-ci émanaient du comité des monuments historiques, et ceux-là des architectes du palais de justice, MM. Duc et Dommey. Un instant, le comité siégeant au ministère de l'intérieur avait demandé que tout le pâté de maisons situé entre la cour de la Sainte-Chapelle et le quai des Orfèvres fût acheté et démoli, que l'aile projetée fut rejetée plus loin sur cet emplacement, reliée au quai par un jardin et fermée par une grille. Ce plan avait certes l'avantage de dégager la Sainte-Chapelle et de donner au palais de justice, du côté

du fleuve, un aspect monumental qui contribuait à l'embellissement de Paris. Malheureusement son adoption était empêchée par une considération plus grave que toutes les considérations d'art et de convenance. L'exécution de ce projet aurait entraîné une dépense de deux à trois millions en sus des sommes allouées par l'État, la ville et le département. Tel était du moins le chiffre approximatif énoncé par un devis succinct. Peut-être ce plan aurait-il pu être pris en considération, si la question n'avait pas été jugée préjudiciellement par l'ouverture d'une rue parallèle au quai; les propriétaires des terrains contigus à cette nouvelle rue avaient des prétentions déjà plus élevées, et quelques-uns même s'étaient hâtés de faire bâtir.

MM. Duc et Dommeij proposèrent à leur tour, pour éviter le doublement de l'aile parallèle à la rue de la Barillerie, de construire une galerie qui relierait le palais de justice à ses nouvelles dépendances par le porche de la Sainte-Chapelle. Sur l'avis de M. Duban, qui considérait à juste titre cette galerie comme une construction de nature à altérer le caractère de l'édifice de saint Louis et à lui enlever sa destination religieuse, le projet fut repoussé. On ne voulut pas que la Sainte-Chapelle servît de couloir.

Après mille débats il fallut bien en revenir au projet primitif, avec quelques modifications. MM. Duc et Dommeij, agissant aux noms de la ville de Paris et du département de la Seine, et M. Duban, agissant au nom du ministère de l'intérieur, ont décidé que cinq mètres de terrain seraient pris sur l'enceinte de la cour de la Sainte-Chapelle pour élargir l'aile qui fait face à la rue de la Barillerie. La galerie à construire n'aura pas la hauteur des anciens bâtiments, afin que le jour puisse arriver librement à la Sainte-Chapelle. On a jugé qu'un espace suffisant séparait encore le chevet

du bâtiment de l'aile à doubler. Toutes les parties du palais de justice attenant à la Sainte-Chapelle, depuis le chevet jusqu'au porche, seront démolies, à l'exception de celle qui existait au temps de saint Louis, et qui établissait les communications entre le palais et la chapelle. L'escalier extérieur, qui, élevé sous l'empire, a lui-même remplacé un escalier bâti sous le règne de Louis XII, sera également détruit; la cour sera dallée, et l'aile où doivent être appropriés les locaux de la police correctionnelle, courra parallèlement au quai des Orfèvres sur la rue nouvelle aboutissant à l'arcade de la rue Jérusalem. Cette rue, que M. le préfet de police avait provisoirement barrée par mesure de sûreté, aura dix mètres de largeur.

Le procès-verbal de cette délibération a été expédié à M. le préfet de la Seine et à M. le ministre de l'intérieur; il a été soumis à l'examen du comité des monuments historiques, qui s'est déterminé à l'approuver, et à moins qu'un de ces hasards qui, dans les questions administratives, déjouent quelquefois les prévisions les plus rationnelles, ne suscite de nouveaux obstacles et de nouveaux délais, tout nous fait croire à la solution définitive de cette trop longue affaire.

Certes le conflit ne serait pas survenu entre le ministère de l'intérieur et le département, et l'intervention du ministère de la justice n'aurait pas nécessité de nouvelles études, si, dès le principe, on avait appelé tous les pouvoirs à l'examen de cette grave question. Encore une fois, de fâcheuses négligences ont entraîné de plus fâcheux retards, et la solution, pour si satisfaisante qu'elle puisse être, ne le sera jamais autant que l'aurait été une décision générale, complète, et prise avec le concours des hommes spéciaux, architectes et magistrats.

SONNETS.

I. — LA FOI.

Quand le regard s'élève aux sphères éternelles
Où règne, dans sa gloire et sa force, le Dieu
Dont l'ange ne saurait voir le trône de feu,
S'il n'a voilé son front de ses deux blanches ailes :

Quand brillent dans l'éther des gerbes d'étincelles,
Comme les lampes d'or aux voûtes du saint lieu ;

Quand s'échappent du sol les fruits, les fleurs nouvelles,
Inépuisables biens qui nous coûtent si peu ;

Devant cet infini, comme devant l'abîme,
L'esprit faible et borné recule avec effroi :
Mais pour se retenir, il s'attache à la Foi,

Et dit au Créateur : « Doubter serait un crime ;
« Dans l'univers entier j'ai lu ton nom sublime ;
« Je ne te comprends pas, ô mon Dieu, mais je crois ! »

II. — L'ESPÉRANCE.

Et pour nous cette vie aride et désolée,
 Finissant par la mort, n'aurait pas d'horizon.
 Et, comme entre des monts est close une vallée,
 Les parois du tombeau seraient notre prison !

Notre âme s'éteindrait, lampe qu'on a soufflée
 Et qui laisse la nuit régner dans la maison :
 Vers son divin auteur sans être rappelée
 Elle irait au néant !... Non, la Foi, la raison.

Tout montre un autre but, tout dit à l'homme : « Espère.
 « Tu revivras, ô fils, dans les bras de ton Père
 « Après les jours d'épreuve, après les temps d'efforts. »

De l'océan des jours affrontons l'inconstance.
 Ah ! contre l'ouragan nous serons assez forts
 Si nous savons tenir l'ancre de l'Espérance.

III. — LA CHARITÉ.

O douce Charité, mère toujours féconde
 Qui ne te bénirait, toi qui bénis toujours
 Toi qui du haut des cieux fais tomber sur le monde
 D'éternelles amours !

Il n'est pas de desert, de retraite profonde
 Où ne soient parvenus tes bienfaits, tes secours
 Tu traverses la flamme et pénètres dans l'onde
 Pour protéger nos jours

Alléger le fardeau des fers ou du calice
 Pleurer quand nous pleurons, boire au même calice
 Notre breuvage amer

O troisième vertu, voilà ta noble tâche
 Et pour revivre au ciel, il faut que l'homme sache
Espérer, croire, aimer

ALFRED DES ESSAÛTS

A Monsieur le directeur des Beaux-Arts.

Monsieur.

Je ne m'attendais pas à voir sitôt confirmées mes tristes prévisions au sujet de l'*Andromède* : j'apprends qu'un des derniers orages a rompu, précisément au-dessus du groupe, une grosse branche d'arbre qui a brisé dans sa chute l'une des mains de l'*Andromède* et une portion du bouclier du *Persée*. Je vous transmets sans commentaires cette nouvelle affligeante. Il va sans dire qu'on a aussitôt que possible restauré et fait disparaître les traces du dégât ; mais cette restauration n'est elle-même qu'un outrage de plus. Les amis des arts doivent-ils désespérer encore de voir arracher à une destruction totale un des ouvrages les plus capitaux du plus grand sculpteur français ?

Agréez, monsieur, etc.

EUGÈNE DELACROIX.

PEINTRE ANGLAIS



BENJAMIN WEST



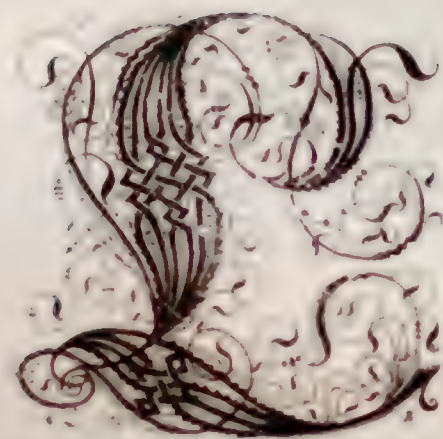
DISCOURS

DE FUSELI

SUR LA PEINTURE.

TROISIÈME DISCOURS. — DE L'INVENTION.

IV.



L'INVENTION, dans son sens le plus spécifique, prend ses sujets dans la poésie ou dans les traditions authentiques ; ils sont *épiques* ou *sublimes*, *dramatiques* ou *passionnés*, *historiques* ou circonscrits par la vérité. Les premiers *étonnent*, les seconds *touchent*, les troisièmes *instruisent*.

Le but d'un peintre épique est d'exprimer une idée générale, une grande qualité naturelle, ou un mode social, ou quelque grande maxime, sans s'occuper des subdivisions qu'exige le détail des caractères. Il peint les éléments dans leur simplicité, dans leur élévation ou dans leur profondeur, ce qui est vaste, grand, obscur ou lumineux, la vie, la mort, le passé, l'avenir, l'homme, la pitié, l'amour, la joie, la crainte, la terreur, la paix, la guerre, la religion, le gouvernement ; et les agents visibles sont les seuls instruments qu'il emploie pour exciter une même idée irrésistible dans l'esprit et dans l'imagination, comme les machines d'Archimède, qui ne servaient qu'à la destruction, ou les roues d'une pendule, qui indiquent la marche du temps.

Tel est l'objet essentiel et général de ce qu'on appelle *sublime* dans les sujets épiques, allégoriques ou lyriques. Homère, pour nous donner une idée apparente de la guerre, de son origine, de ses progrès et de sa fin, a employé un nombre considérable d'instruments de grandeurs différentes, et il n'y en a pas un qui ne tende à renforcer cette idée unique. Des dieux et des demi-dieux sont ses acteurs, et la nature est le théâtre de la guerre ; point de caractère différencié, que lorsque la différence présente un nouvel aperçu de la guerre ; point de passion, que celle qui s'élanche du sein même de Bellone pour s'absorber aussitôt dans son atmosphère dévorante. Ainsi que dans un incendie, nous voyons les tours, les pyramides et les temples éclairés, comme pour propager les horreurs de la destruction, de même les chants orageux d'Homère ne nous présentent ses héros et ses héroïnes qu'à l'éclat des flammes qui les dévorent.

C'est là le principe de cette admirable suite de fresques dont Michel-Ange, sous les pontificats de Jules II et de Paul III, orna les grands compartiments de la chapelle Sixtine, et dont, par une modestie ou par un orgueil à jamais déplorables, il ne voulut pas couvrir la *totalité* de ce vaste emplacement. Le sujet est la *théocratie*, ou l'empire

de la religion, considérée comme la mère et la reine de l'homme, son origine, ses progrès et les dispensations finales de la Providence, conformément aux saintes Écritures. Au milieu de ces tableaux de la simplicité primitive, dont l'unique objet est le rapport de la race avec son fondateur, chercher de petites différences de caractère, c'est détruire le principe de l'invention de l'artiste. Ici, il n'y a que Dieu et l'homme. Le voile de l'éternité est déchiré; le temps, l'espace et la matière entrent dans la création des éléments et de la terre. La vie sort de Dieu, et l'adoration de l'homme, par la création d'*Adam* et de sa compagne. La transgression de la prohibition divine, relativement à l'arbre de la science, établit l'origine du mal et le terme de la correspondance immédiate avec Dieu; l'économie de justice et de grâce commence à la révolution du déluge et à l'alliance avec *Noé*, et les germes du caractère social sont tracés dans les scènes suivantes entre lui et ses enfants. Le majestueux synode des Prophètes et des Sibylles représente les hérauts du Rédempteur, et l'armée des patriarches la généalogie du Fils de l'homme; le serpent d'airain et la chute d'*Aman*, le géant *Goliath* vaincu par le jeune *David*, et la faible *Judith* donnant la mort au conquérant, sont les types de ses progrès mystérieux, avant que *Jonas* annonce son immortalité; enfin, la majesté du jugement dernier, en montrant le Sauveur juge de l'homme, résume tout le plan et réunit la race au fondateur.

Tel est l'esprit de la chapelle Sixtine, tels sont les traits d'invention générale qui caractérisent la suite de ses sujets; on est conduit de l'un à l'autre, sans aucun vide intermédiaire dans la transition, celui qui précède, prépare et dirige celui que l'on va voir, et ce dernier le sujet qui le suit, et la variété intrinsèque du tout concourt à la simplicité d'une grande fin. Mais chacun de ces tableaux formant un tout indépendant, l'invention spécifique qui lui est propre mérite particulièrement notre attention. Chaque tableau a son centre d'où l'artiste fait jaillir et où il ramène tous les points secondaires, disposés, cachés ou développés, selon qu'ils participent plus ou moins immédiatement à l'exécution du plan qui l'inspire: il est rigoureusement limité par son caractère générique, et, quelque attrayante qu'elle puisse être en soi, on n'y remarque aucune beauté disparate ou simplement inférieure, conventionnelle, temporaire ou locale: il exprime enfin ce moment fugitif, cet instant de suspension, qui sépare im-

perceptiblement l'événement qui vient d'arriver et celui qui va le suivre: l'action ne finit pas là, car l'action et l'intérêt n'ont qu'un même terme. Ainsi, dans la création d'*Adam*, Dieu, porté sur un groupe d'esprits à ses ordres, la toute-puissance personnifiée, regarde avec complaisance sa dernière et plus parfaite œuvre, le chef-d'œuvre de sa création. Le feu immortel qui s'échappe de ses bras étendus électrise le nouvel être qui, respirant à peine, demi-levé, demi-couché, cherche avec empressement son créateur. Dans la formation d'*Eve*, la surprise de la vie, exprimée avec justesse, se trouve confondue dans le plus sublime sentiment d'adoration. Parfaite, quoiqu'elle ne soit pas encore séparée du côté de son compagnon, à peine échappé au sommeil, Ève contemple, les mains jointes et avec une dignité respectueuse, cet être majestueux, dont la main à demi ouverte semble l'appeler. Quels mots peuvent exprimer la vitesse, aussi douce qu'irrésistible, de cet être mystérieux qui crée le soleil et la lune, et, déjà passé, laisse derrière lui la terre complètement formée? Qui pourrait être assez indifférent pour confondre cette double image de l'omni-présence avec une simple apposition? C'est ici la mesure de l'immensité (1).

Parmi les chefs-d'œuvre d'invention répandus dans les plus nombreuses compositions de cette collection sublime, permettez-moi de fixer votre attention, pendant quelques moments, sur le talent qui brille dans les seules figures des prophètes, ces organes du sentiment personnifié. Leur expression, leur attitude, en même temps qu'elles indiquent d'une manière positive l'inspiration contemplative de tous, et qu'elles impriment à chacun son caractère avec autant de variété que de vigueur et de délicatesse, représentent, dans l'occupation du moment présent, les traces du passé et les idées de l'avenir. — *Isaïe*, l'image de l'inspiration, sublime et majestueuse, dans l'attitude expressive de la sainte extase où le plonge sa méditation sur le Messie, tressaille à la voix d'un génie qui l'accompagne et qui semble prononcer ces mots: « Un enfant nous est né; un fils nous est donné. » — *Daniel*, l'image la plus modeste de l'exactitude la plus sévère, est prêt à transcrire un volume qui lui est présenté par un jeune

1. ὁ θεὸς πρὸς πάντας τοὺς ἄγγέλους: — τὸν ὀφθαλμὸν αὐτοῦ ἐν τοῖς οὐρανοῖς ἀνατείλων καὶ καταβλεπῶν.

LONGIN, 9, 5.

* Mais comment tracer la grandeur des dieux? On l'estime par la distance incommensurable qui les sépare de nous.

homme : son action est naturelle à tous ceux qui, absorbés dans le développement de leur sujet, négligent l'attitude la plus convenable. Sa position annonce qu'il a déjà examiné le livre et qu'il va immédiatement l'examiner de nouveau. — *Zacharie* personnifie l'attention; il a lu et il réfléchit sur ce qu'il lit. — La noble activité de *Johel* exprime l'esprit de recherche; — *Ézéchiël*, le portrait le plus chaud de l'imagination, qui entrevoit la résurrection, est représenté dans un champ qui paraît jonché d'ossements de morts; il les montre en demandant : *Ces os peuvent-ils vivre?* L'ange qui l'accompagne, porté sur des vents qui agitent ses cheveux et les vêtements du prophète, étend le bras, et, en montrant du doigt ces ossements, dit : Ils se relèveront. — Enfin, *Jérémie*, vaincu par la douleur et épuisé par ses lamentations, s'affaisse, dans un chagrin silencieux, sur les ruines de Jérusalem. Les *Sibylles*, ces oracles femelles, ne sont ni moins expressives, ni moins individuellement caractérisées; elles forment l'écho ou la contre-partie des Prophètes. Si l'artiste, qui n'est frappé que de l'uniformité du talent et de la grandeur d'exécution, ne voit dans ces figures qu'une imitation de la nature et *un faire large*, on doit lui dire qu'il n'a remarqué que la moindre partie de leur mérite, et nous écarterons avec mépris ceux qui les accusent d'affectation.

Dans le plan immense du *Jugement dernier*, *Michel-Ange* a développé la destinée de l'homme, considéré simplement comme enfant de la religion, fidèle ou rebelle; il a distribué le bonheur et le malheur d'une manière générale, exprimé les traits généraux des passions, et rien de plus. Mais si *Raphaël* eût médité ce sujet, il y eût indubitablement intéressé nos affections par le choix des images; il aurait combiné toutes les émotions possibles avec la plus grande variété dans les caractères réels ou probables : un père retrouvant son fils, une mère arrachée des bras de sa fille, des amants se jetant dans les bras l'un de l'autre, des amis séparés pour toujours, des enfants accusant leurs parents, des ennemis réconciliés, des tyrans amenés devant le tribunal par leurs sujets, des conquérants se cachant devant les victimes de leurs fureurs, l'innocence reconnue, l'hypocrisie démasquée, l'athéisme confondu, la fraude découverte, la résignation triomphante, les traits les plus frappants de l'attachement conjugal, fraternel ou de famille; en un mot, les principaux de ces traits que *Dante* a répandus dans son poème avec une si grande variété; toutes les relations domestiques, politiques et religieuses; en

vertus et en vices, tout ce qui n'est point local; et la sublimité du plus grand de tous les événements aurait été seulement le moteur de nos affections et de nos passions.

Si les opinions étaient divisées sur les avantages ou les inconvénients de ces deux modes; si quelques personnes pensaient (quoique, en considérant le plan que *Michel-Ange* a suivi, je sois bien loin de partager leur opinion) que l'action du jugement dernier aurait plus gagné, par l'introduction dramatique de pathétiques différents, qu'elle n'aurait perdu, si l'auteur s'était écarté de sa simplicité générique, il ne peut, je crois, exister qu'une seule opinion sur les moyens que *Michel-Ange* et *Raphaël* ont employés dans l'invention du moment qui caractérise la création d'*Eve*. Les deux artistes y ont développé tout leur talent, mais avec un différent succès. L'élévation de l'âme de *Michel-Ange*, soutenue par l'acte même de la création, lui inspira en même temps le trait qui imprime sur la nature humaine sa plus glorieuse prérogative. Au contraire, la finesse caractéristique, plutôt que la sensibilité d'âme de *Raphaël*, n'offre rien de plus, dans cette composition, qu'une succession froide, qu'un signe commun à tous, lorsque, après la surprise d'un grand et soudain événement, l'esprit, se repliant sur lui-même, en cherche les causes avec une curiosité inquiète. Dans *Michel-Ange*, le sentiment intérieur d'une existence qui commence est absorbé par la sublimité du sentiment que fait naître la présence auguste de celui vers qui *Eve* se sent attirée : son *existence terrestre*, suivant l'expression de Milton, vaincue par l'apparition céleste, se confond d'elle-même en adoration, tandis que le jet inimitable de la figure de celui-ci nous donne l'idée de ce moment de demi-connaissance, où le sommeil commence à céder à la vivacité du rêve qui lui a été inspiré. Dans *Raphaël*, la création est achevée : *Eve* est présentée à *Adam*, qui est entièrement éveillé. Mais ni les charmes naissants, ni la grâce respectueuse, ni la pureté virgine de cette belle figure, ni enfin la présence majestueuse de son introducteur, ne peuvent le tirer de sa surprise intérieure pour lui faire exprimer des sentiments d'amour et de reconnaissance. Négligemment penché et montrant du doigt sa nouvelle compagne, il paraît réfléchir sur l'événement extraordinaire arrivé pendant son sommeil et murmurer ces mots : *La chair de ma chair*.

Traduit de l'anglais par L. MÉRIMÉE.

(La suite à une prochaine livraison.)

bon parti de la richesse ! Comme il représente bien !

— Tout ce que tu penses et tout ce que tu dis, repartit mon guide, décèle ton peu de jugement.

— Observe les chevaux attelés à cette voiture. Ne semblent-ils pas flairer et suivre à la piste le marchand qui a vendu à crédit le foin et l'avoine qui garnissent leur râtelier et leur mangeoire ?

— Crois-moi, les stratagèmes auxquels leur maître est obligé d'avoir recours pour les nourrir lui coûtent plus de mal qu'il n'en aurait à piocher la terre pour gagner sa vie. — Il a près de lui un bouffon, n'est-ce pas ? Eh bien, sache que lui-même est le bouffon de son bouffon. — Y a-t-il plus grande misère que celle de ce riche qui, toute l'année, gaspille son bien à acheter des mensonges et des flatteries ? — Celui-ci est au comble de la joie, parce que son parasite lui répète pour la millième fois que pas un prince n'est plus magnifique que lui, que pas un élégant n'est plus séduisant, que pas un diplomate n'a plus d'esprit, que pas un poète n'a plus de génie. — Il serait difficile de décider qui, de ce riche et de cet écornifleur, est le vrai bouffon. Ils se servent mutuellement de jouet. Le riche se divertit du bouffon, et, à son tour, le bouffon s'amuse du riche qui est assez sot pour l'écouter.

Comme le vieillard prononçait cette dernière parole, une femme d'une beauté qui ravissait tous les yeux et laissait tous les cœurs pleins de désirs, vint à passer devant nous.

Elle marchait avec une ingénieuse négligence, cachant son visage aux yeux qui l'avaient déjà vu, et le faisant voir à ceux qui ne l'avaient pas encore remarqué. — Tantôt elle laissait tomber les plis de son voile, tantôt elle les relevait, en filant de côté une œillade brillante comme un éclair et en découvrant un petit coin de joue capable de pousser un homme à se damner pour apercevoir le reste. — Des touffes soyeuses de cheveux aussi noirs que l'aile du corbeau, tout chatoyants de reflets bleuâtres, tombaient de ses tempes en riches cascadelles sur un cou mat et pulpeux comme une feuille de camélia. — La neige et les roses, contre l'ordre de la nature, s'étaient alliées pour lui composer un teint d'une finesse et d'une suavité inexprimables. — Ses dents avaient la transparence et l'éclat onctueux des perles fines. — Ses mains, en se jouant sur son voile, s'illuminaient d'une si vive blancheur, que les yeux en étaient éblouis. — Lorsqu'elle marchait, sa taille cambrée se livrait à des ondulations si voluptueuses et si ado-

rablement mutines, que l'on se sentait irrésistiblement traversé d'une flamme brûlante qui se roulait autour du cœur comme une couleuvre.

— Quant à son costume, il avait la bizarre élégance et la piquante originalité qui caractérisent la toilette des femmes auxquelles les bijoux et les parures ne coûtent que la peine de les porter.

J'aurais suivi jusqu'au bout du monde cette divine créature, si je n'eusse craint d'offenser mon vieux compagnon. Je ne pus toutefois lui cacher mon trouble.

« Pour ne point aimer de toute son âme une femme aussi accomplie, lui dis-je, il faudrait être aveugle et insensible aux merveilles de la nature. — Heureux celui qui fait une pareille rencontre ! Bien plus heureux encore celui qui sait en profiter ! Malheur à l'homme que les parfums de la beauté ne peuvent enivrer ! Devant la beauté, tous les soucis, tous les chagrins se dissipent comme une fumée. — Voyez cette femme : quelle vivacité modeste dans ses yeux ! quel calme plein de fraîcheur dans ses regards ! que les arcs noirs de ses sourcils rehaussent d'une manière charmante la blancheur de son front ! La fleur du cactus n'est pas si vermeille que ses lèvres. Et quand sa bouche s'épanouit, ses dents apparaissent plus chatoyantes que la nacre. Et quelles épaules ! quelles mains ! quelle taille ! Si ce sont des causes de perdition, elles justifient amplement celui qui se laisse perdre par elles.

— Tu te charges d'une rude besogne, me dit le vieillard, si sur chaque chose que tu rencontres tu t'arrêtes à discourir aussi longuement. — En vérité, tu sembles n'être venu au monde que pour admirer. Jusqu'à présent, je te croyais seulement aveugle, maintenant je vois que de plus tu es fou. Tu ne sais donc pas, mon fils, que si les yeux sont faits pour voir, la raison est faite pour juger ? — Si tu continues de juger par tes yeux, dans quelles erreurs ne tomberas-tu pas ?

— Les nuages à l'horizon te représenteront des montagnes. Les montagnes te paraîtront bleues. Tu prendras un chêne colossal pour un arbrisseau. En tout cela tes yeux t'auront trompé, de même qu'ils t'abusent à l'égard de cette femme qui te cause de si vifs transports. — Hier elle s'est couchée fort laide, et sa beauté n'est que l'ouvrage de la matinée. Son premier soin, en s'éveillant, a été de se faire une gorge, un teint, une taille. Avant de mettre sa robe, elle s'est rebâti le corps entier. Tout ce qu'elle montre vient non de la nature, mais de la boutique. Ainsi, sa chevelure ne lui appartient que parce qu'elle l'a achetée :

ses sourcils sont moins noirs que noirs ; si l'on faisait des nez, elle n'aurait plus son nez véritable ; sa bouche, pleine de dents cariées, ressemble à un encrier ; toutes les poudres qu'elle a usées l'ont changée en un sablier ; ses mains sont blanchies et non pas blanches ; enfin, la cire et les pommades sont en si grande quantité sur ses lèvres, qu'on pourrait les allumer comme des bougies. — Oh ! le plaisant spectacle que celui d'une femme qui s'empaquette, se ficelle, se met à la daube, et, renouvelant les prestiges des nécromanciens, sort métamorphosée d'une bouteille ! Si tu lui passais un linge mouillé sur le visage, il te serait ensuite impossible de la reconnaître. Sois sûr que dans le monde il n'y a rien qui subisse autant de préparations que la peau de ce qu'on appelle une jolie femme. Pour la frotter, la polir, la lustrer, il faut plus de pâtes et de cosmétiques qu'une douzaine de robes ne peut user de savon. Et quelle prodigieuse consommation de parfums, d'ambre, de musc, de civette et d'essences de toute espèce. Enfin, je te répète que nos yeux, complètement abusés par les apparences, ignorent en réalité ce qu'est la femme. Embrasse-la, et tu te barbouilleras les lèvres. Serre-lui la taille, et tes doigts rencontreront du crin, de la ouate et du canevas. Qu'elle se mette au lit, elle se dépouillera de la moitié de sa personne en se dépouillant de ses habits. Maintenant, dis-moi quel est son mérite ? »

Tout en parlant ainsi, mon compagnon me fit entrer dans l'enceinte d'un immense théâtre.

Deux énormes fantômes d'une effroyable laideur se tenaient immobiles près de la scène. Tout à coup, ouvrant une bouche semblable à un gouffre, ils crièrent d'une voix de tonnerre :

« Allons, à l'œuvre ! jongleurs, à l'œuvre ! »

Aussitôt une multitude de personnages, hommes et femmes, jeunes et vieux, accoururent de toutes parts. Quand ils furent restés un instant sur le devant de la scène, les deux fantômes les firent passer derrière un rideau formé d'une gaze transparente où scintillaient mille couleurs variées. — Quelle fut ma surprise, lorsqu'en les revoyant très-distinctement à travers cette gaze, je n'en reconnus aucun ! Ils apparaissaient si différents d'eux-mêmes, qu'on aurait cru qu'ils s'étaient évanouis pour faire place à d'autres.

« Que le diable, m'écriai-je, emporte ce rideau qui les défigure de la sorte ! »

A cette exclamation, mon vieux guide me regarda d'un air moqueur, puis se livra à des éclats de rire si immodérés, que ses mâchoires, toutes

dépourvues de dents qu'elles étaient, claquaient l'une contre l'autre comme deux castagnettes entre les doigts d'un danseur aragonais.

Parmi les personnages qui avaient occupé un moment le devant de la scène, une femme, étroitement serrée dans son voile et sa mantille, avait, par son air d'angélique modestie et sa grâce virginale, attiré particulièrement mon attention. Mais à peine fut-elle derrière le rideau, que je la vis jeter bas toute pudeur et provoquer du doigt, de l'œil et de la langue, les plus beaux jeunes gens de l'assemblée.

« Grand Dieu ! balbutiai-je, est-ce bien la même femme que j'aperçois ? »

— Oui, oui, me répondit le vieillard en riant bruyamment, oui, c'est bien la même. Seulement, derrière le rideau, elle ne joue plus la comédie et se montre dans son véritable caractère.

— Est-il bien possible, repris-je, que ce riche banquier, qui tout à l'heure avait l'air si bienfaisant, si généreux, soit le même que ce hideux usurier qui reste impassible devant tous ces malheureux réduits à la misère et au désespoir par ses exactions et ses usures ! Infernal vampire, dans son exécrationnable avidité, il n'épargne ni parents ni amis, et n'abandonne sa proie qu'après s'être engraisé de sa substance et avoir pompé la dernière goutte de son sang.

— Je t'ai déjà dit, me répliqua le vieillard, que derrière le rideau les gens apparaissent tels qu'ils sont réellement.

— Et ce vieux suborneur, continuai-je, qui pousse de pauvres filles au vice et à la débauche, cet artisan de criminelles infamies, je le prenais tout à l'heure pour un vénérable patriarche !

— Maintenant tu sais à quoi t'en tenir sur son compte, me dit le vieillard.

— Mais, repartis-je, cet avocat qui pousse le fils à plaider contre le père, la femme contre le mari, cet avocat qui réchauffe les vieilles querelles, répand l'huile sur le brasier et souffle le feu caché sous la cendre, je viens de le voir feuilletant des livres, interrogeant les lois, donnant des conseils, pesant le bon droit : comment concilier des choses si contraires ?

— Pour la troisième fois, me dit mon compagnon, je te répète que, derrière le rideau, chaque personnage remplit son véritable rôle qui est tout différent de celui qu'il joue par devant. — Regarde ce médecin, il n'y a qu'un instant il faisait croire à son malade que, grâce à ses bons soins et à son dévouement, il ne tarderait pas à recouvrer la santé, et voilà qu'il formule une ordonnance qui

doit prolonger les souffrances de son patient et enfler ses honoraires. — Regarde encore ce maudit intrigant qui, sous les yeux du ministre, étudiait les salamalecs des autres pour en faire de plus serviles. Le flexibilité de son échine surpassait la souplesse du roseau. Ses génuflexions étaient plus profondes que celles du prêtre devant l'autel. A chaque geste du maître, ne courbait-il pas toujours la tête comme sous une bénédiction du pape? A toutes les pauvretés que débitait le maître, n'était-il pas toujours le premier à répondre *Amen*? — Que fait-il derrière le rideau? Il crache sur celui qu'il encensait, il déchire à belles dents celui dont il baisait les bottes, il lui larde les plus cruels brocards, le berne, le maudit, et convertit en injures et en dérisions ses platitudes, ses lâches flatteries, et toutes les fadeurs de ses adulations. — Et ce bellâtre qui tout à l'heure donnait le bras à cet homme marié, puisait dans sa bourse et l'appelait son frère, ne vois-tu pas au travers du rideau qu'il choie encore plus la femme que le mari? Observe de quelle étrange façon il coiffe celui-ci pour lui témoigner sa reconnaissance, et écoute ce qu'il répond à son voisin qui lui représente combien il est indigne d'abuser ainsi de la confiance d'un ami qui lui ouvre sa porte à toute heure : — « Voulez-vous donc, dit-il, que j'aie dans une maison où l'on m'attend le pistolet à la main, et où je n'entrerais qu'au risque d'en sortir par les fenêtres? J'aime mieux n'être pas si sot et un peu moins loyal. » — Tu as remarqué, n'est-ce pas, ce petit homme grassouillet, aux joues flasques, au teint mat, au crâne jaunâtre surmonté d'une houppe, aux yeux de chauve-souris, à l'air important et bouffi? Tu as vu comme il prenait le ton du premier des sept sages pour crier de sa voix de crécelle enrhumée : — « Je n'ai point de vices, moi. Je me tue au travail pour ma femme

qui me ruine, et je me sacrifie pour mes enfants qui sont des ingrats. Je suis victime; mais ma vie est exemplaire. Que les autres agissent autrement, me blâment et me calomnient, peu m'importe. Voilà une façon de faire et de penser à moi. » — Maintenant qu'il est derrière le rideau, que fait ce vertueux personnage? Le voilà caressant une drôlesse qui, après avoir roulé de carrefour en carrefour, d'Europe en Amérique, et d'Amérique dans ses bras, lui vole chaque jour son nom, sa considération, son honneur, son patrimoine, et en retour le gratifie de deux ou trois bâtards dont il a la bonhomie de se croire le père. — En réalité, s'il se ruine, s'il se sacrifie, ce n'est que pour la coquine qui l'a englué et pour les godelureaux qui, à sa barbe, ont procréé la marmaille dont il est empêtré. Fournir la pâtée à cette honteuse nichée, tel est son unique souci. — Qu'un jour sa femme tourne à mal, qu'un jour ses enfants meurent de faim, il ne portera pas la tête moins haut, il ne marchera pas moins satisfait, il ne proclamera pas d'une voix moins aiguë qu'il est bon père, bon époux, qu'il remplit tous ses devoirs, qu'il ne doit rien et qu'on n'a rien à lui réclamer. — Voilà, ô mon fils, la façon de faire et de penser de ce digne homme.

Il est facile de concevoir combien me frappaient d'étonnement les paroles de mon vieux guide et le spectacle de ce qui se passait derrière le rideau.

— Grand Dieu! me dis-je en moi-même, si cette gaze transparente rassure assez les hommes pour qu'ils agissent de la sorte, que ne feraient-ils donc pas sous un voile plus épais!

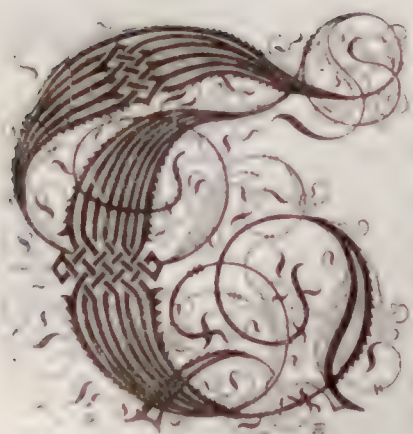
Le vieillard, devinant mes pensées, allait me répondre.... lorsque je m'éveillai.

(La suite à la prochaine livraison.)



SAINT-VINCENT DE PAUL.

Les grands monuments sont, comme les grands hommes, la gloire de leur patrie.



DOUTE la partie de la capitale qui forme aujourd'hui le faubourg ou le quartier Poissonnière, c'est-à-dire le cinquième arrondissement, a été, pendant des siècles, une vaste plaine, accidentée, traversée par des marais. Un seul établissement s'y faisait remarquer : c'était un couvent et une maladrerie ; c'était Saint-Lazare et son clos immense dont quelques parties existent encore. Tous deux sont indiqués sur les plans dressés par ordre de Louis le Jeune. Plus tard, sous les règnes de Philippe-Auguste, de Charles V, de Henri III, de Louis XIII, de Louis XIV, les faubourgs Saint-Denis et Montmartre prennent un développement rapide ; mais l'espace situé entre ces deux grandes voies de communication demeure toujours inhabité. Ce n'est presque qu'au commencement de ce siècle que des maisons y sont construites, que des chemins les entourent et les mettent en communication avec les autres quartiers de Paris. La rue Hauteville fut l'une des plus importantes de ces voies nouvelles, et on se rappelle qu'elle dût à un funeste accident, à l'incendie des magasins des messageries générales, arrivé dans les dernières années de la restauration, de se développer d'une manière aussi prompte que monumentale.

Partant du boulevard Bonne-Nouvelle et suivant une ligne droite, elle vient aboutir au pied de la colline qu'a couvert comme par enchantement le quartier au centre duquel s'élève

aujourd'hui l'église consacrée à Saint-Vincent de Paul.

Il eût été difficile de trouver une position plus heureuse. Le portail du nouveau temple se dessine à l'extrémité d'une rue importante, domine de toute la hauteur de ses tours les habitations qui se pressent déjà autour de lui. Saint-Vincent de Paul remplace, on le sait, une chapelle aussi obscure qu'étroite, construite rue Montholon pour servir de succursale à la paroisse Saint-Laurent.

Peu d'églises seront aussi bien placées que celle-ci pour rappeler et faire bénir la mémoire du bienheureux auquel elle est consacrée. A chaque pas, pour ainsi dire, sur le sol qui la supporte, on retrouve un témoignage, un souvenir des bonnes actions de celui qui la protégera maintenant du haut du céleste séjour. Le pauvre enfant qui naquit dans les Landes, le gardeur de troupeau de Ranquines, celui qui, à force de travaux, d'étude, de charité, de dévouement, parvint aux positions les plus élevées de l'ordre social, — mais toujours dans le but de faire du bien aux pauvres, aux malades, de secourir toutes les infortunes, — l'homme qui fut successivement l'aumônier ordinaire de Marguerite de Valois, l'aumônier général des galères de France, le confesseur de Louis XIII, le président du conseil de conscience d'Anne d'Autriche, Vincent de Paul enfin, curé du village de Clichy, où son nom était révérend, habita longtemps cette partie de la capitale.

En 1652, cédant aux vives instances d'Adrien Lebon, prince de Saint-Lazare, qui lui offrait la direction de sa maison et de ses biens, il vint

commencer dans ce séjour solitaire une mission de charité qu'il sut bientôt agrandir. En entrant dans la maison de Saint-Lazare, il y avait trouvé un assez grand nombre de personnes que leurs parents ou leurs tuteurs y tenaient enfermées par suite de leur conduite déréglée. Ses exhortations ne furent pas perdues pour la majeure partie d'entre elles.

La congrégation de Saint-Lazare, fondée par le saint homme, avait deux occupations principales auxquelles elle ne manqua jamais : la première, c'était de travailler à l'instruction des habitants des campagnes et des petites villes où il n'y avait ni évêché, ni présidial, par l'exercice des missions, sous l'autorité des évêques et avec l'agrément des curés ; la deuxième, de préparer les jeunes ecclésiastiques aux ordinations, par des retraites spirituelles auxquelles étaient aussi admises les personnes laïques de toutes les conditions.

Ce fut dans cette maison de Saint-Lazare, qui date de plus de sept cents ans et dont la destinée a été singulière, — d'abord hôpital, puis prieuré, établissement de missions, reconstruite en 1681 et 1684, dévastée, pillée, incendiée le 14 juillet 1789, prison en 1795 et demeurée prison de nos jours, — que Vincent de Paul mourut, le 27 septembre 1660, à l'âge de quatre-vingts ans.

Dans l'église dépendant de cet établissement, dont on avait fait, depuis la révolution, la succursale de la paroisse Saint-Laurent et que l'on a démolie, en 1825, pour l'agrandissement de la prison, on voyait l'épithaphe de saint Vincent de Paul, dix tableaux dans lesquels on avait rappelé les principales circonstances de sa vie, tableaux dus aux pinceaux de Troy, de Baptiste Ferret, de Galloche, de frère André ; tous ces intéressants témoignages de la piété, de la reconnaissance de nos pères, ainsi que la bibliothèque du couvent, furent détruits le 14 juillet 1789.

La première pierre de l'église actuelle fut posée le 25 août 1824.

La conception des projets, ainsi que la direction des travaux du monument, confiés à l'habile architecte de la Malmaison, de Saint-Cloud et de Fontainebleau, à M. Lepère, qui y associa, dès l'origine, M. Hittorff, son gendre, appartenrent toujours à ces deux architectes. La mort qui a frappé, le 16 juillet 1844, M. Lepère, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, a privé ce vénérable et digne artiste de la satisfaction de voir achevée l'œuvre importante à laquelle il avait donné sa part de soins assidus pendant vingt années d'une longue et honorable existence.

Le nom de M. Lepère se trouve lié, en effet, aux plus brillants souvenirs des derniers temps. Il fit partie de l'expédition d'Égypte : il enrichit de ses dessins le grand ouvrage qui en perpétue la mémoire. Enfin, connu personnellement de Napoléon, il fut chargé, de concert avec M. Gondoin, d'élever la colonne de la place Vendôme. L'un des plus beaux titres de gloire qu'un architecte français pût invoquer.

De la place qui se développe circulairement devant l'église et sur laquelle débouchent plusieurs rues, — place à laquelle on avait d'abord donné le nom de Bossuet, et qui, depuis quatorze ans, s'appelle place Lafayette, — on parvient au pied du temple par une double rampe, où des pentes douces se réunissent à de larges perrons ornés de nombreux et riches candelabres. Cette disposition extérieure, rendue inévitable par la nature du terrain, est heureusement d'un bel effet. Grâce à elle, les voitures peuvent arriver sous le parvis et au bas de l'escalier principal du porche d'entrée, qui compte quinze marches.

La façade, dont l'ordonnance réunit à la fois la légèreté, l'élégance et la solidité, a pu être depuis longtemps appréciée. Elle fut achevée il y a environ huit années.

Elle se compose d'un péristyle surmonté d'un fronton et flanqué de chaque côté d'une tour carrée. Chacune de ces tours, dont les ouvertures sont fermées par des grilles en fonte imitant un riche treillage, forme clocher. Son ensemble est remarquable, et ses lignes se découpent avec bonheur sur le ciel changeant de notre capitale.

Douze colonnes d'ordre ionique soutiennent le fronton, que M. Nanteuil, l'artiste auquel on doit le fronton de l'église Notre-Dame de Lorette et plusieurs morceaux recommandables, est chargé d'orner de la statue de saint Vincent de Paule, accompagnée des statues de la Charité, de la Foi et de plusieurs autres figures. Celles-ci représenteront diverses classes de la société sur lesquelles les paroles et les actions du saint, promoteur de tant de charitables fondations, ont eu une si heureuse et si puissante action.

Au-dessus du fronton, sur les piédestaux de la balustrade qui réunit les deux tours, se dresseront les statues en pierre des quatre évangélistes. MM. Barre, Foyatier, Briant, Valois, sculpteurs éprouvés par des succès et dont les productions ornent depuis longtemps nos palais, nos jardins, nos établissements publics, les terminent en ce moment.

Dans des niches disposées un peu plus bas, se-

ront placées les statues de saint Pierre et de saint Paul, confiées au ciseau de M. Ramey.

Les colonnes qui forment la première ligne du péristyle sont assez espacées pour laisser voir en entier la nouvelle et magnifique décoration que présentera la façade, ainsi que la porte principale, porte curieuse pour ses ornements, ses moulures et les figures que l'on y a représentées.

Un seul essai de peinture religieuse extérieure a été tenté jusqu'à ce jour à Paris ; c'est à Saint-Germain l'Auxerrois. M. Mottez, jeune artiste qui commence sa réputation et sans doute profitera de cette occasion pour l'asseoir d'une manière durable, est chargé d'exécuter des fresques sur les murs du porche : à Saint-Vincent de Paul, M. Jollivet, connu par des travaux honorables, qui a terminé tout récemment les peintures murales de l'église Saint-Ambroise, située dans la rue de ce nom et près la caserne de la rue Popincourt, a mission de commencer la décoration de la façade.

La décision a été prise : elle sera peinte sur de la lave, et la lave couvrira exactement les parties de murailles qui encadrent la porte principale et celles qui font retour à droite et à gauche pour encadrer les portes latérales.

Cette immense peinture, dont le sujet est tout mystique, doit montrer, au centre, la sainte Trinité entourée des évangélistes et des prophètes, — quatre d'un côté, quatre de l'autre : — puis, à la droite des premiers, trois sujets de l'Ancien Testament, et, à la gauche des seconds, trois sujets du Nouveau Testament. Au bas seront disposées des inscriptions empruntées aux livres fondamentaux de notre religion. Parmi les monuments de notre époque, aucun, bien certainement, ne possèdera un si remarquable frontispice, plus grandiose, plus favorable pour disposer à la méditation, au recueillement, avant de franchir le seuil de la maison du Seigneur.

La grande porte est en fonte. Sur le haut est représenté le Christ, ayant à ses côtés les vertus théologiques. Sur les vantaux, sont les douze apôtres, six à droite, six à gauche, tous debout avec les symboles qui les caractérisent. Les modèles, de proportion demi-nature, ont été fournis par M. Farochon. Des têtes sont entourées d'auréoles dorées qui font ressortir les visages avec beaucoup de bonheur. Les ornements, les accessoires qui complètent ce morceau capital ont tous une signification facile à saisir : ce sont des branches de fleurs et de fruits entrelacées. Ils rappellent l'éloquence, les travaux de ceux dont les traits sont

ici représentés et les admirables résultats dont on leur est redevable.

Cette entrée principale ne donne point tout à coup accès dans l'édifice, comme dans la plupart de nos églises anciennes ; elle ouvre sur un vestibule qui l'isole de la nef sans le secours fâcheux et ordinairement indispensable d'un tambour en bois. A droite et à gauche de ce vestibule, sont placés des bénitiers en fonte. Derrière ces bénitiers, de petites portes conduisent aux escaliers de la tribune destinée à recevoir une orgue de grande dimension promis par la ville de Paris.

Au-dessus de cette tribune est une verrière d'un excellent effet. C'est saint Vincent de Paul dans le ciel, entouré d'enfants. Devant lui sont deux femmes sous les traits d'anges ailés, par allusion aux sœurs de charité ; la première a dans une main des chaînes, et, de l'autre, soutient un enfant ; la seconde assiste un malade.

Le service bien entendu de l'église exigeait plusieurs entrées et sorties. L'architecte ne l'a point oublié. A droite et à gauche de l'entrée principale sont deux portes également abritées par le péristyle. A l'extrémité du chevet, on en trouve encore deux autres. Il est impossible que, par suite de ces dispositions, l'ordre ne soit pas toujours parfaitement maintenu, même en supposant une affluence considérable.

Extérieurement, l'église présente l'apparence d'un carré long, avec deux avant-corps formés, du côté de la façade principale, par le portique, et, à la façade postérieure, par la chapelle de la Vierge. De cette façon, — innovation heureuse et sur laquelle on ne saurait trop insister, — l'édifice est complètement isolé, et quoi de plus beau que l'isolement d'un édifice religieux, de quelque style qu'il soit ! Alors on peut juger de la grandeur comparative, de la puissance de ses lignes, de la poésie de ses proportions ! Tout autour circule un trottoir bordé en granit et planté d'arbres. Entre lui et les maisons du voisinage existe toute la largeur d'un véritable boulevard. Derrière, on vient de percevoir une rue appelée *rue du Chevet*, qui offre un utile débouché de ce lieu aux barrières Saint-Denis et Poissonnière.

En entrant dans le temple, l'œil est agréablement frappé de la rectitude et de l'élégance des lignes. Au premier aspect, il vous revient à l'esprit comme un souvenir de la basilique de Saint-Paul, de cette merveille de l'Italie, dont la destruction par un incendie, qui eut lieu juste une année avant le commencement des travaux de Saint-Vincent de Paul, n'a pas encore permis la

modernes ont été exécutées par des ouvriers, fort habiles souvent, mais étrangers à l'art et traduisant, en peinture destinée plutôt à des tasses ou à des assiettes de porcelaine, des cartons composés par des peintres, dominés, de leur côté, par la préoccupation fort naturelle de leurs travaux ordinaires sur toile.

Pour faire une verrière, il ne suffit pas d'avoir du talent comme peintre en porcelaine, il faut encore le goût exquis, la science de l'archéologue. Loin de nous la prétention de vouloir borner l'avenir de la peinture sur verre à la reproduction d'éternels pastiches; nous ne croyons pas impossible qu'un jour le dix-neuvième siècle ait une peinture sur verre qui lui soit propre, tout comme le treizième ou le seizième siècle; mais laissons de côté cette question que nous ne voulons pas traiter en ce moment. De quoi s'agit-il aujourd'hui? On restaure nos vieilles églises; on veut, tout en les sauvant de la destruction dont le temps et l'abandon les menaçaient, les rendre à leur splendeur première, les faire apparaître à nos yeux telles que nos pères ont dû les voir, lorsqu'elles furent livrées à leur pieuse et magnifique dévotion.

Du douzième au seizième siècle, la peinture sur verre a produit des chefs-d'œuvre d'un style si différent, qu'il n'est pas permis à l'homme qui s'est donné la peine d'en examiner seulement les principaux de faire la moindre confusion entre les produits de ces diverses époques. N'est-il pas alors monstrueux de garnir les fenêtres d'une cathédrale de la fin du quinzième siècle de vitraux dont le style aspire évidemment à nous rappeler ceux du treizième, à moins de supposer que ces vitraux, débris de quelque édifice antérieur, ont été précieusement conservés pour orner la nouvelle église? Mais hélas! si vous admettez cette fiction, la simple inspection de ces prétendus chefs-d'œuvre fait bien souvent regretter la peine qu'on a prise.

Il faut donc, à notre avis, étudier avec le plus grand soin les manières des différents siècles, en surprendre, s'il est possible, tout les secrets, et alors tomberont d'eux-mêmes d'inconcevables préjugés; le goût exclusif, par exemple, des douzième et treizième siècles, comme si les vitraux de Saint-Patrice, à Rouen, des cathédrales d'Auch, de Bourges, de Metz, les églises de Pont-Audemer, de Brou, etc., dont les Raphaël, les Jules Romain ne dédaignèrent pas de faire quelques cartons, déparaient nos églises de la fin du gothique et du commencement de la renaissance.

Alors nous n'entendrons plus professer que l'harmonie si incontestable des œuvres de nos pères ne tient qu'à leur ignorance des moyens chimiques employés pour la fabrication du verre et des émaux, et qu'une grande partie de leur mérite réside dans la grossièreté du travail et dans la mauvaise recuisson du verre, en un mot, dans toutes les incorrections de l'œuvre.

Nous ne verrons plus aussi dessiner, sous prétexte d'époque et de style, des figures difformes; car à quelque source que l'on puise en peinture, sculpture et manuscrits du moyen âge, on y trouve avec facilité des chefs-d'œuvre de grâce, de pensée, de mouvement et souvent même de dessin, au milieu des productions les plus négligées.

La verrière qui nous a conduit à ces critiques est-elle sans reproche et répond-elle aux vœux que nous venons de formuler? Sans reproches, non sans doute, et MM. Galimard et de Nozan sont gens de trop de goût et de talent pour s'imaginer avoir fait un chef-d'œuvre à l'abri de toute critique. La médiocrité seule est toujours satisfaite de ses œuvres, aussi le progrès lui est-il inconnu: le véritable artiste, toujours mécontent, retouche sans cesse son œuvre, et chaque pas qu'il fait le mène à la perfection; mais ce que nous louerons sans réserve, c'est la voie dans laquelle ces deux peintres sont entrés, c'est l'étude consciencieuse qu'ils ont faite des vitraux du quinzième siècle, pour décorer une fenêtre d'une église du quinzième siècle; c'est bien ainsi que nous comprenons la restauration d'un vieux monument. En somme, malgré quelques défauts d'exécution, quelques verres trop foncés qui sont placés à côté d'autres beaucoup plus transparents font des taches noires et nuisent à l'harmonie de leur œuvre, nous n'hésitons pas à proclamer que pas une verrière moderne ne nous a causé autant de plaisir. La fenêtre est consacrée à saint Landry, fondateur de l'Hôtel-Dieu et patron de Saint-Germain l'Auxerrois; sa forme écrasée n'a pas permis les grands développements du style légendaire, si heureusement employé à Angers, à Chartres, etc. MM. Galimard et de Nozan se sont bornés à diviser son ornementation en trois scènes. La première retrace sur les trois panneaux inférieurs comment, ainsi que le dit l'inscription du bas, *le corps de monseigneur saint Landry fust porté en terre*. Le corps du saint évêque, porté, suivant l'usage, à visage découvert par des prêtres en chappes, est suivi d'une foule de seigneurs, de grandes dames, de femmes et d'enfants du peuple, dont les phy-

sionomies, d'un style élevé, mais d'une grande vérité, portent bien le cachet de la fin du quinzième siècle. En seconde ligne figure la translation des reliques du saint : *Comment ceulx de Saint-Germain l'Auxerrois translatèrent le corps de monseigneur saint Landry* (1). La châsse est portée par tout ce que la ville a de plus grands seigneurs, de plus illustres personnages ; des évêques précèdent et suivent, accompagnés d'une foule nombreuse ; de jeunes femmes, couvertes de dorures et de bijoux, portent de riches reliquaires ; des enfants effrayés, des guerriers recueillis, ferment la marche. On remarque une heureuse opposition entre cette procession et la précédente. Chacune des trois travées, formées par des meneaux en pierre, est couronnée par un ange soutenant des guirlandes fort heureusement ajustées. Un grand médaillon, représentant saint Landry ouvrant à de pauvres malades l'asile de l'Hôtel-Dieu, forme le centre de l'ogive ; tout à l'entour sont des anges qui célèbrent la gloire de Dieu par leurs chants et les accords mélodieux de leurs instruments.

Quant à l'ordonnance générale, si M. Galimard n'a pas calqué les vieux maîtres, il a su s'inspirer de leur manière. Les figures sont généralement d'un beau et large dessin, les panneaux inférieurs sont surtout d'une inspiration religieuse remarquable ; ils rappellent peut-être la procession du saint sacrement qu'on voit à une fenêtre de l'église de Saint-Ouen à Pont-Audemer ; mais la réminiscence est si heureuse, qu'elle peut soutenir sans désavantage la comparaison avec le chef-d'œuvre qui l'a sans doute inspirée.

(1) On sait que cette translation eut lieu lors de l'invasion des Normands ; les reliques du saint furent portées dans la cité qui devait être si vaillamment défendue par le fameux Eudes, comte de Paris.

Nous ne parlons pas de l'harmonie qui est des plus recherchée, de la supériorité avec laquelle on a su profiter de toutes les ressources matérielles du verre ; mais ce que nous ne saurions d'autant plus louer que les vitraux modernes nous y ont moins accoutumé, c'est le faire général, la touche dans laquelle on retrouve autant de facilité que dans le carton. Les têtes, les draperies, les accessoires sont rendus comme on l'exécuterait sur toile. Ce n'est pas ce travail minutieux et pointillé qui disparaît une fois en place ; ce n'est pas non plus le pastiche de quelque vieille verrière oubliée dans un village, c'est le travail d'un peintre maître de son art.

Quant à cet aspect éclatant que toute fenêtre neuve doit nécessairement avoir, comme il n'est pas ici l'effet de la discordance de tons criards placés les uns à côté des autres, ou de masses de couleurs maladroitement disposées ou trop inégalement répandues pour faire une mosaïque harmonieuse, but principal des vitraux, nous répondrons aux critiques impatientes qu'il faut attendre que bientôt la poussière et la crasse viendront donner à la verrière moderne cette profondeur de tons et cet air respectable que ses sœurs aînées ont acquis pendant quatre siècles d'existence.

Nous considérons donc l'arrivée de l'œuvre de M. Louis de Nozan comme fort heureuse, à une époque où il s'agit de travaux considérables à demander aux peintres verriers. Les artistes de talent se plient avec tant de peine aux exigences de la partie matérielle de ce genre de peinture si difficile et si minutieux, qu'il faut nous féliciter de voir s'augmenter le nombre de ceux qui s'y adonnent, car les fabricants et entrepreneurs ne manqueront jamais, et certes ce n'est pas d'eux que nous viendra la lumière.

DE LA D....





SINITE VENIRE AD ME PARVULOS.

Laissez venir à moi tous ces petits enfants
Qui, dans nos prés verdis, gazouillants et piaffants,
S'ébattent ; fleurs d'hier, au monde à peine écloses,
Anges aux blonds cheveux frisés en boucles d'or,
Dont le lait maternel blanchit et mouille encor
Les douces lèvres roses.

Laissez venir à moi ces bien-aimés du ciel,
Dont le premier calice est vide de tout fiel
Et pour qui nos sentiers n'ont pas même une épine !
L'eau des clairs ruisselets lèche leurs pieds bénis,
L'air exhale autour d'eux ses parfums réunis
De lys et d'aubépine.

Dans leur chaste regard, miroir limpide et pur,
La nuée en planant reflète son azur.
Leur voix, folle de bruit, chanson d'une âme heureuse
Que l'oreille recueille avec ravissement,
Vous met du vague au cœur comme un roucoulement
De palombe amoureuse.

Oh ! rien qu'à contempler au soleil des beaux jours
Les groupes radieux formés par ces amours,
Ces tyrans adorés, — dont un simple sourire
Versant des flots de joie au sein de la maison,
Subjugué sans efforts la plus froide raison
A leur charmant empire ; —

Rien qu'au son des grelots qu'ils agitent sur nous
L'âme s'ouvre à l'espoir d'un avenir si doux !
Le souci meurt loin d'elle ;

La douleur n'ose pas braver ces défenseurs
Et, comme un noir vautour traqué par les chasseurs
S'envole à tire d'aile

FRANZ DE LIESHART

PEINTRES ANGLAIS



FUSELI.

EMILE FERRIN



Ang. L. L. L.

Ang. L. L. L.

Motivus

ROUSSEAU



Rain, Steam, and Great Railway Bridge
J.M.W. Turner, 1844

DISCOURS

DE FUSELI

SUR LA PEINTURE.

TROISIÈME DISCOURS. — DE L'INVENTION.

V.



C'EST avec cet esprit, mais bien mieux employé, que *Raphaël* a personnifié le dialogue, a donné du mouvement aux lèvres du *Soliloque*, a détendu ou ridé les traits et disposé les membres et l'attitude de la méditation, dans les tableaux du Parnasse et de l'école d'Athènes, qui font partie de cet immense drame allégorique qui remplit les appartements et forme l'ornement le plus précieux du Vatican. Monument immortel de la noble ambition, de la protection illimitée et du goût épuré de Jules II et de Léon X, cette collection représente l'origine, la marche, l'extension et enfin le triomphe de l'empire de l'Église, ou le gouvernement ecclésiastique. Dans le premier tableau, dont le sujet est le Parnasse, la poésie, remontant à son origine et à ses premiers devoirs, héraut et interprète de la cause première, avec sa langue universelle, toute en image, qui parle aux sens, réunit les hommes dispersés et sauvages en corps sociaux et religieux. Ce qui ne frappait que les yeux, ce qui ne formait que l'objet des désirs des cœurs, devient graduellement l'ouvrage de la rai-

son, dans les caractères de l'école d'Athènes, par les recherches de la philosophie, qui nous conduit de la connaissance du corps à celle de l'âme, de l'harmonie corporelle à la justesse morale et des devoirs de la société à nos devoirs envers Dieu et à l'espoir de l'immortalité. Ici commence la révélation, dans son sens le plus rigoureux, et de simples conjectures deviennent des réalités glorieuses. Dans la composition, qui a pour objet la dispute sur le sacrement, le Sauveur, après son ascension, assis sur son trône, reconnu fils de Dieu et homme, environné de ses types, les prophètes, les patriarches, les apôtres, les habitants des cieux, institue les mystères et initie à son sacrement les chefs et les prêtres de l'Église militante, qui, en présence de leur maître et du synode céleste, discutent, expliquent et proposent sa doctrine. Le miracle de l'hostie ensanglantée nous apprend que les mystères sacrés dissipent tous les doutes et convertissent toutes les hérésies. La délivrance de *saint Pierre*, le châtement d'*Héliodore*, la déroute d'*Attila*, la captivité des Sarrasins, prouvent que, sans bras et par la puissance du ciel même, il délivre ses confesseurs et défait ses ennemis. L'extinction de l'incendie de *Borgo* annonce que la nature entière est soumise à sa puissance, et que les éléments obéissent à ses

ordres. Enfin, pour hâter ses derniers triomphes, son union avec l'État est exprimée par la vision de *Constantin*, par la fuite de *Maxence*, et établie par le baptême de la maison impériale, qui se soumet à recevoir sa couronne aux pieds du souverain pontife.

Voilà le trait abrégé de cette suite de sujets peints ou dessinés par *Raphaël*, dans les salles consacrées à son nom. C'est là que l'on voit le fond de son talent en conception poétique et en exécution, chaque période de son style, son affranchissement des chaînes étroites de *Pierre Perugin* et ses choix divers de formes caractéristiques, jusqu'à la grandeur héroïque de son dessin. C'est là qu'on est frappé de ce ton de maître, dans la peinture à fresque, véritable instrument de l'histoire, qui, dans sa pureté argentine, réunit la chaleur du *Titien* et les teintes du *Corrége*. La supériorité du génie y brille de toutes parts, mais plus ou moins frappante avec plus ou moins de bonheur, selon que le sujet a été plus ou moins susceptible d'être traité dogmatiquement : depuis l'enthousiasme modéré du tableau du Parnasse et les traits tranquilles et animés de la méditation, dans l'école d'Athènes, jusqu'au dessin sévère de la controverse dramatique, dans la discussion sur le sacrement, et à l'expression du zèle ardent ou de la conviction religieuse, dans la messe de *Bolsène*. Ce n'est pas le miracle, comme nous l'avons observé, ce sont les craintes et les terreurs de l'humanité, qui s'emparent de nous et nous frappent, dans l'*Incendie del Borgo*. Si, dans l'*Héliodore*, la sublimité de la vision maintient l'égalité entre nos affections et notre surprise, nous suivons, dans leur vengeance, les rapides ministres de la Grâce, moins pour garantir le temple des attentats du sacrilège qu'entraînés par les Grâces effrayées, par l'innocence faible et par la beauté sans défense des femmes et des enfants, qui font partie de la scène. C'est ainsi que nous oublions la vision du *Labarum*, les Anges et *Constantin*, pour suivre *Maxence* dans les flots, ou pour partager la douleur d'un père qui vient de reconnaître son fils dans l'ennemi qu'il a tué.

Je n'examinerai pas maintenant jusqu'à quel point, dans quelques-unes des compositions de ce grand ouvrage, dont nous venons de nous occuper, *Raphaël* a pu convenablement employer le portrait, quoique traité de la manière la plus noble et la plus élevée. La partie allégorique de l'ouvrage peut en rendre raison ; mais en l'admettant dans ses compositions historiques, il a imprimé à cette branche de la peinture ses traits

essentiels, son caractère, et lui a assigné le rang qu'il doit occuper dans l'art.

Ennobli par le caractère, le portrait s'élève à la dignité dramatique ; sans caractère, il n'est plus qu'une simple adresse mécanique et le jouet d'une mode inconstante. Le portrait, dans l'art, est à la peinture historique ce que la physionomie est à la pathologie, dans la science. La pathologie fait connaître le caractère et les qualités de l'être que la physionomie examine dans sa constitution et dans l'état de repos. *Bembo*, *Bramante*, *Dante*, *Gonzague*, *Savonarole*, *Raphael* lui-même, peuvent être considérés sous l'aspect inférieur de simples ornements caractéristiques ; mais *Jules II*, donnant de l'authenticité au miracle de la messe de *Bolsène*, ou, placé dans le temple, plutôt pour autoriser la punition du spoliateur que pour en être le témoin ; *Léon*, au milieu de son cortège, regardant *Attila* d'un air calme ou prononçant, du haut de son trône, sur le sort des Sarrasins captifs, nous annoncent, par leur seule présence, qu'ils sont les héros du drame, que l'action a été imaginée pour eux seuls, et qu'elle n'a été composée que pour mettre leur caractère dans un jour convenable. Car, comme dans l'épopée l'action et les agents sont subordonnés à la morale du poème, et comme dans l'histoire ils ne sont que les organes du fait, de même, dans le drame, le fait et la morale sont subordonnés à l'agent, à son caractère, à ses passions ; ce qui est fin, pour l'histoire et pour l'épopée, n'est que moyen dans le drame.

C'est conformément à ces principes que *Raphaël* a traité le conte délicieux de *l'Amour et de Psyché*. L'allégorie d'*Apulée* est devenue un drame sous la main de *Raphaël*. Il faut cependant convenir que, malgré tous les charmes de la gradation scénique et de ses tableaux lyriques, ses caractères, choisis avec autant de goût qu'ils sont différenciés avec finesse, représentent moins les obstacles qui écartent l'amour de son but réel, et son triomphe sur les desirs sensuels, et l'inclination naturelle de son sexe, que l'histoire voluptueuse de sa passion. La faible lueur de la morale se perd dans l'éclat que répand sur notre imagination cette suite enchanteresse de caresses voluptueuses et d'amoureuses folies.

Mais le talent de *Raphaël* pour l'invention se développe principalement dans les sujets où le drame, sans le secours de l'épopée et des fictions allégoriques, n'est fondé que sur l'histoire et, par le caractère et les passions, ennoblit, renforce et fixe le moment qui va produire un événement

réel. Le chef-d'œuvre de perfection, dans ce genre, c'est cette suite de dessins coloriés que l'on appelle vulgairement les cartons, que vous connaissez tous, et dont nous avons le bonheur de posséder une partie. La collection complète, telle qu'elle existait autrefois ou qu'elle existe maintenant dans les copies en tapisserie que l'on expose, tous les ans, à la colonnade du Vatican, représentait, en treize compositions, l'origine, la confirmation, l'économie et les progrès de la religion chrétienne. Sous quelque aspect que vous considériez leur invention, comme parties d'un tout, l'une relativement à l'autre, ou comme parties indépendantes l'une de l'autre et formant autant de sujets particuliers, vous indiquerez difficilement une beauté dont les cartons n'offrent le modèle, ou un mystère dont ils ne donnent l'explication. Ils frappent également par la clarté de l'action et par la fécondité du moment. La *Mort d'Ananias*, le *Sacrifice à Lystre* et *Paul dans l'Aréopage*, nous mettront en état de fixer nos idées sur le reste.

A la première vue, et avant de connaître les particularités du sujet du carton d'*Ananias*, nous prenons déjà part à l'action. La disposition est amphithéâtrale : le lieu de la scène est une salle spacieuse, le nœud de l'action est au centre, les ailes l'accompagnent, l'éclairent et le lient avec tout ce qui l'environne. La figure apoplectique qui est devant nous est évidemment la victime du pouvoir surnaturel qui inspire les personnages apostoliques, lesquels, sur une plate-forme élevée, d'une voix trainante et avec leurs bras menaçants, annoncent et exécutent le jugement de Dieu. La terreur qu'inspire un événement aussi soudain est parfaitement exprimée dans les traits des personnages jeunes et de moyen âge qui sont de l'un et de l'autre côté du mort. Cette terreur est du moment, parce que la cause en est encore prochaine ; mais elle n'est pas de nature à altérer la majesté de cette scène divine, ni à donner aux assistants le caractère d'une attention dévotieuse. Ce qui précède et ce qui suit est également contenu, compris, dans l'occupation et dans la figure d'une femme, que nous pouvons supposer être *Saphira*, femme et complice d'*Ananias* et dévouée au sort de son mari : elle entre en comptant attentivement de l'argent et s'approche du centre fatal. Dans cette composition, d'à peu près trente figures, il n'y en a pas une seule que l'on puisse regarder comme une figure de remplissage ou de simple arrangement pittoresque ; elles sont liées l'une à l'autre et toutes au centre par une même

chaîne ; toutes agissent, toutes ont une place pour agir, et le repos et le mouvement sont dans un juste équilibre. *Poussin*, dans la *Mort de Saphira*, a imité le moment, mais il a entièrement oublié la majesté imposante qu'il devait donner à l'expression du miracle, en substituant à l'appartement spacieux, noble, et à l'assemblée religieuse, choisis par *Raphaël*, les dehors d'un portique et quelques spectateurs fortuits ; et *Pierre*, en prononçant la mort, semble aussi surpris de l'effet des paroles qui sont sorties de sa bouche que le sont les spectateurs ou cet apôtre novice qui est à côté de lui, et dont je pense que l'auteur n'a pas voulu faire un *Saint Jean*.

Dans le carton du *Sacrifice à Lystre*, il a choisi le moment de la cérémonie relative à l'apothéose de *Paul* et de *Barnabé* : il en exprime le motif et met sous les yeux le contre-temps qui la suspend. Le grand prêtre, sur le point de frapper le taureau, est arrêté dans son action par celle d'un jeune homme qui regarde *Paul* déchirant ses vêtements, en horreur de la cérémonie idolâtre que son miracle a provoquée. Le miracle même est représenté par la figure caractéristique d'un convalescent, de l'homme qui se précipite, les yeux fixés vers l'apôtre et les mains jointes en signe d'adoration ; il est d'ailleurs confirmé par un personnage grave et important, levant la portion de vêtement qui couvre la cuisse de l'homme guéri et atteste, par cette action, que c'est le même homme qui marchait précédemment avec ces béquilles, désormais inutiles, qui sont jetées sur le pavé devant lui.

Traduit de l'anglais par L. MÉRIMÉE.

(La suite à une prochaine livraison.)



LES

VISIONS DE QUEVEDO.

V.

TROISIÈME VISION.

LA MORT.



DE 15 mars de l'an de grâce 1622, quatre alguazils vinrent me prendre chez moi et me conduisirent dans la prison de la Torre. — Un long interrogatoire que me fit subir le senor don Torribio de Robledo me dévoila que la monarchie espagnole avait failli être ébranlée jusque dans ses fondements par quelques vers, où j'avais eu la criminelle audace de m'attaquer au très-puissant comte-duc d'Olivarez et à sa toute-puissante amie dona Ramira de Paredes. — Don Torribio me laissa deviner que mon cou pourrait bien payer ma témérité.

S'il est flatteur pour un poète de s'entendre dire que ses rimes ont mis un royaume en danger de crouler, il est peu réjouissant pour lui d'apprendre en même temps qu'elles mettent sa tête en péril de tomber.

Toutefois, je ne fis d'abord que rire des menaces de don Torribio; mais, quand il m'eut

quitté, les choses changèrent subitement de face.

— Que ne peut la colère du premier ministre de Sa Majesté catholique, que ne peut surtout la rancune d'une femme? me dis-je en considérant les épaisses murailles de mon humide et ténébreuse cellule. — Hier j'étais un homme heureux; aujourd'hui me voilà dans une horrible tanière; demain peut-être ne sortirai-je d'ici que pour être livré au bourreau! — Faut-il donc envoyer un éternel adieu à la liberté, à l'amitié, à l'amour, à la vie! Faut-il donc déjà mourir, ô mon Dieu!

Pour me distraire de ces funèbres idées, je m'approchai de ma fenêtre; mais à travers les barreaux de fer, je ne pus apercevoir que le cimetière de la prison. — Une fosse était ouverte; trois sbires, accompagnés du geôlier, s'apprêtaient à y déposer le cadavre d'un condamné!

Je me rejetai vivement en arrière.

Accoutumé dès mon enfance à demander des consolations à la Bible, je courus vers ce divin livre (le seul qu'on m'eût laissé); je l'ouvris au hasard, et je lus :

Périssent la journée où je fus enfanté
Et la nuit où l'on dit : « Un homme vient de naître ! »

Dans l'abîme des temps que ce jour sans clarté
S'engloutisse, et que Dieu ne puisse le connaître !
J'appelle sur ce jour les ombres de la mort,
Les malédictions, toutes les amertumes ;
Qu'il soit enveloppé des plus épaisses brumes ;
Que cette affreuse nuit soit livrée à l'effort
De ces noirs tourbillons par lesquels tout succombe,
Qui font le sol poudreux et de débris jonchés ;
Que du nombre des jours ce jour soit arraché !
Nuit seule entre les nuits, je te voue à la tombe !

Consterné, je fermai brusquement le livre ;
puis, convaincu qu'une lueur d'espérance allait
s'offrir à mes yeux, je le rouvris. — Hélas ! ce
ne fut que pour rencontrer ces paroles de Job :

L'homme issu de la femme est plein de maux sans nombre.
Il naît ; mais on apprend bientôt qu'il a péri.
Comme une fleur éclos, et comme elle flétri,
Il ne demeure point ; il passe comme une ombre.

— Eh quoi ! m'écriai-je, la mort, toujours la
mort, partout la mort !

Et je me jetai sur le grabat de mon cachot en
suppliant le sommeil de chasser les pensées qui
me torturaient l'esprit. — La fatigue m'endormit
en effet ; mais à peine mes paupières se furent-
elles fermées, qu'un étrange spectacle se déroula
devant moi.

Je vis d'abord défiler une longue procession de
médecins montés sur des mules, qui, avec leurs
housses noires, ressemblaient à des catafalques
ambulants. Le pas inégal de ces animaux, tantôt
lent, tantôt précipité, cahotait si rudement les
dignes docteurs, que l'on était tenté de les pren-
dre pour des scieurs de long occupés à débiter
une poutre. Leurs yeux étaient tout plissés et
ridés à force de s'être refrognés en examinant les
bassins et les chaises percées des malades. Leurs
joues et leurs mentons étaient couverts d'un crin
sale et hérissé au milieu duquel il était difficile de
découvrir leurs bouches, si grandes qu'elles fus-
sent. Leurs vêtements, d'une couleur funèbre,
exhalaient une odeur de cimetière. La plupart
portaient au doigt une bague ornée d'une pierre
d'une telle grosseur, qu'ils ne pouvaient tâter le
pouls à un malade sans que celui-ci ne crût voir
une dalle tumulaire. — Ils étaient suivis d'une
multitude d'apothicaires portant des spatules, des
mortiers, des suppositoires, des seringues, des
pots, des boîtes, des fioles et des bouteilles de
toutes formes et de toutes dimensions, contenant
moins de remèdes que de poisons. — On a dit sou-
vent avec raison que quand la Mort se met à
chanter, elle se fait accompagner d'abord par
l'apothicaire, puis par le médecin, et finalement
par le curé. — Ces apothicaires sont vraiment

des gens bien redoutables. Leur boutique est un
arsenal où les médecins puisent les armes les plus
meurtrières. Pas un instrument de leur métier
qui, par son nom ou par sa forme, n'offre quel-
que analogie avec un instrument de guerre ou de
destruction. Leurs mortiers rappellent les pièces
d'artillerie qui servent à lancer les bombes. Leurs
boîtes à onguent rappellent les boîtes à feu ; les
canons de leurs seringues, les canons des fusils
et des pistolets ; leurs poudres de tout genre, la
poudre à tirer, et leurs pilules, les balles et les
boulets. — Sur leurs bannières brillaient une
foule de mots barbares, tels que Rupti, Talmus,
Opeponach, Leon Tipelatum, Tregoricarum, Pos-
tamegotum, Senipugino, Diacatolicon, Petros
Chinum, Scilia, Rapa.

Qui sera curieux de rechercher ce que signifie
cet épouvantable jargon que l'on prendrait pour
une invocation aux démons, trouvera qu'il ne
s'agit là dedans que de carottes, de raves, de na-
vets, de chervis, de persil et d'autres plantes et
racines potagères à l'usage des cuisinières. Si mes-
sieurs les apothicaires habillent ces innocents lé-
gumes de noms aussi étranges, c'est qu'ils sa-
vent qu'ils ne verraient jamais l'argent des
malades si ceux-ci connaissaient ce qu'ils achè-
tent. Leurs recettes et leurs médicaments sont si
effroyables et si odieux, que souvent les maladies
s'enfuient de la peur qu'elles en ont. Quel mal,
si enraciné qu'il soit, ne délogera lorsqu'on lui
présentera un emplâtre composé de chair humaine
desséchée qu'ils appellent *momie*, pour diminuer
l'horreur et le dégoût qu'on en aurait ? Quelle
douleur ne décampera pour éviter l'onguent de
Guy Serven, qui, dix fois sur une, fait enfler
comme un bahut la jambe ou la cuisse sur la-
quelle on l'applique ?

Quand je vis les apothicaires mêlés aux méde-
cins, je reconnus combien est faux le proverbe
qui, pour reléguer les premiers au-dessous des
derniers, dit : « Entre le poulx et l'anus, grande
est la distance. » — Rien de moins vrai, je le
répète ; car les médecins, pour s'instruire de ce
qu'ils ignorent, vont immédiatement du poulx à
la chaise percée, suivant les injonctions de leur
maître Galien, qui les adresse à cet oracle dont
l'haleine est si infecte, qu'elle mettrait en dé-
route une légion de diables. O les maudits inqui-
siteurs de maladies imaginaires ! Sans raison,
sans vergogne et sans conscience, ils nous em-
poisonnent, nous torturent, nous saignent à blanc
et nous expédient dans l'autre monde.

Après eux venaient les chirurgiens armés de

pinces, de tenailles, de sondes, de ciseaux, de rasoirs, de scies, de limes et de bistouris. De leurs rangs partait une voix meurtrière qui hurlait : « Coupe! découpe! tranchel! arrache! ouvre! scie! dépèce! pique! brûle! décharne!!! » Ces cris me causèrent une telle épouvante, que je crus que mes os, pour se cacher, allaient se servir d'étui les uns aux autres.

Derrière ces bourreaux de l'espèce humaine marchait une bande de gens à mine si patibulaire, que le brave le plus éprouvé aurait redouté de les rencontrer le soir au coin d'un bois. Heureusement, aux longs et nombreux chapelets de molaires, d'incisives et de canines dont leurs poitrines étaient chamarrées, je reconnus que je n'avais affaire qu'à des arracheurs de dents. Je me rassurai donc un peu, bien que ces infâmes, en nous démeublant les machoires, ne tendent qu'à avancer notre vieillesse et à nous faire mourir de faim. Une dent, fût-elle de l'émail le plus pur, fût-elle enchâssée dans la bouche vermeille de la plus fraîche jeune fille, ne leur inspire que le désir de l'extraire de son alvéole et de l'ajouter à leur hideux chapelet. Pour arriver à cet exécrationnable but, il n'y a sortes d'accusations mensongères qu'ils n'inventent et ne dirigent contre elle. Aussi quelle profonde horreur n'ai-je pas toujours ressentie à leur voir manœuvrer une dent avec leurs pinces et leurs davières comme un clou avec des tenailles. — Qu'ils réclament notre argent pour nous remettre une dent, je le conçois; mais que, pour l'extirper, ils nous arrachent nos écus, cela m'irrite et m'indigne plus que je ne saurais l'exprimer.

Loin, bien loin derrière cette abominable racaille, s'avancait une multitude d'hommes et de femmes de tout âge et de toutes conditions; grands seigneurs et grandes dames, bourgeois et bourgeoises, gens de plume et gens d'épée, étudiants, ouvriers et grisettes formant un groupe autour duquel rôdaient des geôliers, des argousins et des bourreaux. — Par une singularité inexplicable, tous ces personnages de classes si distinctes, pauvres et riches, jeunes et vieux, avaient entre eux des points frappants de ressemblance. Tous, sans aucune exception, affectaient un air distrait; mais en les examinant attentivement, on ne tardait pas à découvrir que rien de ce qui se passait autour d'eux n'échappait aux regards furtifs qu'ils jetaient continuellement de tous côtés, sans tourner la tête et presque sans lever la paupière. Tous, même en riant et en plaisantant, avaient quelque chose de contraint et de

forcé, qui, de prime-saut, inspirait une vive répulsion. Enfin, leur physionomie prenait parfois un caractère où la ruse, la bassesse, la cruauté et la lâcheté s'alliaient d'une manière si ignoble, que l'on se sentait aussitôt le cœur soulevé d'un invincible dégoût.

— Il faut, m'écriai-je, que ces gens-là soient de bien insignes misérables pour n'être pas dignes de marcher sur le même rang que les arracheurs de dents, et surtout pour que ceux-ci fuient devant eux comme devant la peste!

— Tu ne te trompes pas, me répondit une voix souterraine. Les reptiles sont moins venimeux, le crime est moins criminel, l'infamie est moins infâme que cette engeance exécrationnable. En un mot, ce sont des mouchards!

A cette révélation, saisi d'horreur et d'épouvante, j'allais m'enfuir à toutes jambes, lorsque je vis se diriger de mon côté une femme d'un aspect si étrange, que je me décidai à rester pour l'examiner.

Elle avait la taille d'une finesse extrême, tenant un œil fermé et l'autre ouvert, et paraissait jeune d'un côté et vieille de l'autre.

Elle était vêtue d'une robe couverte de broderies représentant des couronnes et des bonnets de laine, des sceptres et des balais, des épées et des goupillons. De ses épaules descendait un manteau de toutes couleurs composé d'une multitude de morceaux de soie, de bure, de velours, de toile et de fourrures. Des paillettes d'or et de plomb, des diamants, des coquilles, des perles fines et des verroteries grossières ajoutaient encore à la singularité de cet accoutrement.

Un de ses pieds était chaussé d'un brodequin de satin et l'autre d'un sabot.

Elle marchait d'un pas irrégulier, tantôt lent, tantôt précipité.

Parfois elle semblait être à une distance énorme de vous, puis soudain on la voyait tout près de soi.

Ainsi, au moment où je la croyais encore bien loin de moi, elle se trouva à mes côtés.

Je demeurai tel qu'un homme à qui l'on présente un hiéroglyphe à expliquer. Je ne pouvais comprendre ce que signifiait ce bizarre amalgame des choses les plus disparates. Toutefois je ne me laissai point effrayer. Je ne pus même m'empêcher de rire; car, à tout prendre, rien n'était si plaisant ni si grotesque.

Enfin je me décidai à rompre le silence et à demander à cette étrange femme qui elle était.

— Je suis la Mort! me répondit-elle.

— La Mort ! balbutiai-je avec terreur et en respirant à peine. La Mort ! et qui venez-vous chercher ici ?

— Toi-même, me répliqua-t-elle.

— Jésus ! mon Dieu ! m'écriai-je, moi ! moi ! Je vais donc mourir ?

— Pas encore, reprit-elle ; tranquillise-toi. Maintenant il s'agit seulement de faire en ma compagnie une petite excursion dans mon royaume. Les morts ont si souvent visité les vivants, qu'il est bien juste qu'un vivant leur rende une fois la pareille. Tu sais qu'il faut que l'on m'obéisse sans souffler mot. Sus donc, et en route !

— Permettez-moi au moins de prendre un costume décent, lui dis-je tout palpitant de peur.

— Inutile, me répondit-elle. Viens sans chemise, si bon te semble. Je ne suis point bégueule. Moins tu seras vêtu, plus lestement tu marcheras.

Sans plus répliquer, je la suivis donc.

Vous décrire le chemin que nous parcourûmes, me serait impossible, car l'effroi avait presque entièrement paralysé mes sens.

Quand je fus un peu remis de mon trouble, je me hasardai à dire à ma compagne :

Mais peut-être vous jouez-vous de moi ? peut-être n'êtes-vous point la Mort ? Rien en vous ne ressemble aux portraits que j'ai vus d'elle, puisqu'on la représente toujours comme un squelette décharné.

— Tes peintres sont des sots et des ignorants, me répondit-elle. Un squelette n'est point la Mort : ce n'est que le reste d'un vivant. Un squelette n'est que la charpente d'un corps. Que vous êtes loin de connaître la Mort, vous autres hommes ! — Votre Mort n'est autre que vous-mêmes. Elle a la face de chacun de vous. Tout en vous est la Mort. Votre crâne est la mort de même que votre chair est la mort. — Ce que vous appelez mourir est achever de mourir. — Ce que vous appelez naître est commencer à mourir. — Ce que vous appelez vivre est mourir en vivant. — Votre squelette, je le répète, est ce que la Mort laisse de vous. Si vous compreniez bien cela, vous auriez tous les jours en vous-mêmes un miroir de la Mort, et vous verriez qu'il y a autant de morts que de personnes. — Vous verriez alors qu'au lieu d'attendre la Mort, vous êtes perpétuellement en sa compagnie. Il n'y a de Mort pour vous que sous la forme d'un squelette armé d'une faux. J'en rirai longtemps ! Mais sachez donc, pauvres imbéciles, que vous êtes

ossements, carcasse et squelette autant qu'il est possible de l'imaginer.

Enhardi par le ton cordial avec lequel ma compagne me parlait, je lui dis :

— Puisque vous êtes la Mort, apprenez-moi, je vous prie, pourquoi les médecins, les chirurgiens, les apothicaires et non les maladies forment votre cortège ?

— C'est que les maladies, me répondit-elle, font seulement souffrir les hommes, tandis que les médecins me les tuent net. Aussi, quand on te demandera de quoi est mort un tel, ne devras-tu jamais répondre : « Il est mort d'une fièvre maligne, d'une pleurésie, d'une blessure, d'apoplexie ou de la peste ; » mais bien : « Il est mort de la main de tel médecin, de tel chirurgien, de tel apothicaire.

— Si ces gens-là, repris-je, vous servent avec tant de zèle et de dévouement, qu'ils contribuent plus que les maladies elles-mêmes à peupler votre empire, pourquoi marchent-ils moins près de vous que ces mouchards qui, évidemment, vous rendent de bien plus rares services ?

— Ignorest-tu donc, s'écria la Mort, que la langue du mouchard est mille fois plus meurtrière que les ordonnances du médecin, les drogues de l'apothicaire et le scalpel du chirurgien ? Que d'hommes, en dépit de la médecine et de la pharmacie, auraient vécu de longues années, si, à leur début dans la vie, ils ne fussent tombés foudroyés par le souffle empoisonné de quelques mouchards ! Va, crois-moi, ils sont bien dignes de la place d'honneur qu'ils occupent près de moi ; car je n'ai pas de meilleurs serviteurs.

Tout en discourant ainsi, nous arrivâmes à la porte d'une immense caverne. La Mort y entra sans sonner, comme si c'eût été sa propre maison. Quant à moi, confiant en sa protection, je la suivis résolument.

(La fin à la prochaine livraison.)

SAINT-VINCENT DE PAUL.

II.



DE la partie de la nef qui est plus particulièrement consacrée aux fidèles, on parvient au chœur par trois marches. A quelque distance on en monte sept autres pour arriver au maître-autel, dont la position est admirable.

Son ensemble, composé d'un riche soubassement supportant des colonnes et des pilastres, surmonté d'un arc couronné de frontons et accompagné d'anges dans l'action de prier, offre l'aspect d'un arc de triomphe.

Le dessous de cet arc étant destiné à recevoir un groupe en marbre représentant la Vierge et saint Jean au pied de la croix sur laquelle Jésus-Christ a accompli sa divine mission, l'idée a été d'exprimer emblématiquement que le calvaire étant le lieu où le Fils de Dieu a triomphé, l'arc triomphal doit être le monument le plus digne de s'y élever et d'y consacrer la gloire du Rédempteur.

Ce véritable monument dans le monument principal se dessine majestueusement sous un arc à plein cintre, derrière lequel apparaît la chapelle de la Vierge et une voûte en forme d'hémicycle, qui sera couverte aussi de riches peintures sur fond d'or représentant l'apothéose du saint fondateur de l'hospice des enfants trouvés.

Au-dessous de la retombée du plafond de la nef et au-dessous de la partie du plein cintre qui la termine, on voit une riche frise peinte, où sont répétés, dans une suite de médaillons, les portraits de saint Pierre accompagné des douze premiers papes, et d'un choix de saints et illustres évêques français et étrangers. Plus bas, et dominant le maître-autel, deux anges aux ailes déployées soutiennent une table sur laquelle on lit ces mots consacrés : *Gloria in excelsis Deo*.

En examinant le temple en détail, ce que l'on remarque avec plaisir, c'est le soin avec lequel toutes choses ont été préparées, méditées, achevées; c'est cette préoccupation perpétuelle de

l'architecte, désireux de ne rien faire qui ne se rapporte à une idée première grande et religieuse. Ornaments, symboles, cette multitude de riens qui entrent dans la décoration d'un grand édifice, ont tous ici un caractère particulier, sérieux, qui atteste le soin avec lequel le plan général a été tracé.

Ce soin se retrouve encore dans une foule de dispositions secondaires. Ainsi, les sacristies et leurs dépendances sont parfaitement isolées, et cependant on communique avec elles de toutes les parties du chœur et du sanctuaire; on a pensé aux émotions saisissantes des jours de fêtes religieuses, surtout aux premières communions, et, de chaque côté du chœur, sans déranger l'ordonnance de la cérémonie, sans désordre et sans trouble, une stalle s'ouvrira pour donner passage à une jeune vierge troublée ou évanouie; des deux sacristies on se rend directement dans les chapelles sans que le prêtre soit obligé de traverser la foule des fidèles. Enfin, à chaque instant, à chaque pas, on reçoit la preuve qu'une haute intelligence a présidé à la distribution de toutes les parties de l'œuvre, en profitant avec adresse de toutes les ressources que l'industrie et les arts offrent aujourd'hui à un architecte.

Le chœur, ainsi que le sanctuaire, est entouré de stalles richement décorées de sculptures d'ornement et statuaire. Il y a au chœur dix-huit stalles, neuf de chaque côté, sans compter les selles qui les précèdent pour les enfants de chœur. Les figures de saints et de saintes qui les décorent ont été exécutées d'après les modèles remarquables de goût, de délicatesse et d'expression, de M. Millet, jeune sculpteur, qui a également beaucoup de talent comme dessinateur.

Les noms des saints sont indiqués par des lettres en cuivre doré fixées au pied de chaque statue. Ce sont les suivants : *Fortunatus, Ludovica, Georgius, Leo, Nathalia, Hippolytus, Magdalena, Joannes*, etc., etc.

Les vingt autres figures du sanctuaire sont de M. Dedère. Les voici dans l'ordre qui leur a été

assigné, en commençant par la droite de l'autel : *Philippus, Amelia, Ferdinandus, Helena, Albertus, Robertus, Raphael, Victoria, Ludovicus, Franciscus, Henricus, Antonius, Leopoldus, Theresia, Victor, Francisca, Alexandra, Maria, Augustinus, Clementina.*

L'artiste, ayant à représenter des saints qui ont été particulièrement adoptés par la famille royale de France, a eu l'idée de donner aux figures de ses statuettes une ressemblance souvent obtenue avec bonheur. Parmi ces portraits, que nous pouvons appeler historiques, nous citerons ceux du Roi, du duc et de la duchesse d'Orléans, de la princesse Marie, etc.

Les verrières dues à MM. Maréchal et Gugnion, de Metz, artistes dont le talent, surtout celui de M. Maréchal, a été remarqué à plusieurs expositions du musée du Louvre, sont au nombre de neuf à l'étage inférieur, quatre à droite, quatre à gauche, une au fond. Nous ne parlons plus ici de la verrière du portail.

Chacune offre le tableau de l'autel, au milieu duquel brille l'image du saint ou de la sainte auquel elle est dédiée. On ne peut se faire une idée de l'excellence de leur exécution que devant elles. Les tons en sont brillants et chauds, et leur éclat, en se répandant sur toutes les parties de l'église, donne à l'ensemble de sa décoration une teinte vigoureuse d'un excellent effet.

A droite on voit le baptême du Christ, ensuite saint Martin, sainte Élisabeth et saint François de Salle; à gauche Jésus soutenant un chrétien mourant dans ses bras, puis saint Denis, sainte Clotilde et saint Charles Borromée.

Au fond c'est la Vierge qui sauva le monde, la mère de Dieu, *mater Dei*. L'encadrement de ces verrières se compose d'une foule de sujets légendaires et d'accessoires qui se rapportent tous au sujet principal.

De grandes verrières avec sujets et accessoires ornent aussi les sacristies. Ces verrières sortent de la manufacture de Choisy-le-Roi, qui a fait depuis quelque temps d'honorables tentatives, et elles ne sont pas sans mérite. C'est aussi au même établissement que l'on a demandé les grandes fenêtres ornées qui garnissent les hautes tribunes latérales.

Les arts, nous sommes obligé de le faire remarquer encore, ont fait de tels progrès, et il s'est opéré de si grands changements dans les habitudes, que l'architecte a pu, sans être taxé d'audace ou d'imprudence, accueillir des innovations que nous trouvons fort heureuses. La plus im-

portante, c'est la pose de riches parquets dans les chapelles, la nef, le chœur et le sanctuaire.

Depuis des siècles nos pères couvraient le sol de leurs temples avec des pierres ou des marbres. Seulement quand ils se rendaient à l'église, ils faisaient étendre de riches tapis pour leurs pieds ou s'agenouillaient sur des coussins. De cet usage, qui n'était pas à la portée de la majorité des chrétiens, majorité pauvre et souffrante, il ne fallait pas tirer la conséquence rigoureuse que toutes les parties du pavé du temple dussent être en pierre. On a même tellement reconnu les inconvénients de ce pavage pour la santé des fidèles, qu'à Paris, dans presque tous les temples, on couvre les dalles de la nef avec des paillassons de jonc ou de paille d'où s'échappent des émanations désagréables et une humidité malfaisante. A Saint-Vincent de Paul, tout le sol intérieur est couvert d'un double parquet, à l'exception des parties de l'église qui servent de voies de communications.

Telle qu'elle est, l'église est fort remarquable: que sera-ce donc quand elle sera complètement terminée? Elle justifie déjà son titre de temple chrétien, elle le justifiera bien mieux encore lorsque la sculpture et la peinture auront retracé les pages les plus remarquables de notre religion sur ses murailles et ses frises. Dans tout son ensemble, au dehors comme au dedans, elle accuse un monument dont la capitale doit être fière, et qui ajoutera un nouveau titre de gloire à la réputation si bien établie de M. Hittorff.

Mort il n'y a pas encore deux siècles, béatifié par Benoît XIII, en 1729, canonisé par Clément XII, en 1757, Vincent de Paul, à qui l'on rend ce mémorable hommage de reconnaissance nationale, en est digne sous tous les rapports. C'est l'apôtre le plus populaire de la bienfaisance dans notre pays. Jamais homme ne mérita plus complètement les surnoms de *Père des pauvres*, d'*Intendant de la Providence*, que lui décernèrent ses contemporains.

En effet, il n'est pas une des institutions qui ont pour but le soulagement des pauvres, des malheureux de toute espèce, qui ne lui soit due. Les confréries de charité, l'amélioration du sort des criminels dans les prisons, la congrégation de la mission, l'établissement des filles de la charité, celui des enfants trouvés, l'hospice de Jésus qui donna plus tard l'idée de l'établissement de la Salpêtrière..., ces admirables fondations, adoptées par la France, sont d'irrécusables titres à la vénération de tous.

CH. D'ARGÉ.

national des Nibelungen. Cette suite de tableaux admirables a été confiée à Schnorr, qui, dans cette occasion, ne resta pas au-dessous de ses productions antérieures. Outre ces compositions, il y en a encore dans d'autres appartements du château, qui, à toute autre place, seraient citées au premier rang, mais qui, au milieu de tant de richesses, passent presque inaperçues. Nommons seulement les compositions d'un artiste extrêmement remarquable : nous voulons parler de Louis Schwanthaler, qui a fourni les dessins d'un très-grand nombre de tableaux dont les sujets ont été tirés, pour la plupart, des tragiques grecs. Les peintures de l'église de Louis, arrangées par Cornélius, forment, par leur effet presque dramatique, un contraste avec les compositions plus symboliques de la chapelle de tous les Saints dont nous avons parlé. La plus importante de toutes ces compositions est, sans contredit, le *Dernier Jugement*, que nous n'hésiterons pas à déclarer pour le chef-d'œuvre le plus grand que les temps modernes aient produit dans ce genre.

Nous ne pouvons pas parcourir le vaste cercle de tout ce qui a été achevé par la munificence et le goût d'un monarque artiste dans une seule ville ; mais avant de nous éloigner de la capitale de la Bavière, nous parlerons encore d'un artiste qui a donné à la peinture de paysage un développement inattendu. On doit à Charles Rottmann une suite de tableaux représentant les contrées les plus célèbres de l'Italie, de la Sicile et de la Grèce. Ces tableaux admirables se trouvent dans les arcades du jardin royal, à côté des scènes de l'histoire de Bavière déjà mentionnées par nous. Ils respirent une fraîcheur charmante et donnent un reflet exact de la vive lumière d'un ciel du Midi. Bien que la peinture à fresque offre de nombreux obstacles pour le paysagiste, les productions de Rottmann sont, dans la composition aussi bien que dans l'exécution, d'une perfection inimitable.

En quittant Munich, nous dirigeons nos regards vers les bords du Rhin. Ici, nous rencontrons d'abord le magnifique château du comte de Spee, à Heldorf, où Sturmer, aidé par d'autres artistes, a commencé un cycle tiré de l'histoire de Frédéric Barberousse. Le même artiste a montré un talent remarquable dans un autre ouvrage auquel il a travaillé avec la coopération de Hilke. C'est un *Dernier Jugement* qui était destiné pour la salle d'assises à Coblenz, mais qui malheureusement n'a pas été achevé. A Bonn, Hermann, Goetzenberger et Ernest Foerster, trois artistes distingués, embellirent par des peintures à fres-

que la salle académique. Un tableau de Hermann, représentant la *Théologie*, et qui se trouve parmi ces compositions, est celui dont nous faisons le plus de cas. Dusseldorf, qui a produit une foule de tableaux assez remarquables de tous les genres, ne brille guère, depuis le départ de Cornélius, dans la peinture à fresque. Peut-être faut-il attribuer aussi un peu cette circonstance au manque d'un protecteur comme la Bavière nous en a montré un. En Saxe, on ne s'occupe sérieusement que depuis quelque temps de la peinture à fresque ; aussi attendrons-nous quelques résultats éclatants avant de porter un jugement. Il suffit de citer cinq tableaux d'après les poèmes de Goëthe, exécutés par Peschel et qui se trouvent dans une salle à Schonhohe, près de Dittersbach, au bord de l'Elbe ; quelques compositions dans un hôtel particulier à Leipsick, qui était autrefois la propriété d'un grand amateur, Haertel, et les fresques de Vogel, dans la chapelle royale, à Pilnitz. Bendemann travaille, à Dresde, sans relâche à une belle suite de grandes compositions qui ne seront pas finies de longtemps. A Berlin, en fait de peintures à fresque, malgré la présence de Cornélius, presque aucun des grands projets conçus par un roi qui a promis de protéger les arts n'a été réalisé jusqu'à présent. Parmi les artistes de Stuttgart, nous ne citerons qu'Antoine Gegenbauer, qui a fourni, pour le château de Rosenstein, des peintures à fresque dont le sujet est tiré du conte milésien de Psyché. C'est le même artiste qui, à Rome, a fait quelques essais fort heureux de peinture à fresque sur une toile couverte de plâtre et de chaux. Nous avons parlé déjà, l'année dernière, dans ce journal, de la belle collection de tableaux de l'institut artistique à Francfort (institut de Staedel). Parmi les fresques qui s'y trouvent, il y a surtout quelques chefs-d'œuvre de l'ancien directeur de cet établissement, Weith. Nous pouvons regarder comme la perle de cette collection une peinture à fresque symbolique, dont le sujet est l'introduction du christianisme en Allemagne, avec deux figures allégoriques représentant l'Italie et la Germanie. Nous n'avons ni le temps, ni l'espace nécessaire pour suivre cet aperçu rapide et de parcourir les petites résidences de l'Allemagne qui renferment le plus souvent de véritables trésors artistiques. Mais, avant de terminer, nous dirigerons encore l'attention des amateurs français sur quelques productions du professeur Charles Oesterley, à Hanovre, qui sont dignes de figurer dans cette revue, où nous n'avons parlé que de ces travaux impé-

rissables dont le mérite réel ne peut être soumis à aucune discussion.

COLOGNE. — Depuis quelques jours, la Société artistique de cette ville a ouvert ses expositions. Le catalogue contient 285 numéros, parmi lesquels il y a des tableaux qui offrent quelque intérêt, ainsi que plusieurs sculptures remarquables. Parmi les peintures sur verre, on admire surtout quelques pièces sorties de la verrerie encaustique de M. Charles Geerling. La plupart des tableaux appartiennent à des artistes étrangers : 58 ont été envoyés par des peintres belges, 65 par des peintres hollandais ; la France a fourni 56 tableaux, et l'Allemagne n'est représentée que dans 58 pièces.

Les chanteurs de notre ville ont remporté, à Gand, un triomphe éclatant. On sait qu'en Belgique, vingt-trois sociétés musicales s'étaient réunies pour se disputer plusieurs prix musicaux. La société des chanteurs de Cologne, composée de quarante-huit membres, a obtenu le premier prix qui lui a été accordé à l'unanimité. Une pièce surtout, chantée dans cette occasion (*l'Approche*

du printemps, par Conradin Kreutzer), a obtenu le plus grand succès. Parmi les autres sociétés qui ont assisté à cette fête, celles de Bruxelles (Roland de Lattre), de Bruges, et l'assemblée lyrique de Louvain, ont été le plus applaudies.

PRAGUE. — La dernière exposition a été moins riche en tableaux que celle de l'année passée, la commission chargée de la surveillance ayant montré une plus grande sévérité dans le choix. Encore la moindre partie des tableaux put-elle sortir de notre ville. Cependant il y avait, parmi les pièces envoyées par les artistes autrichiens, quelques beaux paysages. Les peintres qui excellaient dans ce genre étaient Gellert, Hawranek et Liehm. Parmi les tableaux historiques, nous nommerons encore une *Sainte Anne*, peinte par Fuhrich ; *Dalibor*, par Czarmak ; un *Job*, par Fortner ; une grande peinture d'autel, par Geuss, et le *Jugement des Huguenots*, par Artaria, qui brillait incontestablement au premier rang. Un carton, représentant une scène du commencement de la guerre de trente ans, fait preuve d'un grand talent.

MÉMOIRES DE BENVENUTO CELLINI,

TRADUITS PAR M. LÉOPOLD LÉCLANCHÉ.

CELLINI ressemble tout à fait à ces figures capricieuses qu'il ciselaient sur l'or ou sur l'acier, moitié homme, moitié animal fantastique. *Desinit in piscem mulier formosa superne*. C'est la beauté, la générosité, la bravoure, la poésie, à côté de l'étrangeté du sans-souci, de l'orgueil, de l'immoralité et de toutes les mauvaises passions. Il n'y a pas de cœur plus dévoué, de caractère plus égoïste, de conduite plus fantasque, d'esprit plus délié, d'instincts plus mobiles. C'est un entrecroisement du vice et de la grandeur du bien et du mal. Et cet homme est si spontané, si amoureux au fond de tout ce qui est beau et vivant, qu'on lui pardonne ses écarts, qu'on s'intéresse à ses passions et à ses aventures. Je ne connais de comparable à Cellini que certains ducs hidalgos, si fous et si graves, si nobles et si bohémiens, que Cervantes a peints dans ses admirables petites

nouvelles. Il y a chez Cellini de l'Espagnol beaucoup, et même un peu du Français, autant que de l'Italien. C'est un des représentants les plus vrais de la renaissance du seizième siècle, moins l'inquiétude profonde et la philosophie de ses contemporains. Personne n'a plus d'agitation et d'ardeur, plus d'audace et plus d'élan. Type singulier d'une époque de révolution et de renouvellement.

De tous les coureurs d'aventures, Cellini est le plus amusant et le plus varié. Sa vie est en contact avec les plus illustres personnages de son temps, avec les princes et les hommes de génie. Quelle galerie de portraits autour du grand artiste : les papes, les empereurs et les rois, les peintres et les poètes, les seigneurs et les courtisanes ; Clément VII, Charles-Quint, François I^{er}, les Médicis, Bandinelli, Torrigiano, Michel-Ange, Jules Romain, le Rosso, le Primatice, le Titien,

Poursuivis par tes chiens vainement rappelés.
Ne peuvent échapper à ta poudre embrasée :

Te souvient-il parfois d'un rêveur ennuyé
Qui recevait souvent de la fumée aux yeux,
Mais qui ne fut jamais complice de tes crimes ?

L'approche du gibier troublait notre héros
Qui demandait à Dieu, voyant fuir les perdreaux.
D'être au moins plus heureux à la chasse des rimes.

MA SŒUR.

A LOUISE D....

Savez-vous pourquoi, toute la semaine,
Je fais le sauvage, et pourquoi, le soir,
Sous les noirs tilleuls, seul je me promène ?
Ne soupçonnez pas d'amoureux espoir :
Je cause tout bas avec l'adorée
Dont le souvenir ne m'est pas cruel ;
Je pense au bon temps d'une amour dorée
Des plus clairs rayons que Dieu garde au ciel :

Et par instants avec douceur
Je murmure le nom de femme
Qui vibre le mieux dans mon âme.
Le nom de ma sœur.

Savez-vous pourquoi j'aime les dimanches
Et les jours de saints que l'on chôme encor,
Où l'on voit briller sur les moires blanches
Et sur le velours les acanthes d'or ?
C'est que sous ses doigts ce métal s'effeuille
En un saint travail que Dieu doit bénir.
A ces rameaux d'or, avide, je cueille
Le fruit savoureux de son souvenir :

Et par instants avec douceur
Je murmure le nom de femme
Qui vibre le mieux dans mon âme.
Le nom de ma sœur.

Savez-vous pourquoi j'aime les saulées,
Les fleurs et les nids, trésors des buissons,
L'argent des ruisseaux, l'ombre des vallées,
Les bois parfumés et pleins de chansons ?
Savez-vous pourquoi j'aime la famille,
Le vieillard courbé, l'enfant qui sourit ?
Je songe à son cœur d'humble jeune fille,
Où toute amour pure à l'ombre fleurit.

Et par instants avec douceur
Je murmure le nom de femme
Qui vibre le mieux dans mon âme.
Le nom de ma sœur.

STANCES

A UNE JEUNE FILLE ARTISTE.

Illic quand je voyais simplement assemblés
Autour de la couchette où dort la jeune fille
Les présents des amis et ceux de la famille,
J'effeuillais en esprit tous les bleuets des blés
Entre les fleurs des caps, des continents, des îles
J'aurais voulu choisir les couleurs, les parfums
Pour son front virginal et pour ses cheveux bruns
Mon esprit s'épuisait en désirs inutiles.

Mais dans l'ombre une voix m'a parlé cette nuit
Qui m'a fait oublier ces rêves de poète
Elle disait : Aux champs comme au ciel tout la fête
Toute fleur qui s'entr'ouvre et tout astre qui luit
Les feux ou les lueurs dont l'azur étincelle,
Les chansons des oiseaux, des ruisseaux et du vent
Tous ces bruits variés qu'elle écoute en rêvant
Tout fleurit, tout rayonne et tout chante pour elle.

Car Dieu l'a faite artiste, et tout ce qu'elle entend
A des échos en elle, et tout ce qu'elle admire
Dans l'ombre de son cœur vibre comme une lyre
Elle va tout le jour soupirant et chantant
Dans ses accents naïfs la nature est vivante
On croit être au désert, au bord des lacs dormants
On croit ouïr la voix des rossignols aimants
Quand son clavier frémit et quand son âme chante

PIERRE DUPONT

PEINTRES ANGLAIS



FLAXMAN.

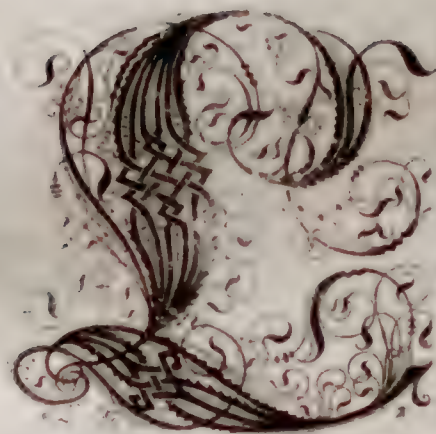
DISCOURS

DE FUSELI

SUR LA PEINTURE.

TROISIEME DISCOURS. — DE L'INVENTION.

VI.



La même invention éclate dans le carton de *Paul*, annonçant son Dieu du haut de l'aréopage ; l'enthousiasme et la curiosité forment le sujet. La simplicité de l'attitude rend l'orateur sublime ; le parallélisme de son action en augmente l'énergie ; par sa situation, il commande à toute la scène ; par la place qu'il occupe et la manière dont il est éclairé, il attire les premiers regards ; on reconnaît en lui l'organe de la suprême puissance. L'assemblée, quoique composée avec un art caractéristique pour le sujet, est le produit naturel du lieu et du moment. La sombre méditation des stoïciens, le rire moqueur des cyniques, le sourire incrédule des voluptueux épicuriens, les disputeurs ardents de l'Académie, l'attention profonde de l'école platonique, la malice envenimée des rabbins, les orillades mystérieuses des magiciens, indiquent les impressions plus ou moins fortes ou plus ou moins faibles de la nouvelle doctrine. Mais, pendant que la curiosité et la méditation, les débats bruyants et les préjugés opiniâtres parlent contre elle, l'examinent, la discu-

tent, la rejettent, le geste animé de la conviction annonce le pouvoir de ses dogmes sur *Denis* et sur *Damaris*, et ce que l'artiste avait principalement en vue, l'établissement de la croyance de l'immortalité.

Mais le talent de *Raphaël* pour combiner un drame sur des faits purement historiques est bien mieux apprécié quand on le compare avec celui des autres artistes qui se sont exercés sur le même sujet. Choisissons pour cette comparaison, parmi cette suite que nous examinons, la composition qui représente ce qu'on appelle le massacre des innocents ou des enfants à Béthlém ; une partie précieuse de l'original subsiste encore parmi nous et appartient à un de nos amateurs. *Baccio Bandinelli*, le *Tintoret*, *Rubens*, *Lebrun* et le *Poussin*, ont essayé leurs talents différents sur ce sujet.

Le *Massacre des Enfants*, par *Baccio Bandinelli*, imaginé principalement pour faire parade de son savoir en anatomie, n'est qu'un tableau compliqué de toutes les attitudes humaines les plus forcées et de membres prêts à être disloqués. L'expression flotte entre la représentation laborieuse d'une froide horreur ou d'une abomination dégoûtante.

Le pinceau orageux du *Tintoret* a confondu la douleur individuelle dans des masses générales.

Deux immenses lignes d'ombre et de lumière partagent sa composition, et il cache dans le tumulte le défaut de sentiment.

La magnificence et les contrastes ont tracé à *Rubens* ses acteurs et son théâtre. Une grande dame en pleurs, vêtue de soie, des cheveux blonds épars et de grands bras étendus arrêtent d'abord nos regards. Derrière elle, un groupe de satellites couverts d'acier ouvre les rangs de ses lances pour recevoir les bourreaux nus, chargés des enfants qui ont été leurs victimes, et se dispose à les refermer pour soustraire ces assassins à la fureur des mères qui les poursuivent. Le palais, qui est sur le plan du milieu, se détache en demi-teinte brillante sur les chaumières et sur le village, qui est le lieu de l'action, dans l'éloignement.

Lebrun a entouré la tombe allégorique de *Rachel* de gens à cheval, au galop, recevant ou rapportant les enfants que des assassins ont arrachés des bras de leurs parents, et il a jonché son terrain d'enfants égorgés.

Poussin a renfermé dans un seul groupe vigoureux toutes ses conceptions sur la scélératesse sanguinaire et sur les fureurs maternelles. *Raphaël*, au contraire, avec une gradation très-dramatique, fait reconnaître toutes les mères au milieu des scènes de pitié, de terreurs, au milieu des pleurs, des cris, de la résistance, de la vengeance, et même dans les yeux égarés du désespoir, et il a peint le crime, depuis l'hésitation de celui qui commence à s'y livrer jusqu'au sang-froid d'un assassin de profession.

L'histoire, dans son sens le plus rigoureux, vient après le drame; alors il n'y a plus de fiction, et l'invention ne consiste plus que dans le choix et dans l'expression noble, précise et pathétique du moment de *réalité*. Supposons qu'un artiste choisisse la mort de *Germanicus*: il ne faudrait pas qu'il représentât ces grandes images de la douleur *générale*, qui se manifeste dans les traits d'un peuple ou d'une famille, à la mort d'un chef ou d'un père chéris, car ce serait une expression épique, et nous croirions voir *Achille*, *Hector* ou *Niobé*. Il ne faudrait pas y admettre davantage des caractères que l'observation et la comparaison lui ont désignés comme les plus convenables pour exprimer diversement nos affections, comme *Admète*, *Alceste*, *Méléagre*, et *Atalante*, car ce serait un drame; il doit nous donner l'idée d'un Romain mourant au milieu de Romains, comme la tradition nous l'apprend, avec toutes les modifications réelles de temps et de lieu qui peuvent nous faire distinguer clairement ce

moment de douleur de tous les autres, *Germanicus*, *Agrippine*, *Caius*, *Vitellius*, les députés, les centurions, à Antioche, voilà les personnages et les lieux de la scène; l'expression du héros, du mari, du père, de l'ami, du capitaine; les combats de la nature, les lueurs de l'espérance; ces qualités et ces affections doivent se confondre dans le caractère de physionomie de *Germanicus*, le fils de *Drusus*, le César de *Tibère*. *Agrippine* doit exprimer l'amour conjugal, la tendresse maternelle, la sensibilité de son sexe, mais en Romaine plus qu'en femme qui partage, sans en être éprise, la grandeur de son mari. Les élans même d'amitié, d'attachement, de fidélité, de vengeance, peuvent être indiqués par les usages et les distinctions adoptés dans Rome pour les cérémonies et parmi les soldats.

L'emploi raisonné de tous ces moyens ne doit cependant pas rabaisser le peintre d'histoire aux détails minutieux et pénibles d'un copiste. Il doit se tenir ferme sur la véritable base de l'art, l'imitation. Le caractère déterminé des sujets le dirige dans tous ses choix, et il en écarte les accidents équivoques, les modifications du moment et les caprices de la mode. S'il représente des défauts ou des difformités, il faut qu'ils soient permanents, inhérents au personnage. *Edouard I^{er}* et *Richard III* doivent être chargés et difformes, de manière à accroître plutôt qu'à diminuer l'indignité que nous prenons à l'homme. Ainsi, la difformité de *Richard* doit ajouter à sa terreur, et l'énorme enjambée d'*Edouard*, à sa dignité. Si les bornes dans lesquelles je dois me renfermer me permettaient de m'étendre en exemples sur cette branche plus familière de l'invention, votre mesure m'en dispenserait. L'histoire de notre temps et de notre pays a fourni un modèle aussi parfait que souvent imité de la mort d'un héros militaire (le général *Wolff*); et quoique le respect m'empêche de le nommer, il ne peut, je le pense, être loin de votre esprit.

Telles sont les limites les plus précises de l'invention générale et spécifique, dans les trois principales branches de notre art; mais comme leurs rapports prochains ne présentent pas toujours une ligne de démarcation bien distincte; comme l'esprit et l'imagination des hommes, en général, sont composés de qualités différentes, nous trouvons rarement une action humaine purement épique, dramatique ou historique.

La nouveauté et la sensibilité jeteront quelquefois dans le merveilleux un historien sévère et lui arracheront quelques larmes, en échauffant

son cœur. Un dramatisse, en contemplant quelques traits effrayants ou la magnificence d'un pouvoir suprême, quittera la chaîne des affections pour s'élancer au sublime. Le peintre épique ou lyrique oublie aussi son isolement majestueux ; il descend quelquefois et se confond parmi ses personnages. Ainsi, *Homère* a donné les premiers traits du drame dans les personnages d'*Hector* et d'*Andromaque*, d'*Irus* et d'*Ulysse*. Dans le fantôme de Shakspeare, *Hamlet* s'annonce avec l'air fier de l'ombre d'*Ajax* ; dans *Tacite*, la fille de *Soranus*, plaidant pour son père, et *Octavie*, environnée de gardes, attendrissent, comme *Ophélie* et *Alceste*. Ainsi, *Raphaël* a personnifié le Dieu du fleuve dans le passage de *Josué* au travers du Jourdain. Ainsi, *Poussin* a présenté aux yeux épouvantés de *Coriolan* la vision menaçante de Rome toute armée et accompagnée de sa fortune.

Qu'il me soit permis d'appliquer à la justification d'une licence plus particulière ces excursions générales d'un domaine de l'art dans ceux de son voisinage qui ont des rapports avec lui, lorsqu'elles sont autorisées par l'invention raisonnée de l'artiste (1). *Horace*, le plus judicieux des critiques, en parlant de l'usage des mots poétiques, dit à ses élèves que l'adoption d'un vieux mot, rendu nouveau par une liaison ingénieuse avec d'autres, donne au poète le mérite d'une diction originale. Le peintre qui emploiera judicieusement, dans ses ouvrages, des figures anciennes doit compter sur le même succès.

L'emploi de quelque trait heureux d'un ouvrage médiocre dans lequel il était déplacé, d'une attitude ou d'une figure convenables appartenant à des ouvrages antiques ou à celui de quelque ancien maître, qu'un artiste d'un talent égal ou supérieur découvre par hasard et qu'il fait revivre en se les appropriant, bien loin de faire rien perdre à son tableau de l'originalité de l'invention, lui donnera au contraire un nouveau prix, si l'harmonie parfaite paraît dictée immédiatement par la nature et par le sujet. Dans un cas semblable, il est facile de juger si le sujet a été choisi pour emprunter une idée, une attitude ou une figure, ou si c'est leur convenance éminente qui les y a fait employer. Dans un ouvrage de génie, une figure ou une idée d'emprunt peuvent être une faute ou un surcroît de beautés ; mais une idée de génie, empruntée par la médiocrité,

écrase toutes les idées médiocres qui lui sont associées. C'est le pouce du géant qui sert à mesurer la petitesse du pygmée. Nous accusons de plagiat celui qui, en empruntant sans moyens et sans idées convenables à ce qu'il emprunte, cherche à déguiser sa pauvreté sous l'éclat de richesses volées ; nous donnons tout le mérite de l'invention à celui qui prouve, par l'harmonie de sa composition, qu'il aurait pu créer ce qu'il s'est approprié, si d'autres ne l'eussent pas prévenu. S'il prend maintenant, il donnera bientôt. Ainsi, *Michel-Ange* a employé le torse d'*Apollonius* sous différents aspects, dans différentes positions, dans des groupes, dans des figures particulières, dans la composition de son *Jugement dernier* ; et s'il a emprunté l'attitude de *Judith* et de sa suivante d'une pierre antique, il y a ajouté une expression et une grâce qu'on ne trouve point dans l'original. Si, dans le tableau de *Raphaël*, la figure d'*Adam* chassé du Paradis est de l'invention de *Masaccio*, on peut à peine dire qu'il a fourni plus que l'idée de cet enthousiasme et de cette énergie que nous admirons dans le *Paul* de l'Aréopage. Dans le tableau de l'*Alliance de Noé*, la sublimité de la vision et les grâces de la mère, entourée de ses petits enfants, trouvent leurs originaux dans la chapelle *Sixtine*, mais ils les égalent par la chaleur de la conception de ce patriarche qui, avec un enfant pressé sur son sein, les mains jointes et prosterné sur ses genoux, adore Dieu. Quelle figure ou quelle action des cartons de Pise n'a pas été imitée ? *Raphaël*, le *Parmesan*, le *Poussin*, leur doivent également. Dans le *Sacrement du Baptême*, ce dernier n'a guère fait plus que copier ce chef-d'œuvre de talent, ces traits mâles du vétéran qui, se pressant de s'habiller, pousse ses pieds dans ses chausses usées. Telles sont les facilités que l'invention permet à l'imagination, au goût et au jugement.

Mais un fragment borné d'observations ne peut prétendre à épuiser ce qui est inépuisable de sa nature, et les traits d'invention se multiplient devant moi, à mesure que mes moyens s'épuisent ; je ne fatiguerai donc plus votre patience que pour fixer votre attention, pendant quelques moments, sur un des plus hardis essors de l'invention, la *Transfiguration* de *Raphaël*, composition également louée et censurée, dans laquelle le plus judicieux des inventeurs, le peintre de la convenance, est accusé, non-seulement d'avoir lutté en étendue d'instruction avec l'historien, mais encore d'avoir essayé d'outre-passer, et, d'une main plus hardie que prudente, de faire

1) Dixeri egregiè, notum si callida verbum
Redidderit junctura novum.

HOR., V. 47. A. P.

disparaître les limites de l'art en combinant arbitrairement deux actions et, conséquemment, deux moments différents.

Si ces accusations étaient fondées, je me contenterais d'observer, quant à moi, que la *Transfiguration*, plus que toute autre peinture à l'huile de *Raphaël*, était un ouvrage public destiné par *Jules de Médicis*, depuis *Clément VII*, à l'église archiépiscopale de Narbonne ; qu'elle a été peinte en concurrence du tableau du *Lazare*, que *Sébastien del Piombo* exécuta avec l'assistance de *Michel-Ange*, et qu'en la considérant comme un ouvrage composé sur les seuls principes du style monumental dont j'ai parlé dans mon premier discours, à l'occasion des tableaux de *Polygnote* à Delphes, je pourrais trouver une excuse plausible pour l'artiste moderne ; mais *Raphaël* est au-dessus de tout secours et de tout subterfuge, et il suffit d'examiner son tableau pour prouver la frivolité des reproches. *Raphaël* a lié avec la *Transfiguration*, non pas la guérison du lunatique, mais sa présentation pour l'obtenir. Si, conformément à l'Évangile (1), cette présentation eut lieu au pied de la montagne, pendant que l'apparition se faisait à son sommet, où est l'impossibilité d'assigner le même instant à ces deux faits ?

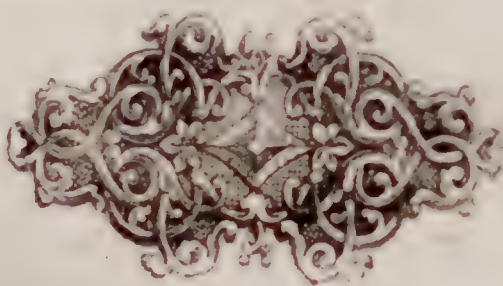
L'intention de *Raphaël* était de représenter *Jésus* comme le fils de Dieu et, en même temps, comme le consolateur des misères humaines, par un fait incontestable. La réunion de la transfiguration sur le Thabor et de la guérison qui suivit la descente de *Jésus* constitue ce fait. La difficulté était de combiner deux actions successives dans le même moment. Il l'a vaincue en sacrifiant le moment de la guérison à celui de l'apparition, en confondant le moindre miracle dans le plus

grand. En subordonnant la guérison à la vision, il a atteint le sublime. En plaçant la foule et le malade sur le plan de devant, il s'est réservé de l'espace pour développer librement son talent dramatique. Il n'était point nécessaire de représenter le malade au moment de sa guérison, si cette guérison était exprimée par d'autres moyens, et elle l'est, elle est de plus hors de tout doute par la glorieuse apparition d'en haut. Il semble qu'on soit sur le point de la voir, en regardant la main élevée et l'index étendu de cet apôtre qui, du centre, sans hésitation, sans être effrayé de l'opiniâtreté du démon, ni touché des clameurs de la foule et du doute pusillanime de quelques-uns de ses frères, assure d'un air d'autorité au père du malade le secours prompt et infailible de son maître (1), qui est sur la montagne ; et l'attitude du maître, quoique invisible, se lieait en même temps avec ce qui se passe au-dessous de lui, quand même elle ne serait pas indiquée par l'action parallèle d'un autre disciple, qui montre à un de ses frères, également incertain, la même source d'assistance. C'est là le point de contact, c'est là l'union de deux faits en un même moment, que la critique aveugle de *Richardson* et la présomption puérile de *Falconet* ne pouvaient pas découvrir.

Traduit de l'anglais par L. MONTAUDO

(1) La *Vision du Thabor*, comme elle est représentée dans ce tableau, est la production la plus caractéristique de l'art moderne, soit que l'on considère l'action des apôtres, abattus par l'éclat de la Divinité et partagés entre l'adoration et l'étonnement, ou les formes des prophètes, montant comme des flammes et attirés vers le centre resplendissant, ou la majesté de *Jésus* lui-même, dont la contenance présente la seule expression que nous connaissons de la nature surhumaine. Que la réunion, que l'harmonie de pareils talents n'ait pas pu désarmer une fois le critique français, c'est ce qui cause autant de surprise que d'indignation.

1) Saint Matthieu, ch. 17, v. 5 et 6.
Voyez Fiorillo, 404 et suivantes
(*Histoire de l'art.*)



LES VISIONS DE QUEVEDO.

VI.

TROISIÈME VISION.

LA MORT.

(Suite.)



SUR LA PEINE eûmes - nous fait quelques pas dans la caverne, que j'aperçus à gauche trois monstres armés de pied en cap, et à droite un quatrième monstre, qui, de temps en temps, livrait aux trois autres réunis des assauts terribles, desquels il sortait constamment vainqueur.

— Connais-tu ces gens-là ? me demanda la Mort.

— Non, grâce au ciel, lui répondis-je, et je prie Dieu de ne jamais me faire faire plus ample connaissance avec eux.

— On ne saurait être plus ignorant que toi, me dit la Mort. Comment ! depuis le jour de ta naissance, tu vis en leur compagnie, et tu ne les connais pas ! Tu vois à ta gauche les trois ennemis de l'âme, le Monde, la Chair et le Diable. Ces trois monstres ont entre eux une telle ressemblance, qu'on les prend souvent l'un pour l'autre, et qu'il suffit d'en loger seulement un chez soi pour pouvoir se vanter de donner aussi l'hospitalité aux deux autres.

— Mais quel est, demandai-je, celui qui les attaque avec tant de furie ?

— C'est l'Argent, me répondit la Mort. Il prétend que partout où il est, le Monde, la Chair et le Diable n'ont que faire de se trouver, attendu qu'à lui seul il est plus puissant qu'eux trois. Il fonde ses prétentions sur ce que vous autres vivants vous dites continuellement : « Sans l'argent le Monde ne peut rien. — La Chair peut beaucoup, mais l'Argent peut tout. — Ce dont le Diable désespère, l'Argent en vient à bout. »

— A coup sûr, m'écriai-je, l'Argent ne peut manquer de gagner sa cause, puisqu'il la défend de la sorte.

Un peu plus loin nous rencontrâmes deux nouveaux personnages, dont l'un était d'une beauté mâle et sévère et l'autre d'une effroyable laideur.

La Mort m'apprit que le premier se nommait le Jugement, et le second l'Enfer.

Je m'arrêtai à considérer attentivement ce dernier, dont l'aspect réveillait en moi d'étranges souvenirs.

— Que regardes-tu ainsi ? me demanda la Mort.

— Je regarde l'Enfer, lui répondis-je ; et plus

le pensez. Aux hommes qui me demandaient de l'argent, je n'ai jamais prêté que de la patience ; aux femmes qui me demandaient le mariage, je n'ai jamais rien prêté, pas même l'oreille.

Les discours de maître Jeannot commençaient à me divertir, et j'aurais volontiers continué de l'écouter, si un personnage à mine sévère et rébarbative ne m'eût tiré brusquement par le bras en me disant :

— Regarde-moi et ne t'occupe plus de ce manant.

— Quel grand seigneur êtes-vous donc, lui dis-je, vous qui prenez un ton si superbe et traitez les autres de manants dans un lieu où tous sont égaux ?

— Je suis, me répondit-il, le puissant roi Dagobert. Et si tu ne me connais pas, au moins te souviens-tu de moi, car, vous autres vivants, dès que vous voyez une muraille en ruines, une robe en guenilles, un manteau en loques, une culotte en lambeaux, une tête pelée, une bouche édentée, une gorge délabrée, un livre suranné, vous ne manquez jamais de dire que tout cela date du roi Dagobert. Y a-t-il jamais eu au monde roi plus infortuné que moi, puisque mon nom ne rappelle que des vieilleries, des choses de rebut, caduques, décrépites, vermoulues, détraquées, dont personne ne veut, que tout le monde méprise.

— De mauvais plaisants prétendent que de mon vivant je mettais ma culotte à l'envers, je jure Dieu qu'ils mentiraient moins s'ils disaient que toutes les sottises et les insolences dont ils accablent le temps du roi Dagobert finiront par me mettre la cervelle à l'envers. Mon temps valait cent fois mieux que le leur, mordieu ! Pour s'en convaincre il suffit d'écouter ce qui se débite chez eux aujourd'hui. — Une mère dit à sa fille : « Les femmes doivent baisser les yeux, regarder à terre et non les hommes. » — Que répond la fille ? « Bah ! ma mère, cela était bon du temps du roi Dagobert. Les hommes doivent regarder la terre, puisque Dieu les a pétris avec de la terre, et les femmes doivent regarder les hommes, puisque Dieu les a tirées de la côte d'un homme. » — Si un père dit à son fils : « Ne joue pas, ne jure pas, ne cours pas les tavernes et les brelans, livre-toi au travail ; » — le fils lui répondra encore : « Bah ! bah ! tout ça c'était bon du temps du roi Dagobert ; on se moquerait un peu de moi, ma foi, si je ne savais jurer, sacrer, jouer, boire et rigoler. »

Le bon roi Dagobert parlait avec une animation extrême et semblait disposé à ne pas s'arrêter de

sitôt ; mais ayant remarqué que mes yeux se portaient fréquemment sur une bouteille colossale qui se trouvait près de lui, il jugea sans doute que je ne lui accordais pas une assez respectueuse attention, car il s'interrompit brusquement en me montrant son dos d'une manière fort incivile.

Je profitai de sa retraite pour m'approcher de la bouteille dont la grandeur démesurée avait, je l'avoue, piqué vivement ma curiosité. Elle était posée sur un brasier ardent et renfermait une multitude de tranches de chair qui, après s'être tordues, roulées, allongées dans une liqueur couleur de sang qui bouillait à gros bouillons, se convertirent en une masse informe d'où se dégagea d'abord une jambe, puis un bras, ensuite une tête, et enfin un homme qui se dressa sur ses pieds.

Ce spectacle me frappa d'un tel étonnement et d'un tel effroi, que pendant un moment on m'eût pris aisément pour un des morts qui remplissaient la salle.

— Grand Dieu ! m'écriai-je dès que j'eus un peu recouvré mes sens, quel est cet homme qui s'engendre d'une capilotade dans le ventre d'une bouteille ?

— En quelle année sommes-nous ? me hurla une voix terrible qui parlait de la fiole mystérieuse.

— Nous sommes en mil six cent vingt-deux, me hâtai-je de répondre.

— Oh ! la bienheureuse année ! reprit la voix, avec quelle impatience j'attendais son arrivée.

— Mais qui êtes-vous, demandai-je, vous qui parlez et vivez dans ce ventre de verre ?

— Le fameux necromancien Parasinos te serait-il donc inconnu ? me répliqua la voix. N'aurais-tu donc pas entendu dire que je me suis mis moi-même en capilotade dans une bouteille pour devenir immortel ?

— On m'a souvent raconté cette histoire, répondis-je, mais jusqu'à présent je l'avais toujours tenue pour un de ces contes dont les nourrices et les vieilles femmes se servent aussi bien que du hochet et du biberon pour endormir les petits enfants. Je t'avouerai même qu'en te voyant bouillir dans cette bouteille, je te prenais simplement pour un apothicaire qui faisait pénitence de ses crimes, ou tout au plus pour un alchimiste. Maintenant que je sais qui tu es, je ne regretterai plus toutes les peines que j'ai eues pour arriver jusqu'ici.

— Eh bien, mon enfant, me dit Parasinos,

puisque tu me sembles si flatté de lier connaissance avec moi, je puis bien te demander un petit service. Débouche-moi cette bouteille, je m'y trouve un peu gêné.

Je m'empressai aussitôt de briser l'enveloppe de cire qui couvrait l'entrée du goulot et j'allais faire sauter le bouchon lorsque Parasinos s'écria :

— Tout beau, tout beau ! apprend-moi auparavant s'il y a beaucoup d'argent en Espagne.

Notre trésor, lui répondis-je, commençait à se remplir un peu, lorsqu'une maudite Napolitaine est venue prélever dessus un large tribut pour enrichir d'abord elle-même, puis je ne sais quels soldats de fortune, gardes du corps ou autres intrigants dont l'unique mérite consiste à posséder de larges épaules, une formidable santé et un estomac capable de digérer tous les métaux du Pérou et du Mexique. Joignez à cela qu'une nuée de sangsues anglaises s'est abattue sur nos mines et nos manufactures, qui bientôt seront complètement à sec si Dieu ne se hâte pas d'exterminer ces voraces et insatiables animaux. Du reste, ils protestent qu'ils n'agissent ainsi que pour éviter à l'Espagne la peine de payer elle-même ses dettes.

Hypocrites et voleurs, voilà bien les enfants d'Albion ! s'écria Parasinos. Ah ! plutôt que de me rencontrer avec cette race de vampires, je consentirais non-seulement à me remettre en capilotade dans cette bouteille, mais encore à me renfermer pour l'éternité dans un cabanon, en compagnie d'un banquier, d'un juge, d'un mouchar et d'un philanthrope.

En parlant ainsi, le *senor* Parasinos gesticulait avec une telle véhémence, que je craignis qu'il ne se blessât grièvement contre les parois de sa bouteille.

— Calmez-vous, lui dis-je, calmez-vous, ne vous désespérez pas de la sorte. Ces insulaires pour lesquels vous semblez professer si peu d'amitié sont en ce moment attaqués d'une vanité incurable, qui, comme une lèpre dévorante, ne tardera pas à les ronger jusqu'aux os. Pour trancher de l'autocrate en Europe et en Asie, ce peuple de boutiquiers gaspille en folles dépenses le fruit de ses rapines, et commet de si cruelles exactions chez ses voisins, qu'un beau jour ceux-ci finiront par se révolter, lui sauter à la gorge et l'étrangler.

— Merci, merci, me dit le nécromancien, tu me mets du baume dans le sang ; tu me rappelles vraiment à la vie. Néanmoins, avant de me décider encore à sortir de ma bouteille, je désirerais

savoir en quel état aujourd'hui l'honneur est au monde.

— Ah ! répondis-je, il y a fort à dire là-dessus. Vous venez de pincer là une corde qui fait un bruit de diable. Chacun prétend avoir l'honneur en soi ; chacun veut être honoré ; chacun fait de toutes choses un sujet d'honneur. Ceux qui veulent disent que c'est pour conserver leur honneur ; qu'ils aiment mieux voler que mendier. Ceux qui tendent la main disent aussi que c'est pour conserver leur honneur, et qu'ils aiment mieux demander que dérober. Il n'y a pas jusqu'aux meurtriers qui n'aient leur petit motif pour assassiner. Tous ces gens-là répètent sans cesse qu'un homme doit se laisser étouffer entre quatre murailles plutôt que de manquer à l'honneur, et il ne se passe pas un jour dans l'année sans que leurs actions donnent un démenti à leurs paroles. En résumé, ils appellent honneur ce qui s'approprie à leur commodité, et s'ils tiennent à être honorés, ils se soucient fort peu d'être honorables.

— S'il en est ainsi, murmura Parasinos, je ne sais trop si je dois sortir de ma bouteille. Mais dis-moi, continua-t-il en élevant la voix, le monde du moins n'est-il pas délivré de la race des avocats ?

— Bien loin de là, répondis-je, il en pleut plus que jamais partout et de toutes les espèces. Nous avons les avocats par profession, les avocats par ambition, les avocats par vocation, les avocats par occasion et par une foule d'autres raisons. Mais tous tant qu'ils sont, et de quelque nom qu'ils se parent, avocats, jurisconsultes, licenciés ou docteurs, ils sont tels, qu'il vaudrait mieux pour le royaume être livré aux sauterelles d'Égypte qu'à cette vermine-là. — Autrefois, quand il y avait moins d'avocats, la justice était en moins piteux état. Elle a éprouvé le même sort que les malades qui exigent une consultation de médecins. Plus les docteurs sont nombreux, plus la maladie empire et plus les frais se gonflent. Jadis la justice, image de la vérité, marchait toute nue, aujourd'hui elle se traîne tout emmaillottée de paperasses comme des épices. Jadis, dans les républiques les mieux administrées, le juge, appuyé sur un petit volume de lois, et guidé par son bon sens, tranchait les différends, et maintenait les citoyens en paix et en repos, tandis que maintenant que nous sommes inondés de codes, de digestes et de pandectes, les discussions, les procès et les chicanes vivent d'une vie immortelle. Depuis vingt ans, il a surgi de ces livres-là plus qu'il ne s'en était fait dans les dix

siècles précédents. Chaque jour trente auteurs nouveaux pondent huit ou dix volumes qu'ils intitulent gloses, commentaires, dictionnaires, observations, considérations, interprétations, annotations, méditations, consultations, explications, décisions, leçons; et en fin de compte, toutes ces compositions, de même que leurs auteurs, n'ont ni rime ni raison, et figureraient mieux au cimetière que dans la boutique du libraire. De combien de maux ces avocats, embal leurs de vent, ne sont-ils pas la source? — Sans eux il n'y aurait pas de procès. — Sans procès il n'y aurait point de procureurs. — Sans procureurs il n'y aurait point de juges. — Sans juges il n'y aurait point de condamnations. — Sans condamnations il n'y aurait ni subornation, ni corruption, ni désolation. Voyez quelle infernale vermine engendrent les avocassiers. — Allez leur demander un avis, ils ne manqueront jamais de vous dire : « La question est neuve et mérite attention. Voilà une de ces affaires dont on aime à s'occuper. Reposez-vous sur moi, je sais où trouver la loi qui écrasera votre adversaire. » — Là-dessus, ils ouvrent une dizaine de volumes, parcourent quelques pages du doigt et de l'œil en grommelant entre leurs dents; puis, tout à coup, plaquant un soufflet au livre, ils vous l'éta lent sur la table. « Voilà votre fait, disent-ils, je le tiens; les auteurs sont en votre faveur. Laissez-moi vos papiers. Je veux les étudier à fond. En attendant, soyez sans crainte, votre affaire est bonne, excellente; je vous réponds de tout. Revenez demain matin, ou plutôt demain soir. En ce moment j'ai une consultation de la plus haute importance à rédiger; mais pour vous servir, je mettrai tout de côté. Soyez tranquille. » — Là-dessus, vous prenez congé de votre vendeur de fumée et vous tirez votre bourse pour qu'il se souvienne de vous. Alors, entre un remerciement et une salutation, votre écornifleur vous reconduit à la porte, étend le bras, ouvre la griffe, se saisit de vos écus, les empoche; puis, serviteur très-humble, la farce est jouée et votre affaire oubliée.

— Pendant que nous sommes au chapitre des larrons, me dit Parasinos, apprends-moi donc si la Belgique, cette sentine où s'écoulent les immondices de toutes les nations, existe toujours?

— Si elle existe toujours! répétais-je, oui, par dieu! c'est même aujourd'hui un royaume.

— En vérité! dit le nécromancien. Eh bien, je parierais, sans le savoir, qu'elle a pris son soliveau chez ses voisins. — Plaisant pays, ma

foi! Le jour où il restituerait ce qu'il a dérobé à autrui, il ne posséderait plus rien et mourrait de faim. — Mais laissons ce discours, poursuit Parasinos, et dis-moi ce que devient la liberté.

— Les rois, lui répondis-je, s'évertuent plus que jamais à lui serrer les poignets.

— Quand donc, repartit Parasinos, ces ânes couronnés comprendront-ils que la liberté est comme le vif-argent, qui, plus on le presse, plus il s'éparpille et roule avec force de tous côtés; qui, plus on le jette loin de soi, plus il revient avec rapidité par la plus légère pente. — Les ouvriers qui manipulent le vif-argent finissent toujours par être atteints d'un tremblement qui les prive de l'usage de leurs membres. Ainsi, les rois qui touchent à la liberté seront pris d'un tremblement que suivra bientôt leur complet anéantissement. Mais à propos, quel roi avons-nous aujourd'hui en Espagne?

— Philippe, lui répondis-je.

— Philippe! s'écria le nécromancien; vite, vite, bouche bien ma bouteille, referme mon tombeau. Pour en sortir, j'attendrai que la terre soit purgée de ce monstre toujours prêt à toutes lâchetés et à toutes bassesses avec les forts, à toutes insolences et à toutes cruautés avec les faibles, à tous vols, à toutes rapines et à tous crimes (1).

J'allais essayer de faire renoncer Parasinos à sa fatale détermination, mais à peine eus-je ouvert la bouche, que, par la vertu de son art magique, il se remit à bouillir à gros bouillons dans sa prison de verre.

(La suite à la prochaine livraison.)

1) Pour expliquer et justifier la virulente sortie de notre arrière-grand-oncle contre Philippe II, il ne sera peut-être pas inutile de rappeler que la prison et des persécutions de tout genre avaient aigri son caractère, et en outre qu'il écrivait ces lignes peu de temps après avoir entendu, dans un auto-da-fé, ce roi dire à une de ses victimes : « Je livrerai mon propre fils aux bourreaux s'il était hérétique, et si l'on manquait de bourreaux, j'en servirais moi-même. »

Note de Juan Paz.

INTÉRIEUR D'ATELIER.

FRANÇOIS DIDAY.



L'ATELIER de Diday, où je vais vous introduire, lecteur, est situé au dernier étage de l'une des plus hautes maisons de Genève. C'est une vaste chambre verte toute tapissée d'étu-

des, avec un beau bahut gothique surmonté d'une armure d'acier, une psyché où l'on peut voir les tableaux dans un autre sens, et enfin trois grands chevalets à ressorts où sont placés les nouveaux paysages dont nous nous occuperons tout à l'heure. C'est dans cet atelier qu'ont été exécutées ces magnifiques compositions qui ont rendu européenne la réputation de Diday, ces montagnes étincelantes de lumière ou chargées d'ombre et d'orages, ces forêts tranquilles ou battues du vent, ces lacs endormis sous l'aile du zéphyr ou bouleversés par l'aquilon qui, après avoir figuré avec honneur aux principales expositions, ont été décorer les galeries publiques ou les palais des rois. C'est de cet atelier que sont sortis la *Vue de la Handedk*, qu'on admire au musée de Lausanne, le *Chalet dans les Alpes*, qui est à Londres, le *Soir dans la Vallée*, qui orne les appartements du château de Neuilly, et tant d'autres pages gracieuses ou terribles qui se sont répandues dans toute l'Europe, et que la France, l'Angleterre et la Suisse se sont disputées comme on se disputait dans le temps les feuilles du saule de Sainte-Hélène.

Mais, il faut le dire, les paysagistes genevois, quelque remarquable que soit le mérite intrinsèque de leurs œuvres, doivent une bonne partie de leurs succès à l'originalité des sites qu'ils reproduisent. Ils ne prennent pour modèle ni Salvator Rosa, ni Claude Lorrain, ni Ruysdael, ni aucun des anciens maîtres; leur maître, à eux, c'est la nature suisse, et ils forment une école à part. Le fondateur de cette école, vous le savez, c'est Diday; car Calame, qui est maintenant son rival, a été son élève pendant trois ans; c'est Diday qui a le premier exploité les Alpes; c'est lui qui a arraché la Suisse des mains sacrilèges

des enlumineurs, pour l'inaugurer, rayonnante et majestueuse, sur le chevalet des peintres. Une foule d'artistes distingués se sont élancés sur ses traces dans la carrière qu'il a si glorieusement frayée; quelques-uns, comme Gnigon, le suivent de près; d'autres, comme Calame, le dépassent souvent.

Partout où les paysages suisses sont exhibés en public, ils font une vive sensation; dernièrement encore, à l'exposition de Turin, un *Orage*, de Diday, a eu les honneurs du triomphe. Le roi Charles-Albert a voulu connaître l'auteur de ce tableau et s'est entretenu longuement avec lui. Il y a dans ces résultats quelques enseignements à tirer pour notre école de paysage; ne serait-il pas temps de sortir des chemins creux flamands avec leur charrette de rigueur, des mares d'eau stagnante avec leurs inévitables canards, des petites rigoles classiques faisant tourner un éternel moulin? Nous avons l'Auvergne et les Pyrénées, comme les Genevois ont la Suisse; nous avons même la Suisse, car les chemins nous en sont ouverts comme à eux; que n'allons-nous la conquérir à la pointe de notre pinceau? Le public veut du nouveau, et il a raison; il court à ceux qui lui en donnent. De là la vogue que l'école genevoise s'est si promptement et si légitimement acquise.

Venons maintenant aux nouveaux tableaux de Diday.

Deux sont destinés à la prochaine exposition de Paris; le troisième ne sortira pas de Genève; il appartient au célèbre physicien genevois, le professeur de la Rive.

Le premier représente une inondation dans les Alpes accompagnée d'une avalanche de rochers. Une pluie épouvantable a emporté les terres et les buissons qui soutenaient un énorme rocher sur la cime de la montagne; privé de son appui, il tombe et entraîne dans sa chute des milliers d'autres blocs. Ainsi escorté, il fond sur une forêt de sapins, il la brise, il l'arrache, et poursuit sa route jusqu'au pied de la montagne, où deux torrents blancs d'écume se disputent le passage et luttent comme deux taureaux furieux. Un chalet, qui se trouvait sur la pente, a été détruit; le pâtre qui l'habitait gît à moitié écrasé sous les débris; mais l'eau, dont la violence va toujours croissant, l'aura bientôt emporté. Toutes les montagnes du fond sont ruisselantes de pluie; de chaque échancrure, de chaque crevasse sort une cascade impétueuse que le vent fouette et disperse en poussière. Des brouillards, épais et

noirs comme la fumée d'un grand incendie, rampent autour des pics escarpés; on peut croire, en effet, à un incendie, car la foudre éclate sur les hautes sommités de droite, et, frappant à coups redoublés leurs parois de granit, en fait jaillir des flammes. Tout le premier plan est jonché de cadavres de sapins abattus par l'avalanche.

Les sapins, ébranlés par ce bélier de pierre,
Comme d'humbles gramens que déchire le soc,
Trébuchent de leur base et mordent la poussière
Fracassés par l'horrible choc.

L'avalanche a réduit en poudre
Ces troncs qui semblaient à la foudre
Porter un insolent défi;
Pour abattre au niveau de l'herbe
Leur tête puissante et superbe
Quelques secondes ont suffi.

Tels, près d'une antique muraille
On voit tomber sous la mitraille
Les rangs épais des bataillons;
Telle, quand l'automne au ciel brille,
On voit tomber sous la faucille
La chevelure des sillons.

En vain ils disaient en leur âme :
« Polis par le fer et la flamme.
Debout sur les vaisseaux géants,
Des ailes blanches aux épaules
Nous allons voler aux deux pôles
Et mesurer les océans... »

Ils ne sont plus, ces rois sublimes
Qui pour trône avaient les abîmes,
Qui de l'aigle entravaient le vol!
Leurs ramures martyrisées
Pendent saignantes et brisées;
Leurs corps meurtris jonchent le sol.

Le second tableau est en quelque sorte la contre-partie du précédent; il est aussi tranquille que celui-ci est bruyant et agité. Le peintre nous transporte dans une de ces enceintes de rochers comme il y en a tant dans les hautes Alpes; nous sommes à cinq ou six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, au bord d'un petit lac entouré de pyramides de granit, les unes tout à fait nues et décharnées, les autres couronnées à leur sommet d'un diadème de neige et de glace. Aucun arbre, aucun buisson ne réjouit nos regards; le sapin même, qui croît jusque sous les pôles, n'a pu prendre racine dans ce sol aride et pierreux; quelques bandes de gazon, disséminées çà et là sur les bords du petit lac, sont les seules traces de végétation qui parent ce lieu désolé. C'est un désert, mais un désert sublime. Voyez! Déjà le soleil est couché pour nous; les pentes grisâtres de la montagne opposée sont ensevelies dans l'ombre; mais levez les yeux sur les cimes:

il fait encore jour là-haut; une lumière pure rayonne sur les pointes du glacier et s'y réfracte comme dans autant de prismes. Cette enceinte inhabitable, où l'homme et les végétaux ne trouvent que la mort, se revêt de toutes les couleurs de la vie; ce triste tombeau de la création brille comme le berceau fleuri de la jeune nature. Ces rochers stériles et inaccessibles se peignent du vermillon de la rose; ces pics menaçants, ces neiges éternelles semblent sourire! Pour compléter le charme, à droite, dans un coin de ciel violâtre, la lune s'avance blanche et légère, escortée de deux étoiles. On dirait une reine errante de l'ancien temps qui vient prendre un instant de repos dans ces calmes solitudes. O blanche voyageuse, que cherches-tu? Cherches-tu ton bien-aimé?

Qu'on ne me parle pas de redescendre au séjour des humains; je passerai la nuit dans ce désert; j'y ferai des rêves plus doux que sous des lambris dorés. La lune, comme une fidèle amante, veillera sur mon sommeil. Les esprits de la montagne voltigeront autour de moi en chantant leur chanson la plus douce; ils diront: « Dors en paix, voyageur las des tempêtes du monde; ici leur souffle ne peut t'atteindre; ici tu peux braver l'iniquité des hommes: dors en paix! »

Mais le troisième tableau nous réclame; approchons: c'est une vallée du canton de Berne avec des glaciers dans le fond et des sapins sur le devant. Ne vous est-il pas quelquefois arrivé, en voyant un beau paysage, d'inventer un petit roman qui s'y applique? Pour moi, je n'y manquerais jamais. Écoutez celui que j'ai imaginé à propos de la *Vallée du Gelmer* qui est sous nos yeux:

« Le jour touche à sa fin; la chaleur brûlante de l'après-midi commence à se dissiper; l'ombre descend fraîche et légère des hauteurs de la montagne dans le fond de la vallée comme un voile transparent qu'une négligente beauté laisse tomber de ses épaules à ses pieds. Quelques vapeurs éparses flottent autour des hautes sommités où étincellent encore quelques rayons de soleil; on dirait des nuages d'encens qui se balancent autour d'un autel resplendissant d'or et de pierreries. De temps en temps une haleine, douce comme un soupir d'amour, glisse entre les feuilles des arbres; les antiques sapins frissonnent à ce souffle caressant et exhalent dans les airs une senteur aromatique.

« Couché sur le sommet d'un rocher qui surplombe et d'où la vue embrasse toute la vallée, un jeune homme admirait ce spectacle magique;

il écoutait avec ravissement tous les bruits si divers qui retentissaient à l'entour, bruits d'eaux courantes et de cascades qui se précipitaient en guirlandes dans les fondrières ; bruits d'arbres agités qui semblaient gémir ; bruits d'êtres vivants de toute espèce, insectes, oiseaux, bestiaux, qui rentraient en même temps dans leur gîte pour y passer la nuit.

« Il observait d'un œil mélancolique les innombrables nuances qui se succèdent sur les pentes des montagnes à mesure que le soleil approche du terme de sa carrière : nuances de vert foncé partout où règnent des lisières de forêts ; nuances de vert clair partout où s'étendent des pâturages ; nuances de jaune orange sur les banes de neige qui couronnent les hautes cimes ; nuances de rose violet sur les glaciers à moitié dénudés de leur enveloppe de neige, et le front de la montagne semblait environné d'un arc-en-ciel.

« Et le jeune homme, dont les yeux contemplaient tous ces trésors de couleur, dont l'oreille s'enivrait de toute cette harmonie, était venu là pour mourir.

« Et il disait : — « Je vais disparaître avec ce beau soleil ; mon dernier soupir suivra de près son dernier rayon. Le précipice est là, béant sous mes pieds ; il m'appelle, il m'attend ; je lui ai promis une victime, il l'aura. O nature ! prends-tu au moins le deuil de celui qui t'a tant aimée ? Tes forêts pousseront-elles un gémissement quand je ne serai plus ? — Non... Que t'importe un fils de plus ou de moins ? Les hommes non plus ne me regretteront pas. Pour se dispenser de pleurer ma perte, ils diront avec dédain : — C'était un insensé.

« Je vais chercher dans le monde invisible ce que le monde visible promet toujours et ne donne jamais. Je vais à toi, âme sœur de la mienne, puisque tu ne veux pas venir à moi. Si je t'avais obtenue, c'est au sein de cette vallée, au pied de cette montagne, que j'aurais fixé mon séjour ; ne l'ayant pas encore rencontrée, je viens mourir aux lieux où j'aurais aimé vivre. »

« Puis le jeune homme s'endormit sur l'extrémité du rocher, et ne se réveilla que dans l'éternité ; car, dans son sommeil, il fit un mouvement et roula aussitôt dans le gouffre qui était au-dessous, et quand il arriva au fond, il n'était plus qu'un cadavre. »

Ce tableau est, avant tout, une composition simple et vraie, mais qui séduit, qui enchante par sa simplicité même. Rien de heurté ni de dur, point d'effets ambitieux, mais une ombre

douce et une douce lumière ; du repos, du mystère, de la fraîcheur. Il respire le calme, il invite à la rêverie, il nous rappelle tous nos souvenirs d'innocence et de bonheur. Il offre quelque rapport avec le *Soir dans la Vallée* du même artiste, mais avec moins de contraste, moins de bruit, moins d'artifice et plus d'art.

Le caractère général des ouvrages de Diday, c'est quelque chose de grandiose et de sauvage, c'est un sentiment profond des beautés poétiques de la nature alpestre. Mais à côté de ces éminentes qualités, ils présentent des défauts que notre impartialité nous fait un devoir de signaler. Souvent admirables de composition, ils sont quelquefois faibles de dessin ; l'ensemble est bien conçu et bien rendu ; les détails sont parfois négligés et manquent de correction.

Après nous être occupé des dernières peintures de cet artiste distingué, il est juste de dire quelques mots du peintre lui-même.

François Diday est né à Genève en 1802, de parents peu aisés. De bonne heure sa vocation se révéla. Dès l'âge de dix ans, il ne rêvait que peinture, et dessinait tout ce qu'il voyait, arbres, maisons, figures, animaux. Deux ans plus tard, il fut envoyé à Mayenfeld, dans le canton des Grisons, pour y apprendre l'allemand ; mais il n'y apprit qu'à aimer la belle nature, les montagnes, les rochers, les torrents, les sapins, et là, comme à Genève, il employait tout son temps à dessiner. Il faisait de longues promenades dans les pittoresques environs de Mayenfeld, et ne revenait jamais sans avoir enrichi son album de quelque nouveau croquis. De retour dans sa ville natale en 1816, ses parents le mirent en apprentissage chez le seul maître de dessin qui fût alors à Genève, peintre médiocre qui lui donna, tant bien que mal, les premiers principes de l'art ; en même temps il fréquentait l'école publique de dessin qui venait d'être fondée par les soins de la Société des Amis des Arts. Il y fit la connaissance d'un jeune homme qui devait exercer la plus salutaire influence sur son talent. Adrien Rival (c'était le nom de ce jeune homme), quoique du même âge que Diday, avait sur celui-ci l'immense avantage d'avoir étudié à Paris sous Girodet, et il devint en quelque sorte le guide et l'aristarque de son condisciple. Ils firent ensemble plusieurs excursions pédestres en Savoie pour dessiner et peindre d'après nature ; Rival peignait à l'huile, Diday à l'aquarelle.

Un soir ils s'étaient placés devant le Mont-Blanc à l'heure où cette montagne, éclairée obli-

quement par le soleil couchant, présente un si magnifique spectacle. Cet effet, comme on sait, ne dure que quelques minutes; ce peu de temps avait suffi à Rival pour faire une étude passable, tandis que Diday n'avait pas encore achevé son esquisse. Frappé de la supériorité de la manière de peindre de son ami sur la sienne, il résolut de l'adopter; il jeta ses pinceaux et ses couleurs à l'aquarelle dans le torrent voisin, et à dater de ce jour, il a toujours peint à l'huile.

L'intervalle de 1819 à 1825 fut consacré tout entier à des essais de tout genre, essais infructueux pour la plupart, car personne ne s'y intéressait, personne ne les encourageait. Nos jeunes débutants ne vendaient rien de ce qu'ils produisaient; ils n'avaient ni maîtres ni protecteurs. Sans direction, sans ressources, ils ne firent pas la moitié des progrès qu'ils auraient pu faire si les arts eussent joui alors à Genève de la faveur qu'on leur a accordée depuis. Ils brûlaient tous les deux du désir de parvenir, mais personne ne leur tendait une main secourable; au contraire, ils ne rencontraient partout qu'indifférence et froideur. Ils avaient presque honte de se dire peintres dans un pays où la peinture ne rapportait rien, et où les seules professions estimées étaient celles qui conduisent à la fortune. Cependant ils persévérèrent dans leurs efforts, et cette persévérance, pour l'un d'eux du moins, eut enfin sa récompense.

Diday avait loué un petit atelier au sixième étage d'une des plus vieilles maisons de Genève, près des boucheries. Le hasard fit que dans cette même maison vint loger un peintre de Paris nommé Robineau, qui faisait voir pour de l'argent un grand tableau allégorique dont il était l'auteur, et qui représentait *le Temps découvrant la Vérité*. Ce Robineau, ayant appris qu'il avait un confrère pour voisin, voulut le connaître. Il alla trouver Diday dans son grenier. Il vit ses travaux, les loua beaucoup et lui prédit un brillant avenir. Il fit plus: il parla de Diday à plusieurs membres de la Société des Amis des Arts pour lesquels il avait des lettres de recommandation, et qui étaient pour la plupart des citoyens riches et influents. Un dimanche, en sortant du sermon, Robineau dit au président de cette société: « Vous avez à Genève plus d'artistes distingués que vous ne croyez; j'en connais un qui probablement vous est inconnu; c'est un jeune homme de beaucoup de talent qui demeure dans la même maison que moi; si vous voulez, je vous conduirai chez lui. » Le président accepta: les deux syndics, plusieurs

conseillers d'État et d'autres personnages marquants qui avaient entendu les paroles du peintre français, mus par la curiosité, se mirent de la partie et vinrent en corps frapper à la porte de l'atelier de Diday. C'était là une démarche vraiment républicaine et tout à fait digne des magistrats d'un peuple libre. Grande fut la surprise du jeune artiste en voyant tous ces hommes éminents et respectables visiter le modeste réduit où il ne recevait guère que des jeunes gens de son âge, qui y venaient boire et fumer des pipes. Ils examinèrent ses études et l'engagèrent à les présenter à la Société des Amis des Arts. La Société les trouva de son goût et en acheta un grand nombre. Ce fut la première vente de Diday. Qu'on imagine s'il est possible la joie dont il fut transporté en touchant le premier dû à son pinceau! Le premier succès est comme le premier amour, c'est le plus doux, le plus pur, le seul qui laisse un souvenir ineffaçable.

Le plus difficile était fait; il commençait à être connu, et son art commençait à le dédommager des peines qu'il lui coûtait. Les amateurs prirent le chemin de son atelier; en peu de temps toutes ses études furent enlevées. Ces études offraient les sujets les plus simples du monde: des intérieurs de basse-cour, des chaumières entourées d'un verger, des chemins creux, des lisières de bois, des moulins; rien de suisse encore, rien d'alpestre.

L'année suivante (1824), la proposition fut faite à la Société des Amis des Arts d'envoyer Diday passer une année en Italie pour y étudier les grands maîtres. Mais, sur l'observation d'un des membres de la commission qui connaissait l'intimité de Diday avec Rival, il fut décidé que ce dernier l'accompagnerait dans son voyage, et que la somme allouée d'abord à un seul servirait pour deux. Cette décision eut un funeste résultat en ce qu'elle rendit insuffisante la somme qui, à la rigueur, eût pu suffire à Diday s'il avait été seul. Néanmoins, ils organisèrent leur voyage comme s'il eût dû être des plus brillants. Ils achetèrent un petit mulet sur lequel ils chargèrent leurs effets, leurs boîtes et leurs cartons. Ils partirent de Genève escortés d'une multitude d'amis et de curieux qui les accompagnèrent jusqu'à la frontière de Savoie. Après de tendres adieux, ils se séparèrent de leurs concitoyens, et, abandonnés à eux-mêmes, ils se mirent à contempler et à exploiter le pays qu'ils parcouraient. Chaque fois qu'ils trouvaient un site à leur gré, ils débattaient leurs boîtes, ils attachaient leur mulet à un arbre

et enrichissaient leur portefeuille d'une étude de plus. Bien que cette manière de voyager eût un grand charme pour nos deux amis, ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'elle présentait aussi de graves inconvénients ; ils se fatiguaient beaucoup et n'avançaient guère. Pour remédier à ce mal, ils résolurent d'acheter une voiture et d'y atteler leur mulet. Aussitôt dit, aussitôt fait. Pour trois cents francs, un carrossier de village leur vendit un petit *char de côté* dans lequel ils s'embarquèrent fiers et contents comme Robinson dans son canot. Malheureusement, cette emplette avait fait une forte brèche à leur bourse, et les frais d'entretien pour eux et pour leur bête l'allégèrent sensiblement de jour en jour. Quand ils arrivèrent à Florence, ils n'avaient plus le sou ; alors, bon gré, mal gré, il fallut renoncer à leur équipage et redevenir piétons. Ils firent une réforme générale, mais, hélas ! tardive, dans leur train de vie ; ils vendirent à moitié prix la voiture et l'attelage, et prirent tout doucement et à pied la route de Rome.

Il était écrit que ce voyage d'Italie serait désastreux pour Diday sous tous les rapports et de toutes les manières ; même ses bonnes fortunes, si on peut les appeler ainsi, furent des infortunes.

A Subiaco, un soir qu'il allait en quête d'un beau site avec sa boîte à la main, il rencontra une belle jeune fille brune de seize à dix-sept ans, portant sur sa tête une cruche de forme antique qu'elle venait de remplir à la fontaine. Légère comme une chevrette, d'une main tenant l'anse de sa cruche rouge, de l'autre relevant le coin de son tablier bleu, elle montait vers les quartiers du haut. Il la suivit. Elle entra dans un verger ; il y entra avec elle ; puis elle disparut dans la maison voisine, et il alla s'asseoir sur un petit mur d'où la vue dominait un superbe amphithéâtre de montagnes. Il ouvrit sa boîte et se mit en devoir de faire une étude. Il avait à peine commencé son esquisse, qu'un homme d'une cinquantaine d'années, qui fumait tranquillement sa pipe sur la terrasse de la maison, lui dit en italien : « Vous verriez bien mieux d'ici ; montez, montez. » Diday n'hésita pas à se rendre à cette invitation ; il prit sa boîte et alla s'établir sur la terrasse. L'homme à la pipe, qu'il jugea être le père de sa belle brune au tablier bleu, se tint quelque temps derrière sa chaise à le voir peindre, puis le quitta en lui disant qu'il pouvait rester là tant qu'il voudrait et revenir les jours suivants si cela lui faisait plaisir. Il n'eut garde d'y manquer. Le lendemain, pendant qu'il peignait, il reçut la visite de la jeune

fille. Elle s'avança jusqu'à lui sur la pointe des pieds ; il fit semblant de ne pas s'apercevoir de son approche, mais comme il brûlait du désir de la voir, au moment où elle se penchait sur lui pour examiner son ouvrage, il releva la tête ; leurs regards se rencontrèrent, leurs joues se touchèrent ; de là à un baiser il n'y avait pas loin : comment résister à la tentation ? La petite rougit jusqu'au blanc des yeux ; elle détourna la tête, et puis se sauva toute honteuse. Le troisième jour, même visite, mêmes incidents, avec cette différence qu'au lieu de s'enfuir la charmante enfant posa son front sur l'épaule du jeune homme, et livra ses yeux, ses joues, sa bouche aux lèvres avides de son amant. La semaine d'ensuite, il demanda et obtint sans peine un rendez-vous solitaire dans une forêt située à une demi-lieue de la ville, et où l'on se rendait par différents chemins. Heureusement pour lui, le chemin qu'il prit le conduisit dans un endroit directement opposé à celui où la jeune fille l'attendait. Il s'égarait dans des landes sauvages, hérissées de broussailles et de rochers ; et après avoir erré ainsi inutilement pendant plusieurs heures, la nuit étant venue, il dut renoncer à voir sa belle ce jour-là et songer à regagner son gîte. C'est ce qu'il fit bien à contre-cœur, je vous assure ; car il ignorait encore qu'en se trompant de route, il avait échappé à un horrible guet-apens. Il rentra à l'auberge, accablé de fatigue, outré de dépit. L'aventure parut si drôle à Rival, qu'il ne put s'empêcher d'en rire, et Diday lui-même, malgré sa colère, finit aussi par la trouver plaisante.

Le lendemain, vers les trois heures de l'après-midi, comme il allait sortir pour se rendre chez les parents de sa brune, on vint lui annoncer que le grand vicaire de Subiaco demandait à lui parler.

— Monsieur, lui dit ce prélat, vous êtes étranger ; vous ne connaissez pas les usages ni les lois de ce pays ?

— Nullement, monsieur, répondit le peintre avec embarras.

— Eh bien, apprenez que dans les États de Sa Sainteté, tout homme qui séduit une jeune fille est tenu de la doter ou de l'épouser ; s'il ne veut ou ne peut faire l'un ou l'autre, on l'enferme pour cinq ou six ans dans le château Saint-Ange.

— Je ne comprends pas...

— Je m'explique. Vous avez une intrigue d'amour avec la jeune Carmela B. Je sais tout. Si vous l'avez déshonorée, je viens de vous instruire des dispositions de la loi. Elles sont formelles. Réfléchissez-y.

— Je vous jure, monsieur le vicaire, qu'il ne s'est rien passé de répréhensible entre nous, et que...

— Tant mieux. Au reste, je le saurai bientôt. L'affaire s'instruit. Adieu, et soyez plus prudent une autre fois.

Diday remercia le bon prêtre de son charitable avis, et quand il fut sorti, il se consulta avec Rival sur le parti à prendre. Les deux voyageurs résolurent, d'un commun accord, de ne pas attendre le jour dans les murs de Subiaco. Ils firent leurs paquets en toute hâte, et dès que la nuit fut venue, ils décampèrent. Ceux qui les eussent vus alors les eussent pris pour des voleurs se dérochant aux poursuites de la police. Diday quitta Subiaco en jurant de ne plus se laisser prendre aux tendres œillades des jeunes filles brunes qui tiennent une cruche rouge d'une main et de l'autre relèvent le coin d'un tablier bleu.

Quand ils arrivèrent à Rome, toutes leurs ressources étaient épuisées; ils eurent recours à leurs pinceaux pour s'en créer de nouvelles. La Société des Amis des Arts avait promis d'acheter les études qu'ils lui enverraient d'Italie et de leur en faire parvenir le prix. Ils s'empressèrent donc d'en terminer un certain nombre, après quoi ils les emballèrent proprement dans une caisse qu'ils confièrent à un commissionnaire. Un mois se passa sans qu'ils reçussent aucune réponse. Au bout de ce temps, impatientés d'un si long silence, ils retournent chez le commissionnaire; et la première chose qu'ils voient en entrant, c'est leur caisse de tableaux qui n'était pas encore partie. Ils prirent aussitôt toutes leurs mesures pour qu'elle partît dans le plus bref délai possible; mais en attendant, ils étaient dans le dénûment le plus complet. Un soir, tristes et abattus comme des gens qui n'ont pas mangé de toute la journée, ils se promenaient, pour distraire leur appétit, sur la place d'Espagne. Le temps était superbe; des voitures élégantes se rendaient au Corso; la foule endimanchée se pressait autour d'eux; mais la faim les rendait insensibles à ce brillant spectacle. Tout à coup, parmi cette foule, Diday croit entrevoir des figures de connaissance; il s'élance, il reconnaît trois artistes français qui étaient venus le voir à leur passage à Genève et à qui il avait servi de cicerone. En récompense, ils lui servirent de banquiers: ils s'aperçurent de la détresse des deux amis, et leur prêtèrent une somme que ceux-ci leur rendirent intégralement dès qu'ils eurent reçu l'argent qu'ils attendaient de Genève. Avec cet argent, on exigeait qu'ils

poussassent jusqu'à Naples; ils obéirent, mais quand ils revinrent à Rome, leur bourse était encore à sec. A dater de ce moment, leur voyage fut une fuite, une déroute affreuse, comparable en tout point à la retraite de Moscou. Ils traversèrent les neiges du Simplon sans habits, sans souliers, sans pain, exténués de fatigue et dévorés par une fièvre ardente. Cependant, la vue des Alpes et du beau pays qui se déroulait devant eux leur fit un instant oublier leurs maux et leur rendit le courage et l'espérance. Alors seulement Diday comprit par comparaison la supériorité de la nature suisse sur la nature italienne; il vit par expérience combien les Alpes l'emportent sur les Apennins pour le pittoresque et l'originalité. « Comment se fait-il, disait-il à son ami, que nous ayons été chercher des inspirations si loin, quand nous avions de si magnifiques sujets à notre porte? »

Ainsi, ce voyage eut sur le jeune Diday une influence négative des plus heureuses: il détermina sa vocation; il lui montra que sa mission était de peindre la Suisse et non l'Italie.

Le pauvre Rival ne rentra à Genève que pour y mourir des suites d'un refroidissement qu'il avait pris en passant le Simplon. A ce jeune homme succéda un vieillard dans l'intimité de Diday. M. Wolfgang Topffer, le père du célèbre écrivain, devint l'ami et le mentor du jeune paysagiste. Il lui donna d'excellents conseils sur les procédés de l'art et lui forma le goût. Après avoir essayé du paysage italien et l'avoir abandonné, Diday revint avec M. Topffer au paysage flamand qui lui avait valu ses premières palmes. Il n'osait pas encore aborder le paysage suisse. Enfin, en 1852, il exécuta une vue du Mont-Blanc, et, en 1855, la chute du Giessbach. Depuis lors il n'a cessé d'étudier et de reproduire les beaux sites helvétiques, et sa carrière ne présente plus qu'une suite non interrompue de triomphes et de succès. En 1859, il a reçu la grande médaille d'or de première classe; en 1842, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur, et presque tous les ans il reçoit quelque nouvelle décoration des souverains étrangers.

Parmi ses élèves, je citerai Georges, très-favorablement connu en Suisse; Dunant, dont les tableaux sont pleins de fraîcheur et de grâce, et enfin Hugard, qui a obtenu la médaille d'or de seconde classe à la dernière exposition.

MOUILLERON



Moulleron. 1844

1844

L'Orage

ADRIEN GUIGNET



Salvator Rosa chez les brigands

ÉTAT

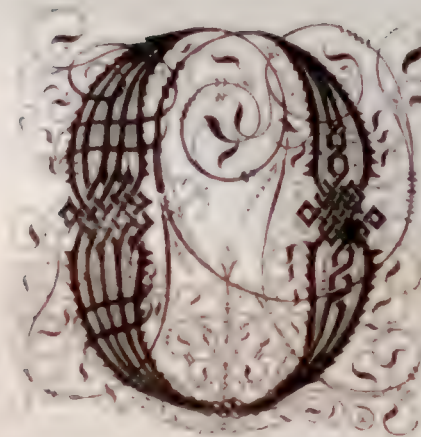
DES

TRAVAUX D'ART EN FRANCE,

EN 1844.

(1^{er} article.)

MONUMENTS PUBLICS.



ne lira peut-être pas sans intérêt un tableau succinet de quelques-uns des travaux exécutés, commencés ou terminés pendant la période qui s'étend de 1815 à 1850, entre la chute de l'empire et la révolution de juillet. Tout incomplet qu'il sera forcément, il donnera, nous l'espérons, une idée approximative de l'état des travaux publics en France lorsqu'une nouvelle dynastie fut portée au trône par le vœu du pays.

Église paroissiale, à Bercy (Seine), élevée en 1825 par M. Châtillon; dépenses, 271,000 fr.

Église succursale, à Noisy-le-Sec (Seine), éle-

vée en 1824 sur les plans de M. Guennepin; dépenses, 45,000 fr.

Chapelle dans la commune des Herbiers (Vendée), élevée en 1825 en mémoire du voyage entrepris dans l'ouest par Mme la duchesse d'Angoulême, en 1825. Ce monument, exécuté tout en granit d'après les plans de M. Macquet sur le point le plus culminant du département, avait coûté 120,000 fr. Il a été détruit après la révolution de 1850.

Évêché, au Puy (Haute-Loire), élevé en 1859 sur les dessins de M. Ledru; dépenses, 220,000 fr.

Temple protestant, à Marseille, construit en 1824 par feu M. Penchaud; dépenses, 45,000 fr.

Synagogue élevée rue Notre-Dame-de-Nazareth, à Paris, en 1819, par M. Sandrié; dépenses, 512,000 fr., dont 76,000 fr. pour acquisition

de terrains, et 256,000 fr. pour constructions.

Ministère des finances, rue de Rivoli. La construction de cet édifice, commencée en 1812 sur les plans de M. Destailleur, ne fut terminée qu'en 1827. Déjà sous Louis XVI on avait conçu le projet de rues monumentales destinées à l'embellissement du quartier où s'élevait la demeure du souverain. Ces projets furent abandonnés durant la période révolutionnaire; mais après le retour de l'ordre, Napoléon demanda à MM. Fontaine et Perrier un plan de décoration générale et d'appropriation des terrains avoisinant le palais impérial. Ce plan fut arrêté en 1807, et c'est à lui que nous devons les rues Castiglione et de Rivoli. Le vaste emplacement qui avait fait, avant 89, partie des dépendances du couvent des Feuillants, fut d'abord destiné à l'hôtel des postes; et c'est dans ce but que furent entrepris les premiers travaux, en 1812, sous la direction de feu M. Bénard. Ce projet primitif fut abandonné en 1822, et les bâtiments en cours d'exécution furent définitivement affectés au service du ministère des finances et du trésor royal qui occupaient deux vastes hôtels à l'entrée de la rue Vivienne, et qui en prirent possession en 1827. L'ensemble des travaux de ce vaste édifice exigea une dépense totale de 10,400,000 fr.

Hôtels de préfecture, à Ajaccio (Corse), élevé en 1822, par M. Jouvin, sur les plans de M. Alphonse de Gisors.

Hôtel de préfecture, à Épinal (Vosges), élevé de 1824 à 1827 par M. Grillot; dépenses, 225,000 fr.

Hôtel de ville, à Moulins (Allier), élevé en 1821 par M. Agnétý; dépenses, 519,000 fr., y compris une bibliothèque publique.

Hôtel de ville, à Sedan (Ardennes), par M. Delarue, en 1822.

Hôtel des monnaies, à Nantes (Loire-Inférieure), par M. Gengembre, en 1825; dépenses, 150,000 fr.

Cour d'assises et tribunal civil, à Valence (Drôme), par M. Chabord, en 1824; dépenses, 120,000 fr.

Tribunal civil, à Saint-Lô (Manche), par M. Henry Van Cleemputte, en 1825; dépenses, 120,000 fr.

Collège communal, à Rochefort (Charente-Inférieure), par M. Gardes, de 1828 à 1850; dépenses, 150,000 fr.

École des frères de la doctrine chrétienne, à Amiens (Somme), par M. Cheussey, en 1824, bâti pour cent cinquante élèves et contenant des

logements pour quatorze frères; cet édifice a coûté 65,000 fr.

Bibliothèque publique pouvant contenir de quarante à cinquante mille volumes, à Amiens (Somme), par M. Cheussey, en 1824; dépenses, 150,000 fr.

Musée, à Tours (Indre-et-Loire), par M. Guérin, en 1825.

Lazaret, sur l'île de Ratonneau, dans la rade de Marseille, par feu M. Penchaud, de 1824 à 1826. Ce lazaret fut construit à la suite des craintes qui se manifestèrent dans le Midi de la France après l'introduction de la fièvre jaune, en Espagne, en 1825. Les dépenses s'élevèrent à 700,000 fr., dont un tiers resta à la charge de la ville.

Grand hôpital, à Bordeaux (Gironde), par M. Burgnet, de 1821 à 1829. En vertu de la loi du 2 février 1819, un majorat de 50,000 livres de rentes avait été institué en faveur de M. le duc de Richelieu, à titre de récompense nationale. M. le duc de Richelieu, alors ministre, offrit à la ville de Bordeaux d'appliquer les revenus de ce majorat à la construction d'un hôpital. Une ordonnance royale du 14 août suivant autorisa la ville à accepter cette offre, et deux ans après les constructions commencèrent; les dépenses se sont élevées à 1,500,000 fr.

Hospice de Saint-Mandé (Seine), par M. Destailleur, de 1827 à 1850. M. Michel-Jacques Baulard, ancien tapissier des palais de la couronne, avait disposé, par testament, d'une somme de 1,050,000 fr. pour la fondation et l'entretien d'un hospice destiné à douze pauvres honteux septuagénaires. La ville fut autorisée à accepter le legs; les dépenses s'élevèrent à 555,000 fr., savoir 40,000 fr. pour acquisition du terrain, et 495,000 fr. pour construction.

Hospice à Fréjus (Var), par M. Hautoin, en 1828; dépenses, 56,000 fr.

Asile départemental d'aliénés, dans l'ancienne abbaye de Saint-Yon, à Rouen, par M. Jouannin, de 1821 à 1827. Cet asile peut recevoir six cents aliénés; les dépenses se sont élevées à 900,000 fr.

Établissement thermal, au Mont-d'Or (Puy-de-Dôme), par M. Ledru, en 1822. On a, pour ces constructions, utilisé les débris des établissements romains, et encore aujourd'hui la plupart des sources sont reçues dans des piscines antiques.

Établissement thermal, à Bagnères de Bigorre (Hautes-Pyrénées), en 1825.

Halle aux blés, à Falaise (Calvados), par M. Levasseur, de 1824 à 1827; dépenses, 52,000 fr.

Halle aux blés et Halle aux toiles, à Rennes (Ille-et-Vilaine), par feu M. Gohier, en 1821; dépenses, 68,000 fr. et 89,000 fr.

Marché aux vaches grasses, à Paris, par M. Huré, de 1824 à 1826; dépenses, 21,000 fr.

Marché aux chevaux, à Paris, par M. Lahure, en 1826.

Abattoir à porc, à Nanterre (Seine), par M. Blanchon, en 1819; dépenses, 97,900 fr.

Abattoirs à bœufs, veaux, moutons, de Villejuif, du Roule, de Montmartre, de Ménilmontant. Un décret du 9 février 1810 ordonna la construction de cinq abattoirs. Un conseil d'architectes fut institué pour présenter les plans, établir les devis et surveiller les travaux. Ce conseil, composé de MM. Petit-Radel, Bellanger, Happe, Leloir, Boitevin, Gisors aîné, Gaucher, siégeait sous la présidence de M. le chevalier Bruyère. Les travaux, commencés en 1812, furent terminés en 1820. Les dépenses s'élevèrent à 17,444,742 fr., dont 659,597 fr. pour acquisitions, et 16,785,545 fr. pour constructions.

Caserne de gendarmerie, rue Mouffetard, à Paris. Commencée par M. Rohault, en 1824, elle fut terminée par M. Charles, en 1850. Cette caserne, bâtie pour contenir douze officiers, vingt-quatre sous-officiers, trois cent vingt-deux gendarmes et cent douze chevaux, a coûté 946,800 fr.

Corps de garde de pompiers, rue Mouffetard, à Paris, par M. Alphonse de Gisors, en 1828; dépenses, 20,000 fr.

Maison d'arrêt, à Cherbourg (Manche), par M. Moutier, en 1821; dépenses, 150,000 fr.

Maison d'arrêt, à Lorient (Morbihan), par M. Lussault, en 1824; dépenses, 157,000 fr.

Théâtre de l'Académie royale de musique, rue Lepelletier, par M. Debret, de 1820 à 1821. On sait qu'après l'assassinat du duc de Berry, la démolition du théâtre situé sur l'emplacement actuel de la place Louvois fut ordonnée. Sa proximité de la bibliothèque menaçait d'ailleurs l'un de nos établissements publics les plus riches et les plus utiles. L'État fit l'acquisition de l'hôtel Choiseul, et dans l'espace occupé par les jardins, une salle provisoire s'éleva. Ce provisoire est bien près de devenir définitif, et cependant la situation de l'Académie royale de musique, adossée à un pâté de maisons et attenant à des passages, rend sa présence dangereuse pour un quartier riche et commerçant, et fait prévoir de bien grands désastres en cas d'incendie. Il serait bien temps qu'un nouvel emplacement isolé fût affecté à l'édification d'un grand opéra. Les constructions,

terminées en 1821, ont coûté une somme de 2,576,000 fr.

Théâtre de l'Ambigu-Comique, bâti par MM. Hittorf et Lecoq, de 1827 à 1828, sur l'emplacement de l'ancien hôtel Murinais. Les dépenses se sont élevées à 585,505 fr. pour acquisitions, et 1,547,944 fr. pour démolitions et constructions.

Chapelle funéraire érigée à Paris, rue d'Anjou, aux frais de la cassette particulière du roi Louis XVIII. Les travaux, dirigés par M. Fontaine, furent commencés en 1815 et terminés en 1826. La chapelle s'éleva sur l'emplacement de l'ancien cimetière de la Madeleine où avaient été inhumés Louis XVI et Marie-Antoinette. Une somme de 2,000,000 de fr. fut consacrée à ces travaux.

Tombeau du général Foy, au cimetière du Père-Lachaise, exécuté en 1826 sur les dessins de M. Léon Vaudoyer; la statue est de M. David; dépenses, 90,000 fr.

Tribunal et maison d'arrêt, de justice et de correction, à Draguignan (Var), par MM. Penchaud, Baltard et Lautoin, en 1824; dépenses, 178,000 f., dont 50,000 fr. pour le tribunal, et 128,000 fr. pour les prisons.

Caserne de gendarmerie et maison d'arrêt, à Marseille, sur l'emplacement du jardin des Présentines; dépenses: acquisitions, 59,000 fr.; caserne, 196,000 fr.; maison d'arrêt, 179,000 fr.

Marché et salle de réunion, à Joigny (Yonne), par feu M. Hurtault, en 1825. Ces nouveaux bâtiments ont malheureusement entraîné la destruction de l'ancienne porte Saint-Jacques.

Hôtel de la préfecture, au Puy (Haute-Loire), par M. Macquet, en 1825; dépenses, 272,500 fr.

Hôtel de la préfecture, à Angoulême (Charente), par M. Abadie, en 1828.

Hôtel de ville, à Saint-Étienne (Loire), par M. Dalgabit, de 1821 à 1828. Cet hôtel de ville contient, dans ses dépendances, le tribunal de police, deux justices de paix, une salle de bal, une bibliothèque, un musée, un conservatoire des arts et métiers, un appartement d'honneur; dépenses, 800,000 fr.

Cour d'assises et tribunal civil, à Angoulême (Charente), en 182., par M. Abadie; dépenses, 550,000 fr.

Cour d'assises et tribunal civil, à Privas (Ardèche), par M. Macquet, en 1826; dépenses, 97,000 fr.

Tribunal civil, à Valognes (Manche), par M. Van Cleemputte, de 1824 à 1826; dépenses, 150,000 f.

École chrétienne, à Paris, par M. Gauthier, en 1825; dépenses, 150,000 fr.

Lazaret, à Trompeloup (Gironde), par M. A. de Gisors, en 1824.

Quartier d'aliénés, à Cadillac (Gironde), par M. Poitevin, en 1827.

Établissement thermal, à Vichy (Allier), par MM. Agnétty et Rose Beauvais, de 1821 à 1829; dépenses, 465,000 fr.

Bourse et condition des soies, à Saint-Étienne (Loire), par M. Dalgabit; dépenses, 80,000 fr.

Marché, à Nevers (Nièvre), par M. Pot-Seurrat, en 1825; dépenses, 65,000 fr.

Abattoir, à Nantes (Loire-Inférieure), par M. Malary, de 1824 à 1850; dépenses, 850,000 fr.

Abattoir, à Tarascon (Bouches-du-Rhône), par M. Penchaud, en 1825; dépenses, 60,000 fr.

Filtre et château d'eau, à Toulouse (Haute-Garonne), par MM. Lafforgue et Raynaud.

Casernes de gendarmerie, à Lyon (Rhône), par MM. Gay et Hotelard, de 1828 à 1850; dépenses, 500,000 fr.

Caserne de sapeurs-pompiers, à Paris, par M. Rohault père, en 1822; dépenses, 500,000 fr.

Maison d'arrêt à Vervins (Aisne); dépenses, 184,000 fr.

Maison d'arrêt, à Versailles (Seine-et-Oise), par feu M. Gay, en 1828.

Maison de correction de femmes, à Cadillac (Gironde), par M. Poitevin, en 1825.

Promenade publique, à Rennes (Ille-et-Vilaine), par M. Millardet, en 1829.

Chapelle funéraire et mausolée, à Quiberon (Morbihan), par M. Caristie, de 1821 à 1829; dépenses, 518,000 fr.

Tribunaux, maisons d'arrêt et casernes de gendarmerie, à Saint-Étienne (Loire), Arcis-sur-Aube, (Aube), Barcelonnette (Basses-Alpes), par MM. Dalgabit, Vaudé et Léveillé.

Église de Saint-Paul de Bonneval (Aube), par M. Gauthier, en 1829.

Église de Vincennes (Seine), par M. Lesueur, de 1829 à 1850; dépenses, 125,000 fr.

A cette liste déjà étendue, faut-il ajouter quelques édifices, tels, par exemple, que :

Une église à la Daguenière (Maine-et-Loire), par M. François, en 1825.

Une église paroissiale, à Saint-Germain en Laye (Seine-et-Oise), par MM. Moutier et Malpière, en 1827.

Une église, à Saint-Remy (Bouches-du-Rhône), par feu M. Penchaud, en 1820.

Un hôtel de ville, à Quimper (Finistère), par M. Lemarié, en 1829.

Un entrepôt pour les sels, graines, farines, denrées coloniales, à Lyon (Rhône), par M. Baltard, en 1828.

Une douane ou halle de déchargement, à Paris, par M. Lusson, en 1827.

Une halle et une place publique, à Castres (Tarn), par M. Lebrun, en 1856.

Un abattoir, à Orléans (Loiret), par M. Paget, en 1825.

L'escalier de la bibliothèque Mazarine, par M. Biet, en 1824.

L'asile d'aliénés, à Lafond, près la Rochelle (Charente-Inférieure), par M. Brossard, en 1824.

Le nouveau quartier de femmes aliénées pensionnaires à la maison royale de santé, à Charenton Saint-Maurice (Seine), par M. Leroux, en 1825.

On le voit, les monuments d'utilité publique ne furent pas négligés sous le gouvernement de la restauration. Des travaux considérables furent entrepris, continués ou commencés, et l'impulsion communiquée par Napoléon reçut un favorable développement.

Parmi les établissements dont la pensée est due au gouvernement impérial et qui furent achevés sous la restauration, nous devons signaler particulièrement la bourse et le tribunal de commerce de Paris.

La bourse, commencée en 1808 par feu M. Brongniart, fut terminée en 1827 par feu M. Labarre. Successivement et à diverses époques, la bourse de Paris s'était tenue à l'hôtel Mazarin, dans l'église des Petits-Pères, dans une galerie du Palais-Royal. Le tribunal de commerce siégeait dans un ancien hôtel, derrière l'église Saint-Méry. Un décret impérial du 16 mars 1808 ordonna la construction d'un monument sur l'emplacement du couvent des Filles Saint-Thomas. La première pierre en fut posée le 24 du même mois, et M. Brongniart, dont les plans avaient été approuvés par l'empereur, poussa activement les constructions jusqu'en 1815, époque de sa mort. M. Labarre le remplaça dans la direction des travaux et n'apporta que peu de modifications aux projets primitifs.

Enfin le monument put être inauguré en 1827.

On voulut autant que possible mettre ce vast monument à l'abri des chances d'un incendie, et, à cet effet, on n'employa guère que des matériaux incombustibles dans sa construction. Les voûtes et les planchers sont en fermes de fer maçonnées à l'aide de pots en terre cuite; les combles sont

aussi en fer couverts de cuivre; les revêtements intérieurs et le dallage sont exécutés en marbres français.

L'ensemble des dépenses nécessitées par l'érection de ce monument s'éleva à la somme de 8,149,192 fr., sur laquelle le gouvernement a payé 3,789,586 fr., la ville 2,266,180 fr., et le commerce 2,095,626 fr. Sur cette somme, 186,400 fr. ont été employés en objets d'art.

Après que la révolution de juillet eut éclaté, le gouvernement nouveau tourna toute son attention vers les travaux publics dont l'importance ne lui échappait pas; il poussa la nation avec énergie dans la voie des conquêtes pacifiques, et en même temps que le commerce, l'industrie, l'agriculture recevaient une efficace protection, des encouragements de toutes sortes étaient prodigués aux travaux d'art dans toute l'étendue du royaume.

La loi du 5 novembre 1851, qui mit à la disposition du gouvernement 5 millions pour être distribués aux communes et employés en travaux d'utilité publique, à la charge par elles d'y contribuer pour une somme double de celle qui leur était allouée, détermina, dans un grand nombre de départements, un mouvement extraordinaire, dont les heureux effets se firent bientôt sentir.

Les édifices commencés sous la restauration furent activement amenés à leur fin; un plus grand nombre encore furent projetés, et l'administration seconda de son mieux l'impulsion nouvelle qu'elle avait imprimée aux esprits.

MM. Thiers, de Montalivet, de Rémusat mirent toute leur sollicitude à doter le pays de monuments à la fois utiles et magnifiques qui pussent donner aux étrangers une haute idée de la grandeur et de la richesse de la France; et de nos jours encore, M. le comte Duchâtel déploie, dans cette branche de l'administration, une heureuse et louable activité.

C'est à notre époque que sont dus les grands travaux exécutés aux ministères des travaux publics, de l'intérieur, de l'instruction publique; les travaux du palais du quai d'Orsay, de la chambre des pairs, de la chambre des députés; l'achèvement de l'arc de triomphe de l'Étoile et de la Madeleine, la colonne de juillet, Saint-Vincent de Paul, la restauration de la Sainte-Chapelle, l'agrandissement du palais de justice, la décoration de la place de la Concorde et des Champs-Élysées, la restauration de Saint-Germain l'Auxerrois, la fontaine de la place Louvois, la fontaine Molière, le palais des beaux-arts, les travaux à la Sorbonne, aux Archives, au collège

Louis le Grand, au collège Rollin, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à l'hôtel des mines, à la manufacture des tabacs, à Saint-Eustache, à l'hospice des ménages, à l'Hôtel-Dieu, à l'hospice de la Charité, à l'hospice Beaujon, au palais de la Légion d'honneur, au Jardin des Plantes, à Saint-Séverin, à l'église de Notre-Dame de Lorette, à la manutention des vivres, à l'hôtel de ville, à Versailles, aux Invalides: tout un peuple de statues dispersées dans les villes illustrées par la naissance des grands hommes, et mille autres témoignages de la grandeur et de la magnificence du pays.

Si Paris s'est signalé par le nombre et l'importance des monuments qui s'offrent à l'admiration des étrangers, les départements ont montré une heureuse émulation, et, grâce à leurs efforts habilement secondés par l'autorité centrale, les meilleurs résultats ont été obtenus.

Entre autres travaux entrepris ou terminés dans les départements, nous citerons:

Le séminaire, à Moulins (Allier), par M. Grétry, commencé en 1828; il a été livré aux études en 1856; les dépenses se sont élevées à 500,000 fr.

Le palais de justice, à Aix (Bouches-du-Rhône), par feu M. Penchaud; commencé en 1822, il a été inauguré en 1852. Déjà, quelques années avant la révolution de 89, les autorités locales avaient conçu le projet d'élever un palais de justice pour le service du parlement sur l'emplacement du palais des anciens comtes de Provence. L'architecte Ledoux rédigea les devis, dessina les plans et fit commencer les travaux en 1785. Ils ne s'élevaient qu'à trois pieds du sol et avaient déjà coûté 1,500,000 fr., lorsque les événements de 89 éclatèrent. Les constructions furent abandonnées durant toute la période révolutionnaire. En 1809, on songea à utiliser ces travaux; mais ce ne fut guère que vers 1822 qu'on s'en occupa d'une manière sérieuse et définitive. On réduisit les proportions du plan primitif, et l'édifice fut achevé en 1852; les dépenses s'élevèrent à 970 000 fr., dont une moitié fut supportée par l'État et l'autre par le département.

Une maison de correction, à Lyon (Rhône), par M. Baltard, en 1850.

Une maison de police, d'arrêt, de justice, de correction, à Saintes (Charente-Inférieure), par M. Brossard, de 1851 à 1852; dépenses, 160,000 f.

Maison centrale de détention pour hommes, à Melun (Seine-et-Marne), par feu M. Solente, et continuée par M. Dupont. Les premiers travaux de cette maison datent de 1812; elle ne fut ter-

minée qu'en 1856. Construite pour contenir mille cinquante détenus, elle a coûté à peu près 2,000,000 fr.

Hôtel de ville, tribunal et maison d'arrêt, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), par M. Ledru. Les travaux, commencés en 1825, n'ont été achevés qu'en 1857.

Poissonnerie, à Angers (Maine-et-Loire), par M. Lachèse, en 1855; dépenses, 52,000 fr.

Un asile départemental d'aliénés, au Mans (Sarthe), par M. Delarue, commencé en 1828 et terminé en 1856; dépenses, 500,000 fr.

L'hôtel de la sous-préfecture d'Avranches (Manche), par M. Doissard, en 1845; dépenses, 75,000 fr.

Le collège royal de Remiremont (Vosges), terminé en 1842, par M. Garon; dépenses, 125,000 f.

L'école normale primaire et école supérieure annexe, à Bourbon-Vendée (Vendée), par M. Bouillon, en 1857; dépenses, 55,000 fr.

L'école royale vétérinaire, à Toulouse (Haute-Garonne), par M. Laffon, de 1852 à 1854. Les bâtiments peuvent contenir deux cents élèves. Les dépenses se sont élevées à 785,000 fr., dont 55,000 fr. pour acquisition de terrains.

Un jardin botanique, à Orléans (Loiret), par M. Pagot, de 1856 à 1841; dépenses, 75,000 fr.

L'hospice Saint-Nicolas, à Troyes (Aube), par M. Gauthier, de 1859 à 1842; dépenses, 650,000 fr.

Un hôpital, à Ville-Neuve-sur-Lot (Lot-et-Garonne), par M. Bourrières, de 1854 à 1859; dépenses, 254,000 fr.

Un grand hospice d'aliénés, à Marseille, par feu M. Penchaud, en 1855; dépenses, 1,500,000 f.

Une halle aux blés, à Troyes (Aube), par M. Gauthier, de 1857 à 1841; dépenses, 450,000 fr.

Une halle aux blés, à Dourdan (Seine-et-Oise), par M. Van Cleemputte, de 1855 à 1857; dépenses, 54,000 fr.

La maison d'arrêt et de justice d'Aix (Bouches-du-Rhône), terminée par feu M. Penchaud, en 1851; dépenses, 256,000 fr.

Un bâtiment renfermant un hôtel de ville, une école, une halle, une caserne de gendarmerie, à Mont-sous-Vendres (Jura), par M. Bezaud, en 1856; dépenses, 120,000 fr.

Un bâtiment contenant l'hôtel de ville, le tribunal et le collège, à Jaillac (Tarn-et-Garonne), par M. Lebrun, de 1855 à 1857; dépenses, 167,000 fr.

Une église paroissiale, à Marseille, construite

en 1855 par MM. Coste et Barral, à la suite d'un vœu de M. de Mazenod, évêque de cette ville; dépenses, 401,000 fr.

Une chapelle, à l'île Saint-Denis, par M. Guennepin, de 1850 à 1852; dépenses, 15,000 fr.

Un temple protestant, à Orléans (Loiret), par M. Pagot, en 1856; dépenses, 54,000 fr.

Une synagogue, à Strasbourg, par M. Fries, en 1855.

L'hôtel de la préfecture, à Niort (Deux-Sèvres), par M. Secretain, commencé en 1828 et terminé en 1852; dépenses, 252,000 fr.

L'hôtel de la sous-préfecture, à Coutances (Manche), par M. Doissard, en 1842; dépenses, 150,000 fr.

Palais de justice, à Lyon, par Baltard, en 1842; dépenses, 5,700,600 fr.

Palais de justice, à Rhodéz (Aveyron), par M. Boissonade, en 1855.

Un entrepôt des liquides, à Lyon, par M. Dardel, en 1858.

Un marché, à Lyon, par M. Dardel, en 1858.

Est-il besoin de citer encore, parmi une foule d'autres travaux qui partout témoignent de l'activité et du zèle des administrations, une poissonnerie, à Nantes, par M. Driollet; un abattoir, à Toulouse, par M. Vitry; la colonie de M. Derue, par M. Blois, à Metray; les restaurations du grand théâtre et du musée Saint-Pierre, à Lyon, par M. Dardel; le palais de justice et les prisons de Tours, par M. Jacquemin-Belisle; l'achèvement de la cathédrale de Nantes, par M. Gescheult; un grand séminaire, à Langres, par M. Macquet; un palais de justice, à Périgueux; une école normale primaire, à Alençon, par M. Dedo; un observatoire, à Toulouse, construit par M. Vitry d'après les indications de M. Arago; la reconstruction récente de la maison royale de Charenton, par M. Gilbert aîné; l'établissement thermal de Plombières, par M. Gisors.

Devons-nous rappeler les travaux entrepris à la cathédrale de Chartres, de 1857 à 1859, par M. Baron, après l'incendie du 21 juin 1856? Grâce aux crédits ouverts au ministère de l'intérieur, sur les propositions de M. le comte Duchâtel, par les lois des 5 juillet 1856, 12 juillet 1857 et 10 août 1857, les dégâts furent réparés, et une couverture en cuivre, d'après M. Mignon, assura ce superbe monument contre les chances d'un nouveau sinistre. Les dépenses de cette couverture s'élevèrent à 1,114,000 fr.

Nous ne voulons pas entrer dans de plus nombreux détails sur les travaux entrepris dans les

départements, ils pourraient fatiguer le lecteur; mais si maintenant nous revenons à Paris, laissé en dehors de cette nomenclature incomplète, combien d'édifices ne trouverons-nous pas ?

Nous signalerons entre autres :

L'école élémentaire d'enseignement mutuel élevée rue Sainte-Élisabeth, par M. Maingot, en 1852; les bâtiments peuvent contenir trois cent cinquante garçons et trois cinquante jeunes filles dans des locaux entièrement séparés; l'instruction est gratuite. Dépenses, 102,000 fr.

L'entrepôt réel des douanes, place du Marais, construit par M. Grillon, de 1855 à 1854. Ce bâtiment est disposé pour contenir dix mille tonneaux; les travaux ont coûté, jusqu'à présent, 1,500,000 fr. Leur achèvement portera cette somme à 4,000,000 fr.

L'entrepôt général des vins et eaux-de-vie, élevé par M. Gaucher. Les travaux, commencés en 1811, n'ont été terminés qu'en 1856. Un décret du 50 mars 1808 affecta les terrains du quai Saint-Bernard, entre la rue de Seine et la rue des Fossés-Saint-Bernard, à la fondation d'un bâtiment qui devait remédier à l'insuffisance du local construit sous le règne de Louis XIV. La première pierre de ce bâtiment fut posée le 15 août 1811. 5,000,000 fr. ont été dépensés pour les acquisitions de terrains; les frais de construction s'élèveront à 15,000,000 fr. Les bâtiments de l'entrepôt général sont disposés pour recevoir trois cent mille pièces de vin et de quinze à vingt mille pièces d'eau-de-vie.

L'hôpital des cliniques de la faculté de Paris, par M. A. de Gisors.

L'institution de Sainte-Perrine, à Chaillot, par M. Rohault père.

Le marché des Patriarches, élevé de 1850 à 1852, par M. Châtillon; dépenses, 150,000 fr.

La maison des jeunes détenus de la rue de la Roquette, terminée en 1845, par M. Lebas.

L'école normale en construction par M. A. de Gisors.

Les travaux de construction ou d'agrandissement de divers ministères, parmi lesquels ceux entrepris au ministère de l'instruction publique figurent pour une somme de 1,500,000 fr., dont 1,000,000 pour acquisitions et 500,000 fr. pour constructions.

Les bâtiments de la douane, de l'entrepôt des sels et de l'entrepôt d'octroi, élevés de 1855 à 1854, sur les dessins de MM. G. Villon, Grélerin et feu Lion. Les dépenses se sont montées à 1,480,000 fr., dont 625,000 fr. pour la douane,

480,000 fr. pour l'entrepôt des sels et 575,000 fr. pour l'entrepôt d'octroi.

Parmi les édifices dont l'administration a eu à s'occuper depuis la révolution de juillet, l'observatoire royal occupe un rang distingué, tant pour l'importance scientifique de l'établissement en lui-même que pour l'importance des améliorations dont il a été l'objet. Ces travaux d'améliorations comprennent une période qui s'étend de 1850 à 1840, et qui ont été exécutés sous la direction de MM. Biet et A. de Gisors.

C'est à Louis XIV, on le sait, qu'est due la pensée d'un observatoire royal consacré aux études astronomiques, comme on lui doit la pensée de tant d'autres monuments utiles ou glorieux. Les constructions commencées en 1667, sous l'administration de Colbert et sur les plans de Claude Perrault, furent terminées en 1672. Elles absorbèrent une somme évaluée à 1,500,000 fr., selon les uns, et à plus de 2,000,000 selon les autres. L'illustre Cassini, appelé d'Italie à Paris par Louis XIV pour être mis à la tête de cet établissement, blâma le système des constructions qu'il jugea plus magnifiques que propres aux études astronomiques. Mais ses observations arrivaient trop tard, l'édifice avait déjà dépassé le premier étage, et il ne put obtenir que des modifications à peu près insignifiantes. Louis XIV, pris pour arbitre entre l'astronome et l'architecte, donna raison à l'architecte. Les choses restèrent donc dans l'état où Cassini les avait trouvées jusqu'en 1780. A cette époque, M. Brebini refit les voûtes et la plate-forme supérieure, ainsi que les petits cabinets d'observation, au sol du jardin. En 1794, M. Peyre neveu construisit les pavillons supérieurs de la plate-forme; en 1796, M. Legrand édifia la bibliothèque et la terrasse sur les jardins; en 1800, on dut à M. Vaudoyer la salle du nord, les murs de la terrasse de l'est, l'avant-tour, les pavillons et la grille, la pyramide de mire. Pendant la restauration, on exécuta seulement des travaux d'entretien; en 1850, M. Biet éleva le cabinet en aile nord-est; en 1855, M. de Gisors jeune entreprit la construction d'un amphithéâtre d'anatomie aussi dans l'aile du nord-est. D'autres travaux moins considérables ont été achevés plus récemment encore. Pour donner une idée des sommes consacrées à l'observatoire royal, nous rappellerons seulement que, de 1801 à 1824, les frais de construction et d'entretien ensemble se sont élevés à 485,196 fr. 89 cent.

A côté de ces travaux déjà si considérables, des

travaux encore plus importants étaient entrepris dans la capitale pour agrandir ou terminer des monuments déjà commencés ou seulement projetés. Une impulsion énergique avait été communiquée à ces travaux par les hommes éminents qui, tour à tour, administrèrent les affaires du pays. Les monuments qu'il était question d'édifier ou d'achever avaient un caractère plus grandiose ; leur importance, leur utilité ou leur magnificence devaient jeter un éclat nouveau sur le pays, témoigner de sa puissance à la vue de l'Europe, et à ce titre le sentiment national ne pouvait manquer de s'intéresser à leur parfaite exécution.

On comprend déjà que nous voulons parler du palais de la chambre des pairs, de la chambre des députés, du tombeau de Napoléon aux Invalides, du palais du quai d'Orsay, du palais des Beaux-Arts, de l'arc de triomphe de l'Étoile, de la colonne de juillet, de la Madeleine.

En même temps que l'État entreprenait la construction ou l'achèvement de ces monuments, la ville de Paris édifiait ou terminait l'hôtel de ville, l'église de Notre-Dame de Lorette, l'église de Saint-Vincent de Paul, restaurait Saint-Germain l'Auxerrois, Saint-Germain des Prés, Saint-Séverin, Saint-Méry, Saint-Sulpice, Saint-Eustache, décorait la place de la Concorde, les Champs-Élysées, élevait la fontaine de la place Louvois, la fontaine Molière, la fontaine de la place Saint-Sulpice, la fontaine Cuvier, la fontaine de la

place de l'Archevêché, et donnait un palais à l'institution des jeunes aveugles.

Le département de la Seine prenait part à ces travaux en consacrant des sommes considérables à l'agrandissement du palais de justice et à la restauration de la Sainte-Chapelle.

On le voit, de toutes parts les artistes étaient à l'œuvre, architectes, peintres, statuaires, ornementistes ; tous ceux qui savaient manier un ciseau ou un pinceau étaient appelés à couvrir la France de monuments impérissables, à terminer les édifices que dix gouvernements avaient légués à notre génération, et qui, jeunes ruines, semblaient devoir disparaître avant d'être achevés. Si parfois une meilleure direction eût pu être imprimée à ces travaux ; si quelques regrets peuvent subsister sur l'appropriation de certains monuments qui ne satisfont pas à tous les besoins, du moins d'heureux résultats ont prouvé que dans notre pays l'amour du beau s'unissait au goût de l'utile, et que l'intelligence des arts ne passait pas.

Nous arrivons maintenant aux travaux d'art proprement dits : ils sont considérables. Si nous rangeons dans ce chapitre les grands monuments qui ont ajouté à la splendeur de Paris, c'est que l'administration des beaux-arts a, comme l'administration des bâtiments civils, concouru à leur édification ; c'est que, dans leur construction, le beau a eu la même part que l'utile.

AMÉDÉE ACHARD.



LES VISIONS DE QUEVEDO.

VII.

TROISIÈME VISION.

LA MORT.

Suite.



Mr même instant je me sentis tirer par le bras. Je me retournai et je vis un vieillard dont les cheveux blancs comme neige et taillés en brosse formaient un étrange contraste avec la longue barbe noire qui lui tombait jusqu'aux genoux. Ses yeux, profondément enfoncés sous d'épais sourcils, brillaient d'un éclat extraordinaire. Son front, taillé carrément, était sillonné de nombreuses rides produites par l'étude et la méditation, plus que par les années. Un sourire tantôt plein de naïveté et de bonhomie, tantôt railleur et sarcastique, errait continuellement sur ses lèvres et donnait à sa physionomie un inexplicable caractère de bizarrerie, qu'augmentaient encore la grossièreté et le désordre de ses vêtements.

A peine l'eus-je envisagé, que, devinant mes pensées, il me dit :

— La science que j'ai des choses cachées me

révèle que tu es fort en peine de savoir qui je suis. Apprends que c'est Michel Nostradamus qui te parle.

— Eh quoi, lui répondis-je, seriez-vous par hasard l'auteur de ce galimatias de prophéties qui se publie sous votre nom dans toute l'Europe ?

— Impertinent, me répliqua-t-il, oses-tu qualifier de la sorte les oracles des destinées ? Vous voilà bien, vous autres ignorants ; vous appelez galimatias tout ce qui est au-dessus de votre intelligence. Avez-vous donc l'esprit si obtus que vous ne puissiez, par exemple, pénétrer et admirer le sens de ces paroles :

Après avoir sondé les causes,
J'ai présumé qu'il adviendrait
Sur terre, en mer, de toutes choses,
Tout ce que le grand Dieu voudrait.

Vauriens que vous êtes, que trouvez-vous à redire à cette prophétie ? Si elle s'accomplissait, que pourriez-vous désirer de plus ? Si ce que Dieu veut, si ce qui lui plaît advenait, la justice, la probité, le désintéressement, toutes les vertus, en un mot, ne régneraient-elles pas sur la terre ?

Vous ne seriez plus en adoration devant l'argent, ce fou vagabond, image fidèle des femmes qui se plaisent à trotter de droite et de gauche et à se donner le plus souvent aux moins méritants et non aux prophètes comme moi. — Mais continuons la revue de nos prophéties. Qu'avez-vous à dire contre celle-ci :

De plusieurs vertueuses mères
De forts jolis enfants naîtront,
Lesquels très-longtemps chercheront
Avant de rencontrer leurs pères.

— En effet, au jour suprême, combien de gens, qui maintenant occupent les plus hauts rangs dans le monde, ne seront-ils pas forcés de reconnaître pour leurs pères les pages, les valets et les cochers de leur maison ? Combien de pères alors ne se trouveront-ils pas, à leur grand étonnement, sans lignée et sans successeurs ! Alors, alors, vous verrez si j'ai dit la vérité, et si mes prophéties méritent le mépris que vous leur prodiguez.

Sans me donner le temps de répondre, le bon Michel Nostradamus disparut et céda la place à une espèce de spectre d'une pâleur et d'une maigreur extrêmes. — Ses vêtements étaient entièrement blancs.

— Si tu es chrétien, me dit d'une voix sanglotante ce piteux personnage, aie pitié de ma misère et tire-moi des mains des bavards et des ignorants qui ne me laissent ni trêve ni repos.

En même temps il tomba à genoux en se frappant le visage et en pleurant à chaudes larmes.

— Qui êtes-vous, mon pauvre homme ? lui demandai-je, et qu'avez-vous fait pour être si malheureux ?

— Je suis, me répondit-il, un homme de bien que l'on diffame chaque jour en lui prêtant mille mensonges dont il est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. — Enfin je suis l'*Autre*, et tu n'es pas sans avoir entendu parler de moi, car il n'y a sorte de sottises que l'on ne fasse dire à l'*Autre*. — Les ignorants qui veulent citer quelque autorité, ne disent-ils pas à tout bout de champ : « *Comme dit l'autre*, » bien que je ne dise jamais rien et n'ouvre pas seulement la bouche. — Les Latins m'appelaient *Quidam*, et se servaient de moi pour donner du nombre à leurs interminables périodes. — Je t'en conjure au nom de Dieu, quand tu seras de retour dans le monde, rends-moi le service de dire que tu as vu l'*Autre*, qu'il est tout vêtu de blanc, qu'il n'a rien d'écrit sur lui ; qu'il ne dit, ne dira et n'a

jamais rien dit ; qu'il donne un démenti formel à tous ceux qui le citent, et qu'il proteste contre le témoignage de tous ces imposteurs et de tous ces sots. Remarque, je te prie, que dans les querelles et les discussions ils m'appellent *Certaine personne* ; dans les intrigues, *Je ne sais qui* dans la chaire et dans le barreau, *Certain auteur*, mais ces diverses qualifications ne désignent toujours que le pauvre l'*Autre*, et ne tendent qu'à le charger de toutes les impertinences qui se débitent. — De grâce, accorde-moi ce que je te demande, et tire-moi de l'état déshonorant où je suis.

Je lui promis de ne rien épargner pour le satisfaire. — A peine m'eut-il remercié, que je vis s'avancer vers moi, clopin-clopat, une vieille femme, la plus vieille qui fut jamais. Sa peau ressemblait à un pruneau racorni et moisi ; ses yeux paraissaient logés au fond de deux cornets de trietrac, doublés et bordés de velours cramoisi ; son front, par sa couleur, ses rides et ses tubercules, rappelait involontairement l'idée d'une-plate bande parsemée de légumes en putréfaction. Une bouche de lamproie, dont tout l'ameublement consistait en deux ou trois chicots jaunes et infects, s'ouvrait à l'ombre d'un nez en forme d'alambic qui distillait une affreuse liqueur noirâtre sur un menton pareil au croupion d'un oison mal plumé. Ses joues flasques pendillaient comme les poches où les guenons cachent leurs provisions. Sa tête branlait continuellement et accompagnait en mesure sa voix chevrotante. Son corps ratatiné était enseveli dans une espèce de linceul noir de dessous lequel sortaient deux mains crochues et filandreuses. De la droite elle tenait un bâton pour étayer sa machine délabrée, et de la gauche elle traînait un long chaquet, dont elle semblait se servir pour pêcher à la ligne les petites têtes de mort qui le terminaient.

En apercevant cet abrégé des siècles passés, croyant avoir affaire à la surdité en personne, je lui criai de toute la force de mes poumons :

— Eh, la grand'mère ! qu'y a-t-il pour votre service ?

Aussitôt, levant vers moi sa face d'*antè sæculæ sæculorum*, et enfourchant sur son nez une grande paire de besicles pour m'envisager, ou plutôt pour me dévisager, car elle était fort en colère :

— Je ne suis ni sourde ni grand'mère, et j'ai un nom tout aussi bien qu'un ciron, entendez-vous ? me dit-elle en me soufflant au visage une vapeur plus fétide qu'une exhalaison de cimetière.

Je dissimulai mon dégoût, et je la priai de me pardonner et de m'apprendre son nom.

— Je suis Duegna Grognon, me répondit-elle.

— Quoi ! m'écriai-je tout étonné, il y a des duègnes en cette région ? Ah ! je comprends maintenant que les morts se fassent chanter tant de *Requiescant in pace*. A quels tourments, en effet, ne sont-ils pas exposés, s'il se trouve ici des duègnes ? Je savais que certaines femmes, en vieillissant, se faisaient duègnes ; mais je croyais qu'une fois duègnes elles ne mouraient jamais, et que le monde était condamné à les garder à perpétuité. J'étais dans l'erreur, puisque je vous vois ici. Je suis, du reste, enchanté de rencontrer une personne dont j'ai si souvent entendu parler ; car, dans notre Espagne, dès qu'une troupe de jeunes filles voit s'approcher une vieille, elle ne manque jamais d'interrompre ses jeux pour dire : — « Ah ! ciel ! voilà Duegna Grognon. »

— Grand merci de votre bon souvenir, me répondit Duegna Grognon. Dieu vous le rende, et que le diable vous étrangle ! — Fils de chienne, n'y a-t-il pas des femmes qui, sans être duègnes, soient plus vieilles que moi. Que ne courez-vous après celles-là et ne me laissez-vous tranquille ?

— Tout doux, lui dis-je ; que la colère n'altère pas plus longtemps votre gracieuse figure. Quand je serai de retour dans l'autre monde, je vous ferai rendre plus de justice.

Cette promesse l'apaisa si bien, qu'elle consentit à me raconter une partie de ses aventures.

— Voilà plus de trois cents ans, me dit-elle, que je me suis présentée aux enfers pour y fonder un ordre de duègnes ; mais, par malheur, messeigneurs les diables n'ont pu encore se résoudre à m'en accorder la permission. Ils prétendent que nous les déposséderions de leur royaume ; que l'on n'aurait bientôt plus besoin d'eux pour tourmenter les âmes ; ou tout au moins que si nous demeurions ensemble, nous serions toujours à couteaux tirés, parce que nous voudrions souffler le feu encore plus fort qu'eux. — Je suis aussi allée en Purgatoire pour le même sujet, mais dès que les âmes m'ont vue, elles se sont mises à crier : *Libera nos, Domine !* avec plus de vigueur que si elles eussent aperçu vingt régiments de démons. — Quant au Paradis, je n'y prétends rien et n'y ai jamais rien prétendu. Comme il n'y aurait pas matière à tourmenter, j'y sécherais d'ennui. — Les morts eux-mêmes se plaignent de ce que je ne les laisse pas tranquilles dans un lieu qui devrait être celui du repos éternel. Aussi

m'ont-ils tous engagée à retourner dans le monde exercer les fonctions de duègne ; mais j'aime mieux rester ici les bras croisés que de recommencer à vivre près d'une ruelle de lit, accroupie sur un tapis de Turquie, et employée à garder des poulettes et à servir d'épouvantail aux milans et aux éperviers qui voltigent ordinairement à l'entour. Puis, s'il arrive qu'une d'entre elles reçoive quelque coup de bec, on dit aussitôt que la duègne s'est entendue avec l'oiseau de proie, et qu'elle a accepté la pièce pour en laisser prendre une autre. En un mot, les duègnes sont responsables de tout ce qui se fait de mal dans la maison. S'il se perd un bout de dentelle, un vieux mouchoir, un vieux torchon, un vieux jupon, quelque rognure d'étoffe, on ne manque jamais de dire : — « Il faut demander cela à la duègne, c'est elle sans doute qui s'en sera emparée. » On nous prend pour des cigognes ou des hérissons qui ramassent et dévorent les cloportes, les araignées, et, en un mot, toute la vermine qui court sur les planchers. Enfin, personne ne peut nous souffrir ; les domestiques prétendent que nous épions leurs actions, les maîtres que nous pillons la maison, et les étrangers que nous les épouvantons. Ces derniers, du moins, ont raison ; car, lorsque nous nous présentons à eux avec nos habits noirs et notre mine d'enterrement, ils peuvent croire qu'ils voient un cercueil ambulante. Oui, je vous le répète, j'aime cent fois mieux rester éternellement avec les morts que d'aller recommencer sur la terre le métier de duègne, car notre nom même y fait horreur. Jugez-en. Dernièrement, un voyageur qui allait de Madrid à Valladolid rencontra le soir un muletier qu'il pria de lui indiquer un gîte pour la nuit. Le muletier lui répondit : — « Suivez la grande route, et avant une demi-heure, vous arriverez au château des Duègnes. — N'y a-t-il donc pas d'autre endroit où l'on puisse s'abriter ? demanda le voyageur. — D'ici à Valladolid, répliqua le muletier, on ne rencontre que ce château et une vieille potence en ruines. — Bon, voilà mon affaire ! s'écria le voyageur. Au château de ces maudites Duègnes, qui ne préférerait la potence ? » — Vous voyez donc bien, continua en larmoyant ma séculaire interlocutrice..... Mais, sans écouter le reste de son discours, je m'esquivai lestement pendant que, pour s'essuyer les yeux, elle ôtait ses lunettes.

Je fus arrêté dans ma retraite par un mort bien vêtu, bien nourri, et, en résumé, d'assez bonne figure, hormis qu'il avait le front couvert

d'une paire de cornes recourbées, si bien que je fus tenté de le prendre pour Ariès, l'un des douze signes du Zodiaque. Il me barra le passage, en roidissant les bras, fermant les poings et témoignant de la manière la plus expressive et la plus claire qu'il voulait me gourmer sans gourmette. Bien que je n'eusse soufflé mot et que je ne l'eusse provoqué d'aucune façon, il s'élança sur moi tête baissée. Par bonheur, ses cornes étant recourbées en dedans comme celles des vieux bœufs, ne pouvaient frapper de la pointe, sinon j'eusse été transpercé de part en part. Aussitôt les autres morts accoururent et nous séparèrent, à mon grand plaisir : car ma langue, qui est mon principal moyen de défense, n'aurait su tenir longtemps contre les cornes de mon adversaire.

— Laissez-moi, dit-il, laissez-moi me venger de ce veillaque qui si souvent m'a diffamé dans ses comédies. Nous sommes ici dans le royaume de la Mort, je jure Dieu que je vais lui délivrer un billet de logement chez nous.

— Ah ! m'écriai-je, que lui ai-je donc fait ? A qui en a donc cette bête enragée, cet animal cornu et bicornu ?

A peine eus-je proféré ces mots, qu'il essaya de se précipiter de nouveau sur moi.

Les morts eurent besoin de réunir toutes leurs forces pour le retenir.

— Êtes-vous fou ? me dirent-ils. Il faut que vous ayez perdu la tête pour ne pas savoir qu'on ne doit pas plus parler de cornes à Don Diego Dandino que de cordes dans la maison d'un pendu.

— Comment, repris-je, c'est là Diego Dandino ? Eh bien, de quoi se plaint-il ? De ce que moi, comme tant d'autres, j'ai ri de ses cornes dans mes comédies ?

— Oui, interrompit Don Diego, oui, voilà ce dont je me plains. Si je porte des cornes, de bien plus grands personnages que moi n'en portent-ils pas aussi ? Pourquoi toujours s'attaquer à moi et jamais à eux ? Ne pouviez-vous parler un peu plus d'eux et un peu moins de moi ? Ai-je fait enchérir les lanternes, les écritoirs, les chausse-pieds et les manches de couteaux ? Pourquoi donc me traîner tous les soirs sur les planches des théâtres ? Y a-t-il jamais eu créature plus paisible, plus accommodante et plus endurante que moi ? De ma vie je n'ai tourmenté ma femme par ma jalousie. Quand approchait l'heure des visites, je prenais mon chapeau et allais me promener dans la ville. Le seul reproche que l'on puisse m'adresser, c'est d'avoir manqué d'un peu

de charité envers les pauvres ; car, je l'avoue, je ne les aimais point : pour eux j'étais une grue vigilante. A la vérité, par compensation, je dormais comme les sept Dormants ensemble quand les riches avaient quelque négoce à traiter avec ma femme. Nous nous accordions parfaitement elle et moi. Aussi disait-elle souvent :

« Que Dieu prête longue vie à mon Diego Dandino. C'est le mari le plus commode qui soit au monde. Quoi qu'il arrive chez nous, jamais il ne dit : « Voilà qui est mal, ni voilà qui est bien. »

— Elle mentait cependant, et je n'étais pas si sot qu'elle le donnait à entendre. Plus de deux cents fois j'ai dit : « Voilà qui est mal, ou voilà qui est bien. » Quand il entrait chez moi des poètes, des musiciens, des artistes, je disais : « Voilà qui va mal. » Quand je voyais des banquiers, de gros rentiers, je disais : « Voilà qui va bien. »

Quand je rencontrais dans mon escalier de ces élégants ou de ces traîneurs de sabre, dont la bourse est aussi pleine de vent que leur tête, je disais : « Voilà qui va très-mal. » — Quand je saluais à la porte de ces jeunes gens qui viennent d'hériter ou de ces vieux garçons qui n'ont point d'héritiers, je disais : « Voilà qui va très-bien. »

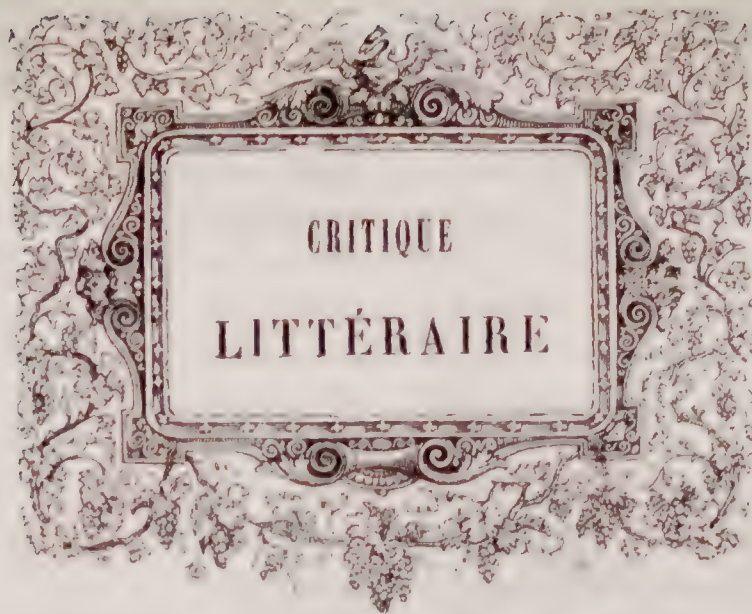
— Dans cette conduite, qu'y a-t-il donc qui autorise ce bouffon de poète à me faire le bardeau de ses mauvaises plaisanteries ?

— Tu n'en es pas encore quitte, lui dis-je. De ce pas je retourne au monde tout exprès pour écrire ce que tu viens de me débiter.

— Je saurai bien t'en empêcher, s'écria Don Diego Dandino.

Là-dessus notre combat de recommencer.

Impatient de me débarrasser de ce furieux, je rassemblai toutes mes forces et je lui adressai un vigoureux coup de poing qui, en tombant sur l'angle aigu de mon fauteuil, mit fin d'une manière très-brusque et très-douloureuse, sinon à notre duel, du moins à mon sommeil. — Je me consolai de cette petite mésaventure en réfléchissant que les morts étant peu rieurs de leur nature, mon rêve était moins une frivole plaisanterie qu'un grave enseignement dont je devais m'appliquer à tirer profit.



CONSIDÉRATIONS

SUR LE

JOURNALISME QUOTIDIEN.

Amicus Plato, sed magis amica veritas.



Le temps, dit Alceste, ne fait rien à l'affaire. Il est certain, toutefois, que les œuvres durables ne s'improvisent pas, et que les productions littéraires disparaissent avec une vitesse proportionnée à celle de leur enfantement. Les lignes qu'on expédie pour le besoin de chaque jour survivent rarement au coucher du soleil :

les fruits de la méditation consciencieuse sont les seuls qui mûrissent pour la postérité. Aussi le journalisme quotidien jette-t-il dans la circulation une monnaie courante du titre le plus médiocre. Puissant moyen d'ordre ou de renversement, levier énergique de la machine gouvernementale, le journalisme offre des avantages majeurs à la civilisation. Il propage et généralise toutes les discussions théoriques et pratiques ; il initie les masses aux mystères de la politique, des sciences et des arts ; mais si on l'envisage au point de vue littéraire, on reconnaît qu'en enlevant aux écri-

vains la possibilité d'un travail approfondi, il les expose à violer maintes fois les règles de la syntaxe et les lois fondamentales de la grammaire.

Le cadre des *Beaux-Arts* nous interdit de chercher la preuve de cette assertion dans les articles politiques. Ils ne présentent d'ailleurs presque toujours qu'un commentaire des débats de l'une ou de l'autre chambre. Chaque parti les pèse en ses balances : suivant les uns, jamais tel orateur n'a été plus morne, plus froid, plus décoloré ; jamais, suivant les autres, il n'a donné de plus incontestables témoignages de son admirable talent. Ceux-ci proclament que l'opposition a victorieusement réfuté les assertions du gouvernement ; ceux-là affirment que les députés de la gauche ont en vain tenté de détruire l'effet des éloquentes paroles du ministre. Où est la raison ? où est la vérité ? Quel fil guidera le juge impartial à travers les détours du labyrinthe représentatif ? Laissons les gens compétents résoudre ces problèmes, et hâtons-nous de descendre au rez-de-chaussée du journal.

Tout roman doit, selon nous, servir de cadre à une idée. L'auteur a des caractères à développer, des mœurs à peindre, des vérités morales à établir, soit qu'il creuse au fond du cœur pour en remuer la lie, soit qu'il écrème les sentiments humains, pour exalter la vertu. Dans les romans qui se dépècent en feuilletons, nous ne voyons généralement ni créations originales, ni style, ni intention de dessiner des portraits d'après nature. Ils se composent habituellement de vieilleries remaniées, d'aventures improbables, dont l'écrivain emprunte les combinaisons à ses prédécesseurs. Ce passage ne vous semble-t-il pas extrait des *Anecdotes de la cour de Philippe-Auguste*, ou de toute autre rhapsodie du dix-huitième siècle ?

« Je vous dois un *guerdon* pour le temps que vous êtes demeuré près de moi en *amoureux servage*, répondit Valérie en rougissant, approchez, gentil troubadour.

« Gérard mit un genou en terre. Elle retira de sa ceinture (la ceinture de Gérard !) un ruban vert à franges d'argent, qui (lequel ruban) était la couleur de sa famille, et elle l'attacha autour du bras du troubadour. Puis, avec une dignité gracieuse, elle déposa un baiser sur son front (1). »

On voit que les débitants de la pâture quotidienne prennent soin de mettre la forme au ni-

veau du fond, le style à la hauteur des pensées. Ouvrez le *Journal des Débats*, si célèbre par la pureté de sa rédaction, et dites-nous quel charme peuvent trouver ses abonnés à sentir s'allonger sous leurs dents ce tissu filamenteux : « Or voilà que tout à coup, presque certain d'être riche d'une fortune dont l'origine était méprisable, voilà que Sabine rencontre un homme qui lui paraît avoir un droit direct à s'indigner de cette richesse mal acquise, un homme estimé de tout le monde, fier dans sa pauvreté, et qui peut dire peut-être qu'il n'est pas une obole de cette fortune magnifique qu'il ne paye, lui, d'une privation et d'un labeur pour lequel il n'était pas fait. Que devait faire Sabine en présence de cet homme, et avec les sentiments que lui avait inspirés M. Simon (1) ? »

D'autres fois le feuilleton use de métaphores surannées, et place dans la bouche de ses héros des phrases telles que celle-ci :

« Allons, Mathilde, sois encore notre échanson, m'écriai-je ; remplis pour une dernière fois nos verres d'aï, et que nous puissions dans le philtre champenois le poison de la volupté (2). »

Le *Siècle*, qui s'adresse au plus grand nombre et bat monnaie dans les cafés, l'emporte sur les autres journaux en constructions irrégulières. Un seul feuilleton, celui du lundi 22 avril 1844, justifiera ce que nous avançons : il est hérissé outre mesure d'impropriétés, d'amphibologies et de participes présents :

« Planchet suivit le mouvement de son maître, comme s'il eût été son ombre...

« A travers cette fenêtre brillait une lumière qui argentait le feuillage tremblant de deux ou trois tilleuls, qui s'élevaient formant groupe en dehors du parc...

« D'Artagnan attendit encore une demi-heure, sans impatience aucune, les yeux fixés sur ce charmant séjour, dont, par le haut de la fenêtre, d'Artagnan apercevait une partie du plafond aux moulures dorées, attestant l'élégance du reste de l'appartement...

« D'Artagnan crut reconnaître quelques taches sanglantes maculant la nappe et les rideaux...

« Un silence de mort régnait dans cette cabane comme dans le pavillon ; cependant, comme la cabane était sa dernière ressource, il s'obstina...

(1) *Le Château de Montbrun*, scènes du quatorzième siècle, au temps de Charles V. Le *Siècle*, feuilleton du 17 janvier 1844.

(1) *Au jour le jour*, *Débats*, feuilleton des *Débats*, 5 janvier 1844.

(2) Feuilleton du *National*, 9 mars 1844. *Les Trois nuits de sir Richard Cockerill*.

« Le vieillard l'écouta attentivement... Puis, lorsque d'Artagnan eut fini, il (d'Artagnan) hocha la tête d'un air qui n'annonçait rien de bon...

« Oh ! monsieur, ne me demandez rien ; car, si je vous disais ce que j'ai vu, bien certainement il ne m'arriverait rien de bon...

« Planchet l'attendait à la porte d'un petit cabaret borgne, devant lequel il était passé sans même soupçonner son existence. »

Indépendamment du feuilleton-nouvelle, nous possédons le feuilleton philosophique. Il affecte le tour vif, l'excentricité rabelaisienne, l'allure vagabonde et le décousu de Sterne. Il dissimule la satire acerbe sous une apparente légèreté, la causticité sous la bonhomie, l'idée profonde sous un badinage superficiel. Les qualités de ce genre, tel qu'il est compris aujourd'hui, sont toutes réunies dans la *Préface d'un livre que je ne ferai jamais* (1). « Il m'a semblé, dit l'auteur, dans le commerce des gens, que beaucoup ne lisaient point les préfaces ; et après avoir mûrement réfléchi sur ce cas, j'ai estimé que le grand tort d'une préface était de se trouver en tête d'un livre ; d'où j'ai conclu, que si l'on offrait au lecteur une préface sans livre, il ne pourrait plus négliger l'une pour l'autre, à moins que, etc. »

On trouve dans le même feuilleton : « Un écrivain de notre temps disant, aux plus beaux jours de sa chevelure : « Deux ou trois lignes par trop Jeune France. — Des atomes littéraires qui se grossissent d'ordinaire en bœufs. — Les dédicaces que je sais aussi sur le bout de mon doigt. — Les ducs et les Turcarets, ces soi-disant Mécènes... » Ce ne sont point là, nous le croyons, d'heureuses excentricités.

Les comptes rendus de pièces, de livres, de concerts, surpassent ordinairement les nouvelles en imperfections. Dans la critique littéraire ou dramatique, deux manières sont alternativement adoptées : l'une consiste à analyser, à raconter l'ouvrage ; l'autre à l'employer comme base de raisonnements philosophiques, sociaux, esthétiques, etc. Dans le premier cas, on en parle trop ; dans le second, on n'en parle pas assez. Tantôt le juge s'efface devant le prévenu ; tantôt celui-ci est oublié, perdu de vue, sacrifié aux vellétés oratoires du juge. La critique théâtrale est d'ailleurs presque la seule qui s'exerce ; le temps n'est plus où le succès des œuvres littéraires dépendait d'appréciations consciencieuses, et sur vingt comptes rendus que vous lisez dans les journaux,

les trois quarts au moins ont été confectionnés par l'auteur lui-même ou par ses amis. Publiez un chef-d'œuvre, et si vous manquez d'intelligences dans la presse, votre travail demeurera à jamais inédit. Vous vous présenterez vainement aux journalistes en leur criant : « Jugez-moi. » Mais, avec de l'argent et du crédit, vous êtes en droit de leur dire : « Louez-moi. » Lorsque vous aurez mis au jour quelque livre nouveau, préparez une demi-douzaine d'articles élogieux, courez de bureaux en bureaux, sollicitez l'insertion de vos réclames, et peu de jours après, la France entière retentira de votre nom. Vous trônerez sur le piédestal élevé par vos mains ; vous vous parfumerez de votre propre encens ; vous serez un grand homme, tant que vous aurez le bonheur de n'être pas lu.

Ceux même qui s'occupent sérieusement de l'examen des livres n'échappent point aux influences de la camaraderie. Condamnés par elle à vanter de médiocres publications, ils se vengent sur les écrivains qui ne leur sont pas recommandés. Plus ils se montrent débonnaires envers les patronés du journal, plus ils sévissent contre les étrangers. Après avoir ménagé des platitudes, ils assouvissent leur colère à jeun sur des productions estimables ; ils rachètent les louanges en épigrammes ; ils s'indemnisent de la clémence par l'injustice.

La magistrature dont les critiques sont investis leur impose la loi de s'observer, d'être irréprochables dans leur phraséologie, et toujours logiques dans leurs discours. Malheureusement ils n'ont pas le loisir de songer à soutenir la responsabilité qui pèse sur eux. Un feuilletonniste se déchaîne contre les *Deux frères*, roman de M. de Balzac, auquel il reproche un style gêné, embarrassé, bizarre et commun tout à la fois (1). L'Aristarque, vous le supposez, évitera scrupuleusement les défauts qu'il signale ; ses périodes s'arrondiront avec élégance ; ses phrases auront la lucidité particulière à la syntaxe française, et que les étrangers admirent dans nos bons auteurs ; mais non ; pressé de livrer sa copie, le juge sévère ne prend point la peine de joindre l'exemple au précepte ; et pendant qu'il extrait délicatement la paille de l'œil du romancier, il laisse tomber la poutre suivante sur ses propres lecteurs :

« Vous marchez jour à jour dans une existence doucement et volontairement oublieuse d'elle-même, de ses conditions toujours incomplètes.

1) *National*, 8 février et jours suivants.

1) Feuilleton du *National*, 18 avril 1844.

des déceptions nécessaires que votre raison accepte alors même que votre esprit, que votre perspicacité les repoussent ; vous savez, toujours par oui-dire, trop souvent par expérience, que sous des dehors décents, sous l'éclat de certaines fortunes rapides, sous des semblants de dévouement et de généreuse abnégation, des âmes viles, des calculs ignobles, un effroyable égoïsme sont fréquemment dissimulés. A vos heures, et quand certaines transactions sociales rendent indispensable l'emploi de votre sagacité méfiante, de vos cruels souvenirs, de vos convictions misanthropiques, de votre mépris pour les hommes, vous tirez de votre arsenal secret ces armes terribles, soit pour attaquer, soit pour vous défendre ; mais vous vous garderez bien — car elles sont empoisonnées — de les manier par plaisir, uniquement pour faire chatoyer au jour leur acier venimeux ; vous ne les livrez pas volontiers à vos amis, à vos enfants jouant autour de vous. »

M. de Balzac n'est-il pas dépassé par son critique ? A-t-il rien écrit d'aussi prétentieux, d'aussi inintelligible ? Lisez et relisez ce passage : cherchez-y un sens quelconque, et, au milieu de ce cliquetis de mots bizarrement accouplés, vous ne découvrirez qu'un inexplicable logogriphe.

Ces périodes longues, alambiquées, prétentieuses, sont principalement à l'usage des critiques dramatiques ; et voici, entre mille, quatre merveilleux échantillons de style diffus : « La comtesse d'Altemberg *qui le connaît bien, qui le connaît d'un sang impitoyable, car il est le fils d'un homme qui a tué sa femme pour adultère, la bonne et pieuse comtesse qui le sait capable de tout, ce digne fils de son père, qui (son père ?) sait son inflexibilité sur le point d'honneur, qu'il s'agisse de femme ou de fille, qui (la fille ?) sait qu'il ne pardonnera pas plus la faute de l'une que celle de l'autre, lui cache, en mère dévouée, la faute de son enfant* (1). »

« Voilà *ce qui occupe* dans ce moment tout Paris, nous voulons parler du Paris *qui se compose de ces gens de loisir par lesquels les affaires de coulisses et les nouvelles des théâtres sont les plus importantes, et qui se préoccupent bien plus de ce qui se passe à l'Opéra ou aux Français que des graves questions qui se traitent au Luxembourg ou au Palais-Bourbon. La censure, telle*

que l'a faite M. Duchâtel, et que la comprend M. le directeur des Beaux-Arts, etc. (1). »

« M. Nestor Roqueplan, *qui est habile directeur, se soucie fort peu des pièces qui accompagnent celles que joue Bouffé, convaincu qu'il est (Bouffé ?) qu'avec l'éminent comédien on est toujours certain de faire recette, s'est prêté aux combinaisons du vaudevilliste* (2). »

« Ajoutez *qu'elle est obligée de pourvoir aux besoins d'un sien cousin, dont Manuel, qui ne se sent qu'un médiocre penchant au travail, sous prétexte qu'il est de vieille race nobiliaire. Ce Manuel, qui est amoureux de sa cousine, comme tout spirituel cousin doit l'être en pareil cas, est un jeune homme qui se ferait tuer pour le roi, si le roi ne refusait obstinément ses services (des services du roi ?) en raison de l'incarcération de ses oncles* (3). »

Même pathos, même négligence dans les feuilletons d'art. Le *Corsaire* du 28 avril 1844 dit, à propos d'un morceau de musique joué par M. Listz : « A la troisième reprise, au soupir d'intervalle, Listz a introduit un écho qui fait canon, et dont le charme est irrésistible. *Un rayon de lune tremblant sur la surface d'un lac ne produirait pas une sensation plus mélancolique et plus fraîche.* »

Les *Debats* du 15 mars 1844 nous montrent chaque artiste agissant d'après l'inspiration propre à tous. « MM. Coignet, Carelli, Thuillier, Desgoffe et Jadin, chacun d'après les inspirations qui leur sont propres, ont présenté de nouveaux gages de leur talent. » On lit dans le même article : « Car si la supériorité n'est *que* relative, je manquerais d'équité si je faisais prendre, même momentanément, à une production estimable, la place *que* doit occuper un chef-d'œuvre. »

A la fin des semaines où les théâtres ont chômé, les feuilletonnistes comblent le déficit par une intarissable faconde. La pesanteur de leur marche s'accroît en raison de la difficulté de leur tâche. Les *qui* et les *que* coulent par torrents de leur plume. Leurs idées sont étendues au laminoir, et il devient impossible à l'homme le mieux constitué de lire leurs périodes d'un trait sans perdre la respiration. Exemple :

« Il est bien entendu *que* je ne viens point ici

(1) Feuilleton de la *Quotidienne*, 29 avril 1844.

(2) Compte rendu des *Sirènes*, Le *Siècle*, feuilleton du 6 mai 1844.

(3) Compte rendu de la *Grisette de qualité*, Le *Siècle*, feuilleton du 6 mai 1844.

(1) Compte rendu de la *Comtesse d'Altemberg* (Odéon) ; *l'Harivari* du 15 mars 1844.

me plaindre de la semaine passée, et la traiter de stérile à cause de l'unique vaudeville *qu'elle* nous a donné. Le feuilleton, selon moi, *a toute la mauvaise grâce du monde* à se lamenter de la pénurie du moment présent, *même* il apprête à rire à ses dépens en confessant *par là qu'il* se trouve *quelque peu gêné*, et que volontiers il accèderait pour cette fois au fameux axiome : *Ex nihilo nihil* ; lequel, notez-le bien, a été surabondamment démontré par vingt années de feuilletons et de Premiers-Paris ; je disais *qu'il* apprête à rire à ses dépens, car *peut-on imaginer rien de plus risible qu'un* feuilleton *qui* avoue *que* la parole lui manque, et *qui* naïvement se plaint à ses lecteurs de n'avoir rien à dire, semblable à ce pauvre diable d'aéronaute, *qui*, ayant rempli son ballon, et s'étant placé *lui-même* dans la nacelle *pavoisée de petits drapeaux tricolores*, se mit soudain à sangloter, disant au public *qu'il* (le public) ne pouvait s'élever (1). »

Si notre point de départ est juste, si les incorrections tiennent à la précipitation du travail, elles doivent se multiplier en proportion des limites qui le circonscrivent. En effet, la rédaction des *Faits-Paris* ou *Faits divers* présente, plus que toute autre partie du journal, des phénomènes de solécismes. En y glanant au hasard, nous y récolterons sans peine de nombreux spécimens de mauvais style et de mauvais goût.

« Un certain nombre de jeunes gens *s'est* rendu rue de la Tonnellerie, devant la maison où est né Molière, et a salué de nombreuses acclamations le buste de l'immortel poète qui *décore* la façade de ce bâtiment ; ils *se sont* ensuite rendus au foyer du théâtre de l'Odéon (2). »

Voyez l'inadvertance ! Les *Débats* du 15 janvier parlent de *la maison où Molière est né*, rue de la Tonnellerie. Et la veille même, ils avaient inséré un article par lequel M. A. Martin établissait péremptoirement que Molière était né rue des Vieilles-Étuves. Mais poursuivons nos citations.

On écrit d'Angers, le 4 mars, au *Journal des Débats* : « La rivière, soulevée par l'ouragan, brise en mugissant ses lames sur le vieux pont. Les piétons qui marchent à la rencontre du vent ne peuvent avancer qu'à grand-peine, et plus d'un pauvre diable, chargé d'un fardeau, a été jeté à terre (*Débats* du 7 mars). »

« Dans la nuit du 30 avril au 1^{er} mai, le son

du tocsin est venu réveiller en sursaut les habitants du quartier circonscrit par les faubourgs Poissonnière et Montmartre. C'était un incendie épouvantable qui motivait ce signal, et qui, après avoir inspiré l'épouvante, a mis tous les habitants de ce quartier en mouvement.

« L'incendie avait déjà fait des progrès considérables, lorsque l'alerte a été donnée. En quelques instants, le feu *a fait des progrès* rapides ; les flammes, alimentées par des amas de planches, de copeaux et autres bois considérables, avaient déjà gagné les appartements supérieurs, ce qui rendait l'approche de *cette* maison bien dangereux. Cependant une partie des habitants de *cette* maison ne pouvaient plus fuir le danger... Impossible de porter secours à ces infortunés ; il fallut se résoudre à voir périr ces malheureux... Ce n'est que vers trois heures qu'on a été rassuré pour les habitations voisines, pour lesquelles on avait conçu les plus grandes craintes (*Débats* du 5 mai 1844). »

« Les commerçants de Londres sont circonspects quand il s'agit de changer leurs fournisseurs. On leur offrirait pour rien des produits dont ils ne sont pas certains de la qualité, qu'ils les refuseraient (*National* du 21 février). »

« Ces adieux suprêmes, *cette* lettre où cet enfant, avant de mourir, raconte l'histoire de sa passion, produit sur l'auditoire une impression difficile à décrire (1). »

« Rendant compte ensuite de l'emploi de son temps après l'assassinat, Ducros apprit qu'il avait été rendre une visite (2). »

C'est surtout dans la chronique judiciaire, dans le récit des crimes ou des procès, que les barbarismes, les constructions vicieuses, les solécismes, les tournures ridiculement emphatiques, sont semés à pleines mains, et foisonnent avec une déplorable fécondité. Le *Mémorial de Rouen* du 7 janvier 1844 raconte un assassinat avec guet-apens, et les feuilles parisiennes reproduisent textuellement la narration locale, en y conservant la phrase suivante : « A la vue de ce crime, ils furent tellement saisis d'horreur, qu'ils s'empressèrent de secourir la victime (3). »

Le *Siècle*, à la fin d'un paragraphe consacré à l'acquiescement du notaire Lehon, nous montre le touchant tableau d'un prêtre qui serre un banc entre ses bras. « Un ecclésiastique escalade le

(1) Feuilleton du *National*.

(2) *Débats* du 15 janvier 1844.

(1) *Gazette des Tribunaux* du mardi 7 février. Compte rendu de l'affaire Rosier.

(2) *National* du 10 mars 1844.

(3) *Journal des Débats* 10 janvier 1844.

banc, et l'embrasse au milieu des gendarmes (1). »

La femme Huvet, assassinée rue d'Assas, hantait les maisons de jeu clandestines. La simple énonciation du fait n'aurait pas une saveur assez piquante; il faut la relever par la périphrase : « Mine Huvet fréquentait d'ordinaire les tables d'hôte de ces maisons douteuses où l'on se livre, après le repas, à des parties de jeu, où souvent l'adresse vient en aide aux aléats du hasard (2). » Avant de trouver ces lignes, le rédacteur a dû s'inspirer par la lecture des *Précieuses ridicules*, et méditer longtemps dans une commodité de la conversation.

Voici un autre exemple d'enflure prétentieuse, d'autant plus grotesque qu'elle sert de passeport à des puérités : « La femme Joséphine, âgée de cinquante-quatre ans, a un goût prononcé pour la volaille, non pas ce goût champêtre et idyllique, qui consiste à aller chaque matin distribuer de la mie de pain aux habitants d'une basse-cour, qui viennent becqueter à vos pieds, en agitant de joie leur plumage bariolé, mais ce goût matériel qui ne prise ces intéressants volatiles que lorsqu'ils ont tourné pendant une heure à la broche devant un feu ardent, qui leur imprime cette surface dorée, si appétissante pour les gourmands (3). »

On a imaginé, pour le récit des exécutions, une formule stéréotypée : « Une minute après, la justice des hommes était satisfaite. » Maintenant ladite formule ne suffit plus; on vient d'en inventer une autre qui la détrône. On écrit de Melun au *Droit* : « Arrivé au pied de l'échafaud, Robichon embrasse le prêtre, franchit d'un pas assez ferme les degrés terribles, et quelques minutes après, les murmures de la foule se mêlaient au bruit sourd de la hache du bourreau (4). »

Ces fragments nous suggèrent une hypothèse vraisemblable; nous supposons que les *Faits-Paris* sont rédigés par des hommes étrangers au maniement habituel de la plume. Ce sont sans doute des commis de nouveautés, des apprentis droguistes, voire même des garçons coiffeurs, qui, dans leurs instants de repos, derrière le comptoir s'exercent à narrer les nouvelles du jour. Douce et consolante pensée! les auteurs des *Faits-Paris* ne sont pas des littérateurs!

La conclusion de ce travail, c'est que la rapi-

dité de la composition, inhérente au journalisme quotidien, met en péril le goût et la langue française. Est-ce un mal sans remèdes? Non, sans doute; il y en a deux : la conscience et l'instruction.

Soyez consciencieux, et vous rougirez d'offrir au public des œuvres avortées, des esquisses informes, des paraphrases d'anciens romans achetées chez l'épicier, et à chacun desquels on peut dire avec justice : *Memento quia pulvis es, et in pulverem reverteris*.

Soyez consciencieux, et renonçant à fasciner les lecteurs illettrés, vous n'enfanterez plus de caractères impossibles; vous ne multiplierez plus les personnages, vous n'entasserez plus les exagérations. En accordant plus de temps à vos conceptions, vous produirez beaucoup moins, sans doute, mais vous produirez effectivement davantage. Une seule page élaborée avec soin en vaut mille écrites au courant de la plume, de même qu'un seul fait d'armes vaut toute l'existence d'un soldat soumis et régulier dans son service. Vos revenus diminueront; vous ne battrez plus monnaie avec votre talent; mais vous laisserez dans l'histoire littéraire des traces de votre passage.

La gloire est, de nos jours, un instrument d'exploitation. La première partie de la carrière d'un homme de lettres se passe en luttres incessantes; la seconde est le temps de la moisson. Avant qu'un nom parvienne aux oreilles du public, que d'essais infructueux, que de démarches auprès des éditeurs, que de persévérance, quelle dépense d'énergie, de talent et de paires de bottes! Mais enfin, voici notre homme *arrivé*! Autant on le dédaignait, autant on le recherche; les marchands de prose assiègent sa porte. « De grâce, faites-nous quelque chose! — Un feuilleton pour notre Revue; — un roman en dix volumes in-8; — souffrez que je vous inscrive en tête de mon prospectus! » Pour suffire aux commandes, le grand homme sacrifie la qualité à la quantité; au lieu de tailler laborieusement les facettes de son style, il le livre brut, à peine dégrossi. Aux efforts sans bénéfices succèdent des bénéfices sans efforts; ce n'est plus un littérateur, c'est un fabricant qui encombre les marchés, tient des ouvriers à ses gages, achète pour revendre, et pratique impudemment le stellionat.

Telles sont les suites du défaut de conscience. Celles du manque d'instruction ne sont pas moins déplorables.

Veut-on entrer aujourd'hui dans une administration publique? on est requis d'exhiber un

(1) *Journal des Débats* du 24 janvier 1844.

(2) *National* du 24 janvier 1844.

(3) *Gazette des Tribunaux* du 6 avril 1844.

(4) *Le Droit* du 10 avril 1844.

diplôme qui atteste un certain degré de connaissances acquises. Il n'en est pas de même quand on sollicite une position dans un journal. Les fondateurs ou gérants commencent par y glisser leurs parents ou amis, qui reçoivent subitement, comme dit Molière : *Virtutem et puissantiam taillandi et coupandi impunè per totam terram*. Le népotisme, l'intrigue, la camaraderie règnent de concert dans la presse, et s'évertuent à transmuier en journalistes des gens que leurs facultés natives prédestinaient à être marchands de bas ou contrôleurs ambulants.

« Osez, disait Saint-Just, ce mot résume toute la politique des révolutions. » Il renferme aussi celle de la littérature. Tout jeune homme intelligent et qui ne s'est pas dégradé jusqu'à être fort en thème, pense avoir un bâton de maréchal dans son encrier. S'il se voyait tel qu'il est, mal appris, peu fondé en idées, étranger à la vie, s'il était modeste, il serait perdu. Heureusement, ne sachant rien, il est naturel qu'il ne doute de rien ; et le voici, la plume à la main, copiant les auteurs à la mode, combinant des lignes, brochant des articles où quelques élans de verve juvénile apparaissent, *rari nantes*, dans un vaste gouffre de banalités. Sitôt que sa prose est imprimée, le jeune homme déploie hardiment les ailes. Vous le rencontrez dans les bureaux de toutes les revues, dans tous les cafés que hantent les gens de

lettres. Il fait deux parties de son temps, dont il passe l'une à écrire, l'autre à se créer des relations. Il produit, produit, produit toujours. « Marche, marche ! » crie sans cesse le besoin à ce juif errant littéraire. Ne lui demandez point d'études nouvelles, de lectures profitables, de réflexions sur le mécanisme de la langue. Il ne s'inquiète pas de grossir sa provision de connaissances. Ébloui par d'éphémères succès, il n'a pas conscience de sa nullité. Il y vieillira comme dans une armure, sans autre mérite qu'un intarissable babillage, une présomptueuse émission de papier-monnaie, une fécondité de borne-fontaine.

Nous avons dit maintenant tout ce que nous voulions dire. Si notre système *d'épluchage* avait été rigoureusement appliqué, étendu à tous les journaux, nous aurions signalé, en plus grande abondance, de véritables monstruosité grammaticales ; mais notre thèse nous semble suffisamment soutenue.

Aucune animosité personnelle n'a dicté nos observations ; nous avons évité de mentionner des noms propres, et nos attaques ont été dirigées moins contre les auteurs que contre les mauvaises œuvres. Le seul sarcasme amer qu'on puisse nous reprocher, c'est d'avoir fait des citations.

E. DE LA BÉDOLLIÈRE.



L'HOMME ET LA NATURE.

C'est exarant gloriam De

Le monde a des beautés que son auteur suprême
Y daigna déposer ;
Le monde a des trésors que l'éternité même
Ne saurait épuiser.
Nos regards éblouis admirent toutes choses
Sans se lasser jamais.
Depuis le cèdre altier jusqu'aux boutons de roses.
Depuis les hauts sommets
Que dressent dans les cieux Alpes et Pyrénées.
Jusqu'à l'humble vallon
Où le pâtre étendu voit passer ses journées
Sans craindre l'aiglon.
Tout est beau, tout nous donne un spectacle sublime,
Tout rend l'esprit joyeux,
Tout, jusqu'à l'Océan, prête à l'homme, — être intime,
Un secours merveilleux.
Les immenses forêts, et les grands promontoires.
Les îles, fleurs des mers :
L'horizon constellé qui fait les nuits moins noires
Pendant les longs hivers :
Le cri de l'aigle, ou bien les chansons du bocage
Les rubis éclatants,
Et la perle arrondie au fond du coquillage
Pour parer nos vingt ans :
Gamme riche en couleurs, imposante harmonie !
A nos cœurs, à nos yeux
Toute chose redit la puissance infinie
Du roi visible aux cieux.
Ici c'est le torrent qui s'élance terrible,
Sans trêve, sans repos.
Et fait encore entendre au fond d'un gouffre horrible
La foudre de ses eaux :
Là c'est un lac bordé d'une verte ceinture
Qui l'abrite du vent :
Un lac où le poète, heureuse créature,
Se promène en rêvant.
Ici luit aux regards, comme un manteau d'hermine
La neige sur les monts :
Là l'aigrette de feu des volcans, — sourde mine
Où vivent les démons.
C'est Dieu qui nous donna cette langue choisie.
Echo du paradis,
Qui fait parler à deux la douce poésie
Inconnue aux maudits.
C'est pour nous que toujours plus jeune d'âge en âge
Toujours vainqueur du temps,
Sur un trône de fleurs, le front ceint de feuillage.
Arrive le printemps :
Pour nous que le soleil brille, — immense merveille
Par qui nous pouvons voir
L'or de la lune, à l'heure où la terre s'éveille
Et la pourpre du soir.

Eh bien ! le plus touchant, le plus beau des spectacles
Qu'on admire en tout lieu.
C'est celui d'un cœur plein du respect des miracles
Et des bienfaits de Dieu
Le spectacle d'un cœur d'où le plus tendre hommage
S'élève vers les cieux :
Car le Createur aime à trouver son image
Chez l'homme vertueux ;
Et l'hymne à l'Éternel, chanté par la Nature
Sur un ton triomphant
Ne vaut pas la prière éclosée, fraîche et pure
Des lèvres d'un enfant.

ALFRED DES ESSARTS

PEINTRES FRANÇAIS



PHILIPPE DE CHAMPAIGNE.

TABLE DES MATIÈRES.

TEXTE.

CINQUANTE-SEPTIÈME LIVRAISON.

	Pages.
Salon de 1844 (4 ^e article).	1
Sir Lancelot du Lac, traduit de l'anglais.	3
Théâtres, par M. A. A.	8
Les Beaux-Arts en Allemagne, par M. FRÉDÉRIC GUNTHER.	12
Exposition de la Société des Amis des Arts.	15
A. M. Maindron, sur la statue de Velléda, par Mme LOUISE COLET.	16

CINQUANTE-HUITIÈME LIVRAISON.

Salon de 1844 (5 ^e article).	17
Sir Lancelot du Lac (fin), traduit de l'anglais.	21
Théâtres, par M. A. A.	24
Société des concerts de musique vocale, religieuse et classique, par M. ÉMILIE PAC-CINI.	27
Albert Thorwaldsen.	30

CINQUANTE-NEUVIÈME LIVRAISON.

Salon de 1844 (6 ^e article).	33
Le Prométhée de Salvator Rosa, par M. P. DE M.	36
L'Eglise de la Villette, par M. M. D.	38
Théâtres, par M. A. A.	41
Société des concerts de musique vocale, religieuse et classique, par M. ÉMILIE PAC-CINI.	44
A. M. Gustave S., par M. F. DE GRAMONT.	47

SOIXANTIÈME LIVRAISON.

	Pages.
Salon de 1844 (7 ^e article).	49
Concert de Listz, par M. ÉMILIE PAC-CINI.	52
Théâtres, par M. A. A.	54
Histoire des procédés de la peinture à fresque, (5 ^e article), par M. H. E.	57
La Bibliothèque de Charles Nodier, par M. J.-M. GUICHARD.	61
Le Gant de la damoiselle, par M. ÉMILE DESCHAMPS.	65
Sonnet, par M. A. DES ESSARTS.	64

SOIXANTE-QUATRIÈME LIVRAISON.

Salon de 1844 (8 ^e article).	65
Les Visions de Quevedo (introduction), par M. JUAN PAZ.	70
Visite au musée du Luxembourg, par M. HENRY EGMONT.	72
Dévastation des monuments de l'ancienne France, par M. P. SCHMIT.	75
Jean-Georges Van Vliet.	79
La Jeune malade, par M. A. LEGROUX.	80
La Tarentelle, par M. LOUIS DELATRE.	ibid.

SOIXANTE-SIXIÈME LIVRAISON.

Salon de 1844 (9 ^e article).	81
Le Plongeur, traduit de l'allemand de SCHILLER. par M. E. DE LA BÉDOLLIÈRE.	85

	Pages.
Visite au musée du Luxembourg (fin), par M. H. EGMONT .	88
Société des Concerts de musique vocale, religieuse et classique, par M. ÉMILIEN PACCINI .	92
Les Etoiles errantes, par M. ALFRED DES ESSARTS .	96

SOIXANTE-SEPTIÈME LIVRAISON.

Salon de 1844 (10 ^e article).	97
Les Visions de Quevedo.	101
Etat des travaux d'art en France, en 1844 (4 ^e article), par M. A. ACHARD .	107
Le Chant nuptial, traduit de GOETHE .	112

SOIXANTE-NEUVIÈME LIVRAISON.

Discours de Fuseli sur la peinture (suite), traduit de l'anglais par M. L. MÉRIMÉE	113
Les Visions de Quevedo (suite).	116
Sur le groupe d'Andromède, par M. EUGÈNE DELACROIX .	121
Observations sur la vie et les ouvrages de Fra Giovanni da Fiesole, par M. le vicomte D'ALHEM .	126

SOIXANTE-DOUZIÈME LIVRAISON.

Discours de Fuseli sur la peinture (suite), traduit de l'anglais par M. L. MÉRIMÉE .	129
Les Visions de Quevedo (suite).	134
Observations sur la vie et les ouvrages de Fra Giovanni da Fiesole (fin), par M. le vicomte D'ALHEM .	139
Le Palais de justice et la Sainte-Chapelle.	141
Sonnets par M. A. DES ESSARTS .	145

SOIXANTE-QUINZIÈME LIVRAISON.

Discours de Fuseli sur la peinture (suite), traduit	
---	--

	Pages.
de l'anglais par M. L. MÉRIMÉE .	145
Les Visions de Quevedo (suite).	148
Saint-Vincent de Paul, par M. CH. D'ARGÉ .	153
L'Eglise Saint-Germain l'Auxerrois.	157
Sinite venire ad me parvulos, par M. FRANZ DE LIENHART .	160

QUATRE-VINGTIÈME LIVRAISON

Discours de Fuseli sur la peinture (suite), traduit de l'anglais par M. L. MÉRIMÉE	161
Les Visions de Quevedo (suite)	164
Saint-Vincent de Paul (fin), par M. CHARLES D'ARGÉ .	168
Aperçu rapide de l'histoire de la peinture à fresque en Allemagne.	170
Mémoires de Benvenuto Cellini, traduits par Leopold Leclanché, par M. T. T	173
Sonnets, par M. PIERRE DUPONT	175

QUATRE-VINGT ET UNIÈME LIVRAISON

Discours de Fuseli sur la peinture (suite), traduit de l'anglais par M. L. MÉRIMÉE .	177
Les Visions de Quevedo (suite).	181
Intérieur d'atelier. — François Diday, par M. L. DELATRE .	187

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LIVRAISON

Etat des travaux d'art en France, en 1844 (5 ^e article), par M. A. ACHARD	195
Les Visions de Quevedo (suite)	201
Considérations sur le journalisme quotidien, par M. E. DE LA BEDOLLIÈRE .	205
L'Homme et la Nature, par M. ALFRED DES ESSARTS .	212

ILLUSTRATIONS.

CINQUANTE-SEPTIÈME LIVRAISON.

	Pages.
Les Laveuses à la fontaine (montagne de la forêt Noire), par M. A. LELEUX , gravé par M. A. MANCEAU .	
La Sirène, par M. MIDDLETON , gravé par M. J. STEPHENSON .	
Sir Lancelot du Lac, dessins par M. ED. CORBOULD .	5
Portrait de Raphaël, par M. PAUQUET , gravé par M. GUSMAN .	16

CINQUANTE-HUITIÈME LIVRAISON.

La Vierge aux neiges, par M. SIEGLER , lithographié par M. LEMOINE .	
Dessin, par M. DECAMPS , lithographié par M. EUGÈNE LEROUX .	
Sir Lancelot du Lac, dessins par M. ED. CORBOULD .	21
Portrait de Thorwaldsen, par M. PAUQUET , gravé par M. LAVIEILLE .	32

CINQUANTE-NEUVIÈME LIVRAISON.

Joconde, par M. COUTURE , lithographié par M. LEROUX .	
Paysage, par M. TROYON , gravé par M. MARVY .	
Façade de l'église de la Villette, par M. SCHMIT , gravé par M. THIÉBAUT .	38
Plan de l'église, par les mêmes.	40

SOIXANTIÈME LIVRAISON.

Saint Bernard allant fonder l'abbaye de Clairvaux, par M. LÉCURIEUX , lithographié par M. MOUILLERON .	
--	--

Pages.

Enfance de saint Jean, par MURILLO , gravé par M. STOCKS .	
Paysage, par M. BENOUVILLE , gravé par M. BARA .	62
Portrait de M. le baron Gros, par M. PAUQUET , gravé par M. CHARY .	64

SOIXANTE-QUATRIÈME LIVRAISON.

Ambroise Paré, par M. ROBERT FLEURY , lithographié par M. MOUILLERON .	
Le Marchand de mort-aux-rats, par M. COMPAGNON , d'après VAN VLIET .	
Portrait de M. Paul Delaroche, par M. HENRI DELABORDE , gravé par M. SOYER .	80

SOIXANTE-SIXIÈME LIVRAISON.

Mort de l'évêque de Liège, par M. EUGÈNE DELACROIX , lithographié par M. MOUILLERON .	
Cantonniers, par M. A. LELEUX , lithographié par M. FRANÇAIS .	
Portrait de David, par M. PAUQUET .	96

SOIXANTE-SEPTIÈME LIVRAISON.

Tentation de saint Hilarion, par M. PAPETY , lithographié par M. LEROUX .	
Le Chant nuptial, gravure à l'eau-forte, par M. SONDERLAND .	
Portrait de Pierre Guérin, par M. PAUQUET , gravé par M. TIMMS .	112

SOIXANTE-NEUVIÈME LIVRAISON.

L'Amour de l'or, par M. COUTURE , lithogra-	
--	--

	Pages
phié par M. MOUILLERON	
Un Mendiant, par M. DECAMPS , gravé par M. LOUBON .	
Portrait de Cruikshank, par M. FRANÇAIS .	128

SOIXANTE-DOUZIÈME LIVRAISON

Les Folles amoureuses, lithographie de M. DIAZ .	
Les Fous amoureux, lithographie de M. DIAZ .	
Portrait de Benjamin West, par M. HARRISON .	144

SOIXANTE-QUINZIÈME LIVRAISON

Portrait de femme, par Mme HERBELIN , gravé par M. MANCEAU jeune.	
Vue prise à Briseport (Normandie), par M. FLERS , gravé par M. LOUIS MARVY .	
Portrait de Fuseli, par M. PAUQUET , gravé par M. SOYER	160

QUATRE-VINGTIÈME LIVRAISON.

Mutilâtre, par M. ÉMILE PERRIN , lithographie par M. LEMOINE	
Soleil couchant, par M. ROUSSEAU , lithographie par M. FRANÇAIS	
Portrait de Flaxman, dessiné par M. PAUQUET , gravé par M. GUSMAN	176

QUATRE-VINGT ET UNIÈME LIVRAISON

Douleur, dessiné et lithographié par M. FORTIN	
Souvenir des bords de l'Oise, dessiné et lithographié par M. BLANCHARD	

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LIVRAISON

Salvator Rosa, chef de brigands, par M. ADRIEN GUIGNET , lithographie par M. LEROUX	
L'Orage, par M. MOUILLERON	
Portrait de Philippe de Champaigne	216

TABLE ALPHABÉTIQUE.

- Abadie**, p. 195.
Achard, p. 68.
Achard (Amédée), p. 101, 200.
Agnéty, p. 194, 196.
Albert Thorwaldsen, p. 50.
Alligny, p. 68.
Ambroise Paré, p. 63.
A. M. Gustave S., p. 47.
Amiel, p. 100.
A. M. Maindron, p. 16.
André del Sarte, p. 127.
Aperçu rapide de l'histoire de la peinture à fresque en Allemagne, p. 170.
Artaria, p. 173.
Auber, p. 8.
Bachelier (Louis), p. 69.
Baltard, p. 193, 196.
Bara, p. 62.
Barral, p. 198.
Barre, p. 154.
Bataille, p. 18.
Bauderon (Louis), p. 50.
Bauderon, p. 67.
Beaucé (Adolphe), p. 69.
Beaulieu (Anatole de), p. 98.
Beauvais, p. 196.
Beaux-arts en Allemagne (les), p. 12.
Bendemann, p. 14, 172.
Benjamin West (portrait de), p. 111.
Benouville, p. 62, 67.
Bernard (Francis), p. 69.
Berti, p. 20.
Bezard, p. 100, 177.
Bezaud, p. 198.
Blard, p. 18, 89.
Bibliothèque de Charles Nodier (la), p. 61.
Bidauld, p. 4.
Biet, p. 196.
Blanchard, p. 99.
Blois, p. 198.
Blondel (Mlle), p. 99.
Boissonnade, p. 198.
Bonassieux, p. 33, 84.
Bosio, p. 82.
Boulanger, p. 50.
Boulanger (Clément), p. 88.
Bourrières, p. 198.
Bouterweck, p. 67.
Brémont (Jean), p. 40.
Brian, p. 54.
Briant, p. 154.
Brochart, p. 100.
Bruyère (Mme), p. 67.
Burgnet, p. 194.
Calamatta (Mme), p. 18.
Camagni, p. 35.
Cantonniers, p. 81.
Carelli, p. 67.
Carlisle, p. 196.
Carmonche, p. 26.
Carrache, p. 11.
Carré, p. 18.
Cescheult, p. 198.
Chabard, p. 194.
Chacaton (Henri de), p. 18.
Champagne (Philippe de), p. 11.
Chant nuptial (le), p. 112.
Chant nuptial (eau-forte), p. 97.
Charles, p. 193.
Chary, p. 64.
Châtillon, p. 195.
Chessey, p. 194.
Cleemputte, p. 194.
Clésinger, p. 33.
Colet (Mme), p. 16.
Commer, p. 12.
Compagnon, p. 65.
Compte-Calix, p. 67.
Concert de Listz, p. 52.
Considérations sur le journal quotidien, p. 203.
Corbould (Ed.), p. 5 et 21.
Cornélius, p. 170.
Corot, p. 2.
Coste, p. 198.
Cotelle, p. 20.
Court, p. 51.
Cousin (Mlle), p. 57.
Couture, p. 17, 53, 115.
Coypel (Charles), p. 4.
Crucy, p. 110.
Cruikshank (portrait de), p. 128.
Cumberworth, p. 35.
Czarmak, p. 175.
Dalgabit, p. 195.
D'Alhem (le vicomte), p. 128, 141.
D'Alteinhem (Mme), p. 10.
Daniel, p. 33.
Dantan (aîné), p. 40, 85.
Dantan (jeune), p. 54.
Dardel, p. 198.
D'Argé (Ch.), p. 157, 169.
Dauzats, p. 69.
David, p. 195.
David (portrait de), p. 96.
Debay, p. 33, 82.
De Bernard (Charles), p. 26.
Debret, p. 195.
Decamps, p. 17, 115.
De Courcy, p. 26.
Dedère, p. 168.
Dedo, p. 198.
De Fiesole (Jean), p. 126.
De Forli, p. 60.
De Gernon, p. 15.
D'Egville, p. 100.
Delahorde (Henri), p. 80.
Delacroix, p. 89.
Delacroix (Aug.), p. 15.
Delacroix (E.), p. 75, 81, 125, 141.
Delaroche (Paul), p. 55, 90.
Delarue, p. 194, 198.
Delâtre (Louis), p. 80, 192.
Delorme, p. 19.
De Nozan, p. 157.

- Deschamps** (E.), p. 64.
Des Essarts (Alfred), p. 64, 96, 144, 212.
Désirée-Angéline Mme, p. 99.
Dessin, p. 17.
Destaillem, p. 194.
Destailleur, p. 194.
Dévastation des monuments de l'ancienne France, p. 75.
Déveria (A.), p. 97.
Déveria (E.), p. 97.
Diaz, p. 5, 129.
Dien (François), p. 15.
Dieudonné, p. 84.
Discours de Fuseli sur la Peinture, p. 115, 129, 145, 161, 177.
Doisnard, p. 198.
Douleur, p. 177.
Driollet, p. 198.
Droz, p. 85.
Dubufe, p. 4.
Dubufe (Mme Édouard), p. 55, 85.
Dumas (Alexandre), p. 25.
Dumont, p. 84.
Dupeuty, p. 45.
Dupont (Pierre), p. 176.
Durer (Albert), p. 14.
Duret, p. 91.
Egmont (Henry), p. 60, 74, 91.
Ehrard, p. 14.
Enfance de saint Jean, p. 49.
Etat des travaux d'art en France, p. 107, 195.
Etex, p. 54, 67.
Etoiles errantes (les), p. 96.
Exposition de la Société des Amis des Arts, p. 15.
Farochon, p. 155.
Favas, p. 99.
Féart (Adrien), p. 46.
Feuchère, p. 85.
Fiesole, p. 14.
Flaxman (portrait de), p. 176.
Flers, p. 4, 145.
Fleury (Robert), p. 65.
Foerster, p. 172.
Fontaine, p. 195.
Forey, p. 98.
Forster (Charles), p. 15.
Fortin (Ch.), p. 69, 177.
Fortner, p. 175.
Fournier (N.), p. 26.
Foyatier, p. 82, 154.
Fragouard, p. 89.
Français, p. 81, 128.
François, p. 196.
Fries, p. 198.
Führich, p. 171, 175.
Fuseli (portrait de), p. 160.
Galimard, p. 157.
Gallait, p. 88.
Gant de la damoiselle (le), p. 65.
Gardes, p. 194.
Garon, p. 198.
Garraud, p. 85.
Gatteaux, p. 54, 84.
Gaucher, p. 199.
Gauthier, p. 196.
Gay, p. 196.
Gayard, p. 84.
Gechter, p. 84.
Geefs, p. 55, 84.
Geerling, p. 172.
Gegenbauer, p. 172.
Gellert, p. 175.
Gengembre, p. 194.
Geuss, p. 175.
Ghirlandajo, p. 60.
Gigoux, p. 2.
Gilbert, p. 198.
Ginain (Eugène), p. 69.
Giroux (André), p. 88.
Gisors (Alphonse de), p. 194.
Gisors (Guy de), p. 110.
Glaize, p. 98.
Gleyre, p. 74, 88.
Goethe, p. 112.
Goetzenberger, p. 172.
Gohier, p. 195.
Gourlier (Paul), p. 118.
Grailly (Victor de), p. 68.
Gramont (F. de), p. 48.
Grass, p. 84.
Grélerin, p. 199.
Grétry, p. 197.
Grillot, p. 194.
Gros (portrait du baron), p. 64.
Groupe d'Andromède (le), p. 121.
Gsell, p. 40.
Gudin, p. 66.
Gué, p. 15.
Guennepin, p. 195.
Guerin, p. 194.
Gugnon, p. 169.
Guichard (J.-M.), p. 62.
Guide, p. 58.
Guignet (Jean-Baptiste), p. 50.
Guillemin Al.), p. 69.
Guillot, p. 55.
Gunther (Frédéric), p. 14.
Gusman, p. 16, 176.
Haendel, p. 45.
Harrisson, p. 144.
Hautoin, p. 194.
Haydn, p. 29.
Hawranek, p. 175.
Hels, p. 171.
Hennet, p. 98.
Herbelin (Mme), p. 100, 145.
Hermann, p. 172.
Hesse, p. 50.
Hildebrand (Edouard), p. 13.
Histoire des procédés de la peinture à fresque, p. 57.
Hittorff, p. 195.
Husson, p. 84.
Hostein, p. 68.
Hotelard, p. 196.
Habuer, p. 14.
Hufé, p. 195.
Hugard, p. 15.
Huguenin, p. 54.
Humbert, p. 100.
Hurtault, p. 195.
Ingres, p. 75.
Intérieur d'atelier. — François Diday, p. 187.
Jacquemin, p. 198.
Jadin, p. 100.
Jaley, p. 82, 91.
Jeanron (Mme), p. 99.
Jeanron, p. 99.
Jeune malade (la), p. 80.
Jobert (Mme Marie), p. 29.
Jocunde, p. 55.
Jollivet, p. 151.
Jordans, p. 14.
Jouannin, p. 194.
Jouffroy, p. 85, 91.
Jouvin, p. 194.
Joyant, p. 88.
Kind (Frédéric), p. 14.
Kirboë, p. 15.
Klagmann, p. 55.
Kock, p. 170.
Kreutzer, p. 173.
La Bedollière (Lancôme), p. 85, 111.
Labouère, p. 68.
Lachèse, p. 198.
Laffon, p. 198.
Lafforgue, p. 196.
Labure, p. 195.
Lamartine (Mme de), p. 87.
L'Amour de l'or, p. 115.
Langer, p. 171.
Langrand (Mme), p. 99.
Lautouin, p. 195.
Laveuses à la fontaine (les), p. 1.
Lavielle, p. 52.
Laya, p. 26.
Laynaud, p. 98.
Lebrun, p. 196, 188.
Lecaron (Achille), p. 18.
Léclanché, p. 71, 75.
Lecoindre, p. 195.
Lecurieux, p. 4, 49.
Le Dominiquin, p. 58.
Ledoux, p. 197.
Ledru, p. 195.
L'église de la Vilette, p. 58.

- L'église de la Villette* (façade de), p. 38.
L'église Saint-Germain l'Auxerrois, p. 157.
L'église de la Villette (plan de), p. 40.
Legroux (A.), p. 80.
Le Guerchin, p. 58.
Leindecker, p. 50.
Leleux, p. 1, 81.
Leloir, p. 88.
Lemarié, p. 196.
Lemoine, p. 17, 171.
Le Palais de justice et la Sainte-Chapelle, p. 141.
Lépaulle, p. 97.
Lepère, p. 154.
Lepout (Mlle), p. 99.
Lepoittevin (Eugène), p. 98.
Lequeux, p. 58.
Les Folles amoureuses, p. 129.
Les Fous amoureux, p. 129.
Le Sueur, p. 14.
Lesueur, p. 196.
Leroux, p. 196.
Leroux (E.), p. 17, 55, 97.
Leroux (Charles), p. 68.
Leroy (Louis), p. 68.
Leuchtemberg, p. 171.
Levasseur, p. 194.
Léveillé, p. 196.
L'Homme et la nature, p. 220.
Liehm, p. 173.
Lienhart (Franz de), p. 160.
Lion, p. 199.
L'Orage, p. 183.
Loubon, p. 115.
Lussant, p. 195.
Lusson, p. 196.
Macquet, p. 195.
Maggesi, p. 51.
Maindron, p. 16, 85.
Maingot, p. 199.
Malary, p. 196.
Malplâtre, p. 161.
Malpière, p. 196.
Manceau (A.), p. 1.
Manceau (jeune), p. 145.
Mantegna (André), p. 58.
Marchand de mort-aux-rats (le), p. 65.
Maréchal, p. 169.
Marvy (Louis), p. 145.
Marvy, p. 55, 145.
Massé, p. 69.
Mémoires de Benvenuto Cellini, traduits par M. Léopold Léclanché, p. 175.
Mendiant, p. 115.
Menut-Adolphe, p. 51.
Mérimée (Louis), p. 115, 155, 147, 165, 180.
Michel-Ange, p. 59.
Middleton, p. 1.
Millardet, p. 196.
Millet, p. 168.
Mirbel (Mme de), p. 100.
Molchneith, p. 82.
Molyn, p. 99.
Moore, p. 55.
Mort de l'évêque de Liège, p. 81.
Mosen (Jules), p. 14.
Mottez, p. 155.
Mouilleron, p. 49, 65, 81, 115.
Moutier, p. 195, 196.
Muller, p. 1.
Muller (N.), p. 14.
Murillo, p. 49.
Musset (Paul de), p. 37.
Nanteuil, p. 154.
Nerenz, p. 14.
Nouguez, p. 100.
Oberlin (Mlle), p. 100.
Observations sur la vie et les ouvrages de fra Giovanni da Fiesole, p. 126, 159.
Odier (Edouard), p. 68.
Oesterley, p. 172.
Ottin, p. 84.
Otto-Venius, p. 14.
Overbeck, p. 170.
Paccini (Emilien), p. 29, 46, 55, 95.
Paget, p. 196.
Pagot, p. 198.
Papety, p. 97.
Pasqualini, p. 97.
Passot, p. 100.
Paul Delaroche (portrait de), p. 80.
Pauquet, p. 16, 52, 64, 96, 112, 160, 176.
Paysages, p. 55 et 62.
Paz (Juan), p. 71.
Penchaud, p. 110.
Pensotti (Mme), p. 99.
Pérignon (Alexis), p. 50.
Perrin (Emile), p. 161.
Peruzzi, p. 60.
Peschel, p. 172.
Philippe, p. 50.
Philippe de Champagne (portrait de), p. 216.
Philippoteaux, p. 69.
Picot, p. 88.
Piépape (Charles de), p. 98.
Pierre Guérin (portrait de), p. 112.
Pinelli, p. 98.
Plongeur (le), p. 85.
Poitevin, p. 196.
Pompeo Marchesi, p. 15.
Portrait de femme, p. 145.
Prométhée de Salvator Rosa (le), p. 56.
Ragoneau, p. 55.
Ramelet (Mme), p. 100.
Ramey, p. 155.
Ramus, p. 82.
Ranucci, p. 14.
Raphaël, p. 58.
Raphaël (portrait de), p. 16.
Rauch, p. 15.
Raynaud, p. 196.
Rembrandt, p. 5.
Richard (Charles), p. 18.
Richomme, p. 67.
Rietschel, p. 12.
Robbe, p. 5.
Rochet, p. 85.
Rohault, p. 195.
Romand, p. 25.
Ronjon, p. 67.
Roqueplan, p. 88.
Rose (Mme), p. 100.
Rottmann, p. 172.
Roubaud (Benjamin), p. 68.
Royer (Alp.), p. 11.
Rude, p. 91.
Salvator Rosa, chef de brigands, p. 185.
Saint-Aguet, p. 45.
Saint Bernard allant fonder l'abbaye de Clairvaux, p. 49.
Saint-Vincent de Paul, p. 155, 168.
Salon de 1844, p. 1, 17, 55, 49, 65, 81, 97.
Sandrié, p. 195.
Schadow, p. 170.
Scheffer, p. 89.
Scheffer (Gabriel), p. 98.
Schelfhout, p. 99.
Schiller, p. 85.
Schlottauer, p. 171.
Schmit, p. 58, 40, 77.
Schuetz, p. 75.
Schnorr, p. 59, 171.
Schopin, p. 20.
Schovell, p. 14.
Secretin, p. 198.
Seguin (Gérard), p. 99.
Semah, p. 67.
Seurraat, p. 196.
Siegler, p. 17.
Sinite venire ad me parvulos, p. 160.
Sirène (la), p. 1.
Sir Lancelot du Lac, p. 5, 21.
Société des concerts de musique vocale, religieuse et classique, p. 22, 44, 92.
Soleil couchant, p. 161.
Sonderland, p. 97.
Sonnets, p. 64, 145, 175.
Soulié (Frédéric), p. 26.
Soumet, p. 8.
Souvenir des bords de l'Oise, p. 177.
Soyer, p. 80, 160.
Spohler, p. 99.
Stephenson, p. 1.

- Stocks**, p. 49.
Sturmer, p. 172.
Tarentelle (la), p. 80.
Teistaud, p. 98.
Tentation de saint Hilarion, p. 97.
Théâtres, p. 8, 24, 41, 54.
Thevenin, p. 67.
Thiébaud, p. 38, 40.
Thorwaldsen, p. 15.
Thorwaldsen (portrait de), p. 52.
Thuillier, p. 68.
Tieck (Tudwig), p. 12, 14.
Timms, p. 112.
Troyon, p. 4, 35.
Vacherot, p. 69.
Vaez (Gustave), p. 11.
Vallet (Charles), p. 20.
Van Schendel (Petrus), p. 5.
Van Vliet, p. 65.
Van Vliet (Jean-Georges), p. 79.
Varin, p. 45.
Vaudé, p. 196.
Vaudoyer, p. 110, 195.
Venneman (Charles), p. 3.
Verboeckoven, p. 5.
Verdier, p. 99.
Verheyden, p. 5.
Vernet (Horace), p. 68, 75.
Vidal, p. 100.
Viellevoys, p. 99.
Vierge aux neiges (la), p. 17.
Villems, p. 5.
Villon, p. 199.
Visions de Quevedo (les), p. 70, 101, 116, 154, 148, 164, 181.
Visite au musée du Luxembourg, p. 72, 88.
Vitry, p. 198.
Volterre, p. 59.
Vue prise à Briseport, p. 145.
Ziegler, p. 66.
Zick, p. 15.
Zimmermann, p. 171.
Waechter, p. 170.
Waschmuth, p. 98.
Watelet, p. 4, 89.
Welth, p. 170.
Wickemberg, p. 99.
Wickenberg (Pierre), p. 15.
Willems, p. 5.

FIN DU TROISIÈME VOLUME

L'INDUSTRIE

Annuaire



L'INDUSTRIE

EXPOSITION

DES

PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE

EN 1844.



PARIS.

L. CURMER.

19, RUE RICHELIEU.

St. Andrew's & Carnegie





EXPOSITION

DES

PRODUITS DE L'INDUSTRIE FRANÇAISE

EN 1844.

INTRODUCTION. — LE PALAIS DE L'INDUSTRIE.



Voici la dixième exposition de l'industrie française depuis l'inauguration de ces luttes pacifiques où la défaite est presque une victoire pour les vaincus, puisqu'elle abrège leurs efforts de toute la distance parcourue par les vainqueurs. Quel vaste espace franchi, quelles nombreuses découvertes durant les quarante-cinq années qui nous

séparent de cette mémorable solennité ! A voir les résultats obtenus pendant ce court intervalle, ne semble-t-il pas que l'on ait devant les yeux l'ouvrage de plusieurs siècles ? Est-ce la même nation ? est-ce le même territoire ? Il n'est peut-être pas une industrie qui n'ait été entièrement renouvelée. Mais c'est surtout depuis le rétablissement de la paix que nos progrès industriels ont pris une marche plus ferme et un développement plus large. L'exposition de 1806 ne comptait que

mille quatre cent vingt-deux exposants ; celle de 1844 en réunit près de quatre mille. A ce signe, reconnaissons l'avènement d'une nouvelle puissance dans la direction de nos idées. Nous avons régné par la littérature, par la philosophie et par la guerre. Répondant à des besoins nouveaux, nous aspirons maintenant au sceptre de l'industrie ; et, fidèles à notre caractère national, nous ne mettrons pas, comme l'Angleterre, nos armées et notre politique à la solde de nos manufactures ; mais nos travaux industriels se répandront d'eux-mêmes en Europe par la seule force que leur imprimera notre génie. Que de motifs pour souhaiter le maintien de cette paix féconde qui nous a donné de si riches moissons et qui nous en promet encore de plus abondantes ! Je ne sais quelle tristesse nous saisit malgré nous lorsque, songeant aux profondes complications des affaires présentes, nous jetons nos regards sur l'avenir. Entre l'exposition de 1844 et celle de 1849, quels événements s'accompliront ? Arriverons-nous par une route aussi facile à ce nouveau relais de l'industrie française ? Espérons que la paix continuera tranquillement sa tâche et abaissera les barrières élevées autour de chaque peuple par l'esprit de nationalité. Qu'il n'y ait plus désormais entre les États de l'Europe que des rivalités d'industrie, d'art et de littérature ; c'est le seul terrain sur lequel ils puissent parvenir à se rapprocher et à s'entendre. De quel pays est Raphaël, Laurent Coster, un des inventeurs de l'imprimerie, Shakspeare, Newton, Descartes, Salomon de Caus, déclaré fou pour avoir découvert la toute-puissance de la vapeur, le mécanicien Vaucanson, Franklin, Joseph Montgolfier, Lavoisier, le créateur de la chimie moderne, Jacquard, Jenner, qui a trouvé la vaccine, Galvani, le premier observateur du fluide qui porte son nom ? Ne sont-ils pas tous frères par le génie, et leur patrie commune n'est-elle pas l'humanité ? Est-ce pour l'Angleterre que Newcomen et Watt ont perfectionné la machine à vapeur de Papin et de Savary ? Est-ce pour l'Allemagne que Leibnitz a pensé ? Est-ce pour la France que Georges Cuvier a réformé l'histoire naturelle, et qu'il a donné aux sciences deux nouvelles sœurs, l'anatomie comparée et la géologie ?

Non qu'il faille à l'instant même ouvrir toutes les frontières et proclamer la maxime des économistes du dix-huitième siècle : laissez faire et laissez passer. Sans doute une époque viendra où l'intérêt des peuples, mieux entendu, exigera l'abolition de ces droits prohibitifs que l'on peut

encore appeler protecteurs. Alors tous les marchés seront accessibles à toutes les nations, à toutes les industries ; et de cette concurrence universelle naîtront de plus énergiques efforts, de plus prompts améliorations. Chaque pays ne se proposera plus de se suffire entièrement à lui-même et d'engager une lutte impossible avec des adversaires mieux favorisés par la nature. L'inégale répartition des besoins et des produits rapprochera les peuples, comme l'inégalité des intelligences et des fortunes rapproche les individus. Mais que d'années s'écouleront avant la réalisation de ce progrès ! que de graves désastres entraînerait l'exécution immédiate de cette réforme !

Ne soyons donc ni trop prompts ni trop lents, ne nous immobilisons point dans le passé, ne nous précipitons point trop violemment vers l'avenir ; soyons patients, car l'humanité ne meurt pas dans chacun de nous ; avançons, c'est autant de chemin que nous épargnerons à nos successeurs. Laissons notre industrie grandir et se fortifier à l'ombre des prohibitions et des tarifs ; mais ne permettons pas qu'elle s'y endorme. Protégeons-la contre les invasions des industries étrangères, mais ne l'élevons pas dans le complet oubli de ses rivales. Pour tout dire, exigeons d'elle qu'elle marche et qu'elle ne perde jamais de vue ce dernier mot de tout art industriel : faire le mieux et au meilleur marché possible.

Tels sont les motifs qui ont fait créer les expositions périodiques et qui les ont maintenues à travers les révolutions dont la France a été le théâtre depuis un demi-siècle. Nous ne comprenons donc pas les attaques dont cette institution est l'objet de la part de certains manufacturiers qu'elle a élevés sur le pavois, et qui maintenant la renient, soit parce qu'ils n'ont plus besoin d'elle, soit parce qu'elle peut leur susciter des rivaux.

Les expositions servent à la fois d'aiguillon, d'épreuve et d'encouragement. Loin d'en suspecter l'utilité, nous souhaiterions peut-être qu'elles fussent séparées par de moins longs intervalles. Nous savons bien que cette opinion soulèvera de vives réclamations, surtout de la part des industriels exposants. « Comment, s'écrieront-ils, rapprocher les expositions ! Mais le délai de cinq ans est déjà trop court pour suffire aux sacrifices qu'elles nous imposent. — Eh bien, c'est précisément pour cette raison même que nous les voudrions moins distantes.

Nous croyons, en effet, que l'institution est

détournée de son but par la manière dont la plupart des fabricants la comprennent et l'appliquent. L'exposition tend à devenir un stérile étalage de chefs-d'œuvre sans antécédents et sans conséquents, une espèce de *Camp du drap d'or* de l'industrie, où chaque manufacture veut paraître riche et puissante en dépit de sa situation réelle. Au lieu de montrer ce qu'il fait, le fabricant montre ce qu'il ne fait pas, ce qu'il ne peut pas faire. Il confectionne à grand'peine et à grands frais ce qu'on appelle des pièces d'exposition, dont l'équivalent ne s'est jamais trouvé dans ses magasins, et qu'il se gardera bien de recommencer une fois l'exposition terminée. A part quelques maisons dont la supériorité est au-dessus de toute atteinte, qui sont fières de leur position et assez puissantes pour être de bonne foi, toutes les autres se fardent à l'envi, fabriquent à perte des objets invendables, et présentent comme règle ce qui est une exception, ou, pour mieux dire, une déception.

Il en serait tout autrement si les expositions étaient plus rapprochées. Les tours de force épuisent vite et ne peuvent se renouveler souvent. Ils ne tarderaient point à disparaître et à laisser la place aux produits sincères et obtenus dans des conditions équitables. On exposerait sans doute ce qu'on aurait fait de mieux, mais ce serait le spécimen d'une fabrication continue, un gage réel de prospérité, une garantie pour le consommateur, et non une fantasmagorie illusoire, une mystification pour tout le monde.

Nous parlons ici par expérience. Que de fois, après l'exposition, sommes-nous entré dans quelque magasin pour y chercher des objets analogues à ceux que nous avions vus exposés, et avons-nous reçu pour réponse cet aveu naïf : « Nous n'avons jamais confectionné que ceux-là. » Il nous est également arrivé de retrouver l'objet lui-même invendu et invendable, que le fabricant montrait en levant les épaules : « On fait cela pour la médaille, disait-il, et la médaille c'est pour l'enseigne. »

Il est temps de s'arrêter dans cette voie périlleuse. Quel doit être, avant tout, le but de l'industrie manufacturière ? C'est de se mettre en rapport avec toutes les exigences de la consommation. Se refuse-t-elle à l'accomplissement de cette tâche pour se livrer à des efforts isolés, à des fantaisies exceptionnelles, elle se jette dans toutes les incertitudes de l'agiotage, elle joue avec le hasard, elle court au-devant de ces crises qui amènent la ruine. Loin d'exciter ce penchant

funeste, l'institution des expositions industrielles devrait être un frein pour l'arrêter, en remettant chaque chose à son juste point de comparaison. Mais le seul moyen pour obtenir ce résultat serait de rendre sincères les expositions, et elles ne deviendront telles qu'au moment où elles seront assez rapprochées pour ôter aux industriels toute possibilité de s'abuser eux-mêmes et d'abuser le public par leurs chefs-d'œuvre postiches et ruineux.

Au reste, cette situation a été parfaitement sentie par l'autorité supérieure, et nous ne pouvons résister au plaisir de citer les instructions par lesquelles M. le ministre du commerce, dans une de ses dernières circulaires, appelle l'attention des autorités locales et des jurys départementaux sur cette tendance des expositions quinquennales :

« Tous les arts industriels, dit M. le ministre, « contribuent au bien-être de la société, et concourent au développement de la richesse publique ; leur utilité seule donne la mesure de leur valeur relative, et cette base est la règle la plus sûre que le jury puisse adopter pour l'appréciation des produits qui lui seront soumis. »

« En effet, un produit isolé, fût-il un chef-d'œuvre de patience ou d'adresse, un modèle de richesse ou d'élégance, s'il n'a été obtenu qu'à prix de travail ou d'argent, n'a pas par lui-même une valeur industrielle qu'on doive particulièrement encourager. Souvent même de pareils travaux sont pour leur auteur une cause de mécompte et de ruine. Mais il n'en est pas de même d'un produit en réalité plus modestes, s'il satisfait à un besoin commun, si sa bonne fabrication en assure le bon usage, si son bas prix en généralise l'emploi. »

Rien de plus juste et de mieux exprimé. Mais ces paroles si sages n'auraient-elles pas besoin d'une sorte de sanction, et ne la trouverait-on pas dans la mesure que nous venons de proposer ?

Sans insister plus longtemps sur une solution qui, du reste, ne présente pas moins d'obstacles que d'avantages, dirigeons-nous vers l'immense bazar où sont accumulés en ce moment les produits qui nous ont suggéré les considérations précédentes. A la vue de cet édifice qui, pour satisfaire à toutes les exigences matérielles de sa destination, n'en est pas moins une maison de planches que l'on démolira au bout de deux mois, à la pensée des frais stériles que nécessite

le retour périodique de cette construction éphémère, la plupart de nos lecteurs se demandent sans doute s'il ne serait pas à la fois plus convenable et plus économique d'élever un palais durable à l'industrie française? N'est-ce point, en effet, une vérité passée à l'état d'axiome, que le provisoire est toujours plus coûteux que le définitif?

Cependant, lorsque de cette théorie, si juste en apparence, on veut passer à l'application, les difficultés se présentent en foule. Un grand nombre d'administrateurs et d'architectes, frappés des raisons que nous venons d'indiquer, ont essayé de les réduire en fait; mais, rebutés par la presque impossibilité de l'entreprise, ils y ont ou renoncé ou échoué. Et d'abord, où mettre ce palais? Les uns le voudraient sur la rive gauche, les autres sur la rive droite. Le relèguera-t-on dans un faubourg? Ce serait pitoyable. L'élèvera-t-on au centre de Paris? Où trouver l'emplacement nécessaire? Abattra-t-on tout un quartier? Quelle dépense!

On se récrie sur les 200,000 fr. environ que coûte en pure perte, à chaque exposition, la seule construction du bâtiment provisoire. Voyons la solidité de cette objection, et, d'abord, ajoutons au capital déboursé la somme de 75,000 fr. pour intérêts sur le pied de cinq pour cent durant les cinq années qui séparent les expositions. Sait-on maintenant ce que coûterait l'érection du palais que l'on demande? Environ 10 millions, sans compter la valeur du terrain que la ville de Paris vous prête et qu'il faudrait acheter. Or, l'intérêt annuel de cette somme est de 500,000 fr. De plus, vous auriez à supporter des réparations matérielles et une surcharge de 40,000 fr. pour l'entretien du personnel qu'exigerait l'administration de ce palais. Multipliez à présent 540,000 fr. par cinq, et vous arriverez au chiffre énorme de 2,700,000 fr. Chaque exposition coûterait donc, selon le mode proposé, sept à huit fois plus cher que le mode actuel, et le provisoire, qu'on attaque comme ruineux, est, en réalité, beaucoup meilleur marché que le définitif.

Comme on le pense bien, le résultat de ces calculs n'a totalement désabusé que les administrateurs. Les architectes, étonnés d'abord, n'ont point tardé à reprendre courage et se sont remis vaillamment à l'œuvre. Un d'eux a proposé d'élever le palais de l'industrie dans le nouveau quartier de Tivoli, auprès des chemins de fer, emplacement assez avantageux par sa position et par la facilité que laisse l'étendue des terrains

disponibles. Un autre, et ce n'est pas un de nos moins habiles constructeurs, M. Rolland, a placé son édifice près du rond-point des Champs-Élysées, à l'angle de l'allée des Veuves et de l'avenue de Neuilly.

Quel que soit le mérite de ces différents projets, comme c'est encore dans un bâtiment provisoire que la solennité de l'industrie a lieu cette année, nous nous voyons contraint de négliger le rêve pour le réel, et, sans plus tarder, nous allons prendre sommairement connaissance des galeries de bois ouvertes à l'industrie française par l'hospitalité nationale. Elles ont été élevées, comme pour l'exposition de 1859, sur le carré Marigny. Ainsi, après avoir successivement occupé une portion du Champ de Mars, puis le palais et la cour du Louvre, puis la place de la Concorde, le musée industriel, se rapprochant de son point de départ, semble avoir pris en affection les Champs-Élysées. La construction de cet édifice a été confiée à M. Moreau, qui s'est déjà signalé, dans l'architecture civile, par le nouvel hôtel du ministère de l'intérieur. Le bâtiment de l'industrie a cent mètres de largeur sur une longueur de deux cents mètres, ce qui présente un total de vingt mille mètres superficiels. Nous ne comprenons pas dans ce calcul les avant-corps placés sur les faces nord et sud. L'avant-corps septentrional forme l'entrée royale par un porche ouvert, et donne accès au salon du roi et à la salle du jury central. L'avant-corps opposé contient les bureaux de l'administration et le magasin des colis. L'édifice offre un vaste parallélogramme qui se compose d'une galerie pourtournant sur quatre faces, et d'une salle centrale dont la surface est de six mille mètres. Cette espèce de cour intérieure est uniquement destinée aux machines, métaux, arts céramiques, voitures, etc. Le jour y arrive par le haut, à l'aide de grands châssis vitrés et disposés en ventilateurs.

La galerie qui règne autour de cette salle se divise en deux nefs, ayant ensemble vingt-six mètres de largeur, et le parcours autour des tables disposées le long de ces deux nefs est de deux mille mètres. Quoiqu'on ait laissé à la circulation le moins d'espace possible, elle absorbe néanmoins les trois cinquièmes de l'étendue totale, et ne laisse aux objets exposés qu'une surface de huit mille mètres. Or, comme il y a près de quatre mille exposants, chacun d'eux, à la rigueur, n'aurait droit qu'à deux mètres. Cette remarque fournirait peut-être un argument de plus contre la construction d'un bâtiment défi-

nitif. Si l'empire, par exemple, avait élevé un palais pour l'exposition de 1806, ce palais n'aurait pu recevoir que le quart des exposants de 1844, et, dès lors, il se serait trouvé inutile. De même, si nous bâtissions en 1845, ne nous verrions-nous pas contraints ou d'ériger un édifice tellement vaste qu'il resterait aujourd'hui vide aux trois quarts, ou bien de condamner nos successeurs, dans une quarantaine d'années, à bivouaquer à la porte d'un palais lilliputien?

Revenons au bâtiment de 1844. Employer rigoureusement tous les points de l'espace donné, répandre partout l'air et la lumière sans compromettre la solidité de l'édifice ni la sécurité des produits, faciliter par des divisions naturelles la tâche distributive de l'administration, ne point faire lutter la décoration intérieure avec les objets exposés, disposer les entrées de manière à éviter tout encombrement; en un mot, résoudre la partie matérielle de la question architecturale avant d'aborder la partie artistique, tel est le programme que s'est tracé M. Moreau et dont il nous semble avoir parfaitement rempli toutes les conditions. On se sent à l'aise sous ces hauts plafonds que supporte une forêt de pilastres à tables renfoncées; et les curieux pourront circuler sans peine, grâce aux quatre entrées, composées chacune de trois portes à deux vantaux, qui ont été pratiquées sur chaque face du bâtiment. Mais il est d'autres visiteurs dont la présence est beaucoup plus à craindre, et dont la sortie doit être ménagée avec encore plus de soin; nous voulons parler des eaux pluviales. Une couverture de zinc, offrant un développement d'environ sept arpents, a été chargée de recevoir ces hôtes incommodes, et de nombreux conduits les amènent dans un aqueduc qui les transmet à la Seine. Enfin M. Moreau a prudemment placé des barrières autour de l'édifice. Soixante-dix jours ont suffi pour achever tous ces travaux, bien qu'ils aient été exécutés pendant la mauvaise saison, au milieu des assauts conjurés du vent et de la pluie.

Mais c'est assez nous occuper de la reliure du livre; voyons-en, s'il vous plaît, le contenu. Et d'abord, quel ordre suivrons-nous dans ce vaste compte rendu dont nous allons tracer les premières lignes? Adopterons-nous les divisions établies par l'administration dans le classement des objets exposés? Commencerons-nous par l'examen des produits les plus importants, et ne quitterons-nous chaque groupe qu'après l'avoir entièrement analysé? Nous avouons que cette marche

ne nous a paru ni fort agréable, ni même très-rationnelle. A quoi se reconnaît l'importance d'un produit? Est-ce aux qualités qui lui sont propres ou au rang de la classe à laquelle il appartient? Et pourquoi, par exemple, donnerions-nous la priorité à la métallurgie ou aux tissus, si tel instrument agricole ou chirurgical nous paraissait relativement supérieur aux produits actuels de ces deux industries? Nos lecteurs ne trouveront donc pas mauvais que nous nous laissions aller où nos pas nous conduiront. Nous ne suivrons aucune direction déterminée. Aujourd'hui nous parlerons des pianos; demain, des bronzes d'art et de l'orfèvrerie; puis, des fers et des fontes; puis, de l'ingénieuse industrie du carton-pierre, et des essais de moulage qui viennent d'être tentés avec le ciment romain. Nous passerons tour à tour des orgues aux instruments de précision, des machines à l'ébénisterie, des armes et des produits en fer creux aux riches éditions que le jury industriel du département de la Seine, sous l'empire de préventions inexplicables, a failli écarter de l'exposition; bref, nous prendrons plutôt à tâche de mêler les objets que de les grouper. Ce n'est ni un dictionnaire ni une classification que nous voulons donner à nos lecteurs. L'uniformité des objets leur rendrait le voyage insipide. Nous aspirons à leur en dissimuler la longueur par la diversité des sites et des points de vue que nous ferons passer sous leurs yeux; en d'autres termes, par la différence des produits sur lesquels nous appellerons leur attention. Seulement, comme à tout spectacle il faut une conclusion, et à tout labyrinthe une issue, nous ferons suivre notre travail de trois tables: l'une indiquant les noms des exposants dont nous aurons parlé; l'autre, les principaux produits que nous aurons analysés; la troisième, le sujet des gravures qui accompagneront notre texte.

Un dernier mot: dans un compte rendu aussi compliqué, il est impossible que nous ne commettions pas quelques erreurs et quelques graves oublis. Or, comme tout homme n'est responsable que des actes de sa volonté, nous déclarons que nos colonnes seront toujours ouvertes aux réclamations qui nous sembleront fondées.

De plus, si l'on nous présentait quelques produits repoussés par les jurys départementaux, et qu'ils nous parussent mériter un meilleur accueil, nous les analyserions avec le même soin que s'ils avaient figuré à l'exposition. Nous admettrons pareillement tout dessin qui serait nécessaire à la complète intelligence du texte.

En somme, nous voulons élever à l'exposition industrielle de 1844 un monument qui soit digne d'elle et qui la rende en quelque sorte présente à tous ceux qui n'y pourront assister. Si nous avons fait entrer dans un recueil artistique l'examen de produits manufacturés, si nous avons réuni dans le même titre les beaux-arts et l'industrie, c'est qu'il nous a semblé que ces deux créations de l'intelligence humaine ne pouvaient que gagner à cette association, et que le sens pratique de l'une corrigerait ce qu'il y a parfois de trop théorique dans les rêves de l'autre, comme l'élévation et les délicatesses de celle-ci purifieraient les arts industriels de leur trop grand dédain pour l'idéal de la forme et pour la véritable richesse des ornements.

HENRY TRIANON et CH. ROUGET.

COMPOSITION DU JURY CENTRAL.

M. le ministre du commerce et de l'agriculture a nommé les membres du jury central chargé d'examiner les produits exposés.

MM. Arlès-Dufour, négociant, à Lyon ;

Barbet, manufacturier, à Rouen ; Berthier, de l'Académie des sciences, professeur à l'école royale des mines ; Beudin, négociant, ancien député ; Blanqui, de l'Académie des sciences morales et politiques, professeur au Conservatoire royal des arts et métiers ; Brongniart, de l'Académie des sciences, directeur de la manufacture royale de Sèvres ;

Chevalier (Michel), ingénieur en chef des mines ; Chevreul, de l'Académie des sciences ; Combes, ingénieur en chef, professeur à l'école royale des mines ;

Darcet, de l'Académie des sciences ; de Laborde (Léon), membre du comité des monuments historiques ; Delamorinière, membre du comité des arts et manufactures ; Deneirouse, manufacturier ; Denière, fabricant, membre du conseil général des manufactures ; Didot (Firmin), imprimeur ; Dufaud, manufacturier, membre du conseil général des manufactures ; Dumas, de l'Académie des sciences ; Dupin (baron Charles), pair, de l'Académie des sciences, professeur au Conservatoire royal des arts et métiers ; Durand (Amédée), membre de la société d'encouragement.

Feuchère (Léon), architecte ; Fontaine, architecte, de l'Académie des beaux-arts ;

Gambey, de l'Académie des sciences ; Gay-Lussac, pair, de l'Académie des sciences et membre du comité consultatif des arts et manufactu-

res ; Girod (de l'Ain), député, copropriétaire du troupeau de Naze ; Goldenberg, manufacturier ; Griolet, manufacturier ; Guibal (Anne-Veaute), manufacturier ;

Hartman, manufacturier, député ; vicomte Héricart de Thury, de l'Académie des sciences, inspecteur général des mines ;

Ingres, de l'Académie des beaux-arts ;

Keitlinger, manufacturier, à Rouen ; Koschlin (André), manufacturier, député ;

Legentil, négociant, président du conseil général du commerce ; Legros, négociant ;

Mathieu, de l'Académie des sciences ; Meynard, député, membre du conseil général des manufactures ; Minzeral, manufacturier, président du conseil général des manufactures ; Moll, professeur au Conservatoire royal des arts et métiers ; Morin, de l'Académie des sciences et professeur au Conservatoire royal des arts et métiers ; Mouchel, manufacturier, membre du conseil général des manufactures ;

Noé (comte de), pair ;

Payen, de l'Académie des sciences et professeur au Conservatoire royal des arts et métiers ; Péligot, professeur au Conservatoire royal des arts et métiers ; Petit, ancien négociant en soieries, à Paris ; Pouillet, député, de l'Académie des sciences et professeur au Conservatoire royal des arts et métiers ;

Reverchon, manufacturier ;

Sallandrouze-Lamornaix, manufacturier, membre du conseil général des manufactures ; Savart, membre du comité des arts et manufactures ; Schlumberger, secrétaire du comité consultatif des arts et manufactures ; Séguier (baron), de l'Académie des sciences et membre du comité consultatif des arts et manufactures ;

Thénard (baron), pair, de l'Académie des sciences et membre du comité consultatif des arts et manufactures ;

Yvart, inspecteur général des écoles vétérinaires.

Le jury central, après s'être constitué, a composé ainsi son bureau élu au scrutin parmi ses membres : M. le baron Thénard, membre de l'Institut, président ; M. le baron Charles Dupin, membre de l'Institut, vice-président, et MM. Payen et Morin, membres de l'Institut, secrétaires. Le jury s'est ensuite divisé en huit commissions : 1^o des tissus ; 2^o des métaux ; 3^o des arts mécaniques ; 4^o des arts chimiques ; 5^o des poteries ; 6^o des instruments de musique et de précision ; 7^o des beaux-arts ; 8^o des arts divers.

PIANOS.

M. PAPE, RUE DES BONS-ENFANTS, 19,
ET RUE DE VALOIS, 10.



IL est un beau spectacle pour l'intelligence, c'est celui d'un savant, d'un poète ou d'un artiste luttant contre les difficultés de son œuvre et contre les préventions de ses juges. Tel est le tableau que nous présente la vie presque tout entière de M. Henri Pape. Le but qu'il assigne à son activité n'est ni de produire ni de vendre, c'est d'inventer, c'est de perfectionner. Jamais cette loi du progrès qui nous crie à chaque pas : Marche, marche, ne se manifesta d'une manière plus éclatante que dans le développement de cet esprit inventif. A l'âge de vingt ans, M. Pape quitte le Hanovre et se rend à Paris. Dans ce milieu plus vaste, ses facultés s'élargissent. Poussé par le sentiment de sa force, il renonce à la carrière de l'ébénisterie qu'il avait d'abord embrassée, et entre dans l'atelier d'un facteur de pianos. L'Angleterre et l'Allemagne conservaient encore à cette époque le monopole de ces instruments. Ce sera M. Pape qui le leur arrachera. Il se rend d'abord à Londres et y étudie les principes de la fabrication qu'il veut importer en France. Puis, lorsqu'il se sent l'égal des facteurs anglais, il revient à Paris et y fonde un établissement dont la réputation ne tarde point à devenir européenne. Les artistes oublient graduellement le chemin de l'Angleterre et de l'Allemagne. M. Pape complète son œuvre si péniblement élaborée, et la France compte un grand artiste de plus. Certes, un esprit ordinaire aurait pu s'enorgueillir et se contenter de ce résultat. Une existence tranquille et une fortune assurée étaient au bout de cette route. M. Pape préféra les dangers de l'invention. Dès la première année de son séjour à Paris, il change entièrement le système de ses pianos carrés, en y adaptant un mécanisme semblable à celui des pianos à queue, c'est-à-dire en redressant les touches qui avaient été courbées jusqu'alors, en imaginant des étouffoirs qui fonctionnent par leur propre poids, et des échappements qui se règlent à volonté par des vis à

double pas. Ces diverses améliorations eurent tout le succès qu'elles méritaient. Aujourd'hui encore, elles sont adoptées par les principaux facteurs. Aspirant à l'élégance et à la commodité de l'enveloppe presque autant qu'à l'excellence du mécanisme, M. Pape remplace les coins carrés par des coins arrondis, et les pieds pointus par des balustres avec estrades en X. Il substitue en outre le cylindre à la fermeture incommode qui était alors en usage pour les pianos à queue.

Mais l'instant approche où il va donner la pleine mesure de ce qu'il vaut. Jusqu'ici nous ne l'avons vu occupé qu'à des améliorations de détails. Il suit encore l'ancienne route. Quoique le système en vigueur lui paraisse défectueux, il n'y porte qu'une main timide. Tantôt c'est une pièce qu'il simplifie, tantôt c'est une autre qu'il retranche ou qu'il ajoute. Au lieu de remonter au principe, il essaye d'en pallier les conséquences. Tout à coup il s'aperçoit que ses efforts sont vains. Il voulait réparer un édifice croulant, et il faut qu'il l'abatte pour le rebâtir sur un plan nouveau.

De la modeste place d'instrument accompagnant, le piano s'était élevé à celle d'instrument concertant. Dès lors on avait cherché à en augmenter la sonorité. On le monta donc avec des cordes d'un calibre beaucoup plus fort, et son diapason fut haussé. Pour résister au tirage des cordes que cette dernière modification avait porté jusqu'au chiffre énorme de sept mille deux cents kilogrammes, on consolida la charpente de l'instrument en y adaptant des sommiers de fonte et des barrages en fer. Mais ce remède énergique ne put produire tout son effet, parce que l'action des cordes ne continuait pas moins de s'exercer sur la partie la plus faible de la boîte, et que le sommier restait toujours séparé de la caisse par l'ouverture pratiquée dans la table d'harmonie pour le passage des marteaux. Le piano avait sans doute acquis plus de puissance, mais il avait moins gagné en volume de son que perdu en solidité.

Fatigué du cercle vicieux où il tournait sans cesse, las des palliatifs que sa féconde imagination lui fournissait en vain, M. Pape résolut d'en finir par une tentative hardie. Il transporta au-dessus des cordes le mécanisme qui jusque-là avait été placé au-dessous. A cette brusque innovation, un haro presque universel se fit entendre. Artistes et facteurs s'unirent pour déclarer que ce système était irréalisable ; que les marteaux ainsi disposés ne pourraient se relever qu'à l'aide

d'un levier ou d'un ressort. « Le ressort, ajoutaient-ils, s'affaiblira par l'usage ; la résistance du levier alourdira le toucher. » Nous ne reviendrons pas sur cette querelle qui est aujourd'hui vidée, et où la victoire est restée à M. Pape. Il nous suffira de résumer en quelques lignes l'opinion de MM. Fétis père, Cherubini, Lesueur, Boieldieu, Auber, Paer, Berton, Francœur, Castil-Blaze, Anders et de Pontécoulant, sur les divers avantages qui caractérisent le système de l'illustre facteur.

1^o Les conditions de sonorité des pianos sont bien plus favorables quand les cordes sont frappées vers la table d'harmonie et dans un plan perpendiculaire, que lorsque les marteaux soulèvent les cordes de leur point d'appui, comme dans le système ordinaire.

2^o Par la disposition du mécanisme en dessus, M. Pape a acquis la faculté de faire frapper les cordes au point de leur longueur, le plus favorable à la bonne qualité et à l'intensité des sons.

3^o Une remarque générale, c'est que le piano perd considérablement de sa sonorité au bout de quelque temps. Ce déplorable résultat vient du tirage des cordes qui, agissant sur la table d'harmonie, la font fléchir, boucler, et quelquefois même casser. Dans le nouveau système de M. Pape, non-seulement cette table est à l'abri de la détérioration causée par le tirage des cordes, mais encore l'habile facteur s'est servi de ce tirage pour la bander en quelque sorte, comme on emploie la corde d'une scie pour en bander la lame, en sorte que la sonorité des pianos de M. Pape, loin de s'affaiblir, s'accroît à la longue. Autre observation : la force de résistance de la caisse au tirage des cordes est bien plus énergique, et les conditions de solidité sont bien meilleures quand il n'y a pas d'interruption depuis le sommier des chevilles jusqu'au point d'attache des cordes, que lorsqu'il faut laisser un passage aux marteaux, comme dans les pianos de l'ancien système.

4^o Les marteaux, poussés immédiatement sur les cordes par une bascule des touches, n'éprouvent qu'un très-petit nombre de frottements, tandis que, lorsque le mécanisme est en dessous, ils ne peuvent fonctionner que par l'intermédiaire d'une foule de leviers. Il est dès lors facile de comprendre auquel des deux systèmes appartiennent les plus sûres garanties de promptitude et de légèreté.

5^o La corde étant toujours maintenue par le coup même du marteau sur le chevalet, tient in-

comparablement mieux l'accord que dans les anciens pianos, où elle est toujours placée hors du sillet.

6^o Les pianos à queue de M. Pape sont moins longs d'un pied et pèsent deux cents livres de moins que les autres. Diminuer autant que possible le volume extérieur et le poids de ses instruments, tout en augmentant leurs qualités sonores, tel a été le problème résolu par ce facteur.

7^o Enfin, lorsqu'un accident arrive à un piano à queue construit selon l'ancien système, il faut nécessairement cesser la musique jusqu'à ce qu'on ait trouvé l'ouvrier nécessaire pour effectuer la réparation, tandis que les pianos à queue, les pianos-tables et les pianos-consules de M. Pape ne font éprouver aucune interruption de ce genre. En ayant la précaution de se munir d'une seconde mécanique, on peut à l'instant même la substituer à la première.

Sonorité, solidité, simplicité et légèreté du mécanisme, telles sont, on le voit, les qualités souvent incompatibles que M. Pape est parvenu à associer. C'est vers ce quadruple résultat que ses efforts ont particulièrement tendu. Mais à cela ne se borne pas le cercle de ses travaux. Le piano en lui-même n'est que le centre d'une vaste circonférence que parcourt incessamment cet esprit infatigable. Il trouve un nouveau système pour l'accordage des pianos et réduit de neuf dixièmes la force nécessaire pour cette opération délicate. Il imagine une scie en spirale pour débiter l'ivoire et un nouveau mode d'éclairage pour les ateliers. Appelant à son aide les ressources de l'ébénisterie, sa première profession, il construit ou plutôt il invente des pianos de toutes formes et de toute dimension, piano-table, piano-console, piano-guéridon, piano sans cordes. Il semble que cet instrument soit dans ses mains ce que la terre glaise est pour le potier, et que le mécanisme intérieur soit obligé d'obéir aux caprices de la charpente, au lieu de lui faire la loi. Et remarquez que la fabrique de M. Pape, c'est M. Pape lui-même. Otez-lui ses capitaux et ses ouvriers, vous ne lui aurez enlevé que ses outils. Comme le philosophe Bias, il peut dire : « Je porte tout avec moi. »

Terminons cet article en citant l'opinion récente de M. Fétis père sur le grand piano de huit octaves complètes, par lequel M. Pape semble avoir voulu couronner son œuvre, et dont l'étendue marque les dernières limites du piano : « Je ne crains pas de déclarer, dit le savant directeur du Conservatoire de Bruxelles, que je ne connais

pas de piano de concert dont l'énergie soit comparable à celle des instruments de cette espèce. Pendant mon séjour à Paris, ajoute-t-il, j'ai entendu un morceau à huit mains exécuté par MM. Pixis, Osborne, Rosenhain et Wolf, sur deux des nouveaux pianos de M. Pape, et jamais musique de ce genre ne m'a paru avoir produit un pareil effet. De plus, malgré cette grande puissance, le son était clair, limpide, et, dans la plus grande vélocité de mouvement, toutes les notes partaient avec une netteté remarquable. » Après un tel éloge sorti d'une telle bouche, que pourrions-nous ajouter ?

MÉCANIQUE.

M. DURAND, FILS AÎNÉ, RUE SAINT-NICOLAS-D'ANTIN. 29.



Un nombre des plus habiles mécaniciens - plombiers qui figurent à l'exposition présente, nous devons citer M. Durand, fils aîné, dont les produits ont déjà été honorés de deux médailles d'argent par l'Académie de l'industrie française. Examinons d'abord une nouvelle pompe aspirante et foulante qu'il a nommée *la Seine*, sans doute pour faire allusion à l'abondance de l'eau qu'elle produit. Cette pompe, à la profondeur de six mètres et par la seule force de deux hommes, donne, en une heure, 64,800 litres d'eau. Elle peut être appliquée aux besoins de la marine, aux irrigations, aux incendies et aux grands épuisements. Le système en est fort simple, et elle fournit plus d'eau qu'une pompe à double effet du même diamètre. Le nouvel appareil de M. Durand se compose d'un corps de pompe de 25 centimètres de diamètre sur 25 centimètres de profondeur. Il n'a qu'un piston, sans clapet, armé de cuirs flexibles. Les quatre trous d'aspiration et d'ascension ont été pratiqués les uns auprès des autres dans le haut du corps de pompe, qui se divise en deux parties distinctes. De chaque côté de la séparation se trouvent deux trous, l'un pour l'aspiration et l'autre pour la colonne d'ascen-

sion. Les soupapes qui donnent passage à l'eau montante sont placées au-dessus de la pompe et se réunissent dans une culotte qui reçoit le tuyau d'ascension. Les soupapes des deux trous d'aspiration se trouvent au-dessous du corps de la pompe, qui est entouré d'une double cheminée formant deux parties indépendantes, pourvues chacune d'une soupape. Les deux soupapes sont portées par une culotte à laquelle s'adapte le tuyau d'aspiration qui, de cette manière, devient commun aux deux soupapes aspirantes. Cette heureuse disposition permet d'introduire dans le corps de pompe un piston qui peut en parcourir les trois quarts, c'est-à-dire deux quarts de plus que dans les autres pompes. Ce piston est mis en mouvement par le pignon d'une grande roue qui fait agir le balancier. Quand le balancier descend à droite, il aspire par la cheminée du même côté et refoule l'eau par le côté contraire : lorsqu'il remonte, il aspire par la cheminée du côté gauche et refoule par l'autre cheminée l'eau qu'il vient d'aspirer. Comme on le voit, à chaque coup de balancier, le piston fait monter deux fois la quantité d'eau qui peut être contenue dans les trois quarts du corps de pompe, c'est-à-dire dix-huit litres.

Dans les autres pompes exposées par M. Durand aîné, nous trouvons de nouvelles traces de son esprit inventif. La pompe élévatoire, en fonte, qui fonctionne avec un volant portant une manivelle mobile pour augmenter ou pour diminuer à volonté le produit d'eau, est un véritable chef-d'œuvre de mécanique. Malgré l'abondance du liquide qu'elle ne cesse de fournir, elle ne perd rien de son extrême douceur. La pompe en fonte à balancier se distingue par la simplicité et par la solidité de son mécanisme. Ce qui la rend supérieure aux autres produits du même genre, c'est que son balancier porte un arbre en fer jouant dans des coussinets de cuivre. La pompe en fonte, de forme ronde, ne présente rien de nouveau, si ce n'est le modèle qui est d'une rare élégance.

La pompe Artésienne, aspirante et foulante, nous paraît appelée à un grand succès. Elle n'offre aucun des inconvénients des autres pompes et en réunit les divers avantages : douceur, sécurité, régularité. Voici la description sommaire de ce nouvel appareil : il se compose d'un corps de pompe cylindrique en cuivre et formant un demi-cercle. L'arbre en fer, qui se trouve placé au point de centre, fait mouvoir, par l'intermédiaire d'un levier, les tringles qui décrivent un demi-

cercle comme le corps de pompe. A chaque extrémité des tringles se trouve un piston rond, en cuivre et armé de cuirs emboutis. Le corps de pompe se divise en deux parties distinctes. Chaque partie porte deux soupapes, l'une pour l'aspiration, et l'autre pour donner passage à la colonne montante. Quand le balancier fonctionne, les tringles font agir régulièrement les pistons, sans éprouver aucun va-et-vient, comme les autres pompes à piston, et refoulent aisément par le tuyau d'ascension l'eau qu'elles ont aspirée.

M. Durand a exposé aussi un modèle de couverture en zinc, qui nous paraît offrir une solution depuis longtemps cherchée par les constructeurs. D'après ce nouveau système, 2 centimètres de pente par mètre suffisent pour obtenir une couverture à libre dilatation, sans aucune soudure, et dont la durée peut être rigoureusement garantie pour dix ans. M. Durand se sert de grandes feuilles de zinc pour ce mode de toiture.

Passons maintenant aux garde-robes de ce jeune exposant. Rien de plus ingénieux que celle qui porte son nom. Les autres appareils de ce genre n'interceptent les émanations fétides que lorsqu'ils sont fermés et que grâce à l'intermédiaire de l'eau versée dans la cuiller. Fait-on basculer cette partie de la machine, le gaz s'élance aussitôt par l'ouverture et vient corrompre l'air extérieur. Il n'en est point ainsi dans la garde-robe Durand. Le gaz inférieur ne peut s'échapper, parce que l'ouverture de la cuvette se trouve hermétiquement fermée avant que l'appareil communique avec la descente de la fosse. Et ce n'est pas seulement sous le rapport de la salubrité que cette invention se recommande, c'est encore sous celui de l'économie. M. Durand a imaginé une autre garde-robe dont la clef tourne des deux côtés, et, par ce moyen, il a mis un terme aux ruptures fréquentes qu'entraînait le mécanisme antérieur. Nous ne sommes point étonné que le nouveau système de ce mécanicien agréé à la fois aux propriétaires et aux contrefacteurs, et qu'il soit adopté par les uns et exploité par les autres. Nous avons aussi remarqué, parmi les produits de M. Durand, une garde-robe inodore à mouvement vertical, qui nous a paru satisfaire aux doubles conditions de l'hygiène et de la durée.

CHROMOLITHOGRAPHIE.

M. ENGELMANN. CITÉ BERGERE.



La chromolithographie, tel est le nom que M. Engelmann père a donné à l'impression lithographique en couleurs, en même temps qu'il imaginait pour la perfectionner des procédés d'exécution qui lui valurent, dès l'année 1858, le prix spécial de deux mille francs fondé par la Société d'encouragement pour l'industrie nationale.

Le but de la chromolithographie n'est rien moins que d'ajouter à la simple imitation du dessin tout le prestige du coloris, tout l'effet de la peinture proprement dite. Hardi problème, dont l'admiration du public, devant les merveilleux résultats obtenus par la maison Engelmann et Graf, atteste les difficultés aussi bien que son immense intérêt au point de vue de la science et des arts.

Telle de ces feuilles si richement émaillées de tous les tons de la palette a subi, sur quinze ou vingt pierres différentes, un nombre égal de pressions. Autant de teintes, autant d'opérations successives. Jugez du soin minutieux, de l'exactitude scrupuleuse qu'exige le tracé de ces lineaments complémentaires, mais indépendants l'un de l'autre, l'ordre de succession raisonnée dans l'application des teintes et surtout le repérage précis, incommutable de l'épreuve sur la série de planches nécessaires à son achèvement.

Cependant, et comment ne pas s'en étonner davantage? les procédés imaginés par Godefroy Engelmann sont si ingénieux et tellement simples à la fois, que ni la concordance exacte des dessins partiels sur chaque pierre ni le tirage multiple des épreuves ne présentent plus aucune complication, et qu'ils s'exécutent pour ainsi dire tout seuls, sans exiger de la part de l'ouvrier un long apprentissage ou des connaissances, des facultés spéciales.

Et c'est en cela que cet industriel, cet artiste distingué, a fait une découverte vraiment précieuse, puisque, sans la garantie constante d'un tirage uniforme et sans l'économie qui résulte de ces moyens mécaniques, les avantages de l'impression en couleurs auraient été restreints à des cas exceptionnels, sinon tout à fait perdus pour l'art.

Car, vers 1852, M. Hildebrand, de Berlin, avait réalisé le premier des travaux de chromolithographie, par l'emploi d'un nombre de pierres égal à celui des teintes dont il avait besoin, et il publia plusieurs ouvrages, notamment un recueil d'armoiries, exécutés avec une adresse infinie, sans le secours d'aucun instrument mécanique. C'est d'après le même système que M. Owen Jones, de Londres, a entrepris récemment un bel ouvrage sur l'Alhambra, qui fait aussi le plus grand honneur à son habileté. Cependant, il ne faut qu'un examen attentif pour y découvrir des irrégularités de repérage dont l'indécision du travail manuel menacera toujours une opération aussi délicate.

Tandis que l'Allemagne et l'Angleterre s'empressaient d'exploiter cette nouvelle branche d'industrie, sans admettre peut-être la possibilité de l'améliorer, Engelmann, à qui la lithographie devait déjà de si grands, de si utiles perfectionnements, travaillait aussi de son côté à la doter d'une gloire nouvelle, mais avec tout le zèle et l'amour-propre d'un artiste dévoué à son art et qui du premier coup d'œil avait embrassé le riche avenir réservé au procédé chromolithographique, lorsque l'emploi en serait rendu facile, économique et infailible.

C'est à ce but désiré qu'ont abouti enfin ses recherches et ses expériences nombreuses. Non-seulement l'appareil mécanique à l'aide duquel le repérage s'opère aujourd'hui est d'une admirable précision et les épreuves n'exigent aucune retouche à la main, mais l'on est parvenu, qui l'aurait cru? au moyen de la combinaison des couleurs, à dégrader les teintes, à fondre les nuances les unes dans les autres, à obtenir enfin, sans le secours du pinceau, tous les effets d'un dessin colorié et ceux même d'un tableau peint à l'huile ou à fresque.

Que dirai-je de plus, et quelle imparfaite idée les paroles, à défaut de la vue, ne donneraient-elles pas d'ailleurs des magnifiques productions exécutées déjà par le fils de l'inventeur? Sans parler d'une foule d'ornements, d'encadrements, de spécimens et de fantaisies de toute espèce

pour les besoins journaliers du commerce, et qui ont provoqué l'émulation de nombreux concurrents, MM. Engelmann et Graf ont édité ou entrepris, et sur ce terrain ils peuvent défier toute rivalité, un grand nombre d'ouvrages d'art du plus haut intérêt, dont les principaux sont :

Des planches d'architecture pour les publications archéologiques de MM. Lenoir, Isabelle, Roux et Texier ;

Le recueil si curieux des *Arts au moyen âge*, publié par feu M. Dusommerard ;

Les peintures de Pompéi analysées par M. Raoul-Rochette ;

Des fac-simile des vitraux et des boiseries de la cathédrale de Brou ;

Une superbe collection d'*Antiquités russes* ;

La description de l'église de Saint-Isaac à Saint-Petersbourg ;

Enfin les belles fresques du couvent de Saint-Marc à Florence, et d'autres ouvrages d'une délicatesse infinie et d'une perfection inconcevable pour d'autres publications de la maison Curmer.

Je ne saurais passer sous silence une circulaire composée exprès par MM. Engelmann et Graf, pour donner à leurs clients un échantillon complet du nouveau mode d'impression, et qui suffirait à elle seule pour établir les droits incontestables de la maison Engelmann à la récompense éclatante qu'attend encore, il faut bien le dire, notre industrie lithographique, dont la prééminence, depuis longtemps, est proclamée dans toute l'Europe.

Quelle autre cependant peut se prévaloir de progrès plus rapides et mieux avérés? Quelle autre peut s'enorgueillir d'avoir été portée au degré suprême de la perfection par le même homme qui l'introduisit en France à peine naissante, il y a trente ans? Comment admettre que, devant les jurys des expositions qui se sont succédé dans cet intervalle, la lithographie n'ait pas mérité une récompense supérieure à la médaille d'argent, tandis que le roi de Prusse offrait un prix de 4,000 fr. à celui qui, dans ses États, exécuterait une planche comparable à celles des ateliers français, et quand, par ses résultats, cette belle industrie peut être classée au rang des beaux-arts, en même temps que la science de ses procédés implique une connaissance approfondie de la chimie et de la mécanique? Espérons donc que, cette fois, justice entière sera faite, et qu'une distinction de premier ordre acquittera la dette de la reconnaissance publique envers ceux qui, par leurs constants efforts et le dévouement de leur vie

entière, ont su enrichir la France d'une branche importante de commerce et ouvrir aux beaux-arts, par l'invention de la chromolithographie, une voie nouvelle plus large et plus féconde en espérances que toutes celles exploitées jusqu'à présent.

OPTIQUE.

M. L'INGÉNIEUR CHEVALLIER.



Nous regrettons que l'ingénieur Chevallier, opticien du Roi, n'ait envoyé aucun produit de son art à l'exposition de l'industrie. Il importe à l'avenir de cette féconde institution que l'élite de nos industriels se fasse en quelque sorte un devoir d'y figurer, et que l'émulation des nouveaux producteurs soit excitée par la présence de leurs glorieux devanciers. Nous n'agissons point envers les absents comme ils ont agi envers nous, et nous ne leur rendrons pas en silence ce qu'ils semblent avoir voulu nous donner en indifférence. Aspirant à tracer dans ces pages non moins le tableau de la France manufacturière en 1844 que celui de l'exposition de l'industrie, nous ne pouvions omettre les travaux qui ont rendu si populaire le nom de l'ingénieur Chevallier. Et comment oublier la suite non interrompue d'inventions remarquables et d'ingénieux perfectionnements que présente la vie presque tout entière de cet habile artiste ? En 1801, son baromètre mécanique est mentionné honorablement par le Lycée des arts ; en 1806, M. Chevallier fait connaître ses lunettes à double foyer, dites jumelles ; en 1811, il invente l'échelle optique. A l'aide de cet instrument, on peut déterminer avec précision l'inégale portée des deux ministres de la vue, et faciliter ainsi le choix des verres qui doivent neutraliser cette infirmité. En 1821, M. Chevallier publie les lunettes isocentriques qui méritèrent les éloges de la société royale académique des sciences ; en 1822, il donne les lunettes de spectacle accliniques ; en 1823, il s'associe à Descroizilles, de l'Acadé-

mie de Rouen, pour l'exécution d'un alcalimètre et pour celle d'un alambic propre à dévoiler la falsification des vins ; en 1825, il fournit aux yeux délicats les verres doubles azurés isochrones ; en 1829, il construit le microscope selligue approuvé par l'Académie des sciences, et, en 1855, les jumelles centrées d'une commodité si incontestable, puisqu'elles peuvent s'ajuster suivant l'écartement des yeux ; enfin, en 1859, il exécute d'après les dessins du professeur Alexandre Fischer, de Moscou, le nouveau microscope pancratique, et obtient à l'Athénée des arts le maximum des récompenses. Cet instrument, d'un très-petit volume, redresse les objets et les grossit à volonté, sans qu'on soit obligé de changer les lentilles.

Sur le terrain moins élevé, mais plus vaste, de la fabrication journalière, nous retrouvons M. Chevallier, fidèle aux principes que nous lui avons vu suivre dans la sphère de l'invention. Il exécute avec autant de soin les instruments tombés dans le domaine public que ceux dont il est le créateur. L'excellence de la matière et l'habileté de la mise en œuvre, telles sont les deux qualités qui les recommandent pareillement, et que MM. Arago et Ch. Dupin y ont officiellement reconnues.

Là ne se bornent point les services rendus à la science par M. Chevallier. Avant lui, les observations météorologiques étaient fort négligées : il est le premier qui en ait fait l'objet de constantes études. Depuis plus de quarante ans, il les suit et les publie chaque jour pour le climat de Paris. C'est à son exemple que de semblables travaux se font aujourd'hui sur tous les points de la France. Non content de se montrer habile dans la pratique de son art, l'ingénieur Chevallier a voulu encore en consigner les règles dans des ouvrages théoriques. Tels sont : 1^o une *Introduction sur les cadrans solaires, horizontaux et universels*, 1805, in-8^o ; 2^o le *Conservateur de la vue*, qui compte quatre éditions ; 3^o de l'*Usage des lunettes*, 1814, in-8^o ; 4^o *Essai sur la fabrication des instruments de physique expérimentale en verre*, 1819, in-8^o, curieux traité enrichi de quinze planches et offrant une théorie neuve et complète de l'aréométrie et de ses différentes applications aux sciences et aux arts chimiques ; 5^o *Instruction sur les paratonnerres*, 1825, in-8^o ; enfin un grand nombre de mémoires et de lettres scientifiques insérées dans les journaux à diverses époques.

Tant de droits à l'estime générale firent ad-

mettre M. Chevallier dans plusieurs sociétés académiques, et des récompenses lui furent accordées, soit en France, soit à l'étranger, ainsi que des médailles dans diverses expositions. En 1844, il reçut la grande médaille d'or de Russie.

Voilà certes plus de titres qu'il n'en faut pour aspirer à une place honorable dans toute solennité industrielle, et pour y former un vide par son absence. Peut-être serait-il plus juste d'expliquer celle de l'ingénieur Chevallier par les dérangements de toute sorte que lui a causés la translation récente de ses magasins sur le Pont-Neuf.

ÉBÉNISTERIE. MEUBLES.

M. ROYER, RUE DE RICHELIEU, 104.



ROYER n'a exposé qu'une bibliothèque en bois d'Ambouine, mais ce morceau suffit pour lui assurer une des places les plus honorables dans l'ébénisterie française. M. Royer, par le style sobre et pur dont il a fait choix, semble avoir voulu protester contre l'engouement qui nous emporte aujourd'hui vers le style appelé *renaissance* et vers le genre bizarrement fastueux qu'on a surnommé *rococo*. Notre intention n'est point de prendre un parti dans cette lutte. Nous savons que l'esprit de l'homme ne peut suivre éternellement la même route, ni goûter les mêmes formes, et que ses plus grandes déviations finissent toujours par tourner à son profit, en élargissant l'horizon dans lequel il lui a été donné de s'agiter. Mais, à côté des recherches aventureuses qu'inspire l'amour du changement et quelquefois le désir du mieux, nous aimons à signaler la constance de certains esprits d'élite qui ne se lassent point d'une chose parce qu'il y a longtemps qu'elle est belle, et dont les efforts ne tendent qu'à en perpétuer le culte.

MÉTALLURGIE.

COMPAGNIE DES HOUILLÈRES ET FONDERIES
DE L'AVEYRON. USINE DE DECAZEVILLE.



Il y a vingt et un ans, à la place où s'élève aujourd'hui Decazeville, dans ce lieu qui compte cinq mille âmes, il n'y avait qu'une grange. Le bruit courait pourtant qu'il existait par là des couches de houille d'une prodigieuse puissance, et, dans le terrain houiller lui-même, d'épaisses couches de minerai de fer. Las de vingt-quatre ans de guerres et de révolutions, tous les esprits commençaient alors à se tourner vers les arts de la paix, et notre industrie prenait déjà ce magnifique essor qui devait l'élever si rapidement jusqu'au niveau de l'industrie anglaise. M. le duc Decazes, qui, dans le cours de son ambassade en Angleterre, avait été à même d'admirer les merveilles de la production du fer, résolut de participer, autant qu'il était en lui, à la résurrection de la sidérotechnie française. De là l'origine des houillères et fonderies de l'Aveyron; de là le nom de Decazeville si justement donné à la bourgade qui ne tarda point à se former autour de cet établissement.

La renommée n'avait point exagéré les richesses minérales du sol qui devint la propriété de M. le duc Decazes. Il existe, en effet, à Decazeville, une couche de houille de 50 à 50 mètres d'épaisseur, et quelquefois de 75 mètres. Je ne crois pas qu'il y ait la pareille au monde, dit M. Michel Chevalier. Les cent quinze couches du pays de Mons, toutes ensemble, présentent rarement une puissance supérieure sur un même point. A côté de cette couche extraordinaire, poursuit le savant ingénieur, une autre de 20 mètres a été découverte. Quant à celle de 1 mètre à 2 mètres, qu'on regarderait ailleurs comme une fortune, on s'y arrête à peine à Decazeville. Auprès du charbon se présente en couches de 1 mètre,

2 mètres et 4 mètres de puissance, le minéral de fer, dit *des houillères*. Non loin se montrent d'autres minerais, le fer oligiste, le fer hydraté, le fer oolitique. Mais les principaux gisements se composent de carbonates de fer. Ils sont assez considérables pour que, d'après des calculs qui ne paraissent nullement exagérés, ils puissent, pendant des siècles, alimenter plus de hauts fourneaux que n'en possède Decazeville. Ajoutons que l'exploitation de ces minerais est peu coûteuse, et que le fondant appelé castine se trouve sous la main. On trouve, en outre, dans le voisinage, à vil prix et en abondance, des matières réfractaires, argiles et grès, pour la construction de l'intérieur des fourneaux. Enfin, le Lot coule à deux pas de l'usine et lui ouvre, par la Garonne, une communication facile avec Bordeaux. Certes, en considérant tous ces avantages réunis, personne n'aurait pu concevoir la pensée que l'entreprise ne serait pas immédiatement couronnée d'un plein succès. Et cependant, quoique l'usine eût été construite sur un plan excellent, par un homme de la plus haute capacité, M. Cabrol, directeur actuel, quoiqu'elle eût été successivement administrée par des ingénieurs d'un mérite reconnu, quoique les chambres, comprenant toute l'importance de cet établissement naissant, eussent généreusement voté plusieurs millions pour l'amélioration du Lot, les forges et fonderies de l'Aveyron ne donnèrent aucun profit pendant les quinze premières années. Il y eut même un moment où l'on put croire que tout était perdu, et que tant d'efforts auraient été inutilement prodigués. Mais M. Cabrol reprit la direction de l'usine et sauva tout par un effort en quelque sorte désespéré. Aujourd'hui Decazeville n'a plus rien à craindre, et il est entré dans une voie de prospérité que les besoins croissants de la consommation du fer élargissent tous les jours.

Voici la situation actuelle de cet établissement. Il comprend six hauts fourneaux contigus, au devant desquels s'élève une vaste fonderie. A quelques toises de distance est une fonderie composée de trois machines soufflantes dont la force collective est de 250 chevaux de vapeur, et dont les cylindres, coulés d'un seul jet, ont 8 pieds de diamètre. Les deux globes en feuilles de fer, où l'air se rassemble avant d'aller activer le feu, ont un diamètre, l'un de 8 mètres, l'autre de 12 mètres. La longueur des tuyaux en tôle qui mettent l'air à portée des fourneaux est de 66 mètres, et le diamètre de 4 mètre 50 centimètres.

Un peu plus loin que la soufflerie sont placés trois feux d'affinerie et deux grands bâtiments où se trouvent cinquante fours à pudler et à réchauffer, les marteaux pesant 4.000 kilogrammes et battant soixante coups par minute, les laminoirs pudleurs et étireurs, les laminoirs à tôles, les fonderies, les cisailles, dont une, en deux secondes, tranche une plaque de 15 centimètres de largeur et de 5 centimètres d'épaisseur, et recommence indéfiniment la même tâche avec la même rapidité. Dans l'un de ces bâtiments se voit en outre une scie circulaire avec laquelle on découpe les extrémités des rails. En un clin d'œil elle se fraie un passage dans toute l'épaisseur de ces barres massives, et accomplit cette opération avec une vitesse de 200.000 mètres (50 lieues à l'heure). C'est aussi la vapeur qui donne le mouvement nécessaire pour faire agir tous ces appareils. On estime que, dans l'usine de Decazeville, la force totale des machines est de 600 chevaux de vapeur. Il faudrait à l'écurie 5.500 chevaux pour obtenir la même quantité de mouvement jour et nuit.

La maison de l'administration, les casernes d'ouvriers, la maison de direction et de grands ateliers en voie d'achèvement, destinés à la construction de machines à vapeur, complètent l'ensemble des bâtiments de l'usine. Le service des machines est assuré au moyen de plusieurs réservoirs dont le principal se prolonge dans toute la longueur de la forge, des feux d'affinerie et de la fonderie, et contient 50.000 mètres cubes d'eau.

La houille exploitée dans les concessions de la compagnie est convertie en coke par deux cents fours et se consomme entièrement dans l'usine. Signalons, à ce propos, une des plus importantes améliorations introduites à Decazeville depuis quatre ans. Pour amener la houille de la mine principale sur le plateau qui domine l'établissement et d'où, après l'avoir carbonisée, on la précipite dans les hauts fourneaux pour y être dévorée, il en coûtait il y a trois ans, écrivait M. Michel Chevalier en 1845, 2 fr. 50 cent. par tonne de 1.000 kilog.; aujourd'hui cette dépense est réduite à 60 cent. De même, le transport de l'un des minerais, celui de Combes, est tombé de 2 fr. 25 cent. à 15 cent. Pour le minéral de Tramont, la réduction a été de 2 fr. à 40 cent. Et la cause de cette différence, c'est que, pour effectuer les transports, on a tracé un réseau de petits chemins de fer, avec plans inclinés, viaducs, tunnels, etc., dont le développement est de 75 kilo-

mètres (17 lieues), et qui rattachent entre eux tous les points de l'exploitation.

On fabrique annuellement à Decazeville 12 millions de kilog. de fer (12,000 tonnes), et incessamment on pourra porter le chiffre de la fabrication à 15,000 tonnes et même à 18,000. Les six hauts fourneaux peuvent produire ensemble chaque jour 72,000 kilog. de fonte. On brûle régulièrement dans l'usine, en vingt-quatre heures, 500,000 kilog. de houille, et on y fond tous les jours 150,000 kilog. de minerai associés à 50,000 kilog. de castine. Enfin, plus de deux mille ouvriers sont employés à ces divers travaux.

Parmi les causes qui, dans un avenir plus ou moins rapproché, accroîtront la prospérité de Decazeville, il ne faut point omettre la canalisation du Lot, qui est aujourd'hui presque entièrement terminée. Bientôt la compagnie des forges et fonderies de l'Aveyron pourra entretenir avec Bordeaux des communications aussi régulières qu'avec les villes de Villefranche, de Montauban et de Toulouse. Mais elle n'atteindra à tout le développement dont elle est susceptible que par le percement de deux routes, dont l'une serait dirigée de Rodez sur Tulle, par Figeac, et traverserait le bassin houiller de Decazeville, et dont l'autre suivrait le cours du Lot, passerait dans la vallée de la Cèze, un des tributaires du Rhône, et ouvrirait ainsi une communication entre les bords de ce fleuve et le bassin de la Gironde, entre Bordeaux et Toulouse d'un côté, Lyon et Marseille de l'autre.

En attendant que ces nouveaux débouchés soient ouverts à la compagnie des forges et houillères de l'Aveyron, elle n'en poursuit pas moins le cours de ses progrès. On peut dire qu'à l'exposition de cette année, elle s'est en quelque sorte surpassée elle-même. Nous remarquons, parmi les produits qu'elle a envoyés :

1^o Des plaques de tôle de 1 mètre 10 centimètres de largeur sur une longueur de 5 mètres ;

2^o Des fers nerveux pour câbles de vaisseaux ;

3^o Des feuillards de toutes dimensions et d'une qualité réellement supérieure ;

4^o Trois modèles de rails destinés aux chemins de fer de Paris à Orléans, de Paris à Rouen, et de Paris à la frontière belge.

Quoique l'usine de Decazeville soit maintenant à même de fournir au commerce tous les produits de fer en barre ou en feuilles, cependant c'est surtout par la ténacité et la dureté de ses rails qu'elle se distingue. Aussi, lorsque S. A. R. Mgr. le duc de Montpensier visita cet établisse-

ment, M. Cabrol, comme pour faire à la fois allusion à la plus importante découverte des temps modernes et à la principale production de Decazeville, fit ériger, à l'entrée des ateliers, un arc de triomphe tout en rails de chemins de fer. Le rail, on le sait, est une barre de fer de 4 mètres 50 centimètres de longueur, haute d'environ 11 centimètres, et offrant en dessus et en dessous deux bourrelets aplatis, le premier soutenant la roue du waggon, le second s'engageant dans le coussinet ou support fixé lui-même sur la traverse en bois. La section d'un rail offre quelque chose de la forme d'un X ou d'un 8. En couchant les rails sur le côté et en logeant les rebords saillants des uns dans le rentrant des autres, on parvint, sans altérer les rails, sans un coup de lime ni de marteau, à les enchevêtrer longitudinalement et parallèlement et à faire par ce moyen de l'architecture régulière et pittoresque. « Voûtes circulaires, » ajoute M. Michel Chevalier, à qui nous empruntons ces détails, « corniches attiques, soubassements, jours et dentelures, rien n'y manque. Un faisceau d'armes en couronnement, et des inscriptions encadrées en l'honneur du roi, de la reine et de la famille royale, et où l'industrie nationale n'a pas été oubliée, complètent ce curieux monument. Son élévation est de 55 pieds, sa face d'autant ; son épaisseur est de 14 pieds, c'est-à-dire de la longueur d'un rail. Son aspect rappelle l'arc du Carrousel ; il a de même une porte principale et deux petites voûtes latérales. Il y est entré 1 million de kilog. de rails, ce qui représente une valeur de 300,000 fr. »

DENTELLES.

M. G. VIOLARD, RUE DE CHOISEUL, 2 bis.

Les dentelles se divisent en trois catégories bien distinctes, qui se subdivisent elles-mêmes en un si grand nombre de genres et de variétés qu'il serait difficile de les énumérer ici.

Le fil, le coton et la soie, telles sont les matières premières employées dans la fabrication des différentes espèces de dentelles. Nous n'en-

trérons pas aujourd'hui dans l'analyse des divers procédés de fabrication, nous nous bornerons à constater des faits, quitte à revenir plus tard sur l'histoire d'une industrie qui a pris chez nous, depuis quelques années, des développements considérables.

Parmi les fabricants de dentelles qui se sont signalés aux expositions de 1854 et de 1859, il en est plusieurs que nous retrouvons encore cette année placés au premier rang. Par des efforts soutenus, ils ont su lutter victorieusement contre la crise affreuse qui atteignit, en 1856, l'industrie des dentelles de fil et des blondes.

Au nombre de ces fabricants dont nous parlons, figurait, dès 1854, M. G. Violard, dont les travaux ont puissamment contribué à relever la fabrique de blondes du discrédit dans lequel elle était tombée.

Pour faire revivre les blondes avec toutes les améliorations dont elles étaient susceptibles, M. Violard employa un moyen fort ingénieux quoique fort simple; il les débaptisa, et, sous le nom de *dentelles de soie*, il mit au jour des produits d'une perfection telle que les détracteurs de la blonde furent les premiers à encourager ses efforts en imitant son exemple.

En 1854, le rapport du jury, que nous citons textuellement, disait, en parlant de l'exhibition de M. Violard: « Nous avons particulièrement
« remarqué des blondes de soie d'un dessin très-
« riche et d'une exécution irréprochable. Ce fa-
« bricant est un de ceux qui ont le plus contribué
« aux progrès des dentelles de soie. C'est aux
« efforts de M. Violard que cet article doit d'a-
« voir conservé à l'intérieur un reste de la fa-
« veur immense dont il a joui. »

Là cependant ne se bornèrent pas les tentatives de l'habile fabricant. De même que l'industrie des blondes avait eu son heure de souffrance, de même aussi les dentelles de fil eurent leur jour de crise. M. Violard se remit courageusement à l'œuvre, et ses efforts furent, une fois encore, couronnés de succès.

Aujourd'hui, le fabricant dont nous venons d'esquisser rapidement la carrière industrielle se présente dans la lice avec de nouveaux produits qui nous montreront jusqu'où peut aller la persévérance unie à l'aptitude industrielle.

M. Violard expose une toilette de mariée entièrement composée de dentelles vulgairement appelées *applications de Bruxelles*.

Il est impossible de rien voir de plus léger, de plus gracieux, de plus parfait, comme aspect et

comme fabrication, que les différentes pièces qui composent cette toilette.

La robe et l'écharpe, composées sur des dessins originaux de M. Violard, semblent sortir des mains de quelque fée capricieuse, qui se serait plu à multiplier les difficultés pour les vaincre.

En présence d'un pareil résultat, on est forcé de s'écrier, avec les admirateurs exclusifs de la fabrique de Bruxelles: « Jamais les fabricants français n'arriveront à ce degré de perfection! »

Eh bien! qu'on nous pardonne cette petite supercherie, que l'esprit de nationalité nous a seul inspirée. Cette toilette en *application de Bruxelles* est entièrement fabriquée en France. Dessins, fleurs, application, tout, jusqu'au réseau, est de fabrication française. Pour que rien ne manquât à ce beau succès industriel, M. Violard a voulu offrir au public ainsi qu'au jury un terme de comparaison entre l'application de Bruxelles faite en Belgique et le même produit fabriqué par lui. La mariée qu'il expose, et dont nous venons de parler, tient dans sa main un volant en application, dont la moitié est le produit de l'industrie belge, et dont l'autre moitié appartient à la fabrique française. Jamais alliance avec une puissance étrangère ne fut plus complète et plus intime, c'est à défier l'œil le plus exercé, et si le fabricant n'avait pris soin de tracer lui-même la ligne de démarcation qui sépare les deux industries, nous courrions fort le risque de passer la frontière sans nous en être aperçu.

Ce qu'il y a de beau, de louable surtout dans cette dernière tentative de M. Violard, c'est qu'elle dote la France d'une industrie nouvelle et qu'elle nous affranchira tôt ou tard du tribut onéreux que nous payons depuis assez longtemps à l'étranger. Déjà, du reste, M. Violard a servi de nombreux imitateurs, et c'est là, nous le croyons, son plus bel éloge.



GÉNÉRALITÉS SUR L'EXPOSITION.



DANS un premier article d'introduction, nous avons inauguré l'exposition de 1844 et le palais où la France entière vient admirer sa force productrice et les merveilles de son industrie.

Nous avons décrit l'aspect extérieur de cette solennité importante qui fait de Paris, à cette époque, le véritable centre de la civilisation du monde. C'est bien en face de cette activité prodigieuse dont nous sommes aujourd'hui les témoins et qui nous communique à notre insu sa chaleur et sa vibration, que l'on se sent au cœur même de la circulation des idées et du progrès qui entraîne l'humanité vers le bonheur. Oui, la France a bien reçu du ciel la mission d'initier le monde aux conquêtes du génie et de la civilisation. Si ce grand spectacle que l'exposition nous présente attire vers nous, comme par une puissance supérieure, des milliers d'étrangers de toutes les contrées de la terre, qu'on se garde d'y voir le résultat d'une curiosité frivole ou d'une rivalité inquiète. Ce qui les amène, c'est bien plutôt cette confiance dans notre rôle instituteur : c'est le besoin de prendre possession des conquêtes faites par une grande nation pendant une de ces périodes qui comptent pour un jour dans l'histoire de l'humanité, et qu'elle laisse généreusement rayonner autour d'elle comme la chaleur et la lumière.

Que ne nous est-il donné de faire pénétrer dans ces lignes cette surabondance de vie qui circule en ce moment dans l'air que nous respirons ! Que ne pouvons-nous immobiliser dans ces pages le tableau de ces jours si beaux, si fugitifs et dont il ne restera bientôt qu'un froid souvenir ! Ce printemps, fête dont le ciel de Paris nous avait depuis si longtemps déshabitués, cette sève d'émulation et d'espérances qui travaille les esprits, en même temps que la sève de la nature s'épanouit en ses

trésors annuels, ce mouvement, cette fièvre dont une société tout entière se sent agitée et qui vibre jusqu'aux extrémités d'un corps de tant de millions d'hommes, double solennité que Dieu nous accorde de temps en temps pour nous révéler une partie de la splendide destinée qu'il nous réserve !

Mais s'il est impossible de se soustraire à un mouvement d'enthousiasme en face de ces efforts de l'homme vers un avenir prospère, il importe d'éclairer cet élan d'espérance à l'aide d'une raison plus calme et d'une étude plus sérieuse. Cherchons donc à constater d'une manière générale et par un premier aperçu ce que la science et l'industrie ont véritablement conquis dans cette joute nouvelle, et marquons à la fois, par ces jalons plantés aujourd'hui, la longueur de la route parcourue depuis hier et la direction de celle que nous devons tracer demain.

Nous ne nous dissimulons pas la gravité de notre tâche, et nous savons combien elle diffère des simples et faciles exigences imposées aux nombreux organes de la publicité. Destinée à une existence éphémère, simple oiseau de passage dans le domaine de la science, la presse quotidienne peut se livrer à ses impressions premières, sans contrôle sérieux, sans études longues et profondes. Bien différent est notre rôle, et les devoirs qu'il nous impose, nous les comprenons d'une façon sinon plus consciencieuse, du moins plus sévère. Monument spécial élevé à cette solennité de l'industrie, notre œuvre doit y apporter une maturité exempte de précipitation. Utile avant tout, elle doit reproduire toutes les idées utiles, de quelque côté qu'elles aient été émises ; ce n'est point à dire du nouveau, mais à dire tout ce qu'on a dit de bien, en le complétant et en le coordonnant, que nous mettrons notre mérite et notre gloire. Que l'on ne s'étonne pas de nous voir reproduire, au milieu de nos propres idées, les idées semées avant nous sur la route que nous suivons. C'est cette gerbe glanée dans le champ que par-

courent à cette heure tant d'intelligences élevées, tant de savants publicistes, tant d'écrivains généreux, que nous donnerons comme les prémices de notre propre moisson.

Avant donc d'entreprendre dans les galeries de l'exposition notre étude sommaire, essayons une revue rapide des impressions qu'a produites cette solennité, et dont l'écho nous a été renvoyé déjà par la presque totalité des voix de la presse.

Cette courte promenade au milieu des idées nous sera nécessaire pour nous préparer à un plus long parcours au travers des faits.

Pourquoi faut-il, d'ailleurs, que ce rôle nous soit réservé, à nous qui le remplirons imparfaitement malgré tous nos efforts? Ce haut enseignement que nous chercherons à tirer d'un si grand développement de puissance, ces conclusions générales que nous essayerons de poser, comme des pierres d'attente, ne serait-il pas à désirer qu'une voix partie de plus haut en prit l'initiative? Le droit dont nous usons pour résumer une œuvre toute nationale et pour lui communiquer, autant qu'il dépendra de nous, le cachet d'unité et d'ensemble, est-ce donc un droit de premier occupant, et ne serait-ce pas à l'intelligence directrice et suprême du pays, à l'Etat, de faire l'histoire et la synthèse de cette manifestation énergique et vivace?

Non, il faut le reconnaître, l'exposition a beau se reproduire à des époques fixes et périodiques; elle n'est encore qu'un accident aux yeux de l'Etat, aux yeux même des industriels; elle ne se relie pas à l'essence même de la production; elle ne consiste guère qu'en une exhibition pleine d'intérêt, mais dénuée de la plupart des résultats féconds qu'elle pourrait enfanter. Enfin, c'est une institution imparfaite et qui n'est pas organisée.

Comment, du reste, en serait-il autrement, quand l'industrie elle-même est privée de cette organisation supérieure, de cette unité directrice dont l'absence commence à se faire sentir sur tous les points de notre édifice industriel? Quand tous les faits qui servent de base à cet édifice apparaissent plus incompatibles de jour en jour, peut-on en tirer un enseignement concordant et rationnel dans ses conclusions?

Sans parcourir tout le cycle des vices fondamentaux de notre système producteur, il nous suffirait d'en indiquer un certain nombre pour qu'on reconnaisse avec nous qu'en l'absence d'une organisation industrielle, les solennités périodiques de l'exposition perdront la plus belle part de

leur utilité, les plus grandioses de leurs conséquences.

Que faudrait-il pour que l'exposition fût réellement organisée?

Il faudrait qu'elle fût l'expression sincère et naturelle de l'industrie nationale, qu'elle représentât pour chaque branche, pour chaque établissement spécial, l'état de la fabrication courante avec les procédés de tous les jours et les produits qui entrent habituellement dans le commerce. On commence à le sentir, et plusieurs publicistes l'ont proclamé : l'exposition est une enquête qui se rattache à toutes les questions de la production et de la consommation, qui soulève tous les problèmes de l'économie manufacturière, travail, salaires, libre concurrence, liberté de commerce, et dont la conclusion doit être un pas fait vers la solution de ces graves difficultés. Cette enquête devrait être la vérification quinquennale et la traduction pour les yeux de l'enquête annuelle que le pays réclame sans l'obtenir, à savoir une STATISTIQUE GÉNÉRALE de l'industrie. Tant que nous ne posséderons pas ce vaste tableau de notre production nationale, tant que nous ne connaîtrons pas la série complète de nos industries et des établissements qui s'y livrent, quelles comparaisons pourrons-nous faire, quelles conséquences pourrons-nous tirer? A qui est-il possible de dire aujourd'hui quel est, dans une branche de commerce quelconque, le rapport entre la production réelle du pays et sa représentation dans nos galeries? Qui peut établir une liste générale de nos producteurs? Qui pourrait grouper tous les établissements similaires, en indiquant ce qui les rapproche et ce qui les distingue? Aucun document ne peut nous éclairer sur les conditions manufacturières spéciales à chacun de ces établissements et sur son importance relative. Leur consistance, leur puissance motrice, leur personnel, leurs procédés techniques, la nature, le prix et l'origine de leurs matières premières et de leurs combustibles, les qualités, la valeur et les débouchés de leurs produits, et tant d'autres têtes de colonnes où le pays devrait trouver depuis longtemps constatés et classés ses éléments de force productrice, qui pourrait en présenter la plus légère ébauche, en tracer le premier aperçu? La statistique de l'industrie, ce point de départ de toute étude, de toute comparaison, de toute conclusion, n'existe pas même en germe. Nous ne possédons que les vagues et incomplètes notions fournies, soit par les enquêtes partielles, soit par les expositions précédentes. Nous ne fai-

sons ici que signaler une lacune sur laquelle on ne s'est pas assez appesanti jusqu'à présent. A chaque pas que l'on fera désormais, on sentira le besoin et l'absence de documents certains, de faits réels et comparés. Au premier essai d'organisation industrielle, on se trouvera arrêté par l'ignorance de tous ces éléments que nous avons sommairement indiqués, et l'on perdra un temps utile pour les réunir. Nous n'ignorons pas toutes les difficultés que présente un travail de ce genre. Mais ce n'est pas l'œuvre d'un jour, et les moyens dont l'État dispose, mis en œuvre avec une sage persévérance, auraient déjà pu en déterminer les bases.

Or, l'exposition quinquennale est l'une des plus précieuses occasions de constater cet ensemble de conditions industrielles, de les comparer, de rectifier les erreurs de classement, de compléter les séries. Si un pareil travail avait été commencé dès 1854, ainsi que le permettait l'état de la science économique, qu'il se fût éclairé des résultats mis au jour par l'exposition de cette époque, qu'il se fût corrigé à l'aide de celle de 1859 et qu'il vint puiser un complément de lumière dans l'exposition de 1844, il est indubitable qu'il serait parvenu dès maintenant à un haut degré d'exactitude, et partant d'utilité.

Mais pour n'avoir pas été entrepris jusqu'à ce jour, est-ce une raison de le différer davantage? Nous ne le pensons pas, et nous aborderons plus tard d'une manière spéciale cette étude, que nous regardons comme le résumé de l'enseignement ouvert au pays par les expositions périodiques.

De la part de l'État, cet enseignement, tel que nous le concevons, pourrait être bien plus complet encore.

On s'accorde à reconnaître que le fait préalable de l'exposition, l'examen préliminaire des produits par le jury d'admission, a été une formalité trop précipitée et par cela même moins sérieuse qu'elle n'aurait pu l'être. Les produits, admis à figurer dans les galeries, ont perdu de la sorte une partie de l'honneur que cet examen pouvait leur conférer. Une première enquête générale, bien motivée, eût été un service réel rendu au public et à l'institution elle-même. L'exposé raisonné de cette enquête eût fourni au pays un aperçu sommaire plein d'intérêt, au lieu de la sèche et aride nomenclature que le livret nous étale.

Le livret, tel qu'il a été conçu cette année, est tout à fait indigne du rôle qu'il devrait remplir, et si nous nous attachons à ce détail, c'est qu'il est de la plus haute importance, puisque là se trouve

le tableau synoptique et résumé de l'exposition. Nous n'insisterons pas néanmoins sur la réforme qu'il conviendrait d'y introduire; nous préférons la pratique à la théorie, et nos tables analytiques prouveront de quelle manière nous comprenons l'utilité de cet important accessoire. Mais un fait que nous devons constater, parce qu'il est le signal d'une tendance précieuse, c'est qu'on a émis le vœu de voir dans le livret un premier classement des industriels, non-seulement par catégories d'industrie, mais encore, pour chacune de ces catégories, dans l'ordre de leur mérite et de leur importance respective. On regrettait que le jury d'enquête ne se fût point érigé en un premier tribunal d'appréciation, ne fût-ce qu'afin de relier par l'émulation et la hiérarchie tous ces producteurs isolés. C'est, en effet, un spectacle singulier et triste assurément que cet individualisme absolu qui fractionne à l'infini la grande nation des industriels. Entre tous ces hommes qu'un même but rassemble, il n'y a qu'une simple juxtaposition; la cohésion est nulle; aucun lieu, aucun rapport, aucun intérêt commun, sauf le vague intérêt d'une même nationalité, ne tendent à les réunir par groupes, par classes, et, enfin, en un faisceau général. Toute tentative réalisée dans ce sens est un premier pas vers l'organisation, et, sous ce rapport, nous lui vouons le plus vif intérêt.

D'où vient que le classement des industries entre elles laisse tant à désirer? D'où vient que les efforts de l'administration pour obtenir d'une manière générale l'indication des prix de vente n'aboutissent à aucun résultat? D'où vient l'impossibilité absolue de connaître le prix de fabrication par comparaison avec le prix de vente? D'où vient que, malgré les généreuses intentions du jury, les véritables inventeurs restent si souvent dans l'obscurité, tandis que la gloire de leur découverte échoit à ceux qui l'ont mise en lumière? D'où vient que ces baisses énormes dans les prix de vente, que l'on signale comme des progrès réels, sont souvent une déplorable fiction et le plus triste de tous les résultats, puisqu'on ne les obtient qu'à l'aide de réduction sur les salaires, sur l'existence des travailleurs? D'où viennent tant d'anomalies choquantes, tant d'assertions hasardées pendant l'exhibition et démenties après, un contraste si fréquent entre l'apparence et la réalité?

Tout cela vient de ce que l'industrie est un vaste ensemble, mais non un grand corps; de ce que rien ne s'y tient, ne s'y enchaîne, ne s'y

contrôle ; de ce que la liberté de faire, entravée par la concurrence, est remplacée par la liberté de paraître ; de ce qu'il n'y a nulle sanction véridique, nulle direction supérieure, nulle représentation des intérêts divers, en un mot, nulle organisation.

Du moins, à défaut de cette réglementation directrice, l'administration pourrait compléter, par quelques mesures spéciales, le rôle utile que l'exposition peut remplir.

Un résumé succinct de l'exposition précédente, extrait du rapport du jury de 1859, serait une excellente annexe à livrer d'une manière courante à cette portion du public qui regarde les galeries de l'industrie non comme un bazar, mais comme une école. Une amélioration plus féconde encore nous semblerait être la création d'un certain nombre de démonstrateurs, hommes compétents dans chaque spécialité et chargés par les industriels de mettre en relief et d'expliquer au public la valeur et le mérite particulier des produits exposés. C'est surtout dans la salle des machines, en face de ces grands appareils si intéressants même pour ceux qui ne peuvent les comprendre, qu'on sent tout le prix de cette institution de démonstrateurs spéciaux. En voyant le public se porter avec une curiosité avide devant ces puissants moteurs, ces organismes si complexes et si frappants par leur aspect, on devine que cette curiosité ne demande qu'à être éclairée pour devenir un intérêt fécond en instruction et en progrès, quelquefois même l'éveil d'une faculté latente.

Dans cette revue que nous venons de passer des idées générales auxquelles l'exposition a donné cours, nous croyons avoir été l'écho fidèle de toutes les critiques rationnelles, de toutes les tendances progressives, de toutes les propositions utiles. Toutefois, en pareille matière, l'erreur est inévitable, et nous nous réservons de revenir sur nos pas pour réparer des omissions involontaires, sans tenir compte du mérite accessoire d'une régularité systématique.

Abordons maintenant l'aspect intérieur de l'exposition.

Le dessin en plan du palais de l'industrie, qui est joint à notre première livraison, a dû déjà donner l'idée générale de la disposition des produits et servir de guide à nos lecteurs dès leur entrée dans ces vastes galeries.

L'idée qui a présidé au classement des articles n'est pas tout à fait la même que celle qui domine dans le groupement des industries en huit classes

adoptées par le jury de cette année, à l'instar des expositions précédentes. La méthode du jury a été modifiée d'une manière ingénieuse pour se trouver en harmonie avec la distribution de l'édifice. Composé d'une salle centrale, à laquelle on arrive par quatre entrées et d'une vaste galerie rectangulaire circulant autour des quatre faces de cette salle, cet édifice se trouvait offrir cinq grandes divisions, la salle du centre et les quatre angles adjacents. L'angle nord-est a été affecté aux arts qui relèvent principalement du règne minéral : optique, horlogerie, chirurgie, cuivre estampé, lampes, bronzes, orfèvrerie, verrerie, terre cuite. L'angle nord-ouest est consacré aux arts qui dépendent plus spécialement de la mise en œuvre des matières végétales, sauf les tissus tels sont la menuiserie et l'ébénisterie avec leurs variétés, les billards, les instruments de musique, la papeterie et la librairie. Les tissus occupent les deux galeries angulaires du sud-est et du sud-ouest. La grande salle du centre offre, sur la face nord, les échantillons métalliques et les divers produits de la métallurgie ; sur la face orientale, les briques, poteries grossières, marbres et stucs ; sur sa face méridionale, les appareils divers destinés à d'innombrables usages ; sur sa face occidentale, le groupe des produits chimiques ; enfin, des deux côtés de son grand axe, s'allonge la quadruple rangée des machines à vapeur et des gigantesques instruments de travail.

On voit que ce classement s'éloigne en plusieurs points des catégories adoptées par le jury central. Mais l'ensemble de ces catégories n'est pas lui-même d'une exactitude assez satisfaisante, et les limites entre chaque classe ne sont pas assez nettement tracées pour qu'il y ait lieu de blâmer gravement ces écarts. En somme, il nous semble plus facile que les années précédentes de se porter à coup sûr vers l'objet que l'on veut plus particulièrement étudier.

Toutefois, ce ne sera pas cet ordre que nous suivrons dans notre étude, si convenable qu'il soit pour les yeux et la disposition matérielle. Mais nous nous reporterons aux huit divisions formées par le jury central, et nous les traiterons dans une série d'articles spéciaux. Ces divisions sont si larges elles-mêmes et quelquefois si vagues, qu'il y a lieu, pour fixer les idées, de déterminer d'une manière plus précise la classification de chacune d'elles. C'est par cette énumération sommaire, qui forme en quelque sorte l'inventaire de l'industrie, que nous terminerons ce premier article d'indispensables généralités.

1^{re} CLASSE. — *Des tissus.*

Amélioration des laines.
 Filature de la laine.
 Tissus de laine.
 Couvertures.
 Châles cachemires et imitations.
 Soies.
 Soieries, rubans, tissus de crin.
 Filage et tissage du lin.
 Filage du coton.
 Tissus de coton, de couleur et blancs.
 Bonneterie, canevass, passementerie.
 Tapis, tissus de verre, dentelles, etc.

2^e CLASSE. — *Des métaux et autres substances minérales.*

Outils et objets divers.
 Métaux divers et alliages.
 Fers, fontes, aciers, tôles, fer-blanc, etc.
 Objets minéralogiques et bitumes.

3^e CLASSE. — *Arts mécaniques.*

Machines hydrauliques.
 Machines à vapeur.
 Grands mécanismes.
 Machines à fabriquer les tissus et le papier.
 Machines à imprimer.
 Peignes, cardes.
 Constructions hydrauliques.
 Constructions navales et civiles.
 Construction.
 Outils.
 Instruments aratoires.
 Industrie agricole.

4^e CLASSE. — *Arts chimiques.*

Produits divers.
 Produits chimiques.
 Conservation des substances alimentaires.
 Savons, colle forte.
 Gélatine, cire à cacheter.
 Sucre, fabrication des couleurs.
 Produits appliqués à l'éclairage.
 Chauffage.
 Distillation.

5^e CLASSE. — *Poterie et verreries.*

Terre cuite.
 Faïence, porcelaine.

Poterie en grès.
 Décors sur porcelaine.
 Emaux.
 Glaces et strass.
 Verrerie, cristallerie.
 Pierres artificielles.

6^e CLASSE. — *Instruments de musique et de précision.*

Horlogerie.
 Instruments de précision relatifs à l'optique, à la géodésie, à l'horlogerie.
 Lampes.
 Armes diverses.
 Instruments de musique.

7^e CLASSE. — *Beaux-arts.*

Vitraux peints.
 Bronzes.
 Bijouterie.
 Ciselure.
 Orfèvrerie.
 Plaqué.
 Constructions.
 Imprimerie.
 Lithographie.
 Ouvrages imprimés reliés.
 Stores, peinture.
 Ameublements.

8^e CLASSE. — *Arts divers.*

Teinture.
 Blanchiment.
 Impression et papiers peints.
 Cuirs.
 Papiers.
 Maroquins.
 Buffles.
 Literie.
 Sellerie.
 Objets divers.
 Chapellerie.
 Bonneterie.
 Papeterie.
 Chaussure.
 Ganterie.
 Instruments de chirurgie.
 Objets orthopédiques.
 Fleurs artificielles.
 Imitations de la nature.

DE L'AVENIR RÉSERVÉ A L'INDUSTRIE.



Il suffit de parcourir le vaste bazar de l'exposition de l'industrie pour se faire les questions suivantes :

Quel est donc cet élément nouveau qui vient, en s'amplifiant chaque année, occuper une place de plus en plus grande au milieu des anciennes institutions ?

Quand le Briarée de la production industrielle aura-t-il pris toute sa croissance et gagné tous ses bras ?

Était-il donc prophète, le premier qui s'écria après la révolution de 92 :

Le travailleur est libre et son joug est brisé !
L'industrie, autrefois, embryon méprisé.
Longtemps emmailloté, naguère à la lisière,
De ses bras vigoureux presse aujourd'hui la terre.

Enfant de l'intelligence humaine, nourrisson de l'imagination utilitaire qui a remplacé celle des muses de l'empire, l'industrie ne peut plus reculer désormais, son destin est de croître et d'embellir toujours. En peut-on douter un instant quand on songe à cette admirable loi du progrès : ce qu'un homme a fait, un autre homme peut le perfectionner ?

Et ne sait-on pas que la combinaison géométrique des éléments de l'alphabet mécanique pouvait, dès Euler, fournir tant d'incommensurables quotients, qu'il s'écriait déjà :

NOUS SOMMES PLUS PRÈS DU COMMENCEMENT
QUE DE LA FIN.

Nous avons, nous aussi, la conviction bien ar-

rêtée qu'il existe dans l'esprit et dans les cartons des inventeurs pour toutes les branches de l'industrie, plus de projets de machines perfectionnées qu'il n'en faudrait pour réduire de 50 pour 100 le prix de tous les objets de la production présente. Un grand progrès, néanmoins, a été signalé cette année par M. le baron Thénard, dans le sens de l'abaissement des prix, et l'exposition de 1859, qui nous avait fait dire que les Français n'en étaient encore qu'à l'horlogerie mécanique, est aujourd'hui parvenue à un point de perfection tel, qu'il ne leur reste plus rien à envier à l'Angleterre ni à la Belgique, sous le rapport de la mécanique monumentale. La France n'a plus maintenant qu'à gagner ses antagonistes de vitesse; elle y parviendra, sans aucun doute, à moins que la guerre ne vienne redonner aux Anglais les cent années d'avance dont les avaient gratifiés en fait d'industrie économique la révocation de l'édit de Nantes, le système des jurandes et la gloire impériale.

La France possède tous les éléments nécessaires pour devenir le plus grand conquérant industriel du monde. Ses hommes de génie, de science et d'application sont aussi nombreux aujourd'hui qu'ils étaient rares alors que le produit naturel du sol, l'intelligence, se trouvait entièrement absorbé par les stériles préoccupations de la conquête militaire.

Quand on songe que toutes ces merveilleuses inventions qui se sont succédé avec tant de rapidité pendant les vingt premières années de la révolution n'étaient dues qu'à une trentaine d'inventeurs au plus, on ne sait où s'arrêtera l'industrie, aujourd'hui que l'étude des sciences positives a formé déjà des milliers d'ingénieurs.

parfaitement *outillés* (qu'on nous passe l'expression) pour faire des inventions.

Cependant le génie est loin encore d'être affranchi en France; il ne jouit pas du *droit commun*, il ne s'appartient pas, il n'est point propriétaire de ses œuvres; en un mot, il est encore l'esclave du capital!

Certainement le beau idéal de l'industrie serait l'association *du capital, du talent et du travail*; mais jamais le capital ne prendra pour associés des gens qui sont forcés de s'offrir à lui comme esclaves. Il faudrait commencer par donner une valeur quelconque au travail et au talent pour qu'ils eussent le droit de réclamer leur part des bénéfices de l'association.

Or, un moyen se présente tout naturellement à la pensée; faites que l'homme de talent soit propriétaire inviolable de ses œuvres; mettez son enclos sous la sauvegarde de la loi, et qu'il soit aussi bien protégé que l'était le meunier de *Sans-Souci* contre les empiétements même d'un Frédéric, et vous abattrez la féodalité dans l'ordre intellectuel, comme vous l'avez détruite avec tant d'avantage dans l'ordre matériel.

Voulez-vous avoir une idée et un exemple de l'effet que produirait l'affranchissement complet de la propriété intellectuelle, voyez ce qu'a produit pour l'Angleterre l'affranchissement même incomplet des inventeurs?

Pendant plus de cent ans, l'Angleterre fut le seul pays du monde qui accordât quatorze ans de propriété aux inventions; aussi tous les inventeurs du continent s'empressaient-ils d'y transporter leurs découvertes; c'est ainsi que le métier à tricoter, le balancier à monnaie, l'art d'emboutir les métaux passèrent en Angleterre, et ne revinrent dans leur pays natal que bien longtemps après.

Qu'est-il arrivé de ceci?

C'est que l'Angleterre a dû forcément devenir plus industrielle que tous les autres peuples du monde. Le résultat eût encore été forcé, les Anglais n'eussent-ils eu qu'une médiocre aptitude pour l'industrie. Si la Suède, si l'Espagne, si l'Islande même avaient présenté une plus longue garantie aux inventeurs, ces pays fussent devenus les plus industriels du monde.

Toute l'Europe a pris, bien que tardivement, le parti d'imiter l'Angleterre, en offrant une garantie de quinze ans à tous les inventeurs; mais il nous paraît singulier qu'aucun gouvernement n'ait songé à primer les autres en prolongeant la durée de la propriété au delà de quinze ans.

Supposons qu'en ce moment la France concédât la pérennité de leurs œuvres aux inventeurs littéraires, industriels, artistiques, qu'arriverait-il?

C'est que tous les hommes d'invention accourraient en France pour y planter leur tente; c'est que les capitaux étrangers se précipiteraient à leur suite, si les capitaux français ne pouvaient suffire; c'est que toutes les branches de la production deviendraient de grandes affaires, et que les prix, grâce à la fabrication en grand, seraient tellement réduits, que la France, malgré l'élévation des tarifs, rendrait tous les peuples du globe tributaires et vassaux de son industrie, qui se trouverait élevée bientôt à sa plus grande puissance de production.

Quelles objections le gouvernement pourrait-il faire à celui qui viendrait lui poser la question en ces termes:

Vous pouvez, d'un mot, augmenter indéfiniment le nombre des *propriétaires*, par conséquent celui des *conservateurs* et des *contribuables*, sans rien enlever aux possesseurs actuels, si ce n'est une partie du fardeau de l'impôt qui les accable?

Ce seul mot, passé dans l'application, donnera la prépondérance industrielle au peuple, satisfera tous les hommes d'intelligence en leur enlevant le droit et le besoin de se plaindre, remplira les coffres de l'État, et vous délivrera du mal de l'émeute et du paupérisme.

Ce seul mot donnera de l'emploi à toutes les intelligences et de l'occupation à tous les bras, fera cesser l'anarchie de la concurrence, donnera une organisation au travail, et moralisera nécessairement le commerce.

Ce mot, enfin, que les chambres prononceront quand vous le voudrez, le voici:

La propriété intellectuelle est assimilée à la propriété foncière, jouira des mêmes droits et supportera les mêmes charges.

C'est-à-dire que vous réaliseriez spontanément la maxime équitable: A chacun selon sa capacité, selon ses œuvres, en créant un ordre de choses tel qu'il fût permis à tout individu de prendre dans le milieu social la position qu'il doit occuper d'après sa pesanteur spécifique; car il faut que la lie tombe librement au fond, que l'huile surnage, et que les esprits et les essences éthérées s'élèvent et se dilatent dans toutes les conditions de leur nature expansive.

Quand on croit fermer la bouche aux détracteurs de l'industrie française, en leur montrant

les magnifiques produits de l'exposition, ils vous répondent : Ce n'est pas le tout de bien faire en industrie, il faut faire à bon marché; et, sous ce rapport, nous sommes encore en arrière des Anglais, en admettant même que nous les égalions en fait d'exécution; il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque nos fabricants ne peuvent se passer de protection.

Nous avons entendu exprimer l'état de cette lutte d'une façon très-pittoresque par un économiste russe, qui la comparait au combat de *John Bull* contre le *french-dog*: Ce dernier, disait-il, a donc toujours besoin du tonneau douanier, puisqu'il n'a pas encore osé affronter son antagoniste dans l'arène ouverte de la libre concurrence. Tel est, en somme, le reproche que l'on ne cesse d'adresser, et de très-haut, aux producteurs français; mais personne n'indique la source de cette infériorité, et moins encore les moyens de s'y soustraire.

On dit bien, en général, que les capitaux manquent à l'industrie française, et qu'ils ne manquent point à l'industrie anglaise; cependant les capitaux sont tout aussi abondants en France qu'en Angleterre; il existe donc une double cause qui détermine les capitalistes de la Grande-Bretagne à porter leurs fonds dans l'industrie, pendant que les capitalistes français en éloignent les leurs; car le capital se porte toujours où il trouve le plus de garantie: ceci est aussi vrai en deçà qu'au delà du détroit. Toute la question se trouvant là, rien n'est plus facile à résoudre, à notre sens.

Nous devons commencer par dire une chose dont s'étonneront beaucoup les contempteurs de brevets d'invention, c'est que toutes les grandes industries anglaises ne sont fondées que sur des patentes, et qu'on ne trouverait pas un *schelling* pour créer la meilleure affaire du monde, avant qu'elle fût bien et dûment patentée.

Pour donner une idée de la sévérité avec laquelle les tribunaux anglais font respecter les droits du patenté, il suffit de dire que l'inventeur du fer à l'air chaud vient de faire condamner son contrefacteur à cinq cent mille francs de frais de procès et à une indemnité de deux millions et demi, plus cinq *schellings* par tonnes du fer fabriqué par lui et par tous ceux qui avaient reçu de lui le droit de travailler avec le système contrefait.

En France, les brevets sont loin d'être aussi bien garantis; la plupart sont caducs et attaquables, soit par négligence de rédaction ou dé-

fauts de formes, aux termes mêmes de la loi, qui permet de chercher dans les livres ou dans les pays étrangers des preuves de caducité que la loi anglaise n'admet dans aucun de ces deux derniers cas. En somme, il nous serait aisé de prouver qu'il y a moins de garanties en France qu'en Angleterre pour les brevets, et moins encore en Belgique. Ce défaut suffit seul pour expliquer l'éloignement des capitaux français de l'industrie brevetée. Or, sans capitaux, pas d'outillage de force ni de vitesse, point de fabrication à bon marché.

Nous sommes même tellement étonné que l'article Paris ait pu conquérir et conserver jusqu'ici une si grande supériorité sur l'article Londres, Manchester ou Birmingham, que nous avons cru devoir en rechercher la cause, et nous l'avons encore trouvée dans un vice de la législation anglaise, qui n'existe heureusement pas dans la législation française, sur la propriété des formes.

En France, la propriété des modèles et des dessins de fabrique est garantie perpétuellement pour 10 francs; en Angleterre, elle ne l'a pas été. En France, un fabricant de bronze, de meubles, d'étoffes, peut faire les frais d'un modèle de pendule, de candelabre, de meuble ou de dessin de tissu dont il reste l'unique monopoleur; en Angleterre, le fabricant qui payait 10 à 15,000 francs à un sculpteur de premier mérite verrait surmouler son modèle par son voisin, sans pouvoir l'en empêcher; l'indienneur verrait contrefaire ses rouleaux les plus coûteux, sans pouvoir réclamer; aussi, en fait de bronzes, de bijouterie, d'ornements, de porcelaine, de dessins d'étoffes, en fait d'objets de goût et de mode, la France l'emporte-t-elle constamment sur l'Angleterre, et cependant il n'y a et ne peut y avoir d'autre raison que celle-là: les gens de l'art le comprendront sans peine; car, avec leur argent, les Anglais recruteraient bientôt les meilleurs modèles, dessinateurs et artistes modistes de France, si la propriété de leurs œuvres était garantie aux fabricants qui les occuperaient.

Le gouvernement anglais vient, à ce qu'il paraît, d'entrevoir un coin de cette vérité, puisque, par une loi récente, il garantit cette nature d'invention pour trois ans, moyennant la somme de 400 francs. C'est un premier pas qui conduira plus loin, et bientôt Londres partagera l'empire du goût avec Paris, et finira peut-être par lui arracher le sceptre de la mode dans les contrées étrangères, par la facilité qu'elle a d'établir la moindre de ses productions sur une vaste échelle.



et, par conséquent, de l'emporter par son bon marché.

Qu'on n'oublie pas cet avertissement. Déjà, comme pour faciliter l'avènement de cette infortune, une loi est proposée, dit-on, par le ministère du commerce français, pour limiter à quinze ans la pérennité accordée jusqu'aujourd'hui à la propriété des formes, dans le but de la réduire au funeste niveau des brevets d'invention. C'est cependant cette perpétuité de possession qui a donné à la France le monopole de la grande *fantaisie* désignée sous le nom générique d'ARTICLE PARIS (1)!

Puissent les chambres y songer! S'il ne reste à la France d'autre supériorité que celle de ses élégances manufacturières, qu'on la lui laisse au moins. Et que ce soit dans l'intérêt de son trésor, si l'on n'y voit pas autre chose qu'une question d'écus.

Industriels, députés, publicistes, veillez-y. Quant à nous, nous promettons d'y revenir.

JOHARD, directeur du *Musée de l'industrie belge*, à Bruxelles.

MEUBLES EN FER.

M. CAMILLE LÉONARD, BOULEVARD POISSONNIÈRE, 14, ET RUE DES TROIS-COURONNES, 50.

La fabrication des meubles en fer a fait, depuis dix ans, des progrès bien dignes d'intérêt, et elle semble appelée, en raison des qualités qui lui sont spéciales, à un développement plus vaste encore. Solidité, légèreté de formes, diminution de volume, économie de confection, tels sont les avantages qui ont permis au fer de lutter avec supériorité contre le bois dans l'emploi qui semblait devoir être exclusivement dévolu à cette dernière matière. Depuis longtemps, dans les casernes, dans les hôpitaux, dans les pensionnats, dans les communautés religieuses, partout où la place est restreinte, où la propreté est aussi difficile à obte-

nir qu'importante à conserver, on avait apprécié tous les avantages d'un genre de couchers qui se casent avec une grande facilité, ne s'imprègnent d'aucun miasme malsain, ne donnent asile à aucun insecte. En un mot, l'industrie des meubles en fer avait déjà rempli toutes les exigences utiles: elle était consacrée dans l'application du premier, du plus nécessaire de tous les meubles.

Dans cette fabrication courante des lits en fer, M. Camille Léonard est, de longue date, au premier rang parmi ses confrères; tout ce que réclame une production solide et à bon marché, cet industriel l'avait résolu; grâce à une clientèle nombreuse, il avait pu monter ses ateliers sur une large échelle et mettre en œuvre les procédés les plus économiques, les moteurs les plus puissants, l'outillage le plus parfait. Les détails dans lesquels nous entrerons tout à l'heure, sur notre visite dans les ateliers de ce fabricant, prouveront combien ces éloges sont légitimes. Mais il est un autre genre de mérite, qu'il est rare de rencontrer chez un industriel et que M. C. Léonard réunit au sens pratique et à la science matérielle: c'est le sentiment artistique qui lui a fait créer des meubles de luxe à l'aide du fer. Nous l'avons dit en commençant, les meubles en métal n'avaient encore satisfait qu'aux besoins utiles. Mais si un succès de ce genre est d'une haute importance, il n'est pas le seul qu'on doive ambitionner. Tant qu'un produit n'est pas adopté par le goût des classes moyennes et n'a pas pénétré dans les habitudes intérieures des familles, il est privé du plus grand encouragement qu'il puisse obtenir, du seul élément de progrès capable de l'amener à sa perfection.

C'est ce qui avait lieu pour les meubles en fer. L'exiguïté de leurs formes grêles, la couleur dure et froide de leur membrure métallique, parfaitement convenables dans le cas de pure utilité, les rendaient impropres au luxe des riches; ils choquaient même les habitudes confortables des fortunes moyennes. C'est à M. Camille Léonard surtout qu'on doit leur appropriation à ce besoin d'élégance. Il a compris que ce n'était pas seulement à la force de l'habitude que les tissus végétaux devaient la préférence que l'on continuait de leur accorder, mais bien à la richesse de leurs teintes chaudes et à la grâce de leur veinure. Or, ces avantages, qui suffisaient pour compenser aux yeux du public les qualités spéciales aux meubles en fer, pouvaient être obtenus, sinon avec facilité, du moins à coup sûr, puisqu'ils ne résidaient qu'à la surface. M. C. Léonard a su résoudre ce

1) Toutes ces questions sont soulevées dans un livre que vient de publier l'auteur de cet article, sous le titre de NOUVELLE ÉCONOMIE SOCIALE, ou Monopole industriel, artistique et commercial. Paris, Mathias, quai Malaquais, 45.

problème. Il a su plier les formes du fer à l'instar des courbes gracieuses du bois, et, sur la froide surface métallique, il a étendu d'épaisses et solides couches, dignes de rivaliser par le ton avec les acajous les plus riches, les palissandres les plus sévères.

Mais ce qui constitue le mérite spécial de ces meubles, c'est la flexibilité du métal à toutes les formes, à tous les usages, sa facilité à se plier sur lui-même, à se réduire au plus mince volume, à changer en quelque sorte d'aspect, comme de dimensions. Là se trouve l'une des propriétés les plus précieuses de ce genre d'ameublement. Faciles à démonter, à s'allonger comme à se rétrécir, d'un transport aisé, puisque leur poids peut descendre au-dessous de celui des plus légers meubles de sapin, les meubles en fer sont sans rivalité possible sous le rapport de la commodité, comme sous celui de la durée.

Il faut ajouter que leur prix est désormais, même pour ces riches ameublements ornés de tout le luxe des arabesques et des incrustations, au-dessous de celui des meubles ordinaires en bois. Ce résultat économique est dû, ainsi que nous l'avons indiqué précédemment, à l'habile fabrication organisée par M. C. Léonard. La visite que nous avons faite dans ses beaux ateliers nous a donné la clef des résultats auxquels il est arrivé. Partout nous avons trouvé la vapeur distribuée avec intelligence. Tantôt déployant toute sa force pour

tailler, percer et courber le fer, tantôt broyant les plus fines couleurs et séchant ces délicates nuances de blanc et d'or, d'ivoire ou de bronze, la vapeur est l'agent universel de cette fabrication. L'homme n'est là que pour en diriger et en régler la force brute. Ainsi, M. C. Léonard a résolu dans sa branche d'industrie la question de l'affranchissement du travailleur de toute dépense de force matérielle. Il en est de même de la division du travail, cette autre loi de la production bien entendue; M. C. Léonard l'a poussée au degré nécessaire pour obtenir de chacun de ses ouvriers toute l'habileté spéciale qu'il était possible d'en espérer.

C'est grâce à cette habileté, dirigée par ce fabricant, que sont dus les produits exposés cette année par M. C. Léonard. On s'arrête avec un intérêt particulier devant ces meubles de tout genre, et l'on admire d'une manière spéciale un ameublement en imitation d'écaille et d'incrustation d'or, et composé de cinq pièces conçues dans un même style, d'un goût original et d'une grande richesse. Ces cinq pièces sont un lit à colonnes droites, une table à pieds contournés, genre Louis XV, un guéridon ovale, une étagère, d'un travail excessivement fini et découpée à jour; enfin une jardinière qui peut rivaliser de grâce et de fraîcheur avec les fleurs qui doivent un jour la compléter.



BIJOUTERIE. JOAILLERIE.

M. RUDOLPHI, SUCCESSION DE MENTION
ET WAGNER, BIJOUTIER-JOAILLIER, RUE
DU MAIL, 11.

L'orfèvrerie et la bijouterie françaises ne s'étaient point encore élevées si haut qu'à l'exposition de cette année. Ces deux arts, que bientôt on ne pourra plus nommer industries, ont presque entièrement recouvré parmi nous l'éclat dont ils brillaient autrefois à Venise et à Florence.

Au nombre des hommes qui ont le plus travaillé à la régénération de l'orfèvrerie niellée et émaillée, chacun de nos lecteurs cite Wagner, et le plus bel éloge que nous puissions faire de l'artiste qui lui a succédé, c'est de dire qu'il ne nous semble point indigne de son prédécesseur. C'est la première fois que M. Rudolphi expose, et il s'est placé tout d'abord parmi l'élite de ses confrères. Deux de ses produits nous ont principalement frappé : une corbeille de mariage et un vase byzantin.

La corbeille est tout en argent, et des pierres fines semées çà et là interrompent agréablement la blancheur du fond. Mais ce n'est pas la richesse de la matière, c'est l'art qui donne à ce morceau tout son prix. La ciselure et la sculpture se sont unies pour l'embellir. Sur le haut du premier couvercle est une jeune fille qui semble se réveiller, et au-dessus de laquelle vole un enfant armé d'un arc et d'une flèche : c'est Vénus surprise par l'Amour. Sur les deux côtés de la corbeille sont deux groupes en ronde bosse représentant, l'un, des enfants qui se disputent des oiseaux; l'autre, de jeunes mutins qui luttent entre eux à qui embrassera le premier une petite fille. Les deux faces de la corbeille sont pareillement ornées de deux figures en ronde bosse : l'Amour chasseur et l'Hyménée. Au-dessus de ces sculptures circule une frise composée de symboles amoureux sous forme d'animaux et de plantes. Puis se présentent quatre bas-reliefs dorés : le Repos, la Toiletté, le Guerrier désarmé et le Philosophe. Une bande de petits démons se

sont précipités sur les in-folio du grave penseur et les déchirent en riant.

Nous ne connaissons rien de plus spirituellement distribué, ni de mieux rendu que les diverses parties de ce poème amoureux. On y reconnaît l'empreinte d'une main savante, et nos lecteurs ne seront point étonnés d'apprendre que les modèles en ont été fournis par un de nos plus habiles sculpteurs ornementalistes, M. Geoffroy Dechaume, dont le talent ne s'éclipserait point dans une sphère plus haute.

Ajoutons à cette description sommaire que la corbeille s'ouvre en trois endroits, et que M. Rudolphi a su joindre de la sorte la commodité à la richesse et à l'élégance.

Le vase byzantin exposé par cet artiste est en alliage de platine. Il est orné de pierres fines serties sur or, et de deux peintures sur émail représentant, l'une, Louis IX à la bataille de Taillebourg; l'autre, la mort du saint roi. Sur la courbe extérieure de chacune des deux anses, s'ouvre une petite niche dans laquelle se tient debout un guerrier tout armé.

M. Rudolphi a exposé en outre :

1^o Une pendule en lapis-lazuli. A droite et à gauche du cadran, sont placées deux statues figurant le Jour et la Nuit. Le Jour a le pied sur la tête d'un cheval, et la Nuit sur un hibou. La Nuit ne diffère pas moins du Jour par la mollesse de l'attitude que par le caractère des attributs. Les deux statues sont en argent. Deux petites coupes, sur des socles niellés, et deux figurines, sur des socles en lapis, accompagnent et complètent ce précieux morceau :

2^o Un brûle-parfums en argent, style oriental, avec deux petites bouteilles à long goulot, destinées à recevoir des parfums liquides :

3^o Un encrier-pendule en lapis-lazuli. Il est surmonté d'un groupe en argent qui représente l'enlèvement de Déjanire. Cette partie est mobile et cache un serre-papiers. Sur chaque face latérale est un godet dont le couvercle supporte une figure, et derrière l'encrier se trouve un tiroir à ressort :

4^o Enfin, un riche assortiment de montures en pierres fines, flambeaux, coffrets, porte-cigares, couteaux à papier, poignards, sabres turcs, bijoux antiques, etc., etc.

ORFÈVRERIE

DORÉE ET ARGENTÉE PAR LE PROCÉDÉ DE RUOLZ.

MM. BOISSEAUX, DETOT ET C^{ie},

RUE NEUVE-VIVIENNE, 26.

La curiosité et l'intérêt du public n'avaient pas attendu l'ouverture des galeries des Champs-Élysées pour se fixer sur les remarquables produits de MM. Boisseaux et Detot. Depuis plus de deux ans, l'exposition avait commencé pour eux, et leur beau magasin de la rue Neuve-Vivienne a reçu la visite des amateurs du luxe en même temps que des savants industriels. Peu de découvertes, en effet, ont autant excité l'attention générale que celle dont ces industriels ont popularisé les produits. Détrônant les anciens procédés de dorure, dispendieux bien qu'imparfaits et sans rivaux jusqu'alors, malgré leur emploi si funeste aux ouvriers qui les mettaient en œuvre, l'électricité vint remplacer le mercure et se prêter avec une merveilleuse flexibilité à tous les caprices du luxe, à toutes les exigences du bon marché. MM. de Ruolz et Elkington, dont il n'est plus possible de séparer les noms, obtinrent, d'après les conclusions d'un long et savant rapport de M. Dumas, le prix Montyon et la consécration authentique du service qu'ils avaient rendu à l'industrie en même temps qu'à l'humanité.

Déjà connus par de beaux travaux en orfèvrerie et par la part active qu'ils avaient prise dans l'importation du packfong ou argent allemand, MM. Boisseaux et Detot se trouvaient tout disposés à apprécier l'importance de cette nouvelle industrie. Leurs recherches sur le nickel, base de l'argent allemand, les avaient amenés récemment à doter ce dernier alliage des qualités que possède l'argent au titre de 800^{mes}, et à le rendre aussi blanc et aussi ductile. Il leur restait à l'adapter à la fabrication des plaqués d'or et d'argent. Le procédé de Ruolz vint résoudre cette dernière partie de leur tâche. « Le packfong, dit M. Dumas, prend très-bien la dorure par ce procédé, et il devient facile de convertir en vermeil les couverts en packfong. »

Ce que le savant rapporteur disait avant la réalisation en grand des expériences de laboratoire est devenu le fait d'une pratique courante. L'orfèvrerie d'argent allemand, soumise au procédé voltaïque, acquiert toute l'apparence du vermeil ou de l'argenterie, et, sous cette double forme, son usage devient général pour les services de table. C'est sous ce rapport surtout qu'il importe d'envisager les produits mis en circulation par MM. Boisseaux et Detot; nous voulons parler du bas prix de ces produits et de leur mise à la portée des fortunes les plus modiques. Désormais, les couverts de fer ou d'étain, ces ustensiles grossiers et altérables, ne pourront plus invoquer la raison sans réplique, l'économie; MM. Boisseaux et Detot sont parvenus à livrer, grâce à l'importance de leur commerce et au développement qu'a pris cette nouvelle industrie, leurs couverts unis ou à filets, chargés de 60 grammes d'argent fin, aux prix de 75 et 84 francs la douzaine; leurs plats ronds ou ovales peuvent être obtenus aux prix de 50 à 80 francs, selon leurs dimensions. Le vieux plaqué, presque sans valeur jusqu'à ce jour, se prête à la réargenterie par ce procédé avec une facilité merveilleuse. L'argenterie et le vermeil cessent désormais d'être un luxe et n'exigent plus l'immobilisation de capitaux considérables.

Mais, en faisant la part de l'utile, MM. Boisseaux et Detot ne pouvaient renoncer à celle de l'art, et leur maison spéciale pour la vente des objets dorés et argentés offre, ainsi que leur étalage dans les galeries de l'exposition, des preuves nombreuses et incontestables de leur goût élégant et pur. D'accord avec M. Christoffe, cessionnaire des brevets de MM. de Ruolz et Elkington, qui s'est voué à la mise en œuvre de cette nouvelle industrie, ils ont résolu le problème de l'orfèvrerie à bon marché, sur les modèles les plus gracieux. Le cuivre, l'acier et le bronze, recouverts d'une couche solide et durable d'argent ou d'or, se prêtent à toutes les formes, se rehaussent des plus fines moulures, se creusent des ciselures les plus délicates. A l'aide du véhicule électrique, le vernis métallique se fixe en creux ou en relief, sans altérer les contours et avec des nuances que l'on peut varier suivant les effets à obtenir.

On peut dire enfin, à l'inspection des produits de cette méthode si récente, qu'elle a atteint, dès le début, un très-haut degré de perfection, grâce à l'habileté des industriels qui l'ont vulgarisée.



Orfèvre de Paris. Vase, Candelabre, et autres objets en métal.

MÉTALLURGIE.

M. BAUDRY, FORGE D'ATHIS-MONS, DÉPARTEMENT DE SEINE-ET-OISE; DÉPÔT A PARIS, RUE DU PETIT-CARREAU, 10.

Cette usine, dont la fondation remonte à 1825, fut d'abord uniquement consacrée à la fabrication des aciers à ressort. Quelques années après, on y introduisit la fabrication des fers de ferraille corroyée, au moyen de laminoirs. Voici les développements que cette forge a déjà pris ou va prendre prochainement entre les mains du propriétaire actuel, M. Baudry :

La roue hydraulique a été élargie, et une machine à vapeur, de la force de quarante chevaux, y a été adjointe. La vapeur est produite par ce que l'on nomme dans les usines flamme perdue, et servira incessamment à faire fonctionner un martinet pour l'étirage des aciers.

L'établissement de M. Baudry va donc comprendre :

- 1° Laminoirs et presses pour le puddlage;
- 2° Un train pour fer marchand;
- 3° Un train pour les petits fers;
- 4° Un martinet pour l'étirage de l'acier;
- 5° Deux fours à pudler;
- 6° Deux fours à réchauffer;
- 7° Deux fours pour la cémentation des aciers;
- 8° Un four pour l'étirage des aciers cémentés.

La fabrication de M. Baudry consiste :

- 1° En fers de ferraille corroyée;
- 2° En fers de puddlage ou fers laminés;
- 3° En fers durs ou aciérés pour fabrication d'objets spéciaux;
- 4° En aciers à ressort.

M. Baudry se propose d'y joindre avant peu les aciers martelés pour taillanderie, coutellerie et limes.

Ce fut en 1859 que cet industriel exposa pour la première fois, et le jury central lui décerna une mention honorable pour ses fers de ferraille,

et une médaille d'or pour ses aciers. « Les fers de M. Baudry sont très-bien fabriqués, lisons-nous dans le rapport du jury central. Il a exposé, en outre, ajoute le rapporteur, des aciers à ressort parfaitement fabriqués, et qui ne laissent rien à désirer. Plusieurs expériences, faites avec sévérité dans l'usine même d'Athis sur des aciers pris au hasard, ont prouvé que ces aciers étaient égaux en qualité aux meilleurs aciers à ressort anglais; et il doit en être ainsi, par suite des soins extrêmes que M. Baudry apporte dans tous les détails de la fabrication. Il n'emploie que des fers de Suède de première marque, qu'il prend encore la précaution de corroyer avant leur cémentation. Il augmente ses dépenses des frais de cette opération préalable que négligent, en général, les fabricants du même genre; mais il y trouve l'avantage de livrer aux consommateurs des aciers excellents, et de s'être formé une forte clientèle qui lui enlève ses produits au fur et à mesure de leur confection. Cependant M. Baudry n'a pas augmenté le prix de ses aciers, qu'il maintient au taux de 120 fr. les 100 kilog. »

Nous avons cru devoir nous permettre cette longue citation pour donner plus d'autorité aux éloges que nous allons donner aux produits exposés cette année par le propriétaire de la même usine. Ses aciers peuvent toujours sans crainte être comparés aux meilleurs aciers anglais, et si l'ouvrier consommateur n'avait pas une prévention contre tout ce qui n'est pas fabriqué à l'étranger, il n'y a pas de doute que notre industrie se serait déjà affranchie de l'Angleterre pour cet article; mais les préjugés sont tellement difficiles à déraciner, que pendant longtemps encore nous continuerons de lui payer ce tribut.

Chaque botte d'acier exposée par M. Baudry est accompagnée d'un bout cassé et d'un bout trempé. Par ce moyen, on peut aisément se rendre compte de la qualité que donne une trempe légère.

Quant aux fers d'Athis, nous n'avons rien à ajouter aux paroles si explicites du jury central de 1859. Nous nous contenterons de dire que, depuis quinze ans, ils sont employés pour les cercles de roue des voitures du roi.

ARQUEBUSERIE.

M. LEPAGE-MOUTIER, ARQUEBUSIER DU
ROI, RUE RICHELIEU, 15.

L'arquebuserie française se recommande, cette année, moins sous le rapport de l'invention que sous celui de l'ornementation. Nous aurons donc à la juger au point de vue artistique plutôt qu'au point de vue industriel, et l'examen de ses produits nous fournira l'occasion de prouver que la beauté de la forme ne nuit en aucune sorte à la valeur intrinsèque d'un objet quelconque.

Un des noms qui se présentent le plus naturellement sous la plume lorsque l'on parle d'arquebuserie, est celui de la maison Lepage. D'où lui vient ce privilège ? De la double autorité de l'ancienneté et du talent. Voilà plus d'un siècle que, de père en fils et d'oncle en neveu, cette maison se maintient dans le même emplacement et sous le même nom, et que ses divers chefs se transmettent successivement, comme par droit de naissance, le même désir d'améliorations et la même intelligence pour les réaliser. Aussi, à chaque exposition, la maison Lepage remporte-t-elle les mêmes succès dans l'arène nationale.

Cette année, nous la trouvons représentée par un artiste habile, qui, loin de la faire déchoir, ne peut que l'élever encore plus haut. M. Lepage-Moutier a exposé des armes à feu et des armes blanches qui satisfont, à juste titre, les plus difficiles connaisseurs. Nous avons remarqué dans la montre de cet arquebusier une paire de pistolets dont les bois sont en ébène, et plusieurs nouveaux modèles de crosses de fusils où il s'est inspiré des formes sveltes et gracieuses de la fin du seizième siècle. Sur toutes ces armes sont distribués, avec une sage profusion, des ornements du meilleur goût, soit en or de relief, soit en platine, soit en or arazé. La damasquine, la ciselure et la gravure n'ont point été oubliées dans cet appel à tous les modes d'ornementation. Signalons, parmi les armes blanches de la maison

Lepage, 1^o un sabre de fantaisie, dit de *Judith*, 2^o une épée de commandement en fer ciselé et incrusté d'or, aux armes et au chiffre de M. le général baron Gourgaud ; 3^o une épée en acier, damasquinée d'or, qui représente la paix couronnant les arts ; 4^o un poignard de sultane, tout incrusté en or, et d'une beauté rare ; 5^o des couteaux de chasse de fantaisie.

Il nous semble difficile de dérober des instruments de mort sous une plus riante enveloppe, et de rendre plus séduisants des objets qui le sont en réalité fort peu. Mais cette richesse d'ornementation nous paraît avoir un autre but, c'est de réveiller le goût des belles armes, et de mettre fin au règne de la pacotille. L'art doit descendre partout, ou plutôt élever tout à son niveau. Pourquoi l'épée, par exemple, cette arme symbolique, ne reprendrait-elle pas à nos yeux l'importance qu'on y attachait jadis, et n'invoquerait-elle pas le secours de l'art pour être digne de figurer dans certaines familles comme un insigne héréditaire ?

CARTON-PIERRE

ET IMITATION D'OBJETS D'ART

M. ROMAGNÉSI AÎNÉ, RUE DU PARADIS-
POISSONNIERE, 24 ; SEUL DÉPÔT, PARIS
BONNE-NOUVELLE.

Il y a près de trente ans, l'industrie du carton-pierre était tellement bornée dans ses applications, que l'on peut dire, en toute sécurité, qu'elle n'existait pas. M. Romagnési aîné est le premier qui l'ait fait servir à la reproduction de la sculpture en ronde bosse, et qui de la sorte l'ait mise à même de répondre à presque toutes les exigences de l'ornementation. Chacun se rappelle la décoration intérieure de l'église des Invalides, lors de la translation des restes de Napoléon, et les ornements du char sur lequel avaient été placés ces glorieuses dépouilles ; eh bien ! cette décoration et ces ornements étaient en carton-pierre et sor-

taient presque entièrement des mains de M. Romagnési aîné. Il en fut de même du char funèbre destiné aux victimes de la révolution de juillet.

M. Romagnési a exposé, cette année :

1^o Un grand fragment de loge d'avant-scène, provenant de l'ancien théâtre de la Renaissance.

2^o Un Christ de grandeur naturelle, imitation de bronze, moulé sur un très-beau modèle en bois sculpté, que nous avons vu dans les magasins de M. Romagnési. L'imitation de bronze est si parfaite, qu'il nous paraît difficile de ne pas prendre le carton pour du métal, même en y regardant de près.

3^o Quatre bas-reliefs appartenant à une collection de *chemins de croix*.

Le premier a été exécuté pour la cathédrale de Beauvais, et doit figurer au pourtour du chœur. Le style de l'encadrement est du quatorzième siècle. Le second est destiné à la cathédrale d'Évreux, et doit être placé contre un des piliers de la nef. Le style de l'encadrement est du quinzième siècle. Les deux autres bas-reliefs ont été exécutés, l'un pour la cathédrale d'Orléans, l'autre pour celle de Chartres. Le style en a été pareillement approprié à celui de ces deux églises. Les bas-reliefs sont entièrement de la composition de M. Romagnési, et prouvent que cet habile statuaire, en entrant dans l'industrie, n'a point laissé à la porte son premier art.

4^o Deux beaux trophées d'armes, propres à la décoration d'un vestibule ou d'une galerie de château.

5^o Une petite Vierge de 1 mètre 15 centimètres, imitation de pierre, style du quatorzième siècle. Toutes les broderies de la robe sont dorées, et nous pouvons en garantir l'exactitude, car elles ont été scrupuleusement calquées sur une statue en marbre qui provient de l'ancienne abbaye de Longchamps, créée par sainte Isabelle, sœur de saint Louis, et qui se trouve maintenant dans une des chapelles de l'abbaye de Saint-Denis.

6^o Un gros chapiteau qui faisait partie de la grande décoration élevée au centre du dôme des Invalides, lors de la translation des cendres de Napoléon.

7^o Enfin divers autres objets, tels que statuettes, coupes, pendules, lustres, etc., etc.

Pour donner d'un seul mot une idée des résultats obtenus par l'industrie du carton-pierre, disons que ces produits réalisent, au bénéfice du consommateur, une économie qui est dans la proportion de 1 à 9. Et la matière qu'elle emploie est arrivée à un tel degré de souplesse,

qu'elle peut reproduire les objets les plus délicats, et imiter, à s'y méprendre, l'aspect du marbre, du bronze, du bois, du fer, de l'or, de l'ivoire, etc., etc.

MARBRES ARTIFICIELS.

M. BERTHOMMÉ SARAZIN, RUE DE VILLIERS, 17, AUX THERMES DE NEUILLY.

L'exploitation des marbres fait chaque jour des conquêtes nouvelles. Encouragée par les grands travaux d'architecture de notre époque, elle a cherché, soit à étendre le cercle de ses applications, soit, ce qui revient presque au même, à diminuer le prix de ses produits. Des découvertes nombreuses de gîtes nouveaux ou abandonnés, des progrès récents dans les procédés mécaniques de mise en œuvre, la diminution des frais de transport, par suite de l'amélioration des voies de communication, d'autres causes encore, semblent s'être réunies pour réaliser une baisse considérable dans la marbrerie et pour la mettre, quant au prix, au niveau des matériaux communs qui en tenaient lieu.

Que penser, dans ces conditions, d'un industriel qui a conçu l'idée de créer du marbre de toutes pièces et de fabriquer, avec une économie notable, une matière déjà si commune, en s'imposant la tâche difficile de reproduire avec la même variété, la même richesse que la nature, ces accidents, ces veines, ces cailloutis qui nuancent la surface des marbres, depuis les espèces les plus rares jusqu'aux plus ordinaires? Ce sont de ces entreprises qu'on est forcé de taxer de folie, au point de vue du simple bon sens, et que l'on se voit ensuite contraint d'admirer, quand une persévérance industrielle a réalisé l'œuvre et triomphé de toutes les difficultés. Ainsi devons-nous faire devant les imitations de marbre de M. Berthommé Sarazin; et nous avons grand soin d'indiquer ces produits comme des imitations, car c'est sans aucune exagération

que nous affirmons y avoir été presque trompés nous-mêmes. Vis-à-vis de sa grande cheminée en imitation de marbre portor, sculptée et refouillée en style Louis XV, nous avons hésité, ne pouvant comprendre ni que cette matière fût autre que ce roi des marbres lui-même, ni qu'il eût été possible de le livrer au prix de 250 francs, auquel est cotée d'une manière courante la valeur de ce beau produit.

A côté de cette cheminée, figure un produit remarquable, quoique moins riche; c'est un chambranle en marbre noir, à consoles, au prix de 125 fr. Et enfin, comme dernier mot, vraiment inouï, du bon marché auquel ce fabricant peut parvenir à l'aide de son marbre artificiel, on voit une cheminée en brèche jaune, d'une imitation accomplie et descendant au prix de 10 francs, c'est-à-dire aussi bas que les chambranles en plâtre ou en bois qui sont destinés aux plus modiques demeures.

Nous sommes sûrs, en signalant ces produits à l'attention de nos lecteurs, de ne faire que prévenir l'approbation compétente et définitive des architectes et des entrepreneurs, qui ne tarderont pas à vulgariser l'ingénieuse et économique fabrication de M. Berthommé Sarazin.

TISSUS.

SERVICE DE TABLE EN SOIE. — M. VICTOR FOURNEL, 8, GRANDE RUE DES PEUIL-LANTS, A LYON.

Les tissus occupent, cette année, à l'exposition de l'industrie, une large place et un rang des plus honorables; la laine, le fil, le coton et la soie, en un mot tout ce qui est susceptible de subir le travail du tissage a été mis en œuvre, et les résultats obtenus dans chacune des principales branches de cette industrie tiennent véritablement du prodige.

Nous prendrons, entre autres, pour exemple le service de table en tissu de soie exposé par M. Fournel, sous le numéro 1.426.

Depuis la reine Anne, qui, s'il faut en croire les chroniqueurs, fit fabriquer des draps de satin pour sa couche royale, aucun exemple de ce luxe inouï ne nous avait été offert. Aujourd'hui, les somptueuses fantaisies de la cour de Louis XIII sont distancées par les merveilles de notre industrie, la grande reine du dix-neuvième siècle.

A une époque où la recherche du luxe et de l'élégance est poussée jusqu'à ses dernières limites, la tentative hardie, originale, mais heureuse pourtant de M. Fournel, doit trouver de nombreux approbateurs. Elle porte, d'ailleurs, en elle-même un cachet de distinction tout particulier.

Remarquable par la richesse des dessins et le fini de l'exécution, le service que nous avons examiné est d'une blancheur irréprochable, d'une contexture solide et d'une grande souplesse. Il joint à toutes les qualités des toiles de Saxe les mérites qui caractérisent les étoffes de soie. L'extrême ténuité du fil donne au tissu ce moelleux qui caresse le toucher, en même temps que les dessins et les fleurs atteignent une perfection et un éclat auxquels le damassé ne saurait parvenir.

Toutefois il semble, au premier abord, que s'il est un usage auquel la soie doive rester étrangère, c'est celui auquel M. Fournel vient de l'appliquer. La condition première du linge de table, ce luxe de propreté qu'on recherche avant tout, semblait difficilement compatible avec la nature d'un tissu difficile à purifier d'une manière complète et fréquente. Cette nécessité ne pouvait échapper à M. Fournel, et il l'a résolue d'une manière tout à fait satisfaisante. Son linge de table, en soie sans apprêt, ne craint aucune altération des lavages auxquels on le soumet. Ces lavages se font avec la plus grande facilité au savon bouillant; seulement il est bon d'y ajouter un peu de soufre, pour rendre à la soie une parfaite blancheur.

Quant au repassage, il importe de l'opérer sur le linge très-humide, comme du linge ordinaire, à moins que l'on ne préfère le tendre au cadre ou à la rame, ce qui convient mieux pour lui conserver sa force et sa qualité.

Nous faisons des vœux pour que l'ingénieuse idée de M. Fournel soit mise sous le patronage du luxe parisien, tant à cause de l'attention qu'elle mérite par elle-même, qu'en raison du développement que ce débouché nouveau procurerait à la fabrique lyonnaise, à laquelle cet industriel appartient.

REVUE DE L'EXPOSITION.

INDUSTRIE MINÉRALE. — COMBUSTIBLES ET FERS.



OUT ce que Paris renferme de curieux a déjà trop de fois visité l'exposition pour qu'il y ait intérêt à en présenter ici un aperçu sommaire. Au milieu de ce vaste encombrement de toutes les productions de notre industrie, le public a saisi maintenant le fil conducteur : il sait déjà de quel côté porter ses pas et ses éloges : il a pris ses allures, et nous ne saurions plus prétendre à le guider. Notre tâche sera plutôt d'enregistrer ses jugements, lorsqu'ils nous sembleront équitables, ou d'en appeler au tribunal de la science et de la raison, s'ils nous paraissent entachés d'insuffisance ou de partialité. Quant à ceux qui ne peuvent prendre part que de loin à cette fête industrielle et qui, à défaut du spectacle lui-même, en recherchent avidement l'effet général et les descriptions, la presse leur en a déjà retracé la richesse et la variété. Elle leur a signalé, dans l'admiration de son premier coup d'œil, l'aspect grandiose de cette immense salle, pleine de machines et d'appareils de tout genre, le luxe des tissus, les merveilles de l'orfèvrerie, les tapis magnifiques, les bronzes et les cristaux, et toutes ces splendeurs de l'industrie qui attirent tout d'abord les regards. Elle a fait passer devant eux, à l'aide des facettes magiques de son style, tous les contrastes qui ressortent du rapprochement de tant d'objets divers, tous les côtés pittoresques de cet ensemble de produits disparates. En entreprenant à notre tour une

semblable revue prospective, nous n'aurions plus ni le mérite de l'à-propos, ni celui de la fraîcheur des aperçus.

L'exposition de 1844 n'est pas, d'ailleurs, une de celles où l'on ait besoin d'une sorte d'initiation préparatoire pour en apprécier l'importance. Si remarquable qu'elle soit par ses perfectionnements dans toutes les parties de l'industrie, elle offre peu de ces grands progrès, de ces découvertes savantes que le public ne peut saisir et apprécier tout d'abord. La part du véritable génie d'invention ne consiste guère, à cette exposition, qu'en cinq idées hors ligne :

L'application de l'électricité, non-seulement à la dorure et à l'argenture, mais à la couverte d'un métal quelconque à l'aide d'un autre métal ;

L'emploi de ce même agent électrique pour le moulage exact des objets naturels ou électrotypie ;

La transformation imminente, sinon accomplie, de la composition typographique, à l'aide du clavier compositeur ;

L'introduction directe de la vapeur dans la manœuvre des gros outils, à l'exclusion des communications intermédiaires ;

Enfin, la fabrication du fer au moyen des gaz sortant du haut fourneau.

En dehors de ces idées nouvelles et fécondes, nous pensons que le véritable caractère de la période industrielle qui vient de s'écouler est un progrès rapide et intelligent dans la voie des améliorations, dans l'étude des forces motrices ou des combinaisons mécaniques, dans le sentiment de l'art et de la forme, et surtout dans la

fusion et dans l'appui réciproque des diverses branches d'industrie entre elles. Mais il résulte de ce caractère même que ce n'est qu'après l'étude de chaque spécialité qu'on peut tirer des conclusions générales, et nous croyons utile, en conséquence, de réserver nos vues d'ensemble pour le coup d'œil rétrospectif que nous jetterons sur l'exposition, à la suite de ces articles.

Nous commencerons donc immédiatement l'examen des grandes catégories industrielles ; mais, tout en suivant dans cet examen le classement adopté par le jury central, nous ne craignons pas d'intervertir l'ordre de ces catégories entre elles. Ainsi, à part son rôle dans notre importance manufacturière et commerciale, la grande famille des tissus nous semble perdue en tête de cette énumération de la production française. Au point de vue de l'ordre et du groupement, nous croyons devoir la placer après les industries primitives, telles que la fabrication des métaux, des machines et celles plus complexes qui relèvent immédiatement des précédentes.

Les deux seules origines des matières que l'homme élabore pour ses innombrables besoins sont le sein de la terre et sa surface. Industrie minérale, industrie agricole, voilà les deux sources où il puise les matériaux bruts qu'il transforme ensuite en une variété infinie de produits. C'est de la première de ces sources, de l'industrie minérale, que nous nous occuperons d'abord.

DES MÉTAUX ET AUTRES SUBSTANCES MINÉRALES.

L'industrie minérale est dignement représentée à l'exposition de 1844 ; c'est même l'une de ses branches les plus directes et les plus importantes, la métallurgie qui, à notre avis, y occupe la place d'honneur ; la mécanique, cet autre rejeton de l'industrie minérale et dont on est plus généralement porté à vanter les progrès, ne nous semble marcher qu'à la suite de la métallurgie. Nous espérons qu'on partagera cette opinion après les détails que nous allons donner sur cette industrie, et dont l'intérêt motivera le développement.

Un fait préliminaire nous semble dès le début nécessaire à signaler, bien qu'il ne paraisse pas au premier abord rentrer dans le cadre de l'exposition. Néanmoins ce fait la domine dans toutes ses parties et possède sur elle une influence si incontestable, que nous croirions manquer à notre

tâche en le passant sous silence. Nous voulons parler de l'accroissement énorme qui a lieu chaque année dans la consommation du combustible minéral en France, et qui provient plus encore du développement de notre exploitation indigène que de l'importation étrangère. Quand on résume les innombrables usages auxquels on applique actuellement la houille, et que l'on songe en outre à la tendance qui vise à remplacer, dans tous les cas possibles, le combustible végétal par le combustible minéral, on comprend que l'on ne peut avoir une idée nette et précise de notre puissance productrice qu'autant qu'on se rend un compte exact de notre puissance carbonifère, cette inépuisable source de force et de chaleur. La consommation houillère d'un pays ne peut-elle pas être considérée à coup sûr comme le thermomètre de son activité industrielle ?

Ainsi, quoique l'industrie houillère ne soit représentée dans les galeries nationales par aucun modèle de mécanisme, par aucun échantillon de produits, nous la sentons en quelque sorte s'accuser et palpiter dans ces créations innombrables qu'elle a animées de son souffle, de même que le sang dans le corps qu'il parcourt n'atteste sa présence que par le mouvement et la vie. N'est-ce donc pas d'ailleurs un devoir de faire pénétrer quelque jour dans l'obscurité où s'écoulent tant d'existences laborieuses ; et puisque, par une inexplicable fatalité, les mineurs, auxquels l'intelligence et le courage sont si nécessaires, se trouvent exclus du concours à la reconnaissance du pays, n'y a-t-il pas justice à s'acquitter du moins envers eux par l'appréciation exacte de leurs services et de leur utilité ?

Vingt-neuf mille ouvriers étaient employés dans nos exploitations houillères en 1841, dernière année sur laquelle l'administration des mines ait livré ses renseignements, et, à l'aide d'une force mécanique d'environ dix mille chevaux, fournie par 569 machines à vapeur, ils ont livré à la consommation un poids de 54,102,000 quintaux métriques de combustibles, valant moyennement, au pied de la mine, 0 fr. 97 cent. Sur ce chiffre de production totale, cinq bassins ont seuls fourni près de 27 millions de quintaux. Ce sont les bassins de la Loire, de Valenciennes, d'Alais, du Creuzot et d'Aubin.

L'importance respective de ces bassins, soit d'après le nombre de leurs concessions, soit d'après le poids et la valeur moyenne de leurs produits sur place, est indiquée par les chiffres suivants pour cette même année 1841 :

St-Etienne et Rive-de-Gier.	62 c.	11,944,000 q. m.,	à 0 f. 72 c.
Valenciennes	19	8,955,000	1 22
Alais.....	22	2,658,000	0 75
Creuzot.....	16	2,572,000	0 92
Aubin.....	11	1,048,000	0 52
Tous les autres bassins			
au nombre de 66.....	258	7,157,000	1 25

A cette production des bassins français venait se joindre une importation répartie de la sorte entre les pays étrangers qui y concouraient :

Belgique.....	9,922,000	16,191,000 q. m.
Grande-Bretagne.	4,299,000	
Prusse et Bavière.	1,965,000	
Autres pays.....	5,000	

L'exportation ne s'élevant pas au delà de 495,000 quintaux métriques, la quantité qui restait définitivement acquise à la consommation française était de 49,799,000 quintaux métriques.

Il est du plus haut intérêt de rapprocher ce chiffre de cette même consommation, à l'époque des trois expositions nationales antérieures, 1819, 1854 et 1859. Le tableau suivant résume cette comparaison.

Consommation	1819.....	11,758,000
de combus-	1854.....	52,144,000
tible miné-	1859.....	41,808,000
ral en.....	1841.....	49,798,000

Que l'on calcule, d'après la progression qu'indiquent ces chiffres, ce que doit être cette consommation en 1844, et l'on arrivera à un total presque quintuple de 1819 et bientôt double de celui de 1854.

Nous ne pouvions entrer par une plus large voie au cœur de toutes ces industries qui viennent prendre leur part à cet énorme réservoir calorifique et dynamique, et c'était surtout l'introduction la plus naturelle à l'étude de l'industrie métallurgique qui, sur la consommation du pays, prélève à elle seule plus de 9 millions de quintaux métriques, soit près d'un cinquième de la totalité.

L'industrie métallurgique se borne presque, en France, à la fabrication et aux élaborations du fer. Les autres métaux ne sont pas exploités chez

nous sur une large échelle; sous ce rapport, l'importation est à peu près exclusivement chargée de fournir à nos nécessités.

L'industrie du fer a au contraire une importance colossale. Elle est représentée dans soixante-neuf départements par plus de seize cents usines employant d'une manière directe et continue près de quarante-huit mille ouvriers; elle a créé, en 1841, une valeur totale de 142 millions de francs. C'est donc l'une des branches capitales de la production française; mais ce qui lui constitue un rôle à part, c'est son influence immédiate sur toutes les autres industries auxquelles elle fournit l'outillage, à l'aide de la fonte, du fer, de l'acier; c'est la nécessité constante qui pèse sur elle de diminuer ses prix, dont la valeur est un important élément du prix de revient de tous les autres produits, tout en augmentant sa fabrication pour faire face à des besoins croissants. Ainsi, l'industrie sidérurgique existe depuis quinze ans sous le coup de cette double et inquiétante question :

La France produit-elle tout le fer qui lui est nécessaire ?

La France ne pourrait-elle pas payer le fer à des prix moins élevés ?

Lorsque la réaction en faveur de la liberté commerciale commença de se manifester, ces questions ne pouvaient être résolues en faveur de la métallurgie française. La production n'était guère que d'un million et demi de quintaux métriques de fer forgé; quant aux prix de ces fers, ils se maintenaient entre 55 fr. le quintal métrique, pour les qualités médiocres, et 75 fr. pour les qualités supérieures. La fabrication se faisait, pour les deux tiers, au charbon de bois; un tiers seulement employait de la houille. Le charbon de bois coûtait alors environ la moitié de ce qu'il coûte aujourd'hui. Les bénéfices que les maîtres de forges réalisaient étaient donc énormes, et les attaques contre ce monopole véritable furent, sinon exemptes de violences, du moins fondées en raison. Elles eurent, du reste, un résultat plus favorable que celui qu'elles poursuivaient. Car, si elles ne réussirent pas à abattre subitement la barrière du droit protecteur, ce qui eût été un vrai désastre, elles inspirèrent à la forgerie française une terreur qui la fit sortir de son engourdissement.

Depuis lors, ses progrès furent continuels et immenses. Un renouvellement presque complet eut lieu dans les procédés, dans les appareils; d'énormes capitaux s'engloutirent en essais; les conditions de position changèrent même pour un

grand nombre d'établissements qui durent se déplacer ou s'anéantir. La production, en augmentant, amena une rivalité favorable aux intérêts du consommateur, mais funeste pour les maîtres de forges ; elle exhaussa le prix des matières premières et surtout des combustibles. Elle abaissa en même temps le prix des produits sur les marchés.

Cet ensemble de circonstances qui continuent d'exercer leur influence a changé complètement la réponse qu'il conviendrait de faire aujourd'hui aux deux questions posées plus haut.

D'une part, on peut affirmer que la France est en mesure dès maintenant, ou peut s'en faut, de fournir tout le fer nécessaire à sa consommation, en y comprenant même les besoins extraordinaires qu'engendre le nouveau système de viabilité, et en calculant sur une exécution annuelle de deux cents lieues de chemins de fer, ce qui correspond à un million de quintaux métriques de rails.

D'autre part, s'il est vrai que le prix des fers en France soit encore supérieur à celui des fers belges et anglais, il faut, même pour nos qualités médiocres, reconnaître leur incontestable supériorité sur les produits étrangers, et, quant aux qualités inférieures, tenir compte des efforts vraiment prodigieux qui se font pour en améliorer la nature, tout en maintenant le bon marché. C'est précisément dans ce dernier sens qu'a eu lieu le remarquable progrès dont nous allons bientôt parler, et qui nous semble le fait capital de l'exposition.

Quelques mots ne seront pas déplacés sur la série de perfectionnements qui ont amené notre forgerie au point de développement, sinon de prospérité, où elle est parvenue. Le point le plus saillant est l'introduction du combustible minéral, soit dans la fabrication de la fonte, soit dans celle du fer. C'est à dater de 1828 que la fabrication de la fonte au coke acquiert une véritable importance. Les chiffres suivants indiquent le nombre des hauts fourneaux au coke en activité à diverses époques, ainsi que leur production en fonte brute :

1828.	»	hauts	215,700	q. m.
1854.	50	fourn. au	471,600	
1859.	55	coke ayant	664,500	de
1841.	44	produit :	852,500	fonte.

Cette production est présumée monter à plus de un million pour 1842, avec un accroissement d'au moins six hauts fourneaux en une année.

A ces mêmes époques, la production de la fonte au charbon de bois, et le nombre des hauts fourneaux correspondants, sont indiqués ci-dessous.

1828.	»	hauts fourn.	1,995,500	q. m.
1854.	579	au charbon	2,219,000	
1859.	445	de bois ayant	2,857,000	de
1841.	426	produit :	2,919,000	fonte.

On voit qu'il y a un accroissement beaucoup plus rapide dans la production au coke que dans la production au charbon de bois. Mais celle-ci n'en a pas moins suivi une progression croissante. Bien que le combustible végétal soit devenu plus rare et plus cher d'année en année, la fabrication s'est continuellement accrue, ce qui s'explique par les économies que des procédés plus parfaits ont permis de réaliser dans la fusion du minerai.

Les hauts fourneaux au charbon de bois se sont exhaussés, et leur capacité s'est notablement augmentée : par suite, leur production s'est élevée de 5,000 à plus de 8,000 quintaux métriques de fonte par an ; aux roues hydrauliques imparfaites, on a substitué de nouvelles roues mieux construites ou des machines à vapeur, ce qui supprime les chances de chômage et affranchit les usines de l'irrégularité des cours d'eau moteurs. Souvent ces machines sont alimentées par la flamme perdue sortant de la cheminée du haut fourneau. Les souffleries se sont perfectionnées : quelques-unes tirent parti de cette même flamme perdue pour échauffer l'air qu'elles lancent dans les tuyères. Quant à l'emploi du bois, soit desséché, soit partiellement carbonisé, sous le nom de charbon roux, ce procédé qui donnait tant d'espoir a déchu depuis 1859, à cause des difficultés d'application qu'il présente et malgré l'économie réelle qu'il offrirait, surtout si la dessiccation pouvait s'opérer en forêt.

Ces progrès dans la fabrication de la fonte ne pouvaient manquer d'exercer une réaction favorable sur la fabrication du fer. Celle-ci, d'ailleurs, se régénérât de son côté et subissait une transformation presque complète.

Le caractère de cette révolution était, comme pour la fonte, l'emploi du combustible minéral et l'adoption des procédés anglais. A l'aide du puddlage et du laminage, on peut fabriquer des quantités considérables de produits avec un immense outillage, et, par conséquent, à très-bas prix. C'est ce qui arriva ; les grands établissements de la Loire, de l'Isère, de l'Aveyron et du Gard se

formèrent et lancèrent dans le pays une espèce de fer que le commerce n'y trouvait pas, à savoir des qualités inférieures, mais à bas prix. La Champagne, ce centre principal de la forgerie française, fut la première à entrer dans cette voie et à entreprendre à la houille l'affinage de ses fontes fabriquées au bois; mais en adoptant la méthode champenoise, les usines anciennes ne changeaient pas leur outillage et gardaient par économie le marteau, au lieu d'adopter le laminoir; elles perdaient ainsi le plus grand avantage de la méthode anglaise, celui d'une fabrication en grand, tout en ayant l'inconvénient de produire une qualité de fer fort médiocre.

Ce procédé commença, vers 1857, à faire place à un procédé plus rationnel, ayant pour objet de conserver aux fers français ce qui les distingue des fers étrangers, c'est-à-dire leur qualité supérieure, tout en opérant une grande réduction sur le combustible végétal et en leur appliquant la méthode économique du laminage. Ce procédé consiste à réserver le charbon de bois, comme dans la méthode comtoise, à l'affinage proprement dit, c'est-à-dire à l'opération métallurgique qui transforme la fonte en fer et à n'employer au contraire que la houille pour réchauffer le fer et le soumettre à l'étirage. Grâce à cette division du travail, on pouvait soumettre au laminoir des fers obtenus au bois, ou, en d'autres termes, réaliser une grande économie sans altérer la bonne qualité des produits. Cette méthode, essentiellement française, a pris, depuis 1859, un grand développement. Il s'est créé des usines spécialement montées pour le laminage en grand et recevant de plusieurs forges avoisinantes les *massiaux* ou fer affiné auxquels il reste à donner la forme réclamée par le commerce.

Ainsi, trois grandes méthodes se partagent aujourd'hui notre fabrication: la méthode comtoise avec ses annexes (a), ou emploi exclusif du charbon de bois; la méthode anglaise et champenoise (b), ou emploi exclusif de la houille; la méthode comtoise modifiée, ou méthode mixte (c) avec emploi simultané des deux combustibles. Le tableau ci-dessous permettra de comparer l'importance de ces trois méthodes à différentes époques, en même temps qu'il présentera pour ces mêmes époques l'ensemble de la production du fer forgé en France:

	(a)	(b)	(c)	Total.
1854.	1,020,900	750,800	»	1,771,600
1859.	1,017,600	1,259,700	60,500	2,317,600
1841.	1,105,900	1,459,700	94,900	2,657,500

Trois faits saillants ressortent de l'examen de ce tableau: c'est d'abord l'accroissement continu de notre production totale; ensuite l'énorme part que la méthode anglaise prend à cet accroissement, puisque l'importance de ce procédé a doublé de 1854 à 1841; enfin la tendance ascendante et le rôle déjà appréciable de la méthode mixte.

L'ensemble des faits que nous venons d'analyser était nécessaire pour comprendre la voie où marchait la métallurgie et le pas immense qu'elle vient de franchir depuis 1859. Les fers à la houille, fort économiques et suffisant à la plupart des usages, sont néanmoins, en raison de leur mauvaise qualité, d'un fâcheux emploi dans beaucoup de circonstances. Plus difficile que le consommateur anglais, l'ouvrier français, qui naguère ne maniait que des produits supérieurs, sent la différence et s'en plaint. Là, comme ailleurs, le bon marché est souvent un défaut. D'un autre côté, la méthode mixte consomme encore pour l'affinage beaucoup de charbon qu'il serait précieux de réserver exclusivement à la fabrication de la fonte, et le prix de ses fers se ressent de cette dépense. C'est dans ces données que vient d'apparaître, il y a environ trois ans, dans le commerce une variété de fers dont la qualité est à peu près égale à celle des fers fabriqués au charbon de bois, et qu'il est possible de livrer au même prix que les fers à la houille. Pour qui aura saisi l'état de la question, c'est dire tout simplement que le problème est résolu; le bas prix et la bonne qualité se trouvent réunis.

Ces fers sont connus sous le nom de *fers au gaz*. Ils sortent de l'usine de Tréveray (Meuse). C'est cette usine qui aura eu l'honneur de donner naissance à un procédé destiné à révolutionner la métallurgie.

Ce procédé consiste à utiliser, pour l'affinage de la fonte et pour le réchauffage des *massiaux*, les gaz provenant du haut fourneau et connus sous le nom de *flammes perdues*. L'idée d'employer les flammes du gueulard est loin d'être neuve, et elle a reçu déjà de nombreuses applications; mais c'était seulement la chaleur emportée par ces gaz qu'on avait employée, soit à la production de la vapeur, soit au chauffage de l'air lancé par la soufflerie. Jamais on n'avait tenté de tirer parti de la composition chimique de ces gaz, dans le double but d'exercer une action métallurgique et d'obtenir, par leur complète combustion, tout le calorique qu'ils peuvent fournir.

MM. Laurens et Thomas, ingénieurs civils, pensèrent les premiers à produire et à utiliser cette chaleur supplémentaire, en brûlant ces gaz au moyen d'air neuf amené sous la grille des chaudières à vapeur. Le jury de l'exposition de 1859 leur décerna une médaille d'argent, pour avoir installé ce procédé sur vingt-sept hauts fourneaux et créé dans dix-sept usines la force motrice nécessaire aux souffleries et aux appareils d'étirage.

C'est en 1841 qu'ils prirent un brevet pour l'application métallurgique des gaz au puddlage du fer, et, dans la même année, après de longs essais en collaboration avec MM. d'Andelarre et de Lisa, maîtres de forge à Tréveray, ils parvinrent à mettre leurs procédés en roulement.

On s'explique, d'après ce peu de mots, la bonne qualité de ces fers ; les gaz qui sortent du haut fourneau, soit au bois, soit au coke, sont épurés avant leur arrivée dans le four de puddlage ; la fonte ne se trouve donc en contact avec aucune des matières qui peuvent en altérer la qualité ou lui communiquer des propriétés nuisibles. En outre, le mélange d'air qui est destiné à brûler ces gaz permet de leur donner à volonté une allure oxydante ou désoxydante, suivant la proportion d'air introduite. Enfin, grâce aux combinaisons de détails, du reste fort simples, qui ont pour but d'employer toute la chaleur possible, la température du mélange gazeux est parfaitement suffisante pour l'affinage complet de la fonte et pour la naissance du fer.

Quant aux résultats économiques, il est encore plus aisé de s'en rendre compte. Dans les usines où la fabrication de la fonte est assez importante pour que les gaz des hauts fourneaux suffisent à affiner et à réchauffer tout le fer que l'on veut obtenir, l'économie est celle de tout le combustible qu'aurait exigé cette double opération. Là où la fabrication de la fonte est insuffisante ou nulle, une sorte d'appareil à cuve, nommé *gazogène* par les inventeurs, et assez semblable à un petit haut fourneau, est construit dans le but d'obtenir les gaz nécessaires en brûlant toute espèce de combustibles, débris de houille, tourbe, fraïsil, anthracite, toutes matières enfin presque sans usage et sans valeur.

C'est par ce double mérite de qualité et d'économie que les fers au gaz sont appelés à changer la face de la sidérurgie française aussi profondément que l'a fait l'introduction de la houille et du coke dans l'ancienne fabrication au bois.

Déjà les petits consommateurs de la Meuse demandent avec empressement des produits qu'ils ne

distinguent des fers au bois que par leur bas prix ;

On les vend en effet 52 francs le quintal, et ils pourraient être donnés à un prix inférieur. Il est certain que lorsque cette méthode se sera propagée et qu'elle aura été adoptée par nos grands centres de fabrication anglaise, si peu que coûte la houille dans ces établissements placés sur les bassins carbonifères, il y aura une réduction immédiate de cette dépense, en même temps qu'une amélioration énorme dans la qualité des fers.

Ainsi la forgerie française recouvrera son caractère spécial, la bonne qualité des produits, qu'elle doit à la supériorité de ses minerais ; et cependant elle aura réalisé le problème qu'elle poursuit depuis quinze ans, un prix de revient qui lui permette la concurrence avec les fers étrangers.

L'importance d'un pareil résultat pour l'industrie tout entière, non moins que l'immense portée de ces idées théoriques et le mérite des procédés d'application, nous ont semblé motiver d'aussi longs développements. Il ne nous sera pas donné de rencontrer dans toute l'exposition un fait qui intéresse aussi profondément la production nationale ; et d'un autre côté, la nature toute spéciale et peu saillante de ce genre de progrès nous faisait un devoir de le mettre en relief.

Nous n'avons pour les autres faits qui concernent l'industrie minérale proprement dite, qu'une courte appréciation à présenter : les grandes usines anciennes sont restées dignes de leur réputation ; quelques nouvelles ont paru dans la lice. De part et d'autre, le travail des métaux a fait des progrès sensibles, mais sur lesquels nous aurons peu à nous arrêter. C'est par cette courte revue que nous commencerons notre prochain article.

E. LAMULONIERE.



L'EXPOSITION INDUSTRIELLE

DANS SES RAPPORTS AVEC L'AGRICULTURE

ET LES ARTS QUI S'Y RATTACHENT.

I.



Le vif intérêt qu'excite la belle fête industrielle des Champs-Élysées, l'agitation qu'elle occasionne en France, nos routes chargées de voyageurs, l'immense concours d'hôtes intelligents qui, de toutes les contrées de l'Europe, viennent rendre hommage aux progrès d'une nation aimée parce qu'on sait bien qu'elle est sympathique à tout ce qui est beau, généreux et grand; ce résumé splendide de toute la production matérielle d'un noble peuple, enfin, ne composent pas seulement un spectacle rempli d'attraits, il renferme d'utiles leçons. S'il ne s'agissait que de satisfaire une vaine curiosité, de flatter l'orgueil des uns et d'assouvir la cupidité des autres, que serait au fond notre exposition industrielle? Une parade dorée, une farce bruyante, un habile et vaste prospectus, une excellente aubaine pour les chambres garnies, les cabriolets de place et la halle au poisson; mais le fait en lui-même est d'une portée plus haute, et ses résultats vaudront ce qu'il coûte si nous savons y trouver un point d'appui pour atteindre à des destinées industrielles meilleures.

Telle est, pour nous, la signification réelle et sérieuse d'une exposition industrielle.

La création des produits destinés à satisfaire les besoins les plus rigoureux de notre nature, et les besoins qu'enfante sans cesse une civilisation

raffinée, se divise théoriquement en trois branches, afin de faciliter l'étude des importants phénomènes qu'elle offre aux méditations de l'économiste. Ces produits, obtenus directement par la puissance des agents naturels que sollicitent avec ardeur les forces physiques et intellectuelles de l'homme, sont dus avant tout à l'*agriculture*. La *manufacture* les modifie, les transforme, les embellit et achève leur complète appropriation; puis le *commerce* les distribue et les apporte aux pieds du consommateur, but final et centre nécessaire vers lequel convergent tant d'efforts. Chose étrange! le consommateur, être prépondérant, en faveur de qui toute législation économique devrait être invariablement fondée, est si fort oublié par nos lois économiques, qu'on a vu des penseurs révoquer en doute, dans leurs livres, jusqu'à son existence. De là naissent mille désordres dans les trois genres de production; de là les tiraillements et les crises, les misères affreuses que l'ignorance et l'immoralité n'enfantent pas seules, mais que l'on peut voir aisément à travers les murailles en bois d'un palais de l'industrie, sous les riches étoffes, derrière les innombrables et somptueuses bagatelles qui s'y trouvent entassées. Au-dessus des lois passagères qui se font à la hâte, qui vont au plus pressé et s'accordent au plus exigeant, il y a la loi suprême de la nature des choses, qu'on ne foule pas impunément aux pieds: l'histoire de l'industrie, douloureux et long récit de souffrances permanentes, entremêlé parfois d'éclats passagers et de prospérités partielles dépourvues de stabilité, est là

pour le dire, l'Angleterre est là pour le prouver !

L'homme sans doute ne vit pas de pain uniquement, mais le pain est son premier besoin. Dès lors il semble superflu de rechercher laquelle des trois branches de l'industrie constitue le plus grand intérêt social. L'agriculture étant donc, en France surtout, la plus importante des industries, l'industrie prépondérante, puisqu'elle occupe vingt-cinq millions de Français sur trente-quatre ; notre pays étant donc par ce seul fait très-essentiellement agricole, comment se fait-il que depuis trois siècles nous ne comptions plus un seul homme d'État qui ait aimé, compris, administré l'agriculture, en homme d'État ?

On a dépensé des sommes énormes d'argent et de génie pour *forcer* la manufacture et le commerce français, au lieu de les laisser prendre un développement naturel et conforme aux aptitudes nationales.

Aucune de nos institutions de crédit n'a pensé à l'agriculture. C'est un problème trop difficile à résoudre, dit-on, que le crédit rural, aussi le met-on de côté.

Pour code rural, l'agriculture jouit du régime hypothécaire. Ses gardes champêtres ne sont pas même organisés. Elle n'a pas le droit d'utiliser l'eau, ce plus puissant des engrais, que Dieu donne si abondante, et qui coule inutile jusqu'à la mer. Il est vrai que depuis un mois le farouche braconnier ne peut plus troubler impunément les amours innocentes des perdrix et des lapins !

Où l'agriculture est-elle enseignée ? Au Conservatoire de Paris, à Rouen, à Bordeaux. Deux hommes d'un très-grand talent professent l'art d'élever le bétail et de gouverner une ferme, aux ouvriers bijoutiers en faux des rues Saint-Martin et Grenétat.

Le commerce et les manufactures ont leurs chambres consultatives, l'agriculture n'a rien du tout.

Le budget fourmille d'allocations généreuses pour encourager tous les genres d'activité intellectuelle. C'est très-bien, c'est d'une bonne politique. L'agriculture a reçu longtemps une sorte d'aumône montant à 400,000 fr. ; mais grâce à l'intervention d'un général d'armée, on a doublé la somme, et nous voici enfin, sous ce rapport, à la hauteur du royaume de Wurtemberg.

Tout ce que l'intelligence a de plus ferme et de plus viril en France cherche curieusement et découvre mille procédés chimiques, mille engins nouveaux pour faciliter l'acte commercial ou manufacturier. Pas un chimiste, pas un ingénieur, pas

un mécanicien de talent ne travaille pour l'agriculture, qui va comme elle peut. On a pu promettre un million à celui qui trouverait une couleur bleue remplaçant l'indigo ; on a offert un million encore à celui qui ferait une machine pour filer le lin ; mais les grands problèmes dont la solution intéresse l'agriculture au plus haut degré ne se posent même pas. Les engrais, par exemple, base du travail agricole, se traitent, s'emploient partout avec une incroyable barbarie, souvent au rebours de leur propriété fécondante. Quelle autorité publique s'inquiète de cela ? Et pourtant, c'est la vraie richesse ! L'engrais, du jour de sa création au jour de son emploi, va perdant de sa puissance fertilisante ; le principe qui la recèle, et dont l'agriculture ne sait pas même le nom, se volatilise sans retour ; il faudrait découvrir les moyens pratiques de le fixer, aucun intérêt industriel n'est peut-être plus important que celui-là dans le monde. Autre point : il faudrait évaluer facilement, pratiquement la richesse d'un engrais donné dans l'état où on l'emploie, pour connaître avec quelque apparence de certitude l'effet qu'il va produire dans le sol. Nul n'y songe. Quelques chimistes, deux tout au plus, s'en sont occupés cependant au fond de leur laboratoire, et à l'aide de manipulations très-savantes, très-difficiles, qu'un chimiste de loisir sait pratiquer, ils ont calculé des millièmes. On ne sait pas encore ce que c'est que du vin, la plus française de toutes les productions de la France. Aussi, chaque année, de véritables maladies dont personne ne s'occupe, font perdre des millions à l'industrie œnologique. Le curieux est que ces altérations morbides sont prises quelquefois pour des falsifications par des experts ignorants, et deviennent ainsi l'objet des rigueurs de la police correctionnelle.

Et aujourd'hui, dans cette solennité de l'exposition industrielle, voyez donc comme l'agriculture est traitée. Les machines qu'on bâtit pour elle, mal construites en général, faites à coups de serpe, dirait-on, où sont-elles ? Cherchez ; peut-être en trouverez-vous quelque-une derrière les outils luisants et perlés des manufactures, lesquelles remporteront certainement toutes les médailles d'or et les croix d'honneur. Nos machines rurales sont enchevêtrées dans mille autres dont la bizarrerie le dispute souvent à l'inutilité ; elles sont inabordables, tant les appareils inodores les entourent et les cachent. Quant aux charrues, elles avaient tout d'abord été jetées à la porte ; mais sur d'énergiques réclamations, après que la

poussière eut souillé ces modèles fraîchement peints, on a fait construire tout exprès pour eux, quoi ? une manière de hangar en toile goudronnée. A l'exposition de 1859, les jolis tissus de Mulhouse n'étant point satisfaits du trop petit espace qu'on leur accordait, menacèrent fièrement de se retirer : sur-le-champ on éleva pour eux un bel et vaste pavillon.

Cet oubli, ces dédains dont tous, agriculteurs, industriels, lettrés, savants, artistes, législateurs, ministres, princes et même souverain, nous sommes coupables, et dont nous souffrons tous, en définitive, il faut en sortir. Il faut tourner un regard bienveillant vers cette vénérable mère, cette Isis adorée des anciens, cette grande déesse aux mamelles multipliées et fécondes. Le point capital, aujourd'hui, la véritable politique industrielle, en France, ne consiste plus dans les traités de commerce qui, l'histoire nous l'enseigne aussi, sont une gêne, un embarras dès le lendemain de la signature ; ce ne sont pas des augmentations, des abaissements misérables de tarifs protecteurs ou soi-disant tels ; la grande question, c'est la question agricole, le vrai système français. Toutes les puissances combinées de la loi, de l'administration, du travail, des capitaux et du génie ne sont pas de trop pour le restaurer. Retournons à Sully, Colbert a fait son temps.

Au reste, la présence même de ces humbles études d'économie rurale, dans un recueil consacré aux beaux-arts, recueil dont la publicité ne sera certainement invoquée pendant la durée de l'exposition que par l'industrie manufacturière, est la preuve, si petite qu'on la juge, d'une bienveillance qui tend à renaître dans la société française en faveur de l'agriculture. Ce bon vouloir prend sa source dans une pensée vague encore, et trop confuse, dans une aspiration en quelque sorte instinctive vers des prospérités lointaines qu'il faut se hâter de faire éclore. Un événement considérable, et qu'on n'aurait pas cru de nature à porter l'attention publique vers les choses rurales, la révolution de juillet a beaucoup contribué cependant à faire naître quelque intérêt en leur faveur. On sait que ce qui s'appelait alors la société d'élite, le grand monde, quitta la capitale, se retira dans ses châteaux, et traîna d'abord quelque ennui à sa suite. Beaucoup d'intelligence et de grands revenus, difficiles à dépenser dans la retraite, ne tardèrent pas à tourner au profit de l'agriculture. Bien des murs de clôture et des corps de ferme furent réparés, des fossés se creusèrent ; on acheta de beaux bestiaux, on

étudia quelque peu, on discuta beaucoup, et il se trouve aujourd'hui qu'une foule de jeunes gens élégants et riches figurent dans les sociétés agronomiques, prennent part aux comices agricoles où ils concourent volontiers pour les produits de leurs terres. Ils parlent avec chaleur dans un congrès agricole central, plaident éloquemment pour l'agriculture, et lui impriment, à leur insu, un mouvement ascensionnel qui ne s'arrêtera plus désormais. La presse, bien que timidement encore, paraît vouloir le seconder. Elle commence à s'occuper de l'agriculture aujourd'hui ; cela n'est-il pas un heureux symptôme, si réellement la presse exprime la pensée publique ? Quant à l'exposition industrielle, qui est apparemment aussi l'expression de quelque chose, si elle n'a pas su être décente avec l'agriculture, elle renferme au moins des preuves manifestes et multipliées d'un progrès décidé. Elle a quatre fois plus d'instruments ruraux, d'outils et de machines en rapport avec l'industrie des campagnes qu'il n'y en avait en 1859, et l'on sait qu'en 1854 ces produits-là ne figuraient qu'imperceptiblement dans les quatre pavillons de la place de la Concorde. La meunerie, les soies grêges, la filature des cocons, les appareils ingénieux introduits dans la magnanerie, les laines et leurs nouveaux modes de lavage si importants, beaucoup de choses qui, pour n'être pas brillantes, n'en sont pas moins utiles, prouvent que nous sommes en marche. Les vins seuls ne sont pas représentés, et ce n'est pas leur faute, la bonne volonté ne manquait pas ; mais un dur et très-impolitique arrêt de proscription leur a interdit l'entrée d'un territoire où ils eussent figuré dignement, nous le démontrerons. Il nous sera facile de faire sentir toute l'injustice d'une telle mesure et la futilité des motifs qu'on allègue à l'appui.

L'important est de conquérir, pour la grande et noble industrie rurale, le suffrage des esprits éclairés, des intelligences ouvertes à tout ce qui peut accroître la prospérité du pays. C'est une tâche qui, du moins, n'est pas au-dessus de notre zèle ; enfant du village, nous allons étudier ici quelques-unes des questions agricoles que les faits de l'exposition intéressent. Avec un peu d'expérience, beaucoup de bonne volonté, et des sympathies qui datent de loin, on peut se présenter en brave soldat sur ces pacifiques champs de bataille.

LOUIS LECLERC.

Il faut avoir exécuté de grands objectifs pour se faire une idée des difficultés sans nombre que présente cette fabrication. Lorsque Frœnhofer estimait qu'elles croissaient en raison du cube du diamètre des verres, il pouvait être dans le vrai, tant qu'il n'était question que de verres de 4 pouces à 9 pouces; mais au delà de ce chiffre, la progression devient réellement effrayante. Ainsi, quoique six objectifs de 6 pouces présentent à peu près en surface l'équivalent d'un objectif de 14 pouces, il est plus facile d'en exécuter douze de la première dimension que d'en faire un seul de la dernière.

Loin de se laisser décourager par ces obstacles, M. Lerebours vient de mettre en travail un disque en *crown* de 18 pouces de diamètre, qu'il se propose d'achromatiser dialytiquement.

Jetons maintenant un regard rapide sur les autres produits de cet opticien. A l'exposition de 1859, il présenta un chercheur de comètes monté parallactiquement et donnant la minute sur les deux sens. Cet instrument était destiné à l'observatoire d'Athènes. Le chercheur de comètes que M. Lerebours a exposé cette année diffère du précédent par les dimensions de la lunette, qui, sur la demande formelle des astronomes de l'observatoire de Paris, a été disposé de façon à offrir un très-grand champ.

Appareil Kater. — Cet appareil, destiné aux observations du pendule, est en tout semblable à l'appareil décrit dans les *Transactions philosophiques* par le capitaine Kater, de qui les instructions ont été scrupuleusement suivies par M. Lerebours. Une seule modification y a été faite : à la division en pouces anglais qui doit être gravée sur la règle, l'opticien français a substitué une division en millimètres.

Porte-lumière universel. — Cet instrument permet de répéter, avec un petit nombre d'appareils, toutes les expériences fondamentales de l'optique, telles que les phénomènes de la diffraction et de la polarisation. Il renferme un microscope solaire, un mégascope pour les corps transparents ou opaques, et une lunette astronomique destinée à projeter sur un écran les images amplifiées de la lune et du soleil. M. Lerebours est le premier qui ait construit un instrument de ce genre. La réunion de pièces si diverses n'était pas sans difficultés : M. Lerebours nous paraît les avoir vaincues; et, résultat non moins remarquable, il donne pour 900 fr. un appareil qui est l'équivalent de plusieurs machines dont le prix va bien au delà de 15 à 1,800 fr.

Microscope à gaz. — Cet instrument a été entièrement construit d'après le modèle de celui de Clarke, que M. Lerebours a fait venir de Londres à grands frais. On sait que les appareils de ce genre construits en Angleterre sont bien supérieurs aux nôtres. Félicitons M. Lerebours d'avoir tenté d'enlever à nos rivaux cette supériorité.

Polariscope pour joindre au microscope à gaz. — Cet appareil, qui permet de produire devant un nombreux auditoire tous les phénomènes de la polarisation, s'adapte sur la lanterne du microscope à gaz, et sera très-utile dans les cours publics, où l'on est souvent forcé de renoncer aux expériences par suite de l'instabilité de la température.

Cristaux. — Parmi les cristaux exposés par M. Lerebours, se trouvent des tourmalines violettes extrêmement rares et d'une dimension considérable, de très-grandes lentilles de sel gemme, des verres trempés et des prismes d'un volume peu commun. Le morceau de spath, d'où ces prismes ont été tirés, en a fourni quatre pareils, dont un appartient à M. Arago.

Sans doute la fabrication de ces produits n'est pas une œuvre bien méritante. Néanmoins, à une époque où les beaux cristaux deviennent de plus en plus rares, on doit savoir gré à M. Lerebours d'avoir réuni une collection d'échantillons assez purs et assez volumineux pour être employés avec succès dans des recherches de précision.

Œil artificiel en ivoire. — Toutes les pièces en sont doubles et reproduisent fidèlement les proportions, l'apparence et la densité des parties qu'elles représentent, de telle sorte que l'image d'une lumière placée à quelques pas en avant vient se peindre sur la rétine factice comme elle ferait dans un œil naturel depouillé de la sclérotique et de la choroïde de la partie postérieure.

Eriomètre du docteur Young. — Ce petit appareil, qui n'avait point encore été construit en France, sert à déterminer les diamètres de tous les corps déliés, globuleux et fibreux.

Microscopes achromatiques simplifiés. — Ces microscopes, que M. Lerebours présenta à l'Institut en 1858, obtinrent de MM. Arago et Turpin l'accueil le plus favorable. Réunir dans un seul instrument d'un prix très-modéré des effets qui étaient auparavant le partage exclusif de plusieurs appareils extrêmement coûteux, à cela se borne l'œuvre de M. Lerebours; et si l'on ne peut y donner le titre d'invention, il faut bien reconnaître qu'elle résout un important problème d'u-

tilité générale en mettant à la portée des savants peu aisés les recherches microscopiques. Les instruments n^o 2 et n^o 3 ont un jeu de lentilles achromatiques, deux oculaires et dix-huit amplifications, depuis vingt-cinq fois la grosseur de l'objet jusqu'au chiffre de quatre cent quatre-vingts. Les accessoires se composent de tout ce qui est nécessaire pour travailler.

Éléments de Bunsen. — M. Lerebours est le premier qui se soit occupé de la fabrication de ces éléments, et ce fut de ses ateliers que sortit, il y a près d'un an, la première batterie présentée à l'Institut. Il a, depuis cette époque, consacré à la fabrication des charbons un petit atelier qui occupe constamment deux ouvriers. La batterie de dix éléments qui figure à l'exposition peut donner une idée de l'exécution de ces piles et de la qualité des charbons.

Appareil électro-médical. — On sait que l'appareil électro-magnétique de Clarke est fréquemment employé dans les cours pour répéter un assez grand nombre d'expériences. Depuis quelques années, il est pareillement mis en usage par beaucoup de médecins. Le petit appareil exposé par M. Lerebours a été tout récemment importé dans ce pays par M. de Nothomb. Seulement l'opticien français a remplacé l'élément de Daniell par un élément Bunsen, qui produit des effets beaucoup plus puissants. L'avantage de cet appareil sur celui de Clarke, c'est qu'il coûte trois fois moins, et que, sous un très-petit volume, il donne des résultats aussi énergiques. Le mécanisme de l'appareil électro-médical permet de percevoir un nombre indéterminé de commotions dans un temps donné, et d'en varier l'intensité.

Machine d'Atwood. — Cette machine, destinée à l'enseignement dans les collèges, est analogue aux appareils du même genre qui existent à la faculté des sciences et au collège de France. Elle en diffère par la disposition simple adoptée pour la détente qui laisse tomber la masse.

Appareil de diffraction. — Destiné à répéter toutes les expériences de Fresnel sur la diffraction, il a été construit de manière que la stabilité du micromètre fût complètement assurée dans tous les points de la règle, et que par suite il pût servir à mesurer réellement des cinq centimètres de millimètre.

CIMENT ANGLAIS

OU CIMENT MARBRE.

M. F. SAVOIE. — USINE D'ALFORT (DÉPARTEMENT DE SEINE-ET-MARNE); DÉPÔT A PARIS. RUE D'ANGOULÊME-SAINT-HONORÉ, 11.

Ce n'est pas d'hier que l'homme s'est efforcé de lutter avec les productions de la nature. Sans parler de cet énergique ciment que les Romains semblaient avoir inventé pour appuyer la durée de leur nom sur la durée de leurs œuvres, M. d'Arcet, le célèbre chimiste, était parvenu à donner de la solidité au plâtre, et à durcir les moules faits avec ces produits. Voici les procédés dont il se servait : il gâchait le plâtre avec de l'eau dans laquelle il avait fait dissoudre soit de la colle de Flandre, soit de la gomme, ou bien encore il enduisait les plâtres avec des solutions de ces mêmes substances. On peut encore durcir le plâtre soit à l'aide d'un mastic dit hydrofuge, composé de cire jaune, d'huile de lin, de litharge, soit en se servant d'un mastic composé de résine et d'huile de lin lithargée, soit enfin avec un savon métallique mêlé à de la cire et dissous dans l'huile de lin cuite. Ces mastics veulent être appliqués à chaud et avec des précautions particulières.

M. Penware, de Londres, a imaginé un autre moyen pour donner au plâtre la solidité et l'apparence du marbre. Ce procédé consiste à préparer une solution de sulfate d'alumine, en prenant 6 hectogrammes d'alun et 3 litres d'eau; puis on plonge dans le liquide encore chaud les objets en plâtre qui ont été séchés; on les y laisse séjourner pendant l'espace de quinze à trente minutes; on les retire; après les avoir laissés égoutter et refroidir, on y verse la solution d'alun de manière à les recouvrir d'une couche cristallisée; on les fait ensuite sécher, et enfin on passe à l'opération du polissage. D'après M. Penware, les objets en plâtre ainsi traités sont revêtus d'un enduit qui

a la blancheur, la transparence et presque la résistance du marbre; ils bravent les attaques de l'humidité, et le nettoyage en est très-facile.

Voici un quatrième procédé employé par M. Tissot jeune : on prend un bloc de plâtre tel qu'il sort de la carrière; on lui donne la forme que l'on veut; on le soumet pendant vingt-quatre heures à la chaleur d'un four: on le fait ensuite refroidir; on le trempe dans de l'eau de rivière pendant trente secondes; on l'expose à l'air pendant quelques secondes; on le trempe de nouveau dans l'eau pendant une ou deux minutes; on l'expose à l'air pour lui donner de la dureté, et enfin on le polit par les moyens ordinaires.

Le procédé suivi par M. Savoie ne rentre pas dans ceux que nous venons de décrire. En voici l'explication: M. Savoie prend le gypse de Lagny, la pierre à plâtre, le sulfate de chaux pur, qui, comme on le sait, fournit un plâtre statuaire moins solide que le plâtre amorphe. Il fait un choix 1° de morceaux de gypse purs qui sont destinés à fournir du plâtre d'une grande blancheur; 2° des morceaux de gypse qui contiennent une petite quantité de parties terreuses, et qui sont destinés à fournir du plâtre mi-blanc, du plâtre de deuxième qualité; 3° des morceaux de gypse contenant des substances étrangères, qui sont destinés, par une addition de sulfate de fer, à fournir un plâtre d'une nuance plus tranchée et tirant sur le rouge brique.

Lorsque le choix de ces qualités diverses est fait, on donne au gypse une première cuisson afin de le priver de son eau de cristallisation, employant une température semblable à celle qui sert ordinairement à la cuisson du plâtre; ce gypse, lorsqu'il est cuit, est immédiatement immergé dans un bain d'eau saturée d'alun, où on le laisse pendant six heures environ; il est ensuite retiré du bain, exposé à l'air libre pour le faire sécher, puis porté au four pour subir une deuxième cuisson, dans laquelle l'alun qui a été absorbé par le gypse paraît être décomposé en grande partie; car lorsqu'on traite par l'eau le plâtre ainsi obtenu, on obtient à peine des traces de sulfate d'alumine. Cette cuisson du gypse aluné n'est complète que lorsque ce gypse est arrivé au gypse brun.

Le gypse, qui a subi la deuxième cuisson, est ensuite pulvérisé; mais avant de le soumettre à l'action de la meule, on a soin, pour le plâtre très-blanc, de détacher des morceaux de gypse qui ont été soumis à la cuisson les parties colorées qui pourraient altérer la blancheur de ce plâtre. Ce

nettoisement des fragments de gypse se fait à l'aide d'un couteau fixé par l'une de ses extrémités sur une table, et dont la lame peut être dirigée en tout sens.

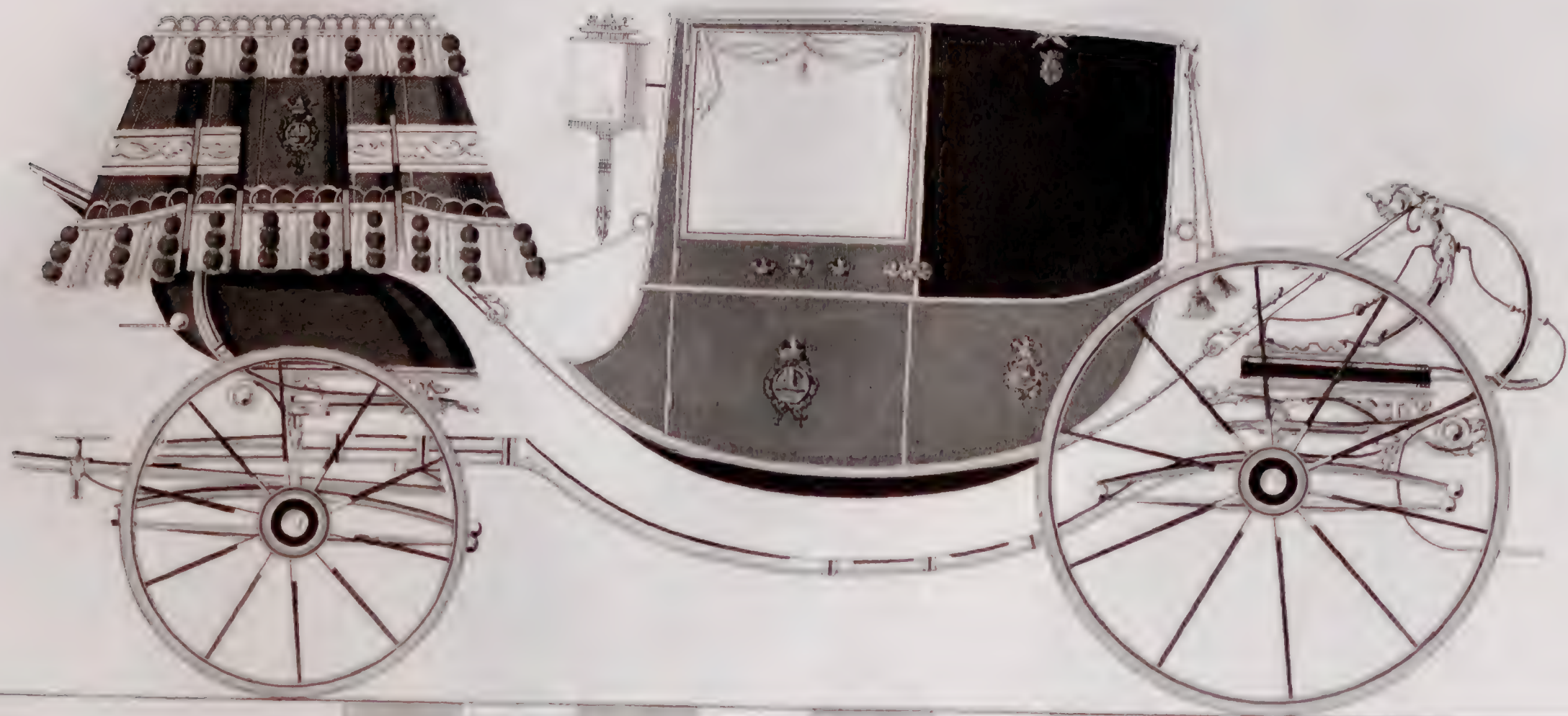
Les morceaux de gypse, après avoir subi toutes ces préparations, sont broyés à l'aide de meules, puis tamisés pour être amenés à un degré de finesse convenable. Les meules sont mises en mouvement par une machine à vapeur qui porte le plâtre pulvérisé dans les blutoirs, et met en jeu ces derniers appareils.

Après avoir examiné le mode de fabrication du plâtre obtenu par la méthode Savoie, portons notre attention sur les applications qui ont été faites avec ce produit. Il résulte d'expériences pratiquées par les hommes les plus compétents : 1° que ce plâtre peut être facilement mis en usage par le premier maçon venu; 2° que, sans être entièrement hydraulique, il peut servir à former des enduits qui acquièrent une grande dureté et qui résistent parfaitement à l'action de l'air et de l'eau dans les constructions exposées aux alternatives de sécheresse et d'humidité; 3° qu'on peut l'employer pour faire des stucs d'une très-grande beauté, et qui sont plus durs, plus homogènes et plus faciles à polir que les stucs préparés avec le plâtre ordinaire; 4° que ce produit convient parfaitement pour mouler les objets d'art, statuettes, bustes, bas-reliefs, médailles, etc.; qu'il présente l'aspect du marbre et qu'il résiste mieux que les plâtres moulés; 5° enfin que, lorsqu'il est gâché avec du sable, il fournit une composition particulière qui se durcit et qui prend une très-grande solidité.

Voici maintenant les diverses qualités obtenues par M. Savoie, et les prix auxquels il peut les livrer à l'industrie :

1° Blanc double,	55 fr. les 100 kilog.
2° Blanc,	20
3° Blanc moyen,	10
4° Rouge brique,	10
5° Blanc commun,	6 50
6° Jaune, ton de pierre,	4

Ces six qualités ne diffèrent que par le ton et que par le prix de revient; la solidité en est absolument la même, et elles sont pareillement propres à recevoir le poli et la peinture. De nombreux emplois de ce ciment figurent à l'exposition sous la forme de statues, chambranles, cheminées, carrelages; et, à cet égard, le gouvernement rivalise avec la consommation particulière. Le château de Versailles, l'hospice de Charenton, la maison des jeunes aveugles à Paris, la chambre



des pairs, le ministère de l'intérieur et le ministère de la guerre présentent des applications plus ou moins larges de ce nouveau produit.

La seule chose qui soit maintenant à désirer, le seul but que nous proposons à M. Savoie, c'est de mettre le ciment-marbre à la portée de la consommation quotidienne, en apportant de nouvelles réductions dans le prix de revient, et par suite dans le prix de vente.

CORSETS.

Mmes BOURGOGNE, RUE HAUTEVILLE, 28.

Malgré les sorties misanthropiques de J.-J. Rousseau, il est aujourd'hui reconnu que le corset en lui-même, loin d'être nuisible, est au contraire utile à la santé et à la taille des femmes. L'abus ne prouve rien contre l'usage, et les défauts de certains corsets ne peuvent porter atteinte aux qualités des autres. Il est surtout des ateliers dont les produits ont toujours satisfait aux doubles conditions de l'élégance et de l'hygiène. La maison de Mmes Bourgogne est de ce nombre. Les corsets qu'elle a exposés nous ont paru de véritables chefs-d'œuvre de grâce et de souplesse. Tout y a été prévu pour que le corps s'y trouvât à l'aise et y gagnât des formes plus sveltes. Aucune époque de la vie des femmes n'a été négligée. Nous trouvons, parmi les produits de la maison Bourgogne, des corsets d'enfants de dix ans, des corsets de jeunes personnes de quinze ans ou de dix-huit ans, des corsets de bal, de mariage, de voyage et de grossesse, des corsets à la paresseuse, des corsets-ceintures, etc., etc. En un mot, raffermir le corps et donner à la taille plus de charme, sans gêner l'exercice des poumons ni de l'estomac, tenir compte des moindres différences d'âge ou de position, répondre aux exigences du bon marché sans méconnaître celles du bon confectionnement, tel est le problème que Mmes Bourgogne nous semblent avoir parfaitement résolu. Elles ont en outre imaginé une méthode fort ingénieuse

à l'aide de laquelle chaque dame peut, sans sortir de chez elle, choisir le corset qui lui convient et envoyer, en toute sécurité, les instructions nécessaires pour une parfaite exécution.

Les travaux de Mmes Bourgogne sont du genre de ceux qui, sous une apparence frivole, cachent de sérieux résultats et méritent les encouragements de toutes les personnes qui comptent pour quelque chose l'hygiène publique, si déplorablement négligée dans l'éducation du grand monde et si malheureusement oubliée dans les rapports du gouvernement avec les classes ouvrières.

CARROSSERIE.

M. DESOUCHES-TOUCHARD, AVENUE DES
CHAMPS-ÉLYSÉES.

Il n'y a personne qui n'ait été surpris, en parcourant l'exposition, du triste rôle qu'y joue la carrosserie, cette branche remarquable de l'industrie parisienne. Peu habituée encore à figurer dans ce concours, puisque ses produits y avaient pris place pour la première fois en 1859, elle ne semble pas avoir été suffisamment encouragée par l'appréciation favorable que le jury de cette époque faisait de son rôle et de son importance. Elle est même restée cette fois tout à fait au-dessous de son début; car on ne rencontre dans les galeries qu'un seul de ses produits qui soit digne de fixer l'attention.

Notre mission était de réparer cette inexplicable réserve, et de combler cette lacune en allant chercher des résultats qui ne sont pas venus au-devant de nous, et en leur restituant dans nos colonnes une place qu'ils ont dédaigné d'occuper dans nos galeries.

C'est dans les ateliers de M. Desouches que nous avons trouvé l'un des types de ce que la carrosserie a pu produire de plus accompli en 1844. Nous bornerons notre choix à la description d'un coupé

construit sur les dessins de M. Auguste Getting, parce qu'il résume tous les progrès obtenus par les industries que l'art du carrossier appelle à son aide, la forge, la corroyerie, la passementerie et tant d'autres qu'il est superflu d'énumérer.

Ce coupé de ville est monté sur un train à flèche à huit ressorts; la caisse en est vert et noir; le siège est revêtu d'une housse en drap vert, avec une passementerie verte et blanche; une étoffe de soie damassée gris perle, ornée de passementeries vertes, en garnit l'intérieur. Notre gravure en reproduit fidèlement l'aspect. Cet ensemble est élégant et simple; il est d'une richesse de bon goût, et par les détails solides de sa construction autant que par ses qualités extérieures, il aurait mérité de venir occuper à l'exposition le rang élevé que la maison Desouches tient dans ce genre d'industrie.

TISSUS.

MAISON DELISLE, RUE DE CHOISEUL, 4 TER.

Les galeries de l'exposition offrent, pour chaque nature d'industrie, une variété et une profusion de produits avec lesquelles il n'est donné à personne de rivaliser. Nulle maison spéciale, nul établissement si vaste qu'il puisse être, ne saurait réunir autant d'articles du même genre, provenant d'origines aussi diverses. Mais si ce vaste étalage est utile au point de vue de l'appréciation de la richesse nationale, et pour permettre au pays de constater la puissance de sa production, le nombre de ses fabriques et leur émulation vivace, il intéresse moins les visiteurs, curieux de parcourir la série des produits d'une certaine classe, sans s'arrêter à des nuances insensibles, à des différences inappréciables et insignifiantes.

C'est aux tissus principalement que peuvent convenir les réflexions précédentes. Dans le parcours de plusieurs mille mètres que l'on est forcé

de faire pour prendre une idée complète de cette industrie à mille faces, l'attention s'épuise et la curiosité se lasse avant d'être satisfaite. En outre, cette étendue, si grande qu'elle soit, est fort restreinte pour chaque exposant; les objets y sont rarement dans leur meilleur jour; il est difficile de les apprécier avec le regard, impossible de les soumettre à cette autre épreuve non moins précieuse du toucher. En résumé, cette collection nationale pêche par un heureux défaut, par une surabondance de richesses. En outre, elle n'a qu'une durée bien passagère, et, dans quelques semaines, ces innombrables produits seront dispersés. Enfin, la fixation de la valeur commerciale, bien qu'instamment demandée par les circulaires administratives, a été le plus souvent éludée, en sorte que cette question, la plus importante de toutes n'est pas résolue par cette exhibition.

Sous tous ces rapports, il est bon et utile que des expositions partielles et permanentes existent à côté de cette solennité périodique et offrent la série et en quelque sorte la monographie des produits de chaque industrie, soit comme but de curiosité, soit comme objet d'utilité réelle et de véritables transactions commerciales.

Quant aux tissus, la maison Delisle pouvait mieux qu'aucune autre offrir une série sans lacune de produits d'élite, dans toutes les fabrications qui reposent sur la mise en œuvre des fils de laine ou de soie, de lin ou de coton, pris ensemble ou séparément. C'est comme succursale du palais de l'industrie, en ce qui concerne les diverses branches du tissage, que nous consacrons, parmi nos gravures, aux nouvelles galeries de la maison Delisle une place que justifient d'ailleurs l'élégance de ces constructions et le gracieux aspect de leur façade.



L'Industrie. L'Exposition.



*THE GREAT BALL ROOM OF THE EXHIBITION
AT THE CRYSTAL PALACE, LONDON, 1851.*

REVUE DE L'EXPOSITION.

MÉTAUX. — SUBSTANCES MINÉRALES.



ous avons esquissé, dans notre dernier article, les caractères généraux de l'industrie du fer et insisté sur la découverte capitale qui, d'ici à peu d'années, semble appelée à en modifier l'aspect et les conditions. Il nous reste à parcourir rapidement les autres progrès de cette industrie, soit dans le nombre de ses ateliers, soit dans la qualité de ses produits, progrès fort réels encore, bien que moins importants.

Les fers en barre sont, pour la presque totalité, obtenus à l'aide du laminage; l'étrépage au marteau a, pour ainsi dire, complètement disparu des grands établissements. Cette substitution est justifiée par ses résultats. On trouve à l'exposition de fort beaux échantillons de rails, de fers plats, de verges, de fers en barre de toutes dimensions. Un certain nombre de ces échantillons sont plutôt, il est vrai, des pièces de curiosité que des produits marchands résultant d'une fabrication courante. Il y a tel arbre forgé, telle feuille de tôle, telle bande de roue, dont les établissements qui les exposent seraient fort peu disposés à recommencer l'essai. Mais nous ne sommes pas aussi sévères qu'on affecte de l'être généralement pour ces sortes de chefs-d'œuvre et de tours de force manufacturiers. Il est intéressant pour les producteurs éminents dans chaque branche de faire connaître au pays tout ce qu'on peut attendre de leurs efforts en certains cas donnés. Il peut se présenter quelque circonstance qui exige de posséder le dernier mot d'un établissement ou d'une industrie en fait de puissance et d'habileté.

Les usines qui figurent au premier rang pour la quantité de production et le bas prix des produits se sont, pour la plupart, abstenues de descendre dans la lice. Les grandes forges de la

Loire, celle du Gard, le vaste établissement de Hayange et Moyœuvre (Moselle), les forges du Nord, à l'exception de Denain, sont remarquées par leur absence. Le Creuzot n'a pris rang qu'à titre d'atelier de construction; l'exposition de la grande compagnie du Châtillonnais (Côte-d'Or) n'a peut-être pas une importance digne des nombreuses usines qu'elle a réunies. Decazeville (Aveyron), Abainville (Meuse), Fourchambault (Nièvre), ont seuls, parmi leurs grands rivaux, apporté un contingent complet et varié.

La fabrication courante des rails s'est préparée dans un nombre déjà notable d'usines de premier et de deuxième rang; leur outillage est installé et n'attend plus que les circonstances pour réclamer sa part d'activité dans la grande œuvre des chemins de fer que le pays veut enfin mener à terme. Les forges anglaises de Sionne (Vosges) et des Eyzies (Dordogne), ainsi que la grande forge à riblons de Grenelle, près Paris, sont restées dignes des récompenses que le jury de 1859 leur avait décernées. La forge de Saint-Maur, qui ne faisait alors que de se créer aux portes de la capitale, a depuis lors augmenté sa fabrication de moitié. Celle de Vierzon (Cher) tend à s'élever au premier rang des ateliers métallurgiques.

Parmi les établissements considérables qui se sont élevés antérieurement à 1859, et dont les produits ont pris place à l'exposition, il faut signaler l'usine de Saint-Antoine dans l'Ariège, qui la première a installé le laminage au centre même de la fabrication catalane, et qui tend à se développer de jour en jour. Ajoutons, pour terminer ce rapide examen des fers forgés, que le prix des gros fers a diminué, de 1859 à 1882, dans la proportion de 41 fr. 12 c. à 58 fr. 52 c., valeur moyenne en France du q. m. de gros fer pris à l'usine.

La fabrication de la fonte au coke a reçu depuis cinq ans un développement qui a exercé la plus heureuse influence sur la baisse que nous venons de constater dans le prix du fer. Sans en-

trer dans le détail de cet accroissement, nous ne pouvons omettre la mention de trois grands établissements ultérieurs à 1859, et exclusivement consacrés jusqu'à présent à la fusion des minerais à l'aide du coke. Ce sont les hauts fourneaux de Douzies, près Maubeuge (Nord) — ceux de Marquise (Pas-de-Calais) — et ceux de Montluçon (Allier). La création de ce dernier établissement semble être une ère nouvelle pour le riche bassin houiller de Commentry, qui peut, si le minerai ne lui fait pas défaut, devenir d'ici à quelques années un concurrent redoutable pour le grand centre de fabrication de la Loire.

La fonte de première fusion offre un ensemble de produits fort satisfaisants ; les mouleurs sont devenus plus habiles ; l'épaisseur des pièces s'est notablement réduite, en même temps que la forme a pris plus d'élégance et les contours plus de précision. Sans atteindre encore la perfection des fontes de Prusse, nous marchons rapidement vers ce but, et nous avons laissé les Anglais loin derrière nous. Aussi la consommation de ces produits a-t-elle pris un grand accroissement. Elle s'est élevée de 475,000 q. m. (chiffre de 1859) à 565,000 en 1842. Quant à la fonte de seconde fusion, bien que sa fabrication n'ait subi d'autre changement important que l'emploi de l'air chaud par la soufflerie, elle a réalisé des progrès considérables qui sont dus plus spécialement aux progrès du goût et de l'art qu'à des perfectionnements matériels. La fonte moulée est maintenant en état de lutter avec le bronze pour la grande ornementation, tout en offrant une immense différence de prix. Il est impossible de voir quelque chose de plus parfait, comme art et comme matière, que le fragment des portes de Saint-Vincent de Paule, exposé par M. Calla, la fontaine à double vasque du même artiste et les divers bustes qui, joints à la grande statue de saint Louis, complètent ses envois à titre de fondeur.

L'usine du Val d'Osne (Haute-Marne) a exposé une série d'articles d'ornementation dignes d'éloges ; ses balcons sont composés avec goût et exécutés d'une manière fort légère. MM. Duccel et Paillard, pour leurs moulages d'ornements, la maison Morel (Ardennes), pour ses poteries économiques en fonte de première fusion, M. Voruz aîné, de Nantes, pour sa grande cornue propre à distiller la houille, ne sauraient être oubliés dans cette revue, si rapide qu'elle soit.

Nous y mentionnerons aussi le remarquable engrenage de 1 m. 20 c. de diamètre, et 0 m. 10 c. de pas fondu par M. Chapelle avec une précision

telle, que le compas, en quelque endroit qu'on le présente, ne peut trouver aucune différence dans la dimension des dents ou dans leur écartement. Un article fort curieux aussi, bien qu'à un tout autre titre, est l'ensemble d'outils tranchants exposés par deux fabricants de Commentry, MM. Maupertuis et Busch. Ces outils sont en fonte de première fusion, provenant du nouvel établissement de Montluçon que nous avons mentionné plus haut ; la fonte est refondue dans des creusets avec un mélange qui la transforme à peu près en acier, et permet de la mouler en outils tranchants, flexibles et d'un prix d'environ 75 p. 100 inférieur au prix de la coutellerie et de la taillanderie ordinaires. Quant à la résistance et au tranchant, ces outils ne craignent pas la comparaison avec les outils d'acier. Ajoutons, comme fait digne de remarque, que la fonte de Montluçon semble seule convenir à ce traitement encore inconnu : la fonte produite au bois avec les mêmes minerais du Berry ne s'y prête pas plus que la fonte au coke de la Loire.

L'exposition abonde en aciers de qualité supérieure ; les aciers raffinés jusqu'à trois fois, comme dans l'Ariège, les aciers fondus de la Loire, les aciers naturels de l'Isère et de la Nièvre offrent toutes les variétés que l'industrie peut réclamer, tant au point de vue de l'économie, que sous celui de la qualité supérieure. Le perfectionnement le plus notable qui se soit introduit dans cette fabrication depuis 1859 est analogue à celui que nous avons signalé dans la fabrication du fer : tout en conservant l'emploi du combustible végétal dans la fabrication de l'acier, on a substitué la houille au charbon de bois, pour toutes les opérations du corroyage et de l'étirage. On a obtenu de la sorte une économie notable sans rien enlever à la qualité des produits. L'acier de cémentation, c'est-à-dire préparé de toutes pièces avec du fer et du charbon, a pris dans cette dernière période une prépondérance marquée sur l'acier naturel, obtenu directement par l'affinage de la fonte ; le rapport de ces deux sortes d'acier, qui était en 1859 de 50,000 q. m. à 55,000, est devenu par revirement, en 1842, de 57,000, à 52,000. La maison Jackson, d'Assailly, est toujours en tête de cette fabrication, dont l'une des branches, celle des aciers fondus, a été installée par eux pour la première fois en France. Les aciers de Foix et de Saverdun (Ariège), ceux de M. Gourju (Isère) qui a le premier pratiqué le réchauffage à la houille, marchent de près sur les traces d'Assailly. Les

produits de M. Baudry à Athis-Mons (Seine-et-Oise), de Saint-Antoine (Ariège), de Corbelin (Nièvre) et de la compagnie Schmidborn, à Sarrebrunn (Moselle), sont dignes de leurs précédents ; les aciers damassés du duc de Luynes prouvent que sa haute position ne l'empêche pas d'attacher un grand prix à la tâche industrielle qu'il a commencée et aux justes éloges que le jury lui a décernés en 1859.

Parmi les nombreux fabricants de limes se distinguent toujours au premier rang les Dequenue (Nièvre), les Monmoucheau (Loiret), Boitin et Schmidt, de Paris. La fabrique de Breuvannes (Haute-Marne) a donné d'excellents résultats entre les mains de MM. Gérard et Miélot. En somme, notre pays fait désormais cet article aussi bien que l'Allemagne et l'Angleterre ; mais il lui manque encore de croire à sa propre force et d'avoir confiance en ses produits.

Les fers ouvrés comprennent les échantillons en barres ou en verges, de dimensions inférieures à celles du gros fer, les fers étirés et fendus, les fils de fer, les tôles et les fers-blancs. En descendant à des élaborations plus détaillées, on entre dans la taillanderie et la quincaillerie. On remarque en première ligne dans cette catégorie de produits les tôles et fers-blancs de la Chaudeau (Haute-Saône), les tôles de Framont et Grandfontaine (Vosges), celles de Vienne (Isère) et de Pont-Saint-Ours (Nièvre). Les échantillons d'Abainville (Meuse) sont fort beaux, mais nous ne croyons pas que ce soit le résultat d'une fabrication courante. La grande forge de Montataire (Oise), connue pour ses beaux laminages, n'a pas pris place à l'exposition. La Franche-Comté presque entière (Doubs et Jura), si renommée pour ses petits fers et surtout pour sa tréfilerie, n'est pas représentée non plus ; l'industrie sidérurgique est, à cette heure, cruellement en souffrance dans ce grand centre, pour ne pas dire en déperissement. En vain l'application des chaleurs perdues à toutes les élaborations du fer avait depuis longtemps réduit la consommation de combustible végétal ; les approvisionnements ne suffisaient pas aux besoins de la fabrication ; les usines sont trop nombreuses, les prix trop élevés, et l'industrie ne peut se maintenir qu'au prix de l'existence d'un grand nombre d'établissements. Avant de quitter le laminage du fer, rappelons les fers-blancs de Bains (Vosges) qui ne cèdent le pas à aucun produit analogue. En fait de grandes tréfileries, on remarque les fils de fer de Gorey (Moselle), ceux de Tréveray

(Meuse) ; ces derniers, moins par leurs qualités que comme provenant des fers fabriqués au gaz. On regrette de ne voir aucun résultat de l'usine spéciale de MM. Colliat, à Gouvieux (Oise). Si la pratique de la filière est le but unique de MM. Mignard, Billinge et fils, on doit reconnaître qu'ils sont arrivés presque à la perfection en ce genre. Rien de plus régulier que les nombreux échantillons de fer, d'acier, de cuivre de tous calibres qu'ils ont exposés, ainsi que leurs tubes étirés en fer et sans soudures. On retrouve toujours la maison Gandillot en tête de cette dernière spécialité. Il est à regretter pour elle et pour le public que ses prix restent aussi élevés que sa fabrication est remarquable.

La quincaillerie et la fabrication des grands outils sont représentées par quelques maisons de premier ordre qui sont depuis longues années en possession de cette supériorité. On s'arrête avec admiration devant les belles tôles d'acier et les produits si variés de la grande fabrique de Molsheim (Bas-Rhin), les mouvements de pendules et l'horlogerie économique de MM. Japy de Beaucourt (Haut-Rhin), les outils d'acier de la compagnie Goldemberg, à Zornhoff (Bas-Rhin), les belles scies circulaires et les aciers fondus de Valentigney (Doubs) et la grande quincaillerie de MM. Peugeot et Jackson, à Hérimoncourt (Doubs). La maison Roswag est restée la première pour les tissus métalliques. Quant aux gros outils, MM. Chauffrati et Baron, de Saint-Étienne, ont fixé d'une manière exclusive l'attention générale par l'exposition de leur gigantesque enclume, à laquelle il ne manque que de figurer sous le marteau cyclopéen de MM. Schneider. Il y aurait toutefois injustice à passer sous silence les enclumes et étaux de MM. Malespine, de Saint-Étienne, M. Chamouton, de Paris. Accordons en outre une mention spéciale à MM. Malespine pour leurs filières.

La France ne produit, on le sait, que des quantités insignifiantes de plomb et de cuivre ; le zinc et l'étain lui viennent en totalité des pays étrangers. Mais elle a acquis une supériorité réelle dans la mise en œuvre de ces métaux, qu'elle reçoit bruts par l'importation, et, sous ce rapport, elle a des établissements qui sont dignes d'un très-haut intérêt. On regrette de ne pas voir, ne fût-ce que comme mémoire, quelques-uns des produits de notre seule mine de cuivre, celle de Chessy (Rhône) ; et, quant aux grandes usines d'élaboration, il en est une dont l'absence est encore plus sensible, nous voulons parler de la société d'Imphy, qui a fait l'éducation du pays dans

l'art de travailler le cuivre et particulièrement de laminer le bronze. Les produits assurément fort beaux, en planches de cuivre et de laiton, exposés soit par l'usine de Romilly (Eure), soit par celle de Vienne (Isère), ne sauraient faire oublier les magnifiques résultats de la fabrication d'Imphy. Romilly nous semble, du reste, occuper à bon droit le second rang. Ce bel établissement a exposé un fond de chaudière de 2 m. 22 c. de diamètre et une feuille de 1 m. 68 c. de large sur 2 m. 70 c. MM. Estivant, de Givet (Ardenne), Reveilhac, de Paris, et l'usine de Dangu (Eure) offrent aussi de beaux échantillons de cuivre et de laiton laminés.

Parmi les fondeurs en cuivre pour objets industriels figure toujours au premier rang M. Thiébaud de Paris. Le coulage de l'hélice en bronze du Napoléon a mis au même niveau M. Nillus, du Havre, sur lequel nous reviendrons à l'article des machines. Il convient aussi de citer d'une manière honorable la fonderie de MM. Voruz, de Nantes. Nous parlerons plus loin des fondeurs en œuvres d'art.

La production indigène en plomb n'est représentée que par MM. Pallu, de Pontgibaud. Le travail du métal offre entre autres, comme échantillons de laminage, les tuyaux et tables de M. Jules Simon, de Paris, et comme résultats du coulage en table, les planches de MM. Dufour et Demalle, coulées dans les dimensions de 7 m. 75 c. sur 4 m.

L'usine de Thierceville (Eure) partage la suprématie dans le travail du zinc avec la compagnie de la Vieille-Montagne (Belgique), qui possède deux annexes en France. Mais cette dernière compagnie semble plus exclusivement vouée aux ornements en zinc qu'au simple laminage de ce métal.

Nous avons peu à regretter que l'espace nous manque pour parler des autres substances minérales. A part l'exposition des pierres lithographiques de la Dordogne et du Gard, et les marbres des Pyrénées et de l'Isère, nous avons peu de résultats à signaler. Angers et Fumay sont encore les deux seuls centres de nos exploitations ardoisières; les ciments romains de Pouilly ont une réputation à laquelle il n'y a plus rien à ajouter. Quant aux bitumes, ceux de Bastennes (Landes) et de Seyssel (Ain) restent, dans ce genre de produits, les seuls maîtres du terrain.

Nous faisons suivre cet examen analytique d'une table générale de tous les exposants de la première catégorie industrielle. Nous suivrons cette marche pour les catégories suivantes. Cette table, qui classe ces exposants en subdivisions suivant la nature de leurs produits, et qui les range en outre par série alphabétique dans l'ordre de leurs départements, nous semble le classement le plus complet que l'on pût désirer et celui que nous eussions voulu voir offrir au public par l'administration. C'est cette lacune, dont tout le monde s'est plaint, que nous avons voulu remplir. Nous espérons que ce travail long et ingrat sera du moins apprécié par son utilité. Un appendice sera chargé de réparer, à la fin de l'ouvrage, les erreurs et omissions inséparables d'un pareil remaniement.

I. — MÉTAUX ET AUTRES SUBSTANCES MINÉRALES.

1^o FERS, FONTES, ACIERS, TÔLES, FER-BLANC, ETC.

a. Fontes brutes et moulées.

Allier.	GUÉRIN et C ^{ie} , à <i>Montluçon</i> . — Porte-monstre, ornements, médaille, vases en tôle, rognures de tôle, fer.	Morbihan.	BESQUENT et C ^{ie} , à <i>Trédion</i> . — Pots, marmites en fonte de fer.
Ardenne.	MOREL frères, à <i>Charleville</i> . — Fonte moulée, fer en barre, fer battu.	Nievre.	BOIGUES et C ^{ie} , à <i>Garchizy-Fourchambault</i> . — Bancs de fer, boulets en fonte. (O) 1827. R. (O) 1854 et 1859.
Charente.	MARSAT fils, à <i>Angoulême</i> . — Fers et fontes de première fusion. (A) 1859.	Nord.	LEPET-DESUEDE, à <i>Douai</i> . — Ornements en fonte de fer.
Ille-et-Vilaine.	BRISOU fils aîné, à <i>Rennes</i> . — Marmites, chaudrons, casseroles en fonte.	Pas-de-Calais.	PINART frères, à <i>Marquise</i> . — Fontes de moulage et d'affinage.
Jura.	GUYON frères, à <i>Dôle</i> et à <i>Fouchers</i> . — Fourneaux en fonte. C. F. 1854.	Rhin (Bas-).	DE DIÉTRICH (veuve) et fils, à <i>Niederbronn</i> . — Fourneaux, essieux, ornements, meubles, roues en fonte et en fer forgé. (B) 1827.
<i>Id.</i>	MÉNÉTRIÉ, à <i>Dôle</i> . — Fourneaux en fonte.	Rhône.	ROGEAT frères, à <i>Lyon</i> . — Fourneaux, grilles, etc.
Marne (Haute-).	ANDRÉ, au <i>Val-d'Osne</i> . — Statues, ornements, balcons en fonte moulée. (A) 1859.	<i>Id.</i>	VILLARD, à <i>Lyon</i> . — Fourneaux et plaques foyères en fonte. C. F. 1859, pour ses plantes en métal.
Meuse.	VIVAUX frères, à <i>Dammarie</i> . — Marmites en fonte.		

Seine.	CALLA, à <i>Paris</i> . — Fontaine à double vasque, statue de saint Louis, portes et fonts baptismaux de l'église Saint-Vincent-de-Paule. (O) 1859.	<i>Id.</i>	DUCEL fils, à <i>Paris</i> . — Vasques, croix, fonts baptismaux en fonte moulée.
		<i>Id.</i>	PAILLARD, à <i>Paris</i> . — Candélabre en fonte de fer.

b. Gros fers.

Ariège.	LAMARQUE et C ^{ie} , à <i>Saint-Paul-de-Jarrat</i> . — Fers et aciers au laminoir et au marteau. (A) 1859, à Garrigou.	<i>Id.</i>	1827; R. (B) 1854, (O) 1859, à Muel-Doublat.
Aveyron.	COMPAGNIE DES HOUILLÈRES ET FONDERIES DE L'AVEYRON, à <i>Decazeville</i> . — Barres et paquets de fer, tôles et rails. (O) 1859.	<i>Id.</i>	D'ANDELARRE et DE LISA, à <i>Trevezay</i> . — Fonte, fer, fil de fer.
Cher.	GRENOUILLET, LUZARCHES, DESVOYES, à <i>Vierzon-Villages</i> . — Fers en barres, essieux, fontes. (A) 1825, 1827, à Aubertot.	<i>Id.</i>	DEMIMUID, à <i>Longeville</i> . — Fers.
Corrèze.	BARBAZAN, à <i>Salons</i> . — Fer, minéral.	Nièvre.	DE RAFFIN et C ^{ie} , à <i>la Pique</i> . — Chaines, roues, enclume, charrue. (A) 1854. M. H. 1859.
Côte-d'Or.	BOUGUERET, COUVREUX, LANDEL et C ^{ie} , à <i>Châtillon-sur-Seine</i> . — Fers.	<i>Id.</i>	PAIGNON (Charles), à <i>Bizy</i> . — Barres d'acier, fer et fonte. (A) 1854, R. (A) 1859.
Dordogne.	BLANCHON et BOISBERTRAND, à <i>la Chapelle-Saint-Robert</i> . — Fers et fontes.	<i>Id.</i>	MARTIN (Emile) et C ^{ie} , à <i>Garchizy-Fourchambault</i> . — Essieux, grue, ferrures diverses. (O) 1854 et 1859.
<i>Id.</i>	FESTUGIÈRES frères aux <i>Ezyies</i> . — Fils de fer, fer laminé, etc. (B) 1854. (O) 1859.	Nord.	SERRET, LELIEVRE et C ^{ie} , à <i>Dinain</i> . — Fers, tôles, feuillards, formes à sucre en tôle.
<i>Id.</i>	PRÉVOT aîné, à <i>Jumilhac</i> . — Fer en barre.	Saône (Haute-).	GIRARDOT, à <i>Fougerolles</i> . — Fers ronds, carrés et plats, au bois et au marteau.
<i>Id.</i>	RIBEYROL, à <i>Javerlhac</i> . — Fer en barre.	Seine.	CAPITAIN, à <i>Paris</i> . — Fers en barres et en bottes, tôles, essieux, pointes, etc.
Ille-et-Vilaine.	LES FORGES DE PAIMPONT, à <i>Paimpont</i> . — Fers de toute espèce.	<i>Id.</i>	DOE frères et C ^{ie} , à <i>Charenton-Saint-Maurice</i> . — Barres et fers laminés. (B) 1859.
Indre.	YVERNAUD frères, à <i>Crozon</i> . — Fer en barres.	<i>Id.</i>	POLI et C ^{ie} , à <i>Grenelle</i> . — Barres de fer. (B) 1859, à Thoury et C ^{ie} .
Isère.	CHARRIÈRE, à <i>Allevard</i> . — Fer pour essieux de locomotives, barres de fer.	<i>Id.</i>	TRAXLER et HUILLIER, à <i>Paris</i> . — Fers.
Landes.	GEOFFROY (Bertrand), à <i>Saint-Paul-les-Dax</i> . — Fers, crosserie en fer, chaines.	Tarn.	LACOMBE, à <i>Albi</i> . — Fers pour câbles de navires.
Loire.	SIMON VERNAY et C ^{ie} , à <i>Bérard-lès-Saint-Étienne</i> . — Essieux, rails, fers laminés.	Vosges.	BOURGEOIS et C ^{ie} , à <i>Sionne</i> . — Essieux, fers laminés (B) 1859, à Muel.
Lot-et-Garonne.	GIGNOUX et C ^{ie} , à <i>Cuzorn</i> . — Fers, socs de charrues, essieux. (B) 1827.	<i>Id.</i>	FRAMONT (compagnie des forges de), à <i>Framont</i> . — Tôle, essieux, canons de fusils. (B) 1854, à Champy, (A) 1859.
Meuse.	CAPITAIN et C ^{ie} , à <i>Abainville</i> . — Fers. (B)	<i>Id.</i>	LALLEMAND, à <i>Uzemain</i> . — Fer pour baïonnettes, lames, culasses.

c. Fers ouvrés.

Moselle.	LABBÉ et LEGENDRE, à <i>Gorcy</i> . — Fils de fer.	<i>Id.</i>	fers de divers diamètres. M. H. 1859.
Nièvre.	MÉTAIRIE, à <i>Pont-Saint-Ours</i> . — Feuilles de tôle. C. F. 1825. M. H. 1827.	<i>Id.</i>	MIGNARD, BILLINGE et fils, à <i>Belleville</i> . — Tréfilerie, tubes, cordes de musique.
<i>Id.</i>	FUSELLIER, à <i>Nevers</i> . — Ancre, fer en barres, enclume.	Seine.	VEGNI et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Câbles en fil de fer.
Pyrénées (B.-)	SIRODOT, MOUCHET et C ^{ie} , à <i>Oloron</i> . — Fil de fer, pointes, chaines.	<i>Id.</i>	DE VINOY, à <i>Paris</i> . — Tuyaux en fer étiré.
Saône (Haute-).	FALATIEU et CHAVANE, à <i>Mailleuroncourt-Saint-Pancras</i> . — Feuilles de tôle.	Seine-et-Oise.	BLANC, à <i>Versailles</i> . — Tuyaux en tôle.
<i>Id.</i>	DE BUYER (Rodolphe), à <i>la Chaudeau</i> , commune d'Aillevilliers. — Tôles et fers blancs. M. H. et (O) 1827, R. en 1854 et 1859.	Vienne (H.-)	BOUILLON jeune et fils et C ^{ie} , à <i>Limoges</i> . — Fil de fer.
<i>Id.</i>	GANDILLOT et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Tuyaux en	Vosges.	FALATIEU et C ^{ie} , à <i>Bains</i> . — Ferblanc. (B) 1819, (A) 1825, (O) 1827, R. (O) 1854, <i>Id.</i> 1859.
		<i>Id.</i>	FALATIEU jeune, près de <i>Bains</i> . — Fer, fil de fer.
		<i>Id.</i>	HILDEBRAND, à <i>Semouse</i> . — Ferblanc.

d. Aciers et limes.

Ain.	DOMBRE (L.) et C ^{ie} , à <i>Saint-Rambert</i> . — Faux en acier fondu.	Id.	limes. (O) 1819, R. (O) 1823, 1854, 1859
Ariège	DESSERRES et C ^{ie} , à <i>Saverdun</i> . — Aciers, faux, ressorts de voitures.	Id.	SOYER, à <i>Nevers</i> . — Limes, râpe circulaire (B) 1859
Id.	RUFFIÉ, à <i>Foix</i> . — Aciers et faux. (A) 1819, (O) 1825, R. (O) 1827, 1854.	Id.	GOURJON fils, à <i>Nevers</i> . — Limes. M. II 1827, (B) 1854, à Gouyon-Delaplanche, R. (B) 1859
Finistère	PAINCHAUT et LE TESSIER, à <i>Brest</i> . — Limes, M. H. 1854, (B) 1859	Nord.	DESPRET, à <i>Anor</i> . — Aciers, limes, lames de sabres et de rasoirs.
Isère.	GOURJU, à <i>Beaupertuis</i> . — Bottes et barres d'acier. (B) 1859.	Oise.	SIBILLE et C ^{ie} , à <i>Liancourt</i> . — Limes. M. II 1859, a de Clugny.
Id.	TOURNIER et C ^{ie} , à <i>Renage</i> . — Acier en feuilles et en barres.	Orne.	LEGOUX, à <i>Laigle</i> . — Acier. M. II 1827
Loire.	JACKSON frères, à <i>Assailly</i> , près Saint-Étienne. — Aciers. (O) 1825, R. (O) 1854 et 1859.	Rhône.	GRANJON et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Aciers
Id.	MASSENET-GERIN et JACKSON frères, à <i>Saint-Étienne</i> . — Faux en acier fondu (O) 1827, à Garrigou, Massenet et C ^{ie}	Saône (Haute-)	FALATIEU jeune (Joseph-Louis), au <i>Pont-du-Bois</i> . — Fers fins et aciers. (B) 1827
Loiret.	MONMOUCEAU, à <i>Orléans</i> . — Limes. (O) 1819, à Monmouceau et Dequenue; R. (O) 1825, 1827, 1854, 1859.	Seine	BOITIN, à <i>Paris</i> . — Limes. R. (O) 1859
Marne (H.-)	GÉRARD, à <i>Breuvannes</i> . — Limes et râpes. M. H. 1825 à Dessoye et C ^{ie} ; (A) 1827 <i>id.</i> ; R. (A) 1854, à Gérard et Miélot; R. (A) 1859.	Id.	BOULLAND et fils, à <i>Paris</i> . — Limes. C. I 1859
Id.	MIELOT aîné, à <i>Breuvannes</i> . — Limes et râpes.	Id.	CHAUWIN et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Aciers fondus
Moselle.	SCHMIDBORN et C ^{ie} , à <i>Sarralbe</i> . — Acier. (O) 1806, à Gouvy et Guentz; (B) 1854, à Schmidborn.	Id.	DEROLAND, à <i>Paris</i> . — Limes et outils pour la fabrication des limes. C. F. 1859
Nièvre.	LEMOINE, à <i>Corbelin</i> . — Aciers et fonte. (B) 1854, R. (B) 1859, à Courrot-Bige	Id.	FROID, à <i>Paris</i> . — Limes pour métaux et cristaux, pour chirurgiens-dentistes. M. II 1854 et 1859.
Id.	GRASSET, à <i>Saint-Aubin</i> . — Barres d'acier. M. H. 1806, à Grasset père, (A) 1819, (B) 1854.	Id.	LIEVAUX, à <i>Paris</i> . — Limes et machines pour vours.
Id.	LASNÉ DU COLOMBIER, à <i>Narcy</i> . — Barres d'acier, socs de charrues.	Id.	LUYNES (duc de), à <i>Paris</i> . — Aciers massés. C. F. 1859
Id.	DEQUENNE fils, à <i>Sainte-Hélène</i> . — Aciers et	Id.	PICHOT, à <i>Paris</i> . — Limes diverses
		Id.	PUPIL, à <i>Paris</i> . — Limes. (B) 1859
		Id.	RAOUL aîné, à <i>Paris</i> . — Limes. (B) 1859
		Id.	ROGER, à <i>Paris</i> . — Acier à cuire et tubes à étirer, battants-brocheurs. C. F. 1854 (B) 1859
		Id.	SCHMIDT, à <i>Bellerive</i> . — Limes diverses. (B) 1825, (A) 1827, R. (A) 1859
		Id.	TABORIN, à <i>Paris</i> . — Limes
		Seine-et-Oise	BAUDRY, à <i>Athis-Mons</i> . — Barres de fer et bottes d'acier. (O) 1859

2^e MÉTAUX DIVERS ET ALLIAGES

a. Cuivre.

Eure.	FONDERIES DE ROMILLY, à <i>Romilly</i> . — Planches de cuivre, fond de chaudière, foyers de locomotives.	Id.	et mouleurs. B. 1854, R. (B) 1859
Garonne (H.-).	MATHER et C ^{ie} , à <i>Toulouse</i> . — Fonds de chaudière, planches et feuilles de cuivre. M. H. 1819, à Mazarin; (B) 1827.	Id.	HYON, à <i>Paris</i> . — Cuivre laminé
Isère.	FREREJEAN, à <i>Vienne</i> . — Différents objets en cuivre rouge. (O) 1827, R. 1854, 1859.	Id.	LACOUNTA jeune et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Acier creux sans soudure, en cuivre rouge, en cuivre jaune, en zinc et en plaque
Loire-Infér.	VORUZ, à <i>Nantes</i> . — Cylindres, robinets, clous et autres objets en cuivre et en fonte.	Id.	LAFON, à <i>Paris</i> . — Lettres en relief et en métal.
Seine.	BOUVIER, à <i>Paris</i> . — Cages en cuivre.	Id.	REVEILLIAC fils et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Feuilles de cuivre jaune. (B) 1854, (B) 1859
Id.	GARNIER, à <i>Paris</i> . — Feuilles de cuivre et de zinc.	Id.	ROBERT (A) et C ^{ie} , à <i>la Villette</i> . — Divers métaux et lingots de cuivre affinés
Id.	GRONDARD frères, à <i>Paris</i> . — Obj. en cuivre	Id.	THIÉBAUT, à <i>Paris</i> . — Cylindres pour l'impression des tissus, bronzes d'art fondus bruts, robinets, appareils pour machines à vapeur, etc., pompes. (O) 1859.

b. Plomb.

Bouches-du-R.	CAVAILLIER, à <i>Marseille</i> . — Plomb et arsenic. M. H. 1819, 1834.	<i>Id.</i>	LOISEL et HUBIN, à <i>Paris</i> . — Tuyaux et tables de plomb.
Puy-de-Dôme.	PALLU et C ^{ie} , à <i>Pontgibaud</i> . — Plomb argentifère.	<i>Id.</i>	POULET, à <i>Paris</i> . — Plombs filés.
Seine.	DUFOUR et DEMALLE, à <i>Paris</i> . — Plomb coulé en table et en fils.	<i>Id.</i>	SIMON et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Tablettes et rouleaux de plomb, feuilles de zinc.
<i>Id.</i>	LAGOUTTE et fils, à <i>Paris</i> . — Tuyaux en plomb.	Seine-Infér.	MABIRE, au <i>Havre</i> . — Plomb de divers numéros.

c. Étain.

Seine.	CORNILLARD, à <i>Paris</i> . — Feuilles d'étain.		étain, clysomonoloskène et seringues. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	DUPRÉ, à la <i>Roche-d'Arcueil</i> . — Capsules en étain pour boucher les bouteilles, machine à fabriquer les capsules, machine pour découper les disques. M. H. 1854, (A) 1859.	Seine-et-Oise.	ROBERT et C ^{ie} , à <i>Poigny</i> . — Etain en feuilles et laminé. (B) 1859, sous la raison Clanceau.
<i>Id.</i>	FAUVEAU-LORIN, à <i>Paris</i> . — Vases en étain pour églises, bassins arsénévédriques, diverses pièces en étain, mesures.	Seine-Infér.	LE JUIF, à <i>Rouen</i> . — Cordage enroulé, en fil de fer.
<i>Id.</i>	ROUSSEVILLE, à <i>Paris</i> . — Couverts en	<i>Id.</i>	ROWCLIFFE frères, à <i>Rouen</i> . — Clous à vis.
		Vosges.	MAYHEY-HUMBERT, à <i>Darney</i> . — Cuillers, couverts ordinaires. C. F. 1854.

d. Zinc.

Seine.	BESSET, à <i>Paris</i> . — Lettres en zinc, en cuivre et en ferblanc.		relief en zinc laminé.
<i>Id.</i>	CARPENTIER, à <i>Paris</i> . — Lettres de zinc en relief.	<i>Id.</i>	HUBERT fils, à <i>Paris</i> . — Lustres en zinc solidifié, candélabres, porte-lampes, etc.
<i>Id.</i>	CHAUVITEAU et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Feuilles de zinc laminé, enseignes en zinc.	<i>Id.</i>	LARRABURE, à <i>Paris</i> . — Zincs laminés, (A) 1859.
<i>Id.</i>	GILLIARD et GROS, à <i>Paris</i> . — Lettres en	<i>Id.</i>	PERROT, à <i>Paris</i> . — Lettres et enseignes en zinc et en tôle vernie au four.

e. Argent et or.

Isère.	OZIER, à <i>Pont-Chérucy</i> . — Argent fin en feuilles.	<i>Id.</i>	FAVREL, à <i>Paris</i> . — Échantillons d'or, de platine et d'argent, en feuilles, en poudre et en coquilles; machine à battre M. H. 1859.
Seine.	DELAHAYE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Or en feuilles, bronze en poudre.		

f. Alliages.

Ardennes.	ESTIVANT frères, à <i>Givet</i> . — Planches de laiton et de tombac. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	punch en maillechort. C. F. 1859.
Seine.	GILLEBERT, à <i>Paris</i> . — Bronze en poudre.		PECHINEY aîné, à <i>Paris</i> . — Échantillons de fils étirés et plaques laminées en maillechort et objets divers d'orfèvrerie. M. H. 1854. (A) 1859.
<i>Id.</i>	LELIEUR, à <i>Paris</i> . — Couverts, cuillers à café, truelles à poisson, cuillers à		

5. SUBSTANCES MINÉRALOGIQUES.

Ardoises, marbres, ciments, pierres diverses, etc.

Ardennes.	ARDOISIÈRES DE RIMOGNE (société anonyme des). — Ardoises communes flamandes.	Ariège.	CABARRUS et GRADIT, à <i>Engomer</i> , arrondissement de Saint-Girons. — Chambranles, consoles, secrétaires, tabernacle, table ronde et autres objets en marbre.
<i>Id.</i>	DEBRY, à <i>Monthermé</i> . — Ardoises, mosaïque. C. F. 1854.		

Calvados.	LEGOUX, à <i>Bayeux</i> . — Tuyaux, gouttières, pavés et lames de parquet en pierres infiltrées de matières bitumineuses.	Pyrénées-Or.	eaux minérales de Saint-Alyre. FRAISSE, à <i>Perpignan</i> . — Marbres de diverses couleurs. (A) 1859.
Dordogne.	DUPONT (Auguste), à <i>Périgueux</i> . — Pierres lithographiques, clichés-pierre, etc. (B) 1854, (A) 1859, sous la raison Auguste et Paul.	<i>Id.</i>	PHILIPOT, à <i>Perpignan</i> . — Marbres divers M. H. 1859.
Gard.	ABRIC et C ^{ie} , au <i>Vigan</i> . — Pierres lithographiques.	Saône-et-Loire.	BIDREMAN père et fils, à <i>Charrevey</i> . — Ciment-marbre en poudre et en bloc, etc.
<i>Id.</i>	BERTRAND et GUY, au <i>Vigan</i> . — Pierres lithographiques.	Seine.	BERTHOMMÉ et SARRAZIN, aux <i>Thernes</i> . — Guéridon, cheminées, vases et pièces diverses en marbre factice.
<i>Id.</i>	D'ASSAS (le comte), au <i>Vigan</i> . — Pierres lithographiques.	<i>Id.</i>	CÉLIS, à <i>Paris</i> . — Pierres à bruni M. H. 1859.
<i>Id.</i>	DONNADIEU, au <i>Vigan</i> et à <i>Nîmes</i> . — Pierres lithographiques.	<i>Id.</i>	DEBRAY, à <i>Paris</i> . — Bitumes de Bastennes M. H. 1859.
<i>Id.</i>	ÉLIE CORBIER, à <i>Anduze</i> . — Marbre noir.	<i>Id.</i>	DU MENY, à <i>Paris</i> . — Asphalte pour dallage, couverture de terrasse, etc. (B) 1854, au comte de Sassenay. (B) 1859 à Cogniet et C ^{ie} .
Garonne (H.-).	BELMOMME et DUCOS, à <i>Toulouse</i> . — Marbres pour la statuaire.	<i>Id.</i>	GARNIER, à <i>Batignolles</i> . — Marbres factices.
<i>Id.</i>	TARRIDE fils et C ^{ie} , à <i>Toulouse</i> . — Consoles, colonnes, tablettes et foyers de cheminée et autres objets en marbre.	<i>Id.</i>	GAUTIER et MOREL, à <i>Paris</i> . — Garniture de cheminée, imitation de marbres riches.
<i>Id.</i>	LAYERLE-CAPEL, à <i>Toulouse</i> . — Marbres divers. (A) 1827, R. (A) 1859.	<i>Id.</i>	LASSERRE frères et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Bitume carreau pour dallage.
Gironde.	BONISSON, à <i>Bordeaux</i> . — Marbres factices.	<i>Id.</i>	LELOGÉ, à <i>Paris</i> . — Fontaines, filtres pierre, marbre, ardoise. (B) 1859.
Hérault.	GALMIER, à <i>Montpellier</i> . — Tables rondes en marbre.	<i>Id.</i>	LE ROY DE LAFERTE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Cheminées en marbre, objets de tapicerie en marbre, etc.
Isère.	CARRIÈRE, à <i>la Porte de France</i> . — Ciments.	<i>Id.</i>	NAYLIES et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Meules à moulins.
<i>Id.</i>	SAPPEY, à <i>Visille</i> . — Plateaux de marbre blanc.	<i>Id.</i>	ROJON, à <i>Paris</i> . — Émeri préparé et perfectionné à l'usage de l'optique et de la mécanique ; ponce et tripoli polissants pour polir les plaques de daguerreotype.
Lot-et-Garon.	FOURNIER DE SAINT-AMAND, à <i>Villeneuve-sur-Lot</i> . — Tables, cheminées, bénitiers en marbres divers.	<i>Id.</i>	PERROT et MALBEC, à <i>Paris</i> . — Meules artificielles en silex, pierres plates en émeri.
Maine-et-Loire.	SOCIÉTÉ DES ARDOISIÈRES D'ANGERS. — Ardoises de diverses espèces.	<i>Id.</i>	SAVOYE, à <i>Paris</i> . — Ciment en poudre et en cailloux d'appareil.
Meurthe.	MILLER-THIRY, à <i>Nancy</i> . — Pavés incrustés de marbre et de bitume. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	TEXIER, à <i>Montmartre</i> . — Statues en pierre factice. C. F. 1854.
Puy-de-Dôme.	MANDON frères, à <i>Saint-Nectaire</i> . — Camées, bas-reliefs, incrustations provenant des eaux minérales.	Yonne.	LACORDAIRE MENTION et C ^{ie} , à <i>Laroche</i> . — Auges, pavés en ciment romain de Vassy et de Pouilly.
<i>Id.</i>	LAUSSEDAT et PERCEPIED-MAISONNEUVE, à <i>Saint-Nectaire</i> . — Camées, bas-reliefs, incrustations provenant des eaux minérales.		
<i>Id.</i>	CLÉMENTEL, à <i>Clermont-Ferrand</i> . — Médailles et incrustations provenant des		

4^e OUTILS ET OBJETS DIVERS.

Taillanderie et quincaillerie.

Ain.	BOZONNET, à <i>Bourg</i> . — Casseroles, pots, tiroirs à poêle, gril à pain.	<i>Id.</i>	rie, garnitures de feu
Allier.	MAUPERTUIS et BUSCH, à <i>Commentry</i> . — Couperet, couteaux et morceaux de fonte de fer brisée.	<i>Id.</i>	RICHARD-DORIVAL, à <i>Sedan</i> . — Enclumes, étaux, bigornes.
Ardenne.	PECHENARD-NANQUETTE, à <i>Pied-Celle</i> . — Plats, assiettes en fer battu.	<i>Id.</i>	ROBERT-THOMAS, à <i>Givonne</i> . — Poêles, écoupes, bassines en fer platiné, noir, lustré. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	PIERROT-GRISARD, à <i>Nouzon</i> . — Ferronne-	<i>Id.</i>	VITASSE, à <i>Montey-Saint-Pierre</i> . — Boulons de toute espèce.

- Charente. DELAGE et LAROCHE puîné, à *Lacouronne*. — Toiles métalliques pour la fabrication des papiers. C. F. 1854, (A) 1859.
- Id.* TROUSSET fils et CATALA et C^{ie}, à *Angoulême*. — Toiles métalliques pour la fabrication des papiers.
- Côtes-du-Nord. DUCILLET, à *Dinan*. — Clous.
- Doubs. BOURLIER, à *Monticheroux*. — Pince plate, casse-noisette, brunissoir, marteau pour ciseleurs, compas, filière, chasse-goupilles, etc.
- Id.* JAPY, à *Berne*, commune de Seloncourt. — Ustensiles de ménage en fer battu, tels que casseroles, marmites, soupnières, etc.
- Id.* PAREAU et C^{ie}, à *Montbéliard*. — Clous, machine à fabriquer les clous.
- Id.* PEUGEOT aîné et JACKSON frères, à *Héricourt*. — Passe-partout, scies, limes, râpes, etc. (B) 1819, (A) 1823 et 1827, (A) 1859.
- Id.* SALIN, à *Valentigney*. — Scies, tôle, lame circulaire à tondre les draps, racle d'imprimerie, lingot d'acier fondu, etc. (A) 1823 et 1827.
- Eure. GONORD-ROSSE, à *Cintrey*. — Articles divers de quincaillerie.
- Garonne (H-). DEPRATS, à *Gaud*. — Pelles en fer.
- Isère. MONTROZIER, à *Chatonay*. — Pointes de Paris à la mécanique.
- Loire. CHAUFFRIAT et BAROU, à *Saint-Étienne*. — Enclumes, étaux, pelles, etc. M. H. 1839.
- Id.* GRANGER (Auguste), à *Saint-Étienne*. — Fers, compas, outils divers.
- Id.* MALESPINE, à *Saint-Étienne*. — Enclumes, étaux, essieux, etc. (B) 1854.
- Maine-et-Loire. LENOIR neveu, à *Chaudron*. — Pelles en fer.
- Meurthe. BATELOT (veuve), à *Blamont*. — Objets de taillanderie et de grosse quincaillerie.
- Moselle. GANGLOFF, à *Ippling*. — Clous à monter.
- Id.* MASSUN et fils, à *Metz*. — Aiguilles.
- Id.* SOMBORN et C^{ie}, à *Boulay*. — Outils, limes, scies, etc.
- Id.* VILLEMOITE, à *Metz*. — Étaux, bigorne.
- Nièvre. THOMAS (Louis), à *Nevers*. — Étaux.
- Orne. LEBAS, à *Laigle*. — Anneaux, dés à coudre, œillets pour la marine.
- Id.* VANTILLARD, à *Laigle*. — Aiguilles diverses. (A) 1859.
- Puy-de-Dôme. GUIMBAL-LHÉRITIER, à *Issoire*. — Clous-Becquets, plan de la machine destinée à les fabriquer.
- Rhin (Bas-). GOLAUX aîné et C^{ie}, à *Molsheim*. — Ciseaux, rabots, scies, outils divers. (O) 1816, M. H. 1819, (O) 1823, M. H. 1827, R. (O) 1854 et 1859.
- Id.* GOLDEMBERG et C^{ie}, à *Zornhoff*. — Tenailles, haches, faux et autres outils. (B) 1827, (A) 1854, a de Guaita et C^{ie}, R. (A) 1859, à Goldemberg et C^{ie}.
- Id.* ROSWAG (Augustin) et fils, à *Schlestadt*. — Tissus métalliques. (A) 1806, M. H. 1819, (O) 1823, R. (O) 1827, 1854 et 1859.
- Id.* STAMMLER, à *Strasbourg*. — Ouvrages divers en tissus métalliques.
- Rhin (Haut-). MIGEON et fils, à *Morvillars*. — Vis à bois, en fer et en cuivre.
- Id.* JAPY frères, à *Beaucourt*. — Ébauches de montres, mouvements de pendules et de lampes, vis, vilebrequins, articles de ménage, serrures.
- Rhône. NEUSS (H.-J.), à *Vaise*. — Aiguilles et aciers tréfilés.
- Saône (Haute-). POULOT (Jean-Baptiste), à *Gray*. — Clous à radoub, à roues, à cheval, à bœuf, etc.
- Seine. BOUCHER, à *Paris*. — Fil de fer, élastiques et boucles.
- Id.* CAMUS, à *Paris*. — Marteaux, haches, tas polis, ciseaux, etc. (B) 1859.
- Id.* CHAMOUTON, à *Paris*. — Enclumes, bigornes, étaux, etc. (B) 1854, (A) 1859.
- Id.* CHÉRET, à *Paris*. — Filières à tarauder.
- Id.* CHEVALLIER, à *Paris*. — Outils. C. F. 1854, 1859.
- Id.* COQUERET, à *Paris*. — Vis et autres articles cylindriques en fer, cuivre et acier. M. H. 1859, à Pourchasse.
- Id.* DUPUIS (Mme), à *Paris*. — Aiguilles.
- Id.* GAILLARD fils, à *Paris*. — Toile métallique. (A) 1819, à Gaillard; R. (A) 1825, 1827, 1854, R. (A) 1859.
- Id.* GAUTIER, à *Paris*. — Outils pour le charonnage, la charpente et diverses autres professions. C. F. 1854.
- Id.* KONS, à *Paris*. — Tissus de toile métallique.
- Id.* LACARNOY, à *Paris*. — Filières et tarauds.
- Id.* LAVAUX, à *Paris*. — Outils en fer, etc.
- Id.* MONGIN, à *Paris*. — Outils. (B) 1825, (A) 1827, B. 1854 et 1859.
- Id.* MONTAGNAC, à *Batignolles-Moncaux*. — Tissus en toile métallique pour moulins à l'anglaise, tamisage, etc. C. F. 1859.
- Id.* PALMER, à *Paris*. — Étirage au banc de cuivre, fer, acier, etc.
- Id.* PHILIPPE, à *Paris*. — Tas poli, bigorne, bigorneau, marteaux, cisailles et autres outils.
- Id.* POMPON, à *Paris*. — Tubes en fer et en cuivre.
- Id.* PRUDHOMÉ, à *Bercy*, près Paris. — Boulons en fer. (B) 1859.
- Id.* SAINT-PAUL (veuve) et fils, à *Paris*. — Toiles métalliques. R. (A) 1859.
- Id.* TANGRE, à *Paris*. — Toiles métalliques, bluteries pour moulins à farine, tamis pour fonderie et tissus métalliques. C. F. 1859.
- Id.* TANGRE aîné, à *Paris*. — Toiles métalliques.
- Id.* TUSSAUD, à *Paris*. — Presses à vis en fer et en fonte, vis pour presses, chariot, taraud, etc. M. H. 1859.
- Seine-et-Oise. BLOCH, à *Versailles*. — Boulons de divers genres.
- Id.* PAROT, à *Saint-Germain en Laye*. — Outils pour lamineurs et tréfileurs.

L'EXPOSITION INDUSTRIELLE

DANS SES RAPPORTS AVEC L'AGRICULTURE

ET LES ARTS QUI S'Y RATTACHENT

II.



Nous avons dit que les vins français n'étaient pas représentés à l'exposition. Une circulaire ministérielle du 15 décembre 1845, devant servir d'instruction aux jurys départementaux pour l'admission des produits, exclut nominativement les boissons, les produits alimentaires, les cosmétiques, les pièces d'anatomie, etc., etc. Beaucoup de ces proscriptions nous paraissent peu raisonnables, et nous n'avons pas à les discuter toutes ici ; seulement, on peut supposer que plusieurs jurys ont partagé cette opinion, puisqu'on voit, dans la salle, de fort intéressants produits alimentaires, des cosmétiques par avalanches ; l'anatomie pathologique et ses tristes détails, l'anatomie artificielle du cheval, du hanneton et du colimaçon, travaux superbes ! qui impressionnent vivement la foule, et qui sont destinés à rendre d'éminents services à notre chère agriculture : nous y reviendrons. Parmi les jurys d'admission qui se sont conformés strictement

à la circulaire, nous pouvons citer le Gard et le Haut-Rhin : ils ont rejeté deux liquides du plus grand mérite ; le double fait est venu directement à notre connaissance, voilà pourquoi nous disions en effet, dans le précédent article, que les vins ne figuraient point à l'exposition.

Eh bien, c'est une erreur.

Dans un petit coin de la salle des machines, seize flacons de vins mousseux, dont six s'intitulent *champagne* mousseux de Maine-et-Loire, se cachent tout honteux d'être là. Voici donc que Maine-et-Loire et le Puy-de-Dôme accordent ce que le Gard et le Haut-Rhin refusent. Le jury central est en ce moment saisi d'une réclamation contre cette singulière façon d'entendre la justice distributive ; il sera curieux de voir quel jugement interviendra. En attendant, examinons ce que vaut la proscription du 15 décembre, en ce qui concerne les vins, et disons tout de suite que les objets qui intéressent l'œnologie, à l'exposition, sont quatre pressoirs fort bien construits, destinés à remplacer les lourdes machines vulgaires ; une machine à fabriquer les futailles, et une

autre destinée à coiffer les bouteilles d'une capsule en plomb, pour remplacer la cire résineuse. La machine à tonneaux pourrait avoir d'excellents résultats pour l'industrie vinicole, surtout dans les années très-fécondes où l'on manque de fûts, où ils sont si chers au moment de la récolte, qu'on les paye deux fois leur capacité de vendange foulée.

Nous avons démontré que l'industrie, création des valeurs, est un phénomène triple dans son essence, et qu'il se manifeste dans le travail agricole tout comme dans le travail manufacturier. Notre langue, fort belle d'ailleurs, mais mal faite en ce point et en beaucoup d'autres, entretient une sorte de préjugé très-fâcheux à cet égard dans les masses et même parmi les gens éclairés qui ne comprennent l'industrie que dans un grand bâtiment pourvu d'une cheminée en forme d'obélisque. La vérité est qu'il se fait autant d'industrie dans une ferme ou un établissement de roulage que dans l'atelier d'un orfèvre ou sur la table d'un imprimeur en papier peint; partout, s'il n'y a identité quant au mode d'opérer, il y a similitude parfaite quant au résultat : à l'aide du capital, de la main-d'œuvre et de l'intelligence directrice, on ajoute sans cesse de la valeur à de la valeur, en rapprochant toujours le produit de sa destination finale. Aucun genre d'industrie utile ne l'emporte donc, économiquement parlant, sur un autre. Il peut arriver, par exemple, et c'est le cas pour la France, que le génie d'une nation, son climat, ses précédents historiques, l'aient jetée dans un système industriel plutôt que dans un autre, et qu'elle y trouve des avantages si considérables, qu'alors sa politique ait pour premier devoir de favoriser constamment ce système. La France, donc, essentiellement agricole par le nombre de ses agriculteurs et par son climat, doit voir, ce nous semble, que l'agriculture est sa première et sa plus importante *industrie*; que cette branche du travail national crée la somme de valeurs et de richesse la plus considérable; et si la France venait à considérer encore l'aisance relative, la moralité des agriculteurs, la triste situation des ouvriers qui s'entassaient dans les manufactures, et enfin les privilèges dont la nature semble l'avoir spécialement douée en ce qui concerne certains produits de son sol, supérieurs à tout ce qui est similaire sur le globe, n'est-il pas vrai qu'il y aurait une sorte de folie à exclure ces produits-là des honneurs et des encouragements que l'État accorde périodiquement aux fruits du travail manufacturier?

On voit aisément à quels produits ruraux nous prétendons appliquer ces principes économiques dont la justesse est à peu près incontestée. Les objections, toutefois, ne manquent pas.

— Si vous admettez les vins aux expositions industrielles, dit-on, il faut admettre toutes les productions de la campagne. Nous tombons alors dans l'impossible, dans l'absurde!

— Dans l'absurde? Voyons cela.

D'abord, il y a à l'exposition de la soie en cocons, chose très-agricole; puis de la laine objet extrêmement rural; puis du froment, cinq variétés superbes; puis....

— Oh! mais ceci est fort différent; il est de la plus grande importance d'encourager des productions semblables, car les étrangers nous fournissent encore beaucoup trop de laines, et nous achetons pour 60 millions de soie grège à l'Espagne, l'Italie et l'Orient.

— Fort bien; c'est aussi notre avis. Pourtant, l'intervention d'une machine à vapeur ne paraît pas indispensable pour faire croître la laine sur le dos d'un mouton, et les cocons ne se confectionnent pas à la perrotine, que nous sachions. Et, n'avez-vous pas là, près d'une porte de votre grand palais en bois, une jolie tente où s'ennuient fort deux pauvres bêtes indignées contre les imbéciles qui leur arrachent une mèche de laine en passant?

— Je crois bien, une laine comme cela? un type si neuf, si précieux, tout français, dû aux soins intelligents de ce bon M. Graux!

— Alors, l'objection ne porte donc plus sur les produits de l'agriculture, pris absolument. On admettra les uns, on repoussera les autres; on ouvrira les portes à ceux qu'il est possible d'introduire et qu'il est important pour la richesse publique d'encourager; on tiendra à l'écart ceux qui n'ont pas besoin d'entrer, ceux qui ne demandent même pas à entrer. Nous voici d'accord.

Quand nous appelons les honneurs et les avantages de l'exposition sur les vins français, cela veut-il dire que la première piquette venue aura le droit de se pavaner à l'exposition? Point du tout. Le bon sens a tracé des règles à cet égard, et les produits manufacturiers eux-mêmes s'y soumettent en général d'assez bonne grâce. Il est évident, en effet, qu'il ne devrait être admis que les produits des manufactures et de l'agriculture offrant un progrès, un perfectionnement notable, soit dans la nouveauté du produit, soit dans sa nature, dans sa forme mieux appropriée à l'usage, dans les procédés ou l'éco-

nomie de production ; lorsqu'il est utile enfin pour le pays, bien plus que pour le producteur, d'appeler l'attention du pays sur l'objet déterminé. Eh bien, voici un exemple, un fait curieux que nous livrons à l'appréciation impartiale du lecteur.

On sait que Henri IV, à qui l'histoire et de vieilles chansons populaires attribuent trois talents fort distingués, aimait de prédilection le bon vin de ses vignes d'Argenteuil. Ou bien le digne Prince était médiocre connaisseur, ou bien ses vignes ont tristement dégénéré ; car leur nom seul est la plus triste recommandation pour les gourmets modernes. Cependant le bon Roi pouvait avoir raison dans son temps. En 1857, on présenta à la Société d'œnologie française et étrangère deux flacons de vin rouge récolté sur le coteau de Gouvieux, près de Chantilly, département de.... l'Oise. Un rire homérique accueillit cet hommage ! On dégusta, toutefois, et le liquide fut trouvé si excellent, que, d'un commun accord, l'origine indiquée fut déclarée mensongère. Mais par égard pour l'homme respectable qui avait fait l'envoi, et qui demandait qu'une commission fût envoyée sur les lieux, quatre membres se dévouèrent à courir les chances d'une mystification ; celui qui écrit ces lignes était du nombre, et ne vit là qu'une excellente occasion de courir un peu la campagne. C'était pourtant bien sérieux. Le vignoble fut visité dans tous les coins, à la veille des vendanges ; les celliers et les caves, comblés par trois récoltes, ne contenaient pas une futaile qui n'ait été percée et mûrement interrogée ; on prit au hasard, dans les flacons rangés en bataille, sur le grès fin et frais ; enquête approfondie eut lieu chez les vigneronns voisins, chez les hôteliers, partout. Il fut prouvé de la manière la plus complète que l'Oise produisait un vin comparable aux meilleurs deuxième classe de la haute Bourgogne. C'est que M. D., cultivateur intelligent, avait arraché de sa côte, merveilleusement exposée, tout le vieux plant usé et détestable en honneur dans le pays, pour lui substituer les excellents cépages qui sont la gloire de Volnay. Une vinification rationnelle avait fait le reste.

Or, nous le demandons, à une époque où les meilleurs vignobles dégénèrent, un tel liquide, s'il se fût présenté à l'exposition, si on l'y eût admis, eût-il été plus déplacé parmi les productions de l'industrie française que la gelée de groseille, le café chicorée-moka, la moutarde ravigote au nouveau verjus, produits éminemment

manufacturiers, à ce qu'il paraît, et qui resplendissent de tant d'éclat aux Champs-Élysées ? En vérité, nous sommes honteux d'avoir à discuter une semblable thèse ; il le faut bien, pourtant, puisque dans le public, dans la haute administration, dans le jury central, il se rencontre des personnes très-éclairées qui se mettent presque en colère à la seule idée de voir les vins figurer dans une exposition dite industrielle ! Ces répugnances déraisonnables tiennent à de malheureuses préventions fatales pour notre agriculture ; elles tiennent aussi à une connaissance trop incomplète de l'état réel de l'industrie agricole, et des plus précieux intérêts de la France.

L'industrie vinicole a toujours fait sa richesse et sa gloire. Du vin français ! mais quelle nation étrangère ne sourit encore à ce mot ? Près des lacs glacés du Nord, au pied des Andes, dans les vallées de l'Himalaya, il manque toujours quelque chose au festin le plus splendide, si un flacon français tel quel ne vient réjouir les convives. Victor Jacquemont a vu les chefs shykes accueillir, avec les plus bruyantes acclamations, du bordeaux qui ressemblait à du vinaigre, et à l'heure qu'il est, la bourgeoisie hongroise boit avec une bonne foi digne d'un meilleur sort une espèce d'eau sucrée à peu près mousseuse, qu'on lui vend pour du champagne authentique. On sait les erreurs à jamais déplorables qui sévrent de vins français tant de braves peuples avides de cette brillante production si parfumée, si légère, si variée, si fine, si salubre et inoffensive ; on sait quels excès de fiscalité font déchoir fatalement nos grands vignobles, et poussent les producteurs à chercher dans une humeur dégradante, dans une *gourmandise* que donnent seuls les cépages vulgaires, les bénéfices que refuse aujourd'hui la *qualité*, fruit des vignes vieilles et toujours un peu avares. On sait encore les dénaturations, les honteuses falsifications, les coupables empoisonnements qui résultent d'un système fondé sur le sophisme et l'erreur ; mais, du moins, pourquoi ne pas encourager, bien plus ! pourquoi donc humilier les producteurs qui résistent au torrent, qui respectent leurs vignobles, qui travaillent bravement à relever une production honnie, conspuée, traquée comme si elle n'enfantait que des poisons dangereux ? Qui connaît les vins aujourd'hui ? Qui est capable de les juger ? Les meilleurs liquides se boivent au hasard ; autour des tables les plus opulentes, vous voyez circuler des laquais porteurs de flacons chargés d'étiquettes mensongères : — Monsieur veut-il du Richebourg ? de

l'Ermitage ? Château-Neuf du Pape ? Laffitte ? Aï ? — Croyez-nous , n'acceptez rien ; car, dix fois sur neuf, la chose est déplorable, quand elle n'est pas horrible. Vraiment, un homme d'esprit a eu bien raison de dire que désormais un flacon de grand vin de France était une utopie d'amateur ! Allez dans les établissements publics les plus renommés , on vous sert pour huit et dix francs des vins insipides ; aussi n'y demande-t-on plus rien, à la fin du repas ; on s'en tient à ce qui s'appelle ordinaire, et quel ordinaire, bon Dieu ! Quelques-uns se hasardent dans les vins de liqueur, et, sous le nom de vieux Malaga, on place dans un petit verre , pour 80 centimes , un je ne sais quoi, pâteux, ardent, avec saveur de fruit cuit ou de confiture. Heureux si pour madère on vous apporte en grande pompe du Marsalla, bâtard d'assez bonne maison, quelque peu naturel et supportable ! Et cependant, comme vins de liqueur, nous avons des Lunel, des Frontignan, des Rivesaltes délicieux ; quelques habiles, en Provence, en Languedoc, font des vins secs parfaits, des Tokai produits avec le furmint, cépage qui donne la liqueur si justement renommée de l'Égy-Allya. Mais ces charmantes productions, qui devraient figurer avec honneur sur toutes les tables des deux continents , sont quasi inconnues en France même ; et la France, qui possède de tels trésors, demande trente mille hectolitres de vins de liqueur, chaque année , à l'Espagne, à la Sicile, à la Grèce, vins brûlants et insalubres, toujours gâtés par l'eau-de-vie, horriblement chers !

Un tel état de choses ne peut durer plus longtemps sans que notre fortune vinicole, créée par l'intelligence de nos pères , n'en soit profondément ébranlée. Nous nous conduisons comme ces riches propriétaires insoucians et blasés, qui laissent follement leur bien patrimonial tomber en ruine, et leurs champs en friche, tandis que des puérilités pompeuses absorbent leur attention. Il y a beaucoup à faire pour réparer les

brèches que le temps, bien moins que de désastreuses illusions, ont faites à l'œnologie française. L'étude complète des moyens curatifs serait déplacée ici ; mais si nous avons pu porter la conviction dans l'esprit de nos lecteurs, si nous étions assez heureux pour conquérir quelques suffrages en faveur d'une production malheureuse , pourtant bien intéressante, et surtout française autant qu'industrie peut l'être, nous ne perdrons pas l'espoir de lui voir rendre justice quelque jour. Les réactions de ce genre marchent très-vite quand l'impulsion est donnée , et si dans cinq ans elle a fait de sérieux progrès , nous verrons le vin de France figurer glorieusement à l'exposition des produits de l'industrie française, et ce sera un grand point de gagné.

Un dernier mot sur une dernière objection, car il ne faut rien laisser sans réponse , ou bien l'on court risque d'être battu par un faible ennemi qu'on ne voyait pas derrière soi. On dit : Comment voulez-vous donc que le public juge ce qu'il y a au fond d'une bouteille bouchée et goudronnée ?

C'est juste ; mais à notre tour nous demanderons comment, dans le système des expositions actuelles, le public peut juger une machine dans son état d'immobilité, un chronomètre, les chocolats, les savons, les armes à feu, les pains de sucre, mille choses auxquelles les surveillants, avec l'éloquence qui les caractérise, recommandent de ne pas toucher ? Quiconque veut tenter une expérimentation , prend l'adresse de l'exposant et en use pour le mieux. En matière de vins, la marche est ainsi toute tracée. Un numéro, l'adresse du dépositaire, quelques précautions de détail à introduire pour cette nature de produits comme pour bon nombre d'autres, mettront tout le monde à l'aise.

LOUIS LECLERC.



ORFÈVRERIE. JOAILLERIE.

M. FROMENT-MEURICE, RUE DE LOBAU, 2.

L'industrie française redeviendra-t-elle un art ou continuera-t-elle d'être une industrie ? Se renfermera-t-elle dans la seule observation des lois matérielles de la fabrication, ou, de nouveau, s'élancera-t-elle vers la recherche de la forme, vers le culte du beau ? Telle est la question qui s'agite en ce moment.

Au nombre des orfèvres qui se sont frayé une route nouvelle, nous citerons M. Froment-Meurice. Dans ses mains, l'orfèvrerie cesse d'être un simple mode d'ornementation, elle devient symbolique ; cette industrie ne s'adressait qu'aux yeux ; elle ira éveiller la pensée. Dans les moindres pièces, comme dans les plus grandes, sur une pomme de canne aussi bien que sur les contours d'un vase, elle mettra toujours une idée sous une forme ; en un mot, elle était morte, elle vivra.

Examinez l'ostensoir émaillé de M. Froment-Meurice, et dites si ce rare morceau ne captive pas autant l'esprit que le regard. Le style en appartient aux derniers jours de l'ère gothique et au commencement de la renaissance. Au sommet brille la Vierge dans une niche émaillée et brodée de pierres fines. A droite et à gauche sont deux petits anges ; l'un tient une harpe, l'autre un orgue. Un peu plus bas, deux anges adorateurs foulent aux pieds un monstre qui représente le démon et que l'on retrouve à la base de l'ostensoir. Au centre, rayonne une gloire en améthystes. Nous ne connaissons rien de plus précieusement ciselé que cette magnifique pièce d'orfèvrerie. Mais ce que nous y avons surtout admiré, c'est la rectitude des lignes architecturales. Pour quiconque sait qu'il faut passer au feu les parties destinées à recevoir l'émail, et que le feu tend à les faire jouer, la netteté que M. Froment-Meurice a conservée à tous ses profils ne sera pas un médiocre sujet d'étonnement. Les émaux ne sont pas moins remarquables. Ce genre d'ornements est d'une fabrication peu difficile lorsqu'il s'agit de l'appliquer sur de petits objets ; mais quand il faut émailler des pièces de la dimension de la cage et du pied de cet ostensor, alors les obstacles s'accumulent, et nous ne sommes point surpris que, pour en triompher, on ait été contraint de

bâtir un four spécial. Une qualité d'un ordre plus élevé recommande les émaux de M. Froment-Meurice, c'est qu'ils offrent une savante application de la loi du contraste des couleurs, découverte par M. Chevreul.

A côté de l'ostensoir dont nous venons de parler figurent un calice pour le pape, un vase et une toilette. Nous voudrions analyser les beautés du calice, mais l'abondance de la matière nous force de ne le signaler qu'en passant. Le vase a été donné à M. Emery par la ville de Paris. La forme en est classique, et l'ornementation appartient au seizième siècle. Deux naïades, dont les bras sont élevés et dont le corps se cambre, forment les anses. Au centre de la bourse est un écusson, où M. Froment-Meurice a prouvé que la science armoriale ne lui est point inconnue. Dans la langue du blason, l'écusson se nomme cuir, par allusion à la peau de bœuf ou d'autre bête que l'on clouait jadis à la porte des châteaux, et sur laquelle on attachait les pièces de l'écu. Tout écusson doit donc reproduire les six extrémités de la peau féodale : quatre pour les pieds, une pour la tête et une pour la queue. C'est par ignorance qu'un grand nombre d'artistes négligent ce point archéologique. L'écusson du vase Emery a une tête de lion, deux créneaux pour pieds de devant, une chute de coquillages pour queue, et l'origine de deux grands rinceaux pour pieds de derrière. Sur la tête du lion est assis le génie des eaux tenant dans ses mains deux motifs de plantes marines autour desquelles se roulent des serpents. Au sommet du vase sont les armes de la ville de Paris. Nous n'avons pas besoin de faire remarquer à nos lecteurs que tous les ornements de ce morceau ont une signification symbolique, et sont destinés à rappeler les services rendus à la ville de Paris par M. Emery, dans l'importante question des eaux et de l'assainissement de la capitale.

La toilette exposée par M. Froment-Meurice se compose d'un grand miroir, d'une aiguière et d'une cuvette, style Louis XV. Nous ne prétendons point nous ériger ici en défenseurs de ce style capricieux, que nos arguments d'ailleurs pourraient effaroucher, et qui échappe à l'analyse plus facilement qu'au blâme. Qui nous dira sa naissance ? Ennemi de la ligne droite et de la symétrie, son principe, s'il a jamais eu un principe, est de commencer par un contour gracieux et de finir coquettement par une fleur. Ne lui demandez pas autre chose. Gardez-vous d'exiger qu'il se fasse au moins une loi de son caprice.

car la haine de l'uniformité serait capable de le rejeter dans le culte des règles, et nous perdriions un des plus aimables hôtes de nos boudoirs. Le miroir de M. Froment-Meurice est une élégante boutade de ce style quinteux, mais charmant. Il semble que la fée de la coquetterie l'ait fait jaillir d'un coup de baguette pour s'y mirer.

La bijouterie de M. Froment-Meurice signale la même tendance que son orfèvrerie. C'est le même travail vu par le petit bout d'une lorgnette. Il n'est pas une petite pierre dont l'enchâssement ne soit motivé. Voici des naïades qui jouent avec des perles, et des enfants ailés qui s'enroulent dans toutes sortes de pierreries comme dans des guirlandes de fleurs; voici Jeanne d'Arc avec la glorieuse élite de son époque, les la Trémouille, les Lahire, les Dunois. Il va sans dire que la jeune héroïne a été copiée d'après le chef-d'œuvre de notre grande artiste, la belle et infortunée princesse Marie. Voici des épingles d'homme où l'on a représenté soit une Leda, soit un saint Michel terrassant le démon, soit une petite figure d'harmonie. Autour d'une pomme de canne sont sculptés Bayard, Léon X, François I^{er} et Benvenuto Cellini, un de vos ancêtres, M. Froment-Meurice.

Avec des œuvres comme celles que nous venons d'analyser, l'issue de la lutte qui agite l'orfèvrerie ne saurait être douteuse. Ce sera l'art qui triomphera.

TISSUS EN CAOUTCHOUC.

MM. RATTIER ET GUIBAL.

RUE DES FOSSÉS-MONTMARTRE, 4.

La mise en œuvre du caoutchouc et son emploi dans l'économie domestique datent, en France, de moins de quinze années. Jusqu'alors cette matière utile ne servait qu'entre les mains des dessinateurs à effacer les traces de la plumbagine sur le papier, ou ne se trouvait que dans les collections de produits végétaux. Hors de là, elle restait sans usage, et l'on ne tirait parti d'aucune des deux propriétés remarquables qu'elle possède, l'imperméabilité et l'élasticité. Ce n'est pas qu'on n'eût compris les précieuses applications qu'on en pouvait espérer. Mais l'on avait en vain cherché le moyen de transformer utilement

cette substance livrée brute par le commerce et rebelle à toute élaboration. On avait été jusqu'à tenter d'apporter en Europe le suc de l'*hevea* à l'état de liquide, ainsi qu'il découle de l'arbre. Mais on fut bientôt forcé d'y renoncer; le suc s'altérait par ce long voyage et perdait ses propriétés caractéristiques. Il fallut donc se contenter de la matière impure qui arrivait du Brésil sous la forme incommode d'une sorte de calebasse irrégulière.

L'idée si simple de le dissoudre pour lui imprimer ensuite toutes les formes nécessaires, était naturelle et devait venir tout d'abord. Mais les essais restèrent longtemps infructueux. Le caoutchouc n'est soluble ni dans l'eau, ni dans l'alcool; les corps gras l'attaquent, mais en le décomposant; les huiles essentielles peuvent seules le dissoudre. C'est aux Anglais qu'on doit la première application du caoutchouc ainsi dissous. Telle fut l'industrie que MM. Rattier et Guibal introduisirent en France en 1828, et qu'ils n'ont cessé depuis lors de développer, tant sous le rapport commercial que sous celui des procédés manufacturiers. Il est impossible de voir une usine mieux entendue dans toutes ses parties, mieux séant à l'œil en même temps qu'aux nécessités pratiques, que le vaste établissement fondé aux Thernes par ces habiles fabricants.

Sans passer par tous les essais et toutes les améliorations réalisées par MM. Rattier et Guibal, nous allons prendre cette industrie au point où ils l'ont amenée, et faire connaître à nos lecteurs le triple mode d'élaboration que subit la matière suivant l'usage auquel on veut la soumettre.

Le premier de ces usages, par ordre de date comme par ordre d'importance, c'est la fabrication des tissus imperméables. Cette fabrication a un double but, soit de préserver de toute humidité les objets que le tissu recouvre, soit d'emprisonner dans une enveloppe fidèle l'air qu'on y a introduit; les vêtements contre la pluie, les bottes de marais, les tabliers de nourrice sont dans le premier cas; les coussins à air si commodes en voyages, les tuyaux, etc., rentrent dans le second. On fait aussi avec le caoutchouc dissous du cuir factice qui sert à la fabrication des cordes.

Toute cette manutention s'opère en dissolvant le caoutchouc dans une huile essentielle, et en le réduisant en pâte consistante à l'aide d'une machine. Cette pâte est ensuite appliquée entre les tissus qu'il faut rendre imperméables, et elle les colle ensemble: le passage aux cylindres des

deux tissus ainsi réunis achève de déterminer leur adhérence. Après la mise en œuvre, on complète l'imperméabilité des articles fabriqués par l'application du caoutchouc sur les coutures. Un produit plus simple encore consiste à revêtir de l'enduit imperméable la surface extérieure d'un seul tissu qui se trouve ainsi garanti contre les influences du dehors; ces étoffes vernies conviennent parfaitement aux manteaux de chasse et de voyage.

L'impureté du caoutchouc brut, tout souillé de terre et de sable, donnerait lieu à des déchets considérables, si l'on n'avait trouvé le moyen de tirer parti de ces débris. Cette nécessité économique a donné naissance à une seconde manipulation qui a pour objet de recomposer la gomme.

Dans ce but, on lamine les bouteilles impures, et on les amène à la forme de grandes nattes dégagées de tout corps étranger; ces nattes sont réunies en un bloc qu'on soumet à l'action mécanique d'un pétrin, ce qui régénère la matière gommeuse et lui donne une grande homogénéité. Ce travail de reconstitution est complété à l'aide d'une presse hydraulique qui comprime la gomme dans des moules ronds ou carrés. Elle sort enfin de ces moules pour recevoir la forme que réclament les usages extrêmement variés auxquels on la destine. Tantôt on l'étire en fil, tantôt on la réduit en plaques: la médecine, les arts, la papeterie, la bimbaloierie, la chaussure, l'appliquent à leurs besoins divers.

A ces deux procédés d'élaboration, MM. Rattier et Guibal ont réuni une troisième industrie dont la France leur est complètement redevable, et dans laquelle surtout ils ont fait preuve de leur habileté manufacturière. C'est la fabrication des tissus élastiques au moyen du filage et du tissage du caoutchouc. De la sorte est mise à profit l'élasticité de la substance naturelle; cette propriété, sans parler des usages auxquels on pourra l'appliquer ultérieurement, est déjà d'un extrême avantage pour l'hygiène du corps, la chirurgie, l'art du bandagiste, les traitements orthopédiques. La faculté que de pareils tissus possèdent de prêter, soit dans un sens, soit dans les deux, suivant les mouvements des membres qu'ils revêtent, ou de suivre sans compression brusque le gonflement ou la réduction graduels des tumeurs et des parties malades, les rend d'un prix inestimable pour les fractures, les grossesses et tous les cas analogues.

Cette fabrication a exigé de longs efforts et des travaux tout particuliers. MM. Rattier et Guibal

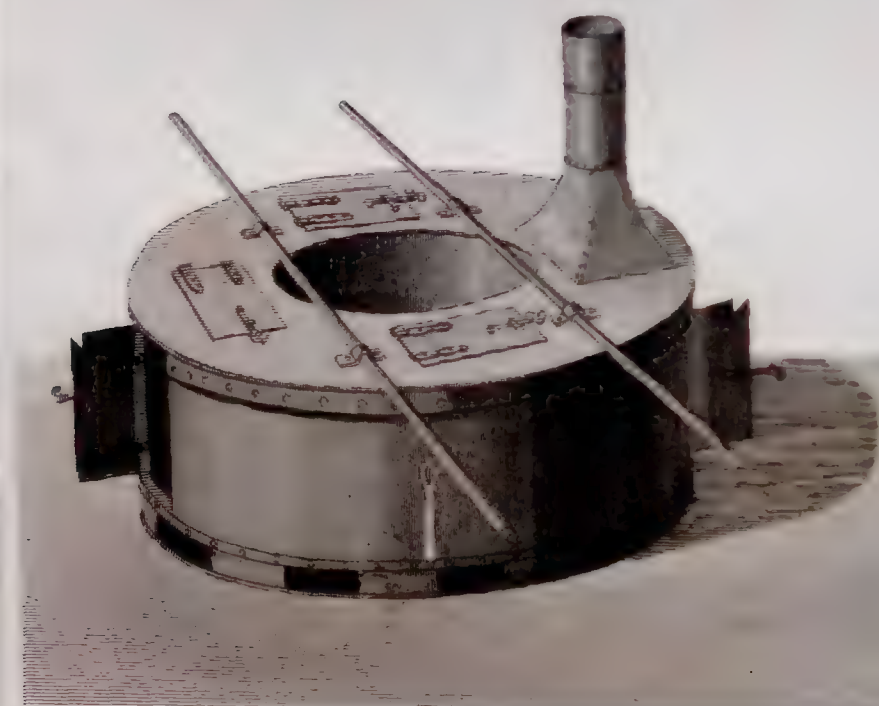
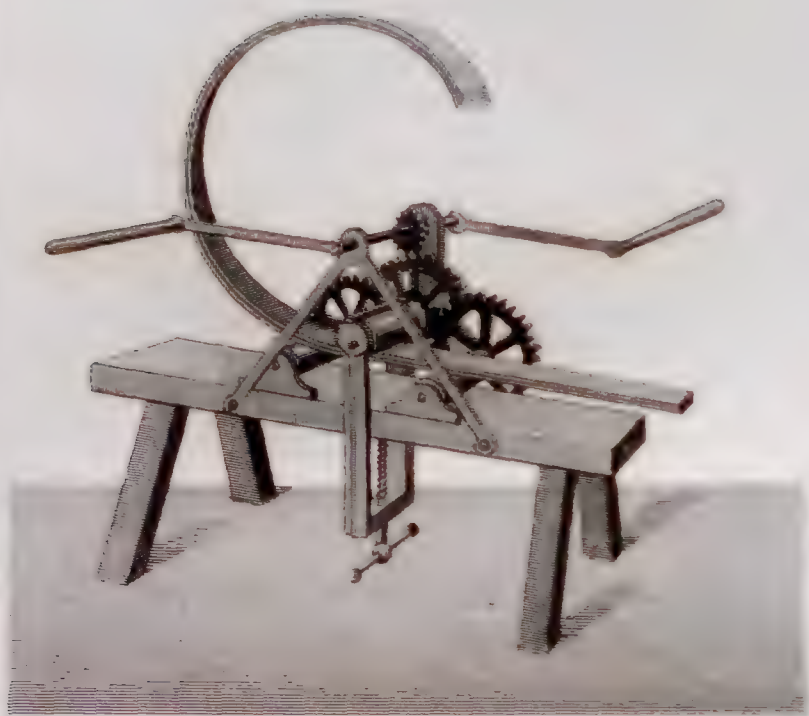
ont entièrement créé leurs procédés; ils ont dû, pour ce genre de tissage spécial, remanier le métier à la Jacquart dont ils ont tiré un grand parti en lui appliquant la vapeur.

La série des opérations consiste d'abord à ramollir dans l'eau chaude les bouteilles qui arrivent d'Amérique, et à les diviser en deux disques que l'on soumet à la presse. Ces disques sont ensuite divisés en lanières qu'on découpe à leur tour en fils fins dont on compose une longueur unique en les réunissant bout à bout. Ce fil passe sur un dévidoir et subit un étirage qui l'allonge de dix fois sa longueur primitive, en arrivant de la sorte à la limite extrême de l'élasticité. Il importe que cette propriété soit momentanément anéantie pour rendre possible le tissage du caoutchouc, soit avec lui-même, soit avec toute autre matière filamenteuse; pour y parvenir, on laisse sécher ce fil ainsi étiré sur les dévidoirs où il se réduit à l'état de corde à boyau. Mais après le tissage, l'exposition des tissus à une douce chaleur rend au fil son élasticité, en lui donnant plus de force, et lui fait faire corps avec la substance qui l'enveloppe.

La maison de MM. Rattier et Guibal n'est pas seulement la première qui ait nationalisé l'emploi du caoutchouc; elle est restée de beaucoup en tête de cette industrie; en vain la contrefaçon lui a créé une active concurrence; en vain beaucoup de rivaux attendent l'expiration prochaine de ses brevets: ce n'est pas sur le monopole breveté qu'ils ont édifié leur prospérité manufacturière, c'est sur une fabrication savante et consciencieuse, qui leur a permis de conserver à la France la suprématie qu'elle possède dans cette spécialité sur les produits analogues de l'Autriche, de la Suisse et de l'Angleterre. Grâce à eux et aux nombreux fabricants dont ils se sont fait d'actifs auxiliaires, en les autorisant à exploiter leur industrie, les marchés étrangers nous appartiennent; la consommation des Etats-Unis nous est, entre autres, exclusivement acquise. Cette supériorité nous la devons surtout à l'économie de nos procédés et au bon goût de nos montures; MM. Rattier et Guibal doivent prendre pour eux la plus grande partie de cet éloge.

Du reste, ces manufacturiers ont été justement appréciés dans les récompenses que l'industrie reçoit au nom du pays; l'un d'eux a été décoré; et une médaille d'or, décernée en 1854, rappelée en 1859, leur a prouvé qu'ils avaient obtenu l'estime à laquelle ils avaient droit.

Machine à vapeur



REVUE DE L'EXPOSITION.

MACHINES. — MOTEURS.



AVANT de parcourir les magnifiques produits de la salle des machines, n'y a-t-il pas un intérêt plus grand encore à se rendre compte de l'accueil qui est fait par l'esprit public à ces gigantesques enfants d'une civilisation progressive? Laissons à part la curiosité toujours renaissante de la foule et l'admiration raisonnée de l'homme technique et portons plus haut nos regards. Sera-ce encore, comme naguère, de la part des classes inférieures, une haine aveugle contre des rivaux d'une irrésistible puissance qui les chassent sans pitié des ateliers et révolutionnent les habitudes séculaires du travail humain? Sera-ce, de la part des penseurs, la même hésitation douloureuse entre le spectacle des perturbations engendrées par les machines dans le présent et le vague pressentiment des bienfaits de cette révolution dans l'avenir?

Si l'on veut, en effet, se reporter à l'époque de 1859 et aux idées qui régnaient alors, on reconnaîtra que tel était le double sentiment à l'influence duquel peu de gens pouvaient se soustraire. L'admiration était grande et réelle pour ces efforts merveilleux, pour cette variété infinie de résultats, pour cette population artificielle engendrée par la vapeur. Mais alors aussi naissaient les réflexions profondes et inquiétantes; alors s'élevaient avec une légitime énergie les plaintes des travailleurs dépossédés au profit d'un instrument inanimé ou plutôt au profit du capital qui le construit et l'exploite à son bénéfice. En vain les économistes disaient, afin d'apaiser ces plaintes, que le trouble introduit dans l'industrie par les machines est de courte durée et

sert toujours de précurseur à un développement considérable de la production; que ce développement nécessite l'emploi d'un nombre d'agents bien supérieur à ce qu'il était antérieurement, et qu'il en résulte un accroissement de bien-être pour les travailleurs, en même temps que de richesse pour la société tout entière. Ce langage, bon pour des hommes de loisir et de science, pouvait-il convenir à des ouvriers sans travail et sans pain? N'étaient-ils d'ailleurs pas en droit d'y répondre: S'il est vrai que ces machines doivent, dans un court délai, enrichir la société entière, pourquoi sommes-nous seuls appelés à supporter les douleurs de cette époque transitoire et le poids de cette révolution qui profitera à tous? Pourquoi la société, qui a foi dans ce prochain bien-être, ne se résigne-t-elle pas à nous indemniser, à nous soulager, à nous rendre l'attente possible et le lendemain abordable?

Et les économistes eux-mêmes, tout en annonçant à voix haute ce résultat prospère de l'avènement des machines, tout en glorifiant le travail de l'homme affranchi de l'effort brut et ramené au rôle d'une direction intelligente, les économistes avaient-ils une entière confiance dans leurs hasardeuses prophéties? Ne se passait-il pas sous leurs yeux un fait immense et qui semblait disposé par la Providence comme un exemple et un enseignement de ce que peuvent pour la prospérité d'une nation les machines introduites dans le régime économique et industriel, sans un remaniement complet et préalable de ce régime? L'Angleterre se débattait, alors comme aujourd'hui, entre sa gigantesque puissance de production, supérieure à toute consommation possible, et ses myriades d'ouvriers sans ouvrage et sans moyens de payer et de consommer des produits qui périssent en magasin.

La science économique, en 1859, avait déjà

constaté ces faits qui donnaient un si éclatant démenti à la glorification des machines ; mais elle n'en avait pas encore tiré d'une manière nette les conséquences rationnelles. Disons même qu'aujourd'hui, en 1844, elle est loin de les avoir toutes formulées avec précision. Mais du moins elle en a la clef ; elle les pressent, et cette préscience suffit à lui donner une confiance et une conviction dans l'avenir que ses nombreux organes transmettent au pays et que celui-ci reçoit et s'assimile à son tour. Depuis 1839, en examinant à fond le progrès des doctrines, on peut dire que l'économie industrielle est en train de se refondre, et qu'à son ancien principe fondamental, la liberté illimitée, elle a substitué une base plus scientifique en même temps que plus humaine : l'association. Or, telle est la puissance logique de ce seul mot qu'on comprend ou qu'on devine, pour mieux dire, l'immense distance, l'abîme qui sépare la constitution à venir de l'industrie en France de celle qui existe aujourd'hui en Angleterre. Dans l'un de ces régimes, les machines, instruments du capital, exclusivement créées par lui, ne rapportent qu'à lui les bénéfices d'une production qui ne se limite que par le défaut de consommateurs et qui se fait indépendamment et à distance des travailleurs humains. Dans l'autre, les machines appartenant non pas seulement au capital, mais à l'association industrielle, composée du capital et du travail, seront installées du consentement commun, profiteront aux deux, affranchiront bien réellement le travailleur d'efforts grossiers et pénibles, lui rendront une portion de son temps et de sa liberté et créeront, par sa participation aux bénéfices de la production, la plus vaste des consommations possibles, celle de tous les producteurs.

Telle nous semble être la tendance réelle et pratique de notre industrie, bien qu'il n'y ait encore que de légers signes précurseurs d'un pareil avenir. Mais à coup sûr, c'est la marche que prédit et que trace la science de nos jours ; c'est l'horizon qu'elle a ouvert, je le répète, depuis 1839, et c'est cette conquête scientifique, commencée bien antérieurement, mais formulée par l'esprit public seulement depuis ce lustre, que nous avons cru devoir mettre en lumière même au-dessus des plus beaux efforts de notre industrie. C'est cette formule, c'est cet espoir rationnel qui nous permettent de nous enorgueillir d'un progrès qui marche d'accord avec les tendances de la société, et qu'il ne faudra pas payer par la misère et la souffrance du pays réel, des travail-

leurs, au risque même de l'enrayer plus tard, sous peine d'une imminente ruine sociale. C'est grâce à cette formule enfin que, malgré la gloire et la prépondérance actuelle de notre grande rivale, nous devons nous réjouir du fond du cœur de n'avoir ni le présent, ni l'avenir de l'Angleterre.

D'ailleurs, sous le rapport industriel lui-même, il y a entre elle et nous toute la différence qui existe entre un peuple jeune dans la carrière, ayant foi dans lui-même et dans l'avenir, doté de toutes les conditions d'une organisation normale, stimulé enfin par la rivalité, et une nation arrivée par une constitution, puissante mais artificielle, au dernier période d'une prospérité qui ne saurait plus que décroître à mesure que s'écroulent les fondements sur lesquels elle était basée.

Notre exposition de 1844 prouve que nous ne nous courbons plus avec résignation et sans espoir devant les éléments incontestables de supériorité que l'Angleterre possède sur nous, mais que nous cherchons à soutenir la lutte, soit en développant avec énergie nos éléments similaires, soit en leur opposant les conditions spéciales que la Providence nous a départies.

L'une des plus précieuses ressources que la France possède, c'est le vaste ensemble de ses cours d'eau, ce grand réseau naturel qui sillonne le pays en tout sens et charrie avec lui des trésors de fécondité en même temps que des prodiges de puissance. Malheureusement ces deux sources de richesses sont encore presque aussi négligées l'une que l'autre ; et, dût-on nous accuser de tout reporter à la même cause, c'est à l'absence des idées d'association et de solidarité que nous attribuons et le faible rôle que les irrigations jouent dans notre agriculture, et l'infériorité réelle de la force motrice hydraulique comparée à celle de la vapeur. Il suffirait d'un mot pour démontrer que les mesures générales qu'entraîne un bon système d'irrigation exigent le concours d'un grand nombre d'intérêts qui jusqu'à ce jour ont vécu isolés, sinon hostiles ; mais ce n'est pas là notre but, et nous n'insisterons même pas sur la cause première qui tend de plus en plus à annuler nos cours d'eau, soit comme élément de puissance motrice, soit comme aliment de fécondité agricole, soit comme moyen de transport ; nous voulons parler de la dénudation accomplie des hauts lieux où les cours d'eau prennent leur source et de l'indifférence générale qui accueille un ensemble de faits aussi désastreux.

Les cours d'eau, considérés comme moteurs, offrent aujourd'hui, grâce au déplorable régime que notre imprévoyance leur a créé, la réunion de tous les inconvénients qu'on peut redouter dans l'emploi d'une force mécanique : irrégularité continue, surabondance intempestive, diminution subite, chômage définitif et de longue durée. C'est à l'aide de cet ensemble de conditions que les ingénieurs hydrauliciens doivent lutter contre la régularité parfaite, le service commode, sûr et de jour en jour plus économique des machines à vapeur. Pour atteindre ce but, les efforts n'ont pas manqué depuis un certain nombre d'années, et ils ont été couronnés de succès. La belle invention des roues à aubes courbes, dites roues à la Poncelet, déjà si précieuses par leur effet utile, la facilité de leur construction, la possibilité de leur emploi, même lorsqu'elles sont partiellement sous l'eau, a été suivie de près par la mise en pratique d'un moteur encore plus avantageux et d'une construction plus simple, la turbine. On sait qu'on désigne sous ce nom toutes les roues dont l'axe est vertical, quelles que soient les différences de leurs dispositions spéciales. Il y a en effet jusqu'à présent presque autant de turbines différentes que de constructeurs voués à ce genre de moteurs ; mais elles ont toutes une supériorité incontestable sur les roues soit à aubes courbes, soit à auge. Plus légères, moins dispendieuses, elles peuvent travailler tout en étant submergées, et, grâce à leur faible hauteur, elles utilisent les chutes les moins élevées. Ajoutons en même temps qu'elles conviennent seules, par leur mode de réception de la force motrice, aux chutes considérables, telles que celles qui ont lieu dans les pays de montagnes.

L'exposition de 1859 a été l'ère de l'avènement de la turbine ; ce récepteur, indiqué par M. Burdin et vulgarisé par M. Fourneyron, réalisait jusqu'aux quatre-vingts centièmes de la force théorique ; une médaille d'or récompensa ce beau résultat.

Dès lors, la turbine devint l'objet de nombreuses recherches, et, dans notre exposition actuelle, c'est elle qui, en fait de moteurs, frappe le plus vivement l'attention publique.

Trois systèmes sont en regard, tous trois dignes d'intérêt, bien qu'à des degrés inégaux. Le plus ancien est celui de M. Passot, qui est contemporain de l'exposition précédente, et qui, toutefois, n'a pas encore dit son dernier mot après une lutte de cinq années. La turbine Passot, condamnée par un premier jugement de l'Académie des sciences,

en partie modifié plus tard, a cru devoir en appeler des décisions de la haute théorie aux expériences de la pratique. Là encore il y a lieu de suspendre l'arrêt ; car, si nous sommes bien informés, les premiers résultats ne répondent pas aux espérances de l'inventeur ; mais nous savons M. Passot assez en fonds de persévérance et d'ingénieuse sagacité pour ne pas désespérer de le retrouver enfin victorieux à l'exposition de 1849. La turbine Kœchlin, au contraire, est fort récente et semble avoir conquis, dès son début, la faveur publique. Elle diffère du système ordinaire, en ce que la turbine est placée au sommet d'un cylindre vertical à la partie inférieure duquel fonctionne la vanne régulatrice. L'eau, après avoir parcouru les conduits hélicoïdaux de la roue motrice, tombe librement dans ce cylindre et produit par sa chute une sorte d'aspiration qui augmente la vitesse de la roue et complète, par ce second mode d'action, l'effet utile obtenu par le poids de l'eau. On ne saurait se prononcer, avant l'expérience en grand, sur la valeur de ce système ; toutefois il ne satisfait peut-être pas complètement aux exigences théoriques ; en admettant qu'une portion de la hauteur du cylindre d'aspiration soit employée à augmenter la vitesse de la roue, il n'en est pas moins certain qu'il en restera une partie qui représente la vitesse de l'eau à l'orifice inférieur. Or, cette vitesse est en déduction de celle que l'eau motrice aurait communiquée à la roue, si celle-ci avait été placée au plus bas de la chute ; pour que l'effet fût le plus grand possible, il faudrait que la vitesse de l'eau fût nulle à la sortie, ce qui n'est pas possible après sa chute dans le cylindre vertical.

La dernière des trois turbines exposées, celle qui nous semble réunir tous les avantages de ce genre de moteur, c'est la turbine de M. Fontaine, de Chartres. Les deux plus saillants de ces avantages consistent, l'un dans la facilité de régler la dépense de la roue, suivant la hauteur variable de la chute, l'autre dans le mode de suspension de l'arbre vertical : dans les turbines ordinaires, le poids de l'arbre repose tout entier sur le tourillon inférieur, et l'on est obligé de remédier souvent à l'usure de ce pivot essentiel, ce qui n'est pas aisé, en raison de la disposition qu'il occupe au fond de l'eau. M. Fontaine suspend cet arbre par sa partie supérieure, et, par un emmanchement ingénieux, communique le mouvement à l'arbre moteur. Quant à la réglementation de la roue, elle se fait d'une manière plus ingénieuse encore. L'un des côtés de chacun des conduits hélicoïdaux que parcourt l'eau en descendant tangentielle-

ment au cylindre vertical, est une cloison mobile de bas en haut, une sorte de vanne qui augmente ou rétrécit l'orifice inférieur, suivant qu'on la monte ou qu'on la descend; toutes ces vannes sont reliées entre elles par une armature circulaire, dont le mécanisme régulateur se compose de trois roues solidaires placées au-dessus du plancher de l'usine. On pourrait même, en isolant le mécanisme pour une portion aliquote de ces vannes, réduire la dépense de la roue du quart, du tiers ou de moitié de la dépense ordinaire. Cet ensemble vraiment remarquable peut être étudié, soit sur le moteur exposé par M. Fontaine, soit sur le charmant modèle construit par M. Antiq et donnant le dispositif d'un moulin à blé mù par une turbine de ce système. Signalons, en fait de modèles du même genre, celui que M. Philippe a consacré à la reproduction de la turbine Fourneyron.

La machine à vapeur, ce moteur prodigieux, né d'hier, pour ainsi parler, puisque ce n'est guère qu'à partir de 1769 qu'il a commencé à se vulgariser, semble cependant arrivé déjà, sous le rapport des idées nouvelles et des perfectionnements importants, à la période du temps d'arrêt, sinon à celle de la décroissance. On paraît avoir obtenu de ce grand mécanisme presque tout ce qu'il pouvait donner, ce que la théorie même permettait d'en espérer. Il y a vingt ans qu'on est arrivé au maximum d'économie, puisque les machines à vapeur employées à l'épuisement des mines dans le Cornwall, depuis 1825, ne dépensent qu'un kilogramme et demi de charbon par force de cheval et par heure; quant aux combinaisons de détails, il en est peu qu'on n'ait essayées, et nul principe nouveau, nulle grande innovation ne se fait jour. Ce n'est pas que nous prétendions que tous nos constructeurs sont arrivés au terme de leur art et qu'ils n'ont plus rien à acquérir; mais pour qui considère l'ensemble des deux expositions de 1859 et de 1844, le progrès est précisément dans l'habileté pratique et manouvrière; il ne se manifeste pas dans la conception, dans l'idée, dans la science. Enfin, pour rendre notre pensée, dans la plupart des cas, l'ingénieur disparaît devant l'habile ouvrier mécanicien.

Nous sommes loin de blâmer cette tendance; nous la constatons; en industrie, comme dans tous les ordres de faits complexes, il est utile que la théorie s'arrête de temps à autre et laisse à la pratique le temps de la rejoindre et de s'assimiler complètement ses savants préceptes. D'ailleurs,

à une époque où la petite industrie s'agglomère de toutes parts et se transforme en grands ateliers, il était bon que la machine à vapeur, cet organe principal, ce centre vital de la manufacture, devint un produit marchand, usuel, abondant et réduit à son expression la plus simple.

Sous ce dernier rapport, nous regrettons de ne voir à l'exposition aucune de ces belles et simples machines de Watt, à basse pression, ces organes qui semblent le type véritable du moteur à vapeur, tant à cause de leur construction facile qu'en raison de leur marche régulière. Nous ne reparlerons pas des dangers de l'explosion; il est reconnu que, contrairement aux idées préconçues, les machines à basse pression présentent ce risque aussi souvent que celles à moyenne ou à haute pression. S'il n'y a pas lieu de développer le génie de l'invention dans ces sages et anciennes combinaisons auxquelles l'illustre Anglais n'a rien laissé à perfectionner, il y a du moins un vrai mérite de constructeur à mettre en relief et un talent d'exécution que nous ne croyons pas au-dessous de la plupart de nos mécaniciens exposants.

L'exposition des machines à vapeur, en 1844, semble un concours pour le problème de la détente, problème intéressant, mais dont la solution, déjà fort avancée en 1829, ne nous paraît pas encore tout à fait obtenue aujourd'hui. Chaque constructeur a son système de détente, et c'est surtout en face de l'insurmontable difficulté que présente l'étude comparative de ces nombreux systèmes, qu'on se prend à regretter, comme le savant critique de la *Démocratie pacifique*, l'immobilité de tous ces mécanismes dont le mouvement est la vie, et la nécessité d'apprécier uniquement par l'inspection des formes extérieures des organes dont le mérite réel réside surtout dans l'accomplissement de leurs fonctions dynamiques.

La détente est, comme on sait, l'emploi de la force élastique de la vapeur enfermée dans le cylindre et soustraite par la fermeture du robinet d'arrivée à la pression intérieure de la chaudière. En vertu de sa tension, la vapeur emprisonnée continue de se dilater et repousse le piston avec une puissance qu'on peut utiliser jusqu'à un certain point. Ce point peut être fixe, comme pour les machines de Wolf à deux cylindres, ou pour celles qui n'introduisent la vapeur que pendant une portion déterminée, les trois quarts ou les quatre cinquièmes de la course du piston. Il peut, au contraire, varier à volonté, soit à la main, soit à la demande du travail utile lui-même, c'est-à-dire en

se conformant aux variations de ce dernier. On comprend, par exemple, que lorsque la résistance vient à augmenter sur l'arbre de couche, il importe de faire monter la pression en rapport avec cet accroissement et de diminuer, en conséquence, l'amplitude de la détente; si la résistance diminue, il n'y a plus de nécessité à soumettre le piston à la force accélératrice de la vapeur, et il est économique de laisser à la détente un libre champ. De ce simple exposé, il résulte que les machines où le mouvement de la détente s'exécute à l'aide de la vitesse de l'arbre de couche offrent une supériorité réelle, soit sur les machines à détente fixe, soit sur celle où la détente se règle à la main. Cette communication entre le tiroir de la détente et l'arbre moteur se fait dans les meilleures et les plus récentes dispositions, au moyen du régulateur à force centrifuge. Les machines de M. Meyer, de Mulhouse, et de M. Farcot, et le petit modèle de M. E. Bourdon sont dans ce cas. Seulement, l'extrême complication du mécanisme de ce dernier nous fait craindre qu'il ne puisse être d'un usage courant. La détente Trézel ou celle de M. Farcot semblent, au contraire, d'une simplicité et d'une facilité de manœuvre qui donne la garantie d'une marche régulière. Il serait fort à désirer que l'un de ces deux systèmes, qui consistent l'un et l'autre dans la superposition d'un second tiroir sur le tiroir de distribution ordinaire, fût appliqué aux locomotives; c'est dans ce genre d'appareils surtout qu'il serait important d'obtenir à la fois un mécanisme modérateur agissant au gré des variations de la résistance et l'économie de combustible, c'est-à-dire de masse et de poids, qu'une bonne détente peut procurer. On doit regretter, à ce sujet, que M. Meyer n'ait pas fait connaître, par un modèle ou un dessin, le mode de détente qu'il a adopté pour la locomotive construite par lui l'année dernière.

En fait de locomotives, notre attente a été complètement déçue. Le développement qu'a reçu depuis 1859 la construction des chemins de fer et la convergence des esprits vers ce vaste sujet de travaux nous avaient préparé à un concours de systèmes divers de locomotives. Nous pensions trouver quelques idées nouvelles, quelques véritables inventions. Nous n'avons eu sous les yeux qu'une machine sortie des ateliers du chemin de Rouen. La locomotive de MM. Alcard et Buddicom semble solidement établie; la mise en dehors des cylindres les rend facilement abordables; l'essieu coudé, sujet à tant d'inconvénients, est supprimé, et la communication de mouvement se

fait directement du piston à l'extérieur des roues, à l'aide d'une bielle; cette méthode de communication est, du reste, déjà employée sur les railways d'Amérique. Nous nous permettrons, à propos de cette machine, de faire une critique à laquelle nous étions loin de nous attendre; la mauvaise forme des pièces, le peu de fini de la construction, le travail défectueux du métal, nous ont d'autant plus frappés dans certaines parties de cette locomotive, que la mécanique anglaise se distingue tout particulièrement par les qualités contraires. Il est bon, sans doute, de viser à l'économie; mais, en fait de machines, la plus grande des économies consiste dans une construction sans défauts.

Pour passer immédiatement à l'autre extrémité de l'échelle de comparaison, nous trouvons deux constructeurs au premier rang, MM. Farcot et Meyer. MM. Derosne et Cail partagent aussi avec eux les honneurs de la salle des moteurs. M. Farcot, mécanicien habile autant que consciencieux, a remis en usage un mode de construction du cylindre à vapeur proposé par Watt et repris il y a quelques années, mais avec une modification tellement malheureuse, qu'il y avait eu nécessité d'y renoncer. Watt, pour protéger le cylindre contre le refroidissement atmosphérique, l'enveloppait d'une chemise où il faisait circuler de la vapeur. Comme on ne s'était pas alors bien rendu compte de l'effet utile de ce perfectionnement, on n'y vit le plus souvent qu'une complication inutile et on la supprima. Plus tard, on pensa qu'il pouvait être bon d'employer ainsi la chaleur de la vapeur sortant du cylindre et avant son entrée dans le condenseur. Seulement, on n'avait pas pensé que cette vapeur est nécessairement plus froide que celle qui arrive de la chaudière, et que, par conséquent, s'il y a échange des températures, c'est au détriment de la vapeur du cylindre et de la force motrice. M. Farcot a voulu connaître le dernier mot de cette amélioration. Il a fait arriver dans le cylindre extérieur de la vapeur venant directement de la chaudière, et il l'a entouré d'un troisième cylindre concentrique qui forme une enveloppe et réalise l'idéal de la conservation calorifique. Il paraît qu'on obtient de la sorte une économie sur la vapeur dont le chiffre nous a semblé si exagéré, que nous ne le reproduisons qu'avec hésitation; mais s'il était vrai que cette économie atteigne jusqu'à 40 pour cent, on ne saurait critiquer la complication de cette construction.

L'une des deux machines exposées par M. Far-

cot offre un des meilleurs modèles de machines à balancier ; outre les dispositions générales, nous citerons comme tout à fait élégant le bâti à évidements qui supporte les tourillons.

Nous ne saurions accorder les mêmes éloges à la combinaison d'ensemble de la machine Meyer, dont nous avons loué précédemment la conception savante. L'aspect général en est peu gracieux ; mais ce défaut est largement racheté par le mérite de la construction. Nous signalerons, entre autres, un emmanchement à genou, et l'appareil modérateur tout entier comme renfermant des détails d'un fini achevé.

Les deux machines de MM. Derosne et Cail sont aussi d'une excellente exécution ; l'une est à cylindre horizontal, et fait partie de la grande série d'appareils destinés à la fabrication du sucre, à la Guadeloupe ; c'est le moteur du moulin à cannes. Dans l'engrenage qui communique le mouvement entre le moteur et l'arbre des meules, nous ferons remarquer une disposition ayant pour but de faire cesser la solidarité entre la jante qui porte les dents et le reste de la roue, quand la résistance excède un certain effort. L'autre machine est à balancier.

La détente fixe ne se retrouve que dans une machine de Woolf, exposée par M. Casalis, de Saint-Quentin, constructeur fort habile et fort distingué. Il nous a semblé avoir vu dans l'industrie des produits de ses ateliers supérieurs à son exposition actuelle.

La salle des moteurs renferme beaucoup d'échantillons du système oscillant, avec ses variétés ; tantôt le cylindre se meut sur ses tourillons, tantôt

la tige du piston s'articule directement avec la manivelle. Nous ne pouvons citer tous les noms des constructeurs qui ont modulé leurs combinaisons sur le principe importé par M. Cavé, mais nous citerons, plutôt à titre de tour de force qu'à titre d'approbation, l'idée de deux constructeurs, de Lyon, MM. Legendre et Averly, qui n'ont pas craint de faire partir l'oscillation de la surface même du piston, en sorte que le stuphen-box est mobile et suit le mouvement oscillatoire de la tige.

Nous ne terminerons pas sans dire quelques mots de la charmante machine locomobile et à foyer intérieur, de M. Coursier ; cette miniature est parfaitement entendue dans tous ses détails.

Dans cette revue rapide, il y a des noms qui mériteraient une mention des plus honorables, et que nous passons sous silence. MM. Tamizier, pour son système de détente ; Hubert, pour le gracieux dispositif de sa machine à élever l'eau, à l'aide de quatre corps de pompe ; Nillus, pour le peu de complication de sa machine. Il en est de même pour les éléments des moteurs. Nous aurions voulu rendre à MM. Chaussonot aîné et Sorel le juste tribut d'éloges qu'ils méritent pour leurs appareils de sûreté, les uns imaginés tout récemment, les autres sanctionnés déjà par une longue expérience. Mais en attendant une plus glorieuse récompense, l'attention du public et son intérêt ont déjà complètement indemnisé de notre silence involontaire les honorables exposants que nous nous trouvons forcés de laisser dans l'ombre. Nous désirons qu'ils soient de ceux qu'on remarque par leur absence.

E. LAMOLÈRE.

II. MACHINES ET APPAREILS.

1^o MOTEURS.

a. Moteurs hydrauliques.

Eure-et-Loir. DE LAMOLÈRE, à *Sours*. — Moteur hydraulique, dit roue à piston.
Id. FONTAINE, à *Chartres*. — Turbine de la force de 48 chevaux.
Hérault. MELLET frères et SARRUS, à *Lodève*. — Modèle de turbine hydraulique.
Rhin (Haut-). KOECHLIN (André) et C^{ie}, à *Mulhausen*. — Banc à broches, métiers à filer et à tisser, turbines hydrauliques.
Seine BRUNETTE, à *Paris*. — Cabestan grue et

machine hydraulique.
Id. GENTILHOMME, à *Paris*. — Turbine, roue dynamométrique.
Id. PASSOT, à *Paris*. — Turbines à pression du liquide à l'intérieur et à pression du liquide à l'extérieur.
Id. PHILIPPE, à *Paris*. — Fabrique de roues, machines à vapeur, moulin portatif turbine. (O) 1854. R. (O) 1855.

b. Moteurs à vapeur.

- Aisne. CASALIS, à *Saint-Quentin*. — Machine à vapeur de la force de 12 chevaux. (A) 1819 et 1827; (O) 1839, aux sieurs Casalis et Cordier.
- Loire-Infér. LOTZ fils aîné, à *Nantes*. — Machine à vapeur de la force de 2 chevaux, instruments pour la pêche de la baleine, chaîne-câble.
- Rhin (Haut-). MEYER et C^{ie}, à *Mulhausen*. — Machine à vapeur de la force de 8 chevaux.
- Rhône. LEGENDRE et AVERLY, à *Lyon*. — Machines à vapeur et pompes.
- Seine. ANTIQ, à *Paris*. — Machine à vapeur, système de Wolf; turbine annulaire, système de Fontaine de Chartres. (B) 1827, (A) 1839.
- Id.* BLACK, à *Paris*. — Modèle d'une machine à vapeur à balancier.
- Id.* BOURDON, à *Paris*. — Machines hydrauliques, machines à vapeur (nouveau système) et appareils de sûreté pour les chaudières. (B) 1834, (A) 1839.
- Id.* CARILLION, à *Paris*. — Une machine à vapeur de la force de 3 chevaux.
- Id.* CART, à *Paris*. — Machine à vapeur de 8 chevaux.
- Id.* CAVÉ, à *Paris*. — Machine à vapeur, force de 120 chevaux; machine à vapeur, force de 60 chevaux, pour laminage du fer; diverses pièces de forge. M. H. 1827, (O) 1834.
- Id.* CHARPIN, à *Saint-Denis*. — Machine à vapeur.
- Id.* CLAIR, à *Paris*. — Machine à vapeur, grue, roue hydraulique.
- Id.* COURSIER, à *Paris*. — Machine à vapeur portative.
- Id.* DARET, à *Paris*. — Machine à vapeur de la force de 3 chevaux, un petit moulin à cylindre pour broyer les graines grasses.
- Id.* DAVID, à *Grenelle*. — Machine à vapeur. (A) 1839.
- Id.* DAVIRON, à *Paris*. — Mécanique à frotter et lustrer la bougie, machine à vapeur.
- Id.* DEROSNE et CAIL, à *Paris*. — Appareil d'évaporation dans le vide, machine à vapeur horizontale de 16 chevaux, machine à vapeur à balancier de 12 chevaux, etc. (A) 1819, (O) 1827, R. (O) 1834 et 1839.
- Id.* DUVAL, à *Paris*. — Machines à vapeur, dont une à deux colonnes (nouvelle disposition), modèle au quart de cette dernière machine, modèle au 5^e du métier mécanique à tisser le calicot.
- Id.* FARCOT, à *Paris*. — Machines à vapeur. R. (A) 1839.
- Id.* FREY fils, à *Belleville*. — Machine à vapeur de la force de 6 chevaux; machines à fabriquer les clous de souliers et les clous d'épingles. (B) 1839.
- Id.* GALLAFENT, à *Paris*. — Machine à vapeur à balancier, force de 14 chevaux, haute pression et détente. — Machine à vapeur verticale, force de 6 chevaux, système Maudslay, et machine à vapeur verticale, force de 3 chevaux, système Gallafent. M. H. 1839.
- Id.* GALY-CAZALAT, MARTRES et MONTAIGUT, à *Paris*. — Machine à vapeur, grilles pour machines à vapeur, appareil pour peser les voitures, balances hydrauliques, lampes à hydrogène liquide, cafetière.
- Id.* GIRAUDON fils, à *Paris*. — Machine à vapeur de la force de 10 chevaux. M. H. 1839.
- Id.* HERMANN, à *Paris*. — Machines à vapeur, machines à broyer le chocolat, les couleurs; machine à pulvériser le sucre blanc. (A) 1834, à Dietz et Hermann, pour pompes à incendie. R. (A) 1839, à Hermann, pour pompes et machines à vapeur.
- Id.* HUBERT, à *Paris*. — Machine à vapeur faisant mouvoir des pompes aspirantes et foulantes.
- Id.* HUCK, à *Paris*. — Une machine à vapeur de la force de 6 chevaux, une râpe en fonte pour la pomme de terre, un tamis cylindrique, une chaîne à godets et un laveur à pommes de terre, et pompes diverses. (B) 1839.
- Id.* KIENTZY, à *Paris*. — Machines à vapeur.
- Id.* LELOUP, à *Paris*. — Une machine à vapeur, à haute pression, à double effet et à détente variable, de la force de 5 chevaux. Une distribution de vapeur d'une machine de 10 chevaux.
- Id.* ROUFFET fils, à *Paris*. — Machines à vapeur à haute pression et à détente variable, à haute pression avec chaudière tubulaire, machine fixe, etc. (B) 1839.
- Id.* SÉRAPHIN, à *Paris*. — Machine à vapeur à haute pression, sans détente et à détente variable, force de 3 chevaux.
- Id.* STOLTZ fils, à *Paris*. — Machine à vapeur oscillante, machine à faire les pointes, pompes rotatives et à balancier, pompes pour incendies, tamis et râpes pour féculerie, machine à plier et à métrer les étoffes. (B) 1839.
- Id.* TAMIZIER, à *Paris*. — Machine de 15 chevaux, réfrigérant à l'usage des brasseurs, sifflet d'alarme.

<i>Id.</i>	THONNELIER père, à <i>Paris</i> . — Appareil à vapeur ou nouvelle presse monétaire. (A) 1854, R. (A) 1859.	Seine-Infer.	ALCARD et BUDDICOM, au <i>Petit-Quevilly</i> . — Locomotives et tenders.
<i>Id.</i>	VARRAL, MIDDLETON et ELWEL, à <i>Paris</i> . — Machine à vapeur; plan d'une machine à fabriquer le papier.	<i>Id.</i>	NILLUS, au <i>Havre</i> . — Machine à écraser la canne à sucre, machine à vapeur. M. H. et (A) 1859.

c. Éléments de moteurs.

Aisne.	TRESEL, à <i>Saint-Quentin</i> . — Appareil applicable aux machines à vapeur, mesures linéaires métriques.	<i>Id.</i>	FEVRIER, à <i>Paris</i> . — Régulateur à insufflation.
Aveyron.	BOISSE, à <i>Rodez</i> . — Hydromètre à cadran, pompe alimentaire, flotteur avec appareils de sûreté.	<i>Id.</i>	JULLIEN (veuve André), à <i>Paris</i> . — Appareils pour la manutention des vins, poudres à clarifier, et flotteur d'alarme pour chaudières à vapeur. R. (A) 1859.
Loire.	PETIN et GAUDET, à <i>Rive-de-Gier</i> . — Arbre formant coude pour paquebot à vapeur de 220 chevaux.	<i>Id.</i>	KAULEK, à <i>Paris</i> . — Manomètres, flotteurs d'alarme pour chaudières et machines à vapeur.
Seine.	BAUDELLOT, à <i>Paris</i> . — Régulateur pour machines à vapeur.	<i>Id.</i>	LEMAITRE, à <i>la Chapelle-Saint-Denis</i> . — Chaudières à vapeur, grue en tôle, bouteille avec bouchon à siphon et clapet renversé.
<i>Id.</i>	BEZAULT, à <i>Paris</i> . — Manomètre.	<i>Id.</i>	PIAT, à <i>Paris</i> . — Engrenages droits, engrenages d'angle, une roue d'angle à dents de bois. R. 1859.
<i>Id.</i>	CHAUSSENOT aîné, à <i>Paris</i> . — Appareils contre l'explosion des chaudières à vapeur, soupapes de sûreté, flotteurs. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	SOREL et CORDIER, à <i>Paris</i> . — Divers appareils pour machines à vapeur. M. H. 1854, O. 1859.
<i>Id.</i>	DALIOT, à <i>Paris</i> . — Appareils régulateurs pour les machines à vapeur.	<i>Id.</i>	WISSOCQ, à <i>Paris</i> . — Modèles de foyers pour machines à vapeur.
<i>Id.</i>	DE CANSON, à <i>Paris</i> . — Robinet d'alimentation à niveau d'eau constant, applicable aux machines à vapeur.	Seine-Infer.	BERNARD, à <i>Rouen</i> . — Régulateur de pompes à feu.
<i>Id.</i>	DESBORDES, à <i>Paris</i> . — Machine locomotive mue par l'air atmosphérique, manomètres, éprouvettes à vide pour les machines à vapeur, machine pneumatique, ventimètres, appareils divers. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	RIGOT aîné et RENAUX, à <i>Elbeuf</i> . — Appareils générateurs de vapeur.
<i>Id.</i>	DURENNE, à <i>Paris</i> . — Caisse tender, chaudière de locomotive, coque de bateau. (A) 1859.	<i>Id.</i>	DESTIGNY et LANGLOIS, à <i>Rouen</i> . — Régulateur à horloge appliqué aux moteurs à vapeur.
		<i>Id.</i>	GRANGER, à <i>Rouen</i> . — Régulateur pour les roues hydrauliques.

2^e MÉCANISMES ET APPAREILS.

a. Pompes et machines à élever l'eau.

Doubs.	PERRIN, aux <i>Chaprais</i> , banlieue de Besançon. — Pompes.		foulante, fusil. M. H. 1859.
Finistère.	KMAREC, à <i>Brest</i> . — Trousse du pompier avec la lance élastique. (B) 1823, (A) 1827, R. (A) 1854 et 1859.	Marne (Haute-).	FÉQUANT, à <i>Chaumont</i> . — Pompe à incendie.
Indre-et-Loire.	BUDAN aîné, à <i>Tours</i> . — Pompe à mouvement horizontal.	Morbihan.	ROBERT et C ^{ie} , à <i>Vannes</i> . — Pompe puissante et foulante.
Jura.	TURQUOIS, à <i>Lons-le-Saulnier</i> . — Pompe aspirante et élévatoire.	Rhin (Haut-).	KRESS, à <i>Colmar</i> . — Pompes à incendie, pompes diverses, boyaux en cuir et en fil.
Maine-et-Loire.	ANDRÉ-LAVOY, à <i>Saumur</i> . — Pompe à incendie.	Rhône.	BOURSAULT, à <i>Lyon</i> . — Pompe horizontale à double effet.
Marne.	CAILLEZ, à <i>Châlons</i> . — Pompe aspirante et	<i>Id.</i>	GERIN, à <i>Lyon</i> . — Pompes refoulantes.
		Saône (Haute-).	JOLYOT, à <i>Vesoul</i> . — Pompe foulante et aspirante, à soupapes sphériques.
		Seine.	DURAND fils aîné, à <i>Paris</i> . — Garde-robes

	hydrauliques, pompes artésiennes, pompes en fonte élévatoires et aspirantes.		portative, pompe à incendie sur chariot, pompe domestique.
<i>Id.</i>	ESTLIMBAUM et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Pompes.	<i>Id.</i>	MARIE, à <i>Paris</i> . — Pompes.
<i>Id.</i>	FLAUD et BONNEFIN, à <i>Paris</i> . — Pompe à incendie, chariot, seaux et tuyaux.	<i>Id.</i>	PENZOLDT et ROHLFS, à <i>Paris</i> . — Appareils hydro-extracteurs.
<i>Id.</i>	GAILLARD (Mme), à <i>Paris</i> . — Pompes à incendie. M. H. 1819, à Gaillard, (B) 1825 et 1834, au même.	<i>Id.</i>	QUÉNARD, à <i>Paris</i> . — Une machine pour élever l'eau. M. H. en 1839, pour instruments aratoires.
<i>Id.</i>	GATEAU (Laurent), à <i>Bercy</i> . — Noria, nouveau système pour les irrigations et dessèchements.	<i>Id.</i>	SAVARESSE, à <i>Paris</i> . — Pompe aspirante et foulante. Manomètres et modèles divers de vases siphoides.
<i>Id.</i>	HUSSENET, à <i>Paris</i> . — Pompes à rotations excentrées.	<i>Id.</i>	STOLTZ et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Râpes, tamis, pompes rotatives. C. F. 1854, (B) 1859.
<i>Id.</i>	JACOMY, RIGAL et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Pompes à incendie, pour les irrigations, etc.	<i>Id.</i>	THIRION, à <i>Paris</i> . — Pompe à incendie, pompe d'arrosement.
<i>Id.</i>	LAMOTTE, à <i>Paris</i> . — Garde-robe, pompes, machine hydraulique. M. H. 1839.	<i>Id.</i>	TRAVANET (vicomte de), à <i>Paris</i> . — Modèle de balancier hydraulique.
<i>Id.</i>	LEMAIRE et CHIFFARAT, à <i>Paris</i> . — Soufflets hydrauliques à incendie, à épuisements, à jardins, à puits et à volants, à balancier.	Seine-Infér.	GENTET et GODEFROY, à <i>Ingouville</i> . — Pompes rotatives en cuivre foulantes et aspirantes.
<i>Id.</i>	LEPRINCE, à <i>Paris</i> . — Garde-robes et pompe.	<i>Id.</i>	NION, à <i>Dieppe</i> . — Seaux à incendie, guêtres, sac.
<i>Id.</i>	LETESTU et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Pompe à l'usage des vaisseaux, pompe d'épuisement	Somme.	DEBAUSSAUX fils, à <i>Amiens</i> . — Pompe à incendie avec ses agrès, foyer hydraulique.

b. Peignes et cardes.

Calvados	DE BERGUE (Ch.), DESFRIECHES et GILLOTIN, à <i>Lisieux</i> . — Peignes à tisser de toute nature, maillons métalliques pour lames, lames à maillons, peignes à peigner le lin, Gills, etc. (A) 1854, R. 1859.	Oise.	PEROT et POITEVIN, à <i>Liancourt</i> . — Cardes. (B) an 40, M. H. 1854, à Poitevin.
Doubs	PEUGEOT (Constant) et C ^{ie} , à <i>la Roche</i> . — Pièces détachées pour filatures : cylindres cannelés, de pression, broches de Mull Jenny, plates-bandes, etc. (A) 1859.	Rhin (Haut-).	ANDRÉ (Jacques), à <i>Vieux-Thann</i> . — Mouvement de friction pour cardes.
Eure.	HACHE-BOURGEOIS, à <i>Louviers</i> . — Cardes. (B) 1806, (O) 1825, C. F. 1827, R. (O) 1854.	<i>Id.</i>	SCHLUMBERGER (Nicolas) et C ^{ie} , à <i>Guebwiller</i> . — Carde à étoupe, banc à broches.
<i>Id.</i>	MERCIER (Achille), à <i>Louviers</i> . — Cardes et métiers.	Rhône	CHATELARD et PERMIN, à <i>Lyon</i> . — Peignes en acier pour le tissage. (B) 1827, 1854 et 1859.
Garonne (H-)	ESPINASSE, à <i>Toulouse</i> . — Cardes pour la laine.	Seine.	HAVÉ, à <i>Paris</i> . — Persiennes, peigne pour filature de coton.
Hérault.	SEHET, à <i>Soubès</i> . — Cardes.	<i>Id.</i>	LESAGE, à <i>Paris</i> . — Peignes à cardes.
Loire.	JOLY, à <i>Saint-Étienne</i> . — Peigne pour la fabrication des rubans de soie.	<i>Id.</i>	PELTIER, à <i>Paris</i> . — Carde à laine, peigneuses, moulins à plâtre, plate-forme pour tailler les engrenages et les modèles en plâtre.
Meurthe.	WEHRLIN, à <i>Nancy</i> . — Cardes.	Seine-Infér.	FOUCHER, à <i>Rouen</i> . — Cardes.
Nord.	MALMAZET aîné, à <i>Lille</i> . — Cardes. (A) 1854, R. (A) 1859.	<i>Id.</i>	FUMIÈRE, à <i>Rouen</i> . — Cardes. (B) 1859.
<i>Id.</i>	SCRIVE frères, à <i>Lille</i> . — Cardes à lame et à coton. (B) 1806, (A) 1827, (O) 1854, R. (O) 1859.	<i>Id.</i>	MICHEL, à <i>Rouen</i> . — Machine à bouter les plaques de cardes.
		<i>Id.</i>	MIROUDE, à <i>Rouen</i> . — Cardes. M. H. 1859.
		<i>Id.</i>	PAPAVOINE et CHATEL, à <i>Rouen</i> . — Machine à égaliser le cuir des cardes, machine à égaliser et aiguiser les dentures des rubans de carde.

c. Machines pour filage et tissage.

Ardeche.	ROBERT (Alexandre), à <i>Pricas</i> . — Métier à doubler la soie, appareil pour le désen-
----------	---

grenage des transmissions de mouvement des usines.

Ardennes.	BRUNEAU, à <i>Réthel</i> . — Défenteur, réunisseur, bobinoir, métier Mull-Jenny.		
Aube.	JACQUIN, à <i>Troyes</i> . — Un métier circulaire pour la filature du coton.	<i>Id.</i>	DELISLE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Machines diverses, règle parallèle, taille-crayon mécanique, presse à imprimer les étoffes, métiers à tisser, à faire la tapisserie. (B 1859)
Aude.	GRANAD fils, à <i>Trèbes</i> . — Croiseur mécanique pour la filature de la soie.	<i>Id.</i>	DESHAYS, à <i>Paris</i> . — Machines pour fabrication de bourses, régulateur, etc. (A 1827, R. (A) 1854, (A) 1859.
Côtes-du-Nord.	DUJET et JOSSELIN, à <i>Dinan</i> . — Machine à filer le lin à la main.	<i>Id.</i>	DUBOS, à <i>Paris</i> . — Battant mécanique à boîtes à rotation, pour la fabrication des châles.
Creuse.	DURANTON, à <i>Aubusson</i> . — Volets en fer et régulateurs pour métiers à filer.	<i>Id.</i>	FOUCHER, à <i>Paris</i> . — Métier à tisser des chaussons, chaussons tressés
Eure-et-Loir.	PAVIE, à <i>Vernouillet</i> . — Rouets.	<i>Id.</i>	GIRARD (le chevalier de). — Machines diverses, machines à daguer et à peigner le lin, nouvelles turbines, greniers à blé, appareils pour la fabrication du sucre de betteraves, laveur, appareil évaporatoire et nouveau filtre pour la clarification des sirops, au moyen du noir fin.
Hérault.	ANDRÉ (Justin), à <i>Lodève</i> . — Foulon prismatique.	<i>Id.</i>	JAUD, à <i>Paris</i> . — Mécaniques à devider la soie
<i>Id.</i>	BENOIT frères, à <i>Montpellier</i> . — Foulon à percussion modérable.	<i>Id.</i>	LANERY, à <i>Paris</i> . — Mécanique à tisser
Nord.	DASSONVILLE-BONTE, à <i>Armentières</i> . — Tempes pour le tissage du calicot et de la toile.	<i>Id.</i>	LANEUVILLE, à <i>Paris</i> . — Mécaniques à faire les cordons et à battre au blanc.
<i>Id.</i>	LESAGE-CASTELLAIN, à <i>Lille</i> . — Cylindres pour filatures.	<i>Id.</i>	LEGBAS et POTTEVIN, à <i>Paris</i> . — Métier circulaire.
Rhin (Haut-).	GRUNN, à <i>Guebwiller</i> . — Métiers et machines diverses pour la filature du lin et du coton.	<i>Id.</i>	MARY, à <i>Paris</i> . — Métiers à la Jacquart
<i>Id.</i>	SCHEIBEL et LOOS, à <i>Thann</i> . — Machine à filer le coton, dite <i>Selfactina</i> .	<i>Id.</i>	PASCAL, à <i>Paris</i> . — Machines à tisser
<i>Id.</i>	STAMM et C ^{ie} , à <i>Thann</i> . — Barde, banc à broches.	<i>Id.</i>	PICARD et GUIBAUD, à <i>Paris</i> . — Métier à tisser, châle en laine et tissus divers
Rhône.	RICARD-FÉLIX, à <i>Lyon</i> . — Battant, brocheurs et manomètres.	<i>Id.</i>	TACHY, à <i>Paris</i> . — Rouets à filer, métiers à broder, à dentelle, boîtes.
Seine.	AUBRY, à <i>Paris</i> . — Mécanique à broder des dessins pour meubles.	<i>Id.</i>	BENOIST, à <i>Rouen</i> . — Métier dit <i>taille-mèches</i> . (B 1859)
<i>Id.</i>	BARBÉ-PROYART et BOSQUET, à <i>Paris</i> . — Métier à la Jacquart et mécanique à séparer les tissus brochés.	<i>Id.</i>	FOURCROY, à <i>Rouen</i> . — Bota-frotteur
<i>Id.</i>	CHANSON (Mlle) et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Métiers de diverses formes et ouvrages à l'aiguille.	<i>Id.</i>	HALL (John), POWEL et SCOTT, à <i>Rouen</i> . — Machine à fouler les draps
<i>Id.</i>	COADA, à <i>Paris</i> . — Banc à étirer, chaîne à quatre maillons, séparés par trois gallets. M. H. 1854, (B) 1859.	<i>Id.</i>	LAGOGUÉE, à <i>Macombe</i> . — Un batteur et leur à coton.
<i>Id.</i>	COLLIER (veuve) et JAMES-HALL, à <i>Saint-Denis</i> . — Machine à peigner la laine, pompes à feu, machines à tondre le drap, à planer, à découper les métaux, échantillons de laine peignée. (O) 1819, sous la raison baron de Neufelize, Se-venne et Collier 1819; (O) 1825, à Collier; R. (O) 1827, R. (O) 1854. R. (O) 1859, à veuve Collier.	<i>Id.</i>	MALTEAU, à <i>Elbeuf</i> . — Machines rotatives à fouler les draps et une machine propre à laver la laine.
<i>Id.</i>	DEBERQUE, à <i>Paris</i> . — Métier à tisser les toiles de lin. (A) 1854, R. (A) 1859.	<i>Id.</i>	PAULY, à <i>Rouen</i> . — Machine dite <i>armure</i> sans cartons adaptée aux métiers à la Jacquart
<i>Id.</i>	DECOSTER, à <i>Paris</i> . — Machines à filer, à tisser, à peigner et à tisser le lin; tour.	Somme	BRIEZ, à <i>Freuille</i> . — Cylindres cannelés pour filatures.
		Tarn-et-Garon.	PAULHAC, à <i>Montauban</i> . — Machine à tondre les draps

d. Machines à imprimer.

Rhin (Haut-).	HUGUENIN et DUCOMMUN, à <i>Mulhausen</i> . — Machine à imprimer les étoffes.	<i>Id.</i>	leaux d'acier fondu, unis et gravés
Seine.	CLICQUOT, à <i>Paris</i> . — Rouleaux gravés, laminoir. M. H. 1827, (B) 1859.	<i>Id.</i>	ELIE, à <i>Saint-Denis</i> . — Planches pour imprimer à la main les foulards.
Seine.	DELAHAYE, à <i>Paris</i> . — Débitants à rou-	<i>Id.</i>	FELDTRAPPE frères, à <i>Paris</i> . — Cylindres gravés à la molette pour l'impression

	des étoffes, cadre avec échantillons. (A) 1834 et 1839.		
<i>Id.</i>	PERROT, à <i>Paris</i> . — Machines à imprimer les tissus, le papier, la lithographie; appareil à détente variable (vapeur). (O) 1839.	Seine-Infér.	AUBIN, à <i>Rouen</i> . — Cylindres à impression, pompes à incendie.
<i>Id.</i>	PIGNÉ et PIGACHE, à <i>Paris</i> . — Cylindres	<i>Id.</i>	LAVERDIN, à <i>Rouen</i> . — Cylindre en cuivre gravé, impressions sur calicots.
		<i>Id.</i>	OLDRINI, à <i>Rouen</i> . — Machine à chiner les cotons.

e. Machines à papier.

Aube.	FERRAND-LAMOTTE, à <i>Troyes</i> . — Régulateur à niveau d'eau, à l'usage des papeteries mécaniques, presse à cylindre, machine à couper le papier.		Machines à éplucher, satiner, glacer et filigraner.
Charente.	CALLAUD-BÉLISLE (G.), à <i>Maumont</i> . —	Seine.	CHAPELLE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Machine à fabriquer le papier continu. (O) 1839.

f. Mécanismes et appareils propres aux constructions civiles,

hydrauliques et navales.

Aisne.	POGNART, à <i>Chermizy</i> . — Machine à scier les pierres, pierres sciées.	<i>Id.</i>	<i>Paris</i> . — Bateau à vapeur en fer.
Charente-Infér.	COTTON frères, à <i>la Rochelle</i> . — Louve pour soulever et mettre en place les pierres d'appareil, cric à déclic, asple pour dévider la soie.	<i>Id.</i>	HÉDOUIN, à <i>Paris</i> . — Bateaux, pirogue et canots.
Côte-d'Or.	APPARUTI, à <i>Pouilly-sur-Saône</i> . — Machine à faire les tuiles, moule à gazons, châssis à faire les pavés, etc.	<i>Id.</i>	JOMEAU (Louis), à <i>Paris</i> . — Modèle d'un système de ponts à combles, modèle de passerelles, plans de ces modèles, fermetures de fours.
Garonne (H.-).	MONTET, à <i>Toulouse</i> . — Modèle d'un plan incliné appliqué aux canaux pour remplacer les écluses ordinaires.	<i>Id.</i>	LAIGNEL, à <i>Paris</i> . — Chemin de fer au cinquième, machines diverses. (A) 1834 et 1839.
Landes.	GEOFFROY (Bertrand), à <i>Saint-Paul-lès-Dax</i> . — Modèle de chemin à rails de bois.	<i>Id.</i>	LETEURNIER, à <i>Paris</i> . — Machine à briques
Loir-et-Cher.	DE BUZONNIÈRES, à <i>Nouan-sur-Loire</i> . — Machine dite <i>calibreuse</i> , pour le rebat-tage des tuiles.	<i>Id.</i>	MEDINGER, à <i>Paris</i> . — Bateaux mécaniques.
Loire-Infér.	BABONEAU, à <i>Nantes</i> . — Appareil de la force de 70 chevaux pour bateau à hélice, machine à percer les métaux.	<i>Id.</i>	MORT, à <i>Paris</i> . — Passerelle.
Marne.	PAQUIN. — Modèle de waggon.	<i>Id.</i>	MOUSSARD, à <i>Paris</i> . — Modèle de chemin de fer.
Saône-et-Loire.	NOZÉDA, à <i>Mâcon</i> . — Modèle de waggon, chemin de fer.	<i>Id.</i>	NEVILLE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Modèle d'un pont.
Seine.	CARVILLE, aux <i>Moulineaux</i> , commune d'Issy. — Machine à mouler les tuiles.	<i>Id.</i>	PARISE, à <i>Paris</i> . — Machine à fabriquer la brique.
<i>Id.</i>	CHESNEAUX, à <i>Paris</i> . — Chemins de fer, waggon et trains de waggon.	<i>Id.</i>	PRÉVAULT, à <i>Paris</i> . — Modèle de pont suspendu, pièce détachée, tableaux explicatifs.
<i>Id.</i>	COMMUNEAU, à <i>Paris</i> . — Modèle de plan automoteur de chemin de fer.	<i>Id.</i>	POSTES (administration des), à <i>Paris</i> . — Modèle d'hélice pour la navigation à la vapeur.
<i>Id.</i>	CORNU, à <i>Paris</i> . — Chemins de fer, locomotives.	<i>Id.</i>	ROGER, à <i>Paris</i> . — Machines à mélanger le béton et à broyer le mortier.
<i>Id.</i>	DELAMORINIÈRE, DURAND et SEGUIER, à	Seine-Infér.	SERVEILLE aîné, à <i>Paris</i> . — Modèles de chemin de fer avec waggon articulés, tuyaux en bois, rails en bois avec bandes de fer. M. II 1839.
			MANOURY, à <i>Notre-Dame-de-Boudeville</i> . — Machine à faire de la brique.

g. Mécanismes divers.

Calvados.	DELAMARCHE DE MANNEVILLE, à Honfleur. — Système de tonnellerie mécanique. (B) 1854.	Id.	mécanique.
Charente-Inf.	BOXNIOT, à la Rochelle. — Machine pour enlever les déblais des excavations.	Id.	CONTENOT, à Paris. — Machines en fer et fonte pour broyer.
Côte-d'Or.	LEMONNIER-JULLY, à Châtillon-sur-Seine. — Égrappoir pour la préparation mécanique du minerai de fer.	Id.	DEGOUSÉE, à Paris. — Sandes et appareils pour les mines et puits artésiens; atlas géologique des sondages exécutés. (A) 1859.
Hérault.	SAGNIER (Louis) et C ^{ie} , à Montpellier. — Basculs romaines pour le pesage. (B) 1859.	Id.	DESAULLE jeune, à Paris. — Machine à broyer les couleurs.
Loiret.	CALLIER-DERVAUX, à Gien. — Voiture parachute.	Id.	DOENS, à Paris. — Machine à soulever les fardeaux.
Marne.	ROUSSEAU, à Épernay. — Machine à essayer les bouteilles, id. à opérer les vins de Champagne, un acuponcteur.	Id.	DOUAISSE, à Paris. — Machine à hacher la viande.
Nièvre.	GARILLAND, à Nevers. — Appareil propre à faciliter l'exploration des terrains qui renferment des mines, carrières, etc.	Id.	DULCHÉ, à Paris. — Machines pour battre le blé, la laine; forges; un ventilateur; un appareil de boulangerie avec son tournebroche.
Nord.	MEURS (Benoît), à Valenciennes. — Balances-basculs.	Id.	ECK, à Paris. — Machine pour isoler spontanément un convoi de la locomotive. (B) 1854 et 1859.
Rhin (Haut-).	ADAM (Eugène), à Colmar. — Coupe-lanière avec ses accessoires.	Id.	KURTZ, à Paris. — Machine à moirer et à gaufrer, balancier-découpoir, laminoir de bijoutier.
Id.	SALADIN, à Mulhausen. — Compteur pour vérifier la vitesse des machines, dévidoirs, machines diverses.	Id.	LEBON, à Paris. — Moulins à broyer les cendres et minerais.
Sarthe.	GOURDIN, à Mayet. — Horloge, rôtissoir, modèle de machine à vapeur, modèle de pressoir. (B) et C. F. 1859.	Id.	MERTENS, à Paris. — Modèle de locomotive, machine à tondre le loup.
Seme.	ANGER, à Paris. — Treuils et cabestans.	Id.	MULOT, père et fils, à Épinay. — Outils de sondage. (A) 1859.
Id.	AUDENELLE, à Paris. — Ressorts atmosphériques appliqués à différents mécanismes ou appareils.	Id.	NEPVEU, à Paris. — Moufles, modèle de grue avec chemin de fer suspendu et mobile.
Id.	BAUDAT, à Paris. — Mécaniques à cylindre et à rouleaux pour scier le placage, les voliges et autres bois. (B) 1859.	Id.	NEUBER, à Paris. — Machine à graver combinée avec le tour universel. M. II 1859.
Id.	BOUCHON, à Paris. — Moulins à bras pour les granits et les minerais.	Id.	ROTÉE, à Paris. — Machines à fonder les peignes, mandrins de tours, support de chariot, métiers. (B) 1854. M. II 1859.
Id.	CAMUS, à Paris. — Balances à bascule, brouettes, marteaux de moulin, moufles, tendeurs, pinces à plomber, etc. (B) 1854, à Camus-Rochon; (B) 1859, à Camus.	Id.	SAULNIER, à Paris. — Engrenage en fonte, écrous taillés par une machine spéciale, planche en acier préparée pour la gravure, dessins de machines. (A) 1827. (O) 1854. R. O. 1859.
Id.	CART, à Paris. — Machine à scier le bois pour placage.	Id.	TOUAILLON, à Saint-Denis. — Machine à rhabiller les moules.
Id.	CHARPENTIER fils, à Paris. — Balance-bascul à ponts.	Sèvres (Deux-).	LASSERON et LEGRAND, à Noort. — Grue dynamométrique en fonte et en fer.
Id.	CHARPENTIER, à Paris. — Modèle de scierie	Seine-et-Marne	DAVID-LYON aîné, à Meaux. — Machine à nettoyer les graines, un décortiqueur

3^e OUTILS.

a. Machines-outils.

Côte-d'Or.	ROIGNOT, à Belan sur Ource. — Foret vertical pour la perforation des métaux.	Doubs.	GARNACHE-BARTHOD, aux Seignes des Gras. — Tour universel, machine à
------------	--	--------	---

	fendre, outil à tailler, outil à justifier, tour aux vis, à l'archet et à lapidaire, compas à lunette aux engrenages. C. F. 1834 et 1839.		
<i>Id.</i>	GLORIOD, aux <i>Seignes</i> , commune des Gras. — Tour universel, machine à tailler, compas aux engrenages, tour à roue. C. F. 1834. M. H. 1839.	<i>Id.</i>	concentrique. M. H. 1839.
Isère.	MOLLARD, à <i>Vienne</i> . — Machine à fileter, tourner, percer et aléser le fer.	<i>Id.</i>	JOLIOT, à <i>Paris</i> . — Tours, meules marchant au pied et à la main.
Moselle.	BODIN, à <i>Metz</i> . — Tours, filières, niveaux, rabots et autres instruments de mécanique.	<i>Id.</i>	LARCIN, à <i>Paris</i> . — Machine à percer.
Rhin (Bas-).	SOCIÉTÉ ANONYME DE CONSTRUCTIONS MÉCANIQUES, à <i>Strasbourg</i> . — Tours, scies, découpoirs, pompes, crics, roues de wagons, etc.	<i>Id.</i>	LEMARCHAND, à <i>Paris</i> . — Tours avec accessoires, tels que chariot, support et mandrins. M. H. en 1827 et 1834.
Saône-et-Loire.	SCHNEIDER frères, au <i>Creusot</i> . — Bielles, marteaux-pilons et machines à percer et à river les tôles, etc.	<i>Id.</i>	MARGOZ père et fils, à <i>Paris</i> . — Tours divers. (B) et M. H. 1834, (B) 1839.
Seine.	BAINÉE, à <i>Paris</i> . — Lits en fer et cisailles pour métaux. C. F. 1827, M. H. 1834, (B) 1839.	<i>Id.</i>	MARIOTTE, à <i>Paris</i> . — Machines-outils, scie circulaire, machines à planer, à tailler les écrous.
<i>Id.</i>	BREGUET et BOQUILLON, à <i>Paris</i> . — Machine à tailler les engrenages hélicoïdes.	<i>Id.</i>	MONTILLIER, à <i>Paris</i> . — Presses, filières, produits d'une machine à fileter.
<i>Id.</i>	BRITZ, à <i>Paris</i> . — Tour et ses accessoires.	<i>Id.</i>	NOIRET, à <i>Paris</i> . — Appareil pour remédier à la rupture des essieux sur les chemins de fer.
<i>Id.</i>	CALLA, à <i>Paris</i> . — Machine à planer les métaux, tour à roues de locomotives, machine à percer, machine à mortaiser, débouchoir, découpoir.	<i>Id.</i>	PIHET, à <i>Paris</i> . — Tour parallèle, machines à tarauder, à percer, à tailler les écrous, cardes à coton, cardes fileuses pour la laine, objets divers. (B) 1823, à Pihet (Eugène); (A) 1827; (O) 1834, à Pihet frères; R. (O) en 1839, à Pihet (Auguste).
<i>Id.</i>	CLERC (Armand), directeur de l'école d'enseignement pratique destinée aux orphelins pauvres pour l'exécution des outils d'horlogerie, à <i>Paris</i> . — Petits tours, filières et tarauds, coffrets, équareurs, outils de précision. (B) 1827, C. F. 1834.	<i>Id.</i>	PLADIS, à <i>Paris</i> . — Machine à cintrer le fer.
<i>Id.</i>	DARBO, à <i>Paris</i> . — Tours en cuivre et établis.	<i>Id.</i>	PROST (Jean), à <i>Paris</i> . — Machine à tailler les limes.
<i>Id.</i>	GOUET, aux <i>Thernes</i> . — Découpoirs à levier	<i>Id.</i>	ROUFFET, à <i>Paris</i> . — Tour, machines à percer, étaux. (B) 1827, R. (B) et C. F. 1834, R. (B) 1839.
		<i>Id.</i>	ROUEN, à <i>Paris</i> . — Machine à faire les moulures, vis à pas carrés avec écrous en cuivre, etc.
		<i>Id.</i>	VIGUIÉ et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Plans de machines propres à la coutellerie, machine à forger à froid l'acier des lames, pièces brutes.
		Seine-Infér.	MINIER, à <i>Rouen</i> . — Machine servant à dresser les métaux.

b. Outils proprement dits.

Dordogne.	BOURDEAUD, à <i>Excideuil</i> . — Appareil à battre les faux.	<i>Id.</i>	BUTT, à <i>Paris</i> . — Machine à clous d'épingles.
Eure.	CLARY, à <i>Louviers</i> . — Rouleaux à émeri.	<i>Id.</i>	CHÈRET, à <i>Paris</i> . — Filières à tarauder.
Manche.	BELLOY-RODRIGUEZ, à <i>Cherbourg</i> . — Diverses poulies.	<i>Id.</i>	CRETENANT, à <i>Batignolles</i> . — Essieu rouillière à vapeur pour forge. C. F. 1839, pour outils de forge; M. H. 1839 pour outils divers.
Seine.	BERNIER aîné et frères, à <i>Paris</i> . — Établi, varlopes, outils divers. M. H. 1834, à Klein père.	<i>Id.</i>	CROUSSE, à <i>Paris</i> . — Outils de gaufrage, gaufroirs, cuvettes, emporte-pièces, presse à gaufrir. M. H. 1839.
<i>Id.</i>	BINDER, à <i>Paris</i> . — Cric nouveau système.	<i>Id.</i>	DUMAY, à <i>Paris</i> . — Outils de différentes formes pour selliers.
<i>Id.</i>	ROLLÉ, à <i>Paris</i> . — Tournebroches, presse à lacet et œillets.	<i>Id.</i>	DURAND, à <i>Paris</i> . — Poulies métalliques d'assemblage et de marine.
<i>Id.</i>	BOTTIER, à <i>Paris</i> . — Outils propres à battre l'or, échantillons d'or battu. (B) 1834.	<i>Id.</i>	FAN-ZVOLL, à <i>Paris</i> . — Machine à raboter
<i>Id.</i>	BOUCHER, à <i>Pantin</i> . — Nouvel extracteur pour jus de betteraves.	<i>Id.</i>	

- les moulures en bois. (B) 1859.
- Id.* GENESTE, à *Paris*. — Découpoir excentrique en fonte, fer et cuivre, nouveau système.
- Id.* GÉRARD, à *Paris*. — Établi avec outils. C. F. 1854.
- Id.* HUTIN, à *Paris*. — Outils et assiettes pour doreurs. (B) 1859.
- Id.* JULLIEN, à *Paris*. — Mécanique pour fixer les œillets métalliques et pour ferrer les lacets. M. H. 1859, à Coulévez.
- Id.* KLEIN, à *Paris*. — Établi et outils pour l'ébénisterie. M. H. 1854.
- Id.* LACARNOY, à *Paris*. — Filières et tarauds.
- Id.* MERCIER-BLANCHARD, à *Paris*. — Outils pour selliers, bottiers, tailleurs, etc.
- Id.* MONTEBELLO Alfred de, à *Paris*. — Machine destinée à boucher les bouteilles.
- Id.* RENARD, à *Paris*. — Outils et instruments pour la gravure. C. F. 1854, (B) 1859.
- Id.* SIMON, à *Paris*. — Mécanique à cambrer les tiges de bottes.
- Id.* VACHÉ, à *Paris*. — Machine à fabriquer les clous d'épingles.
- Id.* VIGOUREUX, à *Paris*. — Cric à double vis. C. F. 1859.
- Seine-et-Oise. JOLY, à *Argenteuil*. — Machines à boucher le vin de Champagne, et sondes pour les géologues.
- Vienne (H.-). MAYOUT, à *Limoges*. — Tranchet mécanique pour redresser les souliers.

DE LA STATISTIQUE INDUSTRIELLE.

1er article.



n écrit tous les jours des volumes sur les conditions de l'industrie manufacturière, ses besoins, ses tendances; on se lance dans des dissertations à perte de vue sur la concurrence que se font les capitaux, sur celle des ouvriers, sur les salaires, sur les machines, toutes questions de la plus haute importance et par cela même fort complexes. On discute la supériorité de telle branche de la production française sur telle autre ou sur la branche correspondante d'une industrie étrangère; on pose des généralités hasardées une première fois, et, faute de contrôle, acceptées dans la circulation. Tous ces écrits, tous ces discours sont fort consciencieux, sans nul doute, souvent bien pensés; mais utiles et profitables, c'est ce que nous nous permettrons

de contester. Or, que leur manque-t-il pour être empreints du cachet d'utilité pratique? La connaissance des faits, la constatation précise de ce qui existe, le tableau exact des conditions qui régissent l'industrie et dont nul ne possède l'ensemble, pas plus l'État que les savants ou les industriels.

L'industrie, à mesure qu'elle se développe et qu'elle sent sa puissance, est en même temps travaillée du besoin impérieux de se régulariser, de se placer dans un cadre qui circonscrive ses mouvements sans les gêner; elle appelle de toute sa force une organisation, une unité multiforme où la hiérarchie se trouve d'accord avec la liberté. Elle a soif enfin de mesures directrices, d'une gestion supérieure et intelligente. A qui appartient ce rôle? Sans doute, c'est à l'État. Et cependant l'État hésite; il semble reculer devant cette glorieuse initiative. Est-ce parce qu'il ne comprend pas toute la portée future d'une pareille souveraineté, basée non plus sur les fictions po-

litiques, mais sur la réalité des intérêts ? Loin de là ; mais il entrevoit mieux que personne la gravité d'une décision, et par cela même il recule à la prendre. Il n'a pas de plan arrêté ; les faits nécessaires pour juger lui manquent ; les éléments réels, les pièces de conviction lui font défaut. Dans l'ignorance presque complète où il se trouve des données de la question, des conditions industrielles dont on n'a même jamais dressé le tableau, et que nous exposerons en partie dans cet article, l'État préfère rentrer dans un *statu quo* volontaire, moins dangereux qu'une fausse mesure, limité d'ailleurs par le mouvement spontané et continu, malgré sa lenteur, qui pousse le monde vers le progrès.

Toutefois, s'il est encore possible à l'État de différer, pour quelques années, son rôle obligé de grand régulateur de l'activité du pays, s'il réussit, grâce au palliatif des préoccupations politiques, à ajourner les vastes idées organisatrices, il se voit tous les jours assailli par des difficultés d'un ordre déjà fort élevé, et qui doivent suffire pour lui faire regretter soit l'absence d'un système directeur, soit le défaut de lumières positives, de renseignements précis.

Qu'une industrie se dise en souffrance, et qu'elle appelle à son aide, de la part du pouvoir, un tarif tutélaire ou toute autre mesure paternelle ; qu'une autre réclame au contraire la suppression de droits qui lui font payer à des prix trop élevés les produits qu'elle élabore ; qu'une lutte s'élève entre deux grandes industries placées en hostilité ouverte et dans une divergence complète d'intérêts ; qu'une collision s'engage entre les maîtres et les ouvriers sur les salaires, sur la durée du travail ou toute autre relation délicate de ces deux grands agents producteurs ; qu'enfin un de ces innombrables événements qu'on ne peut ni prévoir ni dominer se manifeste inopinément, que peut, que doit faire un pouvoir ferme et bienveillant à la fois ? Constater avec une rigoureuse exactitude les intérêts en jeu, peser les considérations matérielles et morales qui plaident en faveur de chacun, et se décider pour le côté vers lequel penche la balance. Son rôle se trouve tracé et son arrêt dicté par une comparaison équitable. Il est vrai que cette constatation même est la véritable difficulté. Elle exige la connaissance approfondie des conditions spéciales aux diverses industries dans chaque pays, dans chaque canton, dans chaque établissement, la détermination des valeurs qui s'y trouvent, soit engagées comme capitaux, soit consommées ou produites comme élé-

ments de fabrication, la fixation des prix de revient et de vente, la mise en lumière des habitudes commerciales, des débouchés et des voies de communication, enfin l'étude complète de toutes les usines du pays, prises une à une et réunies entre elles par des groupements raisonnés. Nous verrons dans quelques instants à quel cadre de recherches correspond un pareil programme ; mais nous pouvons du moins affirmer à coup sûr que l'État, dans la situation actuelle de ses lumières administratives, ne possède pas cet ensemble satisfaisant de documents, et si nous avons besoin de preuves à ce sujet, il nous suffirait de rappeler l'embarras où il se trouve en face de toutes les questions qui surgissent du genre de celles que nous avons exposées. Sommes-nous déjà si loin de l'affligeante lutte des deux sucres, dont les hostilités sont suspendues, mais non terminées ? Les vins ont-ils obtenu de l'État tout ce qu'ils se croient en droit d'obtenir, ou leurs prétentions ont-elles été démontrées, de par les faits, déraisonnables et inadmissibles ? Les troubles si récents de Rive-de-Gier ont-ils été, pour le pouvoir, une occasion de prouver que ses décisions sont basées sur une parfaite connaissance des faits industriels et des questions morales qui s'y rattachent ? Il ne nous serait pas difficile d'accumuler les exemples pour démontrer que, dans chacun des graves problèmes que l'anarchie industrielle soulève sous ses pas, la conduite du pouvoir est purement politique, atteste uniquement sa sollicitude pour l'ordre des rues, mais fait en même temps foi de la plus grande insouciance pour le désordre de l'atelier, le seul vraiment à craindre.

En face de cette conduite incertaine et malhabile de l'État, nous sommes forcé d'accuser ou son bon vouloir ou ses lumières. Nous préférons croire au peu de clarté de celles-ci.

En descendant de cette hauteur de vues, si nous envisageons non plus les rapports des industries, soit entre elles, soit avec l'État, mais les simples intérêts des individus, là encore nous retrouvons même besoin de renseignements précis et même disette de documents dignes de foi. Tout ce qu'on possède sur la statistique de l'industrie française consiste en quelques faits dont nous apprécierons la valeur, et recueillis à peu près au hasard par l'État, dans ses enquêtes occasionnelles ou par de savants investigateurs armés seulement de leurs moyens personnels et fort limités.

Qu'un capitaliste, disposé à engager ses fonds dans une entreprise, veuille connaître au préalable la concurrence qu'il doit rencontrer sur le

marché; qu'il se propose de savoir le nombre des producteurs du même ordre, l'importance de leur courant d'affaires et la place qu'il lui est possible d'occuper dans l'offre des produits; ces renseignements détaillés, soit sur la production, soit sur la consommation, où les trouvera-t-il?

Que des ouvriers, chassés de leurs ateliers par les machines, le chômage ou toute autre cause, veuillent connaître le côté vers lequel ils doivent porter leur pas, en s'éclairant sur le taux comparé des salaires dans les divers cantons de leur industrie, à qui s'adresseront-ils pour en être informés? Où se trouvent des tableaux dressés sur le prix et la concurrence de la main-d'œuvre pour les diverses parties de la France et les diverses branches de la production?

Qu'un savant, frappé de l'incohérence des faits et des intérêts industriels, prenne à tâche d'en trouver les liens et les communs rapports; il veut appuyer sa théorie d'exemples et de résultats pris dans la pratique. A quelle source pourra-t-il les puiser?

Mais, dira-t-on peut-être, cette science statistique est-elle aussi complètement dans l'enfance que le supposent les assertions précédentes? Est-il possible que, sinon pour les détails, du moins pour les grandes masses, l'État ou les savants traités publiés sur cette matière ne possèdent pas un ensemble de renseignements déjà fort satisfaisant?

Si difficile que cela paraisse, cela est cependant, et, pour en convaincre les plus incrédules, il nous suffira de poser quelques questions de véritable statistique industrielle, à propos d'une branche quelconque de l'industrie française. S'il se trouve une personne, un document, même inédit, une source, même cachée, d'où puissent sortir les réponses à ces questions, nous reconnaitrons notre erreur et nous proclamerons cette science, sinon complète, du moins fort avancée. Voici quelques-unes de ces questions :

Connait-on, pour une branche manufacturière prise au hasard, le nombre et la position de tous les établissements qui s'y livrent, la consistance et les procédés techniques de ces divers établissements?

Peut-on se rendre compte de l'importance relative des produits qu'ils créent et des matières qu'ils consomment? Y a-t-il moyen d'apprécier les éléments constitutifs du prix de revient des produits, de leur prix de vente, du bénéfice normal?

A-t-on quelques lumières sur les capitaux engagés dans chacun de ces établissements, sur leurs

frais généraux et sur le solde de leur position financière?

Sait-on tout ce qu'il importe de connaître sur l'origine des matières consommées, les débouchés des produits, les marchés commerciaux, les moyens et les voies de transport?

Quant à ces questions plus graves qui touchent à la situation des classes ouvrières, possède-t-on les chiffres et les documents relatifs aux taux des salaires, au nombre et à la force des machines, à la durée des chômages, à tant d'autres éléments indispensables pour la fixation du sort des travailleurs?

Il suffit de cette courte énumération pour que tout le monde confesse qu'il n'y a pas une seule de ces questions auxquelles, dans l'état actuel de nos connaissances, il pût être fait une réponse satisfaisante, pas même sur le nombre des établissements qui s'occupent de chaque industrie. Or, quoi de plus simple et de plus primitif qu'un pareil document?

Après une démonstration aussi complète d'une ignorance tellement achevée, comprend-on maintenant que les économistes, dont la science doit être la longue-vue de l'État, acceptent en toute tranquillité un pareil état de choses? Expliquera-t-on comment ils ne se hâtent pas, eux qui tiennent au pouvoir par tant de côtés, dont les idées font autorité, dont les propositions ne tombent pas dans les limbes et les bas-fonds des cartons administratifs, de forcer l'État à entrer sans retard dans cette voie de l'étude positive des faits, et de la collection des documents dont l'absence est la cause première de sa dangereuse apathie?

Du jour où un miroir fidèle représentera la situation vraie des ateliers, de la population ouvrière, de ses misères, de ses intérêts, éclairera tous les mystères de la production que les grands privilèges de l'industrie tiennent dans l'ombre, montrera dans leur réalité alarmante les rapports actuels des maîtres et des travailleurs, de ce jour, l'État sera mis en mesure de combattre à coup sûr des périls dont le vague l'effraye aujourd'hui, et de préparer, soit par une organisation générale, soit par de sages lois de détail, une régénération industrielle qui garantisse sa propre sécurité et la prospérité du pays.

Nous examinerons dans un prochain article quel est, suivant nous, le cadre de la statistique industrielle, et par quels moyens l'État pourrait arriver à remplir cet utile programme.

CONDITIONS D'ADMISSION

A L'EXPOSITION DE L'INDUSTRIE.

LES INVENTEURS.



NE des premières questions qui se présentent naturellement à l'esprit en parcourant les galeries construites pour l'industrie, est celle de l'admission même des produits qu'elles renferment. On se demande, en voyant ceux qui s'y trouvent, quels sont ceux qui ne s'y trouvent pas; et l'on est amené, en cherchant la réponse, à étudier les motifs qui ont décidé l'admission et l'exclusion elle-même.

Il semble, au premier aspect, qu'une seule règle pouvait être suivie : *la qualité relative des produits*, et que les jurys départementaux ne peuvent en avoir adopté d'autre.

Mais cette règle si simple en principe est devenue, lorsqu'il a fallu l'appliquer, singulièrement compliquée. On a vu s'élever alors des questions accessoires dont la solution était indispensable, et elles ont pris une importance d'autant plus grande qu'elles ont décidé bien souvent l'arrêt d'exclusion : arrêt fatal et presque sans appel possible, malgré la suzeraineté nominale du jury central. Elles sont devenues d'autant plus graves qu'elles ont été controversées. Résolues dans un sens par un jury, elles peuvent l'avoir été diffé-

remment par un autre; en sorte qu'un produit rejeté par celui de la Seine pourrait avoir été admis par celui du Rhône, du Nord, du Gard ou de la Gironde.

Tout cela peut paraître singulier au premier abord, et cependant c'était naturel et presque inévitable. Tous les jurys, agissant dans la plénitude de leur droit et dans l'impartialité de leur conscience, ont dû forcément arriver à l'anomalie que nous indiquons. Pourquoi? C'est qu'aussitôt après avoir posé cette base éminemment rationnelle, que la qualité comparée des produits devait régler leur admission, on arrivait inévitablement à se poser cette seconde question. Quels seront les produits admis à être comparés? C'est-à-dire quels sont les produits véritablement industriels?

Or, avant de répondre à cette question si simple en apparence, que de difficultés à résoudre! Il faut préciser au juste ce qu'on entend par cette dénomination nécessairement élastique et vague de *produits industriels*; il faut fixer les limites respectives de la science, de l'industrie et de l'art, ces rivaux entreprenants qui se partagent l'empire du travail humain, qui envahissent et empiètent sans cesse sur leurs domaines réciproques, qui se mêlent et se confondent si souvent dans une même œuvre. Comment rendre à cha-

cun d'eux ce qui lui appartient dans ces productions complexes qui doivent leur perfection même à cette union si féconde des facultés créatrices ! Il faudrait renouveler le jugement célèbre du sage hébreu, et partager l'enfant réclamé par deux mères. Et ne voyons-nous pas même aujourd'hui figurer à l'exposition de l'industrie ces statues de bronze que quelques jours auparavant nous contemplions au musée du Louvre ? On n'a pu les diviser, mais on les transpose au gré de ce jugement à double face, indécis et complexe comme la nature même de l'objet qu'il doit spécifier. Aussi, qui pouvait diriger les jurys, une fois entrés dans cette carrière ardue, hérissée de discussions sans nombre, d'hésitations sans fin, de décisions sans accord entre elles ? Combien de définitions diverses, de catégories variables, de classements plus ou moins judicieux, d'exclusions, de radiations, de réintégrations contradictoires ! D'accord nécessairement sur le principe, sur la base de la comparaison relative entre les objets, les jurys ont dû tous délibérer de leur côté sur l'application, et de tant de délibérations distinctes et sans règle commune, il ne pouvait sortir une doctrine uniforme. L'unité de jugement rompue, la confusion commence.

Au milieu de ce dédale où les jurys départementaux devaient se plonger par la fatalité même de leur situation, il existait cependant un guide. L'administration supérieure avait bien prévu toutes les difficultés qui se présenteraient en foule. Avec une louable prévoyance, elle avait cherché à planter quelques jalons, à indiquer les points principaux sur lesquels l'attention devait se porter. Mais forcée dans ces instructions générales qui, s'adressant à la fois à tous les points de la France, devaient s'appliquer à l'immense diversité des industries, d'embrasser en quelques pages toutes les questions administratives, sociales et industrielles qui s'y rattachent, elle a dû rester dans une juste mesure de circonspection et de prudence. Il fallait éclairer les jurys locaux tout en leur laissant l'appréciation de leur situation spéciale et l'indépendance indispensable pour la liberté de la conscience et l'équité des jugements.

Cette indépendance s'est largement manifestée : les uns ont cédé, les autres ont résisté. Pendant que certains départements proscrivaient certaines catégories, les autres les admettaient sans restriction. La circulaire du ministre invitait les jurys à écarter les pièces anatomiques ; entrez à l'exposition, à peine avez-vous fait quelques pas

à gauche, vous voyez se dresser devant vous des cadavres écorchés. — Les corsets étaient proscrits ; ceux de Paris ont forcé la barrière. — Les appareils médicaux étaient exclus ; on ne voit que bandages et pièces chirurgicales. — On avait décrété l'ostracisme des perruques ; mais les coiffeurs de Paris ont réclamé le libre exercice de leurs droits industriels, et les fabricants de toupets ont conquis leur place au soleil. — Les spécimens d'invention et de perfectionnement qui n'avaient pas encore reçu d'application en grand devaient être repoussés. Eh bien, un jury a admis bien moins encore. Ce n'est pas même un spécimen d'invention ; il a reçu le *Mémoire explicatif de l'invention*. — Au milieu de ces contradictions, où est la règle ? que doivent penser ceux que l'arrêt a frappés sous le prétexte qu'ils étaient rangés dans les catégories proscrites ? Évidemment tout s'est réduit à un hasard de localité. Il y a eu divers poids et diverses mesures.

Nous le répétons, c'était inévitable ; et des questions douteuses devaient être différemment résolues selon les lieux. Mais nous pensons aussi qu'il reste aujourd'hui quelque chose à faire. C'est dans les questions controversées qu'une discussion désintéressée est surtout utile. Elle nous paraît le seul moyen possible d'obtenir cette unité si désirable qui peut seule donner aux jugements une force réelle. Serait-il possible de formuler sur toutes les dissidences qui ont divisé les jurys une décision précise qui ne laissât plus de place au doute ou à l'erreur ? Cela paraît difficile. Mais plus les questions seront débattues, plus l'attention des hommes éclairés se réunira sur les points en litige, plus on s'approchera de la vérité. C'est dans ce but que nous allons émettre aujourd'hui quelques-unes de nos idées.

N'entreprenons pas dès l'abord la définition de ce qu'on peut entendre par produit industriel. Ce serait soulever sous nos premiers pas trop de débats complexes. Éloignons les questions générales pour prendre les questions positives une à une ; et puisqu'il s'agit d'objets à recevoir, voyons s'il n'en est pas par leur caractère intrinsèque qu'on doive admettre préférablement à tout autre, quelle que soit leur dénomination et leur catégorie.

Remontons d'abord au principe invariable, universel, inattaquable, qui a servi de base aux décisions de tous les jurys. — L'admission doit être décidée par la qualité relative des produits. — Mais comment distinguera-t-on cette qualité ? quel sera le mérite qui décidera la préférence entre deux produits similaires ?

Il me semble qu'il faudra inévitablement que la préférence soit motivée par l'un ou l'autre des deux mérites suivants : — Ou bien l'objet offert au concours sera nouveau, présentera une création originale réalisant des effets utiles ; — ou bien il reproduira des types usuels, des objets déjà connus, fabriqués par des moyens déjà usités, mais dont il sera l'application perfectionnée ; il offrira une amélioration évidente soit pour le prix de revient, soit pour la perfection de la fabrication elle-même. — Dans le premier cas, le produit présenté sera une conquête nouvelle de l'intelligence humaine ; ce sera un accroissement de domaine offert à l'industrie, un nouveau besoin satisfait, une nouvelle source de jouissances ouverte à la société ; ou bien une économie de temps, de force, de richesse dans la production, et par conséquent une richesse elle-même, une économie dans les dépenses de la vie sociale.

Dans l'autre, ce sera la réalisation du perfectionnement graduel de l'industrie, l'effet du mouvement ascensionnel de la science et de l'art, l'expression de la marche progressive de la société humaine qui s'enrichit chaque jour.

Maintenant, si ces produits sont admis comme supérieurs chacun en leur genre, l'un par l'invention, l'autre par la fabrication, quel est celui qui sera le plus digne de l'attention et de la faveur publique ? A notre avis, c'est celui où l'invention domine. Qui pourrait nier que cette faculté créatrice ne soit le plus bel apanage de l'industrie ? C'est sa force, sa vie, son avenir. Par l'invention seule, elle progresse, elle s'améliore, et par le progrès seul elle vit et se soutient. Pour vivre, il faut qu'elle marche sans cesse en avant, qu'elle se fraye des voies nouvelles. Lorsqu'elle s'arrête, lorsque le présent se contente des découvertes du passé, l'avenir lui manque. Si donc il faut ouvrir à quelqu'un les portes du palais de l'industrie, c'est sans contredit aux inventeurs.

Cependant, des restrictions ont été apportées à leur admission, des objections leur ont été faites ; nous allons les résumer et tâcher d'y répondre.

Il faut distinguer, a-t-on dit, entre les inventions théoriques et les inventions pratiques. N'oublions pas que l'exposition de l'industrie est exclusivement consacrée aux *produits* ; ce sont donc les produits de l'invention qu'il faut admettre plutôt que l'invention elle-même. On doit repousser ces spécimens d'invention et de perfectionnement dont les résultats n'ont pas encore reçu la sanction de l'expérience : il convient d'at-

tendre à leur égard que le temps les ait fait passer du domaine de la science dans celui de l'industrie. Ne laissons pas encombrer les galeries par ces essais, sans applications matérielles, sans développement déjà réalisés, et qui spéculent seulement sur l'avenir : l'exposition n'est que l'image du présent. Ce qu'il nous faut, ce sont des produits, des résultats positifs, de l'industrie en un mot, et de l'industrie en grand.

Nous n'avons pas affaibli la force de ces objections ; mais, pour les combattre, nous nous replacerons aussitôt sur un terrain plus solide : sur celui des faits. Il faut distinguer, dit-on, entre les inventions théoriques et les inventions pratiques. Comment établir cette distinction ? Si les jurys départementaux sont appelés à la discuter, sur quelle base pourront-ils s'appuyer ? Donnez-vous, en même temps que l'idée de la distinction, une règle sûre, invariable pour l'appliquer ? une règle tellement uniforme, tellement mathématique que le jury du Nord la suive sans hésiter, comme celui de la Seine, comme celui des Bouches du Rhône ? Si cette règle n'existe pas, si vous n'avez pas le moyen de la formuler à l'instant, ne voyez-vous pas que vous créez immédiatement le désordre des jugements et la partialité des admissions suivant le hasard des localités ?

Prenons immédiatement un exemple. On soumet au jury une machine, entièrement nouvelle, sans précédent connu. Doit-il l'admettre ? est-ce une invention théorique ou une invention pratique ? — Le moyen de le reconnaître est facile, répondra-t-on ; il est indiqué à l'avance. Il faut savoir si cette machine a reçu la sanction de l'expérience, si elle est appliquée, exploitée en grand.

Ainsi, dès ce moment, ce n'est plus l'inventeur que vous admettez, c'est l'exploitant ; ce n'est plus l'homme qui a créé, qui a enrichi l'industrie, qui lui a ouvert une voie nouvelle et féconde, c'est le spéculateur que vous récompensez. Ce n'est plus l'invention, ce premier, ce plus grand mérite des œuvres humaines, qui paraîtrait le caractère principal pour décider l'admission, mais la manufacture, le nombre d'ouvriers et le capital. Le principe est détruit, et l'application devient facultative, sinon dérisoire.

Quelles bornes poserez-vous, en effet, à cette nécessité de l'exploitation ? Qu'entendez-vous par une invention suffisamment appliquée ? Combien de machines faudra-t-il avoir construit pour que

l'idée paraisse non plus théorique, mais industrielle? Dès ce moment l'on rentre nécessairement dans l'arbitraire local, dans les appréciations diverses, dans les jugements contradictoires, et la difficulté s'accroît par le moyen même indiqué pour la résoudre.

Ce n'est pas tout encore. Sans doute nos mécaniciens, nos grands constructeurs inventent mieux et plus que personne; leurs œuvres sont là pour en faire foi indépendamment des paroles du jury central. Mais peuvent-ils seuls avoir le monopole des inventions utiles? Non sans doute. Tout le monde ne sait-il pas que Jacquart n'était pas, lui, un grand constructeur de machines; que son admirable métier, lorsqu'il fut exposé, n'était qu'une invention théorique, non consacrée par la sanction de l'expérience? Il n'eût donc pas été admis aujourd'hui, selon la nouvelle doctrine, et eût été privé même de cette médaille de bronze que le jury de 1801 lui accorda pour son nouveau mécanisme, qui pouvait, dit-il, simplifier le tissage des étoffes brochées, en supprimant l'ouvrier tireur de lacs. Ainsi le métier de Jacquart eût été un spécimen d'invention théorique sans développements réalisés, et il aurait fallu attendre, pour qu'il méritât l'exposition, que le temps l'eût fait passer dans le domaine de l'industrie.

Le temps! mais souvent loin de venir en aide à l'inventeur, il épuise ses ressources et le jette dans l'oubli. Le temps est-il venu au secours de l'inventeur du métier à bas, dont l'Angleterre s'est si longtemps enrichie à nos dépens? Pourquoi donc priver, par une exception singulière, l'inventeur même du bienfait de la publicité, et le forcer d'en appeler au temps et à la postérité qui l'ignorera peut-être, tandis que la routine triomphe et obstrue tous les passages?

Eh bien, qu'il fabrique, qu'il ait des produits; si son invention est bonne, si elle améliore en effet la fabrication, il trouvera à la fois la publicité et la fortune. — Ceci n'est qu'une nouvelle erreur que les faits réfutent et détruisent sans retour. Tous les fabricants ne sont pas inventeurs, et le plus grand nombre des inventeurs ne sauraient devenir fabricants. Car, chose singulière, les plus utiles inventions sont sorties du génie d'hommes étrangers à la pratique de l'industrie qu'ils perfectionnaient ou qu'ils créaient. Papin était médecin; Arkwright perruquier; Gutenberg n'était pas copiste de manuscrits, que je sache, et Faust était orfèvre; Galilée n'était pas horloger lorsqu'il découvrit la loi du

pendule, et il n'a pas construit un seul chronomètre; Pascal n'était pas charron lorsqu'il inventa le haquet, et l'inventeur de la chaîne sans fin à puiser était facteur de la poste aux lettres.

Dites donc à ces célèbres, à ces utiles inventeurs qu'ils ne seront admis à l'exposition de l'industrie qu'à la condition d'ouvrir des ateliers, de monter des établis, de confectionner des appareils. S'il fallait que l'inventeur, pour qu'il pût prendre place à la fête de l'industrie, fût lui-même fabricant des objets qu'il invente, autant vaudrait parquer chacun dans son métier, refaire à l'usage du génie les castes égyptiennes, et décréter que nul ne pourra désormais inventer que dans le ressort de sa profession et dans la limite de sa patente.

Nous n'avons pas besoin d'en dire beaucoup plus. On voit quels seraient les inconvénients de cette exclusion mal définie pesant sur les inventeurs, c'est-à-dire confusion, incertitude, contradiction dans la décision des jurys locaux, viciées dans leur principe, privées de leur influence réelle et de toute autorité morale: voilà pour le présent. Et pour l'avenir, *perte* peut-être d'inventions utiles, *perdues* pour l'industrie faute de publicité, faute de cette appréciation qui résulte de l'essai au grand jour, que donnent le contact des objets rivaux, l'étude des parties intéressées, l'examen des juges compétents; inventions qui périraient faute de lumière ou qui passeraient à l'étranger.

Mais quels seraient les inconvénients de la marche contraire? Quelle raison porte donc à repousser les inventeurs? Craint-on de voir le palais de l'industrie nationale inondé par des inventions futiles ou absurdes que multipliera la tolérance des jurys départementaux? Nous répondrons, et c'est par là que nous finirons: Laissez au bon sens du public, laissez à l'expérience éclairée des producteurs, à l'intelligence des consommateurs, à la critique des concurrents, le soin d'étouffer sous le ridicule les productions inutiles ou avortées. C'est la meilleure et la plus sûre justice, et ces inventeurs ainsi jugés, condamnés au grand jour et sur le poteau de l'exposition où ils auront cru trouver le triomphe, ne pourront crier à l'injustice, à la partialité, et attaquer ces arrêts rendus sans jugements qui les autorisent à se draper en victimes.

PIANOS.

MM. ÉRARD, RUE DU MAIL.

Lorsqu'on arrive dans la vaste partie des galeries de l'exposition envahie par les pianos, on trouve, presque au centre de l'angle qu'ils occupent et saillant par sa position autant que par son importance, l'espace consacré aux produits de la maison Érard. A la fois tête de colonne et centre de ralliement, cette disposition locale paraît dominer les groupes voisins, tout en leur donnant de l'unité. Il semblerait qu'on a voulu figurer par cet arrangement matériel la place que MM. Érard occupent parmi leurs confrères. Telle est, en effet, la position de ces grands fabricants, que leur supériorité est incontestée, même par leurs collègues les plus distingués. Recourir aux preuves de ces assertions, ce serait retracer l'histoire presque complète du piano, et cette tâche rentre plutôt dans l'étude générale que nous aurons à faire de cette importante fabrication, qu'elle ne constitue l'examen d'un industriel considéré individuellement. Toutefois, nous prendrons notre parti sur des répétitions qu'on ne saurait éviter qu'au prix d'une injustice réelle et en passant sous silence les plus beaux titres de la maison Érard.

Heureux les hommes qui sont tellement identifiés avec leur art, qu'on ne saurait s'occuper de celui-ci sans se trouver en face de leurs noms, et qui semblent être nés avec lui pour ne finir que quand il s'éteindra !

Ce n'est pas seulement à d'habiles manufacturiers, à d'honorables fabricants, que s'adresse un pareil tribut d'éloges. C'est au génie, à la puissance créatrice, à la savante patience de Sébastien Érard que nous rendons hommage ; c'est le culte de sa tradition, c'est l'amour constant du progrès, c'est la largeur des vues et des procédés que nous honorons chez ses successeurs.

Dépositaires d'un nom devenu européen et d'une fortune qu'ont amassée soixante années de travaux, ils se sont regardés comme les continuateurs de l'œuvre du premier des Érard, et ont concentré sur cette mission les immenses res-

sources dont ils disposent. Aussi ont-ils pu créer pour la facture des instruments de musique un de ces centres de fabrication analogues par leur étendue à ces grands établissements où la haute industrie accumule les ouvriers par centaines et entasse les capitaux par millions. Grâce à cette importance et aux habitudes industrielles qu'ils ont puisées en Angleterre, où ils sont allés combattre l'ancienne facture de pianos sur son propre terrain, ils ont introduit dans leurs vastes ateliers tous les procédés de la science économique la plus avancée. Si leurs instruments se trouvent toujours à la tête de ce genre de produits, on se tromperait en attribuant exclusivement la supériorité à l'esprit d'invention et aux savantes combinaisons mécaniques dont cette famille semble avoir reçu l'apanage. Il convient d'en reporter en partie le mérite sur l'organisation des travaux et des moyens matériels d'exécution. Le grand principe de la division des fonctions, la méthode des approvisionnements de longue date, les spécialités classées dans les nombreuses industries accessoires dont le concours est nécessaire à la facture, tout cet ensemble de conditions pratiques a été depuis longtemps amené à un haut degré de perfection dans le grand établissement de la rue du Mail et dans celui de Londres.

Mais en opérant sur une aussi vaste échelle, il y avait un écueil à éviter, c'est qu'on ne fût entraîné à produire la quantité plutôt qu'à soigner la qualité et l'exécution ; la nécessité d'une fabrication sans intermittences et la charge de capitaux aussi énormes pouvaient jeter ce vaste établissement dans la voie d'une production considérable et fort économique, mais indigne de son nom et de son passé, sous le rapport du fini. Tout lui rendait facile une pareille détermination : chacun de ses ateliers spéciaux, mécanisme, ébénisterie, montage, est aussi considérable que les divers ateliers qui se sont fondés à Paris pour ces diverses branches de la facture. Il était donc aisé d'imiter avec moins de frais le procédé suivi par la plus grande partie des facteurs de la capitale, et qui ne consiste qu'à assembler ces membres épars, ces organes disjoints, pour en composer un instrument de toutes pièces, sans se préoccuper du résultat plus ou moins heureux de cette association. Des bénéfices énormes étaient au bout d'une production ainsi organisée.

Mais l'art devenait un métier ; l'instrument un meuble ; l'artiste, le savant mécanicien, un fabricant spéculateur. Les héritiers de Sébastien

Érard ne pouvaient accepter un semblable rôle ; ils laissèrent à d'autres les consommateurs à bas prix et trouvèrent dans le développement de leurs relations européennes et dans l'extension du goût musical un ample débouché à leurs beaux modèles, à leur irréprochable fabrication.

Cette lutte, d'ailleurs, entre l'intérêt de l'art et celui du commerce n'était pas nouvelle pour eux. Dès 1785, à l'époque où Sébastien inventait le piano français et s'apprêtait à repousser de notre pays les factures anglaise et allemande, seules admises dans nos salons, les marchands de ces pianos, qui les débitaient à Paris avec les privilèges de leur corporation, cherchèrent à entraver cette industrie nationale à sa naissance, et il fallut l'intervention auguste de Louis XVI, pour que les ateliers d'Érard restassent ouverts. Ce brevet royal est le premier titre de noblesse de la famille : les autres sont les découvertes successives de son chef et les combats qu'il eut à soutenir pour triompher sans cesse de la routine aveugle et de la concurrence commerciale. Chose remarquable ! c'est contre elle-même en quelque sorte que la maison Érard a eu les plus rudes assauts à livrer. C'est pour substituer à ses propres procédés adoptés peu à peu par les fabricants des procédés plus parfaits et plus récents, qu'elle a été obligée d'employer la plus persévérante énergie.

Ainsi, à peine Sébastien, protégé par une patente, a-t-il installé à Londres même, au centre de la fabrication anglaise, une manufacture de pianos basée sur le principe de l'échappement simple, et construit ses premiers pianos à queue, l'importation des pianos anglais se réorganisa à Paris avec une nouvelle vigueur, de sorte que quand il invente son nouvel échappement et s'efforce de le substituer à l'ancien, au risque de compromettre sa fortune en luttant contre des habitudes prises, il est réduit à se vaincre lui-même et à renier l'ancien système dont il a été le créateur. Y a-t-il beaucoup d'industriels, disons même de théoriciens savants, dont la vie offre un pareil amour du progrès, un pareil culte de la perfection ?

Ce que nous avons dit avec quelque détail pour l'échappement est vrai pour la plupart des perfectionnements introduits dans la construction ou dans le mécanisme du piano.

Ainsi, le mode de fixation des cordes sur le sommier des chevilles à l'aide d'un système d'agrafes, la transformation de la cheville en un écrou mobile le long d'une vis de pression desti-

née à faciliter l'accordage, l'accroissement du diamètre des cordes pour obtenir un son de plus en plus intense, l'emploi d'un barrage métallique pour consolider la caisse de l'instrument, soumise à un tirage constant qui s'élève parfois jusqu'à 12,000 kilogrammes, enfin l'application de la barre harmonique pour égaliser, dans les grands pianos à queue, les dessus avec les basses et le médium, telle est, rapidement et à vol d'oiseau, la série des améliorations introduites dans la facture, soit par Sébastien Érard, soit par ses continuateurs.

A ceux qui connaissent les luttes de la rivalité industrielle, il sera inutile de décrire la résistance qu'éprouvait à son apparition chacun de ces progrès nouveaux. Mais la persévérance est aisée à ceux qui se sentent forts. MM. Érard étaient les souverains de la facture. Ils ont usé pour son bien de cette autocratie, et comme les grands artistes se comprennent vite et se prêtent un mutuel concours, tous les exécutants prodigieux qui depuis trente ans parcourent l'Europe au bruit des applaudissements ont adopté pour organe de leurs inspirations et pour instruments de leurs succès une des créations de MM. Érard. C'est sur un piano de Sébastien que Steibelt et Dussek charmaient les salons de l'empire ; c'est sur le premier piano de sept octaves à barrages métalliques que Liszt, en 1824, se faisait connaître à Londres et à Windsor ; et, vingt ans plus tard, c'est encore sur des pianos d'Érard qu'il se livrait aux élans de ses fougueuses inspirations.

Parlerons-nous des distinctions obtenues à si juste titre par une aussi longue et honorable série de travaux ? Depuis le brevet de Louis XVI, en 1810 la sanction scientifique vint confirmer la protection royale, et l'Institut, toutes ses classes réunies, rangea Sébastien dans le petit nombre des hommes qui ont commencé et fini leur art. A partir de 1819, une médaille d'or, constamment rappelée, devient en quelque sorte le privilège de cet illustre artiste jusqu'au moment où M. Pierre Érard, son neveu, lui succède et débute, en 1859, par obtenir la supériorité sur tous ses concurrents. Déjà la médaille d'or de son oncle lui était acquise autrement que par hérédité.

Le principal objet de l'exposition de MM. Érard en 1844 consiste dans l'application de tous leurs divers perfectionnements à la construction d'un piano carré, le plus difficile à confectionner des trois catégories de ce genre d'instrument. Ils ont eu en vue de doter le piano carré de l'intensité et des nuances de son que le piano à queue a

seul possédées jusqu'à présent, tout en lui donnant une solidité qui en assure l'accord et la précision. Attendons l'opinion du jury sur cette dernière création, destinée en quelque sorte à résumer tous les procédés supérieurs introduits depuis vingt ans dans cette fabrication savante.

FOURNEAUX,

CALORIFÈRES, GRILLES DE CHEMINÉE,

APPAREILS DE CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE.

MM. ROGEAT FRÈRES, RUE D'ENGHIEN, A LYON.

Un des plus importants problèmes de l'économie domestique est celui du chauffage. Quel est le meilleur mode pour chasser le froid de nos appartements et pour amener nos aliments à un état convenable de cuisson? Amonceler le combustible dans une cheminée ou dans un fourneau, c'est n'avoir résolu que la moindre partie du problème. Il s'agit de procurer une grande chaleur avec un feu médiocre. Mais aussitôt un obstacle se présente : il n'est pas de feu sans fumée, et plus vous restreindrez le courant d'air qui emporte en même temps la fumée et la chaleur, moins le feu répondra à ce que vous en attendez; dans une cheminée, il vous asphyxiera; dans un fourneau, il laissera languir les aliments que vous soumettrez à son action. Ouvrirez-vous, au contraire, toutes les voies à la fumée, l'énergie de la flamme atteindra à son plus haut période, mais vous n'en aurez que l'éclat; la chaleur ira se perdre dans l'air extérieur. La difficulté à vaincre est donc celle-ci : faire rendre au combustible toute la chaleur qu'il renferme, et séparer le calorique de la fumée qui en est la compagne ordinaire. Il faut bien le reconnaître, les poêles et les fourneaux sont encore les seuls appareils de chauffage qui répondent d'une manière satisfaisante à ces deux conditions; et ce n'est qu'en adaptant des espèces de poêles aux che-

minées qu'on a pu faire lutter celles-ci avec leurs rivaux, moins brillants mais plus utiles.

Parmi les fabricants de fourneaux et de calorifères, MM. Rogeat, de Lyon, se distinguent par la savante confection de leurs produits, par l'élégance des formes qu'ils y donnent, et par la modicité du prix auquel il les cotent. Ces habiles industriels nous paraissent avoir prévu tous les besoins et avoir pris à tâche d'y satisfaire. Il n'est peut-être pas une demande au-devant de laquelle ils ne se soient empressés d'aller : fourneaux pour restaurants, pensionnats et communautés; fourneaux pouvant chauffer à la fois la cuisine et la salle à manger, et répondre ainsi à deux fins; poêles à grille pour comptoir, fourneaux munis d'une broche pour les rôtis, et d'une chaudière pour faire de la vapeur, petits poêles à vase pour cabinet, poêles pour cafés, poêles à flamme concentrée; bref, tous les appareils de chauffage que réclame la diversité de nos besoins se trouvent dans les ateliers de MM. Rogeat frères, qui, par suite de l'exiguïté de l'emplacement, n'ont pu exposer qu'un très-petit nombre de modèles. Nous avons surtout remarqué deux fourneaux que nous croyons devoir décrire à nos lecteurs : l'un a 0^m 65^c de hauteur, 0^m 49^c de largeur et 0^m 60^c de profondeur. On peut y brûler de la houille ou du bois. Il donne une grande chaleur par devant si l'on en ouvre les deux portes, et peut dès lors s'adapter à une cheminée, pourvu qu'on ait le soin de la boucher hermétiquement afin de ne pas gêner le tirage. Ce fourneau a trois trous, plus un four dans lequel se trouvent deux plaques percées à jour et destinées à recevoir les plats. L'une de ces plaques se meut sur un pivot et permet de retourner les plats sans risquer d'en répandre le contenu, ni de se brûler les doigts. Quand on ouvre la porte du four pour voir si la pièce est cuite, le plat se présente en dehors et donne ainsi beaucoup de facilité pour l'arroser ou pour le prendre. Sur le côté gauche du fourneau est un réservoir à eau bouillante, surmonté d'un plateau rond et conique, qui tient chaud les plats que l'on y pose. Le devant du fourneau est en outre muni d'une broche et d'une tablette sur laquelle on peut mettre la lèchefrite ou une cafetière.

Le second fourneau n'est pas moins utile ni d'une construction moins ingénieuse que le premier. L'avantage qui lui est propre, c'est d'avoir un cendrier à tiroir dont la disposition permet de régler l'arrivée de l'air extérieur, et facilite ainsi la cuisson des aliments. La porte du foyer, au

lieu de s'ouvrir de côté comme les autres, s'abat horizontalement, et peut recevoir des plats, un gril ou une cafetière.

Ce qui caractérise généralement les appareils de MM. Rogeat, ce n'est pas seulement leur commodité et leur bon marché, c'est encore le peu d'emplacement-qu'ils occupent. Les plus petites chambres sont assez grandes pour les recevoir. Il semble que MM. Rogeat se soient proposé de prouver que la puissance d'un fourneau ne consiste ni dans sa capacité, ni dans la quantité de combustible que l'on y entasse, mais dans la disposition des pièces dont il se compose.

A cela ne se bornent pas les produits de la maison Rogeat. Elle offre encore au commerce des grilles en fonte pour garnir l'intérieur des cheminées, et un assortiment complet de banquettes, balcons, pilastres, ornements pour rampes, attributs funéraires, impostes, lances, chasse-roues, vases, etc., etc. Nous ne saurions assez insister sur le bas prix de ces différents objets et sur l'élégance des formes qui les revêtent. Les conditions artistiques y ont été presque aussi rigoureusement observées que les conditions industrielles.

CHIRURGIE INSTRUMENTALE.

M. CHARRIÈRE, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 6.

Au nombre des fabricants qui ont le plus aidé aux progrès de notre chirurgie instrumentale, figure M. Charrière. Depuis vingt ans qu'il a fondé son établissement, il s'est constamment occupé à étendre la sphère de ses produits et à les améliorer. Aujourd'hui la réunion de sa maison de commerce et de ses ateliers dans un même local le met à même de joindre aux meilleurs procédés de fabrication le puissant auxiliaire de la mécanique, d'employer un plus grand nombre d'ouvriers, de leur assigner à chacun une tâche spéciale, et d'obtenir par là des produits moins dispendieux et plus parfaits.

L'exhibition de M. Charrière embrasse tout ce que peuvent réclamer les opérations chirurgica-

les, toutes les machines, tous les appareils nécessaires aux maladies de tous les âges. Ce vaste cercle d'accidents et d'infirmités dans lequel roule notre corps a été parcouru par la sollicitude de M. Charrière, et à côté de chaque mal il a placé l'instrument ou l'appareil qui en procure la guérison. Il n'a pas rendu moins de services à la chirurgie vétérinaire, et les instruments qui regardent cette science nous ont présenté les mêmes améliorations que ceux de la chirurgie humaine.

IMPRIMERIE LITHOGRAPHIQUE.

M. ÉMILE SIMON FILS, A STRASBOURG.

Ce n'est pas seulement à Paris qu'il se trouve des ouvriers habiles, des artistes ingénieux. La capitale du monde intellectuel et artistique renferme nécessairement le plus grand nombre des hommes qui se distinguent, soit dans un genre, soit dans un autre. Mais il est des natures bien douées que l'amour du sol natal possède aussi bien que l'amour de l'art. Ceux-là feront des chefs-d'œuvre de patience et de goût, leur génie leur inspirera des moyens nouveaux d'arriver à un résultat donné; leurs procédés seront plus économiques, plus rapides, plus sûrs, plus parfaits que les anciens. Est-ce à dire que, parce qu'ils sont éloignés du centre de la lumière, ces hommes soient nécessairement voués à jamais à l'obscurité? Non; le talent ne doit être inconnu nulle part. Paris envie à la province ses artistes d'élite, et cette envie-là est le plus éclatant des hommages.

Parmi les hommes dont nous parlons, M. Emile Simon, de Strasbourg, peut revendiquer l'une des premières places. Il est difficile de pousser plus loin le degré de perfection qu'il a atteint dans les travaux lithographiques exposés par lui cette année. C'est un fini de dessin, une délicatesse de touche, une richesse de tons, c'est une habileté sans seconde que peu de produits parisiens peuvent surpasser.

Les habitants de la grande ville se figurent généralement qu'eux seuls ont le bonheur de

vivre dans un pays qui a le monopole de tout ce qui est beau et grand. Ils seront donc bien étonnés quand nous leur aurons dit que l'établissement de M. Emile Simon est le seul en province qui exécute réellement tous les genres de lithographie, et qui réunisse à la fois dessinateurs, écrivains, graveurs et imprimeurs. A défaut d'un autre, ce mérite-là aurait déjà son prix; mais M. Simon ne se contente pas d'être un industriel considérable, il veut surtout montrer qu'il est un artiste distingué, et il prodigue les preuves à l'appui de cette légitime prétention.

Voici d'abord une *Vue de la cathédrale de Strasbourg*. Cette planche a été en premier lieu dessinée et rapportée d'après une épreuve daguerréotypée de la cathédrale; puis elle a été gravée sur pierre. Regardez bien cette admirable production, c'est l'ouvrage le plus important que la gravure sur pierre ait produit jusqu'à ce jour. Elle ne se distingue pas seulement par la qualité qu'on est toujours sûr de rencontrer dans les œuvres de M. Simon, la pureté et la netteté du dessin; elle montre encore, pour la première fois, l'application en grand des moyens qu'offre le daguerréotype pour la reproduction exacte des monuments. La cathédrale de Strasbourg n'avait jamais pu être rendue jusqu'ici sous sa forme harmonieuse et imposante; l'immensité de sa proportion devait tromper l'œil du dessinateur et rendait le dessin disgracieux et faux. Grâce au perfectionnement heureux de M. Simon, les monuments éloignés s'offriront désormais à nos regards sous leur apparence véritable.

De la vue de la cathédrale de Strasbourg notre attention s'est reportée vers un volume de trente planches représentant les *Plantes fossiles des Vosges*, et un autre volume de vingt-cinq planches où se font voir à leur tour les *Plantes fossiles de l'empire d'Autriche*. M. Émile Simon a la spécialité, et en quelque sorte le monopole de ce genre d'ouvrages. Le dessin en est tracé au crayon, et l'impression en est faite en couleur. Les premiers essais de ces planches parurent à l'exposition de 1859; le jury d'alors remarqua particulièrement la vérité singulière avec laquelle la couleur des pierres était rendue, et la consciencieuse exécution qui avait présidé à la reproduction des formes.

Si maintenant l'industriel, le financier, le commerçant se souciant peu de la valeur artistique des travaux de M. Émile Simon, désirent voir comment il s'acquitte des *ouvrages de ville* qu'on lui confie, ils n'ont qu'à jeter les yeux sur

le cadre exposé sous le n° 5, et renfermant diverses lithographies destinées au commerce et faites à la plume ou gravées sur pierre. Qu'ils rendent hommage à l'élégance du dessin et à la vivacité des ors et des couleurs de l'impression; ils seront bien plus satisfaits quand ils sauront que non-seulement la maison de M. Simon possède une supériorité incontestable en ce genre sur tous les autres établissements, mais encore, et ceci est l'important, qu'elle livre ses produits à un prix infiniment plus doux, comme on dit, que les prix ordinaires.

Remarquons encore un cadre renfermant l'*Horloge astronomique de Strasbourg* et une *circulaire imprimées l'une et l'autre en chromolithographie*. Ces deux sujets sont traités à la plume et rivalisent pour la beauté, la netteté et la vivacité des couleurs avec les plus beaux produits chromolithographiques des ateliers de Paris.

Nous ne citerons que pour mémoire un volume où se trouve la série complète des différentes parties du *Cortège industriel des fêtes de Gutenberg*; ce volume, quoique très-soigné, n'a qu'un intérêt historique. Mais nous appellerons l'attention sur un volume de planches appartenant à une monographie des Moussets. La gravure de ces pierres est aussi belle et aussi fine que le serait la gravure sur cuivre.

Enfin, un cadre renfermant deux *Panoramas des Vosges* et du *chemin de fer d'Alsace*, dessinés d'après nature, donne un remarquable spécimen des dessins et des impressions au crayon chez M. Émile Simon.

Nous devons l'avouer, les lithographes parisiens ont rarement surpassé, pour l'art exquis du dessin et la magnificence pleine de goût de l'impression, les objets exposés par M. Simon. Dès à présent, cet habile artiste se place au premier rang parmi les successeurs de Senefelder.

CHEMISES.

M. DUROUSSEAU, RUE RICHELIEU, 104.

L'histoire de la chemise date d'hier. On comprend que nous voulons parler de la chemise

telle qu'on la fait aujourd'hui, de la chemise passée au rang de vêtement élégant et distingué. Qui songerait à s'occuper à présent des sacs disgracieux qui naguère encore juraient si étrangement avec la mise si soignée de nos dandys ? Si cependant des curieux voulaient connaître au juste l'époque à laquelle la chemise a été inventée, nous leur dirions que cette époque est difficile à préciser, et que les historiens gardent le silence le plus absolu à cet égard. Mais si l'origine de la chemise est douteuse, son existence n'en remonte pas moins à la plus haute antiquité. Nous avons sous les yeux les œuvres du plus ancien poète de la Grèce, et le mot chemise y est écrit en toutes lettres. Après Hésiode, Aristophane et Xénophon nous confirment que Périclès, Alcibiade et Aspasia connaissaient l'usage de cet indispensable vêtement. Le cynique Diogène seul, dans la Grèce civilisée, repoussait la chemise ; les trous orgueilleux de son manteau s'obstinaient à braver les lois de la décence et de la propreté. Il est plus que probable que la maladie hideuse qui fit, si l'on peut parler ainsi, élection de domicile au milieu du peuple de Dieu, eut pour cause principale la malpropreté des Juifs et l'habitude où ils étaient de mettre en contact avec la peau une robe de laine la plupart du temps souillée. De là la lèpre, cet épouvantable fléau dont nous parlions tout à l'heure, et qui n'a disparu qu'au moment où l'Europe, en polissant ses mœurs, a mis au rang des nécessités sociales un mode de se vêtir dont la convenance témoigne du respect que les hommes se doivent entre eux.

Le peuple-roi n'avait eu garde de méconnaître, comme le peuple juif, ce qu'ont de vital pour la bonne constitution des générations futures les habitudes salutaires qu'exige la délicatesse de notre peau. A Rome, le lin le plus fin, le chanvre le mieux tissé avaient le privilège de couvrir d'un voile doux et frais le corps que la toge ou le *sagum* paraient ensuite. Horace et Plaute nous entretiennent des transparentes chemises des dames romaines. Ce dernier, chose singulière, nous apprend même que dans la cité des Césars le *chemisier* était déjà connu. Il s'appelait alors *indusiarius*. Ainsi donc, rien de nouveau sous le soleil ! Ce qui fait la gloire de nos habitudes luxueuses était connu avant Jésus-Christ des *beaux* et des *lionnes* de la *via Sacra*.

Il faut dire cependant que ce vêtement que l'*indusiarius* antique confectionnait, tant bien que mal, derrière ses carreaux de corne, le chemisier

de nos jours l'a singulièrement perfectionné. Mais avant de nous arrêter devant les prodiges que l'industrie moderne offre aux regards émerveillés derrière les glaces et les dorures, jetons un regard philosophique sur les causes qui ont amené une révolution si inattendue et si éclatante dans une partie importante du vêtement de nos jours. Qu'on ne rie pas ! La plus simple démonstration va prouver que nous ne plaisantons en aucune manière.

Sous l'ancien régime, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple étaient divisés en une multitude de catégories qui tenaient à la fois à la naissance, au rang, à la fortune. Chacune de ces catégories était étroitement renfermée dans sa sphère et n'en pouvait sortir que bien rarement. L'usage, cette loi au-dessus de toutes les lois, obligeait donc le fils à embrasser la profession, à partager les préjugés, à adopter le costume de son père. Extérieurement aussi bien qu'intérieurement, le fils représentait le père ; il recevait ses idées et ses habits tout faits.

Et, qu'on ne s'y trompe pas, le costume a presque toujours suivi la marche des idées. Au moyen âge, idées féodales et belliqueuses, costume guerrier. Sous François I^{er}, idées chevaleresques, costume brillant. Sous Louis XIV, idées grandes, costume majestueux. Sous Louis XV, idées galantes, costume débraillé. De notre temps, idées sérieuses, costume sévère. Oui, le costume fait partie intégrante de l'histoire, et il n'en est pas toujours la partie la plus futile. Donc, avant 89, la noblesse de cour, la noblesse de province, le clergé haut et bas, la magistrature, le barreau, la finance, le commerce, l'industrie, l'agriculture, etc., tout cela portait un costume et presque un uniforme particulier. Les distances du rang et de la fortune apparaissaient tout d'abord ; chacun avait, pour ainsi dire, son nom et sa profession écrits sur sa physionomie.

Le régime de l'égalité a fait disparaître ces distinctions extérieures. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? C'est une question que nous n'avons pas à résoudre. Le fait reste. Quiconque a un habit noir peut prétendre à dérouter l'observateur ; il est l'égal, par le costume, des descendants de vingt ducs et pairs. Qu'y a-t-il d'étonnant maintenant à ce que ce dernier se révolte de cette égalité d'emprunt, et qu'il fasse, autant que l'usage le permet, tous ses efforts pour rétablir une distance qu'il s'indigne de voir trop facilement franchie ? Il a ses laquais, il est vrai, il a ses chevaux, il a ses voitures ; mais il ne peut

toujours les trainer après soi, et alors qui le distingue de celui qui n'a ni terres ni châteaux ?

Dans ce costume si ingrat et si mesquin, il a bien fallu trouver quelques parties auxquelles le luxe imprimât le cachet de l'opulence, et, grâce à d'intelligents efforts, la richesse est parvenue à *distancer* la pauvreté. Point de chaînes, point de bagues, point de bijoux pour atteindre ce but. Ce qu'on ne peut dorer, ce sont des gants frais renouvelés trois fois par jour, ce sont des chaussures vernies que le bottier apporta hier ; c'est surtout, et par-dessus tout, une fine chemise de batiste !

Oh ! que les temps sont loin où la chemise, fidèle à son étymologie espagnole, se bornait à affecter la forme modeste d'un vêtement de nuit (*cama, lit*) ! Il n'y a plus maintenant que les paysannes bas-bretonnes, berrichonnes, tourangeottes ou alsaciennes qui coupent dans une étoffe grossière, dont elles ont filé le chanvre, un sac carré qu'elles décorent du nom de chemise. Nous l'avons dit, une révolution récente a changé tout cela dans nos villes.

Cette révolution, un homme d'intelligence et de talent l'opéra, il y a quelques années. M. Lami-Housset tailla un jour dans la toile de Hollande une chemise dont la forme élégante et les proportions harmonieuses reproduisaient, en les faisant valoir, la forme et les proportions du buste humain. Il exposa son œuvre aux regards de la foule en lui disant : « J'ai vu les chemises de mon temps, et j'ai fait ceci. » Dès ce moment on peut dire que la chemise sortit de ses langes. Chacun trouva qu'en effet la partie la plus importante d'une mise distinguée était celle qui avait l'influence la plus directe sur la santé et sur toute l'économie de la toilette. Sans la fraîcheur de la chemise, en effet, la tenue la plus soignée paraît sale et négligée : on dirait d'un lambeau de pourpre et d'un lambeau de bure cousus ensemble. Si nous prenons cette figure à l'*Art poétique* d'Horace, c'est qu'en effet la chemise a aussi sa poésie. Comme l'hermine, elle ne souffre pas que sa blancheur soit souillée par la plus imperceptible tache. Comme le Sybarite couché sur des roses, un pli malencontreux la rend malade, un attouchement grossier la fait mourir. C'est la sensitive de la toilette. Nous la comparons encore volontiers à la jeune fille de Virgile qui se cache derrière les saules, mais qui néanmoins désire être aperçue. En réalité, les autres parties de l'habillement ne servent que de cadre et de rempart à la chemise, car elle est

parmi toutes la plus belle et la plus délicate.

C'est ce que comprirent tout d'abord les heureux privilégiés de la fortune. Ils virent que, grâce à la chemise de Lami-Housset, ils pourraient désormais se séparer complètement de la foule. Le prix de la matière, les caprices coûteux de la façon devaient effrayer l'économie sévère imposée au faux dandy par un trop modeste revenu, et faire taire à l'avenir son ambition impuissante.

A une chose nouvelle, il fallait un mot nouveau. M. Lami-Housset, pour être compris de tous, ne put débaptiser la chemise, mais il appela *chemisier* l'artiste qui la confectionnait. De temps immémorial, les lingères étaient en possession de coudre un vêtement incommode et disgracieux qu'elles qualifiaient du nom de chemise. M. Lami-Housset, en leur enlevant ce monopole et en les abandonnant aux bonnets et aux guimpes, fit donc bien de créer un titre spécial pour une *spécialité*. C'est encore à M. Lami-Housset que l'on doit la mise en lumière de ce dernier mot. Ce mot occupait sa place dans le dictionnaire de l'Académie, son sens n'était point détourné, il était clair, il disait ce qu'il voulait dire, il n'était pas usé comme tant d'autres, il plut. Chaque négociant l'inscrit maintenant sur son enseigne, ce qui n'est pas un mal, et, pour le justifier, veut avoir sa spécialité de commerce, ce qui est un bien.

M. Lami-Housset, créateur d'une nouvelle industrie, a donc marché longtemps seul en tête des tailleurs pour chemises. Mais depuis qu'une catastrophe récente a fait disparaître ce nom du commerce parisien, un élève de M. Lami-Housset, le meilleur, le plus intelligent et le plus habile, M. Durousseau, a pris sa place. C'est maintenant à M. Durousseau que notre *gentry* s'adresse pour maintenir les limites qui, par des signes extérieurs, font sortir un homme du commun des autres hommes. Et, il faut le dire, il est impossible de mieux répondre à l'attente des dandys que ne le fait M. Durousseau. L'œuvre de Lami-Housset a en effet été perfectionnée par lui à un point que l'inventeur lui-même en serait étonné. S'il fallait établir une règle de proportion entre les produits de l'élève et du maître, nous dirions que maintenant Durousseau est à Lami-Housset ce que Lami-Housset était aux lingères d'autrefois. Il est vraiment impossible d'apporter dans la confection d'un vêtement plus de grâce et de commodité, plus de logique et de fantaisie.

Mais la façon n'est pas tout, l'adresse du tail-

leur ne constitue pas à elle seule les éléments d'une chemise parfaite. La matière, l'étoffe compte bien aussi pour quelque chose. On s'est étonné avec raison que les chemises de Lami-Housset et de ses successeurs fussent d'une fragilité égale à leur élégance. Ce qui plait dans une fleur peut déplaire dans une chemise. Avec Durousseau la chemise acquiert, avec plus de beauté, la solidité des tuyaux de toile que confectionnent les lingères. Il ne s'agit pas toujours d'économie; mais si une chemise, comme les sylphides, ne doit pas vieillir, elle ne doit pas non plus, au milieu de la splendeur de la jeunesse, présenter le spectacle affligeant des précoces déchirures qui sont les rides de la chemise. A une forme ravissante, les produits de Durousseau joignent donc une force d'autant plus précieuse qu'elle est plus cachée. Durousseau est peut-être le seul qui puisse offrir au choix du consommateur une matière première aussi supérieure. Ajoutons qu'en définitive, dans beaucoup de cas, l'économie trouve ici son compte, puisqu'une bonne chemise ne coûte pas plus qu'une mauvaise, et en vaut une demi-douzaine de ces dernières.

Nous ne parlerons que pour mémoire des mille fantaisies que peut se passer chez Durousseau le riche amateur de beau linge. Broderies tracées par la main des fées, dessins délicieux nés d'hier, batiste transparente et impondérable, toile *unicolore*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus nouveau et de plus charmant à l'heure où nous écrivons, il n'aura qu'à choisir, si tant est qu'il ose faire un choix.

La plus belle moitié du genre humain n'a pas été non plus oubliée par Durousseau. Malines et Valenciennes ont envoyé chez lui leurs plus admirables chefs-d'œuvre de patience et de goût, la Frise et la Hollande leurs plus éblouissants tissus; dès à présent les Français et les Françaises sont égaux devant la chemise, en attendant qu'ils le soient aussi devant la société.

Arrêtons-nous. Quand il s'agit de femmes, c'est un sujet trop délicat que celui qui nous occupe. Ce n'est pas nous qui trahirons les *mystères de la chemise*. Doux et charmants mystères que ceux-là, admirables secrets qu'on aime d'autant plus qu'on les ignore davantage, et qu'il faut respecter sous peine de frapper de mort bien des chères illusions, ou de faire naître, ce qui pis est, bien des dégoûts.

On s'étonnera peut-être de l'importance que nous avons accordée à la chemise dans nos co-

lonnes. Mais si, dans le palais de l'industrie, elle n'occupe qu'une place modeste conquise à grand'peine, le rang qu'elle tient dans l'industrie parisienne nous faisait un devoir de l'examiner avec attention. Le filateur et le tisserand, Mulhouse et Rouen, doivent trop en définitive au chemisier pour que leurs importantes industries ne soient pas vivement intéressées aux succès de ce dernier.

GALVANISATION DU FER.

PROCÉDÉ SOREL.

M. SAINT-POL ET C^{ie}, BREVETÉS.

USINE ET ADMINISTRATION, RUE D'ANGOU-
LÈME-DU-TEMPLE, 40.

« Il existait, je ne dirai pas un alliage, mais
« un métal revêtu dont on ne tirait pas parti,
« dont on ne croyait pas pouvoir tirer parti, un
« produit qui était dédaigné par tout le monde.
« M. Sorel arrive et dit : Ce produit a des pro-
« priétés tout autres que celles que vous lui sup-
« posez. Il a une propriété intrinsèque, une pro-
« priété électrique qui protégera l'intérieur même
« des tuyaux contre l'oxydation; et cette décou-
« verte dont personne ne pouvait apprécier l'im-
« portance, dont personne ne pouvait connaître
« la valeur, je vous en indique le prix, je vous
« fais voir qu'elle peut donner lieu à des appli-
« cations immenses. »

Telles sont les paroles prononcées, il n'y a qu'un mois, à la chambre des députés, par M. Arago, pour signaler les avantages du fer galvanisé. On appelle ainsi du fer que l'on enduit d'une légère couche de zinc en le plongeant dans un bain de ce métal. La découverte du zincage est appelée à étendre l'emploi du fer dans une proportion presque indéfinie. Arracher ce métal si utile aux terribles effets de l'oxydation, c'est résoudre un des plus importants problèmes de l'économie publique, c'est introduire la durée dans les œuvres de l'homme, c'est-à-dire quelque chose de l'éternité.

Ce n'est pas à M. Sorel, c'est à Humphry Davy qu'appartient le principe sur lequel repose le zincage. L'illustre savant anglais fut le premier qui parvint à constater qu'en mettant au contact

l'un de l'autre, dans des circonstances convenables, deux métaux différents, le plus oxydable défend l'autre contre l'action des corps oxygénants, tels que l'air, l'eau et les dissolutions salines. Mais le zincage en lui-même est une découverte propre à M. Sorel, et elle est encore assez belle pour le consoler de ne point partager avec Davy la gloire d'en avoir trouvé le principe.

On faisait deux objections à M. Sorel :

1^o L'opération du zincage rend le fer cassant;

2^o La sanction du temps manque à vos produits. Ils ont été soumis à un grand nombre d'épreuves, tant dans les laboratoires que dans les ateliers, par des savants et par des industriels, et toutes les épreuves leur ont été favorables; il ne peut plus rester actuellement le moindre doute sur leur bonne qualité, seulement on ne peut encore savoir jusqu'à quel terme pourra se prolonger leur durée.

Aujourd'hui ces deux questions sont résolues : on revêt le fer de zinc sans altérer les propriétés primordiales du fer, et les produits exposés par la maison Saint-Pol et Cie répondent à la seconde objection. A côté de feuilles de toiture enlevées après un long séjour, et qui, dans des conditions où le cuivre même n'avait pu résister, ont conservé leurs qualités primitives; à côté de feuilles de doublage restées longtemps en mer sans la moindre altération; à côté de serrures et de ferrements de cave, laissés depuis longtemps sous l'eau et sortis intacts de cette épreuve, la maison Saint-Pol et Cie a reproduit une partie de son exposition de 1859. Des feuilles de tôle, des grillages, des toiles métalliques, des tringles de fer, des tuyaux galvanisés dans une partie, laissés à nu dans l'autre, et soumis à l'air et à la pluie depuis cinq ans, se trouvent de nouveau présentés aux regards du public. La portion zinguée n'offre pas une seule tache d'oxydation, tandis que la rouille qui a profondément rongé la partie dénudée est une preuve palpable de l'efficacité du procédé Sorel.

Mais il est d'autres preuves non moins irrécusables, ce sont les nombreux appels faits à l'administration du fer galvanisé par les différents services publics et par l'industrie particulière. Plus de trois cents bâtiments, dans Paris seulement, parmi lesquels nous citerons le théâtre de l'Opéra-Comique, les écuries du Cirque-Olympique aux Champs-Élysées, les ateliers de la compagnie française d'éclairage par le gaz, les ateliers de la compagnie de Passy et l'hôtel des Princes, sont couverts en tôle galvanisée.

M. le ministre de la marine a pareillement adopté cette couverture pour les grands ateliers des forges de Rochefort, pour Brest, Lorient, Indret, Toulon, etc. Elle a été employée aussi pour les nouvelles écuries du château de Saint-Cloud, et beaucoup d'autres constructions importantes, comme les halles de Troyes, etc., etc.; et jusque dans la perforation du puits de Grenelle, les premiers tuyaux en cuivre ont été remplacés par des tuyaux en fer galvanisé, les seuls qui pussent braver la rouille, tout en résistant à la pression de l'eau qui avait écrasé les premiers.

Au ministère de la guerre, une économie de plusieurs millions sera obtenue en peu d'années sur la seule conservation des projectiles et des outillages de l'armée.

Au ministère de la marine, l'économie sera bien plus grande encore, puisqu'elle s'appliquera en outre au doublage, au chevillage et à tous les agrès et ferrements des vaisseaux.

Pour les ponts et chaussées, l'usage du fer galvanisé dans les barrages, écluses, bâtiments et toitures est une véritable révolution économique.

Enfin, l'industrie particulière ne trouvera pas moins de profit dans l'emploi de cette espèce d'étamage qui rend la durée du fer aussi longue que ses applications sont nombreuses.

Le jury central de 1859 décerna une médaille d'or à M. Sorel.

TISSUS. CHÂLES.

MM. DUCHÉ ET C^{IE}, RUE DES PETITS-PÈRES, 3.

La fabrication des châles est un des principaux éléments de l'industrie nationale. Si Paris est une ville manufacturière, c'est surtout au châle qu'il en est redevable. Le cachemire français prélève sur l'étranger un tribut important dont aucun pays ne pourra songer de longtemps à s'affranchir; nous méconnaitrions donc les devoirs que nous impose le cadre que nous nous sommes tracé, si nous ne nous occupions sérieusement d'une branche d'industrie qui figure, cette année, en première ligne dans les galeries de l'exposition.

Croirait-on que le premier châle français date précisément du commencement de ce siècle, et que ce fut à l'exposition de 1801 qu'il fit son apparition? Qu'il était loin alors du degré de splen-

deur auquel il est parvenu depuis ! Imitation timide du châle de Kachmyr, il n'était broché qu'en deux ou trois couleurs. Vienne, que nous laissons depuis si longtemps en arrière, nous devança alors ; la capitale de l'Autriche faisait des châles plus brillants que les nôtres et imprimés à six ou sept couleurs sur un tissu de coton à fond croisé. Nous suivîmes cette voie ouverte à notre émulation, et, après les châles soie et laine de 1804, l'exposition du palais Bourbon, en 1806, offrit aux regards surpris un châle de cinq quarts carré, à bordure de 18 lignes, orné d'une rosace au milieu, et un châle long, soie et laine, fond blanc, avec bordure de 9 lignes, et, aux deux extrémités, des palmes hautes de 9 pouces. Depuis ce moment, le perfectionnement marche à pas de géant. Les améliorations de chaque jour apportées dans la filature des laines rendent aujourd'hui les produits de nos manufactures égaux en finesse à ceux de l'Inde, en même temps que ceux-ci sont de beaucoup surpassés par la richesse, l'élégance, le bon goût et la variété des dessins.

Avant d'aller plus loin et d'entrer dans les considérations que nous prétendons faire valoir pour prouver la supériorité du cachemire français sur le cachemire de l'Inde, il ne sera pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les causes de la grandeur et de la décadence, aujourd'hui évidente, du châle de l'Asie centrale.

Il n'y a pas soixante ans que les châles de Kachmyr n'étaient connus que de réputation. Personne, si ce n'est les voyageurs, n'en avait vu. Ceux qui furent laissés à Paris, en 1787, par les ambassadeurs de Tippoo-Saëb furent considérés comme de simples objets de curiosité. Le dédain qu'ils inspiraient était tel, qu'on les employa à faire des robes de chambre et des tapis de pied.

C'est à l'expédition d'Égypte qu'on est redevable de la mode des châles de l'Inde. Faut-il en garder beaucoup de reconnaissance au général Bonaparte ? Oui, si l'on considère les châles qu'il a importés comme les modèles à l'aide desquels la France a été dotée d'une nouvelle industrie ; non, si l'engouement dont ces châles ont été trop longtemps l'objet ne devait pas avoir un terme prochain.

Mme Émile Gaudin fut la première, à Paris, qui porta un châle de cachemire. Mme Gaudin, Grecque de naissance, était grande et belle, noble et gracieuse ; il n'en fallait pas tant pour assurer chez nous le triomphe du précieux tissu.

A partir de ce moment, la vogue du cachemire de l'Inde fut donc assurée. Ce fut une véritable

frénésie. On se les disputait, on se les arrachait. Deux mille écus semblaient une bagatelle en comparaison de la possession d'un si rare objet.

Quel était pourtant ce tissu qui opérait une telle révolution dans nos modes ? C'était le turban qui avait paré le front en sueur d'un soldat mogol ; c'était le plus souvent la ceinture qui avait enveloppé le corps d'une bayadère ; c'était le manteau dont s'était couvert un grossier talapoin ; car, on le sait, tous les châles qui viennent du Levant ont été presque toujours portés par une ou plusieurs générations de propriétaires, et quels propriétaires !

Que penser de la prédilection de nos dames pour le cachemire indien, en les voyant non-seulement surmonter la répugnance que devrait leur inspirer l'origine d'une semblable parure, mais encore échanger, dans un moment de caprice, le châle acheté la veille pour celui que la revendeuse à la toilette apporte le lendemain ?

Après avoir exposé une raison si puissante d'abandonner les châles de l'Inde, il semble inutile de démontrer les imperfections du travail des ouvriers asiatiques. Jetons cependant un rapide coup d'œil sur la fabrication des châles de l'Inde.

Laissant aux érudits le soin d'apprendre que le mot châle (orthographe française sanctionnée par le *Dictionnaire de l'Académie*) est tiré de l'Indoustani et dérivé du sanscrit *chala*, nous dirons seulement que c'est le nord de l'Inde, le Thibet et les autres parties de la haute Asie qui fournissent les plus belles laines. La *touz*, laine des moutons de Kachmyr, procure, entre toutes, la matière la plus fine ; aussi est-ce à Sirinagor et dans le royaume de Lahore que se font les plus beaux châles.

Le procédé de fabrication indienne, c'est le *spoulinage*. Ce procédé atteste une ignorance complète des lois les plus élémentaires de la mécanique ; c'est le chef-d'œuvre de la barbarie. Deux bâtons grossiers soutiennent la chaîne ; la main de l'homme confectionne le tissu, fait la trame, varie les couleurs à l'aide de plusieurs centaines de petites navettes qu'on appelle *spoulins*, et dont les fils sont fixés sur la chaîne par une espèce de nœud. N'est-on pas effrayé quand on songe à la patience et au temps qu'il faut pour fabriquer ainsi un cachemire ! Dans un pays où la main-d'œuvre n'est pas chère et où l'ouvrier est considéré comme un vil bétail, on conçoit un tel procédé ; mais à quoi pensent quelques-uns de nos fabricants en imitant le travail indien et en lançant sur la place des produits français spoulins ?

Quel est l'avantage de pareils produits ? Un seul, la solidité. Cela dure, il est vrai, un peu plus que le cachemire français ; mais cela coûte trois fois autant, et, pendant cette longue durée, le goût change, les dessins vieillissent et tracent en caractères irrécusables l'acte de naissance de votre parure ; l'étoffe se fane, les couleurs se ternissent. Bel avantage que la solidité pour un objet de mode !

Les châles français sont faits au *lancé*, sur une machine Jacquart. Pour fixer sur ces châles un seul point, une seule maille, on lance la navette, qui parcourt toute la largeur du châle, et l'on serre le fil par un coup de battant. Il faut ensuite découper à l'envers tous les fils tramés qui deviennent inutiles après avoir produit leurs points brochés. Quoique ce système réduise de sept huitièmes la matière employée à faire un châle, la rapidité du travail procure encore sur la fabrication indienne une économie de 80 pour 100.

Le châle français n'est pas arrivé tout d'un coup au degré de perfection où nous le voyons aujourd'hui. On a fait bien des tentatives inutiles, bien des essais infructueux. M. Amédée Jaubert fit, en 1819, un voyage dans le pays des Khirghiz. Il y acheta, pour le compte de M. Ternaux, un nombreux troupeau de chèvres. Cette spéculation ne réussit point ; le troupeau ne put s'acclimater. Ternaux, ce grand citoyen, ce manufacturier célèbre, que Napoléon *trouvait partout* dans les principales villes de l'empire, Ternaux éprouva cette fois le premier de cette série d'échecs qui devait récompenser son activité, sa patience, son économie, sa hardiesse et son intelligence, par la ruine et par la mort !

Depuis lors, le duvet blanc et soyeux des chèvres khirghises nous est expédié directement et à bon marché par la Russie méridionale. C'est à M. Bellangé qu'on doit la première application de ce duvet à la fabrication des châles français. Avec M. Bellangé, ceux qui ont le plus contribué aux perfectionnements apportés à cette branche d'industrie sont MM. Lagorce, Deneirouse, Gaussen aîné et Hébert. A côté de ces vieilles réputations, se font maintenant remarquer les maisons plus récentes de MM. Gaussen aîné, Gaussen jeune et Maubernard, Fortier, et surtout celle de MM. Duché aîné, dont les remarquables produits ont, depuis plusieurs années, donné un essor nouveau et puissant à la fabrication française, et qui ont exposé, en 1844, des essais magnifiques dont les modèles ont occasionné des frais énormes, et qui pourtant doivent être livrés à la consomma-

tion à des prix modérés, attendu que la vente ne peut manquer d'en être considérable et d'indemniser par la quantité les hardis fabricants.

Parmi les essais dont nous parlons, tout le monde a remarqué un châle carré d'un vert admirable, qui atteint comme tissu les dernières limites de la finesse, et dont la fabrication laisse de bien loin en arrière le plus beau cachemire des Indes. Le châle long ombré de MM. Duché est d'un goût exquis ; c'est un chef-d'œuvre comme habileté dans la dégradation des teintes, comme harmonie de couleurs, comme hardiesse d'exécution ; on nous a dit que ce châle était le produit d'une idée nouvelle et toute personnelle à ces ingénieux artistes.

Nous nous rappelons très-bien, du reste, que MM. Duché avaient exposé, il y a cinq ans, deux cachemires carrés que les connaisseurs les plus expérimentés ont confondus avec les châles de Kachmyr ; ce prodige s'est renouvelé cette année pour une partie de châle long.

Mais ce qui met la maison Duché à la tête de la fabrication parisienne, ce qui la rend digne du succès qu'elle obtient, c'est le système par elle suivi pendant l'espèce de crise dont son industrie a été dernièrement atteinte. Au moment où la *fureur*, comme on dit, était pour les écharpes, les mantelets, les crispins, les camails, etc., les fabricants de châles essayèrent de lutter contre leurs redoutables concurrents, en confectionnant à vil prix des châles grossiers ; seuls MM. Duché résistèrent au torrent ; ils ne se laissèrent point aller au découragement, et la qualité de leurs produits continua de s'améliorer. Cette généreuse persévérance a sa récompense, maintenant que le châle reprend une faveur qui n'aurait jamais dû le quitter. On s'est habitué à considérer MM. Duché comme des fabricants soigneux et consciencieux, et c'est à leur maison qu'on s'adresse quand on veut avoir les échantillons les plus remarquables de la fabrication parisienne.

Quelques émules de MM. Duché ont voulu faire mieux qu'eux et vendre cependant au même prix. En y perdant, ce n'était pas impossible. MM. Duché l'ont bien prouvé eux-mêmes, en exposant ce merveilleux châle que la reine a acheté. Autrefois, la beauté et la finesse d'un cachemire de l'Inde étaient constatées quand il passait par l'anneau d'une bague ; il est probable que ce cachemire était alors dépourvu de bordures, car jamais les bordures n'auraient pu soutenir cette épreuve, quand même elles eussent été seules. Eh bien, le châle vert dont nous parlons pourrait à la ri-

gueur subir cette fabuleuse épreuve. Mais ceci est un fait exceptionnel qui ne s'était pas encore produit. C'est un miracle, disons mieux, une folie de l'industrie française, car un tel châle ne peut être payé. Il n'en reste pas moins que MM. Duché ont à la fois surpassé en cette circonstance leurs rivaux français et leurs rivaux indiens, et qu'ils obtiennent véritablement en ce moment les honneurs de l'exposition, en ce qui concerne leur industrie.

Ne soyons pas injustes cependant. Après MM. Duché, d'honorables fabricants se sont fait une place belle encore. Si M. Hébert est resté stationnaire depuis douze ans, s'il vit en ce moment sur sa vieille réputation, en revanche, MM. Heuzey et Marcel ont exposé un curieux châle fond blanc, sans envers, et dont le charmant dessin représente une sorte de paysage indien plein de fleurs, de feuilles et de festons; M. Biétry, qui est un habile filateur, a fabriqué du tissu de cachemire uni plein de souplesse et de légèreté. Le châle fond vert à palmes, de M. Bourchonnet, offre un très-beau dessin de M. Couder. M. Paul Godefroy, auquel l'impression sur tissus doit des progrès, a fait un châle dont l'étoffe est douce et moelleuse, mais dont le dessin manque de style. A propos de dessin et de style, nous voudrions bien exposer quelques-unes de nos idées sur cette question importante, nous dirons même vitale, de l'industrie des châles, mais la place nous manque pour les développer convenablement; bornons-nous à faire des vœux pour que nos belles dames n'exigent plus les palmes lourdes et crochues, les minarets roides et pointus, les animaux fantastiques que l'imagination indienne sème au hasard sur les tissus de Kachmyr et qui doivent céder la place aux conceptions du bon goût et du bon sens, à présent que le tissu français établit si glorieusement sa prépondérance. Ce qui n'a ni dessin, ni style, ni couleur, c'est l'étrange *vision indigo* exposée par M. Ricaux. Est-ce pour faire ressortir l'éclat et la magnificence des produits de ses voisins que M. Ricaux a déployé ces châles d'un bleu si effroyable? Ce serait une abnégation que n'ont pas imitée MM. Gaussen jeune et Maubernard. Ces fabricants distingués éclipsent beaucoup de leurs confrères avec le superbe châle fond blanc que M. Couder a paré des plus gracieuses fantaisies. Ces tiges fines et délicates, disposées en arabesques et qui s'épanouissent avec tant d'élégance, sont du plus ravissant effet. M. Gaussen aîné soutient encore dignement l'honneur de son antique maison. MM. Gaussen aîné, Gaussen jeune

et Maubernard et MM. Duché sont tous alliés entre eux; pour rester à la tête de la fabrication des châles, ils n'ont qu'à suivre les traditions de famille.

Ainsi donc le cachemire français a magnifiquement rempli sa tâche à l'exposition de 1844. Il a prouvé qu'il était d'un dessin plus pur, d'un goût plus délicat, d'une couleur plus vive et plus harmonieuse que le châle indien; il a prouvé qu'il était d'un tissu aussi doux et aussi léger. Vienne l'époque où les superbes moutons exposés par M. Graux fourniront une quantité suffisante de leur longue et soyeuse toison, et toutes les nations de l'univers deviendront tributaires de l'industrie française.

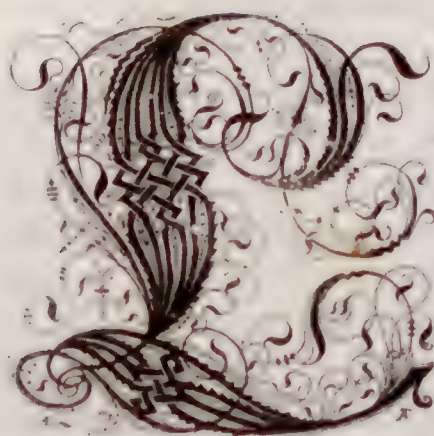
En résumé, ce qui donne, ce qui donnera toujours aux châles français une grande supériorité sur le châle indien, c'est que les plus grands, les plus beaux et les plus longs de ces derniers sont faits par bandes sur plusieurs métiers et en plusieurs morceaux joints ensemble; c'est que les bordures y sont ensuite adaptées tant bien que mal; c'est que les dessins de ces châles faits ainsi de pièces et de morceaux sont disparates et mal assortis; c'est que le tissu en est imparfait, taché, troué et raccommodé de la manière la plus visible pour l'œil le moins exercé.

Si cependant la mode s'attache au châle indien, seulement parce qu'il est plus cher, nous allons nous permettre de donner un conseil à la fabrication française; nous le donnons particulièrement à MM. Duché qui nous fournissent les modèles que nous proposons de suivre. Que MM. Duché fabriquent un châle qui réunisse la finesse, la légèreté, le moelleux, la pureté de leur châle carré, à la richesse du dessin, à la splendeur des couleurs de leur châle ombré, et non-seulement ils rivaliseront avec l'Inde, mais encore ils éclipsent totalement les plus beaux produits de Lahore.

Ces châles coûteront beaucoup, il est vrai, mais il faudra avoir du courage jusqu'au bout et les mettre à un très-haut prix. La vanité aidant, leur succès sera certain. Quand on saura que les châles français faits d'un certain tissu et ornés d'un certain dessin coûteraient autant que les cachemires indiens les plus coûteux, ceux-ci seraient à jamais perdus. Encore une fois, pour arriver à ce résultat, il ne faut que du talent et du courage. Ce n'est pas la première de ces qualités qui manquera jamais à nos fabricants français.

REVUE DE L'EXPOSITION.

MACHINES.



D'EXAMEN des moteurs que nous avons esquissés dans notre dernier article nous amène à l'étude des récepteurs divers; nous grouperons ces appareils récepteurs suivant les destinations principales auxquelles on les affecte.

Les premiers et les plus nombreux sont les pompes; toutefois, malgré la variété des systèmes, il y a lieu de reproduire le même regret qu'exprimait le savant rapporteur du jury de 1859, en signalant l'absence des machines à épuisement pour les fondations et les travaux publics et celle non moins fâcheuse des machines à élever un grand volume d'eau à une petite hauteur, service si utile dans les dessèchements des terrains marécageux, dans l'irrigation des terrains plats et dans l'alimentation de certains grands réservoirs d'eau.

Une seule machine d'épuisement figure à l'exposition, si même on peut donner cette ambitieuse dénomination au plus simple des appareils; nous voulons parler de la pompe de M. Quénard. On a vu cette pompe, composée d'une manche sans fin en drap enroulé sur deux cylindres et allant s'imbiber au niveau inférieur de l'eau qu'elle rapporte et dégorge dans un réservoir supérieur; ce dégorgement est facilité par une pression qui s'exerce sur le drap à l'aide d'une sorte de laminage. Excepté la machine de Véra, simple corde enroulée sur deux tambours, rien n'avait été imaginé de plus élémentaire; mais quel est le produit?

Les pompes n'offrent, cette année, aucune disposition nouvelle, si l'on en excepte le piston de la pompe Letestu auquel nous allons revenir. Du reste, ce sont toujours les trois systèmes en présence, les pompes à mouvement rectiligne alter-

natif, se composant essentiellement d'un piston et d'une tige, la plus ancienne et la plus simple des combinaisons; les pompes à mouvement circulaire continu ou pompes rotatives avec leur faible rendement et leurs réparations fréquentes; enfin les pompes à mouvement circulaire alternatif ou demi-rotatives. Ces dernières, fort peu compliquées, sont fabriquées avec une grande économie et en quantité considérable par la maison Estimbaum. On les désigne sous le nom de pompes hydrobalistes. Une de leurs propriétés caractéristiques est, en effet, de lancer l'eau à une grande distance et avec une grande vitesse. Elles se composent, comme on sait, d'un corps de pompe cylindrique et d'un clapet tournant autour de l'axe même du cylindre, de manière à produire à la fois, par chacune de ses oscillations, l'aspiration d'un côté de l'axe en même temps que le refoulement de l'autre. Les détails fort étendus que nous consacrons dans la précédente livraison à cette intéressante fabrication nous dispensent d'insister davantage dans cet article de généralités.

Le système rotatif est représenté d'une manière très-satisfaisante par les pompes de M. Huck et de M. Stollg; il a été appliqué par ce dernier à des distributions d'eau communales assez importantes.

Les appareils de M. Guérin, ancien officier des sapeurs-pompiers, et l'un des premiers fabricants de ce genre, sont principalement destinés à combattre les incendies; ils sont généralement bien construits, d'une grande solidité; ses seaux en toile imperméable excitent un intérêt réel. Ceux de M. Nyon, de Dieppe, méritent aussi de fixer l'attention. On comprend combien il importe de substituer aux lourds et fragiles seaux en bois ou en zinc des vases qui puissent s'entasser sous un petit volume et se transporter promptement, au loin et sans dépense de force.

La pompe de MM. Lemaire et Chiffarat, qu'ils

appellent soufflet hydraulique, à cause de son mode d'aspiration, offre l'avantage de supprimer le piston, et par suite d'éviter les engorgements de sable et de terre qui ont lieu si souvent, tant dans les clapets qu'entre le piston et le corps de pompe. Mais nous ne sommes pas édifiés suffisamment sur le rendement de cet appareil.

Une disposition toute nouvelle a permis à M. Letestu de garder le piston avec tous ses avantages, mais en l'affranchissant de ses inconvénients. L'attention publique s'est trop vivement préoccupée de cet ingénieux dispositif, pour qu'il soit nécessaire d'y insister avec détails. On sait que le piston Letestu fonctionne dans un corps de pompe très-imparfaitement alésé, on pourrait même dire à peine cylindrique; qu'il est parfaitement jointif dans la période de l'aspiration, sans cependant exercer un frottement notable; que ce frottement disparaît complètement dans la période du refoulement où il n'est plus nécessaire; que l'on n'a plus à craindre les engorgements de matières étrangères dans les clapets, les surfaces frottantes, etc.; qu'enfin la simplicité de la construction est égale à la puissance de l'effet utile. On connaît ce piston composé d'un simple cône en cuivre percé de trous, ouvert par le haut, ayant son sommet en bas et doublé en quelque sorte d'un autre cône concentrique en cuir; ce dernier a ses bords taillés en biseau et dépassant un peu par leur diamètre celui du cône métallique enveloppant; de la sorte, dans la marche ascensionnelle de la tige, la pression de la colonne supérieure applique d'une manière étanche les rebords du cône en cuir contre la surface du corps de pompe, mais suivant une simple ligne circulaire; l'aspiration se fait sans déperdition de force. Dans la descente, au contraire, l'eau comprimée s'introduit par les trous du cône métallique et

par-dessus les bords du piston; la fermeture hermétique serait inutile, elle a disparu. Cet ensemble de conditions rationnellement satisfaites et si simplement résolues, l'économie de ce procédé, la puissance de ses résultats, la facilité de ses réparations, en font une acquisition des plus précieuses pour l'ingénieur hydraulicien. C'est à coup sûr une véritable révolution introduite dans l'art du pompier; mais, grâce aux généreuses dispositions de M. Letestu et de la compagnie qui exploite son invention, c'est une révolution qui peut être bienfaisante pour toutes les communes de France. Non contente de réduire le prix de ces pompes au chiffre le plus bas possible et de leur assurer une durée presque illimitée, en raison de la simplicité des réparations, cette société offre à toutes les communes, même aux plus pauvres, de se pourvoir de ce précieux instrument en en payant la valeur par annuités, suivant l'état de leurs ressources. Pour qui sait tout le parti que les communes pourraient tirer d'une bonne pompe, soit pour les incendies, soit pour les irrigations, il y a là le germe d'un de ces progrès dont notre époque est grosse et qui aboutiront au premier jour. Du reste, la marine et l'administration ont déjà proclamé le mérite supérieur de ces appareils par leur importante clientèle. C'est pour le port de Toulon qu'est établie la belle pompe en cuivre à double effet qu'on a pu voir à l'exposition. Plus de soixante-dix pompes de ce système appliquées, soit à bord des vaisseaux, soit dans les ports, quarante employées aux fortifications de Paris, témoignent de la haute estime qui entoure ces notables perfectionnements.

Nous continuerons l'examen des récepteurs, en abordant les mécanismes consacrés à la préparation, à la filature et au tissage des matières textiles, le lin, le coton, la laine, la soie.

E. LAMFLONNIÈRE.

II. MACHINES ET APPAREILS (fin).

4^e INSTRUMENTS ARATOIRES ET APPAREILS AGRICOLES.

a. Instruments aratoires.

Aisne	DENIS, à <i>Crécy-sur-Serre</i> . — Charrues à quatre fers.	basle à soc tournant et à deux versoirs (B) 1859.
<i>Id.</i>	MIDY, à <i>Saint-Quentin</i> . — Charrue-semoir à quatre socs, machine à battre le grain.	Aube. PAYN et veuve BENOIT, à <i>Troyes</i> . — Pressoir. (A) 1859, sous le nom de Benoit
<i>Id.</i>	MITTELETTE, à <i>Soissons</i> . — Machine à battre le grain.	Bouches-du-R. GODEFROY et SOUCHIÈRES, à <i>Arles</i> . — Charrue.
Alpes (Haut.-).	ALLIER (Édouard), à <i>Gap</i> . — Charrue Dom-	Charente. MAURIN, à <i>Saint-Médard</i> . — Charrues

	américaines à versoir mobile.		objets de coutellerie.
<i>Id.</i>	RIVAUD (Gustave), au <i>Petit-Rochefort</i> . —	<i>Id.</i>	TURCK, à <i>Sainte-Geneviève</i> . — Planteur et
	Extirpateurs ou cultivateurs à 3 socs.		arracheur de pommes de terre.
Côte-d'Or.	BRIGAUDEAU et GUÉNIN, à <i>Lucenay</i> . —	Meuse.	JOANNES, à <i>Saulx-en-Barrois</i> . — Modèle
	Charrue.		de machine à battre le grain.
<i>Id.</i>	CONVERSEY, à <i>Châtillon-sur-Seine</i> . — Ha-	Nièvre.	DENIZOT, à <i>Nevers</i> . — Pompe aspirante et
	che-paille, coupe-racine.		foulante, machine à extraire la graine
<i>Id.</i>	UHLER aîné, à <i>Dijon</i> . — Bluterie à châssis		de trèfle.
	et à ailes.	<i>Id.</i>	THOMAS-MARAIT, à <i>la Charité</i> . — Charrue.
Dordogne.	DE LENTILHAC aîné, à <i>Sallegourde</i> , com-	<i>Id.</i>	DUCROT, à <i>Gaachizy-Fourchambault</i> . —
	mune de Marsac. — Herse roulante,		Charrues. (B) 1859.
	charrues.	Nord.	SAVOYE père, à <i>Berlaimont</i> . — Semoir.
Eure.	COLOMBEL, à <i>Claville</i> . — Instruments ara-	<i>Id.</i>	WILLOCQUET, à <i>Orchies</i> . — Charrue-Bra-
	toires, sondeurs (dits Colombel) ou		bant.
	fouilleurs.	Oise.	CHARPENTIER, à <i>Ormoyvillers</i> . — Herse à
<i>Id.</i>	LEROY (André), à <i>Saint-Aubin-sur-Gaillon</i> .		quatre roues.
	— Charrues-ratissoires.	<i>Id.</i>	GODIN, à <i>Grandvilliers</i> . — Extirpateur.
<i>Id.</i>	PAROD, à <i>Vernon</i> . — Machines pour la fa-	<i>Id.</i>	GRATIEN-DESAVOYE, à <i>Rieux-Hamel</i> . —
	brication des treillages. M. H. 1859.		extirpateur tétracycle.
Eure-et-Loir.	LÉBERT, à <i>Pont</i> , commune de Bailleau-	Pas-de-Calais.	BOUMET, à <i>Oisy-le-Verger</i> . — Machines à
	sous-Gallardon. — Charrues-fourches,		battre le blé.
	herse et extirpateur.	<i>Id.</i>	LEMAIRE, à <i>Fresnes-lès-Montauban</i> . —
Finistère.	BÉLÉGUIC (Jean-Guillaume), à <i>Douarnenez</i>		Charrues, instruments d'agriculture.
	près Quimper. — Charrues (nouveau	Puy-de-Dôme.	BOUFFON, à <i>Sauxillanges</i> . — Machine à
	modèle).		battre les faux.
Gard.	LACAZE, à <i>Nîmes</i> . — Charrue-vigneronne.	Pyrénées-Or.	LLANTA-SATURNIN, à <i>Perpignan</i> . — Extir-
	M. H. 1854.		pateur et araïre-buttoir. (B) 1859.
<i>Id.</i>	VALLA, à <i>Nîmes</i> . — Charrue et granhuma-	<i>Id.</i>	VILLESEQUE, à <i>Perpignan</i> . — Machine à
	teur.		égrapper et fouler le raisin.
Garonne (H.-).	ESTAMPES, à <i>Toulouse</i> . — Charrue en fer.	Rhin (Haut-).	ROBERT (Laurent), à <i>Colmar</i> . — Pressoir
Gironde.	ANDRÉ (Jean), au château de <i>Saint-Selve</i> .		en fer, égrappoir pour le raisin.
	Charrues à avant-train. (A) 1859.	Rhône.	TROCHU, à <i>Lyon</i> . — Charrue dite omnibus.
<i>Id.</i>	HUGUES, à <i>Bordeaux</i> . — Semoirs. (A)	Saône-et-Loire.	REY, à <i>Autun</i> . — Cueille-trèfle.
	1854, R. (A) 1859.	Sarthe.	PERROCHEL (comte de), à <i>Saint-Aubin-de-</i>
<i>Id.</i>	MOTHES frères et C ^{ie} , à <i>Bordeaux</i> . — In-		<i>Locquenay</i> . — Modèles de pressoirs.
	struments d'agriculture. (A) 1854, R.	Seine.	AGARD, à <i>Paris</i> . — Jardinières en fonte,
	(A) 1859.		arrosoirs, pompes de jardin.
Ille-et-Vilaine.	DESCOTTES et C ^{ie} , à <i>Saint-Malo</i> . — Instru-	<i>Id.</i>	ARNHEITER, à <i>Paris</i> . — Instruments d'hor-
	ment pour couper l'ajonc, instrument		ticulture.
	pour hacher les pommes de terre.	<i>Id.</i>	BAUDY, à <i>Paris</i> . — Serpettes, sécateurs.
<i>Id.</i>	ÉCOLE D'AGRICULTURE DE RENNES. —		C. F. 1859.
	Herse, charrues.	<i>Id.</i>	BERNARD, à <i>Paris</i> . — Sécateurs, ciseaux à
<i>Id.</i>	GODART, à <i>Rennes</i> . — Crible-batteur à net-		tondre, pince à œilletonner les ananas,
	toyer les grains.		serpettes.
Loir-et-Cher.	BOUTET, à <i>Maray</i> . — Charrue.	<i>Id.</i>	BOUGOT, à <i>Paris</i> . — Moulin à pulvériser les
<i>Id.</i>	CHABROLLE, à <i>Maray</i> . — Charrue.		grains.
<i>Id.</i>	HUBERT, à <i>Marolles</i> . — Soc dentelé pour	<i>Id.</i>	CALARD père et fils, à <i>Paris</i> . — Cribles et
	défricher les prairies artificielles.		passoirs, tôles et cuivres percés pour le
Loiret.	BAILLY, à <i>Château-Renard</i> . — Houe.		nettoyage des grains.
<i>Id.</i>	MARTIN-PERRET et DELACROIX-DUVOISIN,	<i>Id.</i>	CAMBRAÏ père, à <i>Paris</i> . — Machines à cou-
	à <i>Jargeau</i> . — Pressoir mobile.		per le jonc épineux, à couper les raci-
<i>Id.</i>	PERRAULT, à <i>Orléans</i> . — Roues de charrue.		nes de paille, moulins à bras, hache-
Loire-Infér.	CALLAUD, à <i>Nantes</i> . — Moulins à graines		paille, etc. (A) 1854.
	grasses et oléagineuses.	<i>Id.</i>	CLERC, à <i>Paris</i> . — Barattes rotatives.
<i>Id.</i>	NAUD, BOURGEOIS et UZARD, à <i>Nantes</i> . —		coupe-légumes, etc., presse-purée, etc.,
	Machine à battre les grains.		hache-paille, etc. (B) 1827, C. F. 1854.
Manche.	DOYNEL DE QUINCEY, à <i>Avranches</i> . —	<i>Id.</i>	COSNUAU, à <i>Paris</i> . — Tourne-broches, pe-
	Charrue.		tites mécaniques pour la fabrication des
Marne.	COLLARD, à <i>Cheniers</i> . — Un semoir méca-		agrafes et autres. C. F. 1859.
	nique.	<i>Id.</i>	LAGRANGE, à <i>Paris</i> . — Machine à battre les
<i>Id.</i>	DEFFRY, à <i>Bourgogne</i> . — Moulin concas-		graines, baratte rotative.
	seur.	<i>Id.</i>	LE BACHELLÉ, à <i>Paris</i> . — Charrue.
Meurthe.	LARIVIÈRE aîné, à <i>Nancy</i> . — Sécateurs,	<i>Id.</i>	MANSSON-MICHELSON, à <i>Paris</i> . — Charrue

	à train, herse à train. M. H. 1859, à son prédécesseur.	<i>Id.</i>	DIJARD, à <i>Thomery</i> . — Sécateurs et instruments d'horticulture.
<i>Id.</i>	NODLER, à <i>Paris</i> . — Moulins à blé.	Seine-et-Oise	DAXNE, à <i>Esone</i> . — Pressoir et cassoir à bras pour la fabrication du cidre.
<i>Id.</i>	PARIS et BOCQUET, à <i>Paris</i> . — Charrues, herse, versoir, etc.	<i>Id.</i>	DUMONTIER freres, à <i>Houdan</i> . — Un moulin domestique et un hache-paille. M. H. 1859 pour la coutellerie.
<i>Id.</i>	QUENTIN-DURAND, à <i>Paris</i> . — Instruments d'agriculture et outils de jardinage.	<i>Id.</i>	FRANÇOIS, à <i>Versailles</i> . — Outils aratoires.
<i>Id.</i>	ROSÉ et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Machines pour battre les grains, pour hacher les fourrages, pour couper les légumes; appareils pour la production du gaz de houille, voiture pour transporter le gaz non comprimé. R. (A) 1854, à Rafin et Rosé; R. (A) 1859, à Rosé seul.	<i>Id.</i>	HUDDE, à <i>Villiers-le-Bel</i> . — Secoueur à adapter à un batteur pour le blé.
<i>Id.</i>	TALLAY et MARTIN, à <i>Paris</i> . — Irrigateurs en cuivre, étain, cristal, etc.	<i>Id.</i>	PIBEL, à <i>Neauphle-le-Château</i> . — Deux charrues. M. H. 1859.
Seine-et-Marn.	CALLAND et PASQUIER, à <i>la Ferté-sous-Jouarre</i> . — Charrue, herse et poulie propre à remonter les bateaux dans les courants rapides.	Somme.	BAILLET, à <i>Fouilleux</i> . — Charrue à 5 socs.
		<i>Id.</i>	CYR-MAUMENÉ, à <i>Mailly-Ruivert</i> . — Binoteur-extirpateur.
		Vaucluse.	NEL, à <i>Arignon</i> . — Coupe-femmes de mulrier pour les vers à soie.
		Vosges	LEQUIN (F.) et LAURENT (Benj.), au <i>Chaletet</i> . — Machine à battre les grains.
		Yonne	BOUARD, à <i>Joigny</i> . — Pressoir mécanique.

b. appareils agricoles.

Corrèze.	ESCURÉ, à <i>Sérandon</i> . — Machine pour l'irrigation des prés.	<i>Id.</i>	secher les peaux.
Indre-et-Loire.	COLLINEAU, à <i>Tours</i> . — Appareils pour l'éducation des vers à soie. M. H. 1859, pour canevas.	<i>Id.</i>	MOUCHOT freres, au <i>Petit-Montrouge</i> . — Plans de fours-pétrins, de machines à vapeur, appareil à gaz et autres objets relatifs à la boulangerie.
Seine.	BIR, à <i>Courbevoie</i> . — Boîtes à incubation.	<i>Id.</i>	PEYEN (A.) et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Clés de jardin.
<i>Id.</i>	DARD, fils aîné, à <i>Paris</i> . — Machine à rhabiller les meules de moulin, machine à distribuer le blé.	<i>Id.</i>	SAINT-ETIENNE fils, à <i>Paris</i> . — Machine à creper la pomme de terre, appareil pour faire la gomme de fécule, le sago et l'apiqué. (B. 1859).
<i>Id.</i>	DAVRIL, à <i>Paris</i> . — Claies coconnières et échelles ascensionnelles montées aux claies.	<i>Id.</i>	SAINT-ETIENNE père, à <i>Paris</i> . — Appareil pour extraire la fécule de pomme de terre, extracteur de gluten, machine à bluter la fécule et le noir animal. (B. 1854 et 1859).
<i>Id.</i>	DEFIS, à <i>Paris</i> . — Meules (nouveau système).	<i>Id.</i>	THOMAS et VALLERY, à <i>Paris</i> . — Cuvier mobile destiné à la conservation des grains. (O) 1820, à Vallery seul.
<i>Id.</i>	DESORMES, à <i>Paris</i> . — Ruches en paille et en bois, modèle de laboratoire pour la manipulation de la cire et du miel. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	TRAVERS fils, à <i>Paris</i> . — Modèles de serres chaudes, d'orangerie et de galerie avec échantillons en barres et échantillons d'assemblage. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	ETARD, à <i>Paris</i> . — Pièges pour les animaux nuisibles.		
<i>Id.</i>	MÉRIC freres, à <i>Paris</i> . — Machine rotative pour les vendanges.		
<i>Id.</i>	MORET, à <i>Paris</i> . — Pétrisseur en fonte, pétrin pour biscuit de mer, presse à		

III. ARTS CHIMIQUES ET PHYSIQUES.

1^{re} MATIÈRES, PRODUITS.

a. Produits divers.

Gironde.	CAMUS et TINDEL, à <i>Gujan</i> . — Goudron incombustible et peinture-goudron.	Rhône	BAZIN, à <i>Lyon</i> . — Cirages pour harnais et pour chaussures.
Ille-et-Vilaine.	BRISOU, à <i>Saint-Servan</i> . — Engrais animalisé.	<i>Id.</i>	JACQUAND père et fils, à <i>Lyon</i> . — Cirages vernis, encres et cire à cacheter.
Loire.	PIAUD (Edmond) et C ^{ie} , à <i>Rive-de-Gier</i> . — Cirages pour chaussures et pour harnais.	Seine.	ALLAIN, à <i>Bellerive</i> . — Matières végétales et minérales pulvérisées.
Loiret.	PORCHER, à <i>Orléans</i> . — Noir animal.	<i>Id.</i>	ARNOUX, à <i>Bellerive</i> . — Rouge français pour polir.
Nord.	PITAT et EVRARD, à <i>Valenciennes</i> . — Vernis. M. H. 1859, à Pitat.	<i>Id.</i>	BATAILLE, aux <i>Theracs</i> . — Degras obtenu

sur chamois, dégras pur, dégras purgé d'eau.

Id. BEAULÈS frères, à *Paris*. Encre. (B) 1834.

Id. BEC, à *Paris*. — Vernis.

Id. BÉZANGER, à *Paris*. — Encre. M. H. 1839.

Id. BOULANGER, à *Paris*. — Cirage ordinaire et cirage verni.

Id. CHALET, à *Paris*. — Cirages et vernis.

Id. CLOUET, à *Paris*. — Glu marine; bois, toiles, fontes, etc., enduits de glu marine.

Id. COUGNY et BUSSIÈRE, à *Paris*. — Cirage.

Id. COUTURIER et SIMON, à *Grenelle*. — Cirage galvanico-chimique de toutes couleurs.

Id. DAMEME, à *Paris*. — Vernis.

Id. DE BOURGES, à *Paris*. — Vernis blanc et de couleur. M. H. 1839.

Id. DERICQUEHEM, à *Paris*. — Cirages et vernis. M. H. 1839.

Id. DORÉ et C^{ie}, à *Paris*. — Encres d'imprimerie noires et de couleurs, épreuves.

Id. DURANT, à *Paris*. — Vernis siccatif pour la mise en couleur.

Id. DUREL, à *Paris*. — Cirages et vernis.

Id. FENESTRE, à *Paris*. — Vernis et cirages pour chaussures et harnais.

Id. FOUSCHARD (Gustave et Joseph), à *Neuilly*. — Gommages diverses.

Id. FROMONT, à *Paris*. — Cirages et vernis. M. H. 1839.

Id. GOYON, à *Paris*. — Pâtes et vernis pour meubles.

Id. HERBIN, à *Paris*. — Cire et pains à cacheter. R. (B) 1835.

Id. LARMOYER, à *Paris*. — Cirages et vernis.

Id. LE BORDAIS, à *Paris*. — Vernis pour bois.

Id. LÉON, à *Paris*. — Vernis divers. (B) 1839.

Id. MASSON, à *Paris*. — Cires diverses à cacheter.

Id. MAUGE, à *Paris*. — Cirage oléagineux en pâte.

Id. MOISSON, à *Auteuil*. — Engrais perazoté concentré.

Id. MONMORY aîné et RAPHAËL, à *Paris*. — Siccatif brillant.

Id. MONTFORT, à *Paris*. — Vernis, cirage pour équipages, cirage en boîtes, en pot et liquide, graisse pour équipages, etc. M. H. 1839.

Id. MULLER fils et C^{ie}, à *Paris*. — Vernis et couleurs.

Id. PESQUET, à *Paris*. — Rouge à polir pour l'horlogerie.

Id. PIGEAULT, à *Paris*. — Cirages. C. F. 1839.

Id. ROULAND, à *Paris*. — Cirage et vernis.

Id. SOËHNÉE frères, à *Paris*. — Flacons de vernis pour les métaux et les tableaux, lithographies, couleurs. (A) 1839.

Id. THIBAUT (Charles), à *Paris*. — Cires à cacheter.

Id. TRIPIER-DEVEAUX, à *la Villette*. — Vernis divers.

Seine-et-Marne. BEALAY et FAVEREAU, à *Melun*. — 16 bouteilles d'encaustique.

Seine-Infér. GALLET, au *Havre*. — Noir animalisé pour engrais.

Id. LABARRAQUE, au *Havre*. — Brai-chauffard.

b. Produits chimiques et pharmaceutiques.

Aisne. ROBERT DE MASSY, à *Saint-Quentin*. — Potasse, alcool, produits chimiques.

Hérault. BALARD, à *Montpellier*. — Produits chimiques.

Id. FIGUIER, à *Montpellier*. — Helicine, produit chimique.

Indre-et-Loire. VIEL, à *Tours*. — Capsules médicamenteuses.

Loire-Infér. CARTIER fils et C^{ie}, à *Nantes*. — Acides sulfurique, muriatique et nitrique, sulfate de soude, carbonate de soude, chlorure de chaux.

Manche. COURNERIE et C^{ie}, à *Cherbourg*. — Chlorure de sodium, sulfate de potasse brut, sulfate de potasse cristallisé, chlorure de potassium, iode.

Marne. HOUZEAU et VELLY, à *Reims*. — Produits chimiques. (A) 1834, à M. Houzeau-Muiron; R. (A) 1839, à MM. Houzeau-Muiron et Velly.

Id. DEROUX, à *Vitry*. — Salicine et hydrure de salicine. (A) 1834, R. 1839.

Meurthe. SIMONIN, à *Nancy*. — Sulfate de magnésie, magnésie blanche. M. H. 1839.

Id. YUMURY (le comte de) à *Dieuze*. — Sel raffiné, sulfate de soude, sel et cristal de soude, chlorure de chaux, sel d'étain. (A) 1834.

Puy-de-Dôme. AUBERGIER fils, à *Clermont-Ferrand*. — Lactucarium en pains.

Rhin (Bas-). ADMINISTRATION DES MINES DE BOUXWILLER. — Alun, vitriol, bleu de Prusse, muriate d'ammoniaque et autres produits chimiques. (A) 1823, 1827 et 1834, (O) 1839.

Id. MAIRE, à *Strasbourg*. — Acétates. C. F. 1839.

Rhin (Haut-). KESTNER père et fils, à *Thann*. — Flacons contenant divers produits chimiques.

Rhône. MARTIN et BADIN, à *Lyon*. — Orseille, lichen, cudbêard, produits chimiques.

Seine. BERGERAT et LETELLIER, à *Paris*. — Produits chimiques.

Id. BERTHEMOT et PONSAR, à *Paris*. — Acide borique et divers autres produits chimiques. (O) 1839, à Joseph Pelletier.

Id. BOBÉE (veuve) et LEMIRE, à *Choisy-le-Roi*. — Produits chimiques (O) 1839.

Id. BOYVEAU et PELLETIER, à *Paris*. — Produits chimiques réactifs.

Id. CARTIER fils et GRIEU, à *Paris*. — Acides nitrique, sulfurique, muriatique, sels de soude et chlorure de chaux. M. H. 1823, (B) 1827, R. (B) 1834, (B) 1839.

Id. COLLOT, à *la Chapelle-Saint-Denis*. — Sel

	marin raffiné.	<i>Id.</i>	LEPERDRIEL, à <i>Paris</i> . — Bas et ceintures, pois, produits pharmaceutiques.
<i>Id.</i>	COUPUT, à <i>Paris</i> . — Divers produits chimiques pour teinture et pharmacie. (A) 1819 et R. (A) 1823, à Payen et Pluvinet; (A) 1827, à Payen; M. H. et (B) 1824, à Payen et Buran; (O) 1839, à Buran et C ^{ie} , prédécesseurs.	<i>Id.</i>	L'HOMME BOUGLIVAL, à <i>Neuilly</i> . — Acide oxalique, oxalate de potasse, carmin d'orseille.
<i>Id.</i>	DELACRETAZ, FOURCADE et C ^{ie} , à <i>Vaugirard</i> . — Produits de chrome et produits du suif saponifié. (B) 1834, à Bonnaire et Delacretaz; (A) 1839, à Delacretaz.	<i>Id.</i>	LOURADOUR, à <i>Paris</i> . — Préparations ferrugineuses, lactate de fer dans une conserve.
<i>Id.</i>	DELONDRE (Auguste), à <i>Paris</i> . — Produits chimiques, cyanures jaune et rouge de potassium et de fer. R. (B) 1839, à Pelletier, Delondre et Levailant.	<i>Id.</i>	MALLET et C ^o , à <i>la Villette</i> . — Sulfate et muriate d'ammoniaque, alcali volatil.
<i>Id.</i>	DESMOUTIS, MORIN et CHAPUIS, à <i>Paris</i> . — Appareil pour la concentration de l'acide sulfurique, se composant d'un alambic, outre ses accessoires. (A) en 1819, à Jeannety; (O) en 1825, R. (O) 1828, à Bréant, prédécesseur.	<i>Id.</i>	MAUROS, à <i>Ivry-sur-Seine</i> . — Camphre raffiné et divers produits chimiques.
<i>Id.</i>	DUCOUDRÉ, à <i>Paris</i> . — Prussiate de potasse, bleu, engrais. M. H. 1834. (B) 1839.	<i>Id.</i>	MENIER et C ^o , à <i>Paris</i> . — Produits pharmaceutiques. (A) 1834 et 1839.
<i>Id.</i>	DUROZIER, à <i>Paris</i> . — Diverses essences, vernis et produits chimiques.	<i>Id.</i>	MULOT, à <i>Paris</i> . — Extrait d'essences aromatiques.
<i>Id.</i>	DUVAL, à <i>Paris</i> . — Produits chimiques, tanin, pourpre de Cassius, cantharidine, etc.	<i>Id.</i>	POINSAT aîné et C ^o , à <i>la Folie-Nanterre</i> . — Acides sulfurique et nitrique, pain d'acide stéarique, acide oléique et oxalique, sulfate d'aluminium, sulfates de soude et de zinc, cristaux de soude.
<i>Id.</i>	FÈVRE, à <i>Paris</i> . — Bicarbonate de soude, muriate de chaux, poudre de Seltz.	<i>Id.</i>	RINGAUD jeune, à <i>Paris</i> . — Cyanure de potassium, bleu de Prusse, vert de chrome et autres produits chimiques.
<i>Id.</i>	FOUCHER, LEPELLETIER et LAMING, à <i>Javel</i> . — Sulfate d'ammoniaque, chlorhydrate d'ammoniaque, sel ammoniac sublimé, ammoniaque liquide brute.	<i>Id.</i>	ROARD DE CLICHY et C ^o , à <i>Paris</i> . — Céruse, minium et autres produits chimiques. (O) 1819, R. (O) 1825 et 1839.
<i>Id.</i>	GAULTIER DE CLAUBRY, à <i>Paris</i> . — Minéral de cobalt, oxyde, sels de cobalt, bleu de Thénard, etc. (A) 1827, pour la fabrication de l'acier.	<i>Id.</i>	ROUSSEAU, BOBIERRE et C ^o , à <i>Paris</i> . — Acétate de plomb, solution blanche proposée pour remplacer la céruse, appareil propre à la distillation et à la concentration de différents liquides et en particulier de l'acide sulfurique.
<i>Id.</i>	GIRARD, à <i>Paris</i> . — Pharmacies portatives.	<i>Id.</i>	SCHELLINCK, à <i>Paris</i> . — Encens.
<i>Id.</i>	GUILLEMETTE, à <i>Paris</i> . — Acétate de morphine, chlorhydrate de morphine, morphine, codéine.	Seine-Infér.	DARCEL, à <i>Amfreville-la-Ma-Vie</i> . — Prussiate de potasse et autres produits chimiques.
<i>Id.</i>	HÉDOUIN, à <i>Paris</i> . — Acides borique, acétique, cyanure de potassium, sulfate de zinc, benzoate de potasse, acide benzoïque, etc.	<i>Id.</i>	DELACRETAZ, à <i>Gravelle</i> . — Produits chimiques. (B) R. 1834, à Ador et Bonnaire; (A) 1839, à Delacretaz.
<i>Id.</i>	L. KRAFFT et C ^{ie} , à <i>Montmartre</i> . — Sulfate d'ammoniaque, matières désinfectantes, matières solides désinfectées et converties en poudrette en deux jours.	<i>Id.</i>	DUPRÉ, à <i>Forges-les-Eaux</i> . — Sulfate de fer. M. H. 1839.
<i>Id.</i>	LABARRAQUE et LECANU, à <i>Paris</i> . — Chlorure.	<i>Id.</i>	MALÉTRA et fils, au <i>Petit-Quérilly</i> . — Produits chimiques.
<i>Id.</i>	LAMING, à <i>Clichy-la-Garenne</i> . — Alcali volatil, carbonate d'ammoniaque en pains et en fleurs.	Tarn	GAYRARD, à <i>Albi</i> . — Essences d'iris, de girofle et d'absinthe. C. F. 1839, à Gayrard et Lagreze.
		<i>Id.</i>	GISCLARD, à <i>Albi</i> . — Essences d'iris, d'absinthe, de menthe, de cardamome et de girofle. (B) 1839.
		<i>Id.</i>	SEGUN, à <i>Albi</i> . — Essences d'iris et de genievre.
		Var.	MERO, à <i>Grasse</i> et <i>Saint-Laurent</i> . — Échantillons d'essences indigènes.

c. Couleurs et Matières tinctoriales

Allier.	PEYROULX, à <i>Moulins</i> . — Vase de porcelaine peint en bleu, trois flacons du bleu de cobalt.		de chrome. M. H. 1834, (B) 1839. — Milius frères et C ^o .
Bouches-du-R.	MILIUS, à <i>Marseille</i> . — Vert métis, jaune	Calvados.	BENARD et C ^o , à <i>Honfleur</i> . — Blanc d'argent, céruse et carbonate de plomb

	M. H. 1859.		carmin, etc. ; articles de peinture. M. H. 1859.
Doubs.	COURTIAL, à <i>Besançon</i> . — Flacon de bleu d'outremer.	<i>Id.</i>	FERRAND, à <i>Paris</i> . — Couleurs fines. (B) 1859.
Gard.	BARRE, à <i>Moussac</i> . — Extraits de châtaignier, galles légères, Campêche, Sainte-Marthe, Lima, Fernambouc.	<i>Id.</i>	GIROUY, à <i>Paris</i> . — Couleurs fines. (B), à son prédécesseur.
Indre-et-Loire.	DELAUNAY et C ^{ie} , à <i>Portillon</i> , près Tours. — Céruse, minium. (B) 1854, à Pallu jeune et fils ; R. (B) 1859, à Delaunay et C ^{ie} .	<i>Id.</i>	GOBERT (Mme), à <i>Paris</i> . — Laques extraites de la garance. (A) 1859.
Jura.	CHEVALLIER-VUILLIER (Mme), à <i>Dôle</i> . — Bleus indigos, couleurs superfines.	<i>Id.</i>	HUILLARD aîné, à <i>Paris</i> . — Couleurs, carmin d'indigo, orseille, cudbéard, sulfate d'alumine, etc.
Loire	FOND aîné, à <i>Valbenoite</i> , près Saint-Étienne. — Rouge végétal ou carmin safranum.	<i>Id.</i>	JANNET, à <i>Paris</i> . — Vases contenant des orseilles et couleurs.
Loire-Infér.	GUICHARD, à <i>Chantenay</i> , près Nantes. — Céruse. M. H. 1824, (B) 1859.	<i>Id.</i>	LONGE-DESMOULIN, à <i>Paris</i> . — Couleurs. (B) 1819, (A) 1823, R. (A) 1827, 1854 et 1859.
Nord.	FAURE (Louis), à <i>Wazemmes-les-Lille</i> . — Céruse en poudre et en pain. M. H. 1854.	<i>Id.</i>	LEFRANC frères, à <i>Paris</i> . — Carmin, laques, couleurs en poudre, à l'huile, en tablettes, en pastilles, en godets, crayons de pastel, huiles et vernis, toiles préparées pour la peinture, etc. (A) 1837.
<i>Id.</i>	LEFEBVRE (Théodore) et C ^{ie} , aux <i>Moulins-les-Lille</i> . — Céruse, blanc de plomb. (A) 1827, 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	MACLE, à <i>Paris</i> . — Echantillons de couleurs fines.
<i>Id.</i>	STEVERLYNCK, à <i>Lille</i> . — Bleu d'azur, tournesol, orge perlé.	<i>Id.</i>	MARTIN, à <i>Paris</i> . — Laque de garance dite de Rome, laque de gaude, bleu fixe de Paris et orange de chrome.
Saône (Haute-).	THÉVENARD, THIÉBAUD et GERMAIN, à <i>Gray</i> . — Bleu et carmin d'indigo pour la teinture de la soie et l'azurage du linge.	<i>Id.</i>	MILORI, à <i>Paris</i> . — Couleurs. (A) 1859.
Seine.	AMELINE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Céruse en pains, en poudre et à l'huile.	<i>Id.</i>	MOND'HER, à <i>Paris</i> . — Couleurs en tablettes.
<i>Id.</i>	BAUBE, à <i>Paris</i> . — Couleurs alcooliques. C. F. 1859.	<i>Id.</i>	PANAY père, à <i>Puteaux</i> . — Extraits des bois de teinture, carmin d'orseille, cyanure de potassium, cochenille ammoniacale. (B) 1859.
<i>Id.</i>	BERGERON fils et COUPUT, à <i>Paris</i> . — Bleus pour le linge, la teinture, la peinture et la papeterie, prussiate de potasse, cyanure rouge, produits ammoniacaux.	<i>Id.</i>	PANIER et PAILLARD, à <i>Paris</i> . — Couleurs fines, pastels et crayons. (B) 1854, (A) 1859.
<i>Id.</i>	BERVILLE, à <i>Paris</i> . — Couleurs pour peinture fine.	<i>Id.</i>	PÉRARDEL, à <i>Paris</i> . — Couleurs.
<i>Id.</i>	BRIARD, à <i>Paris</i> . — Couleurs, rouge végétal ou carmin de safranum.	<i>Id.</i>	RICHARD, à <i>Paris</i> . — Couleurs en tablettes, couleurs en pastilles. (B) 1859.
<i>Id.</i>	CHAPELLE, à <i>Belleville</i> . — Couleurs. M. H. 1854, R. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	SERPINET, à <i>Paris</i> . — Carmins d'indigo.
<i>Id.</i>	CHONNEAUX, à <i>Paris</i> . — Rouge végétal, blanc de bismuth, rose en liqueur.	<i>Id.</i>	VIARD, à <i>Paris</i> . — Couleurs pour préserver les murs de l'humidité.
<i>Id.</i>	DELARUELLE LEDANSEUR, à <i>Paris</i> . — Crayons, pastels et couleurs. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	WUY et BUTET, à <i>Paris</i> . — Bleu pour linge et bleu de Prusse et divers autres produits chimiques.
<i>Id.</i>	DUTFOY jeune, à <i>Paris</i> . — Couleurs en poudre, en écaille, en tablettes, encres de	Vaucluse.	Per FAURE et ESCOFFIER, à <i>Avignon</i> . — Garance, garancine. (B) 1854, à Per Faure et Duprat.

d. Substances alimentaires et conserves.

Bouches-du-R.	RICHELME, à <i>Marseille</i> . — Conserves alimentaires.	Ile-et-Vilaine.	PALMIÉ, à <i>Saint-Malo</i> . — Biscuits de mer.
Charente.	BOUNICEAU-VILLARD et DUREPAIRE, à <i>Saint-Amant-de-Boixe</i> . — Amidons.	Indre-et-Loire.	DUCHEMIN, à <i>Tours</i> . — Conserves de différents fruits.
Côte-d'Or.	LEROUX D'ARCET, à <i>Beaune</i> . — Glucose concrète. C. F. 1859.	Loire-Infér.	GORNILLIER aîné, à <i>Nantes</i> . — Salaisons pour la marine.
<i>Id.</i>	PORCHERON, à <i>Dijon</i> . — Fèves décortiquées, haricots, pois décortiqués, etc. M. H. 1854.	<i>Id.</i>	THÉBAUD frères, à <i>Nantes</i> . — Farines étuvées et biscuits de mer.
Finistère.	LE BLÉIS et PAISANT fils, à <i>Pont-Labbé</i> . — Conserves de différents fruits.	Loiret.	FOURCHÉ, à <i>Orléans</i> . — Chocolat.
		<i>Id.</i>	ROGER-JAMET, à <i>Orléans</i> . — Chocolat en poudre.
		<i>Id.</i>	SAINTOIN frères, à <i>Orléans</i> . — Chocolats

Lot-et-Garonne.	BRANSOULIÉ fils, à <i>Nérac</i> . — Farines et minots.	<i>Id.</i>	DURAND, à <i>Paris</i> . — Chocolats.
Marne.	BELLOIS GOMAND, à <i>Châlons</i> . — Pastilles, dragées, sirops, jujubes, chocolats, etc.	<i>Id.</i>	FEYEUX, à <i>Paris</i> . — Farine de maïs d'Inde, semoule, farine et vermicelle de châtaignes.
<i>Id.</i>	BOUCHARLAT aîné, à <i>Reims</i> . — Vermicelle.	<i>Id.</i>	FLY, à <i>Paris</i> . — Conserves alimentaires.
<i>Id.</i>	PICOT, à <i>Châlons</i> . — Machine à opérer les vins de Champagne.	<i>Id.</i>	GIBOUX, à <i>Paris</i> . — Chocolat.
Meurthe.	LEFÈBURE et C ^{ie} , à <i>Tomblaine</i> . — Fécule blutée, fécule granulée.	<i>Id.</i>	GROULT, à <i>Paris</i> . — Pâtes et farines alimentaires. B. 1859.
<i>Id.</i>	WEHRLIN, à <i>Nancy</i> . — Fécule blutée, fécule granulée.	<i>Id.</i>	GUÉRIN BOUTRON, à <i>Paris</i> . — Chocolats.
Morbihan.	GILLET, à <i>Kernevel</i> . — Conserves alimentaires.	<i>Id.</i>	GUILLAUMERON et TURPIN, à <i>Paris</i> . — Chocolats.
Nord.	HOUYET aîné et C ^{ie} , à <i>Lille</i> . — Orge mondé et perlé.	<i>Id.</i>	HENNECART, à <i>Paris</i> . — Gazes pour diviser les farines, gruaux, sons et remoups, etc. B. 1854. O. 1859.
Pas-de-Calais.	PALLAS, à <i>Saint-Omer</i> . — Produits agricoles et industriels du maïs, sucre, papier et carton.	<i>Id.</i>	ISNARD, MAUBERT et PINARD, à <i>Alphonse</i> . — Eau de fleurs d'orange et essences diverses.
Puy-de-Dôme.	ALBESSARD, à <i>Issoire</i> . — Pâtes d'abricots.	<i>Id.</i>	JOURDAIN, à <i>Paris</i> . — Fruits conservés.
<i>Id.</i>	ANNAT et CHABASSIER, à <i>Clermont-Ferrand</i> . — Pâtes d'abricots et fruits confits.	<i>Id.</i>	LABICHE et TUGOT, à <i>Paris</i> . — Glucose à fécule.
<i>Id.</i>	BOUDET-DRELON, à <i>Saint-André</i> . — Pâtes françaises et farines diverses. (B) 1859.	<i>Id.</i>	LANGUEREAU, à <i>Paris</i> . — Pâtes féculentes farines de légumes cuits, etc.
<i>Id.</i>	CONSTANT, au <i>Faulhoux</i> . — Bouteilles de vin champanisé.	<i>Id.</i>	LEFEBVRE-CHABERT, à <i>Paris</i> . — Amidons diaphanes, mucilage-Lefebvre.
<i>Id.</i>	DUPUY-LAGRANDRIVE, à <i>Lagrandrive</i> . — Fécule de pommes de terre.	<i>Id.</i>	MACQUET et RAMEL, à <i>Paris</i> . — Pois, haricots, lentilles, fèves, etc., décortiqués et leurs pellicules.
<i>Id.</i>	GILLET et C ^{ie} , à <i>Clermont-Ferrand</i> . — Chocolats. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	MARTIN, à <i>Paris</i> . — Amidons et macarons.
<i>Id.</i>	JONARD et MAGNIN, à <i>Clermont-Ferrand</i> . — Pâtes françaises, farines de légumes cuits. (B) 1855. (A) 1859.	<i>Id.</i>	MENIER et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Chocolats.
<i>Id.</i>	SÉJOURNET fils, à <i>Clermont-Ferrand</i> . — Pâtes françaises et farines diverses.	<i>Id.</i>	PREVOST jeune, à <i>Paris</i> . — Chocolats.
Rhône.	CHEVALIER (Balthazar), à <i>Lyon</i> . — Amidon.	<i>Id.</i>	PRET-BATTELT, à <i>Paris</i> . — Conserves alimentaires, gelatines, etc. R. (O) 1859.
Sarthe.	HUET-BERNIER, à <i>Beaumont-sur-Sarthe</i> . — Conserves de fruits.	<i>Id.</i>	RAMIREZ, à <i>Paris</i> . — Saures et conserves.
<i>Id.</i>	PELLIER frères, au <i>Mans</i> . — Conserves alimentaires. (B) 1854. à Concarneau.	<i>Id.</i>	ROBINÉ, à <i>Paris</i> . — Pains de gluten et de fécule, appareil pour apprécier les farines.
Seine.	AUBERT et NOEL, à <i>Paris</i> . — Fruits à l'eau de-vie, liqueurs.	<i>Id.</i>	ROLAND, à <i>Paris</i> . — Appareil alimentaire propre à apprécier les propriétés possibles de la farine de froment.
<i>Id.</i>	BILLY, à <i>Paris</i> . — Biscuits de Chine.	<i>Id.</i>	ROUSSEAU, à <i>Paris</i> . — Conserves de fruits assortis.
<i>Id.</i>	BOUDIN, à <i>Paris</i> . — Moutarde.	<i>Id.</i>	SODAN, à <i>Paris</i> . — Café-chicorée-moka.
<i>Id.</i>	BOURBONNE-FILLION (Mme), à <i>la Villette</i> . — Savons, grandes conserves. (B) 1854 R. (B) 1859.	<i>Id.</i>	TASSARD, à <i>Paris</i> . — Chocolat.
<i>Id.</i>	BRIET, à <i>Paris</i> . — Vases propres à contenir les liquides gazeux et à les fabriquer.	<i>Id.</i>	VILLENEUVE (de), à <i>Paris</i> . — Café soluble pur, au thé et au café. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	CHATILLON, à <i>Paris</i> . — Pâtes et farines.	Seine-et-Oise.	MARCHON, à <i>Étampes</i> . — Pétrin mécanique pour la cuisson du pain. C. F. 1859.
<i>Id.</i>	CHOMEAU, à <i>Paris</i> . — Chocolats.	Seine-et-Oise.	CHARRIER-BARBETTE frères, à <i>Niort</i> . — Angélique sous diverses formes. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	CUILLIER, à <i>Paris</i> . — Chocolats.	Vienne (H.).	BARDENAT, à <i>Limoges</i> . — Fécule.
<i>Id.</i>	DELNEF, à <i>Paris</i> . — Jus de réglisse parfumé.	<i>Id.</i>	MAGNOL DUMAS, à <i>Limoges</i> . — Chocolat.
<i>Id.</i>	DEZOBRY, à <i>Paris</i> . — Fruits et légumes conservés. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	PABANT, à <i>Limoges</i> . — Farine de maïs.
<i>Id.</i>	DEVINCK, à <i>Paris</i> . — Machines pour la fabrication du chocolat.	<i>Id.</i>	SOHET-THIBAUT Jean-Baptiste et Bernard, à <i>Limoges</i> . — Farine de pommes de terre.
<i>Id.</i>	DUCRAY, à <i>Ivry</i> . — Poudres à clarifier les vins.	Vosges.	LEQUIN Frederick, à <i>Boisville</i> . — Farine de pommes de terre, amidon.

L'EXPOSITION INDUSTRIELLE

DANS SES RAPPORTS AVEC L'AGRICULTURE

ET LES ARTS QUI S'Y RATTACHENT.

III.



'AI raconté l'histoire demi-sérieuse, demi-plaisante des vins à l'exposition de 1844; il est à propos de la clore aujourd'hui en indiquant de quelle façon le petit drame s'est dénoué. Rien de plus simple : le jury central a repoussé la demande d'admission faite au nom d'un vinicole du Gard. L'avis officiel de ce refus se motive sur l'exclusion générale qui a frappé les substances alimentaires; quant aux seize flacons de mousseux qui, paraîtrait-il, sont entrés par contrebande dans le pavillon des machines, l'avis officiel déclare qu'ils ne concourront pas pour les récompenses.

Eh, dirons-nous, qui vous demande des récompenses? Gardez-les pour les myriades de futilités et de niaiseries auxquelles vous donnez le nom de produits industriels; faites comme en 1859 : accordez la médaille d'argent à quelque pauvreté comme ce joujou criard qu'on nomme, je crois, un mélophone, ou quelque chose d'approchant, tandis que l'orgue, le plus grand, le plus beau, le prince, le roi des instruments de musique, admirablement perfectionné, obtint

une mention honorable. L'agriculture se passera de citations favorables dont elle ne se soucie guère. Elle tient à un principe : elle veut, malgré tous les préjugés, malgré toutes les ignorances, être considérée et traitée comme une *industrie*; elle voulait figurer dans le grand comice industriel quinquennal, voilà tout.

La France vinicole, abaissée par des mépris qu'elle ne mérite point, écrasée par des charges injustes, avilie par les falsifications qui en sont la conséquence logique, la France vinicole aurait prouvé fièrement à toute l'Europe, à ses amis comme à ses ennemis, tout ce qu'il y a en elle de génie utile et charmant. Ses plaintes retentiront plus haut et plus loin quand, à l'avenir, il s'agira de voter des fonds pour des expositions nouvelles. Un chimiste et trois buveurs d'eau ne se permettront plus la plaisanterie de mauvais goût contre laquelle nous protestons aujourd'hui. Vraiment ! si Château-Laffitte, Volnay ou l'Hermitage n'existaient pas ; si, pour la première fois, ils faisaient leur glorieuse apparition dans le monde, ces gens-là seraient capables de leur préférer une poupée qui escamote, un clyso-pompe, un parapluie qui ferme si bien, qu'on ne sait ensuite comment l'ouvrir, ou quelque étui à besicles qui s'ouvre si miraculeusement, qu'on ne peut plus le fermer.

Nous ne sommes ni des enfants ni des fous : nous demanderons et nous obtiendrons justice ; nous proposerons des règles d'admission très-sévères pour nous-mêmes ; des règles ! et non point de l'arbitraire et du caprice plus ou moins sot et imprudent.

Ce compte arrêté, parcourons le palais de l'industrie pour y trouver encore d'autres produits qui intéressent l'agriculture.

D'abord les charrues. Il y en a beaucoup, il y en a plus de cent. On les avait jetées à la porte, au grand air ; mais on n'a pas osé maintenir *cette* décision. Elles logent aujourd'hui sous deux hangars noblement goudronnés ; les chiens empaillés, les singes qui jouent du violon n'ont pas les mêmes honneurs ! Une charrue n'en sera pas moins éternellement la plus utile et la plus vénérable des machines. Les charrues n'accusent en ce moment aucun progrès bien notable, mais elles sont plus légères et construites sur des principes plus rationnels. Il y en a pour toutes les espèces de sol. Mille petits perfectionnements de détail régularisent leur action, et amoindrissent les fatigues proverbiales du laboureur et du bœuf, son compagnon, son paisible ami. Les charrues à défricher se multiplient et acquièrent, par leur combinaison savante, une irrésistible puissance. C'est un signe heureux ; car dans cette France qu'on a l'habitude de comparer à un beau jardin, nous comptons encore un cinquième du sol, c'est-à-dire huit millions d'hectares en friche, et parfaitement improductifs.

Passons sur les herses, qui jouent pourtant un rôle bien utile dans l'industrie des campagnes, et sur les semoirs, qui économisent cependant une grande quantité de semence, richesse perdue, et retrouvée ainsi au profit de nous tous. Arrivons à une question dont, hélas ! l'immensité n'est point suffisamment appréciée, celle des engrais. — Du fumier ! Ah ! fi ! cela est grossier, cela sent mauvais. — C'est précisément pour réjouir les Philamintes choquées souverainement par de tels objets, que j'en parle. Il y a ici une double question de salubrité et de fécondité. Nos maisons les plus élégantes recèlent d'horribles foyers d'infection, véritable honte pour ce siècle très-vain de ses lumières, danger continuel pour la santé publique. La nuit, nos grandes villes sont envahies par des voitures affreuses que les équipages les plus élégants ne sauraient éviter au retour des soirées, et qui rappellent aux heureux les tristes infirmités de ce qu'on nomme la civilisation. Toute une classe de pauvres ouvriers

contractent des infirmités précoces, des maladies douloureuses, et souvent périssent tout à coup dans un labeur abominable. Pendant les deux tiers de l'année, Paris-nord est infecté, et rien ne peut le défendre contre cet ennemi subtil et invincible. L'administration ne sachant plus que faire de mille à douze cents hectolitres de liquides qui nous gênent fort, toutes les vingt-quatre heures, va, dit-on, les faire couler judicieusement dans les égouts, sous nos fenêtres, pour les envoyer... dans les eaux de la Seine. Et cependant, tout cela est de la richesse ! mais richesse perdue, parce qu'on ne la comprend pas. Ni le grec, ni le latin, ni la danse, ni le piano que nous apprenons étant petits garçons ou petites filles, ne nous enseignent que chaque gerbe enlevée du sol le prive d'une portion de sa fécondité, laquelle doit lui être rendue si l'on veut obtenir de nouvelles récoltes. Nous ne savons cela que très-vaguement, et nous nous occupons de cela, nous autres citadins, tout juste comme s'il s'agissait de ce qui se passe au pôle antarctique. J'aurais beau chercher tous les euphémismes du langage, il faudrait encore vous dire qu'il y a à l'exposition quatre ou cinq boîtes où se trouve la solution complète, à mon avis, du problème de salubrité, puisque leur contenu se désinfecte en quelques minutes, complètement, par une réaction chimique facile et peu coûteuse, pouvant s'opérer sur l'échelle la plus vaste. Faites des vœux maintenant pour que le ciel daigne illuminer nos édiles ; pour qu'aucune coalition ténébreuse ne tente point d'éterniser l'état de choses actuel, et qu'enfin la science triomphe de la barbarie sale et repoussante. Mais ce n'est pas tout.

Le principe fertilisant dont j'ai parlé, substance si rare que sa rareté fait naître partout des plaintes et des gémissements, ce principe d'une subtilité extrême se volatilise et se perd sans cesse. Chose admirable ! en désinfectant les choses ci-dessus, il se trouve que le principe fécondant est fixé, ou du moins ne s'évapore qu'avec une lenteur suffisante pour qu'on puisse l'emmagasiner et en disposer suivant les besoins du travail agricole. En sorte que, 1° la salubrité peut n'être plus mise en danger perpétuel ; 2° les eaux de nos fleuves peuvent n'être plus dangereusement souillées ; 3° une somme énorme d'engrais peut ne plus se perdre inutile ; 4° enfin, d'incalculables richesses fécondantes peuvent ne plus se disperser dans les airs. Que de choses dans ce petit bocal ! Il n'y aurait plus maintenant qu'un troisième problème à résoudre pour donner une impulsion admirable

à l'industrie rurale, mais ce problème est le plus épineux. Il faudrait découvrir des moyens faciles, pratiques, d'une exactitude au moins approximative, pour mesurer le titre des engrais, c'est-à-dire la richesse fécondante qu'ils contiennent à un instant donné, au moment même où l'on en fait emploi. Cela ne se fait encore, et difficilement, que sur de petites quantités, dans les laboratoires. Dès lors l'engrais deviendrait un objet de commerce immense et sûr, qui mettrait en mouvement des capitaux énormes, et qui accroîtrait le bien-être général dans des proportions qu'il est impossible de calculer. Mon Dieu, si l'exposition de 1849 nous donnait donc cela aussi dans un petit bocal !

Celle-ci nous apporte plusieurs procédés fort ingénieux pour sécher les céréales, les ventiler, les épurer de poussière et de cailloux, les conserver longtemps dans un état parfaitement sain. Travaux fort humbles, inaperçus, mais d'une grande importance. Il y aura pour eux, j'y compte, de splendides citations favorables.

Moissonner est un travail très-rude, très-dur : une machine à moissonner a été présentée, machine neuve et ingénieuse, mais qu'il faudrait voir fonctionner pour porter un jugement sérieux. Les machines à battre sont plus comprises ; elles ont subi toutes les épreuves, et leur triomphe est certain. Le battage des gerbes à la main, au fléau, est toujours une opération très-imparfaite ; il reste toujours des grains dans l'épi, ce qui constitue une perte incalculable dans un pays vaste comme le nôtre ; puis, le fléau écrase souvent le grain ; puis la poussière, chargée de barbelles d'épis très-ténues, fatigue la poitrine des batteurs ; puis on bat de grand matin à la lampe, ce qui occasionne quelquefois des incendies. Voilà une partie des inconvénients qu'épargne une bonne machine, sans compter la conservation des pailles et la difficulté d'avoir des ouvriers batteurs qui manquent parfois dans quelques provinces.

Maintenant, il faut moudre le grain. Oh ! c'est une grosse affaire que cette mouture. Dans les sociétés antiques, des myriades de malheureux esclaves, pendant une longue suite de siècles, se livrèrent aux travaux forcés et épuisants de la meule. Que de douleurs, de gémissements, de désespoir dans ces mots : Tourner la meule ! La mécanique, maudite de nos jours par tant d'esprits prévenus, a réellement affranchi le genre humain. La meunerie n'en est pas moins une opération encore trop barbare sur toute la terre,

et dans la moitié de la France. Mue par le vent, elle est si mal organisée, que sur huit jours elle en chôme quatre, quelquefois six ; établie sur un cours d'eau, elle en dépense trois fois plus qu'il n'est nécessaire. Elle s'arrête l'été faute d'eau ; elle s'arrête l'hiver parce qu'il y a surabondance. La farine est mal produite, mal blutée ; le son garde trop de farine ; le meunier se paye en nature, et prend la même dime sur le sac d'une pauvre paysanne, que le grain soit cher ou bon marché. Les meules mal posées, plus mal taillées, s'échauffent et gâtent la boulange ; elles sont de mauvaise nature et s'égrènent.

En 1842, je parcourais l'une de nos provinces centrales ; une hospitalité cordiale, mais un peu gênante, s'empressait autour d'un vieil ami ; mais, hélas ! en vingt-quatre heures les dents de cet ami furent complètement hors de service. Le pain craquait affreusement : c'était une farine de gravier que l'habitude seule pouvait rendre supportable. Cependant l'art de moudre le blé a fait des progrès incontestables, mais trop lents à se répandre. L'exposition présente des simplifications ingénieuses dans certaines parties du mécanisme. Les meules aérifères, ainsi nommées parce que l'air pénètre entre la meule courante et la meule fixe pour les rafraîchir constamment, ne sont peut-être pas encore le dernier mot pour ce genre de travail, mais elles conduiront à mieux, car elles posent déjà fort bien le problème que résoudra l'avenir. De curieuses petites machines sont proposées pour tailler l'aire des meules. Cela, dit-on, fonctionne avec sûreté, régularité, économie, trois points importants dans ce genre de travail.

Et comment juger une farine ? Par la couleur, la finesse ? — Du pain très-blanc est souvent détestable et peu nutritif. — L'expérience ? — Fiez-vous-y. Les bonnes femmes déclarent qu'elle passe science. D'accord ; mais assurément ce n'est point en matière de farine, car les premiers artistes panificateurs avouent qu'ils y sont trompés tous les jours. Le gluten, substance azotée, est la partie la plus importante dans les farines à pain ; le gluten rend seul le pain nutritif, élastique, spongieux, léger, agréable ; les blés les plus riches en gluten sont le plus recherchés. Mais il y a encore gluten et gluten ; celui qui se dilate le plus sous l'action de la chaleur fait toujours le meilleur pain. Or, M. Boland, un ancien élève de l'école polytechnique, qui n'a pas dédaigné de se faire boulanger très-habile, a inventé, et il expose cette année un appareil très-simple pour apprê-

cier les vertus du gluten. D'abord, on lave les farines pour enlever l'amidon; puis, un volume donné de gluten est enfermé soigneusement dans un cylindre de cuivre dont l'ouverture supérieure donne passage à une tige mobile graduée. On chauffe à l'esprit-de-vin, et le tube, par son maximum de soulèvement, indique le degré de dilatation qu'a pu atteindre la masse. Les résultats d'expériences faites sur des farines de provenances diverses sont là, près de l'appareil, et parlent aux yeux. Rien de facile à pratiquer comme cette simple manipulation. L'appareil est peu compliqué, peu coûteux. Je crois qu'on ne saurait trop encourager et honorer des travaux de ce genre, dont l'utilité est palpable et qui nous intéressent si fort, tous tant que nous sommes.

Il y a deux espèces de pain à l'exposition : l'une en gluten pur, très-dilaté, conséquemment d'une légèreté extrême. Un pain rond, de dix décimètres, pèse à peu près autant qu'un échaudé. Ceci est une affaire toute médicale; il paraît que ce pain est éminemment favorable aux malheureux affectés de la diabète sucrée. L'autre pain, sans être aussi respectable, n'est pas moins intéressant, car il résout d'une façon parfaite le problème de la panification de la pomme de terre, non pas seule, mais unie à moitié de farine de blé. Que d'essais on a tentés pour arriver à cela! Combien une telle panification eût rendu de services dans les campagnes, en 1816! Nos paysans s'étaient ridiculement mépris sur la haute réputation de gourmandise que s'était faite le chef du gouvernement d'alors; ils la prenaient naïvement pour de la voracité, et lui attribuaient la cherté du pain et des pommes de terre : ce fut un moyen formidable d'opposition. Les pauvres gens auraient bien voulu mettre de la pomme de terre dans leur pain, mais ils s'y prenaient mal : c'était mou, lourd, indigeste, c'était immangeable. Aujourd'hui, grâce aux excellents travaux de M. Porcheron, de la Côte-d'Or, ils se feraient de très-bon pain avec leurs tubercules : un pain frais et léger, savoureux et très-digestif. Deux cents personnes (je suis des coupables, très-coupables même) ont si fort expérimenté ce pain, que l'honorable exposant a dû en apporter un nouveau tous les jours, avec une patience toute philanthropique. M. Porcheron fait cuire et sécher sa pomme de terre, qui, de la sorte, et mise en bon lieu, se conserve presque indéfiniment. Après cinquante-huit jours, ce pain a été trouvé très-mangeable; on ne sera donc pas surpris que la Société d'encouragement ait accordé un prix de

1,000 fr. à cet habile panificateur. Il achève et complète l'œuvre de Parmentier.

Une autre industrie fort précieuse, celle de la décortication des légumes, a fait de grands progrès et figure très-honorablement à l'exposition. Dix exposants au moins ont envoyé des échantillons véritablement superbes. L'enveloppe des grains-légumes est une écorce, un vêtement préservatif du précieux germe, mais cette espèce de parchemin est dure, coriace, et ne digère pas. Les organes de la digestion en souffrent, et beaucoup de personnes s'éloignent forcément de ces aliments savoureux et nutritifs. Il y a donc là un progrès de la meilleure espèce. La mouture des légumes, même des légumes-racines, avance aussi; je n'ose entrer, à cet égard, dans des détails qu'une plume profondément versée dans l'art culinaire pourrait seule faire dignement valoir, mais je n'en fais pas moins appel à la reconnaissance du lecteur pour des services que chacun de nous a occasion d'utiliser tous les jours de la vie.

Les pâtes dites d'Italie, parce que les Italiens les ont inventées et en raffolent, se fabriquent décidément en France tout aussi bien que dans la péninsule. Clermont a singulièrement avancé l'art du macaroni, du vermicelle, des étoiles à potage, des nouilles allemandes et de mille autres choses excellentes dont le nom, je l'avoue, ne m'est pas bien familier. Tout cela est d'une blancheur parfaite, cela se confectionne avec des semoules bien préparées et très-riches en gluten, d'où il suit que la pâte ne se désagrège pas à la cuisson, et fournit un aliment digestif et très-nutritif. Nous n'achetons plus de pâtes en Italie, mais le consommateur, rempli de préjugés, s'opiniâtre encore à en vouloir; les marchands, à leur grand désespoir certainement, se trouvent forcés alors de lui vendre de l'Auvergne deux fois trop cher. Au reste, la consommation s'accroît de jour en jour, et l'agriculture locale y gagne beaucoup. Une sorte de blé qu'on recolt en Auvergne, moins belle en apparence, se vendait 15 pour 100 au-dessous des blés de choix. Depuis que l'industrie des pâtes a su tirer si bon parti de ces froments très-riches en gluten, ils se payent 15 pour 100 plus cher que les autres. Voilà donc une plus-value d'un tiers, c'est quelque chose.

Il est bien convenu que nous ne demanderons plus de pâtes d'Italie à notre fournisseur.

DE LA STATISTIQUE INDUSTRIELLE.

(2^e article.)



ous acceptons comme un fait acquis et démontré que la science de la statistique industrielle n'existe pas à ce jour, qu'elle est tout entière à créer, que les éléments épars qui sont connus aujourd'hui sont incohérents et souvent contradictoires, qu'il n'y a enfin aucun corps de documents, disons même aucun plan dressé d'une manière large et rationnelle. Une seconde conclusion que nous avons posée précédemment et qui nous semble non moins incontestable, c'est qu'il est de la dernière urgence de procéder sans retard à la réunion systématique de ces innombrables renseignements ; car ce sont les pierres de l'édifice industriel à la construction duquel la société va se livrer au premier jour. Que dirait-elle de ses gouvernants, si, par suite de leur incurie, les matériaux lui manquent ?

La statistique est la science des faits et non des théories ; elle ne conclut pas, elle constate ; c'est sur ses résultats bruts, impartiaux, véridiques, que la philosophie des conséquences doit se baser et s'enchaîner logiquement. Il semble donc qu'il n'y ait qu'à puiser au hasard dans le vaste ensemble des faits pratiques, et à entasser le plus grand nombre de documents dans le moins de temps possible ; néanmoins, il n'en est pas ainsi : la collection des faits a besoin, pour ne pas tomber dans un chaos inextricable, d'être soumise à une pensée essentielle et directrice, de tendre toujours vers un but qui soit la pierre de touche de l'utilité relative des faits qu'il convient de recueillir. Aussi deux écueils sont également à redouter dans les études auxquelles on se livre sur la pratique : d'une part le détail minutieux,

le fait insignifiant, la surabondance étroite et oiseuse, l'absence de tendance systématique ; d'autre part, l'esprit de système, la théorie préconçue, la conclusion prématurée.

Dans le plan qu'il s'agit de tracer pour la constatation de la puissance industrielle du pays, l'idée directrice est aussi large et élevée qu'il est possible de la concevoir ; car elle n'est rien moins que la base de la constitution industrielle de l'avenir. La science économique semble avoir posé, pour sa formule la plus récente et la plus complète, l'organisation de l'industrie au moyen d'une répartition plus équitable, entre le capital et le travail, des fruits de la production développée par l'extension indéfinie du nombre des consommateurs.

En face de ce programme, la tâche des recherches statistiques se précise et s'accuse d'une manière nette. Tout ce qui peut servir à constater les moyens dont la production dispose actuellement, les résultats qu'elle en tire, la consommation qu'elle alimente, les rapports des deux agents, capital et travail, qu'elle emploie à son service, tel sera tout d'abord, et en première ligne, le cadre à remplir. Or, l'ensemble de ces faits ne peut pas être deviné d'en haut, par des aperçus généraux, sommaires ; la distance et l'élévation du point de vue sont des choses fort précieuses pour conclure avec largeur, très-nuisibles pour observer avec une minutieuse exactitude ; les résultats définitifs de la statistique ne sont pas des raisonnements, ce sont des totaux et des moyennes, ce qu'on n'obtient qu'en recueillant un à un les éléments partiels. Ainsi posons d'abord ce point essentiel : c'est que les chiffres généraux sur la production que réclame la science économique ne peuvent ressortir que de l'étude de chaque établissement industriel, si infime qu'il paraisse. Toutes les questions dont les

réponses numériques sont le but des recherches statistiques devront donc être posées et résolues pour chaque atelier du pays, pris en particulier.

Quant à l'ensemble de ces questions, on reconnaît, après les avoir réunies toutes aussi complètement que possible, qu'elles se subdivisent en six grandes catégories; il y a lieu de former six groupes principaux de renseignements classés sous les têtes de colonnes dont les noms suivent et donnent une première idée.

Statistique descriptive.

- technique.
- commerciale.
- financière.
- manouvrière.
- économique.

Tel est le cadre des recherches qu'il convient d'effectuer dans chaque établissement industriel pris à part, et de consigner sur six tableaux consacrés spécialement à chacun des points de vue précités. C'est le résultat total de ces recherches, la dernière ligne de ces six tableaux, contenant les moyennes et les totaux de toutes les colonnes précédentes, qui renfermera le dernier mot de l'industrie nationale et représentera sous sa forme concise et numérique toutes les conséquences de l'avenir économique du pays.

Entrons dans quelques détails plus précis sur chacun de ces cadres d'études partielles, et donnons une analyse sommaire des colonnes qu'il convient d'ouvrir dans ces six tableaux.

1^o *Statistique descriptive.* Il importe avant tout de définir les divers établissements que l'on soumet aux investigations, de tracer leur position, leurs conditions extérieures, d'en faire, en un mot, l'inventaire matériel, avant de procéder à un examen plus intime. Dans ce premier tableau figureront donc d'abord la nature de l'industrie à laquelle l'établissement se rattache, le nom de cet établissement, celui de ses propriétaires ou des locataires qui l'exploitent; sa position sera déterminée de manière à pouvoir être rapportée sur une carte générale des usines de France avec une précision irrécusable; il suffira pour cela de l'indiquer à la fois hydrographiquement et géographiquement au moyen de sa distance à trois points connus. On réunira les faits généraux et les dates principales de son historique, telles que les époques de sa fondation, des événements importants dont le contre-coup l'a frappé, de ses grandes modifications, de ses périodes de prospérité ou de décadence. Passant à une étude plus actuelle, le statisticien constatera l'état puissantiel

de l'établissement en dressant la liste de ses ateliers et des appareils qu'ils renferment, le nombre et la force de ces derniers en les groupant sous deux ordres divers, les appareils calorifiques et les appareils mécaniques. Il déterminera la source de la puissance motrice, son énergie dynamique, le nombre de ses récepteurs. Enfin, il terminera cet inventaire extérieur par le relevé du personnel qui anime cet établissement et qui lui communique l'intelligence et le mouvement; ce relevé distinguera les hommes d'administration, les hommes d'art, les chefs d'ouvriers et les ouvriers proprement dits, ceux-ci se subdivisant suivant l'âge, le sexe et la fonction, en hommes, femmes, aides et enfants.

2^o *Statistique technique.* Cet ordre de recherches, non moins précieux que les cinq autres pour le statisticien économiste, sera d'un prix inestimable pour le savant et le manufacturier du jour où la direction suprême de l'industrie se trouvera en possession des procédés techniques suivis dans tous les établissements du pays et des résultats comparatifs de ces divers procédés, la technologie sera fondée, la science substituera ses conclusions motivées aux essais hasardeux des praticiens empiriques; la production tout entière s'avancera d'un pas sûr et rapide dans la route du progrès. Il importe de consigner dans ce cadre le nombre et la désignation détaillée des diverses opérations auxquelles donne lieu la branche d'industrie pratiquée par l'établissement; on tiendra compte de la durée de chaque opération et du nombre que chaque jour permet d'accomplir. On appréciera toutes les consommations soit en matières soit en main-d'œuvre, tant par opération que par unité de produit fabriqué; les matières consommées seront divisées en deux catégories, les matières premières faisant la base essentielle de la transformation manufacturière, et les matières accessoires, les combustibles et autres intermédiaires d'une utilité de second ordre. Ces matières seront évaluées en unités bien déterminées de poids, de volume ou de prix. Il en sera de même des produits qui seront soit transitoires, c'est-à-dire créés non pour la vente, mais pour une élaboration immédiate, soit définitifs, c'est-à-dire propres à servir aux transactions d'achat et de vente. On tiendra note enfin du nombre total des jours d'activité de l'établissement.

3^o *Statistique commerciale.* Ce troisième cadre est de la plus haute importance pour l'administrateur, pour l'homme d'État qui tient en main

la direction des traités internationaux, de la puissance maritime du pays, des tracés et des tarifs pour les voies de communication. Il a pour but de constater l'origine, le prix et les moyens d'arrivage des matières consommées dans chaque établissement, la destination, le prix et les moyens de débouchés des divers produits que cet établissement a créés. Ainsi, subdivisant ses recherches entre la consommation et la production, il consigne pour chaque matière arrivée dans l'établissement l'unité relative en poids et volume, la quantité réclamée par l'approvisionnement, la provenance de cette matière, son prix sur les lieux de production, les grands marchés de vente ou d'entrepôt qui l'ont fournie, son prix sur ces marchés; il précise la nature et le nom des voies de transport suivies par ces matières, la distance qu'elles y parcourent; quant au prix de ce transport, la différence entre le prix sur le marché et le prix à l'usine le fait suffisamment connaître. Pour les produits de l'usine, même désignation de l'unité comparée de poids et de volume, même indication de la répartition entre les divers marchés de vente, même rapprochement du prix de livraison à l'usine et du prix de vente soit sur les marchés soit sur les lieux même de consommation, mêmes détails sur les voies de transport ouvertes au débouché des produits. Il nous semble inutile de chercher à tirer les conséquences précieuses d'un cadre aussi complet et aussi nourri.

4^e *Statistique financière.* Il se présente tout d'abord, à propos de cette classe de recherches, une objection que nous avons, du reste, devinée depuis longtemps: c'est la difficulté extrême, pour ne pas dire l'impossibilité absolue, de recueillir des renseignements exacts sur un pareil sujet; mais comme nous comptons accueillir cette objection plus tard et la traiter d'une manière complète, nous ne continuerons pas moins de tracer le cadre de nos études sur la position financière des établissements, sans nous préoccuper du plus ou moins de facilité de ces études. Cette position est déterminée par la différence entre le prix de revient et le prix de livraison des produits fabriqués. La partie délicate de l'étude consiste précisément à fixer d'une manière réelle les divers éléments du prix de revient; on peut les grouper en deux classes, par rapport au capital et par rapport au travail. Les premiers renferment l'intérêt et l'amortissement des fonds employés aux constructions et à l'outillage, l'intérêt du fonds de roulement, les frais généraux,

ceux de patente, l'achat des matières consommées, etc. L'autre classe renferme les salaires des ouvriers et les traitements divers. La comparaison, avec le prix de vente des produits, de ces éléments totalisés permet de constater le bénéfice obtenu, soit pendant l'année entière, soit pour chaque unité fabriquée. Ce bénéfice peut aussi être réparti, par une simple règle de proportion qui renferme le secret de l'association future, entre les deux chiffres représentant la mise spéciale du capital et celle du travail.

5^e *Statistique manouvrière.* L'Académie des sciences morales a donné la première un exemple de ce genre de recherches dans le travail entrepris sous ses auspices par l'un de ses membres, le docteur Villermé, et ayant pour but de constater la condition physique et morale des ouvriers employés dans les manufactures de coton. C'est un travail tout à fait analogue qu'il importe d'effectuer pour tous les ateliers du pays. Dans une pareille étude, il y a deux classes de documents, ceux qui sont spéciaux à l'atelier ou à l'industrie qui s'y exerce, et ceux qui sont généraux à une localité, à un canton, à un centre quelconque de population.

Les premiers comprennent le nombre des ouvriers employés dans chaque établissement et distingués en maîtres et manœuvres, femmes et enfants; l'origine de cette main-d'œuvre, suivant qu'elle appartient au pays ou qu'elle lui est étrangère; la durée du travail, le prix de la journée en moyenne, le même au taux inférieur des temps de baisse et au taux supérieur des temps de hausse; le nombre des jours actifs, la durée des chômages, soit volontaires, soit forcés; l'emploi de ces chômages, et la nature des bénéfices venant en supplément au salaire principal. Ces documents comprennent encore les détails relatifs à l'hygiène de l'établissement, à la disposition des ateliers, à la sollicitude des chefs, et aux autres faits émanant de l'établissement lui-même.

Les faits qui relèvent de la localité, et qui sont communs à la grande majorité des travailleurs d'un canton, sont les conditions physiques de santé et de salubrité, la constitution et le tempérament, l'habitation, la nourriture, le vêtement, les dépenses diverses, le degré d'instruction, la moralité, les vices dominants, les dispositions spéciales de l'intelligence. Ces derniers faits exigent une étude générale, beaucoup plus facile que les recherches industrielles en même temps que d'un intérêt plus haut et plus immédiat. Il n'est pas besoin de la plus légère insistance sur

les recherches comprises dans ce cinquième cadre pour démontrer qu'elles forment la base de toutes les études du véritable philanthrope, et que toute mesure tentée dans l'intérêt des classes ouvrières ne peut l'être avec succès sans cette science complète de leurs conditions d'existence.

6° *Statistique économique*. Ce dernier tableau réunit tous les renseignements généraux que des chiffres ne sauraient exprimer, l'appréciation de toutes les données économiques et industrielles, la discussion des procédés, des provenances et des prix des matières consommées, la proposition de voies de transport à créer ou à améliorer; il consigne les tendances des salaires vers la hausse et la baisse, les causes de chômage, les encouragements demandés soit pour le commerce intérieur, soit pour le commerce extérieur, à l'aide de tarifs ou de réductions de droits; là se trouve enfin la critique complète de toutes les conditions qui régissent l'établissement examiné et qui lui constituent des éléments de supériorité ou d'infériorité relativement aux établissements similaires.

Tel est, en six tableaux d'une étendue modérée, le cadre de toutes les recherches statistiques qui peuvent être de quelque intérêt pour tous les problèmes de technologie, d'administration publique, d'économie sociale, d'organisation industrielle; nous disons que c'est là et non ailleurs qu'il faut sans délai porter toute l'attention des investigateurs; hors de la connaissance de tous ces faits, point de salut pour le pays; nulle mesure éclairée, nulle loi motivée, nulle entreprise rationnelle.

Tout cela peut être fort bien, diront, après avoir parcouru d'un coup d'œil ce studieux programme, les hommes qui se piquent d'une pratique consommée et d'une haute expérience soit industrielle, soit administrative; mais les moyens d'exécution? A qui peut-il venir en tête d'entreprendre une pareille tâche? Ne sait-on pas les mille obstacles que rencontre la moindre investigation de la part des intérêts en éveil? N'a-t-on donc jamais frappé à une porte d'usine pour savoir que l'industrie est, par sa nature, craintive de la lumière et de la publicité? A grand'peine obtiendrait-on quelques détails généraux sur la consistance, les procédés techniques, la nature des matières employées ou des produits; mais la moindre confiance sur les éléments du prix de revient, les secrets de fabrication, les mille petits mystères dont s'enveloppe chaque établissement, voilà ce qui serait une illusion complète et dan-

gereuse: car la confiance serait à coup sûr mensongère et erronée avec préméditation.

Nous ne nous dissimulons pas la force et la vérité de cette objection. Il est très-vrai que l'éducation des industriels laisse encore beaucoup à désirer à ce sujet, et qu'ils regardent le mystère comme un de leurs plus grands moyens de succès; il est vrai aussi qu'ils ont parfois raison et que la propriété d'un procédé utile n'est souvent garantie que par la jalouse surveillance du possesseur. Mais le plus souvent ce mystère apparent ne couvre qu'une erreur, soit ancienne, soit récente, à la mise en lumière de laquelle l'industriel serait le premier intéressé. Il est rare qu'un procédé tout à fait secret soit la base d'une importante industrie; le plus souvent la supériorité des grandes fabriques tient plutôt à l'ensemble de leurs conditions productrices, à leurs capitaux, à leur outillage, qu'à tel ou tel brevet mystérieux. Ces éléments de suprématie ne gagnent rien à être tenus secrets, aussi les grands industriels sont-ils ceux qui attachent le moins d'importance à cette réserve craintive et murée. Mais cette objection fût-elle plus vraie encore, et plus sérieuse, elle ne change rien à la question telle que nous l'avons posée. Est-il nécessaire, indispensable pour l'État, pour les industries, pour les particuliers eux-mêmes, que les faits relatifs à la production soient constatés? Si cela est, et le simple bon sens le démontre, il ne peut y avoir que des difficultés et non des impossibilités absolues. Il y a d'ailleurs une réponse pratique à cette objection. On ne saurait espérer, quels que soient les moyens que l'on mette en œuvre, arriver dès le premier essai à des résultats satisfaisants. Un pareil travail est l'œuvre du temps et de la patience. On devra donc procéder au début par approximation, et ouvrir le cadre en laissant de vastes et nombreuses lacunes; mais ces lacunes se combleront peu à peu, et les circonstances favorables se présenteront, à n'en pas douter, pour remplir les vides.

Les difficultés, d'ailleurs, ne prouvent qu'une chose, c'est qu'il importe de commencer immédiatement ce travail puisqu'il est nécessaire, et qu'il faut un long temps pour le mener à terme. Du reste, ces difficultés dépendent beaucoup de la manière dont sera conçue cette vaste entreprise, et ceci nous amène à parler des moyens dont l'État dispose et de ceux qui nous semblent convenir de préférence.

L'État, lorsqu'une circonstance grave et pressée exige qu'il se renseigne sur une question



manière isolée, nous préférons de beaucoup le maintien de l'ignorance actuelle aux fausses conséquences qu'on ne manquerait pas de baser sur une demi-science, obscurcie d'inévitables erreurs. L'agent, en restant dans la localité, s'y faisant connaître par les services que son mérite spécial lui permet de rendre, n'ayant de caractère officiel que ce qu'il en faudrait pour être sûr de l'appui des administrateurs, obtiendrait chaque année, de la confiance et des relations qu'il saurait établir, la rectification des erreurs de l'année précédente, en même temps qu'il acquerrait la connaissance intime des conditions industrielles par le seul fait de son existence au milieu de ces conditions. D'ailleurs, avec le temps, les craintes se dissiperaient quant au danger du fisc, à moins de quelque maladresse financière; les préjugés deviendraient moins hostiles, les premiers résultats bienfaisants de cette vaste et perpétuelle enquête viendraient en faciliter les progrès ultérieurs.

A quoi sommes-nous donc en voie de conclure? A la création d'un certain nombre de statisticiens d'essai, mis en demeure de fournir chaque année les premiers fruits de leur laborieuse mission; à l'extension de ce cadre au fur et à mesure des résultats obtenus; au récolement, à la critique et à

l'élaboration longtemps secrète de ces renseignements par l'administration centrale, avant d'aborder la publicité. C'est sur place et de sa propre personne que le statisticien doit aller saisir le fait. On ne sait pas, à moins d'avoir été à l'œuvre, combien même alors on a de peine à dégager ce fait du milieu des obstacles qui le dérobent.

Nous aurions bien des choses à dire, soit sur cette conclusion en particulier, soit sur cette création d'ingénieurs officiels de l'industrie manufacturière dans chaque département; les conséquences à en déduire seraient nombreuses et importantes. Mais nous nous bornons: la seule réponse que nous ferons aux objections que soulèvera toujours le projet de statistique industrielle sera, pour terminer, la reproduction constante et impassible d'un raisonnement déjà cité.

Est-il vrai que la connaissance des faits est la base première et indispensable des lois qui régissent ces faits? La réponse n'est pas douteuse. Dès lors on ne saurait contester non plus la nécessité de procéder par quelque moyen que ce soit, et en dépit de toutes les difficultés, à constituer dans le plus court délai cette science des faits de la production qu'on nomme la statistique industrielle.

E. LAMULONIERE.

PIANOS.

MM. BOISSELOT PÈRE ET FILS, A MARSEILLE

L'industrie dont nous allons parler a déjà été pour nous l'objet d'un examen attentif. Nous avons étudié la facture parisienne, représentée par ses principaux chefs, MM. Érard et Pape, avec un soin tout particulier: c'était notre devoir. A tout seigneur tout honneur.

Maintenant que nous avons tout dit sur Paris, maintenant que nous avons montré, dans la maison Érard, l'alliance d'un grand nom et d'un capital considérable; dans la maison Pape, le spectacle d'un esprit investigateur et éminemment pratique, s'appliquant à des perfectionnements sans fin, il nous reste, pour compléter nos études sur le piano, à parler d'une maison qui, elle aussi, a sa place au premier rang dans cette grande industrie. Nous avons nommé MM. Boisselot, de Marseille.

Lorsque, il y a douze ans, M. Boisselot fonda à Marseille cette fabrique de pianos qui brille aujourd'hui de tant d'éclat, il n'y eut pas assez de sourires, assez de compassion, assez de dédain pour accabler le pauvre petit facteur provençal, des bords de la Seine aux bords de la Garonne, des bords de la Garonne aux Bouches-du-Rhône: tous ceux qui eurent connaissance de cette tentative hardie taxèrent de folie le courageux industriel qui essayait de donner un solennel démenti au fameux proverbe inventé par ses compatriotes: Nul n'est prophète dans son pays.

Mais heureusement que si ce proverbe dit vrai, il ne parle que des faux prophètes; les hommes de talent, les vrais prophètes, ceux qui ont la foi, sont prophètes partout, dans leur pays aussi bien qu'ailleurs. Tous les lazzi de la Gascogne n'y peuvent rien, M. Boisselot l'a bien prouvé.

En effet, loin de se décourager, l'honorable industriel dont nous parlons redoubla d'efforts. Il avait commencé avec deux ouvriers, il en eut bientôt quatre, puis cinq, puis dix; une fois le

premier pas fait, les instruments fabriqués par M. Boisselot se chargèrent eux-mêmes de leur propre fortune et de celle de leur patron.

Moins de deux ans après ses débuts, le petit facteur provençal s'en vint sans bruit et sans éclat exposer au grand concours les produits de son travail, et le rapport du jury de 1854 eut à enregistrer ce fait mémorable, que les premiers pianos envoyés de province aux expositions quinquennales étaient ceux que M. Boisselot venait d'y présenter. Jusqu'alors, les facteurs de province s'étaient tenus en dehors du concours. Ce seul fait était significatif; aussi les pianos de M. Boisselot fixèrent-ils vivement l'attention du public, des artistes, et voire même des facteurs parisiens, qui ne pouvaient rester indifférents devant cette courageuse et intéressante manifestation.

Les chefs de la fabrication parisienne, des hommes tels que les Érard, étaient trop au-dessus de toute considération de concurrence et de mercantilisme pour s'en alarmer; loin de là, ils applaudirent aux efforts de ce courageux industriel sans se demander si quelque jour, nouveau Titan, il ne chercherait pas à escalader leur Olympe.

A l'exposition de 1859, l'artiste avait grandi, la fabrique de Marseille s'était accrue; elle ne se contentait pas de fabriquer, elle perfectionnait déjà; elle se lançait timidement encore, à la vérité, dans le champ sans limites des inventions et des découvertes heureuses. Le pianino, le piano *clédi-harmonique*, et le grand piano à queue qu'elle exposa alors, lui valurent une récompense difficile à obtenir et après laquelle bien d'autres, et des meilleurs, courent longtemps sans pouvoir l'atteindre, tant il y a de rivaux et de rivaux redoutables dans la fabrication des pianos. Nous voulons parler de la médaille d'argent que le jury lui décerna.

Il semblait qu'un tel succès dût combler l'ambition du facteur marseillais, ou tout au moins ralentir son ardeur. Il devait être au comble de ses vœux, pensait-on, et se tenir pour satisfait. Avec des industriels ordinaires, il en eût sans doute été ainsi, c'eût été déjà une assez belle gloire qu'un tel résultat. Mais le petit facteur provincial, aux dépens duquel on s'était si fort égayé dans le principe, avait du sang languedocien dans les veines, une ardente ambition dans le cœur, et, qui plus est, disons-le, il avait le génie de l'invention, cette faculté si rare et si précieuse, ce besoin de perfectibilité qui pousse les grands inventeurs en avant, toujours en avant, sans qu'ils puissent même se rendre compte de

l'agent qui les domine. La récompense obtenue, c'était bien; il poursuivit sa voie, et nous le voyons arriver aujourd'hui au concours, douze ou quatorze ans après ses débuts, à sa troisième exposition, avec deux inventions qui font, à l'heure où nous écrivons, assez de sensation dans le monde musical et artistique, dans le public et dans la presse, pour qu'il soit inutile de les détailler ici.

A ce sujet, nous croyons même qu'on nous saura gré de substituer à notre propre jugement celui des hommes les plus éclairés et les plus compétents dans la matière. L'opinion de la presse a été tellement unanime, les éloges les plus flatteurs et les plus mérités ont été formulés en si bons termes, que notre tâche doit se borner à résumer et à citer quelques fragments des remarquables articles signés de noms recommandables tels que Anders, Berlioz, Castil-Blaze, etc., et consacrés aux remarquables instruments exposés par M. Boisselot. Nous citerons d'abord quelques lignes de M. Anders, le savant et consciencieux critique de la *Gazette musicale*, l'homme de France qui connaît peut-être le mieux l'histoire si intéressante et si généralement ignorée des instruments de musique.

M. Anders s'exprime ainsi, dans le numéro du 50 juin de la *Gazette musicale*:

« Nous avons eu plus d'une fois l'occasion de signaler les efforts que ces actifs et intelligents facteurs ne cessent de faire pour le perfectionnement de leur art. Encouragés en 1854 par une mention honorable, récompensés en 1859 par la médaille d'argent, ils ont redoublé de zèle, et apportent aujourd'hui deux inventions remarquables, qui nous semblent destinées à un grand succès, car elles augmentent les ressources du piano, en fournissant à l'exécutant des moyens que refusait jusqu'ici le clavier ordinaire. »

Après avoir analysé les deux inventions de M. Boisselot, le *piano octavié* et le *piano à sons soutenus à volonté*, et donné la préférence à cette dernière invention, M. Anders termine ainsi:

« A voir ce mécanisme si simple, on est étonné que l'idée n'en soit venue à personne, et qu'un semblable instrument n'ait pas été fait plus tôt. Cette invention précieuse, dès qu'elle se sera répandue, exercera une grande influence sur la manière d'écrire pour l'instrument favori de nos jours. On conçoit quelle variété d'effets nouveaux les compositeurs, les pianistes improvisateurs pourront obtenir désormais. Le chant, au lieu de se confondre ou de s'embrouiller avec les notes qui l'entourent, se dessinera nettement, distinc-

tement, et l'on croira souvent entendre un morceau joué par deux artistes sur deux pianos différents.

« Parlerons-nous des autres pianos exposés par les mêmes facteurs ? du piano en ébène, incrusté de nacre et de corail, instrument de luxe digne de fixer les regards des passants ? d'un piano droit, plus petit, moins riche, mais d'une sonorité non moins éclatante ? d'un piano à queue avec le mécanisme ordinaire, et des pianos carrés qui ont successivement pris leur place au palais de l'industrie ? Nous les passerons sous silence, car quelles que soient leurs qualités, ils sont éclipsés par les deux pianos nouveaux dont nous avons entretenu nos lecteurs. Ces deux instruments forment, à nos yeux, la véritable exposition de MM. Boisselot. Ils ont réuni les suffrages d'artistes tels que Thalberg, Liszt et Doehler. Que pourrions-nous ajouter à des éloges aussi flatteurs que compétents ? »

« A côté d'instruments dans le format ordinaire et d'une sonorité excellente, dit M. Berlioz, dans son remarquable feuilleton du *Journal des Débats*, MM. Boisselot en ont exposé deux appelés, l'un *piano octavié*, l'autre, *piano à sons soutenus à volonté*. . . . »

« Ces deux inventions auront de fort beaux résultats ; elles doivent exciter l'attention des pianistes modernes, et leur mérite me paraît d'autant plus grand, qu'elles ne changent rien à la nature du piano actuel. »

Un pareil éloge joint à l'autorité d'un pareil nom nous dispense de tout commentaire.

Nous n'en finirions plus si nous voulions citer tout ce qui a été écrit depuis trois mois sur les instruments, et particulièrement sur les remarquables propriétés des deux pianos *octavié* et *à sons soutenus* exposés par MM. Boisselot. Nous l'avons dit déjà, la presse a été unanime : la *Gazette* et la *France musicale*, la *Revue de Paris*, dans un remarquable travail de M. Castil-Blaze ; la *Presse*, par la plume élégante et pittoresque de M. Théophile Gautier ; les *Débats*, que nous avons cités, le *Messenger*, le *Moniteur parisien*, le *Courrier français*, et tant d'autres que nous oublions, ont rendu hommage au mérite de cet habile facteur, de cet intelligent et courageux industriel qui a fait faire, en si peu d'années, de si grands progrès à l'art qu'il cultive, à l'industrie dont il a enrichi toute une partie de la France.

Nous terminerons par un fragment emprunté au feuilleton du *Courrier français*, et qui résume

admirablement bien tout ce que nous pourrions avoir à dire sur l'habile facteur marseillais :

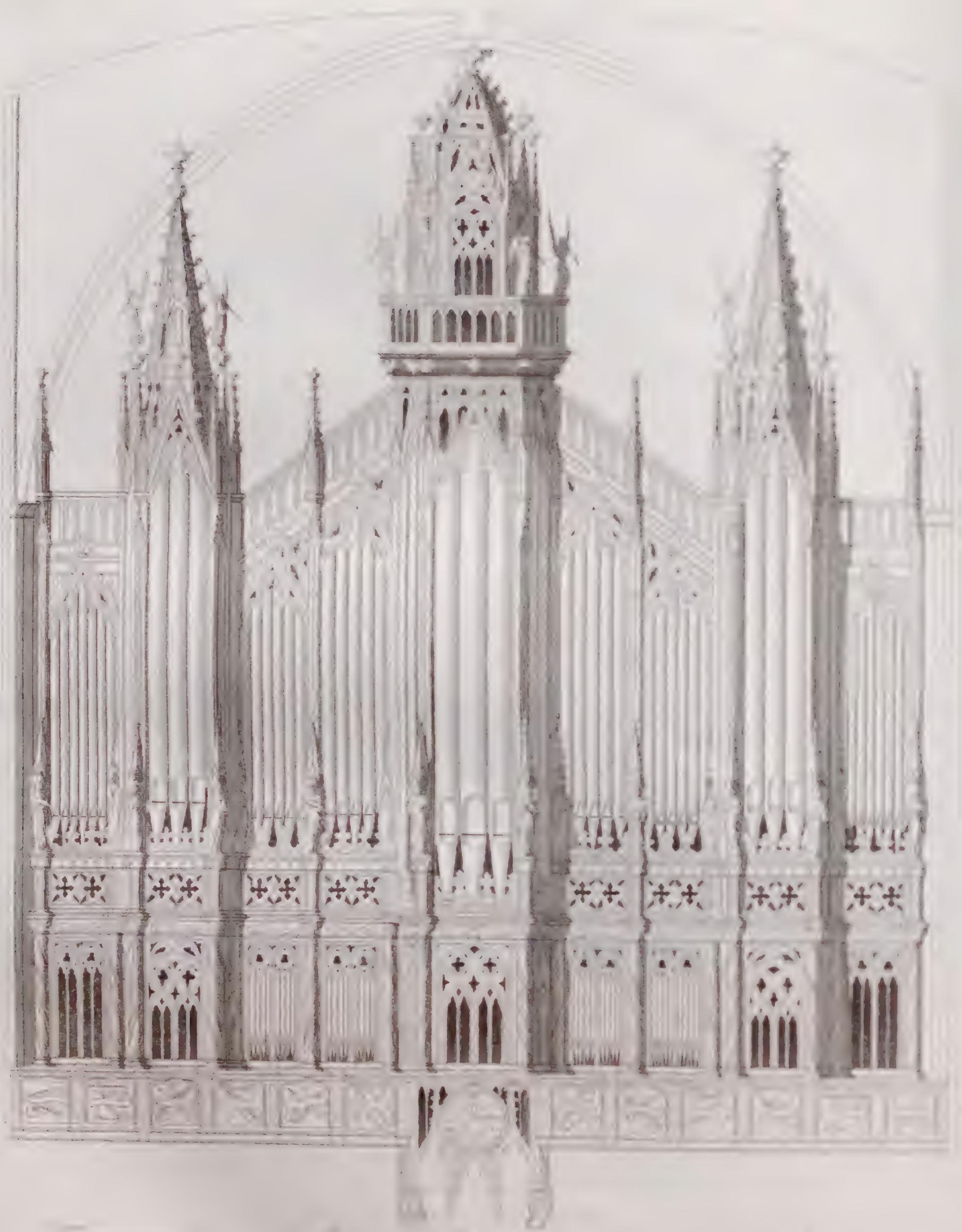
« Lorsque, il y a douze ans, MM. Boisselot père et fils fondèrent à Marseille leur fabrique de pianos, ils eurent à créer à la fois et les ouvriers, et les produits, et les débouchés. L'activité, l'habileté, la persévérance, ont vaincu tous les obstacles. Ils ont commencé avec deux ouvriers, ils en ont cent cinquante aujourd'hui, et l'on sait que ce nombre n'est atteint que par les ateliers des maisons les plus considérables de Paris. L'esprit inventif, les ingénieuses tentatives des facteurs marseillais les ont conduits à ce haut point, qu'ils peuvent maintenant rivaliser avec les producteurs les plus fameux, et que partout leurs pianos soutiennent heureusement la comparaison avec les meilleurs produits des ateliers de la capitale.

« La maison de MM. Boisselot père et fils fabrique annuellement de quatre cents à quatre cent cinquante instruments qu'elle expédie sur toutes les places de France et de l'étranger. Cette prospérité méritée ne peut que s'accroître encore, et nous ne doutons pas que les heureuses inventions dont nous avons parlé plus haut ne leur donnent une impulsion nouvelle.

« Comme objet d'art et de luxe, MM. Boisselot ont exposé un piano droit avec des incrustations de corail et de nacre sur ébène, exécutées par M. Garaudy (1). C'est, d'ailleurs, un instrument dont les qualités musicales ne le cèdent à aucun de ceux admis aux honneurs de l'exposition.

« Il y a dans ce fait, d'une maison qui se fonde en province, loin de Paris, à l'extrémité du royaume, et qui parvient à fabriquer des produits rivaux de ceux de la capitale, un enseignement qui nous fait insister sur les pianos de MM. Boisselot. Personne n'ignore les difficultés que les industries rencontrent toujours à leur naissance : il faut, pour les vaincre, une persévérance, une activité et en même temps des connaissances toutes spéciales dont l'union est toujours rare. MM. Boisselot ont commencé avec peu de chose, nous allons dire avec rien, et ils sont arrivés, après quatorze ans de travaux toujours progressifs, à se placer au premier rang parmi les facteurs français, aussi bien pour le nombre que pour la qualité de leurs instruments. Ils ont ouvert avec les nations étrangères des rapports fréquents qui profitent à l'industrie nationale et popularisent leurs produits. Grâce à eux, les pianos français luttent avantageusement en Italie avec les pianos

(1) C'est ce piano dont nous donnons la gravure aujourd'hui.



allemands, qui, jusqu'alors, avaient seuls le privilège de fournir à la consommation du royaume de Naples, des provinces milanaïses, des États romains, de la Toscane. Ils en exportent aussi en Espagne, et ce n'est pas là un mince résultat : l'indiquer c'est même signaler toute son importance au point de vue commercial.

« Il nous semble donc que c'est un devoir pour la presse que de signaler cette industrie marseillaise à l'attention publique. Il ne faut pas que les efforts constants de la maison Boisselot restent inconnus. Quand on rencontre les facteurs intelligents, doués de l'amour et du sentiment de leur profession, doués à un haut degré de l'esprit d'invention, c'est bien le moins qu'on applaudisse à leurs efforts et à leurs succès. Paris est trop riche dans tous les genres pour ne pas se montrer généreux : si Marseille se montre son égal dans l'industrie des pianos, c'est à Paris de soutenir Marseille.

GRANDES ORGUES D'ÉGLISE.

MM. CAVAILLÉ-COLL, RUE PIGALE, 22.

Les vastes salles de l'exposition des produits de l'industrie, si riches en instruments de musique de tous genres, se sont montrées d'une pauvreté désespérante en ce qui concerne les grandes orgues d'église. Deux facteurs seulement se sont rendus à l'appel, les autres ont fait défaut. Ces deux facteurs, placés, il est vrai, à la tête de cette grande industrie, sont, d'un côté, MM. Cavallé-Coll ; de l'autre, MM. Daublaine et Callinet. Malgré la bonté des instruments exposés par ces facteurs, nous croyons que ce n'est pas dans les salles de l'exposition qu'il convient de les examiner ; c'est surtout dans les grandes basiliques auxquelles les orgues sont destinées qu'il est bon de les entendre, afin de pouvoir se prononcer avec impartialité sur leurs qualités respectives. En effet, qui osera nier que les qualités d'instruments de ce genre soient en quelque sorte associées, ou du moins intimement liées à l'édifice pour lequel ils ont été construits ?

L'exposition de MM. Cavallé-Coll se compose donc à la fois de l'orgue envoyé par eux au palais de l'industrie, des instruments fabriqués et posés dans diverses églises de la capitale depuis 1859, et surtout du magnifique instrument qu'ils ont été appelés à confectionner pour l'église royale

de Saint-Denis, et qu'ils ont livré, en 1841, à l'appréciation des gens de l'art et à l'admiration des artistes.

Qui le croirait ? il y a quatre ans, l'orgue, ce roi des instruments, manquait encore à l'église de Saint-Denis, cette reine des églises de France ! En y réfléchissant, on comprend néanmoins pourquoi on a tardé si longtemps à doter l'une des plus belles entre nos basiliques d'un si magnifique ornement. Il fallait que l'orgue destiné à devenir le puissant auxiliaire des cérémonies du culte catholique dans la paroisse du premier chapitre de l'église gallicane, dans la nécropole de nos rois, fût ce que l'art devait produire de plus parfait et de plus beau.

Quand on crut le moment venu, on s'adressa à tous les facteurs français, et on les appela à un concours extraordinaire à l'issue duquel le vainqueur serait chargé de la confection de l'orgue royal.

Ce furent des facteurs de province qui, d'après le jugement de l'Institut, furent jugés les plus dignes de s'acquitter de cette tâche immense et glorieuse. Il faut dire que ceux qui remportèrent ce triomphe, MM. Cavallé-Coll, père et fils, de Toulouse, exerçaient depuis longtemps leur art dans tout le midi de la France et jusque dans la péninsule ibérique. Il faut dire que, depuis près d'un siècle et demi, cet art était habilement pratiqué par la famille Cavallé. Ce fut Joseph Cavallé, frère dominicain, qui construisit l'orgue que l'on admire encore aujourd'hui dans l'église Saint-Pierre de Toulouse. Jean-Pierre Cavallé, l'aïeul de MM. Cavallé-Coll, n'interrompit point ses travaux pendant la tempête révolutionnaire. A cette époque, il passa en Espagne avec ses fils, et, forts du patronage illustre de l'auteur de *l'Art du facteur d'orgue*, don Bedos, ils construisirent les orgues des églises Sainte-Catherine et de la Merci, à Barcelone, de l'église collégiale de Puicerda, de la cathédrale de Lérida, et de beaucoup d'autres.

Avant le concours de 1855, le nom de MM. Cavallé était encore inscrit sur les orgues de Saint-Michel de Castelnau-dary, de Saint-Pierre de Montpellier, de Saint-Michel de Gaillac, de la métropole de Montréal, de celle de Gaillac, etc. L'excellence de ces instruments devait faire pressentir la victoire qui devait couronner les travaux de ces habiles facteurs. MM. Cavallé-Coll comprirent que l'entreprise de l'orgue de Saint-Denis marquait pour leur maison une ère nouvelle, ère de gloire et de prospérité ; ils transportèrent donc

leurs ateliers à Paris et se mirent à l'œuvre avec ardeur.

Le 21 septembre 1841, la commission nommée par M. le ministre des travaux publics procédait à la réception de l'œuvre de MM. Cavaillé, et son rapport se terminait par ces considérations si honorables pour les célèbres facteurs :

« Monsieur le ministre, de l'examen de l'orgue de Saint-Denis dans toutes ses parties, de son audition dans tous ses jeux,.... il résulte, en définitive, pour tous les membres de votre commission, l'opinion unanime que MM. Cavaillé-Coll se sont dignement et habilement acquittés de toutes leurs obligations ; que leur travail répond de tous points à la haute opinion que l'Académie des sciences et la commission spéciale avaient conçue de la capacité de ces facteurs.

« Un soin extrême d'exécution poussé jusque dans les plus petits détails, une fidélité rigoureuse à réaliser tous les perfectionnements annoncés, une abnégation complète de tout intérêt d'argent, tels sont, monsieur le ministre, les qualités honorables dont MM. Cavaillé-Coll n'ont cessé de faire preuve pendant toute la durée de l'exécution de leur traité. Vos commissaires vous proposent donc de déclarer le grand orgue de l'église royale de Saint-Denis reçu avec éloges. »

Ce rapport flatteur, mais juste, est signé de noms illustres : Poncelet, Cherubini, Spontini, Berton, Auber, Halévy, Carafa, Debret, Lefébure, Simon et baron Séguier.

Nous n'avons pas besoin de donner une description détaillée du buffet de l'orgue. Le dessin que nous en avons donné suffit pour faire admirer l'élégance de ses proportions, la majesté de son style si bien harmonisé avec l'architecture générale du monument. Notre modeste suffrage ne viendra qu'après beaucoup d'autres bien plus éclatants proclamer le talent avec lequel M. Debret, architecte, chargé de la restauration de la gothique basilique, a secondé les travaux de MM. Cavaillé-Coll.

Quant à l'œuvre immense de ces derniers, nous ne pouvons non plus entreprendre l'examen scrupuleux de toutes ses parties. Cet examen nous mènerait trop loin. Contentons-nous d'en signaler les améliorations nombreuses, les principaux perfectionnements.

Huit grands réservoirs contenant ensemble 17,000 litres d'eau composent la soufflerie. Ce n'est pas trop si l'on songe à l'énorme quantité de vent qu'il faut pour faire parler les 6,000 tuyaux de 80 jeux. Mais la soufflerie brille

encore plus par la qualité que par la quantité.

Avant MM. Cavaillé, les plis des soufflets ou réservoirs à air se développaient et retombaient successivement, ce qui occasionnait des différences de pression, et par conséquent des différences essentielles d'intonation. MM. Cavaillé ont trouvé le moyen de régler l'ouverture et l'affaissement *simultané* des plis, de manière à ce que l'air entre ou sorte toujours sans secousse des réservoirs, et que dans les sons rendus par les tuyaux la justesse le dispute à l'égalité. La disposition du mécanisme permet, en outre, de procéder avec facilité au nettoyage ou à la réparation des parties sujettes à se détériorer.

Les claviers que, grâce aux pédales de substitution, MM. Cavaillé ont réduits de cinq à trois, sont d'une extrême douceur. Il était à craindre que dans ces instruments gigantesques les soupapes des grands tuyaux n'opposassent une très-forte résistance aux efforts de l'exécutant. Un appareil pneumatique d'invention nouvelle a paré d'une manière admirable à cet inconvénient capital, et, pour faire parler les gros tuyaux, il n'est pas besoin d'employer plus de force que pour toucher le piano ordinaire. La disposition des touches du clavier de pieds permet d'exécuter facilement les gammes chromatiques. Toute cette partie importante de l'orgue est exécutée, en un mot, avec une science et une habileté qu'on ne peut trop louer.

Les tuyaux, les jeux de fond, les jeux de montre, les pleins jeux, les jeux d'anche, brillent par des qualités diverses et incomparables. Tour à tour ils font entendre les sons pleins et imposants des bourdons, les notes pures et mélancoliques de la flûte ; ils imitent, comme on n'avait jamais réussi à le faire, le mordant et la vibration du violoncelle ou de la contre-basse ; ils font retentir la nef, ils font frémir les vitraux, par la formidable harmonie des flûtes de 52 pieds. A l'aide de la caisse dite *expressée*, MM. Cavaillé peuvent intercepter subitement ou progressivement le son d'un certain nombre de jeux, en sorte que les sons semblent être émis ou retenus par le souffle intelligent d'une poitrine humaine.

Enfin, MM. Cavaillé ont substitué le fer au bois dans tous les mouvements du mécanisme. Cette modification obvie à l'inconvénient que présentent les renflements du bois lors des variations de la température ; et en simplifiant la charpente, elle permet de remédier facilement au moindre dérangement.

L'orgue de Saint-Denis a donc été et méritait

d'être proclamé le plus bel instrument de ce genre existant en France et peut-être dans le monde. MM. Cavaillé, qui, pendant son exécution, donnaient des orgues à Notre-Dame de Lorette, aux églises de Lorient, de Pontivy, de Dinan, et procédaient aux réparations fondamentales exigées par les orgues de Saint-Roch, MM. Cavaillé ont exposé, cette année, un instrument qui, malgré sa dimension moindre, possède toutes les admirables qualités de l'orgue de Saint-Denis. Jamais, depuis ce dernier, la douceur, la majesté, la puissance de sons, la facilité et la légèreté du clavier, n'avaient obtenu dans les orgues d'aussi magnifiques résultats. MM. Cavaillé se sont maintenus dans la haute position que l'opinion publique leur a marquée parmi les artistes de leur genre. Les médailles que la Société d'encouragement, que la ville d'Arras, que le jury de 1859 leur avaient décernées leur imposaient des obligations ; ils les ont toutes remplies, et d'effort en effort, de perfectionnement en perfectionnement, ils ont atteint en quelque sorte l'extrême limite, le plus haut point auquel il semble que l'orgue d'église puisse jamais arriver.

POMPES HYDROBALISTES.

ELSTIMBAUM ET C^{ie}, RUE SAINT-PIERRE-POPINCOURT, 18.

Ces pompes ont joué un très-grand rôle à l'exposition des produits de l'industrie de 1844 ; elles régnaient en souveraines à la salle des machines, entourées d'un triple rang de curieux qui s'extasiaient à l'envi l'un de l'autre sur l'originalité de leur forme, la coquetterie de leur monture, la puissance de leur action et l'énorme masse d'eau qu'elles mettaient en mouvement du matin jusqu'au soir. Chacun admirait l'efficacité de ces engins si peu coûteux, d'une mise en œuvre et d'un entretien si faciles. Aussi leur succès a-t-il été promptement populaire. Bientôt, au suffrage des gens du monde est venu se joindre celui des savants, et nous devons à l'obligeance de l'un de nos théoriciens les plus éclairés de ce temps-ci les détails suivants, qui feront mieux ressortir que nous ne pourrions le faire les importants perfectionnements réalisés par le système des pompes hydrobalistes.

Du système des pompes hydrobalistes émanent de nombreux avantages ; nous en citerons quelques-uns ; ils pourront à eux seuls constater d'une

manière authentique les importants services qu'on doit attendre de leur emploi.

1^o Le mécanisme simple de ces pompes résout la question de solidité que, depuis longtemps, on avait vainement cherché à obtenir dans les appareils analogues ; de là résulte également l'absence totale de fréquentes et onéreuses réparations.

2^o La pose de ces pompes est excessivement facile, soit sur le sol, soit même dans les puits d'une très-grande profondeur ; montées sur brouettes, elles sont d'une utilité incontestable pour les arrosages et particulièrement pour les incendies ; la facilité avec laquelle un seul homme peut les transporter sur tel ou tel point assure dans tous les cas des secours prompts, et, conséquemment, des effets éminemment utiles.

3^o La garniture toute métallique et inoxyidable des pompes hydrobalistes leur donne un grand nombre de propriétés, principalement :

Celle d'éviter, dans les pompes qui restent de temps à autre inactives (celles d'incendie et d'arrosage, par exemple), l'entretien qu'on est forcé d'apporter continuellement aux garnitures de cuir et d'étoupe des autres pompes ;

De ne pas augmenter les frottements contre les parois du cylindre, en raison de la hauteur de la colonne ascendante, dont le poids n'opère sur le piston aucune extensibilité ;

Enfin, de donner un rendement ou produit bien plus considérable que les autres pompes et qu'on peut évaluer, au minimum, de 60 à 70 pour 100 de la force employée pour les pompes placées à de grandes profondeurs, et de 78 à 80 pour celles placées dans les conditions de l'aspiration ordinaire, c'est-à-dire à moins de 10 mètres.

Il est une considération à établir ici, c'est qu'ordinairement on calcule la charge du produit pratique d'une pompe en multipliant la surface de son piston par la hauteur de la colonne ; dans la pompe hydrobaliste, on ne doit calculer que sur la moitié de la surface seulement, attendu que l'autre moitié se meut dans un milieu, en ce sens qu'elle est parfaitement équilibrée par le poids de la colonne supérieure, qui est égal à la résistance qu'offre le liquide contenu dans la partie refoulée.

A l'appui de ces assertions, nous citerons quelques expériences qui constateront d'une manière plus positive tout le secours qu'on peut obtenir des pompes hydrobalistes :

1^o Une pompe n^o 7, posée dans la propriété de M. Hope, à Mesnil-Leroy, à 51 mètres de profondeur, indépendamment d'un parcours horizontal de 40 mètres, donne un produit de 9,000 litres

en une heure, fonctionnée par un manège mû par 2 chevaux, à la vitesse de 90 centimètres par seconde sur une piste de 19 mètres de circonférence; la charge à supporter par chaque cheval est de 64 kilog. à 1 mètre de hauteur et par seconde. S'il était nécessaire d'obtenir un produit continu, on serait obligé d'adjoindre 2 chevaux de relais, ce qui, nécessairement, partagerait et réduirait la charge à 52 kilog. par cheval, ou 75 pour 100 de la force employée, puisque, en théorie, on calcule de 40 à 45 kilog. la charge ordinaire d'un cheval de manège.

Ce résultat est obtenu avec l'aide du système de plan incliné elliptique inventé par M. Antoine Vasselle, de la maison Elstimbaum, et appliqué aux appareils mus par un manège à de grandes profondeurs.

2^o Une pompe n^o 8, posée dans le puits de Bicêtre, à 66 mètres de profondeur, et mise en activité sur le sol par 12 hommes, alimentait les réservoirs du fort, placés à 55 mètres au-dessus de l'orifice du puits et au bout d'un parcours de 654 mètres.

Cette pompe donnait 50 hectolitres à l'heure, à la hauteur totale de 99 mètres, ce qui fait, en répartissant la charge sur 24 hommes dont 12 de relais, 5 kilog. 725 à 1 mètre de hauteur, par seconde et par homme, ou 82 pour 100 de la force employée, en calculant, comme la théorie, la charge ordinaire d'un homme à 7 kilog.

5^o En novembre dernier, les pompes hydrobalistes furent mises en expérience à l'arsenal de Toulon, devant une commission nommée par le ministre de la marine et composée de

MM. Bellanger (Lubin), capitaine de vaisseau;
Serval, capitaine de corvette;

De Laboissière, sous-commissaire de la marine;

Brun, ingénieur des constructions navales.

Après les avoir successivement comparées à diverses pompes sur lesquelles elles ont eu, sous le rapport du produit, d'immenses avantages, on fit fonctionner un n^o 11, concurremment avec une pompe d'un nouveau système jugé le meilleur et adopté tout récemment par la marine. La pompe hydrobaliste, manœuvrée par 6 hommes, a rempli en 2 minutes une caisse de 2 kilolitres, dont l'ouverture était à 2 mètres au-dessus du niveau de l'eau, ce qui fait une charge de 5 kilog. 555, à 1 mètre de hauteur, par seconde et par homme; tandis que celle qui lui était comparée, placée dans une citerne flottante et manœuvrée par 8 hommes, n'a accompli le même travail qu'en

2 minutes 57 secondes, ce qui fait seulement une charge pour chaque homme de 5 kilog. 185.

La première des deux pompes a donc obtenu un produit de 80 pour 100, comparativement à un produit de 45 50.

4^o Vers la fin d'avril 1845, sur les travaux de la rivière d'Oureq exécutés par M. Ganneron, entrepreneur, les fouilles se trouvèrent inondées par l'affluence extraordinaire des eaux qui filtraient à travers les sables fins, par des pluies continuelles et par la crue subite de la rivière. On opposa à ce débordement les engins suivants :

Une pompe foulante et aspirante,

mue par. 8 hommes.

Une autre pompe foulante et as-

pirante, mue par. 4

Deux pompes ordinaires à balan-

cier, mues par. 4

Un tonneau à Lascule d'un grand

effet, mû par. 5

Enfin, un relais de hollandaises,

mues par. 6

Ensemble. 27 hommes.

Un nombre égal pour les relais

d'heure en heure. 27

Total. 54 hommes.

On ne tarda pas à reconnaître l'insuffisance de ces machines et l'énorme dépense qu'elles occasionnaient; dès lors elles furent supprimées et remplacées par une pompe hydrobaliste n^o 12, qui, mue par 14 hommes, nombre plus que nécessaire pour une aspiration de 6 à 7 mètres, élevait par chaque heure de 90 à 100 mètres cubes d'eau. Cette pompe assécha la fouille en quelques heures, et les travaux, qui avaient été interrompus, purent reprendre leur cours. Ils durèrent depuis le mois de mai jusqu'au mois de novembre 1845, et la pompe fonctionna sans interruption jusqu'à cette dernière époque.

5^o Lors de l'incendie éclaté, l'an dernier, à l'usine de gaz de Grenelle, la pompe de l'usine et celle de la commune étant sur les lieux dans l'impossibilité de fonctionner instantanément, plusieurs propriétaires voisins allèrent, chez M. Isot, réclamer une pompe hydrobaliste, brouette n^o 4, et l'amenerent à l'endroit du sinistre. Installée en un clin d'œil, cette pompe porta les premiers secours et émerveilla tellement les assistants, que tous déclarèrent ne pas vouloir alimenter d'eau les deux autres pompes, attendu, disaient-ils, que leurs efforts n'étaient point récompensés, puisqu'on ne pouvait obtenir d'elles

aucun effet utile. Cette petite pompe soutint seule le choc et fonctionna si bien, qu'en peu d'instants on maîtrisa l'incendie, qui menaçait de faire de grands ravages.

Nous pourrions citer beaucoup d'autres expériences qui ont produit de pareils résultats ; mais ceux-ci, qui ont été particulièrement constatés par des hommes savants et bons juges en cette matière, établirent suffisamment la supériorité de ces appareils.

Nous nous réservons de faire connaître, dans un prochain article, les nouvelles applications qu'on a fait de la pompe hydrobaliste employée au lavage des mains et aux épuisements d'eaux qui contiennent des corps étrangers en suspension. Cette spécialité est acquise à l'aide de nombreux changements apportés au système primitif par M. Antoine Vasselle, de la maison Esstimbaum, et pour lesquels cette maison a pris un brevet d'addition et de perfectionnement.

ORGUES-MÉLODIUM.

ALEXANDRE PÈRE ET FILS, BOULEVARD
BONNE-NOUVELLE, 10.

Voici un instrument bien jeune et qui pourtant a escaladé tout d'abord la pente rapide du succès. Sa fortune date du jour de sa naissance. Quand il parut, sa place était marquée d'avance, aussi ses débuts furent-ils des plus heureux. C'est à MM. Alexandre père et fils que l'art musical est redevable de cette nouvelle et importante conquête.

Les études nombreuses, les essais de toutes sortes, les perfectionnements de tous genres introduits, depuis quinze ans, par M. Alexandre dans la fabrication des instruments à anche libre, devaient tôt ou tard conduire cet habile facteur au point où il est arrivé aujourd'hui.

On se souvient du succès obtenu, il y a quelques années, par l'orgue expressif ; si le public a favorablement accueilli cet instrument, malgré les défauts nombreux qu'il renfermait, que doit-on penser de l'avenir immense qui s'ouvre pour

un instrument beaucoup plus complet, plus étendu, d'une sonorité plus puissante, et qui s'est affranchi, grâce aux travaux persévérants d'un habile facteur, de tous les défauts qu'on reprochait à juste titre à son devancier ?

Qui donc reconnaîtrait aujourd'hui dans ces mélodium, qui unissent à la fois des sons pleins de rondeur, des vibrations puissantes et fortes, aux accents les plus purs et les plus doux ; qui reconnaîtrait, disons-nous, la tache du péché originel, le son nasillard de l'anche libre ?

C'est qu'en effet, l'instrument n'a pas seulement changé de nom ; il a d'abord changé de caractère. Sa fabrication a été complètement renouvelée ; il n'est pas un seul détail qui n'ait été soumis à une scrupuleuse analyse, modifié, simplifié, perfectionné. Tantôt c'étaient les jeux, tantôt le clavier, tantôt la soufflerie à laquelle on faisait subir de notables améliorations ; si bien qu'un beau jour, MM. Alexandre père et fils ont pu se dire les véritables inventeurs d'un instrument nouveau. Leur persévérance infatigable, leurs ingénieuses recherches, les ont amenés à fabriquer ces mélodium, instruments excellents appelés à jouer prochainement un très-grand rôle dans les salons, aussi bien que dans les chapelles.

Un critique distingué, un musicien éminent, va nous dire de quelle manière, par quels procédés, MM. Alexandre obtiennent les beaux résultats présentés par l'orgue-mélodium. M. Hector Berlioz s'exprime ainsi dans le *Journal des Débats* :

« Quand je disais tout à l'heure que, grâce aux progrès de l'industrie organiste, le sentiment musical et le goût de la musique devaient se répandre dans les villages, j'aurais dû ajouter dans les villages riches ; car un orgue d'une certaine dimension est toujours d'un prix assez considérable.

« Mais voici les *orgues-mélodium* de M. Alexandre qui pourront donner à ma phrase un sens absolu ; il n'est pas de village, en effet, si peu fortuné qu'il soit, qui ne puisse payer le prix modique d'un mélodium. Cet instrument d'ailleurs, dans la petite église, est plus que suffisant pour remplacer les grandes orgues. Il en a le caractère religieux ; il est expressif, il possède un nombre assez considérable de jeux divers et ne nécessite qu'un seul individu pour le jouer, les soufflets étant mis en jeu par les pieds de l'organiste. Le mélodium est un instrument à lames de cuivre, mises en vibration par un courant d'air ; il n'a

donc point de tuyaux comme l'orgue ; un mouvement plus ou moins prononcé des pieds de l'exécutant faisant affluer plus ou moins abondamment l'air sur les lames, produit à merveille le *crescendo* et le *decrescendo*, indépendamment de l'effet des registres qui, de même que dans l'orgue, accroissent ou diminuent l'intensité du son. Le mélodium ne possède pas les jeux de mutation de l'orgue, dont l'effet excite chez beaucoup de gens une admiration traditionnelle, mais qui, en réalité, ont une horrible tendance charivarique ; il a seulement des jeux d'octaves simples et doubles, au moyen desquels chaque touche fait parler avec sa note, son octave et sa double octave, et même la double octave sans la simple, ou toutes les deux ensemble. Donner aux sons divers un caractère à la fois rêveur et religieux, les rendre susceptibles de toutes les inflexions de la voix humaine et de la plupart des instruments à vent, et corriger entièrement la sonorité criarde et nasillarde qu'on reprochait avec raison aux premiers instruments de cette nature, tel est le but que MM. Alexandre père et fils se sont proposé et qu'ils ont atteint. Le mélodium exposé par eux, cette année, a dix-neuf registres ; il n'a rien de la dureté des sons cuivrés et possède, au contraire, les plus belles qualités des instruments de bois à anche simple, entre autres de la clarinette-basse. »

Nous ajouterons que cet orgue est un très-beau meuble d'ébène, tout brillant d'incrustations élégantes ; si cela n'ajoute rien aux qualités de l'instrument, cela du moins ne leur nuit pas.

MM. Alexandre ont exposé un autre orgue-mélodium en chêne. Celui-ci a également un registre de clarinette-basse, et, de plus, deux rangées de registres superposées. L'exécutant obtient de cette manière une plus grande variété de sons en plusieurs organes différents.

Insistons sur ce point : ces instruments, loin de ressembler aux orgues expressives, offrent des modifications tellement fondamentales, des perfectionnements tellement nouveaux, qu'ils ont dû changer tout à fait de dénomination.

Et qu'on ne croie pas que c'est à l'église seulement que la place du mélodium est marquée. S'il possède la puissance, la sonorité, l'ampleur qu'exige la musique religieuse, il possède aussi la pureté, la grâce, la légèreté que demandent les fantaisies brillantes de nos compositeurs. Le clavier doux et facile de l'orgue-mélodium se prête même aux caprices du quadrille ; en un mot, il exécute avec charme toute espèce de musique.

Ajoutons qu'il a l'avantage de tenir constamment l'accord.

En terminant, nous rendrons à MM. Alexandre le tribut d'éloges qui leur est dû à tant de titres. M. Alexandre père a produit un instrument nouveau, il a fondé une industrie nouvelle, et, depuis longtemps, cette industrie progresse, cet instrument se perfectionne. Aujourd'hui, à l'expérience éclairée du père est venue s'adjoindre l'activité sagace du fils, et de cette heureuse association nous voyons surgir des résultats on ne peut plus satisfaisants.

MM. Alexandre père et fils sont convaincus que l'orgue-mélodium n'a pas encore atteint les dernières limites de la perfection ; mais cette modestie, qui sied si bien au mérite, ne nous empêchera pas d'affirmer que cet instrument est aujourd'hui parfait, et que c'est à ces habiles fabricants qu'il le doit.

En attendant, les orgues-mélodium qu'ils ont exposés sont ce qui a été produit de plus remarquable en ce genre jusqu'ici : les artistes et le public n'ont pas été les derniers à s'en apercevoir.

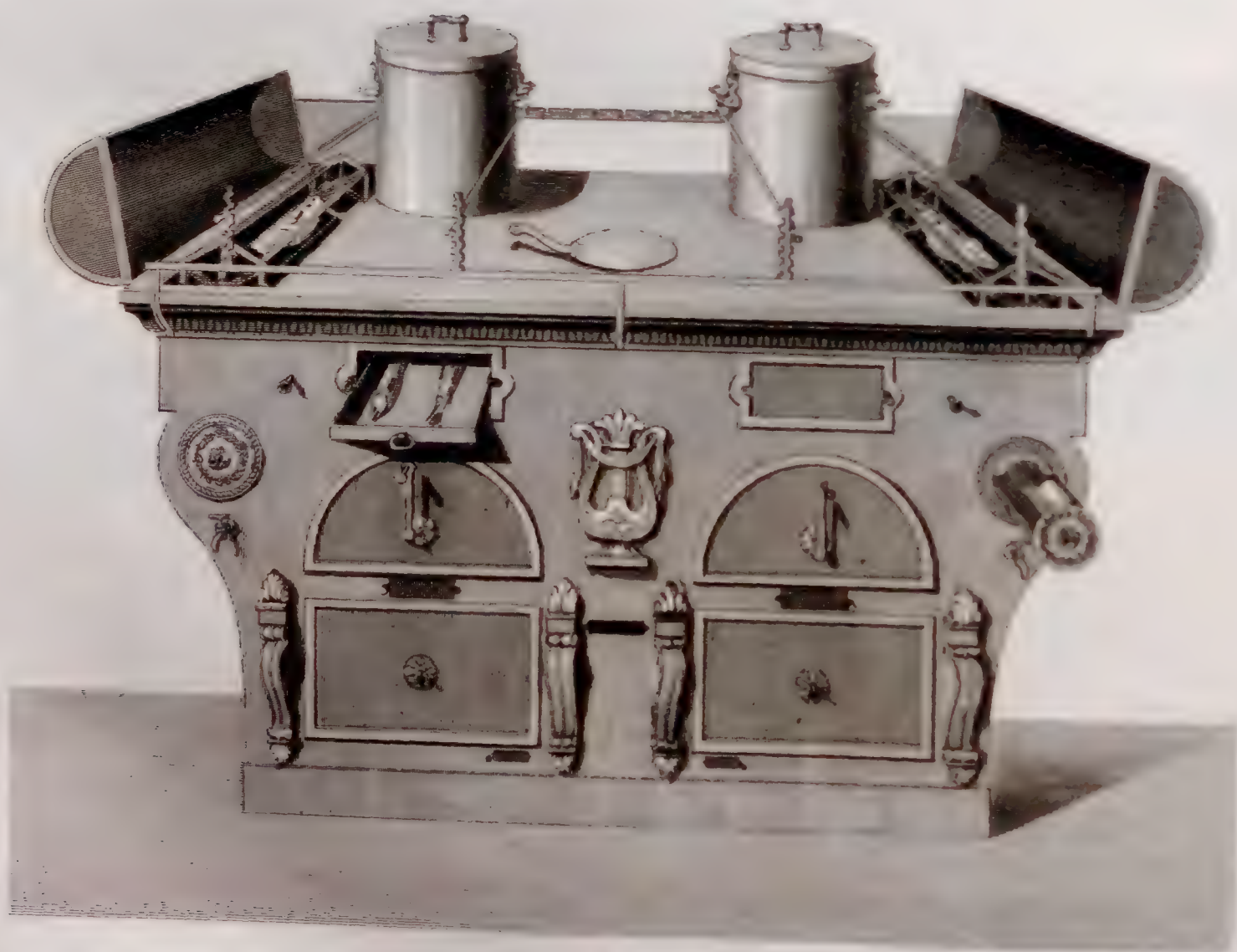
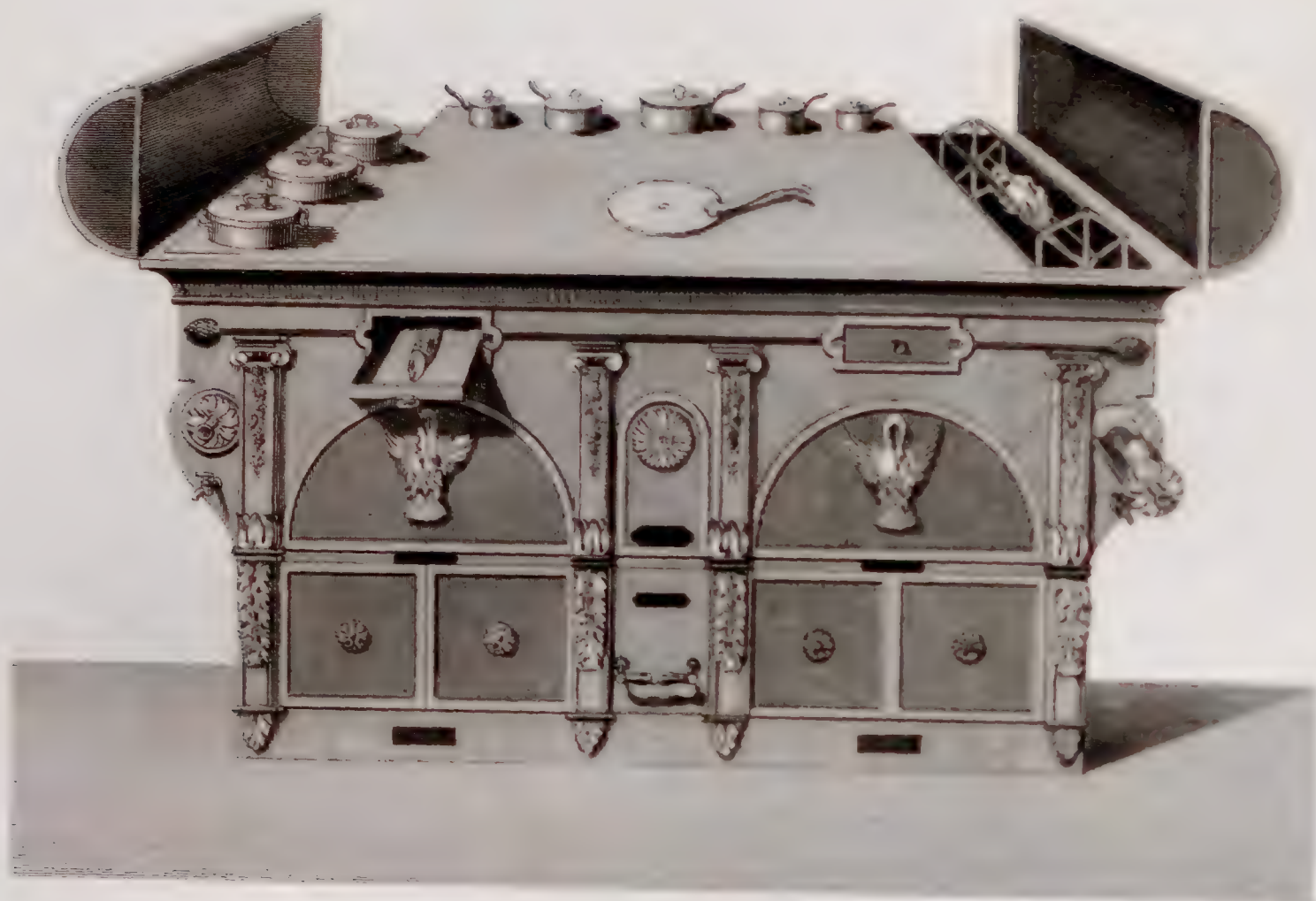
Le témoignage de plusieurs critiques distingués est venu se joindre aux suffrages des artistes et des gens du monde, et l'on se souvient encore de l'empressement avec lequel on allait entendre, dans les galeries de l'exposition, les brillantes improvisations de M. Miaulan, dont le beau talent a puissamment contribué au succès d'un instrument qu'il a rendu populaire.

FOURNEAUX.

M. HOYOS, PLACE DU PALAIS-ROYAL.

Si les beaux-arts, si les tissus, si les meubles somptueux attirent et charment nos regards à l'exposition, si nous nous laissons involontairement éblouir par ces magnifiques produits que l'opulence seule peut payer, notre devoir nous rappelle bientôt que ce qu'il faut rechercher surtout, c'est l'objet modeste et utile dont la place est marquée dans l'intérieur du ménage, ce sont les procédés économiques et rapides qui simpli-

De l'Industrie de l'Époque



FOURNEAUX DE M^r H
Place du Palais
N^o 1 Fourneau de Cuisine pour grand Etablissement

tient les fonctions ordinaires du foyer domestique.

Un fabricant renommé, M. Hoyos, a exposé des fourneaux en fer qui opèrent, comme par enchantement, la cuisson du pain et des mets.

Nous n'avons pas besoin de nous excuser auprès du lecteur, s'il croit sentir s'exhaler de notre article quelque odeur culinaire ; on comprend de quelle importance s'entoure, pour le consommateur, un système qui procure une économie de 200 pour 100 sur le combustible seul, et qui, en outre, offre l'avantage inestimable de pouvoir préparer en une heure, sans peine, sans surveillance, sans mauvaise odeur, sans fumée, un repas copieux pour un nombre illimité de convives.

Rien de plus simple que la disposition des fourneaux de M. Hoyos ; quiconque les a vus fonctionner trois fois peut les conduire lui-même avec facilité. Les inconvénients des appareils de ce genre étaient graves et nombreux. Le foyer, chose horrible ! recevait à chaque instant la graisse provenant des viandes rôties et la brûlait de la manière la plus désagréable pour l'odorat de tous les habitants d'une maison. Le jus des rôtis, excellente chose que les gourmands appréciaient à sa juste valeur, ce jus était perdu ou à peu près. Les chaudières et les réservoirs à eau enfin se détérioraient promptement et exigeaient des réparations coûteuses qui dépassaient de beaucoup la somme économisée sur le combustible.

Dans le système de M. Hoyos, l'air chaud circule tout autour de l'appareil et s'échappe par la partie inférieure. L'air extérieur, introduit par deux soupapes, frappe incessamment sur le tiroir à la graisse, de telle sorte que celle-ci ne peut brûler. Les pièces que reçoit la capacité dite cage à rôtir, sont aérées comme avec la broche ordinaire et conservent ainsi à la fois leur jus et leur belle couleur.

La question d'économie est certainement la principale, aussi est-ce celle dont nous nous sommes d'abord occupé ; mais il en est une qui nous semble aussi devoir mériter une attention sérieuse, c'est celle de la commodité et de l'élégance.

Les fourneaux Hoyos apporteront, en effet, une révolution complète dans la distribution, et, si l'on peut parler ainsi, l'ameublement des grandes cuisines. Est-il rien de plus disgracieux et de plus laid que ces fumeuses officines environnées de sales fourneaux en briqueterie autour desquels se presse un peuple de marmitons ?

Grâce à M. Hoyos, une chambre ordinaire

pourra contenir à la fois le fourneau et la batterie de cuisine, et cette chambre offrira à l'œil un aspect des plus satisfaisants, car le nouvel appareil culinaire peut être placé à côté des meubles les plus élégants.

On conçoit, du reste, que son utilité s'applique surtout aux grands établissements où les aliments de beaucoup de monde doivent être préparés à la fois et en peu de temps. Aussi la marine royale et l'administration des postes les ont-elles mis tout de suite à l'usage de leurs navires. Un appareil dit *barre de roulis* est destiné sur ces bâtiments à conserver aux chaudières leurs centres de gravité pendant les plus gros temps.

Nous croyons devoir donner la liste des navires qui se servent à bord du nouveau système Hoyos. Ce sont, parmi les bâtiments de l'administration des postes, *l'Ajaccio, le Bastia, le Napoléon, le Périclès, le Télémaque, le Caire, l'Alexandre, le Nil, le Narval, le Louqsor, l'Égyptien, l'Osiris* ; parmi les paquebots transatlantiques, *le Christophe Colomb, l'Albatros, le Cacique, le Caraïbe, le Carado, le Groenland, l'Eldorado, le Darien, le Labrador, le Magellan, le Montézuma, l'Orénoque, le Panama, l'Ulloa*.

Nous passerons sous silence la liste des navires qui ont adopté l'ancien système de M. Hoyos, attendu que ce qui doit surtout être l'objet de notre attention ce sont les procédés les plus perfectionnés.

Une faveur aussi complète et aussi méritée de la part de nos grandes administrations publiques serait pour M. Hoyos la meilleure recommandation, si ses appareils n'avaient déjà acquis droit de cité dans les ménages particuliers ; aussi ne pouvons-nous que souhaiter à M. Hoyos la continuation de la vogue dont il jouit, c'est le vœu le plus agréable que nous puissions lui adresser.

HORLOGERIE DE VERSAILLES.

M. BENOIT, BOULEVARD DES ITALIENS, 45.

La France sera-t-elle toujours tributaire de l'industrie de Genève ? Les effets à jamais déplorable de la révocation de l'édit de Nantes conti-

nueront-ils à peser si lourdement sur la fabrication de l'horlogerie parmi nous ? Telle est la question que l'on s'adresse depuis longtemps et que M. Benoit a presque complètement résolue en notre faveur.

L'horlogerie était, avant les troubles religieux du règne de Louis XIV, une industrie toute française et qui pouvait suffire à la fois aux besoins de l'intérieur et aux exigences d'une exportation considérable. Mais lorsque la fatale influence de Mme de Maintenon eut arraché aux mains du grand roi l'édit qui causa dans nos provinces une révolution religieuse dont nous n'avons pas à nous occuper, et une révolution industrielle qui nous a privés, pendant plus d'un siècle, de nos ouvriers les plus habiles et les plus intelligents, et qui nous a constitués ainsi en état d'infériorité flagrante vis-à-vis de l'étranger, les horlogers, presque tous protestants, émigrèrent en masse avec leurs familles et vinrent habiter Genève qu'ils dotèrent ainsi d'une industrie à laquelle cette ville doit sa prospérité.

Il est temps cependant que nous ressaisissions la suprématie que nous avons eue les premiers ; il est temps que nous nous affranchissions du droit de suzeraineté que Genève exerce sur le commerce de notre horlogerie ; c'est à ce résultat, si important pour la gloire et l'intérêt national, que tendent tous les efforts de M. Benoit.

Homme de cœur et de talent, M. Benoit a fondé l'*Horlogerie de Versailles*, et dans ce bel établissement il a réuni tout ce qui pouvait contribuer au succès de l'œuvre patriotique qu'il poursuivait. Ouvriers habiles, contre-maitres éprouvés, vastes ateliers, pourvus d'instruments excellents, le tout placé sous sa haute direction, voilà ce qui a mis M. Benoit à la tête de l'horlogerie française, voilà ce qui, sous peu de temps, le rendra le rival redoutable de l'horlogerie suisse.

Ce n'est pas seulement comme qualité et comme beauté que les produits de M. Benoit se recommandent, c'est encore, c'est surtout par leur bon marché. Les fabricants français vendent plus cher que les horlogers de Genève ; M. Benoit livre ses montres à des prix dix fois inférieurs à ceux de ses concurrents, nationaux et étrangers. Cette considération capitale explique la rapidité des développements pris par l'établissement de M. Benoit. Deux ans après son origine, qui date de 1852, il obtenait la médaille d'argent à l'exposition de 1854 ; la médaille d'or venait après l'exposition de 1859 solennellement compléter

l'excellence des produits de l'horlogerie de Versailles et récompenser la courageuse persévérance de son directeur.

Cette année, M. Benoit a exposé une grande quantité de montres, et cette exhibition est certainement ce que nous avons vu de plus admirable en ce genre. Montres ordinaires, montres de luxe, en argent, en platine, en or, toutes elles ont été fabriquées à Versailles, toutes sont des *montres françaises*.

Certains confrères de M. Benoit n'ont pas fait preuve de la même loyauté. Ils ont exposé des montres *mixtes*, c'est-à-dire des montres dont le mouvement sort des ateliers de Genève et qui ont été retouchées en France. Dans le commerce, on appelle vulgairement montres françaises des objets ainsi fabriqués ; c'est à l'aide de ce qui-proquo que ces montres ont été admises dans le palais de l'Industrie. Mais bien certainement le public auquel nous signalons ce fait fera bonne justice d'une si pauvre supercherie.

Insistons sur ce fait : toutes les pièces des montres de M. Benoit ont été fabriquées par l'horlogerie de Versailles, tous les mouvements ont été repassés par des ouvriers français. Le plus grand soin, la plus grande économie ont présidé à la confection de ces montres que l'on peut considérer comme ayant atteint le dernier période de la perfection.

Nous ne mentionnerons que pour mémoire la beauté, la richesse, le goût exquis des boîtes de l'horlogerie de Versailles ; on sait que la France l'a toujours emporté et l'emportera toujours sur les autres nations, toutes les fois qu'il s'agit des arts de dessin et de goût. La Suisse elle-même a toujours reconnu notre suprématie sous ce rapport. Mais nous appellerons l'attention sur une spécialité dans laquelle M. Benoit ne reconnaît point de rivaux, c'est celle des montres de platine ; magnifiques bijoux dans lesquels la solidité le dispute à l'élégance. M. Benoit a obtenu un brevet d'invention pour les montres en platine ; on le contrefait parce que tout ce qui est beau et bon ne saurait échapper aux atteintes de la mauvaise foi ; mais il suffit de jeter les yeux sur les produits de M. Benoit pour voir l'immense distance qui le sépare des honteuses contrefaçons qu'on ne craint pas d'en faire.

Qu'aurons-nous de plus à dire enfin, en l'honneur de l'horlogerie de Versailles, quand nous aurons appris qu'une auguste protection couvre cet établissement, et que le roi, lors de sa visite à l'exposition, a fait mander M. Benoit

pour le féliciter sur ses importants travaux, donnant ainsi au fournisseur ordinaire de la cour une preuve nouvelle de sa royale bienveillance.

MÉTALLURGIE.

USINES DE SAINT-ANTOINE (ARIÈGE).

MM. GIBERT FRÈRES, RUE D'ENGHIEN, 16.

Il y a un groupe de forges françaises qui jouit d'un ensemble de conditions industrielles fort curieuses et bien dignes d'intérêt. A une époque où tous les établissements métallurgiques renouvellent leurs procédés ou leur outillage environ une fois tous les quinze ans, ces forges pratiquent encore, à peu de chose près, la méthode primitive de fabrication du fer, celle des peuples barbares, celle que suivaient les Romains il y a deux mille ans, celle à laquelle les Indiens sont restés fidèles. Nous voulons parler du traitement direct du minerai par le combustible, et de la préparation immédiate dans un bas foyer d'une petite masse de fer généralement acièreux. C'est cette méthode qu'on nomme méthode catalane. Tandis que toutes les forges des autres parties de la France développent leur activité, enfouissent des capitaux considérables, réunissent des populations d'ouvriers, sollicitent ou créent des moyens de transport, ces petits établissements restent blottis dans le fond de ces vallées qui semblent les rides des hautes montagnes, le long d'un petit cours d'eau, torrentiel ou glacé l'hiver, à sec l'été, avec un personnel d'environ neuf ouvriers par feu, et il est rare qu'un hangar abrite plus d'un feu.

Cependant cette industrie des anciens temps donne des produits d'une qualité tellement supérieure, qu'ils l'emportent pour le but spécial auquel on les réserve, à savoir la fabrication de l'acier, sur tous les fers français et étrangers, à l'exception du fer de Suède; encore les premières qualités de ce dernier sont-elles accaparées par l'Angleterre, et partant inconnues en France. Hâtons-nous de tout dire pour rendre moins amère cette défaite de la grande forgerie par le petit foyer des montagnes, et restituons à l'excel-

lence des minerais la plus grande part de cette incontestable supériorité.

Tout le monde a compris que le groupe dont nous voulons parler est le groupe des Pyrénées, seul représentant aujourd'hui de la méthode catalane, qui, chassée de proche en proche, s'y est acculée, et semble devoir longtemps défendre sa dernière position. Le département de l'Ariège est de beaucoup le plus important centre de cette fabrication; sur une production annuelle évaluée environ à 100,000 quintaux métriques de fer pour la totalité du groupe des Pyrénées, l'Ariège figure pour 57,000 quintaux métriques.

Mais malgré ces conditions spéciales de prospérité, ce groupe ne pouvait espérer échapper entièrement aux difficultés qui sont venues assaillir les forges françaises depuis vingt ans, et qui ont à la fois bouleversé tant d'intérêts et engendré tant de perfectionnements. La plus grave de ces difficultés était sans contredit le prix croissant du combustible végétal, et bien que les Pyrénées soient moins dénudées que les Alpes, la disette du charbon y est devenue telle, qu'une partie des approvisionnements doit être empruntée au versant espagnol. Le prix du mètre cube de charbon y a plus que triplé depuis 1789.

Dans cette occurrence, les forgerons de l'Ariège, ne pouvant économiser sur leur fabrication, ne virent d'autre moyen que de réduire la production d'après les ressources disponibles. Mais de vrais industriels eurent un sentiment plus exact de la position. Ils comprirent qu'il y avait à faire pour les forges de l'Ariège ce qui se faisait dans les centres métallurgiques les plus avancés, c'est-à-dire à réserver le combustible végétal pour les opérations qui intéressent exclusivement la nature et la qualité du fer, en employant la houille pour toutes les autres opérations. Ainsi, la supériorité du fer catalan tient au traitement du minerai de Rancié par le charbon de bois, mais ne dépend nullement du combustible employé à l'étrépage, au parage et aux élaborations ultérieures de ce fer une fois préparé.

Ce principe bien reconnu permettait d'appliquer à ces élaborations tous les procédés si économiques et si supérieurs des grandes usines anglaises, tels que le réchauffage à la houille et l'étrépage par le laminoir de tous les fers bruts qu'on pouvait réunir dans le pays. Telle est la pensée qui a présidé à la fondation des usines de Saint-Antoine, et qui a amené l'installation du système anglais au centre même du procédé pyrénéen. Nous y avons

insisté avec détail, parce que tout y est intéressant, cause première, déductions logiques, réalisation rationnelles, hardie et heureusement réussie.

Dès son début, Saint-Antoine s'est placé à un haut rang dans l'estime des métallurgistes et du commerce. On a promptement pris l'habitude d'aller demander en bloc à ce grand centre les fers si excellents, mais si mal parés, que livraient les petites forges disséminées dans le département. On les trouve doués des mêmes qualités précieuses et, ce qui ne nuit pas, de ces formes régulières que le commerce affectionne. Aussi l'usine livre-t-elle à peu près 8.000 quintaux métriques de fer laminé par an.

Malgré cette importante fabrication montée dès 1859, les propriétaires de Saint-Antoine sentirent qu'elle ne pouvait suffire à leur activité. Les proportions de leur outillage, en même temps que la force colossale de mille chevaux dont leur cours d'eau les rend maîtres, exigeaient qu'ils étendissent leurs opérations, mais d'une manière analogue à la pensée fondamentale. Ils eurent l'heureuse idée de monter une grande forge à l'anglaise destinée à travailler à la houille et au laminoir les fontes excellentes du Périgord. Grâce à la perfection de leur travail, ils sont arrivés à produire du fer laminé dont les qualités sont peu différentes de celles des fers indigènes de l'Ariège; car le commerce les leur achète presque au même prix, et ils en livrent aujourd'hui environ 10.000 quintaux métriques par an.

Enfin, ils ont pensé que leur établissement ne pouvait être privé de l'une des grandes industries du pays, la fabrication de l'acier, et ils ont monté cette fabrication sur un tel pied, qu'ils produisent annuellement jusqu'à 5.000 quintaux métriques d'acier, et pourraient, au premier besoin, doubler, sans beaucoup de frais, cette vaste production.

Ce grand établissement, dont le début date de 1858, est situé sur la rivière même de l'Ariège, dans la commune de Saint-Paul; il se compose aujourd'hui de deux fours à puddler, de deux fours à réverbère pour le réchauffage des fers, de deux trains de laminoirs, de deux fours de cémentation, de trois feux de corroyage avec martinet et de deux fours à réverbère pour le travail de l'acier.

Il va sans dire que la haute intelligence qui a présidé à la création de l'usine a dû se retrouver dans tous les détails de son installation. C'est ainsi que les roues hydrauliques de Saint-Antoine utilisent, par le mérite de leur construction, une force

exactement double de celle que rendent toutes les autres roues de la contrée. C'est ainsi que l'homme d'art étudie avec intérêt les feux voûtés servant au corroyage de l'acier, et dont la chaleur perdue sert à réchauffer les masses d'acier placées au-dessus de la voûte.

Ce bel et vaste établissement, dirigé par un habile industriel, M. Lamarque, n'est point de ceux auxquels on puisse donner des éloges. — Il nous a semblé suffisant d'exposer les faits.

FRÉNIESTERIE.

MEUBLES.

M. MONBRO, RUE BASSE-DU-REMPART, 18

On a beau faire et beau dire, le style grec et le genre impérial sont morts; la lourdeur de celui-ci, la froideur de celui-là ne sont plus des titres à la préférence. La renaissance et le dix-huitième siècle triomphent du goût mesquin et bourgeois de ce temps-ci. Vive ce qui est beau et gracieux! Foin de ce qui est laid et grotesque!

Le goût du jour impose cependant quelques formes nouvelles à nos meubles; ne faut-il pas employer l'acajou, le palissandre, l'angica, l'ébène, l'amboine, le calliatur, le coubari, et tous ces bois exotiques dont raffolent les consommateurs? C'est fort bien; mais voyez: ces bois si coûteux servent à vous fabriquer ces mobiliers qui manquent généralement de style et de caractère; la mode préconise l'un aux dépens de l'autre, en même temps que ses caprices tordent et plient un meuble de mille manières nouvelles, en condamnant à une vieillesse précoce et ridicule le favori de la veille.

Que si, au contraire, reconnaissant la justesse de ce proverbe: « Il n'y a de nouveau que ce qui est ancien, » vous accordez un sourire à l'idée de ressusciter dans vos appartements les formes variées et magnifiques de la renaissance, ou les contours coquets et séduisants qu'aimait tant Pompadour, allez chez Monbro, l'habile et intelligent industriel, il mettra à votre disposition ces meubles gracieux, ces riches tentures, ces magnifiques tapis auxquels on reviendra toujours.

L'Intérieur d'un Salon



Et notez, s'il vous plaît, que ce luxe qui paraîtra presque insensé à vos ignorants voisins, ne vous coûtera pas plus en définitive que le plus beau des vilains meubles modernes.

Ce qui nous a particulièrement frappé à l'exposition de 1844, c'est que nous y avons vu beaucoup de meubles plus ou moins beaux, plus ou moins laids, sans y apercevoir la trace de ce qu'on appelle un ameublement. Un meuble isolé a tout juste autant de signification qu'en aurait un tableau représentant un œil ou un nez solitaire.

Il nous semble que le bon sens, aidé d'un peu de bonne volonté, aurait dû ménager un ou plusieurs espaces suffisants aux principaux fabricants de l'ébénisterie française. Chacun d'eux eût pu alors faire apprécier par le public les innovations ou les rénovations qu'il aurait imaginées. Cela eût peut-être pris beaucoup de place, mais cette place eût été comparativement cent fois moins grande que celle qu'occupent inutilement les objets discordants exposés ainsi côte à côte.

Cette impossibilité de juger du bon effet d'un ameublement n'existe pas, au surplus, qu'à l'exposition; elle se fait sentir aussi chez les marchands eux-mêmes. Aucun d'eux ne possède l'emplacement nécessaire pour tenter une expérience si concluante. Il faut aller chez les particuliers pour voir en place un mobilier complet. Ainsi le salon dont nous avons donné la gravure dans notre quatrième livraison, ce salon, nous l'avons été admirer chez son véritable propriétaire, homme dont le goût n'est égalé que par l'affabilité.

Ce salon magnifique est ce que le genre Louis XV possède de plus remarquable de nos jours. Il y règne une richesse élégante, une coquetterie imposante et majestueuse, si l'on peut parler ainsi, qui décèlent dans son auteur les qualités les plus rares et les plus précieuses de l'artiste.

Il est impossible de voir rien de plus gracieux et de plus commode à la fois que ce canapé, cette causeuse, cette ganache, ces fauteuils, rien de plus splendide que ces tapis et ces tentures dont les couleurs variées s'harmonisent si bien avec les formes et le dessin des meubles. Le sculpteur et le tapissier ne font qu'un chez M. Monbro. L'exécution des détails est d'une exquise perfection; la composition de l'ensemble indique un sentiment profond de l'art, une entente exceptionnelle de l'harmonie. Le lustre en cristal de roche qui orne un plafond si merveilleusement brodé, est un de ces objets qui n'ont pas besoin d'éloge; resplendissant et léger, vi-

goureux et délicat, ce lustre dépasse tout ce qui a été fait jusqu'ici en ce genre.

Mais il faudrait un volume pour célébrer dignement chacun des mille ravissants détails qu'offre ce salon féerique. Arrêtons-nous, et tout en louant M. Monbro pour son talent si distingué, félicitons-le davantage encore pour la convenance de ses prix, qui mettent ces magnifiques ameublements à la portée de toutes les fortunes.

MARBRERIE.

ÉTABLISSEMENT DE VILLENEUVE-SUR-LOT,
DIRIGÉ PAR M. SAINT-AMANT.

Les produits dont nous allons nous occuper sont intéressants à plus d'un titre. Ce n'est point par la rareté de la matière ou la nouveauté des procédés employés à la façonner, c'est sous le rapport de la main-d'œuvre qu'ils méritent de fixer l'attention.

La plupart des objets en marbre qui sont livrés à la consommation sont taillés, polis, sciés, creusés par la mécanique. Si ce mode de fabrication a ses avantages, il a ses inconvénients; le principal est de laisser complètement de côté la question de l'art, qui devrait, pour bien des raisons, n'être jamais négligée, surtout quand il s'agit d'ornementation.

Il est en France, à Villeneuve-sur-Lot, un établissement qui occupe constamment deux cents ouvriers, lesquels taillent, polissent, sculptent le marbre à la main, exécutent les dessins les plus élégants et les plus capricieux que puisse fournir l'imagination des artistes, et qui livrent leurs produits à un prix moins élevé que celui des marbres travaillés à la mécanique. Cet établissement a son siège dans la maison centrale d'Eysses, et, sous l'habile et intelligente direction de M. Saint-Amant, il y prospère depuis cinq années.

Tout le monde comprendra ce qu'il y a d'humain et de moralisateur dans la tâche entreprise par M. Saint-Amant. Voici des hommes qui exerçaient, avant leur condamnation, toutes sortes de professions infimes: l'un était maçon, l'autre

valet de ferme, celui-ci était cordier, celui-là tailleur de pierres. A quoi eût été employé leur temps, dans la maison de détention où les ont conduits les mauvais instincts auxquels leur précédent métier les livrait presque inévitablement? On leur aurait fait tresser des chapeaux de paille ou des chausses de lisière. Cette besogne stupide eût occupé leurs mains en laissant leur esprit à ses mauvaises pensées habituelles, et l'heure de la liberté n'aurait été pour eux que le moment de s'abandonner de nouveau à leurs funestes penchants.

Au lieu d'un si triste résultat, qu'arrive-t-il? M. Saint-Amant vient en aide à ces malheureux; il s'empare de leur intelligence et lui donne tout le développement dont elle est susceptible. A la place d'une occupation qui crétinise l'esprit le mieux doué, il substitue un travail dont le produit est d'abord un encouragement, et qui peu à peu fait un ouvrier distingué, un artiste ingénieux de ce misérable frappé par la loi. Nierait-on qu'en se perfectionnant, qu'en se civilisant ainsi cet homme fasse un retour salutaire sur lui-même, et qu'en déplorant son passé il se propose désormais d'exercer honorablement l'état honorable qu'il a appris dans sa prison et qui a charmé, qui lui a fait paraître courts les jours de la captivité.

En même temps qu'il poursuit une tâche si essentiellement philanthropique et moralisatrice, M. Saint-Amant rend service aux consommateurs. Il est évident que le travail qui profite de tant de manières à l'ouvrier détenu, on l'obtient à bien meilleur compte que le travail de l'ouvrier libre. Pour creuser les moulures d'une table, pour sculpter les feuilles d'acanthé d'un bénitier, pour ciseler les arabesques d'un balustre, il faut un goût, un sentiment de l'art, une habileté de main qui ne sont le partage que d'ouvriers exceptionnels qui prennent le titre de sculpteurs, d'artistes, et qui se font payer en raison de l'importance qu'ils attachent à leurs travaux. M. Saint-Amant *fait fabriquer* des objets sculptés comme de simples produits industriels et non à titre d'œuvres d'art. En outre, il obtient des carriers, qu'il paye comptant et auxquels il fait des commandes importantes et fréquentes, des réductions de prix dont le consommateur profite avec lui.

Les objets exposés par M. Saint-Amant sont au nombre de neuf. Le principal de ces objets est une table ronde avec balustre de pied en marbre de Carrare; la table ornée d'or et le pied de feuilles d'acanthé et de volutes. Cette table est

véritablement belle; elle a été exécutée par un détenu qui était peintre en bâtiments, et qui est entré dans l'atelier depuis cinq ans. Avant ce travail, cet ouvrier n'avait jamais essayé de modeler.

Nous avons remarqué ensuite une cheminée de boudoir à modillons blancs ornée de feuilles d'acanthé. Cette charmante cheminée est en marbre dit Isabelle Fleury de la Valette. L'ouvrier, nous allions dire l'artiste, qui l'a exécutée était menuisier. Un joli bénitier en forme de vasque, orné de feuilles d'eau en marbre blanc veiné de Carrare, se fait encore justement remarquer; il a été fait par un ancien maçon. D'autres tables, d'autres cheminées présentent aussi des qualités estimables, ce sont pour la plupart des échantillons de travail courant qui montrent ce que le détenu peut apprendre en une ou plusieurs années d'apprentissage.

Si l'on considère que tous ces objets ont été exécutés par des hommes d'âge, de profession, d'intelligence et d'un degré d'apprentissage différents, qui étaient auparavant complètement étrangers à ce genre de travail, on conviendrait qu'en laissant même de côté le mérite artistique de ces objets, il en est peu qui, à l'exposition, puissent présenter un aussi vif intérêt aux yeux de l'industriel, du philosophe et de l'homme du monde.

Nous devons nous renfermer dans les généralités, sans quoi nous pourrions examiner les avantages que l'arrondissement de Villeneuve-sur-Lot a dû retirer de l'industrie de M. Saint-Amant. Ils sont nombreux, et, sans compter l'aliment donné au roulage, une somme importante doit être représentée par la consommation des matières premières accessoires provenant de la localité, telles que plâtre, charbon, bois à brûler, bois d'emballage, drogue, etc. Mais ce n'est pas ici le lieu de s'occuper d'intérêts qui, pour être respectables, n'en sont pas moins secondaires. Nous l'avons dit, ce qui doit recommander les produits de M. Saint-Amant, c'est d'abord les bienfaits qu'ils apportent dans la maison de détention d'Eysses, bienfaits qui s'étendent sur toute la vie des détenus: c'est ensuite leur bon marché et l'excellence de leur main-d'œuvre, comparés au prix des objets sculptés par les ouvriers libres, ou à la façon des objets façonnés par la mécanique.

REVUE DE L'EXPOSITION.

MACHINES (suite).



Les quatre grandes classes de matières textiles qui se prêtent à l'industrie de l'homme, le lin est celui qui, cette année, a eu les honneurs de l'exposition. L'intérêt spécial que la filature du lin a excité se motive par des raisons nombreuses et des plus importantes. Il eût été à désirer que cette attention et cette faveur publiques eussent été moins tardives ; nous n'aurions pas à réparer aujourd'hui des erreurs peut-être irréparables. Nous ne serions pas coupables de l'une de ces grandes injustices nationales qui pèsent éternellement sur la conscience d'un pays, et que, du reste, nous avons bien promptement et bien chèrement expiée. Puisse la dénaturalisation de cette belle industrie linière, née en France, il y a trente ans, sous la féconde excitation du grand concours ouvert par Napoléon, en 1810, et chassée peu d'années après avec une brutale indifférence, être le dernier de ces dénis de justice plus funestes encore au peuple qui les commet qu'à l'homme de génie qui les subit, et dont la France a malheureusement rempli les premières pages de ses annales industrielles !

Ce qui est advenu de la coupable incurie du gouvernement de 1815, à l'égard de l'inventeur de la filature mécanique du lin, tout le monde le sait aujourd'hui. Dès 1812, deux établissements de filature fonctionnaient à Paris, d'après les mêmes principes qui régissent cette industrie en 1844, et l'on pourrait presque dire avec les mêmes machines qu'elle emploie. Les uns et les autres étaient l'œuvre et la propriété d'un mécanicien français, M. de Girard. Mais en 1815,

c'est-à-dire cinq années après ce fameux décret de 1810, qui promettait un million à l'inventeur de la filature mécanique du lin, M. de Girard, à bout de ressources, ne trouvait auprès du gouvernement d'autre secours qu'un prêt de 8,000 fr., à la charge de fournir une garantie hypothécaire. L'inventeur quitta la France. Il transporta son industrie en Autriche et, plus tard, en Pologne ; ses associés l'introduisirent en Angleterre. Depuis longtemps, l'Angleterre filait le lin par les procédés mécaniques ; mais ses moyens de préparation étaient tellement défectueux, qu'elle transformait en étoupes le lin le plus beau. C'est de ce côté que portèrent uniquement, pendant une période de dix années, les améliorations introduites dans la fabrication anglaise par les procédés de M. de Girard ; son système de peignage, auquel une pratique de trente années n'a presque rien ajouté, permit aux anciennes machines à filer d'obtenir des résultats tout à fait supérieurs, à l'aide de fils en gros plus régulièrement préparés. Cette première partie de l'invention française, et c'est là que nous en voulions venir, suffit dès lors pour donner à la filature mécanique du lin une supériorité décidée sur la filature à la main, malgré l'économie du travail des campagnes et sa solidité. Dès lors aussi, cette industrie toute française de nos provinces du nord et de l'ouest commença cette longue période de souffrances qui devait finir par son complet anéantissement, et l'Angleterre, reléguée jusque-là derrière la France, la Belgique et la Hollande pour le commerce des lins, s'élança d'un bond au premier rang. Cette supériorité fut bien autrement justifiée quand les filateurs anglais se mirent en mesure d'appliquer la seconde partie capitale de l'industrie éclosée tout entière du cerveau de M. de Girard. Ce fut

vers 1826 qu'ils comprirent combien la méthode de filer le lin dans toute sa longueur, ainsi qu'ils le faisaient encore dans leurs machines à filer, était contraire à la préparation des numéros fins, et ce fut encore dans les brevets dénaturalisés de l'ingénieur français qu'ils trouvèrent le principe si fécond de la séparation des fibres élémentaires, à l'aide de l'immersion dans l'eau froide ou chaude du fil obtenu par le métier en gros.

Grâce à ces deux idées fondamentales, à l'habileté incontestable des Anglais et à leur haute intelligence commerciale, la filature du lin est devenue une industrie exclusivement anglaise, la source de fortunes colossales, l'un des plus beaux fleurons de la couronne industrielle de la Grande-Bretagne; la France, qui produit des lins sans rivaux pour leur qualité, et dont les toiles couvraient jadis tous les marchés, s'est vue envahie par les produits de sa rivale; les ménagères de ses campagnes sont restées oisives; et maintenant qu'elle se décide à importer à grands frais et à grand-peine une industrie qu'elle a expulsée il y a trente ans, elle se trouve, au début de la lice, avec un arriéré de dix années et une éducation pratique à acquérir. Avions-nous raison de dire, au début, que M. de Girard a moins souffert encore que la France elle-même de cet accueil qui semble avoir été de tout temps l'apanage de nos inventeurs?

Quoi qu'il en soit de ce passé regrettable, nous sommes en train de le réparer, et si cher qu'ait été l'enseignement, nous ne le regretterons pas, pourvu qu'il soit le dernier. Toutefois, la réparation est-elle ce qu'elle aurait pu être, ce que réclamaient la justice et nos intérêts? Nous en doutons encore. L'inventeur de cette belle industrie, qui n'a plus qu'à mourir pour être proclamé illustre, existe encore plein d'ardeur, riche d'expérience, ayant constamment vécu dans cette branche manufacturière qu'il a créée. Il existe, et nous allons demander à l'Angleterre, à grands frais, des machines qu'il avait inventées, exécutées, fait fonctionner depuis trente ans, sans que le génie mécanique d'outre-mer y ait fait de notables améliorations. Il existe, et c'est loin de la France, en Pologne, qu'il passe les derniers temps de son utile existence. Il est vrai que la Pologne reconnaissante a donné son nom à une ville nouvelle née sous les ailes tutélaires de la première fabrique établie par lui pour la filature du lin.

A défaut de M. de Girard, le plus digne importateur de l'industrie linière en France est l'habile mécanicien qui, sous le patronage même de

l'inventeur, a fait depuis tant d'années ses débuts dans cette carrière. M. Decoster, qui a aidé à vulgariser en Angleterre les inventions de M. de Girard, pouvait mieux que tout autre les restituer à leur première patrie. Ses divers mécaniques pour le filage du lin sont à la fois les premières dans cette spécialité et au nombre des résultats les plus parfaits de l'exposition comme construction et montage. Sa machine à teiller le lin et le chanvre, exécutée sur les plans de M. Hoffmann, est simple, mais bien conçue; elle présente des avantages réels pour les campagnes où cette opération est fort importante. Son prix la rend abordable à ce genre de clientèle.

La carde, les deux métiers à filer et le banc à broches de cet habile constructeur sont au niveau, sinon au-dessus de tout ce que la fabrication anglaise pourrait donner de plus parfait. Il est vrai de dire que ces beaux mécanismes sont en presque totalité reproduits d'après les modèles en exercice dans les fabriques de Leeds, et particulièrement d'après ceux de M. Fairbairn.

Ce n'est pas à dire néanmoins que cette reproduction soit une copie servile. M. Decoster est trop habile pour ne pas perfectionner tout ce qu'il imite. Sa carde, entre autres mécanismes, est une admirable pièce qui résout un problème inabordable en apparence; nous voulons parler de la séparation des étoupes en trois lots, de finesse et de qualité différentes; cette séparation s'opère par le fait même de la machine, qui exécute spontanément ce triage. Les métiers à filer que ce constructeur a exposés sont aussi remarquables que ses autres produits; l'un est destiné au filage à sec, l'autre au filage à l'eau chaude. Son banc à broches offre l'application d'une des dispositions les plus importantes de la filature du coton. On sait que, dans les bancs à broches, chaque bobine est placée sur une broche, et que l'enroulement du fil lui communique son mouvement de rotation. Mais à mesure que le fil s'enroule, il augmente la circonférence de la bobine, et si la vitesse de celle-ci reste la même, il en résulte que la quantité de fil nécessaire à chaque tour va croissant sans cesse, ce qui augmente la force de traction à laquelle celui-ci est soumis et diminue l'uniformité de sa grosseur et de sa résistance. Il importe donc que la bobine reçoive un mouvement indépendant de celui du fil, et qui lui permette de ralentir sa vitesse au fur et à mesure de l'envidage. Tel est le mouvement différentiel que M. Decoster a su transporter de la filature du coton dans la filature du lin.

Il est un autre habile constructeur qui partage avec M. Decoster la gloire de rendre à la France cette grande industrie. M. Nicolas Schlumberger a exposé une fort belle cardé circulaire à travailler les étoupes, qui peut mettre en œuvre 300 kilogrammes par jour, et qui, comme celle de M. Descoster, sépare l'étoupe en trois variétés de finesse. On ne saurait reprocher à cette belle machine que de n'être pas couverte et de laisser ainsi une libre issue aux poussières que l'opération produit inévitablement. Les bancs à broches du constructeur alsacien soutiennent le parallèle avec celui du mécanicien de Paris ; ils sont aussi à mouvement différentiel. Leur prix de vente offre sur ceux d'il y a cinq ans une réduction des deux tiers. Il est aisé de voir, d'après l'ensemble de ces circonstances, que, du jour où nos filateurs voudront s'adresser avec confiance aux ateliers français, ceux-ci pourront les satisfaire, sans qu'il soit nécessaire de recourir à la construction anglaise.

Les machines à filer le coton n'offrent, à l'exposition de 1844, aucun de ces progrès notables qui révolutionnent une industrie. Les perfectionnements ne résident que dans les détails. Le banc à broches de MM. Pihet présente une modification ingénieuse dans le mécanisme chargé d'opérer le mouvement vertical du porte bobines. Le métier continu de MM. André Kœchlin permet d'accélérer la vitesse, grâce à de grandes simplifications. La cardé de MM. Stamm, constructeurs à Thann, se fait remarquer par deux innovations ; l'une consiste dans la facilité de suspendre instantanément le mouvement ; l'autre, dans l'emploi du stuc pour la construction des cylindres. On ne saurait passer sous silence un fort beau batteur-éplucheur de M. Lagoguée, près Rouen, ni la Mull-Jenny de M. Grün, de Guebwiller, auquel nous devons une honorable mention pour ses machines destinées à la filature du lin.

Avant de quitter la filature du lin et du coton, il y a justice à mentionner des établissements accessoires, mais indispensables à ces deux grandes industries et dont les services ne sauraient être trop appréciés. De ce nombre sont les belles fabriques de cardes de MM. Hache Bourgeois, à Louviers, et Scrive, à Lille. Ces deux habiles fabricants fournissent la plus importante partie de la clientèle du nord de la France. M. Malmazet aîné, de Lille, et MM. Miroude et Fumière, de Rouen, méritent d'être cités après ces chefs de file. La fabrique de peignes à tisser et de maillons métalliques établie à Lisieux, par

MM. Debergue, Desfrièches et Gillotin, est toujours digne de la haute distinction que les jurys de 1854 et 1859 lui ont successivement accordée. Dans le midi, les peignes en acier de MM. Châtelard et Perrin, de Lyon, sont toujours préférés pour la fabrication de la soie ; on en exporte en Italie : ces industriels sont arrivés à introduire jusqu'à 210 dents au pouce linéaire, ce qui permet, pour la fabrication des gazes de soie destinées à la bluterie, une finesse de 44,000 orifices au pouce carré.

L'établissement de MM. Papavoine et Châtel, de Rouen, est spécialement destiné à la fabrication et au montage des rubans de cardes. Il reste toujours au niveau de sa réputation ; ces industriels ont exposé une machine à égaliser le cuir des cardes et une autre ayant pour objet d'aiguiser les dentures de ces rubans.

Enfin, la fabrication de pièces détachées et accessoires de la filature a pris un développement important entre les mains de MM. Peugeot et C^{re}, qui avaient eu l'idée de créer à Audincourt (Doubs) un établissement dans ce but spécial. La filature est montée sur un pied si considérable dans l'est de la France, et ses organes sont arrivés, par une longue pratique, à une si complète uniformité, qu'il y avait une utilité réelle à rendre possible la confection courante et économique de toutes les pièces détachées.

On sait que la laine se subdivise, quant à son emploi, en trois grandes catégories : les laines courtes, qui sont exclusivement consacrées à la fabrication des matelas, des tapis, des couvertures ; les laines à cardes, destinées au foulage et à la fabrication des draps ; les laines à peignes, réservées pour la fabrication des étoffes rases. L'opération préalable pour ces trois séries d'emploi est toujours un lavage qui a une immense influence sur l'usage ultérieur ; car cette laine, de moyenne longueur, si elle est lavée sans être enmêlée, peut être réservée pour le peigne, tandis qu'un autre mode de lavage l'eût reléguée parmi les laines à cardes. Le lavoir de M. Desplanques, dont l'action consiste en une pression exercée par des batteurs à claire-voie sur la laine que fait avancer une toile sans fin, présente ce genre d'avantages. M. Malteau, d'Elbeuf, expose une autre machine à laver, dont le principe tout différent réside dans l'agitation incessante de la toison au milieu de l'eau, à l'aide d'un arbre vertical armé de longues tiges et tournant avec ces bras dans un vaste bassin. Quant au peignage, on retrouve sans grands changements, l'ingénieux instrument déjà depuis

longtemps connu sous le nom de peigneuse Collier ; il continue d'occuper le premier rang parmi les appareils propres au démêlage des laines. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans les détails que nous ont semblé mériter les appareils de M. Bruneaux aîné, de Réthel. Ces appareils qui forment une série presque complète pour la préparation et pour la filature de la laine, auraient demandé pour être appréciés plus d'étude que nous n'avons pu leur en consacrer. Toutefois, nous avons eu le temps de nous convaincre de leur bonne construction et de leurs dispositions ingénieuses.

On doit rendre le même témoignage flatteur au banc à broches de M. André Kœchlin, destiné aux laines cachemire.

Nous nous hâtons de réparer un oubli auquel nous entraîne notre course rapide au milieu de tant d'appareils divers. Il convenait de citer, après le lavage des laines, un mécanisme appliqué avec le plus grand avantage à leur dessiccation ; nous voulons parler de l'appareil nommé hydro-extracteur, par MM. Penzoldt et Rohlf, qui l'ont inventé. Cet appareil, fondé sur l'emploi de la force centrifuge, peut servir à extraire l'eau, non-seulement de la laine, mais encore de toute matière mouillée, avec une rapidité extrême et une facilité sans égale. Le tambour qui contient les objets à sécher est animé d'une vitesse de quinze cents tours par minute ; sept minutes suffisent à sécher une charge de laine ; par ce procédé, l'on économise les onze douzièmes du temps ordinaire, une notable main-d'œuvre, et la laine reste plus douce que lorsqu'elle a été soumise à l'action de l'air chaud ; on comprend avec quelle facilité ce même moyen peut servir à sécher toute autre matière mouillée, tissus, faïences, pâtes ou féculs. Le dessiccateur Penzoldt est assurément l'une des plus précieuses acquisitions de ces dernières années ; il laisse peu de progrès à désirer dans sa spécialité.

En résumant la série des mécanismes employés au travail de la laine, nous aurions à parler de la machine circulaire à fouler les draps, par M. Malteau, et de celle de MM. Hall, Powell et Scott, destinée au même objet. Mais ces machines sont fondées sur le principe de la pression, et, bien que dans la plupart des industries le progrès consiste précisément à substituer la pression à la percussion, il n'en est pas de même dans le cas spécial du foulage des draps. On avait longtemps ignoré cette condition particulière ; aussi, lorsque, vers 1853, le manufacturier anglais John

Dyer substitua le laminage au choc des grossiers pilons de bois, on crut être arrivé à la limite perfectible, et MM. Hall et C^{ie} se hâtèrent d'importer en France ce nouveau procédé ; mais on ne tarda pas à s'apercevoir que si le choc seul n'était pas suffisant, la pression ne pouvait non plus se passer d'une certaine percussion. Tel fut donc le problème qu'on dut se proposer et que nous semble avoir résolu le foulon à percussion modérable de MM. Benoit frères de Montpellier.

Le tissage et l'impression des étoffes ne donnent lieu qu'à un fort petit nombre d'observations. Nous mentionnerons comme plein de dispositions ingénieuses le métier circulaire de MM. Legros et Poitevin ; l'agencement des aiguilles placées à l'intérieur et de celles qui tendent vers le centre et ont pour fonction de ramener le tissu du dehors au dedans, offre une heureuse combinaison ; ce métier exige moins d'entretien, travaille plus vite et plus proprement qu'aucun appareil du même genre.

La Perrotine occupe enfin la place qu'elle a dû conquérir avec tant de peine ; l'industrie alsacienne et l'industrie rouennaise l'ont à la longue adoptée toutes deux ; elle rencontre toutefois une véritable concurrence dans la remarquable machine à imprimer les étoffes exposée par MM. Huguenin et Ducommun, de Mulhouse. Il est bon de remarquer la qualité supérieure et le travail du cuivre que ces derniers industriels emploient dans la confection de leurs cylindres creux à plusieurs couleurs ; une partie de la production de leur établissement est destinée à l'exportation.

En suivant l'ordre que nous nous sommes tracé, nous arriverions à parler de la machine à fabriquer le papier continu, exposée par M. Chappelle. Mais que pourrions-nous en dire de nouveau, après cette seconde exhibition où elle a recueilli, comme en 1859, tous les suffrages du public ? Encore une industrie où nous n'avons point à redouter de supériorité ; peu à peu le nombre en augmente, et il serait plus utile qu'on ne pense pour notre fausse modestie nationale de dresser un tableau complet de nos incontestables supériorités industrielles. — Il est juste de citer les diverses machines à parer le papier, exposées par M. Callaud-Bélisle, de la Charente.

Nous avons hâte d'arriver à l'une des plus intéressantes parties de l'exposition de 1844, nous voulons parler des machines-outils, ces vastes engins qui ont frappé de stupeur la plupart des curieux. On nous pardonnera donc de franchir assez

rapidement les obstacles qui nous en séparent. Toutefois, nous sommes forcé encore à quelques haltes en traversant les inventions et les améliorations proposées après cinq années de travaux sur des sujets aussi importants que les grandes constructions, les transports, et d'autres moins considérables mais beaucoup plus variés.

Comment laisser de côté, par exemple, cette audacieuse idée de M. l'ingénieur Montet, qui propose de supprimer ce chapelet d'écluses qui se trouvent souvent en pays de montagnes entre le bief supérieur et le bief inférieur? On sait ce que coûtent ces écluses juxtaposées et le temps qu'il faut pour franchir ces grandes marches. M. Montet, appuyé du reste par l'expérience d'une construction analogue qui fonctionne sur le canal Morris, aux États-Unis, a exposé le modèle d'un plan incliné automoteur sur lequel glisserait un véritable sas mobile, recevant le bateau au bief supérieur et l'amenant avec la masse d'eau qui le supporte au niveau d'en bas. On comprend déjà, d'après cette indication, que ce sas consiste en une vaste cuve en bois armée de fer et portée sur un chariot dont la différence de hauteur entre l'avant et l'arrière-train maintient l'horizontalité permanente. Ce chariot roule sur deux rails, et dans sa descente remonte une cuve pareille qui lui est reliée par une forte chaîne, et qui fonctionne toujours en sens inverse sur un chemin parallèle. De cette manière, la vitesse à la descente est utilisée pour la remonte, et les deux vastes cuves se font un mutuel contrepoids. Nous désirons vivement qu'une expérience en grand vienne sceller cette alliance entre les canaux et les chemins de fer.

Ces derniers sont représentés d'abord par M. Laigniel, dont les travaux déjà connus et appréciés n'offrent aucune innovation bien notable; on sait que le système de cet inventeur a pour but d'affranchir de tout danger le parcours des courbes de petit rayon, et qu'il arrive à ce résultat en donnant à la jante de ses roues un ressaut en dehors, de manière à ce que, dans les courbes, la

roue extérieure tournant sur le ressaut imprime à l'ensemble du convoi une sorte de conicité qui le préserve de l'action tangentielle de la force centrifuge.

Le petit modèle de M. Serveille consiste en un chemin de fer analogue à ceux des États-Unis, d'après le système mixte du fer et du bois; sur ce modèle fonctionnent des waggons articulés de manière à pouvoir tourner sur des courbes de très-petits diamètres. M. Serveille annonce une prochaine expérience en grand de son système. Nous attendrons ce moment pour le juger. Profitons néanmoins de la circonstance pour louer les tuyaux en bois de cet exposant; ces tuyaux, composés de simples bandes carrées de bois assemblées à tenons, bout à bout, et taillées sur leur face latérale avec une légère pente, de manière à former le cylindre par leur juxtaposition, sont d'une construction aussi facile qu'économique. Solidement réunis par des fils de fer, ils peuvent parfaitement servir à la circulation des eaux, même sans avoir été préalablement goudronnés. C'est une idée simple et utile.

Encore un pas en arrière qu'il nous faut faire pour ne pas rester sous le poids d'une omission grave. Le barrage mobile de M. Thénard mérite l'intérêt autant par ses dispositions spéciales que par l'utilité de ce genre de construction. On sait que les barrages mobiles sont une découverte récente, et que leur principal avantage est de pouvoir disparaître dans le temps des grandes eaux, sans occasionner les inondations auxquelles donnent lieu les barrages fixes; en outre, les premiers peuvent créer, par des différences de niveau obtenues à bas prix, des forces motrices précieuses pour l'industrie; enfin, ils permettent de suivre la baisse croissante des eaux et de conserver toujours un niveau suffisant pour la navigation, tout en économisant l'eau dépensée à chaque ouverture du pertuis.

E. LAMULONIERE.



III. ARTS CHIMIQUES ET PHYSIQUES (fin).

1^o MATIÈRES, PRODUITS.

e. Sucres.

Gironde.	BERTIN (E.) et C ^e , à <i>Bordeaux</i> . — Sucre raffiné et instruments de raffinage.			évaporation continue pour la fabrication du sucre.
Isère.	CANNICHEL, à <i>Grenay</i> . — Sucres.	Id.		
Nord.	NUMA-GRAR et C ^e , à <i>Valenciennes</i> . — Sucre.	Id.		HARLY PERRAUD, à la <i>Grande-Villette</i> . — Sucre moulu.
Seine.	BOUCHER, à <i>Pantin</i> . — Nouvel extracteur pour le jus de betteraves par filtration, pains de sucre, sucre brut.	Id.		LEMOYNE, à <i>Paris</i> . — Pains en sucre bonbons divers. C. F. 1839.
Id.	EMERY, à <i>Paris</i> . — Appareil tubulaire à	Seine-Inf.		LOUVRIER fils, à <i>Paris</i> . — Appareil évaporatoire pour la fabrication du sucre.
				MAGNÉ (Célestin), à <i>Rouen</i> . — Sucrerie.

f. Savons et huiles.

Bouches-du-R.	SAISSE fils et C ^e , à <i>Marseille</i> . — Savon blanc d'huile de palme.	Id.		vons divers.
Doubs.	FATTELAY, à <i>Beurre</i> . — Vase à épurer et conserver les huiles.	Id.		MAYET, à <i>Paris</i> . — Huiles inoxydables, animale et végétale.
Finistère.	BELHOMMET, à <i>Landerneau</i> . — Savon d'olive.	Id.		MENOTTI, à <i>Batignolles</i> . — Savon hydrofuge.
Isère.	BAIL et BOFFARD, à <i>Villeurbanne</i> . — Savons, cierges, bougies.	Id.		MESSIES et AMAVET-PIVER, à <i>Paris</i> . — Savons de toilette.
Id.	BUISSON, à <i>Tullins</i> . — Appareils pour passer les huiles.	Id.		MILLOCHEAU, à <i>Paris</i> . — Huile pour l'horlogerie.
Id.	MESNY et JAVARD, à <i>Vienne</i> . — Savons.	Id.		MOISSON, à <i>Paris</i> . — Savonnerie-Moisson.
Moselle.	DOMPIERRE père, à <i>Metz</i> . — Huile de pieds de bœuf, cordes à boyaux.	Id.		MONPELAS, à <i>Paris</i> . — Savons divers. C. F. 1854 et 1859.
Nord.	BOYENVAL-LAVIGNE, à <i>Wazemmes</i> . — Huile de pieds de bœuf.	Id.		MUTEL (de), à <i>Paris</i> . — Huile desoxygénée sans acide ni alcali, propre à l'horlogerie, huiles pour horlogerie et mécaniques.
Seine.	ANRÈS aîné, à <i>Paris</i> . — Huile épurée.			
Id.	CAMBACÉRÈS, à <i>Paris</i> . — Huile de cheval et engrais musculaire.	Id.		UGER, à <i>Paris</i> . — Savons de ménage et de toilette. (A) 1827, B (A) 1854 et 1859.
Id.	COTTAN, à <i>Passy</i> . — Savons.	Id.		FINAUD, à <i>Paris</i> . — Savons animal, végétal, de toilette, etc.
Id.	DEMARSON et C ^e , à <i>Paris</i> . — Savons de toilette et de ménage. (B) 1859.	Id.		RAYBAUD, à <i>Paris</i> . — Savons. (B) 1854 (A) 1859.
Id.	DROUX et C ^e , à <i>Batignolles-Monceaux</i> . — Savons.	Id.		SALOMON, à <i>Paris</i> . — Huile pour l'horlogerie.
Id.	DUVIGNEAU, à <i>Paris</i> . — Saponine.	Id.		SICHEL-JAVAL, à <i>Paris</i> . — Savons et parfumerie. (A) 1854.
Id.	GUILLIER, à <i>Paris</i> . — Savons, encre à marquer le linge.	Id.		TAVEAU, à <i>Paris</i> . — Savons.
Id.	LEGRAND, à <i>Paris</i> . — Savons de ménage et savons fins.	Id.		TESSON, à <i>Colombes</i> . — Huile de pieds de bœuf, colle forte. M. H. 1827, 1854 et 1859.
Id.	MACHARD, à <i>Paris</i> . — Tourteau de graisse de baleine.	Id.		VIOLET, à <i>Paris</i> . — Savons de toilette et de ménage. C. F. 1827, à Violet et Guenot; id. 1854, à Violet et Montpelas.
Id.	MAILLY, à <i>Paris</i> . — Savons, pommades, bandoline.			M. H. 1859, à Violet.
Id.	MARTIN jeune, à <i>Paris</i> . — Savon liquide inaltérable.	Seine-Inf.		CUVELLIER, à <i>Blangy</i> . — Savons divers.
Id.	MAUGENET et COUDRAY, à <i>Paris</i> . — Sa-			

g. Gélatine et colle forte.

Ardennes.	ESTIVANT fils aîné, à <i>Givet</i> . — Colle forte, colle blonde, colle blanche. (B) 1806.		(A) 1819, B. (A) 1824, 1827, 1854 et 1859.
-----------	--	--	--

<i>Id.</i>	ESTIVANT-DONAU, à <i>Givet</i> . — Colle forte. (A) 1827, R. (A) 1859.	Seine.	BAUD et JOVINET, à <i>Colombes</i> . — Gélatine.
Bouches-du-R.	SIGNORET, à <i>Marseille</i> . — Colle forte, colle de Flandre, colle de Cologne. M. H. 1819.	<i>Id.</i>	BUREAU, à <i>Paris</i> . — Colle forte et gélatine.
Gard.	PLANCHON, à <i>Saint-Hippolyte-le-Gard</i> . — Colle forte.	<i>Id.</i>	DENISON, à <i>Grenelle</i> . — Feuilles de colle forte.
Isère.	LAUDINY, à <i>Grenoble</i> . — Colles.	<i>Id.</i>	LEFEBURE père et fils, à <i>Paris</i> . — Colle forte. (B) 1834.
Loiret.	FRANC-MAGNAN, à <i>Orléans</i> . — Colle forte.	<i>Id.</i>	PITOUX, à <i>Paris</i> . — Pains à cacheter, gélatines, carmin, colle à bouche, etc.
Meurthe.	REISS, à <i>Guénestroff</i> . — Gélatine.	Seine-Infér.	GRENET fils, à <i>Rouen</i> . — Gélatine. (A) 1834, R. (A) 1839.
Moselle.	FIRMENICH, à <i>Metz</i> . — Colle forte. M. H. 1839.		

h. Matières servant à l'éclairage.

Aube.	VIN, à <i>Troyes</i> . — Bougie stéarique.		cierges en stéarine, mandrins en acier, machine à percer les sièges. M. H. 1859.
Aveyron.	BETAILLE-ACQUIER (Mme), à <i>Rodez</i> . — Chandelles. C. F. à Acquier père.	<i>Id.</i>	DELAFONT, à <i>Paris</i> . — Liquide-gaz ou huile essentielle, lampes pour la combustion dudit liquide.
Charente.	ROBIN (L), à <i>Angoulême</i> . — Bougies stéariques.	<i>Id.</i>	DESPREZ, à <i>Paris</i> . — Suifs, chandelles, bougies et cierges.
Finistère.	BELHOMMET, à <i>Landerneau</i> . — Bougies stéariques dites bougies bretonnes.	<i>Id.</i>	DUBOIS, à <i>Paris</i> . — Bougie stéarine, bougie de cire.
Loire-Infér.	DELAUNAY et LEROY, à <i>Nantes</i> . — Bougies, huile de palme, huile de cocos.	<i>Id.</i>	DURIER, à <i>Paris</i> . — Bougies. (B) 1859.
<i>Id.</i>	THIBAUT frères, à <i>Nantes</i> . — Bougies, chandelles, suif.	<i>Id.</i>	GOMBERT fils, à <i>Paris</i> . — Mèches nattées pour bougies. M. H. an 10, (A) 1819, (A) 1827, à Gombert père et fils.
Loiret.	LEGRAND frères, à <i>Orléans</i> . — Bougies stéariques.	<i>Id.</i>	LE PARMENTIER et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Bougies.
Marne.	HERBIN, à <i>Reims</i> . — Bougies stéariques de toute sorte.	<i>Id.</i>	MILLY (de), à <i>Paris</i> . — Acide stéarique, bougies, acide oléique, savon, lampes. (A) 1834, à de Milly et Motard, (O) 1859, à de Milly seul.
<i>Id.</i>	LAFONTAINE-BENOIST, à <i>Reims</i> . — Bougie stéarique.	<i>Id.</i>	PETIT et LEMOULT, à <i>Grenelle</i> . — Bougies stéariques.
Pyrénées-B.	ROUSSILLE frères, à <i>Jurançon</i> . — Bougies stéariques.	<i>Id.</i>	PRUNIER, POINSOT et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Bougies, acide stéarique.
Rhône.	LIÉNARD (Claude) et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Bougies stéariques. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	RÉGNIER, à <i>Paris</i> . — Bougies et cierges. C. F. 1859.
Seine.	BAILLOT, à <i>Paris</i> . — Bougies.	<i>Id.</i>	TRESCA, à <i>Paris</i> . — Bougies. (A) 1859.
<i>Id.</i>	BOISSET et GAILLARD, à <i>Paris</i> . — Bougies diaphanes et stéariques. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	ZIER (veuve) et fils, à <i>Belleville</i> . — Chandeliers modèles, colonnes cannelées.
<i>Id.</i>	BRUNNARIUS, BOILLOT et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Bougies cérophanes.	<i>Id.</i>	WERNET père et fils, à <i>Paris</i> . — Bougies. M. H. 1827 et 1834.
<i>Id.</i>	CABOURET aîné et LEROY frères, à <i>Paris</i> . — Appareil pour la fonderie du suif, un pain de suif et chandelles. (B) 1859, à Taulet.	Seine-Infér.	HÉRON et C ^{ie} , à <i>Rouen</i> . — Bougies stéariques.
<i>Id.</i>	CAHOUE, à <i>Paris</i> . — Moules à cierges,		

2^e APPAREILS.

a. Appareils de chauffage.

Aisne.	GODIN LEMAIRE, à <i>Esquéhéries</i> . — Poêles, cuisinières en fonte.	Jura.	pareil pour chauffer l'eau et le linge. PRENEY et BALLARD, à <i>Perrigny</i> . — Fourneau en fonte, cafetières en cuivre.
<i>Id.</i>	SOULIAC-BOILEAU, à <i>Nogentel</i> . — Appareil contre le feu de cheminée, cheminée en bois.	<i>Id.</i>	VUILLIER, à <i>Dôle</i> . — Cheminée aëri-fère fumivore. (B) 1854.
Charente.	GALLAND, à <i>Ruffec</i> . — Fourneau potager et rôtisseur, froment de différentes espèces.	Nièvre.	TAVERNA, à <i>Nevers</i> . — Cheminée calorifère.
Eure.	ELMEREING, à <i>Louviers</i> . — Cheminées en fonte.	Pas-de-Calais.	LEPLANT, à <i>Arras</i> . — Cheminée prussienne calorifère. M. H. 1859.
Eure-et-Loir.	MAUGIN, à <i>Chartres</i> . — Baignoire avec ap-	Puy-de-Dôme.	TRÉBOUL, à <i>Riom</i> . — Appareil nommé dessiccateur spécialement applicable à la fabrication de la fécule.

- Rhin (Bas-). HEY, à *Strasbourg*. — Foyer de cuisine en fonte et en tôle.
- Rhône. FOURNET et C^{ie}, à *Lyon*. — Poêles calorifères.
- Id.* ROGEAT frères, à *Lyon*. — Fourneaux, grilles, etc.
- Id.* VILLARD, à *Lyon*. — Fourneaux et plaques foyères en fonte. C. F. 1853, pour ses plantes en métal.
- Saône (Haute-). OGIER (Auguste), à *Lureuil*. — Fourneau économique en fonte de fer.
- Seine. BARBEAU aîné, à *Paris*. — Cheminées calorifères, poêles. C. F. 1859.
- Id.* BAUDIN, à *Paris*. — Four pour boulanger.
- Id.* BIRCKEL, à *Paris*. — Cheminée, calorifère, poêle et baignoire.
- Id.* BORDON, à *Paris*. — Deux fourneaux portatifs de cuisine en tôle forte, sans maçonnerie.
- Id.* CERBELAUD, à *Paris*. — Calorifères. (B) 1859.
- Id.* CHAUSSENOT jeune, à *Paris*. — Calorifère, appareil à distiller dans le vide, petits appareils pour la fermentation de la bière. (B) 1854, (A) 1859.
- Id.* CHEVALIER, à *Paris*. — Calorifères portatifs, poêles, chauffe-assiettes, baignoires, pédiluve, etc., cuisinières économiques, fourneaux de cuisine, appareils à légumes, tabouret à eau bouillante, etc.
- Id.* CHEVALIER CURT, à *Paris*. — Fourneaux calorifères. (B) 1859.
- Id.* CHEVALIER CURT, à *Paris*. — Fourneau et ses accessoires. (B) 1859.
- Id.* CORNU, à *Paris*. — Poêles calorifères.
- Id.* COULON, à *Paris*. — Grils (nouveau modèle).
- Id.* DARCHE (Mme veuve), à *Paris*. — Brûloir mécanique, poêles divers et fourneaux. C. F. 1859.
- Id.* DELAFORGE, à *Paris*. — Forges et soufflets de forges. (B) 1854.
- Id.* DELAROCHE, à *Paris*. — Cheminées calorifères. C. F. 1827 et 1854.
- Id.* DELAROCHE aîné, à *Paris*. — Poêle et cheminée.
- Id.* DELATAILLE, à *Paris*. — Baignoires et appareils pour chauffer les bains.
- Id.* DESCROIZILLES, à *Paris*. — Appareils de chauffage.
- Id.* DESPINOY, à *Paris*. — Fourneaux, calorifères et cheminées.
- Id.* DOBIGNARD, à *Paris*. — Bouches de fours de boulangers et pâtissiers.
- Id.* DORÉ, à *Paris*. — Fourneaux à reverbère perfectionnés.
- Id.* DOREMUS et ENFER, à *Paris*. — Appareils de ventilation, soufflets, forges, soufflet hydraulique, soufflet pour faire le vide, instruments pour la chimie, la physique et la mécanique. M. H. 1859, à Enfer.
- Id.* DUVAL, à *Paris*. — Calorifère lumineux.
- Id.* DUVOIR, à *Paris*. — Calorifères, appareils de cuisine et de blanchissage. (B) 1859.
- Id.* DUVOIR (Leblanc), à *Paris*. — Appareil hydro-pyrotechnique. (A) 1859.
- Id.* FERRAND, à *Paris*. — Fours de diverses formes.
- Id.* FESSART, à *Paris*. — Appareils de chauffage.
- Id.* FOREY, à *Paris*. — Calorifères à eau chaude.
- Id.* FROSSARD et C^{ie}, à *Paris*. — Fourneaux, calorifères.
- Id.* GÉLIN, à *Paris*. — Tôles, poêles, cheminées et brûloirs à café.
- Id.* GENESTE, à *Paris*. — Nouvelle cheminée calorifère.
- Id.* GERVAIS, à *Paris*. — Appareils de chauffage pour serres. (B) 1859.
- Id.* GOSSIN, à *la Villette*. — Fourneaux, calorifères et cheminée-calorifère.
- Id.* GRAUX, à *Paris*. — Appareils de chauffage garnitures de feu en bronze.
- Id.* GRENIER, à *Paris*. — Fourneaux mécaniques. (B) 1859.
- Id.* GROUVELLE, à *Paris*. — Fourneau de cuisine et plans de machines hydrauliques; plan de la machine hydraulique exécutée pour la commune de Bresles (Oise).
- Id.* GUGLIELMI dit GUILLAUME, à *Paris*. — Poêles, calorifères, cloche en fonte, tuyaux et coffres de tôle.
- Id.* HOYOS, à *Paris*. — Fourneaux en fer, tôle, fonte et cuivre.
- Id.* HUBERT fils, à *Paris*. — Poêles calorifères.
- Id.* HUREZ, à *Paris*. — Calorifère pour brûler l'anthracite, calorifère pour brûler le bois, le charbon ou le coke, fourneau culinaire. M. H. 1859.
- Id.* KOPECYNSKI, à *Batignolles*. — Calorifère.
- Id.* LACOUX (de), à *Paris*. — Appareils de chauffage.
- Id.* LAURY, à *Paris*. — Cheminées calorifères.
- Id.* LECERF, à *Paris*. — Fourneaux, cheminées et calorifères.
- Id.* LECOCQ et C^{ie}, à *Paris*. — Appareils de chauffage et de cuisine.
- Id.* LENOIR, à *Paris*. — Calorifère.
- Id.* MEYNIAL, à *Paris*. — Appareils culinaires, fourneaux-coquilles, fours à pâtisserie, réchauds, cafetières, etc.
- Id.* MINCH, à *Paris*. — Cheminées, fourneaux portatifs et calorifères.
- Id.* PAUCHET, à *Paris*. — Fourneaux de cuisine et de limonadiers.
- Id.* PERRÈVE (chevalier de), à *Paris*. — Cheminées d'usine en appareil d'air chaud, tuyaux doublant la chaleur des tuyaux ordinaires. (B) 1859.
- Id.* PETIT, à *Paris*. — Cheminée-poêle et calorifère, calorifères, appareils de chauffage, vasisas. M. H. 1859.
- Id.* PIERON, à *Paris*. — Calorifère, étuve de pâtissier.
- Id.* POLIOT, à *Paris*. — Fourneaux pour limonadiers et restaurants, calorifères.
- Id.* POTTIER-JOUVENEL, à *Paris*. — Fourneaux divers et rôtissoirs.

<i>Id.</i>	ROBERT, à <i>Grenelle</i> . — Chauffoirs pour voitures.				concentrateur pour la torréfaction du café.
<i>Id.</i>	ROUSSEAU, à <i>Paris</i> . — Appareils de chauffage.	<i>Id.</i>	VOGT, à <i>Paris</i> . — Poêles et panneaux de cheminées.		
<i>Id.</i>	ROUSSEROUX, à <i>Paris</i> . — Fourneaux et calorifères. C. F. 1859.	<i>Id.</i>	VOITELAIN, à <i>Paris</i> . — Cheminées et calorifères. C. F. 1859.		
<i>Id.</i>	SARON frères, à <i>Paris</i> . — Fourneaux et appareils de chauffage.	<i>Id.</i>	ZAMMARETTI, à <i>Paris</i> . — Calorifères et cheminées.		
<i>Id.</i>	SOBEL, à <i>Paris</i> . — Calorifère, appareils de chauffage, appareils culinaires. M. H. 1854 et 1859.	Seine-et-Oise.	FENOUIL, à <i>Versailles</i> . — Poêle chauffeur et éclaireur.		
<i>Id.</i>	SOUDAN, à <i>Paris</i> . — Fourneau économique	<i>Id.</i>	VALLIER, à <i>Versailles</i> . — Chaudière à chauffer les serres et à faire la lessive.		

b. Appareils divers et d'économie domestique.

Ardennes.	LERICHE-MEURANT, à <i>Charleville</i> . — Soufflets pour forge.	<i>Id.</i>	LEMARE (veuve), à <i>Paris</i> . — Caléfacteur cylindre de bain, cafetière, couvoir, lampe-bougeoir, chocolatière, réchauds. (A) 1825, R. (A) 1854.
Aube.	LAMOTTE, à <i>Villy-en-Trodes</i> . — Soufflerie à double effet et à jet continu.	<i>Id.</i>	LIRÉ, à <i>Paris</i> . — Four à pâtisserie, gril, cafetières. C. F. 1854, à Morin, prédécesseur.
Dordogne.	CARRÉ, à <i>Bergerac</i> . — Moules-filtres.	<i>Id.</i>	MARATUEH, à <i>Paris</i> . — Appareils pour prévenir les feux de cheminées.
Gironde.	BOUCHERIE, à <i>Bordeaux</i> . — Conservation du bois.	<i>Id.</i>	PAILLIETTE, à <i>Paris</i> . — Soufflets de forge. M. H. 1859.
Puy-de-Dôme.	BROSSON, à <i>Montpensier</i> . — Machine à dessécher.	<i>Id.</i>	ROUEN, à <i>Paris</i> . — Appareils divers d'éclairage. (B) 1859.
<i>Id.</i>	TRÉBOUL, à <i>Riom</i> . — Appareil dessiccateur pour la fabrication de la fécule.	<i>Id.</i>	SAGET, à <i>Paris</i> . — Appareils d'éclairage de ville, pour locomotives, administrations; fanaux, signaux, appareils divers. (O) 1854, à Bordier-Marcet, prédécesseur.
Seine.	ANTOINE, à <i>la Villette</i> . — Dessiccation des bois. (B) 1859.	<i>Id.</i>	SIBET, à <i>Paris</i> . — Siège auto-moteur inodore, poudre désinfectante.
<i>Id.</i>	AUDOT, à <i>Paris</i> . — Thermosiphon mobile. (B) 1854, R. (B) 1859.	<i>Id.</i>	SIRY, LIZARS et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Compteurs à gaz, gazomètres.
<i>Id.</i>	CHARLES et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Buanderies portatives.	<i>Id.</i>	VILLENEUVE et PAGNERRE, à <i>Paris</i> . — Appareils congélateurs.
<i>Id.</i>	COLLIER, à <i>Saint-Denis</i> . — Appareil pour fabriquer le gaz, machines à blanchir le linge.	Seine-Infér.	BLERZY, à <i>Elbeuf</i> . — Dessiccateurs pour les draps et machines à sécher la laine.
<i>Id.</i>	CORLIEU, à <i>Paris</i> . — Bain-marie à infusion, à filtre; appareil de déplacement, fontaine pour tisane et réservoir en étain pour hôpitaux, vases pour dépôt des saintes huiles dans les évêchés.	<i>Id.</i>	QUIBEL, à <i>Rouen</i> . — Appareil pour empêcher les cheminées de fumer.
<i>Id.</i>	HUGUIN, DOMANGE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Vidanges inodores.	Yonne.	CLÉMENT-LECHIEN, à <i>Avallon</i> . — Chenet faisant fonctions de soufflet et de ventouse.
<i>Id.</i>	LAUBEREAU, à <i>Paris</i> . — Ventilateur.		
<i>Id.</i>	LAUBEREAU et GAULET, à <i>Paris</i> . — Machine pour ventiler les étoffes.		

c. Appareils distillatoires.

Loir.-Infér.	PEYRE et ROCHER, à <i>Nantes</i> . — Cuisine distillatoire pour rendre sans frais l'eau de mer potable.				pour solidifier l'acide carbonique. Instrument pour extraire la gélatine des os de la viande de boucherie. M. H. 1827, (B) 1854, (A) 1859.
<i>Id.</i>	BROUILLET, à <i>Paris</i> . — Alambics pour la pharmacie, serpentins propres à la distillation, en poterie d'étain.	<i>Id.</i>	EGROT, à <i>Paris</i> . — Appareils distillatoires en cuivre. C. F. 1827. M. H. 1854. R. M. H. 1859.		
<i>Id.</i>	DELEUIL, à <i>Paris</i> . — Appareil distillatoire				

INFLUENCE

DE LA

LÉGISLATION DES BREVETS

SUR L'INDUSTRIE.



Le progrès ou la décadence de l'industrie d'un pays dépendant principalement de la législation des brevets, il nous semble nécessaire de chercher dès aujourd'hui les moyens de remplacer le simulacre de loi nouvelle dont on vient de doter les inventeurs français.

Pour répondre au besoin si généralement senti d'une meilleure organisation de la propriété industrielle, qu'a-t-on fait? On s'est contenté, comme l'a dit un honorable député, de rincer le chiffon de la constituante, en y faisant plus d'un accroc nouveau.

Mais personne ne s'est demandé quelle était la nature et quel devait être le but de l'institution qu'il s'agissait d'organiser.

En y réfléchissant un peu, on reste convaincu que le brevet d'invention n'est ni un encouragement, ni une faveur, ni une récompense, puisqu'on les accorde, sans examen, à qui paye, et que c'est encore moins un privilège, puisque tous les privilèges sont abolis. Qu'est-ce donc qu'un brevet?

Le brevet n'est et ne doit être qu'un corollaire du droit primordial constitutif de la propriété, le droit du *premier occupant*, autrement dit le *prix de la course*, rien de plus, rien de moins. Cela posé, il est facile de régler cette propriété dans l'intérêt de l'État d'abord, et dans celui des citoyens après. Il ne s'agit que d'assimiler la concession d'un brevet à la concession d'une mine, car l'identité est complète.

L'État n'est-il pas intéressé à voir ouvrir des mines nouvelles et à s'enrichir de toutes les industries passées, présentes ou futures, sans avoir

besoin d'en connaître la provenance. Qu'importe, en effet, à l'État que l'industrie, la machine ou le procédé qu'on lui apporte émane du cerveau d'un inventeur, de l'activité d'un importateur ou des soins d'un *résurrectionniste*; qu'importe qu'ils soient exhumés d'un vieux livre ou extraits d'un *magasin* quelconque, pourvu qu'il en jouisse? Le fisc est, d'ailleurs, assez habitué à se conformer à la maxime du poète latin :

Lucri bonus odor ex re qualibet

Celui qui fertilise un rocher aride avec de l'engrais national, de l'engrais étranger ou de l'engrais factice, ne doit-il pas avoir le même mérite aux yeux de l'État? Il a créé un champ de plus; s'il paye l'impôt, l'État doit lui garantir la propriété du fonds et des fruits. Le gouvernement n'a nul intérêt, nous le répétons, à chercher l'origine des inventions; tout va bien, tout est bon, tout sert, pourvu qu'il en profite.

Quant à découvrir et constater la véritable source de l'invention et des perfectionnements successifs, c'est un soin qu'il faut laisser aux académies et non aux tribunaux; les académies peuvent seules essayer de restituer, à peu près, aux inventeurs réels la gloire, ou, si l'on veut, la récompense honorifique due à leur mérite; mais les tribunaux civils sont plus compétents sur le fait du *premier occupant*, c'est aussi le seul que nous voudrions leur laisser à juger. Tous les procès seraient faciles à terminer de la sorte et deviendraient, d'ailleurs, fort rares, en opérant comme il suit :

Aussitôt la demande d'un brevet déposée, elle serait publiée avec les mêmes formalités que les demandes en concession de mines. Les oppositions seraient admises et appréciées par qui de droit. Le brevet ne serait accordé définitivement qu'après un temps donné; mais il serait solide

et durable, quand il aurait passé par les épreuves du *commodo et incommodo*.

Ainsi donc, il conviendrait d'abolir les dénominations de brevets d'invention, de perfectionnement et d'importation pour les remplacer par celles de brevet d'introduction, d'exécution ou d'application, c'est-à-dire que le premier qui aurait introduit en France une fabrication inconnue, ignorée ou perdue, aurait par cela seul acquis le droit de fabriquer et vendre, de faire fabriquer et faire vendre exclusivement, dans le royaume, les produits de cette industrie, comme un jardinier a seul le droit de vendre les fruits de l'arbre qu'il a planté.

Voilà qui simplifierait entièrement la question des brevets.

Quelle émulation, quel redoublement d'activité pour arriver le premier ! Quelle ardeur à créer, à perfectionner, à importer les meilleures machines, les meilleurs procédés ! quel empressement à exécuter ceux qui sont comme enterrés dans les *solo* de nos bibliothèques, et à remettre sur le métier une foule d'excellentes choses mortes faute d'argent, faute de temps, faute de quelque élément de l'alphabet industriel qui manquait à l'époque de leur naissance.

Après la promulgation d'une pareille loi, l'industrie prendrait certainement un essor immense ; elle s'élèverait peut-être cent fois plus haut en un lustre qu'autrefois en un siècle. L'État y gagnerait un nombre prodigieux de conservateurs et de contribuables : les bases de la société se consolideraient en s'élargissant, et bien certainement la civilisation accomplirait un progrès tout aussi notable après la reconnaissance de la propriété intellectuelle qu'après l'établissement de la propriété foncière ; car on sait aujourd'hui qu'il suffit de changer le domaine public en domaine privé, pour convertir une friche en verger.

Examinons maintenant ce projet dans l'intérêt de l'individu ; s'il s'accorde avec celui de l'État, on ne peut hésiter à l'adopter.

En supprimant, disons-nous, les dénominations de brevets d'invention, d'importation et de perfectionnement, on supprime d'un coup toutes les contestations de nouveauté et de priorité, qui sont la cause d'une foule de procès injugeables. La question se réduit à celle fort simple d'envoyer le *premier occupant* en possession de l'industrie qu'il établit dans le pays, et comme l'inventeur peut toujours être le *premier occupant*, c'est-à-dire le premier à déposer ses titres, cela ne le lèse en rien ; la lutte de vitesse ne s'engage réellement

qu'entre les importateurs et les archivistes de la technologie. Il s'établit alors un nombre infini d'exploitations nouvelles, au grand avantage de l'État et des consommateurs ; car tout objet fabriqué par des moyens patentés coûte d'autant moins, qu'il se fabrique plus en grand. L'Angleterre est là pour démontrer les avantages du bon marché.

La production sur une grande échelle, diminuant les frais généraux et produisant beaucoup, a besoin de rencontrer un grand nombre de consommateurs, qui ne peuvent s'obtenir que par le bon marché.

L'axiome des Anglais, nos maîtres en fait de commerce, est celui-ci : *Les petits profits multipliés font les plus grands bénéfices*. Pas un Anglais ne songe à contester et serait honteux de ne pas comprendre cette maxime à laquelle tous les industriels des autres pays ne tarderont pas à se conformer ; car c'est un fait certain que tout inventeur breveté qui vend cher vend peu, excite à la contrefaçon et éveille le génie, qui découvre bientôt le moyen de faire mieux, tout en faisant autrement. C'est donc le plus faux et le plus ruineux des calculs, de vendre trop cher un objet patenté, comme le meilleur moyen d'arriver à la production à bon marché serait de faire en sorte que toutes les industries fussent patentées, c'est-à-dire rangées sous le drapeau du *monautopole* industriel, artistique, littéraire et commercial. Dès lors, plus de concurrence illimitée qui mène à la licence et à la fraude, plus de crises industrielles ; substitution de la responsabilité personnelle aux crimes de l'anonymité, rétablissement des clientèles et de l'achalandage, lutte de génie, d'activité et de probité, et cessation de la guerre intestine amenée par la désastreuse doctrine du *laissez faire et laissez passer*.

En résumé, nous croyons que, pour amener sans choc tous ces heureux résultats, il ne s'agirait que de faire entrer la concession des brevets dans le cadre de la concession des mines, avec une redevance progressive sous la réserve de l'expropriation pour cause d'utilité ou d'agrément public. C'est un moyen sûr, nous ne cessons de le répéter, d'augmenter indéfiniment le nombre des propriétaires, par conséquent celui des conservateurs et des contribuables ; c'est enfin le plus grand, le plus beau et le plus urgent des problèmes sociaux à résoudre en ce moment, surtout pour la France.

JOBARD.

Commissaire du gouvernement belge, à l'exposition de l'industrie française.

DE L'ART DANS L'INDUSTRIE.



Un nombre des résultats obtenus par l'industrie française, et que l'exposition de 1844 vient de constater avec tant d'éclat, un de ceux qui frappent le plus vivement l'attention, c'est une tendance évidente de la plupart de ses produits vers l'ornementation artistique. Sans doute tous les efforts n'ont pas été heureux ; mais quel que soit le goût plus ou moins épuré qui ait présidé à la création de l'œuvre, l'invention est toujours la même. L'élégance de la forme, la richesse des ornements, l'harmonie et la vivacité des couleurs ont été partout recherchées ; la sculpture, la peinture, enfin tous les arts de la forme et du goût ont été appelés à concourir, à présider à la fabrication partout où une place a pu leur être réservée.

C'est une favorable tendance qu'il faut, à notre avis, encourager autant que possible ; et plus encore peut-être dans un intérêt social que dans l'intérêt industriel. Indépendamment de cette heureuse impression que la vue habituelle, que la fréquentation quotidienne, si l'on peut s'exprimer ainsi, des œuvres de l'art produisent sur l'intelligence, sur le sens moral d'une nation, en agrandissant le cercle de ses idées, en lui communiquant une élégance, une sorte de poésie qui l'élève et l'ennoblit, on trouverait peut-être dans cette alliance de l'art et de l'industrie un moyen de faciliter la solution d'une des plus importantes questions qui puissent préoccuper les économistes.

Car si l'on examine attentivement la marche de l'industrie, on voit que sa tendance inévitable est de substituer autant que possible au travail manuel de l'ouvrier, le travail puissant des ma-

chines. Plus une industrie est voisine de son berceau, plus ses outils sont restreints ; la main de l'homme fait tout ou presque tout. Mais aussitôt que cette industrie se développe et grandit, les machines se multiplient, la mécanique fait invasion de toutes parts ; des rouages, des engrenages, des moteurs humains remplacent l'ouvrier dont la part d'action diminue progressivement à mesure que les produits augmentent. Ainsi, par un singulier contraste, l'enfance de l'industrie présente le travail manuel, le travail intelligent, habile, tandis que son développement offre partout, au contraire, le travail mécanique, la force brutale, inintelligente, agissant presque seule dans les ateliers.

Cependant, ne paraîtrait-il pas dans les règles ordinaires que l'emploi de l'adresse, de l'intelligence, de l'habileté raisonnée de l'ouvrier fût une des conditions nécessaires pour la perfection de l'œuvre. Comment donc arrive-t-on dans la pratique à un résultat tout opposé ?

C'est qu'il faut distinguer avec soin ce que dans le langage ordinaire de l'industrie, on n'est que trop disposé à confondre : il faut distinguer le *développement* du *perfectionnement*. Une industrie se perfectionne lorsque ses produits, pris isolément, atteignent le plus haut degré de beauté relative ; une industrie se développe lorsqu'elle fabrique une masse de produits de plus en plus considérable, quelle que soit d'ailleurs la qualité relative de ces produits.

Or il est avéré que le travail manuel est un travail lent et dispendieux ; de plus, c'est forcément un travail isolé, intermittent, et n'aboutissant qu'à une production restreinte ; tandis que le travail mécanique est prompt, économique, infatigable : c'est la production incessante et sans limites. Aussi le travail manuel est-il en quelque sorte l'enfance de la société en même temps que l'enfance de l'industrie. Il entraîne l'isolement



des travailleurs, l'éparpillement de la fabrication, l'accroissement des dépenses ; le travail mécanique devient, au contraire, une nécessité de l'accroissement de la population et des besoins sociaux. Il amène l'association, la centralisation des efforts, l'économie des déboursés, et par suite le bon marché des produits ; il agglomère la fabrication et ne connaît de bornes à la production que celles qu'on veut lui imposer.

Nous devons donc nous attendre à voir la fabrication mécanique prendre une extension rapide à mesure que l'industrie se développera sur notre sol. Nous en avons à nos portes un frappant exemple, et nous sommes entraînés dans la voie que l'Angleterre a tracée.

Mais cet exemple aussi nous apprend le danger qui nous menacerait dans l'avenir. La puissance des machines, en remplaçant partout le travail manuel, rend inutile chaque jour un plus grand nombre de bras. Le développement industriel, dans sa rapide extension, dissimule d'abord ce dangereux résultat : chaque travailleur trouve encore une place dans ce cadre qui s'élargit chaque jour. Mais le moment arrive où la production atteint et dépasse toute consommation possible. Les produits s'accumulent sans issue, les capitaux s'épuisent, les salaires diminuent, et il faut encore entretenir à force de sacrifices cette fabrication exubérante, lui créer à tout prix des débouchés extérieurs ; sinon cette immense activité aboutirait fatalement à l'inaction complète des travailleurs et à une crise sociale.

Cette situation terrible qui pèse aujourd'hui de tout son poids sur l'Angleterre nous atteindrait dans un avenir rapproché, si nous ne pouvions la conjurer en réunissant dans une juste proportion la puissance mécanique au labeur manuel et l'emploi des ouvriers à l'exploitation des machines.

L'heureuse alliance de l'art et de l'industrie

semble présenter cette combinaison désirée. La forme artistique exige nécessairement la main de l'ouvrier, soit pour le dessin primitif, soit pour l'exécution. Quelle que soit l'ingénieuse combinaison d'une machine, cette force inintelligente et brutale ne peut réaliser qu'un nombre limité de types. Machines à sculptures, machines à moulures, machines à estampes, etc., etc., ne remplaceront jamais le ciseau de l'artiste. Cette vulgarité de formes, cette inévitable roideur, qu'un moteur inanimé imprime nécessairement à ses œuvres, fatigue le regard et ne satisfait pas l'imagination. Pour les créations de l'art, il faut la main de l'artiste. Ce sont ces caprices d'exécution, ces fantaisies d'imagination, ces variétés sans nombre qui rompent l'uniformité sans altérer l'harmonie, et qui donnent aux productions un nouveau charme en leur imprimant un caractère d'élégante originalité.

Or, c'est en France surtout, sinon seulement en France, que l'instinct de l'art est généralement répandu. Les arts de la forme et du dessin ont pris droit de bourgeoisie dans nos produits ; ils dominent par leur élégance et par leur goût ; ils sont sans rivaux, grâce à ce charme que le talent imprime à ses productions. Bronzes, orfèvrerie, cristaux, tentures, etc., tout ce qui peut rentrer dans le domaine de l'art devient du nôtre, et nous appartient.

C'est dans cette voie qu'il faut persévérer. Alors notre ouvrier ne sera plus réduit, comme chez nos voisins, à lutter seulement de force et d'activité avec les moteurs mécaniques, et à succomber fatalement dans ce combat inégal. La carrière du travail intelligent, de l'adresse, de l'étude lui est ouverte, et la France peut assister au développement de son industrie, sans redouter l'invasion de ce paupérisme qui n'en est que trop souvent la déplorable conséquence.

D. FABRE D'OLIVET.

BIJOUTERIE

ET JOAILLERIE FINE POUR L'EXPORTATION.

APPLICATION DES PROCÉDÉS DE DORURE ET D'ARGENTURE DE MM. DE RUOLZ ET ELKINGTON.
CH. CHRISTOFLE, RUE DE BONDY, 52.

Nous voici en face d'une industrie intéres-

sante, soit par les valeurs considérables qu'elle met en œuvre, soit par les procédés qui sont venus tout récemment en étendre la sphère, et nous sommes heureux de rencontrer à la tête de ceux qui la représentent un de ces hommes qui, par leur capacité, sont l'une des gloires manufacturières du pays.

Il y a environ quinze ans, l'exportation de la bijouterie de luxe était annulée en France ; l'uni-

formité monotone de modèles et l'ignorance complète du goût particulier à chaque nation justifiaient l'indifférence des étrangers pour ce genre de parure. De leur côté, les fabricants cherchaient peu à lutter contre cette indifférence, et l'exposition de 1854 n'offrait même aucun produit de joaillerie. Cette inertie était d'autant moins explicable, que s'il est une industrie qui convienne au génie français, c'est à coup sûr celle où le goût et l'élégance sont de première nécessité, et dans laquelle la main-d'œuvre joue un rôle si important. C'est là ce qui a arrêté longtemps l'essor de cette industrie. Mais un mal plus grand encore et plus difficile à réparer avait, en outre, contribué à nous fermer complètement les marchés américains. Depuis longtemps, le commerce des bijoux fins était perdu pour la France dans les deux Amériques; cette décadence avait eu pour cause première la déloyauté de quelques-uns de nos exportateurs dans ces contrées, fléau plus redoutable pour l'industrie nationale que la concurrence étrangère. Habiles à profiter de ce discrédit, les Anglais s'étaient emparés de la position, et elle leur était d'autant plus facile à défendre, qu'ils fabriquent leurs bijoux à un titre assez faible et par conséquent à très-bas prix.

Telle était la situation de la bijouterie fine quand M. Christofle conçut le projet de la régénérer. Bien que sorti d'une famille industrielle qui compte des noms honorables, M. Christofle est fils de ses œuvres. Avant de se trouver à la tête de la plus vaste fabrique de bijoux fins que la France ait encore possédée, il avait, au sortir du collège, porté quatre ans le tablier de l'apprenti et de l'ouvrier. Ce fut à vingt-quatre ans qu'il entreprit son œuvre de réhabilitation pour les produits de la joaillerie et de la bijouterie française.

Moins de dix ans après son début, M. Christofle soumettait au jury de l'exposition de 1859 les preuves d'une fabrication occupant plus de trois cents ouvriers, tant dans ses ateliers qu'au dehors, et donnant lieu à une exportation de plus de 2 millions par année. Devant un pareil résultat, le jury n'avait pas hésité à lui décerner une médaille d'or.

Pour arriver à une pareille prospérité en un si court délai, M. Christofle avait dû poursuivre à la fois des améliorations de tout genre. En ce qui concernait les dessins et les formes de sa fabrication, il ne suffisait pas de renouveler par un goût plus pur le choix des modèles et de créer à ses produits une valeur d'art indépendante de la

matière. Ce progrès, si apprécié des consommateurs français, avait peu d'influence sur la clientèle étrangère. Le goût de ces contrées peut nous sembler original et même quelque peu bizarre; du moins, à coup sûr, diffère-t-il des exigences françaises. Mais pour l'exportant, c'était une loi sans appel dont il devait pénétrer les secrets et acquiescer l'intelligence. M. Christofle le sentit et y réussit avec un rare bonheur.

Ce premier point obtenu, il importait de relever notre industrie par le côté même où elle avait été avilie, la loyauté, la confiance. C'est à cet égard surtout que M. Christofle s'est montré bon négociant; il a compris que la probité, dans les transactions, est la première des habiletés.

Ainsi, malgré la modicité du prix de la fabrication anglaise, et par suite de la concurrence américaine, il a soutenu contre elles une guerre victorieuse avec des bijoux qu'il devait établir au titre de 750 millièmes, tandis que le titre des bijoux rivaux descend à 500 millièmes et plus bas encore. Cette différence d'un tiers en plus dans la valeur intrinsèque d'un produit livré cependant à un prix égal, ou même inférieur, met en relief mieux que nous ne pourrions le faire toute la perfection qui préside à la fabrication de M. Christofle. Dès 1859, grâce à sa persévérance, M. Christofle avait régénéré dans les deux Amériques le commerce de la bijouterie, et son succès n'était pas seulement l'œuvre d'un industriel habile; il était l'acte d'un bon citoyen, puisqu'il rendait au commerce français un débouché qui semblait perdu sans retour.

Ce succès avait en outre favorablement réagi sur une industrie fort digne d'intérêt et qui se développait à l'ombre de la puissante initiative de son aînée. Le commerce des bijoux de cuivre doré prenait un essor prospère en empruntant ses formes élégantes aux modèles de bijouterie fine.

Tel était le degré de développement qu'avait atteint la bijouterie fine entre les mains de son principal représentant, dès l'époque de la dernière exposition, lorsqu'une découverte précieuse, un véritable événement scientifique vint donner un nouvel élan à l'activité de cet industriel; l'art du doreur sur métaux était depuis longtemps l'objet de recherches et de tentatives infructueuses. Un double intérêt légitimait ces recherches, celui de l'industrie et celui de l'humanité; les procédés de dorure par le mercure étaient si funestes à ceux qui les mettaient en œuvre, que la mort en enlevait un grand nombre chaque année. Cette mortalité éloignait de

cette industrie tous les hommes d'intelligence, et ses œuvres portaient le cachet de cette double cause d'infériorité. Deux savants, l'un Français et l'autre Anglais, arrivèrent en même temps à transformer cette industrie d'une manière complète par l'emploi d'un agent tout nouveau, l'électricité. Mais tandis que les recherches de M. Elkington se bornaient plus spécialement à l'art du doreur, M. de Ruolz, parti d'un point de vue plus général et plus philosophique, résolvait le problème de l'application d'un métal quelconque en couche d'une épaisseur facultative sur la surface d'un autre métal.

Nous ne saurions indiquer, même par le plus léger aperçu, le nombre et l'importance des résultats auxquels peut donner lieu cette idée féconde. C'est dans le savant et lumineux rapport de M. Dumas à l'Académie des sciences (29 novembre 1841) qu'il faut aller puiser une juste opinion sur l'avenir de cette découverte. Mais ce qui la distingue des autres conquêtes de la science, c'est qu'elle est un bienfait pour toute une classe d'ouvriers, et qu'elle rachète chaque année la vie d'un grand nombre de travailleurs.

Nous nous bornerons à transcrire quelques lignes du savant rapporteur, tant pour édifier sur l'élégante simplicité de ces procédés nouveaux, que pour montrer combien sont peu fondées les craintes que les soutiens intéressés de l'ancien procédé affectent de répandre sur la solidité des applications métalliques obtenues à l'aide de la pile.

« L'argent, dit M. Dumas, se dore si aisément, si régulièrement et avec des couleurs si pures, qu'il est permis de croire qu'à l'avenir tout le vermeil s'obtiendra de la sorte. On varie à volonté l'épaisseur de la couche d'or, sa couleur même. On peut faire sur la même pièce des mélanges de mat et de poli. Enfin on dore avec une égale facilité les pièces à grande dimension, les pièces plates ou à relief, les pièces creuses ou gravées et les filaments les plus déliés. »

Quelles ressources pour l'art que cette variété d'aspects, de tons, d'épaisseurs pour une même couche étendue sur les diverses parties de l'objet à couvrir? Quelle garantie pour la pureté des formes, là où le vernis métallique ne doit pas en altérer le contour! Quelle certitude de solidité, là où les couches peuvent être superposées sans inconvénient! Laissons continuer le savant rapporteur :

« Tout ce qu'on vient de dire de l'argent, il faut le répéter du cuivre, du laiton, du bronze.

Rien de plus aisé, de plus régulier que la dorure des objets de diverse nature que le commerce fabrique avec ces trois métaux. Tantôt l'or, appliqué en pellicules excessivement minces, constitue un simple vernis propre à garantir ces objets de l'oxydation; tantôt appliqué en couches plus épaisses, il est destiné en outre à résister au frottement et à l'usage. Par un artifice très-simple, on peut varier l'épaisseur de la couche d'or, la laisser mince partout où l'action de l'air est seule à craindre, l'épaissir, au contraire, là où il importe d'empêcher les dégradations dues au frottement. La bijouterie tirera grand parti de ces moyens, mais la science y trouvera sa part d'avantages.... L'acier, le fer se dorent bien et solidement par cette méthode, qui n'a aucun rapport à cet égard avec les procédés si imparfaits de dorure sur fer ou sur acier....

« On peut dire des applications de l'argent tout ce que nous avons dit des applications d'or. L'argent peut s'appliquer sur l'or et sur le platine comme affaire de goût et d'ornement. Il s'applique très-bien aussi sur laiton, bronze et cuivre, de manière à remplacer le plaqué. On argente aussi aisément l'étain, le fer, l'acier. »

Après un ensemble de déclarations aussi expresses et confirmées par le témoignage de l'Académie des sciences, le procédé de M. de Ruolz se trouvait consacré comme l'une des belles découvertes de notre époque. Il ne lui manquait plus qu'une habile mise en œuvre et une réalisation entreprise sous la direction d'un praticien consommé. Cette dernière circonstance heureuse ne faillit pas à l'invention de M. de Ruolz; M. Christoffe, frappé de l'avenir de ces idées, n'hésita pas à se charger de la mise en pratique de cette grande œuvre.

Les produits exposés par M. Christoffe et ceux que tout Paris a vus depuis plus de deux ans, prouvent avec quelle persévérance cet industriel a résolu toutes les difficultés d'une fabrication en grand, basée sur des procédés purement théoriques. Mais c'est dans ses vastes ateliers, immense annexe de son principal établissement de joaillerie, qu'il faut voir le développement en même temps que l'élégante simplicité de cette industrie née d'hier et qui occupe déjà plus de cent ouvriers. Le temps n'est pas loin où les applications innombrables de cette belle découverte donneront à ces ateliers un essor bien autrement large. Quel que soit cet essor, nous ne craignons pas que M. Christoffe soit inférieur à sa tâche.

CH. ROUGET.

FABRIQUE DE TOILES ET DE GAZES DE SOIE.

MM. A. COUDERC ET SOUCARET FILS.
A MONTAUBAN.

On sait que la bluterie de la farine est un tamisage qui a pour but d'en séparer le son et de diviser les produits suivant leurs diverses qualités et leur degré de finesse. Les tissus employés pour cette opération dans les grands établissements de minoterie sont des toiles et des gazes de soie qui exigent des conditions particulières. Le choix de la soie mise en œuvre, la finesse progressive des mailles, la résistance du tissu à l'éraillage, sont autant d'exigences toutes spéciales à cette fabrication. Jusqu'à ces dernières années, la ville de Zurich, en Suisse, était restée en possession presque exclusive du marché français, et alimentait toutes nos bluteries de ses tissus connus sous ce nom même de tissus de Zurich. La Hollande prenait aussi quelque part à cette importation ; mais c'était un article négligé par la fabrique française, bien que le développement de la mouture mécanique en eût fait un objet d'une importance véritable. C'était donc une heureuse idée, à la fois industrielle et nationale, que de nous affranchir de cette dépendance et de doter notre fabrication de cette variété si longtemps dédaignée.

MM. A. Couderc et Soucaret, de Montauban, entreprirent, en 1850, cette tâche spéciale, et déjà en 1859 ils occupaient quatre-vingts ouvriers. Le jury de cette exposition appréciait toute l'importance de leur fabrication, rendait une justice éclatante à leur ingénieuse persévérance, et, reconnaissant le service rendu au pays par l'installation de cette industrie nouvelle, il leur décernait une médaille d'argent.

Ces honorables récompenses ne furent reçues par les filateurs de Montauban qu'à titre d'encouragements, et depuis cette époque leur activité a pris un tel accroissement, qu'aujourd'hui cent soixante ouvriers ne leur suffisent plus. Leur clientèle n'est pas seulement locale ou restreinte aux besoins du Midi. C'est dans les grands établissements de mouture qui avoisinent la capitale qu'ils trouvent la presque totalité de leurs débouchés ; ils sont venus lutter sur son propre terrain avec la concurrence des dépôts de la fabrique étrangère.

L'examen attentif des produits de ces industriels et de leurs prix de vente a justifié à nos

yeux la préférence désormais incontestable que leur accordent les consommateurs. MM. A. Couderc et Soucaret exposent un grand nombre d'échantillons de tissus offrant la série complète des numéros exigés par les divers genres de bluterie. Ces numéros indiquent le nombre de fils que présente soit la chaîne, soit la trame, dans une étendue linéaire de 0^m027, ou un ponce. Les bas numéros, de 8 jusqu'à 40, c'est-à-dire de 8 à 40 fils, au ponce, sont employés spécialement à la séparation et à l'épuration des sons. Ils ont remplacé avec avantage les canevas en fil dont on se servait, et qui n'offraient pas la même solidité que la gaze de soie. Les numéros intermédiaires entre 45 et 100 servent pour le blutage des gruaux. Les farines sont passées dans des tissus compris entre les numéros 105 et 210. Les numéros extrêmes de cette dernière série sont des plus remarquables par la ténuité, et, cependant, la régularité de leurs vides ; on pourra s'en rendre compte en calculant que le ponce carré du numéro 210 ne renferme pas moins de quarante-quatre mille ouvertures ; c'est de la plus fine toile mécanique, et cependant ces orifices imperceptibles blutent la farine avec une netteté parfaite. Les numéros 180 à 210 sont des produits spéciaux à MM. Couderc et Soucaret, qui les ont exécutés les premiers et qui ne croient pas avoir été suivis dans cette voie difficile.

Quant à la nature des tissus exhibés par ces exposants, on en distingue de trois sortes, des gazes, des toiles et des toiles-gazes. La toile de soie diffère de la gaze de soie, en ce que dans la première, qu'elle soit à un ou à deux fils en dent, les fils de la chaîne et de la trame demeurent simplement superposés, tandis que dans la gaze, qui a nécessairement deux fils en dent, il y a tortillement des fils de la chaîne d'un fil de la trame à l'autre, ce qui fixe cette dernière et rend en quelque sorte le tissu *inéraillable*.

Enfin, les toiles-gazes sont des tissus dans lesquels le tissu de la toile se trouve renforcé de distance en distance et à des intervalles égaux par deux fils en dent tortillés à l'instar de la gaze.

L'industrie dont MM. Couderc et Soucaret ont doté le pays nous a semblé mériter ces détails, tant à cause de sa nouveauté même, qu'en raison du mérite tout particulier des honorables fabricants qui l'ont nationalisée. Nous espérons que la bienveillance, déjà éprouvée, du jury sera pour eux une approbation plus utile et plus glorieuse que la nôtre ; mais à coup sûr, elle ne saurait être plus raisonnée et plus consciencieuse.

REVUE DE L'EXPOSITION.

MACHINES (fin). — PRODUITS CHIMIQUES.



C'EST à notre grand regret que nous sommes arrivé jusqu'à ce point de notre revue sans avoir dit un mot encore de cet inépuisable sujet d'étonnement et d'admiration qui, pendant deux mois, a si constamment captivé la foule, et qui lui donnait une si haute idée de la puissance mécanique. Les machines-outils ont eu un succès complet, à la fois d'intérêt et d'estime; c'était la première fois que le public voyait rassemblés sous ses yeux un arsenal aussi puissant et d'aussi gigantesques instruments; et l'ingénieur même, habitué au grand outillage des établissements de constructions, trouvait dans les galeries de l'exposition certains appareils nouveaux par leurs dimensions colossales ou par leurs combinaisons.

On peut dire, en effet, que l'outillage pour la construction des machines est né d'hier en France, et il ne pouvait en être autrement tant que nos constructeurs n'avaient pas une clientèle assurée et assez nombreuse pour leur représenter d'une manière certaine l'intérêt et l'amortissement des capitaux énormes enfouis dans la fabrication de ces vastes engins. Qu'on ne cherche point ailleurs la cause de la longue infériorité de notre mécanique comparée à la mécanique anglaise. L'Angleterre, qui est depuis tant d'années en possession de la fourniture presque exclusive des machines dans le monde entier, et qui d'ailleurs peut, comme consommateur, se suffire à elle-même, l'Angleterre a su diviser les plus petites fonctions et confier chacune d'elles à un outil spécial qui surpasse l'ouvrier sous le triple rapport de la vitesse, de la force et de la régularité. L'art de bien construire une machine consiste donc à pouvoir en construire beaucoup, et à répartir sur un grand nombre les frais énormes qu'il faut faire pour les premières. Si la machinerie française a été longtemps à pouvoir engager

la lutte avec sa puissante rivale, c'est le peu de développement de notre industrie qu'il faut en accuser, et plus encore cet inévitable résultat de la force des choses, qui, en raison de notre infériorité évidente, nous faisait doter l'Angleterre de toutes nos commandes, sans réfléchir que ces commandes eussent suffi pour permettre à nos mécaniciens de se pourvoir d'outils et de faire aussi bien que les Anglais. Nous sommes enfin sortis de ce cercle vicieux qui menaçait de ne jamais s'ouvrir. Car à une confection meilleure, à une grande économie de force et de frottement, vient se joindre, pour les machines que produisent des ateliers bien outillés, une énorme différence dans les prix; le travail à la main ne peut soutenir la comparaison sous ce rapport non plus que sous les autres. Deux exemples permettront d'en juger. Qu'il s'agisse de polir et de dresser une plaque de fonte de 1 m. 70 c. sur 0 m. 20 c.: ce dressage, exécuté à la main, coûtait, il y a quelques années, 0 fr. 5 cent. par centimètre carré; mais comme l'intervention des moyens mécaniques a fait baisser ce prix à 0 fr. 1 c., un ouvrier demanderait 54 fr. pour faire ce travail que la machine à raboter exécutera au prix de 15 fr.

Il y a donc, et sous tous les rapports, une immense conquête pour le pays dans le fait désormais acquis de cet outillage qui nous promet pour tous les besoins de notre industrie de bonnes machines, bien construites, peu dispendieuses, en attendant qu'à notre tour nos constructions mécaniques soient appréciées au dehors et recherchées pour l'exportation. Ce moment est peut-être moins éloigné que nous ne le pensons, et il est déjà venu pour quelques spécialités, telles que les machines à filer le lin.

Il ne sera pas sans intérêt, à ce propos, de consigner dans cet inventaire de notre richesse industrielle le nombre et la puissance des machines dont nous disposons; nous entendons parler des machines à vapeur; la comparaison de cet élément vital de notre industrie à notre époque et à quelques époques antérieures offrira des rappro-

chements curieux et servira en même temps de jalons pour des déductions ultérieures. La forme synoptique des tableaux nous paraît devoir aider à l'intelligence des renseignements.

	1854	1859	1842
Nombre des machines d'origine française.	750	1,809	2,810
<i>Id.</i> des machines d'origine étrangère.	158	196	245
<i>Id.</i> total des machines sans distinction d'origine.	868	2,005	3,055
Force en chevaux de ces machines.	10,285	25,110	55,859
<i>Id.</i> <i>Id.</i>	2,816	4,094	5,150
<i>Id.</i> <i>Id.</i>	15,093	27,204	59,009

Le fait saillant qui ressort de l'examen de ce tableau, c'est que la fabrique étrangère fournissait à la France, en 1854, les dix-neuf centièmes de notre force motrice; que cette importation s'était déjà réduite à onze centièmes en 1859, et qu'elle est descendue à 0,08 en 1842.

Si l'on cherche à se rendre compte de la manière dont ces moteurs sont répartis entre nos divers départements, on trouve que cette répartition a lieu de la manière suivante sous le triple rapport :

	Du nombre des établissements.	Du nombre des machines.	De la force des machines.
Nord.	506	556	7,550
Loire.	145	290	6,517
Seine.	541	446	5,728
Seine-Inf.	541	505	5,199
Haut-Rhin.	86	101	2,068
Saône-et-L.	57	98	1,914
Rhône.	257	157	1,160
Gard.	314	95	965
72 autres départements	1,426	1,047	12,508
Totaux.	3,633	5,055	59,009

Le tableau précédent offre un nombre de machines inférieur au nombre d'établissements où il existe des moteurs; cette anomalie apparente sera expliquée du moment où l'on saura que le total 3,633 renferme non-seulement les établissements où l'on fait usage de la force motrice de la vapeur, mais aussi de ses propriétés calorifiques;

ainsi, ces 3,633 usines possèdent, outre 3,055 machines, 5,911 chaudières dont 1,619 pour les emplois divers, et 4,292 à titre spécial de générateurs pour les machines.

A ce développement de puissance qui représente une population artificielle de plus de 800,000 hommes, il faut joindre 204 locomotives, dont 102 d'origine française et 102 d'origine étrangère, ainsi que 566 machines, d'une force totale de 12,168 chevaux, employées sur les bateaux à vapeur de navigation intérieure ou de grande navigation.

Un dernier point de vue, non moins intéressant que les précédents, consiste à connaître les industries qui font l'appel le plus énergique à la force motrice de la vapeur. C'est par un extrait de ce tableau que nous terminerons cet aperçu sommaire.

	Nombre des établissements.	Nombre des machines.	Force des machines.
Exploitations minières.	149	458	9,700
Filatures.	1,054	605	8,675
Forges.	50	85	2,445
Fonderies.	88	125	2,275
Sucreries.	288	195	1,918
Minoteries.	95	99	1,555
Huilleries.	87	82	1,000
Ateliers de machines.	112	127	1,045
Impressions sur étoffes.	171	95	917
Manufactures de drap.	96	82	858
Hauts fourneaux.	40	45	807
Scieries.	75	77	690
Élévation d'eau.	29	56	596
Teintureries.	142	59	559
Tissage.	65	56	506
Arsenaux de marine.	5	25	515
152 autres industries.	1,111	726	5,251
Transports sur terre, chemins de fer.	15	204	
Transports sur eau, bateaux à vapeur.	257	566	12,168

On nous pardonnera ces détails numériques

peut-être un peu longs. Mais où eussent-ils été mieux placés que dans un monument élevé à l'industrie française de 1844? Et quel ample sujet de comparaison nous préparons à ceux qui viendront dresser un inventaire analogue en 1849! C'est alors qu'il sera facile et doux de constater l'influence de nos grands ateliers de construction sur la diffusion de ces précieux moteurs. Applaudissons donc aux efforts des grands mécaniciens qui nous ont soumis leurs puissants outils; accordons, comme justice et comme encouragement, un souvenir aux absents. Que MM. Cavé, Hallette, l'habile constructeur d'Arras; que le bel établissement d'Indret et quelques autres grands centres d'activité mécanique, ne se croient pas oubliés parce qu'ils se sont abstenus. Mais ensuite, hommage aux présents, à ceux qui sont venus sur la brèche conquérir, pièces en main, l'admiration publique. Les suffrages se sont partagés entre trois concurrents, et nous nous félicitons de n'avoir point à prononcer sur de pareils rivaux. MM. Decortet, Calla et Pihet peuvent marcher au premier rang de nos constructeurs. Les outils de M. Calla sont arrivés à des dimensions inconnues avant lui; l'une de ses machines à planer peut raboter des pièces de fonte ayant jusqu'à 15 m. de long sur 4 à 5 m. de largeur; une autre, plus petite, offre des dispositions analogues, à savoir un double outil que met en mouvement, sur chaque côté du bâtis, une double chaîne sans fin. Son tour à plateau, de 5 m. de diamètre, permet de tourner les plus grandes roues de locomotives; les combinaisons de mouvements du chariot qui porte l'outil sont aussi ingénieuses que l'exécution des pièces est accomplie. Nous ne pouvons citer qu'en passant sa machine à percer des trous de 0 m. 055 de diamètre dans des tôles épaisses de 0 m. 010, et sa machine à faire les mortaises. Son tour à fileter mériterait, à lui seul, une longue description par l'heureux agencement des combinaisons de mouvement et la facilité de changer à volonté les directions et les vitesses.

M. Auguste Pihet offre, de son côté, un immense tour parallèle sur lequel on peut tourner des arbres de 8 m., et d'un diamètre correspondant aux plus fortes machines; il expose aussi une machine à diviser les roues droites ou les roues d'angle des plus grandes dimensions, et une machine à tailler les têtes de boulons et les écrous.

Les machines-outils de M. Decortet ne méritent pas moins d'éloges que les machines à filer

de cet habile constructeur. Il semble dans cette spécialité avoir eu pour objet de réunir pour chaque outil le plus grand nombre possible de fonctions; ainsi, son tour parallèle est disposé de manière à aléser l'intérieur des pièces creuses de révolution; il peut les tourner à l'extérieur; il peut les fileter avec la même facilité. Dans ces sortes de machines, il est difficile de rien trouver de nouveau; le progrès consiste dans d'heureuses combinaisons. La machine à raboter de cet exposant est à pièce fixe et à outil mobile; elle travaille donc à l'aller et au retour, sans perte de temps; l'intérieur de la machine est libre de manière à permettre d'introduire des pièces élevées entre les deux plateaux latéraux qui forment le bâtis de la machine; elle peut servir à planer les surfaces inclinées ou les surfaces circulaires; elle peut aussi rainer des arbres ou autres pièces cylindriques. La machine à tarauder les écrous sans refoulement de la matière, et la machine à mortaiser complètent le riche tribut de ce constructeur, en fait de machines-outils.

A un rang inférieur, mais avec un juste tribut d'éloges, il convient de citer MM. Bainée pour ses belles cisailles, Rouffet pour ses tours et machines à percer, la société anonyme des constructions mécaniques de Strasbourg, digne héritière de l'ancienne maison Rollé et Schwilgué.

Nous parlions tout à l'heure de la difficulté d'inventer quelque chose de nouveau en fait de machines-outils. Cette difficulté n'a pas arrêté MM. Schneider, du Creusot, qui ont exposé deux mécanismes fort neufs, et l'un d'eux surtout fort intéressant. Nous avons, dans notre rapide examen préliminaire, indiqué toute la portée de l'innovation introduite par ces industriels, et qui consiste à supprimer les roues, engrenages et autres transmissions de mouvement, pour appliquer directement la vapeur à l'outil, toutes les fois que la nature de celui-ci ou du travail le permet. Il n'est pas besoin d'insister sur cette idée pour faire comprendre quelle simplification on peut obtenir par ce seul moyen, combien de frottements, de pertes de forces disparaissent, et surtout quelle facilité l'ouvrier acquiert pour arrêter progressivement ou subitement la marche de l'outil.

Le marteau-pilon de MM. Schneider et leur machine à river, qui sont fondés tous deux sur le même principe, ont donc eu beaucoup de succès, excité beaucoup de curiosité. Ajoutons aussi beaucoup de prétentions rivales et de réclamations

quant à la priorité. C'est le propre de toute idée originale. Il suffit donc de constater simplement le fait à titre d'éloges. Que ce soit, du reste, MM. Laurens et Thomas qui, les premiers, aient eu l'idée d'appliquer directement la vapeur aux marteaux de forge dans les usines de Clerval; que l'Anglais Nasmith se soit rencontré avec l'habile ingénieur du Creuzot, M. Bourdon, il n'en est pas moins certain que MM. Schneider n'ont été devancés par personne dans cet appel à la publicité, et qu'on ne saurait admettre des prétentions qui sont restées dans l'ombre.

Le marteau-pilon, qu'à cette heure tant de descriptions ont fait connaître, est une machine aussi curieuse par sa manœuvre que par la nouveauté de son principe. Un cylindre à simple effet donne entrée à la vapeur en dessous d'un piston, à la tige verticale duquel est inférieurement attaché un mouton du poids de 2,500 kilogrammes; on comprend que l'introduction de la vapeur soulève le piston, fait monter la tige et entraîne verticalement l'énorme masse, qui glisse entre deux coulisses formant les montants du bâtis sur lequel est fixé le cylindre; la réglementation de cette introduction de vapeur, à l'aide d'un jeu de tiroir que l'ouvrier manœuvre à la main, permet d'arriver à une précision inouïe de mouvement. La presse entière a cité avec admiration ces verres de montres placés sous le marteau et touchés par lui sans être pulvérisés; n'a-t-on pas fait aussi, par dérision, un casse-noisette de cet engin cyclopéen?

La machine à river les tôles consiste en un genou à l'articulation duquel s'attache la tige du piston; quand celui-ci monte, il force l'articulation à s'élever, et comme un des bras est fixe, l'autre s'étend de toute cette pression qu'il transmet à la tôle, qui est placée entre l'outil dont il est armé et un obstacle immobile; cette pression sert, soit à percer les têtes, soit à fixer les rivets.

L'espace nous manque pour pousser plus loin cette revue des machines et mécanismes sur lesquels il y aurait encore tant à dire, si long que nous en ayons déjà dit.

Terminerons-nous toutefois sans parler des outils et des appareils de sondage de ces deux grands émules dans l'art de forer les puits, MM. Degousée et Mulet? Les innombrables travaux du premier, qu'il expose en un énorme volume dont le dépouillement offrirait tant de faits curieux sur la géologie de l'Europe entière et de la France en particulier; les entreprises hardies du second, prêt à renouveler au jardin des Plantes, pour le service des serres, cette lutte dont il est sorti vic-

torieux à l'abattoir de Grenelle, n'obtiendront-ils, ni les uns ni les autres, une simple mention? La belle tonnellerie mécanique de M. de Mannerville, qui, par ses procédés, économise 40 pour 100 sur la fabrication des tonneaux, affranchit les pays vignobles de la dépendance de cette classe d'ouvriers au moment difficile de la vendange, et introduit partout où elle pénètre la régularité des mesures variables au gré des tonneliers d'un canton à l'autre, devons-nous la passer sous silence?

Disons du moins un mot de ce dessin, qui, à défaut de modèle, nous représente avec exactitude une machine excavateur, ou gigantesque fourchette en fer à plusieurs dents, destinée à attaquer le sol pour opérer les déblais sous l'impulsion d'une machine à vapeur qui la chasse en avant comme un bétail; les débris s'entassent au-dessous dans une caisse que la machine enlève et vide sur le côté, lorsqu'elle est pleine. Cette machine est puissante, et l'on comprend qu'elle fonctionne avec avantage dans les grands travaux publics aux États-Unis.

Les machines à travailler les argiles et à fabriquer les briques pèchent presque toutes par une complication, une cherté qui les rend difficilement applicables. Une de celles qui nous ont semblé le mieux échapper à ce reproche, malgré les détails d'une structure encore fort complexe, est la machine de M. Leteumier, de Paris. Cette machine broie la terre, la moule sous forme de brique, la jette sur une chaîne sans fin où elle est saupoudrée de sable, et la transporte au tas; une pareille machine à double effet, c'est-à-dire à chaîne double, produit 5,000 briques à l'heure. La machine de M. de Manoury nous semble, malgré l'assertion de l'inventeur, d'un débit moins prompt; mais peut-être la fabrication est-elle supérieure.

Une très-simple machine pour le moulage des tuiles, exposée par M. Apparuti, de la Côte-d'Or, nous a semblé très-convenable pour le but qu'il s'agit d'atteindre.

Notre dernier coup d'œil jeté sur les machines sera consacré à la grue-balance George, qui a pour but de lever sur les ports, sur les docks, sur les chantiers, les grands fardeaux et d'en indiquer en même temps le poids exact par une seule opération. Le principe de cet ingénieux appareil consiste dans la transmission du poids de la grue ainsi chargée au plateau d'une romaine où sont placés les contre-poids nécessaires à l'équilibre.

Hâtons-nous de nous dérober à la tentation d'un plus long séjour au milieu de tant d'objets décrits à peine ou laissés dans un regrettable oubli, et abordons l'examen des produits chimiques.

La France est, on le sait, le pays classique de la fabrication des produits chimiques. Elle a dans ce genre d'industrie une incontestable supériorité. C'est une des conquêtes dont elle est redevable à ces temps d'enthousiasme et de nécessités pressantes où le pouvoir, la mort d'une main, la gloire de l'autre, faisait au génie un redoutable appel. A cette sommation suprême, la science se faisait révolutionnaire, et des hauteurs de la théorie elle descendait pour devenir utile et pratique. Berthollet, Chaptal, Leblanc, d'Arcet, Guyton-Morveau et tant d'autres créaient les arts chimiques, analysaient les produits et les matières premières, perfectionnaient ou découvraient les procédés. La république perdait-elle, à chaque guerre avec un nouvel ennemi, la source commerciale d'un produit indispensable, elle le déclarait à ses chimistes, et ceux-ci, creusant plus à fond dans les richesses indigènes, ne tardaient pas à y trouver ou le produit lui-même ou le moyen de s'en passer. C'est de cette époque que date cette heureuse et rare union de la science avec l'atelier; de ce moment, aucune création ne resta mystérieuse, aucun fait ne put se soustraire à l'analyse, à la critique, au progrès; les mille secrets dont chaque fabrique était jalouse s'évanouirent au grand jour de la raison, et l'unité de la science fut constituée en même temps que l'unité nationale.

Ce caractère précieux est resté le signe distinctif de nos chimistes industriels. A la fois savants et praticiens, ils ont introduit dans la manutention ouvrière la même précision de coup d'œil et la même déduction rationnelle qui les guident dans le laboratoire. Ils donnent ainsi à leurs produits la garantie d'une fabrication savante, tout en leur conservant leur mérite commercial.

Au premier rang de ces théoriciens industriels marche M. Ballard, le savant professeur de la Sorbonne, que Paris a su enlever à Montpellier. On se souvient que c'est à M. Ballard qu'est due la découverte du brôme, ainsi que l'histoire de ce corps et de ses composés; en continuant ses curieuses investigations sur les eaux-mères des salines, M. Ballard en a extrait du sulfate de magnésie applicable aux usages médicaux et des sels de potasse fort utiles à la verrerie.

MM. Houzeau et Velly, de Reims, ont porté leur

activité sur une autre classe de produits; les matières animales et particulièrement la fabrication des sels ammoniacaux constituent leur spécialité; on n'a point oublié l'éminent service rendu par ces industriels à la ville de Reims, à l'aide d'un de ces tours de force que l'on appellerait volontiers, sans le ridicule de l'expression, un vrai prodige de la chimie; les nombreux lavoirs de laine et les autres fabriques de la ville lançaient chaque jour une quantité considérable de liquides gras et savonneux, dont le séjour permanent engendrait des miasmes infects, et nuisait à la salubrité de la ville. MM. Houzeau-Muiron surent utiliser ces eaux, soit en extrayant un gaz d'éclairage des matières grasses qu'elles charriaient, soit en les saponifiant à l'aide de la potasse. Ils continuent avec succès la distillation des matières animales.

M. Leroux, de Vitry, expose un alcali végétal qu'il a, le premier, extrait de l'écorce du saule; ce principe, qu'il désigne sous le nom de *salicine*, offre la propriété précieuse de pouvoir, comme produit indigène, remplacer le sulfate de quinine dans le traitement des affections fiévreuses. Cette utilisation des ressources propres à la France se retrouve aussi dans la fabrication de M. Simonin, à Nancy. Grâce à cet industriel et à M. Janvier, du Mans, nous nous trouvons affranchis de la dépendance de l'Angleterre pour les produits magnésiens; l'exploitation de la dolomie nous livre celle qui est réclamée par les besoins de la médecine.

Outre cette exploitation, le département de la Meurthe donne lieu à la création d'une richesse immense qui peut à peine figurer ici à titre de produit chimique, en raison de son importance; à savoir, le sel marin livré par la grande saline de Dieuze. Ce rameau principal de l'ancienne compagnie des salines de l'Est produit à lui seul environ les trois cinquièmes de la quantité totale de sel livré à la consommation par les mines salifères et les sources salées du pays; cette production de Dieuze s'est élevée, en 1842, à 292,000 quintaux métriques de sel. A cette fabrication principale sont jointes, comme annexes, la fabrication des sels de soude et du chlorure de chaux.

Les mêmes produits sont fabriqués avec un grand développement industriel par MM. Cartier, de Nantes, qui les obtiennent à titre de résultats de la préparation en grand des acides sulfurique, chlorhydrique et azotique. Le jury de 1859 avait déjà reconnu l'importance de cette maison, qui possède une succursale à Paris, et avait en parti-

culier signalé ses efforts pour obtenir le nitrate de potasse de toutes pièces.

Le lactucarium est un produit extrait de la grande laitue, et qui semble pouvoir être employé avec succès comme succédané de l'opium. M. Auberger a donc rendu un vrai service par cette préparation; mais pour remplir son but, il faudrait qu'elle pût être livrée à un prix moins élevé.

L'Alsace joue un rôle important dans l'exposition des produits chimiques; il n'en pouvait être autrement d'après la connexion de cette industrie avec celles qui caractérisent plus particulièrement l'activité alsacienne, les teintureries et les impressions d'étoffes. Le Bas-Rhin renferme la plus vaste de toutes les fabriques françaises, celle de Bouxwiller; c'est là qu'il se produit annuellement 8.000 quintaux métriques d'alun, une pareille masse de sulfate de fer, sans compter d'autres matières des plus importantes, telles que le prussiate de potasse. Près de Strasbourg, une usine créée il y a peu d'années par M. Maire livre au commerce d'excellents acétates et des produits tinctoriaux. Enfin, dans le Haut-Rhin, la fabrique de M. Kestner, véritable ville annexe de celle de Thann, alimente l'importante consommation de ce département industriel.

La fabrication des produits chimiques a peut-être à Paris un caractère plus scientifique. Quelques maisons, du moins, offrent d'une manière complète ce mélange de science et de commerce dont nous parlions en commençant cet article. La première place dans cette honorable spécialité appartient sans conteste à l'ancienne maison Robiquet, actuellement connue sous la raison Boyveau et Pelletier; cette importante fabrique, habilement dirigée par M. Veyron, semble avoir pris pour objet de lancer dans la circulation et de rendre abordables, soit aux travaux journaliers des chimistes, soit aux recherches pratiques de l'industrie, tous les produits nouveaux que la haute science découvre ou dont la préparation est encore difficile et peu connue. C'est ainsi qu'ils ont exposé des cristaux d'alizarine, matière pure de la garance; de l'acide phosphorique neigeux, ce produit si avide d'eau et qui, livré aux prix modérés que ces fabricants ont atteints, pourrait être employé dans plusieurs opérations industrielles, comme réactif déshydratant; nous signalerons encore leur chlorure de chrome et leurs beaux cristaux d'acide chromique.

Au même rang marche la fabrique de MM. Berthmot et Ponsar, héritiers de l'un des inven-

teurs du sulfate de quinine, M. Joseph Pelletier, qu'une médaille d'or récompensa, en 1859, de cette belle découverte.

La maison Payen et Buran, si anciennement connue, n'a rien perdu de son activité et de son importance en passant aux mains de M. Couput. Réunissant deux établissements, elle fabrique dans l'un, à Vaugirard, les matières colorantes qu'elle livre à la teinture; dans l'établissement de Grenelle se continuent la fabrication du borax et la production des matières ammoniacales; on y poursuit en ce moment la solution d'un intéressant problème, qui consiste à préparer le prussiate de potasse en puisant l'azote du cyanogène dans l'air atmosphérique.

Les travaux si connus de l'ancienne maison Buran pour la désinfection des matières fécales et la transformation de la barbare industrie des vidanges nous amènent tout naturellement à parler de MM. Krafft et de leurs intéressantes recherches sur la fabrication d'un charbon désinfectant extrait par la distillation des matières infectes elles-mêmes. Mais qu'en pourrions-nous dire que n'ait mieux et plus complètement développé la plume élégante du savant qui a envisagé dans ce même recueil cette découverte au point de vue de l'intérêt agricole? Bornons-nous donc à faire avec lui des vœux sincères pour que les engagements de la municipalité de Paris lui permettent bientôt d'aborder de front cette heureuse solution d'un des problèmes qui importent le plus à la salubrité publique.

MM. Delacretaz se sont livrés à une double fabrication; dans leur maison de Gréville (Seine-Inférieure), ils obtiennent les produits du chrome, les verts de chromes, les chromates rouge et jaune de potasse, en traitant directement les matières que l'importation leur livre sur place; ils sont arrivés à un haut degré de perfection dans ce genre de produits; leur fabrique de Vaugirard, anciennement connue sous la raison Ador et Bonnaire, est consacrée en outre à la préparation de l'acide stéarique et des divers produits du suif saponifié.

On remarquait à l'exposition de magnifiques cristallisations de prussiate rouge de potasse obtenues par M. Delondre; cet industriel distingué s'est voué avec un grand succès à la préparation des cyanures.

Les successeurs de M. Bréant, MM. Dumoutis et Cie, sont restés en possession de leur ancienne supériorité pour le travail du platine. Il est difficile de voir une plus belle pièce que l'appareil

distillatoire d'un seul morceau et de la capacité de 200 litres, qui figurait sous leur nom.

Les peintres connaissent le mérite spécial de M. Durozier dans la préparation des huiles essentielles ; nous n'insisterons donc pas sur l'habileté reconnue de ce chimiste, qui a su obtenir par la distillation de la cire la meilleure de toutes les huiles siccatives, le vernis le plus consistant.

La grande fabrique de Javel, près Paris, est certainement l'une des plus importantes de France pour la fabrication des acides sulfurique et chlorhydrique. Vingt chambres de plomb y sont établies pour la préparation du premier de ces acides, dont la distillation se fait dans de vastes appareils de platine. Cette fabrique a joui d'un renom populaire par la préparation du chlorure encore désigné aujourd'hui sous le nom d'eau de javel ; elle a, d'ailleurs, d'autres faits intéressants à inscrire dans ses fastes historiques ; fondée en 1776, c'est elle qui fit les frais des essais tentés par Montgolfier pour l'ascension des ballons, et le ballon qui s'éleva de l'enceinte de Javel, aux applaudissements de toute la cour de Louis XVI, fut le même qui, plus tard, rendit de si éminents services à la bataille républicaine de Fleurus. Cette fabrique est aujourd'hui habilement dirigée par M. Fouché-Lepelletier.

A Choisy-le-Roi, une autre fabrique moins ancienne et moins riche en souvenirs, est digne toutefois d'un haut intérêt. Nous voulons parler de l'établissement fondé par M. Bobée et actuellement dirigé par M. Lemire. C'est là qu'a pris naissance l'industrie de la distillation du bois et de tous les produits qui s'y rattachent. Outre l'acide acétique, l'esprit de bois et les pyrolignites, on y prépare les acétates employés en peinture et ceux qui servent à la fabrication des sels de cuivre et de plomb.

L'exploitation exclusive d'un gisement de cobalt situé en France assure au savant chimiste, M. Gaultier de Claubry, le monopole des composés de ce métal que l'industrie emploie.

M. Guillemette, voué plus particulièrement aux alcalis organiques, a exposé de magnifiques cristaux de codéine, ce produit qui, dit-on, jouit des facultés calmantes de l'opium, sans partager ses dangereuses propriétés. C'est aussi dans l'exposition de ce chimiste que nous croyons avoir remarqué la narceïne, la morphine avec plusieurs de ses sels, et un flacon d'acide opianique.

La fabrique de M. Roard, de Clichy, livre toujours au commerce une quantité considérable de céruse que nous étions obligés d'aller demander

naguère à la Hollande ; mais on doit regretter que le mode de préparation suivi à l'usine de Clichy ne puisse donner un produit égal en beauté à la céruse obtenue par le procédé hollandais. Il est impossible de parler de ce produit et de sa préparation sans que l'esprit soit aussitôt tristement frappé du sort des ouvriers qui s'y livrent et des cruelles maladies qui les déciment. Quelle que soit l'utilité d'un produit de ce genre, on se demande au fond de la conscience si le devoir de la société ne serait pas d'interdire une industrie qui ne peut s'exercer qu'au prix de la vie des hommes, et qui n'accorde pas dix années d'existence moyenne aux malheureux que la nécessité y condamne. C'est sous l'empire de ces préoccupations qu'on avait accueilli avec bonheur les essais d'un homme déjà illustré par sa lutte victorieuse contre une autre industrie meurtrière. Après avoir triomphé par ses beaux procédés électriques de la barbare et antique dorure au mercure, M. de Ruolz s'était attaqué au plomb et avait annoncé la découverte d'une matière propre à remplacer la céruse. C'était l'oxyde d'antimoine obtenu par l'action de la vapeur d'eau sur le sulfure d'antimoine, substance fort commune en France. MM. Rousseau et Bobierre s'étaient associés à ces intéressants essais. Malheureusement il paraît que, soit pour la préparation en grand, soit pour l'usage quotidien de cette matière, il se présente des difficultés énormes, pour ne pas dire des impossibilités. La lice reste donc ouverte, et le prix attend le vainqueur ; mais qu'il se hâte ; car chaque année la céruse et les préparations de plomb font de nouvelles victimes.

M. Mulot a exposé des gelées odorantes qui conservent parfaitement l'arome des essences qui les ont fournies. Si leur goût a la même finesse, ce sera une précieuse acquisition pour les préparations culinaires, et surtout pour les provisions des voyageurs.

Terminons cette revue par l'éloge mérité de la fabrique de M. Ménier. Outre les produits qu'il y prépare, M. Ménier a une incontestable supériorité dans une branche qu'il a montée avec une sagacité extrême, nous voulons parler de la pulvérisation des matières chimiques et pharmaceutiques. Pour peu qu'on y réfléchisse, on comprendra toute l'importance de cette division poussée à un haut degré de perfection, tant pour les réactions de la chimie que pour les préparations de la médecine ou les usages des arts.

E. LAMULONIERE.

IV. POTERIES ET VERRERIES.

1^o TERRES CUITES.

Aisne	LEGER, à <i>Laval</i> . — Formes à sucre, briques, pierres, poteries.	<i>Id.</i>	FONROUGE, à <i>Paris</i> . — Tuyaux de différents systèmes et autres objets en terre cuite pour le bâtiment. M. II. 1859.
Charente.	DUSSOUCHET, à <i>Pranzac</i> . — Briques réfractaires.	<i>Id.</i>	GOSSIN, à <i>Paris</i> . — Sculptures en terre cuite.
Indre-et-Loire.	DE BOISSIMON et C ^{ie} , à <i>Langeais</i> . — Vases de jardin en terre cuite, ornements divers, briques réfractaires.	<i>Id.</i>	GUENAUT, à <i>Paris</i> . — Poterie pour bâtiments et jardins.
Loiret.	GASPARD-GILBERT, à <i>Orléans</i> . — Creusets et formes à sucre.	<i>Id.</i>	HACHETTE, à <i>Paris</i> . — Panneaux en lave émaillée.
Morbihan.	GILLET, à <i>Kernevel</i> . — Brique réfractaire.	<i>Id.</i>	PATINOT et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Tuyaux en terre cuite.
Rhin (Haut-).	REICHENECKER, à <i>Ollwiller</i> . — Tuyaux divers.	<i>Id.</i>	ROUDIER, à <i>Vaugirard</i> . — Briques et bords, caniveaux, chaperons. B. 1825, 1827, 1854 et 1859, à Gourlier, producteur.
Seine.	BERTEAU, à <i>Paris</i> . — Poteries communes pour ménage.	<i>Id.</i>	TESSON, à <i>Paris</i> . — Creusets réfractaires, fourneaux de chimie, cornues, capsules, moules de grande dimension pour les cuissous de froids durs. M. II. 1859.
<i>Id.</i>	BEX (veuve), à <i>Paris</i> . — Stuc, ciment anglais, terre cuite et mosaïque.	<i>Id.</i>	
<i>Id.</i>	DEMONT, au <i>Petit-Montrouge</i> . — Terre cuite imitant la pierre et fontaine fabriquée avec cette matière.		
<i>Id.</i>	FOLLET, à <i>Paris</i> . — Lustres, vases et objets de diverses formes en terre cuite.	Vosges.	POIRSON, à <i>Mirecourt</i> . — Tuiles.
		<i>Id.</i>	MAUDRU, à <i>Adompt</i> . — Tuiles.

2^o FAÏENCES ET PORCELAINES.

Aisne.	DE SINCENY et GUYON, à <i>Sinceny</i> , près Chauny. — Assiettes, soupières, vases divers en faïence.		1854 et 1859.
Aube.	PAVÉE DE VENDEUVRE (baron de), à <i>Vendeuvre</i> . — Corbeilles en faïence, tissu à jour imitant la dentelle.	Nievre.	NEPPEL fils et BONNOT, à <i>Nerac</i> . — Services de table, pièces d'ornements en porcelaine, briques et creusets réfractaires. M. II. 1806, à Neppel père.
Calvados.	LECAVELIER LANGLOIS (veuve), à <i>Bayeux</i> . — Cuvettes, cornues, creusets, mortiers, capsules, pots, vases, cafetières, objets divers en porcelaine dure.	<i>Id.</i>	PITTE, père, à <i>Nerac</i> . — Soupières, pots, assiettes, objets divers en faïence et en terre brune.
<i>Id.</i>	LANGLOIS (Frédéric) et C ^{ie} , à <i>Isigny</i> . — Articles en porcelaine dure dite grès.	<i>Id.</i>	SENLV père, à <i>Nerac</i> . — Vases, assiettes, objets divers en faïence.
Cher.	PÉTRY et RONSSE, à <i>Vierzon</i> . — Service de table et de dessert, vases et cabarets en porcelaine, échantillons divers en décors et peinture.	Oise.	LEBEUF et MULLIET, à <i>Creil</i> . — Porcelaines opaques. (O) 1854, à Lebeuf et Mulliet. B. (O) 1859, à Lebeuf.
Finistère.	DUVAL (Augustin), à <i>Morlaix</i> . — Pipes de formes différentes.	Rhône.	DECAEN frères, à <i>Arbois</i> . — Porcelaines et faïences. A. 1859.
Garonne (H.-).	FOUQUE-ARNOUX et C ^{ie} , à <i>Saint-Gaudens</i> . — Porcelaines, poterie, asphalte des Pyrénées. (B) 1825, (A) 1854, R. (A) 1859.	Seine.	ANDE, Louis, et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Porcelaines blanches et décorées.
Gironde.	JOHNSTON (David) et C ^{ie} , à <i>Bordeaux</i> . — Poteries fines, grès, mi-porcelaine et porcelaine tendre.	<i>Id.</i>	BINET, à <i>Paris</i> . — Poteries. (B) 1859.
Jura.	BARRÉ-RUSSIN, à <i>Orchamps</i> . — Porcelaine hygiocérame. (B) 1859.	<i>Id.</i>	BOUGON et CHALOT, à <i>Paris</i> . — Porcelaines, service de table, vases galbés, coupes, diverses autres pièces. (A) 1854, à Chalot.
Loiret.	GUYON DE BOULEN et C ^{ie} , à <i>Gien</i> . — Porcelaine opaque, faïence blanche fine.	<i>Id.</i>	CHATAIGNET, à <i>Paris</i> . — Fleurs, panier en porcelaine.
Morbihan.	BRUYÈRE, au <i>Roha</i> . — Plats, cruches, casseroles en poterie et faïence.	<i>Id.</i>	CLAUSS, à <i>Paris</i> . — Porcelaine. M. II. 1859.
Moselle.	UTZSCHNEIDER et C ^{ie} , à <i>Sarreguemines</i> . — Poterie fine. (O) 1804, (O) 1802, (O) 1806, (O) 1819, R. (O) 1825, 1827.	<i>Id.</i>	CORBIN, à <i>Paris</i> . — Assiettes, porcelaine à fleurs et à filets en or double et porcelaine ornée de filets en or pur et en couleur.
		<i>Id.</i>	DESFOSSÉ frères, à <i>Paris</i> . — Porcelaine et poterie décorées. M. II. 1859.
		<i>Id.</i>	DISBY, à <i>Paris</i> . — Porcelaines colorées au grand feu par immersion. (O) 1859.

Id. GALLIER, à *Paris*. — Porcelaines, assiettes montées, flacons, tasses, etc.

Id. GILLE, à *Paris*. — Chambranle de cheminée, groupe, bas-relief, statues, panneaux, vases en porcelaine décorée. M. H. 1834.

Id. HALOT père et fils, à *Paris*. — Porcelaine en relief, peintures chinoises, vases, tasses, cabarets en porcelaine blanche. (B) 1859.

Id. JANNIN, à *Fontenay-aux-Roses*. — Porcelaines.

Id. LAHOUCHE, à *Paris*. — Porcelaines et cristaux.

Id. LANGLOIS et C^{ie}, à *Paris*. — Porcelaine en hygrocérame, casseroles, plats, grès cérames, capsules, cucurbites, creusets, tubes, etc.

Id. LAUNAY-HAUTAIN et C^{ie}, à *Paris*. — Sur-touts de dessert, vases, étagères, verres d'eau, flacons, etc., lustres, lanternes, candélabres.

Id. MICHEL et VALIN, à *Paris*. — Vases, pendules, service de thé, statuettes, objets divers en porcelaine. (B) 1837.

Id. PERRENOT-GONORD, à *Paris*. — Plaques, assiettes, tasses, cabaret, porte-cigares en porcelaine. (B) 1806, (O) 1819, à Gonord; R. (O) 1825, à veuve Gonord.

Id. PICHENOT, à *Paris*. — Faïence appliquée aux poêles, cheminées, etc.

Id. ROUSSEAU, à *Paris*. — Assiettes, vases, cabarets en porcelaine décorée. (A) 1859.

Id. DE TALMOURS et HURET, à *Paris*. — Services de table, vases, cabarets et objets de fantaisie en porcelaine. (O) 1859. Discry et de Talmours.

Id. TINET, à *Paris*. — Vases, cabarets et service de table en porcelaine.

Id. VION, à *Paris*. — Vases, thés et déjeuners, tête-à-tête, décors sur assiettes et autres objets. M. H. 1859.

Seine-et-Marne. DU TREMBLAY, à *Rubelles*. — Carrelage, cheminées, poêles et cadres de glaces en porcelaine et en faïence.

Id. GABRY, aux *Fourneaux*. — Soupières, casseroles, etc., en faïence.

Id. LEBEUF-MILLIET et C^{ie}, à *Montereau*. — Services de table, toilettes, cabarets, etc., etc., en porcelaine et faïence. (O) 1854, R. (O) 1859.

Seine-Infér. COURTOIS, à *Forges-les-Eaux*. — Pipes. C. F. 1859.

Id. LAMBERT, à *Rouen*. — Poterie d'ornement et un vase en poterie peinte.

Vienne (H.-) ALLUAUD aîné, à *Limoges*. — Corbeilles, assiettes, plats, services en porcelaine.

Id. MICHEL et VALIN, à *Limoges*. — Pendules, vases, statuettes, flacons en porcelaine.

Id. RUAUD, à *Limoges*. — Carafes, objets en porcelaine.

5^e POTERIES DE GRÈS.

Finistère. J. et A. DELAHUBAUDIÈRE, à *Quimper*. — Grès et poteries.

Garonne (H.-) DECOMPS, GALLI et PETIT, à *Bouloc*. — Consoles, chapiteaux, rosaces et autres ornements en grès.

Id. VIREBENT frères, à *Toulouse*. — Vases, ornements d'architecture et objets divers en grès et argile. (B) 1834 et 1859.

Oise. MANSARD, à *Voisintieu*. — Coupes, bénitier,

vases divers, poterie en grès émaillé.

Seine. LELEU, à *Paris*. — Grès émaillé.

Id. SALMON, à *Paris*. — Pièces de poterie de grès fin.

Seine-et-Marne. BADON et C^{ie}, aux *Basses-Loges*. — Pavés de grès friable et briques.

Id. MARMET, à *Courbeton*. — Poterie de grès, cruches, cafetières, bouteilles, etc.

6^e ÉMAUX ET DÉCORS SUR PORCELAINE.

Seine. CHAPELLE-MAILLARD, à *Paris*. — Décors sur cristaux et porcelaines, une pendule, deux candélabres.

Id. GINESTON, à *Paris*. — Émaux.

Id. JULLIENNE, à *Paris*. — Décors sur porcelaine façon vieux.

Id. LEBOURG, à *Paris*. — Fleurs et peintures sur porcelaines.

Id. LIÉVAUX, à *Paris*. — Application d'émail sur albâtre, sur marbre blanc et sur velours.

Id. MAYER et C^{ie}, à *Paris*. — Pots chinois, étrusques, en porcelaine émaillée.

Id. PARIS, à *Bercy*. — Émaux sur or, argent, platine, maillechort, cuivre, fer.

7^e GLACES.

Aisne. MANUFACTURE ROYALE DES GLACES DE SAINT-GOBAIN. — Glaces, produits chi-

miques. (O) 1806. 1819. 1825. 1827 1834 et 1859.

Loire.	HUTTER et C ^{ie} , à <i>Rive-de-Gier</i> . — Glaces minces, étamées et non étamées, bouteilles, tuyaux en verre. (B) 1854, (A) 1859.	<i>Id.</i>	née en glaces.
Meurthe.	COMPAGNIE DES MANUFACTURES DE GLACES ET DE VERRES DE SAINT-QUIRIN, CIREY et MONTHERMÉ. — Glaces. (A) 1819, 1825 et 1827, (O) 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	GARNEREY, à <i>Paris</i> . — Miroir sculpté, chambranle de porte, lampe en carton pierre. M. II. 1825.
Seine.	BOURBOUZE, à <i>Paris</i> . — Miroirs paraboliques.	<i>Id.</i>	MARINET, à <i>Paris</i> . — Glaces.
<i>Id.</i>	FAUH, à <i>Paris</i> . — Glaces gothiques, chemi-	<i>Id.</i>	RADIGUET, à <i>Paris</i> . — Glaces et verres de couleur.
		<i>Id.</i>	SAINT-QUIRIN, CIREY et MONTHERMÉ (compagnie des manufactures de glaces et verres de), à <i>Paris</i> . — Glaces. (A) 1819, 1825, 1827, (O) 1854, 1859.

6^e VERRES ET CRISTAUX.

Aisne.	DE POILLY, à <i>Folembray</i> . — Bouteilles, cloches à jardin. (B) 1859.	Seine.	BERGER-WALTER, à <i>Paris</i> . — Boutons de portes, de commodes, etc., en cristal.
<i>Id.</i>	DE VIOLAINE frères, à <i>Vauxrot</i> , près Soissons. — Bouteilles, cloches à jardin. (B) 1817, R. (B) 1854, (A) 1859.	<i>Id.</i>	BEYEBLÉ, à <i>Paris</i> . — Verres d'optique à surface de cylindre.
<i>Id.</i>	VAN LEEMPOEL, DE COLNET et C ^{ie} , à <i>Quiquengrogne</i> , près La Capelle. — Bouteilles. M. II. 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	BONTEMPS, LÉMOYNE et C ^{ie} , à <i>Châty-Morley</i> . — Verre, cristaux, vitraux, flint-glass. (O) 1859.
<i>Id.</i>	WILLIOT-LHEUREUX, à <i>Landouzy-la-Ville</i> . — Flacons de verre garnis en osier.	<i>Id.</i>	CASADAVENT, à <i>Séres</i> . — Bouteilles de diverses natures et formes.
Aveyron.	ROULLIER, à <i>Rive-de-Lot</i> . — Verre à vitres.	<i>Id.</i>	CHAMBLANT, à <i>Épinay</i> . — Articles en verre pour les laboratoires de chimie, les pharmaciens, parfumeurs; services de table, verrerie, tubes, etc.; nouveaux appareils pour la fabrication des produits chimiques, cristaux de couleur, objets de fantaisie.
Bouches-du-R.	ROZAN père et fils, à <i>Marseille</i> . — Carafes, bouteilles, verres. (B) 1859.	<i>Id.</i>	CHIRITEN, à <i>Belleville</i> . — Blocs de verre de couleur et d'émail, creusets émaillés ou non émaillés, fourneaux.
Isère.	JOHANNOT, à <i>Vienne</i> . — Bonbonnes, bouteilles et carafes. — Verrerie.	<i>Id.</i>	CORDERANT, à <i>Paris</i> . — Objets d'ornementation en cristal.
Jura.	LAMY et LACROIX, à <i>Morez</i> . — Montures, verres de lunettes, mesures métriques en cuivre et maillechort, pendules portatives, tournebroches à ressort.	<i>Id.</i>	ENAU freres, à <i>Paris</i> . — Presse et moules à cristaux.
Loire-Infér.	BERTRAND et FEYDEAU, à <i>Nantes</i> . — Vases de verre et de grès pour conserves. (B) 1854, à Leydit. (A) 1859.	<i>Id.</i>	GOSSE, à <i>Paris</i> . — Etiquettes vitrifiées sur verre, porcelaine pour pharmacie.
Maine-et-Loire.	PINEAU et C ^{ie} , à <i>Saumur</i> . — Bouteilles de vin champanisé.	<i>Id.</i>	GREER, à <i>Paris</i> . — Perles fausses. M. II. 1859.
<i>Id.</i>	LESOURD-DELISLE, à <i>Angers</i> . — Bouteilles de vin champanisé.	<i>Id.</i>	GUINAND, à <i>Paris</i> . — Disques en flint et crown-glass. (A) 1854, (O) 1859.
Meurthe.	COMPAGNIE DES CRISTALLERIES DE BACCARAT. — Cristaux unis et taillés, cristaux ouvragés, cristaux moulés, cristaux colorés, cristaux doubles. (O) 1825, R. (O) 1827, 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	GUIRAUD, à <i>Paris</i> . — Flacons, bouteilles à champagne et autres liquides gazeux, fers à faire les goulots et siphons, modèles divers.
<i>Id.</i>	KLINGLIN (le baron de), à <i>Wallerysthal</i> . — Verre ordinaire, cristaux blancs et colorés. (O) 1859.	<i>Id.</i>	HALBERG, à <i>Paris</i> . — Perles et articles confectionnés. C. F. 1859.
Moselle.	BURGUN, VALTER, BERGERET et C ^{ie} , à <i>Goetzenbruck</i> . — Verres de montres et de pendules.	<i>Id.</i>	JACQUEL, à <i>Paris</i> . — Objets de fantaisie en cristal.
<i>Id.</i>	COMPAGNIE DES VERRERIES DE SAINT-LOUIS. — Cristaux divers. (O) 1854, R. (O) 1859.	<i>Id.</i>	MAES, à <i>Clichy-la-Garenne</i> . — Cristaux variés. B. F. 1859, à Bouyer et Maës.
Nièvre.	ROCHE, à <i>Nevers</i> . — Vitrierie pour châssis et pour serres.	<i>Id.</i>	NOCUS, à <i>Saint-Mandé</i> . — Cristaux, émaux, flint-glass.
Nord.	VARANGUIN DE VILLEPIN, à <i>Masnières</i> . — Bouteilles. M. II. 1859.	<i>Id.</i>	ROUX, à <i>Paris</i> . — Loupes-bocal-lentilles.
Rhône.	BILLAS-MAUMENÉ et C ^{ie} , à <i>la Guillotière</i> . Cristaux.	<i>Id.</i>	TRUCHY, à <i>Paris</i> . — Perles fausses. (B) 1859.
		Vendée.	SOCIÉTÉ ANONYME DES HOUILLÈRES ET VERRERIES DE LA VENDEE. — Bouteilles, litres.

V. INSTRUMENTS DE MUSIQUE ET DE PRÉCISION.

I^o HORLOGERIE.

a. Horlogerie proprement dite.

Charente-Inf.	RODANET, à <i>Rochefort</i> . — Mouvements de montres.	<i>Id.</i>	EOCQUET, à <i>Paris</i> . — Réveil perpétuel, avance-retard à pas comptés, régulateur de précision.
Doubs.	BARON, aux <i>Gras</i> . — Roues d'échappement. C. F. 1839.	<i>Id.</i>	BOURDIN, à <i>Paris</i> . — Montres, chronomètres de poche, de précision, ordinaires: pendules de voyage et de salon, régulateur balancier circulaire. M. H. 1839.
<i>Id.</i>	J.-J. BEUCLER fils, à <i>Besançon</i> . — Différentes montres.	<i>Id.</i>	BREGUET neveu et C ^e , à <i>Paris</i> . — Horlogerie et mécanique. (O) 1827, R. (O) 1834.
<i>Id.</i>	DUBOIS, à <i>Besançon</i> . — Mouvement de montre.	<i>Id.</i>	BROCOT, à <i>Paris</i> . — Pendules, compteurs. (B) 1827 et 1834, (A) 1839.
<i>Id.</i>	FONGY, à <i>Besançon</i> . — Échappement et montre.	<i>Id.</i>	CACHEUX, à <i>Paris</i> . — Mouvement de pendule.
<i>Id.</i>	MARTI et C ^e , à <i>Montbéliard</i> . — Mouvements de pendule.	<i>Id.</i>	CALLAUD, à <i>Paris</i> . — Chronomètre, pendule météorologique, compteur astronomique, pendule de voyage, montre de poche, etc. M. H. 1834, (B) 1839.
<i>Id.</i>	TOULLIER, à <i>Besançon</i> . — Échappement de montre, montre.	<i>Id.</i>	CAPT, à <i>Paris</i> . — Montres et autres pièces.
<i>Id.</i>	VINCENTI et C ^e , à <i>Montbéliard</i> . — Mouvements d'horlogerie, roues et pignons. (A) 1834. R. (A) 1839.	<i>Id.</i>	CÉSAR, à <i>Paris</i> . — Mouvement de pendule, mouvement pour tableau à tirage.
Isère.	SAULAY (de), à <i>Saint-Veran</i> . — Appareil de cadran solaire régulateur pour le temps moyen.	<i>Id.</i>	CHAVINEAU, à <i>Paris</i> . — Pendule à échappement avec une ancre de Graham, boîte de pendule, articles divers en pierres fines.
Jura.	BAILLY-COMTE père et fils aîné, à <i>Morez</i> . — Horloge, roue d'horlogerie.	<i>Id.</i>	DU COLOMBIER, à <i>Paris</i> . — Horloge et moufle.
<i>Id.</i>	CHAVIN frères, à <i>Morez</i> . — Horloges ordinaires, tournebroches, régulateur balanciant.	<i>Id.</i>	CONSTANTIN, à <i>Paris</i> . — Presse à faire les pâtes d'Italie, horloge.
<i>Id.</i>	JACQUEMIN père et fils, à <i>Morez</i> . — Cadrons divers, mètres en cuivre et en maillechort, autres mesures métriques.	<i>Id.</i>	DÉJARDIN, à <i>Paris</i> . — Tableaux à horloge.
Loire-Inf.	CARLHIRT, à <i>Nantes</i> . — Horloge astronomique.	<i>Id.</i>	DELEPINE, à <i>Paris</i> . — Chronomètre, compteur astronomique (nouveau système).
Loiret.	CALLIER-DERVAUX, à <i>Gien</i> . — Clef de montre.	<i>Id.</i>	DORLÉANS, à <i>Paris</i> . — Horloges de clocher, une machine à piquer les dessins, un nouveau régulateur pour machine à vapeur. C. F. 1839.
Lot-et-Garonne.	LOUBATIÈRES frères et LAFONT, à <i>Agen</i> . — Horloges.	<i>Id.</i>	DUSSAULT, à <i>Paris</i> . — Pendules à réveil, compas d'engrenage.
Manche.	FLAUST-CORNET, à <i>Saint-Lô</i> . — Montres.	<i>Id.</i>	FRAIGNEAU, à <i>Paris</i> . — Chronomètres de poche.
Meuse.	MAXE, à <i>Bar-le-Duc</i> . — Mouvement de montre.	<i>Id.</i>	GARNIER, à <i>Paris</i> . — Horlogerie de précision, pendules, compteurs à chronomètres, etc. (A) 1827, R. (A) 1834 et 1839.
Nievre.	THIER, à <i>Saint-Saulge</i> . — Montre à secondes, têterelles, étai.	<i>Id.</i>	GRENIER (veuve), à <i>Paris</i> . — Horloges de clocher, tournebroches, mécaniques pour les coiffeurs.
Oise.	LEDUC, à <i>Breteil</i> . — Échappement pour montre.	<i>Id.</i>	HOUDIN, à <i>Paris</i> . — Régulateur, montres et pendules, outils d'horloger. M. H. 1827 et 1839.
<i>Id.</i>	VÉRITÉ, à <i>Beauvais</i> . — Contrôleur-pendule, horloge. (B) 1839.	<i>Id.</i>	LEFEBVRE, à <i>Paris</i> . — Pièces d'horlogerie
Saône-et-Loire.	SAUNIER, à <i>Mâcon</i> . — Machine à arrondir les roues d'engrenage d'horlogerie, mouvements de montre.	<i>Id.</i>	LEPAUTE (Henri), à <i>Paris</i> . — Horloges, régulateurs.
Seine.	ALLEVY frères, à <i>Paris</i> . — Cadran perpétuel, conjugateur Allevy, appareil de daguerréotype, système Allevy; épreuves daguerréennes.	<i>Id.</i>	LEROY, à <i>Paris</i> . — Pendules portatives et montres. (A) 1839.
<i>Id.</i>	ALLIER, à <i>Paris</i> . — Pendules, montres.	<i>Id.</i>	LÉZÉ, à <i>Paris</i> . — Régulateurs, pendules de
<i>Id.</i>	BERROLLA frères, à <i>Paris</i> . — Pendules de voyage, chronomètres pour la marine, montres. (B) 1839.	<i>Id.</i>	

- voyage, montres et chronomètres.
- Id.* LORY, à *Paris*. — Régulateurs. (B) 1819, (A) 1825.
- Id.* MONTANDON frères, à *Paris*. — Ressorts d'horlogerie. M. H. 1854.
- Id.* NEUMANN, à *Paris*. — Pendules, régulateurs, montres de poche, outils d'horlogerie.
- Id.* NIOT, à *Paris*. — Horloges, mécaniques, tournebroches à ressorts, cadrans, cadran de la rose des vents. R. (B) 1859.
- Id.* NOBLET, à *Paris*. — Montres, ébauches de montres, pendules.
- Id.* PEUPIN, à *Paris*. — Pendules régulateurs, roues, petit tour universel.
- Id.* PONS (de Paul), à *Paris*. — Horloges astronomiques portatives. (A) 1806, 1819, (O) 1825, 1827, R. (O) 1854 et 1859.
- Id.* PHILIPPE, à *Paris*. — Montres diverses, pièces détachées.
- Id.* REDIER, à *Paris*. — Horloges marines, montres, compteur et instrument de précision.
- Id.* REYNAUD-CHAPELAIN, à *Paris*. — Montres d'enfants, médaillons, cadres en cuivre estampé, épingles.
- Id.* RIEUSSEC, à *Saint-Mandé*. — Montre plate chronographe, petite montre. (B) 1859.
- Id.* ROBERT, à *Paris*. — Régulateurs, montres, pièces astronomiques et petites pièces de voyage.
- Id.* ROBERT (Henri), à *Paris*. — Montres marines et autres, pendules astronomiques, appareils de physique et cadrans solaires. (A) 1854 et 1859.

*Id.*THOURET, à *Paris*. — Montre à secondes.*Id.*VALLET, à *Paris*. — Instruments pour perfectionner les échappements de montres, mouvement de montre à cylindre.*Id.*WAGNER, à *Paris*. — Grosses horloges, lampes de phares, machines de rotation pour phares, métronomes, tournebroches. (A) 1859.*Id.*WAGNER (Bernard-Henri), à *Paris*. — Horloge de précision, horloges diverses, cadrans de jour et de nuit. (A) 1819, 1825 et 1827, R. (A) 1859.*Id.*WINNERL, à *Paris*. — Montres marines, chronomètres de poche. (O) 1859.Seine-et-Marne SALLERON et WAGNER, à *Melun*. — Compteur photographe; deux compteurs forme de montre.Seine-et-Oise BENOIT (A.) et C^{ie}, à *Versailles*. — Montres marines, chronomètres, montres, mouvements, diverses espèces de montres. (A) 1854, (O) 1859.*Id.*BERTHOUD, à *Argenteuil*. — Chronomètres M. H. 1819, (A) 1825, (O) 1827.Seine-Inférieure BRUNEL et BIENAYMÉ, à *Dieppe*. — Pendules et mouvements d'horlogerie.*Id.*JACOB, à *Saint-Nicolas-d'Algermont*. — Chronomètres.*Id.*PONS DE PAUL, à *Saint-Nicolas-d'Algermont*. — Mouvements de pendule et de montres.*Id.*THOMAS, à *Reims*. — Réveil.Vosges DUCRET, à *Épinay*. — Mouvements de pendules.

Yonne

MUZEY, à *l'Isle-sur-le-Serein*. — Système d'échappement pour les montres.

b. Pendules.

- Gironde. BROUSSE, à *Bordeaux*. — Pendules.
- Morbihan. JEHANNO, à *Lorient*. — Pendule.
- Seine. BALLY, à *Paris*. — Pendules à boîtes en cuivre et en marbre.
- Id.* BASCHET, RAULLIER et frère, à *Paris*. — Pendules pilastre, cadres incrustés et pièce de voyage à quantième.
- Id.* BELLENOT et C^{ie}, à *Paris*. — Pendules en métal composé.
- Id.* BENOIT-LANGLASSÉ, à *Paris*. — Pendules candélabres, écri-toires, flambeaux, etc.
- Id.* CALMELS, à *Paris*. — Pendules à balancier circulaire.
- Id.* FATOUX, à *Paris*. — Pendules.
- Id.* GIRGOIS, à *Paris*. — Boîtes de pendules et de régulateurs.
- Id.* BOURSIER, à *Paris*. — Pendules et horloges de cabinet et de voyage.
- Id.* BOYER, à *Paris*. — Pendules, sujets divers

avec leurs candélabres.

Id. JACQUIN, à *Paris*. — Pendules.*Id.* JASSONAIX, à *Paris*. — Pendules, candélabres et coupes.*Id.* MORA, à *Paris*. — Pendules en bronze estampé et doré, candélabres, vases, objets divers en bijouterie dorée.*Id.* MOREAU, à *Paris*. — Pendule, cadre, objets de fantaisie en ivoire sculpté. C. F. 1859.*Id.* MUDESSE, à *Paris*. — Pendules, cadres en marbre plaqué sur métaux.*Id.* NEDELLEC, à *Paris*. — Tableau à horloge à musique.*Id.* ROBERT-HOUDIN, à *Paris*. — Pendules et automates mécaniques. (B) 1859.*Id.* ROSSE, à *Paris*. — Pendule à sphère.*Id.* ROZÉ, à *Paris*. — Pendules avec globes terrestres mobiles, sphères de Copernic, leviers chronométriques, géocycliques.2^e INSTRUMENTS DE PRÉCISION.Aisne. POQUET, à *Laon*. — Pantomètre.Ardennes. DONNAY-BAICRY, à *Fond-de-Givonne*. —

Fléaux de balances.

Aube. JOFFRIN, à *Morvilliers*. — Dendromètre.

	instrument pour mesurer les arbres sur pied.		maritimes et astronomiques, grande lunette astronomique, pied de lunette. (A) 1854 et 1859.
Calvados.	GARAT aîné, à <i>Caen</i> . — Balance-basculé portative, dite à tablier carré.	<i>Id.</i>	CARON, à <i>Paris</i> . — Contrôleurs de ronde.
Cher.	PASCAL, à <i>Bourges</i> . — Échelle-équerre (instrument de mathématiques).	<i>Id.</i>	CHATAIN, à <i>Paris</i> . — Machines pour l'horlogerie, huile pour l'horlogerie.
Doubs.	GAUTHIER père et fils, aux <i>Cerneux des Gras</i> , près Morteau. — Dame aux engrenages, outil au tiers pour les barillets, outils d'horlogerie et autres. C. F. 1854.	<i>Id.</i>	CHEVALIER, à <i>Paris</i> . — Baromètres, manomètre et daguerréotype.
<i>Id.</i>	GRANDVOINET, au <i>Grandmont</i> , commune des Gras. — Chalumeau en cuivre à deux boules, etc.	<i>Id.</i>	CHEVALIER (Charles), à <i>Paris</i> . — Instruments d'optique. R. (O) 1859.
<i>Id.</i>	VOINET, au <i>Grandmont</i> , commune des Gras. — Outil à graduer en horlogerie.	<i>Id.</i>	CIECHANSKI, à <i>Paris</i> . — Goniomètre, sphéromètres, niveaux à bascules, niveaux simples.
Jura.	CRETIN, à <i>Morez</i> . — Balance à équilibre sans poids.	<i>Id.</i>	COLLARDEAU, à <i>Paris</i> . — Balance. (A) 1854. R. (A) 1859.
<i>Id.</i>	JACQUEMIN frères et BAUD, à <i>Morez</i> . — Montures de lunettes.	<i>Id.</i>	DELAMARCHE, à <i>Paris</i> . — Globes terrestres, systèmes planétaires. (B) 1859.
Loire-Infer.	LANIER, à <i>Nantes</i> . — Instruments hydrométriques.	<i>Id.</i>	DELEUIL, à <i>Paris</i> . — Modèles de balances de précision et de machines pneumatiques, microscope simple et double, divers instruments de physique. M. H. 1827, (B) 1854, (A) 1859.
Nord.	MEURS (Benoît), à <i>Valenciennes</i> . — Balances-basculés.	<i>Id.</i>	DERICQUEHEM, à <i>Paris</i> . — Géodésimètre et chronoscope.
Pas-de-Calais.	MARTEL, à <i>Fressin</i> . — Balance micrométrique ou romaine de précision.	<i>Id.</i>	DESBASSAYNS (comte de Richemont), à <i>Paris</i> . — Chalumeaux aérhydriques, chalumeaux à vapeur, fers à souder, soudure autogène du plomb. (O) 1859.
Rhône.	BÉRANGER et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Balances et romaines.	<i>Id.</i>	DIEN, à <i>Paris</i> . — Instruments de géographie, sphère, système planétaire, cartes célestes, lunette. (A) 1854, (B) 1859.
<i>Id.</i>	TARPIN-BRÉMAL, à <i>Lyon</i> . — Balances d'essai.	<i>Id.</i>	FOUCAULT, à <i>Paris</i> . — Machine à écrire à l'usage des aveugles.
Seine.	ANDRÉ-MICHAUX, à <i>Paris</i> . — Hydromètre.	<i>Id.</i>	FRANÇOIS jeune, à <i>Paris</i> . — Phare lentillaire dioptrique de 1 ^{er} ordre, feux fixes, feu de port, lentilles. (A) 1854.
<i>Id.</i>	BARDIN, à <i>Paris</i> . — Formes topographiques en terre, modèles géographiques, modèles de géométrie descriptive et d'arts de constructions, fronts de fortifications en relief, modèle de batterie de seconde parallèle, etc., globe céleste.	<i>Id.</i>	FROMENT, à <i>Paris</i> . — Moteur électrique.
<i>Id.</i>	BERNARD, à <i>Paris</i> . — Microscopes achromatiques et microscope solaire horizontal et vertical, chambres claires.	<i>Id.</i>	GALLET (veuve), à <i>Paris</i> . — Pièces de physique amusante et pièce d'art.
<i>Id.</i>	BERTRAND fils, à <i>Paris</i> . — Une <i>équerre-tarif</i> pour mesurer les grumes ou bois ronds.	<i>Id.</i>	GAMBEY, à <i>Paris</i> . — Cercle mural pour mesurer la déclinaison des astres. (O) 1819, 1825, 1827.
<i>Id.</i>	BIET, à <i>Paris</i> . — Instruments de physique, serrures et cadenas.	<i>Id.</i>	GARCIN, à <i>Paris</i> . — Balances d'essai.
<i>Id.</i>	BLERY, à <i>Passy</i> . — Chaîne décamètre, nouveau système.	<i>Id.</i>	GAUDIN, à <i>Paris</i> . — Appareils de daguerréotype.
<i>Id.</i>	BLONDEAU, à <i>Paris</i> . — Pantographes et diagraphes.	<i>Id.</i>	GAVARD (Adrien) fils, à <i>Paris</i> . — Diagraphes, pantographe et instruments de précision. R. (A) 1859.
<i>Id.</i>	BODEUR, à <i>Paris</i> . — Baromètres, thermomètres, aréomètres, instruments de précision. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	GEORGE père et fils, à <i>Paris</i> . — Balances à bascule, bascules à réduction et instruments divers de pesage.
<i>Id.</i>	BOURGOGNE, à <i>Paris</i> . — Instruments d'optique, micrographe universel et de cabinet. C. F. 1859.	<i>Id.</i>	GIRARD, à <i>Paris</i> . — Compas, boîtes de mathématiques.
<i>Id.</i>	BRETON, à <i>Paris</i> . — Machine pneumatique, balance, appareils électro-magnétique et dynamique, microscope solaire. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	GIRARD (le chevalier Philippe de), à <i>Paris</i> . — Chrono-thermomètre et météorographe.
<i>Id.</i>	BUNTEN, à <i>Paris</i> . — Instruments de physique, baromètres, thermomètres, hygromètres, sympiezomètres. R. (A) 1859.	<i>Id.</i>	GOUTMAKER, à <i>Paris</i> . — Régulateurs et échelle à incendie (modèle en cuivre).
<i>Id.</i>	BURON, à <i>Paris</i> . — Longues-vues terrestres,	<i>Id.</i>	GRAVET, à <i>Paris</i> . — Boussole nivellatrice, niveau à réflexion, règles à calcul.
		<i>Id.</i>	GROSSE, à <i>Paris</i> . — Instruments de physique, aréomètres.
		<i>Id.</i>	GUENET, à <i>Paris</i> . — Instruments pour les

- dessinateurs de machines, destinés à graduer les grandes échelles et faire des hachures.
- Id.* HAMANN et HEMPEL, à *Paris*. — Compas à ellipse, cadran solaire portatif, tour pour les objets de précision.
- Id.* HULOT, à *Paris*. — Médailles reproduites par l'électrochimie.
- Id.* JUNOT, à *Paris*. — Balances-bascules, crics en fer. C. F. 1859.
- Id.* LEBRUN, à *Paris*. — Instruments d'optique et de mathématiques.
- Id.* LECOENTRE, à *Batignolles-Monceaux*. — Instrument nautique, dit *sondeur Lecoentre*, destiné à mesurer la distance qu'il parcourt verticalement de la surface de la mer jusqu'à une profondeur de 500 brasses, sans arrêter la marche du bâtiment.
- Id.* LECOMTE et BIANCHI, à *Paris*. — Balances de précision, machine pneumatique, instruments de géodésie, kaléthomètre, célerigraphe, instruments divers. (B) 1859.
- Id.* LENSEIGNE, à *Paris*. — Moule à balles, taraudoirs, limes, cadenas, règles, mandrins, équerres, etc. C. F. 1827, M. H. 1854, (A) 1859.
- Id.* LEPAUTE (Henri), à *Paris*. — Phares lenticulaires, fanaux. R. (A) 1854.
- Id.* LEREBOURS, à *Paris*. — Lunettes et instruments de physique. R. (O) 1859.
- Id.* LEYDECKER, à *Paris*. — Baromètres de divers modèles, thermomètres, aréomètres, etc.
- Id.* LOISEAU, à *Paris*. — Machine pneumapies, hygro-microscope solaire, mycoscrotique, mètres, appareils divers. C. F. 1859.
- Id.* MARLOYE, à *Paris*. — Appareils d'acoustique et solides de géométrie. M. H. 1859.
- Id.* MARS, à *Paris*. — Balance bascule.
- Id.* MOLTENI et C^{ie}, à *Paris*. — Niveaux, boussoles, équerres et compas.
- Id.* NACHET, à *Paris*. — Instruments d'optique, microscope, lunette astronomique.
- Id.* NEUMANN, à *Paris*. — Anémomètres, hydromètres, pedomètre, odomètre.
- Id.* PARENT, à *Paris*. — Balances, poids en laiton, poids divisés, un nécessaire de vérificateur des poids et mesures.
- Id.* PÉTREMENT, à *Paris*. — Calibres décimaux.
- Id.* PLAGNIOL, à *Paris*. — Photographie.
- Id.* POITRAT, à *Paris*. — Appareils mécaniques pour l'exécution des calculs.
- Id.* POUGEOIS, à *Paris*. — Cadran indicateurs pour voitures publiques, compteur pour presse mécanique. C. F. 1859.
- Id.* REINE, à *Paris*. — Appareils de daguerreotype.
- Id.* REYDOR frères, à *Paris*. — Tournebroche à ressort, horloge.
- Id.* REYMONDON-MARTIN, à *Paris*. — Instruments de précision.
- Id.* RICHARD, à *Paris*. — Machines à calculer.
- Id.* RICHEBOURG, à *Paris*. — Telescope réfracteur, mycoscopes achromatique, vertical et horizontal, camera lucida, baromètres, appareils optiques, lunettes, fantasmagorie, cercle répétiteur, équerres, graphomètres, boussoles, clinomètres, machine pneumatique, thermomètres.
- Id.* RIGOLLOT, à *Paris*. — Appareils gazoscopiques.
- Id.* ROTH, à *Paris*. — Machines à addition et soustraction, machine pour les règles, machine à coulisse pour multiplication, compteur pour machines à vapeur, marqueur mécanique.
- Id.* ROUILLARD, à *Belleville*. — Mesures de tonnellerie, entonnoirs, brocs, etc.
- Id.* ROUVET, à *Paris*. — Instruments de mathématiques en bois.
- Id.* RUHMKORFF, à *Paris*. — Appareils pour physique.
- Id.* SANDOZ, à *Paris*. — Soudure à l'arc.
- Id.* SCHIERTZ, à *Paris*. — Appareils de daguerreotype.
- Id.* SCHWARTZ, à *Paris*. — Sextants, octants, horizons, longue-vue.
- Id.* SCHWELG, à *Paris*. — Instruments de physique, balance de précision, électromètre, pince thermoscopique, etc., etc.
- Id.* SEBILLE, à *Paris*. — Microscope achromatique, thermomètre gravé sur poinçon, thermomètre perfectionné.
- Id.* SIMON, à *Paris*. — Télégraphe.
- Id.* SIMON et GIROUX, à *Paris*. — Lunettes jumelles, cannes à longuons. C. F. 1859.
- Id.* SOLEIL, à *Paris*. — Instruments d'optique et de physique. M. H. 1859.
- Id.* TAVERNIER, à *Paris*. — Baromètres en fer, thermomètres, appareil pour déterminer le point de 100°.
- Id.* THOMAS, à *Paris*. — Machines à calculer.
- Id.* VAILLAT, à *Paris*. — Appareils de daguerreotype, modèles divers.
- Id.* VANDE et JEANRAY, à *Paris*. — Règles et équerres en acier et cuivre étirés, outils de précision pour la chapellerie, cordonnerie, etc. (B) 1859.
- Id.* VILA-KOENIG, à *Paris*. — Jumelles.
- Id.* WINCKELMANN, à *Paris*. — Baromètres, balances, mesures, machine pneumatique.
- Seine-Infér. DESTIGNY et LANGLOIS, à *Rouen*. — Régulateur à horloge appliqué aux moteurs à vapeur.
- Id.* VIARD, à *Rouen*. — Balances.
- Vienne (H.-). BARDONNAUD, à *Limoges*. — Mesures diverses.
- Id.* DUTREIX, à *Limoges*. — Balances romaines.
- Id.* OUSTY et DURAND, à *Limoges*. — Balances romaines.

5^o ÉCLAIRAGE.

Hérault.	APOLIS, à <i>Montpellier</i> . — Lampes à alcool.	<i>Id.</i>	LÉCUYER, à <i>Paris</i> . — Lampes oléostatiques.
<i>Id.</i>	BERNARDET, à <i>Paris</i> . — Gazéificateurs pour lampes.	<i>Id.</i>	M. H. 1859, à Thilorier.
<i>Id.</i>	BREUZIN, à <i>Paris</i> . — Lampes et lustres.	<i>Id.</i>	LEVENT et LAMY, à <i>Paris</i> . — Lanterne carrée, lampes.
<i>Id.</i>	CABEU, à <i>Paris</i> . — Lampes à niveau constant par un régulateur plongeant à courant d'air et bouchon fixe.	<i>Id.</i>	MARIE, à <i>Paris</i> . — Lampes.
<i>Id.</i>	CHABRIÉ et NEUBURGER, à <i>Paris</i> . — Lampes solaires, pendules, objets en bronze. M. H. 1858.	<i>Id.</i>	MATHIEU, à <i>Chaillot</i> . — Lampes diverses. (B) 1859.
<i>Id.</i>	CHATEL jeune, à <i>Paris</i> . — Lampes.	<i>Id.</i>	NICOLLE, à <i>Paris</i> . — Lustres, lampes, lanternes, robinets.
<i>Id.</i>	DECOURT, à <i>Paris</i> . — Lampes, lustres et candélabres. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	PLÉ, à <i>Paris</i> . — Lampes et candélabres.
<i>Id.</i>	DEHENNAULT, à <i>Paris</i> . — Lampes de divers modèles.	<i>Id.</i>	ROBERT, à <i>Paris</i> . — Lampe, veilleuse, bidons, flacons. (O) 1854, pour armes à feu; (A) 1859.
<i>Id.</i>	DESBEAUX, à <i>Paris</i> . — Lampes.	<i>Id.</i>	ROUCHE, à <i>Paris</i> . — Lampes pour le gaz hydrogène.
<i>Id.</i>	DOMBROWSKI, à <i>Paris</i> . — Lampes de différents modèles. C. F. 1854, à Dombrowski et Gaiewski; M. H. 1859, à Dombrowski.	<i>Id.</i>	SILVANT, à <i>Paris</i> . — Lampes, trépieds sous les lampes, appareils de suspension. M. H. 1854 et 1859.
<i>Id.</i>	GILLET, à <i>Paris</i> . — Appareils pour glaces alimentaires, lampes.	<i>Id.</i>	TRUC et BRISMONTIER, à <i>Paris</i> . — Lampes lanternes.
<i>Id.</i>	GOTTEN, à <i>Paris</i> . — Lampes diverses.	<i>Id.</i>	VALSON, à <i>Paris</i> . — Lampes nouvelles à gaz.
<i>Id.</i>	HÉLYOTTE et CHWEBACK, à <i>Paris</i> . — Lampes.	<i>Id.</i>	WALLET, à <i>Paris</i> . — Lampe de Berzélius à l'usage de la minéralogie et de la chimie, instruments scientifiques, miroirs à barbe grossissant.
<i>Id.</i>	JOANNE, à <i>Paris</i> . — Lampes de suspension.		

4^o ARMES DIVERSES.

Ardennes.	HILAIRE, à <i>Sédan</i> . — Pistolets, armes à feu.	<i>Id.</i>	CHAROY, à <i>la Chapelle-Saint-Denis</i> . — Appareil de pyrotechnie, bombe de guerre à parachute.
Calvados.	GUÉRIN, à <i>Honfleur</i> . — Fusil de sûreté à percussion.	<i>Id.</i>	CHAUDUN, à <i>Paris</i> . — Fusils, pistolets, capsules, cartouches.
Ille-et-Vilaine.	JOURJON, à <i>Rennes</i> . — Fusil avec ses accessoires. M. H. 1825.	<i>Id.</i>	CLAUDIN, à <i>Paris</i> . — Fusils et pistolets. (B) 1859.
Loire.	DELERMOY fils et LAMOUREUX, à <i>Saint-Étienne</i> . — Fusils de chasse.	<i>Id.</i>	CORDOUAN fils, à <i>Paris</i> . — Mousquetons de guerre, fusils, carabine.
<i>Id.</i>	FLACHAT, à <i>Saint-Étienne</i> . — Fusils de chasse.	<i>Id.</i>	DELACOUR, à <i>Paris</i> . — Épées, sabres, uniforme d'officier supérieur, couteau de chasse et glaive.
<i>Id.</i>	JALABERT-LAMOTTE aîné, à <i>Saint-Étienne</i> . — Fusils de chasse, canons de fusil.	<i>Id.</i>	DELAIRE, à <i>Paris</i> . — Fusils.
<i>Id.</i>	MURGUE, à <i>Saint-Étienne</i> . — Fusils.	<i>Id.</i>	DELVIGNE, à <i>Paris</i> . — Carabines, mousquetons, pistolets.
Marne	SCHMITT, à <i>Châlons</i> . — Fusil de chasse à deux coups.	<i>Id.</i>	DESNYAU, à <i>Paris</i> . — Fusils. (B) 1859.
Oise.	BERTONNET, à <i>Senlis</i> . — Pistolets, fusils, nécessaire.	<i>Id.</i>	DEVISME, à <i>Paris</i> . — Fusils et pistolets, fusil à six coups, tonnerres tournants, pistolet à six coups tournant, carabine de précision. M. H. 1859.
Pyrénées-Or.	TIGNÈRES-GÉRAUD, à <i>Perpignan</i> . — Fusil.	<i>Id.</i>	GASTINE-RENETTE, à <i>Paris</i> . — Fusils et pistolets. (A) 1859.
Seine.	ALIX, à <i>Paris</i> . — Fusils, nouvelle invention.	<i>Id.</i>	GAUVAIN, à <i>Paris</i> . — Fusils et pistolets.
<i>Id.</i>	BAUCHERON, à <i>Paris</i> . — Fusils et pistolets. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	GEVELOT (veuve), à <i>Paris</i> . — Amorces dites capsules. (B) 1859.
<i>Id.</i>	BÉRINGER, à <i>Paris</i> . — Fusils et pistolets. (B) 1859.	<i>Id.</i>	GIRARD (le chevalier de). — Bois et canons de fusil.
<i>Id.</i>	BERNARD, à <i>Paris</i> . — Canons de fusil de chasse. M. H. 1827, (B) 1854, (A) 1859.	<i>Id.</i>	GODDET, à <i>Paris</i> . — Canons de fusil. C. F. 1859, à Goddet et Alkan.
<i>Id.</i>	BERNARD, à <i>Paris</i> . — Canons de fusils doubles. (B) 1859.	<i>Id.</i>	GOSSE, à <i>Paris</i> . — Fusils de chasse, néces-
<i>Id.</i>	CAMILLE JUBÉ, à <i>Paris</i> . — Fusils et pistolets. (B) 1859, à Lefauchaux.		
<i>Id.</i>	CARON, à <i>Paris</i> . — Fusils et carabines. M. H. 1859.		

- saires d'armes.
- Id.* HOULLIER-BLANCHARD, à *Paris*. — Fusils de chasse et pistolets.
- Id.* JAVAL (J.) et C^{ie}, à *Paris*. — Fusils et pistolets.
- Id.* LEFAURE, à *Paris*. — Fusils et pistolets. (B) 1859.
- Id.* LE PAGE MOUTIER, à *Paris*. — Fusils de chasse, carabines, pistolets, lames de Damas, sabres, pistolets à quatre et douze coups. M. H. 1819. (A) 1825. 1827. R. (A) 1854 et 1859.
- Id.* MARTIN, à *Paris*. — Fusils s'amorçant seuls.

- sabres et épées de luxe
- Id.* PÉRIN-LEPAGE, à *Paris*. — Fusils, pistolets. (B) 1854. R. (B) 1859.
- Id.* PIDAUT, à *Batignolles*. — Fusils.
- Id.* PRELAT, à *Paris*. — Fusils et pistolets.
- Id.* VIETTE, à *Paris*. — Fusils et pistolets.
- Seine-et-Oise. LORON, à *Versailles*. — Fusils doubles.
- Id.* PORQUET, à *Pontoise*. — Carabines de fusils de chasse.
- Seine-Infér. DUMOULIN, à *Rouen*. — Carabine à levier et un pistolet-arbalette.
- Vaucluse. CHAPOUEN, à *Avignon*. — Fusil de chasse.
- Vienne (H.). NOUVELLE, à *Limoges*. — Fusil.

5^o INSTRUMENTS DE MUSIQUE.

- Bouches-du-R. BOISSELOT et fils, à *Marseille*. — Pianos. M. H. 1854. (A) 1859.
- Id.* SCHULTZ, à *Marseille*. — Pianos.
- Doubs. LÉPÉE, à *Sainte-Suzanne*. — Boîtes à musique, règle calligraphique, diapason mécanique, poinçon, modèle d'écriture. M. H. 1859. à Paur.
- Eure. HÉROUARD frères, à *La Couture*. — Clarinettes, flûtes, hautbois, etc. M. H. 1859.
- Id.* THIBOUVILLE, à *La Couture*. — Flûtes, clarinettes, etc., etc.
- Loire-Infér. TESTÉ, à *Nantes*. — Expositéur mobile et impression pour la musique.
- Meurthe. BARABAN frères, à *Nancy*. — Cloche.
- Morbihan. AMELOT, à *Lorient*. — Violons.
- Moselle. LEROY, à *Metz*. — Clarinettes en buis et en ébène.
- Nièvre. SAVARESSÉ (Martin), à *Nevers*. — Chantrelles pour instruments de musique. (B) 1827. R. (B) 1854 et 1859.
- Oise. COEFFET, à *Chaumont*. — Instrument à vent avec des clefs pistons.
- Puy-de-Dôme. VÉRANY, à *Clermont-Ferrand*. — Piano droit à cordes verticales.
- Id.* FINCK, à *Strasbourg*. — Ophicléide basse, trompette basse, cornet à cylindres.
- Id.* KRETZSCHMANN, à *Strasbourg*. — Bombardon, bugle-basse, bugles à cylindres.
- Id.* ROTH, à *Strasbourg*. — Bombardon à cylindres garni en maillechort, cor russe à cylindres.
- Rhône. SYLVESTRE frères, à *Lyon*. — Violons, alto, basses.
- Sarthe. BOLLÉE, à *Sainte-Croix*. — Cloches.
- Seine. ADLER, à *Paris*. — Basson à clefs en maillechort, un contre-basson. (B) 1859.
- Id.* ALEXANDRE père et fils, à *Paris*. — Orgues mélodium.
- Id.* AUCHER, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* BARTHÉLEMY, à *Paris*. — Pianos droits.
- Id.* BAUTZ, à *Paris*. — Pianos droits.
- Id.* BELL père et fils, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* BERNARDEL, à *Paris*. — Violons, alto, basses et archets. (B) 1854 et 1859.
- Id.* BERNHARDT, à *Paris*. — Pianos. (B) 1827. R. (B) 1854, (B) 1859.

- Id.* BESSON, à *Paris*. — Instruments de musique militaire.
- Id.* BITTNER, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* BLONDEL, à *Paris*. — Piano à queue, piano carré, pianos droits.
- Id.* BORD, à *Paris*. — Pianos à queue.
- Id.* BRETON, à *Paris*. — Grandes et petites flûtes.
- Id.* BROWN, à *Paris*. — Meloplectones et piano.
- Id.* BRUNE, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* BUFFET-CRAMPON, à *Paris*. — Bassons, clarinettes, flûtes, hautbois, cor anglais, flageolets. M. H. 1859.
- Id.* BUFFET jeune, à *Paris*. — Hautbois, cors, flûtes, clarinettes, flageolets. (R) 1859.
- Id.* BUSSON, à *Paris*. — Pianos carrés et droits. (B) 1859.
- Id.* CABILLÉ, à *Saint-Denis*. — Tableau pour le facteur d'orgues.
- Id.* CASPERS, à *Paris*. — Piano.
- Id.* CAVAILLE-COLL père et fils, à *Paris*. — Orgues. (B) 1859.
- Id.* CHALLIOT, à *Paris*. — Harpes, modèles divers. (B) 1827 et 1859.
- Id.* CHANOT, à *Paris*. — Contre-basse, basses, altos, guitares, violons. (A) 1859.
- Id.* CLEMENT père et fils, à *Belleville*. — Carillons à musique.
- Id.* COLIN, à *Paris*. — Pianos carrés et droits.
- Id.* COTE fils, à *Paris*. — Piano carré, piano droit. (B) 1859.
- Id.* COUDER, à *Paris*. — Pianos droits et carrés. M. H. 1827.
- Id.* COURTIER, à *Paris*. — Instrument de musique, dit *Mélo-Courtier*. — C. F. 1859.
- Id.* COURTOIS frères, à *Paris*. — Cornets à pistons.
- Id.* COWARD, à *Paris*. — Piano.
- Id.* DANIEL, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* DARCHÉ, à *Paris*. — Orgues, trompettes marine, grosse caisse, timbales chromatiques, tam-tam.
- Id.* DEBAIN, à *Paris*. — Orgues harmonium.
- Id.* DOMÉNY, à *Paris*. — Harpes et pianos. (A) 1827. R. (A) 1854 et 1859.
- Id.* DUBUS, à *Paris*. — Orgues expressives.

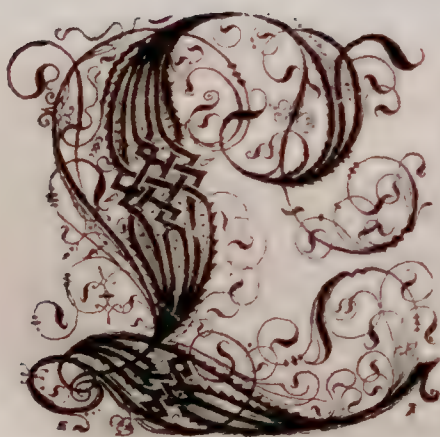
- Id.* DUCHÈNE, à *Paris*. — Guitares.
- Id.* DUSLAUX, à *Paris*. — Pianos droits et carrés.
- Id.* DUVERNOY, à *Paris*. — Orgues.
- Id.* ÉRARD, à *Paris*. — Pianos, harpes et orgues.
(O) 1819, à Sébastien Érard ; (O) 1825,
(O) 1827, R. (O) 1834, au même ; (O)
1839, à Pierre Érard.
- Id.* ESLANGER, à *Paris*. — Pianos à queue, carré,
oblique et pianino. M. H. 1839.
- Id.* FAURE et ROGER, à *Paris*. — Piano. (B)
1839, à Hatzenbuhler et Faure.
- Id.* FLAMMANT, père et fils, à *Paris*. — Piano.
- Id.* FOURNEAUX, à *Paris*. — Orgues et flûte
mécanique.
- Id.* FRANK, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* GAIDON jeune, à *Paris*. — Pianos. (B) 1824,
R. (B) 1839.
- Id.* GALLOIS, à *Paris*. — Cloches de toute di-
mension. C. F. 1839.
- Id.* GIBAUT, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* GIRARD (le chevalier de), à *Paris*. — Tré-
molophones, pianos.
- Id.* GIRARD et C^{ie}, à *Paris*. — Orgue d'église.
M. H. 1839.
- Id.* GIROUD, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* GODFROY aîné, à *Paris*. — Flûtes, système
Boëhm et ordinaires.
- Id.* GOUDOT jeune, à *Paris*. — Basses, guitares,
violons, archets, etc.
- Id.* GRUS, à *Paris*. — Violons, etc. M. H. 1839.
- Id.* GUERBER, à *Paris*. — Piano.
- Id.* GUÉRIN, à *Paris*. — Appareils pour pianos,
pianographes, sthénochyres et clefs.
- Id.* GUICHARD aîné, à *Paris*. — Ophicléides,
cors, trompettes, cornets à pistons,
trombones. M. H. 1839.
- Id.* GUION, à *Paris*. — Pianos verticaux.
- Id.* HALARY, à *Paris*. — Instruments de mu-
sique.
- Id.* HATZENBUHLER, à *Paris*. — Pianos de dif-
férentes formes. (B) 1839.
- Id.* HENRY, à *Paris*. — Quatuor composé de
deux violons, un alto et une basse.
- Id.* HERCE père et fils, à *Paris*. — Piano.
- Id.* HERMAN et SYSTERMANS, à *Paris*. — Piano.
- Id.* HERZ (Henri), à *Paris*. — Pianos à queue,
carré, vertical, pianino à cordes droites,
nouvel instrument à sons prolongés.
- Id.* HERZ (Jacques), à *Paris*. — Pianos droits.
- Id.* HESSELBEIN, à *Paris*. — Pianos divers.
- Id.* HILDEBRAND, à *Paris*. — Cloches, sonnet-
tes, grelots et timbres. (B) 1825, 1827,
1834 et 1839. M. H. 1839, pour la ca-
tégorie musicale.
- Id.* HINTERMAYER, à *Paris*. — Piano.
- Id.* ISSAURAT, LEROUX et C^{ie}, à *Paris*. — Pia-
nos et orgues.
- Id.* JACQUEMIN père et fils, à *Paris*. — Piano.
- Id.* JELMINI, à *Paris*. — Piano.
- Id.* KLINJASPER, à *Paris*. — Pianos droits.
- Id.* KNERINGER, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* KOSKA, à *Paris*. — Pianos. M. H. 1834, (B)
1839.
- Id.* KRIEGLSTIN et CH. PLANTADE, à *Paris*.
— Piano à queue grand format, piano
carré de nouvelle forme, piano droit à
cordes obliques, pianino à cordes ver-
ticales. (A) 1834, R. (A) 1839.
- Id.* LABBAYE, à *Paris*. — Cors d'harmonie,
ophicléides, cornets à pistons, trom-
bone, etc. M. H. 1839.
- Id.* LACOTE, à *Paris*. — Instruments de musi-
que. (B) 1839.
- Id.* LACOUX (de), à *Paris*. — Harpes.
- Id.* LAIGRE, à *Paris*. — Orgues.
- Id.* LAPRÉVOTTE, à *Paris*. — Violons, altos,
basses et guitares. M. H. 1823, (B) 1827.
- Id.* LAURENCIN (Mme), à *Paris*. — Accordéons.
- Id.* LAURENT, à *Paris*. — Flûtes en bois et en
cristal, becs de clarinettes et embou-
chures de cornet en cristal.
- Id.* LEBLANC, à *Paris*. — Piano.
- Id.* LEROUX aîné, à *Paris*. — Clarinettes, flûtes,
hautbois. M. H. 1839.
- Id.* LIÉGAUT, à *Paris*. — Piano.
- Id.* LIMONAIRE, à *Paris*. — Piano droit.
- Id.* LIMONAIRE (Antoine), à *Paris*. — Pianos.
- Id.* MAGNIÉ (Isidore), à *Paris*. — Pianos droits.
- Id.* MARIX, à *Paris*. — Orgues et harmoniums.
- Id.* MARTIN, à *Paris*. — Pianos, chyrogyrnaste.
- Id.* MARTIN frères, à *Paris*. — Clarinettes,
flûtes, hautbois et flageolets. (B) 1834,
R. (B) 1839.
- Id.* MAUCOTEL, à *Paris*. — Contre-basse, vio-
loncelles, alto, violons.
- Id.* MAYER-MARIX, à *Paris*. — Orgues séra-
phiques.
- Id.* MERCIER, à *Paris*. — Pianos droits à cordes
obliques. (B) 1839.
- Id.* MERMET, à *Paris*. — Piano. (B) 1839.
- Id.* MONNIOT, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* MONTAL, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* MOULLÉ, à *Paris*. — Pianos divers.
- Id.* MULLER, à *Paris*. — Orgues expressives,
orgues de voyage. (B) 1834, R. (B) 1839.
- Id.* MULLIER, à *Paris*. — Piano.
- Id.* MUSSARD et fils, à *Paris*. — Piano.
- Id.* NIDERREITHER, à *Paris*. — Pianos à queue,
carré et droit.
- Id.* PAPE, à *Paris*. — Pianos à queue, carrés,
ovale, vertical, piano sans cordes. (A)
1825, R. (A) 1827, (O) 1834, R. (O) 1839.
- Id.* PATUREL-BAILLY, à *Paris*. — Pianos, pia-
nino.
- Id.* PECCATE, à *Paris*. — Archets. M. H. 1839.
- Id.* PELLERIN, à *Paris*. — Méléphones.
- Id.* PÉRICHON aîné, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* PÉRICHON, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* PERINET, à *Paris*. — Basse à pistons rem-
plaçant l'ophicléide, cornets à pistons,
trombone à pistons, cors de chasse.
- Id.* PLEYEL et C^{ie}, à *Paris*. — Pianos à queue,
grand et petit modèle, carrés à 3 et à 2
cordes, droits à cordes obliques et ver-
ticales. (O) 1827, R. (O) 1834, R. (O)
1839.

- Id.* POIROT, à *Paris*. — Orgues pour églises, violons et guitares.
- Id.* RAMBAUX, à *Paris*. — Deux violons, alto, basse, guitare.
- Id.* RAOUX, à *Paris*. — Instruments de musique en cuivre. (A) 1859.
- Id.* RÉMY, à *Paris*. — Flûtes, hautbois, cors anglais, clarinettes, baryton.
- Id.* RICHER, à *Paris*. — Piano.
- Id.* RICHETTI, à *Paris*. — Pianos de différents modèles.
- Id.* RICHTER, à *Paris*. — Pianos. M. II. 1827.
- Id.* RINALDI, à *Paris*. — Pianos à queue et droits.
- Id.* ROGEZ, à *Paris*. — Pianos. M. II. 1859.
- Id.* ROLLER et BLANCHET, à *Paris*. — Piano à queue, pianos droits. (A) 1825, à Roller; R. (A) 1827, à Roller et Blanchet; (O) 1854, aux mêmes; R. (O) 1859, aux mêmes.
- Id.* ROSELLEN, à *Paris*. — Pianos droits. M. II. 1859.
- Id.* ROZ, à *Saint-Mandé*. — Piano.
- Id.* SANGUINÈDE, à *Paris*. — Cordes de pianos en acier trempé.
- Id.* SAVARESSE fils, à *Paris*. — Cordes harmoniques, cordes graves filées, cordes en boyaux. — (B) 1827, 1854 et 1859.
- Id.* SAX et C^{re}, à *Paris*. — Clarinettes, flûtes, cors, ophicléides, trompettes, etc.
- Id.* SCHMIDT, à *Paris*. — Pianos divers.
- Id.* SCHOEN, à *Paris*. — Pianos à queue, droits et carrés. (B) 1859.
- Id.* SIMON, à *Paris*. — Archets.
- Id.* SOUFLÉTO, à *Paris*. — Pianos divers. (A) 1854, R. (A) 1859.
- Id.* SURET, à *Paris*. — Orgues d'églises, flûtes, violoncelles, trompettes, etc.
- Id.* TAYSCHITZ et WENDLER, à *Paris*. — Orgues de formes diverses.
- Id.* THIBOUT, à *Paris*. — Violons et basses. (A) 1827.
- Id.* THIBOUT et C^{re}, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* THOMAS et AVISSEAU aîné, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* TRIEBERT, à *Paris*. — Hautbois, cors anglais, mécaniques pour la facture des anches. (B) 1827, R. (B) 1854 et 1859.
- Id.* TULOU, à *Paris*. — Flûtes, hautbois. — (B) 1854, R. (B) 1859.
- Id.* VANDEVENTER, à *Paris*. — Pianos à queue, oblique et droit dit pianino.
- Id.* VUILLAUME, à *Paris*. — Meuble faisant bibliothèque musicale, contre-basses et archets. (A) 1827 et 1854, (O) 1859.
- Id.* VOYER, à *Paris*. — Pianos droits.
- Id.* VYGEN, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* WEBER, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* WETZELS, à *Paris*. — Pianos.
- Id.* WINNEN, à *Paris*. — Flûtes, hautbois, clarinettes, basson et bassonore. — (B) 1854, R. (B) 1859.
- Id.* WOLFEL et LAURENT, à *Paris*. — Pianos divers. (A) 1854.
- Seine-et-Marne. MARTIN, à *Provins*. — Orgues à percussion.
- Seine-Infer. BRASIL, à *Rouen*. — Piano harmonium.
- Vosges. DERAZEY, à *Mirecourt*. — Violons. M. II. 1859.
- Id.* JEAN-PIERRE, à *Nemilly*. — Le M. — *traton*.

LES CLASSES OUVRIÈRES

ET

L'EXPOSITION DE 1844.



L'EXPOSITION de 1844 est terminée : les produits qu'elle avait réunis de tous les coins de la France retournent aux lieux où ils furent créés. Les industriels aussi se sont en grande partie dispersés, et sauf le petit nombre d'élus que retient à Paris l'espoir d'une honorable distinction, ils sont rentrés presque tous dans le sein de cette vie laborieuse et isolée d'où la plupart ne sortiront que dans cinq années, à l'épo-

que d'une exposition nouvelle. Quelques réunions générales, quelques imposantes cérémonies ont eu lieu ou auront lieu encore à propos de cette grande solennité quinquennale, soit qu'au sein de banquets d'apparat il se fasse un échange de nobles paroles et de sentiments généreux, soit qu'en face d'une auguste présence le tribunal suprême du jury décerne les honneurs de la lice aux concurrents vainqueurs. Puis après, tout ce grand bruit fera silence; tout ce mouvement s'éteindra dans le repos; et ce concours momentané de tant d'intelligences, d'activités, de ressources productrices, se dissoudra en myriades de facultés incomplètes par impuissance, faibles par iso-

lement, pour ne se plus reconstituer en corps qu'après un lustre entier.

Est-ce erreur ? est-ce au contraire instinct des besoins de l'avenir ? Mais nous aimions cette vaste ruche, si pleine d'activité, d'ardeur, si riche de produits et plus encore de promesses ; et quand elle s'est fermée, il s'est fait un vide autour de nous. Il nous avait semblé, aux premiers jours si vivaces de cette grande réunion nationale, que l'industrie avait enfin pris un corps, qu'enfin tous ses éléments de vitalité s'étaient réunis avec l'énergie d'une organisation qui mord à la vie ; nous pensions que ce jeune corps ne pouvait mourir sitôt. Mais il paraît que le moment n'était pas venu ; le corps s'est dissous, les éléments sont rentrés dans le courant de la circulation ; ses membres se sont dispersés, et de cette existence éphémère, il ne nous restera plus dans quelques jours que le souvenir.

Il y a pour les penseurs un grave et continu sujet de méditations : c'est lorsqu'ils contemplent la lenteur avec laquelle les faits viennent concorder avec les idées et leur donner une forme palpable et matérielle. Depuis longtemps l'idée est acquise à la science ; elle est claire et lumineuse ; elle vit sous sa formule ; et cependant le fait continue à lui donner un éclatant démenti ; il fait douter de la logique par sa brutale force d'inertie, et son irrécusable matérialité lutte avec succès contre une vérité sans corps. Parmi les hommes qui s'occupent de l'industrie et de ses tendances, quoi de plus accepté, de plus évident que la nécessité d'une constitution, d'une réunion des producteurs, d'une discussion approfondie des intérêts engagés dans la production ? Ainsi que nous le disions dans un précédent article, le principe de l'association est posé, sinon traduit en faits. Or, le préalable de l'association, c'est la réunion, la juxtaposition des éléments sociaux. Une circonstance solennelle, depuis longtemps prévue, venait précisément effectuer ce rapprochement, si difficile sans cette occurrence. Y avait-il, dès lors, témérité de la part des théoriciens à penser que cette grande réunion, une fois formée, chercherait et trouverait son mot d'ordre, sa raison d'être, son credo industriel ? Il n'en a rien été. Deux fortes initiatives pouvaient donner l'élan. Le gouvernement, comprenant toute l'utilité, tout l'enseignement que portait en soi ce vaste congrès, pouvait lui faire un appel et provoquer son opinion sur les questions qui intéressent la production française. A défaut de cette initiative gouvernementale, les

plus éclairés, les plus importants de ces représentants de notre industrie pouvaient rendre au pays un grand et profitable service en s'érigeant en promoteurs d'une enquête consultative sur les conditions actuelles et les besoins de toutes les branches de la production.

N'était-ce pas là le premier pas dans cette voie de l'union, de la solidarité, de l'association où nous sommes entrés, en aveugles il est vrai pour la plupart, et où chaque jour, chaque pas nouveau nous poussent, il faut bien le dire, à notre insu ? Il y avait tant de choses utiles à faire, tant de questions capitales à aborder, disons mieux, à éclairer par quelques réunions, à l'aide d'un petit nombre de discussions nourries de faits et sobres de mots, comme celles qui ont lieu entre gens pratiques ? Nous accusera-t-on d'irrévérence en soutenant qu'il y eût eu là une abondante source d'instruction pour nos débats parlementaires, et peut-être plus d'un modèle dans l'art de faire ses affaires en même temps que celles du pays ? Que de regrets ne doit-on pas concevoir maintenant en songeant à tout ce que savent, chacun pour sa spécialité productrice et pour sa localité, tous ces industriels venus des quatre points cardinaux ! Et ce qu'ils savent, ils avaient tant d'intérêt à le dire, si on le leur avait demandé ; n'ont-ils pas tous un progrès à réclamer, une requête à présenter, un plan d'amélioration à faire valoir ? Si c'est la confiance en notre instruction profonde et vaste sur les questions industrielles qui nous a décidés à laisser partir cette science qui ne demandait qu'à se produire, et à traiter si dédaigneusement ces lumières de province, il faut convenir qu'au premier jour où il nous plaira de peser notre bagage de documents réels, nous devrons faire vis-à-vis de nous-mêmes une bien triste figure. Ce bagage, nous avons déjà essayé, dans une autre occasion, d'en soulever le faible poids, et nous croyons avoir prouvé que nous ne sommes pas en droit de mépriser les occasions d'apprendre.

Enfin, il faut un terme à des récriminations superflues. D'ailleurs, si les années coulent lentement pour les hommes, elles courent pour les nations. Cessons donc de regretter tout ce que le congrès industriel de 1844 aurait pu nous révéler sur les données manufacturières et particulièrement sur les quatre grandes questions suivantes, douanes et tarifs, débouchés intérieurs et extérieurs, voies de transport, condition des travailleurs. Il nous a du moins appris que si

la grande, l'immense majorité des industriels crée ses produits sans voir au delà et sans se préoccuper ou du lendemain de l'industrie ou de la position des prolétaires qu'elle met en œuvre, une certaine école se forme et se développe, faible encore eu égard à son chiffre, à son isolement, à sa dissémination sur la surface du pays entier, mais forte de ses principes, de sa foi dans l'avenir, de l'adhésion de tout ce qui a quelque portée dans les vues, quelque générosité dans le cœur. Encore le mot d'école est-il bien impropre et bien peu logique pour désigner des hommes qu'un même sentiment, que des pensées identiques sur un même sujet ont amenés, chacun séparément, à des conclusions à peu près pareilles, mais qui n'ont jamais eu de communications entre eux, et qui ne sont arrivés à une même manière de voir qu'à l'aide d'une âme honnête et d'un sens droit. Grâce à l'échange de quelques conversations particulières et au développement de quelques projets prêts à éclore, nous avons pu voir une certaine face de l'exposition qui ne nous a pas semblé la moins intéressante, ou plutôt, pour dire toute notre pensée, dont l'intérêt surpassait de beaucoup à nos yeux l'étude des produits et l'exhibition des résultats manufacturiers. Cette face de l'exposition, dont il ne nous semble pas qu'on se soit préoccupé dans la presse ou ailleurs, c'est la situation et l'avenir du travail.

Il faut le reconnaître, l'exposition de l'industrie, malgré ses prétentions à l'égalité et à la glorification du travail, n'est rien moins qu'une solennité démocratique. C'est encore uniquement la fête du capital. Qui s'inquiète, en voyant ces admirables produits, des bras qui les ont créés ? qui pense à soustraire au chef, au maître, à l'inventeur nominal, une partie de sa gloire, pour en doter les agents laborieux et intelligents qui ont concouru à réaliser ses idées ? Encore ne parlons-nous pas des cas si nombreux où l'idée nouvelle, où le trait de lumière est parti du cerveau de l'un de ces travailleurs oubliés, et où le maître croit avec le salaire avoir payé le germe de fortune ou de gloire que lui a livré son ouvrier. N'y aurait-il pas cependant quelque chose à faire, de juste, de bon et d'utile, en faveur de cette innombrable foule de travailleurs, accessibles comme les maîtres aux sentiments d'honneur, de réputation, de gloire légitime ? En attendant que l'avenir se charge de réaliser une organisation complète de l'industrie, où le travail se trouve représenté dans tous ses droits, n'y aurait-il donc pas lieu à faire suivre le jour solennel où le pouvoir distribue ses distinc-

tions aux élus de l'industrie, d'une autre journée non moins solennelle et plus populaire, où, sur attestations des maîtres et sur preuves vérifiées par un jury spécial, les travailleurs les plus anciens, les plus probes, les plus intelligents, les plus habiles, obtiendraient à leur tour leur juste tribut d'attention et d'estime ?

Mais ici encore arrêtons-nous, soit que nous touchions à ces propositions qu'on est convenu d'accueillir tout d'abord par le mot d'utopie, soit que nous anticipions sur quelques-unes des idées que nous avons pour but de développer ici.

Ainsi, c'est une chose que du moins on ne contestera pas. Le travail, pour les industriels comme pour les curieux, est resté à l'arrière-plan de l'exposition, perdu dans l'ombre, oublié dans le silence. Il y est habitué, et ce n'est pas lui qui réclame. Mais il s'est trouvé quelques producteurs, chefs de manufactures, grands entrepreneurs d'industrie, possesseurs de vastes capitaux, qui ont pensé que cette exclusion constante des travailleurs dans la représentation des droits, des intérêts, des honneurs, était une chose à la fois injuste et funeste. Funeste d'abord à la classe qu'elle frappe, puis à l'industrie non moins qu'à la prospérité générale, enfin même à l'intérêt du capital qui profite momentanément de ses privilèges. Ces industriels ont tremblé devant l'énormité de la part qui leur est faite, et, tout en en acceptant aujourd'hui le bénéfice, ils ont pensé, par prudence autant que par générosité, à augmenter le faible lot des travailleurs. Là est le but commun, là est la tendance générale ; mais quant aux moyens d'arriver, quant à l'exécution pratique, on est loin de rencontrer la même unité de vues. Préoccupés du courant quotidien de leurs affaires, ces chefs d'industrie n'ont pas arrêté, pour la plupart, leurs idées d'une manière bien précise ; quelques-uns se sont bornés à ces généreuses aspirations et attendent, quelque conception praticable pour y adhérer ; d'autres envisagent la question sous des points de vue fort différents, partant les uns de l'amélioration morale du travailleur comme base préalable, les autres regardant cette amélioration comme le résultat nécessaire du bien-être matériel. Quelques-uns renoncent à toute tentative où l'État ne figurera pas comme grand régulateur, tandis que, pour certains, l'intervention de l'État semblerait, du moins quant à présent, prématurée et même nuisible. Peu d'entre eux se contentent des caisses d'épargne ou de retraite, comme des seules institutions capables de régénérer l'industrie, et se

bercent de l'espoir de trouver un superflu là où manque souvent le nécessaire; ils pensent plus généralement qu'avant de favoriser le penchant à l'économie, il importe, pour éviter une amère dérision, de créer les ressources sur lesquelles l'économie puisse s'exercer. Ces ressources nouvelles se présenteront-elles sous forme d'une élévation des salaires, ou d'un intérêt accordé au travailleur dans les bénéfices de la production, ou sous celle d'une réduction rationnelle dans le prix de ses consommations? Ici recommencent les incertitudes et les divergences d'opinion. Enfin, on comprend qu'à part le désir d'intervenir activement et efficacement dans la position du travail, il n'y a pas une solution générale, pas un système de ralliement, pas un plan complet et régulier.

C'est cependant ce plan que nous allons essayer de tracer, en le formant des diverses esquisses qu'il nous a été donné de réunir. Notre intention n'est pas de reproduire au complet les idées d'aucun des interlocuteurs qui ont bien voulu échanger avec nous leurs réflexions sur ce sujet; nous désirons bien plutôt donner une idée de l'ensemble de ces entretiens par une sorte de canevas qui en résume les traits généraux.

En principe, on reconnaît que l'État peut seul prendre en main les rênes d'une organisation complète et durable. Mais, dans la situation actuelle des esprits et des choses, on ne doit ni l'espérer, ni même le désirer. D'une part, les idées politiques règnent encore d'une manière beaucoup trop absolue pour qu'elles puissent, comme cela serait juste et nécessaire, se subordonner aux questions de production et de répartition. Il se passera bien du temps encore avant qu'on soit bien convaincu que la force extérieure d'une nation est irrésistible quand elle est basée sur sa prospérité intérieure, et qu'elle n'est que factice tant que l'hygiène du corps social est en souffrance. D'autre part, l'action de l'État, comme directeur d'une grande réforme industrielle, suppose la création de vastes institutions de crédit, incompatibles soit avec le degré peu avancé de l'éducation publique sur cette matière, soit avec notre position et nos charges financières. Une dernière raison, et malheureusement la plus forte, c'est que le pouvoir actuel ne se doute nullement qu'il y ait quelque chose à faire en fait d'organisation, de patronage général, de constitution des droits du travail; tous ces mots sont pour lui vides d'idées; puisque tout marche, il y a organisation; celle-là en vaut une autre; quant au tra-

vail, l'État n'a-t-il pas créé des caisses d'épargne, et une commission philanthropique ne vient-elle pas de publier un rapport sur les caisses de retraite?

C'est donc aux grands chefs de l'industrie que revient cette noble et glorieuse tâche; c'est à eux de préparer, par des essais partiels et par une pratique qui s'améliorera de jour en jour, l'émancipation matérielle et morale du travail, c'est-à-dire la solution du grand problème du dix-neuvième siècle.

L'espace est court et le sujet immense. Qu'il nous soit donc permis de serrer les idées et de négliger les détails. C'est ainsi que nous admettrons comme prouvée la nécessité de commencer cette émancipation par le bien-être matériel, préalablement à toute tentative de moralisation; on peut regarder comme un point acquis que la misère traîne après elle toutes les dégradations morales, et que l'aisance, au contraire, purifie et moralise.

Quant à ce bien-être matériel, comment y parvenir? La concurrence intérieure et extérieure, celle des ouvriers entre eux, les exigences de la consommation, tout tend à réduire de plus en plus les prix de vente. Lutter contre cette tendance est impossible; tout au plus pourra-t-on la régulariser quand le système organique sera carrément établi et en possession de sa souveraineté bienfaisante. A la baisse progressive des prix de vente correspond une réduction graduelle des salaires. Ce n'est donc pas sur une augmentation du prix de la main-d'œuvre que la classe ouvrière doit compter pour améliorer sa position.

Le point de départ dans cette intervention toute bienveillante du capital en faveur du travail, c'est que le premier doit porter aide au second par son influence acquise, ses lumières, son crédit, toutes choses enfin qui ne constituent pas une perte, une dépense, un sacrifice; mais il ne devra rien céder de ses droits sans compensation, ni rien sacrifier de ses intérêts. Ces sacrifices, qui pourraient être fort méritoires comme actes de désintéressement personnel, ne sauraient servir de base à un système rationnel et général. Il n'y aura donc nulle abnégation, nulle concession philanthropique dans les essais des industriels novateurs; il y aura seulement une mise en œuvre plus raisonnée et une exploitation plus féconde des ressources que le travail possède.

Ces mesures rénovatrices reposeront sur une double base, la participation du travail aux résultats de la production et le patronage du capital dans les consommations des ouvriers.

La participation du travail aux résultats de la production, ou, en d'autres termes, l'association du capital et du travail, est une mesure sur laquelle on a déjà tant écrit et parlé, qu'il y a peu de choses à ajouter. On sait que ses adversaires la regardent comme nullement fondée en droit ; le travail, disent-ils, a reçu le salaire qui représente sa part dans le produit, et le capital doit seul garder le bénéfice, puisque seul il a fait l'avance du salaire et couru toutes les chances de la production. On ne peut nier une grande justesse dans ce raisonnement, qui s'écroulerait si le capital n'était plus obligé de faire l'avance du salaire, et si, grâce à son crédit ou à tout autre moyen, le travail pouvait se suffire jusqu'à la vente du produit. C'est ce que comptent réaliser, par leur second mode d'intervention, ces industriels socialistes. Ils comptent supprimer, sinon en totalité, du moins en grande partie, la nécessité du salaire, et dès lors ils regardent la participation des ouvriers aux bénéfices de l'établissement comme une chose juste et profitable ; juste, puisque le capital n'aura rien déboursé pour désintéresser les travailleurs ; profitable, parce que cette concession sur les bénéfices, tout en étant considérable pour le travail, l'est peu pour le capital ; elle est proportionnelle aux salaires qui lui servent de base dans la répartition des bénéfices annuels ; or, les salaires, dans la grande industrie manufacturière, n'entrent guère, en moyenne, que pour un cinquième à un huitième des charges annuelles de la production ; mais, en échange de l'abandon de cette fraction de ses bénéfices, le capital trouve, d'une part, une classe toute nouvelle de consommateurs qui jusqu'alors ne pouvaient atteindre à la satisfaction de leurs divers besoins, d'autre part, un concours de leurs nouveaux associés tellement stimulés par l'intérêt personnel, que la production, à égalité de temps et de frais, peut doubler sans peine et augmenter ainsi de moitié le chiffre des anciens bénéfices. Indépendamment des gages de sécurité et d'alliance intime que l'association des deux agents producteurs promet à coup sûr aux industriels qui la réalisent, il y a donc pour eux des chances de gain supérieur aux concessions qu'ils accordent, et ils feront les affaires des ouvriers, tout en améliorant les leurs. Ainsi, pour laisser ce point de côté, la mesure consisterait à prendre le salaire actuel pour base de la part du travail dans l'établissement. Si la somme de ces salaires s'est élevée à 50,000 fr. pour une année et que les autres charges de l'entreprise (intérêts de location et du fonds

de roulement, achat de matières, frais généraux, aient atteint 250,000 fr., les ouvriers prélèveront un sixième des bénéfices de l'opération. Quant à la répartition de cette somme entre eux, elle se fera suivant la même loi, c'est-à-dire en proportion de leurs salaires respectifs. Nous ne pouvons, dans cet aperçu, nous arrêter ni aux objections, ni aux détails.

Passons au deuxième mode d'action des chefs d'industrie, à leur intervention dans les consommations de la classe ouvrière. Il est aujourd'hui reconnu que la classe ouvrière est celle qui paye au prix le plus élevé les objets qu'elle consomme ; tandis qu'elle devrait être favorisée par les conditions sociales, elle y trouve la plus hostile, la plus injuste partialité. Le crédit n'existe pas pour elle, il lui faut tout acheter au comptant. Comme elle n'a jamais d'avances, il lui est interdit de profiter des avantages que présente l'achat en gros ; elle ne peut acheter que par fractions minimes, et l'on sait combien coûte le détail. Enfin, le petit commerce ne fournit aucune des garanties qu'offre la vente en gros. Le détail se prête avec une déplorable complaisance à toutes les fraudes sur la qualité, la quantité ou la nature même des produits. La réunion de ces conditions forme assurément le plus fâcheux ensemble possible, soit pour la santé, soit pour la bourse des travailleurs. Ainsi, le procédé actuellement suivi, c'est-à-dire le solde hebdomadaire du salaire, est indispensable au travailleur pour payer ce qu'il achète chaque jour. En outre, ce salaire passe presque en totalité dans la valeur exorbitante de ces consommations. En serait-il de même si les chefs d'industrie se chargeaient de fournir aux besoins de leurs ouvriers d'une manière à peu près analogue à ce qui suit et qui, d'ailleurs, n'est pas sans précédents ? Puisque les ouvriers emploient à leurs nécessités quotidiennes la presque totalité de leur salaire, ne serait-il pas avantageux pour eux que l'on se chargeât de fournir à ces nécessités à un prix plus économique, mais en prenant des sûretés à l'aide du salaire ? En d'autres termes, les chefs d'industrie auraient-ils encore besoin de payer le salaire ou du moins la totalité du prix de main-d'œuvre, s'ils fournissaient en nature les objets que le salaire a pour but d'acquiescir ?

C'est cette combinaison qui permettrait aux industriels de remplacer les capitaux employés au solde quotidien de la main-d'œuvre à l'aide de leur crédit consacré à l'acquisition des matières consommées par leurs ouvriers. Cette acquisition,

faite en grand et détaillée sous la garantie du maître, offrirait toutes les conditions d'économie et de bonne qualité, et, par conséquent, elle assurerait aux consommateurs un bénéfice réel sur la méthode actuelle. Ce mode de consommations organisées peut se borner aux simples besoins de nourriture ou s'étendre à toutes les nécessités, vêtements, logement, soins de santé, mutualité pour les chômages. Il présente toujours, pour l'ouvrier, l'avantage d'une incontestable économie; pour le maître, une application nouvelle de son crédit, qui lui permet de supprimer l'avance onéreuse du salaire. Si nous n'entrons pas dans les détails d'une combinaison de ce genre, on en comprend les motifs; d'une part, elle doit varier de mille manières, suivant les cas, les lieux, l'importance des industries et celle des établissements, ensuite elle n'offre aucune objection capitale; elle est facultative; elle ne commande pas la confiance et laisse en dehors de son action ceux qui ne croient pas à son utilité; d'autre part, on ne peut douter de la facilité que les chefs d'industrie auraient à se procurer en gros et avec une grande réduction de prix les objets que leurs ouvriers consomment. Il y a donc d'autant moins de difficultés à soulever que déjà, dans plusieurs localités, l'expérience est venue couronner des essais de ce genre; mais nulle part, cette avance des consommations n'a été considérée comme un remplacement du salaire, et, par conséquent, comme un droit des travailleurs à entrer en participation des bénéfices de l'entreprise industrielle. Là se trouve l'innovation, le principe fondamental, le signal d'une nouvelle phase dans la constitution du travail.

Toutefois, pour être historien fidèle des divers plans qui ont passé sous nos yeux, nous ne saurions omettre une variante capitale au projet résumé plus haut; c'est une dissidence trop importante pour que nous puissions nous permettre de les confondre dans un seul et même cadre. Plusieurs praticiens ont pensé que l'initiative des chefs d'industrie était un procédé trop lent, trop individuel, trop peu éprouvé encore, pour entraîner une adhésion générale. Pour quelques industriels de cœur et d'intelligence qui se livreraient à des améliorations de ce genre, on rencontrerait une majorité opposante trop compacte, trop routinière, trop forte d'inertie, d'ignorance ou de mauvais vouloir. Une autre résistance encore serait à craindre, plus redoutable en ce sens qu'elle annulerait les meilleures intentions; la classe ouvrière, habituée à être pressurée au profit du

capital et assez éclairée depuis quelque temps pour s'en apercevoir, tient les chefs d'industrie en état de suspicion permanente, et sa méfiance s'étend jusqu'au bien qu'on se propose de lui faire. Pour elle, les maîtres sont des ennemis dont elle redoute même les bienfaits. Or, s'il faut le courage de la philanthropie pour réaliser de pareilles entreprises malgré les obstacles, il faut la bienveillance et la gratitude du cœur pour y prêter, même passivement, un utile concours.

En face de ces deux oppositions presque insurmontables des rivaux qu'il s'agirait d'accorder, les praticiens, dont nous sommes en ce moment l'écho, ont renoncé à l'espoir de toute transaction amiable; ils pensent que le travail doit se suffire à lui-même et compter sur lui seul pour organiser le germe d'association qui doit se propager par la force des choses et par la bienfaisante contagion de l'exemple. Mais comment le travail peut-il, sans troubles dans la cité, sans user de la puissance tyrannique du nombre, sans se servir de l'arme à deux tranchants des coalitions, en acceptant enfin dans leur franchise et leur plénitude les conditions qui le régissent maintenant, comment, dira-t-on, le travail pourra-t-il imposer pacifiquement au capital la loi de la participation aux bénéfices et toutes les heureuses conséquences qui en découlent? Un principe fort nouveau, et qui est encore en quelque sorte la dernière expression des idées économiques qui commencent à courir le monde, c'est que, dans l'ordre de la priorité, l'organisation de la production doit céder le pas à celle de la consommation. La vérité de cette formule est si frappante, qu'il suffit de l'énoncer. La consommation est le but, la production est le moyen; qui se proposera de préparer le moyen sans connaître exactement la fin qu'il doit remplir? Jusqu'à ce jour, l'offre des produits s'est empressée de porter la parole et de harceler la demande; il eût été beaucoup plus rationnel de laisser la demande préciser ses besoins; qu'on y réfléchisse, et c'est dans cette voie qu'on trouvera une issue certaine aux redoutables problèmes de concurrence anarchique et de liberté illimitée de l'industrie.

Cela posé, il s'agit de savoir comment procéder à cette organisation de la consommation. Où est-elle? partout; malgré les innombrables variétés de la production, il y a encore certains membres du corps social qui sont improductifs; il n'y en a aucun qui s'abstienne d'être consommateur. Toutefois, il y a certaines consommations plus générales les unes que les autres; celles de

première nécessité, de nourriture, vêtement, logement, besoins intellectuels, sont universelles; les consommations de luxe sont, au contraire, réduites aux classes supérieures, c'est-à-dire à une minorité presque imperceptible. Les classes inférieures sont donc, eu égard à leur nombre, les véritables consommateurs; le chiffre et l'importance de leurs besoins forment la base réelle de la production d'un pays; à part les raffinements d'élaboration et les transformations délicates et dispendieuses d'une partie des produits primitifs, on peut dire que la grande industrie ne travaille que pour la grande consommation et n'existe que par elle. Si cela est, et nous doutons qu'on le puisse contester, les classes ouvrières pourraient donc commander à la production qu'elles alimentent, c'est-à-dire au capital qui est à la fois leur souverain et le maître de cette production. Ainsi ces classes, subordonnées au capital comme travailleurs salariés, le dominant comme consommateurs payants. Disons plus vrai, elles ne le dominant pas, mais elles pourraient le dominer.

Et que leur faudrait-il pour reprendre une supériorité que tout légitime, la logique, la dignité humaine, les intérêts moraux aussi bien que les intérêts matériels? Il leur faudrait l'unité, la centralisation, l'organisation en groupes reliés entre eux et se soutenant les uns les autres par une toute-puissante solidarité. De degré en degré, nous atteignons le but que ces praticiens assignent aux

efforts que le travail devrait faire pour se constituer lui-même. Que les ouvriers, disent-ils, sans distinction d'état, du moins pour les premiers temps, se groupent et se réunissent dans le but de mettre leurs dépenses en commun; qu'ils se gardent bien de croire toutefois à la nécessité d'une communauté où la vie individuelle, la vie de famille s'efface pour faire place au réfectoire ou au dortoir; l'idée est beaucoup plus simple et plus conforme aux éternels besoins du cœur de l'homme: s'ils se groupent, c'est pour substituer aux mille petits consommateurs, sans crédit, soumis à la fraude, à la ruineuse pratique du détail, un puissant, un énorme consommateur, qui obtienne tout le bénéfice, toute la véracité des produits en gros; que leur clientèle, devenue imposante par son nombre et précieuse par la solidarité de ses membres, fasse ses conditions à son tour et sème partout où elle se fixera le germe de l'association comme première exigence; ce germe fructifiera, en permettant à de nouveaux travailleurs de se former aussi en groupes consommateurs, qui soumettront à leur tour une nouvelle partie de la production aux lois organisatrices. De proche en proche, cette prépondérance de la consommation s'étendra et s'établira sans conteste. Le travail aura repris son empire, mais il n'en usera que pour faire régner la justice.

E. LAMBLONIERE.

ORFÈVREURIE

LE VASE D'ONDINE, PAR M. GEOFFROY
DE CHAULNES.

Il n'y a pas dix ans que tous les échos retentissaient encore de plaintes trop justement fondées contre les tendances matérielles de l'industrie. C'était à qui se récrierait sur la banalité de ses conceptions, sur la mesquinerie bourgeoise qui présidait à la confection de nos meubles, de nos étoffes, de nos décorations d'intérieur. On se raillait de nos préoccupations d'économie, de notre insouciance de l'art et de la beauté des formes. On regrettait les fortunes d'artistes et la générosité des Mécènes du temps passé, en défiant no-

tre siècle d'égaliser les prodigalités fastueuses qui alimentaient la gloire des Germain, des Riesner, des Petitot et des Cellini.

Cependant un rapide progrès, dont la littérature et la poésie avaient donné le signal, s'opérait dès lors dans toutes les branches de l'industrie dépendantes de l'art du dessin. On s'habituant de plus en plus à regarder comme un élément essentiel de la perfection de leurs produits le pittoresque du galbe et de la couleur. On remuait aux sources, et, nonobstant un amalgame un peu confus des styles et des genres, on vit bientôt apparaître dans les tissus, dans l'ameublement, dans la céramique et dans la mise en œuvre de tous les métaux, des œuvres assez remarquables pour le disputer en élégance, en richesse, en originalité aux productions les plus vantées des âges précédents.

D'où vient donc que tant de récriminations

s'élèvent contre ceux dont les louables efforts ont le plus contribué à cette régénération. On reproche aux uns le temps et la patience qu'ils ont mis à parfaire un minutieux chef-d'œuvre, aux autres l'élévation du prix résultant de l'emploi exclusif des matières les plus précieuses et des mille difficultés dont la main d'œuvre est parvenue à triompher. On demande à quoi bon des pistolets de trois cents louis, des cafetières émaillées et enrichies de topazes, des tapis et des parquets à cent écus le mètre. Mais à quoi bon, dites-moi, l'or et les pierres précieuses, le génie de l'homme et les fleurs de l'imagination ? Qui a jamais songé, en admirant un portrait de Miéris, une assiette de Palissy, une mosaïque antique ou un riche yatagan persan, à s'enquérir du nombre de jours et de la somme d'argent qu'ils ont coûté ? Toute la question est de savoir si un sculpteur en bois, un ciseleur, un émailleur ou tout autre artisan peut attribuer à ses produits ce cachet d'exception, cette tournure inimitable, cette séduction irrésistible qui constituent l'idéal de l'art ; mais, l'œuvre une fois créée, sachez-en jouir et y applaudir doublement s'il se trouve encore des hommes d'élite assez épris du beau, assez éclairés, assez enthousiastes et assez riches pour acquiescer ces délicates merveilles et en rémunérer dignement les auteurs.

Honneur donc à M. le duc de Luynes, tant pour le noble emploi qu'il sait faire d'une brillante fortune que pour le goût et l'élévation d'idées qui président à ses commandes ; car il ne se contente pas d'appeler à lui des artistes plus ou moins en renom pour leur dire, à l'instar de tel Crésus que je m'abstiendrai de citer : « Vous avez du talent, j'ai de l'or ; mettez-vous à l'œuvre, ornez ma demeure à profusion de vos peintures, de vos arabesques, de vos bronzes, de vos cristaux, et n'oubliez pas que je veux surpasser tous et chacun en luxe et en magnificence. » Prétention hautaine que trop souvent déjà nous avons vue dégénérer en contestations triviales et mesquines sur le juste salaire réclamé par des travailleurs trop désintéressés ou des fournisseurs trop confiants. C'est en artiste que M. de Luynes encourage les arts. Il sait rendre hommage au mérite consacré aussi bien que discerner et mettre en lumière le talent modeste ; et s'il fallait une preuve de plus de la rare intelligence et de l'esprit ingénieux qui distinguent ses propres inspirations, le vase d'*Ondine* qu'on a pu admirer à l'exposition de l'industrie convaincrail, en les charmant, les esprits les plus sceptiques et les

plus prévenus en faveur des théories purement utilitaires.

Ce vase est un pendant ou, pour mieux dire, la contre-partie d'un autre exécuté depuis trois ou quatre ans. Tous deux sont en argent en partie repoussé, en partie ciselé ; et, contrairement à ce qui advient d'ordinaire, le dernier venu pourra bien l'emporter sur son rival par l'heureuse conception du sujet, sinon par le fini de l'exécution.

Le premier est consacré au vin ; celui-ci est dévoué à l'eau. Or, quoi de mieux imaginé, pour remplir cette partie du programme tracé en dehors, notez-le bien, des allégories surannées de la mythologie païenne, quoi de plus charmant que cette histoire d'*Ondine* où Lamoignon-Fouqué sut si bien allier au caractère fantastique de la rêverie allemande la sobriété et la naïveté touchante du génie français. Délicieuse féerie dont il semble, au premier abord, que la reproduction n'a pu être confiée que par défi aux bouillonnements de la fonte et à la rigidité du métal. Mais M. Geoffroy de Chaulnes, l'habile modelleur du vase d'*Ondine*, est maître passé dans l'art d'assouplir, au gré de sa fantaisie, les matières les plus rebelles, et cette fois il a triomphé des difficultés de son sujet avec tant de bonheur et d'aisance, une touche si délicate et si flexible, qu'elle rivalise pour ainsi dire avec les procédés de la science musicale qui fut la première à s'emparer, en Allemagne, des inspirations vaporeuses du conte d'*Ondine*, sous les auspices d'Hoffmann. juge si compétent en pareille matière.

Le dessin général du vase est d'une élégante simplicité. Sa panse en forme d'œuf s'étrangle par le bas au-dessus d'une base peu développée, mais à laquelle donnent du poids et de la richesse quatre groupes d'animaux en ronde bosse choisis dans la classe des amphibiens. Ce sont un crocodile, un castor, un ours blanc, un phoque et un pélican. L'anse, qui sert aussi d'abri à un lynx et à un jabiru, oiseau du genre échassier, est formée d'une double tige de bambou recourbée à son sommet, et sur la convexité de laquelle est couchée, dans l'engourdissement du sommeil, une ravissante figure de femme nue. C'est la fée Mélusine qui préside aux lacs et aux eaux dormantes. Ecartez les tresses ondoyantes de la longue chevelure qui lui sert de natte, et vous pourrez voir briller à sa main nonchalante l'attribut magique, sa baguette d'or plus droite et plus frêle que les sveltes roseaux qui forment la ceinture de ses domaines aquatiques. Vis-à-vis d'elle, sous l'auvent du bec arrondi, une naïade

en plein relief sort de l'eau à mi-corps élevant dans ses bras un enfantelet pétri de gentillesse. Ondine, dont les yeux viennent de s'ouvrir à la lumière en attendant l'âme qu'il est réservé à l'amour de lui infuser plus tard. Ce joli groupe se détache sur un fond de juncs et de roseaux qui tapisse tout le col du vase.

L'action du poëme est figurée sur le pourtour en cinq tableaux. Voici la lisière de la forêt enchantée bordée par le torrent écumeux. C'est là que le chevalier voyageur, en voulant rebrousser chemin, est arrêté par les invisibles esprits des eaux. En vain son cheval de guerre s'apprête à affronter résolument l'obstacle liquide. L'eau bouillonne, se révolte, se cabre et oppose un rempart infranchissable à Huldbrand et à son coursier. Il restera donc, et comment songer à le plaindre à l'aspect du doux tête-à-tête qui l'occupe auprès de cette jeune fille gracieuse et confiante; car Ondine n'a pas appris à feindre ni à dissimuler avec ses sympathies. La jeunesse et la beauté d'Huldbrand l'ont charmée; elle l'aime, elle est heureuse et fière de son amour, elle ne laisse échapper aucune occasion de le manifester, jusqu'à mordre au vif la main du chevalier quand celui-ci raconte trop complaisamment la conquête qu'il a faite, au dernier tournoi, du cœur de la riche et noble Berthalda.

Est-ce pour se venger de ce jaloux transport qu'Huldbrand s'éloigne de la cabane du pêcheur portant en croupe la gentille Ondine qui s'appuie d'un air tendre sur son ravisseur. Non. J'aperçois derrière l'heureux couple le bon prêtre que les génies élémentaires, protecteurs d'Ondine, ont dirigé exprès jusqu'à sa retraite solitaire pour consacrer son union avec le chevalier, et l'oncle d'Ondine lui-même, le vénérable Fraisondin, tour à tour homme et torrent, dont le poëte nous donne une image si pittoresque en le dépeignant enveloppé dans les larges plis d'un manteau blanc si ample et si étoffé, qu'il était obligé à chaque instant de les relever, de les enrouler autour de son corps, pour que le mouvement et la confusion de ses pans ondoyants ne gênassent pas son allure. Cette scène est traitée avec un goût exquis et une entente parfaite du paysage et de la perspective.

Mais déjà nous touchons à la péripétie du drame. Le chevalier, qui, sur les généreuses instances d'Ondine, a recueilli Berthalda, proscribed et délaissée, dans sa propre demeure, cède aux tentations de l'inconstance et devient parjure à la foi conjugale. Ondine, à qui les roseaux ont ré-

vélé, dans leurs mystérieux murmures, son irréparable malheur, Ondine surprend l'ingrat Huldbrand aux genoux de sa rivale, et lui prédit tristement quelle sera la punition prochaine de sa félonie. Vaine menace, hélas! la trahison est consommée. L'irrévocable arrêt s'exécute, ici la légende raconte comment Ondine apparaît un soir au chevalier, lui rappelle ses serments et son bonheur passé, et dans un embrassement suprême, le tue à regret en répandant sur lui des larmes qu'il sent pénétrer avec le froid de la mort dans ses yeux et dans sa poitrine. Cette fois la difficulté de rendre d'une manière compréhensible ce dénouement féerique touchait à l'impossible. Mais l'artiste a évité l'écueil et accompli sa tâche avec un esprit et une adresse merveilleuse.

Ondine se présente recouverte d'un long voile blanc et annonce au chevalier que la destinée ordonne qu'il meure. — Le ciel est juste, répond celui-ci : j'ai mérité mon sort. Mais je t'en conjure, chère Ondine, ne m'effraye pas à ma dernière heure. Si ce voile couvre une figure empreinte des horreurs du trépas, oh! ne le soulève pas devant moi.

— Ne crains rien, dit Ondine, je suis toujours la même, et mes traits n'ont pas changé plus que mon cœur. Ami, ne veux-tu pas me voir une fois encore, telle que j'étais aux jours de notre bonheur passé?

— Oui, je veux te voir, s'écria-t-il; et pour me faire mourir de regret, ton regard et ton sourire suffiront.

Alors Ondine se découvre, elle montre son charmant visage, ses épaules, sa taille séduisante, et d'une main ralentie par le désespoir, elle laisse retomber sur Huldbrand son voile transparent qui l'enveloppe, l'inonde, se fond en eau et le noie.

La parfaite exécution de cette ingénieuse idée suffirait à fonder la réputation de l'auteur du vase d'Ondine. Les yeux seuls peuvent apprendre quel degré d'ondulation et de fluidité son habile burin a su imprimer à ces détails scabreux de son œuvre plastique, sans rien sacrifier de la précision du dessin. La grâce et le moelleux des contours vivifient toute la surface du métal. J'émettrai pourtant une observation critique sur le cachet trop uniforme de mélancolie donné à la physiognomie d'Ondine. J'aurais voulu qu'avant l'hymen fatal elle exprimât davantage cette mutinerie charmante, cette riante et malicieuse franchise, doux apanage de son essence fantastique.

N'oublions pas de mentionner le nom de

J. R. G. T.
CHAS. O. VINEY
No. 10 E. Broadway, New York City



M. Poux, l'habile ciseleur qui a aidé M. de Chaulnes à parfaire son œuvre, qui a si minutieusement, si coquettement et si grassement modelé les figures, les animaux, les médaillons, et la frise pleine de jolis détails qui sert de couronnement au grand bas-relief.

Disons aussi, pour compléter l'éloge de M. de Chaulnes, que c'est lui qui a exécuté le modèle de la coupe en agathe moulée sur un cep de vigne en argent avec des grappes en perle, l'une des pièces les plus précieuses de la belle exposition de M. Froment-Meurice, ainsi que celui d'un très-riche coffret exposé par M. Rudolphi.

Il faut rendre à César ce qui appartient à César, et à M. de Luynes des actions de grâces infinies pour le patronage qu'il accorde aux artistes qui savent réaliser de pareilles conceptions.

HENRY EGMONT.

CHALES.

LE REGENT.

CHALE OMBRÉ DE MM. DUCHÉ AÎNÉ ET C^{IE}.

En publiant, dans l'une de nos précédentes livraisons, une longue et consciencieuse appréciation des plus remarquables produits de l'industrie des châles, nous nous étions promis de consacrer un second article à cette importante catégorie de l'exposition nationale. L'espace nous manque pour le faire aujourd'hui ; cependant nous ne terminerons pas notre livre sans appeler une fois encore l'attention du public, celle des femmes surtout, si bons juges en semblable matière, sur le magnifique châle ombré exposé par MM. Duché aîné et C^{ie}. C'est là un de ces produits hors ligne, une de ces œuvres tellement capitales, particulièrement sous le rapport du dessin, de la composition, de la couleur, de l'ensemble enfin, que nous n'avons pu résister au désir de le reproduire. Malgré l'excessive difficulté de la tâche que nous nous sommes imposée, nous croyons avoir atteint le but. La planche que nous livrons aujourd'hui a été exécutée par l'un de nos graveurs les plus habiles avec une légèreté qui ne laisse rien à désirer. La partie centrale, ombrée, qui représente une double coupole dans le goût oriental, offre dans l'original ces belles dégradations de nuances qui passent du ponceau au rose pâle, et du vert foncé au vert

tendre, en parcourant toute l'échelle des nuances rouges et vertes. L'artiste chargé de l'exécution de cette gravure avait beaucoup à faire pour rendre avec bonheur les magiques couleurs dont le pinceau de M. Brière a doté le *Régent*. Il n'est pas resté au-dessous de sa tâche, et la planche que nous donnons aujourd'hui est aussi supérieure à tout ce qui s'est fait jusqu'à ce jour en gravures de châles que le *Régent* est lui-même supérieur, en tant que dessin, couleur et composition, à tout ce que l'exposition de 1844 nous a offert de plus remarquable. Du reste, le talent particulier de M. François Brière, dessinateur que nous avons nommé plus haut, nous surprend d'autant moins, qu'il est l'élève de M. Duché, à la maison duquel il est attaché depuis longtemps.

GRANDES ORGUES D'ÉGLISE.

MM. CAVAILLÉ-COLL, PÈRE ET FILS.

(2^e article.)

Nous avons consacré la première partie de notre travail à l'examen de l'orgue de Saint-Denis qui faisait partie de l'exposition de MM. Cavallé-Coll, nous le complétons aujourd'hui par l'étude des différentes inventions qui appartiennent à ces habiles facteurs.

La soufflerie est la partie essentielle de l'orgue. L'air qu'elle comprime est le premier moteur du son. Elle donne la vie aux divers instruments que l'orgue doit imiter.

Une des premières conditions de la soufflerie, est de fournir un vent égal et continu. Le son des tuyaux variant d'intonation d'après le degré de pression de l'air qui les anime, il en résulte qu'un orgue ne tient point l'accord s'il n'est pourvu d'un vent parfaitement égal. Les anciennes souffleries sont loin d'atteindre ce résultat ; le vent en est inégal et variable, suivant que les soufflets sont plus ou moins ouverts. On a imaginé, dans ces derniers temps, une soufflerie à réservoir, beaucoup plus simple que celles qui étaient en usage autrefois, et qui, par une disposition ingénieuse des plis qui forment les contours de ce genre de soufflets, donne à l'orgue un vent parfaitement égal ; condition indispensable pour obtenir la stabilité de l'intonation, et par conséquent le maintien de l'accord.

La première application de ce nouveau système,

généralement adopté par les facteurs, a été faite, à notre connaissance, par le célèbre Sébastien Érard, dans un orgue qu'il avait mis à l'exposition des produits de l'industrie, en 1827.

Cet instrument remarquable fut admiré par les connaisseurs; il présentait encore deux autres perfectionnements précieux : la boîte d'expression dont nous avons parlé plus haut, et un jeu à anches libres expressif. Chaque note avait l'immense avantage d'avoir une expression particulière, et pouvait être enflée ou diminuée au gré de l'artiste par le plus ou moins de pression sur les touches du clavier. Cette dernière invention, due au génie de Sébastien Érard, ne lui fait pas moins d'honneur que celle du mécanisme de la harpe à double mouvement, et de son double échappement qui a donné à ses pianos à queue une supériorité incontestable sur tous les instruments de ce genre.

La mort de ce grand artiste, enlevé à ses travaux en 1851, ne lui a pas permis de donner à l'industrie des orgues tout le développement qu'elle pouvait acquérir entre des mains si habiles. Un second instrument qu'il venait de terminer pour la chapelle royale, et qui, on le pense bien, avait en sa part des perfectionnements dus aux investigations de cet homme de génie, a été brisé dans le sac des Tuileries, à la révolution de 1850. Cette perte pour l'art a été d'autant plus cruelle, que notre grand artiste n'a pas eu le temps de la réparer.

La principale fonction d'une bonne soufflerie est de fournir un vent égal et continu; cette condition est remplie par les souffleries à réservoir dont on fait aujourd'hui un usage général en France. Mais ce perfectionnement, indispensable pour assurer à l'orgue un accord stable, n'était pas le seul réclamé par cet instrument. La puissance et la qualité des sons du plus grand nombre des jeux devait recevoir de grandes améliorations. Si l'on considère la puissance et la belle harmonie d'un orchestre composé seulement d'une trentaine d'instrumentistes, comparativement à la maigreur des sons d'un orgue qui contient plusieurs milliers de tuyaux, on est étonné de voir que l'instrument qui réunit le plus de ressources ne déploie pas une plus grande puissance relativement aux proportions de sa taille gigantesque.

Jusqu'à présent, les orgues avaient été alimentés par une même pression de vent, variable de 5 à 10 centimètres de colonne d'eau, suivant l'importance des instruments ou le goût des fac-

teurs; mais cette même pression s'appliquait indifféremment à tous les jeux; d'où il résultait que les jeux de flûte étaient exposés à être alimentés par un vent très-fort, tandis que les jeux d'anches, principalement dans les tons élevés, ne recevaient qu'un vent beaucoup trop faible. Les basses de ces divers jeux couvraient toujours la partie du chant, de telle sorte que les dessus ne pouvaient être entendus qu'au moyen de l'addition de certains jeux hétérogènes, tels que les jeux de cornets, et qui, par leur peu de fusion avec les jeux d'anches, les rendait souvent maigres et criards.

On comprend déjà, d'après ce que nous venons de dire, que l'effet d'un orgue gagnerait d'une manière remarquable si l'on faisait sonner les jeux de flûte avec la pression de vent qui leur convient, les jeux d'anches avec un vent plus fort, tel qu'ils le réclament, et mieux encore, que pour chaque période de sons, d'octave en octave, du grave à l'aigu, il y eût un vent de l'intensité relative à la puissance qu'ils devraient avoir.

Cet important problème a été complètement résolu par M. Aristide Cavallé au moyen de l'invention d'un nouveau système de soufflerie qui permet d'alimenter les orgues avec autant de pression de vent qu'on peut le désirer, et qu'il nomme pour cette raison *souffleries à diverses pressions*.

Les avantages de ce nouveau système se bornent non-seulement à la partie acoustique de l'orgue en améliorant les qualités sonores, mais ses dispositions ont en outre le résultat de faire disparaître les secousses et les altérations de vent qu'on remarque en général dans les orgues ordinaires.

Le mécanisme de l'orgue servant à mettre en jeu les diverses parties de cet instrument immense par l'action d'un seul homme, a besoin d'être établi avec toute la solidité et toute la précision désirables pour que les résistances qu'il doit vaincre n'empêchent pas les touches d'obéir sous les doigts de l'organiste avec prestesse et sans effort.

L'effet d'un orgue peut être considérablement augmenté par les dispositions de son mécanisme; la facilité plus ou moins grande avec laquelle il fonctionne, les ressources qu'il présente à l'artiste qui le met en jeu doivent nécessairement ajouter à la variété des effets sonores.

La puissance d'un orgue, indépendamment de la sonorité des tuyaux, dépend moins de la quan-

tité des jeux dont il se compose que du nombre de ces mêmes jeux qu'on peut faire résonner à la fois par les combinaisons du mécanisme.

Dans les grands orgues anciens, on peut à peine faire entendre à la fois les deux tiers des jeux correspondants sur chaque clavier, à cause de la dimension trop exigüe des soupapes qui donnent le vent aux tuyaux, ce qui ne peut permettre, sans altérer l'accord et la sonorité, de joindre les jeux de fonds aux jeux d'anches.

Les divers degrés de force ou les différentes nuances qu'on peut faire entendre dans l'exécution d'un morceau ou d'une improvisation, se trouvent limitées par le nombre des claviers, c'est-à-dire à 2, 3, 4 ou 5, qui est le plus grand nombre de claviers qu'on ait appliqué à l'orgue. Nous avons déjà fait remarquer que le mécanisme de ces orgues laisse en lui-même beaucoup à désirer à l'égard de l'exécution et de la précision.

Dans la nouvelle facture, on a perfectionné la partie matérielle de l'ancien mécanisme. L'orgue de Sébastien Érard, dont nous avons déjà parlé, présentait sous ce rapport une grande supériorité. Érard avait introduit dans son instrument quelques nouvelles dispositions mécaniques, elles permettaient, au moyen de plusieurs pédales, d'appeler ou de supprimer certaines combinaisons de jeux par lesquelles l'organiste pouvait varier la force et donner ainsi à son exécution un plus grand nombre de nuances que sur les orgues ordinaires. Toutefois, nous devons dire que l'effet de ces combinaisons, obtenues par un mécanisme qui tirait ou repoussait à la fois certains jeux déterminés, restait toujours le même, et que si l'artiste désirait combiner les jeux différemment, il se trouvait dans la nécessité d'agir avec les mains sur les registres, comme dans les orgues ordinaires.

Nous devons à M. Aristide Cavaillé un autre système de pédales qui laissent à l'organiste la faculté de combiner les jeux comme bon lui semble, et de les faire entrer ou de les supprimer instantanément au moyen d'une pédale correspondant à chacune des combinaisons préalablement préparées.

Ces nouvelles pédales, dont nous trouvons une heureuse application dans le grand orgue de Saint-Denis, créent des ressources immenses à l'exécutant, entre autres le *crescendo*, qui s'obtient d'une manière aussi parfaite qu'à l'orchestre, en arrivant du *piano* au *fortissimo* et *vice versa* : de plus, on peut rendre toutes les nuances d'expression.

Nous avons entendu, dans les ateliers de ces habiles facteurs, des petits orgues à deux claviers auxquels ce nouveau système était appliqué et qui réunissait à la puissance d'un grand orgue une variété dans les effets qu'il est impossible de trouver dans les orgues à 4 et 5 claviers de l'ancien système.

Jusqu'à présent, on n'avait employé dans l'orgue que le premier son ou le son fondamental des tuyaux, tant ouverts que bouchés. Les tuyaux d'orgues peuvent néanmoins, comme plusieurs instruments d'orchestre tels que le cor, la trompette, faire résonner sous la même dimension plusieurs sons qu'on appelle harmoniques.

On sait que le premier son ou le son fondamental s'obtient naturellement en soufflant dans le tuyau ; mais il n'en est pas de même pour les sons *harmoniques* qu'on emploie depuis longtemps dans les instruments d'orchestre, déjà cités ; mais ici le sentiment de l'artiste donne à l'instrument la pression de vent nécessaire pour obtenir tel ou tel autre son, tout en modifiant la tension des lèvres pour accélérer ou ralentir les vibrations sonores qui déterminent l'intonation.

Il y avait de grandes difficultés à surmonter pour appliquer à l'orgue les sons harmoniques, surtout pour déterminer d'une manière en quelque sorte mécanique les divers sons qu'un même tuyau peut faire entendre.

Nous devons encore aux recherches de M. Aristide Cavaillé la solution de cet important problème, qui permet désormais d'enrichir la facture des orgues d'une nouvelle famille de jeux auxquels il donne la dénomination d'harmoniques, et qui, par leur nature, ont pris une parfaite analogie avec les instruments d'orchestre tels que la flûte harmonique, la flûte octavante, l'octavin, la trompette harmonique, le cor et le cor anglais harmoniques ; ils donnent en même temps à l'ensemble de l'orgue une puissance et une homogénéité inconnues jusqu'à présent dans les orgues ordinaires.

Le premier essai de ces nouveaux jeux date de 1859 : on l'admira dans un orgue mis à l'exposition de cette année par MM. Cavaillé, et sur lequel le savant acousticien, M. Savart, s'exprime ainsi dans son rapport : « Un orgue de chœur ou d'accompagnement à deux claviers, renfermant 16 jeux ; parmi ces 16 jeux, il y en a deux *tout à fait nouveaux* dans l'un que MM. Cavaillé-Coll appellent la flûte octavante, les tuyaux qui sont ouverts aux deux bouts sont embouchés de manière à donner non le son fondamental, mais le

premier harmonique ; dans l'autre, ils sont embouchés de manière à faire entendre, les uns le 1^{er}, les autres le 2^e, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e et 7^e harmonique. Ces deux jeux sont d'un très-bel effet ; ils imitent, le premier, la petite flûte, le second, la flûte traversière.

Nous n'ajouterons rien à ces quelques lignes du savant rapporteur ; pour qui connaissait le jugement impartial, le caractère calme et froid de M. Savart, une semblable appréciation est un très-bel éloge.

TISSUS.

TOILES À VOILES DE LIN DE MM. MALO,
DICKSON ET C^{ie}, À COUDEKERQUE, BRAN-
CHE-LÈS-DUNKERQUE (NORD).

Il est à regretter que la marine royale n'ait pas encore adopté l'usage des toiles à voiles de lin. Leurs avantages sont tellement supérieurs à ceux des toiles à voiles de chanvre, qu'ils compensent et au delà le seul inconvénient qu'on a cru pouvoir leur reprocher. Cet inconvénient, c'est que ces toiles ne supportent pas d'une manière complètement satisfaisante l'épreuve de la force dynamométrique à laquelle se soumettent les toiles de chanvre. A cela, il y a plusieurs choses à répondre. Mais voyons d'abord ce qui constitue la supériorité réelle des toiles de lin sur leur rivale.

Ces toiles ont été tissées pour la première fois *sans apprêt*, en 1857, à Coudekerque-Branche, dans la manufacture de MM. Malo, Dickson et C^{ie}. Leur nouveauté consistait d'abord en ce qu'on remplaçait le chanvre par le lin, et qu'on ne faisait pas subir aux fils, en les tissant, un encollage de suif, d'amidon ou de gomme.

La substitution du lin au chanvre, dans le tissage des toiles à voiles, rend celles-ci plus faciles à plier, à serrer ou à manier dans les mauvais temps. Le lin étant une matière plus flexible que le chanvre, la toile de lin est moins susceptible de se couper le long de ses plis et exige nécessairement moins de réparation que la toile de chanvre ; il arrive souvent qu'elle est tout à fait usée avant d'avoir eu besoin d'être réparée.

Les avantages du tissage sans apprêt ne sont pas moindres pour la toile de lin. L'apprêt ou l'encollage d'amidon, de suif ou de gomme multiplie pour les voiles les chances de destruction, dans

les climats chauds. Sous l'équateur, les toiles apprêtées ne tardent pas à s'altérer, à se moisir, à se piquer, à se pourrir. Qu'un navire soit expédié pour les mers lointaines, peut-il être assuré de pouvoir renouveler sa voilure détruite une première fois par l'apprêt et, plus tard peut-être, anéantie par la tempête ?

Avec les toiles de lin sans apprêt, ces craintes n'existent plus, et si elles ne résistent pas toujours à la force dynamométrique, elles ne cèdent pas si facilement aux efforts du vent et à l'influence d'une température torride.

Cette épreuve de la force dynamométrique est-elle d'ailleurs bien concluante, et l'encollage n'aide-t-il pas puissamment les toiles neuves à la soutenir ? Les inspecteurs des arsenaux de la marine eux-mêmes reconnaissent la justesse de ces deux objections. Si l'on songe maintenant au peu de résistance que doivent offrir les toiles apprêtées après un court usage, on conviendra que les toiles de lin, conservant leur solidité pendant presque tout le temps de leur durée, sont supérieures de fait aux toiles de la marine royale.

Le commerce, lui, n'a pas tardé à rendre justice aux toiles sans apprêt. La fabrication de ces toiles, qui n'était, en 1857, que de 50,000 mètres par an, dépasse aujourd'hui 400,000 mètres de production annuelle. Ce succès prouve suffisamment les préférences de la marine commerciale ; il ne doit pas laisser de doute sur la solidité des toiles de lin.

En veut-on un éclatant exemple ? Voici en substance ce que porte un certificat tout récent : « Le navire *le Félix*, arrivé à Bordeaux de la Vera-Cruz, le 15 janvier 1844, essuya dans sa traversée une tempête des plus terribles, où il eut occasion d'observer un bâtiment américain flottant entre deux eaux, dont il sauva l'équipage réfugié depuis huit jours dans le grément. Le capitaine du *Félix* se plaît à témoigner que, sans la bonne qualité de ses huniers, il n'aurait jamais pu tenir, en vue de ce naufrage, pendant une nuit entière d'horrible tempête, comme il l'a fait ; sans ses voiles de lin, il n'aurait jamais pu accomplir un acte d'humanité aussi périlleux que le fut le sauvetage du navire américain. »

Les toiles exposées par la manufacture de MM. Malo, Dickson et C^{ie} sont cotées à des prix de 20 et 25 pour 100 au-dessous de ceux des toiles de la marine royale. Il faut louer sans restriction ces messieurs d'avoir ainsi mis le public à même de juger à la fois de tous les avantages de leur fabrication. Trop de perfectionnements, en

effet, ne sont obtenus qu'aux dépens du bon marché.

Faisons observer, en terminant, que les toiles de lin sont préparées sans avoir été blanchies à l'aide du chlore, attendu que la blancheur ne s'obtient qu'aux dépens de la force du tissu. Leur apparence y perd comme elle perd déjà par le manque d'apprêt ; mais leur solidité et leur durée y gagnent, et c'est là le point principal.

Disons encore que la manufacture de Coudekerque-Branche est une des principales de France, et que c'est à elle qu'on doit en partie le procédé par lequel on file à *sec*, c'est-à-dire sans faire usage de l'eau, les étoupes de lin et de chanvre.

LITHOPHANIE.

MANUFACTURE DE M. LE BARON DU TREMBLAY.

A RUBELLES. — DÉPÔT A PARIS, GALERIE
DE LORME, 14.

M. le baron du Tremblay, nous a-t-on dit, est depuis quatre ans à la tête d'une manufacture pour la prospérité de laquelle il ne recule devant aucune espèce de sacrifice. Ses capitaux, son intelligence, ses soins de tous les instants, il les prodigue sans relâche et sans se laisser décourager.

Nous nous étonnons qu'après des efforts aussi dignes d'éloges, les produits de la manufacture de M. le baron du Tremblay ne jouissent pas d'une popularité plus étendue. Avez-vous remarqué à l'exposition, dans la partie réservée aux arts céramiques, des services de dessert en simple faïence, et qui rivalisent réellement de beauté avec ce que l'orgueilleuse porcelaine offre de plus magnifique ? N'avez-vous pas admiré cette richesse de tons, cette dégradation de couleurs, cette délicatesse de nuances, cette finesse de teintes, que fait ressortir le vernis d'un émail brillant ? C'étaient les produits de la manufacture de Rubelles que vous aviez sous les yeux.

La lithophanie était une charmante invention ; mais on semblait vouloir se borner jusqu'ici à l'appliquer presque exclusivement aux objets d'art et de fantaisie. Certes, des vitraux de salon, des abat-jour, des lampes, des veilleuses, des écrans fabriqués en porcelaine transparente et doués de toute la douceur de dégradations de teintes possédée par la gravure en taille douce, c'était là un résultat curieux et agréable. Mais, en industrie,

c'est surtout à l'utile qu'il faut songer ; l'intérêt particulier du fabricant, comme l'intérêt général du consommateur, poussent l'industrie vers l'utile comme vers un but irrésistible et fatal. Après les jolis objets enfantés par la lithophanie artistique, sont venus les produits, plus modestes dans leurs prétentions et néanmoins plus importants, de M. le baron du Tremblay.

Ces produits portent le nom d'*émaux colorants* ou d'*émaux ombrants*. La faïence, empreinte d'après les nouveaux procédés de dessins variés de forme et de tons, est recouverte d'un émail transparent, coloré, qui, nous le répétons, flatte le regard presque à l'égal de la porcelaine. Nous répéterons aussi que, selon nous, le nombre d'objets usuels auxquels les émaux ombrants peuvent être appliqués n'est pas suffisamment étendu. L'intérieur de nos demeures acquerrait des conditions inappréciables de beauté et de propreté en multipliant autant que possible les plaques brillantes, les carrelages omnicolors de M. du Tremblay. Le foyer domestique devrait les adopter pour les plafonds, les planchers, les dessous de portes, les cheminées, les poêles. Le commerce parisien utilise cette invention en l'employant aux lettres d'enseigne. Mais, encore une fois, l'usage devrait en devenir général. L'air, l'eau, les variations de la température, la poussière, le frottement même, ne peuvent rien sur l'éclat et la durée de ces produits excellents. Leur prix ne s'éloigne pas énormément de celui de la brique et de la faïence ordinaire, qu'ils remplacent avec tant d'avantage pour les carreaux d'appartement et les services de table, et il est bien moindre que le prix du cuivre et du marbre, qui doivent tôt ou tard leur céder la place pour les lettres d'enseigne, les poêles et les cheminées.

L'invention des émaux ombrants a déjà obtenu, du reste, une récompense flatteuse. La Société d'encouragement lui a accordé, en 1845, une médaille d'argent. Il est utile d'insister sur ce que cette industrie n'existait pas à l'époque de l'exposition de 1859.

PAPETERIE D'ESSONE

(SEINE-ET-OISE).

La papeterie est une industrie qui offre en ce moment un curieux exemple de la lutte qui a eu lieu entre les procédés anciens, dispendieux mais

accomplis, et les procédés nouveaux, bien plus favorables à l'économie qu'à la qualité des produits créés. On sait combien l'œuvre sortie de la main de l'homme est inférieure en régularité et en rapidité à celle qu'accomplissent les machines; mais on connaît aussi l'incomparable supériorité de la fabrication manuelle, quand celle-ci exige ou la direction de l'intelligence, ou l'énergie de la volonté. C'est ce qui a eu lieu longtemps pour le tissage; c'est ce qui se continue encore pour la fabrication du papier. Bien que le papier fabriqué à la machine ait une apparence beaucoup plus agréable que le papier fait à la main, bien qu'il coûte moins cher, qu'il suffise à la plus grande partie des usages du commerce, il y a cependant place encore pour l'ancien mode de production, et, dans quelques cas spéciaux, c'est encore à lui seul qu'on s'adresse. Il appartenait à l'établissement où furent faits les premiers essais de fabrication mécanique de tenter de nouveaux efforts pour trouver des procédés réunissant les avantages des deux méthodes; c'était à la papeterie d'Essone de savoir au besoin faire un pas en arrière pour retrouver dans les errements du passé les qualités de force et de durée qui manquent à la méthode nouvelle. C'est à ce résultat qu'elle est parvenue en produisant ses papiers vergés, faits à la mécanique et destinés à la confection des registres. Cette classe de produits est un véritable progrès, car elle réunit à l'apparence flatteuse et à la régularité du papier continu la solidité des anciens papiers à forme.

On sait quels sont les écueils que présente cette belle industrie du papier continu: on sait combien, sous l'apparence la plus flatteuse, il peut présenter de causes d'infériorité et de rapide destruction; l'un des plus redoutables est assurément le blanchiment des pâtes, quand il est effectué avec trop d'énergie; l'action du chlore ne se borne pas alors à détruire la matière colorante de la pâte; elle attaque le tissu même de celle-ci et lui enlève toute consistance; si un lavage abondant ne vient pas dissoudre ce puissant réactif, la pâte conserve toujours les traces destructives. La fabrication, à Essone, est parfaitement à l'abri de ce danger; l'énorme masse d'eau que l'usine possède et dont elle peut disposer en prodigue pour toutes ses opérations, lui permet d'obtenir des pâtes complètement purgées de chlore et, par suite, d'une grande solidité. C'est cette supériorité de fabrication qui assure à ce grand établissement la clientèle de la plupart des éditeurs de luxe. Il y a eu peu d'ouvrages illustrés, parmi

ceux qui ont vu le jour à Paris dans ces dernières années, dont le papier ne soit sorti des cuves et des machines d'Essone.

Il lui est, du reste, facile de suffire à cette énorme production. Ayant une force hydraulique fort considérable, elle peut développer ses moyens en proportion de ses besoins. Elle n'avait, en 1859, que deux machines et ne fabriquait que 500,000 kilog. de papier. Aujourd'hui, elle possède trois machines, elle occupe 250 ouvriers et livre annuellement à la consommation une masse de 700,000 kilog. C'est assurément l'une des plus importantes papeteries de France. Son extrême proximité de Paris, grâce au chemin de fer de Corbeil, lui donne en outre les plus grandes facilités, soit pour le transport, soit pour la rapidité des commandes.

Outre les beaux papiers vergés et les papiers d'impression que cette usine a exhibés à l'exposition, nous avons remarqué dans sa case une collection complète de papiers de couleur. C'est une spécialité qu'elle a prise depuis longtemps et dans laquelle elle possède une incontestable supériorité. Parmi ces échantillons, les connaisseurs auront distingué des papiers d'une extrême finesse et revêtus des nuances les plus vives. On n'avait pas réussi jusqu'à présent, en France, à produire ces qualités qu'on désigne sous le nom de double-couronne pelure et qu'exige la fabrication des fleurs artificielles; ces papiers, qui ne pèsent que 5 k. 50 par rame de 500 feuilles, offraient d'énormes difficultés, soit en raison de leur faible épaisseur, soit en égard à la vivacité de nuances qu'ils doivent présenter. Aussi, jusqu'à présent, l'Angleterre était-elle restée seule en possession du commerce de cet article et fournissait-elle exclusivement à tous les fleuristes de Paris les doubles-couronnes pour fleurs. Désormais, grâce à la papeterie d'Essone et aux efforts qu'elle a faits pour triompher de ces difficultés, nous sommes en mesure de nous passer des Anglais, et le papier pelure sans colle, soit blanc, soit de couleur, peut être fabriqué en France et livré à des prix inférieurs à ceux de la fabrication anglaise.

Par l'ensemble de ses travaux, la papeterie d'Essone est certainement en voie de progrès; industriellement et commercialement, ce vaste établissement se développe et prospère; il a répondu complètement aux espérances et aux encouragements du jury de 1859.

REVUE DE L'EXPOSITION.

ARTS CHIMIQUES ET PHYSIQUES.



ALGRÉ la perte énorme de calorique que la théorie signale dans l'usage que nous faisons du calorique, l'exposition de 1844 n'offre aucun perfectionnement notable, aucune idée capitale pour un emploi plus rationnel de ces précieuses ressources. Il y a longtemps que le chauffage à l'eau chaude a pris rang parmi les procédés industriels tout à fait réguliers, et le point de perfection où M. Duvoir l'a amené a permis de l'appliquer avec avantage aux établissements les plus importants. Le chauffage à l'air chaud semble de son côté arrivé, dans les grands appareils calorifères, à un très-haut point de perfection; il serait intéressant de faire avec les appareils construits par MM. Chaussonot jeune, Selligie, Auguste Guérin et autres ingénieurs de ce mérite, des expériences directes sur l'effet utile qu'on retire d'une quantité donnée de calorique. Dans ces constructions habiles, tous les principes de la théorie sont suivis avec rigueur; les dimensions relatives des grilles et des tuyaux, le mode d'introduction de l'air frais, sa circulation en sens inverse de la fumée, la ventilation calculée pour l'appel dans les salles qu'il s'agit d'échauffer. Nous devons, à ce dernier propos, signaler un grand progrès que le contact de ces praticiens a introduit par degrés dans la classe généralement peu instruite des fumistes; bien que l'exposition ne nous ait pas fourni l'occasion spéciale d'en parler, nous n'hésiterons pas à reconnaître que le chauffage des appartements commence à se faire d'une manière à la fois moins empirique et plus salubre. On a reconnu que pour se chauffer à bon marché et d'une manière réelle avec une cheminée, il fallait que cette

cheminée reçût du dehors, autrement que par les fissures des portes et des fenêtres, tout l'air qu'elle dépense, mais que cet air ne devait pénétrer dans la pièce qu'après s'être échauffé aux dépens de la chaleur perdue dans les massifs de l'appareil. Telle est la construction généralement adoptée aujourd'hui par les meilleurs constructeurs. De ce nombre, nous citerons M. Laury, dont les appareils, objet d'un important commerce, joignent le luxe de la forme au mérite de la confection. M. Cerbelaud est également digne d'être mentionné pour le développement de ses opérations. Quant à M. Sorel, on sait quels perfectionnements cet esprit ingénieux et pratique à la fois apporte à toutes les industries qu'il entreprend.

Une autre branche des arts physiques nous offre aussi une grande et heureuse découverte. MM. Peyre et Rocher, de Nantes, ont résolu d'une manière courante le problème si longtemps poursuivi de la distillation de l'eau de mer. Leur intéressant appareil consiste en une caisse pleine d'eau de mer et chauffée à la houille; une partie des vases culinaires est chauffée au bain-marie ou à la vapeur; le reste l'est directement par la fumée de la houille; la vapeur se condense à l'aide d'un courant d'eau froide circulant en sens inverse, et qui vient, après s'être échauffée, alimenter la caisse de distillation. L'utilité de ces appareils a été longtemps éprouvée par le commerce de long cours avant qu'elle fût reconnue par la marine royale. Aujourd'hui la cuisine distillatoire de MM. Rocher et Peyre a obtenu cette dernière et suprême sanction. Depuis quelques années, un nombre assez considérable de bâtiments de l'État, de toute force et de tout tonnage, ont été munis de ces appareils et s'en trouvent complètement satisfaits. On comprend qu'indépendamment de l'utilité que présente un

appareil dont on peut obtenir de l'eau toujours pure et potable, il y a une économie considérable sur le chargement, chaque kilogramme de houille représentant 5 à 6 kilogrammes d'eau qu'il fallait précédemment embarquer.

Nous avons, dans un article spécial, fait ressortir tout le mérite des appareils culinaires de MM. Hoyos et Rogeat frères; les fourneaux du premier sont aussi d'un usage très-fréquent dans les bâtiments qui n'ont pas encore adopté la cuisine distillatoire; en effet, à part ce mérite spécial, ils réunissent de précieuses qualités. M. Grouvelle, déjà si connu par ses travaux sur les applications de la chaleur, n'a pas dédaigné l'amélioration des fourneaux destinés à la cuisine auxquels son bon et savant oncle, M. Darcet, a consacré tant d'utiles travaux. L'espace nous manque pour signaler tous les constructeurs de poêles, de cheminées en fonte ou d'appareils divers, auxquels la justice nous imposerait le devoir d'accorder une mention. N'oublions pas, du moins, M. Hey, de Strasbourg, et la maison Chevalier, si connue par ses ingénieuses applications de la chaleur à tous les besoins de la vie et à toutes les exigences, soit du luxe, soit de l'économie.

La fabrication de la fécule est représentée de longue date par deux hommes qui l'ont portée à un point de perfection auquel il reste peu à ajouter. MM. Dubrunfaut et Saint-Étienne sont restés encore cette année à la tête, l'un de la distillation des féculs et des industries qui reposent sur cette distillation; l'autre de la manutention mécanique de la pomme de terre et de la préparation directe de la fécule.

Nous terminerons cette revue rapide des arts chimiques par une excursion hors du Palais de l'Industrie, dans lequel nous regrettons de ne pas trouver trace des progrès tout récents et si remarquables que M. Dumas a signalés dans l'industrie de la sucrerie indigène. Ces progrès, dus à M. Schutzenbach, et éprouvés dans plusieurs grandes fabriques du Nord, rendront peut-être plus facile cette industrie nationale, la lutte courageuse qu'elle soutient dans l'espoir d'échapper à une mort imminente.

POTERIES ET VERRERIES.

Il y a peu d'années, alors que l'Angleterre était déjà depuis longtemps habituée à ses excel-

lentes porcelaines opaques et aux produits céramiques dont l'avait dotée le génie de Wedgwood, nous étions encore réduits, en France, à trois genres de poteries pour nos usages domestiques ou pour le service de nos tables; la classe inférieure ne possédait que la poterie commune, la grossière faïence, si disgracieuse de formes, si choquante d'aspect, si peu durable avec sa couverte toujours fendillée; pour la classe moyenne, mais peu aisée, la terre de pipe, produite en si grande abondance par Creil et Montereau, mais si peu résistante et si facile à écailler; enfin, pour les grandes fortunes, la porcelaine blanche, translucide, ce produit si beau, si résistant, mais dont la nature n'a livré les éléments qu'avec une extrême parcimonie, comme pour nous fournir un type que l'art doit parvenir à égaler. C'est ce qu'avait tenté Wedgwood dans les limites que lui traçaient les ressources minérales de son pays; c'est ce qu'ont fait depuis longtemps, depuis près d'un demi-siècle, les célèbres potiers de Sarreguemines, MM. Utschneider, dont les produits sont trop rares dans la capitale. Les terres colorées qu'ils tirent de l'étranger fournissent une excellente poterie, et leur exposition prouve qu'ils ne négligent pas la question de bon goût. Ils présentent quelques candélabres et urnes en pâte polie qui imite admirablement le porphyre et offre, avec une économie de neuf dixièmes, une résistance presque égale. — L'exposition de MM. Leboeuf et Milliet, de Montereau et de Creil, offre des variétés de poteries nouvelles ou perfectionnées, et intermédiaires entre les terres de pipe et la porcelaine blanche. C'est d'abord la porcelaine opaque, depuis longtemps connue, mais amenée à un très-haut point de perfection et d'économie; ensuite la porcelaine tendre, qui est aussi blanche que la porcelaine dure, qui se cuit avec bien plus de facilité et qui espère présenter bientôt la même résistance à la chaleur; enfin la pétrocéramique dont une dose de silice et de kaolin, plus forte que dans la porcelaine opaque, augmente la dureté, la sonorité, la blancheur.

La porcelaine dure reste, malgré toutes ces concurrences économiques, la reine des compositions céramiques; ce que celles-ci promettent, depuis longtemps elle le tient; toute leur ambition ne va que jusqu'à l'égaliser. Quoi de plus beau que cette exposition de Sèvres qui se faisait au Louvre en même temps que l'exhibition des Champs-Élysées? Et à un rang fort distingué encore, quoique inférieur, quand la fabrication à bon marché osera-t-elle lutter avec les délicieux produits de

Lahoche-Bouin, les fleurs sur porcelaine de Lehours, les vases chinois de M. Talmours, et les couleurs au grand feu de M. Discry ? La mention spéciale que nous avons faite des poteries de M. du Tremblay, colorées en creux à l'aide d'une couverte d'épaisseur variable, nous dispense de revenir sur cette ingénieuse idée. Mais il y aurait injustice à oublier les charmantes poteries de jardinage, aux formes élégantes, qu'a exposées M. Follet ; on y reconnaît à la fois le dessin de l'artiste et la pratique du potier. Répétons cet éloge, à plus juste titre encore, pour les grès de Voisinlieu, composition à la fois simple et de bon goût, dont un peintre célèbre, M. Ziegler, fournit les modèles.

L'exposition des cristaux offrait un spectacle vraiment magnifique. Baccarat, si remarquable par la pureté et la taille de ses cristaux, Saint-Louis, Vallerysthal, la plaine de Walsch que distingue sa fabrication de verres de Bohême, étalaient côte à côte et à l'envi leurs brillantes et gracieuses productions. Au même rang, pour les créations de luxe, la verrerie de Choisy excite l'intérêt en même temps que l'admiration ; on s'arrête devant ses immenses cylindres soufflés à la machine, et surtout devant ces grands disques de flint-glass et de crown-glass, que traverseront bientôt, pour se révéler à nous, des rayons émanés de mondes inconnus jusqu'à ce jour. On sait que les découvertes de l'astronomie sont bornées par ses moyens matériels d'observation ; le grand nom d'Herschell est dû à son puissant télescope non moins qu'à son génie ; grâce à MM. Guinand fils et Bontemps, de Choisy, la France possédera bientôt des instruments d'une portée incalculable ; avant cette époque, le diamètre des plus grandes lentilles ne dépassait pas 0 m. 58 cent. ; celles exposées par la verrerie de Choisy atteignent 0 m. 55 cent. On ne désespère pas d'arriver à en obtenir d'un mètre de diamètre ou de plus de 5 m. de circonférence.

INSTRUMENTS DE MUSIQUE ET DE PRÉCISION.

A chaque nouveau concours industriel, l'importance des instruments de musique s'accroît, soit par le nombre des concurrents, soit par la valeur des perfectionnements, soit enfin par l'intérêt presque universel qui s'y attache. Si le goût de la musique ne paraît pas encore infusé dans

le sang des classes populaires, en France, et n'y a pas créé ces races éminemment musicales de l'Italie ou de l'Allemagne, il est incontestable du moins que l'éducation et l'habitude d'entendre ont acquis à cet art une sympathie générale dans les classes moyennes. Parmi les instruments, le premier rang appartient au piano, peut-être moins en raison de ce qu'il est aujourd'hui, malgré ses récents et immenses progrès, qu'à cause de l'avenir qu'on lui pressent. Le piano, en effet, offre l'unité jointe à la variété ; il peut être un instrument isolé ; il peut être un orchestre, et c'est à ce dernier rôle qu'on peut prédire son prochain avènement. Aux améliorations de ce qui constitue le caractère spécial du piano, sont venus se joindre à l'exposition de 1844 des perfectionnements qui en étendent les ressources et la portée. Nos précédents articles nous dispensent de revenir sur ce sujet. Mais si nous résumons les progrès accomplis en 1844, nous voyons le piano doué de la faculté de prolonger les sons ou de les suspendre isolément, grâce au beau travail de M. Boisselot, de Marseille. — M. Henri Herz, inspiré sans doute par cette idée première, arrive presque en même temps au même but, mais par un moyen tout différent. — Un autre trait d'inspiration du facteur marseillais augmente les effets de l'instrument et en simplifie le mécanisme en permettant de reproduire l'octave grave de chaque note par le secours d'une pédale agissant sur le clavier. — L'échappement se perfectionne encore : M. Blondel s'efforce de le rendre indépendant pour chaque touche. Le problème de la transposition est devenu d'une facilité mécanique par le procédé de M. Mercier : à l'aide du mouvement qu'un simple bouton communique au clavier, on transpose un morceau quelconque de cinq demi-tons au-dessous ou au-dessus du ton primitif, c'est-à-dire on obtient une distance de dix demi-tons sur l'échelle harmonique ; M. Mercier espère même arriver jusqu'à transposer l'octave. Par l'application de l'harmonium au piano, ainsi que du clavi-pieds ou instrument à pédales qui se touche avec les pieds, M. Debain a essayé de reculer les limites d'effet du piano, en faisant suivre et soutenir le son sec et fin du marteau sur la corde par le son de ces instruments annexes. Mais l'expérience seule décidera si un pareil changement améliore ou dénature l'instrument. A côté de ces idées nouvelles, figurent les progrès dans la partie matérielle de la facture ; ces progrès sont réels, et, soit pour la durée de l'instrument, soit

pour la quantité du son, l'exposition offre des noms dignes des plus grands éloges. Mais avant tout, rendons justice à l'un des premiers éléments de succès de la facture, aux excellentes cordes en acier trempé de MM. Sanguinède. Peu sujettes à la dilatation, ces cordes gardent l'accord et n'exigent pas les remontages fréquents qui les usent et les rompent; elles ont, en outre, une grande supériorité pour la qualité des sons. Après la maison Érard, après MM. Pleyel, Pape, Boisselot, dont nous nous sommes spécialement occupés, nous éprouvons un tel embarras pour citer dans la foule des bons facteurs, que nous préférons nous abstenir. MM. H. Herz, Hatzenbuehler, Roller et Blanchet, Souffleto, Faure et Roger, Kriegelstein et d'autres encore possèdent chacun un mérite spécial dont l'ensemble assure à la fabrique française son incontestable supériorité.

Nous devons une mention favorable aux gracieux instruments de M. Alexandre. Son mélodium repose sur l'idée fondamentale des harpes éoliennes, et la douceur des sons que produit l'air en agissant sur ses lames de métal donne lieu à des effets pleins de charme et de nouveauté.

En fait d'instruments à cordes, M. Vuillaume possède toujours cette supériorité qui rapproche sa facture de la grande facture italienne des Stradivarius et des Amati; quant aux progrès de la partie matérielle de cette classe d'instruments, il importe d'insister sur la fabrication de cordes harmoniques de MM. Savarèse.

Les instruments à vent de MM. Martin frères présentent de nombreux perfectionnements de détail que l'espace ne nous permet pas d'analyser, mais qui ont été vivement goûtés des connaisseurs; ils ont presque tous pour but de simplifier le doigter des clefs et de faciliter, par une exécution moins tourmentée, la justesse du son et l'usage complet des ressources de l'instrument.

La vogue est dans ce moment acquise aux instruments en cuivre; leur rôle grandit chaque jour dans la musique d'ensemble, au grand regret des uns, à la grande joie des autres; mais le fait est incontestable: aussi cette famille, favorisée par les circonstances, prospère et s'accroît. Le plus fécond et le plus ingénieux inventeur, dans ce genre de créations, est sans contredit M. Sax; cet artiste original a plus d'une lutte à subir, et si le public hésite quelque temps à accepter ses idées, dont la bizarrerie n'est qu'apparente, la concurrence, mieux éclairée, sent toute la portée de ses travaux et lui suscite les plus grands obstacles. Toutefois, il est trop tard dé-

sormais, et la grande famille des instruments de cuivre créés par ce facteur et baptisés de son nom est, pour la musique symphonique, la plus précieuse de ses récentes conquêtes.

Si nous passons sous silence les orgues qui ont fait tant de bruit pendant l'exposition, c'est que ce bel et noble instrument a obtenu, dans nos pages précédentes, une étude que nous ne ferions que résumer ici.

Les instruments de précision, en ce qui concerne l'horlogerie et les instruments de chirurgie, ont été étudiés avec détails dans des articles spéciaux. Il ne nous resterait à parler que des armes. Mais à part la carabine Delvigne, dont le mérite déjà ancien se justifie chaque jour davantage, la galerie de l'arquebuserie n'offre pas de modifications capitales. Cette industrie se soutient dans une bonne voie de prospérité, ainsi que le prouvent, d'une part, le luxe et la précision de la fabrication chez nos armuriers de Paris, d'autre part, la production abondante et économique des grands centres comme Saint-Étienne. A côté de M. Le Page, dont nous nous sommes déjà occupés, citons MM. Jubé, Devismes et particulièrement M. Caron, dont le fusil de luxe était un chef-d'œuvre d'armurerie et de ciselure.

BEAUX-ARTS.

Les bronzes sont le principal exemple du mouvement artistique qui s'est fait ressentir d'une manière si heureuse dans l'étude des formes et de la composition, et, sous ce rapport, cette industrie ne saurait être plus exactement représentée que par l'exhibition de M. Denière, à la fois fidèle observateur du style pur de l'ancienne école, et cependant habile à sacrifier aux exigences de la nouvelle; regrettons seulement que sa haute intelligence ait si obstinément repoussé les nouveaux procédés de dorure, qui révolutionnent aujourd'hui les bronzes et l'orfèvrerie. MM. Thomire et Villemans, mieux inspirés que lui, appellent ce grand progrès à l'aide de leur beau talent. Ils le font concourir, le premier, à l'exécution des œuvres de luxe qu'il répand à profusion dans nos salons; l'autre, à la décoration des ornements d'église, qui lui ont fait une si juste réputation comme artiste et comme fabricant.

Hommage, en passant, aux grandes fonderies de bronze et aux beaux produits de MM. Quesnel, Soyer, Eck et Durand, dont les monuments de

nos places publiques ont vulgarisé les noms.

Peu de choses à dire sur la bijouterie : à part quelques noms, nous n'aurions à citer que la bijouterie d'exportation, si dignement représentée par M. Christoffe; mais nous lui avons déjà rendu pleine justice. Au premier rang des exposants en faveur desquels nous faisons nos réserves, plaçons M. Dafrique, créateur d'articles d'un goût exquis et dont les noms expriment parfaitement le mérite; sa *dentelle toute or* et sa *passementerie émaillée*, inventions qui lui appartiennent en propre, sont ce que la bijouterie parisienne peut offrir de plus élégant et de plus nouveau. La riche exhibition de M. Dafrique contenait, entre autres, plusieurs bracelets en *passementerie émaillés*, enrichis de fermoirs ornés de pierreries, d'une combinaison toute nouvelle qui leur assure l'avantage de ne pouvoir être égarés.

Qu'est-il besoin de parler de MM. Morel, Rudolphi, Mayer et Froment-Meurice? Aux uns, nous avons déjà décerné de justes éloges; aux autres, nous ne ferions que répéter les louanges qu'ils ont universellement recueillies.

L'imprimerie peut revendiquer, à l'exposition de 1844, l'une des plus remarquables découvertes qu'ait signalées notre époque. Nous avons mis en relief, dès notre introduction, les tendances de cet art si éminemment civilisateur à simplifier ses procédés et à les ramener, ainsi que toutes les autres industries, à la rigoureuse exactitude et à la promptitude d'exécution des moyens mécaniques.

La composition, cette fonction qui, jusqu'à ce jour, semblait ne pouvoir échapper à la main-d'œuvre humaine, vient d'être tentée. Sans préjuger de l'avenir, espérons que cette tentative sera couronnée d'un succès pratique. L'une de ces deux machines, celle qui a le plus fixé l'attention générale, est le *clavier-compositeur* de MM. Young et Delcambre. On sait que ce clavier, qui affecte la forme d'un piano droit, se compose de deux rangs de touches échelonnées, et que le manuscrit, placé sur un pupitre, est lu et reproduit lettre par lettre comme le sont les notes d'un morceau de musique, en frappant les touches qui représentent les différents caractères.

L'autre machine, le *compositeur-distributeur* de M. Chaix, remplit, ainsi que l'indique son nom, une fonction de plus que le précédent. Outre la composition, il distribue dans les cases les caractères qui sortent des formes. La solution de ce dernier problème, qu'il serait trop long de détailler ici, a exigé à elle seule des prodiges d'ha-

bileté. Cette machine lave et nettoie en outre les caractères empreints de l'encre de d'imprimerie. Mentionnons, à titre exceptionnel, une invention qui n'a point figuré au Palais de l'Industrie, mais qui semble réunir tous les efforts tentés depuis cinquante ans, soit pour la composition mécanique, soit pour la stéréotypie économique; le procédé de M. Pierre Leroux, illustre philosophe aujourd'hui, jadis simple ouvrier typographe, est d'ailleurs une transition naturelle à l'industrie du clichage et du polytypage, qui a figuré pour la première fois à cette dernière exposition. On sait que le clichage a pour objet de conserver, pour des éditions subséquentes, les formes qui ont servi à une première édition. Dans ce but, ces formes sont moulées en creux avec du plâtre, et reproduites en relief à l'aide d'un alliage de plomb et de régule. Toutefois ce procédé a l'inconvénient de salir, par le terrage, l'œil du caractère et de nécessiter un nettoyage dispendieux et nuisible à la durée de la lettre. En vain, depuis M. le marquis de Paroy, véritable fondateur de ce procédé, le clichage avait lutté contre ces difficultés; ce n'est que tout récemment qu'il est parvenu à en triompher. C'est à M. Alexandre Curmer que l'on doit ce succès. La matière qu'il a substituée au plâtre joint à une économie notable l'avantage de laisser au caractère toute sa pureté; elle permet en outre un moulage en relief beaucoup plus parfait que celui obtenu par l'ancien procédé. Sans entrer dans de grands détails, nous nous bornerons à indiquer l'importance de ce progrès pour l'avenir de l'impression sur étoffes. Les ménagements que ce procédé permet pour la gravure des cylindres rendront possible l'application du clichage à ces délicates productions. Nous ne serons pas injuste toutefois en omettant un autre procédé déjà ancien et ressuscité récemment par M. Michel, nous voulons parler du clichage à l'aide du bitume. Le procédé de M. A. Curmer est suivi maintenant par les principales imprimeries de Paris, et les grandes presses de l'étranger commencent aussi à y recourir.

La fonderie, de son côté, n'a pas été stationnaire. Les caractères de la maison Didot ont conservé, en s'améliorant encore, leur ancienne supériorité. MM. Biesta et C^{ie}, chargés de ce lourd héritage, se sont montrés parfaitement dignes de répondre aux devoirs qu'il leur impose. Un autre fondeur, dont nous regrettons d'avoir oublié le nom, a substitué aux lettres isolées des caractères monosyllabiques, et principalement

les syllabes qui se représentent le plus souvent dans la composition.

L'article spécial que nous avons consacré à la lithographie nous dispense d'y revenir maintenant autrement que pour mémoire. M. Dupont seul aurait droit de se plaindre de cette réserve, si nous ne le félicitons, tant de la belle exploitation de pierres lithographiques qu'il a su tirer du sol français, que de l'habileté avec laquelle il les met en œuvre. Son procédé, déjà connu pour le transport et la reproduction des anciens ouvrages, s'est encore amélioré et peut rendre d'éminents services.

A l'aide de tant d'éléments de succès, comment les presses françaises ne produiraient-elles pas des ouvrages supérieurs à tout ce que l'Europe peut mettre en lumière? Nos imprimeurs marchent à la tête de la typographie, et parmi eux nous devons citer au premier rang les maisons Lacrampe et Schneider et Langrand. Le beau tableau typographique exposé par ces derniers offre le plus complet spécimen de tous les caractères usités dans l'imprimerie moderne. Les accessoires de ce tableau, tels que son encadrement et ses figures allégoriques, témoignent aussi du goût artistique que nos éditeurs exigent des héritiers des Elzevirs et des Estiennes. C'est, en effet, à MM. Schneider et Langrand que nos plus habiles éditeurs confient l'exécution de ces chefs-d'œuvre typographiques qui sont la gloire de la librairie à notre époque.

Terminons enfin cet aperçu par l'examen de quelques-unes de ces grandes maisons qui entreprennent courageusement l'édification de nos grands monuments typographiques. Il y a quelque courage, en effet, dans l'état précaire que la législation actuelle fait à la librairie française, à commencer et à mener à fin d'aussi lourds travaux.

Ce n'est pas en vain qu'un grand poète a dit que l'imprimerie, dans la société, avait remplacé l'architecture. Semblable aux architectes d'autrefois, l'éditeur de nos jours appelle à lui, protège et fait vivre les penseurs et les artistes; nous parlons du moins de celui qui comprend bien sa tâche et qui se tient à la hauteur de sa mission.

L'éditeur doit choisir et souvent provoquer l'œuvre à la fois utile et piquante, créer ou épurer le goût du public, hasarder des capitaux énormes dans une exécution luxueuse, et conserver par-dessus tout à la librairie française son caractère de haute moralité. Si c'est la difficulté de trouver beaucoup d'hommes qui satisfassent à

ces conditions qui a rendu si rares et partant si précieuses les distinctions accordées par le jury de 1859 aux représentants de notre librairie, nous faisons des vœux bien sincères pour que cette année ces récompenses puissent être plus nombreuses. Mais si cette réserve ne tenait qu'à une appréciation peu éclairée du rôle social et industriel de l'éditeur, nous plaindrions une époque qui ne sait point encore estimer les services de la plus noble de ses industries.

On comprendra qu'en pareille matière notre opinion est impartiale, puisque l'une des deux uniques récompenses décernées jusqu'à ce jour a couronné les efforts de la maison Curmer.

TISSUS.

Parmi les tissus, qui sont sans contredit la branche la plus importante de l'industrie française, les lainages, traités, soit au peigne, soit à la carde, occupent le premier rang. La France produit pour 180 millions de laine, auxquels viennent se joindre 40 millions importés. La laine de carde entre à elle seule pour les deux tiers dans cette consommation. C'est donc à la draperie que nous consacrerons d'abord un rapide examen.

On peut diviser la draperie en quatre grands centres de fabrication. Sedan et Louviers, voués plus exclusivement jusqu'à ce jour à la production des draps fins; Elbeuf, dont les produits offrent moins de luxe, mais plus de variété, et les fabriques du Midi, qui semblent s'attacher spécialement au bon marché.

Les grandes maisons de Sedan, les Bacot, Cunin-Gridaine et Bertèche-Bonjean, restent toujours à la tête des draps noirs et des étoffes de haute fantaisie; les prix ont baissé, les qualités s'améliorent, et une activité annuelle de 20 millions d'affaires permet à la classe ouvrière de ce grand atelier de jouir d'un bien-être et d'une moralité dont le mérite doit remonter en grande partie aux honorables industriels que nous venons de citer. Louviers présente une partie de ces avantages. Fabrication de luxe, de trop de luxe peut-être, si nous nous reportons aux draps de 40 fr. de M. Dannet, excellentes conditions industrielles, classe ouvrière honorable et laborieuse, tels sont les éléments de succès que réunissent les grandes usines de MM. Ribouleau, Jourdain et autres. Quant à M. Chénne-

vière, il représente la tendance de Louviers à transformer ses produits superfins en une fabrication plus économique et plus étendue, analogue à celle qui fait⁹ la prospérité d'Elbeuf. Elbeuf est, en effet, le centre le plus actif de la draperie française; aux draps unis et fins qu'il s'efforce de créer en concurrence avec Sedan et Louviers, Elbeuf joint la nouveauté et les articles de fantaisie. Assigner des rangs aux plus dignes parmi les deux cents chefs d'industrie que compte cette ville, serait une tâche difficile, et que nous n'entreprendrions pas, dans la crainte de commettre quelque injustice involontaire. Toutefois, quelques noms ont droit à une citation hors ligne : c'est d'abord M. Th. Chennevière, le créateur de la nouveauté à Elbeuf; son rival, M. Durécu; et presque au même rang MM. Flavigny frères, Chefdrue, Charvet, etc.

Les fabriques du Midi se sont, plus que toutes les autres, conformées à l'esprit de la circulaire ministérielle, en mettant les prix de vente en regard de leurs produits. Là est, en effet, leur mérite spécial, mais non pas l'unique, car leur qualité s'améliore de jour en jour. Les draps noirs de MM. Roger, de Carcassonne, peuvent se livrer à 7 fr. 10 cent. le mètre, prix le moins élevé de tous les draps de cette qualité. Les produits de Bedarioux, dont la fabrique prospère, varient entre 5 et 11 fr. La fabrique de M. Gabarrou, de Limoux, fournit des draps amazone à 6 fr. et des tartans à 4 fr. L'espace nous manque pour rendre hommage à la fabrication, non moins importante qu'économique, de Castres, de Mazamet, de Vienne, et des centres de second ordre disséminés dans le midi de la France. Quant aux lainages, ces tissus de laine variés à l'infini, Reims, Roubaix et Turcoing ont été représentés dignement par les maisons Camus et Croutelle, Henriot frère et sœur, Frasez, Patriot, Grimonprez, Clair et tant d'autres dont les noms se présentent sous notre plume. — Les tapis ne sont point encore devenus, cette année, une industrie française. En vain MM. Sallandrouze et Castel, Vayzac, d'Abbeville, Flaissier, de Nîmes, ont-ils pavisé de leurs éclatants tissus les parois du Palais de l'Industrie, le public leur donne à peine un regard qu'attirent leurs vives couleurs; mais il passe outre indifférent, car il sait que ces produits ne sont pas faits pour lui. En effet, le tapis de luxe abonde à l'exposition, mais le tapis bourgeois confortable, économique, le seul qui puisse alimenter une industrie courante à la place d'établissements exceptionnels, ce tapis-là fait complète-

ment défaut. Le tapis ras, tissu froid et peu durable, est le seul que les fortunes, même considérables, puissent se permettre; la chaude et opulente moquette, qui se rencontre partout en Orient et même dans la plus grande partie de l'Europe, est encore pour nous ce qu'étaient les cachemires de l'Inde il y a quarante ans. Signalons toutefois les beaux produits de M. Castel dans la voie de la somptueuse fabrication d'Aubusson, et les honorables efforts de la fabrique de Nîmes pour créer en France des qualités plus en rapport avec les besoins de la consommation.

Les articles spéciaux que nous avons consacrés, dans le cours de notre publication, aux principaux exposants, ont été traités avec un soin qui fait presque de chacun d'eux un article général sur chaque branche d'industrie. C'est grâce à ces développements que nous pouvons, à la fin de notre tâche, éviter des répétitions oiseuses, sans manquer à nos devoirs de consciencieux rapporteurs. Nous renverrons le lecteur, pour les châles, dentelles et autres variétés des tissus, aux articles de nos livraisons précédentes. Nous ne terminerons pas, toutefois, sans consacrer quelques lignes à l'un des plus merveilleux produits d'un art tout nouveau, nous voulons parler du tissage du verre filé. M. Dubus a tellement perfectionné les produits de cette fabrication, qu'on peut dire aujourd'hui que ses tissus de verre rivalisent victorieusement, par l'éclat et la magnificence, avec les plus beaux brochés de Lyon. Quant aux prix, ils sont tellement inférieurs à ceux-ci, qu'avant peu, tous les ornements d'église se feront en tissus de verre; car c'est pour cet objet que ce genre d'étoffes semble avoir été exclusivement créé.

ARTS DIVERS.

Non moins que les bronzes et l'orfèvrerie, les meubles ont profité du mouvement qui s'est opéré dans le goût et l'entente de la forme; il y a progrès, sinon succès complet. Cette tendance est, du reste, générale à toutes les industries exclusivement parisiennes. Un autre caractère de l'ameublement de 1844 consiste en ses laborieux efforts pour satisfaire à plusieurs nécessités à l'aide d'un seul et même objet. Forcés par les dispositions économiques de nos modernes architectes de sauver les apparences du luxe, tout en étant

soumis au prosaïsme des exigences quotidiennes, nos fabricants mettent trop souvent à la torture leur esprit ingénieux et les matériaux de leur industrie. Mais laissons de côté les fauteuils-bibliothèques voués encore à d'autres besoins, ainsi que les divans dont les tiroirs abritent le repos d'une famille entière. Parlons plutôt des vrais meubles, remarquables, soit par une exécution d'ébénisterie irréprochable, tels que ceux de MM. Boutung, Fierobe, Roger et fils, soit par un mérite de sculpture et d'ornementation qui n'a jamais été poussé plus loin. Les vrais artistes en ce genre sont toujours MM. Jacob Desmalter, Grohé, Leblanc et Lemarchand. Le Pompadour a dominé encore cette année, et MM. Wassmuss et Masson, de Versailles, s'y sont particulièrement distingués. Les éléments de progrès abondent d'ailleurs pour l'industrie des meubles; la sculpture à la mécanique et l'incrustation se perfectionnent; la marqueterie, celle de M. Sund surtout, est digne des plus grands éloges; les étoffes de meubles, sortant des magasins de MM. Mourceau, Fortier et autres, répondent à tous les caprices du luxe ou de l'élégance; le bois indigène lutte avec les beaux bois des îles, et le procédé du docteur Boucherie, bien que donnant des produits aussi laids que curieux, est loin d'avoir dit son dernier mot.

Les papiers peints ont depuis longtemps remplacé les tentures en étoffes, mais c'est à la condition de coûter beaucoup moins cher, tout en produisant les mêmes effets. L'un des fabricants qui remplit le mieux ce programme est sans contredit M. Marguerie, qui a poussé à un haut degré l'art des veloutés. M. Lapeyre, qui rivalise avec lui dans ce genre, a, de plus, trouvé de fort gracieuses combinaisons par l'application de l'or et de l'argent sur les riches couleurs de ses papiers. Toutefois, en ne se préoccupant pas assez du bon marché, ces fabricants préparent à leur insu le retour de la tenture en étoffe; car le papier peint ne saurait se maintenir qu'en rentrant dans une voie plus modeste et plus économique.

Une autre industrie de luxe se développe de jour en jour, sans craindre des retours aussi fâ-

cheux. Les fleurs artificielles sont devenues, depuis quelques années, une branche importante de l'industrie parisienne, et elles méritent d'autant plus d'intérêt, que c'est l'une des rares fabrications réservées au travail des femmes. Le vaste atelier dirigé par M. Constantin a exposé des produits auxquels les admirateurs féminins, seuls juges compétents, ont depuis longtemps décerné la palme; qu'il nous soit permis, malgré notre indignité masculine, de reconnaître dans ces belles imitations un sentiment exquis de la nature.

Sur les broderies, quelques lignes qui devraient, elles aussi, sortir d'une plume de femme: admirerons-nous avec un enthousiasme satisfaisant pour ces dames les délicieux produits de Mlles Beauvais, ces tissus aériens sur lesquels les scarabées ont semé leurs ailes; les délicates fantaisies de la maison Armonville et les malines françaises de Violard?

De l'agréable passant à l'utile, nous aborderons sans fausse honte ce meuble si précieux et tant calomnié qu'on appelle un parapluie. Il faut avouer que l'ancien parapluie était fort laid; mais ce nom convient-il encore aux élégantes cannes d'ivoire sculpté, habillées de soies chatoyantes, qu'expose M. Cazal? C'est ce dont M. Cazal vous dissuadera lui-même, si vous avez le bon goût de lire sa spirituelle histoire du parapluie.

Des hauteurs de la chimie, M. Dausse est modestement descendu jusqu'à la cafetière. Mais ce n'était que l'un des jeux de ses études ordinaires, qui ont pour but d'extraire l'arôme de toutes les substances; aussi a-t-il tout simplement créé la plus parfaite des cafetières, par une heureuse combinaison d'un double filtre en laine presse entre deux disques de porcelaine perforés.

Ici s'arrête notre revue, bien longue si nous considérons les pages qu'elle occupe, bien courte et insuffisante, si nous tenons compte du nombre de nos erreurs et de nos omissions. Mais que ceux sur lesquels porteront ces imperfections inévitables soient bien convaincus du moins qu'ils ne sauraient nous les reprocher autant que nous nous en accusons nous-même. Espérons dans le progrès, et proposons-nous, comme eux, de faire mieux en 1849.

E. LAMULONIERE.

VI. TISSUS.

1^o LAINES.

a. Amélioration des laines.

Aisne	GRAUX, à <i>Juvincourt</i> et <i>Damary</i> . — Laines. M. H. 1854, (A) 1859.		laine blanche indigène.
<i>Id.</i>	MONNOT-LEROY, à <i>Pontru</i> . — Laines. (A) 1854 et 1859.	Gers.	DUFFOUR-BAZIN, à <i>Bazin</i> , commune de Lectoure. — Laine brute, laine mérinos.
Aude.	PORTAL DE MOUX, à <i>Conques</i> . — Toisons mérinos et laines.	Marne (Haute-).	BOUCHU, à <i>Longuay</i> . — Laines.
Charente.	TERRASSON DE MONTLEAU, à <i>Saint-Estèphe</i> . — Toisons de laines mérinos.	Nièvre.	LADREY, à <i>La Fermeté</i> . — Toisons de laine en suint.
Gard	ARNAUD cadet, à <i>Nîmes</i> . — Échantillons de	Seine-et-Oise.	PLUCHET, à <i>Trappes</i> . — Laines en suint.
		Vosges.	LEQUIN (Frédéric), à <i>Boinville</i> . — Laine.

b. Laines filées.

Ain.	DOBLER et fils, à <i>Tenay</i> . — Échantillons de filés laine et thibet. (A) 1827, R. (A) 1834, R. (A) 1859.	<i>Id.</i>	HENRIOT frères, sœur et C ^{ie} , à <i>Reims</i> . — Laine cardée et peignée et tissus divers. (B) 1819, (A) 1823, (O) 1827, R. (O) 1854 et 1859.
<i>Id.</i>	FRANC père et fils et MARTELIN, à <i>Saint-Rambert</i> . — Échantillons de filés laine et thibet.	<i>Id.</i>	LACHAPELLE et LEVARLET, à <i>Reims</i> et à <i>Saint-Brice</i> . — Fils peignés et cardés. (A) 1859.
<i>Id.</i>	SOURD frères, à <i>Tenay</i> . — Échantillons de filés laine et thibet. (A) 1859.	<i>Id.</i>	LUCAS frères, à <i>Bazancourt</i> . — Laine peignée et laine cardée. (O) 1859.
Alpes (Hautes-).	CALLANDRE (Jean-Jacques), à <i>Gap</i> . — Laines peignées.	Nord	CARLOS FLORIN, à <i>Roubaix</i> . — Laine filée. (A) 1859.
Ardennes.	PARPAITE aîné, à <i>Carignan</i> . — Laine blanche filée.	<i>Id.</i>	ERNOULT-BAYARD, à <i>Roubaix</i> . — Laine filée.
<i>Id.</i>	TRANCHART-FROMENT, à <i>la Neuville-lès-Wasigny</i> . — Laine peignée.	<i>Id.</i>	LEBLAN, à <i>Tourcoing</i> . — Laine filée.
Eure.	DUBOIS, à <i>Louviers</i> . — Laines filées. (A) 1854, (A) 1859.	Oise.	DESCOINS, à <i>Mouy</i> . — Laines filées.
<i>Id.</i>	PLET-LARGEAIS, à <i>Verneuil</i> . — Laines filées.	<i>Id.</i>	ROGER frères, à <i>Trie-Château</i> . — Laines filées et peignées.
<i>Id.</i>	VULLIAMY, à <i>Nonancourt</i> . — Laines peignées et filées. (B) 1854, (A) 1859.	<i>Id.</i>	VENDRAN, à <i>Crépy</i> . — Laines peignées, peigne.
Gard.	AUBANEL-DELPON, à <i>Sommières</i> . — Laines peignées. C. F. 1859.	Pas-de-Calais.	MARESCAUX, à <i>Salperwick</i> . — Laines.
Gironde.	BURGADE père et fils, à <i>Bordeaux</i> . — Laine peignée.	Rhin (Bas-).	EHRMANN et C ^{ie} , à <i>Bitschwiller</i> . — Laines peignées.
<i>Id.</i>	LABORDE, DESEYMERIS et LAFOND, à <i>Floirac</i> . — Laines peignées.	Rhin (Haut-).	BISLER-SCHWARTZ et C ^{ie} , à <i>Mulhausen</i> . — Laine peignée et filée.
<i>Id.</i>	LAROCHE frères et JACQUEMET, à <i>Bordeaux</i> . — Laine peignée, cardée, tapis et couvertures.	Seine.	CERCUEIL, à <i>Paris</i> . — Laines teintées et moulées.
Lozère	VINCENT (Pierre), à <i>Meyrueis</i> . — Laines peignées.	<i>Id.</i>	GIMBERT, à <i>Paris</i> . — Fils cachemire, fils de laine pour la fabrication des châles, tissus de cachemire, tissus de laine, articles de nouveautés, etc.
Marne.	BERTHERAND SUTAIN et C ^{ie} , à <i>Reims</i> . — Fils de laine doubles.	<i>Id.</i>	LÉON VALLÈS et BOUCHARD, à <i>Paris</i> . — Laine peignée en bobines, chaînes et trame pour tissus, en écheveaux pour bonneterie, pour broderies; diverses laines pour nouveautés. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	CAMU fils et T. CROUTELLE neveu, à <i>Pont-Givart</i> . — Laines filées. (A) 1854, (O) 1859.	Vendée.	PÉQUIN, à <i>Cugand</i> . — Laine filée. C. F. 1854, M. H. 1859.
<i>Id.</i>	GAILLET-BARONNET, à <i>Somme-Py</i> . — Fils de laine filés à la main.		

c. Tissus de laine.

Alpes (Haut-).	FERRARY, FLORIMOND et ALBERT, à <i>Saint-Sauveur</i> . — Castorine bleu de roi.		casimirs satins. (O) 1819, R. (O) 1825, 1827, 1854.
Ardennes.	BACOT (Frédéric) et fils, à <i>Sédan</i> . — Draps,	<i>Id.</i>	BACOT (Paul) et fils, à <i>Sédan</i> . — Draps

	casimirs, satins, cuir-laine (O) 1819, R. (O) 1825, 1827, 1854.	<i>Id.</i>	POITEVIN (Henri et Charles) frères, à <i>Louviers</i> . — Draps. (A) 1854, (O) 1859.
<i>Id.</i>	BERTÈCHE-BOUJEAU et CHESNON, à <i>Sé-dan</i> . — Draps, satins casimirs. (A) 1827, (O) 1854, à Bertèche, Lambquin et fils.	<i>Id.</i>	RIBOULEAU, à <i>Louviers</i> . — Draps et nouveautés. (A) 1859.
<i>Id.</i>	BLANPAIN frères, à <i>Sé-dan</i> . — Draps, casimirs, satins.	Gard.	LAFONT et ABAUZIT, à <i>Nîmes</i> . — Fantaisies cardées. M. H. 1854, (B) 1859, à Fabregue-Nourry et Nourry frères.
<i>Id.</i>	CUNIN-GRIDAINÉ et fils, à <i>Sé-dan</i> . — Draps, casimirs, satins. (O) 1825, 1827, 1854 et 1859. Cette maison a été mise hors de concours aux deux dernières expositions, son chef étant membre du jury ou ministre de l'agriculture et du commerce.	Hérault	BARTHÈS (Sylvestre), à <i>Saint-Pons</i> . — Draps divers. (B) 1854, R. (B) 1859.
<i>Id.</i>	DE MONTAGNAC, à <i>Sé-dan</i> . — Draperie.	<i>Id.</i>	FOURCADE frères, à <i>Saint-Chinian</i> . — Draps divers.
<i>Id.</i>	LAGNY-PASTOR, à <i>Sé-dan</i> . — Draps.	<i>Id.</i>	VERNAZOBRES jeune et C ^e , à <i>Bedarieux</i> . — Draps divers.
<i>Id.</i>	LEROY-PICARD, à <i>Sé-dan</i> . — Draps, satins, casimirs. (B) 1854, (A) 1859.	<i>Id.</i>	VITALIS frères, à <i>Lodève</i> . — Draps divers molleton. B. 1825, à Vitalis père et fils.
<i>Id.</i>	MARIUS-PARET, à <i>Sé-dan</i> . — Draps, casimir, cuir-laine.	Ile-et-Vilaine.	DUBOIS, à <i>Fougères</i> . — Tissus de flanelle. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	RENARD (Adolphe), à <i>Sé-dan</i> . — Draps, casimir, satin.	Indre.	MURET DE BORD et C ^e , à <i>Châteauroux</i> . — Draps divers.
<i>Id.</i>	ROUSSELET (Antoine), à <i>Sé-dan</i> . — Draps et nouveautés. (B) 1854, (A) 1859.	Indre-et-Loire.	TALBOT fils, à <i>Saint-Denis-hors-Ambou</i> . — Draps, castorines. (B) 1819, à Rigot et C ^e .
Aude.	BARBE père, à <i>Carcassonne</i> . — Draps.	Isère	BADIN et LAMBERT, à <i>Vienne</i> . — Draps. (A) 1819, R. 1825, 1827, 1854, (O) 1859.
<i>Id.</i>	DAYDÉ-GARY, à <i>Cenne-Monestiés</i> . — Draps. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	BERTHAUD et PERTUS frères, à <i>Vienne</i> . — Draps. M. H. 1854, à Berthaud fils et Manichet. (B) 1859, à Berthaud.
<i>Id.</i>	DOUX jeune, à <i>Villalier</i> , près Carcassonne. — Draps.	<i>Id.</i>	BOUSSU, à <i>Vienne</i> . — Draps teints.
<i>Id.</i>	GABARRON et ses fils, à <i>Limoux</i> . — Draps divers.	<i>Id.</i>	GABERT frères, à <i>Vienne</i> . — Draps divers. B. 1854, (A) 1859.
<i>Id.</i>	LIGNIÈRES (Pascal), à <i>Carcassonne</i> . — Draps.	<i>Id.</i>	MANQUET, à <i>Vienne</i> . — Draps.
<i>Id.</i>	MOUISSE et C ^e , à <i>Limoux</i> . — Draps. (B) 1854, (A) 1859.	<i>Id.</i>	PATOULIAD, à <i>Vienne</i> . — Draps.
<i>Id.</i>	ROGER (Bernard) aîné, à <i>Carcassonne</i> . — Draps.	<i>Id.</i>	POUCHON fils aîné, à <i>Vienne</i> . — Draps.
<i>Id.</i>	SOMPAIRAC aîné, à <i>Cenne Monestiés</i> . — Draps. (B) 1827 et 1854. (A) 1859.	<i>Id.</i>	RIGAT, à <i>Vienne</i> . — Draps.
<i>Id.</i>	URBAIR ROCH, à <i>Carcassonne</i> . — Draps.	<i>Id.</i>	THIOLIER, à <i>Vienne</i> . — Draps.
Aveyron.	CARCENAC frères, à <i>Rodez</i> . — Draps divers.	Loiret.	HAZARD père, à <i>Orléans</i> . — Draps noirs, bleus, etc. C. F. 1859, à Hazard et Biennet.
Calvados.	BOUVRY, à <i>Orbec</i> . — Frocs.	Lozère	CHARPAIL (Jules), à <i>Mende</i> . — Tissues de laine, flanelle, cadi de laines.
<i>Id.</i>	JUHEL DESMARES, à <i>Pont-ès-Retour</i> . — Draps de différentes couleurs. (B) 1854, R. (B) 1859.	<i>Id.</i>	SECOND FORTOUL et C ^e , à <i>Mende</i> . — Tissus de laine, encots noirs, blancs, rayés.
<i>Id.</i>	LE NORMAND, à <i>Vire</i> . — Drap bleu lisse et drap bleu clair.	Maine-et-Loire.	ORIOLE fils, à <i>Angers</i> . — Laines peignées et cardées, tricot, flanelles.
Dordogne.	BOURDON jeune, à <i>Bergerac</i> . — Bas, guêtres, vêtements divers, tuyaux de pompes, en drap feutre.	Marne.	RUFFET-PÉRIN oncle et neveu, à <i>Reims</i> . — Etoffes pour pantalons et manteaux. (B) 1854, (A) 1859.
<i>Id.</i>	COURTEY frères et BARET, à <i>Périgueux</i> . — Etoffes de laine, cadis de diverses sortes.	<i>Id.</i>	CAILLIÉ-FRANQUEVILLE, à <i>Bazancourt</i> . — Mérinos.
Eure.	CHENNEVIÈRE (Delphis), à <i>Louviers</i> . — Draps lisses et nouveautés. (A) 1827, R. (A) 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	CROUTELLE neveu, à <i>Reims</i> . — Tissus de laine.
<i>Id.</i>	DANNET frères et C ^e , à <i>Louviers</i> . — Draps et nouveautés. (A) 1819, (O) 1825, R. (O) 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	DANIEL, à <i>Pontfaverger</i> . — Laine peignée et filée, tissus.
<i>Id.</i>	JOURDAIN et fils, à <i>Louviers</i> . — Draps et nouveautés. (O) 1819, à Riboulet et Jourdain. R. (O) 1825, 1827, 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	DAUPHINOT-PIERARD, à <i>Isles-sur-Sarps</i> . — Mérinos. B. 1854, (A) 1859.
<i>Id.</i>	MARCEL (Louis), à <i>Louviers</i> . — Draps. (A) 1859.	<i>Id.</i>	DAUTRÉVILLE, à <i>Châlons</i> . — Bas de laine.
		<i>Id.</i>	HENRIOT fils et DRIEN, à <i>Reims</i> . — Flanelles. (A) 1854, (O) 1859, à Henriot fils.
		<i>Id.</i>	LECLERC-ALLART et fils, à <i>Reims</i> . — Flanelles, mérinos et laines. (A) 1859.
		<i>Id.</i>	PIERQUIN-GRANDIN et fils, à <i>Reims</i> . — Flanelles en tous genres.
		Meurthe.	GAUDCHAUX-PICARD fils, à <i>Nancy</i> . —

	Draps, tartan. (B) 1854 et 1859, à Gaudchaux frères.		
Moselle.	CHAMPIGNEULLES jeune, à Warize. — Flanelles.	Id.	KUNZER, à Bitschwiller. — Draps divers. M. H. 1839, à Greiner et Kunzer.
Id.	FERRY et ZÉDER, à Metz. — Castorine, flanelles, cuirs-laine.	Id.	RUEF et BICARD, à Bitschwiller. — Draps divers. M. H. 1839.
Nord.	BAYART (Julien), à Roubaix. — Tissus et châles.	Rhin (Haut-).	BEUCK et C ^{ie} , à Bühl. — Draps divers.
Id.	CASTEL frères et sœur, à Roubaix. — Tissus pour pantalons.	Id.	BLECH, STEINBACH et MANTZ, à Mulhausen. — Mousseline-laine, balzorine, châles en cachemire d'Écosse, calicots.
Id.	DEFRENNE (Louis) fils, à Roubaix. — Tissus de laine.	Id.	DORGEBRAY, à Kingersheim. — Mousseline-laine, balzorines, indiennes.
Id.	DEFRENNE (Paul), à Roubaix. — Camelots, stoffs, tissus divers.	Id.	SCHMALZER-WEISS, à Mulhausen. — Draps pour rouleaux à impression et pour cylindres.
Id.	DELATTRE, à Roubaix. — Laine filée, tissus de laine.	Id.	STÉHELIN (Charles et Édouard), à Bitschwiller. — Feutre pour tapis, gros feutre pour couvertures de chaudières à vapeur.
Id.	DELEPOULLE frères, à Roubaix. — Tissus de laine.	Rhône.	ANCEL-ROY, à Lyon. — Nouveautés, draps, tricots anglais.
Id.	DELFOSE et MOTTE, à Roubaix. — Tissus de laine.	Seine.	DEPOULLY-GONIN, à Paris. — Draps feutrés pour vêtements, tapis, tentures et portières.
Id.	DUTILLEUL-LORTHOIS, à Roubaix. — Tissus de laine.	Id.	LAMBERT-BLANCHARD et C ^{ie} , à Paris. — Mérinos, cachemire d'Écosse, mousseline-laine, etc. (B) 1859.
Id.	GLORIEUX-LORTHOIS, à Tucoing. — Molletons.	Id.	MALARTIC, PONCET et C ^{ie} , à Paris. — Pièces de draps, étoffes légères, laine en toison et filée. M. H. 1854, à Merle et Malartic; (O) 1859, à Merle, Malartic et Poncet.
Id.	GRIMONPREZ (Eugène) et C ^{ie} , à Roubaix. — Laine filée, tissus de laine.	Id.	NOEL père et C ^{ie} , à Paris. — Couvertures oropholites, écriteaux, tapis, dallage.
Id.	GRIMONPREZ fils, à Roubaix. — Tissus et châles.	Id.	OGER, à Clignancourt-Montmartre. — Bourres en feutre pour armes à feu.
Id.	HEMET et C ^{ie} , à Rouen. — Tissus de laine et de coton.	Id.	PRÉVOST (A.), à Paris. — Laine filée et tissus en laine peignée. (O) 1859.
Id.	ODOUX-BOURGEOIS, à Tourcoing. — Flanelles.	Id.	POSSOT, à Paris. — Fils et tissus cachemires. (A) 1854, R. (A) 1859.
Id.	PIN-BAYART et C ^{ie} , à Roubaix. — Tissus de laine.	Id.	VALLIER, à Paris. — Draps et feutres sans coutures. (B) 1827.
Id.	POLLET, à Roubaix. — Tissus de laine.	Seine-Infer.	AROUX (Félix), à Elbeuf. — Draps. (A) 1854. R. (A) 1859.
Id.	PRUS-GRIMONPREZ, à Roubaix. — Tissus de laine et de coton. (B) 1854, R. (B) 1859.	Id.	AUBER (Louis) et C ^{ie} , à Rouen. — Étoffes pour meubles, robes et manteaux. (O) 1854, R. (O) 1859.
Id.	SCREPEL (César), à Roubaix. — Tissus de laine, laine filée.	Id.	BARBIER (V.), à Elbeuf. — Draps lisses et nouveautés. (B) 1854, (A) 1859.
Id.	TETTELIN-MONTAGNE, à Roubaix. — Tissus de laine.	Id.	BEER MOREL, à Rouen. — Draps et nouveautés.
Oise.	CAVREL-BOURGEOIS, à Beauvais. — Draps, couvertures en laine.	Id.	BOIS-GUILLAUME et fils, à Elbeuf. — Draps et nouveautés.
Id.	MONBORGNE fils et LEROY, à Mouy. — Draps et diverses étoffes de laine.	Id.	BRISSON, à Elbeuf. — Draps.
Orne.	BISSEON fils, à la Ferté-Macé. — Satin cuir, croisé, uni.	Id.	CHARVET, à Elbeuf. — Draps et nouveautés.
Id.	CLÉRAMBAULT, à Alençon. — Mousseline laine, batiste, laine écrue, cachemire Écosse. (O) 1827, R. (O) 1859.	Id.	CHEFDREUE et CHAUVREULX, à Elbeuf. — Draps et nouveautés. (A) 1854, R. 1859.
Pas-de-Calais.	BRICHE-VANBAVINCHOVE, à Saint-Omer. — Draps communs.	Id.	CHENNEVIÈRE, à Elbeuf. — Étoffes et satin. (O) 1859.
Puy-de-Dôme.	VIMAL-VIMAL fils, à Ambert. — Étamines pour pavillons.	Id.	COUPRÉE, MARCEL et C ^{ie} , à Elbeuf. — Draps lisses. (B) 1859.
Pyrénées (B.-).	FOUARD et BLANCQ, à Nay. — Draps de diverses couleurs, tricots, bérêts.	Id.	DECAUX, à Elbeuf. — Draps lisses.
Id.	PRAT aîné, à Oloron. — Jupons de flanelle, tricots, écharpes, ceintures.	Id.	DELARUE (Augustin), à Elbeuf. — Draps et nouveautés. (A) 1854, R. 1859.
Rhin (Bas-).	BOURGUIGNON, SCHMIDT, SCHWEBEL, à Bitschwiller. — Drap écarlate, drap noir. M. H. 1854, R. 1859, à Bourguignon et Schmidt.	Id.	
Id.	GOULDEN et C ^{ie} , à Bitschwiller. — Draps		

<i>Id.</i>	DUMOR aîné, à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses. (A) 1839.	<i>Id.</i>	choue pour pantalons.
<i>Id.</i>	DURÉCU (A) et C ^{ie} , à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses.	Tarn.	RANDOING, à <i>Abbeville</i> . — Draps divers
<i>Id.</i>	FLAMANT, à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses et croisés.		CORMOULS, à <i>Mazamet</i> . — Draps, tartans
<i>Id.</i>	FLAVIGNY (Charles), à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses et nouveautés. (O) 1834, R. 1839.		alpaga, flanelles, étoffes de laine. (B) 1834, à Vanne, Houles, Cormouls et C ^{ie} . R. (B) 1839.
<i>Id.</i>	FLAVIGNY (Louis), à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses et nouveautés. (O) 1834, R. 1839.	<i>Id.</i>	HOULES père et fils, à <i>Mazamet</i> . — Draps, tartans, toile de laine. (A) 1839.
<i>Id.</i>	FOURÉ (Charles), à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses et nouveautés. (A) 1839.	<i>Id.</i>	RIVES (Ulysse) et C ^{ie} , à <i>Mazamet</i> . — Flanelles, mérinos
<i>Id.</i>	GRANDIN et ROLLIN, à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses et nouveautés. (O) 1834, R. 1839.	Tarn-et-Garon.	GARRISSON oncle et neveu, à <i>Montauban</i> . — Ratines, molletons, draperies. (B) 1819, R. (B) 1834, (A) 1839
<i>Id.</i>	JAVAL et MAY, à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses. (B) 1834, R. (B) 1839.	<i>Id.</i>	PORTAL père et fils, à <i>Montauban</i> . — Ratines, étoffes de laine. C. E. 1854
<i>Id.</i>	OSMOND et BOISMARD, à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses.	Vendée.	BONIN, à <i>Cugand</i> . — Serge croisée.
<i>Id.</i>	RASTIER fils, à <i>Elbeuf</i> . — Draps.	<i>Id.</i>	CHÉGUILLAUME et C ^{ie} , à <i>Cugand</i> . — Cat-torine, flanelle, laine filée. (B) 1839
<i>Id.</i>	REGNAULT et PELLIER, à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses.	<i>Id.</i>	MOUILLE, à <i>Cugand</i> . — Serge croisée. M. H. 1839
<i>Id.</i>	SEVAISTRE aîné et LEGRIS, à <i>Elbeuf</i> . — Draperies et nouveautés.	<i>Id.</i>	THUYAU et TURPAULT, à <i>Mortagne</i> . — Laine filée, flanelle.
<i>Id.</i>	THILLARD, à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses.	Vienne.	FROMENTAULT, à <i>Poitiers</i> . — Draps
<i>Id.</i>	TOUTEZ, à <i>Elbeuf</i> . — Draps lisses.	Vienne (H.-).	BOYER aîné, à <i>Limoges</i> . — Dragnet et flanelles.
<i>Id.</i>	VIMONT frères, à <i>Elbeuf</i> . — Draps et nouveautés.	<i>Id.</i>	BOYER frères, à <i>Limoges</i> . — Flanelles et finettes.
Somme.	CAUSSIN frères, à <i>Amiens</i> . — Draps caout-		

d. Couvertures.

Ain.	ACCARY (veuve) et fils, à <i>Montluel</i> . — Couvertures, tapis. M. H. 1839.	<i>Id.</i>	lotons.
<i>Id.</i>	DOUILLIER (F.) et C ^{ie} , à <i>Condamine-la-Doye</i> . — Couvertures en laine. (B) 1839.	Pyrenées B.	VASSEUR et C ^{ie} , à <i>Tourcoing</i> . — Molletons
Calvados.	BORDEAUX-FOURNEL (veuve) et fils, à <i>Lisieux</i> . — Molletons bronze et à poil mélangé.		FORT et C ^{ie} , à <i>Saint-Jean-Pied-de-Port</i> . — Couvertures.
Gard.	GRIOLET père et fils, à <i>Sommières</i> . — Laines filées, couvertures et limousine.	Rhône.	CHASPOT, FERRAND et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Couvertures et couvre-pieds.
Isere.	GIROUD, à <i>Serezin-du-Rhône</i> . — Couvertures en mérinos et en laine.	<i>Id.</i>	PARENT aîné, à <i>Lyon</i> . — Couvertures mérinos
Loiret.	LÉGER-FRANCOLIN, à <i>Patay</i> . — Couvertures en laine. (B) 1839.	Sarthe.	FOURCHÉ et SALMON, au <i>Mans</i> . — Couvertures de laine. M. H. 1839
<i>Id.</i>	LÉGER jeune et PARÉ, à <i>Patay</i> . — Couvertures en laine.	Seine.	BEUDON, à <i>Paris</i> . — Couvertures en laine et en coton.
<i>Id.</i>	MARCHAND-LECOMTE, à <i>Patay</i> . — Couvertures en laine.	<i>Id.</i>	BUFFAULT, TRUCHON et DEVY, à <i>Paris</i> . — Couvertures de laine et de coton, feutres circulaires. (A) 1825, 1827, 1834 et 1839, à Bacot prédécesseur.
Moselle.	BARTHÉLEMY (Émile), à <i>Metz</i> . — Flanelles, couvertures, courroies en laine hydrofuges.	<i>Id.</i>	DORMOY, à <i>Paris</i> . — Couvertures en laine et en coton.
Nord.	DEFRENNES-DUPLOUY, à <i>Lannoy</i> . — Courtes-pointes, couvre-berceau, jupons.	<i>Id.</i>	FASOLA, à <i>Paris</i> . — Couvre-pieds. M. H. 1839
<i>Id.</i>	GLORIEUX-LORTHOIT, à <i>Tourcoing</i> . — Molletons.	<i>Id.</i>	LEVASSEUR frères, à <i>Paris</i> . — Couvertures mérinos, laine fine et coton.
<i>Id.</i>	MARTHE-BOUSMARD, à <i>Tourcoing</i> . — Mol-	<i>Id.</i>	POUPINET jeune, à <i>Paris</i> . — Couvertures en laine et en coton. M. H. 1827, A. 1834 et 1839

e. Châles et Cachemires.

Calvados.	SCOT et DELACOUR, à <i>Caen</i> . — Châles angora et mitons angora.	<i>Id.</i>	divers.
Gard.	AUDEMARD et BRÈS fils, à <i>Nîmes</i> . — Châles.	<i>Id.</i>	BESSON et C ^{ie} , à <i>Nîmes</i> . — Châles
<i>Id.</i>	BERTRAND et PRADAL, à <i>Nîmes</i> . — Châles		BOUET, à <i>Nîmes</i> . — Châles. (B) 1834 R. (B) 1839, à Bouet et Ribes fils.

Id. BOUSQUET, à *Nîmes* — Châles.
Id. COLONDRE et GEVAUDAN, à *Nîmes*. — Châles. M. II. 1854 et 1859, à Colondre et Prades.
Id. CONSTANT et fils, à *Nîmes*. — Châles indous, écharpes. (B) 1859.
Id. CURNIER et C^{ie}, à *Nîmes*. — Châles divers. (O) 1854, R. (O) 1859.
Id. DEVÈZE fils et C^{ie}, à *Nîmes*. — Châles divers. (B) 1854.
Id. FABRE et BIGOT, à *Nîmes*. — Châles divers.
Id. GAVANON fils, à *Nîmes*. — Châles divers.
Id. LEVAT frères, à *Nîmes*. — Châles divers.
Id. LOMBARD jeune, à *Nîmes*. — Châles, écharpes, bas, gants.
Id. MALHIAN aîné, à *Nîmes*. — Châles.
Id. MIRABAUD et C^{ie}, à *Nîmes*. — Châles. (B) 1859.
Id. PONGE (Claude) et fils, à *Nîmes*. — Châles.
Id. PRADE-FOULC, à *Nîmes*. — Châles. M. II. 1854, (A) 1859, à Colondre et Prade.
Id. QUIBLIER, à *Nîmes*. — Châles divers.
Id. REYNAUD père et fils, à *Nîmes*. — Châles divers.
Id. SERRES, à *Nîmes*. — Châles divers.
Id. VEYRUN (veuve), à *Nîmes*. — Châles.
Nord. BAYART (Julien), à *Roubaix*. — Tissus et châles.
Id. FERLIÉ, à *Roubaix*. — Tissus et châles.
Id. FRASEZ, à *Roubaix*. — Tissus et châles. (A) 1859.
Rhin (Haut-). STEINER (Charles), à *Ribeauvillé*. — Étoffes pour meubles, châles divers.
Rhône. DAMIRON (P.) et frères, à *Lyon*. — Châles et écharpes, soies. (A) 1854, R. 1859.
Id. GODEMARD et MEYNIER, à *Lyon*. — Articles soieries façonnés et châles cachemires. (O) 1859, pour un métier à tisser.
Id. GOUJON (J.-M.), à *Lyon*. — Châles cachemires.
Id. GRILLET aîné, à *Lyon*. — Châles brochés. (A) 1854, à Grillet et Trotton; (O) 1859.
Id. JAILLET jeune, à *Lyon*. — Châles cachemires.
Id. JARRIN et TROTTON, à *Lyon*. — Châles brochés, cachemires et indous, etc. (A) 1854, à Grillet et Trotton.
Id. PAGÈS, BLEIN et C^{ie}, à *Lyon*. — Châles. M. II. 1854, (B) 1859, à Charles Pagès et C^{ie}.
Seine. ALBERT JOURDAN et C^{ie}, à *Paris*. — Châles, cachemires indous longs et carrés. R. (O) 1859.
Id. ARNOULD, à *Paris*. — Châle cachemire rayé à galerie, châle cachemire long fond bleu. (A) 1854, (O) 1859.
Id. BARBÉ-PROYART et BOSQUET, à *Paris*. — Châles à la Jacquart.
Id. BAROUILLE, à *Paris*. — Châles divers.
Id. BARRIER, à *Paris*. — Châles longs et carrés.
Id. BOAS frères et C^{ie}, à *Paris*. — Châles de diverses dimensions.
Id. BONFILS, MICHEL et C^{ie}, à *Paris*. — Châles.

Id. BOSQUILLON (Armand-Samson), à *Paris*. — Châles cachemires. R. (O) 1854.
Id. BOSQUILLON (Fabre), à *Paris*. — Châles
Id. BOURNHONET, à *Paris*. — Châles. M. II. 1854, (B) 1859.
Id. BOUTARD, VIGNON et C^{ie}, à *Paris*. — Châles de diverses grandeurs.
Id. BRUNET, à *Paris*. — Châles et écharpes. (B) 1859.
Id. CHAMBELLAN, à *Paris*. — Châles cachemires. (A) 1854, R. (A) 1859, à Chambellan et Duché.
Id. L. CHAMPION et Ch. GÉRARD, à *Paris*. — Châles indous et cachemires. (B) 1859, à Bachelot.
Id. CHINARD fils et C^{ie}, à *Paris*. — Châles indous, soie trame et broché pure laine.
Id. COLOMBE et LALAN, à *Suresnes*. — Mouseline-laine et châles imprimés.
Id. DEBRAS et C^{ie}, à *Paris*. — Châles longs et carrés, écharpes. (A) 1859.
Id. DUCHÈ aîné et C^{ie}, à *Paris*. — Châles longs et carrés. R. (A) 1859, à Chambellan et Duché.
Id. DACHÈS et DUVERGER, à *Paris*. — Châles.
Id. DUMONT, ORIOU et RIVOLIER, à *Paris*. — Écharpes cachemires, tissus pour les bandes, gazes.
Id. FAUCILLON, à *Paris*. — Châles.
Id. FORTIER, à *Paris*. — Châles, écharpes et tapis. (O) 1859.
Id. FOUQUET aîné, à *Paris*. — Châles longs et carrés, indous et cachemires, écharpes. (A) 1859.
Id. FRESSARD, à *Paris*. — Châles.
Id. FRÉTILLE, à *Paris*. — Châles cachemires et indous.
Id. GAGNON et CULHAT, à *Paris*. — Châles. (B) 1854, (A) 1859.
Id. GAUSSEN aîné et C^{ie}, à *Paris*. — Châles cachemires. (O) 1854, R. (O) 1859.
Id. GAUSSEN jeune et MAUBERNARD, à *Paris*. — Châles cachemires. (O) 1854, R. (O) 1859.
Id. GERMAIN-THIBAUT et CHABERT, à *Paris*. — Châles, tissus et fichus. (A) 1854 et 1859.
Id. GODEFROY, à *Paris*. — Châles et étoffes imprimées pour robes, écharpes et meubles. (A) 1859.
Id. GODEMARD et MEYNIER, à *Paris*. — Châles cachemires, écharpes cachemires, châles longs et carrés.
Id. GOURÉ jeune et GRANDJEAN, à *Paris*. — Châles longs brochés façon cachemire châles carrés. (B) 1859.
Id. HÉBERT, à *Paris*. — Châles. R. (O) 1859.
Id. HEUZEY et MARCEL, à *Paris*. — Châles cachemires.
Id. JUNOT (Hippolyte) et C^{ie}, à *Paris*. — Châles longs et carrés. (B) 1854 et 1859.
Id. LAVRIL et LARSONNIER, à *Paris*. — Mouseline-laine, châles et écharpes. C. F. 1859.

- Id.* LIGNIERE, à *Paris*. — Châles.
- Id.* LINARD, à *Paris*. — Châles, crêpe brodé, tissus français.
- Id.* LION frères, à *Paris*. — Châles cachemires et indous.
- Id.* PERSON, à *Paris*. — Châles et écharpes.
- Id.* RICAUX fils et C^{ie}, à *Paris*. — Châles, tissus et écharpes.
- Id.* ROSSET, à *Paris*. — Châles indous et cachemires, écharpes.
- Id.* SABRAN, à *Paris*. — Tissus et châles.
- Id.* SANGOUARD père et fils, à *Paris*. — Linge damassé et châles en étoffes diverses.

- Id.* SIMON et NOURTIER, à *Paris*. — Châles cachemires, tissus et nouveautés. B. 1854, (A) 1859.
- Id.* SIVEL, CARON et C^{ie}, à *Paris*. — Châles machine à diviser les châles doubles M. H. 1859, à Sivel et Herbin.
- Id.* WISNICK, DOMAIRE et ARMONVILLE, à *Paris*. — Châles, écharpes et broderies.
- Somme-et-Oise. GIRARD, à *Verailles*. — Châles en drap de cachemire, métier en état de fabrication de ces châles. (O) 1854, B. (O) 1859.

2^e SOIES.

a. Soies grêges et filées.

- Alpes (Basses-), BUISSON, JUGLARD et EUGÈNE ROBERT, à *Manosque*. — Soies filées.
- Ardèche. BLANCHON (Louis), à *Saint-Julien-en-Saint-Alban*. — Soie grège jaune, mateaux organsin pour satin, peluche et rubans satinés, soie teinte en bleu à la bassine, cocons.
- Id.* DUMAINE (Xavier), à *Tournon*. — Soie grège, soie organsin. (B) 1859.
- Drôme. D'AUDEMARD, à *Anduze* (Gard), pour la maison Gaudin et C^{ie} de Loriol. — Soies grêges.
- Id.* DELACOUR et fils, à *Tain*. — Soies grêges. (B) 1825, R. (B) 1854.
- Id.* FAURE, à *Saillans*. — Soies grêges et ouvrées. (A) 1859.
- Id.* LÉGAT, à *Montélimart*. — Soies grêges.
- Eure. HAMELIN, aux *Andelys*. — Soies écruës, etc. (B) 1854, (A) 1859.
- Gard. BRUGCIÈRE et BOUCOIRAN, à *Nîmes*. — Soies à coudre. (B) 1854, (A) 1859.
- Id.* CARRIÈRE, à *Saint-André-de-Valborgne*. — Soie grège. (A) 1859, à Carrière et Reidon.
- Id.* GIBELIN et fils, à *Lasalle*. — Soies grêges.
- Id.* DE LAPEYROUSE DE TESSAN, au *Vigan*. — Mémoire explicatif d'un procédé pour la filature de la soie.
- Id.* LAPIERRE père et fils, à *Valleraugue*. — Soies grêges.
- Id.* MICHEL, à *Saint-Hippolyte*. — Moulin à filer la soie.
- Id.* REIDON, à *Saint-Jean-de-Valerisque*. — Soies grêges, organsins.
- Id.* ROUVIÈRE frères, à *Nîmes*. — Soies à coudre, cordonnets. (B) 1859.
- Id.* RUAS et C^{ie}, à *Saint-André-de-Valborgne*. — Soies grêges et jaunes.
- Id.* SAGNIER-TEULON, à *Nîmes*. — Soieries destinées à la consommation de l'Algérie.
- Id.* SOUBEYRAND, à *Saint-Jean-du-Gard*. — Soies grêges.
- Id.* TEISSIER-DUCROS, à *Valleraugue*. — Soies grêges filées. (A) 1825, R. (A) 1827,

- (O) 1854, R. (O) 1859.
- Garonne (H.-), BISCOITTE, à *Toulouse*. — Soies grêges.
- Gironde. ANDRE (Jules) et la Comp^{ie} BENOISTE, au château de *Saint-Selve*. — Flottes de soie.
- Id.* BRESSON, au *Bonscat et Bruges*. — Soies.
- Hérault. AIGOIN-DELABÈRE, à *Ganges*. — Soies grêges et ouvrées. (A) 1859.
- Id.* LAURET frères, à *Ganges*. — Soies à jour et brodées. M. H. 1819, (A) 1859.
- Id.* ROUSSY (Casimir), à *Ganges*. — Soies blanches et jaunes.
- Isère. ALLIRE-BOURON, à *Châtel*. — Purgours en verre pour le moulage et le dévissage, organsin de soie. B. 1859.
- Jura. VUILLAT, à *Dôle*. — Coupe à main, instrument à l'usage des éleveurs de vers à soie.
- Landes. PERRIS (Edouard), à *Mont-de-Marian* (au nom de la société pour la filature centrale de la soie). — Soie blanche et jaune, filaselle.
- Loire. DAVID et MILLIANT, à *Valbenaite*. — Soies teintes.
- Id.* DUVAL (Achille), à *Bourg-Argental*. — Soie grège jaune et blanche.
- Morbihan. FRACHEVILLE (comte de), à *Sarzeau*. — Flottes de soie grège, cocons. C. F. 1859.
- Moselle. ADAM (Théodore), à *Moulins-lès-Metz*. — Cocons, écheveaux de soie grège.
- Id.* HENRY (sœur), à *Brugy*. — Cocons et écheveaux de soie.
- Oise. FORNÉ, à *Puiseux-le-Haut-Berger*. — Soies moulées, retordues et teintes.
- Pyrénées (H.-). SIDNEY de MEYNARD, à *Orleix*, près Tarbes. — Soies grêges.
- Pyrénées-Or. AUGÉ, à *Perpignan*. — Soie. C. F. 1859.
- Rhône. BOURCIER (Jules), à *Lyon*. — Soies filées. (B) 1859, pour un métier mécanique, à Bourcier et Morel.
- Id.* HECKEL et MONTET, à *Lyon*. — Soieries diverses.
- Saône-et-Loire. PERRIN-DUGRIVEL, à *Tournus*. — Flottes de soie.

Seine.	CHASSIRON (de), à <i>Paris</i> . — Soie grège.	Vaucluse.	BRUNEL, à <i>Avignon</i> . — Soies teintes. M. H. 1819, 1825 et 1834.
<i>Id.</i>	COMBIER, à <i>Charenton-Saint-Maurice</i> . — Soies dévidées et retordues.	<i>Id.</i>	MEYNARD fils, à <i>Valréas</i> . — Soie grège et ouvrée, bruyère de cocons, soie ouvrée en organsin. (A) 1834, à Meynard père.
<i>Id.</i>	ENARD, à <i>Paris</i> . — Chenilles de soie	Vienne.	MILLET et ROBINET, à <i>Poitiers</i> et à <i>la Catodièrre</i> . — Cocons de vers à soie et soie filée.
<i>Id.</i>	REYMONDON, à <i>Paris</i> . — Mécanique à bobiner la soie et le coton.	Colonies	GOVERNEMENT DE L'ALGÉRIE. — Échantillons de coton de la pépinière d'Alger. échantillons de soie provenant de la pépinière centrale.
<i>Id.</i>	DE TILLANCOURT et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Soie grège filée.	<i>Id.</i>	PÉRICHON, à <i>l'île Bourbon</i> . — Flottes de soie.
Seine-et-Marne.	BENOIT et FOURNIER père et fils, à <i>May</i> . — Soies blanche et jaune.	<i>Id.</i>	BARROT, à <i>la Guadeloupe</i> . — Flottes de soie grège.
<i>Id.</i>	RATIER, à <i>Fay</i> , près Nemours. — Soies blanche et jaune.	<i>Id.</i>	PERROTET, à <i>Pondichéry</i> . — Échantillons de soie grège provenant de dix générations successives du <i>Bombyx-Mari</i> de l'Inde.
Seine-et-Oise.	LANGVIN et C ^{ie} , à <i>Itteville</i> . — Bourre de soie brute, peignée et décrusée (A) 1834, (O) 1839.		
Tarn-et-Garon.	BONNAL et C ^{ie} , à <i>Montauban</i> . — Soie grège. toiles de soie, gazes à bluter.		
<i>Id.</i>	COUDERC (Antoine) et SOUCARET fils, à <i>Montauban</i> . — Soie grège, toiles et gaze de soie pour bluter. (A) 1839, pour toiles à bluter.		

b. Soies ouvrées.

Allier.	BELON, à <i>Moulins</i> . — Échantillon de soie.	<i>Id.</i>	VALENTIN, à <i>Nîmes</i> . — Bas de soie.
Drôme.	BONFILS, au <i>P. gue</i> . — Soies ouvrées.	Indre-et-Loire	BELLANGER père et C ^{ie} , à <i>Tours</i> . — Tissus de soie, tapis. (B) 1827, à Bellanger-Pagé; R. (B) 1834 et 1839, à Bellanger père et Nourrisson.
<i>Id.</i>	GÉRIN fils et ROSSET, à <i>Chabeuil</i> . — Soies grèges et ouvrées.	<i>Id.</i>	CHAMPOISEAU, à <i>Tours</i> . — Soies, tissus de soie, cordonnets. M. H. 1819, (B) 1827.
<i>Id.</i>	GUIGON, à <i>Nyons</i> . — Soies ouvrées.	<i>Id.</i>	FEY-MARTIN et C ^{ie} , à <i>Saint-Symphorien</i> , près Tours. — Etoffes de soie.
<i>Id.</i>	NOYER frères, à <i>Dieulefit</i> . — Soies grèges et ouvrées. (B) 1834, R. (B) 1839.	<i>Id.</i>	MEAUZE-CARTIER et C ^{ie} , à <i>Tours</i> . — Etoffes de soie, divers articles de passementerie. (B) 1819, (O) 1823, R. (O) 1827, à Pillet aîné, prédécesseur.
<i>Id.</i>	PLANEL aîné, à <i>Saillans</i> . — Soieries. M. H. 1839.	Loire.	BALAY, à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans façonnés. (A) 1839.
Gard.	ARNAUD-GAIDAN (veuve), à <i>Nîmes</i> . — Buratins, tissus de soie.	<i>Id.</i>	BARALLON, à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans tissés.
<i>Id.</i>	CHABAUD (Auguste), à <i>Nîmes</i> . — Foulards et cravates. (A) 1839, à Daudet jeune et Chabaud.	<i>Id.</i>	CANEL-CHAPELON et C ^{ie} , à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans façonnés.
<i>Id.</i>	CHAMBON, à <i>Alais</i> . — Soies grèges et ouvrées. (A) 1825, (O) 1839.	<i>Id.</i>	CARRIÈRE-VIGNAT, à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans façonnés.
<i>Id.</i>	CHARDON, à <i>Nîmes</i> . — Foulards, robes de soie, tissus de soie. M. H. 1834, à Daudet aîné et C ^{ie} .	<i>Id.</i>	FAURE (Étienne), à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans façonnés. (B) 1834, (O) 1839, à Faure frères.
<i>Id.</i>	COUMERT, CARRETON et CHARDONNAUD, à <i>Nîmes</i> . — Châles brochés et imprimés, damas de soie, tapis brochés. (B) 1834, A) 1839.	<i>Id.</i>	GRANGIER frères, à <i>Saint-Chamond</i> . — Rubans façonnés, gaze brodée et velours, écharpes frangées. (B) 1839.
<i>Id.</i>	DAUDET-QUEIRETY, à <i>Nîmes</i> . — Foulards divers.	<i>Id.</i>	JAMET et CHARRAT aîné, à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans façonnés. M. H. 1839.
<i>Id.</i>	DHOMBRES et C ^{ie} , à <i>Nîmes</i> . — Foulards et châles. (A) 1834, R. (A) 1839.	<i>Id.</i>	MARTIN et C ^{ie} , à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans façonnés. (A) 1839.
<i>Id.</i>	GAIDAN frères, à <i>Nîmes</i> . — Foulards et cravates de soie. M. H. 1834, (A) 1839.	<i>Id.</i>	MESNAGER frères, à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans de soie et soie à coudre.
<i>Id.</i>	JOURDAN fils et C ^{ie} , à <i>Nîmes</i> . — Articles pour l'Algérie. (A) 1839.	<i>Id.</i>	PASSERAT, à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans façonnés.
<i>Id.</i>	MAYSTRE, au <i>Vigan</i> . — Bas de soie, mitons, bonnets, gants, mitaines.	<i>Id.</i>	RENODIER, à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans unis et velours. M. H. 1839.
<i>Id.</i>	MAZAURIN fils, à <i>Saint-Hippolyte</i> . — Bas de soie.	<i>Id.</i>	RENODIER père et fils, à <i>Saint-Etienne</i> . —
<i>Id.</i>	PUGET, à <i>Nîmes</i> . — Foulards, étoffes de soie. (B) 1823, à Puget et Bousquet; R. (B) 1827 et 1834, (A) 1839, à Puget.		

	Rubans unis et velours.		soie (dits indiens) et gilets.
<i>Id.</i>	RICHOND et C ^{ie} , à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans de soie variés.	<i>Id.</i>	GRAND frères, à <i>Lyon</i> . — Étoffes pour tentures et ornements d'églises. (O) 1819. R. (O) 1825 et 1859.
<i>Id.</i>	ROBICHON et C ^{ie} , à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans de soie façonnés. (B) 1854, (A) 1854.	<i>Id.</i>	HECKEL aîné, à <i>Lyon</i> . — Satins unis.
<i>Id.</i>	ROCHE, à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans de soie.	<i>Id.</i>	LAFABRÈGUE fils et VINCENT, à <i>Lyon</i> . — Écharpes et velours.
<i>Id.</i>	TEYTER aîné et C ^{ie} , à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans de soie.	<i>Id.</i>	LANCON et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Soieries pour ameublements.
<i>Id.</i>	VIGNAT-CHOVET, à <i>Saint-Etienne</i> . — Rubans façonnés. (A) 1854, (O) 1859.	<i>Id.</i>	MARTIN J.-B., à <i>Tarare</i> . — Peluches.
Moselle.	BARTHE et PLICHON, à <i>Sarreguemines</i> . — Peluches pour la chapellerie.	<i>Id.</i>	MATHEVON et BOUTVARD, à <i>Lyon</i> . — Nouveautés soie et dorure pour ameublements. (O) 1854, R. (O) 1859.
<i>Id.</i>	MASSING frères, HUBERT et C ^{ie} , à <i>Puttlinge</i> . — Peluche pour la chapellerie. (O) 1859.	<i>Id.</i>	LE MIRE père et fils, à <i>Lyon</i> . — Soieries pour ameublements. (O) 1827, R. (O) 1854 et 1859, à Le Mire, Danguin et C ^{ie} .
<i>Id.</i>	NANOT et C ^{ie} , à <i>Sarreguemines</i> . — Peluche pour la chapellerie.	<i>Id.</i>	NALES, PROTON, THIERRIAT, à <i>Lyon</i> . — Nouveautés, soieries façonnées, gilets et colliers.
<i>Id.</i>	RAVIER, à <i>Sarreguemines</i> . — Peluche pour la chapellerie.	<i>Id.</i>	POTTON (F.), CROZIER et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Étoffes de soie façonnées, robes de satin, etc. (A) 1854, (O) 1859.
<i>Id.</i>	SCHMALTZ et THIBERT, à <i>Metz</i> . — Peluche et velours. (B) 1859, à Schmaltz.	<i>Id.</i>	SAUVAGE (René) et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Soieries.
<i>Id.</i>	WALTER aîné (veuve), à <i>Metz</i> . — Peluche pour la chapellerie.	<i>Id.</i>	SAVOYE (Firmin), à <i>Lyon</i> . — Nouveautés, soieries façonnées. (A) 1859.
Puy-de-Dôme.	DONAT ACHARD et C ^{ie} , à <i>Riom</i> . — Peluches pour chapeaux de soie.	<i>Id.</i>	TREILLARD (C.-M.), à <i>Lyon</i> . — Soieries et velours.
Rhin (Haut-).	ADOLPHE et BENNER, à <i>Mulhausen</i> . — Tissus de soie et laine.	<i>Id.</i>	VUCHER, REYNIER et PERRIER, à <i>Lyon</i> . — Étoffes en velours et satin. (B) 1859.
<i>Id.</i>	BARY-MERIAN (de), à <i>Guebwiller</i> . — Rubans en taffetas noir, taffetas de diverses couleurs.	<i>Id.</i>	YÉMENIZ, à <i>Lyon</i> . — Étoffes pour ameublements.
Rhône.	BALLEYDIER, REPIQUET et SYLVENT, à <i>Lyon</i> . — Velours unis et façonnés, nouveautés.	Seine	DUTROU fils, à <i>Paris</i> . — Rubans de soie. (B) 1854, R. (B) 1859.
<i>Id.</i>	BEUQUE et sœur, à <i>Lyon</i> . — Broderies et tentures pour ameublements.	<i>Id.</i>	FANFERNOT et DULAC, à <i>Belleville</i> . — Tapis, châles, manteaux et articles en velours gaufré.
<i>Id.</i>	BONNET, à <i>Lyon</i> . — Satin noir, soies.	<i>Id.</i>	GAILLARD et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Peluches de soie pour chapellerie.
<i>Id.</i>	BRISSON frères et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Peluches pour chapeaux.	<i>Id.</i>	GARNIER et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Étoffes pour robes, gilets, meubles.
<i>Id.</i>	CARQUILLAT (M.-M.), à <i>la Croix-Rousse</i> . — Tableaux en soie tissée.	<i>Id.</i>	LANGELOUS, à <i>Strasbourg</i> . — Taffetas pointés et toile cirée.
<i>Id.</i>	CHASTEL et RIVOIRE, à <i>Lyon</i> . — Soieries. (B) 1859.	<i>Id.</i>	PETARD, à <i>Paris</i> . — Soieries teintes, velours cerise et rose pour fleurs artistiques, arbustes artificiels.
<i>Id.</i>	CHAVENT (André) et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Soieries façonnées.	<i>Id.</i>	POREAUX et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Velours, peluches et soieries.
<i>Id.</i>	CINIER (Claude), à <i>Lyon</i> . — Étoffes de soie façonnées. (A) 1854, R. (A) 1859, à Cinier et Fatin.	<i>Id.</i>	SERPOLET, à <i>Paris</i> . — Peluche de Paris.
<i>Id.</i>	DOUILLET, à <i>Lyon</i> . — Étoffes soie imprimées, bannières et stores.	<i>Id.</i>	TOUREL, à <i>Paris</i> . — Velours cachemire.
<i>Id.</i>	DURET et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Foulards imprimés.	Seine-et-Oise.	BOCQUET frères, MARTIN et DESPREAUX, à <i>Versailles</i> . — Étoffes de soie, velours sculptés.
<i>Id.</i>	EYMARD (Paul) et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Étoffes de soie, nouveautés. (A) 1859, à Eymard, Drevet et C ^{ie} .	Somme	BERLY et C ^{ie} , à <i>Amiens</i> . — Velours d'Utrecht velours divers.
<i>Id.</i>	FARGE, à <i>Lyon</i> . — Soies teintes.	<i>Id.</i>	DUFAU et DUPONTROU, à <i>Belloy-sur-Somme</i> . — Velours d'Utrecht pour meubles.
<i>Id.</i>	FORNIER, JANIN et FALSAN, à <i>Lyon</i> . — Velours.	<i>Id.</i>	LAURENT (Henri) et fils, à <i>Amiens</i> . — Velours pour meubles, tapis et tapisseries. (B) 1825, R. (B) 1827, (A) 1859.
<i>Id.</i>	FOURNEL (Victor), à <i>Lyon</i> . — Étoffes de soie unies et façonnées. (A) 1859.	Vaucluse.	THOMAS frères, à <i>Avignon</i> . — Gros de Naples, florences, fondrosiennes. (O) 1854.
<i>Id.</i>	GAILLARD, à <i>Lyon</i> . — Peluches pour chapellerie.		
<i>Id.</i>	GIRARD neveu, à <i>Lyon</i> . — Velours unis et façonnés. (A) 1859.		
<i>Id.</i>	GUSTELLE et MONNET, à <i>Lyon</i> . — Châles		

50 LIN ET CHANVRE.

a. Fils de lin et de chanvre.

Aisne.	FIEVET-MAHEUX, à <i>Boué</i> . — Fils de lin, fil à dentelle. M. H. 1839.	Seine.	ler. — Coton filé, laine, chanvre et lin. LEFÈVRE, à <i>Paris</i> . — Cordes de chanvre, étendelles de crin pour la fabrication stéarique et pour celle de l'huile.
Allier.	MILLIET-CHOQUET, à <i>Moulins</i> . — Câble.	<i>Id.</i>	LHOMINY, à <i>Paris</i> . — Cordages de marine.
Calvados.	GUESNON, à <i>la Chapelle-Yvon</i> . — Lin teillé.	<i>Id.</i>	MONTELS, à <i>Paris</i> . — Filets pour la pêche.
Côtes-du-Nord.	ROUXEL (Frédéric), à <i>Saint-Brieuc</i> . — Lin peigné et teillé, filasse, chanvre de Bretagne teillé.	<i>Id.</i>	SAVREU (veuve), à <i>Paris</i> . — Lin, fil écri non retors, fil retors en deux et blanchi.
Ille-et-Vilaine.	MOTAI, GAPAIS et COCHET, à <i>Paimpon</i> . — Fils blanchis à différents degrés.	Seine-et-Oise.	BISSON, à <i>Guisseray</i> . — Fils de lin teints ou blanchis.
Indre-et-Loire.	BÉRARD et C ^{ie} , à <i>Mettray</i> . — Fils d'étoupes.	Seine-Infér.	DAVID, au <i>Havre</i> . — Chaines et cordes pour la marine.
Maine-et-Loire.	LAINÉ-LAROCHE, à <i>Angers</i> . — Fils de chanvre et de lin, toiles.	<i>Id.</i>	DUPASSEUR, à <i>Rouen</i> . — Fils de lin et fils d'étoupe.
Nievre.	BOUCHARD, à <i>Nevers</i> . — Cordages. M. H. 1839.	<i>Id.</i>	DUTUIT, à <i>Barentin</i> . — Fils de lin et d'étoupe.
Nord.	LEBLANC et C ^{ie} , à <i>Pérenchies</i> . — Fil de lin et d'étoupes.	Somme.	SOCIÉTÉ ANONYME POUR LA FABRICATION DES TISSUS DE LIN ET DE CHANVRE, à <i>Amiens</i> . — Fils de lin et de chanvre.
<i>Id.</i>	SCRIVE-LABBE et SCRIVE (Édouard), à <i>Lille</i> . — Fils de lin et d'étoupes.	Vendée.	CAILLIÉ, CATERNAULT, MAREAU et MATIGNON frères, à <i>Mortagne</i> . — Fils de lin, échantillons de fil.
Oise.	MALIVOIRE et C ^{ie} , à <i>Liancourt</i> . — Fils de lin pour cordonniers.		
Orne.	SOCIÉTÉ ANONYME DORÉ, à <i>Alençon</i> . — Chanvre, étoupes, brins blancs.		
Rhin (Haut-).	SCHLUMBERGER (Nicolas) et C ^{ie} , à <i>Guebwiller</i> .		

b. Tissus de lin et toiles.

Ain.	COLLOT-BRUNO, à <i>Saint-Rambert</i> .—Linge de table. M. H. 1834, R. 1839.	toiles à bluter, sacs à raisin. M. H. 1839.
Calvados.	LEFOURNIER, LAMOTTE père et fils et DUFAY, à <i>Condé-sur-Noireau</i> . — Linge de table. (B) 1839.	Loire-Infér. CHEROT (A.) aîné et C ^{ie} , à <i>Nantes</i> . — Toiles de chanvre et de lin.
Côtes-du-Nord.	DUCHEMIN aîné, à <i>Dinan</i> .—Toiles à voiles.	Maine-et-Loire. BOULARD, à <i>Cholet</i> .—Toiles, batistes, mouchoirs.
Id.	LIMON DUPAREMEUR, à <i>Quintin</i> . — Toiles et fils, nappes, serviettes, etc.	Id. JOUBERT-BONNAIRE et C ^{ie} , à <i>Angers</i> . — Toiles. M. H. 1806 et 1819, (A) 1825. R. (A) 1827 et 1839.
Id.	DU TAYA (baron), à <i>l'Hermitage</i> . — Toiles de lin, tissus de fil à la main. (B) 1834.	Id. PELLERIN, à <i>Andrezé</i> . — Toiles et mouchoirs.
Eure.	TAILLANDIER, à <i>Évreux</i> . — Coutils divers.	Id. TRUELLE frères et LECLERC frères, à <i>Angers</i> . — Toiles.
Id.	TELHARD et C ^{ie} , à <i>Évreux</i> . — Coutils divers. (B) 1834, R. (B) 1839, à Bellême.	Manche. SINEY père et fils, à <i>Saint-Lô</i> . — Nappe et serviette.
Finistère.	CH. HOMON et DESLOGE, à <i>Morlaix</i> . — Toiles à voiles, toiles blanches pour chemises et pantalons.	Meuse. ROBERT-WERLY et C ^{ie} , à <i>Bar-le-Duc</i> . — Tissus pour les corsets sans coutures. M. H. 1839.
Id.	LE ROUX (Guillaume), à <i>Landivisiau</i> . — Toile à voile, toile blanche.	Nord. BAVART (Charles), à <i>Armentières</i> . — Linge de table.
Ille-et-Vilaine.	BEAULIEUX, à <i>Fougères</i> . — Toiles de ménage en chanvre et en lin.	Id. BRUNEEL, à <i>Lille</i> . — Coutils, nouveautés de laine, linge de table. (B) 1827, à Bruneel et Callemieu.
Id.	MACHARD, à <i>Fougères</i> . — Coutils, mouchoirs en fil.	Id. CRESPIN, à <i>Cambrai</i> . — Mouchoirs, coutils, toiles, batistes, tissus de fil.
Id.	PORTEU fils aîné, à <i>Rennes</i> . — Toiles diverses.	Id. DECOSTER, à <i>Lille</i> . — Linge de table.
Id.	SAINT-MARC (veuve), PORTEU et TETIOT aîné, à <i>Rennes</i> .—Toiles à voiles. M. H. 1804, (B) 1823, R. (B) 1827, (A) 1834, R. (A) 1839.	Id. DEMEESTERE-DELANNOY, à <i>Halluin</i> . — Toiles de lin.
Indre-et-Loire.	COLLINEAU (Réné), à <i>Tours</i> . — Canevas.	Id. LELIÈVRE et C ^{ie} , à <i>Cambrai</i> .—Tissus de lin.

<i>Id.</i>	LEMAITRE-DEMEESTERE, à <i>Halluin</i> . — Toiles de lin.	<i>Id.</i>	LIVACHE, à <i>Fresnay</i> . — Toiles. C. F. 1859.
<i>Id.</i>	LUSSIGNY frères, à <i>Valenciennes</i> . — Batiste de fil.	<i>Id.</i>	PERROCHEL (comte de), à <i>Saint-Aubin-de-Lorquenay</i> . — Fils de lin et de chanvre.
<i>Id.</i>	SCRIVE frères, à <i>Lille</i> . — Tissus de lin.	<i>Id.</i>	RENARD, à <i>Fresnay</i> . — Toiles.
<i>Id.</i>	MALO-DICKSON et C ^{re} , à <i>Coudekerque-Branche-lès-Dunkerque</i> . — Toiles à voiles en lin.	<i>Id.</i>	RENOUT fils, à <i>Fresnay</i> . — Toiles.
<i>Id.</i>	MISTIVIERS et HAMOIB, à <i>Valenciennes</i> . — Batistes.	<i>Id.</i>	ROUSSEAU père et fils, à <i>Fresnay</i> . — Toiles.
<i>Id.</i>	WATTIER-CASTEL, à <i>Lille</i> . — Linge de table.	<i>Id.</i>	VÉTELLART, à <i>Pontreue</i> . — Toiles et fil blanchis. A 1825, à Bernard frères et Vétellart; (A) 1859, à Vétellart père et fils.
Oise.	CARON (Charles-Louis), à <i>Beauvais</i> . — Toiles blanches. (A) 1819, 1823, 1827.	Seine.	REINE (de), à <i>Paris</i> . — Sacs, tuyaux en fil sans coutures et outils pour pantalons de chasse. M. H. 1827 et 1834. (B) 1859.
<i>Id.</i>	MARY, à <i>Saint-Rimault</i> . — Toiles demi-hollandaise. (B) 1859.	<i>Id.</i>	CHEDEAUX et C ^{re} , à <i>Paris</i> . — Batistes blanches et imprimées.
Orne.	BANCE, à <i>Mortagne</i> . — Toile.	<i>Id.</i>	CORRIOL, à <i>Paris</i> . — Sacs d'ambulance. M. H. 1859.
Pas-de-Calais.	GODARD, à <i>Bapaume</i> . — Batiste écrue.	<i>Id.</i>	DEMOISEAU, à <i>Paris</i> . — Toile écrue teinte en noir, toile à seaux et à tuyaux.
Puy-de-Dôme.	BACHEMALLET, BARNICAUD et DIETZ, à <i>Saint-Vincent-des-Verignes</i> . — Toile de chanvre et de lin fabriquée à la mécanique.	<i>Id.</i>	DENOUELLE frères, à <i>Paris</i> . — Batiste, bandes de fil imprimées.
<i>Id.</i>	JURY fils et TARDIF, à <i>Ambert</i> . — Liens et tresses en fil et en laine.	<i>Id.</i>	DUHAMEL frères, à <i>Paris</i> . — Napes et serviettes ouvrees, linge de table damassé.
Pyrénées (B.-).	BÉGUÉ, à <i>Pau</i> . — Toiles, linge de table. M. H. 1854. (A) 1859.	<i>Id.</i>	FREMENTITY, GABALDE-BARATON et C ^{re} , à <i>Paris</i> . — Préparation des filaments de laines. M. H. 1859. (A) May, jadis cressant.
<i>Id.</i>	LOMBRE et fils aîné, à <i>Nay</i> . — Toile de fil, satin rayé, croisé rayé, calicot.	<i>Id.</i>	GODARD, à <i>Paris</i> . — Batistes imprimées pour mouchoirs, cravates, chemises, robes. M. H. 1854. (B) 1859, à Jolly et Godard.
<i>Id.</i>	SARVY et MOLEON, à <i>Saint-Esprit</i> , pres Bayonne. — Lin, étoupe.	<i>Id.</i>	GOBILLOT père et fils, à <i>Paris</i> . — Articles de campement et de voyage, tentes, hamacs, bateaux de toile, malles, étuis à chapeaux, boîtes à robes. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	SCHLUMBERGER-SCHWARTZ, à <i>Mulhausen</i> . — Nappes et serviettes damassées.	<i>Id.</i>	LEFORT frères, à <i>Paris</i> . — Toiles pour foulages et fleurs artificielles, apprêts divers, ardoises.
Saône (Haute-).	MYET (Jean-Toussaint), à <i>Fahy-les-Autrey</i> . — Linge de table damassé en fil de lin, service soleil, nappe des anges, service genre chinois, médaillons.	<i>Id.</i>	SORIN fils, à <i>Paris</i> . — Cordes, tapis, robes, casquettes, houx, hamacs, etc., en soies.
Sarthe.	BILLON père et fils, à <i>Fresnay</i> . — Toiles. (B) 1859, à Billon (Jacques).	<i>Id.</i>	VILLION, à <i>Paris</i> . — Tuyaux en fil sans couture.
<i>Id.</i>	COHIN frères, à <i>Cherré</i> . — Toiles.	Seine-et-Oise.	TOUZE, à <i>Esmaux</i> . — Tuyaux de toile sans couture.
<i>Id.</i>	CORNILLEAU-LEFEBVRE et CHABRUN, au <i>Mans</i> . — Chanvre peigné, toiles à emballage.	Somme.	DENEUX-MICHAUT, à <i>Hallencourt</i> . — Linge de table.
<i>Id.</i>	GESLIN (François), à <i>Fresnay</i> . — Toiles. C. F. 1859.	Colombes.	BLAN, à <i>Pondichéry</i> . — Echantillon de toile à voiles de jonc.
<i>Id.</i>	GESLIN (Nicolas), à <i>Fresnay</i> . — Toiles.		
<i>Id.</i>	GOUPILLE et VERDIER, à <i>Fresnay</i> . — Toiles, fils de lin et de chanvre. (B) 1854, (A) 1859, à Goupille seul.		
<i>Id.</i>	HAROUARD et LAYA, au <i>Mans</i> . — Fils, toiles à sac et à voiles.		

4° COTON.

a. Cotons filés.

Calvados.	GERVAIS, à <i>Caen</i> . — Cotons filés. (B) 1854. R. (B) 1859.	Manche.	SELLIER, à <i>Gonneville</i> . — Cotons filés. M. H. 1806, à la filature de Gonneville. C. F. 1827, (B) 1859.
Dordogne.	BONNET, à <i>Cubzac</i> . — Cotons filés.		
Eure.	POUYER-QUERTIER et PALIER, à <i>Fleury-sur-Andelle</i> . — Fils de coton et calicots.	Nord.	COURMONT, à <i>Wazemmes-lès-Lille</i> . — Coton filé. (B) 1859.
Loire.	MASSON aîné, à <i>Roanne</i> . — Fils de coton.	<i>Id.</i>	COX (Edmond) et C ^{re} , à <i>Fives-lès-Lille</i> . — Coton filé. (O) 1859.
Loire-Infér.	BUREAU jeune, à <i>Nantes</i> . — Cotons filés et tissus.	<i>Id.</i>	TESSE-PETIT, à <i>Lille</i> . — Coton file. (A)

	1854, R. (A) 1859.		
Oise.	BOURDEAU, à <i>Gouvieux</i> . — Cotons filés.	<i>Id.</i>	tricot. M. H. 1801, (A) 1819 et 1827.
<i>Id.</i>	LAUMAILLER et FROIDOT, à <i>Coye</i> . — Cotons retors. (B) 1859.		MICHELEZ fils aîné, à <i>Paris</i> . — Cotons à coudre, à broder et à marquer, fil d'Écosse, lacets de soie, de coton, laine et fil, cordons, ganses rondes et carrées. (A) 1827, à Vincent et Michelez; R. (A) 1854 et 1859, à Michelez.
Pyrénées (B.-).	LUSSAGNET et C ^{ie} , à <i>Nay</i> . — Cotons filés.	Seine-Infér.	DELAMARRE-DEBOUTTEVILLE, à <i>Fontaine-le-Bourg</i> . — Coton filé.
Pyrénées-Or.	VIMOR-MAUX, à <i>Perpignan</i> . — Ouates, couvertures en fil et coton, cotons retors pour bas, fils retors, rubans de coton, toile à voiles.	<i>Id.</i>	FAUQUET-LEMAITRE, à <i>Rouen</i> . — Coton filé, fils de lin et d'étoupes. (O) 1854. R. (O) 1859.
Rhin (Haut-).	HERZOG, au <i>Logelbach</i> , près Colmar. — Fils de coton.	<i>Id.</i>	FESSARD, à <i>Maromme</i> . — Cotons filés.
<i>Id.</i>	HOFER et C ^{ie} , à <i>Kaysersberg</i> . — Coton filé.	<i>Id.</i>	LALIZEL, à <i>Malaunay</i> . — Cotons filés. C. F. 1859.
<i>Id.</i>	KOECHLIN-DOLLFUS et frères, à <i>Mulhausen</i> . — Cotons filés.	<i>Id.</i>	LÉVEILLE, à <i>Rouen</i> . — Cotons filés et teints. (A) 1859.
<i>Id.</i>	SCHLUMBERGER et HOFER, à <i>Ribeauvillé</i> . — Coton filé.	<i>Id.</i>	NEVEU et MARION, à <i>Rouen</i> . — Coton filé, tête de Mull-Jenny.
<i>Id.</i>	WITZ, à <i>Cernay</i> . — Coton filé.	<i>Id.</i>	PICQUOT-DESCHAMPS, à <i>Rouen</i> . — Cotons filés. (A) 1859.
Seine.	BOURDEAU, à <i>Paris</i> . — Coton filé, mèches nattées.	Vienne (H.-).	DUPRE et CHAISEMARTIN, à <i>Limoges</i> . — Coton pour tricots.
<i>Id.</i>	BRESSON, à <i>Paris</i> . — Fils d'Irlande et d'Écosse et de coton à coudre, à broder, à marquer, etc., ganses de coton et chaînes pour fabrique. C. F. 1854, (B) 1859.	Vosges.	SEILLIÈRE (Ernest) et C ^{ie} , à <i>Senones</i> . — Coton filé, toile de coton. (B) 1825, à Seillière; (A) 1854.
<i>Id.</i>	GOMBERT père et fils, à <i>Paris</i> . — Coton à coudre, coton à broder, coton à festonner, fil d'Écosse, fil de Paris, coton à		

b. Tissus de coton.

Aisne.	CARLIER, à <i>Montreuil-sous-Laon</i> . — Tissus de coton.		Tissus de coton.
<i>Id.</i>	DAUDRE, à <i>Saint-Quentin</i> . — Tissus de fil et de coton, linge de table. (A) 1825.	<i>Id.</i>	MASSE (Édouard) et fils, à <i>Saint-Symphorien-de-Lay</i> . — Mousselines unies et brodées.
<i>Id.</i>	DAUDVILLE, à <i>Saint-Quentin</i> . — Tissus.	<i>Id.</i>	RAFFIN père et fils, à <i>Roanne</i> . — Tissus de coton.
<i>Id.</i>	JACQUEMIN et HUET jeune, à <i>Saint-Quentin</i> . — Tissus et broderies.	<i>Id.</i>	RICHARD (Benoît) et C ^{ie} , à <i>Saint-Étienne</i> . — Bretelles et tissus de bretelles.
<i>Id.</i>	LEHOULT et C ^{ie} , à <i>Saint-Quentin</i> . — Tissus de coton, de tulle, de gaze, etc. (A) 1819 et 1825.	Loire-Infér.	BERTIN, à <i>Nantes</i> . — Fils et tissus de coton, blancs et teints.
<i>Id.</i>	LESUR frères, à <i>Saint-Quentin</i> . — Tissus brodés.	<i>Id.</i>	CHAPRON, à <i>Nantes</i> . — Étoffes de coton.
<i>Id.</i>	MARLIÈRE, à <i>Saint-Quentin</i> . — Tissus divers.	Manche.	ANGOT-LEVAR, à <i>Saint-Lô</i> . — Pièce d'étoffe dite droguet. M. H. 1859.
Aube.	FEUGE-FESSARD, à <i>Troyes</i> . — Couvertures de piqué en coton. M. H. 1854, (B) 1859.	<i>Id.</i>	MOREL, à <i>Saint-Pierre-Église</i> . — Mouchoirs de poche, quadrilles violets, paillassa.
<i>Id.</i>	JACQUIN, à <i>Troyes</i> . — Tricots, jupons, camisoles en coton.	Mayenne.	CHAUVIN-GEORGET, à <i>Laval</i> . — Tissus à côtes façonnés, tissus damiers façonnés, écossais imprimés.
<i>Id.</i>	LASNIER-PARIS, à <i>Saint-Martin-ès-Vignes</i> . — Tricot coton sans couture, jupon guilloché.	Meurthe.	HANSET-JANDEL, à <i>Tomblaine</i> . — Cols brodés, chemisette brodée.
Creuse.	WATOUSKI et MAUFUS (Mmes), à <i>Aubusson</i> . — Mouchoirs, cols et manchettes brodées.	<i>Id.</i>	LIORRER (Mme), à <i>Nancy</i> . — Mouchoirs et cols brodés.
Doubs.	LEPELLETIER-DAMAS, à <i>Bonnal</i> . — Rideaux.	Nord.	BULTEAU frères, à <i>Roubaix</i> . — Tissus pour robes.
Eure.	DALIPHARD et DESSAINT, à <i>Radepont</i> . — Indiennes, couleurs et dessins divers.	<i>Id.</i>	CLIQUET (Florimond), à <i>Roubaix</i> . — Tissus de coton.
Gard.	BLACHIER et MASSERAN, à <i>Nîmes</i> . — Cravates et mouchoirs, articles destinés à l'Algérie.	<i>Id.</i>	DEBUCHY (François), à <i>Lille</i> . — Tissus de coton, de fil et de laine. (B) 1854, (O) 1859.
Indre.	DUPUIS, à <i>Châteauroux</i> . — Couverture en coton.	<i>Id.</i>	DOUCHERY, à <i>Roubaix</i> . — Tissus de laine et coton.
Isère.	MEUNIER-BOURDAT, à <i>Voiron</i> . — Toiles damassées pour nappes et serviettes.	<i>Id.</i>	FOLLIOT (Auguste) et KNIGHT, à <i>Roubaix</i> . — Tissus de coton.
Loire	DECHELETTE frères et LAPOIRE, à <i>Roanne</i> .	<i>Id.</i>	HENRI-SIX, à <i>Roubaix</i> . — Tissus de fil, de

- coton et de laine.
- Id.* LEBLON-DANSETTE, à *Armentières*. — Toile fil et coton, cretonne, calicot.
- Id.* WATTINE, à *Roubaix*. — Tissus divers.
- Oise. LECOMTE, à *Ourscamp*. — Cotons filés, calicots.
- Orne. LECOQ-GUIBÉ, à *Alençon*. — Mousseline de coton, mouchoirs de fil. (O) 1854, à Clérambault et Lecoq-Guibé. R. 1859.
- Rhin (Haut-). DOLLFUS-MIEG et C^{ie}, à *Mulhausen*. — Cotons filés, calicots, jaconas, châles, indiennes.
- Id.* FRIES et CALLIAS, à *Guebwiller*. — Calicot blanc, indiennes de diverses couleurs.
- Id.* GROS-ODIER, ROMAN et C^{ie}, à *Wesserling*. — Jaconas, organdis, balzorines, indiennes, mousselines, tissus divers.
- Id.* HARTMANN et fils, à *Munster*. — Fils de coton écru, tissus de coton et de laine et coton.
- Id.* HOFER (Josué), à *Mulhausen*. — Toiles peintes, mousselines imprimées.
- Id.* JOURDAIN (Xavier), à *Altkirch*. — Mousselines et calicots.
- Id.* KOECHLIN frères, à *Mulhausen*. — Indiennes, tissus de laine et de coton.
- Id.* KOENIG (Napoléon), à *Sainte-Marie-aux-Mines*. — Tissus de coton, mouchoirs, cravates.
- Id.* SCHLUMBERGER (François-Médard), à *Mulhausen*. — Tissus de laine, de soie et de coton.
- Id.* SCHLUMBERGER jeune et C^{ie}, à *Thann*. — Mousseline-laine, calicot.
- Id.* SCHLUMBERGER, KOECHLIN et C^{ie}, à *Mulhausen*. — Tissus pour ameublements et stores.
- Id.* BOUSSUT (Benoît), à *Lyon*. — Cotons teints.
- Id.* BRUN père et fils et DÉNOYEL, à *Tarare*. — Mousselines unies et brochées.
- Id.* ESTRAGNAT fils aîné, à *Tarare*. — Mousselines unies, brodées et façonnées. (B) 1859.
- Id.* FION, à *Tarare*. — Mousselines brodées. M. H. 1859.
- Id.* LUCY-SÉDILLOT, à *Tarare*. — Mousselines brodées pour ameublements. M. H. 1859.
- Id.* MARTIN, MATAGRIN et C^{ie}, à *Tarare*. — Mousselines et nouveautés.
- Id.* PRAMONDON, à *Tarare*. — Mousselines et nouveautés. (B) 1859.
- Id.* SALMON (Alexandre) et DUVAL, à *Tarare*. — Mousselines. (B) 1854, (A) 1859.
- Id.* URNER jeune, à *Sainte-Marie-aux-Mines*. — Mousseline, organdis, foulards, cravates, mouchoirs.
- Saône (Haute-). FERGUSON (Pierre), à *Ronchamp*. — Tissus de coton, madapolam, croisé calicot, cretonne. (A) 1859, à Ferguson et Bornéque.
- Seine. LUCY SÉDILLOT, à *Paris*. — Rideaux et pièces de mousseline. M. H. 1859.
- Id.* RENAUDIÈRE, à *Paris*. — Mousselines et rideaux. B. 1859.
- Seine-et-Marne. CHENVIÈRE aîné, à *Melun*. — Pièces de calicot.
- Id.* JAPUIS frères, à *Claye*. — Tissus de coton et de laine imprimés.
- Seine-et-Oise. DESORTS, à *Gonesse*. — Camisoles, pantalons et gilet en maillet, un échantillon de tricot en pièce.
- Id.* FEBAY et C^{ie}, à *Essone*. — Cotons filés, calicots, lins et étoupes filées, services damassés en fil. (B) 1859, pour le lin.
- Seine-Infer. BARRET (Henri) et C^{ie}, à *Rouen*. — Indiennes.
- Id.* BATAILLE, à *Rouen*. — Foulards coton. B. 1859.
- Id.* BLUET, à *Rouen*. — Rouenneries.
- Id.* BOISMARD, à *Rouen*. — Indiennes.
- Id.* CAIGNARD, à *Rouen*. — Rouenneries. (A) 1859.
- Id.* CAPRON fils aîné, à *Darnetal*. — Tissus pour bretelles, tissus divers.
- Id.* CHATAIN fils, à *Rouen*. — Rouenneries.
- Id.* CHEPET aîné, à *Rouen*. — Fils provenant des côtes de l'Algérie. (A) 1859.
- Id.* DEBU père et fils, à *Blouville-Bon-Secours*. — Calicot blanc.
- Id.* DECHANCE, à *Rouen*. — Indiennes.
- Id.* DUFORSTEL-LEFEBVRE, à *Rouen*. — Calicots. (A) 1859.
- Id.* FAUQUET, à *Rouen*. — Indiennes.
- Id.* FERNAND, DELOYSE, PELLETIER et C^{ie}, à *Rouen*. — Toile coton, calicots.
- Id.* GAUDRAY-LOISIEL, à *Rouen*. — Tissus pour meubles.
- Id.* GIRARD et C^{ie}, à *Rouen*. — Indiennes.
- Id.* GLATIGNY (veuve), à *Rouen*. — Rouenneries.
- Id.* GOUET, à *Rouen*. — Rouenneries.
- Id.* HAZARD frères, à *Rouen*. — Indiennes. (A) 1859.
- Id.* KOECHLIN, à *Darnetal*. — Indiennes. (B) 1859.
- Id.* KÖETTINGER et fils, à *Rouen*. — Indiennes. (A) 1854, (O) 1859.
- Id.* LEGRAND, à *Rouen*. — Calicots.
- Id.* LEMONNIER, à *Yvetot*. — Rouenneries, mouchoirs. B. 1859.
- Id.* MONTIER-HUET, à *Bolbec*. — Mouchoirs de coton. (B) 1859.
- Id.* PELLOUIN et BOBÉ, à *Rouen*. — Toile-coton.
- Id.* FIMONT aîné, à *Rouen*. — Indiennes. (A) 1854, R. (A) 1859.
- Id.* QUESNEL-MASSIF, à *Rouen*. — Rouenneries.
- Id.* ROUSEE, à *Darnetal*. — Calicots.
- Id.* SPEISER, à *Rouen*. — Indiennes.
- Id.* STACKLER, à *Rouen*. — Indiennes. M. H. 1854 et 1859.
- Id.* TRICOT jeune, à *Rouen*. — Tissus.
- Id.* VAUSSARD, à *Notre-Dame-de-Boudeville*. — Calicots et cotons filés.
- Id.* VAUTIER, à *Rouen*. — Etoffes de coton pour parapluies. (B) 1859.
- Id.* VISQUENEL, à *Rouen*. — Rouenneries. (B) 1859.

Somme.	ADÉODAT-LEFÈVRE et C ^{ie} , à <i>Amiens</i> . — Velours de coton de diverses couleurs.	Vosges.	selines peintes.
<i>Id.</i>	DEBUIGNY, à <i>Amiens</i> . — Velours de coton pour meubles.	<i>Id.</i>	ARTOINE COLLIN et C ^{ie} , à <i>Saulx</i> . — Toile de coton.
<i>Id.</i>	GITTARD-SAINNEVILLE, à <i>Amiens</i> . — Velours de coton.	<i>Id.</i>	FOREL frères, à <i>Rupt</i> . — Coton filé, calicot et toile peinte.
<i>Id.</i>	HENRIOT fils et C ^{ie} , à <i>Amiens</i> . — Étoffes de laine, de soie et de coton.	<i>Id.</i>	LECOMTE, à <i>Rupt</i> . — Calicot.
Vaucluse.	BONAVION, à <i>Avignon</i> . — Toiles et mous-	<i>Id.</i>	PROVENSAL, à <i>Moussey</i> . — Calicots et tissus de coton dits <i>brillants</i> .

5^o TISSUS DIVERS.

a. Tissus mélangés.

Alpes (Hautes-).	TROUPEL, FAVRE et GIDE, à <i>Embrun</i> . — Draperie commune, ratine, cadis, serge velours divers, tissus de soie, fantaisies en rame, tissus bourrette, toiles de ménage en fil. (B) 1839, à Troupel-Tur et Favre.	<i>Id.</i>	FLORIN (Joseph), à <i>Roubaix</i> . — Tissus.
Eure.	DUPONT (Louis), aux <i>Andelys</i> . — Nouveautés. (B) 1839.	<i>Id.</i>	HERBO et BOUNIER, à <i>Templeuve</i> . — Tissus.
Indre-et-Loire.	COLLINEAU, à <i>Tours</i> . — Couvertures, écharpes, ceintures, tissus de laine, canevas pour tapisseries, toiles pour bluterie. M. H. 1839, pour canevas.	<i>Id.</i>	JOURDAIN-DEFONTAINE, à <i>Turcoing</i> . — Tissus.
Isère.	REVILLOD et C ^{ie} , à <i>Vizille</i> . — Robes, châles et rideaux.	<i>Id.</i>	LAGACHE, à <i>Roubaix</i> . — Tissus de laine, de fil et de coton.
Loire-Infér.	BONTAISIN (J.), FILLAULT et C ^{ie} , à <i>Nantes</i> . — Flanelle et coutils. M. H. 1839.	<i>Id.</i>	LEPOUTRE-PARENT, à <i>Roubaix</i> . — Tissus.
Manche.	LE PARQUOIS, à <i>Saint-Lô</i> . — Pièce d'étoffe. M. H. 1834 et 1839.	<i>Id.</i>	LEURENT frères et sœurs, à <i>Turcoing</i> . — Tissus pour pantalons.
Marne.	BENOIST-MALOT et C ^{ie} , à <i>Reims</i> . — Étoffes pour gilets. (A) 1834, R. (A) 1839.	<i>Id.</i>	PLAYETTE, à <i>Roubaix</i> . — Tissus de laine et coton.
<i>Id.</i>	CHAFFNER-GUYOTIN, à <i>Reims</i> . — Étoffes pour gilets et pantalons.	<i>Id.</i>	PRUS-GRIMONPREZ, à <i>Roubaix</i> . — Tissus de laine et de coton. (B) 1834, R. (B) 1839.
<i>Id.</i>	FORTELL et LARBRE, à <i>Reims</i> . — Tissus en laine et coton, en laine et soie, tissus divers pour gilets et manteaux.	<i>Id.</i>	RÉQUILLART-SCREPEL, à <i>Roubaix</i> . — Tissus de laine et de coton.
<i>Id.</i>	LECLERC-BOISSEAU et C ^{ie} , à <i>Reims</i> . — Étoffes pour gilets.	<i>Id.</i>	RIBACOURT-NOTTE, à <i>Roubaix</i> . — Tissus. M. H. 1839.
<i>Id.</i>	NAZET-BUIRETTE, à <i>Reims</i> . — Étoffes pour gilets, pantalons, manteaux, châles.	<i>Id.</i>	ROUSSEL-DARIN, à <i>Roubaix</i> . — Tissus.
<i>Id.</i>	PATRIAU, à <i>Reims</i> . — Étoffes pour gilets et pantalons.	<i>Id.</i>	SCREPEL-LEFEBVRE, à <i>Roubaix</i> . — Tissus de laine et de coton.
Nord.	BAYART-LEFEBVRE fils et C ^{ie} , à <i>Roubaix</i> . — Tissus de laine et de coton.	<i>Id.</i>	TERNYNCK frères, à <i>Roubaix</i> . — Tissus divers.
<i>Id.</i>	CASTEL frères et sœur, à <i>Roubaix</i> . — Tissus pour pantalons.	<i>Id.</i>	WATTEL et C ^{ie} , à <i>Roubaix</i> . — Tissus pour pantalons.
<i>Id.</i>	CORDONNIER (veuve), à <i>Roubaix</i> . — Tissus de laine et coton.	<i>Id.</i>	WIBAU-FLORIN, à <i>Roubaix</i> . — Tissus pour robes et pantalons.
<i>Id.</i>	DEFONTAINE, à <i>Lille</i> . — Tissus de laine et de coton pour habillements. (B) 1839, à Defontaine et Cuvellier.	Rhin (Haut-).	BLECH frères, à <i>Sainte-Marie-aux-Mines</i> . — Tissus de soie et de coton, cravates, écharpes.
<i>Id.</i>	DERREVAUX-DELEFORTIE, à <i>Roubaix</i> . — Tissus.	<i>Id.</i>	ROBERT (Edouard), à <i>Thann</i> . — Tissus de laine, balzorines, indiennes imprimées.
<i>Id.</i>	DERVAUX, à <i>Roubaix</i> . — Tissus divers. (A) 1839.	<i>Id.</i>	SCHEURER, GROS et C ^{ie} , à <i>Thann</i> . — Tissus de laine imprimés, balzorines, jaconas, mousselines, indiennes.
<i>Id.</i>	DOUCHERY, à <i>Roubaix</i> . — Tissus de laine et coton.	<i>Id.</i>	WEBER (veuve Laurent) et C ^{ie} , à <i>Mulhausen</i> . — Tissus de laine, toiles, batistes, mousselines.
<i>Id.</i>	DUHAMEL-HOUSEZ, à <i>Roubaix</i> . — Tissus.	Rhône.	VERZIER BONNART et C ^{ie} , à <i>Lyon</i> . — Gravures tissées, châles, fichus, robes, etc.
<i>Id.</i>	DUPIRE, à <i>Roubaix</i> . — Tissus pour robes.	Seine.	BAUMIER et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Tissus pour gilets.
		<i>Id.</i>	BOULANGER (Ch.), à <i>Paris</i> . — Draps, mousselines, soie et velours imperméables.
		<i>Id.</i>	CLERX et TENET, à <i>Paris</i> . — Tissus vernis.
		Seine.	COCHETEUX (Florentin), à <i>Paris</i> . — Toiles, laines, barèges, satins alpaga, laine et alpaga, damas laine et coton, lampas,

	virgine soie et fil de chèvre. (A) 1859.	<i>Id</i>	HENRY aîné, à <i>Paris</i> . — Etoffes et tissus pour ameublements. (A) 1827, R. (A) 1854 et 1859.
<i>Id</i>	CROCO, à <i>Paris</i> . — Tissus en laine et cachemires pour gilets, étoffes brochées pour ameublement. (A) 1854, R. (A) 1859.	<i>Id</i>	KAZNER et DUBOIS, à <i>Paris</i> . — Tissus divers.
<i>Id</i>	DAUPHINOT-BALIGOT, à <i>Paris</i> . — Tissus divers pour gilets.	<i>Id</i>	MILLOT fils, à <i>Paris</i> . — Etoffes pour meubles.
<i>Id</i>	ECK, à <i>Paris</i> . — Etoffes pour chaises fabriquées par un nouveau système. (A) 1859.	<i>Id</i>	MOURCEAU et C ^e , à <i>Paris</i> . — Etoffes de laine et soie, tapisserie pour ameublements.
<i>Id</i>	EGGLY-ROUX et C ^e , à <i>Paris</i> . — Tissus divers. — (A) 1827, (A) 1854 et 1859.	<i>Id</i>	PAGES-BALIGOT, à <i>Paris</i> . — Tissus brochés pour gilets, robes et meubles. (A) 1859.
<i>Id</i>	FAYRE et BÉCHET, à <i>Paris</i> . — Coupons d'étoffes pour gilets.	<i>Id</i>	SIMONDANT, à <i>Paris</i> . — Tissus pour gilets et ameublements.
<i>Id</i>	GROLLEAU et DEVILLE, à <i>Paris</i> . — Mousseline-laine, barèges, balzorines, foulards pour robes, impressions pour meubles, châles imprimés.	Seine-Inf.	LERAT, à <i>Rouen</i> . — Etoffes pour meubles en laine et en soie.
<i>Id</i>	GROS, ODIER, ROMAN et C ^e , à <i>Paris</i> . — Mousseline-laine et satin imprimés, indiennes. (O) 1819, R. (O) 1854 et 1859.	Somme.	FEVEZ-DESTRE et C ^e , à <i>Amiens</i> . — Laines, châles, nouveautés en laine et en soie. (A) 1859.
		<i>Id</i>	MOLLET-WARME freres, à <i>Amiens</i> . — Nouveautés en laine et en soie.

b. Tapisserie et canevass.

Meurthe.	LEFOURNEUR-DUBREUIL fils, à <i>Nancy</i> . — Tapis de salon et descentes de lit en broderies.	<i>Id</i>	ture à lambrequin brode en jais et laine assortiment de tapisserie pour meubles.
Seine.	BUCHER, à <i>Paris</i> . — Laines teintes, canevass et tapisseries à l'aiguille pour meubles et décorations.	<i>Id</i>	JOLY, à <i>Paris</i> . — Broderies et tapisseries canevass.
<i>Id</i>	DEMY-DOINEAU et C ^e , à <i>Paris</i> . — Tapisseries pour fauteuils, chaises et tapis de table.	<i>Id</i>	LEVRIER, à <i>Paris</i> . — Tricots, canevass, tapis.
<i>Id</i>	GÉRARD (Mlle), à <i>Paris</i> . — Objets divers de tapisserie, lambrequin, etc.	<i>Id</i>	PÉRIEUX-MONTELLER, à <i>Paris</i> . — Tapisserie à l'aiguille, canevass.
<i>Id</i>	HELBRONNER, à <i>Paris</i> . — Tapisseries, broderies.	<i>Id</i>	SALLANDROUZE, à <i>Paris</i> . — Tapisserie tapis velours. (B) 1859.
<i>Id</i>	HELBRONNER, à <i>Paris</i> . — Un couvre-pied au crochet, nouveau point grec; tenture à lambrequin brode en jais et laine assortiment de tapisserie pour meubles.	<i>Id</i>	TACHY, à <i>Paris</i> . — Broderies, tapisseries, broderie, etc.
		<i>Id</i>	VAYSON, POHET et C ^e , à <i>Paris</i> . — Tapisserie.
		Seine-et-Oise.	BERAUD, à <i>Versailles</i> . — Tableaux en tapisserie à l'aiguille.

c. Tapis.

Creuse.	BELLAT aîné, à <i>Aubusson</i> . — Tapis. (A) 1859.		B) 1827, à Bellanger-Père, (B) 1854 et R. (B) 1859, à Bellanger père et Neveux.
<i>Id</i>	BELLAT aîné, à <i>Aubusson</i> . — Tapis variés et portières ornées. (A) 1859.	Nord.	BOUSSEL, BEQUILLART et CHOCQUETTEL, à <i>Turcoing</i> . — Tapis. (A) 1859.
<i>Id</i>	CASTEL, à <i>Aubusson</i> . — Tapis divers.	Oise.	CARON-LANGLOIS, à <i>Beauvais</i> . — Tapis, châles et diverses étoffes imprimées. (A) 1827, 1854, (O) 1859.
<i>Id</i>	DEMY-DOINAUD et C ^e , à <i>Aubusson</i> . — Tapis.		
<i>Id</i>	DEMI, DOINEAU et C ^e , à <i>Aubusson</i> . — Tapis ras de table, en laine et soie, etc.	Rhin (Bas).	MOHLER, à <i>Obernai</i> . — Tapis, couvertures en coton, madras, cravates, châles tartans.
<i>Id</i>	SALLANDROUZE (Alexis), à <i>Aubusson</i> . — Tapis.	<i>Id</i>	SEIB, à <i>Strasbourg</i> . — Tapis et toiles cirées. (R) 1854, (A) 1859.
<i>Id</i>	SALLANDROUZE (Jean-Jacques), à <i>Aubusson</i> . — Tapis.	Seine.	ESLAY, à <i>Paris</i> . — Tapis et toiles cirées.
<i>Id</i>	TABARD aîné, à <i>Aubusson</i> . — Tapis divers.	<i>Id</i>	CARRÉ, à <i>Paris</i> . — Tapis. (B) 1859.
Gard.	COULET, à <i>Nîmes</i> . — Tapis divers, descentes de lit.	<i>Id</i>	DENNEBECQ, à <i>Paris</i> . — Restauration de vieux tapis.
<i>Id</i>	FLAISSIER frères, à <i>Nîmes</i> . — Tapis divers. (A) 1859.	<i>Id</i>	INSTITUTION ROYALE DES JEUNES-AVILGLES, à <i>Paris</i> . — Filage et tissage, tapis, tricots, ébénisterie, etc. M. H. 1819 (B) 1827, R. (B) 1859.
<i>Id</i>	LECUN et C ^e , à <i>Nîmes</i> . — Tapis, échantillons de teinture. (B) 1859.		
Hérault.	CAUSSINEL, à <i>Clermont-l'Hérault</i> . — Tapis divers, descentes de lit.		
Indre-et-Loire.	BELLANGER père et C ^e , à <i>Tours</i> . — Tapis.		

<i>Id.</i>	LARROUMETS, à <i>Paris</i> . — Tapis, toile et papier cirés.	<i>Id.</i>	SALLANDROUZE-LAMORNAIX, à <i>Paris</i> . — Tapis, portières, rideaux, tentures d'appartement, etc. (O) 1854.
<i>Id.</i>	LHOTEL, à <i>Paris</i> . — Tapis divers et châles imprimés. (B) 1854 et 1859.	Somme.	BARBAZA et C ^{ie} , à <i>Belloy-sur-Somme</i> . — Tapis, moquettes.
<i>Id.</i>	PARIS freres, à <i>Paris</i> . — Tapis. (A) 1859.	<i>Id.</i>	VAYSON et C ^{ie} , à <i>Abbeville</i> . — Tapis et tapisseries. (A) 1854, (O) 1859.
<i>Id.</i>	RHEINS, à <i>Paris</i> . — Tapis en drap imprimé, cabas, moquettes de laine, de coton, de tissus. de drap imprimé.		

d. Blondes, dentelles et tulles.

Calvados	LE BOULANGER, à <i>Bayeux</i> . — Blondes et dentelles.	<i>Calais</i> . — Tulles, dentelles, voilette, écharpe.
<i>Id.</i>	LEFEBURE et sœur et PETIT, à <i>Bayeux</i> . — Dentelles de fil et blondes de soie. (B) 1819, (A) 1825, (O) 1827, à Mme veuve Carpentier.	<i>Id.</i> DUBOUT et C ^{ie} , à <i>Calais</i> . — Voilettes, écharpes, volants en dentelle.
<i>Id.</i>	MULOT, à <i>Caen</i> . — Blondes et dentelles.	<i>Id.</i> HERBELOT fils et GENET-DUFAY, à <i>Calais</i> . — Tulle ouvragé.
<i>Id.</i>	TORCAPEL, à <i>Caen</i> . — Tulles brodés.	<i>Id.</i> PEARSON, à <i>Saint-Pierre-lès-Calais</i> . — Tulles, imitation de dentelles.
<i>Id.</i>	VARDON (Mlle), à <i>Caen</i> . — Voilette et volant en dentelle.	Puy-de-Dôme. CHAUVE (Mlle), à <i>Viverols</i> . — Dentelles. C. F. 1825.
<i>Id.</i>	VILLAIN (Mlle), à <i>Caen</i> . — Tulles brodés, blondes et dentelles. M. H. 1859.	<i>Id.</i> JOUVET-PARDINEL, à <i>Viverols</i> . — Dentelles.
<i>Id.</i>	VIOLARD, à <i>Courceulles</i> . — Voiles, mantelets, écharpes, châles en dentelle et blondes. (B) 1854, R. (B) 1859.	Rhône. DETHEL et DEGABRIEL, à <i>Lyon</i> . — Tulles et dentelles.
Ille-et-Vilaine.	LE FROTTER DANGECOURT (Mme), à <i>Rennes</i> . — Broderies en paille, bonnets, écrans, pantoufles, dossiers et fonds de chaises.	<i>Id.</i> DOGUIN fils, à <i>Lyon</i> . — Dentelles et tulles
Loire (Haute-).	FALCON (Jean-Baptiste-Théodore), au <i>Puy</i> . — Dentelles de lin. M. H. 1854, (A) 1859.	<i>Id.</i> ROQUE père et fils, à <i>Lyon</i> . — Tulles façonnés, dentelles.
<i>Id.</i>	RICHARD (Alphonse), au <i>Puy</i> . — Blondes, dentelles de velours, de laine et de coton.	Seine. BEAUVAIS (Mlle) et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Broderies. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	SEGUIN (Georges), au <i>Puy</i> . — Dentelles et blondes.	<i>Id.</i> DABLAING et SOMBRET, à <i>Paris</i> . — Dentelles brodées, tulles brodés, imitation de dentelles. (A) 1827, à Dablaing, Estabel père et C ^{ie} ; R. (A) 1854, à Dablaing, Estabel et Thomassin.
Meurthe	LESEURE, à <i>Nancy</i> . — Col, descente de lit en broderies.	<i>Id.</i> DRAPS et GOUDENOVE, à <i>Paris</i> . — Broderies et lingerie, nouveautés. M. H. 1859, à Draps.
<i>Id.</i>	LOEUILLET (Mlle), à <i>Nancy</i> . — Dentelles, manchettes en dentelle, imitation.	<i>Id.</i> GEFFROTIN, à <i>Paris</i> . — Robe, écharpes, châles, voiles et pièces de dentelle.
Nord	LEBOULANGER, à <i>Valenciennes</i> . — Dentelles.	<i>Id.</i> HULOT, à <i>Paris</i> . — Dentelles et imitation sur tulle. B. 1825, R. (B) 1827, à Hulot, Larminat et Prat.
<i>Id.</i>	TOFFLIN, MARTHO et fils, à <i>Caudry</i> . — Tulles de coton.	<i>Id.</i> MARIE-HOTTOT (Mme) et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Dentelles et blondes. (B) 1854, R. 1859.
Orne.	DUDOUET, à <i>Alençon</i> . — Barbe, réseau, point d'Alençon.	<i>Id.</i> WARÉE, à <i>Paris</i> . — Point nouveau pour bourses.
<i>Id.</i>	D'OCAGNE, à <i>Alençon</i> . — Réseau de bride, point d'Alençon.	Seine-Infér. FLEURY (Mme), directrice de l'école manufacturière de dentelles de <i>Dieppe</i> . — Dentelles.
<i>Id.</i>	MERCIER (de baron), à <i>Alençon</i> . — Brides, réseau, point d'Alençon.	Vienne. RENAUDET-COGNAC, à <i>Châtellerault</i> . — Aube, écharpes, voilettes, volants et autres objets en tulle brodé.
<i>Id.</i>	VIDECOQ et SIMON, à <i>Alençon</i> . — Dentelles d'Alençon.	Vosges. AUBRY-FEBVREL, à <i>Mirecourt</i> . — Dentelles.
Pas-de-Calais.	CHAMPAILLER fils aîné, à <i>Saint-Pierre-lès-</i>	<i>Id.</i> AUBRY frères, à <i>Mirecourt</i> . — Dentelles.
		<i>Id.</i> DUPAS-KOEL, à <i>Mirecourt</i> . — Dentelles.

e. Bonneterie.

Aube.	DOUINE, à <i>Troyes</i> . — Bonnets et tricots en coton sans couture.	<i>Id.</i>	MANNOURY, à <i>Caen</i> . — Articles de bonneterie. M. H. 1859.
Calvados.	BELLAMY, à <i>Caen</i> . — Articles de bonneterie.	<i>Id.</i>	VAUTIER fils, à <i>Caen</i> . — Articles de bonneterie. (A) 1806, à Vautier père, M. H.

	1859, à Vautier fils.	Meuse.	DILLON aîné, à <i>Xirray</i> , pres Saint-Mihiel — Bas à jour en fil d'Écosse
Gard.	ANNAT aîné et COULOMB, au <i>Vigan</i> et à <i>Sauve</i> . — Bonneterie.	Nord.	MALLET, à <i>Lille</i> . — Bonneterie.
<i>Id.</i>	BOUNIOLS aîné, au <i>Vigan</i> . — Bas et bonnets.	Pas-de-Calais.	DELETOILLE-COCQUEL, à <i>Arras</i> . — Bonneterie. (B) 1854
<i>Id.</i>	CADENAT et JOURNET, au <i>Vigan</i> . — Bas et chaussettes.	Seine.	BELORGÉ, à <i>Paris</i> . — Tissus pour bretelles
<i>Id.</i>	CAMBON cadet, à <i>Sumène</i> . — Tricots, articles de bonneterie. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	BOZONET, à <i>Paris</i> . — Articles de bonneterie
<i>Id.</i>	FLORY (veuve) et AUDIBERT, au <i>Vigan</i> . — Bas et chaussettes.	<i>Id.</i>	BRACONNIER, à <i>Paris</i> . — Bas, guêtres, robes, etc., écharpes, mitaines, pantalons pour dames. C. F. 1854
<i>Id.</i>	GAMALIER fils et C ^{ie} , à <i>Nîmes</i> . — Gants, mitons, articles de bonneterie. C. F. 1859.	<i>Id.</i>	COLLARD et BELZACQ, à <i>Paris</i> . — Chaussons, lacets.
<i>Id.</i>	GILLY-PAGÈS, à <i>Nîmes</i> . — Mitaines, gants, articles de bonneterie.	<i>Id.</i>	DELANNOY (veuve), à <i>Paris</i> . — Jupes et tissus à côtes.
<i>Id.</i>	GREFFULHE (F. et E.) et C ^{ie} , au <i>Vigan</i> . — Bas et bonneterie.	<i>Id.</i>	DREUILLE, à <i>Paris</i> . — Mouchoirs, cols et manchettes brodés. E. 1859
<i>Id.</i>	JOYEUX, à <i>Nîmes</i> . — Gants, tricots et articles de bonneterie. M. H. 1854. R. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	FOLMER, à <i>Paris</i> . — Tricot, bonneterie pour broder, coton, fil, soie.
<i>Id.</i>	JOYEUX fils aîné, à <i>Nîmes</i> . — Bas, gants et mitaines. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	GRISON, à <i>Paris</i> . — Meches à quinquets, plates et rondes.
<i>Id.</i>	D. JOURNET, au <i>Vigan</i> . — Calottes pour militaires et bas.	<i>Id.</i>	PLATARET, à <i>Paris</i> . — Tissus, tricots laines, fil, coton, laine et coton, coton et cachemire, etc. (A) 1854, à Plataret et Fourn.
<i>Id.</i>	MEYNARD cadet, à <i>Nîmes</i> . — Mitaines, gants, divers articles de bonneterie. (A) 1854, R. A. 1859.	<i>Id.</i>	POITEVIN, à <i>Paris</i> . — Tricots
<i>Id.</i>	PETITJEAN frères, à <i>Nîmes</i> . — Gants, mitaines, articles de bonneterie.	<i>Id.</i>	SEIGNEURIEUX, à <i>Paris</i> . — Bonneterie de toute espèce.
<i>Id.</i>	ROUVIÈRE, CABANE et C ^{ie} , à <i>Nîmes</i> . — Bonneterie. (D) 1854, pour châles. M. 1859.	<i>Id.</i>	THORY-LATOUCHE, à <i>Paris</i> . — Bonnets à l'orientale et tapis de pied.
<i>Id.</i>	TROUPEL et C ^{ie} , à <i>Nîmes</i> . — Fantaisies, bas, gants, bonnets, articles de bonneterie.	Somme.	DELACOUR (Théodore) et fils, à <i>Villers-Bretonneux</i> . — Bas, gilets de flanelle, articles de bonneterie.
Loiret.	VALENTIN-FÉAU-BÉCHARD, à <i>Orléans</i> . — Bonnets turcs. (A) 1827, à Benoît. Merat et Desfrances, prédécesseurs.	<i>Id.</i>	DEMOREUIL, à <i>Hunges</i> . — Bas, gilets, divers articles de bonneterie
		<i>Id.</i>	OBRY-BOULANGER, à <i>Villers-Bretonneux</i> . — Bas, bonnets.

f. Passementerie.

Charente.	BOURGOIN, à <i>la Tuilette</i> . — Lacets.	<i>Id.</i>	GUILLEMOT frere, à <i>Paris</i> . — Échantillons de passementerie. C. F. 1827 et 1854. R. 1859
Gard.	GUÉRIN (Samuel), à <i>Nîmes</i> . — Lacets. (B) 1859, à Guérin et Pailler.	<i>Id.</i>	LAURENT, à <i>Paris</i> . — Boutons de soie et lasting, boutons à griffes, agréments de passementerie. M. H. 1854
Loire.	GAILLARD et SIMON, à <i>Saint-Chamond</i> . — Lacets.	<i>Id.</i>	MORNIÈUX, à <i>Paris</i> . — Boutons de passementerie.
<i>Id.</i>	MERCIER (Joseph) et C ^{ie} , à <i>Saint-Étienne</i> . — Tricots de passementerie pour vêtements et livrées.	<i>Id.</i>	TRUCHY, à <i>Paris</i> . — Boutons de soie en tissus-galon. C. F. 1859
Loire (Haute-).	DESPRAT (Jean), au <i>Puy</i> . — Pattes de bretelles.	<i>Id.</i>	VASSEROT, à <i>Paris</i> . — Boutons en métal et en étoffes.
Seine.	BERCE, à <i>Paris</i> . — Boutons de livrée et d'uniforme. C. F. 1859.	<i>Id.</i>	VAUGEOIS, à <i>Paris</i> . — Épaulettes en or et en argent, ceintures, cordons, habits et ornements d'église
<i>Id.</i>	BLÉRYE, à <i>Paris</i> . — Passementerie, mantelet.		
<i>Id.</i>	BORREL, à <i>Paris</i> . — Épaulettes et pompons.		

g. Tissus de caoutchouc.

Loiret.	LEDOUX, à <i>Bonny-sur-Loire</i> . — Caoutchouc. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	chouc
Seine.	BLANCHART et CABIROL, à <i>Paris</i> . — Bateau, baignoire, bouée de sauvetage, vêtements, tuyaux et autres objets en caout-	<i>Id.</i>	BRIOUDE-SANREFUS et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Balles, ballons, gomme pour papeterie, objets en caoutchouc.
		<i>Id.</i>	GAGIN, à <i>Clignancourt</i> , commune de Mont-

	martre. — Application du caoutchouc sur cuirs, toiles et tissus. (B) 1859.		quettes à air.
<i>Id.</i>	GALIBERT, à <i>Paris</i> . — Instruments en caoutchouc, tubes, porte-voix et acoustiques, un niveau de grande longueur, urinaux, pessaires, biberons, hochets. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	MEYNADIER, à <i>Paris</i> . — Étoffes imperméables. M. H. 1854, (B) 1859.
<i>Id.</i>	GUÉRIN jeune et C ^e , à <i>Paris</i> . — Tissus, courroies et cordes en caoutchouc, ban-	<i>Id.</i>	RATTIER et GUIBAL, à <i>Paris</i> . — Caoutchouc, tissus élastiques et imperméables. R. (O) 1859.
		<i>Id.</i>	VACHERON, à <i>Paris</i> . — Tissus caoutchouc pour bretelles.

h. Tissus de verre.

Seine.	ANDRÉ, à <i>Paris</i> . — Verre filé et maillons en verre.	<i>Id.</i>	THÉODORE DUBUS et C ^e , à <i>Paris</i> . — Tissus de verre pour meubles et ornements d'église. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	GÉRARD, à <i>Paris</i> . — Coffrets en verre filé.		

i. Toiles cirées.

Finistère.	CERF-MAYER, à <i>Brest</i> . — Toiles cirées. (B) 1859.	Seine.	LABEY et LEMAIRE, à <i>Paris</i> . — Toiles cirées.
------------	---	--------	---

k. Tissus de crin.

Seine.	DELACOUR, à <i>Paris</i> . — Etoffes de soie végétale et crin pour meubles. (B) 1854.	<i>Id.</i>	JOURDAN, à <i>Paris</i> . — Etoffes de crin, soie végétale et laine.
<i>Id.</i>	GENEVOIS (veuve), à <i>Paris</i> . — Galons en crin pour meubles, étoffes en crin damassées. (B) 1859.	<i>Id.</i>	LOUDINOT-LUTEL, à <i>Paris</i> . — Etoffes de crin. (B) 1859.
		<i>Id.</i>	ZERR, à <i>Paris</i> . — Etoffes de crin.

VII. BEAUX-ARTS.

1^o VITRAUX PEINTS ET BRONZES.

Gironde.	AUDOYNAUD, à <i>Bordeaux</i> . — Peintures sur verre.		de Tonnerre, le tout sculpté d'après les procédés de M. Collas. (A) 1859.
Rhône.	ROZIER, à <i>Lyon</i> . — Bronzes d'église, ornements, etc.	<i>Id.</i>	COTTAERT jeune, à <i>Paris</i> . — Bronzes et cristaux. M. H. 1859.
Sarthe.	CHATEL et FIALEX, au <i>Mans</i> . — Vitraux peints.	<i>Id.</i>	COURCELLE, à <i>Paris</i> . — Lustres en bronze et en cristal, candélabres. (B) 1859.
<i>Id.</i>	DROUET, au <i>Mans</i> . — Rosace en vitraux peints.	<i>Id.</i>	DE BRAU D'ANGLURE, à <i>Paris</i> . — Statuettes, figurines, bustes et statuettes équestres en bronze. (B) 1859.
<i>Id.</i>	LUSSE, à <i>Sainte-Croix</i> . — Vitraux peints.	<i>Id.</i>	DENIERE, à <i>Paris</i> . — Lustres, candélabres, pendules, surtouts, services de desserts et objets divers. (O) 1827, R. (O) 1854 et 1859.
Seine.	BASNIER, à <i>Belleville</i> . — Bronzes estampés pour décoration d'églises, un autel, chandeliers, encensoirs, crosse, croix.	<i>Id.</i>	DURENNE, à <i>Paris</i> . — Bronzes pour meubles, tapisseries et bâtiments.
<i>Id.</i>	BAVOZET, à <i>Paris</i> . — Bronzes, pendules et candélabres.	<i>Id.</i>	ECK-DURAND, à <i>Paris</i> . — Bronzes d'art, statues et statuettes, médaillons, articles divers.
<i>Id.</i>	BOURBON-LEBLANC, à <i>Belleville</i> . — Cage de pendule, statuettes, chaînes, cuillers, médailles, etc., en cuivre; médailles, instruments tranchants et contondants en fonte de fer française.	<i>Id.</i>	GAGNEAU frères, à <i>Paris</i> . — Lampes et bronzes. (B) 1859.
<i>Id.</i>	BREUL, à <i>Paris</i> . — Corbeille, vases, candélabres en bronze.	<i>Id.</i>	GEORGI, à <i>Paris</i> . — Appareils en bronze pour le gaz.
<i>Id.</i>	CAHIER, à <i>Paris</i> . — Châsse en bronze doré. (O) 1819, 1825, 1827.	<i>Id.</i>	HAVÉ, à <i>Paris</i> . — Pendule et chevaux de bronze.
<i>Id.</i>	COLLAS et BARBEDIENNE, à <i>Paris</i> . — Statues et bustes en plâtre, statues, groupes, vases et bas-reliefs en bronze, fonte d'art, panneaux en bois, pierres	<i>Id.</i>	KARL-HAUDER et ANDRÉ, à <i>Paris</i> . — Peinture sur verre.
		<i>Id.</i>	KONNER, à <i>Paris</i> . — Statuettes en bronze.

- Id.* LACARRIÈRE, à *Paris*. — Bronzes pour l'éclairage au gaz et pour bâtiment.
- Id.* LAPIED et MARTINET, à *Paris*. — Tableaux en verre peint.
- Id.* LAURENT et C^{ie}, à *Paris*. — Vitraux peints.
- Id.* LEMAIRE, à *Paris*. — Verrières colorées.
- Id.* MARQUIS, à *Paris*. — Lustres en bronze et cristal de roche, lanterne d'appartement, cheminée en marbre et bronze, pendules et candélabres en bronze. (B) 1854, à Chaumont et Marquis.
- Id.* PAILLARD, à *Paris*. — Candélabre en bronze, pendules, lustres, etc. (A) 1859.
- Id.* PÈRES père, à *Paris*. — Dorure et peinture sur verre.
- Id.* PIEREN, à *Paris*. — Théières et fontaines en métal anglais, fontaine en bronze verni. (B) 1859.
- Id.* PIERON, à *Paris*. — Ornaments en bronze.
- Id.* POMPON, à *Paris*. — Lustres et candélabres en bronze. (B) 1859.
- Id.* QUESNEL et C^{ie}, à *Paris*. — Bronzes, Mercure inventant la lyre, l'Éducation de l'Amour, fonts baptismaux, groupe d'Amphitrite, Gil Blas et le capitaine Rolando, l'Ange Michel et Gabriel, coupe de Benvenuto Cellini, sarcophage de Napoléon, chandeliers gothiques, etc. (A) 1859.
- Id.* RAINGO frères, à *Paris*. — Bronzes d'art, pendules, candélabres et vase, lustre, corbeille et jardinière, char de Neptune.
- Id.* RAYNAUD, à *Paris*. — Flambeaux, pendules, toilettes, vases, coupes et articles divers en bronze. C. F. 1859.
- Id.* ROSELLET, à *Paris*. — Candélabres, pendules, cadres dorés, reliures de livres dorées, etc., chaînes, broches, dessins de paniers, etc.
- Id.* SERRUROT, à *Paris*. — Pendules, candélabres, lustres, surtout et bronzes divers. (B) 1827, 1854, 1859.
- Id.* SOYER, à *Paris*. — Bronzes d'art obtenus par le courant galvanique. (O) 1859.
- Id.* SUSSE frères, à *Paris*. — Pendules, objets en ébénisterie et tabletterie, bronzes d'art, etc. B. 1859.
- Id.* TARD, à *Paris*. — Objets en imitation de bronze. C. F. 1859.
- Id.* THOMIE et C^{ie}, à *Paris*. — Pendules, candélabres, lustres, statuettes, surtout pièces de table, etc. (O) 1826, B. (A) 1819, 1825, 1827, 1854 et 1859.
- Id.* VILLEMESENS, à *Paris*. — Vases, plaques en bronze doré, autels, lampes d'églises, groupes en bronze. (B) 1854, (A) 1859.
- Id.* VINKEN, à *Paris*. — Fontaines, bouilloires, cafetières en cuivre et en fermail, réchauds. M. H. 1854 et 1859.
- Seine-et-Marne. PAUWELS et C^{ie}, à *Melun*. — Fontaines et thé bronzées, bouilloires, cuvettes, marabouts, bougeoirs, flambeaux, etc.
- Yonne. VEISSIERE, à *Seignelay*. — Vitrail peint représentant la Cène.

2^o BIJOUTERIE.

- Bouches-du-R. BARBAROUX DE MÉGY, à *Marseille*. — Colliers, camées en corail. (A) 1859.
- Id.* BOËUF et GARANDY, à *Marseille*. — Bracelets, écrins, colliers en corail. (B) 1859.
- Seine. BARBAROUX DE MÉGY, à *Paris*. — Coraux taillés et gravés. (A) 1859.
- Id.* BLANCHET, à *Paris*. — Camées.
- Id.* BOCQUET, à *Paris*. — Bracelets divers, parures, guirlandes.
- Id.* BON, à *Paris*. — Fausses pierres précieuses.
- Id.* BON et PIRLOT, à *Paris*. — Fausses pierres précieuses, émaux.
- Id.* BOURGUIGNON fils, à *Paris*. — Joaillerie et imitation de pierres fines.
- Id.* BUREAU, à *Paris*. — Bijouterie perfectionnée, émaux transparents, bracelets mécaniques, imitation d'or.
- Id.* CHARLES, à *Paris*. — Bijouterie dorée.
- Id.* CONSTANT-VALES et LELONG, à *Paris*. — Perles fausses. (A) 1859.
- Id.* DAFRIQUE, à *Paris*. — Objets de bijouterie. (B) 1859.
- Id.* GAUSSANT, à *Paris*. — Bijoux dorés, principalement des chaînes. C. F. 1859.
- Id.* GRANGER, à *Paris*. — Bijouterie dorée, bronzes dorés, émaux, perles, etc., chaînes, canons d'autel, cadres et armoires d'induit, etc. etc. (B) 1825, B. (A) 1827, 1854 et 1859.
- Id.* LELONG, à *Paris*. — Bracelets, chaînes, bijouterie dorée. B. 1825, B. (A) 1827, 1854 et 1859.
- Id.* LOIRE, à *Paris*. — Bijoux en argent, émaillés par un vernis imitant l'émail.
- Id.* MARÉCHAL, à *Paris*. — Bouquets, broches, épingles et autres bijoux en diverses pierres et en stucs.
- Id.* MARION-BOURGUIGNON, à *Paris*. — Pierres blanches et pierres de couleur montées et non montées. (B) 1827, B. (B) 1854, (A) 1859.
- Id.* MASSON, à *Paris*. — Imitations de diamants et de pierres fines.
- Id.* MEHL-DUBUISSON, à *Paris*. — Bracelets et bagues, argenture mate pour bronze.
- Id.* MOJON, à *Paris*. — Bracelets, boucles d'oreilles, châtelines, boucles diverses. (B) 1825, à Orbelin, prédécesseur. B. (B) 1827 et 1854, à Majon.
- Id.* MOUREY, à *Paris*. — Lustre, grande toilette, grande coupe, vases, objets divers, bijouterie dorée. (B) 1859.
- Id.* PARIS, à *Paris*. — Bracelet, genre gothique

- Id.* PAUL et frères, à *Paris*. — Corsage en brillants, coffre en or ciselé.
- Id.* PAYEN jeune et C^{ie}, à *Paris*. — Parures, broches, boucles d'oreilles, colliers, garnitures, etc.
- Id.* PEGHAIRE, à *Paris*. — Bijouterie d'or, d'argent, de vermeil, etc.
- Id.* PEROT, à *Paris*. — Incrustations sur pierres fines et métaux.
- Id.* RICHARD, à *Paris*. — Peignes, bracelets, croix pastorales, collier, chaînette, boucles, broches, etc. (B) 1827, R. (B) 1854 et 1859.

- Id.* TACHY, à *Paris*. — Porte-crochets en corail, pierres fines, argent, vermeil, or, garnitures de bourses en or et en argent.
- Id.* VAUTIER, à *Paris*. — Bijouterie en acier poli. M. H. 1854, (B) 1859.
- Id.* VIENNOT, à *Paris*. — Bijouterie de deuil. M. H. 1859.
- Id.* VOIZOT, à *Paris*. — Perles d'acier.
- Seine-et-Marne. COUDRON, à *la Ferté-Gaucher*. — Boutons de chemise.
- Id.* HUSSON, à *Melun*. — Perles dorées. C. F. 1859.

5^e CISELURE, ESTAMPAGE, GRAVURE SUR MÉTAUX.

- Oise. DEKEMEL, à *Cires-les-Mello*. — Étuils à lunettes, encrier, porte-plume, étuils divers en cuivre repoussé et verni.
- Seine. AGNELLET frère, à *Paris*. — Galeries en cuivre estampé, patères, palmettes, couronnes de lits.
- Id.* BEDIER-DOTIN, à *Paris*. — Émail peint, gravé et ciselé.
- Id.* BLEVE, à *Paris*. — Ornaments estampés pour tentures. M. H. 1854.
- Id.* BORDEAUX, à *Paris*. — Ornaments en cuivre estampé et bois doré. (B) 1859.
- Id.* FUGÈRE, à *Paris*. — Modèles d'estampage, un salon en cuivre estampé.
- Id.* LESGENT frères, à *Paris*. — Couverts en métal aciéré et tabatières estampées.
- Id.* MARIA, à *Paris*. — Moulures couvertes en cuivre. (B) 1859, à Lequart.
- Id.* NICLAUS et GARNIER, à *Paris*. — Moulures guillochées et unies.

- Id.* PETITPAS, à *Paris*. — Patères pour meubles, rosaces et objets d'ornement.
- Id.* PILLIAUD, à *Paris*. — Cuivre estampé.
- Id.* THIBAUDET, à *Paris*. — Timbres, cachets gravés, etc. C. F. 1854 et 1859.
- Id.* THOMAS, à *Paris*. — Objets d'étalage en cuivre ciselé.
- Id.* THOUMIN et CORBIÈRE, à *Paris*. — Patères, palmettes, galeries, châssis ou baldaquins de lits, cadres, rosaces, etc., en cuivre estampé.
- Id.* TRÉLON et LANGLOIS-SAUER, à *Paris*. — Boutons dorés et ciselés, boutons ordinaires et d'uniforme, médailles de religion. C. F. 1859.
- Id.* VIALON, à *Paris*. — Gravures sur étain. C. F. 1859.
- Id.* VOISIN, à *Paris*. — Gravures sur métaux, marbres, pierres.

4^e ORFÈVRERIE.

- Orne. GAUBERT-BOUCHER, à *Laigle*. — Vases d'airain.
- Seine. AUCOC, à *Paris*. — Nécessaires, quelques pièces d'orfèvrerie. (A) an X, 1806, 1819, à Lemaire, prédécesseur; R. (A) 1825, à Aucoc et Gavet; R. (A) 1827, à Aucoc; (A) 1859.
- Id.* BALAINE, à *Paris*. — Service de table complet pour 25 personnes, et service de thé également complet en orfèvrerie plaquée or et argent. (B) 1827, (A) 1854, R. (A) 1859.
- Id.* BERNAUDA, à *Paris*. — Tabatières en or et en platine, demi-parure en brillants, cassolettes, chaînes, bagues, creusets et capsules de platine pour la chimie. (B) 1825, R. (B) 1827 et 1854. (B) 1859.
- Id.* CHARLOT, à *Paris*. — Couteaux, flambeaux, encriers émaillés.
- Id.* CHRISTOFLE et C^{ie}, à *Paris*. — Parures, bracelets, épingles, bagues, divers objets dorés et argentés. (O) 1859.
- Id.* DURAND, à *Paris*. — Service complet d'ar-

- genterie. (A) 1854 et 1859.
- Id.* FROMENT-MEURICE, à *Paris*. — Vases, services de table en argent, bijouterie et joaillerie. (A) 1859.
- Id.* GUIBOUT, à *Paris*. — Épaulettes mécaniques, échantillons de franges, articles de mode en or et argent mi-fin.
- Id.* LEBRUN, à *Paris*. — Vases à vin de Champagne, plateau, cafetière, théière, pot à crème, fontaine à thé, couteau, candélabre. (A) 1825, R. (A) 1827 et 1854, (A) 1859.
- Id.* LENGLET et TURQUET, à *Paris*. — Candélabres, plats, théière en argent repoussé. (A) 1859, à Lenglet seul.
- Id.* MAYER, à *Paris*. — Surtout, pièces de table et de toilette en orfèvrerie.
- Id.* MOREL et C^{ie}, à *Paris*. — Bijouterie-orfèvrerie.
- Id.* MOUSSIER-FIÈVRE, à *Paris*. — Objets pour le service de table.
- Id.* ODIOT, à *Paris*. — Service de thé, ornements en orfèvrerie. (O) 1849, R. (O)

	1825, 1827 et 1854.	<i>Id.</i>	TOURNIER, à <i>Paris</i> . — Ornaments en cuivre estampé. M. II. 1859.
<i>Id.</i>	PARISOT, à <i>Paris</i> . — Assortiment de coutellerie et petite orfèvrerie de table. (B) 1827, R. (B) 1854, à Touron, prédécesseur.	<i>Id.</i>	TRIOUILLIER, à <i>Paris</i> . — Calice ciselé, cachet en or, argent, acier orné de pierres, bas-relief en argent repoussé chapellet en vermeil, ciboire.
<i>Id.</i>	PELLERIN, à <i>Paris</i> . — Tabatières et divers objets d'orfèvrerie.	<i>Id.</i>	THOURET, à <i>Paris</i> . — Orfèvrerie de table.
<i>Id.</i>	ROZE, à <i>Paris</i> . — Assortiment de vases sacrés, couverts de table, etc., etc.	<i>Id.</i>	VEVRAT et fils, à <i>Paris</i> . — Service de table tant en argent massif qu'en plaqué. (B) 1827, R. (B) 1854, (A) 1859.
<i>Id.</i>	RUDOLPHI, à <i>Paris</i> . — Orfèvrerie ciselée.		

5^o PLAQUES.

Isère.	PANCERA-DUCHAMP et C ^{ie} , à <i>Pontchéry</i> . — Gavettes, bobines et canetille en argent faux, etc.	<i>Id.</i>	GRISSET, à <i>Paris</i> . — Lames plaquées, cuivre et argent, plaques pour daguerreotypes.
Pas-de-Calais.	KENT-PÉCRON, à <i>Boulogne</i> . — Cafetières, théières, couverts et autres objets en alliage dit <i>Britannia</i> .	<i>Id.</i>	MARSACX, à <i>Paris</i> . — Ornaments en cuivre estampés. R. (A) 1859.
Seine.	BOISSEAUX, DETOT et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Service de table doré et argenté.	<i>Id.</i>	MICHEL, à <i>Paris</i> . — Plaques pour le daguerreotype.
<i>Id.</i>	BOQUILLON, à <i>Paris</i> . — Produits électrotypiques, pièces dorées et argentées.	<i>Id.</i>	PARQUIN, à <i>Paris</i> . — Articles en cuivre cafetières, casseroles, articles de table en plaqué. (A) 1827, R. (A) 1854 et 1859.
<i>Id.</i>	COTTIN, à <i>Paris</i> . — Ronds de serviette, hochets, etc., en argent ou argent doré.	<i>Id.</i>	SANDERS, à <i>Paris</i> . — Bouillottes, fontaines en cuivre bronze.
<i>Id.</i>	GANDAIS, à <i>Paris</i> . — Service de table et échantillons divers en plaqué. R. (A) 1859.	<i>Id.</i>	SAVARD, à <i>Paris</i> . — Rouleaux en caoutchouc.
		<i>Id.</i>	VILLEBOIS, à <i>Paris</i> . — Échantillons, etc., en galvanoplastique.

6^o SCULPTURE ET ORNEMENTATION.

Rhin (Bas-).	HEILIGENTHAL et C ^{ie} , à <i>Strasbourg</i> . — Objets en mastic et carton-pierre.	<i>Id.</i>	quaire, une table, un candelabre.
Seine.	BOUILLARD, à <i>Paris</i> . — Cartonnage.	<i>Id.</i>	LAINÉ, à <i>Paris</i> . — Bâtons de carton, cartes et papeterie. C. F. 1854 et 1859.
<i>Id.</i>	BURETTE, à <i>Paris</i> . — Vases en carton-pâte imperméable, modèle en carton-pâte.	<i>Id.</i>	LAMY fils, à <i>Paris</i> . — Cadres, rosaces, statues, ornements sculptés.
<i>Id.</i>	CAMBRY, à <i>Paris</i> . — Décors en cartonnage. C. F. 1859.	<i>Id.</i>	ROMAGNESI aîné, à <i>Paris</i> . — Sculptures en carton-pierre. (B) 1825, (A) 1827, R. (A) 1854 et 1859.
<i>Id.</i>	COTELLE, à <i>Paris</i> . — Cadres, pendules, galeries pour croisées en plastique, bois et pâte métallique.	<i>Id.</i>	SAUVAGE, à <i>Paris</i> . — Statue en marbre réduite.
<i>Id.</i>	DALLOT, à <i>Paris</i> . — Statues en carton-pierre.	<i>Id.</i>	SOLOU, à <i>Paris</i> . — Sculptures d'église en ciment romain et carton-pierre.
<i>Id.</i>	GUILLAUME, à <i>Paris</i> . — Statues et statuettes d'église. C. F. 1859.	<i>Id.</i>	TERRART, à <i>Paris</i> . — Sculptures en carton-pierre, candelabre, anges, etc. R. (B) 1859.
<i>Id.</i>	HARDOUIN, à <i>Paris</i> . — Autel, style gothique, partie en bois, partie en carton-pierre, exécuté pour la ville de Digne, église Saint-Jacques; un porte-re-	<i>Id.</i>	TROUVE, à <i>Paris</i> . — Cadres avec ornements en pâte.

7^o IMPRIMERIE, LITHOGRAPHIE, GRAVURE, ETC.

a. Machines.

Loir-et-Cher.	DEZAIRS et MIRAULT, le 1 ^{er} à <i>Blois</i> , le 2 ^e à <i>Saint-Aignan</i> . — Une machine dite <i>toucheur mécanique</i> pour encrer les formes d'imprimerie.	<i>Id.</i>	phiques, machine à faire les fonds sur les pierres lithographiques, cisaille presse à rogner.
Seine.	BOUYONNET-DUPUY, à <i>Paris</i> . — Presse lithographique avec rouleau, nouveau système.	<i>Id.</i>	CHAIX, à <i>Paris</i> . — Clavier compositeur distributeur mécanique et laveur typographique.
<i>Id.</i>	BRISSET père, à <i>Paris</i> . — Presses autogra-	<i>Id.</i>	DELCAMBRE, à <i>Paris</i> . — Machine compositeur typographique.

- Id.* DEUPÈS, à *Paris*. — Mécanique pour remplacer la lithographie et papier tracé pour apprendre à écrire.
- Id.* DIOUDONNAT et HAUTIN, à *Paris*. — Machine à lire et à percer les cartons.
- Id.* DUTARTRE, à *Paris*. — Presses typographiques et lithographiques, mécaniques. (A) 1839.
- Id.* GAUD-BOVY, à *Paris*. — Appareils autographiques simplifiés, presses à copier.
- Id.* GAVEAUX, à *Paris*. — Presses pour l'impression en relief, à l'usage des aveugles; machine dite presse mécanique pour l'imprimerie, etc. (A) 1834, R. (A) 1839.
- Id.* GIRONDOT fils, à *Paris*. — Presse typographique dite Guttembergeoise, avec toucheur mécanique.
- Id.* GUILLAUME, à *Paris*. — Presse à copier les

- Id.* lettres, timbre sec, presses à cacheter.
- Id.* KOCHER, à *Paris*. — Presse lithographique.
- Id.* LE SAULNIER, à *Paris*. — Presse à timbre humide.
- Id.* MOYEN, à *Paris*. — Rouleau pour l'imprimerie lithographique.
- Id.* NUMA LOUVET, à *Paris*. — Poinçons pour la gravure héraldique.
- Id.* PIERRON, à *Paris*. — Presses autographiques et lithographiques. (B) 1834.
- Id.* POIRIET, à *Paris*. — Presses autozincographiques, presses à copier, presse à timbre sec, neopresses, registres. (B) 1839.
- Id.* ROUSSIN, à *Paris*. — Presse lithographique.
- Id.* ROYOL et DEPIERRIS, à *Paris*. — Rouleaux typographiques.
- Id.* THUVIEN, à *Paris*. — Presses lithographiques. C. F. 1839.

b. Caractères et Clichés.

- Gard. BALIVET et FABRE, à *Nîmes*. — Spécimens de typographie.
- Gironde. LAPLACE et C^{ie}, à *Bordeaux*. — Tableau de typographie et caractères d'imprimerie.
- Meurthe. CONSTANTIN aîné, à *Nancy*. — Épreuves de caractères d'imprimerie. M. H. 1823 et 1834.
- Puy-de-Dôme. COLSON, à *Clermont-Ferrand*. — Caractères d'imprimerie. M. H. 1839.
- Seine. ALKAN aîné, à *Paris*. — Modèle de nouvelle casse typographique.
- Id.* BESOMB, à *Paris*. — Casse d'imprimerie.
- Id.* BIESTA, LABOULAYE et C^{ie}, à *Paris*. — Tableaux d'épreuves de caractères d'imprimerie. (O) 1839, à Firmin Didot.
- Id.* BUGNIER, à *Paris*. — Modèles de diverses natures enfoncés dans des coins ou matrices en acier forgé, coins et matrices gravés et prêts à estamper, épreuves en plomb. (B) 1839.
- Id.* CURMER (Alphonse-Alexandre), à *Paris*. — Impression, gravures sur bois, sur cuivre, etc.
- Id.* DUHAULT et RENAULT, à *Paris*. — Caractères et formes typographiques, polytypages, blocs mixtes combinés.
- Id.* DUPREY, DUVORSENT et C^{ie}, à *Paris*. — Caractères typographiques. (B) 1819, (A) 1823, R. (A) 1827 et 1834, à Thompson.
- Id.* DUVERGER, à *Paris*. — Typographie, spécimens d'impression. (A) 1834.
- Id.* FRIRY, à *Paris*. — Spécimens de caractères de typographie.
- Id.* LACOSTE aîné, à *Paris*. — Épreuves de vignettes typographiques, clichés en plomb

- et régule. (B) 1834, R. (B) 1839.
- Id.* LAMBERT, à *Paris*. — Imprimerie en caractères.
- Id.* LAURENT et DE BERNY, à *Paris*. — Spécimen de caractères et vignettes. (A) 1839.
- Id.* LEGRAND (Marcellin), à *Paris*. — Cadres de spécimens de caractères fondus et chassés mobiles. (O) 1819, 1823 et 1827, à son prédécesseur; à lui (A) 1839.
- Id.* LOEUILLET, à *Paris*. — Épreuves de caractères typographiques, vignettes, caractères javanais, poinçons, matrices. M. H. 1834, (B) 1839.
- Id.* LOMBARDAT et C^{ie}, à *Paris*. — Caractères de cuivre en page, épreuve en or et en imprimerie nouvelle, boîte en fonte de fer pour composer des fleurons mobiles et lettres mobiles. M. H. 1834 et 1839.
- Id.* MICHEL, à *Paris*. — Clichés pour imprimerie.
- Id.* PETITBON, à *Paris*. — Caractères d'imprimerie, vignettes, polytypages. C. F. 1834.
- Id.* RIGNOUX, à *Paris*. — Spécimens de caractères d'imprimerie. (B) 1834.
- Id.* ROBINET, à *Vaugirard*. — Quatre tableaux de caractères d'imprimerie.
- Id.* TANTENSTEIN et CORDEL, à *Paris*. — Nouveaux caractères de musique, musique imprimée.
- Id.* THOREY et VIREY, à *Paris*. — Épreuves typographiques.
- Vaucluse. AUBANEL (Laurent), à *Avignon*. — Caractères et produits typographiques, épreuves de vignettes thaumastotypes. (A) 1839.

c. Livres imprimés.

- Allier. DESROSIERS, à *Moulins*. — Volume in-folio |

et feuilles d'impression diverses.

Finistère.	ANNER, à <i>Brest</i> . — Imprimerie, tables de Mendoza.	<i>Id.</i>	et des gravures sur acier. (B) 1859.
Marne.	BARBAT-THOMAS, à <i>Châlons</i> . — Livre d'Évangiles illustré. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	DUBOCHET, à <i>Paris</i> . — Librairie. (A) 1859
Meurthe.	TRÉNEL et CAYON-LIÉBAUT, à <i>Saint-Nicolas</i> . — Imprimerie et librairie.	<i>Id.</i>	GUILBERT, à <i>Paris</i> . — Livres, fac-simile de manuscrits.
Moselle.	VERRONNAIS, à <i>Metz</i> . — Imprimerie et lithographie.	<i>Id.</i>	LACRAMPE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Impressions de gravures sur bois, ouvrages imprimés. (A) 1859.
Rhin (Bas-).	SILBERMANN, à <i>Strasbourg</i> . — Impressions diverses, albums typographiques, planche de vitraux en couleur.	<i>Id.</i>	LAVIGNE, à <i>Paris</i> . — Ouvrages de librairie illustrés.
Seine.	D'AIGUEBELLE, à <i>Paris</i> . — Gravures et textes typographiques. (A) 1854.	<i>Id.</i>	LUNDY, à <i>Paris</i> . — Titre pour un ouvrage de la collection orientale, copie d'un manuscrit, copie d'un papyrus
<i>Id.</i>	BÉTHUNE et PLOX, à <i>Paris</i> . — Volumes et tableaux typographiques.	<i>Id.</i>	SCHNEIDER et LANGRAND, à <i>Paris</i> . — Tableau de typographie, plusieurs volumes illustrés.
<i>Id.</i>	BOUCHARD-HUZARD (veuve), à <i>Paris</i> . — Livres imprimés, exemplaire du <i>Panorama d'Égypte</i> , etc.	Seine-et-Oise	CRETE, à <i>Corbeil</i> . — Livres d'église illustrés, impressions de diverses couleurs rehaussées d'or.
<i>Id.</i>	BOURDIN, à <i>Paris</i> . — Livres.	Vienne (H.-)	ARDANT freres, à <i>Limoges</i> . — Paroissiens, livres de piété, fables de la Fontaine et divers autres ouvrages.
<i>Id.</i>	CURMER, à <i>Paris</i> . — Livres brochés et reliés. (A) 1859.	<i>Id.</i>	BARBOU freres, à <i>Limoges</i> . — Paroissiens, livres de piété.
<i>Id.</i>	DERRIEY, à <i>Paris</i> . — Cadres renfermant des impressions de caractères et vignettes.		

d. Lithographies.

Indre.	MIGNE, à <i>Châteauroux</i> . — Impressions lithographiques.	<i>Id.</i>	DUPONT (Auguste), à <i>Paris</i> . — Modèles imprimés et lithographies, livres, tableaux. (A) 1859 à Auguste et Paul Dupont.
Loire-Inf.	CHARPENTIER père et fils, à <i>Nantes</i> . — Impressions lithographiques, gravures, estampilles, etc.	<i>Id.</i>	ENGELMANN et GRAF, à <i>Paris</i> . — Impressions lithographiques en couleur. (A) 1859
Rhin (Haut-).	ENGELMANN père et fils, à <i>Mulhausen</i> . — Épreuves de lithographie et de chromolithographie.	<i>Id.</i>	KOEPELUN, à <i>Paris</i> . — Épreuves imprimées par les différents procédés de l'imprimerie lithographique et zincographique. (A) 1859
Rhin (Bas-).	SIMON fils, à <i>Strasbourg</i> . — Lithographies, chromolithographies. (A) 1859.	<i>Id.</i>	LEMERCIER, à <i>Paris</i> . — Épreuves de lithographies, au crayon, aux deux crayons en couleur, à l'estompe et au lavis sur pierre. (A) 1859, à Lemerrier et Benard.
Seine.	BERTAUTS, à <i>Paris</i> . — Cadres d'impressions lithographiques.	<i>Id.</i>	MARTENOT, à <i>Paris</i> . — Épreuves lithographiques. M. H. 1854, (B) 1859.
<i>Id.</i>	BRY, à <i>Paris</i> . — Lithographie, paysages, portraits et figures au lavis et à l'estompe.	<i>Id.</i>	MEYER, à <i>Paris</i> . — Épreuves d'impression en couleur.
<i>Id.</i>	CATTIER, à <i>Paris</i> . — Épreuves de dessins lithographiques. (A) 1825, R. (A) 1827 et 1854, à Motte, prédécesseur.	Vienne (H.-)	BLONDEL (veuve) et TRIPON, à <i>Limoges</i> . — Chromolithographie appliquée à la topographie.
<i>Id.</i>	DELARUE, à <i>Paris</i> . — Impressions lithographiques, lithochromie, impression en couleur, impression infalsifiable, fac-simile de toutes les cartes connues, écrans et abat-jour.		

e. Gravures.

Seine.	BARA et GÉRARD, à <i>Paris</i> . — Gravures sur bois et en typographie.	<i>Id.</i>	CHERRIER, à <i>Paris</i> . — Vignettes gravées sur bois et sur métaux. (B) 1859.
<i>Id.</i>	BARRE, à <i>Paris</i> . — Épreuves de gravure des billets de la banque de France et de de la banque de Rouen. (B) 1859.	<i>Id.</i>	DUNAND-NARAT, à <i>Paris</i> . — Gravure en relief, épreuves gravées, épreuves de musique typographique.
<i>Id.</i>	BEST, LELOIR et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Gravure typographique. (B) 1854, à Andrew, Best et Leloir; (A) 1859.	<i>Id.</i>	GAVARD, à <i>Paris</i> . — Gravures diverses. (A) 1854 et 1859.
<i>Id.</i>	BRUGNOT, à <i>Paris</i> . — Vignettes sur bois	<i>Id.</i>	GIRAULT, à <i>Paris</i> . — Épreuves de gravure
<i>Id.</i>	CHARDON, à <i>Paris</i> . — Gravures, impressions de diverses grandeurs.	<i>Id.</i>	JACOTIER, à <i>Paris</i> . — Gravures au burin lithographie et vignettes. (B) 1854, M. H. 1859.

Id. LEBLANC (veuve), à *Paris*. — Gravures.
Id. D'ORBIGNY, à *Paris*. — Planches du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*.
Id. PETIT-COLIN, à *Paris*. — Cadres de dessins gravés.

Id. RÉMON, à *Paris*. — Gravure en relief sur cuivre.
Id. TROUILLON, à *Paris*. — Gravures nettoyées et restaurées, dessins fixés par un nouveau procédé.

f. Photographie.

Doubs. D'ARTOIS, à *Besançon*. — Gravures daguerréotypées.
 Seine. BELFIELD-LEFÈVRE, à *Paris*. — Plaques.
Id. BOURQUIN, à *Paris*. — Polissage des plaques de daguerréotype, épreuves, etc., photographiques.
Id. BISSON fils, à *Paris*. — Épreuves de daguerréotype.

Id. CLAUDET, à *Choisy-le-Roi*. — Épreuves de daguerréotype.
Id. DERUSSY, à *Paris*. — Instruments pour le daguerréotype, portraits au daguerréotype.
Id. PLUMIE, à *Paris*. — Épreuves daguerréennes.
Id. SABATIER-BLOT, à *Paris*. — Portraits au daguerréotype.

g. Reliure.

Doubs. ABICH, à *Besançon*. — Volumes reliés.
 Seine. ANDRIEUX, à *Paris*. — Volumes reliés.
Id. BAILLY, à *Paris*. — Volumes dorés sur tranche.
Id. BLAISE, à *Paris*. — Volumes reliés.
Id. GRUEL, à *Paris*. — Reliures en velours, maroquin et autres.
Id. HOUDAILLE, à *Paris*. — Garnitures de livres religieux (imitation d'or). (B) 1839.
Id. KOEHLER, à *Paris*. — Reliures. (A) 1834

et 1839.
Id. LARDIÈRE, à *Paris*. — Livres et albums reliés. (B) 1839.
Id. LEBRUN, à *Paris*. — Reliures diverses. C. F. 1839.
Id. NIEDRÉE, à *Paris*. — Reliure.
Id. OTTMAN-DUPLANIL, à *Paris*. — Reliures.
Id. SIMIER, à *Paris*. — Reliures. M. H. 1819. (A) 1823, R. (A) 1827, (A) 1834, R. (A) 1839.

h. Musique et Cartes.

Aisne. PAPILLON frères, à *Verrins*. — Typolithographie, impression de musique.
 Gironde. SUWERINCK, à *Bordeaux*. — Carte historique.
 Seine. ANDRIVEAU-GOUJON, à *Paris*. — Cartes de géographie. (A) 1834 et 1839.
Id. BONNET, à *Clamart*. — Plans de Paris.
Id. DESESSERTS, à *Paris*. — Loto géographique, couvertures illustrées.
Id. FICHET, à *Paris*. — Solides géométriques

pour l'enseignement, cartes géographiques pour l'enseignement. M. H. 1839
Id. OBER MULLER (Guillaume), à *Paris*. — Cartes géographiques en relief.
Id. PICQUET, à *Paris*. — Cartes géographiques. (A) 1834 et 1839.
Id. SCHONENBERGER, à *Paris*. — Musique gravée, traité d'instrumentation de Berlioz, méthode de piano de Bertini, partition du *Chalet*. C. F. 1839.

i. Dessins industriels.

Creuse. LANGLADE, à *Aubusson*. — Dessins pour tapis.
Id. SALLANDROUZE (J.), à *Aubusson*. — Dessins de tapis.
 Seine. AMOUROUX, à *Paris*. — Dessin d'un moulin à blé et d'une machine.
Id. ARMENGAUD aîné, à *Paris*. — Dessins de moulins à blé et de machines.
Id. AUBRY, à *Paris*. — Dessins pour meubles et étoffes.
Id. BERRUS fils et C^{ie}, à *Paris*. — Dessins de châles longs et carrés, dessins d'écharpes.
Id. BRASSEUR, à *Paris*. — Spécimen de calligraphie.
Id. BOUCHER, à *Paris*. — Dessin pour ameuble-

ment, dessins pour étoffes.
Id. BOURDELOY DE BOURDAN, à *Paris*. — Dessins industriels produits au moyen de la cartatomie.
Id. CAGNIARD, à *Paris*. — Dessin pour velours mosaïque.
Id. CHEBEAUX, à *Paris*. — Dessins pour tapis, châles, robes et étoffes.
Id. COCU, à *Paris*. — Dessins de tissus pour bretelles. M. H. 1839.
Id. COUDER, à *Paris*. — Dessins industriels, modèles de vases sacrés et de tapis-châles. (A) 1834 et 1839.
Id. DE LAERE, à *Paris*. — Plantes dessinées.
Id. DE ROY, à *Paris*. — Dessins de broderies.
Id. DESHAYES, à *Paris*. — Modèles de gravure.

<i>Id.</i>	DOBROWOLSKI, à <i>Paris</i> . — Dessins pour le papier peint. M. H. 1859, à Rypinski et C ^{ie} .	<i>Id.</i>	étrangères.
<i>Id.</i>	GODON, à <i>Paris</i> . — Dessins pour ameublement.	<i>Id.</i>	MORA, à <i>Paris</i> . — Dessins pour dorure sur bois.
<i>Id.</i>	GRILLET, à <i>Paris</i> . — Machine à décalquer les dessins.	<i>Id.</i>	NAZE, à <i>Paris</i> . — Dessins pour étoffes.
<i>Id.</i>	HENRY, à <i>Paris</i> . — Dessins d'étoffes, tapis et papiers peints.	<i>Id.</i>	PARGUEZ, à <i>Paris</i> . — Dessins pour les manufactures.
<i>Id.</i>	HUBNER, à <i>Paris</i> . — Dessins pour étoffes.	<i>Id.</i>	PERRET, à <i>Paris</i> . — Voiture, dessins.
<i>Id.</i>	JAEGLIN et FUCHS, à <i>Paris</i> . — Dessins industriels.	<i>Id.</i>	RAYNAUD et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Dessins sur mousseline-laine et sur barège, écharpes, châles. (O) 1854, B. (O) 1859, à Depouilly.
<i>Id.</i>	LAROCHE, à <i>Paris</i> . — Dessins de châles, de robe, de rubans, dessins pour meubles.	<i>Id.</i>	ROBERT, à <i>Paris</i> . — Dessins pour tapisseries et broderies.
<i>Id.</i>	LEBERT et MULLER, à <i>Paris</i> . — Dessins pour étoffes et pour papiers peints.	<i>Id.</i>	ROBINET, à <i>Paris</i> . — Dessins de machines et d'architecture.
<i>Id.</i>	LE BLANC, à <i>Paris</i> . — Dessins industriels ou de machines. (B) 1859.	<i>Id.</i>	RYPINSKI, à <i>Paris</i> . — Dessins de fichus, foulards, châles, papiers peints, tapis et moquettes. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	LUBIENSKI, à <i>Paris</i> . — Dessins pour foulards, mouchoirs et fichus, genre de Paris, dessins pour meubles sur étoffes diverses.	<i>Id.</i>	SAJOU, à <i>Paris</i> . — Dessins pour tapisserie.
<i>Id.</i>	MONGINOT, à <i>Paris</i> . — Dessins de machines. C. F. 1859.	<i>Id.</i>	SALAVILLE, à <i>Paris</i> . — Dessins industriels.
<i>Id.</i>	MANTOIS (Mme), à <i>Paris</i> . — Dessins anatomiques coloriés, autres dessins coloriés. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	SALOMON, à <i>Paris</i> . — Dessins de machines polygraphes et mécanographiques, produits des machines.
<i>Id.</i>	MARTIN, à <i>Paris</i> . — Dessins pour impression d'étoffes.	<i>Id.</i>	THIERRY freres, à <i>Paris</i> . — Dessins au crayon et à la plume, en noir et en couleur, cartes, objets d'écritures commerciales, etc. (A) 1859.
<i>Id.</i>	MASSUE, à <i>Paris</i> . — Papier perpétuel, calendrier mobile en français et langues	<i>Id.</i>	TRONQUOY, à <i>Paris</i> . — Dessins de machines. B. 1859.
		Seine-et-Oise.	JULIENNE, à <i>Sevres</i> , manufacture royale. — Dessins pour l'industrie.

8^o STORES ET PEINTURE.

a. Stores.

Seine.	AUDRY, à <i>Paris</i> . — Stores.	<i>Id.</i>	HANKIN, à <i>Paris</i> . — Stores et écrans.
<i>Id.</i>	BACH-PÉRÈS, à <i>Paris</i> . — Stores peints. C. F. 1854, M. H. 1859, à Pérès, prédécesseur.	<i>Id.</i>	HATTAT, à <i>Paris</i> . — Stores transparents.
<i>Id.</i>	FRANCE, à <i>Paris</i> . — Stores avec arabesques, fleurs et oiseaux, etc.	<i>Id.</i>	LEROY, à <i>Paris</i> . — Stores divers. M. H. 1859.
<i>Id.</i>	GIRARD, à <i>Paris</i> . — Stores.	<i>Id.</i>	MESSAGER, à <i>Paris</i> . — Stores, cartonnages fins.
		<i>Id.</i>	SAVARY, à <i>Paris</i> . — Stores. C. F. 1859.

b. Peinture.

Moselle.	HUSSENOT, à <i>Metz</i> . — Peinture en feuilles appliquée sur pierre.	<i>Id.</i>	bâtiments.
Rhône.	DUMAS (Joseph), à <i>Lyon</i> . — Peinture, nouveau procédé imitant le bois et les marbres.	<i>Id.</i>	HUGHES, à <i>Paris</i> . — Panneaux peints.
Seine.	BIGNON, à <i>Paris</i> . — Peintures pour décors, mosaïque, marbres pour décors.	<i>Id.</i>	MAUDUIT (Mme), à <i>Paris</i> . — Mannequins à l'usage des artistes.
<i>Id.</i>	DUSSAUCE, à <i>Paris</i> . — Peinture à la cire.	<i>Id.</i>	PRÉVOST, à <i>Paris</i> . — Tableau représentant un bouquet de fleurs en bronze.
<i>Id.</i>	GAVREL, à <i>Paris</i> . — Peinture et décors sur	<i>Id.</i>	TRICOTEL et CHAPUIS, à <i>Paris</i> . — Peinture à l'hydroleime, un grand tableau, six petits panneaux. M. H. 1859.

9^o AMEUBLEMENTS.

Eure.	LEROUX (Pierre), à <i>Verneuil</i> . — Tables de billards.	Loiret.	LACAN, à <i>Orléans</i> . — Billard-table.
Indre-et-Loire.	BÉNARD frères, à <i>Tours</i> . — Billards.	Pyrénées (H.-).	SAINT-ULBERY, à <i>Tarbes</i> . — Meubles.
Isère.	PERROTIN, à <i>Grenoble</i> . — Façades de bois de lits sculptés.	Seine.	ALLARD, à <i>Paris</i> . — Fauteuils, écrans, prie-Dieu, guéridon.
		<i>Id.</i>	BAINÉE, à <i>Paris</i> . — Lits en fer et cisailles.

- pour métaux. C. F. 1827, M. H. 1854, (B) 1859.
- Id.* BALLAND, à *Paris*.—Lits en fer et en fonte.
- Id.* BALNY jeune, à *Paris*.—Fauteuils, chaises et canapés.
- Id.* BARTHÉLEMY, à *Paris*.—Billard.
- Id.* BATAILLE, à *Paris*.—Lit en fer, tables, sommiers élastiques, chaises, meuble de salon Pompadour.
- Id.* BAUDRY, à *Paris*.—Lits doubles et divans. (B) 1827, R. (B) 1859.
- Id.* BEFORT, à *Paris*.—Une table en bois de rose, garnie de porcelaine et de bronze doré, surmontée d'un coffre, une table formant pendant.
- Id.* BELLANGÉ, à *Paris*.—Guéridon, meubles-bahuts, sièges et psychés sculptés. (A) 1859.
- Id.* BLONDIN, à *Paris*.—Lits élastiques, fauteuils-lits et sommiers élastiques.
- Id.* BONNEMAIN, à *Paris*.—Fauteuil de voyage et fauteuil à mécanique.
- Id.* BOUHARDET, à *Paris*.—Billards. M. H. 1854, (B) 1859.
- Id.* BOUTUNG, à *Paris*.—Armoires.
- Id.* CHABERT, à *Paris*.—Toilette, commode.
- Id.* CHATELAIN, à *Paris*.—Tableaux-baromètres avec mouvement de pendule, tableaux-reliquaires dorés, or mat et or vermeil, fonds velours cramoisi, etc.; pendules, ornements, cuivre doré mat; baromètre, bois doré, découpé, extra-riche, tableau-reliquaire avec glace devant.
- Id.* CLAVEL, à *Paris*.—Commode, lit, armoire, bureau, buffet, etc.
- Id.* CONTAMIN et C^{ie}, à *Paris*.—Tabourets, chaises rétrogrades, fauteuil rotatif, pupitre avec tourne-feuilles. (B) 1859.
- Id.* COSSON, à *Paris*.—Billard en ébène, petit billard en chêne. C. F. 1827, M. H. 1854 et 1859.
- Id.* COULON, à *Paris*.—Table, étagère en bois sculpté. C. F. 1859.
- Id.* COUTANT, à *Paris*.—Fauteuils mécaniques.
- Id.* CREMER, à *Paris*.—Meubles en mosaïque et objets de fantaisie.
- Id.* DUPONT, à *Paris*.—Lits en fer et fonte, lits pliants, meubles d'appartement et de jardin.
- Id.* DUQUESNE frères, à *Paris*.—Objets en miroiterie d'ornement.
- Id.* DURAND fils, à *Paris*.—Ameublement de chambre à coucher, bibliothèque, buffet. C. F. 1827, (B) 1854, (A) 1859.
- Id.* DUTZSCHOLD, à *Paris*.—Bureau, prie-Dieu, toilette et bureau.
- Id.* FAURE, à *Paris*.—Canapé, méridienne gondole, fauteuils renaissance et Louis XV avec ornements en porcelaine, chaise de forme nouvelle.
- Id.* FEUILLATRE, à *Paris*.—Garde-robes, toilette.
- Id.* FISCHER père et fils, à *Paris*.—Table à ornements dorés, armoire, lit, commode, etc. (A) 1859.
- Id.* FAUDINOIS et FOSSEY, à *Paris*.—Meubles divers sculptés.
- Id.* FOURNERET, à *Paris*.—Billards.
- Id.* FRANTZ et ANDRÉ, à *Paris*.—Chaire à prêcher, prie-Dieu et objets divers sculptés sur bois.
- Id.* GAU, à *Paris*.—Fauteuils et canapé.
- Id.* GESLIN, à *Paris*.—Lits en fer pour voyage, lits en tôle, fer et cuivre, lits brisés, fauteuil, lit à coulisse. M. H. 1854, (B) 1859.
- Id.* GOCHT, à *Paris*.—Lit, commode, bureau, toilette à jet d'eau.
- Id.* GROHÉ frères, à *Paris*.—Prie-Dieu, meubles, consoles, tables, lits. M. H. 1854, (A) 1859.
- Id.* GUÉRY, à *Paris*.—Tables.
- Id.* GUILLOUETTE et THOMERET, à *Paris*.—Billard et table de billard en fonte de fer. M. H. 1859.
- Id.* HENKEL, à *Paris*.—Bureau en ébène, bibliothèque en noyer.
- Id.* HENRY aîné, à *Paris*.—Lits en fer étages, stores et persiennes en tôle.
- Id.* HOEFER, à *Paris*.—Assortiment de meubles en bois indigène, de rose et d'ébène, et autres objets de fantaisie.
- Id.* HOUSSAYE, à *Paris*.—Meubles, pendule, objets d'art.
- Id.* HUBEL, à *Paris*.—Armoire à glace, commode, lit, table.
- Id.* JACOB-DESMALTER, à *Paris*.—Meubles divers, armoires, lits, tables, commodes. (O) 1819, à Jacob-Desmalter père; R. (O) 1827, à Jacob (Alphonse).
- Id.* JEANNIN, à *Paris*.—Table en marqueterie, queues de billard.
- Id.* JOLLY, à *Paris*.—Lit, armoire et meubles de fantaisie. (A) 1859.
- Id.* KLEIN, à *Paris*.—Table, lit, bureau en acajou.
- Id.* KREISSER, à *Paris*.—Meubles en bois de rose, garnis de bronze et de porcelaine, pendule en bronze, vases, service en bronze et porcelaine, épée en vermeil et pierres fines.
- Id.* LABURTHE, à *Paris*.—Billard.
- Id.* LAMBERT, à *Paris*.—Lit, divan, banquette.
- Id.* LARIVIÈRE, LEGRAND et C^{ie}, à *Paris*.—Ressorts en acier pour meubles.
- Id.* LEBLANC, à *Paris*.—Lits et petits meubles en ébène.
- Id.* LE GOST fils, à *Paris*.—Lit en bois de rose, garni de bronze et de porcelaine.
- Id.* LEMARCHAND, à *Paris*.—Ameublement de chambre à coucher, commodes, lits, armoires, etc.
- Id.* LEMOITRE, à *Paris*.—Lits en fer.
- Id.* LÉONARD, à *Paris*.—Meubles en fer.
- Id.* LIZÉ, à *Paris*.—Descente de lit, garniture

- de cheminée, fauteuils, chaises, pupitre, boîtes à jeu, etc.
- Id.* LOMBARD, à *Paris*. — Sculptures, décors, cadres, meubles, candélabres, etc. C. F. 1859.
- Id.* LONGUET, à *Paris*. — Canapé, chaise, fauteuil.
- Id.* LUET, à *Paris*. — Fauteuils, canapé et console.
- Id.* LUND, à *Paris*. — Meubles.
- Id.* MAIGNE, à *Paris*. — Lits, tables de nuit, lavabo, chaises, tabourets, meubles divers en fer.
- Id.* MAINFROY, à *Paris*. — Application de la gomme laque sur meubles. M. H. 1859.
- Id.* MALLET, à *Paris*. — Table, psyché, nécessaire en ivoire et en cuivre.
- Id.* MARCHAL, à *Paris*. — Billards.
- Id.* MARSOUDET, à *Paris*. — Lit, commode et armoire à glace.
- Id.* MARTIN, à *Paris*. — Meubles avec ornements en cuir, cuir et carton-toile en relief.
- Id.* MARTINET, à *Paris*. — Queues de billards, marques.
- Id.* MENCHEZ, à *Paris*. — Buffet, étagère.
- Id.* MERCIER, à *Paris*. — Armoire à glace, commode genre Louis XV.
- Id.* MEYNARD et fils aîné, à *Paris*. — Bibliothèque, meuble de femme, style Louis XV, en bois de rose avec application de cuivre doré; fauteuil et chaise en palissandre avec ornements divers. (A) 1854, R. (A) 1859.
- Id.* MICHNIEWITZ, à *Paris*. — Tables.
- Id.* MOISSON et POLONCEAU, à *Autueil*. — Guéridon, tables en lave artificielle.
- Id.* MOREL, à *Paris*. — Aménagement de chambre à coucher.
- Id.* MORENAS, à *Paris*. — Billard.
- Id.* NÈGRE, à *Paris*. — Fauteuil et chaise.
- Id.* OBERT et RAY frères, à *Paris*. — Feutre moulé, bustes, décors pour appartements. (B) 1834, R. (B) 1839, à Ray frères.
- Id.* OSMONT, à *Paris*. — Lit, commode, chaise, jardinière, guéridon, porte d'appartement. B) 1859.
- Id.* PENNEQUIN, à *Paris*. — Commode et lit en palissandre.
- Id.* PICAULT, à *Paris*. — Fauteuil et chaise en bois de cerf.
- Id.* PICOT, à *Paris*. — Table de nuit, bois de lit, armoires à glaces, prie-Dieu, etc.
- Id.* PINARD, à *Paris*. — Plateaux en tôle vernie, objets de fantaisie en carton et bois laqués, porte-mouchettes, porte-carafes.
- Id.* PLENEL, à *Paris*. — Billard. C. F. 1859.
- Id.* PROESCHEL, à *Paris*. — Fauteuils mécaniques.
- Id.* RENAULT, à *Paris*. — Pied de table à moulures torsées.
- Id.* RIMLIN frères, à *Paris*. — Armoire, lit commode, buffet, écran.
- Id.* RINGUET-LEPRINCE, à *Paris*. — Fauteuils, prie-Dieu en bois de rose, table de salon en écaillé, console, guéridon, buffet. E) 1859.
- Id.* ROLL, à *Paris*. — Lit, armoire à glace et commode.
- Id.* ROYER et fils, à *Paris*. — Bibliothèque en bois d'Amboine, toilette en acajou.
- Id.* ROYER fils et CHARMOIS, à *Paris*. — Armoire à glace, commode, lit, bureau, table, fauteuil, chaise.
- Id.* SAMPSON, à *Paris*. — Sieges et fauteuil pour cabinet et appartement.
- Id.* SAURAUX, à *Paris*. — Billards en fer fondu.
- Id.* SELLIER, à *Paris*. — Bibliothèque, table de salon, jardinière, chaises et fauteuils.
- Id.* SIMON, à *Paris*. — Canapé-divan à simple et à double lit.
- Id.* SINTZ, à *Paris*. — Chaises et tabourets.
- Id.* THERET, à *Paris*. — Meubles en éléphant, marqueterie et incrustations, mosaïques, bureaux, coffres, pendules, tableaux.
- Id.* VEDDER, à *Paris*. — Meubles, objets d'art, marquetrie et bronzes.
- Id.* VERAN, à *Paris*. — Guéridon en palissandre.
- Id.* VERREAUX, à *Paris*. — Garde-robe, fleche et poussoirs carillonnés. M. H. 1859.
- Id.* VINCENT, à *Paris*. — Console renaissance, médaillon et Christ, objets divers.
- Id.* WASSMUSSEN, à *Paris*. — Meubles, secrétaire.
- Id.* WEILER, à *Paris*. — Psyches, toilettes à tiroirs, miroirs de voyage et autres.
- Id.* WINTERNITZ, à *Paris*. — Tables.
- Seine-et-Oise. GERBIER, à *Arpajon*. — Guéridon servant de rouet.
- Id.* MASSON, à *Versailles*. — Jardinières, buffet, bureau, consoles, table et cadre de glace.
- Seine-Infér. GUBIN, à *Rouen*. — Billard.

10^e CONSTRUCTIONS ET ARCHITECTURE.

- Charente. COVILLION, à *Cognac*. — Parquets-dalles.
- Côte-d'Or. FENEON et CHEVOLOT, à *Dijon*. — Rosaces, chambranles, corniches, colonnettes en pierres taillées à la mécanique.
- Id.* MONNOT et VITU, à *Dijon*. — Rosaces mosaïques.
- Eure. LEROY (Louis), aux *Andelys*. — Croisées dites andelysiennes, volets.
- Finistère. JARDIN (Charles Samson), à *Quimper*. — Une croisée faite pour empêcher l'infiltration de l'air et de la pluie.
- Maine-et-Loire. DELALANDE, à *Angers*. — Escaliers suspendus.
- Rhin (Haut-). GILARDONI frères, à *Altkirch*. — Couverture

- de bâtiment en tuiles imperméables.
- Sarthe. HUBERT, au *Mans*. — Rosace en mosaïque pour parquet.
- Seine. AMAND, à *Paris*. — Modèle de coupe de pierres et d'arrangement d'architecture.
- Id.* AMOROS, à *Paris*. — Modèle de la classe ou fabrique à couvert de la rue Jean-Goujon. (B) 1834, R. (B) 1839.
- Id.* ANIEL, à *Paris*. — Parquets, rampes.
- Id.* BEAUMONT, à *Paris*. — Colonnes et petit monument en pierre guillochée et miniatures, candélabres en ivoire.
- Id.* BEISSIERE, à *Paris*. — Modèle de couverture vitrée recouverte en zinc.
- Id.* BERTAUD et LUCQUIN, à *Paris*. — Parquets.
- Id.* BOUTINOT, à *Paris*. — Tuiles pour couvertures de bâtiment.
- Id.* CHIBON fils, à *Paris*. — Couverture de bâtiment, plomberie, zinc.
- Id.* CONTAMINE, à *Paris*. — Fermeture de croisées. M. H. 1819 (B) 1823.
- Id.* COURTOIS (A.) et COURTOIS (J.-J.), à *Paris*. — Tuiles, faitières, briques, boisseaux, caniveaux. M. H. 1839.
- Id.* CUDRUE, à *Paris*. — Espagnolettes, crémones.
- Id.* DECHANY, à *Paris*. — Fermetures de portes et fenêtres, crémones.
- Id.* DEVICQUE et C^{ie}, à *Paris*. — Échantillons de pavage en bois.
- Id.* DOUARD, à *Paris*. — Moulures pour bâtiments.
- Id.* DUVAL, à *Paris*. — Dalles hydrofuges contre l'humidité.
- Id.* FERAGUS, à *Paris*. — Modèle de comble en fer, crémones françaises. M. H. 1834.
- Id.* FERON, à *Paris*. — Rampes suivant divers profils en bois indigène et exotique.
- Id.* FLEURET (veuve) et fils, à *Paris*. — Modèle du comble en fer de la salle des fêtes à l'hôtel de ville de Paris, modèles de lits en fer, modèles de serrurerie. M. H. 1834, à Fleuret; M. H. 1839, à veuve Fleuret et fils.
- Id.* GIRAULT, à *Paris*. — Modèle d'un système de charpente rigide.
- Id.* HANIER et C^{ie}, à *Paris*. — Feuilles de placage et jalousies à cylindres.
- Id.* HAUMONT, à *Paris*. — Parquets.
- Id.* JACQUEMART, à *Paris*. — Toiture avec châssis, crémones.
- Id.* JACQUOT, à *Paris*. — Persiennes.
- Id.* JUNOD, à *Paris*. — Moulures diverses.
- Id.* KURTZ, à *Paris*. — Parquets en mosaïque et échantillons divers.
- Id.* LAHAYE, à *Paris*. — Stucs, piédestaux, colonnes cannelées, échantillons.
- Id.* LALANDE, à *Paris*. — Jalousies et stores plaques émail pour cheminées, panneau dit anglais sur canevas imperméable.
- Id.* LAURENT (François) et C^{ie}, à *Paris*. — Parquets en marqueterie, cadres dorés et en bois divers sculptés et marquetés.
- Id.* LEBLOND, à *Saint-Denis*. — Modèle de couverture en zinc.
- Id.* LECOQ et C^{ie}, à *Paris*. — Ornaments en cuivre estampé, modèles de corniches volantes et rosaces de plafond.
- Id.* LINSLER, à *Paris*. — Parquets.
- Id.* MARCELIN, à *Paris*. — Parquets et meubles en marqueterie dite mosaïque. (B) 1839, à Jean Petyt et C^{ie}.
- Id.* MARSUZI DE AQUIRRE, à *Paris*. — Échantillons des divers emplois du chanvre imperméable, tels que bordures pour glaces, couvertures de maisons, objets divers, etc.
- Id.* MARTEL, à *Paris*. — Une jalousie.
- Id.* MAURIN, à *Paris*. — Colonnes en bois de sapin et fausse cheminée. (B) 1839.
- Id.* MAZEROLLE, à *Paris*. — Parquets.
- Id.* MELZESSARD, à *Paris*. — Fermetures de boutiques, persiennes, stores. (B) 1839.
- Id.* MORISOT, à *Paris*. — Moulures pour bâtiments et ornements pour tentures d'appartement.
- Id.* MOTHEREAU, à *Paris*. — Carreaux de plâtre creux, four pour la cuisson du plâtre. M. H. 1839.
- Id.* NOYON, à *Paris*. — Parquets, portes, volets, table de billard.
- Id.* REGNARD, à *Paris*. — Plans en relief en bois, galerie du Palais-Royal, château de Chambord, etc.
- Id.* ROUSSEAU et POISSON, à *Paris*. — Feuilles métalliques contre l'humidité. G. F. 1839, à Clanceau, prédécesseur.
- Id.* THIERRY, à *Paris*. — Carreaux en plâtre.
- Id.* VINCENT, à *Paris*. — Chainettes et jalousies.
- Id.* WALLET-HUBER, à *Paris*. — Ornaments de plafonds, dessus de portes, panneaux, groupes divers en carton-pierre. (B) 1823, (A) 1827, R. (A) 1834, (A) 1839.
- Id.* WOLFF, à *Paris*. — Jalousies.
- Seine-et-Marne. MARRIER DE BOIS-D'HYVER, à *Fontainebleau*. — Feuille de parquet d'appartement en pin maritime, secrétaire, table de nuit, table à ouvrage, guéridon, table à jeu et une bibliothèque étagère.
- Seine-et-Oise. CHAMPION, à *Chennevière*. — Tuiles et machine à tuiles.
- Yonne. MONTANGERAND, à *Joigny*. — Appareils pour les persiennes à lames mobiles.

VIII. ARTS DIVERS.

1^o COUTELLERIE.

Dordogne.	PETIT, à <i>Nontron</i> . — Couteaux dits de <i>Nontron</i> .	<i>Id.</i>	CLERC, à <i>Paris</i> . — Coutellerie, instruments de chirurgie, lames de Damas. (A) 1825, 1827 et 1854 à Sir Henry, prédécesseur
Eure.	HACHETTE, à <i>Rugles</i> . — Flammes et articles divers de coutellerie	<i>Id.</i>	DEACROIX, à <i>Paris</i> . — Coutellerie de table en argent, nacre, etc., rasoirs, ciseaux, couteaux et couteaux de chasse, etc. C. F. 1854. M. H. 1859, à Foubert.
Doubs.	JEANNINGROS, à <i>Ornans</i> . — Rasoirs perfectionnés.	<i>Id.</i>	GERMINET et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Échantillons de coutellerie fine.
Loire.	CHAVANNE, DESCOS et C ^{ie} , à <i>Saint-Etienne</i> . — Coutellerie commune.	<i>Id.</i>	GILLET, à <i>Paris</i> . — Rasoirs. C. F. 1806. M. H. 1819, (B) 1825, (A) 1854, à Gillet père. R. (A) 1859, à l'exposit.
<i>Id.</i>	RENODIER, à <i>Saint-Étienne</i> . — Coutellerie commune, quincaillerie.	<i>Id.</i>	LANGUEDOCQ, à <i>Paris</i> . — Coutellerie de table et de fantaisie, etc. C. F. 1806. M. H. 1819, (A) 1853, 1827. R. (A) 1855, à Gavet.
Loire-Infér.	DUMONTHIER et CHARTRON, à <i>Houdan</i> , près Nantes. — Couteaux de chasse.	<i>Id.</i>	LANNE, à <i>Paris</i> . — Rasoirs, ciseaux et couteau. C. F. 1854. M. H. 1859.
Manche.	FRESTEL, à <i>Saint-Lô</i> . — Jardiniers, couteaux, ciseaux, rasoirs, canifs et serpette. M. H. 1819 et 1825, (B) 1857, R. (B) 1854.	<i>Id.</i>	LAPORTE, à <i>Paris</i> . — Objets de coutellerie. (B) 1827 et 1859.
Marne (Haute-).	GUERRE, à <i>Langres</i> . — Coutellerie. (B) 1825.	<i>Id.</i>	MARMUSE, à <i>Paris</i> . — Couteaux, ciseaux, greffoir et sécateur, tailles-plumes.
Puy-de-Dôme.	BEAUJEU, à <i>Château-Gaillard</i> . — Rasoirs.	<i>Id.</i>	MAYET, à <i>Paris</i> . — Rasoirs à des modèles et de différents modèles.
<i>Id.</i>	BOST MAMBRUN oncle et neveu, à <i>Thiers</i> . — Coutellerie. (A) 1825, R. (A) 1827, 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	MORIZE, à <i>Paris</i> . — Rasoirs, couteaux et ciseaux.
<i>Id.</i>	CHATELET jeune et fils, à <i>Thiers</i> . — Coutellerie.	<i>Id.</i>	PRADIER, à <i>Belleville</i> . — Couteaux et rasoirs, nécessaires de coutellerie. (A) 1825, R. (A) 1827, 1854 et 1859.
<i>Id.</i>	GUILLEMOT-LAGROLIERE, à <i>Thiers</i> . — Coutellerie.	<i>Id.</i>	VAUTHIER, à <i>Paris</i> . — Couteaux de chasse, de table, de dessert, ciseaux, couteaux. M. H. 1827 et 1854, (B) 1859.
<i>Id.</i>	NAVARON DUMAS, à <i>Thiers</i> . — Rasoirs. C. F. 1859.	Vienne (H.-).	MANOEUVRIER père et fils, à <i>Limoges</i> . — Couteaux, sécateurs, scies.
<i>Id.</i>	PRODON-POUZET, à <i>Thiers</i> . — Coutellerie. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	MANOEUVRIER jeune, à <i>Limoges</i> . — Rasoirs, sécateur.
<i>Id.</i>	TIXIER-GOYON, à <i>Thiers</i> . — Coutellerie. M. H. 1827. R. M. H. 1854 et 1859.	Vosges.	COMMUNE DE SAINT-JEAN-DU-MARCHE. — Couteaux.
<i>Id.</i>	VERCHÈRE et ARTHAUD, à <i>Thiers</i> . — Coutellerie.		
Seine.	ALLARD, à <i>Paris</i> . — Couteaux, tranchets.		
<i>Id.</i>	BRESQUIGNAN, à <i>Paris</i> . — Coutellerie pour selliers. M. H. 1859.		
<i>Id.</i>	CHEMELAT, à <i>Paris</i> . — Rasoirs. C. F. 1859.		

2^o SERRURERIE.

Aisne.	LAPORTE-LEQUEUX, à <i>Laon</i> . — Serrures, espagnolette.	Meuse.	SERRE, à <i>Saint-Michel</i> . — Cries et serrures. C. F. 1859.
<i>Id.</i>	PRÉVOST fils, à <i>Vervins</i> . — Serrure.	Oise.	PAILLARD, à <i>Breteil</i> . — Serrure de sûreté.
Ardennes.	CAMION-PIERON, à <i>Vrignes-aux-Bois</i> . — Fiches et charnières.	Orne.	BOHIN père et fils, à <i>Laigle</i> . — Copeaux, boîtes, etc. C. F. 1859.
<i>Id.</i>	MEURANT frères, à <i>Charleville</i> . — Cries, étaux et objets de serrurerie.	<i>Id.</i>	MALLE, à <i>Aleçon</i> . — Serrure.
Charente-Infér.	MARTIN, à <i>Rochefort</i> . — Serrures à double pêne.	Pas-de-Calais.	MARTEL, à <i>Fressin</i> . — Serrures inrocktables.
Gironde.	TOMBER, à <i>Bordeaux</i> . — Essieux.	Seine.	ANDRIOT, à <i>Paris</i> . — Espagnolettes et cheminées.
Jura.	LAMY-JOZ, à <i>Morez</i> . — Tournebroches, ressorts.	<i>Id.</i>	BARBOU, à <i>Paris</i> . — Mécanismes indicateurs pour remplacer les sonnettes. C. F. 1854, pour un télégraphe domestique.
Loir-et-Cher.	TOURNEUX, à <i>Vendôme</i> . — Serrure à double pêne.		
Meurthe.	SERRE, à <i>Pont-à-Mousson</i> . — Vis et objets		

- Id.* BARRE, à *Paris*. — Serrures, cadenas, crémones, mors divers et objets d'art. M. H. 1839.
- Id.* BAUDRIT, à *Paris*. — Armatures en fer.
- Id.* BERTHIER, à *Paris*. — Serrures à pompe et à gorges mobiles.
- Id.* BOULANGER fils, à *Paris*. — Pentures en fer forgé.
- Id.* BOUTTÉ, à *Paris*. — Serrurerie et quincaillerie. C. F. 1854, M. H. 1859.
- Id.* BRICARD et GAUTHIER aîné, à *Paris*. — Serrures d'armoires, de voitures, de sûreté, becs de canne, targettes, espagnolettes, etc. M. H. 1854, à Sterlin; (B) 1859, à Bricard et Gauthier.
- Id.* CHOMEAU et CHAMPION, à *Paris*. — Essieux.
- Id.* CHAPON, à *Paris*. — Serrures. M. H. 1859.
- Id.* CHARBONNIER, à *Paris*. — Modèles de crémones, une croisée montée.
- Id.* DELAGRANGE, à *Paris*. — Serrures, verrous, cadenas, espagnolettes, etc.
- Id.* DORÉ, à *Paris*. — Coffres-forts. C. F. 1859.
- Id.* DORVAL, à *Paris*. — Coffres de sûreté.
- Id.* DOYEN, à *Paris*. — Serrure de sûreté, verrous.
- Id.* FADIÉ, à *Paris*. — Modèles de serrurerie.
- Id.* FICHET, à *Paris*. — Coffres-forts, serrures et grilles de sûreté, divers échappements, nouvelle voiture.
- Id.* GASCOIN, à *Paris*. — Moulures en tôle pour vitraux, vitraux, châssis. C. F. 1859.
- Id.* GRANGOIR, à *Paris*. — Serrurerie de précision et nouveau système de nomenclature propre à faire les gardes mobiles Bramah. (B) 1859.
- Id.* HUE, à *Paris*. — Serrure à secret.
- Id.* JANIN, à *Paris*. — Un indicateur, pièce mécanique pour le service des hôtels garnis, etc.
- Id.* JUGIER, à *Paris*. — Serrures pour meubles, pivots et loquetaux.
- Id.* LACARRIÈRE, à *Paris*. — Plusieurs modèles de châssis, montre en fer, devanture de boutique en fer, divers articles de serrurerie pour l'éclairage au gaz. (B) 1859.
- Id.* LAFOND, à *Paris*. — Essieux et machines diverses, roues, presse pour emboîter les roues, essieu de locomotive.
- Id.* LEBLANC, à *Paris*. — Crémones, etc.
- Id.* LELOUTRE, à *Paris*. — Coffres-forts. (B) 1827, à Bécasse.
- Id.* HÉMOITRE, à *Paris*. — Coffres-forts, serrures à combinaison.
- Id.* LE PAUL, à *Paris*. — Caisses en fer, serrures, crics, balanciers, découpoirs, etc. (B) 1827, R. (B) 1854, (B) 1859.
- Id.* LEVASSEUR, à *Paris*. — Établi, tour allemand, outils d'affûtage. M. H. 1859.
- Id.* MÉRIET, à *Paris*. — Coffres-forts.
- Id.* MONESTÈS (François), à *Paris*. — Serrures et verrous en cuivre et en fer.
- Id.* NEUMANN (Ferdinand), à *Paris*. — Un essieu à l'huile à double rotation.
- Id.* PAUBLAN, à *Paris*. — Coffres-forts. M. H. 1859.
- Id.* PELLETIER, à *Paris*. — Assortiment de timbres pour sonnettes.
- Id.* RAYMOND, au *Grand-Montrouge*. — Roues et essieux.
- Id.* REDARCE, à *Paris*. — Indicateurs mobiles pour sonnettes.
- Id.* RENARD, à *Paris*. — Échantillons de serrurerie.
- Id.* SCHMITT, à *Paris*. — Enclumes, étaux. (B) 1859.
- Id.* SOISSON, à *Paris*. — Serrures à soupapes. M. H. 1859.
- Id.* TRINTZIUS, à *Batignolles*. — Serrures et verrous.
- Id.* VALLET, à *Paris*. — Cadenas de différentes formes.
- Id.* VANDELLE, à *Choisy-le-Roi*. — Tournebroches à ressort et à poids, miroir à allouettes, ressorts de portes en fer et en cuivre, moulinet pour la pêche.
- Id.* VERSTAEN, à *Paris*. — Caisses de sûreté, nouveau modèle. C. F. 1859.
- Seine-et-Marne. BRIEST, à *Fussy*. — Serrure.
- Id.* BOURNET, à *Fontainebleau*. — Serrures, bec de canne.
- Id.* MORIZE, à *Melun*. — Cadenas, serrures, cuivrieres de bâtiment.
- Seine-Infér. GRANDSIRE, à *Ponts-et-Marais*. — Serrure dite à la Sabatier.
- Somme. BOUTTÉ fils, à *Escarbotin*. — Serrure.
- Id.* MAQUENNEHEN frères et neveu, à *Escarbotin*. — Serrures, cadenas. (A) 1825.
- Vienne (H.-). DUBOUCHÉ, à *Limoges*. — Forge à battre les faux.

5^e PLOMBERIE.

- Seine. BÉLICARD et CHESNEAU, à *Montmartre*. — Appareils de garde-robes.
- Id.* BOURG, à *Paris*. — Garde-robes hydrauliques. M. H. 1859.
- Id.* CHARBONNIER et LETELLIER, à *Paris*. — Modèles de seringues.
- Id.* CHAVENTRÉ, à *Paris*. — Couverts en métal, clyso, seringues, lampes mécaniques.
- Id.* CHERET jeune, à *Paris*. — Ardoises de zinc, pompes, robinets fixés sur des conduites de plomb sans soudures.
- Id.* DIEUDONNÉ, à *Paris*. — Sièges mobiles inodores.
- Id.* DURAND, à *Paris*. — Robinets, jet d'eau.
- Id.* GUINIER, à *Paris*. — Garde-robes, sièges, cuvettes. M. H. 1859.
- Id.* HAVARD et neveu, à *Paris*. — Garde-robes. M. H. 1859.

<i>Id.</i>	LEHODEY, à <i>Paris</i> . — Clysoléide.		les pour la descente des eaux ménagères.
<i>Id.</i>	LEROY et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Garde-robes, sièges inodores hydrauliques et lavabo.	<i>Id.</i>	PETIT, à <i>Paris</i> . — Clyso-pompes d'un nouveau mécanisme.
<i>Id.</i>	MARBACH, à <i>Paris</i> . — Robinets à pression.	<i>Id.</i>	PLACE et LETALEC, à <i>Paris</i> . — Appareils pour cabinets d'aisance, châssis à tabatière en zinc, modèle de couverture en ardoises de zinc.
<i>Id.</i>	MASSUE, à <i>Paris</i> . — Pompes et garde-robes.	<i>Id.</i>	RAGUET, à <i>Paris</i> . — Garde-robes anglaises.
<i>Id.</i>	MOULIN, à <i>Paris</i> . — Robinets pour rendre le gaz d'éclairage portatif, robinets pour prévenir les explosions du gaz, appareils fumivores.	<i>Id.</i>	RAMACHARD, à <i>Paris</i> . — Garde-robes de différents genres.
<i>Id.</i>	PARIZOT et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Robinets de sûreté pour le gaz.	<i>Id.</i>	TIRMARCHÉ, à <i>Paris</i> . — Garde-robes. M. H. 1827 et 1834. à Tirmarche et Morand
<i>Id.</i>	PARRIZOT, à <i>Paris</i> . — Garde-robes et cuvet-		

4^o TEINTURE.

Calvados.	MÉROUZE, à <i>Lisieux</i> . — Templon, perfectionné pour tendre.	<i>Id.</i>	FRICK, à <i>Paris</i> . — Teinture de cachemires de l'Inde, étoffe française, mousseline de tapisserie et de soie. M. H. 1859.
Rhône.	VIDALIN, à <i>Lyon</i> . — Échantillons de teintures sur différentes étoffes. (O) 1859.	<i>Id.</i>	MICHEL, à <i>Puteaux</i> . — Matière colorante extraite des bois de teinture. M. H. 1859.
Seine.	BECKER, à <i>Paris</i> . — Drap préparé avec l'apprêt hydrofuge. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	PICOT, à <i>Paris</i> . — Cachemires teints, teintures sur soie et laine, broderie et mousselines de l'Inde, étoffe de Perse. C. F. 1859.
<i>Id.</i>	BOUTAREL frères, CHALAMEL et MONIER, à <i>Paris</i> . — Étoffes teintées.		
<i>Id.</i>	BROQUETTE et LE COMTE, à <i>Paris</i> . — Teinture sur tissus, laine, etc., objets pour châles, robes, fichus, etc.	Seine-lafer	BEAU DOUIN, à <i>Rouen</i> . — Poudre de bois pour teinture. C. F. 1859.

5^o BLANCHIMENT.

Gard.	GREFFULHE (Alphonse), au <i>Vigan</i> . — Échantillons de blanchiment au chlorure de chaux.	<i>Id.</i>	DEWARET, à <i>Paris</i> . — Tissus blanchis.
<i>Id.</i>	REYNAUD, à <i>Nîmes</i> . — Blanchiment des étoffes de fil et de coton.	<i>Id.</i>	MEISSONNIER, à <i>Paris</i> . — Produits tinctoriaux, étoffes imprimées.
Seine.	DEWARET, à <i>Paris</i> . — Machine pour blanchir les étoffes avec ses accessoires, machine à dérouler et battre les tissus.	Seine-lafer	VICTOR (Mme Constance), à <i>Paris</i> . — Blanchissage de dentelles et blondes.
			GALDEY, à <i>Rouen</i> . — Appareil pour blanchir les toiles.

6^o IMPRESSIONS SUR ÉTOFFES.

Seine.	AUGAN et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Gommeline ou gomme factice servant pour l'impression sur étoffes, étoffes imprimées.	<i>Id.</i>	GOBERT, à <i>Paris</i> . — Étoffes imprimées. C. F. 1825 1827 M. H. 1834.
<i>Id.</i>	BONAFoux et GAILLARD SAINT-ANGE, à <i>Paris</i> . — Rouleaux gravés.	<i>Id.</i>	GOUDEROY, à <i>Puteaux</i> . — Impressions sur étoffes de soie. (A) 1859.
<i>Id.</i>	DEPOULLY et C ^{ie} , à <i>Puteaux</i> . — Impressions sur mousselines de laine, cachemires, etc. R. (1859) pour impressions sur étoffes de laine et de soie, de la médaille d'or obtenue en 1849 et 1855, pour étoffes de soie à Lyon.	<i>Id.</i>	GRAS, à <i>Paris</i> . — Impressions sur étoffes.
<i>Id.</i>	DE LA MORINIÈRE, GONIN et MICHELET, à <i>Paris</i> . — Impressions sur tissus de laine, soie et coton, robes, châles et écharpes.	<i>Id.</i>	GUIGUES et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Impression en couleur sur peaux, rouleau de tenture en peau, bonnet garni de maroquin illustrés, pantoufles, etc.
<i>Id.</i>	DELISLE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Couleurs, impressions, dessins et tapisseries.	<i>Id.</i>	HOVELLAQUE frères, à <i>Paris</i> . — Toiles vernies d'un côté, pièces de toiles vernies des deux côtés et veau verni. (B) 1859, à Joseph Javal et C ^{ie} .
			KRAFFT, à <i>Paris</i> . — Gravure sur cylindres pour servir à l'impression des tissus, échantillons de dessins. M. H. 1859.

7^o PAPIERS.

a. Papiers peints.

Finistère.	LE MARIE (Nicolas), à <i>Ergué-Gabéric</i> . — Papiers de tenture.	Rhône.	FIGNET jeune fils et PALLIARD, à <i>Saint-Genis-Laval</i> . — Papiers peints.
------------	--	--------	---

Seine.	ANGRAND, à <i>Paris</i> . — Papiers peints. (B) 1823 et 1827, R. (B) 1834 et 1839.		peints, pour broderies d'ameublement, pour étoffes, etc.
<i>Id.</i>	BAUERKELLER et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Gaufrages en couleur sur papier et étoffes, cartes géographiques en relief. (B) 1839.	<i>Id.</i>	KNAB, à <i>Paris</i> . — Papiers peints.
<i>Id.</i>	BONAFoux et GAILLARD SAINT-ANGE, à <i>Paris</i> . — Papiers de fantaisie.	<i>Id.</i>	LABOURIAU, à <i>Paris</i> . — Papiers de tenture, bordure, porte et plafond décorés en carton élastique.
<i>Id.</i>	BOUQUET, à <i>Paris</i> . — Papiers peints, satins dorés et veloutés, gravures lithochromographiques, etc.	<i>Id.</i>	LASNE, à <i>Paris</i> . — Papiers peints et panneaux.
<i>Id.</i>	BRIERE, à <i>Paris</i> . — Panneaux de papiers peints.	<i>Id.</i>	LAPEYRE (S.) et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Papiers peints, décoration du style Louis XV. imitation de tapisserie. (B) 1819, à Dufour; (B) 1839, à Lapeyre et C ^{ie} .
<i>Id.</i>	CAPTAIN, à <i>Paris</i> . — Papiers peints.	<i>Id.</i>	MADER frères, à <i>Paris</i> . — Papiers peints. (A) 1839.
<i>Id.</i>	DELICOURT, à <i>Paris</i> . — Décorations en papiers peints.	<i>Id.</i>	MARGUERIE, à <i>Paris</i> . — Papiers peints.
<i>Id.</i>	DUMAS et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Papiers peints.	<i>Id.</i>	MATHIAS, à <i>Paris</i> . — Tableaux peints pour l'enseignement de la mécanique, portefeuille de l'ingénieur des chemins de fer, carnet à l'usage des ingénieurs, librairie scientifique industrielle.
<i>Id.</i>	DURAND, à <i>Paris</i> . — Panneaux de papier imitant le bois et le marbre pour décors.		PROT, à <i>Paris</i> . — Devants de cheminées en papiers peints.
<i>Id.</i>	DURAND, à <i>Paris</i> . — Papiers et étoffes gaufrés pour meubles et tentures. M. II. 1839.	<i>Id.</i>	RUPP, RUBIE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Papiers peints.
<i>Id.</i>	EBERT et BUFFARD, à <i>Paris</i> . — Papiers peints.	<i>Id.</i>	SEVESTRE fils et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Papiers peints.
<i>Id.</i>	FICHTENBERG, à <i>Paris</i> . — Papiers gaufrés et imprimés en couleur. M. II. 1827, 1834 et 1839.	<i>Id.</i>	VALANT, à <i>Paris</i> . — Papiers de décors.
<i>Id.</i>	GENOUX, à <i>Paris</i> . — Papiers peints.		
<i>Id.</i>	GUICHARD, à <i>Paris</i> . — Dessins pour papiers		

b. Papiers blancs et divers.

Ardèche.	CANSON frères, à <i>Annonay</i> . — Papiers grand aigle à calquer, papiers sans colle pour lithographie et taille-douce, collé pour dessin et lavis, papiers pour registres, pour lettres, papiers divers, (O) 1801, 1806, 1819, R. 1834.		papeteries.
<i>Id.</i>	F. M. MONTGOLFIER et C ^{ie} , à <i>Davezieux</i> . — Papiers à lettres, papier sans colle pour gravures, papier mécanique pour dessin, cartons blancs et de couleur, papier mince, papier parchemin, papiers marbrés, parchemin. (A) 1823, 1834.	Doubs.	MECOULET (veuve) et VAISSIER, à <i>Arcier</i> , près Besançon. — Papiers grand raisin, coquille, couronne, carré collé (B) 1839.
Charente.	BOLLE, à <i>Barillon</i> . — Papiers divers.	Finistère.	ANDRIEUX, VALLÉE père et fils, à <i>Morlaix</i> . — Papiers jésus fin sans colle, écu fin vergé, couronne fine vergée, florette fine vergée.
<i>Id.</i>	CALLAUD-BÉLISLE frères, NOUËL et C ^{ie} , à <i>Maumont et Veuze</i> . — Papiers. (A) 1834. C. F. 1834.	Indre.	BERTHAUT fils, à <i>Issoudun</i> . — Parchemin.
<i>Id.</i>	CHRÉTIEN fils, à <i>Mersac</i> . — Flôtres pour fabriquer les papiers.	Isère.	BLANCHET et KLÉBER, à <i>Rives</i> . — Papiers divers.
<i>Id.</i>	DESBOUCHAUD et PHILIPPIER, à <i>Mersac</i> . — Flôtres pour fabriquer les papiers.	<i>Id.</i>	BRETON, à <i>Grenoble</i> . — Papiers divers.
<i>Id.</i>	DURANDEAU aîné, LACOMBE et C ^{ie} , à <i>Lacourade</i> . — Papiers divers. (O) 1839.	<i>Id.</i>	COURT et C ^{ie} , à <i>Renage</i> . — Papiers divers. M. II. 1839.
<i>Id.</i>	LACHOIX frères et GAURY, à <i>Angoulême</i> . — Papiers. (B) 1834. (O) 1839.	Meuse.	DELAPLACE, à <i>Jeand'heurs</i> . — Papiers à écrire. (O) 1827, à Saint-Léger-Didot; R. (O) 1834, à Delaplace.
<i>Id.</i>	LAROCHE et FOUGERET, à <i>Larochandry</i> , commune de Montiers. — Papiers divers.	Puy-de-Dôme.	DUPUY-LAGRANDRIVE, à <i>Lagrandrive</i> . — Papier Joseph.
<i>Id.</i>	LAROCHE frères DU MARTINET, au <i>Martinet</i> . — Papiers. (A) 1839.	<i>Id.</i>	VIMAL (André) et fils, à <i>Ambert</i> . — Papier Joseph.
<i>Id.</i>	LAROCHE-JOUBERT et DUMERGUE, à <i>Mersac</i> . — Papiers.	Rhin (Haut-).	KUENEMANN frères, à <i>Aspach-le-Pont</i> . — Papier végétal.
<i>Id.</i>	TRARIEUX, à <i>Aubeterre</i> . — Flôtres pour	Sarthe.	BÉNARD, à <i>Bessé</i> . — Courroies pour les papeteries.
		Seine.	BRUYER, à <i>Paris</i> . — Papiers filets pour l'éducation des vers à soie. C. F. 1834 et 1839.
		<i>Id.</i>	CHALET, à <i>Paris</i> . — Registres, papier dit toile cirée, cire à cacheter et encre.

- Id.* DAUDRIEU, à *Paris*. — Papier-marbre, peint à la main.
- Id.* DELORME, à *Paris*. — Papiers de fantaisie.
- Id.* DURIEUX, à *Belleville*. — Feuilles de papier opaque ombrées, avec filigranes clairs et filigranes factices. (B) 1825, (A) 1859.
- Id.* FOURNIER, à *Paris*. — Papiers-marbre et papiers chinés pour la dorure.
- Id.* GASNIER, à *Paris*. — Papier de toute nature. (O) 1854, à la société anonyme d'Echarcon; R. (O) 1859.
- Id.* LACOME, à *Paris*. — Papiers illustrés.
- Id.* PAVY et C^{ie}, à *Paris*. — Pâtes de papiers et papiers.
- Id.* PORLIER, à *Paris*. — Formes à papiers, filigrane d'argent. (B) 1825, R. (B) 1827.
- Id.* ROBERT, à *Paris*. — Papiers et toiles cirées pour emballage.
- Id.* SALLERON, à *Paris*. — Papiers découpés et

- Id.* de fantaisie pour bonbons.
- Id.* SANFORD-LABRAILL et LEGRAND, à *Paris*. — Papiers de divers formats.
- Id.* SAYET (veuve), à *Paris*. — Papier de fantaisie. M. H. à Sayet.
- Id.* TRONEL et C^{ie}, à *Paris*. — Gaufrages en couleur sur carton.
- Seine-et-Marne. SOCIÉTÉ ANONYME DE SAINTE-MARIE, directeur Ch. DELATOUCHE, à *Jouy-Saint-Morin*. — Papiers et cartons. (A) 1819, à Delagarde; (O) 1854, à Delatouche; R. (O) 1859.
- Seine-et-Oise-Somme. GRATIOT, à *Essonne*. — Papiers. A 1859.
- MELLIER, OBRY fils et C^{ie}, à *Prouzel*. — Papiers divers. (B) 1859, à Tavernier Obry et C^{ie}.
- Vosges. SOCIÉTÉ ANONYME DU SOUCHE, commune d'Anould. — Papiers divers.

S^e PAPETERIE.

- Ardennes. GILBERT et C^{ie}. — Crayons, cire à cacheter.
- Doubs. VALLUET, à *Besançon*. — Feuilles de carton porcelaine.
- Finistère. DE MAUDUIT aîné et C^{ie}, à *Quimperlé*. — Papeterie, papiers divers.
- Isère. GAMEL, à *Saint-Martin-d'Hère*. — Cartons, bonbonnerie.
- Jura. POIRIER, CHAPUIS et C^{ie}, à *Saint-Claude*. — Papeterie.
- Moselle. DELBOSQUE-MÉLO, à *Metz*. — Brosses, plumeaux et pinceaux.
- Nord. BAUCHET-VERLINDE, à *Lille*. — Registres et presses à copier.
- Rhin (Haut-). ZUBER (Jean) et C^{ie}, à *Rixheim*. — Panneau de décors, papiers de tenture, papeterie, cartes à jouer.
- Seine. BARD et CHARBETIER, à *Paris*. — Registres.
- Id.* BÉMY (de), à *Paris*. — Écrans, boîtes, corbeilles en cartonnage.
- Id.* BERTOÜ, à *Paris*. — Papiers à lettres, boîtes à cacheter, enveloppes, carmins et encres de couleurs, etc.
- Id.* BOCQUET, à *Paris*. — Encriers-pompes à mouvement sphérique.
- Id.* BOQUET, à *Paris*. — Encriers-pompes. C. F. 1859.
- Id.* BOUCHER-LEMAISTRE, à *Paris*. — Machines à régler le papier.
- Id.* BOUCHER-LEMAISTRE, à *Paris*. — Registres et cartes géographiques.
- Id.* BULLIER (Mme), à *Paris*. — Brosses et pinceaux pour peintres.
- Id.* CABLIER, à *Paris*. — Portefeuilles, étuis à cigares, encriers à ressort, étuis à lunettes.
- Id.* CHAULIN, à *Paris*. — Encriers siphonides. M. H. 1859.
- Id.* CHEROT, à *Paris*. — Couleurs, toiles à peindre, cartons, panneaux à calquer, liquides gras, huile clarifiée.
- Id.* COCHERY (veuve), à *Paris*. — Brosses et

- pinceaux. M. H. 1854 et 1859.
- Id.* COLSON (A.), à *Paris*. — Toiles préparées pour la peinture au pastel.
- Id.* DAGNEAU, à *Paris*. — Brosses et pinceaux pour peintres. C. F. 1859.
- Id.* DEJARDIN, à *Paris*. — Cadre, album, papier satinés et gaufrés.
- Id.* DESPREZ-LE VOT, à *Paris*. — Ciseaux de mine de plomb.
- Id.* DORVILLE, à *Paris*. — Articles de papeterie. C. F. 1854 et 1859, à Weynen, pederoussent.
- Id.* DRAINS, à *Paris*. — Pinceaux pour la miniature, l'aquarelle, l'architecture, etc.
- Id.* DUBOS, à *Paris*. — Registres, portefeuilles et reliures.
- Id.* FENOUX, à *Paris*. — Portefeuilles, pupitres, trousseaux de voyage, agendas, albums, buvards, etc. M. H. 1827, (B) 1854, R. (B) 1859, à Hazard.
- Id.* FORMENTIN (Mlle), à *Paris*. — Lavis et estompes, crayons sur pierres.
- Id.* FREMY, à *Paris*. — Papiers et toiles verres et émaillées.
- Id.* GARDE, à *Paris*. — Brosses et pinceaux.
- Id.* GIROUX (Alphonse) et C^{ie}, à *Paris*. — Corbeilles de mariage, pupitres, jardinières, papeterie, albums, buvards, paroissiens. (A) 1854, R. (A) 1859.
- Id.* JOLLY, à *Paris*. — Porte-plumes sans soudures. M. H. 1859.
- Id.* LEBLAIS, à *Paris*. — Taille-plumes.
- Id.* LEGRAND, à *Paris*. — Registres d'un nouveau système.
- Id.* MALLAT, à *Paris*. — Plumes à pointes de rubis et d'iridium, tire-lignes, compas.
- Id.* MARION, à *Paris*. — Papiers divers et enveloppes pour lettres. C. F. 1854, M. H. 1859.
- Id.* NÉRAUDEAU, à *Paris*. — Registres.
- Id.* PITET aîné, à *Paris*. — Pinceaux et brosses

pour peintres.
Id. PRESBOURG, à *Paris*. — Pinceaux de toute nature.
Id. RENAULT, à *Paris*. — Cartes à jouer.
Id. ROBERT, à *Paris*. — Registres divers. M. H. 1854 et 1859.
Id. ROBIN, à *Paris*. — Encriers.
Id. ROUMESTANT, à *Paris*. — Registres, presses à copier, presses de voyage, cire à cacheter. M. H. 1854, pour cire à cacheter; C. F. 1854, pour registres; (B) 1859, pour cire à cacheter; (B) 1859, pour registres.
Id. SAGLIER, à *Paris*. — Encriers filtres et à gravitation.
Id. SAINT-MAURICE CABANY (veuve), à *Paris*. — Registres et articles de papeterie.
Id. SAUNIER (Mme), à *Paris*. — Brosses et

pinceaux pour peintres. (B) 1854, R. (B) 1859.
Id. SUPOT, à *Paris*. — Registres.
Id. TACHET, à *Paris*. — Pupitre, nouveau système. C. F. 1859.
Id. VALLÉ, à *Paris*. — Toiles et panneaux pour la peinture et le dessin au pastel, couleurs, huiles pour la peinture.
Id. VILLEREY, à *Paris*. — Mandats, billets, lettres de change.
Id. WELLAEYS (Mme), à *Paris*. — Papiers de fantaisie. M. H. 1859.
Seine-et-Oise. BERTHIER, à *Poissy*. — Crayons, plumes métalliques, etc.
Id. GOBERT et C^{ie}, à *Boissy-Saint-Léger*. — Encriers.
Vienne. DAUVIN, à *Poitiers*. — Grand-livre, registre d'échantillons de réglure.

9^e CUIRS, PEAUX, MAROQUINS.

Aisne. DEZAUX-LACOUR, à *Guise*. — Cuir.
Allier. SORREL, BERTHELET et C^{ie}, à *Moulins*. — Bandes de vache lissées, veaux cirés et paires de tiges de bottes en veau.
Ardeche. TRACOT (Henri), à *Annonay*. — Peaux de chevreaux mégissées pour gants.
Ardennes. ESTIVANT et BIDOÛ fils, à *Givet*. — Cuir tannés.
Id. THIRY frères, à *Givet*. — Cuir tanné.
Calvados. DURAND, à *Rully*. — Peaux de veaux tannées. (A) 1859.
Id. LE BAILLY, à *Vire*. — Peaux de veau et de vache tannées.
Côtes-du-Nord. PÉAN et LECOMTE, à *Dinan*. — Cuir forts.
Id. THÉRY, à *Lamballe*. — Peaux de mouton en croûte, tannées au sumac.
Id. TROPEL (Ange), à *Guingamp*. — Cuir tannés en croûte.
Eure. PLUMMER, à *Pont-Audemer*. — Cuir et peaux vernis. (A) 1806 et 1854, (O) 1859.
Finistère. CHICOINEAU aîné, à *Quimperlé*. — Cuir de natures et de qualités différentes.
Id. CHICOINEAU jeune, à *Quimperlé*. — Cuir boudrier lissé.
Id. MICHEL, à *Quimper*. — Cuir fort. M. H. 1859.
Garonne (H.-). FIEUX fils aîné, à *Toulouse*. — Cuir.
Hérault. LARGUÈZE aîné, à *Montpellier*. — Cuir et peaux. M. H. 1854 et 1859.
Id. ROQUES, à *Montpellier*. — Cuir et peaux.
Ille-et-Vilaine. BRISOU fils aîné, à *Rennes*. — Cuir et peaux. (A) 1854, B. (A) 1859.
Id. DELYS, à *Rennes*. — Peaux de veau et de mouton.
Id. LECORGNE, à *Saint-Méen*. — Cuir et peaux.
Id. LEROUX, à *Rennes*. — Cuir et peaux.
Indre-et-Loire. PELTEREAU frères, à *Château-Renault*. — Cuir et peaux. M. H. 1819, (A) 1825 et 1827.
Isère. BOURJAT, à *la Trouche*. — Peaux de veau

bronzées et peaux de mouton.
Loir-et-Cher. CHEVALLIER - ASSELINEAU, à *Saint-Aignan*. — Cuir tanné.
Id. ROUET et C^{ie}, à *Saint-Aignan*. — Cuir. M. H. 1854, R. M. H. 1859.
Loire-Infér. DOUAUD, à *Nantes*. — Peaux de veau chamisées, peaux de mouton.
Id. MERLANT jeune, à *Nantes*. — Cuir et peaux.
Id. MERLANT jeune et TAGOT, à *Nantes*. — Cuir vernis.
Id. PRIN et C^{ie}, à *Nantes*. — Cuir et peaux. (B) 1859.
Id. SUSER, à *Nantes*. — Cuir et peaux. M. H. pour chaussures.
Loiret. LANDRON frères, à *Meung*. — Cuir et peaux.
Morbihan. CORNIQUEL, à *Vannes*. — Cuir tanné. M. H. 1854.
Id. LE LEURCH, à *Auray*. — Cuir tannés.
Id. MARSILLE frères, à *Lorient*. — Cuir tannés.
Id. MICHAU aîné, à *Pontscorff*. — Cuir tanné.
Orne. CAMUS-LAFLECHE, à *Laigle*. — Cuir tanné.
Id. TAVERNIER, à *Argentan*. — Cuir de Hongrie.
Puy-de-Dôme. BOUYON, à *Clermont-Ferrand*. — Cuir.
Pyrénées-Or. ADUY, à *Perpignan*. — Cuir tanné.
Id. IZARN frères, à *Perpignan*. — Cuir tanné.
Id. ROBERT aîné, à *Perpignan*. — Cuir tanné.
Id. SALES, à *Perpignan*. — Cuir tanné.
Id. VIDAL, à *Perpignan*. — Cuir tanné.
Rhén (Bas-). EMMERICH et GEORGER fils, à *Strasbourg*. — Maroquins. (A) 1825 et 1827, à Georger; R. (A) 1854 et 1859, à Emmerich et Georger fils.
Id. LANZENBERG et C^{ie}, à *Strasbourg*. — Maroquins, peaux de veaux, peaux de moutons, de chevreaux et d'agneaux. (A) 1859.
Seine. BAUDOIN frères et C^{ie}, à *Paris*. — Cuir vernis, toiles cirées, havre-sacs, manteaux, étoffes diverses enduites d'un seul côté. (A) 1859.

<i>Id.</i>	BÉRENGER, ROUSSEL et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Cuir pour semelles. (O) 1859.	<i>Id.</i>	NEVEUE, à <i>Paris</i> . — Cuir.
<i>Id.</i>	BUDIN, à <i>Paris</i> . — Cuir et tiges de bottes.	<i>Id.</i>	NYS et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Cuir vernis. (O) 1859.
<i>Id.</i>	CARRÉ et BARRANDE, à <i>Paris</i> . — Peaux de diverses couleurs.	<i>Id.</i>	OGEREAU, à <i>Paris</i> . — Maroquins de couleur, maroquins noirs, moutons maroquinés, chamois, cuir forts. (O) 1859.
<i>Id.</i>	DALICAN, à <i>Paris</i> . — Maroquins, peaux de moutons et de veaux. (A) 1806, (O) 1819, R. (O) 1825, 1854 et 1859, à Matter.	<i>Id.</i>	OZOUF, à <i>Grenelle</i> . — Peaux de vache et de veaux vernies, capote de cabriolet.
<i>Id.</i>	DARSY fils, à <i>Paris</i> . — Veaux couleur bois avec odeur de Russie pour reliure, portefeilles, etc., veau ciré pour chaussure.	<i>Id.</i>	PAUL, à <i>Paris</i> . — Peaux tannées.
<i>Id.</i>	DEADDÉ, à <i>Paris</i> . — Vaches, veaux pour sellerie, moutons, veaux noirs pour chaussures, peaux de chèvres, etc.	<i>Id.</i>	PLATTET freres, à <i>Paris</i> . — Cuir vernis ustensiles de voyage vernis.
<i>Id.</i>	DIETZ jeune, à <i>Paris</i> . — Peaux forte et moyenne, basane.	<i>Id.</i>	PONCY-DEMESSE et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Veaux cires, peaux de cochon blanches, veau verni, etc.
<i>Id.</i>	DUNET, à <i>Paris</i> . — Vache de voiture et étuis à chapeaux couverts en cuir verni.	<i>Id.</i>	QUÉVRAIN, à <i>Paris</i> . — Cuir vernis.
<i>Id.</i>	DUPORT, à <i>Paris</i> . — Peaux de vaches refendues, drap-feutre refendu, etc.	<i>Id.</i>	REULOS, à <i>Paris</i> . — Peaux de cheval corroyées et tannées.
<i>Id.</i>	DURAND (Guillaume), à <i>Paris</i> . — Cuir tannés à la jusée, buffles pour l'équipement militaire, veau tanné et corroyé cuir forts pour machines. (A) 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	ROUSSEL (L.) et DESPREZ, à <i>Paris</i> . — Vaches vernies pour capotes de calommes, veaux vernis pour chaussures, etc.
<i>Id.</i>	DURAND-CHANCEREL, à <i>Paris</i> . — Cuir forts tannés à la jusée, veaux tannés et corroyés, paires de tiges blanches et noires. (O) 1859.	<i>Id.</i>	ROUSSEL (veuve A.) et COURTEPEE, à <i>Paris</i> . — Peaux de bœufs tannées, peaux de vaches tannées et corroyées, peaux de veaux, de cheval, tiges de bottes corroyées et tannées.
<i>Id.</i>	FAULER freres, à <i>Paris</i> . — Peaux de chèvres, veaux et moutons, apprêtées de diverses manières. (O) an IX, an X, 1806, 1819, 1825, 1827, 1854 et 1859.	<i>Id.</i>	SOYER, à <i>Paris</i> . — Cuir vernis et corroyerie. C. F. 1859.
<i>Id.</i>	GAUTHIER, à <i>Paris</i> . — Cuir vernis. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	TREMPE jeune, oncle et neveu, à <i>Paris</i> . — Peaux de chevreau pour chaussures. M. H. 1827, R. 1854.
<i>Id.</i>	HERPIN, à <i>Grenelle</i> . — Peaux de vaches et de veaux vernies.	<i>Id.</i>	VAUQUELIN, à <i>Paris</i> . — Vaches, veaux de cheval, basane pour pantalons, vache et tiges d'Afrique.
<i>Id.</i>	HEULTE, à <i>Paris</i> . — Cuir, peaux et feutres vernis. (B) 1859.	<i>Id.</i>	VILLENEUVE, à <i>Paris</i> . — Cuir et peaux pour chapeaux.
<i>Id.</i>	HOUETTE aîné, à <i>Paris</i> . — Cuir et peaux vernis.	<i>Id.</i>	VINCENT, à <i>Paris</i> . — Peaux de moutons pour la chapelierie.
<i>Id.</i>	JOUANNEAU, à <i>Paris</i> . — Peaux de moutons.	Seine-et-Oise.	BOUQUET freres, MARTIN et DESPREAUX, à <i>Versailles</i> . — Cuir naturels sculptés, cuir vernis sculptés.
<i>Id.</i>	LECHEVALIER-HAMON, à <i>Paris</i> . — Basanes, veau, vache, etc.	<i>Id.</i>	DELEUT et C ^{ie} , à <i>Saint-Germain-en-Laye</i> . — Cuir. (A) 1859.
<i>Id.</i>	LEROY, à <i>Paris</i> . — Cuir de bœufs, de veaux et de moutons.	<i>Id.</i>	LE ROY, à <i>Saint-Germain-en-Laye</i> . — Cuir de bœuf et peau de veau.
<i>Id.</i>	LEULLIET, à <i>Paris</i> . — Cuir et pâtes à rasoirs.	Seine-Infér.	GERVAIS, à <i>Auffay</i> . — Feuilles de cuir tanné.
<i>Id.</i>	LEVEN, à <i>Paris</i> . — Cuir tannés en croûte et cuir corroyés.	<i>Id.</i>	LAGNON, à <i>Rouen</i> . — Cuir pour rota-frotteurs.
<i>Id.</i>	MASSEMIN, à <i>Paris</i> . — Peaux de veaux.	Vienne.	BERNARD-LALLIER, à <i>Loudun</i> . — Peaux d'oies préparées.
<i>Id.</i>	MELLIER, à <i>Paris</i> . — Cuir et peaux corroyés, châssis pour la lithographie.	<i>Id.</i>	CAMES, à <i>Poitiers</i> . — Peaux d'agneaux pour la ganderie.
<i>Id.</i>	MICOUD, à <i>Paris</i> . — Cuir et toiles vernis pour décorations mobiles. C. F. 1854 et 1859.	Vienne II.	CHROT et COUDER, à <i>Limoges</i> . — Cuir.
		<i>Id.</i>	RIGAUD jeune, à <i>Saint-Junien</i> . — Peaux d'agneaux meublées, gants de peau d'agneau.
		Yonne.	MIMARD, à <i>Villeneuve-le-Roi</i> . — Cuir.
		<i>Id.</i>	SAUVEGBAIN, à <i>Villeneuve-le-Roi</i> . — Cuir.

10^e SELLERIE.

Charente. TOUZET, à *Rouillac*. — Colliers mécaniques.
 Indre-et-Loire. BOZON, à *Mosnes*. — Colliers avec des at-

telles en fer, à l'usage des chevaux de diligence ou du roulage.

Isère.	MILLIOZ, à <i>Grenoble</i> . — Avant-trains.	<i>Id.</i>	HERMET, à <i>Paris</i> . — Colliers pour chevaux.
Nièvre.	LEPRON, à <i>Nevers</i> . — Collier de cheval avec tous ses accessoires.	<i>Id.</i>	LIÉGARD frères, à <i>Paris</i> . — Brides, selles, harnais. (A) 1839.
Pyrénées-Or.	FERRER, à <i>Perpignan</i> . — Manches de fouets, cravaches.	<i>Id.</i>	LONGUEVILLE, à <i>Paris</i> . — Voiture nacelle.
Seine.	ALLIER, à <i>Paris</i> . — Mors de différents modèles.	<i>Id.</i>	MALDANT, à <i>la Chapelle-Saint-Denis</i> . — Guide-longe et colliers de chiens.
<i>Id.</i>	AMIARD, à <i>Paris</i> . — Harnais et colliers. M. H. 1839.	<i>Id.</i>	MARMIN, à <i>Paris</i> . — Cravaches en nerf filé et en vernis caoutchouc.
<i>Id.</i>	CAMUS, à <i>Paris</i> . — Boucles, chaînettes pour chevaux. M. H. 1827.	<i>Id.</i>	NIEPCE et ETOFFE, à <i>Paris</i> . — Objets de sellerie.
<i>Id.</i>	DAMERON, à <i>Paris</i> . — Voitures, coupés de ville, berline de ville.	<i>Id.</i>	PATUREL, à <i>Paris</i> . — Cravaches, fouets, sticks, cannes pour monter à cheval.
<i>Id.</i>	DE L'AUBÉPIN, à <i>Paris</i> . — Char à bancs à six roues.	<i>Id.</i>	PELLIER, à <i>Paris</i> . — Mors-Pellier pour arrêter les chevaux, système de <i>sauterelle</i> pour barrage des chevaux.
<i>Id.</i>	D'HENNIN, à <i>Paris</i> . — Selles, harnais, brides de nouveaux modèles.	<i>Id.</i>	ROUX-DUREMÈRE, à <i>Paris</i> . — Collier de cabriolet en cuir verni rempli d'air.
<i>Id.</i>	DUFAURE DE MONTMIRAIL, à <i>Paris</i> . — Brides.	<i>Id.</i>	SPINAU, à <i>Paris</i> . — Une voiture de fantaisie.
<i>Id.</i>	ERNOUL, à <i>Paris</i> . — Traits, sellerie.	<i>Id.</i>	STHORMAYÈRES, à <i>Paris</i> . — Voitures d'enfants et cheval mécanique.
<i>Id.</i>	FUSZ, à <i>Paris</i> . — Voitures. C. F. 1839.	<i>Id.</i>	WAIDÈLE, à <i>Paris</i> . — Cabriolet à quatre roues et à train mobile, pouvant avec facilité servir de char à bancs ; une calèche.
<i>Id.</i>	GALLOIS, à <i>Paris</i> . — Cannes, fouets, cravaches.	<i>Id.</i>	HERMET, à <i>Brie</i> . — Colliers de chevaux.
<i>Id.</i>	GUÉRIN, à <i>Paris</i> . — Voitures d'enfants, voitures pour malades et cheval mécanique.	Yonne.	CAMUZAT-GUYON, à <i>Auxerre</i> . — Mors.

11^e LITERIE.

Seine.	BILLORET, à <i>Paris</i> . — Sommiers élastiques, lit mécanique.	<i>Id.</i>	LAUDE frères, à <i>Paris</i> . — Sommiers élastiques, matelas et coussins.
<i>Id.</i>	DE BOURGES, à <i>Paris</i> . — Fonds de lits élastiques.	<i>Id.</i>	THIERRY-SAFFROY, à <i>Paris</i> . — Sommiers élastiques.

12^e CHAPELLERIE.

Charente-Inf.	BOUCHET et MARCHAND, à <i>Montendre</i> . — Vannerie indienne, chapeaux de latanier. M. H. 1834, à Bouchet.	<i>Id.</i>	FRAPPA et BOIZARD, à <i>Paris</i> . — Chapeaux de paille.
Gard.	FEUILLET, à <i>Nîmes</i> . — Chapeaux de soie et mérinos.	<i>Id.</i>	GIBUS aîné, à <i>Paris</i> . — Chapeaux mécaniques. M. H. 1834 et 1839.
Moselle.	BRETTNAKER, à <i>Boulay</i> . — Chapeaux vernis et veloutés.	<i>Id.</i>	HERVÉ, à <i>Paris</i> . — Chapeaux divers, galottes tissées.
Rhône.	BLACHE et RODET, à <i>Lyon</i> . — Chapeaux castor.	<i>Id.</i>	LAVILLE et POUMAROUX, à <i>Paris</i> . — Chapeaux.
<i>Id.</i>	LABOUREZ, à <i>Lyon</i> . — Chapeaux castor.	<i>Id.</i>	LEGRAS, à <i>Paris</i> . — Chapeaux de paille, feuilles de sparterie, tresses de paille.
<i>Id.</i>	PILLARD (Julien), à <i>Lyon</i> . — Chapeaux castor.	<i>Id.</i>	LEJEUNE, à <i>Paris</i> . — Chapeau mécanique, chapeau de soie.
Seine.	ABTS, à <i>Paris</i> . — Chapeaux de paille.	<i>Id.</i>	MALARD fils, à <i>Paris</i> . — Chapeaux de feutre.
<i>Id.</i>	ALAN-MIGOUT et RAY, à <i>Paris</i> . — Chapeaux imperméables. C. F. 1834, M. H. 1839.	<i>Id.</i>	PAISANT, à <i>Paris</i> . — Chapeaux de soie et castor. C. F. 1839.
<i>Id.</i>	ALLIÉ, à <i>Paris</i> . — Chapeaux, conformateur et ses accessoires.	<i>Id.</i>	SEGUIN (Mme), à <i>Paris</i> . — Mécanisme pour chapeau de femme.
<i>Id.</i>	BAILLY aîné et BELNOT, à <i>Paris</i> . — Casquettes.	Seine-et-Marne.	MONNIER, à <i>Nemours</i> . — Chapeaux militaires et bourgeois.
<i>Id.</i>	BENINI, à <i>Paris</i> . — Chapeaux de paille de France. (O) 1839.	Vaucluse.	ASTIC, à <i>Avignon</i> . — Chapeaux de soie.
<i>Id.</i>	BOURRET, à <i>Paris</i> . — Chapeaux de paille.	Vendée.	GANDRIAU aîné, à <i>Fontenay-le-Comte</i> . — Chapeaux en cuir verni, en feutre, etc.
<i>Id.</i>	DUCHÈNE aîné, à <i>Paris</i> . — Chapeaux.	Vienne (H.-)	JOUHAUD fils et C ^{ie} , à <i>Limoges</i> . — Chapeaux vernis, chapeaux de latanier.
<i>Id.</i>	FLÉCHEL, à <i>Paris</i> . — Chapeaux imperméables.		
<i>Id.</i>	FLESCHELLE, à <i>Paris</i> . — Chapeaux de paille.		

13^o CHAUSSURE.

Aube	RONDEAU, à <i>Estissac</i> . — Bottines, bas en mérinos.	<i>Id.</i>	SIGUY, à <i>Paris</i> . — Brodequins. C. F. 1859
Loire-Infér.	SUSER, à <i>Nantes</i> . — Bottes, souliers, brodequins, chaussures de toute espèce. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	Seine-et-Marne. LEBRETON, à <i>Meaux</i> . — Bottes et souliers
Nord.	SIROT père, à <i>Trith-Saint-Léger</i> . — Chevilles en fer et en cuivre pour cordonniers.	<i>Id.</i>	NANCEY fils, à <i>Metun</i> . — Socques en cuir et en bois.
<i>Id.</i>	BERNARD, CHAPUIS et MOLIERE, à <i>Paris</i> . — Chaussures diverses.	Seine-et-Oise.	BOULARD, à <i>Villepreux</i> . — Chaussures économiques, bottes et souliers.
<i>Id.</i>	BOUDIER (Mme) et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Cirages, cuirs et chaussures vernis.	<i>Id.</i>	CHOLLET, à <i>Versailles</i> . — Souliers-guêtres, souliers de chasse et guêtre militaire
<i>Id.</i>	DEREYNE, à <i>Paris</i> . — Revers de bottes. (B) 1859.	Vienne (H.-).	BOYER (Martial), à <i>Limoges</i> . — Tiges de bottes.
<i>Id.</i>	LEFÉBURE, à <i>Paris</i> . — Bottes, souliers et bottines vernis.	<i>Id.</i>	LEFEVRE et BOST, à <i>Limoges</i> . — Bottines, chaussons, pantoufles, escarpins
<i>Id.</i>	PENOT, à <i>Paris</i> . — Bottes, souliers et bottines, chaussures sans coutures.	<i>Id.</i>	MALLET (Louis), à <i>Limoges</i> . — Chaussons, pantoufles, brodequins, escarpins.
		<i>Id.</i>	TEYTUT aîné, à <i>Limoges</i> . — Chaussons, pantoufles, escarpins, bottines.

14^o GANTERIE.

Isère	AIMÉ (Abraham), à <i>Grenoble</i> . — Gants.	<i>Id.</i>	DESCHAMPS, à <i>Paris</i> . — Fermeurs de gants.
<i>Id.</i>	BROCHIER, à <i>Grenoble</i> . — Gants.	<i>Id.</i>	(B) 1854, (H.-B.) 1859
<i>Id.</i>	JOUVIN et C ^{ie} , à <i>Grenoble</i> . — Gants. (B) 1859.	<i>Id.</i>	HERR, à <i>Paris</i> . — Gants.
<i>Id.</i>	MATTON, à <i>Grenoble</i> . — Gants.	<i>Id.</i>	JOULIN, à <i>Paris</i> . — Gants.
<i>Id.</i>	PERRUCAT, à <i>Grenoble</i> . — Gants.	<i>Id.</i>	LECOQ-PRÉVILLE, à <i>Paris</i> . — Gants de chevreau.
<i>Id.</i>	REYNIER, à <i>Grenoble</i> . — Gants.	<i>Id.</i>	MORIZE aîné, à <i>Paris</i> . — Gants divers
Seine.	ALLEMAND, à <i>Paris</i> . — Gants.	<i>Id.</i>	PHILIPPE, à <i>Paris</i> . — Gants de peau.
<i>Id.</i>	BRIE aîné, à <i>Paris</i> . — Modèles d'emportepièces pour la ganterie et échantillons.	<i>Id.</i>	TAREN, à <i>Paris</i> . — Gants et fermoirs pour gants

15^o INSTRUMENTS DE CHIRURGIE

Hérault.	BOURDEAUX aîné, à <i>Montpellier</i> . — Instruments de chirurgie, couteaux, ciseaux, rasoirs, etc.	<i>Id.</i>	DARAN, à <i>Paris</i> . — Forceps, brise-pierre, couteau à incision, scarificateur, lancetier.
<i>Id.</i>	ARRAULT, à <i>Paris</i> . — Sacs chirurgicaux, coffres de mer, etc.	<i>Id.</i>	LIER, à <i>Paris</i> . — Instruments de chirurgie.
<i>Id.</i>	CHARRIÈRE, à <i>Paris</i> . — Outils de coutellerie et de chirurgie, orthopédie, bandages, bras artificiels. (A) 1854, (O) 1859.	<i>Id.</i>	PETIT-COLIN, à <i>Paris</i> . — Bougies pour sondes.
		<i>Id.</i>	SAMSON, à <i>Paris</i> . — Instruments de chirurgie et membres artificiels. (A) 1859.

16^o APPAREILS ORTHOPÉDIQUES

Rhône.	GOBERT (Auguste), à <i>Lyon</i> . — Corsets et mécanisme d'un corset.	<i>Id.</i>	COLLET (Mme), à <i>Paris</i> . — Corsets
Seine.	BÉCHARD, à <i>Paris</i> . — Appareils pour les déviations de la taille, des jambes et des pieds, appareils pour bandages.	<i>Id.</i>	DARBO, à <i>Paris</i> . — Bouts de sein, libérateurs, pompes à sein, etc. M. H. 1854 et 1859.
<i>Id.</i>	BELMAS, à <i>Paris</i> . — Bandages.	<i>Id.</i>	DÉON, à <i>Paris</i> . — Conques acoustiques
<i>Id.</i>	BERGERON, à <i>Paris</i> . — Appareils pour les déviations de la taille, pour le redressement des pieds bots, bandages herniaires.	<i>Id.</i>	DUMOULIN (Mme), à <i>Paris</i> . — Corsets sans goussets.
<i>Id.</i>	BIENVENU, à <i>Paris</i> . — Bustes mécaniques pour peintres.	<i>Id.</i>	FLAMET, à <i>Paris</i> . — Bretelles, jarretières et bas élastiques. (B) 1854 et 1859.
		<i>Id.</i>	FOUSSEBET (Mme), à <i>Paris</i> . — Corsets
		<i>Id.</i>	GATEAU, à <i>Paris</i> . — Conques acoustiques M. H. 1859.
		<i>Id.</i>	GROSMANN et WAGNER, à <i>Paris</i> . — Bre-

	telles et instruments de chirurgie en caoutchouc.	<i>Id.</i>	RIGOLET, à <i>Paris</i> . — Un dessinateur pour prendre la mesure du pied. C. F. 1839.
<i>Id.</i>	HURET, à <i>Paris</i> . — Corsets.	<i>Id.</i>	SENN (veuve), à <i>Paris</i> . — Corsets en gros de Naples et à élastiques.
<i>Id.</i>	LAFOND, à <i>Paris</i> . — Bandages et appareils herniaires. (B) 1834, R. (B) 1839.	<i>Id.</i>	TRANCHAND, à <i>Paris</i> . — Corsets.
<i>Id.</i>	LEBRUN, à <i>Paris</i> . — Ceinture de sauvetage et tuteurs hygiéniques.	<i>Id.</i>	VALÉRIUS, à <i>Paris</i> . — Orthopédie mécanique et bandages herniaires. (B) 1839.
<i>Id.</i>	MILLOT, à <i>Paris</i> . — Corsets.	<i>Id.</i>	VERDIER, à <i>Paris</i> . — Bandages. (B) 1834. M. H. 1839.
<i>Id.</i>	NIVEL (Mme), à <i>Paris</i> . — Corsets.	<i>Id.</i>	WICKHAM, à <i>Paris</i> . — Bandages herniaires et appareils mécaniques. M. H. 1839. à Wickham et Hart.
<i>Id.</i>	NOLET, à <i>Paris</i> . — Dos élastiques et buscs mécaniques pour corsets.		
<i>Id.</i>	PASSERIEUX, à <i>Paris</i> . — Sonnettes et cordons acoustiques. M. H. 1839.	Vienne.	LAVERGNE, à <i>Poitiers</i> . — Somatomètre brisé et somatomètre fixe à coulisse longue, destinés à mesurer la taille des hommes.
<i>Id.</i>	PERNET, à <i>Paris</i> . — Bandages.		
<i>Id.</i>	PINETTE, à <i>Paris</i> . — Gymnase industriel et gymnase hygiénique, instruments divers.	Vienne (H.-).	LAMORLIÈRE, à <i>Magnac-Laval</i> . — Botte hygiénique en feutre imperméable.
<i>Id.</i>	POISSON (Mme), à <i>Paris</i> . — Corsets.		
<i>Id.</i>	POULET, à <i>Paris</i> . — Bandages herniaires.		

16^e FLEURS ARTIFICIELLES.

Ille-et-Vilaine.	STOT (Mme), à <i>Saint-Malo</i> . — Fleurs en coquillages.	<i>Id.</i>	LAROCQUE, à <i>Paris</i> . — Corbeille de fleurs artificielles.
<i>Id.</i>	DENISOT (Mme), à <i>Saint-Malo</i> . — Fleurs en coquillages.	<i>Id.</i>	LECHARPENTIER, à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles et ornements en perles.
Seine.	ADAM (Mlle), à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles.	<i>Id.</i>	MAIRE, à <i>Paris</i> . — Vase de fleurs artificielles.
<i>Id.</i>	BOBŒUF-CASABON, à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles.	<i>Id.</i>	PERROT, à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles, bouquets en plumes.
<i>Id.</i>	CHAGOT frères, à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles et plumes. M. H. 1834, (B) 1839.	<i>Id.</i>	PREVOST-WENZEL, à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles et matières premières pour fleurs naturelles ou de fantaisie. (B) 1839.
<i>Id.</i>	CLAVEL (Mme), à <i>Paris</i> . — Vases de fleurs artificielles et électriques. M. H. 1839.	<i>Id.</i>	RAYMOND-BOCQUET (Mme), à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles.
<i>Id.</i>	CONSTANTIN, à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles.	<i>Id.</i>	SEGRETIN, à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles.
<i>Id.</i>	CROUSSE, à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles.		
<i>Id.</i>	JULIEN, à <i>Paris</i> . — Fleurs artificielles, corbeille et vases.		

17^e IMITATIONS DE LA NATURE.

Seine.	ALLIX, à <i>Paris</i> . — Ouvrages en cire coloriée.	<i>Id.</i>	EMERY, à <i>Paris</i> . — Perruques.
<i>Id.</i>	AUZOUX, à <i>Paris</i> . — Modèles complets anatomiques de l'homme, du cheval, du hanneton, du colimaçon, pièces détachées. R. (O) 1839.	<i>Id.</i>	EVANS, à <i>Paris</i> . — Mammifères, oiseaux, poissons, reptiles et insectes empaillés.
<i>Id.</i>	BAUDIN, à <i>Paris</i> . — Perruques, toupets et tours.	<i>Id.</i>	FESSARD, à <i>Paris</i> . — Modèles en cire, pièces d'anatomie, arbres à fruits avec oiseaux.
<i>Id.</i>	BOISSONNEAU, à <i>Paris</i> . — Yeux.	<i>Id.</i>	GACHIN, à <i>Paris</i> . — Cache-folies, côtés et finitions (perruques).
<i>Id.</i>	CARTEAUX et CHAILLOU, à <i>Paris</i> . — Études anatomiques en relief.	<i>Id.</i>	GANNAL, à <i>Paris</i> . — Animaux conservés. (B) 1827, (A) 1839.
<i>Id.</i>	CHAMPEAUX, à <i>Paris</i> . — Perruques.	<i>Id.</i>	HATTUTE, à <i>Paris</i> . — Dents minérales. M. H. 1839.
<i>Id.</i>	CHAPPÉE, à <i>Paris</i> . — Yeux en émail. M. H. 1839.	<i>Id.</i>	HETTIER dit DORIGNY, à <i>Paris</i> . — Dents minérales.
<i>Id.</i>	CLERC, à <i>Paris</i> . — Dents minérales.	<i>Id.</i>	LETHO, à <i>Paris</i> . — Yeux en émail.
<i>Id.</i>	CROISAT, à <i>Paris</i> . — Tours, perruques et faux toupets. C. F. 1839.	<i>Id.</i>	MARTIN, à <i>Paris</i> . — Perruques et toupets.
<i>Id.</i>	DELABROQUE, à <i>Paris</i> . — Oiseaux sur des arbustes, animaux empaillés.	<i>Id.</i>	MÉQUIGNON-MARVIS, à <i>Paris</i> . — Statuettes d'écorchés.
<i>Id.</i>	DIDIER, à <i>Paris</i> . — Dents minérales.	<i>Id.</i>	NOEL, à <i>Paris</i> . — Yeux artificiels. (B) 1834 et 1839.
<i>Id.</i>	DUFOSSE et REVIL, à <i>Paris</i> . — Oiseaux, animaux empaillés, imitations de la nature.	<i>Id.</i>	NORMANDIN frères, à <i>Paris</i> . — Perruques, toupets, tours postiches en cheveux.

- M. H. 1854.
Id. PARIS, à *Paris*. — Perruques, tours et toupets. C. F. 1859.
Id. PARZUDAKI, à *Paris*. — Objets d'histoire naturelle. M. H. 1859.
Id. POORTMAN, à *Paris*. — Modèles à articulations naturelles pour peintres.
Id. REGNIER, à *Paris*. — Perruques et toupets.

- Id.* STHAL, à *Paris*. — Gazelle moulée en plâtre.
Id. THIBERT, à *Paris*. — Pièces artificielles d'anatomie pathologique en relief.
Id. VERBEAUX, à *Paris*. — Animaux empaillés, un daim attaqué par des chiens, singes, oiseaux. R. 1859.

18^e TRAVAUX DIVERS EN BOIS.

- Cantal. BRUNHES, à *Aurillac*. — Sabots.
Id. LAUSSER (François), à *Aurillac*. — Sabots.
Id. LAUSSER jeune, à *Aurillac*. — Sabots.
Gironde. BOUCHERIE, à *Bordeaux*. — Bois préparés.
Hérault. PEQUET (Louis), à *Lodève*. — Sabots-guêtres, sabots-brodequins.
Isère. DESROCHES, à *Grenoble*. — Sabots et socques.
Moselle. ANDRÉ, à *Rombas*. — Bois pour brosses et pour placage.
Nièvre. GOUNOT, à *Cosne*. — Sabots.
Seine. AUBERT et C^e, à *Paris*. — Sabots. C. F. 1859.
Id. BAUDRIMONT, à *Paris*. — Tonneau.
Id. CORMIER, à *Paris*. — Feuilles de bois de noyer, de prunier, d'acajou, de citronnier, de palissandre, de tilleul, etc., pour placage.

- Id.* DAVID, à *Grenoble*. — Tonneaux, seaux, baquets, brocs, caisses, coffrets, persiennes, feuilles de parquet, objets divers. A. 1859.
Id. DESVIGNES, à *Paris*. — Panier à bois pour appartement.
Id. FLEURY, à *Paris*. — Necessaire embauchoir, embauchoirs simples.
Id. LEFEBVE, à *Paris*. — Panier de fantaisie orné.
Id. LEGROS, à *Paris*. — Mouchoirs de bois d'acajou découpés.
Id. LESGUILLER, à *Paris*. — Biscuits, formes différentes.
Id. LEVEQUE, à *Paris*. — Carbettes, chaises, bancs, lampes, portique en treillage.
Vienne II. GUILLAT, à *Limoges*. — Sabots.

19^e ÉBÉNISTERIE. OUVRAGES DE TOUR.

- Ardennes. BELLOMET-VARIN, à *Rémilly*. — Broches et étuis.
Finistère. TOUSSEUX, à *Brest*. — Cadres dorés.
Jura. REGAD, à *Saint-Claude*. — Planchettes pour miroirs, etc.
Seine. ANNÉE, à *Paris*. — Necessaires, objets de marqueterie et boîtes diverses.
Id. BARBIER, à *Paris*. — Marqueterie, boîtes à châles, caves à odeurs, boîtes à jeux.
Id. BATAULT, à *Paris*. — Boîte de toilette en velours, boîtes à bijoux, pupitre de bureau, écrins.
Id. BENGEL, à *Paris*. — Necessaires.
Id. BERNEUIL, à *Paris*. — Rampes, mains coulantes, incrustations sur différents bois.
Id. BERTHET et PERET, à *Paris*. — Toilette en argent, necessaires, trousses, maroquinerie, objets d'ébénisterie.
Id. BODSON, à *Paris*. — Panneaux de marqueterie.
Id. BONHOMME, à *Paris*. — Chevalets, échelle pour les peintres.
Id. BOUCHÉ, à *Paris*. — Porte-liqueurs.
Id. CAMARET, à *Paris*. — Cadres, panneaux, dessus de portes, ciels de lits, culs-de-lampe, vases, corbeilles.
Id. CARPENTIER, à *Paris*. — Modèles de chevaux articulés.
Id. DELABROIZE, à *Paris*. — Lutrin en bois sculpté.

- Id.* DIEU aîné, à *Paris*. — Cadres en bois.
Id. FAUBE, à *Paris*. — Mannequins, armatures, pièces détachées. M. H. 1859.
Id. FAZON, à *Paris*. — Métiars, rouets, boîtes de fantaisie, étagère et divers autres objets tournés.
Id. GAGNERY, à *Paris*. — Mannequins pour peintres.
Id. GOEBEL, à *Paris*. — Caves à liqueurs, boîtes à châles, necessaires. C. F. 1859.
Id. HARDY, à *Paris*. — Modèle de vaisseau, modèle de cutter.
Id. HENNEQUIN, à *Paris*. — Boîtes à bijoux, à argenterie, à couteaux, etc.
Id. JEANNE, à *Paris*. — Grand cadre doré. C. F. 1859.
Id. LAHER et LEFEBURE, à *Paris*. — Cannelures pour ébénisterie.
Id. LAURENT et FERRY, à *Paris*. — Caves à liqueurs, boîtes à ouvrage, etc.
Id. LEMAITRE, à *Paris*. — Cadres de gravures de machines.
Id. MINTEN, à *Paris*. — Moulures, guillochées, unies et droites.
Id. MIROUFLE, à *Paris*. — Découpures d'ébénisterie.
Id. PROITLET, à *Paris*. — Découpures de marqueterie.
Id. SAVARY, à *Paris*. — Cadres en bois verni.
Id. SEIDEL, à *Paris*. — Panneaux pour men-

- bles antiques, dessus de toilette en marqueterie.
- Id.* SOHN, à *Paris*. — Statuettes, bénitier, imitations et applications industrielles.
- Id.* SOUTY, à *Paris*. — Cadres dorés.
- Id.* THIRION-GUIDON, à *Paris*. — Étagères, coffres, flambeaux, porte-montres, buvard en ébénisterie.
- Id.* VERVELLE, à *Paris*. — Corbeilles de mariage, caves à liqueurs, nécessaires et Christ en chapelle, etc.

Id.

VINCENT aîné, à *Paris*. — Tabatières, albums, boîtes à cigares, pièces de cadres, ébène et bronze dorés. C. F. 1834.

Id.

VOLKERT (Michel), à *Paris*. — Découpures en bois teint et en nacre de perle et métaux.

Seine-Infér.

POLLIARD, à *Rouen*. — Objets divers tournés, mécanisme de sauvetage pour les incendiés, guéridons et tables de travail, etc.

20^e TABLETTERIE.

- Jura. COMMOY, à *Saint-Claude*. — Tabatières en corne.
- Manche. ROUDIN, à *Saint-Hilaire-du-Harcourt*. — Tasses, tabatières, jetons, boutons et autres objets en nacre.
- Pyrénées (B.-). CUYAUBÈRE, à *Igon*. — Objets en buis, boutons, chapelets.
- Seine. ALESSANDRI, à *Paris*. — Feuilles d'ivoire, divers objets de tabletterie en ivoire.
- Id.* BICHERON, à *Paris*. — Baleines pour cannes, fouets et buses d'acier.
- Id.* CABANES et MARINE-HEIT, à *Paris*. — Éventails.
- Id.* CAUVARD, à *Paris*. — Peignes.
- Id.* CHEBBIER, à *Paris*. — Brosses à dents, à ongles, à tête.
- Id.* CHIQUET, à *Paris*. — Objets de tabletterie.
- Id.* COLETTA-LEFEBVRE, à *Paris*. — Tabatières. M. H. 1823, 1827 et 1834, (B) 1859.
- Id.* CLAUDE, à *Paris*. — Peigne en corne et en buffe imitant l'écaille.
- Id.* DODERET (veuve), à *Paris*. — Écrans à main et de cheminée, sachets, ornements d'église. M. H. 1854.
- Id.* DUPRÉ (veuve), à *Paris*. — Éventails.
- Id.* DUVELLEBOY, à *Paris*. — Éventails, floir, coquetier.
- Id.* GARNOT, à *Paris*. — Échantillons de tabletterie.
- Id.* GOZOLA, à *Paris*. — Écran.
- Id.* GUILBERT fils, à *Paris*. — Peignes et tabletterie. (B) 1854.
- Id.* HARDY, à *Paris*. — Cheminée en velours, pendule, vase, semainier, soufflet et

Id.

autres objets divers en cartonnage.

Id.

JOLIET, à *Paris*. — Tabatières diverses en bois, en écaille et en métal. M. H. 1859.

Id.

KOCH, à *Paris*. — Peignes.

Id.

MASSUE, à *Paris*. — Peignes en ivoire et en buis.

Id.

MIGNON-FROMENTIN, à *Paris*. — Peignes divers.

Id.

NOEL fils aîné, à *Paris*. — Peignes d'ivoire, bille de billard, morceau d'ivoire. M. H. 1859.

Id.

PINSON, à *Paris*. — Nécessaires, objets d'ébénisterie, coffrets, etc., en écaille, ivoire, nacre, etc. (B) 1859.

Id.

POISSON, à *Paris*. — Manches de porte-plumes, peigne à retaper, couvert, souvenir, feuille à peindre, bille de billard.

Id.

POTEL, à *Paris*. — Peignes, broches, boucles d'oreilles et autres objets en jais.

Id.

QUENNESSEN, à *Paris*. — Tabatières, portecartes, bonbonnières, encriers en écaille et objets de fantaisie. M. H. 1859.

Id.

SELLIER, à *Paris*. — Tableaux en incrustation de nacre sur de l'érable.

Id.

SIMON, à *Paris*. — Objets en écaille, nécessaires, tabatières, pendules, etc.

Id.

TORCY et GÉRARD, à *Paris*. — Encriers, boîtes à jeux, dévidoirs.

Id.

TRUFFAUT, à *Paris*. — Objets de tabletterie fine, sculpture, pendule, écrans, statuettes, nécessaires, étuis, etc.

Id.

VIDRON, à *Paris*. — Pièces de tabletterie.

Id.

WOLF, à *Paris*. — Articles de bureau, statuettes, divers objets en tabletterie.

21^e BIMBELOTERIE.

- Seine. BASTIEN, à *Paris*. — Globes, sphères, jeux d'enfants.
- Id.* BELTON et JUMEAU, à *Paris*. — Poupées.
- Id.* COLIN, à *Paris*. — Jeux.
- Id.* FRANÇOIS, à *Paris*. — Poupées et jouets

Id.

d'enfants pour théâtres.

Id.

KOPP, à *Paris*. — Boîtes de ménage et jouets d'enfants.

SANREY, à *Paris*. — Théâtre mécanique pour enfants.

22^e LAYETERIE.

- Seine. ETARD, à *Paris*. — Divers articles de voyage. C. F. 1859.

Id.

FONON, à *Paris*. — Malles, sacs de nuit, étuis à chapeau, etc. C. F. 1854 et 1859.

<i>Id.</i>	GALLOTI, à <i>Paris</i> . — Supports mécaniques et métalliques pour chapeaux et bonnets de dames.	<i>Id.</i>	MACHETEAU, à <i>Paris</i> . — Malles, sacs de nuit, etc.
<i>Id.</i>	GEORGÉ, à <i>Montmartre</i> . — Tentes et guérites, divers genres d'habitations mobiles.	<i>Id.</i>	MOBAND, à <i>Paris</i> . — Sacs de nuit, cabas, tapis de table, chancelières, tabourets, bottes de voyage, etc.

25^o CANNES ET PARAPLUIES.

Seine.	BLANC, à <i>Paris</i> . — Cannes à parapluies, à ombrelles, parapluies à coulisses sans ressort, etc.	<i>Id.</i>	LARGE, à <i>Paris</i> . — Cannes-parapluies, fouets et cravaches.
<i>Id.</i>	CAYOL (Mme), à <i>Paris</i> . — Canne-pupitre.	<i>Id.</i>	GIBUS jeune, à <i>Paris</i> . — Cannes-parapluies.
<i>Id.</i>	CAZAL, à <i>Paris</i> . — Cannes, parapluies, fouets et cravaches. (B) 1859.	<i>Id.</i>	LEMAIRE-DAIMÉ, à <i>Paris</i> . — Cannes et pommes de cannes.
<i>Id.</i>	CONNERAT, à <i>Paris</i> . — Parapluies, ombrelles à brisures.	<i>Id.</i>	MANGIN, à <i>Paris</i> . — Cannes, ombrelles, parapluies.
<i>Id.</i>	DECOU, à <i>Paris</i> . — Cannes-parapluies mécaniques.	<i>Id.</i>	MERCIER, à <i>Paris</i> . — Parapluies, ombrelles, parapluies-canne, parapluies-cravache.
<i>Id.</i>	DESPIERRES et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Parapluies.	<i>Id.</i>	TAYSSE, à <i>Paris</i> . — Parapluies, ombrelles.

24^o PÊCHERIE, CORDERIE, SPARTERIE, ETC.

Ille-et-Villaine.	JOLY aîné, à <i>Saint-Malo</i> . — Cordes et utensiles pour la pêche. M. H. 1854, (B) 1859.	<i>Id.</i>	C. F. 1859.
Loire-Infér.	COIGNARD (J.-F.) et C ^{ie} , à <i>Nantes</i> . — Brosses, balais, pinceaux.	<i>Id.</i>	MAIGNE fils, à <i>Paris</i> . — Soufflets de cheminée et balais.
Seine.	BOCHE, à <i>Paris</i> . — Divers articles de chasse. C. F. 1827, à Boche et Aubiné; (B) 1859, à Boche.	<i>Id.</i>	PAILLETTÉ, à <i>Paris</i> . — Brosses et balais.
<i>Id.</i>	DELAGE-MONTIGNAC, à <i>Paris</i> . — Articles de pêche, filets, cannes à pêche, etc.	<i>Id.</i>	PIVERT jeune, à <i>Paris</i> . — Câbles plats et ronds en fil de fer et en chanvre.
<i>Id.</i>	EXPERT, à <i>Paris</i> . — Plumeaux.	<i>Id.</i>	RACINE, à <i>Paris</i> . — Brosses à pont pour frictions, en feutre, drap, etc.
<i>Id.</i>	FONTANA (Mme), à <i>Paris</i> . — Brosses et pinceaux. M. H. 1859.	<i>Id.</i>	REGNAULT, à <i>Paris</i> . — Corbans en corne et poires à poudrer en corne, écaille, zinc, etc.
<i>Id.</i>	GUANTELIAT, à <i>Paris</i> . — Brosses pour le pansage des chevaux, brosses baigneuses, décrottoir.	<i>Id.</i>	BENNES, à <i>Paris</i> . — Brosses et balais.
<i>Id.</i>	LAURENÇOT, à <i>Paris</i> . — Brosses à dents.	<i>Id.</i>	SAUNIER, à <i>Paris</i> . — Brosses et pinceaux.
<i>Id.</i>	LEBATARD, à <i>Paris</i> . — Chasse-mouches pour les chevaux, carniers pour la chasse, filet à déliter les vers à soie.	<i>Id.</i>	SAVOURÉ (Mme), à <i>Paris</i> . — Articles de pêche et de chasse, lignes, cannes, etc. C. F. 1859.
<i>Id.</i>	LEBOEUF, à <i>Paris</i> . — Cordages divers, échelle en corde, cordes en fil de fer pour paratonnerre, fil de laiton, etc.	<i>Id.</i>	TAMMASSIA, à <i>Paris</i> . — Feuilles de sparterie et petits paquets de tresse de fil et de bois.
<i>Id.</i>	LODDÉ, à <i>Paris</i> . — Plumeaux pour dames.	<i>Id.</i>	VERD, à <i>Paris</i> . — Brosses fines diverses.
		<i>Id.</i>	GUYARD, à <i>Noisy-le-Roi</i> . — Pièges divers pour les animaux nuisibles.
		<i>Id.</i>	LUCAS, à <i>Versailles</i> . — Objets de corderie. M. H. 1859.

25^o BIBERONS.

Loiret.	PAQUE, à <i>Orléans</i> . — Biberons, bouts de sein.	<i>Id.</i>	nes. B 1827, R. B 1854, B 1859.
Seine.	BERTIN, à <i>la Villette</i> . — Biberons.		LECOUVEY, à <i>Paris</i> . — Biberon-pompe, pompe-seringue, clyso-pompe, etc. C. F. 1859.
<i>Id.</i>	BRETON (Mme), à <i>Paris</i> . — Biberons et tétins.		

26^o USTENSILES.

Seine.	BODIN (Charles) et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Cafetières.	<i>Id.</i>	DAUS E. à <i>Paris</i> . — Cafetières variées.
<i>Id.</i>	CORDIER, à <i>Paris</i> . — Vases pour liquides gazeux et cafetières diverses.	<i>Id.</i>	LAMY, à <i>Paris</i> . — Baignoires pour malades. M. H. 1859.

<i>Id.</i>	PENANT, à <i>Paris</i> . — Cafetières en cristal, en porcelaine et en fer-blanc.			en tôle, fer-blanc et zinc estampes, rechauds, brûloirs, etc. (B) 1854.
<i>Id.</i>	THUVIEN, à <i>Paris</i> . — Cafetières.	<i>Id.</i>	VEYRON, à <i>Paris</i> . — Cafetières en fer-blanc.	
<i>Id.</i>	VARLET, à <i>Paris</i> . — Ustensiles de ménage			

27^e ARTICLES DIVERS.

Calvados.	BERJOT, à <i>Caen</i> . — Machines pour fabriquer les eaux gazeuses et emplir et boucher les bouteilles.	<i>Id.</i>		porte montée sur chambranle avec vitrail.
Charente-Inf.	DEVIE père et fils, à <i>la Rochelle</i> . — Plateaux, tasses, thé complet en coquillages.	<i>Id.</i>	FITTON (Mme), à <i>Paris</i> . — Vases et modèles en cire.	
Jura.	FUMEY, à <i>Morez</i> . — Tournebroches, miroir pour la chasse aux alouettes.	<i>Id.</i>	GILBERT, à <i>Paris</i> . — Gibernes.	
Loir-et-Cher.	MAUBLANC, à <i>Blois</i> . — Sous-pieds agrafiques.	<i>Id.</i>	GON, à <i>Paris</i> . — Manchons, écharpe en martre, zibeline, tigre, ours blanc, fourrures diverses.	
Manche.	PORET, à <i>Saint Sauveur-le-Vicomte</i> . — Scaphandre de sauvetage individuel.	<i>Id.</i>	GUENIN, à <i>la Chapelle-Saint-Denis</i> . — Porte-bourrelets mobile, mécanique à pastilles à l'usage des confiseurs.	
Marne.	VINCENT, à <i>Givry-en-Argonne</i> . — Enveloppes de bouteilles.	<i>Id.</i>	GUILLARD, à <i>Paris</i> . — Escamoteur automate.	
Marne (H.-).	MÉNÉTREL, à <i>Joinville</i> . — Brides de sabots.	<i>Id.</i>	HERBOMMEZ, à <i>Batignolles</i> . — Garde-feu à cylindre.	
<i>Id.</i>	RIVOT DE BAZEUIL, à <i>Laferté-sur-Amance</i> . — Ronds de table en toile cirée.	<i>Id.</i>	LARRIVÉ, à <i>Paris</i> . — Boutons en métal.	
Nievre.	CAVY jeune et C ^{ie} , à <i>Nevers</i> . — Paletots et redingotes en fourrures.	<i>Id.</i>	LECOEUR, à <i>Paris</i> . — Lettres et médailles en relief.	
Rhône	BEAUME et BOURGUIGNON, à <i>Lyon</i> . — Ornements en tôle sur métaux.	<i>Id.</i>	LEMAIRE-DAIMÉ, à <i>Paris</i> . — Appareils propres à la confection des cigarettes, nommés cigaritotypes.	
Seine.	BAPTEROSSES et DELTRAPPE, à <i>Paris</i> . — Coupe-mèches circulaires.	<i>Id.</i>	LEMONNIER, à <i>Paris</i> . — Ouvrages en cheveux.	
<i>Id.</i>	BITTERLIN, à <i>Paris</i> . — Diamant coupeur de verres et glaces.	<i>Id.</i>	MICHEL, à <i>Paris</i> . — Taffetas, rouge végétal et sachets.	
<i>Id.</i>	BUXMANN, à <i>Paris</i> . — Enseignes.	<i>Id.</i>	OBRÉ, à <i>Paris</i> . — Fourreaux de sabres.	
<i>Id.</i>	CHAGOT, à <i>Paris</i> . — Caractères métalliques, étiquettes de noms de rues, numéros pour mettre dans les lanternes.	<i>Id.</i>	OUVRIER, à <i>Paris</i> . — Comptoir, cuvette, fontaine en étain pour marchand de vin.	
<i>Id.</i>	CIULI, à <i>Paris</i> . — Mosaïque représentant une chienne composée avec des cailloux de la Seine.	<i>Id.</i>	POINSOT, à <i>Paris</i> . — Chapeaux de dames. (A) 1859.	
<i>Id.</i>	CREDA, à <i>Paris</i> . — Articles divers en toiles métalliques.	<i>Id.</i>	SIMON, à <i>Paris</i> . — Porte-empreinte métallique.	
<i>Id.</i>	DELATOUR, à <i>Paris</i> . — Patins-nageoires.	<i>Id.</i>	TISSIER, à <i>Paris</i> . — Collection de pierres gravées, épreuves sous verre. (B) 1859.	
<i>Id.</i>	DERHAYS, à <i>Paris</i> . — Échantillons de produits de toutes ses machines.	<i>Id.</i>	à Tissier Bengé, pour la serrurerie.	
<i>Id.</i>	DIER, à <i>Paris</i> . — Habits remis à neuf.	<i>Id.</i>	TRONCHON, à <i>Paris</i> . — Grillages pour parcs et jardins.	
<i>Id.</i>	DONNINGER, à <i>Paris</i> . — Pipes et objets de physique amusante.	<i>Id.</i>	TROUSSEAU, à <i>Paris</i> . — Cloches à soupapes.	
<i>Id.</i>	DUJARRIER, à <i>Paris</i> . — Tableau d'enseigne en zinc, écussons en zinc et en cuivre, divers modèles de gravures.	<i>Id.</i>	VAULOT, à <i>Paris</i> . — Nappe en étain pur pour comptoir de marchand de vins, montée sur bois et marbre.	
<i>Id.</i>	DUMONT et C ^{ie} , à <i>Paris</i> . — Lettres métalliques estampées.	<i>Id.</i>	ZACHARIE, à <i>Paris</i> . — Descente de lit en plume d'autruche, écrans de cheminées, parures en plumes.	
<i>Id.</i>	DUPUIS (Mme), à <i>Paris</i> . — Paraplongeons, appareils de sauvetage.	<i>Id.</i>	WICKHAM, à <i>Paris</i> . — Pierres d'évier avec appareils.	
<i>Id.</i>	FERRY, à <i>Paris</i> . — Tableaux diaphanes en relief, garde-vue, veilleuses, lampes,	Seine-et-Oise.	GAUPILLAT et C ^{ie} , à <i>Sèvres</i> . — Capsules et œillets métalliques.	

PEINTURE SUR VERRE.



Parmi les innombrables produits de notre industrie nationale, un art, tombé dans l'oubli depuis près de deux siècles, a depuis quelques années réveillé de nombreuses sympathies; la peinture sur verre a su prendre à l'exposition de 1844 un rang distingué, et qu'elle méritait.

Avant de passer en revue les produits exposés cette année, nous allons rappeler sommairement les noms des personnes qui se sont distinguées dans cette restauration, et citer, en suivant autant que possible l'ordre de leur apparition, quelques-uns de leurs travaux les plus remarquables.

La peinture sur verre n'a jamais cessé d'être pratiquée en Allemagne; sa renaissance en Angleterre date des premières années du dix-septième siècle. C'est à cette époque que furent peints les vitraux des différents collèges d'Oxford; et parmi les peintres qui concoururent à ces premiers essais, nous citerons William Price, Isaac Olivier, Henri Giles et William Pecket.

Vers 1800, un autre peintre anglais, M. Dohl, exécuta deux tableaux sur glace, de cinq pieds sur quatre. C'est à peu près à cette époque que la manufacture de Sèvres entreprit ses premiers essais sous la direction de M. Brongniart.

Cet exemple fut bientôt suivi par un habile chimiste, M. Mortelèque, qui, de 1811 à 1825, exposa plusieurs tableaux peints sur verre et cuits à la moufle.

En 1826, M. de Chabrol, préfet de la Seine, fit exécuter à Londres, par M. Collins, trois fenêtres destinées à l'église de Sainte-Élisabeth. Ce fut sir Josuah Reynolds qui en fournit les car-

tons. Ces trois verrières représentent la Foi, l'Espérance et la Charité. Pendant que ces vitraux s'exécutaient à Londres, M. le comte de Noé fondait à Paris un atelier de peinture sur verre dont il confiait la direction à M. E. Jones, apprenti de M. Muss, et amené par lui d'Angleterre. Les premiers essais de cet artiste furent trois fenêtres qui sont à Sainte-Élisabeth, en face de celles de M. Collins. Ces vitraux, dont M. Abel de Pujol dessina les cartons, offrent saint Jean-Baptiste, saint Joseph et saint Jean l'évangéliste. Une autre fenêtre, exécutée d'après les mêmes procédés, fut placée à l'église de Saint-Etienne du Mont. Jusqu'alors, tous les efforts des peintres verriers tendaient à imiter la peinture à l'huile. Le manque de verres teints dans la masse perpétua pendant longtemps l'emploi des émaux colorés appliqués sur du verre blanc; ce n'est qu'après que M. Bontemps, directeur de la verrerie de Choisy, eut livré au commerce les verres rouges qui lui manquaient, que l'art put entrer dans une nouvelle voie. Mais il se passa encore plusieurs années avant que la peinture en apprêts fût entièrement remplacée par l'emploi des verres teints dans la masse, et aujourd'hui la manufacture de Sèvres suit encore partiellement cette méthode funeste aux progrès de l'art.

Le premier travail exécuté d'après les préceptes de l'art ancien fut un vitrail commandé en 1859 par M. de Nerson, curé de Saint-Germain l'Auxerrois, et dessiné par M. Lassus sur les indications archéologiques de M. Didron. Ce premier essai réussit parfaitement et ouvrit une nouvelle voie aux artistes verriers. Une fois l'élan donné, de nombreux fourneaux s'allumèrent à Paris et en province. Parmi les artistes qui prirent l'initiative, nous devons citer M. Thibaud, de Clermont; il fut bientôt imité par MM. The-

venot, de Clermont, Lusson, de Sainte-Croix, près du Mans, Fialex, de la même ville, Vigné, Laurent, Karl Hauder, de Paris, et Maréchal, de Metz.

Le goût pour les vitraux s'accroît au lieu de se ralentir, et nous avons vu, en 1844, une exposition bien plus riche sous ce rapport que les expositions des années antérieures. Des artistes et des fabricants ont apporté à l'envi leurs produits, dont quelques-uns étaient remarquables.

Nous signalerons d'abord trois grandes verrières destinées à la chapelle mortuaire de M. le comte d'Osmoy. Ces trois fenêtres ont été exécutées par MM. Karl Hauder et André, d'après les cartons de M. Henry Gerente. Elles sont composées dans le style du treizième siècle, et représentent, dans une série de médaillons, les différents épisodes de la Passion. Ces verrières sont du plus bel effet, et l'artiste, tout en restant fidèle aux anciennes traditions, a su éviter les nombreuses incorrections que présentent souvent les œuvres d'art de cette époque. L'exécution matérielle en est assez satisfaisante ; mais nous engageons M. Hauder à conserver à ses verres moins de transparence, l'effet général y gagnera beaucoup.

La même maison a exposé une fenêtre héraldique, composée par M. H. Gerente dans le style du quinzième siècle, et destinée à l'ornement du château. Il n'y a pas, en effet, que les églises qui aient besoin de vitraux. Ce genre de décoration, qui est en honneur en Allemagne et surtout en Angleterre, est tout nouveau parmi nous, et il est à désirer que cet essai contribue à faire revivre le goût de l'art héraldique dont le peintre verrier peut tirer un aussi heureux parti. M. Karl Hauder a aussi exposé plusieurs peintures en grisaille reproduisant des gravures anglaises. Ces échantillons, d'une exécution soignée, dénotent chez M. Hauder une complète connaissance des ressources de son art ; mais c'est une mauvaise application à laquelle nous l'engageons à ne pas donner trop d'extension.

M. Lusson, de Sainte-Croix, près du Mans, a exécuté, d'après les cartons de M. Gerente, une verrière qui a pris le premier rang à l'exposition. Les sujets qui remplissent les trois médaillons dont elle se compose représentent la naissance, la mort et l'assomption de la sainte Vierge. Ces quatre feuilles, vigoureusement dessinées par l'armature en fer et des filets blancs richement fleuronsnés, se détachent sur un fond rouge divisé à l'infini par une ornementation diaprée des plus

riches couleurs. Cette verrière prouve victorieusement que la pureté du style et les exigences rigoureuses de la science archéologique, loin d'entraver l'inspiration de l'artiste, viennent lui prêter un puissant concours. Que M. Gerente persévère dans la voie qu'il s'est ouverte, et nous lui prédisons de légitimes succès.

M. Fialex a exposé plusieurs verrières qui témoignent encore plus que son affiche qu'il est élève de la manufacture de Sèvres. Son saint Symphorien et les deux vitraux, dans un faux style du treizième siècle, présentent tous les défauts que l'on reproche à juste titre à la manufacture de Sèvres, sans les racheter par le fini précieux dont se montrent si fiers les peintres sur porcelaine de cet établissement. M. Fialex a aussi exposé une copie d'un arbre de Jessé qui est à la cathédrale du Mans, dans le but, nous a-t-on assuré, de montrer de combien l'art ancien surpasse l'art moderne. Nous avons, en effet, remarqué une grande différence, mais toute à l'avantage de l'art ancien.

La manufacture de Choisy-le-Roi, sans suivre les errements de celle de Sèvres, se laisse entraîner, par la manie de perfectionnement, dans une voie fâcheuse. Les deux verrières qu'elle a exposées font, quant à l'exécution matérielle, beaucoup d'honneur à MM. Bontemps et Jones. Mais tout en rendant justice au verrier et au praticien habile, nous regrettons l'absence totale d'une direction artistique. C'est là, il faut le dire, le côté faible des divers établissements qui s'occupent de peinture sur verre. Nous citerons une seule et belle exception en faveur de M. Maréchal, qui est aussi bon praticien qu'il est habile dessinateur. Tous les autres établissements sont obligés d'avoir recours, pour l'exécution de leurs cartons, à des artistes le plus souvent étrangers à la partie technique de l'art. Une autre étude essentielle, et que nous ne saurions trop recommander aux artistes qui consacrent leur talent à l'ornementation de nos temples, c'est l'étude sérieuse, approfondie de la science archéologique, de la liturgie et des anciennes légendes. Tant que nos artistes ne se seront pas astreints à ces études préparatoires, nous n'aurons que des peintures plus ou moins païennes, qui, malgré tout leur mérite, seront souverainement déplacées dans nos églises.

Le vitrail exposé par la manufacture de Choisy, et destiné à la nouvelle église de Bon-Secours, construite à Rouen par M. Barthélemy dans le goût du treizième siècle, est loin de présenter

les qualités de style qui caractérisent les compositions de M. Gerente. On reconnaît dans l'ornementation, qui est riche et belle, la main exercée d'un habile antiquaire. C'est bien cette magnifique ornementation du treizième siècle, si simple dans ses éléments et d'un si puissant effet. La coloration n'est pas cependant exempte de reproche. Il nous a semblé que la Jeanne, qui appartient surtout au quatorzième siècle, y dominait. Les médaillons ne se détachent pas assez sur le fond de mosaïque, ce qui ne serait pas arrivé s'ils avaient été vigoureusement dessinés par l'armature de fer. Les médaillons qui retracent les principaux épisodes de la vie de la Vierge manquent totalement de style. Nous engageons M. Gzell, artiste de talent, mais peu versé dans l'étude de l'archéologie, à aller étudier les belles verrières de Sens et de Bourges. Il fera bien de copier pendant quelque temps ces beaux modèles avant de vouloir les surpasser. Il faut assurément se garder d'imiter dans leurs imperfections certaines productions du treizième siècle; les fautes qu'on peut leur reprocher ne sont pas imputables à l'art de cette belle époque, mais à l'incapacité de l'ouvrier chargé de peindre sur le verre, et souvent à la grande hâte qui a présidé à l'exécution. Rarement, à cette époque, faisait-on des cartons comme aujourd'hui. Le chef d'atelier, après avoir tracé son armature sur une planche disposée et blanchie à cet effet, se contentait d'indiquer les lignes de contour qui devaient guider le vitrier dans la coupe du verre. Les détails, tels que les découpures des feuilles, les plis des vêtements et les traits des figures, étaient improvisés par l'ouvrier qui peignait sur verre. Ce qui le prouve c'est que la plupart de nos cathédrales présentent des figures découpées sur le même patron, et dont les détails ne coïncident pas entre eux. Mais quels beaux modèles ne trouve-t-on pas aux portiques de nos temples et sous la poussière de nos riches bibliothèques! En prenant ces beaux types pour modèles, l'artiste ne doit pas oublier que chaque art a ses nécessités, que l'art de la peinture sur verre se trouve surtout dans des conditions toutes spéciales, et que le réseau de plomb qui dessine les contours,

les flots de lumière qui traversent ses brillantes couleurs, nécessitent dans le dessin une fermeté et l'emploi de moyens de convention, qui doivent être tout différents des procédés employés par les dessinateurs au pastel ou les lithographes. Le modelé, qui devient nécessaire au quinzième siècle, est hors de saison au treizième. Les draperies doivent être indiquées par de hardis coups de pinceaux soutenus par de légères demi-teintes. Les gris perle, les verts tendres, et les roses clairs ne conviennent pas plus au treizième siècle, que les ombres portées et les clair-obscur. C'est se donner beaucoup de mal pour obtenir un moindre résultat.

Choisy a aussi exécuté, d'après le carton de M. Gzell, un vitrail destiné à l'église de Saint-Vincent de Paul, et qui représente l'apôtre saint Jacques. Ce vitrail est habilement exécuté, mais le dessin en est lourd. Dans ce bourgeois si richement vêtu, j'ai peine à reconnaître le bon patron des voyageurs. La bordure, qui est d'un dessin assez bizarre, est un chef-d'œuvre de patience.

M. Laurent, successeur de M. Billart a exposé deux petites fenêtres représentant deux saintes dont le dessin rappelle le style allemand du quinzième siècle. Le même fabricant a aussi présenté un échantillon du treizième siècle dans lequel nous avons cru reconnaître la main de M. Gerente. L'effet général est trop bleu, et la coloration de la bordure est trop violette; quant à l'exécution, le vitrail était si haut perché, que nous n'avons pas pu en juger.

Deux ou trois autres fabricants ont exposé des essais vraiment barbares et de beaucoup inférieurs aux stores les plus médiocres. Nous ne les nommerons pas dans leur intérêt.

Nous terminerons cet article en formant des vœux pour que l'émulation qui anime nos peintres verriers tourne au profit de l'art, sans dégénérer en une concurrence aveugle et envieuse, qui, en causant la ruine de ceux qui se livrent à cette intéressante industrie, aurait pour résultat infaillible de la replonger dans l'état de barbarie dont elle sort à peine.



FIGURE DE L'INTERIEUR DE 1784
DE LA MANSION DE LA REINE, PAR M. DE LAUNAY

PORCELAINES. CRISTAUX.

M. LAHOCHÉ-BOIN, PALAIS-ROYAL,
GALERIE DE VALOIS.

On aura beau faire, il sera toujours impossible, selon nous, de mettre le prix de la porcelaine à la portée des classes inférieures. La porcelaine, cette magnifique matière, est un produit essentiellement destiné aux exigences du luxe. Sa fabrication n'est pas seulement une industrie, c'est aussi, c'est surtout un art. Certes, une pâte fine et consistante, un émail solide et transparent sont les conditions nécessaires d'une bonne fabrication; mais quelle valeur auraient de tels produits si l'art ne venait assouplir leurs formes, courber leurs arêtes d'une manière élégante, livrer leurs flancs aux caprices d'un pinceau habile et délicat? L'art, c'est le feu ravi au ciel qui anime la statue de Galatée!

Oui, dans notre conviction, il faut que la porcelaine reste renfermée dans les limites aristocratiques d'où elle n'aurait jamais dû sortir. La vanité fâcheuse du pauvre le pousse à mépriser une faïence durable et peu chère pour donner la préférence à une porcelaine dont la pâte est molle et poreuse, dont l'émail est terne, dont la façon est grossière, et qui, en définitive, malgré un rabais monstrueux, coûte beaucoup plus que la faïence.

La France est le pays qui produit la plus belle porcelaine; elle possède les plus riches et les plus beaux gisements de kaolin; ses fabricants sont les plus habiles, ses artistes les plus ingénieux; elle doit triompher de la concurrence que lui font les produits de la Chine sur les marchés de l'univers. Mais pour cela, nous le répétons, il faut qu'elle maintienne l'excellence de sa fabrication, il faut qu'elle mette à profit l'imagination et le goût de ses artistes; il faut qu'elle encourage ceux qui, comme M. Lahoché-Boin, font de louables efforts pour lui conserver la suprématie qu'elle possède.

L'exposition de M. Lahoché réalise en quelque sorte les rêves les plus brillants des conteurs arabes; il semble que des portiques d'or massif et des palais de diamants seraient seuls dignes de recevoir les miraculeux objets sortis des magasins de l'*Escalier de cristal*. Si un rayon de

soleil vient à frapper cette éblouissante exhibition, l'œil émerveillé n'en peut soutenir l'éclat. Cette masse étincelante de produits féeriques enchante et surprend. Mais si l'on s'approche, si l'on examine les détails innombrables de l'ornementation, l'étonnement et l'admiration redoublent. Sous ces lustres en cristal d'où la lumière doit jaillir par quatorze branches, et dont le dessin est d'une exquise délicatesse, se groupent mille merveilles qui se disputent l'attention.

Là, c'est une pendule flanquée sur deux candélabres, et que l'on croirait exhumée, pleine de jeunesse et de fraîcheur, de quelque boudoir du siècle dernier; ici, ce sont deux lampes Carcel autour desquelles le bronze doré brode d'élégants festons à côté de deux vases jouflus rivaux vainqueurs de plus beaux vases chinois. D'autres vases font remarquer la noblesse de leurs formes, la couleur de leur pâte, la magnificence de leurs dessins, tandis qu'une jardinière, où le pinceau coquet de Watteau semble s'être amoureuxment livré à ses plus aimables fantaisies, appelle l'attention de l'artiste en même temps que celle de l'opulent étranger.

Mais ce qui surpasse tous ces prodiges, ce sont deux services de table pour l'éloge desquels l'admiration n'a point de terme. Le premier est en porcelaine: de petites guirlandes de fleurs bleues l'enlacent de mille et mille manières charmantes; le second, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, est en *cristal-mousseline*, et il mérite mieux que ce nom, car il semble fait de nuages sur lesquels un génie patient aurait gravé des armoiries et des scènes champêtres avec un burin magique. Ce service, hélas! a été acheté, pour la reine d'Angleterre, par un mandataire venu tout exprès en France, et qui veut l'exposer à l'admiration du peuple de Londres avant que de le faire servir à l'usage de Sa Gracieuse Majesté.

Tous les dessins de ces objets ont été commandés par M. Lahoché et lui appartiennent en propre; il en a la propriété exclusive; c'est donc à lui que l'étranger devra s'adresser s'il veut posséder l'un des plus beaux spécimens de l'industrie française.

Les magasins de l'*Escalier de cristal* étaient fameux depuis longues années. Mais à l'exposition de 1844, M. Lahoché a prouvé qu'il était à la fois marchand, fabricant et artiste; c'est plus qu'il n'en faut pour justifier l'opinion qui l'a placé à la tête de son industrie.

EXPOSITION DE 1844.

RÉSUMÉ. — FÊTE DE VERSAILLES. — RAPPORT DE M. LE BARON THÉNARD.
— DISCOURS DU ROI. — DISTRIBUTION DES RÉCOMPENSES (EXTRAIT DU MONI-
TEUR OFFICIEL). — GRAND FESTIVAL DE L'INDUSTRIE. — CONCLUSION



DANS l'esquisse historique que nous entreprenons de tracer sur l'exposition de 1844, nous n'essayerons pas de reproduire une à une les scènes d'animation qui ont accompagné l'ouverture de cette solennité, c'est en vain que nous nous efforcerions de rendre par le froid souvenir des impressions qu'il faut recueillir à l'instant qui les voit naître. Nous n'avons d'ailleurs, pour être de fidèles historiens, qu'à nous reporter aux premières pages de ce livre où ces impressions ont été prises sur le fait et rendues avec toute leur vivacité, toute leur énergie.

Ce n'est pas que cette ardeur qui poussait Paris, et à sa suite une partie de la France et de l'étranger, vers le palais de l'industrie, se soit ralentie après les premiers jours, et que la foule se soit éclaircie après avoir satisfait ses plus vifs instincts de curiosité ; mais peu à peu cette curiosité est devenue raisonnée, et l'attention studieuse a remplacé l'étonnement irréfléchi et l'admiration hâtive. C'était un curieux spectacle de voir, au milieu de cette foule qui se renouvelait sans cesse, des savants, des penseurs, des économistes et des praticiens de tous les États, de toutes les écoles, de tous les pays. Consignons ici, comme fait spécial à cette exposition, l'adoption toute particulière qui avait été faite du lundi et du mardi par cette population d'élite pour porter ses savantes investigations sur toutes les branches de la production nationale. Le lundi, c'était sur les pas de la famille royale que se pressaient ces studieux visiteurs, aussi heureux que les exposants eux-mêmes d'entendre sortir des bouches augustes ces paroles de sympathie et d'encoura-

gement qui, pendant deux mois, ont servi de récompense anticipée à ceux que la nation devait couronner plus tard par la voix du jury.

Le mardi on s'efforçait de recueillir à l'avance quelques-uns de ces jugements des commissions scientifiques qui étaient appelées à faire loi plus tard. Plût à Dieu que ce désir d'apprendre eût été plus largement satisfait, et que ce besoin d'entendre sortir des appréciations raisonnées d'une bouche compétente eût été prévu et rempli par l'administration supérieure.

Pendant deux mois ces utiles et intéressantes pérégrinations, dont le charme nous a fait parcourir tant de kilomètres sans laisser nos forces et notre curiosité, n'ont été interrompues que par un triste et déplorable épisode. Il nous est doublement pénible d'en consigner ici le souvenir. Nous nous sommes trouvé atteint ainsi par le désastreux orage qui a éclaté au commencement de juin sur les galeries de l'exposition. Confiant dans le talent des architectes de ce palais provisoire, nous avions presque porté défi au genre de sinistre qui est venu frapper les richesses que ce palais devait protéger. En vain nous avions vanté les dispositions prévoyantes prises en cas d'une inondation pluviale. L'orage nous a donné un cruel démenti. Et ce qui est beaucoup plus grave, quelques-uns des plus intéressants produits exposés ont eu à supporter des avaries considérables.

Nous nous bornerons à notre rôle de narrateur, et nous n'entrerons pas dans la sérieuse discussion des intérêts divers qui ont été froissés par cet épisode imprévu. Nous serons d'ailleurs en cela conforme aux faits, puisque cette discussion, fort menaçante d'abord, s'est apaisée d'elle-même aussitôt que l'importance du dégât a pu être exactement appréciée. Une autre circon-

stance, d'ailleurs, est venue éteindre ces ressentiments passagers et calmer l'irritation produite par des événements de force majeure. C'est encore à la royale initiative que remonte le mérite de cette heureuse pensée.

Dès le commencement de juin, les journaux annonçaient à la France que le roi conviait l'industrie à une fête donnée pour elle dans ce palais de Versailles ouvert à toutes les gloires de la France.

Le 8 juin 1844, le roi appela l'industrie à cette solennité qui comptera parmi les plus beaux jours de ce règne.

Oui, ce fut un beau jour que celui où un prince intelligent voulut placer face à face avec la royauté l'industrie, cette autre royauté puissante.

Louis XIV aussi donnait des fêtes à Versailles, mais la main qui écrivait les invitations aux courtisans et aux dames de la cour signait en même temps l'édit de Nantes, c'est-à-dire le coup le plus funeste qui ait été porté à l'industrie française, sans en excepter les maîtrises et les jurandes, sans en excepter l'agiotage.

Combien le roi Louis-Philippe entend mieux la gloire de son règne et les intérêts de l'avenir ! *Tu m'enrichis, je t'honore !* Voilà ce qu'il fait dire par la France à l'industrie française.

Tu m'enrichis, je t'honore ! Grandes et belles paroles, bien faites pour exciter dans le pays les plus nobles sentiments d'ardeur et d'émulation. Sachez-le tous : le soldat qui défend la France, l'homme politique qui la gouverne, le savant, le littérateur, l'artiste qui la font grande, n'ont pas des droits plus sérieux à sa reconnaissance que l'industriel, que le travailleur, que l'ouvrier qui la rendent prospère.

Cette nouvelle espèce de *déclaration de droits*, due au progrès incessant des lumières, au sentiment d'égalité plus développé de jour en jour, aux conquêtes pacifiques faites dans le domaine de l'intelligence, aura des résultats féconds qui n'apparaissent peut-être pas encore nettement aux yeux de tous.

Ainsi, nous voyons aujourd'hui beaucoup de bons esprits s'effrayer à la vue d'une jeunesse qui se presse dans les collèges, dans les écoles de droit et de médecine, dans les ministères, afin d'obtenir l'entrée d'une carrière que si peu doivent parcourir tout entière. Ces craintes, hier encore, avaient leur fondement.

Mais qu'on se rassure ! La route si large, si belle, si prompt, qui conduit à la fortune et à la con-

sidération par l'industrie, cette route si longtemps délaissée, commence, depuis plusieurs années, à être parcourue glorieusement par la jeunesse française, heureuse de pouvoir enfin déployer avec liberté ses forces et son intelligence.

Désormais l'agriculture et les travaux manuels entourés d'une dignité commune avec le barreau, la médecine et l'administration, sont sûrs de trouver toujours le bras qui exécute, la science qui dirige, la tête qui conçoit, le génie qui invente !

C'est ce que le roi a parfaitement compris quand il a pris l'industrie par la main et l'a fait asseoir, comme une reine, à côté de lui sur son trône.

Le palais de Versailles, ouvert à toutes les gloires de la France, blasonnées ou non, a donc reçu une gloire nouvelle, la véritable gloire de ce temps-ci, et les échos de la magnifique demeure de Louis XIV ont redit pour la première fois des noms plébéiens !

C'était un spectacle plein d'émotions et d'enseignements que celui de ce monarque entouré des hommes utiles et modestes qui servent la patrie loin du bruit, et que la patrie sait trouver pour leur donner une couronne. Ils étaient là huit cents de ceux qui, depuis dix ans, ont vu leurs travaux justement récompensés par le gouvernement ; confondus avec les pairs de France et les membres de la représentation nationale, avec les ambassadeurs des puissances étrangères et les descendants des plus illustres familles, ils assistaient à cette fête dont ils étaient les héros, eux, les artistes inconnus qui n'avaient d'autres titres de noblesse que les produits de leur travail et de leur intelligence. Ils lisaient sur les lambris dorés les noms des morts célèbres dont les actions éclatantes sont reproduites par un pinceau savant, et une bouche royale leur disait que la guerre n'illustrait pas seule, et que les enfants de Papin, d'Oberkampf, de Chaptal et de Ternaux pouvaient être aussi de grands hommes et de grands citoyens.

Raconterons-nous quelques détails de cette soirée mémorable ? Oui ; car elle est à elle seule une partie importante de l'histoire de l'exposition quinquennale de 1844, et notre livre ne doit rien omettre de cette histoire.

Donc, les exposants auxquels des médailles avaient été décernées en 1834 et en 1839 remplassaient, le 8 juin, à 6 heures du soir, le salon du *Sacre de Napoléon* et le salon d'*Hercule*. Dans leurs rangs pressés se confondaient les ministres,

les pairs, les députés, les autorités civiles et militaires de Paris et de Versailles, les dames invitées, etc., etc. Bientôt le roi parut accompagné de la reine et de la famille royale. Mille cris de *Vive le roi ! Vive la reine !* éclatèrent à la fois ; l'enthousiasme était unanime et sincère. La salle de spectacle est ouverte, et la foule s'empare en quelques instants de toutes les places laissées libres. Ainsi qu'on l'a dit, ainsi que le roi l'avait voulu, tous les rangs étaient confondus ; le travailleur, le fabricant était en ce moment l'égal des hommes revêtus des plus hautes dignités. Touchante fusion dont les occasions sont trop rares et qui permettrait aux diverses classes de s'apprécier et de sympathiser.

Le corps diplomatique, seul, avait eu une entrée et une loge réservée. Dans la loge du roi, qui forme l'amphithéâtre de la salle, se trouvaient le roi, la reine, Mme la princesse Adélaïde, M. le comte de Syracuse, M. le prince Paul de Wurtemberg, M. le duc Alexandre de Wurtemberg, Mme la princesse de Montléar, mère du roi de Sardaigne, M. le duc de Nemours, M. le prince de Joinville, M. le duc de Montpensier, M. le maréchal duc de Dalmatie, président du conseil ; M. Guizot, ministre des affaires étrangères ; M. le contre-amiral Mackau, ministre de la marine ; M. Villemain, ministre de l'instruction publique ; M. Lacave-Laplagne, ministre des finances ; M. Cunin-Gridaine, ministre de l'agriculture et du commerce ; M. Dumont, ministre des travaux publics ; M. le comte Montalivet, intendant général de la liste civile ; M. Sauzet, président de la chambre des députés ; les dames d'honneur de la reine et des princesses ; le comte de Rambuteau, préfet de la Seine ; le préfet de Seine-et-Oise ; le lieutenant général Jacqueminot, commandant général des gardes nationales de la Seine ; M. le lieutenant général Tiburce Sébastiani, commandant de la première division militaire ; les lieutenants généraux baron Athalin, comte de Rumigny, baron de Berthois, comte Durosnel, baron Gourgaud, baron Aymard, le duc d'Estissac, le comte Dumas, le comte de Chabannes, le comte Friant, aide de camp du roi ; les officiers d'ordonnance et les écuyers de S. M., les aides de camp et officiers d'ordonnance des princes. Plusieurs pairs, et MM. Thiers, de Salvandy, Dupin aîné, Gustave de Beaumont, Alexis de Tocqueville, Chégaray, Clément, Vigier, membres de la chambre des députés, se trouvaient dans la loge royale, où avaient été également admis des membres du jury d'exposition et un certain nombre d'exposants.

Les deux chambres se trouvaient représentées en majorité dans la salle. On remarquait, parmi les pairs, le vicomte de Bondy, le vicomte Cavaignac, M. Chevandier, le duc de Crillon, le baron Charles Dupin, M. Frank-Carré, M. Gautier, le duc d'Harcourt, le comte Lanjuinais, M. Laplagne-Parris, le comte de Lariboissière, M. Lebrun, le marquis de Pange, M. Persil, le comte Alexis de Saint-Priest, le marquis de Saint-Simon, le comte Schramm, le comte Philippe de Ségur, etc., etc. ; parmi les députés presque tous les amis du ministère conservateur, et, dans l'opposition, MM. Abbatucci, Abraham Dubois, Allard, Boissel, Boulay (de la Meurthe) de Cambacérès, le vicomte de Chasseloup-Laubat, Clappier, Combarel de Leyval, Crémieux, Ducos, Dutier, le comte Ernest de Girardin, Guyet-Desfontaine, Havin, le comte Jaubert, Lacrosse, le vicomte Lanjuinais, Luneau, Léon de Malleville, Manuel, Marion, Monier de la Sizeranne, le marquis Oudinot, Pérignon, Hortensius Saint-Albin, etc.

Le spectacle se composait du deuxième et du troisième acte d'*Oédipe à Colone*, de Sacchini, du quatrième acte de *la Favorite*, de M. Donizetti, du deuxième et du troisième acte de *la Muette*, de M. Auber, et d'un divertissement. Commencé à sept heures et quelques minutes, il a fini à minuit. Duprez, Levasseur, Massol, Serda, Mmes Stoltz et Dobrée, pour le chant ; Mlles Maria et les deux sœurs Dumilâtre, pour la danse, tous artistes de l'Opéra, ont fait les frais de ce spectacle, pendant lequel S. M. a fréquemment donné le signal des applaudissements. M. Habeneck conduisait l'orchestre.

En sortant de sa loge à minuit, et tandis que la salle retentissait encore des cris de *Vive le roi !* S. M. a trouvé sur son chemin M. Léon Pillet, directeur de l'Opéra, M. Scribe, un des auteurs de *la Muette*, MM. Germain Delavigne et d'Hennerville, qui avaient présidé aux soins donnés à cette représentation, et elle les a remerciés avec affabilité du plaisir qu'elle avait eu pendant cette magnifique soirée.

Peu de temps après, S. M. est partie avec la famille royale et a repris la route de Neuilly, tandis que les invités du roi revenaient à Paris par le chemin de fer, emportant le souvenir d'une fête qui sera toujours pour eux, comme pour l'industrie qu'ils représentaient, une glorieuse manifestation de la reconnaissance de la nation et de la bienveillance du roi.

Jadis, après une guerre où le suzerain avait

été vaillamment secondé par ses vassaux, ceux-ci recevaient en récompense un titre ou un fief; naguère encore, l'empereur Napoléon prenait dans les derniers rangs de l'armée le soldat qui s'était distingué entre tous ses braves compagnons d'armes, et il le faisait riche et puissant. Maintenant c'est le tour du travailleur qui rend sa patrie plus grande par la paix que le soldat ne la fait redoutable par la guerre; c'est le tour de l'industriel à voir couronner son œuvre patiente et féconde. Le 8 juin, à Versailles, au milieu des hommes les plus considérables du pays, devant ces femmes, dont les aïeules n'embellissaient autrefois de leur présence que les galants carrousels, dans cette salle magnifique que faisaient resplendir mille lumières éblouissantes, reflétées par les glaces et les dorures des galeries, l'industrie a été présentée à la cour, l'ouvrier a reçu ses lettres de noblesse.

C'est là, nous le répétons, un fait d'une immense portée. Un avenir prochain le prouvera. La nécessité politique n'a été pour rien dans cette circonstance; elle est le résultat de la révolution pacifique qui s'opère dans nos mœurs et dans nos idées, et qui met peu à peu chacun à sa place. L'industrie, en contractant une alliance de jour en jour plus intime avec l'art, avait, la première, ennobli ses travaux. Elle a reçu maintenant la solennelle consécration de la dignité dont elle a droit d'être entourée.

C'est au roi, c'est à la sagesse de nos institutions, c'est au sacrifice presque entièrement consommé des vieux préjugés que l'industrie doit ces nouveaux bienfaits. Elle le reconnaîtra noblement, et, redoublant d'efforts, elle n'aura besoin, pour répondre aux sympathies de la France, que de retourner la belle apostrophe que la France lui adresse : *Tu m'honores, je t'enrichis!*

Tels étaient les sentiments qui, depuis cette mémorable fête, avaient animé les exposants jusqu'au jour trop tôt venu où les exigences administratives ont dû les séparer. L'ordonnance ministérielle avait annoncé la clôture de l'exposition pour le 50 juin, et, bien que le vœu général demandât une prorogation de ce terme fatal, les portes de l'exposition se sont fermées avec une rigoureuse exactitude.

Qu'on nous permette d'exprimer avec le public notre regret de n'avoir pu obtenir de l'administration un plus long temps pour une étude si complète et dont notre tâche spéciale augmentait encore pour nous les difficultés. Nous aussi nous avions espéré dans un délai que tout légitimait,

soit dans l'intérêt des curieux, soit même dans celui des industriels, et dont l'impossibilité n'est justifiée que par les clauses d'un marché administratif.

Une fois le public exclu des galeries de l'exposition, le jury, plus heureux que nous, a pu continuer dans le calme et le silence ses studieuses et justes appréciations. Saisissons cette occasion pour rendre hommage à ces jugements équitables qui, tous les cinq ans, viennent démontrer non-seulement la haute capacité de ce tribunal suprême de l'industrie, mais encore le sens moral qui l'anime et la rigoureuse impartialité de chacun de ses membres.

Que cet hommage soit plus éclatant encore en rappelant que ces membres sont, pour la plupart, des industriels rivaux de ceux qu'ils sont appelés à juger, et qu'ils retrouvent grandis par leurs succès mêmes dans le champ clos de la production.

S'il nous est permis de rapprocher ces hautes décisions des arrêts rendus par notre modeste tribunal, qu'on nous excuse de nous féliciter de nous être presque toujours trouvés d'accord dans nos préférences avec les jugements portés par ce tribunal sans appel. Il suffira de parcourir nos colonnes pour se convaincre qu'aucun des noms que nous avons cités n'a été laissé par le jury dans une obscurité qui condamne nos appréciations.

Le dernier acte de cette grande manifestation industrielle devait être la distribution solennelle de ces récompenses décernées à huis clos par le jury. Déjà, quelques jours avant le 29 juillet, la liste des élus de l'industrie avait, par d'heureuses indiscretions, laissé tomber dans le public certains noms privilégiés. Il était temps de consacrer par la publicité ces révélations prématurées.

Le jour anniversaire du grand triomphe national de 1850 fut le jour choisi pour cette autre ovation pacifique et qui ne devait coûter aucune larme.

Nous laissons ici parler le *Moniteur*, qui, dans la gravité de son récit officiel, reproduit mieux que nous ne le pourrions faire l'aspect de cette belle journée.

« Le 29 juillet, le Roi et la Reine, entourés de LL. AA. RR. Mme la princesse Adélaïde, Mgr le duc de Nemours et Mgr le duc de Montpensier, et accompagnés de M. le ministre de l'agriculture et du commerce, se sont rendus à une heure dans la salle des maréchaux, où MM. les membres du jury étaient rassemblés. MM. les exposants ayant ensuite été introduits, M. le baron Thénard,

président du jury, s'est placé au centre et a adressé au roi le discours suivant :

« SIRE ,

« Les expositions de 1854 et de 1859 ont laissé de profonds souvenirs dans les esprits ; celle de 1844 en laissera de plus profonds encore : elle surpasse les hautes espérances que les deux premières avaient fait concevoir.

« L'industrie poursuit donc sa marche progressive : ne pas avancer pour elle, serait rétrograder ; elle le sait , et redouble sans cesse d'efforts pour faire de nouvelles conquêtes toujours pacifiques et fécondes.

« Presque aucun art n'est resté stationnaire ; un grand nombre ont fait de remarquables progrès ; quelques-uns même en ont fait de considérables ; d'autres tout nouveaux ont été créés ; la plupart des produits ont baissé de prix.

« Les savants rapporteurs du jury feront, avec l'autorité qui s'attache à leurs noms, le tableau des nombreux perfectionnements, de toutes les découvertes qui signalent l'exposition nouvelle ; qu'il me soit permis seulement d'en tracer l'esquisse.

« Les marins ne manqueront plus d'eau dans les voyages de long cours. Le foyer, qui, sur nos vaisseaux, sert à la cuisson des aliments, opère en même temps la distillation de l'eau de mer, et la transforme en une eau douce qui ne laisse rien à désirer. Ainsi, les sciences ou les arts auront rendu en peu de temps quatre grands services à la marine ; ils lui auront donné des aliments toujours frais, de l'eau toujours en abondance, d'excellents chronomètres à bas prix, la vapeur pour remonter les courants les plus rapides, et naviguer au milieu des écueils et des tempêtes.

« La production de la fonte a presque quadruplé depuis vingt-cinq ans ; son affinage s'opère avec plus d'économie ; la chaleur perdue a été utilisée ; de nouveaux procédés de chauffage ont été créés ; tout ce qui tient, en un mot, à la fabrication du fer, a éprouvé de grandes améliorations, et cependant la théorie en prévoit beaucoup d'autres encore qui devraient être un sujet de continuelles recherches.

« La pile voltaïque, qui a tant agrandi le domaine des sciences, vient d'être appliquée de la manière la plus heureuse à l'art de dorer et d'argenter les métaux. Un jour peut-être elle servira de base à l'exploitation des minerais d'or, d'argent et de cuivre.

« Des disques de flint-glass de plus de 60 centimètres de diamètre, et d'une parfaite pureté, se font aujourd'hui sans aucune difficulté ; déjà même la dimension d'un mètre a été atteinte. Tout porte à croire que l'astronomie aura bientôt des objectifs d'une grandeur inespérée, qui lui permettront de pénétrer plus profondément dans l'immensité de l'espace, et d'y faire des découvertes imprévues.

« Tout est mis à profit par les manufacturiers qui joignent la théorie à la pratique.

« Les uns condensent jusqu'à la fumée si incommode du bois ; ils savent en extraire du vinaigre pour les arts et même pour les tables les plus somptueuses un fluide qui ressemble à l'esprit-de-vin, une huile qui rendra de grands services à l'éclairage. D'autres puisent une nouvelle source de richesses dans les eaux-mères des salins, restées toutes jusqu'ici sans emploi ; ils les conservent, et le froid de l'hiver, par une réaction que la chaleur de l'été ne saurait opérer, en précipite une quantité de sulfate de soude, de sulfate et de muriate de potasse, assez grande pour suffire bientôt aux besoins de la France, et la délivrer d'un lourd tribut qu'elle paye à l'étranger.

« D'autres encore s'emparent des débris, des détrit^{us}, des immondices végétales et animales, et les convertissent en riches engrais qui s'exportent au loin pour fertiliser le sol.

« De nouveaux marbres d'une grande beauté ont été découverts et viennent ajouter à l'exportation considérable de nos riches carrières.

« Les bonnes méthodes de chauffage commencent à se répandre ; elles ne s'appliquent pas seulement au foyer domestique ; elles s'étendent, en se modifiant, aux grands édifices, aux hospices, aux églises, aux palais. Un seul appareil suffit le plus souvent pour y maintenir une douce température par le froid le plus rigoureux. C'est l'eau qui produit cet effet si salutaire ; c'est elle qui circulant sans cesse à travers mille canaux, comme le sang dans les artères, va partout déposer la chaleur dont elle est imprégnée et revient ensuite à son point de départ pour s'échauffer et circuler de nouveau.

« La construction de nos phares a été portée à un haut degré de perfection. La manœuvre en est si facile, les verres en sont si bien taillés, la lumière en est si vive, si brillante, projetée si loin dans toutes les directions utiles, que partout ils sont préférés.

« L'un des agents chimiques les plus actifs, l'acide sulfurique, dont la consommation s'élève

annuellement à plus de 20 millions de kilogrammes, pourra désormais se fabriquer au sein des habitations et se livrer à plus bas prix. Les vapeurs corrosives qui se dégagent au moment de sa formation seront absorbées complètement, et diminueront par leur emploi les frais de l'opération qui les aura produites : de nuisibles qu'elles étaient, elles vont donc devenir très-utiles.

« Ce n'est plus de Hollande que nous tirons la céruse nécessaire à notre consommation. Nos fabriques pourraient en exporter ; et, ce qui est plus précieux encore, l'opération peut être pratiquée presque sans danger.

« Quelques centièmes d'alun suffisent pour donner au plâtre la dureté de la pierre, et le rendre propre à recevoir le poli du marbre.

« Le tir à la carabine a acquis tout à la fois plus de justesse et plus de portée à moindre charge.

« Il était à désirer que la pâte, sans perdre de sa qualité, pût être pétrie autrement qu'à bras d'homme, et que la cuisson du pain, pour être égale, pût être faite toujours à une température déterminée. Les pétrins mécaniques perfectionnés et les fours aérothermes résolvent ce double problème.

« De grandes améliorations ont été apportées à l'extraction et au raffinage du sucre.

« La production de la soie est toujours l'objet des efforts les plus soutenus. Des mûriers sont plantés de toutes parts. Les magnaneries continuent à se perfectionner. Le dévidage des cocons, si important et beaucoup trop négligé jusqu'ici, s'exécute avec le plus grand succès dans quelques ateliers. Aussi la récolte de la soie ne s'élèvera-t-elle pas à moins de 160 millions de francs en 1844. Bientôt la France n'en tirera plus de l'étranger.

« La filature du lin prend un développement qui promet les plus heureux résultats ; elle n'a besoin que d'une sage protection pour atteindre un haut degré de prospérité. Dès à présent elle produit des fils de la plus belle et de la meilleure qualité.

« Un grand pas a été fait dans l'art de la teinture : plus de vingt fabriques enlèvent à la garance les matières qui l'altèrent, et la livrent au commerce cinq fois plus riche en couleur qu'elle n'était d'abord. Sa puissance tinctoriale, révélée par l'analyse chimique, pourra devenir quarante fois plus grande encore.

« La palette du peintre s'est enrichie de belles couleurs qui joignent l'éclat à la pureté ; elles donnent les teintes qu'on admire dans les ta-

bleaux des grands maîtres de la renaissance. Plus de cinq ans d'épreuve semblent en constater la solidité.

« L'agriculture a fait une véritable conquête dans le troupeau de Mauchamp. Les laines qui en proviennent possèdent des qualités précieuses qui les rapprochent de la laine de Cachemire, et leur permettent souvent de rivaliser avec elle.

« Mais, Sire, de tous les arts, c'est celui de la construction des machines, qui s'est élevé le plus haut par ses progrès, et qui, par son importance, mérite le plus de fixer tous les regards. Cette opinion sans doute ne saurait prévaloir tout d'abord. La magnificence de nos soieries, la finesse de nos tissus, la légèreté de nos châles, avec leurs vives couleurs et leur mille dessins, la limpidité et la taille de nos cristaux, la beauté de nos vitraux, l'élégance de nos meubles, la richesse de nos tapis, la perfection de nos dentelles, les belles formes de nos bronzes, nos vases d'or et d'argent dont la ciselure rehausse encore le prix, nos bijoux qui brillent de tout l'éclat des pierres précieuses, doivent émouvoir, séduire l'imagination et l'entraîner au delà du vrai. A la vue de tant de choses merveilleuses, on se croirait dans un palais enchanté ; l'œil ne cesse de regarder l'objet qu'il admire que pour se porter sur un autre qui lui semble plus admirable encore.

« Mais lorsqu'on quitte ces lieux éblouissants de magnificence et de richesse pour pénétrer dans la vaste enceinte qui renferme les machines, et qui n'offre presque partout que du fer, encore du fer, toujours du fer, l'illusion s'évanouit, la vérité se fait jour, et l'esprit éclairé est tout à coup saisi de la grandeur des effets que ces instruments muets, silencieux, pourraient produire, s'ils venaient à s'animer ou se mouvoir. C'est que le fer est l'agent de la force ; c'est que la puissance des nations pourrait se mesurer jusqu'à un certain point par la quantité de fer qu'elles consomment.

« Dans cette enceinte si sévère et si bien ordonnée, se trouvent :

« Des outils qui permettent de forer le sol jusqu'à plus de 500 mètres de profondeur, et d'en faire sortir des eaux en jets puissants qui s'élancent dans les airs à une grande hauteur ;

« Des instruments de précision qui attestent l'habileté et la sagacité de nos artistes ;

« Des instruments aratoires qui proviennent de toutes les parties de la France, et qui prouvent que partout on fait des recherches agricoles dignes d'éloges ;

« Un marteau, du poids de 9,000 kilog., qui

fonctionne avec la régularité d'une machine de précision, et dont les effets excitent l'étonnement;

« Un métier propre à tisser deux châles à la fois qu'une ingénieuse machine sépare ensuite en coupant le fil qui les réunit;

« Un barrage mobile dont les faciles manœuvres assurent en tout temps la navigation des rivières, même dans les eaux les plus basses;

« Un sifflet flotteur qui signale le trop peu d'eau que contiendrait une chaudière à vapeur et les dangers qui en seraient la suite;

« Une presse monétaire qui, mue par la vapeur, frappe et cordonne tout à la fois les monnaies d'une manière constante et précise;

« Une machine qui taille les engrenages dans le bois et les métaux avec une perfection qu'on ne saurait trop louer;

« Une autre machine destinée à la construction des chaudières, et dont le travail est si parfait que la main de l'homme ne pourrait l'égaler.

« Vient ensuite un système complet d'outillage, sans lequel rien de parfait, rien de grand ne saurait être fait dans les usines.

« Ici, ce sont des tours de dimension variable; là, des machines à diviser; ailleurs, des machines à raboter; plus loin, des machines à buriner; plus loin encore, des machines à aléser, à percer, à faire des écrous, toutes d'une rare perfection, toutes utiles, toutes nécessaires, surtout pour la construction des grands mécanismes.

« Enfin apparaissent ces moteurs de force diverse, d'une puissance quelquefois gigantesque, qui sont la merveille des temps modernes, moteurs que la France produit maintenant à l'égal de l'Angleterre, et dont la destinée sera peut-être un jour de changer la face du monde en opérant dans les mœurs publiques la révolution la plus grande et la plus heureuse.

« N'est-il pas probable, en effet, que la rapidité avec laquelle les distances sont franchies établira entre les peuples des relations fréquentes, des liens de confraternité qui resserreront encore les intérêts mieux compris; et n'est-il pas permis d'espérer que la guerre, qui n'est honorable qu'autant qu'elle a pour objet la défense de la patrie ou de l'honneur national, fera place à la paix qui devrait toujours régner, du moins entre les nations civilisées?

« Telle est, Sire, l'esquisse rapide des principaux progrès qui font de l'exposition nouvelle la plus belle, la plus mémorable dont la France ait à se glorifier.

« Aussi quel empressement, quelle foule pour

la voir et l'admirer! C'était un spectacle extraordinaire, inouï, qui avait quelque chose de prophétique, que d'observer tant de citoyens français, étrangers, mêlés et confondus, dont les figures diverses, dont les traits mobiles, dont les attitudes variées peignaient tour à tour la surprise, l'étonnement, le plaisir, l'admiration, et que de les entendre ensuite, unis en un concert de louanges, exprimer à l'envi, dans leurs langues natales, tous les sentiments qui les animaient.

« Nous sommes heureux, Sire, nous sommes fiers d'avoir cet éclatant hommage à rendre à l'industrie.

« Placée si haut dans l'opinion publique, guidée par les sciences, avec lesquelles elle a fait une intime alliance, secondée plus que jamais par les sociétés savantes, surtout par la Société d'Encouragement, qui, depuis plus de quarante ans, rend de si éminents services aux arts (1), l'industrie, loin de descendre du rang élevé qu'elle a conquis, voudra grandir encore: déjà elle égale ou surpasse souvent les industries rivales; elle voudra désormais leur servir de modèle.

« Mais, pour accomplir cette noble tâche, il ne faut pas seulement qu'elle continue son essor rapide; elle doit s'efforcer encore de reconquérir cette antique renommée de loyauté qu'elle avait jadis méritée, renommée si grande et si pure que ses colis expédiés de France étaient toujours acceptés sans être ouverts.

« Cette confiance si honorable n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. Les événements qui se sont succédé, trop souvent même des falsifications réelles, l'ont altérée profondément dans l'esprit des peuples. Nos relations commerciales en ont été troublées; elles en souf-

(1) La Société d'Encouragement a toujours pour 150 à 160,000 fr. de prix au concours. Maintenant elle en a même pour 254,000 fr. qui doivent être décernés dans les années 1844, 1845, 1846 et 1847.

Lorsqu'un prix est remporté, il est ordinairement remplacé par un autre.

La Société décerne en outre, tous les ans au mois de juin, des médailles d'encouragement aux inventeurs et à ceux qui perfectionnent les procédés. De 1839 à 1844, elle a décerné 21 médailles d'or, 24 médailles de platine, 48 médailles d'argent, 57 médailles de bronze.

Tous les quatre ans, elle décerne aussi à chaque contre-maitre, à chaque ouvrier qui s'est distingué par sa moralité et par des services rendus à l'établissement où il travaille, une médaille de bronze à laquelle elle joint des livres pour une somme de 50 fr.

Enfin elle a créé des bourses qu'elle donne au concours à l'école d'agriculture de Grignon, aux écoles vétérinaires et à l'école centrale des arts et manufactures.

friront longtemps. Le soupçon s'éveille facilement et ne se détruit qu'avec peine. Mais rien ne doit être impossible quand il s'agit de l'honneur du nom français. Que les hommes honnêtes se liguent, et le triomphe de ceux qui manquent à la foi promise ne sera pas de longue durée ; leurs coupables manœuvres seront bientôt déjouées.

« Notre industrie, Sire, doit donc avoir foi dans le brillant avenir qu'elle s'est préparé. Depuis longtemps, elle est l'un des plus fermes appuis de la France ; elle en deviendra bientôt l'une des principales gloires.

« Vous même, Sire, dans ces visites multipliées où votre présence et celle de votre auguste famille causaient des émotions si douces et provoquaient des acclamations si spontanées, vous-même, et, à votre exemple, S. A. R. le duc de Nemours, vous avez encouragé tous ses efforts, applaudi à tous ses succès ; et pour lui prouver en quelle haute estime vous la teniez, vous avez convié ses plus dignes représentants à une fête toute royale, dans ce palais si riche en souvenirs et tout plein encore de la grandeur de Louis XIV ; c'est là, c'est dans ces lieux consacrés aujourd'hui par vos soins à toutes les gloires nationales, que vous avez voulu recevoir tant d'honorables citoyens, qui, dévoués tout entiers à l'avancement des arts utiles, ont acquis des droits sacrés à la reconnaissance publique ; leur montrant, au milieu de ce musée, votre ouvrage, de ce monument unique dans les annales du monde, les noms, les effigies de leurs plus illustres devanciers, et proclamant ainsi qu'eux-mêmes un jour par leurs services pourraient aspirer à cet insigne honneur.

« C'est à vous, Sire, que l'industrie reconnaissante doit rendre hommage de tout ce qu'elle a fait d'utile, de durable, de grand. C'est vous qui l'avez sauvée des mauvais jours dont elle était menacée. La guerre lui eût été mortelle : vous avez su lui conserver la paix au milieu de tant d'orages qui devaient la troubler. Par vous, les factions ont été vaincues au dedans, nos institutions respectées au dehors. Depuis quatorze ans, vous réglez par les lois et par la sagesse. La divine Providence, qui a veillé sur vos jours tant de fois attaqués, nous les conservera longtemps encore. Vous vivrez avec une reine, modèle de toutes les vertus, que, dans sa bonté, le ciel vous a donnée pour adoucir et partager vos peines.

« Vous formerez votre petit-fils pour le trône, comme vous aviez formé le prince que nous avons tant pleuré ; nous lui porterons le même amour ;

il grandira sous l'égide tutélaire de sa mère bien-aimée, à l'ombre de la mémoire de son père à jamais révérendu, et deux fois ainsi vous aurez sauvé la France, qui, dans sa reconnaissance profonde, gardera l'éternel souvenir de votre règne et de vos bienfaits. »

Le Roi a répondu :

« Nul n'a joui plus que moi du magnifique spectacle que l'Industrie française vient de donner à la France et à l'Europe, par la brillante exposition de ses produits.

« Vous savez avec quel soin, quel zèle, quel plaisir je me suis empressé d'en étudier tous les détails, et combien j'ai regretté que le temps m'ait manqué pour rendre mon examen encore plus complet. J'attendais avec impatience cette occasion de vous remercier des sentiments dont vous m'avez entouré dans mes nombreuses visites, et dont vous avez accueilli la Reine, mes fils, mon petit-fils et tous les miens. Mon cœur en était pénétré, et c'est une nouvelle satisfaction pour ma famille et pour moi de vous témoigner à tous personnellement combien nous y sommes sensibles.

« J'ai suivi avec beaucoup d'intérêt le brillant tableau que le président du jury vient de retracer des produits de notre industrie nationale. Je reconnais avec lui que l'exposition de 1844 a dépassé les autres et qu'elle a été la plus glorieuse de toutes. Cependant, elle ne conservera ce titre que pour cinq ans ; j'ai la ferme confiance que l'exposition de 1849 l'éclipsera comme celle-ci a éclipsé les expositions qui l'ont précédée. C'est, en effet, un besoin pour la France que son industrie suive une marche progressive : il faut que la rapidité de ses progrès égale la rapidité du temps, afin d'ajouter encore à cette prospérité dont l'essor a procuré tant d'avantages à la France.

« C'est par la paix, par la tranquillité intérieure que les arts peuvent fleurir, que l'industrie peut prospérer et que la France peut croître en richesse, en bonheur et en gloire, en cette gloire pacifique qui ne coûte de sacrifices ni de larmes à personne ; aussi mes efforts ont-ils eu constamment pour but de préserver mon pays du fléau de la guerre : car j'ai toujours eu pour principe qu'on ne doit se résoudre à la guerre que lorsqu'il y a nécessité de la faire pour défendre l'honneur, l'indépendance de la Patrie et ses véritables intérêts ; mais lorsque cette nécessité impérieuse n'existe pas, il faut

« savoir résister à ces vaines illusions, qui, sous
 « de spécieuses apparences, entraînent trop sou-
 « vent les États et les peuples dans l'incertaine
 « et dangereuse carrière de la guerre, et les por-
 « tent à sacrifier à des craintes ou à des espéran-
 « ces également chimériques les bienfaits réels
 « de la paix ; bienfaits qui sont pour le pays la
 « meilleure garantie de la prospérité publique,
 « comme ils sont pour les familles celle de leur
 « repos et de leur bonheur intérieur.

« Heureux de me trouver au milieu de vous,
 « j'aime à vous redire combien je jouis de la con-
 « fiance que vous n'avez cessé de me témoigner.
 « Cette confiance n'est pas seulement un soutien
 « pour moi dans la grande tâche que j'ai à rem-
 « plir, elle est aussi, comme vous l'avez si bien
 « dit tout à l'heure, un adoucissement à toutes
 « les amertumes que j'ai dû supporter. S'il pou-
 « vait y avoir une véritable consolation pour les
 « malheurs de famille qui m'ont accablé, je la
 « trouverais dans le sentiment général dont vous
 « venez de me renouveler l'expression d'une ma-
 « nière qui m'a vivement ému. Mais croyez que
 « rien n'ébranlera mon dévouement à la France.
 « Elle me trouvera toujours prêt, moi et tous
 « les miens, à répondre à son appel et à consacrer
 « nos jours et nos vies à la préserver des maux
 « dont elle pourrait être menacée. Grâce à Dieu,
 « nous avons traversé les temps de crises et d'a-
 « larmes, et nous n'avons qu'à remercier la Pro-
 « vidence du repos et de la prospérité dont j'ai le
 « bonheur de voir jouir la France. »

Ces paroles du Roi ont été accueillies avec enthousiasme aux cris répétés de *Vive le roi ! Vive la reine ! Vive la famille royale !*

Lorsque le silence a été rétabli, M. le ministre du commerce a procédé à l'appel des personnes désignées pour recevoir des récompenses ; S. M. les leur remettait de sa main et se plaisait à adresser à chacun des paroles de bienveillance et d'encouragement.

A six heures, un banquet de 250 couverts a réuni dans la grande galerie du Louvre le Roi et la famille royale, MM. les ministres du commerce, de l'intérieur et des finances, plusieurs notabilités civiles et militaires, MM. les membres du jury et MM. les exposants qui avaient reçu des mains du Roi la croix de la Légion d'honneur ou des médailles d'or.

Au dessert, le Roi s'est levé et a porté un toast en ces termes :

Honneur à l'exposition de 1844 !

Prospérité à l'industrie française !

Ces paroles ont été saluées des plus vives acclamations.

Les ministres du commerce et des finances ont à leur tour porté la santé du Roi, et celle de la Reine et de la famille royale, au milieu des applaudissements de toute l'assemblée.

Après le dîner, le Roi, la Reine et la famille royale sont rentrés aux Tuileries, suivis de tous les convives qui avaient été invités par LL. MM. à assister avec elles, des fenêtres du palais, au concert et au feu d'artifice.

S. M. s'est avancée sur le grand balcon qui fait face au jardin et d'où la vue s'étendait sur la foule immense qui se pressait dans l'espace réservé entre les parterres et dans les jardins contigus au château.

Une longue et retentissante acclamation a salué l'arrivée du Roi.

Le concert a commencé. Les exécutants, au nombre de deux cents, étaient dirigés par MM. Landelle et Barizel, artistes de la musique du Roi. L'orchestre a joué successivement *la Marseillaise* : l'ouverture de *la Gazza*, de Rossini ; le chœur de *Moïse*, de Rossini ; l'air du *Déserteur* de Monsigny ; le pas redoublé de *la Dona del Lago*, de Rossini ; une valse de Berr ; l'ouverture du *Jeune Henri*, par Méhul ; l'air de *Guido*, par Halévy, exécuté par Forestier ; le chœur de *Robin des Bois*, par Weber ; un galop militaire, de Mondonville.

Le Roi a plusieurs fois donné le signal des applaudissements, qui retentissaient ensuite dans la foule.

Les exposants qui avaient dîné chez S. M. occupaient les balcons de la salle des maréchaux et la terrasse qui règne à gauche du pavillon de l'Horloge.

A neuf heures, une fusée, partie du pavillon de Flore, a annoncé le feu d'artifice à la foule nombreuse qui encombra le jardin, les terrasses, les quais et les ponts autour du palais de la chambre des députés, devant lequel avaient été dressé les échafaudages pour le spectacle populaire.

Le Roi avait donné ordre que MM. les exposants fussent placés aux fenêtres du pavillon de Flore. Quelques-uns avaient suivi S. M. au premier étage ; les autres étaient montés dans l'appartement préparé à l'étage supérieur pour M. le duc de Montpensier.

A neuf heures et demie, après le feu d'artifice, le Roi s'est retiré dans ses appartements, d'où S. M. et la famille royale ont bientôt après repris

la route de Neuilly, en passant par la rue Richelieu et les boulevards.

MM. les exposants ont quitté le palais des Tuileries après le départ du Roi, qu'ils ont accompagné de leurs acclamations jusqu'à sa voiture.

Ainsi s'est terminée cette belle journée qui marquera dans l'histoire de l'industrie et dans les souvenirs du pays; car elle a montré la

royauté plus étroitement unie que jamais à ces classes laborieuses sur lesquelles reposent en partie la force et la puissance du pays. Elle a ainsi donné de nouveaux gages à cette patriotique coalition de l'intelligence, de la probité et du travail dont une auguste main a voulu récompenser aujourd'hui les efforts utiles et consacrer la mission pacifique.

RECOMPENSES ACCORDÉES A L'INDUSTRIE.

LISTE

DES EXPOSANTS QUI ONT ÉTÉ NOMMÉS CHEVALIERS DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR.

CAMU fils, filateur de laine, à Reims (Marne).
BACOT (Frédéric), fabricant de drap, à Sedan (Ardennes).
CHENNEVIERE (Théodore), fabricant de drap à Elbeuf (Seine-Inférieure).
CRILLET aîné, fabricant de châles, à Lyon (Rhône).
BONNET (Claude-Joseph), fabricant de soieries, à Lyon (Rhône).
FAURE (Étienne), fabricant de rubans, à Saint-Étienne (Loire).
DEBUCHY (François), fabricant de tissus de lin, de laine et de coton, à Lille (Nord).
GROS (Jacques), fabricant de tissus de coton, à Wessertling (Haut-Rhin).
GIRARD, imprimeur sur tissus, à Rouen (Seine-Inférieure).
FRÈREJEAN, maître de forges, à Vienne (Isère).
MASSENET, fabricant d'aciers et de faux, à Saint-Étienne (Loire).
ANDRÉ, fondeur, au Val-d'Osne (Haute-Marne).
ROSWAG (Augustin), fabricant de toiles métalliques, à Schelestadt (Bas-Rhin).
CHARRIÈRE, fabricant d'instruments de chirurgie, à Paris.
PECQUEUR, constructeur de machines, à Paris.
BOURDON, directeur des forges et fonderies du Creuzot (Saône-et-Loire).
BOURKARDT (J.-J.), constructeur de machines, à Guebwiller (H.-Rhin).
THÉNARD, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Abzac (Gironde).

BURON, fabricant d'instruments d'optique, à Paris.
ROLLER, fabricant de pianos, à Paris.
WINNERL, fabricant d'horlogerie, à Paris.
LEMIRE, fabricant de produits chimiques, à Choisy-le-Roi (Seine).
LEFEBVRE (Théodore), fabricant de céramique, aux Moulins-lès-Lille (Nord).
SCHATTENMANN, directeur de la compagnie des mines de Bouxviller (Bas-Rhin).
BONTEMPS, fabricant de verrerie, à Choisy-le-Roi (Seine).
GODARD fils, fabricant de cristallerie, à Baccarat (Meurthe).
MILLIET, fabricant de porcelaine, à Montereau (Seine-et-Marne).
FAULER aîné, fabricant de maroquins, à Choisy-le-Roi (Seine).
OGEREAU, tanneur, à Paris.
CAIL (J.-F.), constructeur de machines, à Paris.
LACROIX (Jean-Justin), fabricant de papiers, à Angoulême (Charente).

MÉDAILLES D'OR.

TISSUS.

BLANCHON, à Saint-Julien (Ardèche).
MEYNARD fils, à Valréas (Vaucluse).
MEAUZÉ-CARTIER et C^{ie}, à Tours.
EYMARD (Paul) et C^{ie}, à Lyon.
GIRARD neveu, à Lyon.
HECKEL aîné, à Lyon.
TEILLARD, à Lyon.
BONNET, à Lyon.
CINIER (Claude), à Lyon.
COCHEPEUX (Florentin), à Paris.
DAUPHINOT-PÉRAR, à Isles-sur-Suippe (Marne).
LAURENT (Henri) et fils, à Amiens.
GERMAIN-THIBAUT et CHABERT, à Paris.
SCHMALTZ et THIBERT, à Metz.

LEFEBVRE-DUCATTEAU (Mme veuve et SOYER-VASSEUR, à Lille).
ROBICHON et C^{ie}, à Saint-Étienne.
BALAY (Jules), à Saint-Étienne.
TERNYNCK frères, à Roubaix.
HOULÈS père et fils, à Mazamet (Tarn).
LAURET frères, à Ganges (Hérault).
GODEFROY (Léon), à Puteaux (Seine).
FLAISSIER frères, à Nîmes.
DURÉCU (Armand) et C^{ie}, à Elbeuf.
DUMOR-MASSON, à Elbeuf.
CHENNEVIERE (Delphis), à Louviers.
CHARVET (J.-P.), à Elbeuf.
CASTEL (Émile), à Aubusson.
BEUCK et C^{ie}, Bülh (Haut-Rhin).
BERTHERAND-SUTAINÉ et C^{ie}, à Reims.
AROUX (Félix), à Elbeuf.
ARNAUD, à Lyon.
ROUSSY, à Lyon.
SCHLUMBERGER jeune et C^{ie}, à Thann.
TRANCHART-FROMENT, à la Neuville-lès-Wasigny (Ardennes).
ROUSSELET (Antoine), à Sedan.
RENARD (Adolphe), à Sedan.
PIMONT aîné, à Rouen.
MORIN et C^{ie}, à Dieu-le-Fit (Drôme).
LEHOELT et C^{ie}, à St-Quentin (Aisne).
SCRIVE-LABBE et SCRIVE (Édouard), à Lille.

PICQUOT-DESCHAMPS, à Rouen.
MALO, DICKSON et C^{ie}, à Coudekerque-Branche-lès-Dunkerque (Nord).
LELIÈVRE et C^{ie} à Cambrai.
HOFER et C^{ie}, à Keysersberg (H.-Rhin).
GRAUX, à Juvincourt et Damary (Aisne).
GODIN aîné, à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or).
SOCIÉTÉ pour la fabrication des fils et tissus de lin et de chanvre, à Amiens (Somme).
DUCHÉ aîné et C^{ie}, à Paris.
DEVEZE fils et C^{ie}, à Nîmes.
AIGOIN-DELARBRE, à Ganges (Hérault).

MÉTAUX.

CHRISTOFLE et C^{ie}, à Paris.

MASSENET-GUÉRIN et JACKSON frères,
à Saint-Étienne (Loire).
PALLU et C^{ie}, à Pontgibaud (Puy-de-
Dôme).
SOCIÉTÉ des ardoisières d'Angers, à
Angers.
SERRET, LELIÈVRE et C^{ie}, à Denain
(Nord).
SAMSON, à Paris.
THOMAS et LAURENT, à Paris.
DANDELARRE et DE LISA, à Treveray
(Meuse).
ANDRÉ, au Val-d'Osne (Haute-Marne).
BOIGUES et C^{ie}, à Garchizy-Fourcham-
bault (Nièvre).
BOUGUERET, COUVREUX, LANDEL et
C^{ie}, à Châtillon-sur-Seine (Côte-
d'Or).
DIETRICH (veuve de) et fils, à Nieder-
bronn (Bas-Rhin).
DUVERGER, à Paris.
FORGES DE DECAZEVILLE, à Decaze-
ville (Aveyron).
FROMENT-MEURICE, à Paris.
MOBEL et C^{ie}, à Paris.
GÉRUSET, à Bagnerres-de-Bigorres (Hau-
tes-Pyrénées).
JAPY frères, à Beaucourt (Haut-Rhin).

MACHINES.

GACHE, à Nantes.
FARCOT, à Paris.
DURENNE, à Paris.
DECOSTER, à Paris.
CAVÉ, à Paris.
CALLA, à Paris.
THONNELIER, père, à Paris.
THÉNARD, à Abrac (Gironde).
SCHWILGUÉ, à Strasbourg.
MEYER et C^{ie}, à Mulhouse.
LEMAITRE, à la Chapelle-Saint-Denis.
SCHNEIDER frères, au Creuzot.
PIHET, à Paris.
MULOT père et fils, à Épinay (Seine-
Mirode), à Rouen.
MAZELINE frères, à Gravelle (Seine-
Inférieure).

INSTRUMENTS DE PRÉCISION.

ROBERT (Henri), à Paris.
RAOUX, à Paris.
FRANÇOIS, à Paris.
BURON, à Paris.
CAVAILLÉ-COLL, père et fils, à Paris.
BRUNNER, à Paris.
BOISSELOT et fils, à Marseille.
VUILLAUME, à Paris.
LEPAUTE (Henri), à Paris.
KRIEGLSTEIN et PLANTADE (Charles),
à Paris.
HERZ (Henri), à Paris.
GIRARD (le chevalier Philippe de), à
Paris.

GARNIER, à Paris.
WOLFEL et LAURENT, à Paris.
WAGNER, à Paris.
DELAUVIGNE, à Paris.

ARTS CHIMIQUES.

LEFEBVRE (Th.) et C^{ie}, aux Moulins-les-
Lille (Nord).
LAGIER, à Avignon.
KUHLMANN frères, à Loos-lès-Lille.
DUVOIR-LEBLANC, à Paris.
DUMONT, à Paris.
BOUTABEL frères, CHALAMEL et MO-
NIER, à Paris.
BALARD, à Montpellier.
ALCAN, à Paris.
MOUCHOT frères, au Petit-Montrouge.
LÉVEILLÉ, à Rouen.
DEROSNE et GAIL, à Paris.

BEAUX-ARTS.

LEMERCIER, lithographie, à Paris.
LEGRAND (Marcelin), typographie, à
Paris.
LERRUN, orfèvrerie, à Paris.
ECK-DUBAND, bronzes, à Paris.
GROÉ frères, ébénisterie, à Paris.
BEST, LELOIR et C^{ie}, à Paris.
COUDER, dessins de fabrique, à Paris.
DÉLICOURT, papiers peints, à Paris.

POTERIE.

HUTTER et C^{ie}, à Rive-de-Gier (Loire-
Rousseau), à Paris.
BOUGON et CHALOT, à Paris.

ARTS DIVERS.

PELTEREAU frères, cuirs et peaux, à
Château-Renault (Indre-et-Loire).
BAUDOUIN frères, toiles cirées, à Paris.
G. CALAUD-BELISLE, papiers, à Mau-
mont (Charente).
DELBUT et C^{ie}, cuirs, à Saint-Germain
en Laye (Seine-et-Oise).

RAPPELS DE MÉDAIL-
LES D'OR.

TISSUS.

SCHLUMBERGER (Nicolas) et C^{ie}, coton
filé, à Guebwiller (Haut-Rhin).
VANTROYEN et MALLET, coton filé, à
Lille (Nord).
FAUQUET-LEMAITRE, coton filé, à Pont-
Audemer (Eure).
HERZOG, coton filé, au Logelbach (Haut-
Rhin).
COX (Edmond) et C^{ie}, coton filé, à Fives-
lès-Lille (Nord).
FÉRAY et C^{ie}, coton filé, à Essonne.
HÉBERT, châles, à Paris.
GAUSSEN aîné, châles, à Paris.

GAUSSEN jeune et MAUBERNARD, châ-
les, à Paris.
HEUZEY et MARCEL, châles, à Paris.
FORTIER, châles, à Paris.
ARNOULD, châles, à Paris.
GRILLET aîné, châles, à Lyon.
CURNIER et C^{ie}, châles, à Nîmes.
CHAMBRON (Louis), soies, à Alais (Gard).
LANGEVIN et C^{ie}, soies, à Itteville
(Seine-et-Oise).
TESSIER-DUCROS, soies, à Vallerange
(Gard).
EGGLY, ROUX et C^{ie}, tissus, à Paris.
AUBER et C^{ie}, tissus, à Rouen.
CLÉRAMBAULT (Ch.), tissus, à Alençon.
HENRIOT frères, soies et C^{ie}, tissus, à
Reims.
HENRIOT fils et BRIEN, tissus, à Reims.
DEBUCHY (François), tissus, à Lille.
DELATRE, tissus, à Roubaix.
OLLAT et DESVERNAY, tissus, à Lyon.
YEMENIZ, tissus, à Lyon.
GRAND frères, tissus, à Lyon.
MATHEVON et BOUVARD, tissus, à Lyon.
LE MIRE père et fils, tissus, à Lyon.
POTTON (F.), CROZIER et C^{ie}, tissus, à
Lyon.
GODEMARD et MEYNIER, tissus, à Lyon.
THOMAS frères, tissus, à Avignon.
FAURE (Etienne), tissus, à St-Etienne.
VIGNAT-CHOVET, tissus, à St-Etienne.
MASSING frères, HUBERT et C^{ie}, tissus,
à Puttelange (Moselle).
BACOT (Paul) et fils, draps, à Sedan.
BACOT (Frédéric) et fils, draps, à Sedan.
BERTECHE, BONJEAN et CHESNOL,
draps, à Sedan.
JOURDAIN et fils, draps, à Louviers.
DANSET frères, draps, à Louviers.
POTEVIN frères (Charles et Henri),
draps, à Louviers.
RANDOING, draps, à Abbeville.
CHEFDEBLE et CHAUVBLAIN, draps,
Elbeuf.
FLAVIGNY (Louis), draps, à Elbeuf.
FLAVIGNY (Charles), draps, à Elbeuf.
CHESNEVIERE (Th.), draps, à Elbeuf.
MURET DE BORT et C^{ie}, draps-fentre,
Châteauneuf.
STEHÉLIN (Charles - Edouard), draps-
fentre, à Bitschwiller (Haut-Rhin).
BADIN - LAMBERT, draps-fentre,
Vienne.
LECOQ-GUIBÉ, tissus pour meubles, à
Alençon.
PRÉVOST (A.), laine peignée, à Paris.
CAMU fils et T. CROUTELLE neveu, laine
cardée, à Pont-Givard (Marne).
LUCAS frères, laine cardée, à Bazan-
court.
BIÉTRY filature du cachemire, à Ville-
preux (Seine-et-Oise).
VAYSON et C^{ie}, tapis, à Abbeville.

LEFEBURE et sœur et PETIT, dentelles, à Bayeux.

HENNEGART, gazes pour blutoirs, à Paris.

GROS, ODIER, ROMAN et C^{ie}, tissus à Wessertling (Haut-Rhin).

GODEFROY, châles, à Paris.

D'OCAGNE, dentelles, à Alençon.

FALCON, dentelles, au Puy.

DOLFUS-MIEG et C^{ie}, tissus imprimés, à Mulhouse.

KOECHLIN frères, tissus imprimés, à Mulhouse.

SCHLUMBERGER, KOECHLIN et C^{ie}, tissus imprimés, à Mulhouse.

JAPUIS frères, tissus imprimés, à Claye (Seine-et-Marne).

PERROT, impressions sur étoffes, à Vaugirard.

GIRARD et C^{ie}, cotons filés, à Rouen.

DEPOUILLY et C^{ie}, cotons filés, à Puteaux.

GODEFROY, cotons filés, à Saint-Denis (Seine).

CARON-LANGLOIS, cotons filés, à Beauvais (Oise).

VIDALIN, impressions sur étoffes, à Lyon.

MALARTIC, PONCET et C^{ie}, impressions sur étoffes, à Courbevoie.

MÉTAUX.

FALATIEU et C^{ie}, fers, à Bains (Vosges).

DE BUYER (Ad.), fers, à la Chaudeau.

COMPAGNIE DES FONDERIES DE ROMILLY, chaudronnerie, à Romilly.

FRÈREJEAN, cuivre, chaudronnerie, à Vienne (Isère).

THIÉBAUT, chaudronnerie, à Paris.

FESTUGIÈRES (Jean) frères, cordes de musique, à Eyzies (Dordogne).

ROSWAG et fils, toiles métalliques, Schelestadt (Haut-Rhin).

SCRIVE frères, cardes, peignes, à Lille.

HACHE-BOURGEOIS, cardes, peignes, à Louviers.

MARTIN (Émile), et C^{ie}, fonderies, à Garchizy-Fourchambault (Nièvre).

JACKSON frères, aciers, à Assailly (Loire).

BAUDRY, aciers, à Athis-Mons (Seine-et-Oise).

DEQUENNE fils, aciers, à Sainte-Hélène (Nièvre).

RUFFIER, aciers, à Foix (Ariège).

MONMOUCEAU, limes, à Orléans.

COULAUX aîné et C^{ie}, quincaillerie, à Molzheim (Bas-Rhin).

CHARRIÈRE, coutellerie, à Paris.

MACHINES.

CASALIS, machines à vapeur, à Saint-Quentin.

PHILIPPE, machines à vapeur, à Paris.

PECQUEUR, machines à vapeur, à Paris.

SAINT-POL et SOREL, galvanisation, à Paris.

THOMAS et VALLERY, grenier mobile, à Paris.

DESBASSYNS (comte de Richemont), ustensiles-outils, à Paris.

INSTRUMENTS DE PRÉCISION.

BERTHOUD, horlogerie, à Argenteuil.

BREGUET neveu et C^{ie}, horlogerie, à Paris.

MOTEL, horlogerie, à Paris.

WINNERL, horlogerie, à Paris.

BENOIT (A.) et C^{ie}, horlogerie, à Versailles.

PONS DE PAUL, horlogerie, à Saint-Nicolas-d'Aliermont (Seine-Infér.).

JAPY frères, horlogerie, à Beaucourt (Haut-Rhin).

LEREBOURS, optique, à Paris.

CHEVALIER (Charles), optique, à Paris.

ÉRARD, pianos, à Paris.

PAPE, pianos, à Paris.

PLEYEL et C^{ie}, pianos, à Paris.

ARTS CHIMIQUES.

MINES DE BOUXWILLIER (administration des), produits chimiques, à Bouxwillier.

BOBÉE (veuve) et LEMIRE, produits chimiques, à Choisy-le-Roi.

ROARD DE CLICHY, produits chimiques, à Choisy-le-Roi.

GUIMET (Jean-Baptiste), couleurs, à Lyon.

DE MILLY, bougies stéariques, à Paris.

PRIEUR-APPERT, conserves alimentaires, à Paris.

DISCRY, couleurs vitrifiables, à Paris.

BEAUX-ARTS.

AUZOUX, écorchés, à Paris.

BIESTA, LABOULAYE et C^{ie}, typographie à Paris.

ZUBER (Jean) et C^{ie}, papiers peints, à Rixheim (Haut-Rhin).

RUDOLPHI, bijouterie, à Paris.

JACOB - DESMALTER, ébénisterie, à Paris.

ODIOT, orfèvrerie, à Paris.

THOMIRE et C^{ie}, bronzes d'art, à Paris.

POTERIE.

UTZ SCHNEIDER et C^{ie}, grès, à Sarreguemines.

LEBOEUF, MILLIET et C^{ie}, grès, à Montreuil (Seine-et-Marne).

DE TALMOUSE et HUREL, grès, à Paris.

BONTEMPS-LEMOYNE et C^{ie}, vitraux, à Choisy-le-Roi.

SAINT-GOBIN (Manufacture royale de), glaces, à Saint-Gobin.

SAINT-QUIRIN, CIREY et MONTHERMÉ (Compagnie des manufactures de), glaces, à Paris.

BACCARAT (Compagnie des cristalleries de), cristaux, à Baccarat.

SAINT-LOUIS (Compagnie des cristalle-

ries de), cristaux, à Saint-Louis.

KLINGLIN (baron de), cristaux, à Wallé-rysthal (Meurthe).

GUINAND, cristaux, à Paris.

ARTS DIVERS.

BLANCHET et KLÉBER, papeterie, à Rives (Isère).

CANSON frères, papeterie, à Vidalon.

DELAPLACE, papeterie, à Jean-d'Heures.

DURANDEAU, LACOMBE et C^{ie}, papeterie, à Lacourade.

LACROIX frères, papeterie, à Angoulême.

SOCIÉTÉ ANONYME DU MARAIS, papeterie, au Marais (Seine-et-Marne).

AMOROS (le colonel), gymnastique, à Paris.

VALÉRIUS, bandages, biberons, à Paris.

LAFOND, bandages, biberons, à Paris.

FLAMET jeune, bandages, biberons, à Paris.

BRETON (Mme), bandages, biberons, à Paris.

MÉDAILLES D'ARGENT.

TISSUS.

DERVAUX (Alexandre), à Roubaix.

DE MONTAGNAC, à Sedan.

TOUZÉ, à Elbeuf.

FLAMANT, à Elbeuf.

MIEG (Matthieu) et fils, à Mulhouse.

KUNZER, à Bischwiller (Bas-Rhin).

MONBORGNE fils et LEROY, à Mouy.

LENORMAND, à Vire (Calvados).

HAZARD père, à Orléans.

GARRISSON oncle et neveu, à Montauban (Tarn-et-Garonne).

CORMOULS, à Mazamet (Tarn).

VITALIS frères, à Lodève (Hérault).

VERNAZOBRES jeune et C^{ie}, à Bedarieux (Hérault).

FOURCADE frères, à Chiniant (Hérault).

ROGER (Bernard) aîné, à Lastours près Carcassonne (Aude).

FOUARD et BLANCQ, à Nay (Basses-Pyrénées).

SCHLUMBERGER et Hofer, à Ribauvillé (Haut-Rhin).

COURMONT, à Wazemmes-lès-Lille.

DELAMARRE-DEBOUTTEVILLE, à Fontaine-Lebourg (Seine-Inférieure).

MASSON aîné, à Roanne (Loire).

LAMBERT, BLANCHARD et C^{ie}, à Paris.

SABRAN et G. JESSÉ, à Paris.

ADOLPHE et BENNER, à Mulhouse.

GAUDRAY-LOISIEL, à Rouen.

CROUTELLE neveu, à Reims.

PATRIAU, à Reims.

FORTELL et LARBRE, à Reims.

CAILLET-FRANQUEVILLE, à Bazancourt (Marne).

LAGACHE (Julien), à Roubaix.

DEFRENNE (Paux), à Roubaix.

BERLY et C^{ie}, à Amiens.

DEBUCHY (Daniel), à Turcoing.
 GRIMONPREZ (E.) et C^{ie}, à Roubaix.
 CLARO, à Lille.
 SCREPEL-LEFEBVRE, à Roubaix.
 SCREPEL-ROUSSEL, à Roubaix.
 ROUSSEL-DAZIN, à Roubaix.
 REQUILLART-SCREPEL, à Roubaix.
 DELFOSSE et MOTTE, à Roubaix.
 PRUS-GRIMONPREZ, à Roubaix.
 DEFONTAINE (E.), à Lille.
 FEY-MARTIN et C^{ie}, à Tours.
 CHARDON, à Nîmes.
 JOURDAN (Xavier), à Altkirch (Haut-Rhin).
 LEGRAND, à Rouen.
 POUYER-QUERTIER et PALIER, à Fleury-sur-Andelle (Eure).
 PELLOUIN et BOBÉE, à Rouen.
 MOHLER, à Obernay (Bas-Rhin).
 CHATAIN fils, à Rouen.
 TRICOT jeune, à Rouen.
 RAFFIN père et fils, à Roanne (Loire).
 BUREAU jeune, à Nantes.
 FION, à Tarare (Rhône).
 DAUDVILLE, à Saint-Quentin.
 JACQUEMIN et HUET jeune, à Saint-Quentin.
 GIMBERT, à Paris.
 ESTRAGNAT fils aîné, à Tarare.
 BUFFAULT, TRUCHON et DEVY, à Paris.
 BLECH, STEINBACH et MANTZ, à Mulhouse.
 HOFFER (Josué), à Mulhouse.
 BATAILLE (Pierre), à Rouen.
 STACKLER, à Saint-Aubin, près Nantes.
 DALIPHARD et DESSAINT, à Radepond (Eure).
 GUÉRIN jeune et C^{ie}, à Paris.
 WİBEAUX-FLORIN, à Roubaix.
 COMPAGNIE pour la filature du chanvre, à Alençon.
 CHEROT aîné et C^{ie}, à Nantes.
 DUPASSEUR, à Rouen.
 BRESSON, à Paris.
 CAILLÉ CATERNAUT, MAREAU et MATIGNON, à Mortagne (Orne).
 LAINÉ-LAROCHE, à Angers.
 MALIVOIRE et C^{ie}, à Liancourt (Oise).
 BEGUÉ, à Pau (Basses-Pyrénées).
 LEFOURNIER-LAMOTTE père et fils et DUFAY, à Condé-sur-Noireau (Calvados).
 VÉTILLARD et fils, à Pontlieu (Sarthe).
 LEMAITRE-DEMEESTÈRE, à Halluin (Nord).
 MATHIEU-DELANGRE, à Armentières.
 ROUSSEAU père et fils, à Fresnay (Sarthe).
 BANCE, à Mortagne.
 TRUDELLE frères et LECLERC, à Angers.
 TAILLANDIER, à Évreux.
 BOUCHU, à Longuay (Haute-Marne).
 TERRASSON DE MONTLEAU, à Sainte-Estèphe (Charente).
 PORTAL DE MOUX, à Conques.
 BEAUVAIS, à Gastins (Seine-et-Marne).

GUENEBAUT DELAPERRIÈRE (François), à Puisenil-la-Ville (Côte-d'Or).
 DURAND-MORBERT (Constant), à Maisson-Rouge (Seine-et-Marne).
 PORTAL père et fils, à Montauban (Tarn-et-Garonne).
 GRIOLET père et fils, à Sommières (Gard).
 CHÉGUILLAUME et C^{ie}, à Cugand (Vendée).
 LÉGER-FRANCOLIN, à Patay (Loiret).
 PRAT aîné, à Oloron (Basses-Pyrénées).
 DOBLER et fils, à Tenay (Ain).
 CARLOS-FLORIN, à Roubaix.
 RISLER. SCHWARTZ et C^{ie}, à Mulhouse.
 LAROQUE frères et fils et JACQUEMET, à Bordeaux.
 ORIOLE fils, à Angers.
 CONSTANT et fils, à Nîmes.
 BRUNET, à Paris.
 BARBÉ. PROYART et BOSQUET, à Paris.
 BOAS frères, à Paris.
 GOURÉ jeune et GRANDJEAN, à Paris.
 CHAMPION (Charles) et GÉRARD, à Paris.
 PAGÈS, BLIN et C^{ie}, à Lyon.
 JARRIN et TROTTON, à Lyon.
 PRADE-FOULC, à Nîmes.
 FABRE et BIGOT, à Nîmes.
 JOURDAN et C^{ie}, à Paris.
 BOURCIER (Jules), à Lyon.
 DELACOUR et fils, à Lyon.
 HAMELIN, aux Andelys (Eure).
 LAPIERRE père et fils, à Vallevaigue (Gard).
 ROUSSY (Casimir), à Ganges (Hérault).
 MILLET et ROBINET, à Poitiers et à la Cataudière.
 SOUBAYRAND, à Saint-Jean-du-Gard.
 VERZIER, BONNART et C^{ie}, à Lyon.
 BALLEYDIER, BEPIQUET et SILVENT, à Lyon.
 CHASTEL et RIVOIRE, à Lyon.
 CHAVENT (André) et C^{ie}, à Lyon.
 DAUDET-QUEIRETY, à Nîmes.
 BON, à Lyon.
 MARTINON, à Lyon.
 VİDECOQ et SIMON, à Alençon.
 MERCIER (baron), à Alençon.
 LEBOULANGER, à Bayeux.
 VIOLARD, à Courcelles (Calvados).
 DOGUIN fils, à Lyon.
 HERBELOT fils et GENET-DUFAY, à Calais.
 LINARD, à Paris.
 WISNICK, DOMAIRE et ARMONVILLE, à Paris.
 BARALLON, à Saint-Étienne.
 PASSERAT fils et C^{ie}, à Saint-Étienne.
 TEYTER aîné et C^{ie}, à Saint-Étienne.
 VUCHER, REYNIER et PERRIER, à Lyon.
 FORNIER, JANIN et FALSANT, à Lyon.
 BELLAT, à Aubusson.
 ROUSSEL, RÉQUILLART, et CHOQUEEL, à Turcoing.
 LECUN et C^{ie}, à Nîmes.
 SALLANDRIGUZE (J.-J.), à Aubusson.

BARTHE et FLICHON, à Sarreguemines.
 NANOT et C^{ie}, à Sarreguemines.
 BRISSON frères et C^{ie}, à Lyon.
 RUEL (veuve) et fils et DUMAS, à Quissac (Gard).
 ANNAT aîné et COLOMB, au Vigan.
 GUIBOUT, à Paris.
 CAPRON fils, à Darnetal (Seine-Inférieure).

MÉTALLURGIQUE.

CHAMEROY et C^{ie}, à Paris.
 FAUREL, à Paris.
 LUYNES (duc de), à Paris.
 LAPORTE, à Paris.
 VIGUÉ et C^{ie}, à Paris.
 JAPY (Louis), à Berne, commune de Seilloncourt (Doubs).
 MIGEON et fils, à Morvillars (H.-Rhin).
 MONGIN, à Paris.
 MERCIER-BLANCHARD, à Paris.
 GAUTIER, à Paris.
 MAILLARD-SALIN (Jacques), à Valentigney (Doubs).
 PEUGEOT aîné et JACKSON frères, à Hermoncourt (Doubs).
 MALESPINE, à Saint-Étienne (Loire).
 DESSERTES et C^{ie}, à Savoydon (Ardennes).
 GRANJON et C^{ie}, à Lyon.
 GOURJU (Alph.), à Beaupertuis (Aisne).
 LEMOINE, à Corbeil (Seine-et-Marne).
 FALATIEU jeune (Joseph-Louis), au Pont du Bois (Haute-Saône).
 VANTILLARD, à Laigle (Orne).
 BOUCHER, à Paris.
 CAPITAİN et C^{ie}, à Abbeville (Somme).
 MATHIER, et C^{ie}, à Toulouse.
 ESTIVANT frères, à Givet (Ardennes).
 TANTENSTEIN et CORDEL, à Paris.
 DAVID, au Havre.
 HILDEBRAND, à Senlis (Oise).
 VORUZ, à Nantes.
 MOBIL frères, à Charleville (Ardennes).
 PINART frères, à Marquise (Pas-de-Calais).
 VIVAUX frères, à Dammarie (Meuse).
 RAFFIN Desj., et C^{ie}, à Léprieux (Nord).
 GIGNOUX et C^{ie}, à Cuzorn (Lot-et-Garonne).
 GRENOUILLET, LUZARCHES et DESVOYES, à Vierzon-Village (Cher).
 FRAMONT (Compagnie des forges de), à Fresnoy (Aisne).
 CHARBRIERE, à Allevard (Isère).
 PERROT et MALLÉC, à Paris.
 NAYLIES et C^{ie}, à la Ferté-sous-Jouarre.
 GUEUVIN-BOUCHON et C^{ie}, à la Ferté-sous-Jouarre.
 ARDOISIÈRES DE RIMOGNE (Société anonyme des), à Rimogne (Ardennes).
 LEROY DE LAFERTÉ et C^{ie}, à Paris.
 LAYEILLE-CAPEL, à Toulouse.
 LANDEAU-NOYER et C^{ie}, à Sablé (Sarthe).
 TARRIDE fils et C^{ie}, à Toulouse.
 THERET, à Paris.
 CONTZEN (Alexandre), à Paris.
 COLLAS et BARBEDIEUNE, à Paris.
 SÉGUIN, à Paris.

BERTHIER (au nom de la maison de dé-
tention de Poissy), à Poissy.

GILBERT et C^{ie}, à Givet (Ardennes).

DESPREZ-GUYOT, à Paris.

GANDILLOT et C^{ie}, fers creux, à Paris.

MACHINES.

DUTARTRE, presses, à Paris.

NORMAND, presses, à Paris.

BÉRONDORE, machines, à Paris.

FELDTRAPPE frères, cylindres pour im-
pression de tissus, à Paris.

HUGUENIN et DUCOMMUN, machines à
Mulhouse.

PAPAVOINE et CHATEL, machines à fi-
ler, à Rouen.

PEUGEOT (Constant) et C^{ie}, machines
à filer, à la Roche

GRUNN, machines à filer, à Guebwiller.

MERCIER (Achille), machines à filer, à
à Louviers.

BRUNEAU, machines à filer, à Bhetel

NEVILLE et C^{ie}, constructions civiles, à
Paris.

BORREL, constructions civiles, à Tou-
louse.

LACARNOY, machines-outils, à Paris.

LAIGNEL, machines à vapeur, à Paris.

CHAUSSENOT aîné, machines à vapeur,
à Paris.

HUCK, féculerie, à Paris.

TAMIZIER, machines à vapeur, à Paris.

CARILLION, machines à vapeur, à Paris.

TRÉSEL, machines à vapeur, à Saint-
Quentin.

GALLAFENT, machines à vapeur, à
Paris.

BOURDON, machines à vapeur, à Paris.

VARRALL MIDDLETON et ELWELL, ma-
chines à vapeur, à Paris.

ANTIQU, machines à vapeur, à Paris.

BENARD, machines-outils, à Paris.

SOCIÉTÉ anonyme de construction mé-
canique, machines à Strasbourg.

MARIOTTE, machines, à Paris.

BENOIT frères, machines, à Montpellier.

LACROIX fils, machines, à Rouen.

TURCK (Amédée), instruments aratoi-
res, à Sainte-Geneviève (Manche).

TROCHU, instruments aratoires, à Lyon.

LE BACHELLE, instruments aratoires, à
Paris.

LENTILHAC aîné, instruments aratoires,
à Sallegourdes (Dordogne).

ÉCOLE D'AGRICULTURE de Rennes, in-
struments agricoles, à Rennes

ROSÉ et C^{ie}, instruments agricoles, à
Paris.

CAMBRAY père, instruments agricoles,
à Paris.

MOTHES frères et C^{ie}, instruments agri-
coles, à Bordeaux.

FUMIÈRE (Victor), cardes, peignes, etc.,
à Rouen.

PIOUDONNAT et HAUTIN, métiers à
tisser, à Paris.

JACQUIN, métiers à tisser, à Troyes.

DESHAYS, métiers à tisser, à Paris.

FONTAINE, moteur hydraulique, à
Chartres.

DEGOUSÉE, outils de sondage, à Paris.

NILLUS, machines à vapeur, au Havre.

HUBER, machines hydrauliques, à Paris.

INSTRUMENTS DE PRÉCISION.

BROSSE, à Bordeaux.

CALLAUD, à Paris.

RIEUSSEC, à Saint-Mandé.

DELÉPINE, à Paris.

GOURDIN, à Mayet (Sarthe).

WAGNER (Henri-Bernard), à Paris.

VÉRITÉ, à Beauvais.

BEUCLER (J.-J.) fils, à Besançon.

RODANET, à Rochefort.

VINCENTI et C^{ie}, à Montbéliard.

BERROLLA frères, à Paris.

BAROMÉ-DELEPINE, à Dieppe.

HOUDIN, à Paris.

ROBERT-HOUDIN, à Paris.

VALLET, à Paris.

BASELY, à Paris.

MONTANDON frères, à Paris.

ALCARD et BUDICOM, au Petit-Quevilly
(Seine-Inférieure).

BUNTEN, à Paris.

DELEUIL, à Paris.

SOLEIL, à Paris.

SCHWARTZ, instruments de marine, à
Paris.

LECOMTE et BIANKI, instruments de
précision, à Paris.

RUHMKORFF, instruments de précision,
à Paris.

NEUBER, instruments de précision, à
Paris.

SOUFLETO, pianos, à Paris.

GAIDON jeune, pianos, à Paris.

HATZENBUHLER, pianos, à Paris.

MERCIER, pianos, à Paris.

SCHOEN, pianos, à Paris.

BERNARDEL, violons, à Paris.

RAMBAUX, violons, à Paris.

DOMÉNY, harpes, à Paris.

GUICHARD aîné, instruments à vent, à
Paris.

TULOÛ, instruments à vent, à Paris.

SAXE et C^{ie}, instruments à vent, à Paris.

GIRARD et C^{ie}, orgues, à Paris.

GEISLER, instruments de musique, à
Paris.

RODIEN, instruments de musique, à
Paris.

BERNARD (Albert), arquebuserie, à
Paris.

BERNARD (Léopold), arquebuserie, à
Paris.

GASTINE - RENETTE, arquebuserie, à
Paris.

PEUPIN, à Paris.

BÉRINGER, arquebuserie, à Paris.

GAUVAIN, arquebuserie, à Paris.

ROCHE, arquebuserie, à Paris.

CHARPENTIER fils, grosses balances, à
Paris.

PARENT, grosses balances, à Paris.

LASSERON et LEGRAND, grosses balan-
ces, à Niort (Deux-Sèvres).

GEORGES père et fils, grosses balances,
à Paris.

BÉRANGER et C^{ie}, grosses balances, à
Lyon.

SAGNIER (Louis) et C^{ie}, instruments de
pesage, à Montpellier.

PRODUITS CHIMIQUES.

HOUZEAU et VELLY, à Reims.

DELONDRE (Auguste), à Nogent-sur-
Marne.

CARTIER, à Nantes et à Pontoise.

POISAT oncle et C^{ie}, à la Folie-Nanterre.

FOUCHÉ-LEPELLETIER et LAMING, à
Javel.

MAIRE (Ch.), à Strasbourg.

DUCOUDRÉ, à Saint-Maur.

BERGERON fils et COUPUT, à Grenelle
et à Vaugirard.

ROBERT DE MASSY, à Saint-Quentin.

MARSAIS, à Saint-Étienne.

KESTNER père et fils, à Thann (Haut-
Rhin).

MALETRA et fils, au Petit-Quevilly
(Seine-Inférieure.)

DELACRETAZ, FOURCADE et C^{ie}, à Vau-
girard.

BOQUILLON, galvanoplastique, à Paris.

BREUZIN, lampes, à Paris.

ROUEN, lampes, à Paris.

ROBERT, lampes, à Paris.

CHAUSSENOT jeune, calorifères, à Paris.

DUVOIR (René), calorifères, à Paris.

LAURY, calorifères, à Paris.

SELLIGUE, calorifères, à Batignolles.

GRENET, fils, gélatine, à Rouen.

MAGNIN, pâtes et farines, à Clermont-
Ferrand.

MARTIN, pâtes et farines, à Paris.

HARLY-PERRAUD, raffinerie de sucre, à
la Grande-Villette.

SAINT-ÉTIENNE père et fils, féculs, à
Paris.

FOUSCHARD (Gustave et Joseph), fécu-
les, à Neuilly.

ROUSSEAU, vin mousseux, à Épernay.

CAMBACÈRES, engrais, à Paris.

MÉRO, huiles essentielles, à Grasse (Var).

PEYRE et ROCHER, appareils culinaires,
à Nantes.

GROUVELLE, appareils culinaires, à
Paris.

GUYON frères, appareils culinaires, à
Dôle.

ROGEAT frères, appareils culinaires, à
Lyon.

DUBRUNFAUT, distillerie, à Bercy, près
Paris.

HUILLARD aîné, couleurs, à Paris.

MEISSONNIER, matières tinctoriales, à
Paris.

PÉTARD (Charles), matières tinctoriales, à Paris.
 GUINON, matières tinctoriales, à la Guillotière, à Lyon.
 DESCAT, matières tinctoriales, à Lille.
 DUPRÉ, capsules à bouteilles, à la Breche-d'Arcueil (Seine).
 MORET, pétrins, à Paris.
 SAVARESSÉ-SARA, capsules pour bouteilles, à Paris.

BEAUX-ARTS.

DAFRIQUE, bijouterie, à Paris.
 PAUL et frères, bijouterie, à Paris.
 BÉTHUNE et PLON, à Paris.
 DELCAMBRE, à Paris.
 SILBERMANN, à Strasbourg.
 PAYEN jeune et C^{ie}, bijouterie, à Paris.
 PARIS, bijouterie, à Paris.
 MOUREY bijouterie, à Paris.
 CHARLES, bijouterie, à Paris.
 LELONG, bijouterie, à Paris.
 GRANGER, bijouterie, à Paris.
 HOUDAILLE, bijouterie, à Paris.
 BON et PIRUOT, bijouterie, à Paris.
 CONSTANT-VALÈS et LELONG, bijouterie, à Paris.
 TRUCHY, bijouterie, à Paris.
 BARBAROUX DE MÉGY, bijouterie, à Paris.
 BOEUF et GARANDY, bijouterie, à Marseille.
 MAYER, orfèvrerie, à Paris.
 BALAINE, orfèvrerie, à Paris.
 GANDAIS, orfèvrerie, à Paris.
 VEYRAT et fils, orfèvrerie, à Paris.
 TRIOULLIER, orfèvrerie, à Paris.
 QUESNEL et C^{ie}, bronzes, à Paris.
 PAILLARD, bronzes, à Paris.
 LACARRIÈRE, bronze, à Paris.
 GAGNEAU frères, bronzes, à Paris.
 FUGERE, cuivre estampé, à Paris.
 LE PAUL, serrurerie, à Paris.
 BRICARD ET GAUTHIER, serrurerie, à Paris.
 MEYNARD et fils aîné, ébénisterie, à Paris.
 DURAND fils, ébénisterie, à Paris.
 LEMARCHAND, ébénisterie, à Paris.
 FOURDINOIS et FOSSEY, ébénisterie, à Paris.
 CLAVEL, ébénisterie, à Paris.
 ROYER fils et CHARMOIS, ébénisterie, à Paris.
 WASSMUS jeune, ébénisterie, à Paris.
 LUND, ébénisterie, à Paris.
 OSMONT, ébénisterie, à Paris.
 MARCELIN, ébénisterie, à Paris.
 NIÉDREE, reliure, à Paris.
 BARRE, gravure, à Paris.
 BUIGNIER, gravure, à Paris.
 KOEPELIN, lithographie, à Paris.
 BARBAT (Thomas), lithographie, à Châlons-sur-Marne.
 FORMENTIN (Mlle), lithographie, à Paris.

ENGELMANN et GRAF, lithographie, à Paris.
 VINCENT, moulage à la gélatine, à Paris.
 WALLET-HUBER, sculpture en carton-pierre, à Paris.
 ROMAGNESI aîné, sculpture en carton-pierre, à Paris.
 LAURENT et C^{ie}, cadres, moulure, etc., à Paris.
 CHABRIE et NEUBURGER, cadres, moulures, etc., à Paris.
 CHEBEAUX, dessins de fabrique, à Paris.

POTERIES.

PÉTRY et RONSSE, porcelaines, à Paris.
 PICHENOT, faïence, à Paris.
 VIREBENT frères, terre cuite, à Paris.
 FOUQUES-ARNOUX et C^{ie}, porcelaines, à Saint-Gaudens (Haute-Garonne).
 FIOLET, pipes, à Saint-Omer.
 MANSARD, faïence, à Voisin-Lieu (Oise).
 HONORÉ, porcelaines, à Paris.
 ALLUAUD aîné, porcelaines, à Limoges (Haute-Vienne).
 COLVILLE, couleurs vitrifiables, à Paris.
 BINET, couleurs vitrifiables, à Paris.
 POCHET-DEROCHÉ, verrerie, au Plessis Dorin (Loir-et-Cher).
 MAES, verrerie, à Clichy-la-Garenne.
 POILLY (de), verrerie, à Folembray (Aisne).
 LAUNAY-HAUTIN et C^{ie}, poterie, à Paris.

ARTS DIVERS.

MADER frères, papiers peints, à Paris.
 LAPEYRE (S.) et C^{ie}, papiers peints, à Paris.
 MERLIÉ-LEFEBVRE, cordages, au Havre.
 JOUVIN, gants, à Grenoble.
 HENNIN (d'), sellerie, à Paris.
 SOCIÉTÉ anonyme du SOUCHE, papeterie au Souche, commune d'Arnoul (Vosges).
 MELLIER, OBRY fils et C^{ie}, papeterie, à Proussel (Somme).
 COURT et C^{ie}, papeterie, à Renage (Isère).
 LATUNE et C^{ie}, papeterie, à Mirabel-et-Blacons (Drôme).
 GRATIOT, papeterie, à Essone.
 MONTGOLIER F. M. et C^{ie}, papeterie, à Davezioux (Ardèche).
 CHASSAGNE, cuirs et peaux, à Aubusson (Creuse).
 DUPORT, cuirs et peaux, à Paris.
 HOUETTE aîné, cuirs et peaux, à Paris.
 RUPP, RUBIE et C^{ie}, papiers peints, à Paris.
 THIBERT, histoire naturelle, à Paris.
 DURAND (Guillaume), cuirs et peaux, à Paris.
 CAMUS-LAFLECHE, cuirs et peaux, à Laigle (Orne).
 PRIN et C^{ie}, cuirs et peaux, à Nantes.
 HUTIN DE LATOUCHE, cuirs et peaux, à Try-le-Château (Eure).
 PAUL, cuirs et peaux, à Paris.
 LEVEN, cuirs et peaux, à Paris.

DOUAUD, cuirs et peaux, à Nantes.
 GAUTHIER, cuirs vernis, à Paris.
 PLATTET frères, cuirs vernis, à Paris.
 JACQUEL, taille de cristaux, à Paris.

RAPPEL DE MÉDAILLES D'ARGENT.

TISSUS.

MONNOT-LEBOY, laines, à Pontreuil (Aisne).
 MAITRE-JOSEPH, laines, à la Villotte (Côte-d'Or).
 AUBERGÉ, laines, à Malassise (Seine-et-Marne).
 SEILLIÈRE (Ernest) et C^{ie}, coton filé, à Senonne (Vosges).
 TRESSE-PETIT, coton filé, à Lille.
 KOECHLIN-DOLFUS et frères, coton filé, à Mulhouse.
 POUYER-HELLOUIN, coton filé, à Rouen.
 PLATARET, coton filé, à Paris.
 MICHELEZ fils aîné, coton filé, à Paris.
 GOUPILLE et VERDIER, toiles, à Fresnoy (Sarthe).
 JOUBERT, BONNAIRE et C^{ie}, toiles, à Angers.
 SAINT-MARC, PORTEU et TETRET, toiles, à Rennes.
 FOUQUET aîné, châles, à Paris.
 DEBRAS, châles, à Paris.
 GAGNON et CULHAT, châles, à Paris.
 SIMON et NOURTIER, châles, à Paris.
 CHAMBELLAN, châles, à Paris.
 DAMIRON frères et C^{ie}, châles, à Lyon.
 COLONBE et GÉVAUDAN, châles, à Nîmes.
 FAURE (Ernest), soies, à Saillans (Drôme).
 CARRIÈRE (Ferdinand), soies, à Saint-André-de-Valborgne (Gard).
 REIDON, soies, à Saint-Jean-de-Valais (Gard).
 BRUGUÈRE et ROUCOIRAN, soies, à Nîmes.
 CROCO (François), tissus, à Paris.
 BENOIST-MALOT et C^{ie}, tissus, à Reims.
 BUFFET-PERIN, oncle et neveu, tissus, à Reims.
 LECIERC-ALLARD et fils, tissus, à Reims.
 FEVEZ-DESTRE et C^{ie}, tissus, à Amiens.
 FRASEZ, tissus, à Roubaix.
 CHARVET (Henri), tissus, à Lille.
 SAVOYE (Firmin), tissus, à Lyon.
 FOURNEL (Victor), tissus, à Lyon.
 DHOMBRES et C^{ie}, tissus, à Nîmes.
 PUGET (Antoine), tissus, à Nîmes.
 GAIDAN frères, tissus, à Nîmes.
 JOURDAN (Claude) et fils, tissus, à Nîmes.
 DAUDET jeune et ARDOUIN-DAUDET, tissus, à Nîmes.
 CHABAUD (Auguste), tissus, à Nîmes.
 COUMERT, CARRETON et CHARDON-NEAU, tissus, à Nîmes.
 MARTIN et C^{ie}, tissus, à Saint-Étienne.

GRANGIER frères, tissus, à Saint-Chaumont.

DEBARY-MÉRIAN, tissus, à Guebwiller (Haut-Rhin).

DELACOUR, tissus, à Paris.

LEROY-PICARD, draperie, à Sedan.

MARIUS-PARET, draperie, à Sedan.

RIBOULEAU, draperie, à Louviers.

MARCEL (Louis), draperie, à Louviers.

BARBIER (Victor), draperie, à Elbeuf.

FOURÉ (Charles), draperie, à Elbeuf.

DELARUE (Augustin), draperie, à Elbeuf.

SEVAISTRE aîné et LEGRIS, draperie, à Elbeuf.

FERGUSON (Pierre), draperie, à Bonchamp.

BUFORESTEL-LEFEBVRE, draperie, à Rouen.

VAUSSARD fils, draperie, à Notre-Dame-de-Bondeville.

KAYSER et C^{ie}, tissus de coton, à Sainte-Marie-aux-Mines.

WEBER (veuve Laurent) et C^{ie}, tissus de coton, à Mulhouse.

BLOCH frères, tissus de coton, à Sainte-Marie-aux-Mines.

CAIGNARD, tissus de coton, à Rouen.

SOURD, frères, laine peignée, à Tenay.

VULLIAMY, laine peignée, à Nonancourt (Eure).

GAIGNEAU frères, laine peignée, à Essone (Seine-et-Oise).

LACHAPELLE et LEVARLET, laine cardée, à Reims.

DUBOIS, laine cardée, à Louviers.

POSSOT, filature de cachemire, à Paris.

MOUISSE et C^{ie}, draps-feutre, à Limoux (Aude).

SOUPAIRAC aîné, draps-feutre, à Cennes-Monestiés (Aude).

TABERT frères, draps-feutre, à Vienne.

TOUPINEL jeune, couvertures en laine, à Paris.

MEYNARD cadet, bonneterie, à Nîmes.

VALENTIN, FEAU-BECHARD, bonneterie, à Orléans.

TROTBY-LATOUCHE, bonneterie, à Paris.

LOMBARD jeune, bonneterie, à Nîmes.

PARIS frères, tapis, à Paris.

DOCAGNE, dentelles, à Alençon.

FALCON (Théodore), dentelles, au Puy (Haute-Loire).

COUDERC et SOUCARET fils, gazes pour blutoirs, à Montauban.

MÉTAUX.

HACHETTE, émail, à Paris.

MARSAT fils, fer, à Angoulême.

BUDY, fer, à Paris.

LARRABURE, zinc, à Paris.

DEBERGUE, DESFRIÈCHES et GILLO-

TIN, peignes à tisser, à Lisieux (Calvados).

MIGNARD, BELLINGE et fils, cordes de musique, à Belleville.

DELAGE et LAROCHE puîné, toiles métalliques, à Angoulême.

SAINT-PAUL (veuve et fils), tamis métalliques, à Paris.

PEROT et POITEVIN, cardes, peignes, etc., à Liancourt (Oise).

MALMAZET aîné, cardes, peignes, etc., à Lille.

MARSAT fils, fonderies, à Angoulême.

BUDI, fonderies, à Paris.

PAIGNON (Charles), fonderies, à Bezy (Nièvre).

LAMARQUE et C^{ie}, fonderies, à Saint-Paul-en-Jarret (Nièvre).

MIELOT aîné, limes, à Brevannes (Haute-Marne).

GÉRARD, limes, à Belleville.

SCHMIDT, acier, à Belleville.

CHAMOUTON, enclumes et soufflets, à Paris.

POT-DE-FER, enclumes et soufflets, à Paris.

SABATTIER, coutellerie, à Paris.

POSTMAMBRUN, oncle et neveu, coutellerie, à Saint-Remy, près Thiers (Puy-de-Dôme).

GILLET, coutellerie, à Paris.

CLERC (Sir Henri), coutellerie, à Paris.

LANGUEDOCQ, coutellerie, à Paris.

MACHINES.

HUGUES, instruments aratoires, à Bordeaux.

NILLUS, machines, au Havre.

GUÉRIN et C^{ie}, pompes à incendie, à Paris.

BABONEAU, machines à vapeur, à Nantes.

DE RAFFIN et C^{ie}, instruments aratoires, à la Pique (Nièvre).

ANDRÉ (Jean), instruments aratoires (Gironde).

PAYN et BENOIT (veuve), pressoirs, à Troyes.

HERMANN, machines, à Paris.

GAVEAUX, presses d'imprimerie, à Paris.

INSTRUMENTS DE PRÉCISION.

LEPAGE-MOUTIER, armes à feu, à Paris.

JACOB, horlogerie, à Saint-Nicolas-d'Aliermont (Seine-Inférieure).

LEROY (Louis-Charles), horlogerie, à Paris.

BROCOT, horlogerie, à Paris.

CHANOT, instruments de musique, à Paris.

LEGEY, instruments de mathématique à Paris.

PICQUET, cartes géographiques, à Paris.

REYMONDON, mesures diverses, à Paris.

ANDRIVEAU-GOUJON, cartes géographiques, à Paris.

ARTS CHIMIQUES.

TRESCA, bougies stéariques, à Paris.

RAYBAUD, savons de résine, à Paris.

BERTRAND et FEYDEAU, conserves alimentaires, à Nantes.

ESTIVANT fils aîné, colle forte, à Givet (Ardennes).

ESTIVANT-DONAU, colle forte, à Givet (Ardennes).

OGER, savons, à Paris.

SICHEL-JAVAL, savons, à Paris.

JULLIEN (veuve André), clarification des vins, à Paris.

YUMERY (comte de), sel raffiné, à Dieuze.

DELACRETAZ, produits chimiques, à Gravelle (Seine-Inférieure).

COURNERIE et C^{ie}, produits chimiques, à Cherbourg.

LEROUX, produits chimiques, à Vitry-le-Français.

GOBERT, couleurs, à Paris.

LEFRANC frères, couleurs, à Paris.

MILORI, couleurs, à Paris.

PANIER et PAILLARD, couleurs, à Paris.

COLCOMB-BOURGEOIS, couleurs, à Paris.

CARON (Charles-Louis), blanchiment d'étoffes, à Beauvais (Oise).

VÉTILLARD père et fils, blanchiment d'étoffes, à Ponthieu.

MENIER et C^{ie}, chocolats, etc., à Paris.

SOHNÉE frères, vernis, à Paris.

LAMARE (veuve), appareils culinaires, à Paris.

BEAUX-ARTS.

FRAISSE aîné, marbres, à Perpignan.

DUPONT, pierres lithographiques, à Paris.

LAURENT et DE BERNY, typographie, à Paris.

AUBANEL (Laurent), typographie, à Avignon.

GAVARD, librairie, à Paris.

DUBOCHET, librairie, à Paris.

CURMER, librairie, à Paris.

LACRAMPE et C^{ie}, imprimerie, à Paris.

PAUL DUPONT, imprimerie, à Paris.

DESROSIERS, imprimerie, à Moulins (Allier).

FISCHER père et fils, ébénisterie, à Paris.

JOLLY, ébénisterie, à Paris.

BELLANGE, ébénisterie, à Paris.

BON (Adolphe), bijouterie fausse, à Paris.

MARION - BOURGUIGNON, bijouterie fausse, à Paris.

DURAND, orfèvrerie, à Paris.
 AUCOC, orfèvrerie, à Paris.
 LENGLET et TURQUET, orfèvrerie, à Paris.
 PARQUIN, orfèvrerie, à Paris.
 PECHINEY aîné, orfèvrerie, à Paris.
 VILLEMSSENS, bronzes d'art, à Paris.
 HURET, bronzes d'art, à Paris.
 LENSEIGNE, bronzes d'art, à Paris.
 MARSAUX, estampage, à Paris.
 LECOCQ et C^{ie}, estampage, à Paris.
 DUPONT (Auguste), lithographie, à Périgueux (Dordogne).
 CATTIER, lithographie, à Paris.
 THIERRY frères, lithographie, à Paris.
 SIMON fils (Émile), lithographie, à Strasbourg.
 FELDTRAPPE frères, gravure, à Paris.
 SIMIER, gravure, à Paris.
 KOELER, gravure, à Paris.

POTERIES.

JOHNSTON et C^{ie}, grès, à Bordeaux.
 BURGUN, WALTER, BERGER et C^{ie}, verrerie, à Cœtzembruck.

ARTS DIVERS.

POINSOT, chapeaux de dames, à Paris.
 DURIEUX, filigranes, à Belleville.
 LAROCHE frères, papeterie, au Martinet (Charente).

MÉDAILLES DE BRONZE.

TISSUS.

WOLOUSKI et MAUFUS (Mmes), à Aubusson.
 WITZ, à Cernay (Haut-Rhin).
 WALTER (aîné Mme veuve), à Metz.
 VIMONT, à Elbeuf.
 VIMAL-VIMAL fils aîné, tissus, à Ambert (Puy-de-Dôme).
 VAUGEUIS, à Paris.
 LÉON VALLÈS et BOUCHARD, à Paris.
 VALENTIN (Ferdinand), à Nîmes.
 TORCAPEL, à Caen.
 TELHARD et C^{ie}, à Évreux.
 TETTELIN-MONTAGNE, à Roubaix.
 TABARD aîné, à Aubusson.
 STEINER (Charles), à Ribeauville (Haut-Rhin).
 SIVEL-CARON et C^{ie}, à Paris.
 SIMONDANT, A. BONNET et C^{ie}, à Paris.
 SERRES (Louis), à Nîmes.
 SCHLUMBERGER (François-Médard), à Mulhouse.
 SCHLUMBERGER-SCHWARTZ, à Mulhouse.
 DEMY DOINEAU et C^{ie}, à Paris.
 SCHEURER GROS et C^{ie}, à Thann (Haut-Rhin).
 SAUVAGE-RENÉ et C^{ie}, à Lyon.

SAGUIER-TEULON, à Nîmes.
 RUEF et BICARD, à Bischwiller.
 ROUSSEÉ, à Darnetal.
 RIVES (Ulysse) et C^{ie}, à Mazamet (Tarn).
 RICHOND et C^{ie}, à Saint-Étienne.
 RIGAT, à Vienne (Isère).
 RHEINS, à Paris.
 REVILLOD et C^{ie}, à Vizille (Isère).
 REYNAUD, père et fils, à Nîmes.
 REGNAULT et PELLIER, à Elbeuf.
 RAVIER, à Sarreguemines (Moselle).
 REDARÈS frères, à Nîmes.
 QUESNEL-MASSIF, à Rouen.
 QUIBLIER (Alexis), à Nîmes.
 PROVENSALE, à Moutsey (Vosges).
 POUCHON, fils aîné, à Vienne.
 POLLET, à Roubaix.
 VAYSON, PORET et C^{ie}, à Paris.
 PLUCHET, à Trappes (Seine-et-Oise).
 PERSON, à Paris.
 PERQUIN, à Cugand (Vendée).
 PEARSON (Frédéric), à Saint-Pierre-les-Calais.
 PARENT aîné, à Lyon.
 PARPAITE aîné, à Carignan (Ardenne).
 PASCAL, à Popincourt.
 OUDINOT-LUTEL, à Paris.
 OSMOND et BOISMARD, à Elbeuf.
 NEVEU et MARION, à Rouen et Malanay.
 MORIZE aîné, à Paris.
 MOURCEAU (H.) et C^{ie}, à Paris.
 MOLLET-WARME frères, à Amiens.
 MÉNAGE et C^{ie}, à Elbeuf.
 MASSE (Édouard) et fils, à Saint-Symphorien-de-Lay.
 MARTIN (J.-P. et P.), à Tarare.
 MARCHAND-LECOMTE, à Patay.
 P. MARIE et C^{ie}, à Laval.
 MARLIÈRE, à Saint-Quentin.
 MANIGUET, à Vienne.
 MALLEZ (Jules), à Lille.
 LUSSAGNET et C^{ie}, à Nay (Basses-Pyrénées).
 LORRAIN et GUILLET, à Lyon.
 LUCY SEDILLIOT, à Paris.
 LION frères et C^{ie}, à Paris.
 LOMBRÉ et fils, à Nay (Basses-Pyrénées).
 LIGNIERES PASCAL, à Carcassonne.
 LEVASSEUR frères, à Paris.
 LESUR frères, à Saint-Quentin.
 LÉGER jeune et PARÉ, à Patay (Loiret).
 LECLERC-BOISSEAU et C^{ie}, à Reims.
 LEBLANC, à Turcoing.
 LEBLON - DANSETTE, à Armentières (Nord).
 LAPORTE (veuve) et fils, à Limoges.
 LADREY, à La Fermeté.
 KOENIG (Napoléon), à Sainte-Marie-aux-Mines.
 JUNOT (Hippolyte) et C^{ie}, à Paris.
 JURY fils et TARDIF, à Ambert (Puy-de-Dôme).

KAZNER et DUBOIS, à Paris.
 JOURDAIN-DEFONTAINE, à Turcoing.
 JOYEUX, fils aîné, à Nîmes.
 JACQUIN (Julien), à Troyes.
 JAILLET jeune, à Lyon.
 HAROUARD et LAYA, au Mans.
 GUSTELLE et MONNET, à Lyon.
 GUILLEMOT frères, à Paris.
 GRILLET, à Paris.
 GRIMONPREZ fils, à Roubaix.
 GOUJON, à Lyon.
 GOULDEN et C^{ie}, à Bischwiller (Bas-Rhin).
 GLATIGNY (Mme veuve), à Rouen.
 GEFFROTIN, à Paris.
 GAILLARD et SIMON, à Saint-Chamond (Loire).
 GAILLARD (Joseph), à Lyon.
 GABARRON et fils, à Limoux (Aude).
 FRIES et CALLIAS, à Guebwiller (Haut-Rhin).
 FORT et C^{ie}, à Saint-Jean-Pied-de-Port (Basses-Pyrénées).
 BRESSON (Hippolyte), à Bruges (Gironde).
 FLORY et AUDIBERT, au Vigan (Gard).
 FEUGE-FESSART, à Troyes.
 FESSARD, à Maromme (Seine-Inférieure).
 FERNAND, DELOISE, PELLETIER et C^{ie}, à Rouen.
 FAVRE et BÉCHET, à Paris.
 DUTUIT, à Barrois (Seine-et-Marne).
 DUPAS-KOEL, à Mirecourt.
 DUHAMEL-HOUSSEZ, à Roubaix.
 DUHAMEL frères, à Paris.
 DUFFOUR-BAZIN, à Bazin, commune de Lectoure (Gers).
 DETILLE, à Paris.
 DOUX, ROCHE et DIME, à Lyon.
 DOUX jeune, à Villabon (Aude).
 DOUINE, à Troyes.
 DONAT, ACHARD et C^{ie}, à Riom.
 DESCOINS, à Mouy (Oise).
 DEMY-BOINEAU, à Paris.
 DEMOREUIL, à Hanger (Somme).
 DELLPOULLE frères, à Roubaix.
 DEFRESNE (Alphonse), à Roubaix.
 BUISSON, JUGLAR et E. ROBERT, à Manosque (Basses-Alpes).
 DE LA MORINIÈRE, GONIN et MICHELLET, à Paris.
 DEFRESNE (Louis), à Roubaix.
 DECOSTER, à Lille.
 DECHANCE et C^{ie}, à Rouen.
 DECAUX, à Elbeuf.
 DEBU père et fils, à Rouen.
 DAYDE-GARY, à Gennevilliers (Aude).
 DACHES et DUVERGER, à Paris.
 COURTEY frères et BARRET, à Toulon (Var).
 COLLARD et BELZACQ, à Paris.
 CHINARD fils et C^{ie}, à Paris.

CORDONNIER (Mme veuve), à Roubaix.
 ANTOINE COLLIN et C^{ie} à Saulx (Vosges).
 CHAUMOUILLE et CÉAS, à Bourg-lès-Valence.
 CHAPRON (L.), à Nantes.
 CHANSON (Mlle), à Paris.
 CHAMPIGNEULLE jeune, à Warize (Moselle).
 CHAMPELLIER fils aîné, à Saint-Pierre-lès-Calais.
 GERIN fils et ROSSET, à Chabeuil (Drôme).
 ANDRÉ-JEAN et le major BRONSKI, au château de Saint-Selves.
 CARRIÈRE-VIGNAT, à Saint-Étienne.
 CARQUILLAT (MM), à Lyon.
 CANEL, CHAPELON et C^{ie}, à Saint-Étienne.
 CAMBON cadet, à Samène (Gard).
 BURGADE père et fils, à Bordeaux.
 BULTEAU frères, à Roubaix.
 BUFFARD, à Lyon.
 BRUNNEEL, à Lille.
 BRICHE, VAN BAVINCHOVE, à Saint-Omer.
 BOYER frères, à Limoges.
 BOUTARD, VIGNON et C^{ie}, à Paris.
 BOURGUIGNON, SCHMIDT et SCHWEBEL, à Bischwiller (Bas-Rhin).
 BOUNIOLS aîné, au Vigan.
 BOULARD, à Cholet (Maine-et-Loire).
 BORDEAUX (veuve), FOURNIER et fils, à Lisieux.
 BONNAL (J.-P.) et C^{ie}, à Montauban.
 BOISGUILLAUME et fils, à Elbeuf.
 BLUET, à Rouen.
 BLANPAIN frères, à Sedan.
 SIDNEY DE MEYNARD, à Orleix, près Tarbes.
 BLACHIER et MASSER, à Nîmes.
 BEUDON, à Paris.
 BERTIN, à Nantes.
 BEER-MOREL, à Elbeuf.
 BEAUVAIS (Mlle) et C^{ie}, à Paris.
 BARRIER, à Paris.
 BACHEMALLET, BARNICAUT et DIETZ, à Saint-Vincent-des-Vergues.
 AUBRY-FEBVREL, à Mirecourt.
 ACCARY (veuve) et fils, à Montluel (Ain).
 GIBLIN et fils, à Lasalle. (Gard).

MÉTAUX.

BESQUENT et C^{ie}, fonte, à Tredion (Morbihan).
 BLANCHON et BOISBERTRAND, fonte, à La Chapelle-Saint-Robert.
 BLARY, fonte, à Louviers.
 BLOCK, fonte, à Versailles.
 BOLLEE (Ernest), cloches, à Sainte-Croix (Sarthe).
 LEJEUNE fils, fers, à Paris.

BOURGEOIS et C^{ie}, fers, à Sionne (Vosges).
 DOÉ frères et C^{ie}, fers, à Charenton.
 DUCÉL fils, fers, à Paris.
 ELLIOT et SAINT-PAUL, fers, à Paris.
 FORGES DE PAIMPONT, fers (Ille-et-Vilaine).
 FREMY, fers, à Paris.
 ROJON, fers, à Paris.
 GEOFFROY (Bertrand), fers, à Saint-Paul-lès-Dax (Landes).
 METAIRIE, divers, à Pont-Saint-Ouen (Nièvre).
 TRONCHON, divers, à Paris.
 VANDE et JEANRAY, divers, à Paris.
 VEGNY, et C^{ie}, divers, à Paris.
 BOURDEAUX aîné, coutellerie, à Montpellier.
 CHATELET jeune et fils, coutellerie, à Thiers (Puy-de-Dôme).
 GUERRE, coutellerie, à Langres.
 GUILLEMOT-LAGROLIERE, coutellerie, à Thiers.
 LUER, coutellerie, à Paris.
 NAVARON-DUMAS, coutellerie, à Thiers.
 PRODON-POUZET, coutellerie, à Thiers.
 PARISOT, coutellerie, à Paris.
 VAUTHIER, coutellerie, à Paris.
 MARTIN, armes blanches, à Paris.
 DELACOUR, armes blanches, à Paris.
 BATELOT (veuve), quincaillerie, à Blamont (Meurthe).
 BERNIER aîné et frères, quincaillerie, à Paris.
 CHAUFFRIAT et BARON, enclumes et soufflets, à Saint-Étienne.
 DELAFORGE, quincaillerie, à Paris.
 FUSELLIER, quincaillerie, à Nevers.
 GERARD, quincaillerie, à Paris.
 CHEVALIER, quincaillerie, à Paris.
 SOMBORN et C^{ie} quincaillerie, à Boulay.
 ARNHEITER, quincaillerie, à Paris.
 CHAUVITEAU et C^{ie}, quincaillerie, à Paris.
 DORVAL, quincaillerie, à Paris.
 PAUBLAN, quincaillerie, à Paris.
 JACQUEMIN père et fils, quincaillerie, à Paris.
 DUFOUR et DEMALLE, quincaillerie, à Morez (Jura).
 LAGOUTTE et fils, quincaillerie, à Paris.
 LOYSEL et HUBIN, quincaillerie, à Paris.
 SIMON et C^{ie}, quincaillerie, à Paris.
 SIROT père, divers fers, à Trith-Saint-Léger (Nord).
 SIRODOT (Victor), MOUCHET et C^{ie}, divers fers, à Oloron (Basses-Pyrénées).
 MASSUN et fils, divers fers, à Metz.
 NEUSS (H.-J.), divers fers, à Vaise (Lyon).
 TROUSSET fils, CATALA et C^{ie}, divers fers, à Angoulême.

DERRIEY, typographie, à Paris.
 LUHAULT et RENAULT, typographie, à Paris.
 LUNDY, typographie, à Paris.
 MICHEL, typographie, à Paris.
 PETITBON, typographie, à Paris.
 THOREY et VIREY, typographie, à Paris.
 BOULLAND et fils, limes, à Paris.
 DEROLAND, limes, à Paris.
 PUPIL, limes, à Paris.
 RAOUL aîné, limes, à Paris.
 TABORIN, limes, à Paris.
 FROID, limes, à Paris.
 GRASSET, limes, à Saint-Aubin (Nièvre).
 SCHMIDBORN et C^{ie}, limes, à Sarralbe (Moselle).
 THOMAS (Louis), étaux, à Nevers.
 PELLETIER, étaux, à la Ferrière-sous-Jongne (Doubs).
 PECHENARD - NANQUETTE, étaux, à Pied-Celle (Ardennes).
 POLI et C^{ie}, étaux, à Paris.
 PANCERA-DUCHAVANY et C^{ie}, cordes à musique, à Ponchery (Isère).
 HYON, cuivre et chaudronnerie, à Paris.
 JOLLY, cuivre et chaudronnerie, à Paris.
 LEBAS, cuivre et chaudronnerie, à Laigle.
 PAILLIETTE, cuivre et chaudronnerie, à Paris.
 REVELHAC fils et C^{ie}, cuivre et chaudronnerie, à Paris.
 RICHARD-DORIVAL, cuivre et chaudronnerie, à Sedan.
 CHATELARD et PERRIN, peignes à tisser, cardes, à Lyon.
 DESPLANQUES jeune, peignes à tisser, cardes, à Lizi-sur-Ourque (Seine-et-Marne).
 FOUCHER, peignes à tisser, cardes, à Rouen.
 HARDING-COCKER, peignes à tisser, à Lille.
 SEHET, peignes à tisser, cardes, à Souhès (Hérault).
 BOCQUET, bijouterie, à Paris.
 BUREAU, bijouterie, à Paris.
 SAVART, orfèvrerie, à Paris.
 GRISET, orfèvrerie, à Paris.
 GAUSSENT, orfèvrerie, à Paris.
 BERNARD, marbres, à Paris.
 CABARRUS et GRADIT, marbres, à Eugomer (Ariège).
 CÉLIS, marbres, à Paris.
 CIULI, marbres, à Paris.
 DEBRAY, marbres, à Paris.
 DEBRY, ardoises, à Monthermé (Ardennes).
 DEFIS, meules, à Paris.
 GALMIER, mosaïques, à Montpellier.
 HUTTIN, brunissoirs, à Paris.
 LEMESLE, marbres, à Paris.

MONY (non exposant), émail, à Paris.
 MUDESSE, marbres, à Paris.
 PERRONCEL fils aîné et C^{ie}, marbres, à la Mure (Isère).
 PHILIPOT, marbres, à Perpignan.
 ROGLE, marbres, à Paris.
 ROGER fils, pierres meulières, à la Ferté-sous-Jouarre.
 SAPPEY, marbres, à Vizille (Isère).
 SAUVAGE, sculpture et marbre, à Paris.
 PETIT, pierres lithographiques, à Mirecourt (Vosges).

MACHINES.

DAVID-LYON aîné, moulins, à Meaux (Seine-et-Marne).
 UHLER aîné, moulins, à Dijon.
 TOUAILLON, moulins, à Saint-Denis.
 STOLTZ fils, machines à vapeur, à Paris.
 VACHÉ, machines à vapeur, à Paris.
 STAMM et C^{ie}, machines à vapeur, à Thann (Haut-Rhin).
 SIMON, machines à vapeur, à Paris.
 SERVEILLE aîné, machines à vapeur, à Paris.
 SCHIERTZ, machines à vapeur, à Paris.
 SCHEIBEL et LOOS, machines à vapeur, à Paris.
 SALADIN, machines à vapeur, à Mulhouse.
 ROUFFET, machines à vapeur, à Paris.
 PELTIER, machines à vapeur, à Paris.
 MOLTENI et C^{ie}, machines, à Paris.
 MINIER, machines, à Rouen.
 MICHEL, machines, à Saint-Ippolyte (Gard).
 MICHEL, machines, à Rouen.
 MAUDUIT, machines, à Paris.
 MALTEAU, machines, à Elbeuf.
 LELOUP, machines, à Paris.
 KRENTZY, machines, à Paris.
 JOHN HALL, POWEL et SCOTT, machines, à Rouen.
 GUENET, machines, à Paris.
 GRAVET, machines, à Paris.
 GIRAUDON fils, machines, à Paris.
 GAVARD fils (Adrien), machines, à Paris.
 GALY-CAZALAT, MARTRES et MONTAGUT, machines, à Paris.
 FREY fils, machines, à Belleville.
 FOURCROY aîné, machines, à Lyon.
 FERRAND - LAMOTTE, machines, à Troyes.
 DUVAL, machines à vapeur, à Paris.
 DESBORDES, machines à vapeur, à Paris.
 DARET, machines à vapeur, à Paris.
 COMMUNEAU, machines à vapeur, à Paris.
 CIECHANSKI, machines à vapeur, à Paris.

CLAIR, machines à vapeur, à Paris.
 BUISSON, machines à vapeur, à Tullien (Isère).
 BODIN, machines à vapeur, à Metz.
 AUDENELLE, machines à vapeur, à Paris.
 BRITZ, presses d'imprimerie, à Paris.
 BRISSET père, presses d'imprimerie, à Paris.
 COSNUAU, presses d'imprimerie, à Paris.
 DAMERON, voitures, à Paris.
 DUFOUR, ingénieur, à Lyon (non exposant).
 GERVAZY, ingénieur, à Lyon (non exposant).
 GOUET, presses autographiques, à Paris.
 GUILLAUME, presses autographiques, à Paris.
 GUINARD fils aîné, à Lyon (non exposant).
 HAVÉ, presses d'imprimerie, à Paris.
 LE MARCHAND, presses, à Paris.
 MELZESSARD, presses, à Paris.
 POIRIER, presses, à Paris.
 THUVIEN, presses, à Paris.
 WAIDÉLE, presses, à Paris.
 THIBION (Romain), pompes, à Paris.
 PETIT (Adrien), pompes, à Paris.
 PERRIN, pompes, aux Champrois (Doubs).
 LETESTU et C^{ie}, pompes, à Paris.
 DEBAUSSAUX, pompes, à Amiens.
 GENTET et GODEFROY, pompes, à Ingouville (Seine-Inférieure).
 DAVIRON, outils, à Paris.
 BOURG, garde-robes, à Paris.
 MERIC frères, pressoirs, à Paris.
 GRATIEN-DESAVOYE, instruments aratoires, à Rieux-Hamel (Oise).
 DOYNEL DE QUINCEY, instruments aratoires, à Avranches.
 COLOMBEL, instruments aratoires, à Chaville (Eure).
 ALLIER (Edouard), instruments aratoires, à Gap (Hautes-Alpes).
 LACAZE, instruments aratoires, à Nîmes.
 LEBERT, instruments aratoires, à Pont (Eure-et-Loir).
 LEQUIN (Fr.) et B. LAURENT, instruments aratoires, au Châtelet.
 SAVOYE père, instruments aratoires, à Berlaumont (Nord).
 ROGER, constructions civiles, à Paris.
 GIRAULT, constructions civiles, à Paris.
 FLEURET (veuve) et fils, constructions civiles, à Paris.
 DOËNS, constructions civiles, à Paris.
 DEVICQUE et C^{ie}, constructions civiles, à Paris.
 JACQUEMART, constructions civiles, à Paris.
 LEBŒUF, cordages, à Paris.
 JOLY aîné, cordages, à Saint-Malo.

LEPRINCE, garde-robes, à Paris.
 LEROY et C^{ie}, garde-robes, à Paris.
 VILLESÉQUEL, pressoirs, à Perpignan.
 VALLA, pressoirs, à Nîmes.
 MANTA-SATURNIN, pressoirs, à Perpignan.

INSTRUMENTS DE PRÉCISION

BOCQUET, à Paris.
 BODEUR, à Paris.
 BOURGOGNE, à Paris.
 BRETON (Louis et André), à Paris.
 DORLÉANS, à Paris.
 FROMENT, à Paris.
 HAMANN et HEMPEL, à Paris.
 LEYDECKER, à Paris.
 MARTY et C^{ie}, à Montbéliard.
 NACHET, à Paris.
 NEUMANN, à Paris.
 NIOT, à Paris.
 RADIGUET, à Paris.
 SAUNIER, à Mâcon (Saône-et-Loire).
 SCHWEIG, à Paris.
 VILA-KÖENIG, à Paris.
 ALEXANDRE père et fils, instruments de musique, à Paris.
 BERNHARDT, instruments de musique, à Paris.
 BORD, instruments de musique, à Paris.
 BRETON, instruments de musique, à Paris.
 BUFFET-CHAMPON, instruments de musique, à Paris.
 BUFFET jeune, instruments de musique, à Paris.
 DEBAIN, instruments de musique, à Paris.
 DUSSAUX, instruments de musique, à Paris.
 ESLANGER, instruments de musique, à Paris.
 FAURE et ROGER, instruments de musique, à Paris.
 FOURNEAUX, instruments de musique, à Paris.
 GODEFROY aîné, instruments de musique, à Paris.
 HESSELBEIN, instruments de musique, à Paris.
 DE LACOUX, instruments de musique, à Paris.
 LEROUX aîné, instruments de musique, à Paris.
 MULLER, instruments de musique, à Paris.
 MARTIN, instruments de musique, à Provins.
 MERMET, instruments de musique, à Paris.
 MONTAL, instruments de musique, à Paris.
 MULLIER, instruments de musique, à Paris.

ADLER, instruments de musique, à Paris.
 NIDERREITHER, instruments de musique, à Paris.
 PECCATTE, instruments de musique, à Paris.
 POIROT, instruments de musique, à Paris.
 SANGUINÉDE, instruments de musique, à Paris.
 SAVARESSE fils, instruments de musique, à Paris.
 SYLVESTRE frères, imprimeurs de musique, à Paris.
 SUBET, instruments de musique, à Paris.
 THIBOUT et C^{ie}, instruments de musique, à Paris.
 BARON, horlogerie, aux Gras (Doubs).
 GARNACHE-BARTHOD, horlogerie, aux Seignes-des-Gras (Doubs).
 LAMY-JOZ, horlogerie, à Morez (Jura).
 CHAVIN frères, horlogerie, à Morez (Jura).
 LAMY et LACROIX, horlogerie, à Morez (Jura).
 FUMEY, horlogerie, à Morez (Jura).
 FONGY, horlogerie, à Besançon.
 FLAUST-CORNET, horlogerie, à Saint-Lô (Manche).
 BRUNEL et BIENAYMÉ, horlogerie, à Dieppe.
 THOURET, horlogerie, à Paris.
 ROBERT, horlogerie, à Paris.
 REDIER, horlogerie, à Paris.
 PHILIPPE, horlogerie, à Paris.
 NOBLET, horlogerie, à Paris.
 DUSSAULT, horlogerie, à Paris.
 CAPT, horlogerie, à Paris.
 BOURDIN, horlogerie, à Paris.
 CHAUDUN, armes à feu, à Paris.
 PRELAT, armes à feu, à Paris.
 PIDAUT, armes à feu, à Paris.
 LEFAURE, armes à feu, à Paris.
 GEVELOT (veuve), amorces, à Paris.
 GAUPILLAT et C^{ie}, amorces, à Sèvres.
 DELAIRE, armes à feu, à Paris.
 DUTREIX, balances, à Limoges.
 GARAT aîné, balances, à Caen.
 JUNOT, balances, à Paris.
 MARS, balances, à Paris.
 DELAMARCHE, globes terrestres, etc., à Paris.
 DIEN, géographie, à Paris.
 BORDIN, géographie, à Paris.
 OBER-MÜLLER (Guillaume), géographie, à Paris.
 ROTH, mesures et compteurs, à Paris.
 SIRY, LIZARS et C^{ie}, mesures et compteurs, à Paris.
 BARDONNAUD, mesures et compteurs, à Limoges.
 TRUC et BRISMONTIER, lampes et éclairage, à Paris.
 GOTTEN, lampes et éclairage, à Paris.

CHATEL jeune, lampes et éclairage, à Paris.
 JOANNE, lampes et éclairage, à Paris.
 NICOLE, lampes et éclairage, à Paris.
 DUBRULLE, lampes et éclairage, à Lille.
 ROCKEL, lampes et éclairage, à Metz.

ARTS CHIMIQUES.

AMELINE et C^{ie}, produits chimiques, à Courbevoie.
 BERGERAT et LETELLIER, produits chimiques, à Paris.
 BERTHE frères, produits chimiques, à Honfleur.
 BOYVEAU et PELLETIER, produits chimiques, à Paris.
 DELAUNAY et C^{ie}, produits chimiques à Portillon (Indre-et-Loire).
 LAMING et C^{ie}, produits chimiques, à Courbevoie.
 MALLET et C^{ie}, produits chimiques, à la Villette.
 MARSUZY DE AGUIRRE, produits chimiques, à Paris.
 RINGAUD jeune, produits chimiques, à Paris.
 FRICK, produits chimiques, à Paris.
 DEC, couleurs, vernis et teintures, à Paris.
 BRUNEL, couleurs, vernis et teintures, à Avignon.
 CERCEUIL, couleurs, vernis et teintures, à Paris.
 VERMONT et C^{ie}, couleurs, vernis et teintures, à Rouen.
 DAVID et MILLIANT, couleurs, vernis et teintures, au Val-Benoît.
 DELARUELLE - LEDANSEUR, couleurs, vernis et teintures, à Paris.
 DUTFOY jeune, couleurs, vernis et teintures, à Paris.
 ERNOULT-BAYARD, couleurs, vernis et teintures, à Paris.
 FARGE, couleurs, vernis et teintures, à Lyon.
 GIROUY, couleurs, vernis et teintures, à Paris.
 RICHARD, couleurs, vernis et teintures, à Paris.
 VALLÉ, couleurs, vernis et teintures, à Paris.
 TRIPLET-DEVAUX, vernis, couleurs et teintures, à la Villette.
 ANTOINE, dessiccation du bois, à la Villette.
 BOIGUES, chauffage, à Paris.
 BOISSIMON (de) et C^{ie}, chauffage, à Langeais (Indre-et-Loire).
 DELAROCHE, chauffage, à Paris.
 GERVAIS, chauffage, à Paris.
 GRAUX, chauffage, à Paris.
 HOUSSIN, chauffage, à Paris.
 HOYOS, chauffage, à Paris.

HUREZ, chauffage, à Paris.
 LECOCQ et C^{ie}, chauffage, à Paris.
 LEPLANT, chauffage, à Arras.
 PAUCHET, chauffage, à Paris.
 POTTIER-JOUVENEL, chauffage, à Paris.
 RÉGNIER, calorifères et bougies, à Paris.
 WAILLES, bougies, à Versailles.
 PETIT et LEMOULT, bougies, à Grenelle.
 LEPARMENTIER et C^{ie}, bougies, à Paris.
 BELHOMMET, bougies, à Landernau.
 BOISSET et GAILLARD, bougies, à Paris.
 CORNILLIER aîné, salaisons, à Nantes.
 GALLEY, engrais, au Havre.
 MACHARD, huiles grasses, au Havre.
 MESNY et JAVARD, savons, à Vienne (Isère).
 MONPELAS, savons, à Paris.
 TAULET, fonte de suif, à Paris.
 CLOUET, glu marine, à Paris.
 SIGNORET (Édouard), colles fortes, à Marseille.
 BRIET, eaux et liquides gazeux, à Paris.
 DELAFONT, eaux et liquides gazeux, à Paris.
 DE MONTEBELLO, eaux et liquides gazeux, à Paris.
 BIGOLLOT, eaux et liquides gazeux, à Paris.
 BOLAND, féculles, farines, légumes secs, à Paris.
 BOUCHER, féculles, etc., à Pantin.
 BOUDIN-DRELON, féculles, etc., à Saint-André (Puy-de-Dôme).
 BRANSOULIE fils, féculles, etc., à Nérac.
 DELAFONTAINE (Edouard-François), féculles, etc., à Turcoing.
 ROBINE, féculles, etc., à Paris.
 LABICHE et TUGOT, féculles, à Paris.
 LEFEBVRE-CHABERT, féculles, etc., à Paris.
 LEFEBURE et C^{ie}, féculles, à Tromblaine (Meurthe).
 MACQUET et RAMEL, féculles, etc., à Paris.
 PARANT, féculles, etc., à Limoges.
 PORCHERON, féculles, etc., à Dijon.
 SEJOURNET fils, féculles, etc., à Clermont-Ferrand.
 THEBAUD frères, féculles, etc., à Nantes.
 NUMA GRAR, sucres, à Valenciennes.
 JACQUAND père et fils, cirage, à Lyon.
 LALLEMAND, teintures, à Sedan.

BEAUX-ARTS.

HULOT, électro-chimie, à Paris.
 VEDDER, meubles, à Paris.
 SELLER, meubles, à Paris.
 RINGUET-LEPRINCE, meubles, à Paris.
 POCHARD, meubles, à Paris.
 MARSOUDET, meubles, à Paris.
 MAINFROY, meubles, à Paris.
 LEBLANC, meubles, à Paris.
 MARÉCHAL, bijouterie, à Paris.

KLEIN, meubles, à Paris.
 HOEFFER, meubles, à Paris.
 BOUTUNG, meubles, à Paris.
 BERTHET et PERET, meubles, à Paris.
 BALNY jeune, meubles, à Paris.
 ANNÉE, meubles, à Paris.
 SIMON, meubles, à Paris.
 NOYON, meubles, à Paris.
 MOREAU, meubles, à Paris.
 LINSLER, meubles et parquets, à Paris.
 DUTZSCHOLD, meubles et parquets, à Paris.
 CREMER, meubles et parquets, à Paris.
 COMMOY, meubles et parquets, à Saint-Claude (Jura).
 BERTHAUD et LUCQUIN, meubles et parquets, à Paris.
 BARBIER, meubles et parquets, à Paris.
 ADAM, meubles et parquets, à Paris.
 KRAFFT, gravure sur bois, à Paris.
 BRUGNOT, gravure sur bois, à Paris.
 BOUVET, gravure sur bois, à Paris.
 TISSIER, gravure sur bois, à Paris.
 BONAFoux et GAILLARD-SAINT-ANGE, gravure sur bois, à Paris.
 GRÉER, bijouterie, à Paris.
 RICHARD, bijouterie, à Paris.
 MILLET, bijouterie, à Paris.
 VIENNOT, bijouterie, à Paris.
 VOIZOT, bijouterie, à Paris.
 SERRUROT, bronzes, à Paris.
 BOYER, bronzes, à Paris.
 DE BRAUX D'ANGLURE, bronzes, à Paris.
 BENOIT LANGLASSÉ, bronzes, à Paris.
 MARQUIS, bronzes, à Paris.
 RAINGO frères, bronzes, à Paris.
 RODEL, bronzes, à Paris.
 BASNIER, bronzes, à Belleville.
 TOURNIER, bronzes, à Paris.
 THOUMIN et CORBIÈRE, bronzes, à Paris.
 FAURE, mannequins, à Paris.
 MATHIAS, librairie, etc., à Limoges.
 BARBOU frères, librairie, à Paris.
 BOUCHARD-HUZARD (veuve), librairie, à Paris.
 BRV, librairie, etc., à Paris.
 CHARDON, librairie, etc., à Paris.
 CHARPENTIER père et fils, librairie, à Nantes.
 ARDANT frères, librairie, à Limoges.
 CRÉTÉ, imprimerie, à Corbeil.
 LEBRUN, reliure, à Paris.
 MIGNÉ, imprimerie, à Châteauroux.
 OTTMAN-DUPLANIL, reliure, à Paris.
 SCHNEIDER et LANGRAND, à Paris.
 DESHERAND, dessins de fabrique, à Aubusson.
 GUICHARD, dessins de fabrique, à Paris.
 LANGLADE, dessins de fabrique, à Aubusson.

LAROCHE, dessins de fabrique, à Paris.
 NAZE, dessins de fabrique, à Paris.
 RYPINSKY, dessins de fabrique, à Paris.
 BACH-PÉRES, stores et écrans, à Paris.
 DUPRÉ (veuve), éventails, à Paris.
 DUVELLEROY, éventails, à Paris.
 GIRARD, stores et écrans, à Paris.
 HATTAT, stores et écrans, à Paris.
 HANKIN, stores et écrans, à Paris.
 HARDOUIN, carton-pierre, à Paris.
 LOMBARD, carton-pierre, à Paris.
 POORTMAN, histoire naturelle, à Paris.
 VERREAUX, histoire naturelle, à Paris.
 DUSSAUCE, peinture à la cire, à Paris.
 SAUNIER (Mme), brosses et pinceaux, à Paris.
 BARTHELEMY, billards, à Paris.
 GUILLELOUVETTE et THOMERET, billards, à Paris.

POTERIES. VERRERIES.

NOUALHIER et BOCQUET, verrerie, à Sèvres.
 VIOLAINE (de) frères, verrerie, à Vauxrot, près Saisons.
 VARANGUIEN DE VILLEPIN, verrerie, à Masnières (Aisne).
 NOCUS, verrerie, à Saint-Mandé.
 BILLAZ-MAUMENÉ et C^{ie}, verrerie, à Lyon.
 CASADAVENT, verrerie, à Sèvres.
 ROCHE, verrerie, à Nevers.
 GINESTON, verrerie, à Paris.
 BERGER-WALTER, taille de cristaux, à Paris.
 BONVOISIN, taille de cristaux, à Paris.
 CHAPPELLE-MAILLARD, taille de cristaux, à Paris.
 NEPPEL fils et BONNOT, porcelaine, à Nevers.
 MICHEL et VALIN, porcelaine, à Limoges.
 GUYON DE BOULEN, grès et faïence, à Gien.
 DU TREMBLAY, grès et faïence, à Rubelles.
 VOGT, grès et faïence, à Paris.
 ROUDIER, terre cuite, à Vaugirard.
 FOLLET, terre cuite, à Paris.
 DESFOSSÉ frères, couleurs vitrifiables, à Paris.
 BEDIER-DOTIN, couleurs vitrifiables, à Paris.
 BEAUFAY, creusets, à Paris.

ARTS DIVERS.

BOBOEUF-CASABON, fleurs artificielles, à Paris.
 CONSTANTIN, fleurs artificielles, à Paris.
 CROUSSE, fleurs artificielles, à Paris.
 SALLERON, papiers, à Paris.

CHAGOT frères, fleurs artificielles, à Paris.
 LAÈRE (de), fleurs artificielles, à Paris.
 LAROQUE (Mme), fleurs artificielles, à Paris.
 LEFORT frères, fleurs artificielles, à Paris.
 MAIRE, fleurs artificielles, à Paris.
 PERBOT, fleurs artificielles, à Paris.
 PREVOST-WENZEL, fleurs artificielles, à Paris.
 ZACHARIE, fleurs artificielles, à Paris.
 BOURJAT, buffetterie, mégisserie, etc., à La Troache.
 DEADDE, cuirs et vernis et peaux, à Paris.
 DEZAUX-LACOUR, cuirs et vernis et peaux, à Guise (Aisne).
 ESTIVANT et BIDOU fils, cuirs et vernis et peaux, à Givet.
 HEULTE, cuirs et vernis et peaux, à Paris.
 HOVELACQUE frères, cuirs et vernis et peaux, à Paris.
 LANDRON frères, cuirs et peaux, à Meung (Loiret).
 MELLIER, cuirs et peaux, à Paris.
 MICOUD, cuirs et peaux, à Paris.
 ROUSSEL (veuve A.) et COURTEPEL, cuirs et peaux, à Paris.
 ROUSSEL (L.) et DESPREZ, cuirs et peaux, à Paris.
 SORREL, BERTHELET et C^{ie}, cuirs et peaux, à Moulins.
 SUSER, cuirs et peaux, à Nantes.
 TROPEL-ANGE, cuirs et peaux, à Gamp (Cotes-du-Nord).
 RÉCHARD, bandages, libérons, à Paris.
 CAUVARD, peignes, etc., à Paris.
 REYNIER, gants, à Grenoble.
 TRELON et LANGLOIS-SAUCER, boutons, etc., à Paris.
 NOEL fils aîné, boutons, etc., à Paris.
 JOULIN, gants, à Paris.
 SUSER, chaussures, à Nantes.
 BERNARD BRUNHES, sabots, à Aurillac.
 CAZAL, cannes et parapluies, à Paris.
 DESPIERRES, cannes et parapluies, à Paris.
 BRIERE, papiers peints, à Paris.
 GENOUX, papiers peints, à Paris.
 MARGUERITE, papiers peints, à Paris.
 PIGNET jeune fils et PALLARD, papiers peints, à Saint-Germain-Laval.
 SEVESTRE fils et C^{ie}, papiers, à Paris.
 ANDRIEUX et VALLEE père et fils, papiers, à Morlaix.
 BÉCOULET (veuve) et VAISSIER, papiers, à Arcier, près Besançon.
 LEMARIE, papiers, à Odet (Finistère).
 LAROCHE, JOUBERT et DUMERGUE, papiers, à Nersac (Charente).
 MARION, papiers, à Paris.

LONGUET, carton, à Paris.
 GENTIL, carton, à Vienne (Isère).
 ROBERT, registres, à Paris.
 SAINT-MAURICE-CABANY (veuve), registres, à Paris.
 GODILLOT père et fils, emballage, à Paris.
 BOURGOGNE (Mmes), corsets, à Paris.
 GOBERT (Auguste), corsets, à Lyon.
 LAUDE frères, literie, à Paris.
 DUVAL, dalles hydrofuges, à Paris.
 BLANCHARD et CABRIOL, caoutchouc, à Paris.
 GAGIN, caoutchouc, à Montmartre.
 LEDOUX, caoutchouc, à Bonnay-sur-Loire (Loiret).
 CAVY jeune et C^{ie}, fourrures, à Nevers.
 LABROUMETS, toiles cirées, à Paris.
 HARMOIS frères, tuyaux à incendie, à Paris.
 ALLIÉ, chapeaux, à Paris.
 ABT, chapeaux de paille, à Paris.
 FLESCHELLE, chapeaux de paille, à Paris.
 FRAPPA et BOIZARD, chapeaux de paille, à Paris.
 GUIGUET, chapeaux de paille, à Arles (Bouches-du-Rhône).
 LAVILLE et POUMAROUX, chapeaux de paille, à Paris.
 LEGRAS, chapeaux de paille, à Paris.
 DELBOSQUE-MELO, brosses et pinceaux, à Metz.
 COIGNARD (J.-J.) et C^{ie}, brosses et pinceaux, à Nantes.
 COCHERY (veuve), brosses et pinceaux, à Paris.
 DRAINS, brosses et pinceaux, à Paris.
 DUCOMMUN, filtres, à Paris.
 TARD, filtres, à Paris.
 BERNARD-SOUCHON, filtres, à Paris.

RAPPELS DE MÉDAILLES DE BRONZE.

TISSUS.

GERVAIS, coton, à Caen (Calvados).
 LALIZEL aîné, coton, à Barentin (Seine-Inférieure).
 LAUMAILLER et FROIDOT, coton, à Coye (Oise).
 AUGUSTE GODARD, batistes, à Bapaume.
 LOUIS MARY, toiles, à Saint-Rimault (Oise).
 JACQUES BOYER, toiles, à Fresnay (Sarthe).
 BILLON père et fils, toiles, à Fresnay (Sarthe).
 BERTON frères, toiles, à Pont-de-Chaix (Isère).
 DOURNHONNET, châles, à Paris.
 BOUET, châles, à Nîmes.

MIRABAUD et C^{ie}, châles, à Nîmes.
 ALLIRE-BOURBON, soies, à Chatte.
 NOEL-CHAMBOISEAU, soies, à Tours.
 DUMAINE (Xavier), soies, à Tournon.
 NOYER frères, soies, à Nîmes.
 ROUVIERE frères, soies, à Nîmes.
 PIERQUIN, GRANDIN et fils, soies, à Reims.
 TROUPEL, FAVRE et GIDE, soies, à Embrun.
 DUTROU fils, soies, à Paris.
 MESNAGER frères, soies, à St-Étienne.
 GENEVOIS (veuve), tissus de crins, à Paris.
 JAVAL et MAY, draperie, à Elbeuf.
 RASTIER fils, draperie, à Elbeuf.
 COUPREE, MARCEL et C^{ie}, draperie, à Elbeuf.
 JUHER-DESMARES, draperie, à Vire.
 GOUDCHAUX-PICARD fils, draperie, à Nancy.
 BERTHAUD et PERTHUS frères, drap-feutre, à Vienne.
 TALBOT fils, drap-feutre, à Saint-Denis (Indre-et-Loire).
 BARTHÈS (Sylvestre), drap-feutre, à Saint-Pons (Hérault).
 VISQUENEL, drap-feutre, à Rouen.
 LEMONNIER, drap-feutre, à Yvetot.
 MONTIER-HUET, drap-feutre, à Bolbec.
 PRAMONDON (André), tissus, à Tarare.
 SALMON (Alexandre) et DUVAL, tissus, à Tarare.
 RENAUDIÈRE, tissus, à Paris.
 LEJEUNE et C^{ie}, tissus, à Roubaix.
 DELÉTOILE-COCQUEL, bonneterie, à Arras.
 TROUPEL et BARAGNON, bonneterie, à Montpellier.
 VAUTIER fils, bonneterie, à Caen.
 GUERIN (Samuel), passementerie, à Nîmes.

MARIE HOTTOT (Mme) et C^{ie}, dentelles, à Paris.
 HULOT, dentelles, à Paris.
 BIAIS, broderie, à Paris.
 ROUGET-DELISLE, tapisserie, à Paris.
 FEAU BÉCHARD, impression sur tissu, à Passy.

MÉTAUX.

DEBEINE, tuyaux sans couture, à Paris.
 HENRI (v^e), marbres, à Laval (Mayenne).
 VIREBENT-DOAT, marbres, à Toulouse.
 DU MENY, bitume, à Paris.
 DOURNAY et C^{ie}, bitume, à Paris.
 HUTIN, marbres, à Paris.
 HILDEBRAND, cloches, à Paris.
 ROGER, cordes de musique, à Paris.
 SOYER, limes, à Nevers.
 COURJON, limes, à Nevers.
 BOBILLIER, faux, au-dessus de la fin des Gras (Doubs).

SCHMITT, enclumes, à Paris.
 CAMUS, quincaillerie, à Paris.
 PRUD'HOMME, vis et boulons, à Bercy, près Paris.
 VARLET, vis et boulons, à Paris.
 FRESTEL, vis et boulons, à Saint-Lô (Manche).
 GRANGOIR, serrurerie, à Paris.
 FICHET, serrurerie, à Paris.
 CHAMPION, toiles métalliques, à Paris.

MACHINES.

ROUFFET, machines-outils, à Paris.
 BAUDAT, machines-outils, à Paris.
 BECQUET, machines-outils, à Paris.
 FINBEL, machines-outils, à Paris, à Mours (Seine-et-Oise).
 BOULANGER fils, machines-outils, à Paris.
 NUMA-LOUVET, machines-outils, à Paris.
 FAN-ZVOLL, machines-outils, à Paris.
 CLERC-ARMAND, machines-outils, à Paris.
 ADAM (Eugène), machines-outils, à Colmar.
 CONTAMIN et C^{ie}, machines-outils, à Paris.
 GENESTE, machines-outils, à Paris.
 GUENIN, machines-outils, à la Chapelle-Saint-Denis.
 CONTAMINE, machines-outils, à Paris.
 BAINÉE, machines-outils, à Paris.
 LEONARD, machines-outils, à Paris.
 TRAVERS fils, machines-outils, à Paris.
 GESLIN, machines-outils, à Paris.
 COTTON frères, machines-outils, à la Rochelle.
 BOUTTÉ, machines-outils, à Paris.
 FEUILLATRE, garde-robes, à Paris.

INSTRUMENTS DE PRÉCISION.

CLAUDIN, arquebuserie, à Paris.
 CAMILLE JUBÉ, arquebuserie, à Paris.
 DESNYAU, arquebuserie, à Paris.
 PERRIN-LEPAGE, arquebuserie, à Paris.
 BAUERKELLER et C^{ie}, cartes géographiques en relief, à Paris.
 WETZELS, pianos, à Paris.
 KOSKA, pianos, à Paris.
 BUSSON, pianos, à Paris.
 LACOTE, instruments de musique, à Paris.

ARTS CHIMIQUES.

PELTIER frères, conserves alimentaires, au Mans.
 CHOMEAU, conserves alimentaires, à Paris.
 DURIEZ, bougies, à Paris.
 LANDINY, colle forte, à Grenoble.
 LEFEBURE frères et fils, colle forte, à Paris.

DEMARSON et C ^{ie} , savons, à Paris.	DELARUE, lithographie, à Paris.	MAUBIN, estampage sur cuivre, à Paris.
BOURBONNE-FILLION (Mine), savons, à Paris.	LARDIÈRE, lithographie, à Paris.	VAUTHIER, bijouterie, à Paris.
GUICHARD, produits chimiques, à Chantenay, près Nantes.	CHERRIER, reliure, à Paris.	TEBBAIT, sculpture, à Paris.
TRICOTEL et CHAPUYS, couleurs, à Paris.	LEBLANC (veuve), gravure, à Paris.	
MACLE, couleurs, à Paris.	CLICQUOT, gravure, à Paris.	POTERIES.
PANAY père, matières tinctoriales, à Puteaux.	BEAULÈS frères, imprimerie, à Paris.	HALOT père et fils, porcelaines, à Paris.
GISCLARD, produits chimiques, à Alby.	BERNAUDA, bijouterie, à Paris.	LANGLOIS (Frédéric) et C ^{ie} , porcelaines à Paris.
LÉON, vernis, à Paris.	RINGUET-LEPRINCE, ébénisterie, à Paris.	BARBE-RUSSIN, porcelaine, à Paris.
HERBIN, cirages et vernis, à Alby.	HOEFER, ébénisterie, à Paris.	
CERBELAUD, calorifères, à Alby.	BAUDRY, ébénisterie, à Paris.	ARTS DIVERS.
	COLLETTA-LEFEBVRE, tabletterie, à Paris.	MATTON (Auguste), gants, à Paris.
BEAUX-ARTS.	BOUHARDET, billards, à Paris.	PINSON, boutons, à Paris.
LEUILLET, typographie, à Paris.	SERRUROT, bronzes d'art, à Paris.	GUILBERT fils, boutons, à Paris.
RIGNOUX, typographie, à Paris.	COURCELLE, bronzes d'art, à Paris.	ROUMESTANT, papeterie, à Paris.
MARTENOT, lithographie, à Paris.	POMPON, bronzes d'art, à Paris.	ANGRAND, papiers de fantaisie, à Paris.
	BORDEAUX, estampage sur cuivre à Paris.	FENOUX, grainerie, à Paris.
		DIER, restauration de vieux habits, à Paris.

GRAND FESTIVAL DE L'INDUSTRIE.

La solennelle distribution des récompenses a été le dernier acte de cette fête nationale, qui a si profondément réagi pendant deux mois sur la vie du pays. Là s'est terminé cet imposant concours ; aux derniers accents de la voix royale s'est dispersée cette élite de notre industrie ; ici donc, terminant l'historique précédant, nous pourrions borner notre tâche et nous reposer aussi, nous, de nos fatigues. Toutefois, ce palais de l'industrie, qui, pendant deux mois, a été le théâtre d'une si prodigieuse activité, le centre vers lequel la France et une partie de l'Europe ont convergé, ce palais existe encore : il est debout, solitaire et sans échos. Un sentiment généreux, une pensée intelligente n'ont pas voulu laisser disparaître ce monument éphémère de notre gloire industrielle sans que les arts vinssent y associer leur poétique souvenir. Les convenances matérielles semblaient satisfaire aux exigences d'une grande solennité musicale. M. Berlioz, qui le premier avait conçu le plan de cette grande fête lyrique, se mit en devoir de procéder à son organisation. Son habileté depuis longtemps éprouvée, et la bienveillance que d'ailleurs elle rencontra de toutes parts, allégèrent pour lui le

poids de cette lourde tâche. Après des répétitions partielles habilement dirigées, le palais de l'industrie s'est rouvert une dernière fois le 1^{er} août pour faire aux grands maîtres de l'art musical un accueil aussi enthousiaste que celui qu'avaient reçu naguère les nombreux représentants de l'industrie française. On sait tout l'effet qu'a produit sur le public cette grande manifestation de l'art mélodique ; on se souviendra longtemps des sensations profondes qu'ont fait naître ces grandes masses vocales exaltant, soit les sentiments patriotiques exprimés par le génie de Berlioz et d'Halevy, soit les idées de travail et d'avenir qui ont si heureusement inspiré le talent de M. Merx.

Quant aux grandes œuvres de Beethoven, de Rossini et de Meyerbeer, leur éternel et magique effet ne dépend ni des lieux ni des circonstances.

Honneur à l'homme qui, à la fois illustre compositeur et non moins habile chef d'orchestre, a su disposer une fête artistique égale en splendeur à celle que l'industrie nationale célébrait depuis deux mois, et supérieure à tout ce que l'Europe musicale a réalisé de plus grandiose jusqu'à ce jour !

TABLE

PAR ORDRE DE MATIÈRES.

	Pages		Pages
Introduction. — Le Palais de l'Industrie, par MM. TRIANON et CH. BOUGET.	4	par M. LOUIS LECLERC.	39
Composition du jury central.	6	Lithographie. — M. BERTAUTS	42
Pianos. — M. PAPE.	7	Optique. — M. LEREBOURS fils.	45
Mécanique. — M. DURAND fils aîné.	9	Ciment anglais. — M. SAVOYE.	45
Chromolithographie. — M. ENGELMANN.	10	Corsets. — Mmes BOURGOGNE.	47
Optique. — M. l'ingénieur CHEVALIER.	12	Carrosserie. — M. DESOUCHE-TOUCHARD.	46
Ébénisterie. — Meubles. — M. ROYER.	15	Tissus. — Maison DELISLE.	48
Métallurgie. — USINE DE DECAZEVILLE.	16	Revue de l'exposition. — Métaux, substances miné- rales, par M. E. LAMULONIERE.	49
Dentelles. — M. VIOLARD.	15	Catalogue des exposants classés par catégories d'indus- tries, par ordre alphabétique et par département.	
Généralités sur l'exposition, par M. LAMULONIERE.	17	— I. Métaux et autres substances minérales.	
De l'avenir réservé à l'industrie, par M. JOBARD, ^{de} de Bruxelles.	22	1° Fers, fontes, aciers, tôles, fers-blancs, etc.	52
Meubles en fer. — M. CAMILLE LÉONARD.	25	2° Métaux divers et alliages.	54
Bijouterie, joaillerie. — M. RUDOLPH.	27	3° Substances minéralogiques.	55
Orfèvrerie. — MM. BOISSEAUX-DETOT et C ^{ie} .	28	4° Outils et objets divers.	56
Métallurgie. — M. BAUDRY, forges d'Athis-Mons.	29	L'exposition industrielle dans ses rapports avec l'agri- culture et les arts qui s'y rattachent (2 ^e article).	
Arquebuserie. — M. LEPAGE-MOUTIER.	50	par M. LOUIS LECLERC.	58
Carton-pierre. — M. ROMAGNÉSI.	16	Orfèvrerie, joaillerie. — M. FROMENT-MEURICE.	62
Marbres artificiels. — M. BERTHOMME-SARAZIN.	51	Tissus en caoutchouc. — MM. RATTIER et GUIBAL.	65
Tissus. — Service de table en soie. — M. V. FOURNEL.	52	Revue de l'exposition. — Machines, moteurs, par M. E. LAMULONIERE.	65
Revue de l'exposition. — Industrie minérale, com- bustibles et fers, par M. E. LAMULONIERE.	55	Catalogue (suite). — II. Machines et appareils.	
L'exposition industrielle dans ses rapports avec l'agri- culture et les arts qui s'y rattachent (1 ^{er} article).		1° Moteurs.	70

	Pages.		Pages.
2° Mécanismes et appareils.	72	Revue de l'exposition. — Machines (fin). — Produits chimiques, par M. E. LAMULONIERE.	143
3° Outils.	76	Catalogue (suite). — IV. Poteries et verreries.	
De la statistique industrielle (1 ^{er} article), par M. E. LAMULONIERE.	78	1° Terres cuites.	152
Des conditions d'admission à l'exposition de l'industrie. — Les inventeurs, par M. FABRE D'OLIVET.	81	2° Faïences et porcelaines.	16
Pianos. — M. ÉRARD.	85	3° Poteries de grès.	153
Fourneaux. — MM. ROGEAT frères.	87	4° Émaux et décors sur porcelaine.	16
Chirurgie instrumentale. — M. CHARRIERE.	88	5° Glaces.	16
Imprimerie lithographique. — M. ÉMILE SIMON.	16	6° Verres et cristaux.	154
Chemises. — M. DUROUSSEAU.	89	V. Instruments de musique et de précision.	
Galvanisation du fer, — procédé Sorel. — M. SAINT-POL et C ^{ie} .	92	1° Horlogerie.	155
Tissus. — Châles. — MM. DUCHÉ aîné et C ^{ie} (1 ^{er} article).	95	2° Instruments de précision.	156
Revue de l'exposition. — Machines, par M. E. LAMULONIERE.	97	3° Éclairage.	159
Catalogue (suite). — II. Machines et appareils (fin).		4° Armes diverses.	16
4° Instruments aratoires et appareils agricoles.	98	5° Instruments de musique.	160
III. Arts chimiques et physiques.		Les classes ouvrières et l'exposition de 1844, par M. E. LAMULONIERE.	162
1° Matières et produits.	100	Orfèvrerie. — Le vase d'Ondine, par M. HENRY EGMONT.	168
L'exposition industrielle dans ses rapports avec l'agriculture et les arts qui s'y rattachent (3 ^e article), par M. LOUIS LECLERC.	105	Châles. — <i>Le Régent</i> , châle ombré de MM. DUCHÉ aîné et C ^{ie} (2 ^e article).	171
De la statistique industrielle (2 ^e article), par M. E. LAMULONIERE.	109	Grandes orgues d'église. — MM. CAVAILLÉ-COLL père et fils (2 ^e article).	16
Pianos. — MM. BOISSELOT père et fils.	114	Tissus. — Toiles à voiles de MM. MAID-DICKSON et C ^{ie} .	174
Grandes orgues d'église. — MM. CAVAILLÉ-COLL (1 ^{er} article).	117	Litophanie. — Manufacture de M. le baron DE TREMBLAY.	175
Pompes hydrobalistes. — MM. ESTIMBAUM et C ^{ie} .	119	Papeterie d'Essone.	16
Orgues mélodium. — MM. ALEXANDRE père et fils.	121	Revue de l'exposition. — Arts physiques et chimiques (fin). — Poteries et verreries. — Instruments de musique et de précision. — Beaux-arts. — Tissus — Arts divers, par M. E. LAMULONIERE.	177
Fourneaux. — M. HOYOS.	122	Catalogue (suite). — VI. Tissus.	
Horlogerie de Versailles. — M. BENOIT.	124	1° Laines.	185
Métallurgie. — USINE DE SAINT-ANTOINE (Ariège).	125	2° Soies.	190
Ébénisterie. — Meubles. — M. MONBRO.	126	3° Lin et chanvre.	195
Marbrerie. — M. SAINT-AMANT.	127	4° Coton.	194
Revue de l'exposition. — Machines (suite), par M. E. LAMULONIERE.	129	5° Tissus divers.	197
Catalogue (suite). — III. Arts chimiques et physiques (fin).		VII. Beaux-arts.	
1° Matières et produits.	134	1° Vitraux peints et bronzes.	201
2° Appareils.	135	2° Bijouterie.	202
Influence de la législation des brevets sur l'industrie, par M. JOBARD, de Bruxelles.	138	3° Ciselure, estampage, gravure sur métaux.	205
De l'art dans l'industrie, par M. FABRE D'OLIVET.	140	4° Orfèvrerie.	16
Bijouterie et joaillerie fine pour l'exportation. — Application des procédés de MM. de Ruolz et Elkington, par M. CH. ROUGET.	141	5° Plaques.	204
Fabrique de toiles et de gazes de soie. — MM. A. COUDERC et SOUCARET fils.	144	6° Sculpture et ornementation.	16
		7° Imprimerie, lithographie, gravure, etc.	16
		8° Stores et peinture.	208
		9° Ameublements.	16
		10° Constructions et architecture.	210
		VIII. Arts divers.	
		1° Coutellerie.	212
		2° Serrurerie.	16

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES.

255

	Pages.		Pages.
3° Plomberie.	213	20° Ébénisterie, ouvrages de tour.	<i>Ib.</i>
4° Teinture.	214	21° Tabletterie.	225
5° Blanchiment.	<i>Ib.</i>	22° Bimbeloterie.	<i>Ib.</i>
6° Impressions sur étoffes.	<i>Ib.</i>	23° Layeterie.	<i>Ib.</i>
7° Papiers peints.	<i>Ib.</i>	24° Cannes et parapluies.	224
8° Papeterie.	216	25° Pêcherie, corderie, sparterie, etc.	<i>Ib.</i>
9° Cuirs, peaux, maroquins.	217	26° Biberons.	<i>Ib.</i>
10° Sellerie.	218	27° Ustensiles.	<i>Ib.</i>
11° Literie.	219	28° Articles divers.	225
12° Chapellerie.	<i>Ib.</i>	Peinture sur verre.	226
13° Chaussure.	220	Porcelaines, cristaux. — M. LAHOCHÉ-BOIN.	229
14° Ganterie.	<i>Ib.</i>	Exposition de 1844. — Résumé. — Fête de Versailles.	
15° Instruments de chirurgie.	<i>Ib.</i>	— Rapport de M. le baron Thénard. — Discours	
16° Appareils orthopédiques.	<i>Ib.</i>	du Roi. — Distribution des récompenses (extrait	
17° Fleurs artificielles.	221	du <i>Moniteur</i> officiel). — Grand festival de l'in-	
18° Imitations de la nature.	<i>Ib.</i>	dustrie. — Conclusion.	250
19° Travaux divers en bois.	222		

FIN DU VOLUME.



